
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01257329 1

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA PERSE

ET DES CONTRÉES ADJACENTES.

DU MÊME AUTEUR :

Notice sur Mohammed ben Hassan Cheïbani, jurisconsulte hanéfite; in-8°.
(Extrait du *Journal asiatique*, 1852.)

Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au IVe siècle de l'hégire; in-8°.
(Extrait du même recueil, 1853.)

Description historique de la ville de Kazvin, d'après le Tarikhi-Guzideh; in-8°.
(Extrait du même recueil, 1857.)

SOUS PRESSE :

Extraits de la Chronique persane d'Hérat, traduits et annotés.

Les Prairies d'or de Maçoudi, texte arabe avec une traduction française par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille; in-8°. Imprimerie impériale.

A PARIS,

CHEZ

BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,

Rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7;

CHALLAMEL AÎNÉ,

LIBRAIRE-ÉDITEUR, COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE ET L'ÉTRANGER,

Rue des Boulangers, n° 30.

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA PERSE

ET DES CONTRÉES ADJACENTES,

EXTRAIT DU *MO'DJEM EL-BOULDAN* DE YAQOUT,

ET COMPLÉTÉ

A L'AIDE DE DOCUMENTS ARABES ET PERSANS

POUR LA PLUPART INÉDITS,

PAR C. BARBIER DE MEYNARD,

ANCIEN ATTACHÉ À LA LÉGATION DE FRANCE EN PERSE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXI.



A

MONSIEUR J. MOHL,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

PROFESSEUR DE PERSAN AU COLLÉGE DE FRANCE.

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

ET DE SINCERE AFFECTION.

PRÉFACE.

Avant de discuter la valeur scientifique du Dictionnaire des pays (*Mo'djem el-Bouldân*), dont j'ai extrait tout ce qui concerne la Perse, il me paraît utile de retracer en peu de mots les progrès que l'étude de la géographie avait accomplis en Orient, au début du XIIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où cette vaste compilation fut rédigée. Cette rapide esquisse, inspirée par les savants travaux de Fraehn et de M. Reinaud, permettra au lecteur de mieux apprécier l'emploi que Yaqout a fait des matériaux réunis par ses devanciers, et ce qu'il a ajouté de son propre fonds.

A la naissance de l'islamisme, alors que l'ardente prédication du Coran franchissait les limites du désert, les tribus du Hedjaz, qu'elle appelait à la conquête du monde, connaissaient à peine les voies frayées par les caravanes, entre la Méditerranée, la mer Rouge, et le golfe Persique. Mais peu d'années après la mort du Prophète, dès que le monothéisme régénéré des Sémites eut renversé la vieille civilisation des Césars et des Cosroès, les conquérants sentirent la nécessité de connaître l'étendue de leur nouvel empire, d'en évaluer les ressources, et de tracer les routes qui, de tous les points de leurs frontières, convergeaient vers le parvis sacré de la Mecque. Ce besoin donna naissance à quelques itinéraires informes, ou à des essais de statistique pour lesquels les connaissances locales des vaincus étaient souvent mises à contribution. Ce ne fut cependant que sous le règne brillant d'el-Mansour et d'el-Mamoun que la géographie, prenant droit de cité à Baghdad à la suite des sciences mathématiques, entra définitivement dans le domaine des études musulmanes. On vit alors les bibliothèques des khalifes s'enrichir d'un grand nombre de traités grecs; des traduc-

tions d'Euclide, d'Archimède, et de Ptolémée, furent publiées sous les auspices de ces princes éclairés, et deux observatoires s'élevèrent aux foyers mêmes de la civilisation orientale, Baghdad et Damas. Les théories indiennes furent étudiées avec une égale ardeur et devinrent le point de départ de travaux importants, tels que les Tables astronomiques d'Abou Mansour Yahia, celles d'Ahmed Habesch et le Traité de Ferghâni. Mais les études spéculatives ne pouvaient trouver leur consécration que dans le contrôle des faits recueillis par l'observation. L'extension que prit le commerce des Arabes, vers la fin du VIIIe siècle, fut pour elles un auxiliaire puissant. De hardis voyageurs, que l'appât du gain ou la curiosité attirait jusqu'aux frontières de l'empire, livrèrent au public le récit de leurs voyages et la description des contrées qu'ils avaient parcourues. La relation du marchand Suleimân et d'Abou Zeid, celle de Sallem le drogman, le Livre des cités (*Kitab el-Amsar*), de Djahez, furent les premiers résultats de ces lointaines explorations, et la faveur qui les accueillit les a sauvées de l'oubli. Tandis que ces narrations naïves propageaient le goût des voyages et du merveilleux, plusieurs agents du gouvernement, parmi lesquels on comptait quelques néo-musulmans, comme Qodamah et Ibn Khordadbeh, rédigeaient avec plus d'exactitude et de méthode les notions qu'ils avaient recueillies, dans l'exercice de leurs fonctions, sur les ressources financières, agricoles et industrielles des provinces soumises au Coran.

C'est à cet heureux accord entre les études scientifiques et les récits de voyages que sont dus les travaux d'ensemble qui signalèrent le Xe siècle, et notamment les ouvrages encyclopédiques de Maçoudi où l'expérience de l'explorateur venait corroborer les théories du savant. Vers la même époque parurent deux autres écrivains, qui occupent une place importante dans l'histoire de la géographie au moyen âge, et dont les noms reviennent fréquemment dans le *Mo'djem*. Le premier, le scheikh Abou Ishak, originaire d'Isthakhr (Persépolis), avait plutôt le goût des voyages que le savoir qui les rend utiles à la postérité; mais il visita tour à tour la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, et il donna dans son Livre des climats (*Kitab el-Aqalim*), non-seulement le résultat de ses observations, mais souvent aussi celles de ses

devanciers. Le soin avec lequel il décrit la Perse, sa patrie, donne une haute valeur à son livre, et on doit savoir gré à Yaqout d'invoquer tant de fois son autorité en ce qui concerne cette contrée. Le second, Ibn Haukal, dont les voyages paraissent avoir été poussés plus loin que ceux d'Isthakhri, ne se fit aucun scrupule de puiser à pleines mains dans l'ouvrage de celui-ci comme dans les relations plus anciennes. Il put ainsi donner une description plus complète du monde connu à cette époque, et les fleurs de rhétorique sous lesquelles il cherche à cacher l'aridité de son sujet, et peut-être le sans façon de son plagiat, n'enlèvent presque rien au mérite de son Livre des voies et des provinces (*Kitab el-Mesalik wel-Memalik*). Le XIe siècle fut illustré par un écrivain dont la prodigieuse érudition imprima une puissante impulsion à toutes les sciences. Abou Rihân, surnommé *el-Birouni*, ayant visité l'Inde à la suite du célèbre conquérant Mahmoud le Ghaznévide, put soulever le voile qui cachait ce berceau de l'humanité, et la géographie lui dut plus d'une découverte. Les dernières années de ce siècle et le commencement du XIIe, sans être complétement stériles, ne contribuèrent que dans une faible part aux progrès de cette science. On n'a à signaler, pendant cette période, que des descriptions d'un intérêt local, comme les dictionnaires de Bekri et de Zamakhscheri, ou des livres n'ayant qu'une parenté éloignée avec la géographie, tels que les Traités des origines (*Ansab*), dus à Sem'âni, à el-Hazemi, etc. Le seul nom qui ait laissé une trace brillante au XIIe siècle est celui d'Edrisi, auquel la cosmographie a des obligations sérieuses. La vie de ce savant, ses voyages et ses travaux, sont des faits trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici, et d'ailleurs il est un de ceux que notre auteur paraît avoir le moins consultés. En dehors de ces ouvrages d'érudition, les voyages ou les itinéraires de pays continuaient à tenir la curiosité en éveil, et, parmi ces derniers, les relations d'Ibn Djobeïr et d'Heravi méritent une mention particulière à cause de la bonne foi et de la sagacité de leurs auteurs.

On voit par ce qui précède quels riches matériaux l'érudition et les voyages offraient à Yaqout, lorsqu'il conçut le plan de son grand dictionnaire. Cet écrivain avait assez de savoir pour profiter de ces travaux, et de patience pour les coordonner; mais il était de son siècle, et

ne pouvait posséder ces saines habitudes de critique qui permettent de faire un choix entre la vérité, l'hypothèse et le mensonge. Heureusement que ces défauts, communs à presque tous ses contemporains, sont rachetés par la grandeur et la hardiesse de son plan. En effet, 'Obeid Allah el-Bekri, dans son Dictionnaire des noms inintelligibles, et l'imam Zamakhscheri, dans son Livre des montagnes, etc. n'avaient guère dépassé les limites de l'Arabie; leur but était surtout d'éclaircir certains passages du Coran, ou de déterminer la position des localités citées dans les anciennes poésies. Ni l'un ni l'autre ne songèrent à enrichir leur traité de ces innombrables notions historiques, bibliographiques et littéraires, qui font du *Mo'djem* un monument encyclopédique, unique en Orient, et dont le premier essai en France ne date que du XVIIIe siècle. Là est la véritable originalité de Yaqout, et son titre le plus légitime à notre reconnaissance[1].

La vie de ce fécond écrivain, entièrement absorbée par les voyages et d'infatigables études, n'offre pas un vif intérêt, et nous avons peu de choses à ajouter aux détails qui ont été publiés jusqu'à ce jour[2]. Obéid Allah Yaqout, fils d'Abd Allah, naquit vers 574 (1178), dans une famille grecque. Tombé de bonne heure entre les mains des musulmans, il fut élevé dans la religion du Prophète et acheté par un marchand domicilié à Baghdad, mais né à Hamah; cette circonstance valut au jeune esclave le nom de *Hamawi*. Il fut aussi surnommé *Roumi* ou Grec, à cause de son origine infidèle, et *Baghdadi*, par suite de son long séjour dans la capitale des khalifes. Le nom de *Yaqout* (rubis), souvent donné aux esclaves, en Orient, paraît ne pas avoir été de son goût, et il chercha, dit-on, à le transformer en celui de *Ya'qoub*, à l'aide d'une légère modification de lettres; mais la postérité n'a pas sanctionné cette substitution. Grâce à la libéralité de son maître, il étudia avec succès les sciences cultivées alors à Baghdad, surtout la

[1] Voyez la notice de M. Reinaud sur les dictionnaires géographiques arabes (*Journal asiatique*, août-septembre 1860, p. 82 et suiv.)

[2] On peut consulter sur la vie et les travaux de Yaqout, Hamaker, *Specim. Catalog.* p. 67, 118; Freytag, *Mines de l'Orient*, VI, 258; Köhler, *Eichhorn. repertor.* II, 56; de Rossi, *Dizionario storico*, p. 183; Wahl's, *Nord- und Mittel-Asien*, I, p. 183; Frähn, *Ibn Foszlan's Berichte*, introd. XXXVIII et suiv. M. Reinaud, *Introd. à la géogr. des Orientaux*, p. CXXIX; M. Juynboll, *Lexic. geographicum*, 9e fascic. p. XXVII et suiv.

théologie, le droit canon et les belles-lettres. Après avoir obtenu son diplôme de licence (*idjazet*[1]), il prit le surnom de *Schehab ed-din* (foyer de la religion), qui, en rappelant son grade universitaire, attestait son zèle pour la religion. Affranchi par son bienfaiteur et associé à son commerce, dont une des branches principales était la librairie, il entreprit de longs voyages. Il visita le nord de la Perse et relâcha plusieurs fois dans l'île de Kisch (ou Qaïs), qui était un des plus considérables entrepôts du commerce de l'Inde avec l'Égypte, la Syrie et l'Europe. Après la mort de son ancien maître, il séjourna successivement à Damas, Alep et Moçoul (613=1216); il traversa le nord de l'Iraq 'Adjemi et du Khoraçân, et se fixa, pendant trois ans, à Merw (Mérou), capitale de l'ancienne Margiane, où ses goûts littéraires et ses connaissances en librairie le mirent en rapport avec plusieurs personnages marquants. Merw était alors un des centres les plus florissants de la civilisation musulmane; les vastes bibliothèques qu'elle possédait, et dont il nous a laissé une nomenclature détaillée (voy. p. 530), l'accueil hospitalier qu'il y reçut, peut-être aussi certaines sympathies religieuses[2], l'avaient décidé à y passer le reste de sa vie au sein de l'étude et de la dévotion, quand l'approche des hordes formidables de Djenghiz-Khân le forcèrent à quitter son séjour de prédilection. Malgré le danger au-

[1] Voyez, sur cette expression, une note d'É. Quatremère, dans le tome XIII des Notices et extraits, p. 153, et un article de M. Belin (*Journal asiatique,* juin 1855).

[2] On a prétendu que Yaqout avait adopté les croyances des Schiites. Il se peut que son long séjour dans le Khoraçân et son goût pour les controverses religieuses aient donné quelque vraisemblance à cette opinion, qui ne repose cependant sur aucun témoignage historique. Mohammed Schusteri, dans son ouvrage intitulé *Séances des croyants,* sorte de panthéon élevé en l'honneur des sectateurs d'Ali, ne fait aucune mention de notre auteur, quoiqu'il cite des fragments du *Mo'djem* dans sa première séance. On ne trouve dans le Dictionnaire des pays aucune des formules de bénédiction si ordinaires dans les livres de cette secte. Enfin on lit sur un feuillet de garde de la copie du *British Museum* la note suivante rédigée en persan : «On a dit que Yaqout appartenait à la secte «d'Ali et que le zèle imprudent qu'il dé«ploya dans les discussions religieuses mit «sa vie en péril et l'obligea à se cacher pen«dant quelque temps. Cependant j'ai lu avec «attention le Dictionnaire des littérateurs «(*Mo'djem el-Oudeba*), qui est un autre de «ses ouvrages, et j'ai remarqué qu'en parlant «d'Ali, il se borne à rendre hommage à ses «talents et à ses vertus, sans cependant dire «un mot qui sente l'hérésie. Peut-être Dieu, «qui sait mieux la vérité, avait-il touché son «cœur de repentir.» Cette observation est confirmée par un passage qu'on trouvera ci-dessous au mot *Âmol,* note, p. 6.

quel il s'exposait, il prit le chemin le moins direct, afin de visiter le Kharezm et l'Azerbaïdjân. De retour à Moçoul, il ne trouva pas dans cette ville menacée par l'invasion mongole le calme nécessaire à ses travaux littéraires. Il transporta sa résidence d'abord à Sindjar, et en dernier lieu à Alep; ce fut dans cette ville qu'il mourut, en 626 de l'hégire (1229). Les dix dernières années de sa vie furent donc consacrées à la révision des documents qu'il avait réunis pendant ses voyages, et c'est à cette période qu'il faut reporter la rédaction de son grand dictionnaire, d'un abrégé qu'il intitula *Meraçid el-Ittila'* ou Champs de l'observation, d'un petit traité sur les synonymies géographiques nommé *Moschtarek*, et de plusieurs autres livres qui ne nous sont pas parvenus[1].

Ce fut en 615 (1218), dans la ville de Merw, que Yaqout conçut le dessein d'écrire son Dictionnaire des pays, et il nous apprend, dans son introduction, comment cette pensée lui fut suggérée. Il se trouvait un jour avec d'autres érudits chez Fakhr ed-din 'Abd er-Rahim, fils du savant jurisconsulte Sem'âni, lorsque la conversation tomba sur un nom de lieu mentionné dans les traditions. Une discussion s'étant

[1] Rasmussen (*Athenæ*, II, 182, et *Mines de l'Orient*, IV, 328) croit, d'après une note du manuscrit de Copenhague, que le *Mo'djem* fut terminé en 625 (1227); mais l'année 621 est positivement indiquée dans le manuscrit d'Oxford, ainsi que l'ont déjà remarqué Uri et Kohler. C'est ce qui fait dire à Fraehn (*ibid.* p. XXXVIII), non sans raison, qu'il s'agit de deux rédactions différentes. La comparaison de la copie de Copenhague avec celles de Paris et d'Angleterre trancherait cette difficulté. Je ne puis me dispenser de mentionner ici un petit traité de géographie qui fait partie de la collection de M. Schefer, et dont le seul mérite est de rappeler le nom de Yaqout. Ce traité, qui se compose de quarante feuillets in-8°, porte le titre suivant : *Livre des sept climats et des pays situés hors des sept climats, avec leurs degrés de longitude et de latitude, la nomenclature, la description et l'histoire des principales villes du monde habité, par le scheikh l'imam Ahmed, fils de Yaqout, fils d'Abd Allah el-Djezri el-Merschidi el-Hamawi, astronome, géomètre et grammairien.* Ce livre n'est qu'un extrait sec et écourté du Livre de géographie, composé par 'Ali el-Maghrebi, d'après le grand ouvrage d'Ibn Fatemah, et je suis très-disposé à le croire apocryphe. On n'y trouve aucune mention du nom et des ouvrages de Yaqout; l'auteur n'est lui-même cité ni par Ibn Khallikan ni par Hadji Khalfa, et enfin on lit sur le dernier feuillet que cet ouvrage a été composé entre 721 et 723 (1321, 1323). Or Yaqout étant mort en 626, son prétendu fils aurait rédigé ce livre à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, ce qui est peu vraisemblable. N'est-il pas plus naturel de croire que l'auteur anonyme de cet insignifiant extrait a cru lui donner plus de valeur en faisant usage d'une pareille supercherie?

engagée sur ce sujet, et chacun soutenant son opinion avec chaleur, Yaqout prit l'engagement de réunir en faveur de la sienne tous les témoignages qui étaient contenus dans les traités de géographie. Il fouilla dans ce but toutes les bibliothèques de la ville, relut les meilleurs ouvrages sur la matière, et ne parvint à trouver l'objet de ses recherches qu'avec des peines infinies, tant les livres qu'il consulta manquaient d'ordre et de méthode. Ce grave inconvénient et le désir d'épargner à la postérité une tâche aussi ingrate le déterminèrent à réunir en un seul corps d'ouvrage, et par ordre alphabétique, tout ce qu'il avait pu recueillir sur ce vaste sujet.

Je ne puis mieux faire connaître la marche suivie par l'auteur et les sources auxquelles il a puisé qu'en donnant ici l'analyse de son introduction.

Yaqout commence par établir que la connaissance de ce monde, soit par les voyages, soit par l'étude des traités scientifiques, est une des obligations rigoureuses imposées au vrai croyant. C'est ce que confirment quelques versets du Coran et plusieurs sentences authentiques de Mahomet (*hadis*) qu'il me semble inutile de traduire. A côté de ces preuves théologiques se place une série d'arguments rationnels, qui démontrent que la géographie est un besoin de tous les temps et de tous les pays. Ne voyons-nous pas les oracles de la tradition, les historiens les plus exacts confondre dans leurs écrits une localité avec une autre, ou du moins en citer le nom de la façon la plus incorrecte? Que de fois ne sont-ils pas pris en défaut lorsqu'ils ont à préciser l'origine d'un roi ou d'un personnage célèbre, mais né dans un village obscur! Comment accomplir en temps opportun, pendant le pèlerinage, les prières prescrites par la religion, si l'on ne sait relever la position des stations principales? Les circonstances qui ont accompagné la conquête des pays infidèles par les Arabes ne doivent pas être ignorées des fonctionnaires publics, à cause des conséquences qui en découlent relativement à la répartition de l'impôt, des tailles, etc.

Il n'est pas moins aisé de prouver combien la géographie est indispensable non-seulement au savant de profession, mais aussi à l'homme de lettres.

C'est pour avoir négligé cette étude que Hariri, ce maître de l'élo-

quence arabe, a déparé ses belles Séances par un certain nombre d'erreurs topographiques. Ainsi, il place Keredj entre Hamadân et l'Azerbaïdjân, tandis que cette ville est située entre Hamadân et Ispahân, c'est-à-dire vers le sud-est et non au nord-ouest (voy. p. 479); il donne pour chef-lieu à la Mésopotamie Barqaïd, simple bourgade qui dépend de Moçoul; et enfin, erreur plus coupable, il fait de Tebriz un des boulevards de la Syrie, à 20 farsakhs (100 kilomètres) de Manbedj[1].

Ces faits une fois établis, l'auteur passe en revue les écrivains qui l'ont précédé et auxquels il a fait des emprunts plus ou moins importants. Il distingue d'abord ceux qui ont décrit les pays civilisés de ceux qui ont parlé des peuples nomades.

Parmi les premiers, les anciens auteurs, comme Pythagore, Platon et Ptolémée, ont laissé des ouvrages qui sont remplis d'erreurs et que leur antiquité rend presque introuvables. Les autres, nés dans le sein de l'islamisme et adoptant, dans leurs généralités, les théories anciennes, se sont préoccupés avant tout de l'évaluation des distances, de la connaissance des routes et d'autres détails de ce genre. Tels sont : Ibn Khordadbeh, Djeihâni, Ibn el-Faqih, Abou Zeid de Balkh, Isthakhri, Ibn Haukal, Abou 'Abd Allah el-Bechari, Bekri, auteur du *Mesalik el-Memalik*, etc.

Les écrivains de la seconde classe sont plutôt des hommes de lettres

[1] De pareilles inexactitudes n'auraient pu rester inaperçues de S. de Sacy ou des derniers éditeurs de Hariri, MM. Reinaud et Derenbourg; hâtons-nous de dire qu'on n'en trouve pas trace dans le texte des Séances. On lit, il est vrai, t. Ier, p. 495 de la réimpression et dans le commentaire seulement, que Keredj était une bourgade du territoire d'Ispahân, et (ibid. p. 561) que Barqaïd est le chef-lieu du Diar-Rebiah, au-dessus de Moçoul, ce qui devait être exact à l'époque où ce commentaire fut rédigé. Quant à Tebriz, sa position est parfaitement indiquée dans les gloses de la séance dite *tebriziah*. Faut-il donc supposer que ces erreurs existaient en effet dans les premières copies des *Moqamat* et qu'elles furent corrigées plus tard? Doit-on, au contraire, taxer Yaqout de mauvaise foi, et croire qu'un siècle seulement après la mort de Hariri il ait osé formuler une accusation aussi gratuite contre un ouvrage dont la popularité était immense? Il y a là une difficulté que je ne suis pas en état de résoudre. J'ajouterai seulement que notre géographe, sans sortir de son domaine, aurait agi avec plus de prudence s'il se fût borné à signaler le vague des descriptions et le défaut de couleur locale qu'on remarque dans quelques-unes de ces séances. (Voyez à ce sujet la préface que M. Reinaud a ajoutée à la nouvelle édition des Séances de Hariri, t. II, p. 55.)

qui sont allés étudier dans le désert les poésies et les légendes d'un passé fabuleux, ou les mœurs des âges héroïques. Les plus célèbres sont : Abou 'Obeïd Allah es-Sukouni, Haçan ben Ahmed el-Hamadâni, auteur de la Péninsule arabe (*Djeziret el-'Arab*); Abou Mohammed el-Aswed el-Foundidjâni, auteur des Arabes célèbres (*Mebahi el-'Arab*); Mohammed, fils d'Édris, qui a laissé un livre sur les Abreuvoirs des Arabes (*Menahil el-'Arab*); Hischam, fils de Mohammed el-Kelbi, auteur d'un traité sur l'étymologie des pays (*Ischtiqaq el-Bouldân*); Abou'l-Qaçem Zamakhscheri et son élève Abou'l-Mehasin el-'Amrâni, qui ont laissé des travaux du même genre. Yaqout cite encore le dictionnaire des Significations inintelligibles dans les noms de lieu, de Bekri, livre qu'il dit avoir cherché vainement; l'ouvrage d'Abou Bekr Mohammed, fils de Mouça el-Hazemi, sur les synonymies topographiques (*Kitab ma ittafaqa lafdhoou*), et enfin un abrégé, fait par Abou Mouça Mohammed Isfahâni, d'un livre portant le même titre que celui d'el-Hazemi et dont l'auteur est Aboul-Fath Nasr ben 'Abd er-Rahman el-Iskenderi. Il prodigue les éloges à ce dernier écrivain et avoue lui avoir emprunté des citations étendues. Outre ces sources écrites, Yaqout a interrogé les anciens recueils de poésies, les traditions locales, les biographies et même les contes populaires; enfin ses propres voyages lui ont fourni plus d'une observation intéressante.

« Cependant, ajoute-t-il, les ouvrages que je viens d'énumérer offrent tous d'assez graves inconvénients. Les uns sont d'une date reculée, et les rares copies qui circulent encore présentent de nombreuses lacunes. Les autres ne doivent être considérés que comme de minces abrégés, ou des recueils de littérature n'ayant qu'un faible rapport avec l'étude de la géographie. J'ai donc cru rendre un service réel à la science en prenant la substance de tous ces écrits et en réunissant dans un travail d'ensemble tant de documents épars. » Voici en quels termes il expose son plan : « J'ai disposé ce livre d'après l'ordre alphabétique, en suivant la méthode des meilleurs dictionnaires, et en ayant soin d'épeler chaque nom et de déterminer la voyelle qui appartient à chaque lettre, de manière à ne laisser aucun doute au lecteur. Puis je recherche l'origine de ce nom, s'il est étranger ou arabe, et, dans ce dernier cas, j'indique le sens adopté par les meilleurs lexi-

cographes. Je donne ensuite la définition de chaque contrée; l'horoscope de toute ville importante, l'histoire de sa fondation; le nom et la distance des localités voisines; les monuments ou particularités curieuses qu'elle renferme, et, en dernier lieu, la liste des personnages célèbres auxquels elle a donné naissance ou dont on y visite le tombeau..... Si je cite parfois quelques vers inspirés à un poëte par l'amour du sol natal, c'est parce que je les considère comme utiles pour fixer une orthographe douteuse. Enfin je raconte rapidement les premières conquêtes des Arabes, les conditions dans lesquelles tel ou tel pays fut soumis, et je nomme le chef qui le possède aujourd'hui. Tel est le cadre que je me suis tracé; s'il ne m'a pas été donné de le remplir pour tous les noms cités, je n'ai rien négligé du moins afin de n'omettre aucun de ces détails dans les articles importants. Jaloux d'être aussi complet que possible, j'ai reproduit quelquefois des récits fabuleux que la raison repousse ou qui ne s'accordent pas avec l'idée que nous avons de la puissance divine; je compte, en pareil cas, sur l'indulgence du lecteur, que j'ai constamment cherché à instruire. C'est à lui que je laisse le soin de discerner la vérité de la fable, me bornant, quant à moi, à *répéter ce que je trouvais ailleurs*. Je puis en outre invoquer pour ma défense l'exemple des plus respectables traditionnistes, lesquels, voulant présenter un tableau complet des saints *hadis*, n'ont pas hésité à insérer dans leur collection plus d'un témoignage suspect ou entaché de fausseté.»

L'auteur, donnant ensuite à son style une allure plus pompeuse, et faisant choix des expressions les plus poétiques, rappelle que ce livre est le fruit de longues veilles, que la neige de la vieillesse a remplacé la noirceur (allusion à la chevelure) de ses jeunes années. Aussi croit-il pouvoir affirmer, avec un légitime orgueil, que son ouvrage doit être placé au-dessus de tout ce qui a été composé jusqu'à ce jour, et, dans une conjuration assez commune chez les anciens encyclopédistes, il voue à la vengeance divine le plagiaire ou l'abréviateur qui oseraient porter la main sur ce monument grandiose. Il nous apprend enfin que la copie autographe du *Mo'djem* a été offerte par lui au juge Kemal ed-din Abou'l-Haçan 'Ali, fils de Youçef Scheibâni et-Temimi[1].

[1] Le manuscrit de la Bibliothèque impériale, le seul que j'ai pu consulter pour cette

A la suite de ces considérations générales, Yaqout développe les théories accréditées de son temps sur la configuration du globe; il résume d'abord les opinions des anciens et des modernes sur la forme de la terre, ses dimensions, sa division en degrés de longitude et de latitude. Puis il explique la formation des mers, leur nombre, leur étendue, et leur constitution physique. Passant à la division du monde habité en sept *climats*, il fait connaître l'origine de ce mot et le sens général ou restreint qu'il a chez divers peuples, en Espagne, par exemple, où il ne désigne qu'une bourgade d'une certaine importance. Il rend compte de l'influence que les astres exercent sur chacun de ces climats, et rappelle la classification adoptée autrefois par les Perses d'un groupe de pays sous chaque signe du Zodiaque. Pour donner plus de clarté à ces démonstrations, dans lesquelles il suit généralement les idées de Birouni, il dessine un certain nombre de cartes ou planisphères. Mais ces cartes, peu différentes de celles d'Ibn Haukal, n'ont été signalées dans aucune copie du *Mo'djem* conservée en Europe; il y a lieu de croire qu'elles ont été supprimées de bonne heure, soit par la paresse des copistes, soit par l'auteur lui-même, frappé de leur imperfection.

La troisième partie de son introduction est consacrée à l'explication des termes techniques qui reviennent le plus souvent dans le corps de l'ouvrage. La confusion qui règne chez les auteurs orientaux relativement à des expressions qu'on retrouvera à chaque pas dans ce Dictionnaire, m'oblige à donner une traduction plus fidèle de ce passage.

Mesures itinéraires.

1° *Bérid.* On n'est pas d'accord sur la valeur de cette mesure; selon quelques auteurs, elle est égale à 12 milles dans le désert et à 6 milles en Syrie ou dans le Khoraçân. Abou Mansour donne au mot *bérid* le sens d'envoyer, transmettre; c'est ainsi que l'on dit: la fièvre est le bérid, c'est-à-dire le messager de la mort. En jurisprudence, l'espace qu'un courrier peut franchir sans faire les prières d'obligation est de 4 bérid ou 48 milles *haschémites*, sur la route de la Mecque. On donne par extension ce nom à la monture qui sert au courrier. Ibn el-Arabi prétend que le bérid est la distance comprise entre deux stations (*merhala*); mais il y a encore

introduction, présente ici une lacune regrettable. (Voyez, sur Kemal ed-din, gouverneur d'Alep, et auteur lui-même, la Chrestomathie de S. de Sacy, t. III, p. 174.)

d'autres opinions à cet égard. Certains géographes, par exemple, comptent de Baghdad à la Mecque 165 bérid ou environ 827 milles, à raison de 4 milles de bérid par 20 milles, c'est-à-dire un bérid pour 5 milles ordinaires.

2° *Farsakh* (parasange). La même incertitude règne sur l'origine et le sens de ce mot. On a prétendu qu'il appartient à la langue arabe et signifie durée, repos, laps de temps. On a essayé d'expliquer ainsi quelques paroles du Prophète. Yaqout, rejetant cette interprétation, adopte l'opinion des meilleurs auteurs, d'après laquelle un degré terrestre renferme 25 farsakhs, en calculant le farsakh à 3 milles[1]. Il reconnaît cependant que ceux qui comptent 12,000 coudées dans un farsakh ne sont pas éloignés de la vérité.

3° *Mille*. L'auteur accepte l'évaluation de Ptolémée, qui, dans l'Almageste, considère le mille comme le tiers d'une parasange et lui donne 3,000 coudées royales. Les subdivisions de mesure sont : la coudée, qui vaut 3 empans (*schibr*); l'empan, égal à 12 doigts, et le doigt, égal à cinq grains d'orge mis à côté l'un de l'autre, dans le sens de leur épaisseur[2]. Yaqout énumère ensuite les différentes acceptions données au mot *mille* par les lexicographes; mais la science n'a rien à voir dans ces définitions.

Divisions politiques.

1° *Kourreh* (nommé aussi *Khoureh* ou *Koureh*). Hamzah d'Ispahân dit que c'est un mot persan qui désigne une subdivision de l'*asitân*, mais que les Arabes l'ont confondu avec ce dernier, comme ils l'ont fait pour le mot grec *iqlim* (κλίμα), étendu par eux à une contrée tout entière. Ainsi, d'après cet auteur, *kourreh* et *asitân* seraient synonymes. Selon moi, ajoute Yaqout, le kourreh est une portion de territoire qui renferme un certain nombre de cantons, à la condition qu'il y ait un chef-lieu, une ville ou un fleuve qui les réunisse sous un nom collectif. Ainsi, la ville de Darabdjerd dans le Farsistân est le chef-lieu du kourreh de Darabdjerd. Il en est de même du *Nehr el-Melik*, qui sort de l'Euphrate et se jette dans le Tigre, après avoir arrosé environ trois cents bourgs ou villages; tout le territoire situé sur son parcours est un *kourreh*. Quant au mot *mikhlaf*, qui a le même sens, comme il est particulier aux Arabes du Yemen, nous n'avons pas à nous en occuper.

2° *Asitân*. Le même Hamzah d'Ispahân, après avoir identifié le kourreh et l'asitân, ajoute que ce dernier entre dans la composition de plusieurs noms de lieu, avec la suppression de l'*élif* (*a*) initial, comme dans Schehristân, Thabarestân, etc. La province de Fars, par exemple, renferme cinq *asitân* : l'asitân de Darabdjerd,

[1] Telle est aussi l'évaluation de Maç'oudi, d'Edrisi, etc. Selon Abou'l-Féda, l'opinion des anciens, qui donnait vingt-deux parasanges deux neuvièmes au degré terrestre, était la plus répandue chez les Arabes. (Voyez la traduction de M. Reinaud, t. II, 1re part. p. 18.)

[2] Voyez, pour plus de détails, l'introduction générale à la Géographie des Orientaux, p. 264.

celui d'Isthakhr, etc. Les subdivisions de l'asitân sont : le *roustaq*, le *thaçoudj* et le *qaryeh*. On dit d'après cela que Isthakhr est un *asitân* du Fars; Yezd, un *roustaq* d'Isthakhr; Nabin avec ses dépendances, un *thaçoudj* de Yerd, et Neïstân, un *qaryeh* (bourg) de Nabin. Cette classification est surtout employée par les anciens géographes de la Perse.

3° *Roustaq* (pluriel *reçatiq*). Hamzah fait dériver ce mot de *resteh* (ou *rischteh*), série, ordre, et dit qu'il signifie une chose organisée, délimitée. Aujourd'hui, ajoute Yaqout, d'après ce que j'ai appris en Perse, on nomme *roustaq* un territoire cultivé qui renferme des villes peu importantes ou des bourgs, mais jamais de grandes villes comme Baghdad ou Basrah. C'est l'équivalent du mot *sewad* chez les habitants de l'Iraq.

4° *Thaçoudj*. On a vu par ce qui précède que le thaçoudj est une fraction du kourreh et de l'asitân, comme il est, dans son acception ordinaire, la vingt-quatrième partie du dinar. C'est un mot d'origine persane qui s'écrivait autrefois *taçou*; les Arabes, en l'adoptant, en ont fait *thaçoudj*, au pluriel *thaçasidj*; il est employé plus ordinairement dans l'Iraq divisé en soixante thaçoudj, dont chacun porte un nom particulier.

5° *Âbâd*. Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux persans et désigne une localité cultivée et habitée (*abode*). C'est en ce sens qu'on dit Roustem-Âbâd, Haçan-Âbâd, etc.

6° *Sikkeh*. Ce mot signifie une route par laquelle passent les caravanes. On dit, par exemple, de Baghdad à Moçoul il y a cinq *sikkeh*, ce qui revient à dire que le voyageur peut s'y rendre par cinq routes différentes. On a prétendu que ce terme s'appliquait aux relais qu'un courrier parcourt en une journée; mais la première explication est préférable.

Telles sont en résumé les principales définitions données par notre géographe. Dans la quatrième section de ses prolégomènes, il explique les termes techniques usités dans le *Djihad* ou guerre sainte; ce qu'il faut entendre par une ville qui s'est rendue (*soulh*), qui a capitulé (*salem*), ou qui a été prise de force (*'anweh*); les charges que ces précédents font peser sur elle relativement à l'impôt, la capitation, etc. Puis il précise le sens de *feï*, revenu public, de *ghanimet*, butin, et d'autres locutions consacrées en jurisprudence. Enfin il discute, dans un dernier paragraphe, les opinions émises à cet égard par les plus savants jurisconsultes. Je n'ai pas à insister sur ces matières, qui sont développées avec tous les éclaircissements désirables dans le Tableau de l'empire ottoman de d'Ohsson, et dans le Traité de législation musulmane hanéfite par feu Ducaurroy (*Journ. asiat.* 1847-1848).

On peut juger par l'analyse de cette longue introduction combien la tâche que Yaqout s'imposait était difficile, et quelle variété de connaissances elle exigeait. Bien qu'il réserve la place d'honneur aux renseignements topographiques, son but est de les compléter par tout ce que l'histoire, la poésie, et les recueils biographiques peuvent lui fournir; ce qu'il veut offrir au public, c'est en quelque sorte le répertoire de l'érudition musulmane au XIIIe siècle. Encyclopédiste infatigable, il supplée par l'étendue et la variété de ses recherches à l'instinct géographique qui, trop souvent, lui fait défaut. C'est pour ne pas avoir été étudié avec cette physionomie qu'il a été, parmi ses compatriotes eux-mêmes, l'objet de sévères critiques. Voici comment, un siècle après lui, s'exprimait, dans sa préface, l'auteur anonyme du *Méracid el-Ittila'*; je cite la traduction que M. Reinaud a publiée dans le Journal asiatique, août-septembre 1860 : «Une notion quelconque qui sort du plan proposé ne sert qu'à détourner du but. Ceci s'applique aux étymologies que l'auteur (Yaqout) a données d'un grand nombre de dénominations arabes et non arabes, et pour la plupart desquelles il est positif que, dans le principe, le lieu en question n'a rien eu de commun avec l'idée que l'auteur y rattache, et que cette idée n'a été pour rien dans le nom que le lieu porte..... Parmi les noms de ville, il y a des mots employés en dehors de toute signification, et qui évidemment n'ont rien de commun avec la valeur philologique du mot en arabe. En ce cas, il suffit d'établir la forme du nom, sans s'occuper des significations dont le mot est susceptible en lui-même, vu que ces explications constituent une science à part, qui fait l'objet des lexiques et des traités des formes de mots. Exposer tout cela à la fois, c'était se livrer à un développement inutile. On peut en dire autant de ce que cet auteur a fait pour l'horoscope des villes; la plupart de ces horoscopes ne reposent sur rien. La seule chose qu'il pût se permettre, c'était de marquer la longitude et la latitude des lieux; encore la plus grande partie de ce qu'il en a dit aurait besoin d'être vérifiée. De même pour les indications qu'il donne sur les personnages qui sont nés ou qui ont séjourné dans un certain lieu; leur véritable place était dans les recueils de notices biographiques, vu qu'ici les indications sont nécessairement incomplètes. En parlant de tout cela à la fois, il a donné

à son livre des proportions excessives, au point que ce livre, vu le nombre des volumes dont il se compose, fait reculer le lecteur, effraye le copiste, et devient inaccessible à l'amateur. » (P. 94, 95.)

En se plaçant au point de vue un peu borné de l'auteur anonyme du *Méraçid*, on est forcé de convenir que ses observations sont généralement fondées; mais ces hors-d'œuvre, que repousse la critique orientale, ont pour nous une saveur particulière, et je ne puis croire que le lecteur, en trouvant dans l'ouvrage de Yaqout tant de fragments d'ouvrages rares ou perdus, et un tableau si fidèle du génie et des mœurs du monde musulman, ait le courage de reprocher à l'auteur sa prolixité, l'indécision de sa méthode et ses erreurs de détail. Il y a loin du jugement sévère qu'on vient de lire aux éloges enthousiastes que Fraehn prodigue à Yaqout. Dans la joie que lui inspire la découverte des fragments d'Ibn Fozlan, si précieux pour l'histoire primitive de la Russie, ce regrettable savant ne craint pas de dire : « Autant les observations que Yaqout recueillit dans ses voyages dénotent un esprit éclairé et exempt de préjugés, autant la mise en œuvre de ces matériaux prouve un écrivain habile et lui assure des droits à notre estime et à notre affection. Ses emprunts sont toujours faits avec sagacité, et quand les autorités qu'il cite ne s'accordent pas, non-seulement il les soumet à un examen rigoureux, mais encore il se range du côté où lui paraît être la vérité. » (Cf. *Ibn Fozlan's Berichte*, Einleitung, XLIII.) C'est aller trop loin, et Yaqout lui-même a décliné un hommage aussi flatteur, en avouant qu'il se bornait à répéter ce qu'il trouvait ailleurs. En effet, il ne prend que fort rarement parti entre deux opinions contradictoires; il recueille les témoignages, mais ne les discute pas, et, comme tout bon musulman, quand une difficulté se présente, il en laisse la solution à la science divine. Il partage d'ailleurs les préjugés et adopte les rêveries de ses coreligionnaires; son origine byzantine n'était certes pas une sauvegarde contre ces défaillances d'esprit. Imbu de toutes les chimères de l'astrologie judiciaire, il s'étend avec complaisance sur l'horoscope des grandes villes; nourri dans les arguties grammaticales de l'école de Baghdad, il aime à dérouler autour d'un nom étranger mille étymologies absurdes. Enfin, il exclut trop souvent de la liste bibliographique qui termine la plupart de ses articles les

noms étrangers à l'école traditionnaire. Ici ses connaissances techniques lui sont plutôt nuisibles qu'utiles; chargé de recueillir, dans ses voyages, tous les documents relatifs aux traditions sacrées, il consulte trop exclusivement son catalogue de libraire. Ajoutons que cette prédilection s'explique chez lui par la faveur dont la science des traditions du Prophète a toujours joui chez les musulmans. Base de l'enseignement classique, elle a prêté à l'histoire et aux sciences elles-mêmes son autorité et ses formes, et, de nos jours encore, les livres qui la renferment sont, à leurs yeux, le plus riche trésor de leurs archives[1].

Les défauts que je viens de signaler sont peut-être plus sensibles encore dans les articles du *Mo'djem* consacrés à la description de la Perse. A part la frontière du nord, et peut-être les côtes du golfe Persique, Yaqout n'avait pas visité cette contrée; malgré son séjour à Merw, l'inexactitude de ses transcriptions prouve qu'il en savait à peine la langue, et il est aisé de voir que ses matériaux ne suffisent pas toujours à combler les lacunes de ses souvenirs. Ces imperfections, et d'autres plus légères, que le lecteur découvrira sans peine, m'ont cependant paru être si amplement rachetées par les qualités de l'auteur, que je n'ai pas hésité à lui emprunter les fragments entièrement inédits que je présente au public.

Si la rareté d'un livre en rehausse la valeur, ce genre de mérite ne manque pas non plus au dictionnaire de Yaqout. Moins d'un siècle après la mort de l'auteur, les copies cessèrent de se répandre en Orient. Qazwini, Schems ed-din de Damas, Soyouthi, Ibn Khaldoun lui-même, ne paraissent pas l'avoir eu entre les mains. Abou'l-Féda, qui s'appuyait sur tant d'autorités différentes, ne consulta que le mince extrait publié par Yaqout sous le titre de *Moschtarek*, et dont on doit à M. Wüstenfeld une bonne édition. Plus tard, Hadji Khalfa n'eut recours, en rédigeant son Miroir du monde (*Djihân-Numa*), qu'au *Méracid*, autre abrégé dont nous parlerons bientôt. Malgré les travaux de Golius et de Rasmussen, l'importance du Dictionnaire des pays ne fut réellement connue du monde savant qu'après que Fraehn en eut tiré, en 1823, la curieuse relation d'Ibn Fozlan sur les Bulgares du Volga. Depuis, M. Amari, aujourd'hui professeur d'arabe à Florence, l'a consulté avec

[1] Voyez le rapport annuel de M. J. Mohl, juillet 1859, dans le Journal asiatique.

fruit pour sa *Biblioteca arabo-sicula* (t. I, p. 105 et suiv.). Un savant académicien russe, M. le conseiller Dorn, en a extrait les articles, malheureusement trop concis, relatifs au Guilân et au Mazenderân dans ses *Auszüge aus Muhammedanischen Schrifstellern*, Saint-Pétersbourg, 1858, in-8°. Enfin Sir H. Rawlinson, qui a fait à Baghdad l'acquisition d'une copie du *Mo'djem*, en a annoncé récemment la publication complète pour le comité des traductions de Londres; mais d'autres travaux et les exigences de la carrière diplomatique ont obligé ce savant d'ajourner une entreprise pour laquelle il était si bien préparé. Les extraits qu'à mon tour j'emprunte à Yaqout ne dépassent guère les limites naturelles de la domination persane, de la mer Caspienne à l'Océan indien, et des monts Zagros à l'Indus. Mais cette vieille terre d'Irân, si glorieuse dans le passé, si intéressante encore depuis sa violente transformation par l'islamisme, m'a paru mériter la préséance. Un séjour de deux ans dans ce pays qui, malgré tant de luttes sanglantes, palpite encore au contact de la civilisation, le rôle qui lui semble réservé dans l'avenir de l'Asie, l'étude assidue de sa langue et de ses monuments littéraires, tels sont les motifs qui militeront, je l'espère, en faveur de mon choix.

Il me reste à faire connaître les matériaux qui m'ont servi à établir le texte de Yaqout, ou à compléter ses renseignements. J'ai eu à ma disposition, pour l'étude de ce texte, trois manuscrits du *Mo'djem*. Le premier, qui a servi de base à mon travail, a été donné à la Bibliothèque impériale par M. Schefer, premier secrétaire interprète de l'Empereur pour les langues orientales, et je suis heureux d'exprimer ici la gratitude que cette libéralité inspire à tous ceux qui cultivent la littérature arabe. Ce manuscrit (n° 886, suppl. arabe), qui se compose de six volumes in-4°, a été copié, il y a peu d'années, à Constantinople, les trois premiers volumes sur un exemplaire de la bibliothèque de Kupruli-Pacha, exécuté d'après le manuscrit autographe, les trois autres d'après une copie plus moderne et très-fautive conservée dans la bibliothèque d'Ascher-Éfendi. L'écriture en est bonne, et il est facile de s'apercevoir que les fautes qui déparent la fin de l'ouvrage tiennent moins à la négligence du copiste qu'à l'imperfection du modèle. Plusieurs lacunes regrettables, entre autres celle des articles compris entre

les lettres *am* et *an*, m'ont mis dans la nécessité d'aller consulter les copies conservées à Oxford et à Londres.

Le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne (fonds Marsh) forme quatre volumes in-4° d'une écriture négligée; il offre dans ses leçons une grande analogie avec celui de Paris, et des omissions non moins considérables, notamment la préface et la lettre *élif*. Cet exemplaire, qui ne doit être consulté qu'avec une extrême prudence, a appartenu au célèbre Golius.

Le troisième fait partie de la collection orientale du Musée britannique à Londres, et a été acquis dans l'Inde, au commencement de ce siècle, par le major W. Yule; il forme deux gros volumes d'une écriture différente. C'est le plus médiocre et le plus incomplet des trois; outre l'omission de deux lettres (le *kaf* et le *lam*), le quart du premier volume est dénué de points diacritiques; plusieurs feuillets sont devenus presque indéchiffrables, et il y a peu de pages qui soient exemptes des fautes les plus graves. Sauf une vingtaine d'articles (*am-an*) omis dans les deux copies précédentes, je n'ai tiré qu'un très-faible parti de ce manuscrit.

Quant aux copies qui appartiennent à la Société asiatique de Londres, ou aux bibliothèques de Copenhague, de Berlin et de Saint-Pétersbourg, je n'ai pu en avoir communication; mais les extraits qui ont été publiés jusqu'à ce jour prouvent combien il faut peu compter sur une reproduction correcte d'un ouvrage aussi long.

Si l'imperfection ou la comparaison tardive du texte était pour moi une cause inévitable d'erreurs, une main plus exercée que la mienne aurait su racheter ce défaut par un emploi plus heureux des documents publiés sur la Perse. Parmi ceux dont j'ai tiré les plus grands secours, je citerai en première ligne l'édition du *Meraçid el-ittila* que M. Juynboll vient de publier, à Leyde, sous le titre de: *Lexicon geographicum arabice edidit J. Juynboll, Lugduni Batav.* 1852-1859, in-8°. Yaqout, ainsi que l'a judicieusement démontré M. Reinaud (*Journal asiat.* numéro cité), donna lui-même, sous ce titre, un abrégé de son grand ouvrage. Cet abrégé, fait à la hâte et sans doute avec peu de soin, ne nous est pas parvenu, et celui que M. Juynboll vient de faire paraître semble avoir été rédigé par Safi ed-din 'Abd el-Moumen, vers

la fin du XIVe siècle. L'auteur suit pas à pas le contexte du *Mo'djem*, dont il reproduit ordinairement les expressions, et par cela même il a été pour moi un guide sûr dans un grand nombre de leçons douteuses. Les recherches que le savant professeur de Leyde a groupées avec tant d'abondance, on pourrait dire même de surabondance, autour de son texte, rehaussent le mérite de cette importante publication.

A côté de ce *vade-mecum*, indispensable à tout éditeur de Yaqout, je citerai l'excellente édition de la Géographie d'Abou'l-Féda, par MM. de Slane et Reinaud; le *Moschtarek*, de M. Wüstenfeld, et les fragments d'Ibn Haukal, publiés en arabe et en latin par Uylenbroëk. Le Livre des climats, d'Isthakhri, étant un de ceux que Yaqout a le plus souvent mis à contribution pour la Perse, j'ai consulté le texte de cet ouvrage lithographié à Gotha, en 1839, par M. Moeller, et, avec plus de réserve, la traduction que M. Mordtmann en a donnée sous le titre de : *Das Buch der Lænder* (Hambourg, 1845, in-4°). L'examen attentif du texte d'Isthakhri, comparé aux passages cités par Yaqout, m'a laissé la conviction que ce dernier avait travaillé sur une rédaction quelquefois moins correcte, mais souvent plus détaillée. La traduction si médiocre du traité d'Edrisi, par Am. Jaubert, mérite à peine d'être citée parmi ces auxiliaires, et M. Dozy rendra un véritable service à la science en dirigeant la publication de ce texte précieux. Les Prairies d'or, de Maç'oudi, dont la Société asiatique a bien voulu me confier la traduction conjointement avec mon savant ami M. Pavet de Courteille; le Présent des hommes de cœur (*Tohfet el-albab*), manuscrit arabe de la Bibliothèque impériale n° 586; le *Nokhbet ed-dehr*, cosmographie due à Schems ed-din Dimischki (ms. arabe 581), et quelques autres ouvrages du même genre, m'ont fourni d'utiles renseignements.

Parmi les auteurs persans que j'ai pu consulter, je dois nommer en premier lieu Hamd Allah Mustôfi, originaire de Qazvin et depuis longtemps populaire en Europe sous le nom de *Géographe persan*. Cet écrivain, qui fut secrétaire d'État sous le règne de Sultan Oldjaïtou (Khodabendeh), publia, vers l'an 1340, une chronique très-estimée en Perse et une cosmographie intitulée : le Charme des cœurs (*Nouzhet el-Qouloub*). C'est de la dernière partie de cet ouvrage, la seule, à vrai dire, qui appartienne en propre à l'auteur, que j'ai tiré la plupart de

mes notes. Déjà Sir W. Ouseley et Langlès avaient traduit une partie des deux chapitres relatifs au Fars et à l'Irak persan; mais la comparaison de plusieurs manuscrits du *Nouzhet* m'a permis de rectifier plus d'une leçon fautive qui avait échappé à mes devanciers. J'ai trouvé dans le *Zinet el-Medjalis*, ou l'Ornement des assemblées, composé par Mohammed Medjdi en 1593, une reproduction abrégée de l'ouvrage précédent, mais enrichie de quelques observations nouvelles. Le Livre des sept climats (*Heft iqlim*), rédigé, vers la même époque, par Ahmed Razi, est une sorte de géographie littéraire sans valeur scientifique, mais pleine de détails intéressants sur les principaux écrivains persans. Outre cet ouvrage, j'ai compulsé pour le même objet l'*Atesch-Kedeh* ou Pyrée, de Loutf 'Ali Azeri, et le Traité des poëtes, par Dôolet Schah. Je citerai enfin pour mémoire deux compilations fort abrégées, les Curiosités des pays (*'Adjaib el-Bouldân*), par Berdjendi, et le Traité des inflexions finales dans les noms de lieux (*Tahqiq el-'Irab*), de Sadouk Isfahâni, qui appartiennent l'une et l'autre à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

A côté des renseignements que je dois aux sources musulmanes, ceux que j'ai tirés des recueils des sociétés savantes ou des relations de voyage seront jugés peut-être incomplets et insuffisants.

Entre l'inimitable récit du chevalier Chardin et le fantastique tableau de la Perse moderne, tracé par l'auteur de Trois ans en Asie, se place toute une série d'ouvrages estimables et que je n'eusse pas négligés si je ne m'étais restreint à la tâche modeste de traducteur; mais ici je devais laisser la parole aux Orientaux. Les questions si délicates de topographie ancienne ne peuvent être abordées avec sûreté qu'après l'étude préalable des documents indigènes. J'espère qu'il me sera donné un jour de travailler à la solution de ce difficile problème, au moins en ce qui touche la Perse; aujourd'hui je l'ai écarté de propos délibéré, et les rares identifications qui figurent dans la table alphabétique ont déjà pour elles la consécration du temps et de la science.

L'orthographe adoptée dans ce livre pour la transcription des noms étrangers paraîtra quelque peu barbare au lecteur français; mais si elle contrarie parfois le Dictionnaire de l'Académie, elle a l'avantage de suppléer autant que possible à l'absence du texte. Cependant des scrupules nés pendant la correction des épreuves ont introduit de légères

variantes dans le même mot : c'est ainsi qu'on trouvera *vézir* et *vizir*, *kadi* et *qadhi;* ces hésitations, regrettables au point de vue de l'exécution typographique, ne peuvent, en aucun cas, embarrasser le lecteur.

En ne publiant pas le texte de Yaqout et des auteurs cités dans mes notes, je contractais l'obligation d'être aussi fidèle que possible dans ma traduction, et c'est une loi que j'ai tâché de ne jamais enfreindre. Mais pour éviter les détails oiseux ou de fastidieuses redites, j'ai constamment supprimé l'horoscope des villes, la généalogie des docteurs traditionnistes ou leurs autorités (*isnad*) et quelques vers complétement étrangers à mon sujet. Plusieurs de ceux que j'ai cités étaient tellement altérés dans les trois copies que je ne les ai traduits que par conjecture; je compte à cet égard sur l'indulgence des personnes qui ont eu à lutter contre les difficultés de la poésie arabe.

Puisse ce livre, malgré ses imperfections et ses lacunes, offrir quelques données nouvelles sur une des plus intéressantes contrées de l'Asie; puisse-t-il du moins épargner à ceux qui le consulteront des recherches toujours pénibles et souvent infructueuses!

Si cette récompense, la seule que j'ambitionne, m'est refusée, j'alléguerai pour mon excuse cette pensée d'un poëte né sous le beau ciel de Schiraz :

Pour qu'une perle ornât ta couronne, ô sultan,
Cent plongeurs ont péri dans les flots de l'Oman.

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA PERSE

ET DES CONTRÉES ADJACENTES.

ا

اابَج *Âbedj.*

Nom d'une localité qui a vu naître Abou 'Abd Allah Mohammed ben Mahmouweïh (بن محمَوَيْه) ben Moslem le Traditionniste. Il se peut néanmoins que le surnom d'*Âbedji* donné à cet auteur se rapporte à la ville d'Âbah (voy. اابة), et que la lettre *djim* ait été ajoutée par euphonie, comme dans les mots *Ourmiadji,* c'est-à-dire, originaire d'Ourmiah, et *Khouïdji,* originaire de Khouï.

اابُر *Âbor.*

Bourg du Sedjestân, où est né Abou'l-Haçan Mohammed ben Huçeïn *el-Âbori,* un des principaux imams traditionnistes. Il a écrit un livre volumineux et plein d'intérêt sur l'imam Abou 'Abd Allah Mohammed ben Edris le Schafeïte. Cet ouvrage donne la mesure de son érudition. Il parcourut l'Égypte, la Syrie, le Hedjaz, l'Iraq et le Khoraçân; et, d'après le témoignage d'el-Ghourab, il mourut dans le mois de redjeb, l'an 330.

اابَسكون *Âbeskoun* (ou ابسكون).

Petite ville au bord de la mer du Thabarestân (mer Caspienne), qui prend dans ces parages le nom de mer d'Âbeskoun. Cette ville est à trois journées de Djordjân. Patrie d'Abou'l-A'la Ahmed ben Saleh et-Temimi, dont la résidence ordinaire fut *Sour* (Tyr), sur le littoral de la mer de Syrie.

ابندون Ibendoun.

Bourg du Djordjân, patrie d'Abou Bekr Ahmed ben Mohammed ben 'Ali el-Djordjâni, dont l'autorité en matière de traditions est très-respectable. (Extrait de Schirweih.)

ابه Âbah.

D'après Abou Bekr Mohammed ben Mouça ben Merdweih, cité par Abou Sa'd, c'est un bourg près d'Ispahân. Selon d'autres, il dépend de Sawah et a vu naître Djerir ben 'Abd el-Hamid. Mais il est hors de doute qu'Âbah est une petite ville que le peuple nomme *Âwah* (voy. آوه), et qui est située en face de Sawah. Ses habitants sont schiites; et ceux de Sawah, sunnites : cette différence d'opinions religieuses suscite des querelles continuelles entre ces deux villes. Le qadhi Abou Nazar el-A'la y fait allusion dans ces vers (mètre *wafir*) :

وقائلة أتبغض اهل آبه　　وهم اعلام نظم والكتابه
فقلت اليك عنى انّ مثلى　　يعادى كلّ من عادى الصحابه

Elle me dit : «Pourquoi hair les gens d'Âbah; ils sont maîtres en poésie et dans l'art d'écrire? || — Laisse-moi, lui dis-je; un homme comme moi combat tous les adversaires des Compagnons.»

Âbah est, je crois, la patrie du vézir Abou Sefed Mansour ben el-Huçein el-Âbi, qui exerça de hautes fonctions et fut l'ami de Saheb, fils d'Abbad; il fut aussi vézir de Roustem, fils de Fakhr ed-Dôoleh. C'était un homme lettré et un poëte instruit; il a écrit un livre intitulé نثر الدرّ *La Diffusion des perles*, une chronique et d'autres ouvrages. Son frère Abou Mansour Mohammed, écrivain habile, fut vézir dans le Thabarestân.

اجنقان Âdjinqân.

Village près de Serakhs, où est né Abou'l-Fadhl Mohammed ben 'Abd el-Wahed. Les Persans prononcent *Âdjengân* (آجنكان).

اخر Âkhor.

1° Chef-lieu du canton de Dihistân, entre Djordjân et le Kharezm; selon d'autres, ce n'est qu'un village du Dihistân où sont nés plusieurs savants, et, notamment, Abou'l-Fadhl el-'Abbas ben Ahmed le Dévot, qui fut imam de la

Vieille mosquée à Dihistân. Abou Sa'd, dans son *Takhbir*, cite également Abou'l-Fadhl Khozaïmah ben 'Ali *el-Akhori* comme un jurisconsulte estimé parmi les Mo'tazélites et un linguiste exercé; il mourut en 548. — Isma'il ben Ahmed ben Mohammed *el-Akhori*, élève de Haçan Sabbah ez-Zafrâni; ses traditions sont suspectes. — 2° Âkhor est aussi le nom d'un village près de Dameghân, et à 9 farsakhs de Simnân. El-Hafez Abou 'Abd Allah ibn en-Nadjar, qui y étudia, m'a donné ces renseignements par écrit et m'a indiqué la prononciation de ce nom de lieu.

اٰذيوَخان *Âdiwakhân.*

Village dépendant de Nehawend, au dire d''Abd el-Kerim es-Sem'ani. Abou Sa'd el-Fadhl ben 'Abd Allah ben 'Ali y est né.

اٰزاذان *Âzadân.*

1° Village près de Herat. Ibn en-Nadjar a visité en cet endroit le tombeau du scheikh Abou'l-Walid Ahmed ben Abi Ridja le Bokharien. — 2° Village près d'Ispahân où est né Abou 'Abd er-Rahman Qotaïbah ben Mehran el-Mouqri.

اٰزاذوار *Âzadwar.*

Petite ville à l'extrémité de l'arrondissement de Djoueïn, près de Qoumes. Elle dépend de Niçabour; je l'ai visitée. Quelques auteurs en font le chef-lieu de l'arrondissement de Djoueïn. Patrie d'Ibrahim, fils d''Abd er-Rahman, surnommé *Abou Mouça.*

اٰزَر *Âzer.*

Localité entre Ahwaz et Ram-Hormuz.

اٰسَك *Âçek.*

Abou 'Ali prétend que l'*elif* dans ce nom est radical, comme dans les mots آخر et آدم, et le considère comme un *ismé faïl* ou agent; il est indéclinable, à cause de son origine étrangère, et je pense que l'*elif hamzé* qui commence ce mot est explétif. Du reste, la prononciation est la même dans les deux cas.

C'est une ville du canton d'Ahwaz, entre Erradjân et Ram-Hormuz, à deux journées d'Erradjân et à la même distance de Dawraq. Elle est bien arrosée et

produit beaucoup de palmiers. Près de là, dans une plaine où se trouve une source abondante, mais malsaine, s'élève un vaste portique surmonté d'une coupole, maintenant percée à jour, dont la hauteur dépasse cent coudées. Le roi Kobad, père d'Anouschirwân, a construit cet édifice. Autour sont plusieurs tombes de musulmans tués au moment de la conquête du pays; sur la coupole on remarque des restes de poutres et de solives. Moçer ben Moèhlel affirme n'avoir rien vu dans ses voyages de plus beau et de plus hardi que cette coupole. C'est là qu'eut lieu une bataille contre les hérétiques, dont les détails sont rapportés par les historiens des premières expéditions musulmanes, de la manière suivante. Abou Bélal Merdas ben Adyeh, l'un des principaux imams hérétiques, dit un jour à ses compagnons : « Je ne veux plus demeurer parmi les gens de Basrah et supporter le joug que 'Obeid Allah ben Ziad fait peser sur nous; mon projet est de m'éloigner et de me fixer dans un pays où je serai à l'abri de l'autorité de ce tyran, sans avoir cependant à tirer l'épée et à combattre contre lui. » En effet, il quitta Basrah avec quarante de ses adeptes et vint habiter Âçek, entre Ram-Hormuz et Erradjân. Il s'empara d'une somme d'argent que la province du Fars envoyait à Ibn Ziad; il retint ce qui était nécessaire à la solde de ses compagnons et abandonna le reste. Ceux-ci lui demandèrent l'explication de sa conduite; il répondit : « Ces gens font des prières, et quiconque prie en se tournant vers la Ka'bah doit être épargné. » Ibn Ziad, informé de ce fait, envoya contre lui Moubed ben Aslem el-Kélabi. Avant d'en venir aux mains, Merdas dit à ce général : « Pourquoi viens-tu nous combattre? nous n'avons commis aucun désordre et nous n'avons pas tiré le glaive contre le prince. — Je dois t'amener devant Ibn Ziad, » dit Kélabi. — « Et si nous périssons? — Vous périrez. — Tu auras participé à ce meurtre, » reprit l'imam. — « Ce sera justice, car le prince est avec la vérité; et vous, avec le mensonge. » Les hérétiques, exaspérés, s'élancèrent sur le champ de bataille et mirent en fuite le général et les deux mille hommes qu'il commandait. Moubed, de retour à Basrah, fut en butte à des railleries cruelles; on lui disait sans cesse, « Moubed, prends garde! l'ennemi vient; » ou bien : « Prends-le, Merdas, prends-le! » Il s'en plaignit à Ibn Ziad, qui défendit sévèrement ces plaisanteries. 'Içâ ben Fatiq el-Khatti a célébré dans une pièce de vers le succès des Kharédjites.

اشَب Âscheb[1].

1° Localité du district de Thaléqân; le froid y est excessif et la neige abondante. — 2° Place forte du pays de Mossoul, détruite par Zengui Aq Sonqor.

الوزان Âlouzân.

Bourgade aux environs de Serakhs, où est né Souda ben el-Haçan, qui rapporta les traditions d'après Mohammed ben el-Haçan (Scheïbani), contemporain d'Abou Hanifah.

الين Âlin.

Dépendance de Merw, sur le cours inférieur de la rivière dite *Khareqân* (خارقان). Patrie de Ferat ibn en-Nadhar et de Mohammed ben 'Amr Abou Abi Scheddad.

امُل Âmol.

La plus grande ville du Thabarestân[2] située dans la plaine, car le Thabarestân consiste en une plaine et une montagne; VIe climat; longitude : 77° $\frac{1}{3}$; latitude : 37° $\frac{3}{4}$. D'Âmol à Sarieh, on compte 18 farsakhs; 12 farsakhs, d'Âmol

[1] Cet article est omis dans le manuscrit de Paris, mais se retrouve dans le *Méraçid*.

[2] Yaqout aurait pu ajouter la plus ancienne; l'époque de sa fondation est si reculée, que les chroniqueurs ne sont nullement d'accord sur le nom de son fondateur; les uns disent Djemschid, d'autres Feridoun; et Mustôfi, dont les assertions archéologiques, je l'avoue, ne sont pas d'un grand poids, n'hésite pas, dans son Histoire choisie, à nommer le roi mythique Thahomurs. Ibn Khordadbeh (ms. de la biblioth. Bodley. fol. 45) prétend que, depuis le règne de Feridoun jusqu'à celui de Behram-Gour, Âmol était la capitale du monde habité. Cet auteur partage, on le voit, la vaniteuse opinion des Persans sur l'empire universel de leurs anciens Kosroès. Ahmed Razi cite enfin une vieille coupole entourée d'arbres au centre même de la ville, et qui passe pour être le tombeau d'Iredj, fils de Feridoun. Hamd Allah Mustôfi (fol. 684, *Nouzhet*) fait l'éloge de la fertilité de ce territoire, qui produit en abondance du blé, des fruits et des légumes de toute espèce «de sorte, dit-il, que la ville pourrait être bloquée sans souffrir de la famine.» D'après Ahmed Razi, la fertilité du sol est due en grande partie à une rivière nommée *Hézareh*, que l'industrie des habitants a su partager en plusieurs bras; «aussi, chaque maison est-elle pourvue de son bassin et d'un beau verger.» (Sept climats, IVe cl.) — Voyez encore, sur les origines d'Âmol, la Chronique persane de Zehir ed-Din, publiée par le Dr Dorn (Saint-Péters. 1850, p. 22); sur son état actuel, le tome VIII du Journal de la Société de géographie de Londres, p. 105.

à Rouiân; d'Âmol à Schalous, qui est une ville du Djilân (Guilân), 20 farsakhs. Nous raconterons l'histoire de la conquête d'Âmol dans l'article du Thabarestân. C'est là que se fabriquent les plus fameux tapis pour la prière (*sidjadè*) et d'autres tapis plus grands et d'un beau travail. Dans les premiers temps de l'islamisme, les habitants y entretenaient une garnison de mille hommes. Plusieurs savants sont originaires de cette ville, mais presque tous ont pris pour nom ethnique le nom plus général de *Thabari*. Le plus célèbre est Abou Dja'far Mohammed ben Djerir et-Thabari, auteur d'un commentaire et d'une chronique très-estimés. Il était né à Âmol, et sa famille en était originaire; voilà pourquoi Abou Bekr Mohammed ben el-'Abbas el-Kharezmi, né aussi à Âmol, et qui se vantait de descendre de cette famille, a dit (mètre *wafir*):

بآمل مولدى وبنو جرير فاخوالى ويحكى المرء خاله
فها انا رافضى عن تراث وغير رافضى عن كلالة

Je suis né à Âmol; les fils de Djerir sont mes oncles, et l'homme imite toujours ses aïeux; || ainsi, je suis rafédhite par héritage direct; les autres rafédhites ne sont que des héritiers éloignés.

Il y a dans ces vers[1] un mensonge, car Abou Dja'far n'était pas rafédhite: c'est une calomnie que la jalousie inspira aux hanbalites et que Kharezmi, hérétique passionné et très-enclin à la médisance, s'est empressé d'accueillir pour les besoins de sa cause. Thabari mourut l'an 310. — Ahmed ben Haroun *el-Âmoli*. — Abou Ishak Ibrahim ben Beschar *el-Âmoli* enseignait la tradition à Djordjân d'après Yahia ben Abdek. — Zerât ibn Ahmed ben Hischam Abou Âçem *el-Âmoli*, qui enseignait aussi à Djordjân, a formé plusieurs docteurs contemporains. — Isma'il ben Abou'l-Qaçem, surnommé le *Sunnite déilémite*, qui accorda à Abou Sa'd es-Sem'ani le diplôme de licence, et mourut en 529 ou 527, etc. etc.[2] — C'est à Âmol que se disait la khotbah pour tout le Tha-

[1] Dans ses Séances des Croyants, Nour Allah cite ce passage de Yaqout et le réfute avec chaleur; selon lui, notre géographe a commis une erreur évidente en confondant le célèbre historien Thabari, qui, en effet, n'était rien moins que schiite, avec un dialecticien du même nom également originaire d'Âmol, Mohammed ben Djerir Thabari, auteur du livre *Moustarschid* ou «de la Direction,» et du «Livre de l'élucidation» (*Kitab el-idhah*), ouvrages consacrés à la défense du schisme. Quelle que soit la valeur de ce témoignage, ce passage du *Mo'djem* n'en est pas moins curieux, parce qu'il prouve que Yaqout, s'il s'est montré souvent favorable aux partisans d'Ali, était bien éloigné d'adopter ouvertement leurs croyances.

[2] Trois poëtes persans sont cités par le

barestân, et c'est de là que les redevances du pays étaient envoyées au roi de Kharezm, A'la ed-Din Mohammed. Cet usage fut observé jusqu'au moment où ce prince s'enfuit devant les Tartares et mourut (en 617). Son successeur fut son fils Djelal ed-Din; j'ignore entre les mains de qui passa le pouvoir après ce prince.

آباده *Âbadeh.*

Petite ville du Fars défendue par une forteresse[1]; elle est arrosée par le fleuve Kourr et produit du blé et des vignes. Cette localité, dont plusieurs bourgs dépendent, paye au fisc 25,500 dinars. (*Nouzhet.*)

ابان *Abân.*

Petite ville du Kermân près de Roudân.

ابرَشْتَويم *Ebreschtewim.*

Montagne près de Bedd (بدّ), territoire de Mouqân, province d'Azerbaïdjân. C'est là que résidait Babek el-Khorrèmi. Abou Témam a cité ce nom dans des vers faits à la louange d'Abou Sa'ïd Mohammed et-Thigri (mètre *wafir*) :

وفى ابرشتويمَ وهضبتَيْها   طلعتَ على الخلافة بالسعود

C'est dans Ebreschtewim et ses deux collines que tu as apparu au khalifat, en lui apportant le bonheur.

أبرشَهر *Ebreschehr.*

Nom donné à la ville de Niçabour, composé de *ebr*, nuage, et de *schehr*, ville, en langue persane; je pense que ce n'est qu'une épithète spéciale à cette ville. Sekri, dans son Histoire de Malek ibn Zobeïr, rapporte le trait suivant : «Mo'awiah avait donné à Sa'ïd ben 'Othman ben Affan le gouvernement du Khoraçân. Ce dernier, après avoir pris plusieurs villes importantes, rencontra Abou Khordabah el-Açem et Malek ben Zeïd el-Mazeni, qui tous deux dévalisaient les voyageurs; il les invita à l'accompagner. El-Mazeni y consentit; mais bientôt, voyant que Sa'ïd ne lui donnait rien de ce qu'il lui avait promis,

Tezkereh comme originaires d'Âmol : Mohammed le Soufi, qui consacra une partie de sa vie à recueillir les anciennes poésies du pays; Mewla Qaymi et le scheikh Refiqi.

[1] Cette place, dit Hamd Allah dans un autre passage, est une des plus petites du Fars, mais elle peut très-bien soutenir un siége.

il en conçut du ressentiment, le laissa continuer sa route et revint sur ses pas. Arrivé à Ebreschehr, *qui est la ville de Niçabour,* il tomba malade et composa une élégie sur sa propre mort, où il disait (mètre *thawil*) :

وللّه قبر فى خراسان ادركت نواحيه اقطار العلى والمآثر
معمم بادنى ابرشهر وطوله على قصو افاق البلاد الظواهر

Que Dieu bénisse dans le Khoraçân une tombe qui s'élève jusqu'aux dernières limites de la gloire et de la grandeur; || cette tombe, enfouie dans un coin d'Ebreschehr, s'étend (par sa réputation) jusqu'aux horizons les plus reculés du monde connu.

(Voy. l'article Khoraçân.) On écrit quelquefois *Berschehr*, en supprimant l'*elif*.

ابرقوه *Eberkouh.*

C'est ainsi qu'Abou Sa'd écrit ce nom; d'autres l'écrivent *Eberkouih* (ابرقويه), mais les Persans disent *ver kouh* (وركوه pour بركوه), ce qui signifie, sur la montagne. C'est une ville connue du Fars, canton d'Isthakhr, non loin de Yezd. Abou Sa'd prétend qu'Eberkouh est une petite ville du territoire d'Ispahân, à 20 farsakhs de cette ville; mais cette opinion est erronée et contraire à l'étymologie persane. Abou'l-Haçan Hibet Allah ben el-Haçan est originaire de cette ville; ce jurisconsulte mourut en 518. Voici ce que dit Isthakhri : «Eberkouh est sur l'extrême frontière (orientale) du Fars, à 3 ou 4 farsakhs de Yezd; son territoire est fertile et la vie y est abondante. Elle a en étendue le tiers d'Isthakhr. Les maisons sont d'une forme cintrée, comme celles de Yezd. Bien qu'il n'y ait près de la ville ni arbres, ni jardins, le sol est productif, et les denrées y sont à bas prix[1].» On voit près de là une colline de couleur cendrée, et les habitants prétendent que ce sont les vestiges du feu qu'Abraham alluma pour Berdah et Selamah. Mais j'ai lu dans l'*Abestaq* (كتاب الابستاق),

[1] Voyez le texte publié par M. Moeller (*Liber climatum*; Gotha, 1839, p. 63). Je crois devoir rappeler ici ce qui a été dit dans la préface de ce livre : les variantes importantes qui existent entre les citations faites par Yaqout et le texte autographié permettent de supposer que l'auteur du *Mo'djem* avait sous les yeux une rédaction différente et souvent moins correcte. La publication du texte d'Isthakhri me dispense de relever ces leçons. — D'après le *Zinet el-Medjalis*, cette ville était jadis placée sur le versant de la montagne, et c'est de là que lui vient son nom; plus tard, elle fut rebâtie dans la plaine. «Le climat de ce pays est tempéré; le sol, arrosé par des canaux, produit de bons fruits et une espèce de grenade sans grains. Les habitants sont humbles et pieux; ils s'adonnent à des métiers manuels. Parmi les curiosités de la ville, on cite le tombeau de Thaous el-Harc-



qui est un livre de la religion des *Madjous* (Guèbres), la tradition suivante : «Sôda, fille de Tebba, épouse de Keï-Kaous, devint amoureuse de Keï-Khosrou, fils de ce roi, et chercha à le séduire. Irritée des refus du jeune prince, elle l'accusa devant son père d'avoir tenté de la déshonorer. Keï-Khosrou, pour prouver son innocence, fit préparer un vaste bûcher sur l'Eberkouh et dit : «Si je suis innocent, je passerai à travers les flammes de ce bûcher sans en «souffrir; si je suis coupable, le feu me dévorera.» L'épreuve eut lieu; il sortit du bûcher sain et sauf, et dissipa les soupçons qui planaient sur lui. Les cendres de ce bûcher ont formé un monticule élevé, et les habitants le nomment aujourd'hui *la Montagne d'Abraham*[1]. Mais Abraham n'est jamais venu en Perse et s'est arrêté dans le pays de Mossoul ou dans le pays de Babylone. Cependant, j'ai lu quelque part qu'il vint à Eberkouh et que ce fut lui qui défendit aux habitants de se servir de bœufs pour le labour; et, en effet, cet animal n'est jamais attelé à la charrue, bien qu'il y en ait grand nombre de troupeaux dans ce pays. Abou Bekr Mohammed, fils d'un individu nommé *Harbi le Schirazien*, m'a assuré qu'il avait séjourné trois fois en différentes saisons à Eberkouh, et qu'il n'avait jamais vu la pluie tomber dans l'intérieur de la ville, ce que les habitants attribuent aux prières d'Abraham. — C'est de cette ville qu'est originaire Abou'l-Qaçem 'Ali ben Ahmed, vézir de Béha ed-Dôoleh, fils d'Adhed ed-Dôoleh, le Boueïhide. — El-Isthakhri, en évaluant la distance qui sépare Yezd de Sabour, ajoute : «De Adkharah (اذخره) à Yestadrân (يستاذران), il y a un jour de marche. Ce village a environ 300 âmes; l'eau y arrive par des canaux et arrose les champs, les jardins et les vignes. De là à Eberkouh, une autre journée de marche, mais plus courte. C'est un bourg florissant qui a 700 habitants; il est bien arrosé, et ses champs sont très-fertiles. On va d'Eberkouh à Radouneh (رادونة), ensuite à Riken (ريكن), à Turschisch (ترشيش),

meïn. On assure que, toutes les fois qu'on a voulu recouvrir ce monument d'une toiture, elle s'est écroulée aussitôt; il est même impossible de le surmonter d'une tente. Une tradition rapporte que les juifs qui demeurent plus de quarante jours à Eberkouh sont frappés de mort subite; aussi n'en voit-on que rarement dans ce pays, et ils ne font qu'y passer.» (*Ibid.*) — «Dans les dépendances de la ville, dit Mustôfi, est le bourg de Feragha, où croissent de magnifiques cyprès aussi célèbres, de nos jours, que l'étaient ceux de Balkh ou du Kachmir, à l'époque des Keyâns. L'impôt de cette contrée s'élève à 144,000 dinars.»

[1] L'auteur du *Heft Iqlim* dit qu'il existe une autre tradition d'après laquelle cette colline aurait conservé le nom de *Bûcher de Siavusch* (IIIe climat).

et enfin à Djoundisabour.» Cet Eberkouh est un autre village qu'il faut se garder de confondre avec celui dont nous venons de parler.

أَبَرْدَهْ *Eberdeh.*

Bourg dans le voisinage de Thous; patrie de Scheikh Béha ed-Din 'Omar. (Extrait du *Tahqiq*.)

ابزار *Abzar.*

Cette bourgade, située à 1 farsakh de Niçabour, a vu naître Hamid ben Mouça et Ibrahim ben Hamed *el-Abzari*, le libraire (ورّاق). Ce dernier passa sa vie entière à voyager pour recueillir les traditions; il étudia à Niçabour et à Niça, se rendit ensuite dans l'Iraq, y suivit les leçons d''Abd Allah ben Mohammed ben el-'Aziz. Dans l'Aldjezireh, il écrivit sous la dictée d'Abou Arouba el-Hirafi. En Syrie, il suivit les cours de Mekhoul el-Birouni, etc. et, dans le Khoraçân, de Haçan ben Sofian et d'autres docteurs; à Baghdad, il écouta Abou'l-Qaçem el-Baghawi et Mohammed el-Baghendi. Il réunit une collection de hadis sous le titre de الحديث الكبير et consacra sa longue existence à ses élèves et aux intérêts de la tradition. Il mourut le 5 de redjeb 364, âgé de quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans.

ابزقباذ *Ebezqobad.*

C'est ainsi que j'ai vu ce nom écrit par plusieurs auteurs; d'autres l'écrivent par un ز à la fin. Kobad ben Firouz, père d'Anouschirwân le Juste, régna sur la Perse. Il sera fait mention de ce lieu au mot Misân, en supposant qu'il est dans le voisinage de Misân et de Destmisân. Selon Helal ben Mouhsen, dont j'ai consulté le manuscrit, Bezqobad (*sic*) est dans le canton de Misân, entre Basrah et Waçeth; mais Ibn Faqih et d'autres écrivent Ebezqobad et le placent près de Erradjân, entre Ahwaz et le Fars (voyez le mot ارّجان). Les livres de la Perse disent que Kobad bâtit Ebezqobad, qui est la ville d'Erradjân, et y transporta les prisonniers qu'il avait faits à Hamadân. — Abou Zakaria es-Sadji dit, dans son Histoire de Basrah, qu''Otbah ben Ghazwan, après la conquête de Eilah (ابلة), s'empara de Destmisân, puis vint assiéger Ebezqobad, qu'il conquit également. L'orthographe de ce mot lui a été donnée par Abou'l-Haçan ben el-Ferat. — Si ces deux relations sont vraies, il faut croire qu'il s'agit d'une ville qui n'est pas la ville d'Erradjân.

ابند *Abend.*

Lieu connu, dans le district de Djoundi Sabour, près d'Ahwaz. (*Nasr.*)

أَبْهَر *Abhar.*

1° C'est une ville connue, située entre Qazwin, Zendjân et Hamadân, du côté des montagnes. Les Persans la nomment *Avhar* (اوهر) et prétendent que ce nom vient de آب, eau, et de هَر, meule, c'est-à-dire, l'eau du moulin. Voici en quelles circonstances elle fut conquise : L'an 24 de l'hégire, Moghaïrah ben Scha'bah gouvernait Koufah; Djerir ben 'Abd Allah commandait à Hamadân, et el-Béra ben Ghareb, à Rey. Ce dernier fut chargé par 'Othman ben Affan de conquérir ce pays; il marcha contre cette ville avec Henzalah ben Zeïd el-Djebeli et l'assiégea. C'était une place bien fortifiée, bâtie, dit-on, par Sabour Zou'l-Aktaf[1], qui l'éleva sur un terrain arrosé par des sources nombreuses qu'il obstrua à l'aide de peaux de bœuf et de laine. Les habitants opposèrent d'abord une résistance énergique; mais ils se virent obligés de demander l'*aman,* qui leur fut accordé aux conditions que Hodhaïfah, fils de Yeman, avait imposées aux habitants de Néhawend. De là, Béra marcha contre Qazwin, qu'il emporta d'assaut. Abhar est à 15 farsakhs de Zendjân et à 12 farsakhs de Qazwin. Plusieurs docteurs du rite malekite y sont nés et ont adopté les opinions de Malek ben Anas; tels sont : Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah .....et-Temimi, le jurisconsulte, auteur de plusieurs livres relatifs à la secte de Malek; il se distingua par son savoir, sa piété et sa dévotion, et refusa la charge de qadhi à Baghdad. Il mourut au mois de schawal 375; il était né l'an 289.

[1] L'opinion la plus répandue chez les Persans est que Abhar fut fondée par Keï-Khosrou, fils de Siavusch, et que sa forteresse, commencée par Darius, fut terminée par Alexandre. Sur ses ruines s'éleva plus tard la citadelle connue sous le nom de *Haïderieh,* parce qu'elle est due à Beha ed-Din Haïder, de la famille de Nouchtegîn Schirgir le Seldjouqide. «Abhar, dit Mustôfi, est le chef-lieu d'un canton de vingt-cinq bourgs qui paye au fisc 14,000 dinars. L'enceinte de cette ville a 5,500 pas; le climat est froid; le territoire est arrosé par une rivière qui en prend le nom; elle sort des environs de Sulthanieh et se dirige vers Qazwin. Il produit du blé et d'excellents fruits; mais le pain y est de mauvaise qualité, et la récolte du coton médiocre. Les poires et les cerises d'Abhar sont renommées. Les habitants ont le teint blanc et passent pour avoir un caractère léger; ils appartiennent à la secte de Schafey.» (Ms. 139, fol. 584.) — On peut consulter, sur cette ville, Chardin, *Voyage en Perse,* t. II, p. 383; Pietro della Valle, t. V, p. 58.

— Abou Bekr[1] Mohammed ben Thaher, qu'on nomme aussi 'Abd Allah, fut un des scheikhs soufis les plus célèbres; il était contemporain de Schibli et professait à la fois les sciences du culte extérieur et les doctrines de la voie spirituelle et de l'initiation. — Mohammed ben 'Yça el-Abhari résida à Qazwin, où il était chargé des aumônes et des châtiments; on le nomme aussi 'Abd Allah Saffar (صفّار). — 'Abd el-Wahed Abou Nasr ibn el-Haçan el-Moukri, né à Abhar, vint à Ispahân (en 443), où il dicta la tradition à plusieurs docteurs de cette ville. — Abou 'Ali Huçeïn ben 'Abd er-Rezzaq *el-Abhari* enseigna aussi à Ispahân. — 2° Abhar est aussi une bourgade aux environs d'Ispahân où sont nés plusieurs traditionnistes: Ibrahim ibn el-Hadjadj; — Ibrahim ben 'Othman; — Haçan ben Mohammed, mort en 293 (cités par Ibn Merdweih); — Sehl ben Mohammed; — Mohammed ben el-Huçeïn Abou Dja'far, surnommé *le Père du scheikh*, mort à Baghdad; — Abou 'Abd Allah *el-Abhari* el-Ispahâni; — Mohammed ben Ahmed Saïdlani (الصيدلاني); — Abou Sehl el-Merzubân; — Mohammed ben 'Othman Abou Sehl *el-Abhari*, jurisconsulte digne de confiance; — Abou Dja'far Ahmed, le professeur (المؤدب); — Ibrahim ibn Yahia el-Hazouri; — Abou Zeïd Ahmed el-Medaïni; — Abou Bekr el-Haçan, le professeur; — Abou'l-'Abbas Ahmed, le professeur; — Abou 'Ali Haçan, dont le vrai nom est Huçeïn, mort au mois de redjeb 423; — Abou Moslem 'Abd el-Wahed; — 'Ali ben 'Abd Allah, surnommé *le Scheikh ancien*; — Abou'l-'Abbas 'Obeïd Allah; — Abou Mansour 'Abd er-Rahman, le moraliste; — Abou Bekr Mohammed ibn Fadar (ابن فادار), sous la dictée duquel Waçel ben Hamzah écrivait en 431; — Abou 'Ali Ahmed Thakéfi, nommé aussi *Ispahâni*; — Ahmed ben el-Haçan ben Fadar Abou Schoukr, dont les leçons font autorité dans les écoles d'Ispahân, mort en 455; — Abou Bekr Mohammed, petit-fils d'Ibn Madjeh, mort en 482 ou 481; — Abou Thaher Ahmed el-Moukry, etc.

[1] D'après le *Nouzhet*, le tombeau de ce scheikh est situé près de la ville et très-vénéré. Selon Ahmed Razi, il serait mort en 330. Le même biographe cite encore, parmi les célébrités de ce pays : Kemal ed-Din *Abhari*, ministre de Sulthan Arslan; — Nizam ed-Din, fils de Sa'd ed-Din, ministre de Sulthan Takasch; — Sa'd ed-Dôoleh le Juif, vézir d'Arghoun Khân; — Ethir ed-Din, savant écrivain, auteur du *Kitab el-Keschf*, sur la philosophie; du *Kitab Hedayeh*, etc.; — Refi' ed-Din, connu par ses travaux scientifiques; il a laissé une traduction d'Euclide, un traité d'arithmétique et un recueil de poésies persanes; il mourut retiré dans le Kermân, sous le règne de Ghazân Khân, etc.

ابيوَرد *Abiwerd.*

Les chroniques de la Perse disent que le roi Keï-Kaous donna en ferme un territoire situé dans le Khoraçân à Bawerd ben Djouderz (باورد بن جودرز), qui y construisit la ville nommée à cause de cela *Abiwerd*[1]. Elle est entre Serakhs et Niça. L'air y est malsain et l'eau mauvaise. — Le célèbre savant et poëte Mohammed ben Ahmed ben Mohammed el-Amoui el-Mo'awi (المُعاوى) est né à Abiwerd. Il était originaire de Koufen (كوفن), village des environs. Il cultiva avec succès toutes les sciences, la grammaire, la lexicographie, la généalogie et l'histoire; il était éloquent et rédigeait avec habileté; il a écrit sur toutes ces sciences et laissé aussi des poésies estimées. Il mourut à Ispahân, le 20 du mois de rebi' oul-ewel, l'an 507. — Le poëte Abou'l-Fath el-Bosti a dit de lui (mètre *thawil*) :

اذا ما سقى الله البلاد واهلها   خصّ بسقياها بلاد ابيوردِ
فقد اخرجت شهمًا نظير ابى سعد   مُبرّ على الاقران كالاسد الوردِ
فتًى قد سرَتْ فى سرّ اخلاقه العُلى   كما قد سرَتْ فى الورد رايحة الوردِ

Dieu, en répandant la pluie de ses bienfaits sur le monde et ses habitants, a accordé à Abiwerd une pluie plus fécondante; || car cette ville a produit un homme de génie, tel que Abou Sa'd, et qui a dompté ses rivaux comme un lion à la fauve crinière. || La grandeur émane de ses plus intimes qualités comme le parfum s'exhale du calice de la rose[2].

Abiwerd fut conquise par 'Abd Allah, fils d''Amer, l'an 31 de l'hégire. D'autres historiens attribuent la prise de cette ville à Ahnef, fils de Qaïs, de la tribu des Temimites.

أُثُول *Outhoul.*

Nom d'une localité située dans le Khouzistân et signalée par une bataille qui y fut livrée, ainsi que le rapportent les récits des premières expéditions musulmanes. Ce fait est confirmé par le vers suivant de Solma ben La'ïn, qui accompagnait l'armée commandée par Abou Mouça el-Asch'ari (mètre *wafir*) :

[1] D'après le *Heft Iqlim,* le nom de Bawerd lui est encore donné dans le pays. On appelle aussi *bawerdi* une espèce de ragoût qui a une grande célébrité en Orient. (*Ferheng Schoouri.*)

[2] Ces vers sont cités avec quelques variantes par Thaâlébi dans la quatrième partie du *Yetimet.* — Voyez aussi des fragments du même poëte dans le Journal asiatique, année 1853.

فنلناهم باسفل ذى أُثولِ   بحفف النهر قتلاً عقبرَى

Nous les avons exterminés au-dessous de Dhou-Onthoul, au bord du fleuve, comme l'a été 'Oqbera.

أُجان *Odjân.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân, à 20 farsakhs de Tebriz, sur le chemin de Rey. Je l'ai vue; elle était jadis entourée de murailles qui maintenant tombent en ruines[1].

أَجْنِقان *Adjniqân.* (Voyez le mot الجِنقان *Âdjinqân.*)

احمد آباد *Ahmed-Âbâd.*

1° Village sur la frontière de la province de Niçabour, dans le voisinage du Riwend et du Beïhaq. — 2° Bourg à 3 farsakhs de Qazwin, bâti par Abou 'Abd Allah Ahmed ben Hibet Allah el-Komouni el-Qazwini.

اذربيجان *Azerbaïdjân.*

On écrit quelquefois *Azrabaïdjân,* comme le prouve ce vers de Schemmakh (شمّاخ) (mètre *thawil*) :

تذكّرتُها وهنًا وقد حال دونها   قرى أذْرَبيجان المسالح والخالُ

La nuit je pensais à elle, mais je ne la voyais pas au milieu des belles aux cheveux bouclés, au visage orné d'éphélides, que je rencontrais dans les villages de l'Azrabaïdjân.

Mais l'usage a prévalu en faveur de la première prononciation, en ajoutant un *medda* sur la première lettre. Selon un certain Mohelleb, que je ne connais pas, on doit prononcer *Azribaïdjân.* — Abou'l-'Oun Ishak ben 'Ali dit, dans son Calendrier : « L'Azerbaïdjân est dans le v° climat; sa longitude est 73°, et sa latitude, 40°. » D'après les grammairiens, le nom ethnique est *Azéri* (اذَرى) ou *Azrébi* (اذَربى); car le mot *Azerbaïdjân* est un nom composé, et la forme du nom d'origine ne se rapporte qu'à la première moitié de ce mot. Quoi qu'il en soit, ce nom renferme cinq conditions qui le rendent indéclinable : 1° son origine étrangère; 2° sa détermination; 3° le genre féminin; 4° sa qua-

[1] Je présume que c'est la même ville que celle qui, dans quelques exemplaires du *Nouzhet,* est nommée اُجسان. Mustôfi ajoute qu'on l'appelle aussi *Kiar-Khaneh* ou la Fabrique, à cause d'une mine de cuivre située dans le voisinage.

lité de nom composé; 5° l'addition de la finale ان; cependant, s'il cesse d'être déterminé par l'article, il devient déclinable, car les quatre autres conditions ne rendent indéclinables que les noms propres; autrement, il rentrerait dans la règle commune et serait comme le nom propre قاطمة, indéclinable en sa qualité d'adjectif féminin; ou comme le mot لجام, indéclinable parce qu'il est à la fois étranger et adjectif; ou enfin comme كسلان, qui ne se décline pas, en sa qualité d'adjectif terminé par ان. — Ibn el-Moqannâ dit que l'Azerbaïdjân tire son nom de Azerbâd (اذرباد), fils d'Ebrân, fils d'Aswed, fils de Sam, fils de Noé; d'autres disent d'Azerbâd, fils de Biourasf (ابن بيوراسف). *Azer* signifierait le feu, dans la langue des Mages, et *baïgan* (بايكان) aurait le sens de gardien ou de protecteur; ce mot voudrait donc dire gardien du feu, ou maison du feu. Cette opinion est très-vraisemblable, car les temples du feu sont très-nombreux dans ce pays. Il s'étend de Berda'h (بردعة), à l'est, jusqu'à Erzendjân (ارزنجان), à l'ouest; au nord, il touche au Deïlem et au Djebal; au sud, il va jusqu'à l'Iraq. C'est une vaste province, dont Tebriz est aujourd'hui le chef-lieu; autrefois c'était Méragha. Ses villes principales sont : Khouï, Selmas, Ourmiah, Ardebil, Merend, etc.[1] Une partie de ce pays consiste en montagnes. On y voit beaucoup de châteaux forts; le sol est fertile et les fruits y viennent en abondance. Je n'ai vu nulle part plus de jardins et autant de sources et de ruisseaux; aussi le voyageur n'a pas besoin d'emporter d'outres pour le voyage, car l'eau coule, pour ainsi dire sous ses pas, partout où il va, et cette eau est fraîche, douce et salubre. Les habitants sont beaux, assez bruns, et leurs traits sont délicats; ils parlent une langue nommée *el-*

[1] Voici la description que fait de ce pays un géographe contemporain des Sefevis; elle est presque conforme à celle de Mustôfi : «L'Azerbaïdjân est divisé en neuf districts et renferme vingt-sept villes. Le climat de ce pays est généralement froid, sauf quelques localités où il est tempéré; ses bornes sont l'Iraq persan, Moghân, le Gordjistân (Géorgie), l'Arménie et le Kurdistân; sa longueur, depuis Bakou jusqu'à Khelkhal, est de 95 farsakhs; sa largeur, de Badjrevân jusqu'à la Montagne Noire (*Kouhé Siah*), est de 55 farsakhs. La capitale ancienne était Méragha; et, de nos jours, c'est Tebriz; mais, depuis que les Turcs (رومية) s'en sont emparés, en 993, ils y ont construit une vaste citadelle, pour y loger une forte garnison, et la population se compose presque exclusivement de Turcs; il ne reste plus qu'un petit nombre de Persans, qui ont à supporter le joug le plus dur; quant à l'ancienne population, elle a été ou massacrée, lors du sac de la ville, ou emmenée prisonnière dans le pays de Roum ou de l'Iraq. Sous les Seldjouqides et les Atabek, l'impôt prélevé sur cette province était de 65,000 tomans.» (*Zinet el-Medjalis*, chap. IX.)

azerieh (الازريّه), qu'eux seuls peuvent comprendre; leurs mœurs sont douces et polies, mais ils sont enclins à l'avarice. La guerre et les discordes civiles y ont toujours régné; aussi presque toutes les villes tombent en ruines et les villages sont déserts. Cette province fait partie maintenant du royaume de Djelal ed-Din, fils de Mohammed, surnommé *A'la ed-Din* ou *Kothb ed-Din*, fils de Takasch-khân, roi du Kharezm. Sa conquête et sa conversion ont eu lieu sous 'Omar ben Khattab. Ce khalife, en envoyant Moghaïrah ben Scha'bah comme gouverneur à Koufah, lui remit une lettre qui donnait à Hodhaïfah ben el-Yeman le gouvernement de l'Azerbaïdjân. Celui-ci, qui était alors à Nehawend, marcha aussitôt sur l'Azerbaïdjân à la tête d'une armée nombreuse et s'arrêta d'abord devant Ardebil, qui est aujourd'hui comprise dans la province, et où s'étaient réunis les chefs persans (مرزبان) venus de Badjrewân, de Mimend, de Bedd, de Miândj et d'autres villes du voisinage. Ils combattirent avec énergie et firent ensuite la paix, en payant 800,000 drachmes (environ 8 millions), à condition qu'ils auraient la vie sauve, qu'on ne ferait pas de prisonniers, que les temples du feu seraient respectés, qu'on n'inquiéterait pas les Kurdes de Belaschdjân (بلاشجان), de Silân (سبلان), de Miândouzân (ميانذوزان); et que les habitants de Schiz (شيز), en particulier, auraient le droit de chanter leurs complaintes (زفن) dans leurs fêtes religieuses, ainsi que de célébrer publiquement leur culte. De là Hodhaïfah marcha contre Mouqân et le Guilân, qu'il soumit au kharadj. Il fut ensuite destitué et remplacé par Otba' ben Farqad, qui vint de Moçoul ou de Schehrzour (شهرزور). Celui-ci révolta par sa dureté les habitants, qui, jusque-là, avaient respecté les clauses de la paix; il les soumit de nouveau et leur prit un butin considérable; il avait avec lui son fils 'Amrou le Dévot (عمرو الزاهد). — Wakédi prétend que ce fut Moghaïrah ben Scha'bah qui soumit l'Azerbaïdjân, en partant de Koufah, l'an ٢٢; qu'il s'en empara de force et y établit le kharadj. — D'après Abou'l-Mounzèr Hischam ben Mohammed, qui s'appuie sur le récit d'Abou Moukhannaf, Moghaïrah ben Scha'bah conquit l'Azerbaïdjân, l'an ٢٠ de l'hégire; mais les habitants se révoltèrent ensuite, et ils furent soumis par Ach'ath ben Kaïs el-Qendi, qui prit la place de Badjrewân et lui imposa les conditions dictées par Moghaïrah; elles sont encore en vigueur aujourd'hui. — Voici enfin le récit de Medaïni: « Lorsque les idolâtres s'enfuirent vers Nehawend, les troupes regagnèrent leurs foyers, à l'exception des gens de Koufah, qui restèrent avec Hodhaïfah. Ce fut à leur tête qu'il s'empara de l'Azerbaïdjân et imposa à ce pays une rançon de

800,000 drachmes. Lorsque Welid ben 'Akabah fut nommé gouverneur de Koufah, il destitua 'Otbah ben Farqad de son gouvernement de l'Azerbaïdjân. Les habitants se révoltèrent et furent soumis par Welid ben 'Akabah, l'an 25. 'Abd Allah ben Soheïl commandait l'avant-garde. Les musulmans prirent Mouqân et Thaïleçân, firent un grand nombre de prisonniers et un riche butin. Les conditions de la paix furent les mêmes que celles d'Hodhaïfah.»

اذكان *Edkân.*

Bourg du canton de Roudân (روذان), province du Kermân.

اذون *Adoun.*

Bourg près de Kasrân el-Kharidj, territoire de Rey; patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben el-Huçeïn ben Baba (بن بابا) ez-Zeïdi, maître d'Abou Sa'd. — (Voy. قصران.)

ارّان *Errân.*

1° Vaste province dont les villes principales sont : Djenzeh, que le vulgaire nomme *Guendjeh* (گنجه), Berda'h, Schemkour et Beïlaqân. Elle est séparée de l'Azerbaïdjân par le fleuve ar-Ras (الرّس l'Araxe)[1]. Tout le territoire arrosé par ce fleuve, au nord et à l'ouest, est de la province d'Errân; ce qui est à l'est dépend de l'Azerbaïdjân. Nasr met Errân dans l'Arménie. — 2° C'est aussi le nom d'une forteresse célèbre près de Qazwin.

اربعاء *Arba'.*

C'est ainsi qu'Abou'l-Haçan Mohammed ez-Zobeïdi écrit ce nom, d'après les principes de Sibouweïh sur les déclinaisons; il cite un vers de Riadji qui confirme cette lecture, et remarque que c'est le seul nom propre de la forme أفعَلاء que l'on puisse citer. Il ajoute aussi qu'on l'écrit quelquefois *Orbou'a* (أُربُعاء). — C'est une petite ville, plus connue sous le nom de *Marché d'Arba'*[2], qui est bâtie sur les deux rives d'un fleuve dans le Khouzistân; elle possède en effet un marché. La portion orientale est plus florissante; elle a une mosquée principale (جامع).

[1] Les géographes persans disent que le pays d'Errân comprend tout le territoire renfermé entre l'Araxe et le Kourr.

[2] C'est en effet sous le nom de *Souq el-Arba'* qu'elle est désignée par la plupart des géographes. Dans le *Moschterik*, l'auteur la place à 6 farsakhs d'Asker-Mokrem.

اربق *Arbaq.*

On écrit aussi *Arbuq* أَرْبُق et *Arbak* اربك ; mais il s'agit d'une autre ville (Voir ci-après.) Elle est du territoire de Ram-Hormuz, dans le Khouzistân, et a vu naître Abou Thaher 'Ali ben Ahmed ben el-Fadhl. Voici ce que dit de lui Abou'l-Haçan Mohammed ben 'Ali el-Katib dans son livre intitulé كتاب المعاوضة : « J'ai recueilli des hadis de la bouche du qadhi Abou'l-Haçan Ahmed ben el-Haçan el-Arbaqi dans sa propre ville. Il y exerçait les fonctions de juge et remplissait aussi celles de prédicateur et d'imam pendant le mois de ramadhân. C'était un homme d'un mérite distingué. Les ennemis que sa supériorité lui avait créés cherchèrent à le perdre dans l'esprit du gouverneur et demandèrent qu'il fût destitué ; mais la ville entière se révolta et empêcha cette mesure inique. A cette occasion, il adressa au prince des vers dans lesquels on lisait (mètre *kamil*) :

قُل للذين تألّبوا وتحزّبوا   قد طبتُ نفسًا عن ولاية اربقِ
هبنى صددتُ عن القضاء تعدّيا   أأُصدّ عن حذقٍ به وتحقّقِ
وعن الفصاحة والنزاهة والنُهى   خلقا خُصصتُ به وفضل المنطق

Dis à ceux qui se sont ligués contre moi et ont travaillé à ma ruine que je suis fort tranquille à l'égard d'Arbaq. || On peut m'enlever injustement ma charge ; mais la prudence et l'expérience que j'apportais dans mes fonctions, || cette éloquence, cet esprit, cette sagacité, ce caractère, cette supériorité de langage, peut-on me les enlever ?

اربُك *Arbok* (ou *Arbak*).

Canton de la province d'Ahwaz ; il renferme des villages et des champs ; c'est là que se trouve un pont célèbre dans l'histoire des premières expéditions et dans les guerres contre les hérétiques. Les musulmans prirent ce pays avant Nehawend, l'an 17, sous le khalifat d'Omar.

ارتيان *Artiân.*

Bourg du canton d'Ostouwa (استوا), province de Niçabour ; patrie d'Abou 'Abd Allah Haçan ibn Isma'il ben 'Ali en-Niçabouri, mort après l'an 310.

ارّجان *Erradjân*

Les Persans prononcent *Erghân* (ارغان). Abou Ali veut que ce nom soit *Erdjân*,

sur la forme فَعْلان, parce que la forme افعلان elle-même ne pourrait s'appliquer à ce cas; mais cette observation, judicieuse pour les noms d'origine arabe, ne peut être étendue à ceux qui sont d'origine étrangère, et c'est avec raison que le poëte Mohammed ibn es-Seri a dit (mètre *wafir*) :

اراد الله ان يخزى بُجيْرا فسلّطنى عليه بأَرَّجان

Dieu a voulu humilier Bodjaïr, et il m'a donné pouvoir sur lui dans *Erradjân*[1].

D'après el-Isthakhri, Erradjân est une ville grande et florissante; elle abonde en palmiers et en oliviers; elle produit les fruits des climats chauds et des climats froids; son territoire est baigné par la mer; il s'étend dans l'intérieur et se divise en plaines et en montagnes[2]. L'eau y est abondante. Cette ville est à 60 farsakhs de Souq el-Ahwaz, à la même distance de Schiraz, et à une journée de marche de la mer. Elle fut bâtie, disent les Persans, par Qobad ben Firouz, père d'Anouschirwân le Juste. Ce prince, après avoir repris la couronne usurpée par son frère Djamasp, fit une expédition en Syrie et prit dans la province de Diarbekr deux villes, Miafareqin et Âmed, qui appartenaient aux Grecs. Il fit alors bâtir, entre la province du Fars et l'Ahwaz, une ville où il transporta ses prisonniers, et qu'il nomma *Ebezqobad* (voyez ce mot); c'est la ville actuelle d'Erradjân. Il en fit un département distinct, en y ajoutant des bourgs pris aux départements de Ram-Hormuz, de Sabour, d'Ardeschir-Khourreh et d'Ispahân. On prétend qu'Erradjân est mentionnée dans le récit de la conquête musulmane; mais j'ignore s'il s'agit de cette ville et si la tradition est authentique. On ajoute qu'au moment de la conquête ce territoire était morcelé et appartenait à Ispahân, à Isthakhr et à Ram-Hormuz, et que ce fut alors qu'il forma un département distinct dans la province du Fars. — Mohammed ben Ahmed el-Faqih tient de Mohammed ben Ahmed Ispahâni le détail suivant : « Il y a à Erradjân une caverne dans laquelle coule une eau blanchâtre comme

[1] Le *Méracid* (édit. Juynboll) ajoute ces mots : le poëte Motenebbi, dans ses vers, a écrit *Eradjân,* sans redoublement de la lettre *r*.

[2] Cf. *Liber climatum,* p. 64. Le *Nouzhet* nous donne à peu près les mêmes détails et il ajoute que ce pays est arrosé par la rivière Thab, sur laquelle est un pont nommé *Yekân;* le sol est fertile en dattes, grenades et plantes aromatiques. Erradjân était précédemment une grande ville, chef-lieu d'un riche canton; mais les Ismaéliens, en s'en emparant, l'ont ruinée, et cette ville a eu aussi beaucoup à souffrir du voisinage de plusieurs forteresses, comme celles de *Thonbour* et de *Dizkelat,* dont les sauvages habitants l'ont assaillie à diverses reprises. Un musulman très-vénéré, le scheikh Abou'l-Haçan (ou Huçeïn), de Schiraz, est enterré dans cette ville.

du *raqi* (eau-de-vie blanche) et qui forme une excellente résine nommée موميا, pétrole. Cette caverne est fermée par une porte de fer sur laquelle est le sceau du sulthan, et elle reste close jusqu'à un certain jour de l'année. Ce jour-là, le qadhi et les scheikhs de la ville se réunissent devant cette caverne; la porte est ouverte en leur présence; un homme de confiance y pénètre nu et recueille tout ce qu'il peut emporter de cette substance, qu'il dépose dans un vase; c'est environ cent *miskals*. La porte est refermée avec le même soin jusqu'à l'année suivante, et la substance recueillie est portée au sulthan. Sa propriété est de guérir toute luxation et foulure dans les os; ainsi, dans l'exostose causée par la maladie nommée عدسة, pustule maligne, on boit cette substance, qui s'infiltre immédiatement dans la région du mal, et la guérison est presque instantanée. » — El-Isthakhri et Beschari placent cette caverne dans le territoire de Darabdjerd (voyez ce mot). Erradjân est à 26 farsakhs de Noubendjân (près de Schiraz), et entre ces deux villes est la jolie vallée de *Scha'b Bewân* (شعب بوّان), dont nous parlerons plus tard. Parmi les savants nés à Erradjân, on cite : Abou Sehl Ahmed ben Sehl; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben el-Haçan; — Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed *el-Haleli?* (الحلّى), mort en rebi' 1ᵉʳ-ewel 606; — le qadhi Abou Bekr Ahmed ben Mohammed ben el-Huçein, poète connu qui fut juge à Touster, né vers 460, mort en 544.

ارجاق *Erdjaq* (et اباد *Abâd*).

Ce sont deux bourgs situés à l'ouest du mont Silân (Azerbaïdjân). Le second était appelé autrefois Schâd-Firouz, du nom de Firouz, fils de Yezdidjird, qui le bâtit. Le premier doit son origine à Qobad, son fils. Le climat est tempéré, le sol, arrosé par les eaux du Silân, donne du blé, des figues et des noix en abondance. Environ vingt villages en dépendent; le revenu est de 7,000 dinars. (*Nozhet.*)

ارخمان *Arkhomân.*

Petite ville du territoire d'Isthakhr, province du Fars.

أرد *Ourd.*

Canton du Fars dont le chef-lieu est Timaristân (تمارستان).

أُرْدَكان *Ourdegân.*

1° Bourg situé près de Schiraz. — 2° Localité voisine de Yezd. (Extrait du *Tahqiq.*)

اردبيل *Ardebil*[1].

Ville célèbre de l'Azerbaïdjân, chef-lieu de la province avant l'islamisme; longitude : 80°; latitude : 36° 33'; IVe climat. Abou'l-'Oun, dans son Calendrier, la place sous le 73° ½ de longitude et le 38° de latitude. J'ai visité cette ville l'an 617 (de l'hégire). Elle est très-vaste et très-spacieuse, arrosée dans l'intérieur et au dehors de ses murs par une multitude de ruisseaux. On n'y voit cependant aucun arbre fruitier, non plus que dans les environs, et les plantations n'y réussissent pas, malgré la salubrité de l'air, la douceur de ses eaux, la bonté du sol et les soins des habitants. C'est un fait surprenant et dont je ne puis me rendre compte. Tous les fruits lui viennent des localités situées derrière la montagne à environ une journée de marche. Elle est à deux jours de la mer Caspienne, et sur le chemin se trouvent des marécages très-boisés où les habitants se réfugient lorsque la guerre ou un autre fléau les y contraint; ils en tirent le bois dont ils se servent pour la construction de leurs canaux et de leurs puits. Ils sont très-industrieux, et chaque corps de métier travaille d'après des procédés particuliers au pays; cependant, les vêtements qu'on en exporte, même ceux de première qualité, ne sont jamais exempts de

[1] «Le district d'Ardebil renferme deux villes, Ardebil et Khelkhal; mais cette dernière est maintenant ruinée. Ardebil fut bâtie par le roi Keï-Khosrou, fils de Siavusch, au pied du mont Silân. Le climat y est très-froid; le blé est si abondant, que la moitié de la récolte suffit à l'alimentation et que l'autre moitié est abandonnée sur pied. L'eau qui arrose ce territoire provient du Silân; elle est douce et digestive, aussi les habitants ont-ils la réputation d'être de grands mangeurs. Ce pays ne produit que du blé et très-peu de fruits; il renferme cent villages. Sur le versant du mont Silân s'élève une forteresse redoutable qu'on nomme *Behmen-diz* ou *Rouyin-diz*. Ferdousi raconte dans son *Schah-Nameh* que, lorsque Keï-Khosrou et Feribourz, fils de Kaous, se disputaient le trône, on convint que la couronne appartiendrait à celui des deux princes qui s'emparerait de cette citadelle. Ce fut Keï-Khosrou qui en fit la conquête (voy. *Livre des Rois*, trad. par M. Mohl, t. II, p. 549). L'impôt de ce district est de 185,000 dinars d'or. Aux environs, on voit les tombeaux du célèbre soufi scheikh Safi ed-Din et de sa sainte postérité; c'est un lieu de pèlerinage, et les coupables qui se réfugient dans ce sanctuaire ne peuvent y être poursuivis.» (*Zinet el-Medjalis.*) — «La forteresse de Behmen est complétement ruinée aujourd'hui. Diz-Sendân, où fut tué Babek le Khorremite, est

défauts. J'ai demandé un jour à un ouvrier de me montrer un tissu sans défaut, et il m'a avoué que je n'en trouverais pas dans toute la ville. Les meilleures étoffes en ce genre proviennent de Rey, et j'ai pu m'en assurer chez les fabricants de cette ville. Les Tatares assaillirent Ardebil après mon départ, et les habitants leur opposèrent la résistance la plus énergique; ils repoussèrent deux fois l'ennemi. A la fin, ils s'affaiblirent, et les envahisseurs prirent la ville de vive force et ne firent pas de quartier; un très-petit nombre de musulmans parvinrent à s'échapper. Les Tatares s'éloignèrent en ne laissant derrière eux qu'une ville ruinée et presque déserte; mais elle est redevenue aussi florissante et peut-être plus prospère qu'elle ne l'était avant l'invasion. On prétend que son premier fondateur est le roi Firouz, qui la nomma *Badan-Firouz* (بادان فیروز). Abou Sa'd conjecture qu'elle doit son nom à Ardebil ben Ermini ben Lafthi ben Younân (اردبیل بن ارمینی بن لنطی بن یونان). — Le grand *rothl* d'Ardebil vaut 1,040 onces. — Deux jours de marche la séparent de Seraw (سراو); sept jours, de Tebriz; et deux jours, de Khelkhal (خلخال). Elle a donné naissance à plusieurs hommes qui se sont illustrés dans les différentes branches des connaissances humaines.

اردستان *Ardistân*[1].

Voici ce que dit el-Isthakhri : « Ardistân est une ville située entre Kaschân et Ispahân, à 18 farsakhs de cette dernière; 9 farsakhs la séparent de Orwareh (أروارة); elle est près du désert nommé *Solitude de Kerkes-Kouh* (مغارة کرکس کوه);

située dans la montagne d'Ardebil, du côté du Guilân. » (*Nouzhet*, fol. 609.) — Hommes célèbres : le scheikh *Safi el-Haqq we-d-Din* Abou'l-Fath Ishaq, de la famille du septième imam Mouça el-Kazem; ce pieux personnage est mort le 17 de zil-hiddjeh 735; — son fils Sadr ed-Din Mouça, que l'émir Timour vint visiter dans son ermitage; — sulthan Djoneid, issu de la même famille; — le scheikh Abou Zer'ah, soufi et thaumaturge en renom; — Khân Mirza, jurisconsulte estimé sous les princes Sefevis. (*Heft Iqlim.*) — On trouvera d'intéressants détails sur Ardebil dans les anciens Voyages de Pietro della Valle, t. V, p. 113, et d'Olearius, p. 616. — Voyez aussi le Journal de la Société de géographie de Londres, t. VIII, p. 50.

[1] « Ce canton renferme cinquante villages, mais le sol est aride et sablonneux; il produit cependant quelques fruits et notamment d'excellentes grenades. Isfendiar y avait bâti un pyrée qui avait une grande réputation pendant les siècles d'idolâtrie et qui attirait un grand nombre de pèlerins. » (*Nouzhet.*) — Patrie de Mawla Mohammed, astronome et nécromancien, qui vivait à la cour d'Oulough-Bey; Mirkhond en parle avec éloge dans le *Raouzet es-Sefa*; — de Mirza Osman et de Mawla Ghoubari, poëtes persans. (*Heft Iqlim.*)

ses édifices sont de forme cintrée; elle renferme de grands et beaux jardins. Elle est fortifiée, et dans chaque quartier se trouve un fort qui renferme un temple du feu. On dit qu'Anouschirwân y est né et qu'on y voit des restes de monuments élevés par lui. Les habitants sont intelligents et instruits; de gros bourgs dépendent de cette ville, et l'on y fabrique ces belles étoffes qui sont exportées dans le monde entier[1]. » Plusieurs docteurs et savants y sont nés : le qadhi Abou Thaher Zeïd ben 'Abd el-Wehab, poëte et moraliste qui vint à Niçabour (voyez ce mot); — Abou Dja'far Mohammed ben Ibrahim, mort au mois de zil-qa'deh 415; — Abou Mohammed 'Abd Allah ben Youçef; — Ahmed ben Babweïh, qui habitait Sabour (Schapour), mort en 409.

اردشير خُرّة *Ardeschir-Khourreh.*

Nom persan composé qui signifie, la Splendeur d'Ardeschir (بهاء اردشير), qui est un de leurs rois. C'est un des plus beaux cantons du Fars; il renferme Schiraz, Djour (جور), Khaber (خبر), Mimend (ميمند), Simgân (صيمكان), Berdjân (برجان), Khâr (خوار), Siraf (سيراف), Kâm-Firouz (كامفيروز), Kazeroun (كازرون), etc. Beschari ajoute : « Ardeschir-Khourreh est un ancien canton limité par Nimroud ben Kanaan et peuplé par Siraf ben Fares. La plus grande partie de son territoire longe la mer. La chaleur y est excessive et les fruits sont très-rares. Le chef-lieu est Siraf et les principales villes sont : Djour, Mimend, Naboun, Simgân, Khaber, Khouristân (*sic*), Bendedjân (بَنْدَجان), Kourân (كوران), Schemsirân (شمسيران) et Zirbad (زيرباذ). » — D'après el-Isthakhri, ce canton est le plus grand du Fars après celui d'Isthakhr. Djour est la principale ville, et le canton de Fena-Khourreh (فناخورّه) y est compris. Il y a de plus grandes villes que Djour, telles que Schiraz et Siraf; mais Djour a été considérée comme la principale, parce qu'elle fut bâtie par Ardeschir, qui en fit sa capitale, tandis que Schiraz, bien que le chef-lieu du Fars et le siége du gouvernement et de l'administration, est une ville moderne construite après l'apparition de l'islamisme.

[1] Le texte de Gotha présente des détails beaucoup moins circonstanciés. En voici la traduction exacte : « Ardistân est une ville entourée de murs; chaque quartier renferme une citadelle bien fortifiée. On voit encore dans cette ville des ruines qui datent de l'époque des adorateurs du feu, comme Enouschirwân et Kesra. On y remarque aussi des aqueducs d'un beau travail. Les habitants s'adonnent à l'étude des traditions, des belles-lettres et de la calligraphie. » (*Liber climatum*, p. 87.)

اردوال *Erdoual.*

Petite ville entre Waçeth, le Djebal et le Khouzistân; elle renferme plusieurs lieux de pèlerinage. On écrit aussi *Erdouân* (اردوان).

أُردوباد *Ordoubâd.*

Ville de l'Azerbaïdjân[1]. (Extrait du *Tahqiq.*)

اردَهن *Erdehn.*

Forteresse sur le territoire de Rey, dans le district de Denbawend et du Thabarestân, à trois journées de Rey.

آرز *Erz.*

Petite ville dans les premières montagnes du Thabarestân, du côté du Deïlem; elle a une citadelle très-bien fortifiée. On lit dans la Chronique d'Abou S'ad Mansour el-Abi (الآبى): « Cette forteresse est une des plus redoutables et des plus vastes du monde. Elle renferme des jardins et des moulins. Toutes les productions qui ne servent pas à la consommation de ses habitants sont portées à Awdieh (اودبه). »

ارزَكان *Erzekân*[2].

Bourg du Fars situé, je crois, sur le bord de la mer. C'est le lieu de naissance d'Abou 'Abd er-Rahman 'Abd Allah ben Dja'far el-Erzekâni, docteur vénérable dont l'enseignement fait autorité. Il est mort l'an 314.

ارزُمان *Erzoumân.*

Bourg près d'Ispahân, suivant la prononciation recueillie par Abou S'ad de la bouche du scheikh Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed el-Erzoumâni, surnommé *le Professeur aveugle*, mort en 453. — Patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben 'Abd er-Rahman el-Hafez, mort l'an 317, célèbre par son éru-

[1] Hamd Allah Mustôfi ajoute que c'est un chef-lieu de canton, couvert de jardins et qui produit du blé et des fruits; il est arrosé par une rivière qui sort du mont Qâân et se jette dans l'Araxe.

[2] C'est probablement par suite d'une erreur typographique qu'on lit ارزكى dans l'édition du *Méraçid* publiée par M. Juynboll, puisque la prononciation indiquée par l'auteur de ce lexique est conforme à celle de Yaqout.

dition et sa piété; il avait parcouru l'Égypte et la Syrie pour augmenter ses connaissances religieuses.

ارزنق آباذ *Erzenq-Âbâd.*

Bourg près de Merw-Schahidjân.

ارسابند *Ersabend.*

Autre bourg à 2 farsakhs de Merw-Schahidjân; il a donné naissance à plusieurs imams instruits, tels que Mohammed ibn 'Amrân et le qadhi Mohammed ben el-Huçeïn, du rite hanéfite, qui fut juge de Merw; c'était un ange sous la figure d'un docteur (*sic*).

أُرشَق *Orschaq.*

Montagne du pays de Mouqân, province de l'Azerbaïdjân, où est la ville de Bedd (voy. بذّ); patrie de Babek el-Khorremi.

ارغنداب *Arghendâb.*

Rivière et bourgade entre l'Iraq persan et l'Azerbaïdjân; elle a donné son nom à Khadjeh 'Ali *Arghendâbi.* (Extrait du *Tahqiq.*)

ارغيان *Arghiân.*

Canton de la province de Niçabour qui renferme, dit-on, soixante et onze villages. Le chef-lieu est Rawniz (راونيز), patrie de el-Hakem Abou'l-Fath Sehl ben Ahmed, mort le 1er de moharrem 499, etc.

ارقانيا *Arqania.*

Un des noms donnés à la mer Caspienne (voyez ce mot) et mentionné par Aristote. (Extrait d'Abou'r-Rihan.)

ارك *Ark.*

Nom d'un vaste édifice à Zerendj, ville du Sedjestân, entre la porte de Kerkouieh (كركويه) et la porte de Bischek (بيشك)? C'était d'abord le trésor d''Amrou, fils de Leïs; on en fit ensuite le siége du gouvernement et la citadelle. C'est ainsi qu'il se nomme aujourd'hui.

أُرَم خاست *Ourem-Khast.*

D'autres auteurs prononcent *Ourm-Khast* [1]. C'est le nom de deux cantons du Thabarestân, Ourem-Khast inférieur et Ourem-Khast supérieur. Abou S'ad dit qu'Abou'l-Fath Khosrou ben Hamzah, surnommé *el-Ouremi el-Qazwini*, habitait Ourem, son pays, qui est voisin de la ville de Sarieh, dans le Mazenderân, c'était un homme lettré. (Voyez le mot suivant.)

أُرَم *Ourem* (ou bien *Ourm*).

Voici ce que dit el-Isthakhri : « Ourem est un pays du territoire du Thabarestân, voisin de Sarieh; ses habitants sont schiites. Les montagnes de باذا وسبان (?), dans le Deilem, renferment le bourg d'Ourem, qui est le séjour de leur gouverneur [2]. » Ce bourg est à un jour de marche de Sarieh. Quant à Abou'l-Fath Khosrou, il est mentionné dans le livre d'Abou S'ad. — Je pense que cette localité est la même que celle qui est nommée Ourem-Khast.

أُرم *Ourm.*

C'est une localité dans l'Azerbaidjân où se réunit l'armée qui marcha contre 'Amrou, fils d'el-Ass, au moment de la conquête. Celui-ci envoya contre l'ennemi Djerir ben 'Abd Allah el-Bedjeli, qui le repoussa et fit mettre en croix Sa'id, le chef des révoltés.

أُرميه *Ourmiah* [3].

Le grammairien el-Faressi permet de prononcer ce nom avec un ى quiescent ou bien en le marquant d'un *teschdid*. — C'est une grande et ancienne ville de l'Azerbaidjân, à 3 ou 4 milles du lac qui porte son nom. On prétend que c'est la ville de *Zeradescht* (Zoroastre) et qu'elle a été fondée par les adorateurs du feu. Je l'ai visitée en 617. Elle se ressentait de la négligence ou de

[1] Le manuscrit du *Mo'djem*, conservé à Saint-Pétersbourg, porte *Ourem-Khasteh*, leçon qui paraît fautive. — Voyez Dorn, *Auszüge*, etc. p. 9.

[2] Voici le passage donné par le texte de Gotha : « Les montagnes de بادوسمان (*sic*) forment une contrée dont le chef habite un bourg nommé *Ourm* ou Mansourah. Ce pays ne possède pas de chaire. » (*Liber climatum*, p. 89.)

[3] « Ourmiah, dit Mustôfi, est une assez grande ville qui a 10,000 pas de tour; elle est sur le bord du lac de Khoudjest ([illegible]) ou lac d'Ourmiah; le climat est chaud et malsain. Ses jardins sont arrosés par des sources qui sortent de la montagne

la faiblesse de son chef, qui se nommait Uzbek ben el-Behlewân ben Aldekiz (Ildeniz) (وهو ازبك بن البهلوان بن الدكز). Elle est à trois jours de Tebriz et à sept d'Irbil. Quant au lac d'Ourmiah, il sera l'objet d'un article spécial. Le nom d'origine est *Ourmoui* (أُرمَوِىّ) ou bien *Ourmedji* (أُرمجِىّ). On cite parmi ceux qui se rattachent à cette ville : Abou 'Abd Allah Huçeïn ben 'Abd Allah, qui alla en Égypte et y mourut l'an 460; — Abou'l-Fadhl Mohammed el-Ourmoui el-Baghdadi, juge de Deïr el-'Ouqour (دير العقور), né en 459, mort en redjeb 547; il était de la secte de Schafey; — Modhaffer ben Youçef le Professeur; — son fils Younes, écrivain distingué, qui fut longtemps le chef des secrétaires du divan à Baghdad sous le khalife Naçer lid-Din Allah.

أَرَنْبويه Erenbouyeh.

Bourg près de Rey, où sont morts Abou'l-Haçan 'Ali ben Hamzah el-Kiçay le Grammairien et Mohammed ben Haçan esch-Scheïbani le Jurisconsulte[1]. Ils furent enterrés dans ce village près d'une mosquée construite par Haroun er-Reschid. Ce prince fit la prière sur ces deux tombes et dit : « Aujourd'hui on a mis en terre la science de la langue arabe et la jurisprudence. » On prononce aussi *Renbouyeh*, en supprimant l'*elif hamzé*.

أَرَن Eren.

Eren et *Scheren* (شَرَن) sont deux villes du Thabarestân.

أَروَنْد Erwend (Elvend).

Nom d'une montagne riante et fleurie qui domine Hamadân. Les gens de ce pays ont sans cesse ce nom à la bouche; ils le mettent dans leur prose et dans leurs vers, proclament que cette montagne est la merveille de la Perse et que rien ne peut lui être comparé dans le monde entier. Une particularité

voisine et se jettent dans le lac; ils produisent de bons abricots, des poires dites *peïghemberi* et une sorte de raisin très-estimé qu'on nomme *khoulouqi*. Il y a même un dicton populaire dans le dialecte du pays pour désigner un homme beau mais mal vêtu, *Engouri khoulouqi betcheh dour der chirch aïed*, ce qui signifie : C'est du raisin khoulouqi dans un panier troué. Les habitants sont sunnites. Cent villages d'un rapport considérable dépendent de ce canton, dont l'impôt est fixé à 74,000 dinars. » (Ms. 139, fol. 613.) — (Voir la description du lac au mot بحيرة.)

[1] La biographie de ce légiste, qui est une des gloires de l'école hanéfite, a été donnée dans le Journal asiatique, année 1851.

très-curieuse, c'est que les sources, au lieu de jaillir du pied de la montagne, coulent seulement au sommet. Un habitant d'Hamadân fut rencontré par Abou 'Abd Allah Dja'far, fils de Mohammed es-Sadeq (sur qui soit le salut!), qui lui demanda d'où il était. — « De la montagne, » répondit celui-ci. — « De quelle ville? — D'Hamadân. — Connais-tu, demanda l'imam, la montagne qu'on nomme *Rawend* (راوند)? — Que ma vie soit votre rançon! répondit l'étranger, on la nomme *Erwend*. — Soit, reprit Dja'far, mais elle renferme une source qui sort du paradis. » Les habitants sont convaincus que ces paroles s'appliquent à une source qui jaillit, au sommet de la montagne, d'une fente de rocher et qui ne coule chaque année qu'un nombre limité de jours et à époques fixes. L'eau en est très-douce et très-fraîche. On peut en boire, disent-ils, plus de cent *rothls* sans en être incommodé, et on éprouve même le désir d'en boire davantage. Lorsque l'époque de son interruption est arrivée, elle tarit et ne dépasse pas d'un jour la durée ordinaire de son apparition. Elle est très-bienfaisante pour les malades; aussi en vient-il de tous côtés, et on prétend qu'elle coule avec plus ou moins d'abondance selon que le nombre des buveurs est plus ou moins grand. — Les poëtes d'Hamadân ont tous célébré à l'envi les beautés de leur montagne. On cite, entre autres, les vers d'Abd Allah el-Miandji et ceux de Mohammed ben Beschar el-Hamadâni, dont voici un fragment (mètre *bassith*) :

سقيا لظلك يا أروندَ من جبل   وان رميناك بالهجران والملل
هل يعلم الناس ما كلّفتنى حججا   من حُبّ مائك اذ تشفى من العلل
لا زلتَ تكسى من الانواء اردية   من ناضرٍ انقٍ وناعمٍ خضلِ
حتّى تزور العذارى كلّ شارقة   افناء ساحك يستعسنَ ذا الغزلِ

Bénie soit ton ombre, montagne d'Erwend, à qui j'ai jeté un adieu douloureux! || Peut-on savoir que de motifs j'ai pour regretter ta source qui guérit tous les maux? || Puisses-tu revêtir chaque printemps ta robe de verdure et de fleurs humides de rosée, || afin que les jeunes filles viennent le matin folâtrer à l'ombre de tes collines, comme de légères gazelles!

أروَى *Erwa*.

Village à 2 farsakhs de Merw. Patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mohammed *el-Erwiani*.

اريوجان *Ariwdjân.*

L'orthographe de ce mot n'est pas fixée. D'après Mo'çer, c'est une jolie ville du canton de Maçebedân, à la droite de Houlwân (حُلوان), quand on se dirige vers Hamadân. Elle est dans une plaine entourée de montagnes bien arrosées, couvertes d'arbres, et qui renferment du soufre, du vitriol (زاج), du borax (بورق) et du sel gemme. Ses eaux se jettent du côté de Bendendjeïn (بندنجين), où elles arrosent de vastes plantations de palmiers. Peu de farsakhs la séparent de *Redd* (الرذ), où est la tombe d'el-Mehdi.

ازادان *Azadân.*

Bourg près d'Ispahân. (Extrait du *Tahqiq el-'Yrab.*)

ازادمرداباد *Azadmerd-Âbâd.*

Azadmerd, qui est ici un nom propre, signifie en persan, homme libre. — C'est une place forte du territoire d'Hamadân.

ازاد *Azad.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân dont le vin est très-renommé; elle est arrosée par une rivière qui vient des monts Qyân et se jette dans l'Araxe. Ses habitants sont blancs et bien faits, mais méchants. (*Nouzhet.*)

ازاذوار *Azadwâr.*

Petite ville, chef-lieu du canton de Djoueïn, province de Niçabour; c'est la première ville de cette contrée qu'on rencontre en venant de Rey. Je l'ai vue, et j'ai gardé le souvenir d'une ville peuplée, renfermant un bazar et des mosquées. Au dehors est un grand khân construit pour les voyageurs aux frais d'un marchand du pays. Sont originaires de cette ville : Abou 'Abd Allah Mohammed ben Hafs esch-Scharani en-Niçabouri, traditionniste accrédité, mort dans sa ville natale en 313; — Abou'l-'Abbas Mahmoud ben Mohammed; — Abou Hamid Ahmed ben Mohammed.

ازجاه *Ezdjah.*

Bourg dépendant de Djaberân, territoire de Serakhs. On cite, parmi les docteurs modernes qui en sont originaires : Abou Bekr Assram (اصرم) ben

Mohammed, célèbre par sa piété; il naquit vers l'an 470; — Abou'l-Fath Mohammed ben Ahmed le Prédicateur, imam de la mosquée d'Ezdjah; il eut parmi ses élèves Abou Sa'd; il est mort en 543; — Abou'l-Fadhl 'Abd el-Kerim, jurisconsulte schafeïte, mort en 483.

ازرَميدُخت *Azermidokht.*

Nom d'une princesse, fille d'Aberwiz (Perviz), qui régna pendant quatre mois après sa sœur Pourân (بوران) et mourut empoisonnée. Il est probable qu'elle a donné son nom à une petite ville voisine de Qirmisin (Kirmanschah). Plusieurs auteurs écrivent *Azermidokht*, et cette leçon paraît la meilleure.

أزَم *Azem.*

1° Bourg près de Siraf, fertile et bien arrosé; patrie de Bahr ibn Yahia el-Faressi; — d'Abou'l-Haçan ben 'Ali el-Azemi, mort en redjeb, l'an 308. — 2° Azem est aussi une station entre Souq-el-Ahwaz et Ram-Hormuz, où est né Mohammed ben 'Ali, connu sous le nom de *Moubrimân* (مُبرمان) « le Grammairien »; il a constaté lui-même son origine dans ce vers (mètre *basith*):

من كان يأثر عن آبائه شرفًا فأصلنا ارَمٌ أُشطمة الخور

Que l'on se vante de ses ancêtres, moi je suis fier d'être né à Azem, le centre des habitants du Khouz (Khouzistân).

ازناو *Eznaw.*

Forteresse dans la province d'Hamadân, où est né Abou'l-Fadhl 'Abd el-Kerim, surnommé *el-Badi* (البادى?), jurisconsulte du rite de Schafey. On écrit aussi *Eznaweh* (ازناوه).

أزوارة *Ouzwareh.*

Petite ville de la province d'Ispahân, du côté de la plaine; patrie d'Abou Nasr Ahmed ben 'Ali, qui étudia les hadis sous Sirah, en 531. Il fut gouverneur de sa ville natale, mais passa une partie de sa vie à Ispahân. Abou Sa'd fut un de ses élèves.

ازّد *Ezzeh.*

Localité dans la province du Fars.

آسبار *Esbar.*

Village près de l'ancien quartier de Djey à Ispahân, qu'on nomme aussi *Esbarisch* (اسباريش). C'est la patrie d'Abou Thaher Sehl ben 'Abd Allah el-Ferhân le Dévot, mort en odeur de sainteté, l'an 286.

أَسبَهْبُذ *Esbehboud*[1].

C'était le nom particulier des rois du Thabarestân, comme *Kesra*, pour les rois de Perse, et *Qaïçar*, pour ceux du pays de Roum. Le Thabarestân est quelquefois désigné par ce nom, sans doute à cause de ses rois. Ce mot s'écrit aussi avec un ص.

إِسبيذرُستاق *Isbid-Roustaq*,

C'est-à-dire le Canton Blanc (رستاق سفيد). Ce canton, de la province de Qouhistân, renferme plusieurs bourgs; il dépend du district de *Fehlewa* (فهلوا), que Hamzah cite comme étant le nom du territoire d'Ispahân.

إِسبيذرود *Esbid-Roud.*

Le Fleuve Blanc (سفيد رود), rivière entre Ardebil et Zendjân, qui prend sa source dans le Deïlem et passe sous la forteresse nommée *Château de Sallar* (قلعة سلّار) (voyez le mot سميران). Cette rivière n'est pas navigable pour les grands bâtiments.

إِسبيذهان *Isbidhân.*

Nom d'un endroit situé près de Nehawend.

أُستاذبَران *Oustadberân.*

Bourg près d'Ispahân.

أُستاذخُرد *Oustadkhored.*

Village près de Rey.

[1] Une ville du Guilân a conservé ce nom, qui s'écrit plus correctement اصفهبد. « C'est, dit Mustôfi, une ville d'une certaine importance, qui est le chef-lieu d'un canton de cent villages; elle produit du riz, du blé, des fruits, et paye au fisc 29,000 dinars. » (Ms. 139, fol. 687.)

أُستارقين *Oustarqin.*

Je pense que c'est un bourg dépendant d'Hamadân, où est né Ahmed ibn el-'Abbas, dont l'enseignement s'est répandu en Syrie et en Égypte.

اسِتان البَهقُباذ *Asitân el-Behqobad.*

Il y a trois localités de ce nom distinguées par l'épithète de *Supérieure*, de *Moyenne* et d'*Inférieure*; nous en parlerons au mot بَهقباذ.

اسِتان سو *Asitân-Sou.*

Hamzah ben el-Haçan a appris de Abou's-Seri Sehl que ce nom désignait tout le territoire du Djebal, comprenant dix cantons.

استانه *Asitaneh.*

Canton du Khoraçân, et probablement du territoire de Balkh. — En sont originaires : Abou's-Sa'dat Hibet Allah ben 'Abd es-Samed; — Abou Bekr Mohammed Mekki, son fils; — Abou'l-Haçan 'Ali ben As'ad le Tailleur, mort en rebi' oul-ewel 602.

استر آباذ *Aster-Âbâd.*

1° Ville grande et connue qui a vu naître des savants qui se sont illustrés dans toutes les sciences. Elle est située dans le Thabarestân, entre Sarieh et Djordjân; v° climat; longitude : 79° 50; latitude : 38° ¼. — En sont originaires : Abou Nasr Sa'd ben Mohammed el-Mouthrifi, juge de cette ville, qui laissa une grande réputation de science et d'intégrité; il mourut à Âmol en 505; — Abou Na'im 'Abd el-Melik ben Mohammed, auteur du livre intitulé كتاب في الجرح والتعديل, mort en 380, à quatre-vingt-trois ans. — le qadhi Abou Mohammed Haçan ben Huçeïn, homme pieux et zélé pour la tradition; il voyagea longtemps, connut les principaux scheikhs soufis de son temps et se fixa enfin à Baghdad, où il mourut en 412. — 2° Nom du district de Niça, d'après Ibn el-Benna.

أُستن آباد *Oustoun-Âbâd.*

Forteresse du Thabarestân, à 10 farsakhs de Rey. (Voy. le mot استناوند.)

أُستُوا *Oustouwa.*

Canton de la province de Niçabour; ce nom désigne, dans le dialecte du Khoraçân, *un lieu élevé et exposé au soleil.* Il renferme quatre-vingt-treize villages, et Khabouschân est son chef-lieu. (Extrait d'Abou'l-Qaçem el-Beihaqi.) — Abou Sa'd dit qu'Oustouwa est un canton important et très-peuplé; il touche à Djordjân, et on confond souvent ces deux noms. — En sont originaires : Mohammed ben Bestam, qui fut juge de Niçabour et transmit cette dignité à ses descendants; il mourut en 432; — 'Omar ben 'Akabah en-Niçabouri, disciple d''Abd Allah ben Mubarek; il est cité dans la Chronique de Niçabour par Abou 'Abd Allah.

أُستُوناوند *Oustounawend.*

(D'autres écrivent *Oustoun-Âbâd.*) Forteresse célèbre dans le district de Denbawend, province de Rey. On la nomme aussi *Djerhoud* (جرهُد). Elle est très-ancienne et a été très-bien fortifiée. On prétend qu'elle existe depuis plus de trois mille ans et que, au temps du paganisme, elle était la place de guerre du *mesmogân* (مَسمغان) de ce pays. Ce mot, qui désigne le grand prêtre de la religion de Zoroastre, est composé de *mes* (مه?), grand, et de مغان, qui signifie *madjous,* mage. Khaled l'assiégea et anéantit la puissance du dernier d'entre eux. Il lui enleva ses deux filles, les conduisit à Baghdad, et les offrit à Mehdi. L'une d'elles, qui se nommait Bahrieh, mit au monde Mansour ben el-Mehdi; l'autre eut également un fils du khalife. — Cette forteresse fut souvent réparée et ruinée. Abou Saghani, chef de l'armée du Khoraçân, la détruisit vers l'an 350. — 'Ali ben Kamileh le Deïlemite la releva et y déposa ses archives et ses trésors. Elle tomba avec tout ce qu'elle renfermait entre les mains de Fakhr ed-Dôoleh le Boueihide. Les Bathéniens (Assassins) l'occupèrent pendant un laps de temps. Enfin, en 506, le sulthan Mohammed, fils de Djelal ed-Dôoleh Melik Schah, envoya contre cette place l'émir Sonqor (Aqsonqor) Koutchek (ككجك) (*sic*), qui s'en empara et la détruisit. Je ne sais ce qu'elle est devenue depuis cette époque.

إستيا *Istia.*

Ville connue dans le pays de Ghour, entre Herat et Ghaznah. (Voy. غور.)

اسد آباد *Aced-Âbâd.*

1° Petit canton renfermant vingt-cinq villages, sur le territoire d'Hamadân. Climat tempéré; sol fertile arrosé par les sources de l'Alvend et par des canaux; il produit du blé, du coton et du raisin. (*Nouzhet.*) — 2° Ville fondée par Açed ben Dhou's-Serou et quelques tobba's; elle est à un jour de marche d'Hamadân, vers l'Iraq; à 3 farsakhs des *Cuisines du Khosroès* (voyez le mot مطابخ), et à 4 farsakhs du château des Voleurs. Parmi les savants et les docteurs qui en sont originaires, on remarque 'Abd Allah ben 'Abd el-Wahid el-Hafez, mort en 347. — 3° Bourg du canton de Beihaq, province de Niçabour, fondé par Açed ben 'Abd Allah el-Qousri en 120, lorsque ce chef gouvernait le Khoraçân pour son frère Khaled, sous le règne de Hischam ben 'Abd el-Melik.

اسفانبر *Esfanebr.*

(On écrit aussi *Esbanebr.*) C'est une des sept villes connues sous le nom de *Villes de Kesra* (مدائن كسرى) dans l'Iraq. Son nom primitif a dû être *Esfabour* (اسعابور). Elle possédait le grand portique royal (Eïwân) dont on voit encore quelques vestiges.

اسفجين *Esfadjin.*

Bourg du territoire d'Hamadân où se trouve une tour célèbre nommée *Tour des cornes.* (Voyez le mot حوامر.)

إِسفَذْن *Isfedn.*

Bourg près de Rey; patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali, mort à Baghdad l'an 291.

اسفراين *Esferaïn.*

Petite ville fortifiée de la province de Niçabour, à moitié route de Djerdjân. Son ancien nom était *Mehrdjân* (مهرجان), qu'un de ses rois lui avait donné à cause de son aspect riant et fertile[1]. Ce nom est resté à un village des en-

[1] Ahmed Razi fait aussi l'éloge de cette ville et de ses environs, et dit qu'elle l'emporte sur Qaïn; ses poires et ses melons ont une grande réputation dans le Khoraçân. D'après Mustôfi, Esferaïn est une ville de moyenne grandeur, défendue par une forte-

virons. Abou'l-Qaçem el-Beihaqi assure que la forme ancienne était اسبرايين *Esberaïn,* mot composé de اسبر *esber,* bouclier, et de آيين, usage, à cause de l'usage que les habitants avaient de porter le bouclier, et qui remonte jusqu'à Isfendiar. Ce canton renferme, dit-on, quatre cent cinquante et un villages. On cite plusieurs imams célèbres qui y sont nés : Ya'qoub ben Ishaq, un des *hafez* les plus renommés; il voyagea beaucoup pour amasser des traditions, et mourut en 316; — Abou Ishaq Ibrahim, mort à Niçabour en 418; — Abou 'Awanah (ابو عوانه) Ishaq, dont l'*Isnad* fait autorité; il voyagea longtemps et fit cinq fois le pèlerinage de la Mecque; mort en 316; — le prédicateur Mohammed ben 'Ali, surnommé le *Fils du porteur d'eau* (ابن السقّا); il a écrit plusieurs livres de piété, a fréquenté les soufis les plus austères, et il est mort en 372, après de longs voyages; — Abou Hamed Ahmed ben Mohammed; il se rendit à Baghdad pour y enseigner le droit, en 364; son cours fut suivi par plus de sept cents docteurs; il mourut en 406.

أسفزار *Esfizar.*

Ville du Sedjestân[1], sur le chemin d'Herat. Elle a vu naître Abou'l-Qaçem Mansour ben Ahmed el-Mendjâni (المنجانى). Ce pieux docteur, remarquable par sa mémoire, son éloquence et son savoir, embrassa les opinions des soufis, et il devint le modèle des scheikhs. Humble et rigoureux pour lui-même, il ne craignait pas d'aller plaider la cause des pauvres et des opprimés devant les rois et de leur adresser des paroles sévères. Il a versé son sang pour la foi dans

resse nommée la citadelle d'or (*Qala'i zer*); au pied de cette forteresse coule une petite rivière bordée de noyers. Dans la grande mosquée, on voit un vase d'airain dont la circonférence est de douze *guez*. Environ cinquante bourgs dépendent de cette ville. Parmi les poëtes persans qui y sont nés on cite : le scheikh Hamzah Azeri, mort en 866; 'Yzz ed-Din Rafey, l'émir Humayoun et le juge Ahmed Fekkari.

[1] Hamd Allah Mustôfi la classe parmi les dépendances de la province d'Herat : «C'est, dit-il, une ville de médiocre grandeur, entourée de vergers et de vignes. Ses habitants sont sunnites et du rite de Schafey.» — Selon le *Heft-Iqlim,* son nom actuel est *Sebzar* (سبزر). On voyait jadis dans les environs une belle forteresse en pierre dont le nom était forteresse de *Mozaffer-Kouh;* sa position sur le sommet d'une montagne la rendait très-forte; en outre, le sol, à l'intérieur et aux alentours de la place, était si tendre qu'il suffisait de creuser la terre à quelques pouces pour avoir de l'eau. — L'auteur du *Mubarek-Schahy* cite dans le même pays le petit canton de *Zarel* (زارل) arrosé par quatre-vingts cours d'eau et couvert de moulins. — Trois poëtes persans sont originaires d'Esfizar : l'imam Reschid ed-Din Mohammed ben Mahmoud; Medjd ed-Din el-'Azizi et Mansour, fils d'Ali, surnommé le Seigneur des écrivains (*Seïd el-kouttab*).

la ville d'Hamadân, au couvent d'Abou Bekr *le Lecteur*, le 17 du mois de schawal, l'an 502.

اِسْفَس *Isfès*.

(On dit aussi اسبس.) Bourg près de Merw et de Faz; patrie de Khaled ben Wekar.

اِسفنج *Isfendj* (ou *Isbendj*).

Village du canton d'Arghiân, province de Niçabour, où est né 'Auçer ben Scho'aib.

أُسفيذار *Esfidar*.

Pays sur le littoral de la mer du Deilem, renfermant un territoire assez étendu et de nombreux villages. Son chef, protégé par de hautes et sauvages montagnes, ne veut reconnaître l'autorité d'aucun souverain.

اسفيد اسنج *Esfid-Asendj* (?).

Bourg du territoire d'Herat, mentionné dans l'histoire de ce pays.

اسفيدان *Esfidân*.

Petite ville fortifiée du Fars, au pied d'une montagne où se réfugient les habitants, quand ils sont poursuivis. (*Nouzhet.*)

اسفيدَبان *Esfidebân*.

1° Bourg près d'Ispahân, où est né 'Abd Allah ben Welid. — 2° Un autre bourg, près de Niçabour, porte le même nom.

اسفيدجان *Esfidjân*.

Nom d'un défilé dans le Djebal, près de Mâh (voyez le mot ماه), où Ziad ben Kharasch le Kharedjite et ses partisans furent égorgés.

اسفيد دَشت *Esfid-Descht*.

(C'est-à-dire, la plaine blanche.) Bourg du territoire d'Ispahân, où est né Abou Hamid Ahmed el-Khoza'i, mort en 299.

اسفيذ *Esfîd.*

Ville peuplée, dans les montagnes du Kermân.

اسفيذ روذبار *Esfîd Roudbar.*

(C'est-à-dire, pays du fleuve blanc.) Ce nom est cité dans la Chronique de Schirweïh, et je suppose que c'est ou un quartier d'Hamadân, ou un village des environs.

اسفيذَن *Esfîden.*

Bourg près de Rey, patrie d'ʼAli ben Abou Bekr er-Razi. On écrit aussi اسفِذن.

اسفينَقان *Esfinaqân.*

Petite ville de la province de Niçabour, patrie d'Abou'l-Fath Ma'çoud, fils d'Ahmed.

أسكِبون *Eskiboun.*

Forteresse du canton de Nabîn, province du Fars; elle est située sur des rochers dont l'accès est très-difficile; aussi elle n'a jamais été prise d'assaut. Près de là est une source d'eau chaude.

اسكلكند *Eskilkend.*

Petite ville du Thokharistân, province de Balkh; elle a une chaire; son territoire est fertile et couvert de villages.

أُسنان *Ousnân.*

Village près d'Herat.

أُسواريه *Ouswarieh* (ou *Aswarieh*).

Bourg près d'Ispahân, où sont nés : Abou'l-Modhaffer Sehl ben Ahmed; — Abou Bekr Schehrbad ben Mohammed, imam de la grande mosquée de Basrah; — 'Abd el-Wahid ben Ahmed Abou'l-Qaçem; — 'Amr ben 'Abd el-'Aziz ben Mohammed; — Abou Bekr Mohammed ben el-Huçeïn, que Yahia ben Mendeh cite avec éloge dans son histoire; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed, homme très-riche et très-pieux; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Moham-

med le Soufi, mort en 437; — Ahmed ben 'Ali, etc. — On désigne également par le mot *Aswar* (pluriel : *Asawireh*) cette tribu persane qui entra dans le territoire des Beni-Temim de Basrah et en occupa une portion jusqu'alors inhabitée[1]. Plusieurs auteurs modernes les ont confondus à tort avec les Beni-Temim. Nous redressons ailleurs cette erreur et nous donnons de nouveaux détails sur cet événement.

أَشْتاخَوْسْت *Eschtakhawst.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah, dévot célèbre.

أُشْتُرْج *Ouschtourdj.*

Bourg au-dessus de Merw. On l'appelle *Ouschtourdjé Bâlâ*, c'est-à-dire, supérieur, ce qui fait supposer qu'il y a un bourg du même nom appelé *Ouschtourdj inférieur*. Là est né Abou'l-Qaçem Schah ben Nouzl (بن نزل) ben Schah es-Sefidi, mort au mois de ramadhan, l'an 301.

أَشْتَر *Aschtar.*

Canton entre Nehawend et Hamadân. Voici ce que raconte Ibn el-Faqih : « On voit sur la montagne de Nehawend deux talismans qui ont la forme d'un taureau et d'un poisson; ils sont en neige et ne fondent pas pendant les plus grandes chaleurs; ils sont très-apparents et très-connus dans le pays, où l'on croit qu'ils protégent les sources qui descendent à Nehawend. Ces eaux se divisent en deux branches, dont l'une coule à l'ouest et arrose un bourg nommé *Aschtar*, que les habitants nomment *Laster* (لاستر). Ce bourg est à 10 farsakhs de Nehawend et à 12 farsakhs de Sabour-Khawst. — J'ignore si Abou Mohammed Mehrân *el-Aschtari* est né dans ce lieu, ou si ce surnom lui a été donné à cause d'un de ses ancêtres. »

أَشْفَنْد *Aschfend*

Vaste canton de la province de Niçabour; son chef-lieu est Ferhad-Guird (فرهاد كرد). Il s'étend depuis Merdj el-Fedha jusqu'à Zewzen et Bouzdjân; il comprend quatre-vingt-trois villages. Cet endroit est mentionné dans l'histoire de l'expédition d'Abd Allah ben 'Amer. Ce chef s'y arrêta avec son armée; mais l'hiver le surprit, et il retourna à Niçabour.

[1] Voy. *Essai sur l'histoire des Arabes*, par Caussin de Perceval, t. II, p. 176.

اشفورقان *Aschfourqân* (?).

Bourg du territoire de Merw er-Roud ou de Thaléqân; patrie d'Othman ben Ahmed *el-Aschfourqâni,* imam de la mosquée et docteur très-érudit. Abou Sa'd, en revenant de Balkh, s'arrêta dans ce bourg et lut le Koran avec ce docteur. Il pense qu'il naquit vers l'an 471, et place sa mort en 549.

إشكنوار *Ischkenwar.*

Ville du Fars.

اشكوران *Aschkourân.*

Nom d'un bourg dépendant d'Ispahân, où est né Mohammed ben el-Haçan le Docteur, l'an 417; il est mort en 493.

اشكيذبان *Eschkidebân.*

Bourg entre Herat et Bouschendj, où sont nés l'imam Abou'l-'Abbas et Abou'l-Fath Mohammed ben 'Abd Allah, mort à la Mecque vers l'an 590.

اشكيشان *Eschkischân.*

Bourgade près d'Ispahân; patrie d'Abou Mohammed ben Mahmoud, traditionniste.

اشَند *Aschend.*

Nom d'un bourg voisin de Balkh.

أُشْنُه *Ouschnouh*[1].

Ville de l'Azerbaïdjân, entre Irbil et Ourmiah, à deux jours de marche de celle-ci, et à cinq jours d'Irbil. Elle a de beaux jardins qui donnent une excellente qualité de poires que l'on porte dans tous les pays environnants. Elle

[1] Plusieurs exemplaires du *Nouzhet* portent *Ouschnouyeh* (أشنويه); mais je me conforme à la prononciation indiquée avec le plus grand soin par Yaqout, et qui se retrouve dans Ibn Haukal. «Cette ville, dit Hamd Allah Kazwini, est de médiocre grandeur; elle est située dans les montagnes, *à un jour de marche* d'Ourmiah, à l'ouest, dans la direction de la Qiblah. Son climat est préférable à celui d'Ourmiah; son territoire, arrosé par les rivières qui sortent de ces montagnes, produit toute espèce de grains et des vignes. Cent vingt villages très-florissants en dépendent; la plupart de ses habi-

est presque ruinée maintenant. Je l'ai visitée en venant de Tebriz, l'an 617. Le nom ethnique donné à ses docteurs a trois formes différentes : 1° *Ouschnâni* (أُشْنانى), surnom d'Abou Dja'far Mohammed ben 'Omar; 2° *Ouschnouhi* (أُشْنُهى), surnom du jurisconsulte 'Abd el-'Aziz ben 'Ali, du rite schafeïte, auteur d'un Abrégé des devoirs prescrits par la religion; 3° *Ouschnaii* (أُشْناى). Cette forme irrégulière est également employée, au dire de Mohammed el-Moqaddesi.

اصبهانات *Ispahânât.*

(Pluriel d'*Ispahâneh.*) Nom d'une petite ville du Fars[1].

إصبهانك *Ispahânek.*

Ou *la petite Ispahân*, car les Persans forment leur diminutif en ajoutant un ك à la fin du mot. — C'est une ville qui est sur le chemin d'Ispahân.

إصبهان *Ispahân*[2].

On écrit aussi *Espahân*, avec un *fatha*, et c'est peut-être la forme la plus usitée. La prononciation *Ispahân* a pour elle l'autorité de Sem'ani, d'Abou

tants sont sunnites; ils payent au fisc 19,300 dinars.» — Le colonel Rawlinson prononce *Ushnei*, et donne une intéressante description de ce district, qui dépend aujourd'hui du gouvernement d'Ourmiah. (Voy. *Journal of the geogr. Soc.* t. X, p. 16; voyez aussi, sur la colonie chrétienne établie depuis plusieurs siècles dans ce pays, Assemani, *De Syris monoph.* t. II, et la *Chron. syr.* de Grég. Bar Hebr. vol. II, p. 573.)

[1] C'est une petite ville du pays des Schebankareh, entourée d'arbres qui donnent d'excellents fruits. Sa citadelle, démolie par l'Atabek Djaouli, lors de la révolte de cette peuplade contre les Seldjoukides, a été rebâtie depuis. (*Nouzhet.*)

[2] Les détails que donne le *Mo'djem* sur cette importante ville sont, malgré leur prolixité, incomplets et souvent puérils; cet article renferme d'ailleurs plusieurs lacunes dans les manuscrits, notamment vers la fin. je crois donc utile de compléter ici le récit de Yaqout par des emprunts faits aux géographes de la Perse. On est peu d'accord sur les origines de cette vieille capitale. Mustôfi et ses abréviateurs disent qu'elle se composait primitivement de quatre bourgades : *Kerrân*, *Kouschk*, *Djoubareh*, *Derdacht*, et de quelques fermes; elles doivent leur existence à Thahmouras et à Djemschid. Kei-Qobad, le premier des rois Keïaniens, réunit ces quatre villages, y attira une population nombreuse, et fonda ainsi la ville qui devint le siége de son empire. D'après Ahmed Razi, leur nom s'est conservé à quatre quartiers ou rues de la ville. Je dois convenir cependant que Bordjerdi, dans ses *Merveilles des pays*, parle de Djey et de Yahoudieh dans les mêmes termes que Yaqout, et confirme la tradition juive racontée par notre auteur. Dans le livre *Athar el-Bilad*, c'est Alexandre seul qui est nommé comme fondateur d'Is-

'Obeïd Allah el-Bekri, etc. — C'est une des principales villes et des plus célèbres du monde; mais quelques auteurs sont tombés dans une exagération ridicule en parlant de son étendue. Elle donne son nom au climat tout entier. Elle se nommait primitivement *Djey* (جىّ), puis *Yahoudieh* (يهوديّة). Elle est pahân. Tous les écrivains s'accordent à dire que Rokn ed-Dôoleh le Boueïhide y fit de nombreux agrandissements, et l'entoura d'un mur fortifié qui avait 21.000 pas. (Ce mur existait encore au XIe siècle de l'hégire.) Le *Nouzhet* donne les renseignements suivants sur le climat et les productions du pays : «L'air d'Ispahân est pur et tempéré; les orages, les pluies violentes, les tremblements de terre y sont rares et n'y font pas de dégâts sérieux; les maladies contagieuses n'y sont pas connues. La terre a la propriété de conserver intacts pendant plusieurs années le blé ou toute autre substance qu'on renferme dans son sein; elle est d'une fécondité remarquable, et les semences étrangères qu'on lui confie ne tardent pas à s'acclimater. Le prix des céréales se maintient toujours dans les cours moyens; quant aux fruits, ils sont d'un bon marché extraordinaire; on cite les pommes, les poires, les coings, les abricots, et, en premier lieu, les pastèques et les melons (*hindovaneh*). Ces fruits n'incommodent jamais; mais ils sont tellement sucrés qu'il faut boire de l'eau en les mangeant. Les pâturages qui entourent la ville sont magnifiques, aussi le bétail y est-il deux fois gros comme celui des autres provinces; on y voit également des bocages toujours verts et de beaux parcs de chasse. Parmi les curiosités d'Ispahân, on remarque les débris de la fameuse idole enlevée à une pagode du Boutân; cette statue est devant le portique du collége attenant au tombeau de sulthan Mohammed le Seldjouqide; elle pèse environ 10,000 *menn*; on assure que c'était une des principales idoles de l'Inde, et que les infidèles voulurent la racheter en donnant son poids en perles fines; mais le vainqueur refusa cette offre et fit de ce bloc énorme un trophée dédié à l'islamisme. Les Ispahâniens appartiennent à la secte de Schafey; ils sont bien faits, blancs, courageux et entreprenants; mais leur humeur querelleuse et leur fanatisme fomentent sans cesse des dissensions. C'est ce qui a fait dire à un poëte :

Ispahân est un jardin de délices; mais pourquoi faut-il qu'il soit habité? || Tout serait bien dans cette ville, si on n'y rencontrait jamais d'Ispahâniens.» (*Nouzhet*, fol. 573 et suiv.)

On divise ce pays en huit cantons, et on y compte quarante villes; le nom de ces cantons est : 1° La banlieue de la ville, comprenant quatre-vingt-cinq bourgs, dont plusieurs remontent à Alexandre; 2° *Marbin*, canton si pittoresque et si boisé qu'il ne semble former qu'un vaste jardin, cinquante-six bourgs; 3° *Keradj* ou *Keraredj*, presque aussi riche que le précédent, trente-six bourgs; 4° *Qohâb*, dont le territoire est couvert de canaux d'irrigation, quarante bourgs; 5° *Borkhouvar*, trente-deux bourgs; 6° *Khanlendjân*, vingt bourgs; 7° *Berân*, quatre-vingts bourgs; 8° *Roudescht*, soixante bourgs. (Extrait du *Zinet*.) — Un des plus beaux titres de gloire d'Ispahân est d'avoir fourni à la science et aux lettres une foule d'hommes remarquables. Les noms suivants, empruntés aux *Tezkereh* persans, serviront à combler la lacune que présentent les manuscrits du *Mo'djem* dans cette dernière partie : Selmân Faressi, le compagnon et l'ami du Prophète; les plus importantes traditions religieuses émanent de lui; il était de la race de Menoutcheher; mort en 36 de l'hégire; — Abou Moslem Mervazi, aussi vénéré pour sa piété que pour sa science, né à Ispahân, l'an 100 de l'hégire, mis à mort en 137 par l'ordre du kha-

dans la région des montagnes et à l'extrémité du ive climat. Longitude, 86°; latitude, 36°. — On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom; les auteurs de *Sier* (histoire du Prophète) disent qu'elle tire son nom d'Ispahân ben Felloudj ben Lauti ben Younan ben Yafet. Ibn Kelbi écrit Ispahân ben Felloudj ben Sam ben Nouh. — Ibn Doreïd dit que c'est un nom composé de *esp*, cavalier, et de *hân*, qui signifie lieu, pays, et que le sens est, pays des cavaliers. — Abou 'Obeïdah donne la même signification au mot *esp*, mais il considère la terminaison هان comme la forme du pluriel persan, et il traduit par cava-

life Mansour; — Djemal ed-Din Abou Dja'far Mohammed ben 'Ali, ministre de l'Atabek Zengui et de Seïf ed-Din; sa justice et ses libéralités ont immortalisé son nom, mais ne l'ont pas préservé d'une mort violente (559). C'est à son fils Djelal ed-Din Abou'l-Haçan que Ibn el-Athir el-Katib dédia son *Livre des joyaux et des perles*; — Abou 'Abd Allah Mohammed 'Emad ed-Din, auteur du *Kharidet el-'Asr*, et d'autres ouvrages estimés; — Abou Sehl ben Suleïman es-Sa'louki, jurisconsulte et grammairien, né en 296, mort en 369; — Abou Bekr ben Daoud, auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que le livre de l'*Introduction à la connaissance des principes juridiques*, le *Kitab el-I'tizar*, le *Kitab el-I'tissar*, etc. — Yahia ben 'Abd Allah, auteur d'une chronique d'Ispahân, mort en 455; — Chems ed-Din Mahmoud, savant docteur, qui a commenté plusieurs ouvrages classiques, comme le *Mokhtasar* d'Ibn Hadjib, le *Menhadj* de Beïdavi, etc. — Abou'l-Feredj 'Ali ben Yahia, qui excella dans la médecine, l'astronomie, la poésie et la musique; son meilleur ouvrage est le Livre des chansons (*Kitab el-Aghani*). — Abou 'Omar Moussa, célèbre écrivain du temps des 'Abbassides, mort dans le Maghreb, à la cour de Mo'ezz lidin Allah, en 346. — Poëtes persans: Hakim Nasir Khosrev, auteur du *Séadet Nameh*, du *Rouchenaï Nameh*, du *Trésor des vérités* (en prose), etc. Cet écrivain qui, malgré son mérite, a encouru le reproche d'avoir adopté les doctrines indiennes, a laissé une curieuse autobiographie dont on trouve un extrait dans l'*Atech-Kedeh* (édit. de Calcutta, p. 266 et suiv.); il mourut en 531 selon Dôolet-Schah, ou 480 d'après Hadji Khalfa; — Scheref ed-Din Schaqrevah, connu par ses odes et ses épigrammes; il vivait à la cour de Sulthan Thogrul le Seldjouqide; — Mohammed 'Abd er-Rezzaq, poëte favori de Djelal ed-Din, roi du Kharezm; — son fils Kemal ed-Din Isma'il, non moins célèbre comme homme de lettres; il fut tué en 635, lorsque l'armée d'Oktaï-Khân pilla Ispahân; — le scheikh Ahvadi, que quelques biographes font à tort naître à Meraghah, auteur de poésies mystiques et notamment d'un recueil de Mesnevis intitulé la *Coupe de Djemschid*; il est né sous le règne d'Arghoun Khân, et mort en 690. — Parmi les relations modernes de la ville d'Ispahân, nous citerons, outre l'incomparable Voyage de Chardin, t. VII et VIII, le Journal de Petis de la Croix, p. 117 et suiv. le Voyage de Buckingham, chap. xii et suiv. et sur les antiquités de cette ville, le beau travail de Rennell sur la Géographie d'Hérodote, t. I, p. 460. Langlès, dans une longue notice qui accompagne le texte de Chardin (*ibid.* p. 144), a inséré une partie des détails que nous avons donnés ci-dessus; il est facile de voir que cet orientaliste n'a qu'imparfaitement compris le texte du cosmographe persan.

liers, dont le singulier est *espahi* (اصبهى). — Le nom d'Ispahân, dit Hamzah, fils de Haçan, a une origine militaire. En effet, ce mot, ramené à sa forme primitive, est *Espehân* (اسبهان), pluriel de *espah* (اسباه), qui signifie à la fois armée et chien. De même, le mot سك (*seg*) a cette double signification, qui peut s'expliquer par l'analogie de leurs attributions; car une armée est, comme le chien, chargée de veiller et de défendre. — Le mot اسباه, et par abréviation اسبه, est absolument, pour le sens, l'équivalent du mot سك, chien: aussi avait-on donné autrefois l'un ou l'autre de ces noms à deux pays où se réunissaient les troupes chargées de la défense du sol : l'un était Ispahân, et l'autre le Sedjestân, ou plutôt *Seguistân* (سگستان), le pays des chiens. De toutes les étymologies, la plus bizarre et la plus ridicule est celle qui a été inventée par Mohammed ben Hamzah, qui écrit اسباه آن et traduit par, ils sont l'armée de Dieu (هم جند الله). Cette dérivation rappelle celle de 'Abd el-'Ala le Qadhi, à qui l'on demandait pourquoi le moineau est appelé *'asfour* (عصفور). — «C'est, répondit-il, parce qu'il est effronté et poltron» (littéralement : عصى وفرّ, il désobéit et fuit). — On sait que, sous les rois de Sassân, le droit de porter l'étendard royal était exclusivement réservé aux habitants d'Ispahân; je vais en dire la raison, ignorée peut-être par beaucoup de gens de ce pays. Zohaq, que l'on nomme aussi *Ezdehak, Biourasf,* et l'*homme aux deux serpents,* gouvernait la Perse avec un despotisme cruel, et il exigeait chaque jour un tribut de deux hommes qu'il faisait égorger pour nourrir de leur cervelle les deux serpents qui avaient pris naissance sur ses épaules. Telle est du moins la légende racontée en Perse. Un forgeron de la ville d'Ispahân, nommé *Kabi* (كابى), fut désigné un jour pour être sacrifié de la sorte. Il prit le tablier de cuir dont il se servait pendant son travail, le dressa sur un bâton et parcourut ainsi les rues de la ville en excitant les habitants à renverser Zohaq. En même temps il produisit Aféridoun, l'aïeul des Sassanides, le fit agréer au peuple et détrôna Zohaq au profit de ce jeune prince, dont le règne est raconté par les Persans avec une profusion de mensonges et d'exagérations. Comme l'étendard du forgeron les avait ralliés pendant cette glorieuse insurrection, ils le conservèrent avec respect, et depuis lors les habitants d'Ispahân eurent seuls le droit de le porter. On lit dans Mo'çer ben Mochlel les renseignements qui suivent : «L'air d'Ispahân est sain; le ciel est pur; les insectes et les reptiles y sont rares. Les corps qu'on y enterre ne tombent pas en poussière, et la viande peut demeurer plusieurs jours en plein air, après avoir été cuite, sans se cor-

rompre. Il arrive souvent, en creusant la terre, qu'on y découvre une tombe renfermant un cadavre intact, bien qu'il soit là depuis des milliers d'années. Le sol est de la plus grande fécondité; il produit une qualité de pommes qui se conservent pendant sept ans. Le froment n'y est pas ravagé par les charançons comme dans les autres pays.» Tel est le récit de Moçer. J'ai moi-même interrogé plusieurs habitants dignes de foi sur cette propriété qu'avait la terre de conserver les corps, et il m'a été répondu qu'en effet le cimetière qui est dans le *moçella* jouit de cette singulière prérogative, mais que cela n'est pas vrai pour le reste du territoire. — Heïthem, fils d'Addi, assure que les deux provinces les plus considérables du Fars sont, dans la plaine, Kosker (كسكر), et, dans la montagne, Ispahân. Le kharadj de ces deux provinces s'élevait à 12 millions de miscals. L'étendue du territoire d'Ispahân est de 80 farsakhs; il renferme seize cantons comprenant trois cent soixante villages, sans compter les nouveaux. En voici les noms : جى *Djey*; ماربانان *Marbanin*; خان لنجان *Khân-Lendjân*; براآن *Beraân*; برخوار *Borkhouwar*; رويدشت *Roui-descht*; اردستان *Ardistân*; كرداں *Kerdân*; برزاباداں *Bourzabadân*; راراں *Razân*; فريدون *Feridoun*; قهستان *Qouhistân*; قامندار *Qamendar*; جرم قاشان *Djourm-Qaschân*; تيمرة الكبرى *Timouret el-Koubra*; تيمرة الصغرى *Timouret es-Sougra*; مكاهن الداخلة *Mekahen ed-Dakhileh*; راد حمرة *Zâd-Houmrah* (ou *Hamzah*); رستاق جابلق *Roustaq Djabalq*; رستاق تيمرة *Roustaq Timoureh*; رستاق اردستان *Roustaq Ardistân*; رستاق وركان *Roustaq Werkân*, etc. — Le fleuve d'Ispahân s'appelle Zenderoud (زندرود) (voyez ce mot); son eau est douce et salubre; c'est ce qui a fait dire à un poete :

لست آسى من اصبهان على شىء انا ابكى عليه عند رحيلى
غير ماء يكون بالمسجد الجا مع صافٍ مروّقٍ مبذولِ [1]

Je ne regrette d'Ispahân qu'une chose dont le souvenir fait couler mes larmes au moment du départ, [1] c'est l'eau qui baigne sa grande mosquée, cette eau pure, limpide et abondante.

Le terroir d'Ispahân est chaud et dur; il demande beaucoup d'engrais; aussi le fumier y trouve un excellent débit. Un négociant de cette ville m'a raconté qu'un de ses compatriotes, homme riche, traitait souvent chez lui une société

[1] Ce distique, du mètre *khafîf*, offre un exemple de l'altération du pied فاعلاتن en فعلاتن à la fin du vers. Cette irrégularité a été signalée par S. de Sacy, *Prosodie arabe*, p. 48.

nombreuse, à la condition que chacun de ses convives irait ensuite digérer dans un endroit de son jardin destiné à cet usage, et il me dit l'avoir vu un jour adresser de vifs reproches à l'un d'eux qui s'était permis de franchir les limites de la maison de son hôte[1]. On raconte qu'un individu se présenta chez Haçan el-Basri, qui lui demanda de quel pays il était. — «Je suis d'Ispahân,» dit l'étranger. — «Va-t-en, va-t-en, s'écria le scheikh; vous autres gens d'Ispahân, vous vivez au milieu des Juifs ou des idolâtres, et vous ne mangez que des ordures!» — J'ai vu ce distique écrit sur la porte d'un khân dans le voisinage d'Ispahân (mètre *khafif*) :

قبح السالكون فى طلب الرز ق على ايذج الى اصبهان
ليت من زارها فعاد اليها قد رماه الله بالخذلان

Malheur aux voyageurs qui vont à Ispahân, en passant par Eidedj, pour y gagner leur vie; || que Dieu couvre d'ignominie celui qui, après avoir vu cette ville, ose y retourner!

Ispahân était anciennement la ville connue sous le nom de Djey, sur l'emplacement de laquelle s'élève maintenant le schehristân ou ville (مدينة). Bakht en-Nasr, après la prise de Jérusalem, transporta en ce lieu tous les prisonniers juifs. Ceux-ci construisirent, auprès de l'antique ville de Djey, un quartier qu'ils habitèrent et qui reçut, pour cette raison, le nom de *Yahoudieh,* la juiverie. Après un nombre considérable d'années, Djey fut ruinée et il n'en resta qu'une petite portion, tandis que la Yahoudieh s'agrandit et devint la ville moderne d'Ispahân. Mansour ben Badân (بن باذان), en rapportant ces faits, ajoute : «Si donc l'on recherche l'origine des plus nobles familles parmi les grands et les riches marchands, il est impossible qu'on ne trouve pas comme souche de ces familles quelque idolâtre ou quelque juif.» — Un voyageur qui avait vu bien des pays a fait la remarque que nulle part l'adultère et la débauche ne sont plus répandus qu'à Ispahân. Il a observé aussi que les habitants sont enclins à l'avarice, ce qu'il attribue à la nature du climat.

On rapporte que Saheb Abou'l-Qaçem, fils d'"Abbad, lorsqu'il entrait à Ispahân, s'écriait : «En arrivant dans cette ville, je sens naître en moi un penchant à la cupidité que je ne ressens jamais ailleurs.» Quelques chroniques disent que c'est de cette ville que doit sortir le *Deddjal,* antechrist. Le nombre des imams et des savants que ce pays a produits est plus considérable qu'en aucune autre ville, et notamment dans la science des traditions et les *Isnads*, ce

[1] Les manuscrits offrent ici une légère lacune, d'ailleurs peu regrettable.

qui s'explique par la longévité des habitants et le zèle qu'ils ont toujours déployé pour la tradition. Le nombre de ceux qui savent le Koran par cœur (حفاظ) est incalculable. Les manuscrits historiques que possédait cette ville s'élevaient à un nombre considérable; mais ils ont disparu au milieu des désastres qui l'ont assaillie depuis une longue suite de siècles. Le fanatisme religieux qui animait l'une contre l'autre les deux sectes rivales des Schafeïtes et des Hanéfites jetait cette contrée dans un état de guerre permanent. Ces querelles éclataient de quartier à quartier, et le parti vainqueur brûlait et saccageait tout ce qui appartenait au vaincu, sans se soucier de la communauté d'origine et, souvent même, des liens de parenté. En outre, le pouvoir royal n'a jamais assez duré pour réparer tous ces maux, qui s'étendirent à tous les bourgs et les villages de la province, dont plusieurs sont aussi considérables que des villes.

Voici dans quelles circonstances Ispahân fut conquise par les musulmans.

L'an 19 de l'hégire, après la conquête de Nehawend, 'Omar ordonna à 'Abd Allah ben Warqah el-Açedi et à 'Abd Allah ben 'Otban de s'emparer d'Ispahân[1]. (Seif ed-Din fait remarquer avec justesse qu'on a eu tort de confondre 'Abd Allah ben Warqah el-Açedi avec 'Abd Allah fils de Bodhail (بن بديل) ben Warqah el-Khozayi, car ce dernier, qui fut tué à Siffin, à l'âge de dix-sept ans, était encore enfant sous le khalifat d'Omar.) En conséquence de cet ordre, 'Abd Allah ben 'Otban se dirigea sur la ville de Djey; le prince qui gouvernait alors Ispahân se nommait *Qadousqân* (قادوسقان). Il se fortifia dans Djey avec ses troupes, et plusieurs combats eurent lieu entre les deux armées. Le Qadousqân vint trouver 'Abd Allah et lui proposa un combat singulier dont le résultat amènerait la soumission de l'une ou de l'autre armée. 'Abd Allah accepta le combat et consentit à recevoir le choc de son adversaire. Celui-ci fondit sur 'Abd Allah; sa lance porta sur l'arçon de la selle, dont elle rompit la sangle et les courroies. 'Abd Allah tomba, mais il se releva aussitôt, et, s'élançant sur le dos de son cheval nu, il provoqua le chef persan au combat; mais le Qadousqân s'y refusa et lui dit : « Je ne veux pas te combattre, car je vois que tu es un homme supérieur; retournons ensemble dans ton camp, j'accepte la paix et je te livre la ville à la condition que ceux des habitants qui consentiront à y demeurer et à payer la capitulation conserveront leurs biens selon les clauses que vous avez imposées à ceux que vous avez soumis déjà; tandis que ceux qui s'y refuseront seront libres de s'en aller partout où ils voudront, et leurs terres seront votre

[1] Le texte présente ici quelques obscurités.

bien.» 'Abd Allah donna son consentement; en même temps, il fut rallié par 'Abou Mouça el-Asch'ari qui venait d'Ahwaz. La paix fut donc conclue d'après les stipulations proposées par le Qadousqân. Le peuple abandonna Djey et se soumit à l'autorité des Arabes, à l'exception de trente Ispahâniens qui allèrent se fixer dans le Kermân. 'Abd Allah et Abou Mouça entrèrent dans Djey, qui est la ville d'Ispahân. 'Abd Allah écrivit ensuite à 'Omar pour lui annoncer son succès, et il reçut du khalife l'ordre de rejoindre Soheïl ben 'Adi qui combattait dans le Kermân. En partant, il laissa, comme lieutenant, Saïb ben el-Aqra' (بن الاقرع). — Voici la teneur de la lettre concédée aux habitants d'Ispahân :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

'Abd Allah au Qadousqân et aux habitants de la ville et du territoire d'Ispahân :

L'*aman* vous est accordé et vous ne serez pas soumis au *djezieh*, capitation, qui vous était réclamé. Vous payerez seulement un tribut annuel proportionné à vos ressources, et vous le verserez entre les mains du gouverneur de votre ville. Il vous est imposé l'obligation de diriger le musulman qui voyage, de faciliter sa marche, de l'héberger le jour et la nuit, de lui fournir des montures. Vous ne vous permettrez aucun acte d'autorité envers les musulmans. Les musulmans, de leur côté, vous instruiront dans la foi et respecteront leurs devoirs envers vous. Ce que vous avez fait vous est pardonné; mais si vous changez, si quelqu'un de vous change ce qui est établi, et si vous ne le livrez pas, l'*aman* vous sera retiré. Celui qui insultera un musulman deviendra sa propriété. Celui qui frappera un musulman sera mis à mort. Cette lettre est certifiée par 'Abd Allah ben Qaïs, 'Abd Allah ben Warqah, et par Açamah ibn 'Abd Allah.

Tel est le récit des habitants de Koufah, qui réclament tout l'honneur de la prise d'Ispahân. Mais ceux de Basrah, d'accord en cela avec plusieurs auteurs de *Sier,* ont une version différente. Ce fut lorsque Abou Mouça el-Asch'ari, disent-ils, se dirigeait sur el-Ahwaz, après le combat de Nehawend, qu'il s'empara d'Ispahân. Il marcha ensuite sur Qoumm, qu'il prit, après un siége assez long. Par son ordre, el-Ahnef ben Qaïs assiégea Kaschân et prit cette ville d'assaut. D'autres disent que 'Omar ben el-Khattab écrivit à Abou Mouça el-Asch'ari pour lui enjoindre d'envoyer 'Abd Allah ben Bodhaïl avec une armée contre Ispahân; qu'en conséquence ce chef entra dans Djey par capitulation, et y établit l'impôt foncier ainsi que la capitation, en laissant aux habitants tous leurs biens, à l'exception des armes qu'ils avaient entre les mains; on ajoute que el-Ahnef ben Qaïs s'empara de *Yahoudieh* et y conclut la paix aux conditions imposées à la ville de Djey. Selon Beladori, la conquête d'Ispahân et de son territoire eut lieu l'an 23 de l'hégire. Le nombre des savants originaires

de ce pays est trop considérable pour qu'on puisse les citer tous. Je me bornerai à nommer ceux dont l'origine me semble bien établie et qui n'ont de notoriété qu'à Ispahân. Tel est l'imam Abou Na'im Ahmed ben 'Abd Allah, descendant de Mohammed ben Youçef el-Benna (البنّا). On lui doit le livre intitulé حلية الاولياء, *La parure des saints*, et d'autres ouvrages. Il est né au mois de redjeb 330, et mort le 22 de moharrem, l'an 430; son tombeau est à مروبن *Meroutin* (?). (Extrait du livre de Yahia ibn Mendeh[1].)

اصبهبذان *Espehboudân*. (Voyez le mot اسبهبد.)

C'est aussi le nom d'une ville où résidaient les rois du Thabarestân; elle est à deux milles de la mer (Caspienne).

اصطخر *Isthakhr*[2].

Le nom d'origine est *Isthakhri* ou bien *Isthakherzi*, en ajoutant un ز. Ville du Fars, dans le III[e] climat. Longitude, 79°; latitude, 32°. C'est un des plus

[1] L'article finit brusquement ici; je suppose que la nomenclature des savants d'Ispahân doit être assez étendue.

[2] Les géographes arabes, pleins de dédain pour tous les monuments antérieurs à la prédication de l'islam, ne donnent aucun détail sur la ville et les fameuses ruines de Persépolis. Bien qu'elles soient parfaitement connues en Europe par les descriptions que les voyageurs en ont faites depuis trois siècles, il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître les légendes qui s'y rattachent et l'aspect qu'elles présentaient au IX[e] siècle de l'hégire. Le récit suivant est emprunté, avec quelques additions, par l'auteur du *Zinet el-Medjalis* à l'auteur du *Nouzhet*, dont les différents manuscrits que nous possédons présentent plusieurs lacunes en cet endroit : «Isthakhr, selon les uns, aurait été bâtie par Keiomurs et, selon les autres, par son fils Isthakhr. Houscheng l'agrandit, et elle fut achevée par Djemschid. On dit qu'elle avait 14 farsakhs de long (depuis Khafrek jusqu'aux limites de Ramdjerd), et 10 farsakhs de large. Elle était défendue par trois forteresses, taillées comme par enchantement dans un rocher élevé qu'on nomme encore *Seh Koumbedân* ou les trois coupoles. C'étaient la forteresse d'Isthakhr, celle de Schekvân et la forteresse brisée (*Qala'i schikesteh*). De nos jours il ne reste que le fort d'Isthakhr et un petit village de cent maisons environ sur le sommet du Schekvân. Djemschid avait construit au pied de la montagne un vaste palais dont les ruines portent le nom de *Tchehl minar*, les quarante minarets. Ce palais était bâti sur une plate-forme carrée, de blocs de granit noir; un des côtés est adhérent à la montagne, les trois autres s'ouvrent sur la plaine. La hauteur de cette plate-forme est de 30 *guez*; chaque bloc n'a pas moins de 3 *guez* de haut et 4 de large. Au centre, est un escalier assez large pour permettre aux cavaliers de le gravir. Sur la plate-forme s'élevait un immense palais dont quelques parties sont encore debout. La salle du trône de Djemschid est soutenue par quatre colonnes de marbre blanc sculpté, mesurant 20 *guez* de haut, et couvertes d'ornements plus délicats qu'on ne saurait en faire sur le

importants districts et l'une des plus belles villes et des plus fortes de la province. On attribue sa fondation à Isthakhr, fils de Thahomurs, roi de Perse, le même que les Persans confondent avec Adam. Voici ce que dit el-Isthakhri : «L'étendue moyenne d'Isthakhr est d'un mille; c'est une des plus anciennes et des plus célèbres villes de la Perse. Elle était la résidence royale avant que Ardeschir eût fait de *Djour* sa capitale. Quelques chroniques disent que Salomon, fils de David, se rendait de Thibériade à Isthakhr dans l'espace d'une journée. Il existe encore une mosquée nommée *Mosquée de Salomon*, et le vulgaire croit que Djem (Djemschid), qui régna avant Zohaq, n'est autre que le Prophète Salomon. La ville est entourée d'un mur qui tombe en ruines; les maisons sont construites en terre ou en pierres et recouvertes de plâtre. *Le pont du Khoraçân* est au dehors de la ville, auprès de la porte qui donne sur la plaine. Quant aux édifices et maisons situés derrière le pont, ils sont d'une construction récente[1]. La ville d'Isthakhr est malsaine, bien que les environs soient salubres.» Elle

bois le plus tendre. S'il faut en croire le *Fars-Nameh*, ces colonnes ne pourront jamais être renversées, et un fragment de ce marbre, réduit en poudre, arrête le sang dans les blessures. Il est certain du moins que cette espèce de pierre n'existe pas en Perse, et on ignore d'où elle a été tirée. Chaque colonne est formée de trois morceaux; mais ils sont réunis avec tant d'habileté qu'on n'en voit pas le joint; chaque morceau doit avoir de 5 à 6 *guez*. En différents endroits on voit Djemschid sculpté dans la pierre; dans l'un, il tient un réchaud à la main et il paraît brûler des parfums en se prosternant devant le soleil; ailleurs, il saisit un lion par le cou, et sa main est armée d'un poignard avec lequel il le frappe. On voit aussi un animal qui ressemble à Boraq, le cheval du Prophète; il a la tête d'un homme, sa barbe est frisée, son front surmonté d'une couronne; il a les pieds et la queue d'un bœuf. Dans cette montagne sont plusieurs sources d'eau chaude, et on y trouve le toutenague de l'Inde, si efficace pour les ophthalmies. On y remarque aussi plusieurs grandes cavernes que le peuple nomme les prisons du vent (*zendâni bad*). — Lors de l'apparition de l'islamisme, les habitants d'Isthakhr se révoltèrent fréquemment, et les musulmans en firent un grand carnage en cet endroit. Sous Samsam ed-Dôoleh le Deïlémite, l'émir Qotoulmisch y conduisit une armée et ruina la ville de fond en comble. L'auteur du *Recueil des maîtres de provinces* croit que ce palais était celui de Houmay, fille de Behmen. D'après le livre intitulé *Siver el-Aqalim*, Configuration des pays, ces colonnes auraient fait partie de la mosquée de Salomon; mais le pauvre auteur qui écrit ces lignes considère ces deux opinions comme fausses, attendu que Salomon n'a jamais visité ni gouverné la Perse. J'ai vu de mes propres yeux les ruines de cet édifice; j'ai très-bien observé l'image de Djemschid adorant le soleil; il m'est donc impossible d'admettre que de pareilles figures aient orné une mosquée consacrée au culte du Dieu unique.» (Extrait du *Zinet el-Medjalis*, 9e partie.)

[1] Les manuscrits du *Mo'djem* présentent ici des leçons incohérentes. J'ai rétabli le texte d'Isthakhri d'après l'édition de Gotha (p. 62).

est à 12 farsakhs de Schiraz; ses montagnes produisent du fer, et à Darabdjerd, qui est une ville du même district, il y a une mine de vif-argent. On compte dans le Fars cinq ou sept districts, et on considère celui d'Isthakhr comme le principal. Avant l'islamisme, les rois de Perse y avaient établi leur trésor. — Selon Edris ben Amran, ses habitants sont les plus généreux des hommes, sans excepter les rois et les princes. Les villes principales sont : Beïdhah (بيضه), Meïboud (ميبُد), Berqouieh (برقويه), Neïriz (نَيْريز) et Yezd (يزد). L'étendue de toute la banlieue est de 12 farsakhs carrés. — Sont originaires de ce pays : Abou Sa'id Haçan ben Ahmed le qadhi, un des principaux imams schaféïtes, très-considéré parmi eux, né en 244, mort au mois de djémadi oul-akher 328; — Abou Sa'id 'Abd el-Kerim ben Thabit, surnommé el-Djizri (الجزرى), esclave affranchi des Ommiades; il est appelé aussi Ibn Haçif et a demeuré à Harrân; — Ahmed ben el-Huçeïn Wanadj Abou'l-'Abbas, le dévot, mort en Égypte en rebi' oul-ewel 330.

الاعلم *Ela'lem.*

Vaste district entre Hamadân et Zendjân, dans le Djebal. Les Persans prononcent *Alemr* (الأمر); mais l'orthographe que j'ai adoptée est celle des écrivains de l'administration. — Le chef-lieu est Dereh-Guzin (دره كزين), patrie du vézir Derguzini (*sic*), ministre de sulthan Mahmoud[1], fils de Melik-Schah (voyez le mot دركزين). Le jurisconsulte 'Abd el-Ghaffar ben Mohammed Abou Sa'id el-Qoumesani était aussi du district d'Ela'lem.

افريدين *Efridin.*

Localité entre Rey et Niçabour.

افشيرقان *Ifschirqân.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw; patrie d'Abou'l-Fadhl el-'Abbas ben 'Abder-rahim, jurisconsulte schaféïte, habile calligraphe et généalogiste.

اقليد *Iqlid.*

Ville du Fars, canton d'Isthakhr; un territoire étendu et bien cultivé en dépend. Plusieurs savants en sont originaires.

[1] Il faut lire : fils de Mohammed, fils de Melik-Schah.

الآنى *Alâni.*

Bourgade du Kurdistân, sous un ciel tempéré; territoire fertile, belles prairies; le gibier abonde dans les environs. (*Nouzhet.*)

أَلْبان *Alabân.*

Ville entre Ghaznah et Kaboul, à deux journées de la première. Ses habitants sont de la secte des Zendiqs (Manichéens) qui fut dispersée par Mochlleb; ils sont restés fidèles aux croyances de leurs pères, mais ils reconnaissent l'autorité du sulthan. Parmi eux se trouvent des négociants, des hommes riches et instruits, qui fréquentent les cours et approchent des rois de l'Inde et du Sind. Chacun de leurs chefs a un nom arabe et un nom indien. (Extrait d'Abou Nasr.)

اللان *Allân.*

Nom d'un vaste pays habité par une population nombreuse et situé près de Derbend, dans les montagnes de Qabq (Caucase); il ne renferme aucune ville importante. Parmi ses habitants il y a quelques musulmans, mais la majorité est chrétienne; ils n'obéissent pas à un roi unique, et chaque tribu a son chef particulier. Leurs mœurs sont grossières, leur caractère est rude et rapace. Le fils du qadhi de Tiflis me racontait le trait suivant : «Un de leurs chefs étant tombé malade, je m'informai de la nature de cette maladie, et on me répondit que c'était une affection de la rate (طحال) (splénite). Dès que j'arrivai près de lui, je le vis saisir un couteau, se faire une grande incision dans le flanc et s'arracher la rate de ses propres mains; mais, ayant lésé dans cette opération un des organes essentiels, il mourut presque aussitôt.» Voici ce que dit 'Ali, fils de Huçeïn (el-Maç'oudi) : «Après le pays de Serir, vient celui des Allâns, dont le roi s'appelle *Kerkendadj* (كركنداج), nom donné indistinctement à tous les souverains du pays, comme celui de Filân-Schah aux princes de Serir. La capitale de son royaume se nomme *Ma'ss* (معص) c'est-à-dire «la religion»; il possède encore plusieurs palais ou maisons de plaisance où il réside successivement. Après l'avénement de l'islamisme et sous les khalifes 'abbassides, les rois des Allâns, païens jusqu'alors, embrassèrent le christianisme; mais, postérieurement à l'an 320, ils ont abjuré cette religion et chassé les évêques et les prêtres que le roi de Byzance leur avait envoyés. Entre ce pays et la mon-

tagne de Qabq, on voit une forteresse et un pont au-dessus d'une large rivière; ils ont été bâtis par un ancien roi de Perse, Isfendiar, fils de Youstasf, fils de Lohrasf; ce prince y laissa une garnison pour empêcher les Allâns d'envahir le Caucase; et, en effet, ils ne peuvent suivre une autre route que celle de ce pont protégé par la forteresse. Celle-ci s'élève sur un rocher à pic; elle est très-fortifiée et ne peut être occupée sans le consentement de ceux qui la possèdent. Au milieu, jaillit une source d'eau douce qui sort du sommet de ce rocher. C'est, en un mot, une des places les plus redoutables qu'on connaisse dans le monde, et les Persans l'ont célébrée dans leurs poésies...... Quand Moslemah, fils d'Abd el-Melik, envahit le pays et en soumit les habitants, il s'empara de cette place et y établit une garnison arabe. Aujourd'hui encore ce sont des Arabes qui l'occupent; ils reçoivent leurs vivres de Tiflis, qui en est à la distance de cinq bonnes journées de marche. Grâce à la situation de cette citadelle, un seul homme pourrait en défendre le passage contre tous les rois de la terre, tant le défilé est étroit, et parce que la route, le pont et la rivière sont commandés par le fort. Le roi des Allâns a environ trente mille cavaliers. » Telles sont les propres paroles d'Ali, fils de Huçeïn[1]; quant aux renseignements donnés en tête de cet article, je les tiens d'une personne qui a parcouru ces contrées.

النجق *Alindjaq.*

Forteresse située dans l'Azerbaïdjân. (Extrait du *Tahqiq.*)

الهد *Alhad*[2].

Petite ville sur les bords de la mer du Thabarestân (Caspienne), à une journée d'Âmol.

اليشتر *Alischter.*

Ville assez importante du Kurdistân, dans un site pittoresque; on y remarque les ruines d'un pyrée construit sous les anciens rois. (*Nouzhet.*)

امويه *Amouyeh.* (Voy. آمل.)

[1] *Prairies d'or*, suppl. ar. n° 714, f. 85 r° et 86. Yaqout, usant de son droit de compilateur, a un peu abrégé le récit de Maç'oudi.

[2] Le *Méraçid* écrit Alhem (الهم).

أُنار *Onar.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân, entourée de cours d'eau et de vergers: elle est située au milieu des montagnes et à 7 farsakhs d'Ardebil, où l'on porte une partie de ses fruits. Elle fut considérée longtemps comme une dépendance de l'*Ibn Pechtegin,* qui possédait Werawi. (Voyez le mot ورازى.) J'ai passé par cette ville.

أُنبابه *Onbabeh.*

Bourg de la province de Rey et du canton de Donbawend (Demavend): dans le voisinage est un autre bourg qui prend le nom de cette montagne. (Voy. دنباوند.)

(ال) انبار *El-Enbar.*

1° Ville voisine de Balkh et chef-lieu du district de Djouzdjanân; elle a été autrefois une des résidences royales; elle est bâtie sur une montagne, et non loin de là coule le fleuve de Merw; son territoire est sillonné de cours d'eau, couvert de jardins et de vignes; ses maisons sont construites en terre. El-Enbar est à un jour de Schebouraqân vers le sud. Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed, qui a transmis la tradition, en est originaire. — 2° Ville sur les bords de l'Euphrate, à 10 farsakhs ouest de Baghdad: longitude, 69° $\frac{1}{2}$; latitude, 32° $\frac{2}{3}$. — 3° Place ou quartier dans le haut de Merw, a donné son nom à Abou Bekr Mohammed ben Haçan el-Enbari.

انبامه *Enbameh.*

Nom d'une forteresse près de Rey.

انبير *Enbir.*

Ville entre Merwer-Roud et Balkh: c'est là que fut tué Yahia, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'Haçan, fils d'Ali, le prince des croyants; mais il est possible que ce soit la même ville que celle désignée plus haut sous le nom d'el-Enbar.

اندان *Endân.*

Bourg près d'Ispahân, patrie d'Abou'l-Qaçem Djaber ben Mohammed, savant docteur qui résidait à Lonbân.

اندَاق *Endaq.*

1° Bourg à 2 farsakhs de Merw (Khoraçân). — 2° Le pont d'Endaq, à 2 farsakhs également de Djoundi-Schabour (Khouzistân).

اندِجن *Endidjan.*

Grande et célèbre forteresse, dans les montagnes de Qazwin et le district de Tharem.

اندَخود *Endekhoud.*

Ville du Khoraçân, entre Balkh et Merw, du côté de Serakhs. Le nom ethnique est *Enkhodi* (انخدى), ou simplement *Nakhdi* (نخدى); ce dernier surnom est porté par Abou Ya'qoub Youçef ben Ahmed el-Louloui en-Nakhdi, jurisconsulte instruit, qui donna la licence à Abou Sa'd; il mourut dans cette même ville après l'an 533.

اندَراب *Enderab.*

Ville du Khoraçân, entre Ghaznin et Balkh, où se trouve un atelier de fabrication pour l'argent qu'on retire des mines de Bendjhir. (Voy. بنجهير.) Les caravanes passent par là en allant dans le Kaboul. On la nomme aussi *Enderabeh*. C'est une ville bien bâtie et florissante, qui a donné son nom à plusieurs savants. Abou Zerr Ahmed ben 'Abd Allah Termedi, bien que né à Termed, est nommé aussi *Enderabi* parce qu'il exerça les fonctions de juge dans cette ville.

اندَرابه *Enderabeh.*

Bourgade à 2 farsakhs de Merw, où sulthan Sandjar, fils de Melik-Schah le Seldjouqide, fit bâtir un palais et plusieurs autres édifices; lorsque j'y ai passé, ces monuments et le bourg lui-même tombaient en ruines. Ahmed el-Kazerouni (?) en est originaire.

اندغَن *Endeghen.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw, dans la région supérieure de cette province, patrie d''Abbad ben Ased, célèbre par sa piété et contemporain d'Ibn el-Mubarek.

أُندكان *Ondekân* (ou *Endekân*).

1° Bourg voisin de Serakhs; on y voit le tombeau d'Ahmed el-Khammari, le Dévot. — 2° Bourg près de Ferghana.

اندمان كوه *La montagne d'Andemân.*

C'est une forteresse de la province d'Herat; on la nomme aussi Iskelendjeh. (*Tahqiq.*)

اندوان *Endewân.*

C'est une des principales bourgades qui avoisinent Ispahân: elle dépend du district de Qohab.

أَنَسْاباذ *Anasâbâd.*

Nom d'une bourgade du canton d'el-A'lem, province d'Hamadân, entre cette ville et Zendjân, dans le voisinage de Derguzin. On prétend que le célèbre vizir qui porte le surnom de *Derguzini* en est originaire. (Voyez le mot درگزين.)

انقلقان *Enqoulqân.*

Bourg près de Merw, patrie de Mothaher ben el-Hakem Abou 'Abd Allah el-Enqoulqâni, élève de Moslem, fils d'el-Haddjadj. On écrit aussi انكُلكان.

أَوْبَر *Awbar.*

Bourg aux environs de Balkh, patrie d'Abou Hamid Ahmed ben Yahia, mort au mois de schawal 305, à l'âge de soixante et quatorze ans.

أَوْبه *Awbah.*

Bourg voisin d'Herat, où sont nés : le jurisconsulte 'Abd el-'Aziz, mort en 428; — Abou Mansour el-Awbahi, mort en 403; — Abou Atha Isma'îl ben Mohammed el-Herawi; — 'Abd el-Medjid Abou Sa'd ben Isma'îl el-Qaïsi, du rite hanéfite, qui fut qadhi du pays de Roum. Il étudia le droit dans la Transoxiane auprès de Barzoui et d'autres maîtres distingués. Il le professa lui-même à Baghdad, Basrah, Hamadân, et dans le pays de Roum; il mourut à Kaïçarieh, au mois de redjeb 537. On lui doit des traités sur les principes et les développements du droit, des épîtres, des sermons, des traditions et des poésies.

اوجان Avdjân.

Ville de l'Azerbaïdjân, IVe climat; dans d'anciens diplômes elle est inscrite comme dépendance du canton de Mehranroud, ce qui est une erreur; elle fut fondée par Bijen, petit-fils de Goudurz, et reconstruite par Ghazân-Khân, qui la nomma *la ville de l'Islam*, et l'entoura d'un mur de trois mille pas. Son climat est froid; elle est alimentée par les sources du mont Sehend et produit du blé et des légumes; mais on n'y récolte ni coton, ni fruits. Ses habitants sont blancs et suivent le rite de Schafey; on y voit aussi quelques chrétiens. Elle paye au fisc 110,000 dinars. Quelques fermes des environs, administrées par les agents du pouvoir, donnent d'excellent froment; elles forment avec le revenu de la ville le waqf nommé *Ghazâni*. Serisân et Djenqân sont les principales bourgades de ce canton. (*Nouzhet.*)

اوذ Oud.

1° Ville du pays d'Errân conquise par Suleïmân ben Reby'ah. — 2° Forteresse connue près de Qazwin. Selon Nasr, l'orthographe de ce nom est *Oudou* (اودو).

أور Our.

Canton de Ram-Hormuz, dans le Khouzistân, comprenant des villages et des jardins.

اوه Avah.

Bourgade entre Zendjân et Hamadân[1]. Elle a donné naissance au vertueux scheikh Abou 'Ali Haçan ben Ahmed el-Awaqi (الاوقى). J'ai rencontré ce saint

[1] La ville d'Avah, dit Mustôfi, est le chef-lieu d'un canton de quarante villages compris dans le district de Savah. Le climat est tempéré, le sol produit du blé, du coton et de bons fruits. La ville, dont l'enceinte est d'environ cinq mille pas, renferme plusieurs glacières; elle est en outre arrosée par la rivière nommée *Gav-Maça* (كاو ماسا). Le même géographe parle encore de cette rivière dans un autre passage du *Nouzhet* (fol. 753). Elle est formée par deux bras dont l'un sort du mont Arvend (Elvend) et l'autre du mont Rasvend. Elle se dirige ensuite vers Hamadân et Savah; entre celle-ci et Avah, elle rencontre une digue construite par Saheb Saïd, le Courtier, et forme un lac; le surplus de ses eaux suit le canal creusé par l'ordre de l'atabek Sehirguer, passe par Haftad Boulân et se perd dans les sables. Avah est une des premières villes de la Perse qui adoptèrent le schisme; elle possédait au dire de Nour Allah Schoustari deux collèges nom-

personnage à Jérusalem; il avait renoncé au monde et donnait tout son temps à la récitation du Koran, en se tournant du côté de la mosquée *el-Aqça*. Je lui demandai quel était son pays; il me répondit : «Je suis d'un endroit nommé Awah, et Selefi el-Hafez, mon maître, m'a appris que la lettre ق doit être ajoutée au nom de relation de cette ville; voilà pourquoi je me nomme *el-Awaqi*.»

أَهْر وأَهْرِج *Ahr* ou *Ahridj*.

C'est une ville de l'Azerbaïdjân très-florissante[1] malgré son peu d'étendue; elle est entre Ardebil et Tebriz, et le prince qui la gouverne se nomme *Ibn Pechtegin* (ابن پشتكين). Elle a produit plusieurs docteurs éclairés. Deux jours de marche la séparent de (وراوى) *Werawi*, autre ville de cette contrée. — J'ai connu un homme très-docte de l'Azerbaïdjân, 'Omar ben el-Haçan *el-Mounschi*, auteur d'un recueil de petits traités (رسايل), lequel, dans ses écrits, donnait à la ville d'Ahr le nom de *Ahridj* (اهرج); je crois qu'il en était originaire. Son fils 'Abd el-Wehhab a hérité de son talent et de sa science.

(ال) أَهْوَاز *Ahwaz*.

Ce mot est le pluriel de هوز dont la forme primitive est حوز. Les Persans, en l'employant, lui ont fait perdre complétement sa physionomie première. Comme ils n'ont pas dans leur langue de son équivalent à celui de notre lettre ح, toutes les fois que cette lettre se présente ils la confondent avec le ه; c'est ainsi qu'ils prononcent les mots *Mohammed* ou *Haçan* comme s'ils étaient écrits مهمّد et هسن. Les Arabes, entraînés par l'usage, ont adopté cette prononciation. D'ailleurs, le nom arabe الاهواز n'a été employé qu'après la conquête musulmane. Antérieurement, le nom de cette contrée était *Khouzistân*[2].

més 'Yzz el-Mulki et 'Arab-Schah, d'où sont sortis plusieurs docteurs; on y voyait aussi les tombeaux de l'imam 'Abd Allah Mouça et de ses deux fils; cette ville, ainsi que Savah, fut détruite par les Mongols. (Voyez les mots آبه et ساوه.)

[1] Cette ville avait beaucoup perdu de son importance sous les Mongols. Mustôfi dit que son territoire, bien arrosé par des sources et par une petite rivière qui sort des monts Schebguir, produit du blé et quelques fruits. Trente villages en dépendaient et son revenu était, tout compris, de 15,000 dinars. Mohammed Medjdi, qui y passa au milieu de l'été, dit avoir beaucoup souffert du froid à cause de la violence des vents d'est et de nord qui y règnent sans interruption. (*Zinet.*)

[2] Ce nom, dans les trois manuscrits, est tantôt écrit avec un *ra* ر et tantôt avec un *za* ز; mais, d'après les preuves étymologiques données par l'auteur, il n'est pas douteux que la forme *Khouristân* ne soit due

Il y a encore dans ce pays plusieurs localités dont le nom est dérivé de *Houz* (حوز); telle est la ville de *Howaïzeh des Beni-Sa'd* (حويزه بنى سعد) et d'autres. Le nom d'el-Ahwaz s'étend à toute la contrée; mais aujourd'hui les habitants le donnent en particulier à la ville de *Souq el-Ahwaz* (سوق الاهواز). — Abou Mansour el-Azhari, sur l'autorité de *Schemer ben Hamdoueïh* (شمر بن حمدويه), dit que le mot حوز s'applique à un homme qui, prenant possession d'une terre, la borne et la limite, afin qu'il soit bien constaté qu'elle est sa propriété. J'ai lu depuis dans le livre d'eth-Thawri (الثورى) que le nom primitif était *Houz-Muschir* [1] (هوز مُشير) dont on a fait depuis الاخواز et, enfin, après la conquête musulmane, الاهواز. On retrouve cette prononciation dans ce distique du poète el-'Arabi (mètre *bassith*):

لا ترجعنّ الى الاخواز ثانيةً وقعقعانَ الّذى فى جانب السوقِ
ونهر بطّ الّذى امسا تؤرّقنى فيه البعوض بلسّب غير تصفيق

Ne va pas deux fois à el-Akhwaz; fuis le tumulte qui règne dans son marché. || Fuis ce fleuve, du nom de Bath, près duquel les moustiques me dévorent, tous les soirs, sans que leur bourdonnement m'annonce leur piqûre.

El-Ahwaz, dit Abou Zeïd, était autrefois nommé *Hormuz-Schehr* (هرمز شهر). C'est le canton principal (du Khouzistân) duquel tous les autres dépendent. On lit dans d'anciens ouvrages que Sabour bâtit deux villes dans le Khouzistân. Il donna à l'une le nom du Dieu tout-puissant, et, à l'autre, son propre nom. Il les réunit ensuite sous un nom commun, qui était, *Hormuz-dad-Sabour*, c'est-à-dire, donné par Dieu à Sabour. Les Arabes l'appelèrent *Souq el-Ahwaz* parce qu'elle était le centre du commerce qu'ils faisaient avec ce pays; ils dirent aussi *Souq el-Akhwaz* (سوق الاخوار), le marché des Khouz, parce que Khouz est le nom de ses habitants. D'autres disent que le fondateur de cette ville fut Ardeschir, qui lui donna le nom de *Hormuz-dad-Schir*.

On lit dans le *Kitab el-'Ayn* (كتاب العين): « El-Ahwaz est le nom de sept cantons enclavés entre Basrah et le Fars; mais ce pluriel est collectif et l'on ne peut nommer l'un de ces cantons هوز au singulier. D'après Ptolémée, sa

uniquement à la négligence des copistes. Les mêmes variantes se retrouvent dans le Livre des climats (cf. édit. de Gotha, p. 51 et suiv. ainsi que la carte annexée à ce chapitre). M. Reinaud a signalé la même erreur dans le texte d'Abou'l-Féda ou des auteurs plus anciens cités par ce géographe. (Voy. texte arabe, p. 311.)

[1] Cette leçon, bien que confirmée par le manuscrit d'Oxford, me paraît fautive, et je

longitude est 84°, et sa latitude 35°. » — D'après l'auteur du *Zidj*, el-Ahwaz est dans le IIIe climat; sa longitude ouest est 75°, et sa latitude sud est 32°; Souq el-Ahwaz en est le chef-lieu. Les habitants de ce pays sont connus pour leur avarice, la lourdeur de leur esprit et la bassesse de leurs inclinations. Un an de séjour parmi eux suffit pour alourdir l'intelligence et dégrader le caractère de l'homme le mieux doué. La fièvre y règne constamment; aussi ne voit-on que visages jaunes et décharnés. C'est ce qui faisait dire à Moghaïrah ben Suleïman : « La terre d'el-Ahwaz, c'est du cuivre qui produit de l'or, et celle de Basrah, de l'or qui produit du cuivre. » Les cantons de l'Ahwaz sont : 1° Souq el-Ahwaz; — 2° Ram-Hormuz; — 3° Eïdedj; — 4° 'Asker-Mokrem; — 5° Touster; — 6° Djoundi-Sabour; — 7° Sous; — 8° Sourraq; — 9° Nehr-Tira; — 10° Menader. — L'impôt foncier (kharadj), établi par les Arabes, est de 30 millions de drachmes. Les rois de Perse prélevaient un impôt de 50 millions de drachmes du poids d'un miscal[1]. — Voici les renseignements que donne Mo'çer ben Moehlel : « Plusieurs rivières arrosent cette province; la principale est celle de Touster, ainsi nommée parce qu'un bras important de cette rivière traverse la ville. Sur cette rivière est un pont élevé qui soutient une vaste mosquée. Au bord de la rivière, on voit des moulins à vent et hydrauliques d'un travail remarquable. L'eau de cette rivière est rougeâtre au moment du flux; elle se jette dans la mer du côté de Baçiân. — Une autre rivière est le *Mousriqân* (مسرقان). C'est aussi un bras du fleuve de Touster; il traverse 'Asker-Mokrem. Son eau blanchâtre pendant la marée basse augmente encore de blancheur au moment du flux. Le sucre qui est produit par cette localité est le meilleur de l'Ahwaz. Sur la grande rivière de Touster est une écluse (شاذروان) en pierre de taille et d'une construction très-remarquable; elle est destinée à répartir les eaux dans le pays. En face, est la mosquée d''Ali, fils de Mouça er-Ridha, construite par cet imam, lorsque chassé de la Mecque il se rendait dans le Khoraçân. Enfin une autre rivière, connue sous le nom de *Schour-Âb*, eau saumâtre, coule sur la frontière orientale. On voit près de là des débris de monuments qui datent des Khosroès. » — La conquête

suis convaincu par ce qui suit qu'il faut lire *Hormuz-Schir* هرمز شير ou plutôt *Hormuz-Schehr*.

[1] Ce passage paraît être emprunté à Ibn Khordadbeh (ms. de la Bibl. Bodl. fol. 28). Cependant cet ancien géographe ne nomme que sept cantons dans l'Ahvaz et ne fait pas mention de Eïdedj, 'Asker-Mokrem et Touster, qui ne formèrent sans doute que plus tard trois cantons particuliers.

de l'Ahwaz, au dire de quelques-uns, fut faite par Horqous ben Zoheïr (حرقوس بن زهير) envoyé par 'Otbah ben Ghazwan, gouverneur de Basrah. Mais, d'après Beladori, ce fut Moghaïrah ben Scha'abah qui prit Souq el-Ahwaz lorsqu'il commandait à Basrah, après le départ d'Otbah, à la fin de l'an 15 ou au commencement de l'an 16 de l'hégire. Il combattit le *Biravin*, qui était le chef de la ville (البيروان دهقانها), puis il conclut la paix; mais après son départ, les habitants se révoltèrent. Abou Mouça el-Asch'ari, nommé à Basrah par 'Omar après Moghaïrah, prit Souq el-Ahwaz de vive force ainsi que Nehr-Tira; il commandait lui-même cette expédition (l'an 17), et il fit un grand nombre de prisonniers. Mais 'Omar lui écrivit pour lui rappeler que les musulmans n'étaient pas en mesure de cultiver eux-mêmes le pays et qu'il devait relâcher les prisonniers, en se contentant d'établir le kharadj. Abou Mouça acheva ensuite la prise du Khouzistân, ainsi que nous le raconterons plus tard. (Voyez le mot خوزستان.) — «Les habitants de l'Ahwaz, dit Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni, sont d'un caractère vil et d'une avarice sordide; mais personne ne se résigne mieux qu'eux à l'émigration. Il est impossible de citer une ville où l'on ne rencontre pas quelques-uns de ces hommes, attirés là par leur cupidité et leur amour du gain. Cependant les arts, les sciences, les études religieuses leur sont tout à fait inconnus. Ce climat est mortel pour les étrangers. On ne voit pas sur une seule figure le coloris de la santé. Le reste de la terre serait exempt de peste et de maladie qu'on trouverait encore la fièvre dans l'Ahwaz. — On sait qu'en général la fièvre quitte le malade et reparaît sous l'influence des humeurs malignes qui sont dans le corps; mais les fièvres de l'Ahwaz sont permanentes, parce qu'elles ne sont pas occasionnées par un excès de nourriture ou une pesanteur de l'estomac, mais par la nature même du pays. La ville de Souq el-Ahwaz est remplie de vipères qui se glissent dans les vêtements et pénètrent dans toutes les demeures; les maisons, les cimetières sont aussi couverts de sauterelles. Enfin, ce qui est pire encore que ces deux fléaux, on y voit d'énormes scorpions dont le venin est mortel et qui traînent leur queue à terre au lieu de la relever comme font en général ces reptiles. Ce n'est pas tout : la ville est entourée de marais et d'étangs dont l'eau est stagnante. Les ruisseaux qui arrosent l'intérieur de la ville se mêlent à l'eau de la pluie, aux égouts et aux latrines, et se changent en cloaques sous l'action du soleil. Les vapeurs qui en sortent se condensent au-dessus de la montagne où sont les sauterelles, et qu'on nomme *sakhrieh* (صخرية), puis elles se répan-

dent en miasmes délétères qui, combinés avec les exhalaisons fétides des marais voisins, font de cette ville et de ce ciel un foyer d'infection. Des vieillards de l'Ahwaz racontaient qu'ils avaient souvent entendu dire à des sages-femmes que plusieurs enfants étaient déjà atteints de la fièvre en venant au monde. Une autre circonstance augmente l'insalubrité de cette ville. Le pain de riz est la nourriture ordinaire des habitants; ce pain n'étant bon que lorsqu'il est chaud, ils le font cuire par petites portions dans leurs maisons, et on peut évaluer à cinquante mille le nombre des fours qui y sont constamment en combustion. Qu'on juge de ce que doit être une ville où l'ardeur de ces fournaises se combine avec un ciel de feu. — Le pays produit beaucoup de gypse[1], et les habitants sont convaincus que c'est un reste des eaux du déluge pétrifiées. — Le sucre y est excellent; les fruits ne sont pas dangereux. Dès qu'un parfum est porté dans ce pays, il s'évapore et perd tout son arôme. » — Parmi les docteurs connus qui y sont nés, il faut citer : 'Abd Allah ben Ahmed el-Djewaliqi, le qadhi, désigné sous le nom de *'Abdân* عبدان; il se rendit à Damas vers l'an 240. Abou 'Ali Niçabouri dit n'avoir jamais connu un homme doué d'une mémoire aussi surprenante. 'Abdân savait cent mille hadis, et tel était le zèle qu'il avait pour l'étude de la tradition, qu'il fit dix-huit fois le voyage de Basrah pour y recueillir un hadis enseigné par Eyoub es-Sikhtiâni; il est né en 220, et mort à 'Asker-Mokrem au commencement de l'an 306.

ايج *Ydj.*

Ville entourée de jardins et très-florissante[2]; elle est à l'extrémité du Fars, près de l'île de *Kisch,* où se portent les excellents fruits qu'elle produit. Elle est du canton de Darabdjerd, et les Persans la nomment *Eig* (ايك). — Patrie

[1] Je lis جص par conjecture.

[2] Les auteurs persans disent que cette ville est le chef-lieu du pays des Schebankareh. C'était jadis un petit village que Hasnouyeh convertit en ville sous les Seldjoukides; c'est une place forte sur le sommet d'une montagne, et il est facile de s'en emparer en détournant la petite rivière qui l'alimente; au pied de la montagne est le bourg de Zergân, dont l'eau est saumâtre; cependant il produit du blé, du coton et des dattes. Ahmed Razi ajoute qu'on fabrique dans ce pays des arcs qui ont une grande réputation. Il cite parmi ses habitants le poëte 'Arif et le juge 'Adhed ed-Din 'Abd er-Rahman, fils de Rokn ed-Din, ami du célèbre vézir Rachid ed-Din et auteur d'un commentaire sur le *Mokhtasar* d'Ibn Hadjib, d'un livre de logique intitulé *Feraïdi Gayathiè,* etc. Ce même écrivain est cité avec éloge dans le *Tarikhé-Guzideh.*

d'Abou Mohammed 'Abd Allah ben Mohammed le Grammairien, contemporain d'Ibn Doreïd.

ايذَج *Eïdedj.*

Nom d'un canton et d'une ville[1] entre le Khouzistân et Ispahân. C'est la principale ville et la plus grande de ce canton. Elle est au milieu de montagnes où tombe une neige abondante qu'on porte à el-Ahwaz et aux environs. Les habitants boivent l'eau de la fontaine de *Scha'b Suleïmân* (شعب سليمان), et c'est la pluie qui alimente leurs champs. Les melons d'Eïdedj sont très-abondants et excellents. Le pont de cette ville est une des merveilles du monde. Il est construit avec des blocs de rochers et jeté sur un ravin desséché d'une profondeur effrayante[2]. Les tremblements de terre sont fréquents; mines nombreuses. Le sol produit une espèce d'alcali (عاقر) très-efficace contre les douleurs de goutte. On voit dans cette ville un temple du feu qui a servi au culte des Mages jusqu'au siècle du khalife Haroun er-Reschid. A deux farsakhs de là, est un gouffre que l'on appelle *la bouche du portier* (فم البوّاب). Quand un homme ou une bête de somme y tombent, ils périssent aussitôt; mais ce qui est singulier, c'est que le corps, au lieu d'être englouti d'abord par l'eau et ballotté par les vagues, flotte tranquillement sur la surface et est porté ainsi jusqu'au Chatt el-'Arab. Le kharadj de ce canton est perçu un mois avant le nouvel an ou *nourouz* persan, ce qui est contraire à l'usage adopté généralement pour la perception de cet impôt. Il est prélevé sur la canne à sucre, principale production de l'Ahwaz, à raison de quatre cannes sur dix. Le sucre s'y fabrique comme dans le Moukrân et le Sedjestân. — « Le nom d'Eïdedj, dit Abou Sa'd, est donné à deux endroits différents; l'un désigne une ville du Khouzistân, d'où sont originaires plusieurs descendants de Mehdi, fils de Mansour, tels que Abou Mohammed Yahia ben Ahmed. On cite encore le savant Abou'l-Qaçem ben el-Huçein; — Ahmed ben Abi Hamid; — Ahmed ben Behram; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben el-Huçein, etc. — L'autre Eïdedj est une bourgade près de Samarcande, dans la montagne, où est né Abou'l-Huçeïn

[1] Eïdedj, d'après Mustôfi, est une des principales villes du petit Lour; située dans un pays chaud et malsain, elle est cependant très-abondamment pourvue d'eau parce qu'elle n'est qu'à 5 farsakhs de montagnes toujours couvertes de neige. Voyez sur les ruines de cette ville, maintenant déserte, les intéressantes recherches archéologiques de M. Layard sur le Khouzistân (*Journal of the royal geogr. Society of London*, t. XVI).

[2] Voyez sur ce pont l'article قنطرة خرّزاذ.

Mohammed el-Eïdedji, mort en 387, ainsi que le dit Edrissi dans son histoire de Samarcande. »

ایران شهر *Irân-Schehr* et ایران *Irân.*

« Ce nom, dit Abou'r-Rihan el-Kharezmi, désigne l'Iraq, le Fars, le Djebal et le Khoraçân. » — Les Persans le font dériver d'*Irfakhschad* (ارفخشد), fils de Sam, fils de Noé[1]. Quant au mot *schehr,* il signifie ville ou pays; ce nom composé veut dire pays d'Irfakhschad. — D'après Yezid ben 'Amr el-Faressi, l'Iraq était assimilé au cœur du monde; aussi on le nommait *Dili Irânschehr,* c'est-à-dire, le cœur de l'Irân, et l'on considérait l'Irân comme le climat intermédiaire du monde. — Au dire d'Asma'yi, cité par Hamzah, l'Iraq avait été, en effet, nommé *Dili Irânschehr;* les Arabes ont conservé une partie de ce nom en l'altérant un peu, et en ont fait l'*Iraq.* Les Persans qui, sur la foi du livre *Abestaq* (Avesta), considèrent Thahomurs comme le premier homme et le premier roi de Perse, disent qu'il partagea le monde entre les grands de son royaume. Les enfants d'Irân, fils d'Aswad (اسود), fils de Sam, fils de Noé, étaient au nombre de dix; à savoir : Khoraçân, Sedjestân, Kermân, Mokrân, Ispahân, Guilân, Sebdân, Djordjân, Azerbaïdjân et Arménân. Chacun d'eux reçut en

[1] Le plus grand désaccord règne parmi les historiens persans sur le roi qui portait le nom d'Irân; les uns croient que ce fut Thahomurs, les autres Houscheng; mais l'opinion la plus générale attribue le nom d'Irân à Iredj, fils de Feridoun. C'est ce que dit Hamd Allah Kazvini dont l'extrait suivant servira à combler les lacunes du Mo'djem. « L'Irân est borné, à l'est, par le Sind, le Kaboul, Saghaniân, la Transoxiane, et le Kharezm jusqu'aux frontières de Sab'in et des Borghaz; à l'ouest, par Errân, dans le pays de Roum, Fekfour, Sis et la Syrie; au nord, par l'Arménie, le pays des Russes, des Alâs, des Tagazgaz, Circassiens et Borthas, le désert de Qiptchaq et le pays des Francs. C'est la forteresse d'Alexandre (Derbend) et la mer Caspienne qui séparent la Perse de ces contrées; enfin, elle est limitée, au sud, par le désert de Nedjd sur la route de la Mecque; ce désert est borné, à gauche, par la Syrie, et à droite, par le golfe Persique, qui se réunit à l'Océan indien. » Le même auteur prouve combien a été rapide la décadence de son pays, en faisant la statistique des revenus publics à diverses époques. Suivant le *Mesalik el-Memalik,* l'an 18 du règne de Khosrou Perviz correspondant à l'année de la naissance de Mahomet (20 avril 571 de J. C.), l'impôt était de 4 millions, 20,000 dinars d'or équivalant à plus de 7 millions du temps des Mongols. Sous Melik-Schah, il était encore de 15,000 tomans d'or (soit 50,000 tomans mongols). Les louables efforts que fit Ghazân Khân pour régénérer la Perse portèrent le chiffre du revenu à près de 2,100 tomans; mais les désastres qui suivirent ce règne entraînèrent ce revenu au-dessous de 1,000 tomans, à l'époque où Mustôfi écrivait sa Cosmographie (730 de l'hégire).

partage le pays qui porte son nom et dont la réunion forme l'*Irânschehr*[1]. — D'autres disent que Féridoun partagea son royaume entre ses trois fils : à Selm ou Scherm (سلم اى شرم), il donna le pays des Arabes, et les rois du pays de Roum sont de sa race; — à Irânschehr, nommé aussi Iredj (ايرج), il donna Babylone et le Sewad, qui prit le nom d'Irânschehr, c'est l'Iraq, le Djebal, le Khoraçân et le Fars; il fut le père des Khosroès; — Thouh (طوج), que l'on nomme aussi Thoudj (طوج) et Thous (طوس), eut les pays de l'Orient; les rois des Turcs et de la Chine descendent de lui. Un de leurs poëtes a indiqué ce partage dans les vers suivants (mètre *remel*) :

وقسمنا ملكنا فى دهرنا   قسمة اللحم على ظهر وضم
فجعلنا الروم والشام الى   مغرب الشمس الى الغطريف سلم
ولطوج جعل الترك له   فبلاد الترك يحويها برغم
ولايران جعلنا عنوة   فارس الملك وفزنا بالنعم

Nous avons, dans notre siècle, partagé notre royaume, comme la viande est partagée sur l'étal; || nous avons donné Roum et la Syrie jusqu'à l'Occident au généreux Selm; || à Thouh, nous avons donné le pays des Turcs insoumis; || pour Irân, nous avons conquis le royaume de Perse, et nous avons multiplié nos bienfaits.

Beladori dit que le mot *Irânschehr* désigne Niçabour, les deux Thabès, Herat, Bouschendj, Badeghis, et la ville de Thous qu'on nomme aussi Thaberân. — Quant au nom d'*Irân*, que l'on rencontre souvent dans les poésies persanes, il n'est que l'abréviation du nom précédent.

ايراياد *Irayad.*

Les Persans la nomment aussi *Iraveh* (ايراوه); bourgade à 15 farsakhs de Thabès, sur le sommet d'une montagne; elle possède une citadelle; autour de la ville sont des champs et des jardins où croissent le palmier, la vigne, le pommier, et autres arbres fruitiers. Cette bourgade est bien arrosée, elle est riche et d'un aspect charmant. On y voit un couvent de soufis où se trouve un mausolée surmonté d'une coupole. C'est le tombeau de Scheikh Abou Nasr el-Irayadi, mort après l'an 500. Les gens de ce pays lui attribuent plusieurs

[1] Ce passage, jusqu'aux vers inclusivement, semble avoir été emprunté à Ibn Khordadbeh avec quelques légères additions (ms. de la Bibl. Bodl. 433, fol. 30); je m'en suis servi pour rétablir cette importante citation poétique, qui est défigurée dans les manuscrits du *Mo'djem*.

miracles et montrent encore une source d'eau vive qu'à leur demande le pieux anachorète fit jaillir d'un rocher.

ايراهستان *Irahistân.*

« Le rivage de la mer, dit Hamzah, se nomme en persan *Irah* (ايراه); c'est pour cette raison que *Sif,* canton d'Ardeschir-Khourreh dans la province du Fars, est appelé Irahistân[1], à cause de sa proximité de la mer; ses habitants sont nommés *Irahïch* (*sic*) (ايراهيّة). Les Arabes ont formé le mot *Iraq* de ce nom. »

ايرج *Iredj.*

Gros bourg du Fars sur un rocher dans lequel les habitants ont taillé leurs maisons[2]. (*Nouzhet.*)

ايغاران *Igharân.*

Ce mot est le duel d'Ighar et s'applique en particulier aux deux villes de *Keredj* et de *Bordj.* (Voyez ces noms.) Ighar, qui signifie radicalement, se prémunir contre un danger, se retrancher, etc. a une acception particulière qui est indiquée par Ibn Schoraïh. Il s'applique à une ville ou à une propriété qui, moyennant une certaine somme stipulée une fois pour toutes et payée chaque année directement au sulthan, est exemptée de la visite et du contrôle des percepteurs du fisc; les deux villes en question jouissaient de ce privilége. On a prétendu qu'Abou Témam ou Bokhteri avaient obtenu la concession de l'une des deux; mais j'ai compulsé plusieurs biographies de ces deux poëtes, et je n'y ai pas trouvé la confirmation de ce fait. Ce qui est avéré, c'est qu'Abou Témam exerçait, au moment de sa mort, les fonctions de chef du *Berid* (postes) de Mossoul, qu'il devait à l'intérêt que lui portait Haçan ben Weheb.

ايغان *Ighân.*

L'un des cinq villages nommés بنج ديه (voyez ce nom), où sont nés : Abou'l-

[1] D'après Mustôfi, cette localité est située dans un désert aride qui ne produit que des palmiers. Les habitants vivent du fruit de leur brigandage, et comme l'ardeur du climat empêche les étrangers d'y séjourner au delà de trois mois, il est impossible de réprimer les désordres de cette peuplade. (Ms. 139, fol. 647.)

[2] Ce rocher, dit ailleurs Mustôfi, est fortifié jusqu'à la moitié de sa hauteur, et on peut y soutenir un siége. (Fol. 661.)

Fath 'Abd er-Rahman ben Mohammed el-'Othmani, né en 470, mort en 546 ou 547; — Abou 'Amr el-Fadhli, le Soufi, mort à Schadbakh, l'an 561.

ايك *Eïg*. (Voyez le mot اٰيج.)

اَيْوان *Eiwân*.

Nom du palais de Kosroès à Medaïn. On dit que plusieurs rois de Perse ont contribué à son achèvement. J'ai visité les ruines de ce palais, l'un des plus grands et des plus beaux du monde; une seule voûte est restée debout; elle est en briques cuites, et chaque brique a une coudée de longueur sur un pan d'épaisseur. — Voici ce qu'en dit Hamzah ben Haçan : « J'avais lu dans le livre traduit par Ibn el-Moqaffa' que le palais de Medaïn fut élevé par Sabour ben Ardeschir[1]; mais le *Grand Moubed Amid, fils d'Aschouahi* (آميد بن اشوهشت), m'a affirmé qu'Ibn el-Moqaffa' s'était trompé, attendu que le palais de Sabour a été détruit par Abou Dja'far Mansour, et que celui dont on voit les débris est dû à Kosroès *Eberwiz* (Perviz). On dit, en effet, que Mansour, lorsqu'il fonda la ville de Baghdad, fit part à Khaled ben Barmek de son projet de démolir l'Eiwân, afin d'en utiliser les matériaux au profit de la ville. Khaled chercha à l'en dissuader. Mansour l'accusa de sympathie pour la Perse. — « Mon intention, dit Khaled, n'est point celle que me prête l'*Émir des maudits* (*sic*), mais je trouve que ce palais imposant parle en faveur de la religion et du peuple qui ont pu soumettre une nation aussi éclairée et aussi puissante. » — Mansour ne tint

[1] L'opinion la plus répandue en Perse en attribue la fondation à Enouschirvân *le Juste*. « Ce palais, dit Mustôfi, construit en briques et en mortier, était un des édifices les plus grands de la terre; il s'élevait sur une plate-forme de 150 coudées de long sur une largeur pareille; il était précédé d'une cour longue de 80 coudées et large de 25. Tout autour régnaient des monuments dignes de la grandeur et de la magnificence de l'Eiwân. » On sait qu'une légende, qui a cours dans tout l'Orient, dit que ce splendide témoignage de la puissance des Kosroès s'écroula le jour où Mahomet vint au monde (571). L'auteur d'un petit traité de cosmographie intitulé *Tohfet el-Albab*, qui renferme quelques renseignements précieux au milieu des contes les plus puérils, Mohammed, fils d'Abd er-Rahim el-Moukri, visita les ruines de Medaïn l'an 544 de l'hégire, et voici la description qu'il en fait : « L'Eiwân de Kosroès est bâti en briques cuites et en ciment, sa largeur est de 30 pas et sa longueur de 66 pas; l'élévation de sa voûte est environ de 70 coudées, et la hauteur de l'édifice jusqu'à l'extrémité de la corniche est de 150 coudées. Le jour où notre saint Prophète vint au monde, le sommet de ce palais se fendit dans le sens de sa largeur, et quatorze créneaux furent renversés. » (Ms. ar. 580, ancien fonds, fol. 45 v°.)

aucun compte de cet avis et fit commencer la démolition; mais il vit bientôt que les dépenses qu'elle nécessitait dépasseraient de beaucoup les avantages qu'il en retirerait, et il voulut suspendre les travaux. — « L'*Émir des hypocrites* (*sic*), s'écria alors Khaled, doit maintenant achever la démolition de ce palais pour qu'il ne soit pas dit qu'il n'a pas su renverser ce qu'un autre avait élevé, bien qu'il soit plus facile d'abattre que d'édifier. » C'est alors, ajoutait le Moubed, que fut complétée la ruine de l'édifice de Sabour. — D'autres prétendent que Khaled n'eut pas égard aux désirs de Mansour et qu'il laissa ce palais debout. — J'ai souvent entendu raconter l'anecdote suivante : Lorsque le Kosroès voulut élever le palais, il fit acquérir toutes les maisons des alentours, en séduisant les propriétaires par une indemnité considérable. Une pauvre vieille qui avait sa masure dans les environs refusa obstinément de la vendre, et à toutes les instances qu'on lui fit elle répondit : « Je n'échangerais pas le voisinage du roi contre tous les royaumes du monde. » Le roi fut si flatté de cette parole qu'il ordonna que cette humble maison fût conservée et enclavée dans l'enceinte de son palais. J'ai vu, en effet, près de là un petit dôme bien construit qu'on appelle encore *le dôme de la vieille femme*, et j'ai pensé avec orgueil qu'un peuple chez lequel régnaient ces sentiments de justice et de douceur ne pouvait être soumis que par une seule puissance, celle de la prophétie et de l'islam dont Dieu a daigné illuminer ses serviteurs. — Sur le portique étaient représentés le roi Nouschirwân, la ville d'Antioche qu'il assiégeait, et ce prince s'entretenant avec les habitants. La vue de ces ruines a inspiré ces vers à Ibn el-Hadjib (mètre *kamil*) :

يامن بناه بشاهق البنيان أَانسيتَ صنع الدهر بالايوانِ
هذه المصانع والدساكر والبنا وقصور كسرانا انوشروانِ
كتب الليالى فى ذراها اسطرًا بيد البلى وانامل الحدثانِ
انّ الحوادث والخطوب اذا سطَتْ اودَتْ بكلّ موثّق الاركانِ

O toi qui as construit cet édifice majestueux, as-tu oublié l'action du temps sur les palais? || Ces somptueuses demeures, ces portiques, ces châteaux du Kosroès Anouschirwân, || le temps a fait tracer sur leur fronton, par la main des désastres et des malheurs, cette sentence : || Lorsque l'infortune et les calamités surviennent, elles emportent les édifices les plus solides.

Le roi Djelal ed-Dôoleh, en passant près de ces ruines, y a écrit aussi ce distique (mètre *kamil*) :

يا ايّها المغرور بالدنيا اعتبر ¦ بديار كسرى فهى معتبر الورى

غنيت زمانا بالملوك واصبحت ¦ من بعد حادثة الزمان كما ترى

O toi que la fortune enivre, pense à la demeure de Kosroès, car elle est la leçon donnée au monde; || Ce palais brilla un jour par la présence de ses rois, et les ravages du temps en ont fait ce que tu vois.

ب

باب الابواب *Bab el-Abwab*, la Porte des Portes.

On dit aussi *el-Bab* sans complément, et *el-Bab wel-Abwab*, avec l'article. C'est le nom de la ville de Derbend ou Derbend-Schirwân[1]. Voici les renseignements que donne Isthakhri : « Bab el-Abwab est une ville qui s'avance dans la mer (Caspienne), et au milieu de laquelle est un port. Sur les deux langues de terre qui forment l'entrée de ce port, on a construit deux barrières pour en rendre l'accès étroit et sinueux. Deux chaînes de fer très-longues ferment l'entrée de cette rade, de sorte que les bâtiments ne peuvent entrer ou sortir sans autorisation; ces deux barrières sont faites avec des blocs de pierres soudées de plomb. Bab el-Abwab est située sur la mer du Thabarestân (mer Caspienne); elle est plus grande qu'Ardebil, car elle a environ deux milles en long et en large; la culture des céréales y est très-développée, mais les fruits sont rares; aussi les fait-on venir des pays voisins. Au-dessus de la ville est un mur de pierre qui s'étend sur la montagne dans le sens de sa longueur; il est impossible de pénétrer par là dans les pays musulmans à cause de la difficulté des routes et des sentiers étroits qui y mènent. En outre, une partie de cette muraille s'avance dans la mer en forme de promontoire et empêche les bâtiments de s'approcher; elle est très-solidement construite et repose sur de fortes assises; c'est Enouschirwân qui en est l'auteur. Cette ville est une des plus importantes frontières de l'islamisme, car elle est entourée d'ennemis de races différentes, qui parlent diverses langues et forment une population consi-

[1] L'histoire de Derbend a été rédigée en turc, vers la fin du XVIe siècle, sous le titre de *Derbend-Nameh*. Le docteur Dorn et Klaproth (*Journal asiatique*, 1828, t. IV) en ont donné des extraits plus ou moins étendus, et l'ouvrage entier a été publié, en 1851, à Saint-Pétersbourg par Mirza Kasem Beg. (Voyez aussi le Journal de la Société de géographie de Londres, t. III, p. 30.)

dérable. Sur un des côtés de la ville est une haute montagne nommée *le loup* (الذيب), sur laquelle on fait chaque année de grands amas de bois que l'on allume, en cas de besoin, pour avertir les habitants de l'Azerbaïdjân, de l'Errân ou de l'Arménie, de l'approche de l'ennemi. L'eau de la mer arrive quelquefois jusqu'aux murailles de la ville. On dit que dans cette longue montagne, sur laquelle est bâtie la muraille, vivent soixante et dix peuples parlant un idiome différent qui n'est pas compris de la peuplade voisine. Les anciens Kosroès ne perdaient jamais de vue cette frontière et ne négligeaient rien pour la rendre inexpugnable, à cause de son voisinage dangereux. Ils en confiaient la garde à des troupes persanes, d'une fidélité éprouvée, auxquelles ils laissaient la propriété de tout le territoire qu'elles pouvaient cultiver, afin de développer les ressources de ce pays et de le défendre contre les tribus turques et les autres infidèles. Parmi les garnisons de la frontière était une nation nommée *Thaberserân* [1] (طبرسران), et dans leur voisinage les *Filân*. Puis venaient les *Lekz*,

[1] Le nom de cette peuplade, que certains écrivains orientaux, sans doute sur le témoignage de Thabari, ont confondu avec le Thabarestân, est éclairci par le traducteur du *Derbend-Nameh* (voy. part. I, rem. 33; part. V, rem. 12 et 13). Je trouve dans le *Tohfet el-Albab* d'el-Monkri, qui voyageait dans le Caucase au VI[e] siècle de l'hégire, quelques renseignements curieux qui n'ont pas été connus de l'historien de Derbend : «Dans le pays de Bab el-Abwab vit une peuplade nommée *Thaberselân* (طبرسلان); cette contrée renferme vingt-quatre bourgades dans chacune desquelles est un chef nommé *Rahaq* (رحق). Ce peuple professe l'islamisme depuis l'expédition de Moslemah, fils d'Abd el-Melik. Ce général, envoyé par Hischam, conquit le Bab el-Abwab et convertit plusieurs nations comme les Legzân, les Filân, les Djendân, etc. . . . . Lorsque Moslemah se disposait à quitter Derbend, il établit dans les environs vingt-quatre mille familles arabes venues de Mossoul, de Damas, Homs, Tadmor, Alep, et autres villes de la Syrie ou de la Mésopotamie. Les Thaberselân lui représentèrent qu'après son départ un pareil voisinage les exposait aux plus grands dangers. Moslemah tira son sabre et leur dit : «Je laisse mon sabre entre vous et eux; tant que cette arme restera ici personne n'osera se révolter.» On creusa alors une espèce de niche dans un rocher et on y plaça l'épée de Moslemah. Elle y est encore aujourd'hui et elle est devenue un but de pèlerinage. Pendant l'hiver il est permis aux pèlerins de s'y rendre avec des vêtements de couleur foncée; mais à l'époque des récoltes on ne peut visiter cet endroit que vêtu de blanc; car on croit que si cette formalité était violée il surviendrait une inondation qui détruirait les moissons et les fruits. C'est une croyance générale dans le pays.» (Ms. 586, fol. 48 et suiv.) Le même auteur parle aussi des *zereh-guerân* ou fabricants de cuirasses; il fait une courte description des deux bourgs principaux habités par cette tribu, et mentionne une expédition infructueuse que fit contre eux l'émir Seïf ed-Din Mohammed Selami, gouverneur de Derbend, vers l'an 520 (*ibid.* fol. 49). Voyez sur cette tribu les remarques de Mirza Kasem Beg dans le *Derbend-Nameh*, part. I, 32, et *Extract* VIII, note 115.

redoutables par leur force et leur nombre: les *Lirân*, les *Schirwân*, etc. Chacune de ces tribus avait un centre à surveiller; elle se composait de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie, et se distinguait par sa valeur.» — Bab el-Abwab est le port principal de cette mer où se réunissent les peuples de Khazar, de Serir, de Silân, de Djandaq, de Kourdj, de Zerguerân, etc., lesquels viennent du nord. On s'y rend aussi du Djordjân, du Thabarestân, du Deïlem, et du Djebal. On y fabrique des étoffes de toile, car le lin ne vient que dans les environs de la ville, et il est inconnu aux habitants d'Errân, de l'Azerbaïdjân ou de l'Arménie; on y récolte aussi du safran et toute espèce de grain. Près de la ville, du côté des pays musulmans, est le bourg de Masqath (مسقط), puis le pays des Lekz; c'est une forte tribu d'une haute et puissante taille, et qui s'adonne à l'agriculture. Dans le voisinage est un district habité par des hommes libres nommés *khamachireh* (خمشره): ils tiennent le milieu entre les rois et les serviteurs (*mouchaq*, *mouljik*). Ils sont séparés de Bab el-Abwab par la tribu des Thaberserân. Celle-ci se compose aussi d'hommes grands et vigoureux qui savent bien cultiver la terre; mais les Lekz sont plus nombreux et habitent un pays plus vaste. Au-dessus d'eux sont les Filân, dont le territoire est peu étendu. Outre Masqath, on voit encore, sur le bord de la mer, la ville de Schaberân, petite, mais bien fortifiée et entourée de bourgades[1]. — Distances: D'Itil, ville des Khazar, à Bab el-Abwab, on compte douze jours de marche; de Semendek à el-Bab, quatre jours; de Bab au royaume de Serir, trois jours. On lit dans l'ouvrage d'Abou Bekr Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni: «On désigne par le nom de *Bab el-Abwab* l'entrée des défilés de la montagne de Qabq (Caucase), où sont de nombreuses forteresses; on nomme de même les autres passages, tels que Bab Soul, Bab Allân, Bab esch-Schaberân, Bab el-Lazigueh, Bab Semsedjan, Bab Saheb es-Serir, Bab Filân-Schah, Bab Tharounân, Bab Thabarestân-Schah et Bab Irân-Schah.» Voici d'après Abou'l-Abbas de Thous quelle fut l'origine de la muraille de Bab el-Abwab. «Les Khazar s'étant révoltés sous le règne de Mansour, ce prince nous demanda si nous savions dans quelles circonstances le mur d'el-Bab avait été construit par Enouschirwân; comme nous l'ignorions, il reprit: «Les Khazar s'étaient rendus maîtres de l'empire persan jusqu'à Hamadân et Mossoul. Enouschirwân, en montant sur le trône, leur envoya des députés et demanda en mariage la fille de leur roi, en offrant la sienne à celui-ci, afin de cimenter, par cette

[1] Cf. *Lib. climat.* p. 79.

double alliance, leur union contre leurs ennemis communs. Cette proposition ayant été acceptée, Enouschirwân choisit une de ses plus belles esclaves; il l'envoya sous le nom de sa fille au roi des Khazar, auquel il fit, selon l'usage, de magnifiques cadeaux. Le Khaqân offrit alors sa propre fille au Kosroès. Enouschirwân demanda ensuite une entrevue pour fortifier les liens d'amitié entre eux. On choisit un endroit propice, et les deux souverains y résidèrent pendant quelque temps. Enouschirwân ordonna un jour à un de ses officiers de choisir trois cents de ses meilleurs soldats et de profiter du sommeil des ennemis pour fondre sur leur camp, le piller, l'incendier, et revenir ensuite secrètement au quartier persan. Cet ordre fut exécuté, et le lendemain le Khaqân fit demander des explications à son allié. Celui-ci feignit d'ignorer tout et l'engagea à faire une enquête. Le résultat de ces informations ne révéla rien, et, au bout de quelques jours, les Persans renouvelèrent leur attaque à trois reprises différentes. Enfin, le Khaqân irrité donna des ordres exactement semblables à un de ses généraux, qui attaqua le camp persan. Dès le lendemain, Enouschirwân réclama avec indignation: mais le chef des Khazar se borna à lui répondre : «Tu es bien prompt à t'irriter quand ton armée n'a souffert qu'une fois ce que la mienne a supporté trois fois avec patience.» Enouschirwân lui dit alors : «Ces actes d'hostilité doivent être attribués à un parti de malveillants qui veulent rompre notre alliance; mais j'ai à te soumettre un projet qui, si tu l'acceptes, nous procurera de grands avantages. — Quel est-il? demanda le Khaqân. — Laisse-moi élever, entre nos États, un mur et une porte fortifiée, afin que personne ne puisse y pénétrer sans notre consentement.» Le Khaqân approuva ce dessein et rentra dans son royaume. Enouschirwân demeura dans le pays et construisit un mur avec des rochers et du plomb; il lui donna trois cents coudées de longueur et l'éleva jusqu'à la cime des montagnes; il le fit en même temps avancer jusque dans la mer. On prétend qu'il fit enfler dans ce but des outres sur lesquelles il posa les assises; elles enfoncèrent à mesure que la bâtisse s'élevait, et, lorsqu'elles touchèrent le fond, le mur construit en cet endroit égala, par ses dimensions et son niveau, celui du continent. Le roi fit pratiquer ensuite dans la muraille des portes de fer dont il confia la garde à cent hommes, tandis qu'il en avait fallu cent mille jusqu'à cette époque. Son œuvre terminée, il fit placer son trône sur la digue élevée au-dessus de la mer, et se prosterna en rendant grâce à Dieu qui lui avait permis de terminer son entreprise; puis il s'étendit sur son trône en di-

sant : « Je puis maintenant me reposer. » — Voici la description que fait de cette muraille un autre auteur : « Comme il y avait plusieurs routes qui conduisaient de l'intérieur sur le bord de la mer, Enouschirwân amena le mur jusqu'à l'endroit où le passage devenait impossible. Elle est bâtie en pierres de taille coupées géométriquement et dont la plus petite n'a pas moins de cinquante pieds de haut; elles sont reliées l'une à l'autre par des crampons de fer, et soudées avec du plomb sur un espace de sept farsakhs. Il fit faire sept routes commandées chacune par une ville où il plaça une garnison persane nommée *Enschastegin* (*sic* الانساسنكين). On dit que sur la porte dite de la guerre sainte (*Bab el-Djihad*) sont deux colonnes de pierre surmontées d'un lion; au-dessous se trouvent deux blocs de pierre dans lesquels on a sculpté deux lionnes. Dans le voisinage de cette porte on voit une statue représentant un homme, ayant à ses pieds un renard qui tient dans sa gueule une grappe de raisin. Près de la ville est une citerne en pierres de taille avec des degrés pour y descendre quand l'eau est basse; de chaque côté de cet escalier on remarque deux lions de pierre qu'on dit être des talismans destinés à protéger la ville. » Quant à la conquête d'el-Bab, voici dans quelles circonstances elle s'accomplit : Selman, fils de Reby'ah el-Bahili, envahit ce pays sous le khalifat d'Omar; il arriva jusqu'aux deux châteaux et à Belendjer. Ce fut de l'autre côté de la rivière de Belendjer qu'il rencontra l'armée du Khaqân; Selman et ses compagnons, au nombre de quatre mille, périrent dans cette bataille. Le poète 'Abd er-Rahman ben Djemaneh el-Bahili a glorifié en ces termes les deux héros de sa tribu (mètre *thawil*) :

وانّ لنا قبرين قبر بلنجر وقبر بصين آستانَ ذلك من قبر
فهذا الذى بالصين عمّت فتوحه وهذا الذى يسقى به المطر القطر

Nous possédons deux tombeaux, l'un à Belendjer, l'autre au seuil de la Chine. Quels vénérables tombeaux ! || Le guerrier qui repose en Chine a étendu au loin ses conquêtes; les mérites du second obtiennent pour le pays une pluie abondante.

Voici à quoi ce poète fait allusion : Les Turcs et les Khazar, après avoir tué Selman et ses soldats, allumèrent un grand feu sur le champ de bataille et ensevelirent les morts; mais ils placèrent le corps de Selman dans un cercueil et le déposèrent dans leur temple. Dans les périodes de sécheresse, ils sortaient ce cercueil, le découvraient et obtenaient ainsi de la pluie pour leurs champs. J'ai lu ailleurs que Mouça el-Asch'ari, après avoir pris Ispahân, sous le khalifat

d'Omar, l'an 19 de l'hégire, envoya Soraqah ben 'Amrou surnommé *Dhou'n-Noun* vers la ville d'el-Bab avec une armée, dont l'avant-garde était commandée par 'Abd er-Rahman, fils de Reby'ah. La ville ne fut prise qu'après une résistance désespérée. Sont originaires d'el-Bab : Zoheir ben Na'yin; — Ibrahim ben Dja'far; — Haçan ben Ibrahim; — Helal ben 'Abd el-A'la. On lit, en outre, dans le *Faïçal*, les noms de Zoheir ben Mohammed el-Babi, de Mohammed ben Hischam, et d'Abou'l-Haçan Habib ben Fehd el-Babi.

باآيوب *Ba-Eyoub* (abréviation pour Abou-Eyoub).

Gros bourg entre Qirmicin et Hamadân, sur la droite de la route qui mène de Baghdad à Hamadân. On en attribue la fondation à un homme de la tribu de Djerhoum nommé *Abou Eyoub*. On y voyait plusieurs édifices que le temps a renversés. Ce bourg s'appelle aussi *Dakkân* (دكّان); à peu de distance de là est un lac qui, autant que l'œil peut en juger de loin, est assez petit. On dit qu'un prince y tomba et se noya. Sa mère, ne pouvant réussir à retrouver son corps, résolut de combler ce lac; mais ce fut en vain que des milliers de travailleurs y versèrent de la terre, leurs travaux furent sans résultat. La reine fit alors élever avec ce qui restait de terre un tertre considérable qui existe encore et qui devait prouver que tout ce qui était possible avait été tenté par elle. Ce lac déverse ses eaux dans une vallée inférieure et forme plusieurs réservoirs.

بابان *Babân.*

Nom d'un quartier de Merw dans la ville basse; dans ce quartier est né Abou Sa'ïd 'Abdah el-Merwazi, traditionniste qui parcourut l'Iraq, la Syrie, l'Égypte, et mourut à Damas en 244.

بابَسير *Babesir.*

Ville de la province d'el-Ahwaz, patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Bahr, mort en 234. Abou Sa'd pense que ce traditionniste est originaire d'un village aux environs de Waseth, qui porte aussi le nom de *Babesir;* il nomme également, comme appartenant à la première de ces localités, Abou Bekr Mohammed ben Ahmed et Mohammed ben Kamil.

باب شورستان *Bab-Schouristân.*

Nom d'un quartier de Merw.

باب شير *Bab-Schir.*

Bourg à un farsakh de Merw; Ibrahim ben 'Ali ben Ahmed, mort en 506, en est originaire.

بابغيس *Babghisch.*

Bourgade entre l'Azerbaïdjân et Irbil, dans laquelle passe le grand *Zâb.*

بابُقران *Babouqrân.*

Village aux environs de Merw: patrie d'Abou'l-Haçan Ahmed ben Mohammed.

باب كُوسك *Babè-Kousk.*

Grand quartier d'Ispahân.

باخَوست *Badjekhoust.*

Gros bourg à 2 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Sehl en-No'man el-Akkar (الاكّار), célèbre par sa piété. Abou Sa'd le cite dans sa Vie des scheikhs et place sa mort en l'an 548.

باجروان *Badjerewân.*

Ville du pays de Derbend, près de Schirwân. On y trouve une source nommée *fontaine de la vie*, dont on attribue la découverte à Khidr le Prophète. On prétend que c'est aux habitants de ce pays que Moïse et Khidr demandèrent des aliments.

باخَرْز *Bakherz.*

Canton important entre Niçabour et Herat[1]: il renferme cent soixante-huit villages et son chef-lieu est Malin (مالن). Il était nommé en langue pehlevie بادهرزه (*sic*) *bad-her-reh*, à cause du vent impétueux qui y règne. Plusieurs docteurs et poètes y sont nés, entre autres, 'Ali ben el-Haçan, auteur du livre

[1] D'après les Persans, Bakherz est une ville moyenne dont les environs sont d'une fertilité extrême. Ahmed Razi cite, entre autres, le bourg de *Tabed*, dont on retire tous les ans douze mille mans de raisin. Il nomme parmi les illustrations de cette ville le scheikh Seif ed-Din, poète et dévot, mort en 648, et le poète Tadj ed-Din Isma'il.

دمية العصر, *l'Idole du siècle.* Le père de cet auteur était aussi un homme de mérite.

بادران *Badrân.*

Dépendance de Nabîn (نابين), province d'Ispahân; patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben 'Abd Allah, mort au mois de zil-hidjeh, l'an 510.

باذانفروز *Badânfirouz.*

Ancien nom de la ville d'Ardebil (voyez ce nom), qui fut fondée par le roi Firouz.

باذ *Bad.*

Bourg dépendant d'Ispahân et de Djarbadekân: patrie d'el-Haçan ben Abi Sa'd el-Badi, le jurisconsulte, mort vers l'an 603.

باذغيس *Badeghis.*

Canton important, dépendant de Merwer-roud et d'Herat[1]; il renferme plusieurs bourgs, et il a pour chef-lieu Baun et Bamîn (بَوّن وبامئين), deux bourgs qui se touchent; je les ai visités plusieurs fois; la vie y est abondante et facile; le pistachier y vient bien. On dit que c'était la capitale des Heiathel (هياطل). Le nom de ce canton, en persan, était *Bad-Khiz* (باذ خيز), qui signifie, le lieu où le vent se lève et souffle avec violence. C'est la patrie du qadhi Ahmed ben 'Amrou.

باذن *Baden.*

Dépendance de Khaberân, district de Serakhs: patrie du poëte Abou 'Abd Allah l'aveugle, connu par ses vers à la louange du vizir Béla'mi et d'autres

[1] D'après le *Nouzhet,* c'est un canton très-vaste qui compte, parmi ses dépendances, Dihistân, Kouhé-Noqreh (la montagne d'argent), Kouhé-Ynad-Abad, qui est le chef-lieu, etc. Il mentionne aussi une forêt de pistachiers qui a environ 5 farsakhs d'étendue; dans la saison des fruits les habitants du canton et même ceux d'Herat viennent y faire la récolte, soit pour leur consommation, soit pour le commerce; car on exporte ces fruits dans toute l'Asie. C'est du village de *Karizeh,* voisin de Badeghis, qu'est sorti Hakem ben Hachem, imposteur qui souleva le Khoraçân et la Boukharie sous le règne de Mehdi Billah. On cite encore le poëte Hinzalah, qui vécut à la cour des Thahérides; c'est le seul poëte persan de cette dynastie, laquelle professait un grand mépris pour la langue persane. (Extrait d'Ahmed Razi.)

grands personnages. Il est mentionné dans l'histoire de Niçabour par el-Hakem Abou 'Abd Allah.

باران *Barân.*

Bourg près de Merw, nommé aussi Dereh-Barân[1] (دره باران); patrie d'el-Hatem ben Mohammed ben Hatem.

بارجان *Bardjân.*

Bourg du territoire de Khân-Lendjân, province d'Ispahân.

بار *Bar.*

Bourg près de Niçabour, patrie de Huçein ben Nasr en-Niçabouri, traditionniste, mort l'an 330.

باراباد *Barinâbâd.*

Quartier de Merw, près de la porte de Schouristân, où est né Abou'l-Heithem ou Abou'l-Qaçem Bazi' (بزيع) ben el-Heithem, traditionniste.

باروس *Barous.*

Bourg situé tout près des portes de Niçabour, où est né Abou'l-Haçan Selm ben el-Haçan en-Niçabouri, que le scheikh Abou 'Abd er-Rahman cite avec éloge dans son *Histoire des Soufis.*

باز *Baz.*

1° Bourg à 7 farsakhs de Merw, où est né Abou Ibrahim Ziad ben Ibrahim ed-Dehbi el-Merwazi. — 2° Nom d'un village entre Thous et Niçabour, que l'on nomme quelquefois فاز *Faz*. Abou Bekr Mohammed ben Weki' y est né. — 3° Forteresse du pays de Zevzân appartenant aux kurdes Bokhtyeh.

بازفت *Bazift.*

Bourg près d'Ispahân.

[1] Ms. du Brit. mus. et *Meraçid* : *Dereh-Barân*.

باسبيان *Baçibiân.*

Bourg près de Balkh; patrie du traditionniste Abou'l-Qaçem Huçeïn ben Mohammed.

باسيان *Baçiân.*

Bourg ou ville du Khouzistân. « D'Erradjân à Asek, dit el-Isthakhri, il y a deux jours de marche; une autre journée jusqu'au village de Debrân (دبران); de là à Dawraq, une journée; de Dawraq à Khân-Merdweïh (خان مردويه)[1], où est un caravansérail fréquenté par les mendiants, une journée. Une autre journée de marche conduit à *Baçiân,* ville de moyenne grandeur, bien peuplée, et traversée par une rivière. De Baçiân à la citadelle de Mehdi, il y a deux jours de marche. On va ordinairement par eau de Baçiân à Dawraq et à la citadelle de Mehdi, ce qui est plus facile que de s'y rendre par terre. »

باشان *Baschân.*

Bourg voisin d'Herat.

باشْتان *Baschtân.*

Nom d'une localité près d'Esferaïn.

باشينان *Baschinân*[2].

Bourg dépendant de Malin, territoire d'Herat, résidence d''Abd el-Mo'azz ben 'Abd Allah Abou'l-Fath el-Herawi, mort au mois de Djemadi oul-ewel 549.

باصلوخان *Basloukhân.*

Vieille ville persane entre Medaïn et No'manieh; elle est détruite depuis longtemps, mais on y voit encore des ruines.

باطَرقان *Batherqân.*

Village du territoire d'Ispahân; presque tous ses habitants sont tisserands.

[1] L'édition de Gotha porte خان مردوه (*Liber climatum*, p. 55).

[2] Le nom de ce bourg est omis dans le manuscrit de Paris; celui de la Bibl. Bodl. présente ici une lacune de plusieurs articles. Je l'ai rétabli d'après la copie de Londres et le *Meracid*, qui donnent la même leçon.

C'est la patrie d'Abou Bekr 'Abd el-Wahed ben Ahmed, lecteur du Koran et bon traditionniste; il fut tué à Ispahân, lors des désastres du Khoraçân, sous le règne de Maç'oud, fils de Mahmoud ben Sebokteguin, l'an 421.

باعس *Baghesch.*

C'est un bourg du territoire de Djordjân, selon Abou Sa'd, qui le désigne comme la patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mouça el-Mouteçellimi el-Djordjâni.

باغ *Bagh.*

Bourg qu'on nomme aussi باغ برزن *Bagh-Berzen*, à 9 farsakhs de Merw; patrie d'Isma'il Baghi, traditionniste.

باعك *Baghek.*

Nom d'un quartier de Niçabour, où est né Abou 'Ali Huçein ben 'Abd Allah el-Hafez.

باعناباد *Baghenâbâd.*

Je pense que c'est un bourg près de Merw, d'où est sorti Abou 'Amrou Mohammed ben 'Abd el-'Aziz, le Dévot.

باعون *Baghoun.*

Ville du district de Bouschendj, territoire d'Herat; il est dit dans le Livre des conquêtes que cette ville fut prise d'assaut par les musulmans, l'an 31 de l'hégire.

باكويه *Bakouyeh* (Bakou).

Ville du pays de Derbend, province de Schirwân, où se trouve un large puits de naphte dont le produit quotidien est de mille drachmes. Près de là est un autre puits d'où s'écoule nuit et jour, sans interruption, du naphte blanchâtre qui ressemble au mercure; mais le produit est inférieur à celui du premier. Un marchand, digne de foi, m'a dit avoir vu aussi dans ce pays un terrain dont le feu s'échappait sans cesse; je pense que quelqu'un aura laissé tomber du feu en cet endroit, et qu'il est continuellement alimenté par des matières combustibles.

بالا *Bala.*

Bourg des environs de Merw; les Persans l'appellent كَوالا *Kewala.* C'est la patrie d'Abou'l-Haçan 'Emarah ben 'Attah, contemporain d'Ibn-Mubarek.

بالَقان *Balaqân.*

Bourg près de Merw, maintenant ruiné; la rivière qui passe dans le voisinage a conservé le nom de *rivière de Balaqân.* Patrie d'Abou'l-Fath Mohammed ben Abi Hanifah, connu lui-même sous le nom d'Abou-Hanifah. C'était un homme d'une grande science, mais adonné aux boissons enivrantes.

بالَك *Balek.*

Abou Sa'd conjecture que c'est un bourg des environs d'Herat, dont le jurisconsulte Abou Mo'ammer Ahmed ben 'Abd el-Wahed est originaire.

بالَوان *Balawân.*

Bourg du district de Dinewer; selon Séléfi, il est à 4 farsakhs de Balawaneh (بالاوانه), autre dépendance de Dinewer.

بالوجوزَجان *Baloudjouzadjân.*

Bourg du territoire de Serakhs, sur la route d'Herat. Le nom ethnique est *Baloudji* (بالوجىّ). En est originaire Abou'l-Haddjadj Kharidjah ben Moça'b el-Baloudji, traditionniste; Moça'b ben Kharidjah, son père, fut tué à Siffin, en combattant à côté d''Ali, fils d'Abou Thaleb.

بالوز *Balouz.*

Bourg du territoire de Neça, à 3 farsakhs de cette ville; patrie d'Abou'l-'Abbas Haçan ben Sofian esch-Scheïbani en-Neçayi (ou Neçawi), l'imam le plus érudit de son siècle dans la science des traditions, mort en 303. Son tombeau, qui est à Balouz, est encore l'objet de pèlerinages.

باماوَرد *Bamawerd.*

Bourgade du Fars où sont nés: 'Obaïd Allah et 'Abd er-Rahim, fils tous les deux de Mubarek ben Haçan, et connus sous le nom de *fils de la sage-femme*

(بنى نابلة), ils habitaient le quartier des Persans, près de la porte el-Azedj à Baghdad. Obaïd Allah, né vers l'an 539, est mort en 615.

بامنج *Bamendj*. (Voyez بامئين.)

Comme le nom ethnique est *Bamendji*, on a quelquefois appelé ainsi la ville de Bamïn.

بامهر *Bamihr*.

Bourg à une journée de Rey sur la route du Thabarestân.

باميان *Bamiân*.

Nom d'une ville et d'un district considérable entre Balkh et Ghaznah, dans les montagnes; elle a une citadelle. Cette ville est petite; mais elle est le chef-lieu d'un territoire étendu[1]. Dix jours de marche la séparent de Balkh, et huit de Ghaznah. On y voit un édifice dont le sommet est d'une élévation prodigieuse; il est soutenu par des piliers gigantesques et couvert de peintures représentant tous les oiseaux créés par Dieu. Dans l'intérieur, sont deux idoles immenses creusées dans le roc et allant du pied de la montagne au sommet. L'une est appelée l'*Idole rouge* (سرخ بد), et l'autre, l'*Idole blanche* (خنك بد). On ne peut rien voir de comparable à ces statues dans le monde entier[2]. Parmi les savants qui sont nés à Bamiân, on cite : Abou Mohammed Ahmed ben Huçeïn es-Selmi; — Abou Bekr Mohammed ben 'Ali, traditionniste digne de confiance, mort à la fin du mois de redjeb 490.

بامئين *Bamïn*.

Ville du pays d'Herat; elle est le chef-lieu du canton de Badeghis; j'y ai passé plus d'une fois. En sont originaires : Abou'l-Ghanaïm Asa'd ben Yousef *el-Bamendji*, mort en 548; — Abou Nasr Elias ben Ahmed, le Soufi, né vers l'an 460 et mort en 541 ou 542. Tous deux furent les maîtres d'Abou Sa'd.

[1] Moustôfi dit qu'elle fut rasée par Djenguiz Khân pour venger la mort d'un de ses fils, Djaghatay Khân, percé d'une flèche au siège de cette ville, et que défense fut faite de la rebâtir. Cependant l'auteur du *Zinet el-Medjalis* nous apprend que de son temps elle jouissait encore d'une certaine célébrité.

[2] L'historien de Timour, Cheref ed-Din Ali de Yezd, a donné une description de ces idoles. (Voyez aussi les curieux détails fournis par Burnes, *Voyage en Bokhara*, t. II, p. 178.)

بان (ال) *Bân (el).*

Bourg qui dépend de Niçabour.

بانُك *Banouk.*

Bourg du territoire de Rey, où sont nés quelques savants.

باوِجان *Bawidjân.*

Bourg près d'Ispahân; il ne faut pas le confondre avec بارجان (voyez ce nom), ainsi que l'a fait Ibn en-Naddjar dans son *mo'djem* ou dictionnaire.

باورد *Bawerd.*

C'est le nom abrégé d'Abiwerd (voyez ce nom). *Bawerdi* est le surnom d'Abou Mohammed 'Abd Allah, fils de Mohammed, qui habita Ispahân et adopta avec ardeur les opinions des Mo'tazélites; il est mort après l'an 420.

باوَل *Bawel.*

Grande rivière dans le Thabarestân.

ببق *Babaq.*

Er-Rohni dit en parlant de la ville de *Khabis* (خبيص), dans le Kermân : «Ses dépendances sont *Babaq* et *Khabaq* (خبق).» J'ignore ce que sont ces deux localités.

ببنه *Bebneh.*

Ville près de Bamîn, district de Badeghis, province d'Herat, près de cette dernière ville. Elle a été conquise de vive force par Salem, affranchi de Schoreïk ben el-A'war, l'an 31. Abou Sa'd assure que le nom ethnique est *Bebni* (بَبْنّى), et que ce surnom appartient à plusieurs docteurs, entre autres à Abou 'Abd Allah Mohammed ben Beschr.

بُتان *Boutân.*

Bourg du territoire de Tharsis, province de Niçabour; patrie d'Abou'l-Fadhl el-Boutâni, disciple de Schafei; il s'illustra à Tharsis par sa piété : — de Mohammed ben 'Abd er-Rahman, descendant de Yahia ben Akthem.

بجّان *Bejjân* (pour بژان).

Nom d'une localité entre le Fars et Ispahân. Pour se conformer à la prononciation persane, il faut donner au ج un son intermédiaire entre celui du *djim* et du *schin*.

بجستان *Bedjistân*.

Bourg des environs de Niçabour; patrie d'Abou'l-Qaçem Moufeq ben Mohammed el-Meïdâni, traditionniste accrédité chez le peuple, mort vers 590.

بجمزا *Bedjimza*.

Bourg sur le chemin du Khoraçân, célèbre par la bataille que Moktafi li-emr illah livra contre كورخر *Kouzkhar* et *Maç'oud*, partisans de Sulthan Mohammed, fils de Mahmoud, l'an 540.

بجوار *Bedjwar*.

Quartier de Merw, dans la ville basse, ainsi nommé parce que les eaux se partagent à l'extrémité de cette rue; Abou 'Ali Haçan, le scheikh, en est originaire.

بجّه *Beddjeh*.

Ville entre Ispahân et le Fars.

بحر الخزر *Mer de Khazar* (mer Caspienne).

Les mers du Thabarestân, de Djordjân, d'Abiskoun, etc. sont réunies sous ce nom général. Cette mer est très-étendue et ne communique avec aucune autre. On l'appelle encore *mer du Khoraçân*, la *mer des montagnes* (بحر جبلى), ou bien le *cercle khoraçânien* (الدوّارة الخراسانية). — Les Persans, dit Hamzah, la nomment دراه اكفوده *Derah Ekfoudeh* ou اكفوده درياق *Ekfoudeh Deriaq*. — Aristote lui a appliqué le nom d'*Arcanie* (ارقانيا), et quelques auteurs la désignent par celui de *mer du Kharezm*; mais c'est par erreur et parce qu'ils la confondent avec le lac du Kharezm (la mer d'Aral) dont nous parlerons ailleurs. C'est sur ses côtes que se trouve *la porte des portes* ou le *défilé de Derbend*. Elle est bornée, au sud-est, par les montagnes de Mouqân, le Thabarestân, et la montagne de Djordjân, elle prend la direction de Dihistân et d'Abiskoun; ensuite, elle tourne à l'est, et baigne le pays des Turcs, qui la borne aussi au nord

avec le pays des Khazar. Plusieurs fleuves se jettent dans cette mer : le *Kourr*, l'*Araxe*, et l'*Itil* (Volga). — La mer de Khazar, dit el-Isthakhri, est bornée au sud et à l'est par une portion du Deïlem, par le Thabarestân, le Djordjân, et une partie des déserts qui séparent Djordjân du Kharezm: à l'ouest, par le pays des *Allân* (اللان), depuis les monts de قبق *Qabq* (Caucase) jusqu'aux frontières de *Serir* (سرير). Elle est bornée aussi, au nord, par le pays des Khazar et une portion du territoire des Ghozes (الغزيّة), tribu turque établie du côté de la montagne Noire (سياه كوه); au sud, ses limites sont le Guilân et une portion du Deïlem. Elle ne communique avec aucune autre mer du globe, et on peut en faire le tour sans rencontrer d'autres interruptions que celles causées par les fleuves qui s'y jettent. Elle n'est pas soumise aux marées: son eau est salée; son fond est sombre et paraît être de la vase, différent en cela de celui de la mer Rouge et du golfe Persique, où la limpidité de l'eau permet très-bien de distinguer à une grande profondeur. On ne trouve dans la mer de Khazar ni perles, ni corail, ni objet précieux; son seul produit est la pêche. Elle est sans cesse sillonnée par des bâtiments marchands qui se rendent des pays musulmans dans celui des Khazar et autres pays riverains. Ses îles ne sont pas, comme celles de la mer de Fars ou de Roum, peuplées et cultivées. Cependant quelques-unes renferment des sources, des réservoirs, des arbres et des chevaux sauvages; mais elles n'ont pas d'habitants : telle est par exemple l'île de *Siah Kouh* سياه كوه (voyez ce mot). On remarque aussi en face des bouches du Kourr une île grande, bien arrosée, qui abonde en fruits et en plantes aromatiques. Les habitants du littoral y conduisent leurs bêtes de somme et les laissent brouter en liberté afin de les engraisser. Il y a encore l'*île Russe* (جزيرة روسية) et quelques autres petits îlots[1]. Le voyageur qui suit le bord de la mer et se dirige vers le pays des Khazar, en laissant Abeskoun à sa droite, ne rencontre ni ville, ni villages, sauf un havre nommé *Dihistân*, à 50 farsakhs d'Abeskoun. C'est là que les bâtiments viennent chercher un abri contre la tempête. Cet endroit, qui a de l'eau douce, est très-fréquenté, et la chasse y est productive: c'est le seul point habité que je connaisse[2]. Mais, au contraire, celui qui se

[1] Les géographes persans parlent de l'île de *Nim-Merdân* (نيم مردان) comme étant une des plus importantes de cette mer; elle n'est qu'à 3 farsakhs d'Asterabâd, et les bâtiments du Mazenderân et du Guilân qui y abordent continuellement sont une source de profits pour les habitants. (*Nouzhet.* — *Zinet el-Medjalis*, etc.)

[2] Le texte d'Isthakhri ajoute ici (p. 94 de l'édition de Gotha) quelques détails que Yaqout a cru devoir transporter dans l'article spécial à la *montagne Noire*. (Voy. *Siah Kouh*.)

dirige vers les Khazar, en ayant Abeskoun à sa gauche, rencontre sans cesse des pays cultivés : le Djordjân, le Thabarestân, le Deïlem, le Djebal, Mouqân, Schirwân, Masqath (مسقط) et le Bab el-Abwab (portes Caspiennes). Il va de là à Semender (سمندر) en quatre jours et arrive sur les bords de l'Itil, à travers le désert, en sept jours. Près de l'île de Siah-Kouh est un gouffre très-dangereux pour les navires qui s'y laissent entraîner, et s'ils se brisent tout est perdu, car les Turcs viennent aussitôt s'emparer de la cargaison. On dit que la circonférence de cette mer est de 500 farsakhs, et son diamètre de 100 farsakhs. (Dieu sait la vérité.)

بحر الفارس *Mer du Fars* (ou *Golfe Persique*)[1].

C'est une ramification du grand Océan indien. Les Persans, d'après Hamzah, le nomment دراهِ كامسر *Derahi Kamsir*[2]. Il part de Tiz, ville du Mokrân, longe le territoire de la Perse jusqu'à 'Abbadân, où sont les bouches du Tigre et qui est la première ville du territoire de Basrah; on descend le Tigre en passant par la petite ville de محرّزه *Moharrazah*, et on arrive dans la presqu'île d'Abbadân. Là, le Tigre se partage en deux branches : l'une se jette dans la mer du Fars sur le territoire de Bahrein; les navires qui se rendent à Bahrein et en Arabie suivent le cours de ce bras du Tigre; le littoral se prolonge dans la direction du sud, vers Qathr (قطر), 'Omân, Schedjr, Masqath, et le Hadramout jusqu'à 'Aden. L'autre cours du Tigre se dirige sur la droite et se jette dans la mer du côté du territoire persan; de sorte qu'Abbadân est comme une île placée entre ces deux affluents du globe. La principale ville du littoral persan est Mehroubân (مهروبان). « Là, dit Hamzah, la mer prend, en persan, le nom de دراهِ ابوبك; elle a la forme d'un golfe qui, partant du sud, remonte vers le nord jusqu'à Ablah ou Oboullah (أُبُلّة), et reçoit les eaux des étangs de

[1] Tout cet article est tiré, mais d'une manière incomplète, des traités d'Ibn-Haukal et d'Isthakhri. Ces textes ayant été publiés ou traduits, j'engage le lecteur à les consulter pour avoir une idée exacte de la description du golfe Persique par les Orientaux. (Cf. *Lib. climat.* p. 12 et suiv. Mordtmann, *Das Buch der Länder*; Maç'oudi, *Prairies d'or*, t. Ier, édition publiée par la Société asiatique.) Hamd Allah Moustôfi se borne à quelques données banales et entremêlées de fables. (Ms. 139, fol. 768.)

[2] Le manuscrit de Paris porte *Kamarn*; mais cette leçon est contredite par celle des exemplaires d'Oxford et du *British museum* que nous avons adoptée. Peut-être faut-il lire simplement *Deria Guermsir*, c'est-à-dire la mer des contrées chaudes, nom que les Persans donnent, en effet, à tout le littoral du golfe.

l'Iraq [1] (بطيحية). Le golfe Persique descend vers le sud, du côté de Djennabeh (جنّابه), ville des Qarmathes, en face de laquelle est l'île de *Kharek* (خارك). Il suit le territoire persan, du côté de *Sinir* (سينير), de *Berschehr* (برشهر), de *Nadjirem* (نجيرم) et de *Siraf* (سيراف), puis de l'île de *Lar* (لار) et de la forteresse d'Hormuz, en face de laquelle est l'île de *Qaïs ben 'Omaïrah* (قيس بن عميرة). Cette île, la plus florissante du golfe, est actuellement la résidence du roi de la mer (سلطان البحر), qui exerce l'autorité sur tous ces parages. En face de la ville d'Hormuz est une grande île nommée *île de Djaschek* (جزيرة الجاشك). Puis vient Tiz, ville du littoral du Mokrân. Ainsi la mer du Fars, la mer de Bahrein et celle d''Omân ne forment qu'une seule mer, limitée, à l'est, par le territoire persan, et à l'ouest, par le pays des Arabes; son étendue, du sud au nord, est de 170 farsakhs [2].

بُحيراباذ *Bohaïr-Âbâd.*

1° Bourgade du pays de Merw; patrie d'Abou'l-Modhaffer 'Abd el-Kerim ben 'Abd el-Wehhab, traditionniste. — 2° Bourg du territoire de Djoueïn, province de Niçabour, où est né Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Djoueïni, docteur célèbre parmi les Soufis; il est mort à Niçabour, l'an 530, et a été enterré à Djoueïn. Ses descendants, qui sont respectés en Égypte à l'égal des rois, donnent à leur aïeul le nom de scheikh des scheikhs.

بُحَيرة أُرمية *Lac d'Ourmiah.*

Il est environ à 2 farsakhs de la ville d'Ourmiah (voyez ce mot). Son eau est amère et fétide; elle ne renferme ni poissons, ni aucun être vivant [3]. Au

[1] Cf. sur les marais nommés *Bathyah* ou *Bathaïh*, un fragment de Maç'oudi dans le t. VIII des *Notices et Extraits*, p. 150 et suiv. *les recherches sur la Mésène*, par Saint-Martin, p. 105. (Voyez aussi *Géogr. d'Abou'l-Féda*, trad. de M. Reinaud, t. II, p. 53.)

[2] Les manuscrits présentent ici une lacune qu'il est aisé de combler à l'aide des ouvrages cités plus haut.

[3] Cette description est empruntée en partie à el-Isthakhri (cf. *Liber climat.* p. 81). Rien de plus contradictoire que les renseignements fournis par les Arabes sur le lac d'Ourmiah. Maç'oudi, dans les *Prairies d'or* (chap. IV), en fait mention en parlant de la mer Morte; il lui donne le nom de *Kendewân;* telle est du moins la leçon donnée par les meilleurs exemplaires de cet important ouvrage; mais je ne suis pas éloigné de croire qu'il a voulu désigner la montagne appelée par notre auteur *Keboukhân* et qui peut-être, à une certaine époque, avait donné son nom au lac lui-même. Abou'l-Féda le désigne sous le nom de *Téla,* à cause d'un fort bâti sur cette montagne. (Voy. *Prolégomènes*, t. II, p. 52, traduction de M. Reinaud.) Enfin, le cons-

milieu du lac est une montagne nommée *Kebaukhân* كبوحان, et une île qui possède environ quatre villages habités par les marins de ce lac; le sol donne de pauvres moissons. Dans la montagne est une forteresse célèbre, et dont les habitants sont presque toujours en guerre ouverte avec le gouverneur de l'Azerbaïdjân; ils parcourent avec leurs barques tout le littoral du lac, sur lequel ils exercent des déprédations, et retournent ensuite dans leur forteresse, où ils n'ont de communication avec personne. J'ai vu de loin cette place en passant au bord du lac lorsque je me rendais dans le Khoraçân, l'an 612, ainsi qu'à mon retour, l'an 617. » On dit que la circonférence du lac est de 50 farsakhs; quant à sa largeur, on peut la parcourir en une nuit. Il produit du sel que l'on mélange avec le toutenague (توتيا). Sur la côte orientale, on voit quelques sources dont l'eau se pétrifie au contact de l'air. » (Extrait de Mo'çer.)

بحيرة زرّة *Lac de Zereh.*

Ce lac, situé dans le Sedjestân, croît ou diminue dans une proportion sensible; son étendue est de 30 farsakhs depuis *Kourîn* (كرين), sur la route du Qouhistân, jusqu'au pont de Kerihân (قنطرة كريهان), situé sur le chemin du Fars. Sa largeur équivaut à une journée de marche; son eau est douce et abonde en poissons et en roseaux. Les environs sont entourés de villages, à l'exception toutefois du côté du désert, qui est entièrement inculte.

بخجرميان *Bakhdjermiân.*

Bourg des environs de Merw, dans le voisinage d'Enderabeh (اندرابه). C'est

ciencieux Hamd Allah Mustôfi, dont le témoignage est si important dans tout ce qui concerne la topographie de sa patrie, lui donne en différents endroits de son livre un nom que la négligence des copistes a rendu illisible; la leçon la plus fréquente dans les manuscrits que j'ai consultés est *Khadjent* (خجند); mais je ne l'adopte que sous toute réserve. M. Quatremère a signalé toutes ces contradictions et développé les diverses opinions émises à ce sujet dans une savante note de son *Histoire des Mongols*, p. 316. Voici, enfin, la trop courte description fournie par le *Nouzhet* : « Le lac de Khadjent, dans l'Azerbaïdjân, est aussi nommé *Deriaï-chahi*, mer salée. Les cantons d'Ourmiah, d'Ouchnouh, de Dih-Kharqân et de Selmas, sont situés sur ses rives; au milieu est une île où s'élève une montagne dans laquelle plusieurs rois mongols sont enterrés. Les rivières de Tchaghatou, de Taghatou, de Safi et de Serav-Roud, se jettent dans ce lac » (fol. 779). Le colonel Rawlinson, dans son beau mémoire *On the site of the Atropat. Ecbatana*, p. 79, t. X de la Revue de la Société de géographie de Londres, donne au lac l'ancien nom de *Khejest*. (Cf. *ibid.* p. 9, et Saint-Martin, *Recherches sur l'Arménie*, t. I, p. 56 et suiv.)

là qu'est cantonnée l'armée de Balkh. Le traditionniste Hafs ben 'Abd el-Halim, qui visita l'Iraq et le Hedjaz, en est originaire. Abou Zer'ah es-Sakhi écrit le nom de ce bourg par un *ghaïn* (بغجرميان).

بدهه *Bedheh.*

Ville du Sind dont il sera parlé au mot ندهه : j'ai quelques doutes à l'égard de la véritable orthographe de ce nom, mais j'espère les éclaircir.

بِذان *Bedân.*

Nom d'une bourgade de la province d'Ahwaz.

بذّان *Beddân.*

Voir le mot ci-après. Cette forme se trouve dans un vers d'Abou Témam.

بذّ *Bedd.*

Canton entre l'Azerbaïdjân et l'Errân. C'est de là que sortit Babek le Khorremite quand il se révolta contre Mo'taçem. On connaît ces vers de Bokhteri (mètre *kamil*) :

لله درّك يوم بابك فارسا بطلا لابواب الحُتوف قروعا
حتّى ظفرت ببذّهم فتركته للذلّ جانبه وكان منيعا

Que Dieu te protége, guerrier redoutable qui, aux jours de Babek, as renversé les portes des impies ; || C'est toi qui as pris leur ville de *Bedd*, que tu as laissée couverte de honte, toute forte qu'elle était.

« Il y a près de Bedd, dit le poëte Mo'çer, un endroit d'une étendue d'environ trois arpents; toutes les fois qu'on y prononce le nom de Dieu, une voix cachée y répond. C'est là que les *rouges*, nommés aussi les *Khorremites* (خرّميّة), levèrent l'étendard de la révolte sous la conduite de Babek[1]; c'est là aussi qu'ils attendent el-Mehdi. Plus bas coule une grande rivière qui a la propriété de guérir les fièvres les plus invétérées. Le fleuve Araxe passe sur la frontière. Ce canton produit des grenades d'une beauté incomparable, d'excellentes figues

[1] Voyez, sur ce fameux sectaire et sur Djandéran, le *Fihrist*, fol. 217 r° et suiv. Ibn el-Athir, ms. de Constantinople, t. IV, fol. 191 r° et 203 v°. On trouvera aussi un tableau des principales sectes qui ont divisé les musulmans dans la remarquable Histoire des musulmans en Sicile par M. Michel Amari, t. II, p. 97 à 119.

et des raisins que l'on fait sécher sur des brasiers (تنانير), parce que le soleil y est toujours obscurci par des nuages épais. Les habitants recueillent dans l'eau de petites parcelles d'or rouge qui ont la propriété de donner de l'embonpoint aux femmes quand elles les boivent en observant un régime sévère (*sic*).

بَذَش *Bedesch.*

Bourg à 2 farsakhs de Bestham, territoire de Qoumès; patrie de l'imam Abou Mohammed Nouh ben Habib, mort en redjeb 242, et d'Ali ben Mohammed ben Hatem.

بذيس *Bedis.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah 'Abd es-Samed ben Ahmed, l'imam de la mosquée de Saghah (صاغة), à Merw, mort au mois de scha'bân, l'an 533.

بَرآان *Beraân.*

Bourg aux environs d'Ispahân, où est né Mohammed Zaker ben Mohammed *el-Beraâni*, surnommé aussi *Eldjari*, du nom d'*Eldjar* (الجار), qui est un village près de la même ville.

بَرارجان *Berardjân* (sans doute pour برادرجان).

Ce mot signifie en persan, l'âme du frère. C'est le nom d'une route (سكّة) qui conduit de Merw à Madjân (ماجان). Plusieurs docteurs portent ce surnom, entre autres, Abou Mohammed Qaçem ben Mohammed, imam très-instruit, mort l'an 292. Son père fut aussi un habile traditionniste.

براوستان *Berawistân*[1].

Bourg de la province de Qoumm, où est né le vizir Medjd el-Mulk Abou'l-Fadhl As'ad ben Mohammed, ministre de sulthan Barkiaroq, fils de Melik-Schah. Les soldats, mécontents des tendances de ce ministre, qui avait pris un grand ascendant sur l'esprit de son maître, se révoltèrent et demandèrent qu'il leur fût livré. Le prince n'y consentit qu'à la condition qu'on épargnerait ses jours; mais ils s'y refusèrent et tuèrent le vizir. Cet événement se passait en 492 (1099 de J. C.).

[1] La véritable prononciation de ce mot est *Berouechtân* (بروشتان), ainsi que l'indique Sadiq el-Isfahâni dans son dictionnaire (Ms. de la Bibl. Bodl. fol. 5.)

بَراهان *Berahân.*

Nom d'une place forte de la province d'Hamadân; on la nomme aussi *Ferdedjân* (فردَجان).

برجان *Berdjân.*

Ville du pays des Khazar, VIe climat; longitude, 40°; latitude, 45°. Elle fut prise par les musulmans sous le règne d''Othman ben 'Affan.

بُرج *Bordj.*

1° Bourgade ou district de la province d'Ispahân. L'une des deux villes privilégiées (voy. ايغاران). Plusieurs traditionnistes y sont nés, entre autres : Abou'l-Qaçem 'Othman ben Ahmed el-Kateb el-Ispahâni, mort le jour de la rupture du jeûne (عيد الفطر), l'an 406; — Scheïban ben 'Abd Allah Abou'l-Mo'ammer el-Mouhteçib, professeur du rite orthodoxe et prédicateur renommé à Ispahân; — Sehl ben Mohammed; — Mohammed ben el-Haçan el-Edib, mort en 488; — Abou'l-Qaçem Ghanem; — 'Abd Allah ben Mohammed Abou'l-Qaçem, le Soufi. — 2° Bordj est aussi le nom d'une localité à Damas, où est né Abou Mohammed Selmah el-Bordji ed-Dimischqi.

بُرجمين *Bordjemin.*

Bourg près de Balkh (selon Abou Sa'd), où est né Abou Mohammed el-Azhar ben Balkh, qui parcourut l'Iraq et le Hedjaz pour accroître sa science. Il eut trois frères également instruits, Elias, Mektoum et Sa'îd, connus sous le nom d'*enfants de Balkh* (بنو بلخ).

بُرجُود *Bordjoud.*

Ville grande et longue située dans le petit Lour (لُركوچك). Elle jouit d'un climat tempéré; son eau est saine; le safran et le palmier y viennent bien; elle a eu une assez grande importance, mais elle tombe en ruines maintenant. (*Nouzhet.*)

بُرخُوار *Borkhouwar.*

District de la province d'Ispahân renfermant plusieurs bourgs. En est originaire Abou Sa'îd l'çam ben Youçef el-Borkhouwari el-Bellouqi (بلّوقى).

بَرْدَسير *Berdesir.*

Ville importante du Kermân, sur la route qui mène de cette province dans le Khoraçân. Voici ce que dit er-Rohni el-Kermâni : « On attribue sa fondation à Ardeschir Babeguân, et Hamzah d'Ispahân pense que son nom n'est qu'une dérivation du nom d'Ardeschîr[1]. Dans le Kermân on la nomme *Kewaschir* (كَواشير). Elle a une citadelle bien fortifiée. Le premier (musulman) qui y fixa sa résidence fut Abou 'Ali ben Elias, qui régnait sur le Kermân du temps d'Adhed ed-Dôoleh ben Boueïh. Elle est à deux jours de *Sirdjân* (Kermân) et à la même distance de *Zerend* (زرند). — On m'a assuré qu'elle a deux forteresses, l'une au centre et l'autre à l'extrémité de la ville. Les habitants boivent l'eau des citernes et arrosent leurs jardins à l'aide de canaux. Parmi les docteurs modernes qui en sont originaires, il faut citer : Abou Ghanem Ahmed ben Ridhwân, le Schaféite, homme pieux et éclairé dont il est fait mention dans le *Takhbir*; il est mort au mois de safer, l'an 591. Le poète Abou Ya'la Mohammed el-Baghdadi a dit en parlant des femmes du Kermân (mètre *modjtas*) :

كم قد اردتُ مسيرا من بردسير البغيضة
فردّ عزمي عنها هوى الجفون المريضة

Que de fois j'ai voulu fuir ce Berdesir maudit; || et mon projet s'est évanoui devant un regard de leurs prunelles languissantes.

بَرْدَعِج *Berdidj.*

Ville située aux confins de l'Azerbaïdjân, à 1 ½ farsakhs de Berda'h. Elle est

[1] Voici les renseignements historiques empruntés par Hamd Allah Mustôfi à la Chronique du Kermân et à un livre intitulé *Semt el-'Oula* (le Chemin de l'élévation) : « Le roi Gouchtasp éleva un temple du feu sur l'emplacement futur de la ville; Ardeschir Babegân y bâtit une forteresse qu'il plaça sous l'influence du signe de la Balance et qu'il nomma *Veh-Ardeschir*. Après lui Behram, fils de Schapour Zou'l-Aktaf, fonda la ville actuelle. Après l'apparition de l'islamisme, el-Haddjadj chargea Gasbân el-Qoschaïri de s'en emparer; mais, informé par ce général de la stérilité de ce pays, et des dangers auxquels les musulmans seraient exposés à cause de la famine ou des brigands qui l'habitaient, il se décida à rappeler son armée. (On peut voir à l'article *Kermân* combien ce récit diffère de celui que Yaqout a tiré du livre des conquêtes de Beladori.) Gowaschir ne tomba au pouvoir des musulmans que sous le règne d'Omar, fils d'Abd el-Aziz, qui y fit construire la vieille mosquée. L'émir (Abou) 'Ali, fils d'Elias, dota la ville du jardin de *Sirdjân*, qui existe encore, ainsi que de la forteresse située sur la montagne. La mosquée dite *Berberi* (?) est due à sulthan Thogrul le Seldjoukide. C'est dans cette ville que se trouve le mausolée de Schah Schodja' Kermâni. »

entourée par un fleuve presque aussi large que le Tigre et que l'on nomme *le Kourr* (الكُرّ). Cette ville est la patrie d'el-Hafez Abou Bekr Ahmed ben Haroun, dont l'enseignement en matière de traditions fait autorité: mort en ramadhân, l'an 301.

بَرذعة *Berda'h* (Abou Sa'd écrit بردعة).

Ville sur les confins de l'Azerbaïdjân. Hamzah pense que son nom est une forme arabe dérivée du mot persan بُردهدار, qui signifie le lieu où sont des prisonniers, parce que c'est là, dit-il, que furent déposés les prisonniers qu'un ancien roi de Perse avait faits dans une expédition au delà de l'Arménie. Du temps d'Helal ben el-Mouhçen, cette ville était le chef-lieu de l'Azerbaïdjân. Ibn el-Qotaïbah paraît confondre cette ville avec Errân, située aussi sur la frontière de l'Azerbaïdjân. Elle fut fondée, dit-il, par le roi Qobad[1] dans une vaste plaine; ses maisons sont construites en briques et en plâtre. On lit dans le livre intitulé *Molhamah* (كتاب الملحمة) que la longitude de Berda'h est 79° 30'; sa latitude 45°; vi^e climat. Mais Abou 'Oun, dans son *zidj* (calendrier), la met dans le ve climat par 73° de longitude. — «Berda'h, dit el-Isthakhri, est une grande ville qui a un farsakh de long sur un farsakh de large. Son territoire est fertile, abondant en grains et en fruits. Si l'on excepte Rey et Ispahân, il n'y a pas dans tout le pays compris entre l'Iraq et le Khoraçân une ville plus grande, plus florissante et plus belle. A un peu moins d'un farsakh, est une localité nommée *Enderab* (اندراب), entre *Kourbeh* (كُربة), *Luçoub* (لصوب) et *Naqdjouân* (نقجوان). On peut y marcher plus d'un jour au milieu des jardins et des vergers. C'est là que vient une excellente qualité de noisettes, préférables même à celles de Samarcande, et des châtaignes (شاهبلوط) supérieures à celles de Syrie. On y récolte aussi un fruit, nommé dans le pays *Eddou* (الدّو)[2], qui a la forme d'une grosse datte: il est très-amer avant sa parfaite maturité. Les figues de Luçoub sont excellentes; et enfin, on recueille sur des mûriers, qui sont du domaine public, une grande quantité de cocons de soie qu'on expédie dans le Fars et le Khouzistân. On pêche dans le fleuve Kourr un poisson

[1] Les Persans croient que Qobad, fils de Firouz, ne fit que rebâtir Berda'h, dont l'origine remonte à Alexandre le Grand. «C'était, dit Mustôfi, une grande ville qui possédait de beaux édifices et une population nombreuse; son territoire, arrosé par une rivière nommée *Tartour*, produit les meilleures noisettes et châtaignes connues.» (Ms. 139, fol. 629.)

[2] Le texte de Gotha porte الزو; peut-être faut-il lire آلو, prune.

nommé شورماق (saumon?), qu'on transporte fort loin après l'avoir salé. On y trouve aussi deux autres poissons d'un goût parfait; on les nomme دواقى et عشب[1]. Près de la porte de Berda'h, dite *porte des Kurdes*, se tient tous les lundis un vaste marché sur une place nommée *Kerraki* (كركى). Cet endroit, qui a une longueur et une largeur d'un farsakh, attire une foule considérable; on y vient de loin, même de l'Iraq. Il est encore plus achalandé que le marché de Kourbeh. Le mot *kerraki* est devenu si populaire que presque tous les habitants ont pris l'habitude de le compter parmi les noms des jours de la semaine. Le trésor public est placé dans la mosquée principale ainsi que cela se pratique en Syrie. Le toit est couvert de plomb et l'entrée du trésor est fermée par une porte en fer. Le palais de l'émir est près de cette mosquée et les bazars occupent le milieu de la ville. » — Ces renseignements donnés par el-Isthakhri remontent à une époque déjà reculée; mais maintenant il ne reste plus rien de l'ancienne splendeur de Berda'h. Plusieurs de ses habitants, que j'ai rencontrés dans l'Azerbaïdjân, m'ont dit que ce n'était plus qu'un village au milieu des ruines, habité par quelques mendiants. Béni soit le Dieu qui change tout et qui est immuable, qui détruit et qui est impérissable, le secret de ses œuvres est un mystère pour l'homme! — Berda'h est à 9 farsakhs de la ville de جنزه ou *Guendjeh*. — Conquête de cette ville. — On rapporte que Selman ben Rébia'h el-Bahili, après s'être emparé de Beïlaqân (بيلقان), sous le khalifat d'Omar, se dirigea sur Berda'h, et campa au bord du *Tharthour* (ترثور) (voyez ce mot), rivière qui passe à moins de 2 farsakhs de la ville. Les habitants ayant fermé leurs portes aux musulmans, Selman autorisa le pillage des campagnes environnantes; c'était au moment de la moisson. Dans la crainte d'être affamés, les assiégés capitulèrent en se soumettant aux conditions faites à la ville de Beïlaqân. Selman entra dans la place, dont il fit sa résidence, après avoir envoyé ses troupes en avant pour continuer l'expédition. — Les principaux docteurs et imams originaires de cet endroit sont: Mekki (مكّى) ben Ahmed, aussi célèbre par son enseignement que par sa piété. Après avoir visité la Syrie, l'É-

[1] Ces deux noms sont singulièrement altérés dans les manuscrits qui reproduisent ce passage. Le texte original porte دراقى وعصب, et dans la version persane, traduite par Ouseley, on lit دراقى وعشر. (Voy. la dissertation de M. Moeller en tête de l'édition de Gotha, p. 6.) Je ne m'arrête pas à signaler les autres variantes, si importantes toutefois, qu'on ne peut douter que notre auteur n'ait fondé ses propres renseignements dans ceux qu'il a empruntés à Isthakhri, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il n'ait travaillé sur un texte plus complet dans ce chapitre.

gypte et l'Iraq, pour compléter ses études, il vint résider à Niçabour en 330; il se rendit ensuite dans la Transoxiane, l'an 350. Il mourut à Schasch quatre ans après, en laissant un nombre considérable d'écrits: — Sa'ïd ben 'Amrou el-Azdi el-Hafez; — 'Abd el-'Aziz ben el-Haçan Abou Bekr, qui est compté parmi les *ridjal*. El-Hakem Abou 'Abd Allah le cite avec éloge dans son histoire; «il fut, dit-il, l'élève et l'ami du célèbre Abou Bekr Mohammed ben Ishaq, à Niçabour; il quitta cette ville en 310, et se fixa dans le caravansérail de Feraweh (فراوه); puis il demeura à Neça, où il mourut l'an 323.»

بِرذَون *Birdawn.*

Petite ville du Khouzistân, proche de Baçinna (بصنّى); on y fabrique des voiles que l'on nomme *Baçinnieh* et que l'on vend frauduleusement comme provenant de la ville même de Baçinna. (Voyez ce nom.)

بُرزاباذان *Bourzabadân.*

Bourg du territoire d'Ispahân: patrie d'Abou'l-'Abbas Fadhl ben Ahmed le Qoraïschite, docteur dont Ibn Merdweïh récuse l'autorité.

بُرز *Bourz.*

Bourgade à 5 farsakhs de Merw, dans le voisinage de Koumsân (كُمسان). En sont originaires Suleïman ben 'Amer el-Kendi et d'autres savants.

برزنج *Berzendj*[1].

Ville du territoire d'Errân, à 18 farsakhs de Berda'h, sur le chemin de Bab el-Abwab. C'est là qu'on traverse le fleuve Kourr pour se rendre à Schamakhi (شماخى), ville de la province de Schirwân.

بَرزن *Berzen.*

Bourg de la province de Merw contigu à Bir-Maqân; c'est la patrie d'Abou Ibrahim ben Ahmed l'Écrivain. — C'est aussi le nom d'un autre bourg que l'on

[1] L'auteur a adopté l'orthographe donnée par Isthakhri (*Lib. climat.* p. 81); mais Soyouthi, le *Kitab el-'Azizi* et Abou'l-Féda écrivent *Berzend*, forme qui est également employée par les Persans. «C'était, dit Mustôfi, une ancienne ville qui fut rebâtie par Afschîn, esclave de Mo'taçem Billah qui y fixa sa résidence. Ce n'est plus maintenant qu'un village; le climat est chaud, mais le sol est bien arrosé et fertile en céréales.» (Ms. 139, fol. 618.)

nommé *Bagh u berzen* (باغ وبرزن), parce que ces deux villages se touchent. Ils sont l'un et l'autre à 2 farsakhs de Merw. Le traditionniste Isma'il el-Berzeni est originaire du second. (Voy. باغ.)

بَرزه *Berzeh.*

1° Bourg du territoire du Beïhaq, province de Niçabour; c'est la patrie d'Abou'l-Qaçem Hamzah ben el-Berzehi, surnommé *Beïhaqi*, auteur de différents ouvrages, tels que *le Livre des sections* (كتاب الفصول); *le Livre des mérites de celui qui est nommé Mohammed* (كتاب محامد من يقال له محمد); *le Livre des qualités de celui qui est nommé Abou'l-Haçan* (كتاب محاسن من يقال له ابو الحسن). Il est cité par el-Bakherzi dans son livre intitulé l'Idole du siècle (*Doumiet el-'Asr*); il mourut l'an 488. (Extrait d'Abd el-Ghafer.) — 2° Petit canton de l'Azerbaïdjân.

بُرسانجرد *Borsandjird.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; résidence d'un savant disciple des compagnons, Khaled ben Abou Bersa el-Aslemi, qui, pour cette raison, a été surnommé *Borsandjirdi*.

برشليه *Berschelyeh.*

Localité de l'Errân; il en est fait mention dans l'histoire des anciens rois de Perse.

بَرشهر *Berschehr.*

Nom donné à la ville de Niçabour. (Voy. ابرشهر.)

بُرطاس *Barthas.*

C'est le nom d'un pays habité par une tribu considérable; on en exporte les pelisses nommées *Barthassi* [1]; ils sont voisins des Khazar, et aucune autre peuplade ne les sépare de ceux-ci; ils sont disséminés sur les rives de l'Itil (Volga). La ville principale se nomme aussi *Barthas*, et, dans son voisinage, est celle

[1] Voyez, sur ces fourrures, un extrait du *Kitab et-Tenbih* de Maç'oudi, par S. de Sacy, *Chrest. ar.*, t. II, p. 17 et suiv. le 1er volume des *Prairies d'or*, chap. IX, d'Ohsson, p. 74, et les recherches de M. Defrémery sur les anciens peuples du Caucase, *Journ. asiat.* année 1849.

de Sawara (سوارا), qui possède une mosquée. Ce peuple est musulman; il parle une langue particulière qui n'a aucun rapport avec le turc, le khazar ou le bulgare. On lit dans Isthakhri[1] : « Une personne qui a prêché le Koran dans ce pays m'a assuré que la population de ces deux villes réunies s'élevait à dix mille âmes; pendant l'hiver, ils vivent dans des huttes de bois, mais l'été, ils campent au milieu des pâturages. Pendant les nuits d'été, ajoutait ce missionnaire, on ne voyage pas dans les ténèbres pendant plus d'une heure. » Du Volga à la ville des Khazar et à Borthas la distance est de vingt jours; on évalue l'étendue de ce pays entier à quinze jours de marche.

بَرقان *Berqân* ou *Birqân.*

1° Bourgade du pays de Djordjân; Hamzah ben Youçef es-Sehmi en est originaire. — 2° Bourg sur la rive orientale de l'Oxus, à deux jours de Djordjanyeh.

بَرقه *Barqah.*

Bourgade du territoire de Qoumm, dans le Djebal. Abou Dja'far, jurisconsulte schiite, rapporte que le célèbre Ahmed ben Abi 'Abd Allah *el-Barqi* a reçu ce surnom, bien qu'il fût originaire de Koufah, parce que son aïeul Khaled, fuyant la persécution d'Yça ben 'Amrou, vint à Barqah près de Qoumm avec son père et s'y établit. Ahmed a écrit plus de cent ouvrages sur les doctrines des Imamieh (schiites) et une chronique des expéditions saintes. On en trouve la nomenclature dans le livre d'Abou Dja'far. — On lit dans l'Histoire d'Ispahân, par Hamzah el-Ispahâni, que le bourg de Barqa-roud (برقَ رود) a donné naissance à Ahmed ben 'Abd Allah el-Barqi, célèbre grammairien et poëte, qui habitait Qoumm. C'est dans cette ville que son neveu Abou 'Abd Allah reçut ses leçons avant de se rendre à Ispahân, où il s'est acquis de la réputation.

برك *Berk.*

Petite ville fortifiée sur la frontière du Kermân; elle produit du blé et des dattes. (*Nouzhet.*)

[1] La citation qui suit diffère beaucoup du texte publié à Gotha. (Cf. *Lib. climat.* p. 96 et suiv.)

بركاوان *Berkawân.*

1° Bourgade dans la province du Fars. — 2° Île du golfe Persique[1].

برماكان *Bermakân.*

Bourg près de Merw esch-Schahidjân.

بُرمُس *Bormos.*

Bourgade du canton d'Esferaïn, province de Niçabour.

برندَق *Berendaq.*

Gros bourg dans une vallée qui sépare Qazwin de Khelkhal, province d'Azerbaïdjân.

بُرنَود *Bornawd.*

Bourg sur le territoire de Niçabour, où est né Abou 'Ali Mohammed ben 'Ali le Prédicateur. Il est compté, ainsi que son père, parmi les traditionnistes accrédités. Il mourut à l'âge de cent six ans, l'an 337, au mois de scha'bân.

بَرنو *Bernou.*

Bourg près de Niçabour; patrie de Bekr ben Ahmed el-Bernouvi.

بَروجِرد *Beroudjird*[2].

Ville située entre Hamadân et Keredj, à 18 farsakhs d'Hamadân et à 10 farsakhs de Keredj. Ce n'était d'abord qu'un obscur village, mais Hamoulah (حمولة), vizir d'Abou Dolaf, y fit réciter la *khotbah* et y établit sa résidence lorsqu'il

[1] Mustôfi lui donne 8 farsakhs de long sur 3 farsakhs de large, et dit que ses habitants sont méchants et enclins au vol (fol. 666).

[2] Beroudjird, ou selon la prononciation persane, Bouroudjird, était, d'après Mustôfi, le chef-lieu du canton du petit Lour. « C'était, dit ce géographe, une longue et assez florissante ville ornée de deux mosquées; son climat est tempéré, et parmi ses productions on cite le safran et la datte, car dans ces montagnes on ne voit de palmiers qu'à Bouroudjird et à Semirah, elle est ruinée maintenant. » (Cf. sur l'état actuel de cette ville Macd. Kinneir's *Geogr. Memoir*, p. 140; Bode, *Travels into Luristan*, t. II, p. 300-307; voyez aussi Layard, dans le tome XVI du Journal de la Société géographique de Londres, et l'Histoire des Samanides de M. Defrémery, p. 252.)

gouvernait le Djebal en maître absolu. Cette circonstance fut la cause de la prospérité de cette ville. Elle est bien fortifiée et son territoire est fertile. Ses fruits se portent à Keredj et dans les environs. Elle a près d'un demi-farsakh de long, mais elle est très-peu large. Le safran y vient en abondance. Un poëte a dit en parlant de cette ville (mètre *motéqarib*):

بروجردُ فى طيبها جنّة   وما عيبها غير سكّانها
ولكنْ يُعطّى على لومهم   وبُخلهم جود نسوانها

Beroudjird est un paradis de délices; son seul défaut est d'avoir de tels habitants. || Mais on leur pardonne leur bassesse et leur avarice en faveur de la *générosité* de leurs femmes.

Abou'l-Fadhl Mohammed ben Hibet Allah el-Hafez, scheikh pieux et très-docte, en est originaire. — «J'étais un jour assis, dit Abou Sa'd, dans la grande mosquée de Beroudjird, et j'écrivais quelques traditions, lorsqu'un homme d'un aspect misérable s'approcha de moi et me salua. Après un moment de silence, il voulut savoir ce que j'écrivais. Importuné de son indiscrétion, je ne jugeai pas à propos de lui répondre; de guerre lasse, je finis par lui dire: «Ce sont des *hadis.*» Il me demanda alors de quel pays j'étais, et, apprenant que Merw était ma patrie, il me demanda quel docteur parmi les habitants de Merw avait transmis la tradition à Bokhari. — «C'est 'Abdân, lui répondis-je, 'Ali ben Hadjer et d'autres savants de cette école. — Quel est le nom d''Abdân?» me demanda-t-il. Cette question me força à garder le silence. Le scheikh, car c'était Abou'l-Fadhl lui même, sourit en voyant que je le regardais avec plus de considération, et me dit: «Son surnom était *Abou'Abd er-Rahman* et son nom *'Abd Allah.* On a réuni ces deux noms en un seul et on l'a appelé *'Abdân.*» Ce renseignement me fit un réel plaisir, et je lui demandai de qui il le tenait. — «C'est de Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi,» me répondit-il. «Depuis, ajoute Abou Sa'd, j'ai écrit sous sa dictée un choix assez considérable de hadis.»

بروقان *Berouqân.*

Bourg voisin de Balkh; Mohammed ben Khaqân el-Berouqâni en est originaire.

بَروَنجِرد *Berwandjird.*

Gros bourg près de Merw, du côté des sables; il est en ruines maintenant: patrie d'Abou Mohammed ben Thaher el-Berwandjirdi.

بزار *Bezar* ou *Bozar*.

Le surnom de *Bezari*, dit Abou Sa'd, se rapporte au bourg d'Abzar (voy. ابزار), qui est à 2 farsakhs de Niçabour. Le peuple l'appelle *Bejar* (بژار) : c'est la patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Ahmed *el-Abzari*, nommé communément *el-Bezari*. Ce docteur voyagea dans l'Iraq, l'al-Djezireh et la Syrie, pour recueillir des traditions. Son enseignement fait autorité. Il est mort le 5 de redjeb, l'an 364, âgé de quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans.

بُزان *Bozân*.

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou'l-Feredj 'Abd el-Wehhab ben Mohammed el-Bozâni.

بزّانه *Bezzaneh*.

Bourg près de la ville d'Esferaïn.

بَزديغَر *Bezdigher*.

Bourg des environs de Niçabour; patrie du jurisconsulte Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ziad en-Niçabouri, homme pieux, mort en 295.

بزقباذ *Bezqobad*. (Voyez le mot ابزقباذ.)

بُزماقان *Bozmaqân*.

Bourg du territoire de Merw; patrie d'Ibrahim ben Ahmed *el-Kateb*, mort après l'année 100 de l'hégire.

بزنان *Beznân*.

Bourg tellement rapproché de Merw qu'il est considéré comme un faubourg de cette ville, patrie de plusieurs savants, entre autres d'Ahmed ben Bendoun. Ce bourg tombe maintenant en ruines.

برنيرود *Boznîroud*.

Canton de la province d'Hamadân, renfermant plusieurs bourgs dont le principal est celui de Welid-Âbâd (وليد آباد), où est né 'Abd er-Rahman ben 'Abdân el-Djellab el-Hamadâni.

بُزيان *Bozián.*

Bourg près d'Herat, d'où est originaire Abou Bekr 'Abd Allah ben Mohammed, de la secte des *Kerramites* (كرّامية), mort en 526.

بَسّا *Bessa.*

Ville du Fars qu'on nomme aussi *Fessa* (فسّا) (voyez ce mot). Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali ben Babek el-Kaschi dit que le célèbre Arslân el-Bessaçiri en est originaire, et que les Persans donnent le surnom de *Bessaçiri* aux habitants de cette ville. Arslân était un des mamelouks de Beha ed-Dôoleh, fils d''Adhed ed-Dôoleh. Lorsque Djelal ed-Dôoleh, Abou Thaher et son fils Melik Rahim Abou Nasr parvinrent au pouvoir, Bessaçiri acquit une grande influence; il devint le chef de tous les Turcs de Baghdad et amassa des biens considérables. A l'époque où Melik Rahim marcha contre Thoghrul Bek, premier sulthan seldjouqide, Bessaçiri se réfugia dans la ville de Rahbah Malek (رحبة مالك). Il devint secrétaire et favori de Mostançer, soudan d'Égypte. Sur ces entrefaites, Ibrahim Inal se révolta contre son frère Thoghrul Bek dans la province d'Hamadân, et ce dernier fut obligé de marcher à la tête de son armée contre le rebelle. Baghdad restait sans défense. Arslân el-Bessaçiri profita de l'occasion et rentra dans cette ville avec Qoraïsch ben Bedrân ben el-Mouqalled, chef des Beni-'Oqaïl, avec lequel il partagea l'autorité. Le vizir surnommé *le chef des reïs* s'étant conduit de façon à mécontenter Qoraïsch, le khalife Qaïm-Biamrillah se rendit en personne sous la tente de cet émir, envoya son ministre dans une forteresse sur les bords de l'Euphrate où était son oncle Meharisch, puis il livra le vizir à Bessaçiri, qui le fit mettre en croix. Dès lors Baghdad fut soumise à l'autorité de ce dernier: il s'empara de ses trésors et fit prononcer la *khothbah* dans toute la province au nom du soudan d'Égypte, et cela pendant un an entier, depuis le seizième jour de zil-qa'deh 451 jusqu'au 16 de zil-qa'deh 452; mais au bout d'un an, Thoghrul Bek, vainqueur de son frère, revint à Baghdad, livra bataille à Bessaçiri, le défit, le tua et rendit le pouvoir au khalife Qaïm-Biamrillah. Tel est le récit abrégé d'événements qui sont rapportés en détail par les historiens. — Il y a à Baghdad, du côté de la porte el-Âzedj (باب الآزج), un grand quartier que l'on nomme *maison de Bessaçiri.* Plusieurs traditionnistes en sont originaires.

بُستان *Bostân*, le Verger.

Nom d'un quartier d'Herat.

بَست *Best*.

Rivière qui sort de l'Azerbaïdjân et traverse la ville d'Irbil. (*Merassid*.)

بُست *Bost*.

Ville entre le Sedjestân, Ghaznah et Herat; je crois qu'elle dépend de la province de Kaboul. Les renseignements que fournissent son histoire et le récit de la conquête musulmane confirment cette opinion[1]. Le climat de cette ville est excessivement chaud, et elle fait partie des contrées que les Persans désignent sous le nom de *Guerm-sir* (گرم سير), c'est-à-dire, pays de la chaleur. Elle est bien arrosée et entourée de jardins, mais elle est presque ruinée, et, selon l'expression d'un homme d'esprit, « ce n'est plus que le jardin de l'ancienne ville. » Parmi les hommes célèbres qui y sont nés, on cite : El-Khattabi Abou Suleiman Hamd (Allah) ben Mohammed, auteur du livre intitulé معالم السنن, *les Jalons des sunnets*, et du غرائب الحديث, *Merveilles des traditions*, ainsi que d'autres ouvrages. Ce fut un imam très-érudit, et j'ai fait mention de sa vie comme de ses poésies dans mon *Livre des gens lettrés* (كتاب الادباء). — Ishaq ben Ibrahim Abou Mohammed, le qadhi de Bost, mort l'an 307. — Abou'l-Fath 'Ali, fils de Mohammed ou d'Ahmed el-Bosti, poète et écrivain célèbre par la recherche et les jeux d'esprit que renferment ses écrits; mort à Bokhara l'an 400. Le poète Abou 'Amrân Mouça ben Mohammed et-Thoulaqi a dit de lui (mètre *thawil*) :

اذا قيل اىُّ الارض فى النّاس زينة   اجبنا وقلنا أبهج الارض بُستُها
فلو اننى ادركت يومًا عميدها   لزمت يد البستى دهرًا ونسلها

Si l'on demande quelle est la fleur des pays habités par l'homme, je répondrai que Bost est la merveille du monde. || Si je puis un jour m'approcher de celui qui en est le soutien, c'est la main d'el-Bosti que je ne cesserai de retenir et de couvrir de baisers.

Le plus illustre docteur de cette ville est Abou Hatem Mohammed ben Hayân ben Mo'add ben Moueyed ben Sa'id ben Seid et-Temimi. — Abou 'Abd Allah

[1] Yaqout et l'auteur du *Lobb el-Lobab* sont les seuls qui considèrent Bost comme appartenant au pays de Kaboul, tous les géographes arabes et persans depuis Istakhri sont unanimes à citer cette ville comme une des plus considérables du Sedjestân.

Mohammed Bokhari, surnommé *Ghondjar* (غُنجار), en donnant sa généalogie, ajoute : «Cet imam illustre par sa science, par ses voyages, par ses liaisons avec les scheikhs les plus célèbres, fut versé dans la connaissance des traditions, et il en posséda les preuves à un point qui étonne la raison. L'examen impartial de ses livres suffit pour prouver l'immensité de ses connaissances. Il parcourut tous les pays compris entre Schasch et Alexandrie, vécut au milieu des docteurs les plus renommés, et composa des ouvrages destinés spécialement aux études traditionnaires, mais d'une valeur inestimable.» Ghondjar cite ensuite le nom de tous les maîtres auprès desquels Abou Hatem puisa des renseignements dans ses longs voyages, ainsi que les nombreux élèves qu'il forma. Un autre auteur, el-Hakem Abou 'Abd Allah el-Hafez, donne le même tribut d'éloges à Abou Hatem; il célèbre son mérite, non-seulement comme traditionniste, mais comme jurisconsulte et grammairien; il ajoute qu'après avoir exercé les fonctions de juge à Samarcande et dans d'autres villes, il vint à Niçabour, l'an 334, où el-Hakem, encore bien jeune, eut l'honneur d'écrire les hadis sous sa dictée. Puis il y exerça la charge de qadhi ainsi que dans d'autres villes de la province, et ne retourna dans sa patrie qu'après avoir terminé sa tournée scientifique dans tout le Khoraçân. — Abou Bekr le Prédicateur dit que si les livres d'Abou Hatem pouvaient être réunis, ils formeraient un recueil de la plus grande utilité pour les recherches des traditions. Abou Bekr a emprunté à Maç'oud ibn Naçer es-Sidjzi un catalogue de ces ouvrages, dont la plupart sont introuvables, et c'est d'après cette liste que j'ai fait un choix des livres les plus importants, après en avoir élagué plusieurs. En voici les titres :

كتاب الصّحابة, Le livre des Compagnons du Prophète, en 5 parties. — كتاب التابعين, Le livre des *Tabi's;* 12 p. — كتاب اتباع التابعين, Les successeurs des *Tabi';* 15 p. — كتاب تبع الاتباع, Les successeurs des *Etba';* 17 p. — كتاب تباع التبع, Les successeurs des précédents; 20 p. — كتاب الفصل بين النقلة, Examen critique des rapporteurs de traditions; 10 p. — كتاب عِلَل حديث الزّهرىّ, Réfutation des hadis de Zohri; 20 p. — كتاب عِلَل حديث مالك, Réfutation des hadis de Malek; 10 p. — كتاب عِلَل مناقب ابى حنيفة ومثالبه, Réfutation des qualités et des défauts d'Abou Hanifah; 10 p. — كتاب عِلَل ما اسند اليه ابو حنيفة, Discussion des *isnad* ou preuves d'Abou Hanifah; 10 p. — كتاب ما خالف الثورىّ شعبة, Examen des points où Thawri s'écarte de Scha'bah; 3 p. — كتاب ما انفرد به اهل المدينة من السّنَن, Des *sunnet* particulières aux habitants de Médine; 10 p. — كتاب

ما انفرد به اهل مكّة من السّنن. Des *sunnet* particulières aux habitants de la Mecque: 5 p. — كتاب ما انفرد به اهل العراق من السّنن. Des *sunnet* particulières aux habitants de l'Iraq: 10 p. — كتاب ما عند شعبة عن قتادة وليس عند سعيد عن قتادة. Des emprunts faits par Schabah à Qatadah, qui ont été omis par Sa'id: 2 p. — كتاب غرائب الاخبار. Merveilles des faits historiques: 20 p. — كتاب ما اغرب الكوفيّون عن البصريين. Des points où l'École de Koufah l'emporte sur celle de Basrah: 10 p. — كتاب ما اغرب البصريّون عن الكوفيين. Des points où l'École de Basrah l'emporte sur celle de Koufah: 8 p. — كتاب اسامى من يُعرف بالكنى. Des noms de ceux qui ne sont désignés que par leurs surnoms: 3 p. — كتاب كنى من يُعرف بالاسامى. Surnoms de ceux qui ne sont désignés que par leurs noms: 3 p. — كتاب الفصل والوصل. Livre de la disjonction et de la jonction: 10 p. — كتاب التمييز بين حديث النضر الحدّانى والنضر الحرّانى. Examen des hadis de Nadhr el-Haddani et de Nadhr el-Harrani: 2 p. — كتاب الفصل بين حديث اشعث بن مالك واشعث بن سواد. Examen comparé des hadis d'Ach'ath ben Malek et d'Ach'ath ben Sewad: 2 p. — كتاب الفصل بين حديث منصور بن المعتمر ومنصور بن اذان. Examen comparé des hadis de Mansour ben el-Mou'temer et de Mansour ben Adân: 3 p. — كتاب الفصل بين مكحول الشّامى ومكحول الازدى. Parallèle entre Mekhoul le Syrien et Mekhoul el-Azdi: 1 p. — كتاب موقوف ما رفع. Des traditions particulières au Prophète et à ses compagnons: 10 p. — كتاب آداب الرجالة. Beautés des *ridjals* ou grands hommes de l'islamisme: 2 p. — كتاب ما اسند جنادة عن عنادة. Des preuves empruntées par Djenadeh à 'Enadeh: 1 p. — كتاب الفصل بين حديث الثور بن يزيد وثور بن زيدة. Examen comparé des hadis de Thawr ben Yezid et de Thawr ben Zeideh: 1 p. — كتاب ما جعل عبد الله بن عمرو عبيد الله بن عمر. Confusion entre 'Abd Allah ben 'Amr et 'Obaid Allah ben 'Amr: 2 p. — كتاب ما جعل شيبان سفيان او سفيان شيبان. Confusion entre les noms Scheibân et Soufiân: 3 p. — كتاب مناقب مالك بن انس. Panégyrique de Malek ben Anas: 2 p. — كتاب مناقب الشافعى. Panégyrique de Schafey: 2 p. — كتاب المعجم على المدن. Dictionnaire des villes: 10 p. — كتاب المدلّس من العراقيين. Des voyageurs (traditionnistes) de l'Iraq: 20 p. — كتاب المدلّس من الحجازيين. Des voyageurs du Hedjaz: 10 p. — كتاب الابواب المتفرقة. Chapitres divers (mélanges): 30 p. — كتاب الجمع بين الاخبار المتضادة. Concordances des faits historiques contradictoires: 2 p. — كتاب وصف المعدل والمعدّل. Livre de l'arbitre et de l'arbitrage: 10 p. — كتاب الفصل بين حدّثنا واخبرنا. Examen comparé des

mots *Haddaçana* et *Akhbarana* (c'est-à-dire de la tradition orale et écrite); 1 p. — كتاب وصف العلوم وانواعها, Des sciences et de leurs différentes branches; 30 p. — كتاب الهداية الى علم السنن, Guide vers la connaissance des *sunnet*.

Dans ce dernier ouvrage, l'auteur a eu pour but l'enseignement de la tradition et de la jurisprudence dans la pratique. Chaque hadis est accompagné d'une glose, du nom du premier docteur qui l'a enseigné, de renseignements sur son pays, de recherches historiques sur le nom, la vie et les ouvrages de tous les docteurs cités à l'appui, depuis les compagnons du Prophète jusqu'au maître de l'auteur; d'un examen de leurs mérites et de leurs défauts; puis il tire de chaque sentence un axiome de jurisprudence ou de morale, et il examine et contrôle les faits historiques qui peuvent le corroborer. C'est, en un mot, le plus important et le plus précieux de ses écrits. — Abou Bekr le Prédicateur demanda un jour à Maç'oud ben Naçer, qui lui avait communiqué cette liste, si ces livres se trouvaient dans son pays et s'ils y étaient estimés; Maç'oud affirma qu'on n'en trouvait qu'un très-petit nombre. Il paraît qu'Abou Hatem avait fait de tous ses écrits une fondation pieuse ou *waqf*, et qu'il les avait réunis à cet effet dans une bibliothèque publique; mais le temps, la faiblesse du gouvernement, les désordres continuels qui éclatèrent dans ce pays, ont contribué à les faire disparaître. « Le mérite de ces livres, ajoute Abou Bekr, aurait dû en multiplier les copies et en faire conserver, avec un soin minutieux, tous les exemplaires; mais l'indifférence de ces gens-là pour tout ce qui est religion, piété et érudition sacrée, a été la cause de la perte de ce précieux dépôt. » — Le respect d'Abou Hatem pour les maîtres de la tradition était incontestable; on raconte que, se trouvant en route près de Niçabour avec Mohammed ben Ishaq ben Khozaïmah, il le pressait tellement de questions que Mohammed finit par lui dire en persan باردنج? (*sic*), (je lis ميازرنج), c'est-à-dire لا تؤذيني, ne me tourmente pas! Aussitôt Abou Hatem écrivit ce mot, et comme on lui en demandait la raison, il répondit : « La moindre parole sortie de la bouche d'un tel maître doit être écrite. » — El-Hakem a fait remarquer, avec raison, que la supériorité d'Abou Hatem était trop grande pour qu'il n'eût pas, de son vivant et après sa mort, un grand nombre de détracteurs. Abou'l-Fadhl Ahmed ben 'Ali es-Suleïmani, qui a composé un livre sur la vie des scheikhs, où il mentionne le nom d'un millier de scheikhs imposteurs, raconte qu'il reçut la visite d'Abou Hatem venant de Samarcande, l'an 330 ou

349. Un autre docteur, Sehl ben es-Seri el-Hafez, lui recommanda alors de ne pas citer le témoignage d'Abou Hatem parce qu'il était entaché de fausseté, et il l'accusa d'avoir composé pour Abou Thaïeb el-Moç'abi un livre en faveur des Karmathes, afin d'être investi de la judicature de Samarcande. « Lorsque les habitants de Samarcande, ajoutait Sehl ben es-Seri, en furent informés, ils voulurent tuer Abou Hatem. Celui-ci se réfugia à Bokhara où il exerça le métier de courtier pour les marchands d'étoffes; il se procura des vêtements au prix de 5000 drachmes, payables en deux mois, puis il s'esquiva sans rembourser cet argent. » — El-Hafez es-Suleïmani affirme le même fait et ajoute que c'est en récompense de ce livre sur les Karmathes que le vizir Moç'abi donna le gouvernement du Sedjestân à Abou Hatem, qui mourut dans ce pays. « Sa physionomie, disait Suleimani, ainsi que son langage étaient ceux d'un menteur; plein de morgue et de vanité, lorsqu'il me dictait, il me forçait à écrire Abou Hatem Mohammed ben Hayân el-Bosti l'*imam des imams*; j'écrivais cette phrase en sa présence, puis je l'effaçais. » — Quelques auteurs placent la mort d'Abou Hatem en 354[1]; d'autres ajoutent qu'il mourut dans la nuit du vendredi à la fin de schawal, l'an 354, et qu'il fut enterré dans une chapelle qu'il avait fait construire près de sa maison, à Bost. — Ghoudjar, dans son histoire de Bokhara, assure qu'Abou Hatem est mort la même année dans le Sedjestân, et que son tombeau est à Bost où il attire encore des pèlerins. Si donc son corps n'y a pas été apporté plus tard, il faut admettre que ce docteur est mort dans la ville de Bost.

بستيغ *Bastigh.*

Bourg de la province de Niçabour; patrie d'Abou Sa'd Schebib ben Ahmed el-Bastighi, docteur instruit, mais partisan outré des *Kerramites*, né en 393, mort après l'an 460. Son frère Abou'l-Haçan 'Ali fut, au contraire, un scheikh pieux et orthodoxe; il mourut au mois de moharrem 488.

بسطام *Besthâm.*

Ville du district de Qoumès, sur le chemin qui conduit à Niçabour, à 2 farsakhs de Dameghân. — « C'est, dit Mo'çer, un gros bourg qui ressemble plutôt à une petite ville; le fameux scheikh Abou Yezid el-Besthami y est né. On donne aussi le nom de *Bestham* à une qualité de pommes très-jaunes et d'un goût

[1] C'est ce que dit aussi Abou'l-Féda. (Cf. *Annal. moslem.* t. II, p. 587.)

exquis, qui proviennent de cette ville et qu'on porte dans l'Iraq. Ce pays offre deux particularités : la première, c'est que l'amour est un sentiment tout à fait inconnu aux habitants, et un étranger qui est en proie à cette passion n'a qu'à boire de l'eau de Bestham pour sentir s'éteindre son ardeur. La seconde singularité, c'est qu'il n'y a jamais d'ophthalmie. L'eau a une saveur un peu amère, mais bue à jeun elle est très-salutaire, et prise en médicament elle guérit les hémorroïdes. L'aloès perd tout son parfum en arrivant dans ce pays, et même l'aloès de l'Inde le plus fin; tous les autres parfums, au contraire, le musc, l'ambre, etc. y prennent plus d'arome. Le sol engendre une foule de petits serpents, de reptiles et de mouches dont la piqûre est très-dangereuse. En face de la ville, sur une colline, s'élève un château fort, très-vaste, garni de solides murailles et entouré de donjons et de tourelles; on en attribue la fondation à Sabour (Schapour) *Zou'l-Aktaf.* » J'ai visité Bestham; c'est une ville grande, pourvue de marchés, mais les édifices et les maisons ont un aspect assez humble. Elle est dans une plaine entourée de hautes montagnes; une rivière coule dans le voisinage. Le tombeau du célèbre Besthami est au centre de la ville, près du bazar principal [1]. Le nom de ce dévot est Abou Yezid Thaïfour (طيفور) ben 'Yça ben Serouschân (بن سروشان). Il faut se garder de le confondre avec Abou Yezid ben 'Yça ben Adem surnommé *le petit Besthami.* Parmi les personnages plus modernes, on cite Abou'l-Moudhaffer ben Abi'l-'Abbas surnommé *Kafi* (كافى), mort vers l'an 530. La conquête de la ville fut très-facile. L'an 18 ou 19 de l'hégire, le corps d'expédition envoyé par 'Omar contre Qoumès et Rey s'arrêta devant Bestham, qui ne fit aucune résistance et se rendit par capitulation. L'armée était commandée par Na'ïm ben Moqarren. Son fils Soueïd dirigeait l'avant-garde, et l'arrière-garde était sous les ordres d'Aynah, fils de Nehas (بن نهاس ?).

بسوى *Beswa* [2].

Petite ville sur les confins de l'Azerbaïdjân, entre Ouschnouh et Meraghah,

[1] Ce scheikh, dont le nom est encore répété avec vénération dans tout l'Orient, mourut d'après Ibn-Khallikan en 261. L'auteur des Séances des croyants, qui consacre une longue notice à ce dévot, ajoute que, l'an 700, le sulthan Oldjaïtou (Khodabendeh), qui lui-même s'était enrôlé dans la pieuse milice des Soufis, fit élever un caravansérail et un superbe couvent auprès de ce tombeau. Bestham a aussi donné naissance à un autre santon, Abou'l-Haçan Kharraqâni surnommé le *Sulthan des scheikhs,* et à un poëte persan, Zia ed-Din 'Omar Besthami.

[2] Beswa est une petite ville du district de

dans le voisinage de (خان خاصبك) *Khân-Khasbek*. J'y ai passé; la plupart de ses habitants se livrent au brigandage.

بسينة *Beçineh*.

Bourg à 2 farsakhs de Merw: patrie du docteur Abou Dawoud Suleimân ben Eyas el-Beçini, qui vint étudier dans l'Iraq.

بُشان *Boschân*.

Bourg près de Merw, où est né Abou Ishaq ben Ibrahim el-Boschâni, scheikh célèbre par sa piété, mort avant l'année 280.

بَشبق *Beschbaq*.

Bourg du territoire de Merw; on l'appelle ordinairement بشبه *Beschbeh*. C'est la patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Beschbaqi, scheikh qui, dans sa jeunesse, se distingua parmi les traditionnistes; Abou Sa'd, qui l'a connu, place sa naissance en 453, et sa mort, le lundi 12 de schawal, l'an 543.

بُشت *Boscht*.

Ville de la province de Niçabour; selon Abou'l-Haçan ben Yezid el-Beihaqi, elle a reçu son nom de Boschtasf (بشتاسف Gustasp), roi de Perse, qui l'a fondée, et elle formait jadis le district de Tharsis; d'autres disent qu'elle a été ainsi nommée parce qu'elle est située derrière Niçabour, car *pouscht* signifie le dos, en persan. On dit qu'elle comprend deux cent vingt-six bourgs et villages, dont le principal est (كندر) *Koundour*, patrie du vizir Abou Nasr Mansour. (Voyez le mot *Koundour*.) Enfin, on donne à cette ville le nom de *Boscht el-'Arab* (بشت العرب), à cause du grand nombre de savants qui en sont sortis. Tels sont Ishaq ben Ibrahim, dont l'enseignement s'est répandu dans le Khoraçân; — Haçan ben Mokhalled, mort au mois de scha'bân 259; — Sa'id ben Schadân; — Abou Sa'id Ahmed ben Schadân; — Mohammed ben Yahia

Meraghah, arrosée par une rivière qui sort du mont Sehend et se jette dans le lac d'Ourmiah; elle produit du blé et quelques fruits. Elle paye au trésor 26,000 dinars. (*Nouzhet*.) M. Juynboll, dans son édition du *Merâcid*, lit, au lieu d'*Ouschnouh*, qui est la vraie leçon, *Oustowa*, nom d'une ville du Khoraçân, ce qui est inadmissible. Il est permis d'espérer que les inexactitudes de ce genre, et elles ne sont que trop nombreuses dans cet ouvrage, ne seront pas reproduites dans la traduction annoncée par le savant professeur de Leyde.

Abou Bekr le moraliste; — Abou Sa'ïd Mohammed ben Ibrahim, docteur très-pieux, mort à Ispahân, en 483; — Abou 'Ali Haçan ben 'Ali; — 'Obeïd Allah ben Mohammed; — Ahmed ben Mohammed el-Boschti, le grammairien. J'ai donné la vie de ce dernier dans mon *Livre des littérateurs.* — *Boscht* est aussi le nom d'un bourg du district de Badeghis, province d'Herat, où sont nés Ahmed ben Saheb el-Boschti, et son frère Mohammed el-Badeghissi, traditionnistes.

بُشْتَنِقان *Boschtaniqân.*

Bourg dans un site agréable, à un farsakh de Niçabour. C'est la patrie d'Abou Ya'qoub Isma'ïl ben Qotaïbah el-Boschtaniqâni, mort au mois de redjeb 284. C'est auprès de ce bourg qu'eut lieu la bataille livrée par Yahia ben 'Ali ben Huçeïn, fils d''Ali, fils d'Abou Thaleb, contre 'Amrou ben Zeradeh, qui gouvernait Niçabour au nom de Nasr ben Seyar. — Je suppose que le poëte Abou Nasr Isma'ïl Djewheri a voulu parler de ce bourg, quand il a dit (mètre *monsarih*) :

يا ضايع العمر بالامانى اما ترى رونق الزمان
فقم بنا يا اخا الملاهى نخرج الى نهر بستقان
لعلنا نجتنى سرورا حيث جنى الجنتين دان

O toi qui consumes ta vie dans de vains désirs, ne vois-tu pas la splendeur du temps? || Viens avec nous, si tu aimes le plaisir, allons auprès de la rivière de *Bosteqân;* || allons-y cueillir le bonheur, maintenant que les fruits peuvent être cueillis.

بُشْتُنْفُروش *Boschtenfurousch.*

(On écrit aussi بُشتفروش, en retranchant le ن.) C'est un canton de la province de Niçabour, qui renferme cent vingt-six villages. On fait remonter l'origine de ce nom au roi *Boschtasf* (Gustasp). (Extrait de Beïhaqi.)

بُشْتير *Boschtir.*

Nom d'une localité dans la province du Guilân. C'est de là qu'est originaire le célèbre scheikh Abou Mohammed 'Abd el-Qader ben Abou Saleh el-Boschtiri du rite Hanbalite. Ce vertueux docteur, né l'an 470, vint étudier à Baghdad auprès d'Abou Sa'ïd el-Moharremi dans le collége de ce dernier près de Bab el-Azedj. A la mort d'Abou Sa'ïd, le scheikh 'Abd el-Qader lui succéda; il fit

agrandir le collége et édifia la population de Baghdad par sa piété. Il y mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le 8 de rebi' oul-ewel 561, et fut enterré dans cette même medresseh dont il n'avait jamais dépassé le seuil pour ne pas être exposé aux troubles qui ont assailli Baghdad.

بِشكان *Bischkân.*

Bourg près d'Herat; il a vu naître le qadhi Abou Sa'd Mohammed ben Nasr. Ce jurisconsulte, qui étudia aussi les traditions, vint demeurer à Baghdad; il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des princes voisins, fut qadhi dans plusieurs provinces soumises au khalife, et périt assassiné dans la mosquée d'Hamadân au mois de scha'bân 518.

بَشم *Beschm.*

Nom d'une localité entre Rey et le Thabarestân; le froid y est excessif[1].

بُشواذق *Boschwadeq.*

Bourg au-dessus de Merw, à 5 farsakhs de cette ville. Selma ben Beschar et son frère Mohammed, le qadhi, y sont nés.

بشير *Beschir.*

Nom d'une forteresse dans le territoire de Zevezân appartenant aux Kurdes.

بَصِنّا *Bacinna.*

Petite ville du territoire d'el-Ahwaz. La principale industrie de ses habitants est le tissage des laines, et la fabrication de couvertures et de voiles connus sous le nom de *Bacinnieh*, et qui portent, comme marque de fabrique, le mot بصنّى. Mais à Biroud, à Birdawn, et dans d'autres localités du voisinage, on fabrique aussi des voiles d'une qualité inférieure, auxquels on met cette marque et qu'on vend comme provenant de Bacinna. A une portée de flèche de cette ville est un fleuve que les habitants nomment (دجيل) *le petit Tigre*, il est assez large pour que sept bâtiments y naviguent de front.

[1] Le texte de cet article est tellement altéré dans les manuscrits, qu'il m'est impossible de traduire les deux dernières lignes. Il est omis dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, ou du moins dans l'extrait que M. Dorn vient de publier. (Cf. Auszüge aus Mohammed. Schrift. p. 11, texte.)

بُغانِخَد *Boghanikhad.*

Abou Sa'd pense que c'est le nom d'un village près de Niçabour, d'où serait originaire Abou Ishaq Ibrahim en-Niçabouri.

بغاوِزجان *Baghawizdjân.*

C'est un bourg à 4 farsakhs de Serakhs; on le nomme souvent (غاوزغان) *Ghawizghân.* Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Ali *el-Baghawizdjâni* en est originaire.

بَغدل *Baghdel.*

Nom d'un quartier d'Ispahân, dont la véritable prononciation est باغ عبد الله, le jardin d''Abd Allah. Le docteur Abou 'Abd Allah Mohammed el-Baghdeli y est né.

بَغشور *Baghschour.*

Petite ville entre Herat et Merwer-roud. Les habitants boivent l'eau des citernes; quelques champs de blé et quelques potagers, qui produisent des melons, suffisent à leur nourriture. Une plaine aride l'entoure et on n'y voit pas un seul arbre. J'ai passé par cette ville, l'an 616; elle était presque ruinée. Plusieurs savants en sont originaires; les plus connus sont : Abou'l-Qaçem 'Abd Allah ben Mohammed. Ce traditionniste, digne d'une entière confiance, fut l'oracle de son siècle, et son enseignement lui attira des élèves des pays les plus lointains. Le surnom de *Baghawi* paraît lui avoir été donné à cause de son grand-père Ahmed ben Meny' né à Baghschour. Quant à lui il naquit à Baghdad, l'an 213, et mourut, en 317, dans un âge très-avancé. — Abou'l-Ahwas Mohammed ben Hayân el-Baghawi, qui habita aussi Baghdad, mort en 227. — L'imam Abou'l-Huçeïn ben Maç'oud el-Ferrâ (الفرّآء) el-Baghawi, célèbre jurisconsulte, auteur du تهذيب فى الفقه, Méthode de jurisprudence, selon le rite de Schafey, d'un commentaire de la sunnet et d'autres ouvrages. Il habita Merwer-roud et Bendj-dih; il naquit au mois de djemadi oul-ewel 438, et mourut en schawal 516. — Son frère Haçan, qui se distingua aussi par son savoir, mourut en 529. — Le nom de *Bagh* (بغ) est souvent donné à la ville de Baghschour et le surnom de *Baghawi* à ses habitants, sans tenir compte des règles grammaticales. Abou'l-Huçeïn ben Bedr raconte avoir entendu dire à 'Abd Allah ben Mohammed el-Baghawi lui-même qu'il était ori-

ginaire d'un bourg du Khoraçân nommé *Baghaweh* (بغاوه); mais c'est une erreur, car il n'y a dans cette province aucune localité de ce nom, et je me suis assuré pendant mon voyage que le seul surnom des habitants de Baghschour est *Baghawi*.

بَغلان *Baghlân.*

Abou Sa'd place cette ville dans le territoire de Balkh; mais je crois qu'elle appartient au Thokharistân. Elle se compose de deux parties nommées *la ville basse* et *la ville supérieure*. C'est, dit-on, un très-agréable pays, admirablement boisé et fort peuplé. Cette ville est à sept jours de Balkh; elle a donné naissance au célèbre Qotaïbah ben Sa'id, qui fut d'abord l'esclave de Haddjadj ben Youçef, au dire d'Ahmed ben Seyar. Djordjâni croit qu'il se nommait *Yahia* et que *Qotaïbah* n'est qu'un sobriquet. D'autres assurent que son nom est *'Ali*. Il naquit l'an 148, ou, selon quelques-uns, l'an 145; mais il faut placer sa naissance en 148, puisque lui-même assurait avoir quitté son pays, l'an 172, à l'âge de vingt-trois ans. Il visita Médine, la Mecque, l'Iraq, la Syrie et l'Égypte, et vint à Baghdad, en 216. Il s'est acquis une réputation immense dans la science des traditions. C'est lui qui a classé les hadis en trois catégories. Il était d'un extérieur agréable et d'un caractère ferme et sincère; il possédait une grande fortune en troupeaux. On cite cependant de lui ce distique (mètre *bassith*) :

لو لا القضاء الّذى لا بُدّ مدركُه　　والرزق ياكله الانسان بالقَدَرِ
ما كان مثلِىَ فى بغلانَ مسكنُه　　ولا يمرّ بـهـا الّا فِىَ السَّفَرِ

S'il ne fallait se soumettre aux lois inflexibles du sort, et si la nécessité de gagner son pain n'était pas un arrêt de la Providence, un homme tel que moi n'habiterait pas *Baghlân*, et n'y passerait qu'en voyageur.

Selon 'Abd Allah el-Baghawi, cet homme illustre est mort à Baghlân, à la fin de scha'bân, l'an 240.

بغوخك *Baghoukhek.*

C'était le nom d'un village près de Niçabour, où naquit Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ben Ahmed en-Niçabouri, mort en 329.

بغولن *Baghoulen.*

Abou Sa'd pense que c'est un bourg près de Niçabour, qui est la patrie d'Abou Hamed ben Ibrahim ben Mohammed, le jurisconsulte, mort en ramadhân, l'an 383.

بُقّلار *Boqoullar.*

Nom d'une localité sur la frontière de l'Azerbaïdjân. On le trouve cité dans ce vers d'Abou Temam (mètre *thawil*) :

ولم يبق فى ارض بقّلارَ طايرٌ   ولا سَبُعٌ الّا وقد بات موّلِـا

Il ne reste plus dans le pays de *Boqoullar* un oiseau ni une bête fauve qui ne soient en proie à la douleur.

بكّار *Bekkar.*

Bourg du territoire de Schiraz, province du Fars.

بكراباذ *Bekrâbâd.*

« Djordjân, dit el-Isthakhri, est divisée en deux parties : l'une est la ville même, l'autre est *Bekrâbâd.* » Elles sont séparées par une rivière que je crois navigable[1]. Le nom ethnique est *Bekrâbâdi* et *Bekrawi.* On cite parmi ceux qui en sont originaires : Abou Sa'ïd Mohammed el-Bekrawi nommé, dans *le Faïçal,* Sa'ïd ben Mohammed el-Bekrâbâdi; — Abou'l-Fath Sehl ben 'Ali el-Bekrâbâdi el-Djordjâni; — le jurisconsulte Abou Dja'far Kamil el-Bekrawi, un des chefs de la doctrine hanéfite, mort en 306.

بَكِرد *Bekird.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie de Sellam el-Bekirdi qui donna asile dans sa maison à Yezid le grammairien, et fut pour cela condamné à mort avec Yezid par Abou Moslem.

بلاسگرد *Belasgird.*

(On écrit aussi بلازكرد.) Bourg situé entre Irbil et l'Azerbaïdjân.

[1] Le texte de Gotha ajoute : On récolte dans ce pays de la soie en abondance, et on y fabrique diverses sortes d'étoffes. (P. 92, ligne 13 et suiv.)

بلاشجرد *Belaschdjird.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, bâti, à ce que l'on prétend, par Belasch, fils de Firouz, un des anciens rois de la Perse.

بَلجان *Beldjân.*

1° Gros bourg entre Basrah et 'Abbadân; j'y ai passé plusieurs fois et, en dernier lieu, l'an 588. Il servait de havre aux bâtiments de Kisch, qui apportaient les cargaisons de l'Inde. Il possède une citadelle et est gouverné par un agent du prince de Kisch tout à fait indépendant du gouverneur de Basrah. Cet état de choses a donné lieu à des réclamations de la part de ce dernier, qui a fini par obtenir du prince de Kisch que les bâtiments viendraient ancrer dans le port de Moharrazah (محرّزة), petite ville de l'île d'Abbadân, dans le voisinage de Basrah, et c'est ce qui a lieu depuis lors. — 2° *Beldjân* est aussi le nom d'un bourg près de Merw, qui touche à Kounsân (كنسان). Il a vu naître Ya'qoub ben Youçef el-Beldjâni nommé aussi el-Kissayi, jurisconsulte et soufi, mort en 536; et Mohammed ben 'Abd Allah, mort en 276.

بلخان *Belkhân.*

Ville au delà d'Abiwerd.

بلخ *Balkh*[1].

Ville célèbre du Khoraçân. On lit dans le livre intitulé *Malhamah*, attribué à Ptolémée : « Balkh, une des villes principales du Khoraçân; longitude, 115°;

[1] Le *Nouzhet* ne consacre à cette ville que quelques lignes fort insignifiantes; mais on trouve d'assez curieux détails historiques dans l'ouvrage d'Ahmed Razi, qui a puisé à des sources négligées par Mustôfi. «Balkh, dit l'auteur des Sept climats, doit son origine à Kayoumars, mais ce fut Keï-Kaous qui fertilisa cette contrée, en y amenant une rivière. (Elle est nommée *Dehas* par Ibn Haukal; cf. Aboul-Féda, p. 461, texte.) Elle fut conquise à l'islamisme par Ahnef, fils de Qaïs, qui la détruisit. Plus tard, un agent des Ommiades nommé Nasr, fils de Sayar, la rebâtit, et la forteresse, qui fut construite par ses esclaves, porte encore le nom de citadelle des Hindous (*qala'-yé Hindouân*). Parmi les plus antiques monuments de Balkh, on remarque aussi le *Noubehar*, ancien temple du feu auquel se rattache l'origine des Barmécides. (Voyez, pour plus de détails, l'article نوبهار.) Lorsque l'armée de Djenguiz-Khân envahit le Khoraçân, la population de Balkh était si considérable, qu'on y comptait environ douze cents mosquées ou oratoires et autant de bains. D'après Khodjeh Abou Nasr Parsa, lorsqu'on apprit l'arrivée des Mogols

latitude, 37°; v^e^ climat.» Abou'l-'Oun la place aussi dans le ve climat, mais par 88° 35′ de longitude. Nous avons, dans notre introduction, en parlant des climats, placé Balkh dans le ive. C'est une des villes les plus riches et les plus prospères du Khoraçân; elle produit en abondance du grain que l'on porte dans tout le Khoraçân et jusque dans le Kharezm. On prétend qu'elle fut bâtie par le roi *Lohrasf* (Lohraspe) lorsque son allié Bokht en-Nasr (Nabuchodonosor) détruisit Jérusalem. D'autres veulent qu'elle ait été fondée par Alexandre et qu'elle ait eu anciennement le nom d'*Alexandrie*. Elle est à 12 farsakhs de

tout ce que la ville comptait d'émirs, de docteurs, de scheikhs, vint à la rencontre du conquérant avec des présents pour fléchir sa colère; mais cet acte de soumission ne sauva pas Balkh, qui fut détruite de fond en comble. (Ce passage est emprunté littéralement à Khondémir. — Voy. 3e partie du *Habib es-Sier*, p. 15, édition de Teherân.) Cependant cette ville privilégiée s'est relevée de ses ruines, et elle est aujourd'hui (xie siècle de l'hégire) aussi florissante que dans le passé; sa forteresse est haute comme la montagne de Qaf, ses fossés sont profonds comme l'Océan. Les fruits de Balkh ont une légitime réputation, surtout son raisin, ses pastèques et ses melons; on prétend même que ce dernier fruit est d'une grosseur telle que quatre melons suffisent à la charge d'un chameau.» — Voici ce qu'on lit dans la Chronique de Khondémir : «En 885, lorsque Mirza Baïeqra gouvernait Balkh au nom de son frère Sulthan Huçeïn Mirza, un nommé Schems ed-Din Mohammed, de la famille du célèbre scheikh Besthami, vint en toute hâte de Kaboul avec une chronique composée du temps de Sulthan Sendjar le Seldjouqide, et dans laquelle on lisait que la tombe d''Ali était placée dans un village à 3 farsakhs de Balkh nommé *Khadjeh-Khaïrân*. Guidé par ces indications, le gouverneur se rendit dans ce lieu avec ses officiers; on trouva en effet une coupole sous laquelle était une tombe; en creusant la terre, on découvrit une dalle sur laquelle était écrit en langue arabe : «Ce tombeau est celui du lion de Dieu, 'Ali, le saint de Dieu, *frère* (*sic*) du Prophète.» Sulthan Huçeïn, informé de cette découverte, y vint en toute hâte, fit élever en cet endroit un superbe monument qu'il entoura de boutiques et de bains; il fertilisa aussi ce village en y amenant un cours d'eau qu'on nomme encore *Nehr Schahi*, rivière royale. La foule s'y porta peu à peu en pèlerinage, et aujourd'hui on y laisse tous les ans pour plus de 100 tomans d'ex-voto.» (Voyez aussi, sur les tombeaux de Balkh, les Voyages d'Ibn Batoutah, t. III, p. 62.) Parmi les poëtes persans originaires de cette ville, il faut citer l'illustre auteur des *Mesnevi*, Djélal ed-Din Roumi, né en 604, mort le 5 de djemadi le second 672; — le vieux poëte Anseri, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide, auteur de *Vamiq et Azra*, de l'*Idole rouge*, de l'*Idole blanche*, etc. — 'Omar ben Mahmoud, le juge, qui vivait à la même époque; — Reschid ed-Din Vatvath, chef de la chancellerie sous Sulthan Atsiz, qui l'aimait beaucoup; il est mort en 578, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans; — Seradj ed-Din Balkhi, qui vivait à la cour des rois de Kharezm, etc. — La ville de Balkh est aujourd'hui ruinée, au dire de Burnes, qui la visita en 1832. Ce voyageur confirme l'exactitude de la description qu'en a faite Quinte-Curce, l. VI, ch. iv. (Cf. *Voyage en Boukharie*, t. II, p. 226 et suiv.)

Termed. Le fleuve Djeihoun (Oxus), qui coule à environ 10 farsakhs de Balkh, porte le nom de fleuve de Balkh. La conquête de cette ville a été faite par el-Ahnef ben Qaïs, envoyé par 'Abd Allah ben 'Amer, du temps d'Othmân ben 'Affân. — Les deux vers suivants d'Abd Allah el-Hafez sont célèbres (mètre *thawil*) :

اقول وقد فرقتُ بغدادَ مكرِهًا   سلامٌ على اهل القطيعة والكرخِ

هواىَ ورائى والمسيرُ خلافه   فقلبى الى الكرخ ووجهى الى بلخِ

Je dis après avoir quitté Baghdad malgré moi : Adieu, habitants de Qathia'h et de Kerkh ! || L'objet de mon amour est loin derrière moi et chaque pas m'en éloigne davantage ; mon cœur est tourné vers Kerkh bien que je me dirige vers Balkh.

Sont originaires de Balkh : Abou Bekr nommé aussi Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali el-Balkhi el-Bikendi (البيكندى), traditionniste, auteur de plusieurs bons ouvrages; il professa dans l'Iraq et mourut en redjeb 498; — Haçan ben Schoudja' el-Hafez, célèbre par la variété de ses connaissances dans la science des hadis. Il parcourut la Syrie, l'Iraq et l'Égypte, pour augmenter son savoir; une mort prématurée l'empêcha d'arriver au même degré de célébrité que Mohammed el-Bokhari, ou 'Obeid Allah er-Razi. Il mourut au mois de schawal, l'an 244, âgé de quarante-neuf ans.

بَلَد *Beled.*

1° Nom que l'on donne souvent à la ville de كرج (voyez ce mot), fondée par Abou Dolaf, qui la surnomma *Beled*, la ville. Quelques docteurs ont le surnom de *Beledi*; entre autres : Abou'l-Haçan 'Ali ben Ibrahim, connu sous le nom de *'Allân el-Keredji* (علّان الكرجى), et Abou Sa'd Suleimân ben Mohammed el-Beledi, qui fut qadhi de la ville de Keredj. — 2° On appelle également *Beled*, la ville de Merw er-roud et les *cinq bourgs* (voy. بنج ديه) qui l'avoisinent. Le docte Huçein Abou Mohammed ben Abi 'Ali fut surnommé *Beledi* parce que son père habita ces deux localités; il est mort en 548 ou 549. Le docteur cité par l'auteur du *Takhbir*, au titre *Beledi*, doit être le même que le précédent.

بَلَق *Balq.*

Nom d'un canton du Zaboulistân dans la province de Ghaznah.

بلكيان *Belkiân*

Bourg à 1 farsakh de Merw; patrie d'Ahmed ben 'Attab el-Belkiâni.

بَلوص *Belous.*

On donne ce nom à une montagne habitée par une peuplade qui ressemble aux Kurdes. Elle possède un territoire étendu situé entre le Fars et le Kermân. Les sauvages nomades qui habitent les montagnes de *Qoufs* قُفص (voyez ce mot), malgré leurs habitudes guerrières et leur nombre, ne redoutent personne, si ce n'est la peuplade de *Belous*. Ces derniers sont plus riches et ont des mœurs plus douces; ils vivent sous des tentes faites de poils de chèvre. Ils n'ont pas l'habitude du meurtre et du pillage comme leurs voisins, et ne sont jamais en guerre avec les tribus du voisinage.

بَلوميه *Beloumieh.*

Bourg dépendant du canton de *Borkhouwar,* territoire d'Ispahân. Le traditionniste Abou Sa'ïd Içam ben Zeïd ben 'Edjlân (عجلان) en est originaire. Son aïeul 'Edjlân avait été fait prisonnier avec tous les habitants de Beloumieh par le roi du Deïlem. Lorsque ce dernier fut défait par Abou Mouça, tous ces captifs passèrent aux mains des Arabes. 'Edjlân échut en partage à Morrah et-Thayb (مُرة الطيّب) d'Hamadân. Il se convertit à l'islamisme, habita Koufah et revint plus tard dans son pays natal. (Extrait d'Abou Sa'd.)

بَمّ *Bemm.*

Belle et importante ville du Kermân; ses habitants sont industrieux et fabriquent des tissus qui ont beaucoup de réputation. Ils boivent l'eau que leur apportent de vastes aqueducs souterrains; car la rivière qui passe près de la ville renferme des matières salines. Bemm a de beaux jardins et des marchés bien approvisionnés[1]. Le poëte Tharmah (الطرماح) a dit de cette ville (mètre *thawil*) :

الا ايّها الليل الّذى طال اصباحى   ببمّ وما الاصباح فيك بأروَحِ
بلى انّ للعينين فى الصُبح راحة   لطرحهما طرفيهما كلّ مطرحِ

O nuit passée à Bemm, que tu me sembles longue, et que le réveil est doux dans cette ville! || Quel spectacle agréable s'offre alors de toutes parts aux regards enchantés!

[1] Elle possède aussi, selon Ibn Haukal, trois grandes mosquées. Mustôfi dit qu'elle est défendue par une belle forteresse et que son climat, quoique chaud, est préférable celui de Djiraft.

Cette ville est à une journée de marche de Djiraft. Le vézir Isma'il ben Ibrahim, ministre de Selgari (سلكرى), possesseur du Fars, en est originaire[1].

بُنان *Bounân.*

Bourg près de Merw esch-Schahidjân. Parmi les savants qui y sont nés, et dont le nom est cité à l'article *Merw*, il faut mentionner Abou 'Abd er-Rahman 'Ali ben Ibrahim el-Bounâni el-Merwazi, élève du célèbre 'Abd Allah ben Mubarek, qui était son oncle. El-Hakem Abou 'Abd Allah lui donne le sobriquet d'*Abou Thaïnous* (ابو طينوس), et dit qu'il professa à Niçabour; mais Abou Sa'd déclare ne pas connaître sur le territoire de Merw une localité du nom de *Bounân*, et l'émir Abou Nasr pense que ce jurisconsulte doit être nommé *Boutîni* et non *Bounâni*, parce qu'il est né à *Boutîn* (voyez ce mot) dans le district de Tharsis.

بنجديه *Bendj-dih* (بنج ده, les cinq villages).

On désigne sous ce nom cinq bourgs très-rapprochés dans la province de Merw er-roud (Khoraçân). Primitivement, ils étaient distincts les uns des autres; mais ils ont été reliés entre eux par des agrandissements successifs, de sorte qu'ils ressemblent plutôt à des quartiers d'une même ville. J'ai quitté ce lieu en 616, avant que les Tatares (que Dieu les confonde!) eussent envahi le Khoraçân et exterminé ses habitants. C'était alors une des plus riches dépendances de cette province; je ne sais ce qui en est actuellement. On appelle aussi cette bourgade par corruption *Fendj-dyeh* (فنج دنه). Le nom ethnique est *Fendj-dihi* ou, en arabe, *Khams-qari* (خمسقرى), surnom d'es-Sema'ni. On dit aussi par abréviation *Bendihi* (بنديهى). Le plus célèbre de ceux qui portent ce nom est Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd er-Rahman el-Mas'oudi, qui s'est fait connaître comme littérateur et comme traditionniste; il a composé un commentaire avec gloses et citations historiques ou littéraires sur les Séances de Hariri. Il fit de longs voyages pour recueillir des hadis, et mourut à Damas, le 19 de rebi' oul-ewel, l'an 584.

بنجهير *Bendjhir.*

Ville de la province de Balkh près de laquelle est une mine d'argent. Sa

[1] Elle a donné naissance à trois poëtes persans : Thewin Bemmi, Émir Fazli et Émir Safi, dont l'Atesch-Kedeh cite quelques fragments.

population est très-mélangée et toujours agitée par le fanatisme et la discorde. L'argent y est, dit-on, si abondant qu'une seule botte de légumes coûte une drachme. La mine est au sommet d'une montagne qui domine la ville et les marchés, et cette montagne, à force d'avoir été creusée, ressemble à une vaste caverne; ce sont de petits ruisseaux mêlés de parcelles d'argent qui mettent sur la trace du métal. Les habitants se livrent à la recherche de l'argent avec une ardeur telle qu'il n'est pas rare de voir plusieurs d'entre eux dépenser 300,000 drachmes et au delà dans ce but. Quelquefois leurs efforts sont couronnés de succès, et ils s'enrichissent eux et leur postérité; d'autres fois, ils peuvent à peine couvrir leurs dépenses, et souvent l'irruption d'un torrent ou une autre cause vient détruire tout le travail commencé et les réduit à la misère. Lorsque deux mineurs suivent deux ramifications d'un même filon, l'usage veut que celui qui arrive le premier au métal devienne le propriétaire de la mine et ait seul le droit de l'exploiter. Aussi font-ils pour se dépasser des efforts désespérés, et celui qui arrive le second perd tout le fruit de sa peine. S'ils arrivent en même temps, ils possèdent la mine en commun. Ils pénètrent dans les entrailles de la terre aussi longtemps que leurs torches peuvent rester allumées; mais, dès qu'elles s'éteignent, ils s'arrêtent et reviennent sur leurs pas, car quiconque irait plus loin serait frappé de mort subite. Aussi on ne rencontre dans cette ville que des gens riches le matin et réduits le soir à mendier leur pain. — Le surnom de *Bendjhiri* est donné à un poëte connu qui en est originaire.

بندجان *Bendedjân.*

1° Nom d'une ville du Fars; mais j'ignore si c'est la ville de *Noubendjân* ou une autre[1]. Ces deux localités paraissent être confondues dans les chroniques. — 2° Bourg du territoire de Nehawend; c'est là que se trouvent les tombeaux de No'man ben Moqarren, chef de l'armée musulmane, qui fut tué au combat de Nehawend, et d'Amrou ben Ma'di-Karib, mort à *Roudeh,* près de Rey.

بندكان *Boundekân.*

Bourg près de Merw, à environ 5 farsakhs de cette ville; patrie de l'imam

[1] Peut-être est-ce la même ville qu'Ibn el-Athir nomme *Bendidjeïn* et qu'il place dans le Kurdistân. (Voyez *Kamil,* t. III, fol. 117.) Un autre auteur cité par E. Quatremère, *Histoire des Mongols,* lui donne le nom de *Fidlindjân.*

Abou Thaher Mohammed ben 'Abd el-'Aziz el-'Adjeli el-Boundekâni, bon rapporteur de hadis et très-versé dans l'étude de l'histoire.

بنسارقان *Bensareqân.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw, que le vulgaire nomme *Kousareqân* (كوسارقان), patrie d'Abou Mansour Thayb ben Abou Sa'id el-Khelal el-Bensareqâni, docteur instruit: il fit le pèlerinage de la Mecque, et mourut à Hamadân, l'an 502.

بنّة *Benneh.*

Ville de la province de Kaboul. On lit dans le Livre des conquêtes (à l'année 44 de l'hég.) que Mohalleb ben Abi Sofrah, se dirigeant sur le Sind, arriva à Benneh et Lahore (لاهور), villes situées entre le Moultân et Kaboul, qu'il y rencontra l'ennemi et le défit. Un poete des Beni Azd a rappelé cette circonstance (mètre *thawil*):

الم تر انّ الازد ليلة بيّتوا ببنّة كانوا خير جيش المهلّب

Ne vois-tu pas que lors de l'expédition nocturne de Benneh les fils d'Azd ont été les meilleurs soldats de Mohalleb?

بُنيان *Bouniân.*

Canton du Khouzistân entre Ispahân et le Fars: le froid y est excessif, mais c'est le seul endroit de la province qui soit soumis à cette température.

بَنيرقان *Benirqân.*

Bourg près de Merw: patrie d'Abd Allah ben Welid, etc.

بنينور *Beninour.*

Une ville et une forteresse du Mokrân portent ce nom.

بوان *Bewân.*

Trois endroits sont désignés ainsi: le plus connu est *la vallée de Bewân*, dans le Fars, entre Erradjân et Noubendedjân. C'est un des sites les plus délicieux de la terre. Maç'oudi, en parlant des différentes populations du Fars, dit: «On prétend qu'ils descendent de Bewân, fils d'Irân, fils d'el-Aswed, fils de Sam, fils de Noé. C'est ce même Bewân qui a donné son nom à une célèbre

vallée du Fars, renommée par sa magnifique végétation, l'abondance de ses sources et la variété de ses oiseaux.» Un poëte a dit à ce sujet (mètre *monsarih*) :

فشعب بوّانَ ووادى الراهبِ   فثُمّ تلقى رجل النوايب

Le vallon de *Bewân*, la vallée d'*Errahib* (quand on les a vus), qu'importent ensuite tous les maux de la vie[1]?

Plusieurs hommes instruits comptent sur la terre quatre sites célèbres par leur beauté : le *Ghawthah*, de Damas; le *Soghd*, de Samarcande; le *Scha'b Bewân*, et la *rivière d'Oboullah* (أُبُلّة); mais ils avouent que le Ghawthah de Damas l'emporte sur tout le reste. Selon Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni, d'Erradjân à Noubendedjân, il y a 16 farsakhs[2]; à moitié chemin on rencontre la belle vallée de Bewân qui produit de magnifiques fruits, noix, raisins, olives, etc. Un Persan m'a dit que c'est une vallée profonde[3] dont les deux versants seulement sont couverts d'arbres; le fond est un ravin étroit dans lequel se déversent une quantité de ruisseaux. Le terrain n'est uni nulle part, et il est impossible d'y construire des maisons et des villages. Plusieurs poëtes, et Motenebbi surtout, ont chanté cette vallée, mais la description la plus agréable de ce lieu se trouve dans cette lettre écrite par Ahmed ben ed-Dahhaq el-Feleki à un de ses amis :

كتبتُ اليك من شعب بوّان وله عندى يد بيضآء مذكورة ومنّة غرّآء مشهورة بما اولانيه من منظر اعدىَ على الاحزان واقال من صروف الزمان وسرّح طرفى فى جداول تطرّد بمآء مَعين منكسب ارقّ من دموع العشّاق مررتْها لوعة الفراق وابرَدُ من ثغور الاحباب عند الالتيام والاكتياب كانّها حين جرى آذيّها يترقرق وتدافع تيّارها يُتدفّق وارتجّ جنابُها يتكسّر فى خلال زهر ورياض ترنو للحدقَ تولّد قصب اللُجَين فى صفايح عِقيان وسموط درّ بين زبَرجَد ومرجان واثر على حكمة صانعه شهيدٌ وعلم على لطف خالقه دليلٌ الى ظلّ سجسج احوَى المى قد غنّت عليه اغصان فينانة وقضب غيدانة تسوّفت لها القدود المُهْفَهْفَة خجلاً يستقيدها النسيم فتنقاد

[1] *Prairies d'or*, suppl. ar. 714, fol. 105 r°.

[2] Dans le *Kitabé Tahqiq*, on lit 26 farsakhs (manuscrits de la Biblioth. Bodl. 166, fol. 14).

[3] Cette description s'accorde en général avec celle qu'en fait Mustôfi : «Cette vallée, dit-il, encaissée entre deux montagnes, a 3 farsakhs et demi de long sur 1 farsakh et demi de large; elle est couverte d'arbres fruitiers et de villages. L'air y est d'une douceur délicieuse. La vallée est traversée par une grande rivière, et sur chacune de ses rives s'élèvent de hautes montagnes dont la cime est presque toujours couverte de neige.» (Voy. aussi Abou'l-Féda, texte arabe, p. 221, et le *Zinet el-Medjalis*, 9e partie.)

وبعدل بها فتعتدل مِن منوّرد بروق منظره ومرجٍ يتهدّل مثمره مشتركة فيه نشج الثمار بنفحة نسيم النوّار وقد اقمتُ به يومًا لخيالك مسامرٌ ولشوقك منادمٌ وشربتُ لك تذكارًا

TRADUCTION.

Je t'écris cette lettre de la vallée de Bewân, et grâces soient rendues à ce site enchanteur dont la vue chasse et dissipe la douleur mieux que ne pourrait le faire le temps. Mon regard suit avec complaisance ces ruisseaux au cours paisible dont l'onde est plus abondante que les larmes que fait couler l'absence, plus froide que les lèvres de deux amants en proie aux reproches et à la tristesse. Son cours régulier et lent se répand au loin et serpente au milieu des fleurs et des jardins. L'œil enchanté ne voit que ruisseaux d'argent sur un sable brillant comme l'or, que tapis de verdure brodés de perles, d'émeraudes et de corail. Comme on comprend la sagesse du Créateur, comme on bénit sa bienfaisante prévoyance, quand on pénètre sous ces ombrages épais au feuillage sombre et opaque! Les jeunes branches, les rameaux flexibles se balancent avec une grâce qui couvrirait de confusion les jeunes filles à la taille élancée. Le zéphyr les assujettit à ses caprices; il passe, et ils obéissent à son souffle. De ces branches au vert feuillage que la brise agite doucement pendent des fruits parvenus à leur maturité dont le parfum se mêle à celui des fleurs. Je suis resté un jour dans cette vallée, évoquant votre image, me complaisant dans les regrets que m'inspire votre absence et buvant en souvenir de vous.

— On donne encore le nom de *Scha'b Bewân* à une vallée située entre le Fars et le Kermân, qui, d'après ce que m'a affirmé un persan, ne le cède en rien à la première par sa beauté et sa fertilité. — *Bewân* est, en outre, le nom d'un village situé aux portes d'Ispahân, duquel est originaire le qadhi Abou Bekr Mohammed ben Haçan el-Bewâni, né au mois de safer 401, mort en zil-qa'deh, l'an 484.

بوته *Boutch.*

Bourg près de Merw; patrie du traditionniste Abou'l-Fadhl Eslem ben Ahmed *el-Boutequi* (البوتي), mort après l'an 350.

بوزانه *Bouzaneh.*

Bourg du territoire d'Esferaïn, où résidait Abou Mohammed 'Abd Allah ben el-Hareth le Qoraischite, né à Sana', et surnommé *el-Bouzani* à cause de son long séjour en cet endroit.

بوزجان *Bouzdjân.*

Petite ville de la province de Niçabour[1], à quatre jours de marche de cette ville et à six journées d'Herat. En est originaire Abou Mansour Hamd (Allah) ben Mohammed le Jurisconsulte. Il fit ses études à Balkh et résida pendant cinquante ans à Niçabour; il y mourut en 386.

بوزَنَجِرد *Bouzanadjird.*

Bourg distant d'Hamadân d'environ une journée de marche; il a vu naître Abou Ya'qoub Youçef ben Eyoub el-Hamadâni el-Bouzanadjirdi. Cet imam, célèbre par sa dévotion et ses austérités, passe pour avoir opéré des miracles, pénétré les choses invisibles, etc. Il est mort à Bamîn, chef-lieu du canton de Badeghis, l'an 535.

بوزَنْجِرد *Bouzandjird.*

Abou Sa'd mentionne cette localité avec la précédente et en indique la prononciation telle que nous la donnons. Bouzandjird est un bourg près de Merw, sur le chemin du désert. C'est la patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Helal el-Haschemi, mort en 289.

بوزَنْشاه *Bouzenschah.*

Bourg près de Merw. En sont originaires : Dharrar ben 'Amrou ben 'Abd er-Rahman, un des *tabi's;* — Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd er-Rahman el-Mekki el-Helali, né en safer 453, et mort le 7 de rebi 'oul-ewel, l'an 531.

بوزن *Bouzen.*

Bourg près de Niçabour. — Abou Mansour Tha'lebi, après avoir donné la biographie de Nedjathi, cite ce distique composé par le poëte es-Seri au sujet de Moçoul (mètre *kamil*) :

متى ازورُ قباب مُشرِفَة الـذرى فازورُ بين الـنّسـر والـعـيّـوق
وأرَى سوانح فى غـوارب المـهـا مثل الهوادِجَ فى غـوارب نـوق

[1] D'après le *Nouzhet,* elle fait partie du Thokharistân : c'est une petite ville formée par trois faubourgs réunis du côté de l'est, et à l'ouest par trois autres faubourgs isolés; elle possède une citadelle, des cours d'eau et des jardins qui produisent des figues, des abricots, des pistaches et du raisin.

Quand verrai-je ces coupoles au faîte élancé; quand promènerai-je mes regards entre la constellation de l'Aigle et la Chèvre? || Quand verrai-je ces dômes posés sur ces vastes édifices comme une litière de voyage sur les épaules des chamelles?

« Toutes les fois, ajoute Tha'lebi, que j'ai vu les couvents de Bouzen, *bourg dépendant de Niçabour*, je me suis rappelé cette pensée du poëte, et je n'ai pu m'empêcher d'admirer la hardiesse et la justesse de cette image. »

بوشنج *Bouschendj*[1].

Jolie ville dans une vallée bien boisée, à 10 farsakhs d'Herat. Je l'ai vue de loin, et sans y entrer, lorsque je me rendais de Niçabour à Herat. Le poëte et imam Abou'l-Haçan ed-Daoudi en a fait mention dans une élégie adressée à Abou'l Hamid Esferaïni, qui était alors à Baghdad (mètre *wafir*):

سلام ايها الشيخ الامام عليك وقلّ من مثلى سلامُ
سلام مثل رائحة الخزامى اذا ما صابها سحرًا غمامُ
رحلتُ اليك من بوشنج ارجو بك العزّ الّذى لا يستضامُ

Salut à toi, vénérable imam, et un homme tel que moi ne prodigue pas les saluts. || Que cet hommage soit parfumé comme la lavande que rafraîchit la rosée du matin. || Je viens vers toi de *Bouschendj* pour te demander une gloire à l'abri de toute injure.

Parmi les savants originaires de cette ville on remarque surtout Abou'l-Fadhl Moukhtar ben 'Abd el-Hamid le Littérateur, très-instruit en histoire et en droit. On lui doit un livre *Sur la mort des scheikhs* (كتاب وفيات الشيوخ), composé d'après l'ouvrage du même genre d'el-Hakem el-Kothi. Il mourut à Eskiboun, le 15 de ramadhân, l'an 536.

بوقان *Bouqân*.

El-Hazmi place une bourgade de ce nom dans le Sedjestân et en fait la patrie

[1] Son nom en persan est *Fouschendj*, parce qu'on fait remonter son origine au fils d'Afrasiab. Bordjendi raconte avec de longs détails toutes les légendes relatives à cette ville bien plus ancienne qu'Herat (ms. de la Bibl. Bodl. fonds Ouseley, 38). Une tradition, citée par Ahmed Razi, attribue à Abraham la fondation d'une chapelle et d'un couvent où les habitants se rendent en pèlerinage. Selon Ibn Haukal, cette ville n'a en étendue que la moitié d'Herat; comme celle-ci, elle est en plaine et arrosée par la rivière d'Herat (cf. Abou'l-Féda, texte, p. 455). Mustôfi cite plusieurs bourgs florissants qui en dépendent; il ajoute qu'on y voit une multitude de moulins à vent et que le sol produit des pistaches et du raisin. Cette ville a donné naissance à Scheikh Abou'l-Haçan, à Scheikh Abou'l-Leis, tous deux vénérés parmi les saints, et à Mothahher ed-Din, poëte persan.

du savant auteur Abou 'Amrou Mohammed, qu'il surnomme *el-Bouqâni;* mais c'est une erreur manifeste[1]. Il s'agit de la ville de *Nouqat* (نوقات, voyez ce mot), et cette orthographe est celle qui se trouve dans le manuscrit autographe de l'Histoire de Merw par Abou Sa'd. On donne aussi ce nom à une ville du Sind qui a été conquise par 'Obeïd Allah ben Ziad, ainsi que le raconte Beladori. 'Amran ben Mouça, de la famille de Barmek, y construisit, sous le règne de Mo'taçem, une ville qu'il appela *la Blanche,* البيضا. Telle est peut-être la cause de la confusion dans laquelle el-Hazmi est tombé.

بَوَن *Bawan* (on écrit aussi بُون *Boun*).

Petite ville du district de Badeghis, entre Baghschour et Herat, à deux jours de cette dernière. Je l'ai vue, et je me souviens que les habitants la nommaient *Bineh* (بينه). C'est la patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Bescher *el-Bouni* ou *Bawani.*

بوينه *Bouïaneh.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw: on le nomme aussi *Bouïanek* (بوينك). Le nom ethnique est *Bouïandji* (بوينجى). Parmi les savants qui y sont nés, on remarque Abou 'Abd er-Rahman ben el-Huçeïn *el-Bouïandji* el-Merwazi, mort entre l'an 250 et l'an 300.

بَهآباذ *Behâbâd.*

Bourg du Kermân; c'est là, ainsi que dans un autre lieu nommé *Loubiân* (لوبيان), qu'on se livre à la préparation du *toutenague* (توتيا), qu'on expédie dans tous les pays.

بهاران *Beharân.*

Bourg de la province d'Ispahân, territoire de Qohab (قهاب). Il possède une grande mosquée et une chaire.

بهار *Behar.*

1° Bourg près de Merw, nommé aussi *Beharin* (بهارين); patrie de Reqad (رقاد) ben Ibrahim el-Behari, mort l'an 340 (?). — 2° Forteresse du Kurdistân; sous le règne de Suleïman-Schah, c'était la capitale de cette province.

[1] Cependant l'auteur anonyme du *Méraçid* nomme le bourg ou canton de Bouqân parmi les dépendances du Sedjestân. (Cf. édit. de Leyde, 1852, t. I.)

بهارزه *Beharzeh.*

Bourg près de Balkh; patrie d'Abou 'Abd Allah Bekr ben Mohammed, mort dans le mois de zil-hiddjeh, l'an 299.

بِهدادين *Bihdadin.*

C'est-à-dire, en langue persane, l'excellent don (اجود عطآء). Bourg du district de Zewzen, province de Niçabour.

بِهرَزان *Bihrezân.*

Petite ville à 2 farsakhs de Schehristân, sur le chemin de Niçabour. J'y ai passé, au mois de safer, l'an 614. Elle était riche et florissante, entourée de remparts, et possédait un marché bien achalandé.

بَهرِه *Behreh.*

1° Ville du Mokrân. — 2° Nom d'une localité dans le Yemameh.

بِهزان *Bihzân.*

Localité près de Rey; on prétend qu'elle est sur l'emplacement de l'ancienne ville (Rhagès) et qu'on en voit encore les ruines. Elle est à 6 farsakhs de la ville moderne.

بِهستان *Bihistân.*

Nom d'une forteresse célèbre, dans les environs de Qazwin.

بَهِستون *Behistoun.*

Village entre Hamadân et Houlwân; son ancien nom était *Sasamin*[1] (ساسامان). Il est à quatre jours d'Hamadân et à 8 farsakhs de Qirmiçin (Kirmanschah). Près de Behistoun[2] est une haute montagne à pic dont on ne peut atteindre

[1] Ce mot est écrit de diverses manières dans les exemplaires du *Mo'djem*. L'édition du *Méraçid* publiée à Leyde et celle d'Edrisi portent *Semanaqi* سماناى.

[2] On peut consulter sur les antiquités de Bisitoun, que les voyageurs modernes identifient avec le Baghistân de Diodore de Sicile, *Buckingham's Travels*, p. 152 et suiv. de Sacy, *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*, p. 211 et suiv. et la relation du colonel Rawlinson dans le IXe volume du Journal de la Société de géographie de Londres, p. 112 et suiv.

le sommet. Le chemin des pèlerins de la Mecque passe au pied de cette montagne. Elle est tellement lisse et polie dans toute sa longueur qu'on la croirait travaillée au ciseau. A sa partie inférieure, sur une étendue de plusieurs coudées, on remarque des restes d'un travail fait de main d'homme. On dit qu'un roi de Perse, pour montrer sa puissance et sa splendeur, avait eu l'intention de bâtir un marché tout autour de la montagne. Sur un des versants, près de la route, on remarque une caverne d'où jaillit une source d'eau et dans laquelle est sculpté un cheval d'une très-belle exécution; on dit que c'est le fameux cheval nommé *schebdiz* (شبديز). (Pour plus de détails, voyez ce mot.)

بَهونه *Behwaneh.*

Nom de l'un des *cinq bourgs* (voyez le mot بنج ديه); c'est la patrie d'Abou Nasr Ahmed ben 'Abd Allah *el-Behwani*, traditionniste, littérateur et poëte, né en 466, mort en 544.

بِه *Bih.*

Ville du Mokrân, non loin de la frontière du Sind.

بَهمن دَش *Behmen-Desch.*

Nom d'une forteresse à Ardebil. (Extrait du *Kitabé Tahqiq.*)

بِيار *Biar.*

1° Jolie ville du territoire de Qoumès, entre Beïhaq et Bestham, à deux jours de marche de celle-ci. Les habitants n'ont d'autres boutiques que leurs maisons, et ce sont les femmes qui s'occupent de la vente. En sont originaires : Abou'l-Fath Edris ben 'Ali el-Biari, docteur hanéfite et poëte estimé; il fut longtemps professeur au collége royal de Niçabour; mort au mois de zil-hiddjeh, l'an 540 : — Abou'l-Fadhl Dja'far ben Haçan el-Kethiri el-Mo'tazz, célèbre par ses poésies et ses improvisations, né en redjeb 471, mort en 553. C'est à lui qu'on doit ce joli distique (mètre *kamil*) :

مِحَن الزّمان لها عواقب تنقض   لا بُدّ فاصبر لانقضاء اوانها
انّ الـمحـالة فى ازالة شـرّهـا   قبل الاوان يكون من اعوانها

Les chagrins de la vie ont un cours réglé par le destin; ils sont inévitables; attends avec

patience la fin de leur période. || Les soins qu'on prend pour détourner le malheur sont autant d'auxiliaires qui en augmentent la force.

1° Biar est aussi le nom d'un bourg près de Neça.

بيجانين *Beïdjanin.*

Bourg dans le voisinage de Nehawend; le traditionniste et soufi Abou'l-A'la 'Yça ben Mohammed a été surnommé *Beïdjanini* parce qu'il y demeurait. (Extrait du *Takhbir.*)

بَيْد *Beïd.*

Nom d'une localité dans le Fars et d'une ville du Mokrân.

بيرجند *Birdjend.*

Je crois que c'est un bourg du Qouhistân, d'où est sorti Huçeïn ben Mohammed Abou'l-Qaçem (ou 'Abd Allah) el-Qaïni, qui s'est fait connaître à Ispahân comme littérateur et comme jurisconsulte. Il a été surnommé *le petit Asma'yi* (الاصمعىّ الصغير).

بير *Bir.*

Ville fortifiée près de Schehr-Zour (شهرزور).

بِيرود *Biroud.*

Bourgade entre el-Ahwaz et Thyb. Au dire d'Abou 'Abd Allah Beschari, elle est grande et si riche en palmiers qu'on l'appelle *le petit Basrah*; elle était autrefois, dit-il, le chef-lieu de tout le canton. — J'y ai passé moi-même en allant de Menader (منادر) à Baçinna (بصنّا). C'est la patrie d'Abou 'Abd Allah Haçan ben Bahr el-Biroudi, traditionniste qui fit la guerre contre les infidèles et mourut à Malathia, dans le mois de ramadhân 261.

بيروزكوه *Birouz-Kouh* (*Firouz-Kouh*), ou la Montagne bleue.

Nom de deux places fortes. L'une est au milieu des montagnes du Ghour, entre Herat et Ghaznah; elle a été construite par les Benou Sam, rois ghourides qui y fixèrent leur résidence jusqu'à l'an 600. La seconde est près de Dobawend (Demavend), sur le territoire de Rey. Elle domine une petite ville, maintenant ruinée, que l'on nomme *Wimeh* ويمه. J'y ai passé l'an 617. En face est la ville de Semnân

بَيْسان *Beisân.*

Bourg voisin de Merw esch-Schahidjân.

بِيستين *Bistin.*

Abou Sa'd pense que c'est un village près de Rey.

بِيشك *Bischek.*

Bourg qui a été autrefois le chef-lieu du canton de Rokkh (رُخّ), province de Niçabour. Il possède un marché, mais pas de mosquée principale, ni de chaire. «C'est, dit el-Beïhaqi, la patrie d'Abou Mansour 'Abd er-Rahim el-Bischeki, qui occupa de hauts emplois et posséda une grande fortune. Abou Nasr Djewheri le grammairien, auteur du célèbre dictionnaire nommé *Sihah* (صِحاح), fut son hôte à Niçabour.

بيضآء (ال) *Beïdha (el)*, c'est-à-dire la blanche.

1° Ville célèbre du Fars. Son nom, dit Hamzah, est la traduction arabe du nom در اسفيد, la porte blanche, qu'elle portait avant l'islamisme. Du temps d'el-Isthakhri, c'était la plus grande ville du territoire d'Isthakhr. Cet auteur dit que le nom de *blanche* ne lui a été donné qu'à cause d'une citadelle dont la blancheur s'apercevait de fort loin [1], mais que son vrai nom, en persan, était *Niçaiek* (نِساَيك). Cette ville est presque aussi grande qu'Isthakhr; ses maisons sont en briques, la ville est bien construite et fortifiée. Une partie de ses productions est portée à Schiraz, qui est à 8 farsakhs [2]. — En sont originaires : le jurisconsulte schaféïte Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed el-Beïdhawi, le qadhi, né au mois de scha'bân 392, mort en 468. Il fut le gendre d'Abou Thayb et-Thabari, et fut juge à Kerkh, faubourg de Baghdad.

[1] Mustôfi attribue son nom à un mausolée en pierres blanches qui dominait la ville. D'après le *Zinet el-Medjalis*, c'est un monticule blanchâtre situé dans le voisinage qui lui a valu ce surnom. «Cette ville est petite; on croit qu'elle fut bâtie par Guschtasf, fils de Lohrasf; le climat est tempéré; le sol, arrosé par des eaux vives, donne du blé et des fruits. Près de là était un magnifique vallon de 10 farsakhs d'étendue, célèbre par sa beauté; mais il est inculte maintenant.» (*Nouzhet.*) — Schems ed-Din Dimischqi dit que le premier nom de cette ville était *Sebabek*, et qu'elle fut peuplée par des familles venues d'Isthakhr (ms. 581, fol. 92 v°).

[2] Cf. *Liber climatum*, p. 64; quelques-uns des détails donnés ici ne se retrouvent pas dans le texte publié par M. Moeller.

— Abou Bekr Mohammed ben Ahmed, l'un des plus célèbres *lecteurs* du Fars, mort en 393. — Mohammed ben 'Ali el-Beïdhawi. — 'Ali ben Huçeïn le soufi, surnommé *el-Kourdi*. — Ahmed ben Mohammed el-Beïdhawi, nommé le *rossignol des soufis* (بُلبُل الصوفى); il est mort à Schiraz, l'an 455, et a été enterré dans sa ville natale. — 2° Ville du pays des Khazar, derrière Bab el-Abwab (Derbend).

بيكندة *Bikendeh.*

Bourg du Thabarestân, sur les bords d'un fleuve nommé *Burel* (باول).

بيلقان *Beïlaqân.*

Ville voisine de Bab el-Abwab (Derbend); elle fait partie de l'Arménie, ou, selon quelques auteurs, de l'Errân[1]. On fait remonter son origine à Beïlaqân, fils d'Ermen, fils de Lobthi, fils de Younan. Voici ce que dit Ahmed ben Yahia ben Djaber : «Sous le khalifat d''Othman, mais je ne puis préciser la date, Selman ben Reby'ah (el-Bahili) entra dans l'Errân; il prit Beïlaqân par capitulation; il laissa ses murailles debout et accorda la vie aux habitants, mais leur imposa la capitation et la dîme; de là il marcha contre Berda'h.» En 619, les Tartares s'en emparèrent, la livrèrent au pillage et firent périr tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. Après leur départ, quelques habitants qui avaient pu s'échapper revinrent à Beïlaqân; la population s'accrut succes-

[1] Telle est aussi l'opinion des géographes persans. D'après Mustôfi, c'est une ville de l'Errân, v° climat, bâtie par Qobad, fils de Firouz le Sassanide; climat chaud, grains et céréales. Du temps de cet écrivain, elle tombait en ruines. (*Nouzhet.*) — L'auteur du *Suer el-Aqalim* dit qu'Houlagou l'assiégea longtemps sans succès, faute de pierres pour le service des balistes; enfin, d'après le conseil de Naçir ed-Din Thousi, on creusa des troncs d'arbres qu'on remplit de projectiles, et la ville fut prise par ce moyen. — Mohammed Medjdi donne quelques détails sur les travaux que Tamerlan y fit exécuter : «L'émir Timour, vainqueur des Turcs, se dirigeant vers la Chine, ordonna de rebâtir Beïlaqân. Les meilleurs ouvriers se mirent à l'œuvre; et, en un mois, malgré les rigueurs de l'hiver, la ville nouvelle fut relevée avec ses marchés, ses bains et ses jardins. Le mur d'enceinte eut 2,400 guez de long, 11 guez de large et 15 coudées de haut; il fut garni de meurtrières pour les archers, d'une tourelle à chaque saillie, de créneaux, de portes en fer, de balistes, etc. On creusa un fossé large de 30 coudées et mesurant 20 pieds de profondeur.» (*Zinet*, 9° partie.) — Khondémir parle également des travaux exécutés à cette époque et ajoute qu'on amena l'Araxe par un canal long de 5 ou 6 farsakhs et large de 15 coudées. (*Habib es-Siier*, 3° partie, p. 167, édition de Teherân.)

sivement, et maintenant cette ville a repris sa physionomie première. C'est la patrie d'Abou'l-Me'ali 'Abd el-Melik ben Ahmed, qui parcourut le Khoraçân et l'Iraq pour y recueillir la tradition; il mourut dans cette même ville, après l'an 496 de l'hégire.

بيل *Bil.*

1° Selon Abou Sa'd, c'est un bourg, et, d'après Nasr, un district tout entier de la province de Rey; patrie d''Abd Allah ben Haçan el-Bili er-Razi, le dévot, d'Ahmed ben el-Haçan et d'Abou 'Abd Allah Mohammed el-Bili, nommé l'*arbitre* (المعدّل), mort en 330. — 2° *Bil* est également un bourg près de Serakhs, où sont nés Yçam ben el-Weddah ez-Zobeïri es-Serakhsi, docteur riche et instruit, mort avant l'an 300; — Abou Bekr Mohammed ben Hamdoun el-Bili en-Niçabouri, surnommé *Abou Hatem*, une des gloires de l'école traditionniste du Khoraçân, mort au mois de rebi' oul-akher, l'an 320. (Extrait de l'Histoire de Niçabour par el-Hakem.)

بيلسوار *Bilsevar.*

Nom d'une ancienne ville de l'Errân fondée par *Bileh-Sevar*, un des généraux des Bouheïdes. Ce n'est plus qu'un village baigné par la rivière de Badjrevân. (Extrait du *Nouzhet.*)

بيمان *Bimân.*

1° Bourg près de Merw, où est né Saleh ben Yahia, grammairien et linguiste. — 2° Petite ville du Djilân [1].

بيمند *Bimend.*

Ville du Kermân ou du Fars. (Voy. ميمند.)

بيوار *Biwar* ou *Beïwar.*

Ville et chef-lieu d'un canton du Ghorschistân, province entre Ghaznah, Herat, Merw er-roud et le Ghour. Je tiens ces renseignements d'un habitant de ce pays. (Voy. غرشستان.)

[1] Je crois que c'est la localité désignée dans le *Nouzhet* sous le nom de *Bimdjân* (بيمجان).

بيوقان *Biouqân* ou *Biuraqân.*

Bourg du territoire de Serakhs; patrie d'Abou Nasr Ahmed ben Ali el-Biouqâni, mort en 466.

بَيهق *Beïhaq.*

Le nom ancien était *Beïheh* (بَتْهَه), qui a le même sens que *Behin* (بهين), c'est-à-dire *excellent, parfait.* C'est un district très-vaste et très-florissant de la province de Niçabour; il renferme trois cent vingt et un bourgs et des villes importantes; depuis son extrême frontière jusqu'à Niçabour, on compte 60 farsakhs. *Khosrewdjird* en était jadis le chef-lieu; aujourd'hui c'est *Sebzewar* (voyez ce mot). L'étendue de son territoire, depuis les environs de Niçabour jusqu'auprès de Dameghân, est de 25 farsakhs; il a à peu près la même largeur. Le poëte el-Harisch ben Helal es-Sa'di en a fait mention dans son élégie sur la mort de Qothn ben 'Amr (mètre *thawil*):

اذا ذُكِرت تعلى الكرام تبادرت   عيون بنى سعد على قُطن دما
اذا ما تمعمه نعم فلم نجد   بسهو الآ جفن سيف واعظما
وعيرعقاما رمّة تعصف بها   اعاصير نيسابور حولا مُحرّما

Quand on cite les hommes généreux qui m'ont précédé, le trépas de Qothn arrache des larmes de sang aux yeux des Beni-Sa'd. ‖ Lorsque Na'im se mit à sa recherche, il ne trouva plus, dans le *Beïhaq*, qu'un fourreau d'épée, des os, ‖ et un amas de cendres que les vents qui soufflent de Niçabour emportaient dans leur tourbillon sacrilége.

Bien que ce pays ait vu naître un grand nombre de savants docteurs, de scheikhs et de dévots célèbres, sa population a toujours été entachée d'hérésie. Le plus connu des docteurs de cette contrée est l'imam Abou Bekr Ahmed ben el-Huçein ben 'Ali *el-Beïhaqi*, auteur d'ouvrages estimés, bon traditionniste et homme d'une vertu et d'une piété admirables; il est né à Khosrewdjird, et s'est rendu à Niçabour, l'an 441, pour y lire son *Kitab ma'rifet* ou traité de la connaissance. Le nombre de ses écrits forme près de mille tomes; les plus célèbres sont : كتاب المبسوط, le livre des développements; — كتاب السنن, le livre des sunnet (législation orthodoxe); — كتاب معرفة علوم الحديث, la science des hadis (traditions); — كتاب دلايل النبوة, les preuves de la prophétie; — كتاب مناقب الشافعى, panégyrique de Schafeï; — كتاب البعث والنشور, de la résurrection et du jugement dernier; — كتاب الآداب,

des sciences morales et littéraires; — كتاب فضايل الصحابة, mérites des compagnons du Prophète; — كتاب الاعتقاد, livre de la foi; — كتاب فضايل الاوقات, mérites des temps, etc.

On doit citer encore Huçeïn ben Ahmed ben 'Ali el-Beïhaqi. Ce docteur, né à Khosrewdjird, fut amputé de la main droite à la suite d'une maladie, et il parvint à écrire avec son pied d'une manière nette et lisible. Abou Sa'd, qui l'a connu, en fait un grand éloge dans son *Takhbir*. Il est né en 450, et mort à Khosrewdjird en 536.

ت

تارَم *Taram.*

1° Vaste canton dans les montagnes entre Qazwin et le Djilân (Guilân); il renferme de nombreuses bourgades au milieu de montagnes escarpées, mais on n'y voit aucune ville importante. Ahmed ben Yahia et-Tarami, le lecteur, en est originaire. On trouve sa Vie dans le Livre des catégories de lecteurs (du Qoran), par Ahmed el-Batherqâni (voyez aussi le mot طرم). — 2° *Taram,* petite ville sur la frontière du Fars, du côté du Kermân. Les habitants de Schiraz prononcent *Tarm;* on y fabrique des vêtements de soie d'un prix élevé. Elle est à 82 farsakhs de Schiraz.

تاسَم *Taçem.*

Bourg près de Ghaznah, d'où sont originaires quelques savants.

تالَشان *Taleschân.*

Nom d'une localité dans le Guilân.

تاآباد *Taïabad.*

Bourg du canton de Bouschendj, province d'Herat; patrie d'Abou'l-'Ala Ibrahim ben Mohammed et-Taïabadi, jurisconsulte et chef de la secte des Kerramites.

تبادَكان *Tebadekân.*

Petite ville près de Meschehed (Thous).

تِبْرِيز Tebriz[1].

(Telle est l'orthographe donnée par Abou Sa'd et indiquée par Abou Zakaria Yahia Tebrizi à Abou Bekr el-Khathib.) Ville principale de l'Azerbaidjân, florissante et bien peuplée; elle est entourée de murs en briques cuites et reliées à la chaux. Plusieurs petites rivières la traversent; elle est environnée de jardins, et les fruits s'y vendent à vil prix. Je n'ai rien goûté de plus délicieux que ses abricots, auxquels on donne dans le pays le nom de *mouçoul* (موصول). Pendant mon séjour à Tebriz, l'an 610, huit *menn*, poids de Baghdad, de ces fruits valaient un demi-grain d'or. Le palais de l'émir est en briques rouges

[1] «Tebriz, qui a été surnommée la *coupole de l'islamisme* (qoubbet el-islam), fut fondée l'an 175 par Zobeïdeh, femme du khalife Haroun er-Reschid. En 244, un tremblement de terre la détruisit, du temps de Motewekkel, et ce prince la rebâtit. Près de deux siècles plus tard, le 14 de safer 434, un nouveau tremblement de terre plus violent la renversa de fond en comble. Le qadhi Rokn ed-Din de Khoï, dans son livre intitulé *le Recueil des possesseurs de provinces* (كتاب مجمع ارباب الممالك), raconte que ce désastre avait été prédit par l'astronome Abou Thaher de Schiraz. Une partie de la population, convaincue de la vérité de cette prédiction, s'empressa de fuir; mais quarante mille habitants, qui avaient persisté à demeurer dans leurs foyers, périrent sous les décombres de la ville. Le *Vehsoudân*, ou gouverneur de Tebriz, qui était alors Ibn Mohammed Rewadi el-Azdi, après avoir consulté le même savant, rebâtit la ville en 435, lorsque le soleil entrait dans le signe du Scorpion; et Abou Thaher annonça que Tebriz, désormais à l'abri des tremblements de terre, n'aurait plus à redouter que les inondations. En effet, trois siècles se sont écoulés depuis cette prédiction, et il faut reconnaître que les nombreuses secousses survenues dans ce laps de temps n'ont occasionné que des dégâts partiels. On dit, pour expliquer ce fait, qu'on a creusé un grand nombre de conduits ou de canaux, et que les vapeurs de la terre trouvant par là de nombreuses issues, on a prévenu ainsi le retour de ces terribles catastrophes. La muraille qui entoure Tebriz a une circonférence de six mille pas, et renferme dix portes. Devenue la capitale de la Perse sous les Mogols, cette ville fut plus florissante que jamais; sa population augmenta si rapidement que de vastes faubourgs s'élevèrent auprès des dix portes extérieures. Ghazân-Khân les entoura d'une autre muraille, de sorte que les jardins environnants et les monts Velián et Sendjân furent enclavés dans cette nouvelle enceinte, qui avait six portes et cinq mille pas de tour. La mort de Ghazân interrompit ces travaux. Au-dessous de cette même muraille, dans un endroit nommé *Scham*, Ghazân construisit pour sa propre sépulture un vaste faubourg qu'il orna d'édifices élevés et d'une incomparable beauté. Le célèbre ministre Khodjah Reschid ed-Din bâtit au-dessus de cette nécropole, sur la colline de Veliân, un autre faubourg auquel il donna le nom de *Reschidyeh*, et qu'il embellit de plusieurs monuments remarquables; son fils, l'émir Mohammed Ghyas ed-Din compléta l'œuvre de son père. Le vézir Tadj ed-Din Ali Schah Tebrizi fonda, à l'extérieur du quartier de Nevemân, la grande mosquée cathédrale

artistement travaillées; il est très-solidement construit. La longitude de cette ville est 73° $\frac{1}{6}$, sa latitude 37° $\frac{1}{2}$. Tebriz n'était qu'un village lorsque er-Rewad el-Azdi vint s'y établir après avoir conquis l'Azerbaïdjân. Son fils el-Wahna et ses autres enfants y construisirent un château, l'entourèrent de murailles, et ce fut à cette époque qu'elle commença à se peupler. On y fabrique les étoffes nommées عتابی *'etabi*, سقلاطون *siqlathoun*, et خطابی *khithabi*, de beaux satins et des tissus qui sont exportés partout. Lorsque les Tatares envahirent la province, l'an 618, les habitants parvinrent à les séduire à force de présents, et ils échappèrent, grâce à la protection divine, à une ruine inévitable. Parmi les savants qui sont originaires de cette ville, on remarque surtout : Abou Za-

sur une étendue de 50 guez de long et de 200 guez de large, et dont la cour principale est plus vaste que celle du palais de Kosroès à Médaïn; mais la précipitation avec laquelle on construisit cet édifice nuisit à sa solidité, et par suite d'éboulements successifs plusieurs parties ont été endommagées; le marbre le plus précieux fut employé dans sa construction, et il serait trop long d'en décrire toutes les beautés. Maintenant encore Tebriz, avec ses innombrables édifices et ceux des deux faubourgs cités précédemment, n'a pas de rivale dans toute la Perse. Cette ville est environnée de jardins et arrosée par la rivière *Mehrân-roud* qui sort du mont Sehend; on y compte, en outre, plus de neuf cents conduits d'eau dus à la munificence des particuliers et à peine suffisants pour l'arrosement de tous ces jardins; à l'exception de deux ou trois, ils sont tous propriété réservée. Le climat est froid, l'eau douce et saine, surtout celle de la rivière et des canaux; quant à l'eau de citerne, qui est moins potable, on la trouve en ville à 30 guez de profondeur, dans le quartier de Scham à 10 guez, et à 17 dans le faubourg de Reschid. Le froment, les grains et les légumes y viennent bien; les fruits surtout y sont exquis et à très-bas prix, entre autres, les poires, les pommes, les abricots, le raisin et la pastèque, que l'on distingue par des noms particuliers. Les habitants sont blancs, bien faits, d'un commerce agréable, mais vaniteux et insolents; ils sont en général sunnites et schaféites, mais toutes les autres sectes ou religions y sont également représentées; ils s'occupent de commerce, et la richesse n'est pas chose rare chez eux. Leur versatilité et leur manque de foi ont attiré sur eux les épigrammes de plus d'un poëte; on accuse aussi leurs femmes d'être d'humeur acariâtre. L'intérieur et les abords de la ville renferment un grand nombre de tombeaux respectables, comme ceux de Zahed le jurisconsulte, d'Ibrahim, de Baba-Haçan, de Khadjeh Saïn ed-Din Baliti, d'Haçan Boulghari et de Nour ed-Din Bimaristâni; dans le cimetière de Sourkhab, les tombeaux de poëtes célèbres : Hekim-Khaqâni, Zehir ed-Din Fariabi, Schems ed-Din Sedjasi, Feleki de Schirwân, Bedih de Schadâbâd, Pir Schirwâni, etc. Sur le mont Sehend sont enterrés quelques compagnons du Prophète, entre autres, Osamah ben Schoreïk, etc. L'impôt de la ville est évalué à un million de dinars; la contrée qui en dépend a été partagée en huit cantons : 1° le canton de Mehrân-roud, à l'est, qui a 5 farsakhs d'étendue; 2° celui de Serd, ou de la plaine, au sud-ouest; il est couvert de jardins et de vergers; 3° celui de Savil-roud, vers le sud-ouest, sur une étendue de 4 farsakhs; c'est la partie

karia Yahia ben 'Ali, le prédicateur, littérateur et traditionniste illustre, auteur d'ouvrages importants, mort à Baghdad dans le mois de djemadi oul-akher, l'an 502; — le qadhi Abou Saleh Scho'aïb ben Saleh et-Tebrizi, etc.

تخاران به *Tekharân-beh* (?).

Faubourg de Merw. On lit dans Abou Sa'd : «Hammad ben Ahmed ben Hammad ben Ridja el-Otharidi (العطاردى) el-Bokhari habitait le faubourg de Tekharân-beh, à Merw, dans le voisinage de *Madjân* (ماجان). On appelle aussi ce quartier طخاران به *Thakharân-beh*, et تخاران ساد *Tekharân Sad*.

la plus pittoresque de cette contrée; il renferme vingt-quatre villages; 4° celui de Arounaq, à l'ouest; il a 5 farsakhs de large sur 12 de long; les meilleurs fruits qui se vendent à Tebriz en proviennent; 5° le canton de Roudbar, derrière le mont Sourkhab, au nord, et à 1 farsakh de la ville; il produit d'excellent froment, et dix *menn* de farine donnent seize *menn* de pain; il renferme environ quarante villages; 6° celui de Khatemroud; 7° celui de Bedoustân, au nord, trente villages.» (*Nouzhet*, fol. 603 et seq.) — J'ai traduit *in extenso*, malgré ses développements, la description faite par Hamd Allah Mustôfi, parce qu'elle renferme les plus précieuses données sur une ville qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Perse. Ce passage a d'ailleurs été servilement reproduit par tous les compilateurs persans dont nous possédons les ouvrages. L'auteur du *Zinet el-Medjalis* n'ajoute aucun renseignement important à ceux qu'on vient de lire, mais il déplore avec énergie la dévastation de cette belle cité par les Turcs (en 939). Son récit empreint d'exagération et destiné à ménager l'amour-propre de la dynastie Séfévie, atteinte dans une de ses plus riches possessions, est formellement contredit par Ahmed Razi qui, tout bon Persan qu'il est, ne craint pas de s'exprimer en ces termes : «Lorsque Suleïman, sulthan de Roum, s'empara de Tebriz, la valeur des habitants le toucha, et il racheta à ses troupes leur droit au pillage; car c'est une coutume chez les Turcs d'accorder aux soldats trois jours de pillage dans toute ville prise d'assaut; mais comme les Tebriziens cherchaient à attirer les ennemis dans des embuscades, et les tuaient, le sulthan sortit précipitamment de cette ville pour ne pas être contraint de sévir contre eux. Ce prince, par sa justice, autant que par sa valeur, mérite d'être placé au-dessus de tous les rois de la famille d'Osman.» (*Heft iqlim*, 4e partie, sub verbo Tebriz.) — Le même auteur donne des célébrités littéraires ou religieuses de cette ville une longue liste dont j'extrais les noms suivants : Schems ed-Din Mohammed ben 'Ali, savant et pieux traditionniste, mort en 645; — Scheikh Mahmoud Schebisteri, auteur du *Gulscheni raz*, poëme mystique, mort en 720; — Émir Seid Qasem Enver, poëte favori de Mirza Schah-Rokh, mort en 837; — Qatran ben Mansour 'Eldji, auteur du *Qous-Nameh*, dédié à Mohammed, fils de l'émir Qomadj, prince de Balkh; — Hemmam ed-Din, poëte contemporain de Sa'di; — Djelal ed-Din 'Atiqi, écrivain et ami du vizir Reschid ed-Din; — Mohammed 'Assar, auteur du poëme le Soleil et Jupiter (*Mihr o Muschteri*); — Mouyid ed-Din, poëte et ministre de Mirza Sulthan Abou Sa'id; — Mirek Kitabi, commentateur estimé, etc.

تخت هُلاكو *Takhtè-Houlagou*, le trône d'Houlagou.

On a donné ce nom, sous la dynastie mongole, aux pays compris entre Derbend, Baghdad, Hamadân et l'Asie Mineure. (Extrait du *Tahqiq.*)

تُرشيش *Tourschisch*[1].

Canton de la province de Niçabour, maintenant au pouvoir des Ismaéliens. (Voy. طرثيث.)

تُركان *Tourkân.*

Bourg connu près de Merw. Abou Sa'd le cite sans autres détails.

تُرُنجه *Touroundjeh.*

Petite ville entre Amol et Sarieh (Thabarestân); patrie de Mohammed ben Ibrahim et-Touroundji.

تَرنَك *Ternek* ou *Tenoukh* (تنوخ).

Vallée située entre le Sedjestân et Bost, plus rapprochée de cette dernière ville.

ترُوغبَذ *Teroughbed.*

Bourg à 4 farsakhs de Thous, où sont nés plusieurs traditionnistes et dévots, entre autres Abou'l-Haçan en-No'mân ben Mohammed et-Thoussi et-Teroughbedi, mort avant l'an 350.

ترياق *Teriaq.*

Bourg du territoire d'Herat; patrie d'Abou Nasr 'Abd el-'Aziz Mohammed ben Temamah et-Teriaqi, le dernier des traditionnistes de Baghdad; il mourut au mois de ramadhân 483, à Herat, et fut enterré près de la porte nommée *Khoschk*, ou *Porte Sèche* (باب خشك).

تُستَر *Touster* (*Schouster*).

Ville du Khouzistân. Ce nom est une altération arabe du mot persan *schouster*

[1] Les auteurs persans écrivent ordinairement *Turschiz* ترشيز, et considèrent ce territoire comme dépendant du Qouhistân.

(شُوسنر). Ez-Zudjadji prétend qu'elle a reçu son nom d'un Arabe des Beni-'Adjel, appelé Touster ben Noun, qui en fit la conquête. C'est une erreur grossière [1]. La véritable étymologie est indiquée par le passage suivant de Hamzah d'Ispahân : « *Schousch* est la forme arabe donnée au nom de *Sous* (سُوس), ville du Khouzistân. Ce mot signifie en persan une chose agréable, bonne, aimable, et la terminaison *ter* (تر) répond à la forme افعل (comparatif et superlatif). » C'est ainsi que du mot بزرك, grand, on forme بزركتر, plus grand. Cet auteur ajoute : « Sous avait la forme d'un faucon, et la ville actuelle de Touster a celle d'un cheval; la ville de Djoundi-Sabour figure un échiquier. » De tous les fleuves qui arrosent le Khouzistân, le plus grand est celui de Touster (*le petit Tigre*, دُجيل). Comme la ville est située sur une hauteur, le roi Sabour, afin d'y amener l'eau du fleuve, fit construire près des portes ce magnifique aqueduc, qui est une des plus belles créations de l'homme; il a environ un mille de long; il est construit en blocs massifs et en pierres de taille, reliés par de solides crampons de fer; le pavé est formé de dalles soudées avec du plomb. On assure qu'il n'y a pas au monde un édifice plus merveilleux [2]. Les

[1] Hadji Khalfa assure, mais sans donner de preuves, que le vrai nom de cette ville était *Schesch-der*, c'est-à-dire, les six portes. (*Djihân-numah*, p. 480.) La même orthographe est adoptée par l'auteur du *Ferheng-Schouri*, qui reconnaît cependant que la forme *Schouster* est plus usitée. (Voyez aussi *Chrest. arab.* t. Ier, p. 344.)

[2] Les historiens persans entrent dans plus de détails sur l'origine de cette fameuse digue; voici le résumé de leur récit : « Lorsque Sapour surnommé *Zou'l-Aktaf*, après avoir été prisonnier de l'empereur de Byzance, rentra dans ses États et s'empara à son tour de la personne de ce monarque, il lui promit de lui rendre la liberté après qu'il aurait réparé les dégâts commis par son armée et fertilisé le territoire de Schouster en y faisant passer une rivière. Le César fit venir de son pays des sommes considérables et ses meilleurs ouvriers, puis il éleva cette belle digue dont les débris font encore l'admiration du voyageur. Ce fut ainsi que la rivière de *Dewkht-Âbâd*, qui alimente la ville, fut amenée dans ces parages. Ibn Khordadbeh (ms. de la Bibl. Bodléienne) dit que de son temps on ne connaissait pas au monde un édifice d'un travail plus remarquable; mais Hamd Allah Mustôfi fait observer que la digue nommée *Bend-Emir*, élevée par Azhed-ed-Dôleh sur le fleuve Kourr, est bien supérieure à l'œuvre de Sapour. Le même auteur décrit en ces termes la capitale du Khouzistân : « C'est au roi Sapour que cette ville dut tous ses embellissements, et ce prince fit défricher tout le pays environnant. Touster a cinq mille pas de circonférence et quatre portes principales. Le climat est excessivement chaud et le simoun y souffle sans interruption pendant tout le printemps et l'été; c'est ce qui empêche les habitants de dormir sur le toit de leurs maisons. L'eau de ce pays est si douce et si digestive qu'on peut manger, même pendant les fortes chaleurs, les aliments les plus lourds sans en être incommodé; car les sources qui alimentent la ville étant situées à 30 farsakhs

vers suivants ont été écrits de Baghdad par le poëte Abou Ghalib Schudja' ed-Dehli (الرهلى) à son ami 'Abou 'Abd Allah Huçeïn es-Sukkari (السّكّرى), qui était alors à Touster (mètre *kamil*) :

ريح الشّمال اذا مررتَ بتُستر   والطّيب خصّيها بألف سلامِ
وتعرّف خبر الحسين فانّه   مذ غاب أودعنى لهيبَ ضرامِ
وقُل له مذ غبتَ عنّى لم اذُق   شوقًا الى لقياك طيب منامِ
والله ما يومٌ يمرّ وليلةٌ   الّا وانت تزور فى الاحلامِ

Frais zéphyre, lorsque tu passeras près de Touster et de Thyb, adresse-leur mille saluts; || donne-moi des nouvelles de Huçeïn dont le départ a allumé dans mon cœur des regrets dévorants; || et dis-lui ces mots de ma part : depuis que tu es parti, l'impatience que j'ai de te revoir me prive des douceurs du sommeil; || j'en atteste le ciel, il ne se passe pas un jour ni une nuit sans que ton image vienne embellir mes rêves.

seulement dans le *Kouhé-Zerd* et les montagnes du grand Lour, l'eau conserve toute sa fraîcheur quand elle arrive à Touster. Grâce à l'écluse du roi Sassanide, la rivière se partage en deux branches; la plus grande arrose les champs et les prés situés au couchant; l'autre traverse la grande mosquée, coule à l'est de la ville et se jette dans le Schatt el-'Arab du côté de Dizfoul. Les principales productions de cette localité sont : le blé, le coton et la canne à sucre; la vie y est à si bon marché que, même dans les temps de disette, elle est moins dispendieuse qu'elle ne l'est à Schiraz dans les années les plus fertiles; mais telle est l'ardeur du climat que les étrangers sont obligés de déserter la ville au milieu du printemps, et le blé qui n'est pas coupé, lorsque le soleil est dans le signe du Taureau, est brûlé, dès que cet astre entre dans le signe des Gémeaux. Les habitants sont maigres et presque noirs; ils se distinguent par leurs mœurs douces et leur ardeur au travail; cependant il y a peu d'hommes riches parmi eux. » Du temps de Mustôfi, la secte dominante était celle d'Abou Hanifah; plus tard, le schiisme y fut adopté avec ardeur. Voici ce que dit, à cet égard, l'auteur des Séances des Croyants, qui était né dans cette ville : « Sous les Ommiades et les 'Abbassides presque tous les Khouzistâniens étaient mo'tazélites; mais au commencement du IXe siècle de l'hégire, l'émir Nedjm ed-Din Mahmoud el-Amoli, qui était de la famille d''Ali, vint à Touster et épousa la fille d''Yzz ed-Dôoleh, chef des schérifs de cette contrée. Fixé dans cette ville, il consacra tous ses soins à la propagation de la croyance schiite. Une partie des citoyens répondit à son appel, les autres persévérèrent dans l'hérésie de leurs pères. Enfin, sous les premiers monarques Séfévis, Seïd Nour Allah Mer'aschi, chef de la noblesse des 'Alides, termina cette œuvre de prosélytisme, et dès lors Touster put rivaliser par l'ardeur de sa foi avec Qoum ou Kaschân. » Le même auteur consacre au panégyrique de sa ville natale plusieurs pages où il jette à pleines mains toutes les fleurs de la rhétorique persane. Ces détails ont peu d'intérêt pour le lecteur européen; je me bornerai donc à traduire ce fragment de la chronique intitulée *'Azedi* (تاريخ عضدى) : « Lorsque Houlagou-Khân fut maître de Baghdad, il envoya son frère Bogha Timour contre Vaçeth et chargea Beik

Le poète Sukkari répondit avec une égale élégance de pensée et de style (mètre *kamil*) :

مرّت بنا بالطِّيب ثم بتُستَرَ ريحٌ روائحها كنشر مدامِ
فتوقّفت حتى اليَّ وبلّغت اضعافَ الف تحيّةٍ وسلامِ
وسألتُ عن بغداد كيف تركتِها قالت كمثل الرّوض غبَّ غمامِ
فكدتُ من فرحٍ اطير صبابةً واصولُ من حبٍّ على الايّامِ
ونسيتُ كلّ عظيمةٍ وشديدةٍ وظننتُها حلمًا من الأحلامِ

Il a passé près de moi à Thyb et à Touster, ce zéphyre dont le souffle est parfumé comme un vin aromatique; || il a mis le comble à mon bonheur en centuplant les saluts et les félicitations qui m'étaient adressés. || Je lui ai demandé comment il avait laissé Baghdad : «comme un jardin, m'a-t-il dit, qu'une pluie de printemps a rafraîchi.» || La joie semblait me donner des ailes, et dans l'ivresse de mon amour, je voulais franchir les bornes du temps; || douleur, chagrin, j'ai tout oublié, et il m'a semblé jouir d'un songe délicieux.

Timour de marcher sur Schouster. Les habitants vinrent à la rencontre de ce général avec des vivres et des présents, et lui firent leur soumission. Le chef tartare occupa donc la ville en défendant à ses soldats d'y commettre la moindre violence; mais un des Atabeks du petit Lour, nommé *Tadj ed-Din Kurd*, qui l'accompagnait dans cette expédition, lui reprocha son humanité envers les vaincus. En vain Beik Timour lui représenta qu'ils avaient ouvert leurs portes sans coup férir et accepté son autorité avec empressement, l'avide Lourien se fit fort de trouver un prétexte pour mettre la ville à feu et à sang; mais il eut beau recourir aux mesures les plus iniques, les gens de Schouster ne manifestèrent aucun mécontentement. La nuit suivante, ce barbare fut saisi d'un mal d'entrailles si violent que ses cris s'entendaient dans le camp entier. Le chef tartare vint le voir dans sa tente et dit à ceux qui l'entouraient : «Voyez comment le ciel châtie sa convoitise et son injuste avidité;» puis il ordonna que Schouster prît le nom de *Ville bénie* (Schehr' moubarek). Les pâturages qui entourent la ville sont d'une admirable fertilité et on cite plusieurs parcs de chasse très-giboyeux, notamment ceux de Rakeb-Abdel et d'Havizeh; à l'extérieur de la ville est une forteresse que Nour Allah ben Scherif nomme *Selasil* (قلعه سلاسل). Schouster avait été imposée par les Mogols à 105,000 dinars; «mais plus tard, dit l'auteur du *Zinet el-Medjalis*, les Arabes se sont emparés d'une partie de ce pays, et ils se bornent aujourd'hui à envoyer quelques cadeaux à la cour d'Ispahân.» — Touster a fourni peu d'écrivains à la littérature persane; quelques-uns cependant ont acquis une certaine célébrité sous les Séfévis, tels sont : Mawla 'Abd Allah, auteur de plusieurs livres religieux; — Mawla Peiki et Mohammed Toghi, dont les poésies sont répandues dans l'Inde; — enfin, Nour Allah ben Scherif, auteur des Séances des Croyants. Ce livre, consacré à la gloire des grands hommes de la secte schiite, jouit encore d'une certaine popularité en Perse; il a été lithographié à Tehérân en 1268. (Voyez aussi, sur Touster, Chardin, t. VI, p. 143, et Kinneir, *A geogr. Memoir of the persian empire*, p. 93.)

Le tombeau de Bera ben Malek est à Touster. C'est dans cette ville que se fabriquaient des robes et des turbans précieux. Un jour le célèbre Saheb ben 'Abbad portait un turban à larges broderies venu de cette ville. Cet ornement attira l'attention d'un convive qui le regarda longtemps et avec surprise. Saheb lui dit alors en plaisantant : «Ce n'est pas pour être caché qu'il a été fait à *Touster* (ما عُمِلَت بتستر لِتُستَر, jeu de mots entre le double sens de *Touster,* nom propre, et aoriste du verbe ستر).» C'est une des saillies les plus spirituelles de ce ministre. — Selon Ibn el-Moqanna', les premières murailles qui furent élevées, après le déluge, furent celles de Sous et de Touster; mais on ignore quel en est le fondateur, ainsi que celui d'Eïlah. Certains auteurs placent Touster dans la province d'el-Ahwaz, d'autres dans le territoire de Basrah; mais Abou'l-'Oun rapporte qu'une contestation s'étant élevée entre les habitants de Koufah et ceux de Basrah au sujet de cette ville, à la prise de laquelle ils avaient tous coopéré, 'Omar l'annexa à la province de Basrah dont elle était plus voisine. — Conquête de Touster. — On lit dans Béladori : «Mouça el-Asch-'ari, après s'être emparé de *Sourraq,* سُرَّق, se dirigea sur Touster où était le gros de l'armée ennemie. Il écrivit à 'Omar pour lui demander du renfort; le khalife enjoignit à 'Ammar ben Yaçer d'aller rejoindre Mouça avec les troupes de Koufah. 'Ammar délégua Djerir ben 'Abd Allah el-Bedjeli, qui marcha aussitôt sur Touster, et il le rejoignit ensuite. Mouça avait à son aile droite el-Bera ben Malek, et 'Ammar avait el-Bera ben Ghareb l'Ansarien. A l'aile gauche était Hodhaïfah ben el-Yemân; Karadhah ben Ka'b commandait la cavalerie, et No'mân ben Mouqri, l'infanterie. Les habitants de Touster opposèrent une résistance énergique. Dans un des assauts, les soldats de Basrah et ceux de Koufah s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville, et ce fut dans cette journée qu'el-Bera ben Malek reçut le martyre. A la suite de cette affaire, l'Hormuzân rentra avec ses troupes dans Touster, en laissant sur le champ de bataille neuf cents morts et six cents prisonniers, qui furent passés au fil de l'épée. Ce chef persan était de Mehrdjân, et il s'était replié sur Touster après une première défaite. Ce fut alors qu'un Persan demanda l'amân aux musulmans et se convertit à l'islamisme en s'engageant, ainsi que son fils, à guider les musulmans jusque dans le camp ennemi. Abou Mouça accepta avec empressement, et il fit accompagner cet homme par un Arabe des Beni-Scheïbân, nommé *Aschras ben 'Auf* (اشرس بن عوف). Ils traversèrent ensemble le petit Tigre, et parvinrent à une anfractuosité de rochers d'où l'on dominait la ville et le camp

de l'Hormuzân. Lorsque cet éclaireur revint au camp, Abou Mouça désigna quarante hommes commandés par Mikhrah ben Thawr, les fit escorter à une certaine distance par un peloton de deux cents soldats, et les fit partir la nuit sous la conduite de ce transfuge. En effet, ils pénétrèrent dans la ville, tuèrent les sentinelles et montèrent sur les remparts; l'Hormuzân, se voyant surpris, s'enferma dans la citadelle où il avait réuni tous ses trésors. Abou Mouça, à la tête de l'armée, passa le fleuve, et à l'aube du jour il envahit la ville. On vit alors les Persans tuer leurs femmes et leurs enfants, et les jeter dans le fleuve pour les dérober aux outrages de l'ennemi. L'Hormuzân demanda l'amân; mais Abou Mouça ne voulut pas y consentir sans avoir consulté le khalife, et il fit massacrer dans la citadelle tous ceux qui n'avaient pas déposé les armes. Quant au chef persan, il se rendit auprès d'Omar qui lui accorda la vie. Mais, peu de temps après, accusé de complicité dans le meurtre commis par Abou Loulou sur la personne d''Omar, il fut tué par 'Obeïd Allah, fils de ce khalife. » — Parmi les hommes célèbres originaires de Touster, on cite : Sehl ben 'Abd Allah, scheikh des Soufis, et compagnon de Dhou'n-noun l'Égyptien. Il a opéré lui-même des miracles, et il est mort en 283 ou 273. — Le traditionniste égyptien Ahmed ben 'Yça el-Misri a été surnommé *Tousteri*, selon les uns, parce qu'il fabriquait des vêtements dans le genre de ceux de Touster; selon les autres, parce qu'il fit un long séjour dans cette ville. Quelques auteurs ont infirmé son autorité; mais Neçayi l'admet comme acceptable dans son Histoire des Scheikhs. Ahmed ben 'Yça est mort à Samarra, l'an 243.

تَفّت *Teft.*

Nom d'une des dépendances d'Yezd. (Extrait du *Tahqiq*.)

تفتازان *Teftazân.*

Gros bourg du territoire de Neça, derrière la montagne. Parmi ceux qui y sont nés, on cite Abou Bekr 'Abd Allah ibn Ibrahim et-Teftazâni, imam versé dans les hadis, les commentaires et la lecture du Qoran, et bon prédicateur.

تَفرِش *Tefrisch.*

Canton dépendant de la province de Kaschân, au milieu des montagnes. Il renferme douze bourgades dont les principales sont *Qoum* et *Thourkharân* (طُرخواران); climat tempéré, sources abondantes, blé, raisins et abricots ex-

cellents. Dans une montagne voisine est une caverne dont on ne connaît pas la profondeur; on prétend qu'un bœuf y pénétra un jour et sortit au delà de Ferahân; cette circonstance a fait donner à cette caverne le nom de *Gav-khal* (گاو خل), parce que *khal*, dans le dialecte de ce pays, signifie un trou. Les habitants sont du rite schaféite. On cite parmi eux Émir Qoudsi et Mawla Vehdji, poëtes persans. (*Heft Iqlim.*)

تُنكاف *Toukaf.*

1° Bourg près de Niçabour. Abou'l-Haçan el-Beïhaqi écrit (تكاب) *Tek-Ab,* et ajoute que ce mot désigne un bas-fond où l'eau séjourne. C'est un canton de la province de Niçabour, dont le chef-lieu est *Touz-Âbâd* (توزآباذ). Il renferme quatre-vingt-deux villages. — 2° *Toukaf* est aussi le nom d'un bourg du Djouzdjân.

تلّ بلخ *Tell-Balkh,* la colline de Balkh.

C'est un village, près de Balkh, qu'on nomme aussi *Tell;* Mohammed et-Telli, qui en est originaire, est quelquefois désigné sous le nom de *Theldji* (تلّجى).

تلّ المخالى *Tell el-Mekhali.*

1° Nom d'une localité située dans le Khouzistân. — 2° Colline près de Sorramenra (Samarra).

تِليان *Tiliân.*

Bourg près de Merw; patrie de Hamid ben Adem et-Tiliâni el-Merwazi, mort en 239.

تَمار *Temar.*

Ville située dans les montagnes du Thabarestân, du côté du Khoraçân.

تَمين مَندان *Temin-mendân.*

Ville du Mokrân, près d'une montagne où se recueille et se prépare le sel ammoniac (نوشاذر). Je tiens ce renseignement d'un homme de ce pays.

تنكاين *Tengaïn.*

District du Guilân. (*Tahqiq.*)

توث *Touth.*

1° Bourg près de Bouschendj. — 2° Bourg du territoire d'Esferaïn; c'est la première station qu'on rencontre en allant à Djordjân. En sont originaires: Abou'l-Qaçem 'Ali ben Thaher, mort en 408; — Abou Ya'qoub Youçef ben Ibrahim et-Touthi, jurisconsulte respectable, qui donna des leçons à Abou Sa'd, né en 479, mort en 546. — 3° *Touth* ou *Toud* (تود) est aussi un bourg près de Merw. En sont originaires: Abou'l-Faïdh Bahr ben 'Abd Allah, littérateur; — Djabir ben Yezid, homme instruit qui gouverna toute la vallée du temps d'Omar ben 'Abd el-'Aziz; — Mohammed ben Ahmed et-Touthi; — Abou Mansour Mohammed ben Ahmed et-Touthi, né en 460, mort en rebi'oul-akher 530; — 'Abd el-Wahed ben Mohammed Abou Bekr et-Touthi, bon jurisconsulte, mort au mois de scha'ban 548, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

تورا *Toura.*

On dit aussi *Toura-Puscht*, تورا پشت. Bourg du Fars où est né le savant auteur (sunnite) du Livre des croyances. (Extrait du *Tahqiq*.)

تَوَّج ou تَوَّز *Tawadj* ou *Tawaz.*

Ville du Fars près de Kazeroun; IVe climat; longitude, 77° 2'; latitude, 34° 30' 60". La chaleur est excessive dans cette ville parce qu'elle est située dans un bas-fond[1]. Le palmier y vient bien. Les maisons sont en briques crues; 32 farsakhs la séparent de Schiraz. On y fabrique des étoffes de coton qu'on nomme *tawazieh*, bien qu'elles proviennent, en général, de Kazeroun, mais sans doute parce que celles de Tawaz sont plus habilement faites. Ces étoffes sont d'un tissu très-fin, et la trame en est si légère qu'on les croirait usées; mais elles se distinguent par des couleurs très-vives et sont relevées par des broderies en or. Elles s'exportent principalement dans le Khoraçân, et font de très-belles et très-solides bordures de vêtements. Tawadj est une ville plus importante par sa réputation que par son étendue. Elle fut conquise sous le règne d'Omar, l'an 18 ou 19 de l'hégire, par Moschadji' ben Maç'oud. C'est

[1] D'après Hamd Allah Mustôfi, elle est située dans un désert privé d'eau; « C'était, dit-il, une grande ville habitée par les Arabes; elle est ruinée maintenant. » Ibn Haukal écrit توج; il ajoute qu'elle est située à 12 farsakhs de Djennabeh. Abou'l-Féda lui donne le nom de توز; mais je crois que c'est une erreur de copiste.

à Tawadj que les deux armées se rencontrèrent et que les Persans furent mis en fuite. Cette ville fut prise d'assaut et pillée; les habitants se soumirent ensuite à la capitation et rentrèrent dans la ville. Moschadji' ben Maç'oud, le chef de l'expédition, a rappelé cette victoire dans les vers suivants (mètre *thawil*) :

ونحن ولينا مرّةً بعد مرّةٍ بتوّجَ أبناءَ الملوك الاكابرِ
لقينا جيوش الماهيان بسحرةٍ على ساعة تلوَى باهل الخطائرِ
فما فتئت خيلى تكرّ عليهم ويلحق منها لاحق غير حائرِ

Nous avons, à diverses reprises, mis en fuite, près de *Tawadj*, les fils de puissants monarques; || nous avons attaqué les troupes des princes au point du jour, cette heure si favorable aux hommes intrépides; || nos cavaliers n'ont pas cessé de les charger et de s'attacher à leur poursuite avec une ardeur invincible.

Le récit de cette conquête n'est pas le même chez tous les auteurs. Selon Ahmed ben Yahia, ce fut 'Othman ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi qui envoya son frère el-Hukm dans le golfe Persique pour s'emparer du Fars. Ce dernier, après avoir pris l'île de *Terkawân* (تركاوان), marcha sur Tawadj, qui faisait partie du canton d'*Ardeschir-Khourreh*. Mais Abou Mikhnef assure qu''Othman ben Abi'l-'Ass commanda lui-même cette expédition, qu'il s'empara de Tawadj, y bâtit des mosquées et y établit plusieurs musulmans, entre autres 'Abd el-Qaïs; il se rendit de là à Erradjân, sur l'extrême frontière de la province, et se dirigea ensuite vers le pays d''Oman et le Bahreïn, en vertu des ordres qu''Omar venait de lui adresser; il laissa à sa place son frère el-Hukm. — Un autre auteur attribue tous ces événements à ce dernier et leur assigne la date de l'an 19. Après cela, aurait été livrée la fameuse bataille de Rischhir (voyez le mot ريشهر) où *Schehrek* (شهرك), le gouverneur du Fars, perdit la vie. Invité par 'Omar à retourner dans le Fars, el-Hukm aurait laissé le commandement à son frère Hafs, ou, selon d'autres, à Moghaïrah, et serait rentré dans Tawadj. Mais il est à remarquer que les Persans assurent que Tawadj ne fut prise qu'après la mort de Schehrek. Parmi les hommes célèbres qui en sont originaires, un seul porte le nom de *Tawadji*, c'est le traditionniste Abou Bekr Ahmed ben Huçeïn et-Tawadji es-Sirafi; les autres sont surnommés *Tawazi*, comme 'Abd Allah ben Mohammed, le lexicographe, mort en 338; — Abou Hafs 'Omar ben Mouça el-Baghdadi et-Tawazi; — le qadhi Abou'l-Huçeïn Ahmed ben 'Ali; — Mohammed ben Daoud et-Tawazi, etc.

توليم *Toulim.*

Petite ville du Guilân.

تُون *Toun*[1].

Ville du Qouhistân dans le voisinage de Qaïn (قاين). En sont originaires: Ahmed ben el-'Abbas et-Touni, jurisconsulte et professeur à Herat où il mourut au mois de redjeb 459; — Abou Thaher Isma'il ben 'Abd Allah, desservant de la mosquée *'Oqaïl* (عقيل) à Niçabour; disciple du célèbre imam Abou Nasr, qu'il suivit dans ses voyages; — Abou Mohammed Ahmed et-Touni, etc.

تَوِيك *Tawik.*

Nom d'un faubourg de Merw, où est né le dévot Ahmed ben Ishaq es-Sukkari et-Tawiki.

تيرانشاه *Tirânschah.*

Ville du territoire de Schehrzour.

تيرخدا *Tiré-Khoda*, ou la flèche de Dieu.

Forteresse du Fars ainsi nommée à cause de sa position élevée. (*Nouzhet.*)

تِيركان *Tirkân.*

Village près de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed el-Merwazi et-Tirkâni, mort en 250.

تيرَمردان *Tiré-Merdân.*

Petite ville du Fars entre Noubendjân et Schiraz. Elle est le chef-lieu d'un canton qui comprend trente-trois villages au milieu des montagnes[2]. La portion

[1] Mohammed Medjdi rapporte que cette ville fut, dans le principe, bâtie sur le plan des villes chinoises, c'est-à-dire qu'elle était de forme circulaire, entourée d'un mur et d'un large fossé; autour de ce mur étaient les marchés, dans une autre enceinte les maisons, dans une troisième les jardins, et enfin, au centre de la ville, un vaste réservoir dont l'eau servait à la culture des champs enfermés dans l'enceinte. Cette ville, déchue de son importance première, produisait, au dire de Mustôfi, du blé, des fruits et de la soie.

[2] Tiré-Merdân et Khoumeïgân sont deux bourgs importants situés dans un pays très-accidenté; le climat y est assez froid, le sol

la plus importante de ce canton est une vallée bien arrosée et fertile en palmiers, où sont situées six bourgades qui se touchent. Leur nom est *Tirè-merdân*, *Khoubgân* (خوبكان), *Esingân* (اسنكان), *Mehrekân* (مهركان), *Rewendjân* (رونجان) et *Firasiah* (فراسياه). C'est à Tirè-merdân, la ville principale de ce territoire, que se trouve un vaste couvent de Soufis. Elle a donné naissance au célèbre Abou'l-Me'ali 'Abd es-Selam ben Mahmoud el-Faressi, jurisconsulte, médecin et philosophe. Il fut d'abord professeur au collége de Moçoul; puis il se livra au commerce, gagna une fortune considérable et jouit d'une haute position. Il fit de nombreux voyages et acquit une érudition peu commune. Il était en Égypte à la fin de sa vie, lorsque Nour ed-Din Arslan-Schah ben 'Yzz ed-Din, arrière-petit-fils de Zengui, maître de Moçoul, l'invita à venir occuper le poste de vézir. A son arrivée à Alep il fut accueilli avec un respect apparent; le chef du divan des Mustôfis, Abou'l-Fath Nasr ben 'Yça el-Moçouli lui envoya un plateau chargé de sucreries; Faressi et deux de ses pages en mangèrent, et ils moururent (empoisonnés), l'an 596. Le roi ed-Daher s'empara de ses biens et de ses livres, car ce savant avait l'habitude de se faire suivre dans ses voyages de ses trésors et de sa bibliothèque, qu'il chargeait sur des chameaux. Les *six bourgades* sont encore aujourd'hui la résidence des chefs et des notables du canton.

تيرَى *Tira*. (Voyez le mot نهرتيرَى.)

Ce territoire fut conquis l'an 18 par Solma ben el-Qaïs (سُلمَى بن القيس) et Harmalah ben Moraïthah (حرملة بن مريطة), lieutenants de 'Othbah ben Ghazwân. C'est ce que prouvent ces vers de Ghaleb ben Kelb (mètre *thawil*) :

ونحن ولينا الامر يوم مناذر   وقد اقمَعَتْ تيرَى كُلَيب ووايلُ
ونحن أزلنا الهرمُزانَ وجندَه   الى كُوَرٍ فيها قرى ووصايلُ

Nous étions chargés du commandement à l'époque des Moundhir, lorsque les fils de Kolaïb et de Waïl ont soumis *Tira*; || c'est nous qui avons anéanti l'*Hormuzân* et ses troupes (en les poursuivant) dans un canton riche en villages et couvert de champs fertiles.

Je crois que c'est de ce pays qu'est originaire le littérateur Abou'l-Haçan

est couvert d'arbres et en particulier de noyers; on n'y récolte que du blé et des fruits d'hiver; les environs sont pleins de gibier. Les habitants sont belliqueux et voleurs; ils ont une grande réputation d'agilité et font quelquefois 20 farsakhs en une seule nuit. (*Nouzhet.*)

'Ali ben el-Huçein *et-Tirani*, célèbre par la beauté de son écriture. 'Abd es-Selam de Basrah dit avoir admiré des vers de Imrou'l-Qaïs copiés par ce calligraphe l'an 393.

تيره *Tireh.*

Belle et puissante forteresse du territoire de Qazwin, dans la direction de Zendjân.

تيز *Tiz.*

Ville du littoral du Mokrân, en face du pays d'Omân, sur la côte opposée; elle est à cinq jours de كيز *Kiz* (aujourd'hui Kidj), ville principale de cette province. Les astronomes la placent dans le IIe climat par 82° ½ de longitude et 28° ½ de latitude.

تيزان *Tizân.*

1° Bourg du pays d'Herat. — 2° Bourg de la province d'Ispahân.

تيمارستان *Timaristân.*

Chef-lieu du canton de *Ourd* (أُرد), province du Fars.

تيمُره *Timoureh.*

El-Heithem Abou 'Ali donne au territoire d'Ispahân une étendue de 80 farsakhs carrés qu'il divise en seize arrondissements renfermant chacun trois cent soixante villages, sans y comprendre les nouveaux, et il mentionne le grand Timoureh et le petit Timoureh. (Voyez le mot *Ispahân.*)

تيم *Tim.*

Bourg près de Balkh; mais Ibn el-Faqih prétend que Tim est, ainsi que Keçef et Neçef, un bourg du Soghd de Samarcande.

تيمك *Timek.*

C'est-à-dire le petit *khân*, car *tim* (تيم), dans l'idiome du Khoraçân, signifie un caravansérail ou khân destiné aux marchands. Le traditionniste Abou 'Abd er-Rahman ben Mohammed *et-Timeki el-Kerabisi* (التيمكى الكرابيسى), mort en 311, paraît être originaire d'un *Timek*, près de Samarcande.

ث

ثرثور *Tharthour.*

Nom de deux rivières, le grand et le petit Tharthour, dans la province d'Errân et en Arménie. On lit dans le Livre des conquêtes : «Selmân ben Rebi'ah arriva à Berda'h et campa au bord du Tharthour, rivière qui coule à 1 farsakh de cette ville.»

ثنيّت الركاب *Thenyet er-rikab.*

(Le coteau des chameaux de selle.) Ce coteau est à quelques farsakhs de Nehawend, dans le Djebal. Il est ainsi nommé parce que c'est là qu'étaient rassemblés les chameaux de la cavalerie musulmane, à la célèbre journée de Nehawend. Quelques médecins prétendent que la plante aromatique nommée jonc odorant, *acorus calamus* (قصب الذريرة), qui croît à Abdah dans le voisinage de Nehawend, n'acquiert ses propriétés aromatiques que lorsqu'après avoir été recueillie elle est portée à *Thenyet,* mais que si on la porte ailleurs elle s'évapore et devient un simple roseau; ce fait, s'il est vrai, est curieux et digne d'attention. (Voyez, pour plus de détails, l'article نهاوند.)

ج

جابَروان *Djabrewân.*

Ville de l'Azerbaïdjân, voisine de Tebriz.

جابَق *Djabaq.*

Je suppose que c'est un bourg près de Thous. Abou'l-Qaçem el-Hafez dit qu'Abou 'Abd Allah Mohammed et-Thoussi, le lecteur, qui acquit de la célébrité à Damas, était né dans le bourg de Djabaq.

جابَلْق *Djabalq.*

Canton du territoire d'Ispahân[1], célèbre par la bataille qui s'y livra entre

[1] D'après Hamd Allah Mustôfi, Djabalq porte aussi le nom de *'Arrah* (عروه); il cite une petite ville de ce nom qui dépend du canton du grand Lour (لُر بزرك); elle est

Qahthabah ben Schebib et Daoud ben 'Amr ben Hobeirah au commencement du règne des 'Abbassides. On lit dans l'Histoire de Damas : « Le petit-fils d'Hobeirah fit partir Abou'l-Heidam (ابو الهيذام) 'Amer el-Ghathafâni, originaire du Haurân, pour combattre 'Abd Allah ben Mo'awiah ben 'Abd Allah, arrière-petit-fils d'Abou Thaleb. 'Amer s'empara du Fars, de la ville d'Ispahân, et chassa son adversaire de la province; mais Qahthabah arriva avec une armée équipée dans le Khoraçân, et tua 'Amer dans un combat qui s'engagea près de *Djabalq*, le 23 de redjeb, l'an 131. »

جاجَرم *Djadjerm.*

Ville et chef-lieu d'un vaste canton[1] enclavé entre Niçabour, Djouein et Djordjân, qui renferme de belles villes et des bourgs nombreux. Plusieurs de ces bourgs sont situés dans la montagne qui domine Azadwar (voyez ce mot), chef-lieu du canton de Djouein; j'en ai visité plusieurs. Parmi les savants originaires de ce pays on cite : « Abou'l-Qaçem 'Abd el-'Aziz ben 'Omar el-Djadjermi, mort en 440; — Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed el-Djadjermi, jurisconsulte qui passa une partie de sa vie dans la *Mosquée neuve* de Niçabour où il enseignait la tradition; il mourut en 544. » (Extrait du *Takhbir.*)

جار *Djar.*

Village près d'Ispahân; dans le pays on le nomme *Kar* (Gar).

située sur le bord d'une rivière, et ses jardins produisent des oranges, des citrons, et presque tous les fruits des pays chauds. (*Nouzhet*, fol. 595, *Zinet*, 9ᵉ partie.) Cette ville, qui a été longtemps le chef-lieu du grand Lour, fut remplacée sous la dynastie séfévie par la ville de Behbehân dont on trouve la description dans le mémoire sur le Khouzistân par M. Layard, *Journal de la Société de géographie de Londres*, t. XVI.

[1] « Cette ville, dit Hamd Allah Mustôfi, est de médiocre grandeur; tout autour, à 1 farsakh à la ronde, sont des prairies couvertes de plantes vénéneuses, ce qui empêche une armée de camper devant ses murs. Les maisons de la ville sont grandes et bien bâties; au pied de la citadelle on voit deux platanes (*tchinar*) dont l'écorce a la réputation de guérir les maux de dents; mais les habitants croient que ce remède n'a d'efficacité que le mercredi matin de chaque semaine. » L'auteur des Merveilles de la création cite plusieurs phénomènes particuliers à ce pays; il parle, entre autres, d'une montagne d'où sort une fumée qui donne la mort à ceux qui la respirent; plus loin, selon le même écrivain, est une autre montagne aux abords de laquelle le vent est si impétueux qu'il renverse les voyageurs, et pourtant, sur le sommet, on ne sent pas le plus léger souffle d'air.

جاسك *Djaçek.*

Grande île entre le pays d'Oman et l'île de Qis (*Kisch*), à trois journées de celle-ci. Elle renferme quelques habitations et des champs cultivés. Les troupes du roi de l'île de Qis y tiennent garnison; les habitants sont de robustes et vaillants marins, très-expérimentés en fait de navigation, et habiles constructeurs de navires. Plusieurs insulaires de Qis m'ont assuré que, dans les anciens temps, des vaisseaux qui portaient de jeunes esclaves à un roi de l'Inde relâchèrent à Djaçek[1]. Ces esclaves, s'étant aventurées dans l'intérieur des terres, furent surprises par des *Djins,* qui leur firent violence, et elles donnèrent naissance à une race d'hommes dont les habitants descendent. Cette légende a été sans doute inspirée par l'extérieur robuste et la nature exceptionnelle des marins de cette île.

جاكة *Djakeh* (pour چاكه *Tchakeh*).

Canton de la province d'el-Ahwaz.

جالقان *Djaleqân.*

Ville du Sedjestân et, selon quelques auteurs, du territoire de Bost, riche et peuplée; possède de beaux bazars.

جال *Djal.*

Nom d'une localité dans l'Azerbaïdjân, qu'il ne faut pas confondre avec un bourg important à 4 farsakhs de Medaïn qu'Ibn el-Haddjadj nomme *Kal* dans le vers suivant (mètre *khafif*) :

لعن الله ليلتى بالكال   انّها ليلة تعرّ الليالى

Que Dieu maudisse cette nuit que j'ai passée à *Kal,* car elle a souillé toutes mes nuits!

La prononciation vulgaire est *Kil* (كيل).

جام *Djam.*

Ville de moyenne étendue, qui dépend d'Herat; elle est le chef-lieu d'un

[1] Schems ed-Din Dimischqi rapporte cette légende à peu près dans les mêmes termes que Yaqout, et il ajoute que cette île est couverte de palmiers qui viennent sans culture. (Ms. 581, fol. 86 v°.)

canton d'environ deux cents bourgades; de beaux vergers l'environnent; on cite ses pastèques nommées *Babascheikhi*. La ville et les alentours sont arrosés par des canaux. On y visite la tombe de Zendeh Ahmed Djami, sur laquelle Khadjeh 'Emad ed-Din a fait construire une belle coupole. L'auteur des Merveilles de la création dit que dans une montagne des environs se trouve une fontaine dont l'eau, glacée pendant l'été, est chaude en hiver. Djam a donné naissance à plusieurs hommes distingués. Le plus célèbre est le scheikh el-Islam Ahmed Djami, qui a laissé divers ouvrages de jurisprudence ou d'ascétisme, et un recueil de poésies; il mourut au moment de l'invasion des Mongols. Son fils Zuhour ed-Din 'Yça est l'auteur d'un livre intitulé *Énigmes des vérités*; — 'Abd er-Rahman Nour ed-Din Djami, poete contemplatif, a composé des odes qui sont admirées à juste titre; il est mort en 899, à l'âge de quatre-vingt-un ans, ou 898 selon Dôolet-Schah. (Extrait des auteurs persans.)

جاوَرْسان *Djawerçân.*

Quartier d'Hamadân ou village voisin de cette ville. Schirweih dit dans son Histoire qu'Abou'l-Me'ali Huçein ben Dja'far el-Keredji était originaire de ce lieu. Ce scheikh, dont l'enseignement mérite confiance, fut le chef d'un couvent de soufis dans le Djebal; son tombeau est à *Khamljah*.

جاورَسه *Djawreçeh.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw, où est le tombeau d''Abd Allah ben Boraïdah ben Hoçaïb. L'affranchi de ce personnage, Salem el-Djawreçi, en est originaire.

جُبّا *Djoubba.*

Ville ou canton du Khouzistân; on a quelquefois considéré la ville d''Abbadân comme appartenant à ce canton, qui est entre l'Ahwaz et Basrah; quelques auteurs en ont conclu à la légère que Djoubba appartenait au territoire de Basrah, ce qui est erroné. C'est de ce pays qu'est originaire Abou 'Ali Mohammed ben 'Abd el-Wehhab *el-Djoubbayi*, le théologien, de la secte des Mo'tazélites, auteur de plusieurs ouvrages, né en 235, mort en 303. Son fils Abou Haschem 'Abd es-Selam, aussi habile dialecticien que son père, le surpassa par ses connaissances dans la littérature arabe; il est mort en 321. — Le mot *Djoubba* étant d'origine étrangère, le nom ethnique devrait être *Djoubbawi* (جبّوى), mais ce nom a été formé comme s'il provenait d'un mot marqué d'un

medda, signe étranger à la grammaire persane. Il ne faut pas confondre cette localité avec un bourg du territoire de Nehrewân nommé aussi *Djoubba.*

جَباخان *Djebakhân.*

Bourg voisin de Balkh; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali el-Balkhi el-Hafez, mort à Balkh au mois de rebi' oul-ewel 356 ou 357.

جبال *Djebal.*

Pluriel de *Djebel,* montagne. C'est le pays que les Persans ont l'habitude de nommer *Iraq* ('adjemi); il comprend tout le territoire circonscrit entre Ispahân jusqu'à Zendjân, ainsi que Qazwin, Hamadân, Dinewer, Qirmiçin et Rey[1]. Il renferme de vastes districts et d'importantes villes. C'est par erreur que les Persans nomment ce pays *Iraq,* et j'ignore l'origine de cette locution, d'ailleurs assez moderne chez eux. Je donne à l'article spécial les limites de l'Iraq; je rapporte les opinions diverses qui ont été émises à cet égard, et l'on peut s'assurer que rien n'autorise les Persans à étendre cette dénomination au Djebal. La seule raison plausible, selon moi, de cet usage, est que les princes Seldjouqides, qui régnaient sur l'Iraq, en prenant le titre de *sulthan el-Iraq,* avaient aussi dans leurs attributions le gouvernement du Djebal, où ils résidaient ordinairement; il est probable qu'on aura alors réuni ces deux pays

[1] Yaqout apporte ici un peu de confusion dans les limites réelles de l'Iraq persan; ses bornes sont, d'après Abou'l-Féda, à l'ouest, l'Azerbaïdjân; au sud, une portion de l'Iraq arabe et le Khouzistân; à l'est, le Fars et le désert du Khoraçân; au nord, le Deïlem. Il est à remarquer que les anciens auteurs, tels que Ibn Haukal et Isthakhri, considèrent Qazwin et Rey comme appartenant au Deïlem, *parce qu'elles sont entourées par les montagnes de cette contrée* (voyez *Liber climatum,* p. 87 et 88); mais cette distinction n'est pas admise par les géographes persans. En revanche, ceux-ci n'emploient jamais le mot *Djebal* pour désigner cette importante partie de leur pays. «L'Iraq persan, dit Mustôfi, est situé sous une latitude tempérée, à part quelques localités dont le climat est plus froid ou plus chaud. Sa longueur, de Sefid-roud à Yezd, est de 160 farsakhs; sa largeur, du Guilân au Khouzistân, de 100 farsakhs environ. J'ai eu sous les yeux le registre qui a appartenu à mon aïeul Emin ed-Din Nasr, conseiller ou *mustôfi* du divan des finances sous les Seldjouqides. (Voyez sur la famille des Mustôfi un mémoire publié dans le Journal asiatique, 1857.) Il résulte de ces documents que l'Iraq donnait au trésor un revenu équivalent à 2,520 tomans *mongoli,* c'est-à-dire 2.520,000 dinars. L'état déplorable dans lequel se trouve ce pays permet de croire qu'il paye à peine aujourd'hui le dixième de cette somme.» (*Nouzhet,* fol. 571. *Zinet,* 9ᵉ partie.)

sous le même nom. (Dieu sait la vérité.) — Abou Dolaf el-'Adjeli s'est bien gardé de les confondre, lorsqu'il a dit (mètre *motéqarib*) :

وانّى امرؤٌ كسروى الفعال   أصيف الجبال وأشتو العراقا
وألبس للحرب اثوابها   واعتنق الدرعين اعتناقا

Je suis un homme aux allures royales; je passe l'été dans le *Djebel*, et l'hiver dans l'Iraq. || Vienne la guerre, je revêts mes armes et j'endosse avec amour ma double cotte de mailles.

Abou Dolaf n'avait choisi cette double résidence que pour éviter pendant l'été la chaleur et les vents brûlants de l'Iraq, son eau tiède, ses reptiles et ses insectes venimeux; pour fuir, pendant l'hiver, le froid rigoureux et les neiges du Djebal. Mais ce distique fut récité à 'Abd Allah, fils de Ibn Thaher, qui était son ennemi juré et qui le critiqua dans les vers suivants (même mètre) :

الم ترَ انّا جلبنا الخيول   الى ارض بابلَ قبًّا عتاقا
فما زلنَ تعسفنَ بالدارعين   طوارا حروبًا طوارًا رفاقا
الى ان ورثنَ بآدابها   قلوبَ رجال أرادو النفاقا
وانت ابا دُلَفٍ نائمٌ   تصيف الجبال وتشتو العراقا

Ne sais-tu pas que nous avons conduit à franc étrier notre cavalerie vers la terre de Babylone? || Elle n'a cessé de lutter contre l'ennemi, tantôt par la violence et tantôt par la douceur; || et elle a réussi, par cette sage conduite, à se concilier des cœurs enclins à la fausseté; || et toi, cependant, Abou Dolaf, tu dormais passant l'été dans le Djebal et l'hiver dans l'Iraq!

Abou Dolaf, piqué de cette satire, jura de supporter les chaleurs de l'Iraq et l'hiver rigoureux du Djebal, puis il répondit à son adversaire (même mètre) :

الم ترَنى حين حال الزمان   اصيف العراق واشتو الجبالا
سموم المصيف وبرد الشتاء   حنانيك حالا ازالتك حالا
مصبّرًا على حَدَثات النائبات   فانّ الخطوب تدلّ الرجالا

Ne sais-tu pas que, lorsque le sort l'exige, je brave l'été de l'Iraq et l'hiver des montagnes? || Étés brûlants, hivers glacés, vous m'accablez successivement de vos rigueurs! || mais endurons patiemment les vicissitudes du sort; c'est dans l'adversité qu'on connaît les hommes!

Parmi les savants qui portent le surnom de *Djebeli* (جبلى), on cite : 'Ali ben 'Abd Allah el-Hamadâni; — Abou 'Adnân 'Abd el-'Aziz ben Saleh el-Beroudjirdi; — Ahmed ben el-Haçan el-Hamadâni, du rite hanbalite, etc. Il

faut les distinguer de ceux qui portent le même surnom à cause de la montagne (Djebel) voisine d'Herat, comme Abou Sa'd Mohammed el-Herawi, mort vers l'an 520, et d'autres encore.

جِبّان *Djebbân.*

Nom arabisé d'un canton de l'Ahwaz.

جُبّاة *Djoubbah.*

Selon certains auteurs, c'est le nom d'une localité située dans la province du Fars; mais je crains qu'il n'y ait là une confusion avec le nom de *Djoubba,* dont nous avons parlé plus haut. (Voyez جبّا.)

جبل *Djebel* (ou Iraq persan). (Voyez جبال.)

جُبّه *Djoubbeh.*

Bourg sur la route du Khoraçân; patrie d'Abou's-se'adat Mohammed ben el-Mubarek el-Djoubbi, traditionniste instruit, qui habita Baghdad et mourut en 585. Plusieurs localités de l'Iraq et de l'Égypte ont le même nom.

جحّاف *Djehhaf.*

Faubourg de la ville de Niçabour, duquel est originaire l'imam Mohammed ben 'Abd Allah surnommé *le marchand djehhafite,* mort au mois de ramadhân 341, âgé de quatre-vingt-onze ans.

جُرآباذ *Djourâbâd* (pour كُرآباذ *Gourâbâd*).

Village près de Merw; patrie du traditionniste Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah el-Djourâbâdi.

جِرام *Djiram.*

Hamzah d'Ispahân dit que c'est une bourgade du Fars dont le nom prononcé par les Arabes est *Siram* (صرام).

جرباذقان *Djerbadeqân* [1].

1° Les Persans prononcent *Guerbadân* (كَرباذان); ville voisine d'Hamadân,

[1] Cette ville fut fondée par Houmaï, fille de Behmen le Keïanide, qui lui donna le nom de sa fille *Samrah* (ثمره). Son aspect riant lui fit donner plus tard le surnom de *pays*

entre celle-ci, Keredj et Ispahân: elle est grande et célèbre. Le qadhi Abou 'Abd Allah Ahmed ben Isma'îl el-'Atthar el-Djerbadeqâni en est originaire. — 2° Ville du Thabarestân, entre Asterabâd et Djordjân; patrie de Naçer el-Djerbadeqâni, jurisconsulte hanéfite très-accrédité.

جَرَبست *Djerbest.*

Bourg dans les montagnes du Thabarestân; on n'y arrive que par des chemins étroits et difficiles.

جُرجان *Djordjân.*

D'après l'auteur du *Zidj*, la longitude de cette ville est 80° 45'; sa latitude 38° 15'; v° climat, ou, d'après d'autres géographes, iv° climat. On lit dans le livre كتاب الملحمة, attribué à Ptolémée que sa longitude est 86° 30', et sa latitude 40°; v° climat. Cette grande et importante cité est située entre le Thabarestân et le Khoraçân, ce qui l'a fait considérer comme dépendant de l'une ou de l'autre de ces provinces. On attribue sa fondation à Yezid, fils de Mohelleb, fils de Sofrah. Djordjân a produit un nombre considérable de savants, de docteurs, de jurisconsultes et de littérateurs; Hamzah ben Yezid es-Sehmi a réuni toutes ces biographies dans une histoire spéciale. — « Djordjân, dit Isthakhri, est la plus grande ville de ces parages; son climat est moins humide et moins pluvieux que celui du Thabarestân [1]; ses habitants se distinguent par la noblesse de leur caractère, leur humanité et la politesse de leurs mœurs. Cette ville est partagée en deux moitiés : Djordjân proprement dit et le fau-

des roses (كلابادكان), dont les Arabes ont fait *Djerbadeqân*. Le climat est tempéré, le blé y vient bien; une rivière qui passe auprès de cette ville et prend son nom se dirige ensuite vers Koum. Les habitants sont chaféites. Parmi ceux qui se sont fait un nom dans la poésie persane, on cite Nedjib ed-Din, mort sous le règne des premiers Seldjoukides (*Tarikhi Guzideh*), et Mirza Mohammed Yousouf.

[1] Hamd Allah Moustôfi assure que le climat de Djordjân est chaud et malsain. « Cette ville, dit-il, est arrosée par une rivière qui sort d'une montagne voisine et qui fournit de la glace pendant l'été. Les productions de ce pays sont les céréales, le coton et la soie, et parmi les fruits, la datte, le raisin et la jujube; le sol est d'ailleurs si fertile qu'un arbre de deux ans y est aussi grand et aussi fort que les arbres plantés depuis dix ans dans d'autres contrées. Ses habitants sont schiites et d'une grande bravoure; ils en ont donné la preuve dans les premiers âges de l'islamisme. Sous les Bouïdes, Djordjân eut beaucoup à souffrir des ravages de la guerre; les Mogols l'ont renversée de fond en comble, et maintenant elle est totalement ruinée et presque déserte. Le col nom-

bourg de *Bekrâbâd* (بكرآباذ). Elles sont séparées par une large rivière, qui doit être accessible aux grands bâtiments. C'est de ce pays qu'on exporte une qualité de soie recherchée dans le monde entier. Le Thabarestân en tire aussi une quantité considérable de cocons, car cette province n'en produit pas. Le territoire est bien arrosé et couvert d'une riche culture. Quand on sort de l'Iraq on ne rencontre pas à l'orient une ville plus belle et plus florissante. Elle jouit des productions des pays froids et des pays chauds; elle a de la neige et des palmiers. Ses habitants se font remarquer par leur humanité et leur caractère aimable[1]. » On pourrait en citer un grand nombre qui se sont illustrés par leurs vertus et leur générosité, en commençant par el-'Omareki (العمركّى), l'affranchi et l'ami du khalife Mamoun. Les dinars et les drachmes du Thabarestân ont cours dans cette ville. Le poids légal est le *menn,* qui vaut 600 drachmes comme celui de Rey et du Thabarestân. — Voici ce que dit Mo'çer ben Moehlehl : « Je me suis rendu de Dameghân à Djordjân, en prenant sur la gauche, par un chemin très-accidenté, coupé par de hautes montagnes et de profondes vallées. Djordjân est une belle ville située au milieu d'une longue vallée sur la frontière des pays de plaine et de montagne, et du littoral de la mer. L'olivier, le palmier, les noix, les grenades, la canne à sucre et les limons y prospèrent. La soie qu'on y fabrique est excellente et d'un teint très-solide. Ce territoire recèle plusieurs pierres qui ont des propriétés merveilleuses; on y voit aussi beaucoup de reptiles d'un aspect effrayant, mais très-inoffensifs. » Les variations si brusques de la température de cette ville ont fait dire au vézir Saheb ben 'Abbad (mètre *khafif*) :

نحن والله من هوائك يا جُر   جان فى خطّة وكرب شديدِ
حرّها ينضج الجلود فان هبّت شمالا فكدّرت بركودِ
لحبيب منافق كلمّا همّ بوصل احاله بالصّدودِ

Ton ciel, je le jure, ô Djordjân, m'inflige de cruelles tortures; || à une chaleur qui brûle le corps succède un vent glacé qui en détruit tout l'équilibre: || telle une amante perfide promet un rendez-vous quand elle médite de fuir.

Fadhl ben Sehl avait donné à Moslem (ibn) el-Welid la ferme des impôts

sanide Firouz avait entouré cette contrée d'une muraille longue de 50 farsakhs pour la protéger contre les attaques des Touraniens. On remarque aux environs de la ville le mausolée de Mohammed, fils de l'imam Sadeq; on cite aussi dans un village, à 10 farsakhs de la ville, deux moulins dont les meules ont 20 *guez* de diamètre, et près de 2 guez d'épaisseur. » (Fol. 683.)

[1] *Liber climatum,* p. 92.

de cette ville, qu'il fixa à 50 millions de drachmes. Moslem vint y demeurer et y resta jusqu'à sa mort. Lors de sa dernière maladie, il vit un palmier, le seul qui s'élevait dans la ville, et s'écria (mètre *hezedj*) :

ألا يا نخلة بالسفح من اكنان جرجان
الا انى واياك بجرجانَ غريبان

Salut, palmier qui te dresses au milieu des horizons de Djordjân; || salut, tu es comme moi un étranger dans cette ville!

Il avait à peine achevé ces paroles qu'il expira. — Conquête. — On lit dans les livres des guerres saintes : « Soueïd ben Moqarren, après avoir conquis Bes-tham, l'an 18 de l'hégire, écrivit au roi de Djordjân *Rouzân* (fils de) *Soul* (روزان صول), pour l'inviter à se soumettre. Celui-ci accepta aussitôt la capitulation, à condition que les hostilités cesseraient dans tout le territoire. Soueïd entra dans Djordjân et donna aux habitants une lettre de capitulation. C'est à cette occasion que le poète Abou Nedjid a dit (mètre *thawil*) :

دعانا الى جرجان والرىُّ دونها سوادٌ فارضَتْ من بها والعشايرُ

Nous avons appelé à nous Djordjân, ville plus importante que Rey, et les habitants ainsi que les tribus se sont soumis à nous.

Sewad ben Qahthabah a dit dans le même sens (même mètre) :

الا ابلغْ أسَيدا إن عرضتْ باتنا بجرجانَ فى خضر الرياض النواضر
فلما احسّونا وخافوا صيالنا اتانا ابنُ صولٍ راغما بالجرايرِ

Dis à Oceïda, si tu la vois, que nous sommes au milieu des jardins verdoyants de Djordjân; || dis-lui, qu'instruit de notre approche, et redoutant notre attaque, le fils de Soul a été contraint de nous apporter sa rançon.

Parmi les personnages originaires de cette ville, on remarque : Abou Na'im 'Abd el-Melik ben Mohammed ben Adi el-Djordjâni el-Asterâbâdi. Cet imam, le plus connu et le plus instruit des docteurs du Khoraçân, après Abou Bekr Mohammed, naquit l'an 242. Il parcourut l'Égypte, la Syrie et l'Iraq, demeura longtemps à Baghdad, puis revint à Djordjân, où sa réputation lui attira un grand nombre d'élèves. Il a beaucoup écrit, entre autres un livre contre les faux traditionnistes (en dix parties). Il mourut à Asterâbâd au mois de zil-hiddjeh 323. — Abou Mohammed (ou Abou Ahmed) 'Abd Allah ben 'Ali el-Moubâreki el-Djordjâni, connu sous le surnom d'*Ibn el-Yaqzân* (ابن اليقظان), né dans le mois de zil-qa'deh 277. Après avoir reçu les leçons d'Ahmed es-

Sa'di à Djordjân, l'an 290, il fit deux fois le voyage de la Syrie et de l'Égypte, en 297 et en 305. Il écrivit un grand ouvrage en soixante sections pour apprendre à connaître les traditionnistes suspects, et l'intitula *Kamil;* puis il réunit l'enseignement de Malek ben Anas, d'Awzayi, etc. dans un livre qu'il nomma كتاب الابصار. Il mourut au mois de djoumadi oul-akher, l'an 365. et fut enterré près de la mosquée de Djordjân nommée *Guerzin* (كَرزين), à la droite de la Qiblah. — Hamzah ben Youçef ben Ibrahim Abou'l-Qaçem es-Sehmi el-Djordjâni, jurisconsulte et homme de lettres, fit de nombreux voyages, et enseigna la tradition; il mourut en même temps que Tha'lebi, l'auteur du *Tefsir,* l'an 427. — Es-Seïd Ibrahim ben Isma'ïl el-'Alewi el-Huçeïni, né aussi à Djordjân, habile médecin et auteur de plusieurs livres en langues arabe et persane; il a consigné l'enseignement d'Abou'l-Qaçem el-Qoschaïri dans un recueil nommé le *Livre des quarante* (كتاب الاربعين). Après avoir résidé longtemps dans le Kharezm, il vint habiter Merw, où il mourut, l'an 531. — Le nombre des savants originaires de Djordjân dépasse de beaucoup ceux que nous venons de mentionner. Il est bon de remarquer aussi que la ville du Kharezm que les Turcs appellent *Gorgandj* a reçu en arabe le nom de *Djordjanieh.*

جرج *Djordj.*

Ville de la province du Fars.

جُرجَسار *Djordjesar.*

1° Bourg du territoire de Balkh, au dire d'Abou Sa'd qui cite Abou Dja'far Mohammed el-Djordjésari el-Balkhi comme en étant originaire. — 2° Village aux environs de Merw.

جَرجَنبان *Djardjenbân.*

Gros bourg entre Sawah et Rey; il en est fait mention dans l'histoire.

جُرخان *Djorkhân.*

Ville du Khouzistân voisine de Sous.

جَرخبَند *Djarkhbend.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân ou de l'Arménie, où mourut (en zil-qa'deh 599) 'Obeïd Allah ben 'Ali, surnommé *Ibn el-Maristanieh* (ابن المارستانيّة), au retour

de la mission que le khalife Naçer lui avait donnée pour Tiflis. C'était un homme instruit et un agent honnête et habile.

جردان *Djerdân.*

Ville entre Ghiznin et Kaboul, non loin de la ville d'Alabân (البان).

جِرد *Djird.*

El-'Amrani prétend que Djird est le chef-lieu du canton de Beihaq; mais je crains que ce ne soit une erreur, attendu que le canton de Beihaq, comme on le sait, a pour chef-lieu Khosrewdjird, dont le nom ethnique est quelquefois abrégé en la forme *Djirdi.* C'est sans doute ce qui a trompé cet auteur.

جِردوس *Djirdous.*

Canton de la province de Kermân; le chef-lieu est جيرفت *Djiraft.* (Voyez ce mot.)

جُردَقيل *Djourdaqil.*

Forteresse du territoire de Zewezân dans laquelle résident les Kurdes dits *Bakhtyeh* (البختية). C'est ce que m'a assuré l'imam Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Djizri.

جُرزُوان *Djorzouân.*

(Les Khoraçâniens prononcent *Gorzouân.*) Ville du Djouzdjân dans le Djebal; elle est florissante et peuplée; ses habitants sont riches. Elle est située entre deux collines, et a quelque ressemblance avec la Mecque (que Dieu la protége!).

جُرزبان *Djourzbân.* (Voyez كُرزبان.)

جُرقُوه *Djarqouh.*

(Pour *Tchar-Kouh*, les quatre montagnes?) Je pense que c'est un bourg voisin d'Ispahân. C'est la patrie de Zobeir ben Mohammed Abou 'Abd Allah ou Abou'l-Qaçem ed-Dimischqi, né, selon d'autres auteurs, à Djey, scheikh pieux qui consacra sa longue existence à l'étude des traditions.

جَرْكان Djerkân.

1° Bourg près de Djordjân; patrie d'Abou'l-'Abbas Mohammed, le prédicateur. — 2° Bourg voisin d'Ispahân; patrie d'Abou'r-Riha Mohammed el-Djerkâni, un des hafez les plus célèbres, mort vers l'an 514.

جرمَق Djermaq.

Ville dans un pays boisé et fertile; les vivres y sont à bon compte. El-Isthakhri, en décrivant le chemin qui mène dans le Khoraçân, le Kermân et l'Iraq 'Adjemi, après avoir évalué les distances, et dépeint la solitude et la tristesse de ces déserts, ajoute : [1] « On rencontre, sur le chemin qui mène d'Ispahân dans le Khoraçân, un endroit nommé *Djermaq*. C'est un des trois bourgs enfermés dans ces solitudes et nommés en persan سه دِه, les trois villages. Leur nom particulier est *Benadiq* (بناذِق), *Djermaq* (جرمق), et *Arabeh* (ارابه); ils sont à une assez grande distance du Khoraçân; ils possèdent des palmiers, des sources, des champs cultivés, de nombreux troupeaux, et sont groupés autour d'une petite rivière. »

جرميذان Djermeïdân.

Nom d'une localité dans le Djebal, probablement du côté d'Hamadân.

جُرميهَن Djormihen.

Bourg dans la partie élevée du territoire de Merw; il a vu naître l'imam 'Azem ben Fadhl, mort en 250, et le qadhi Abou 'Açem 'Abd er-Rahman.

جَرَنداب Djerendab.

Rivière et bourgade voisines de Tebriz.

جُرواءان Djorwaân (peut-être *Tchehar-bagân*).

Nom d'un quartier d'Ispahân, où est né Abou 'Ali Ahmed ben el-Haçan ed-Dhabi, traditionniste, mort en 386 ou 387.

[1] Cf. *Liber climatum*, p. 99. Une partie des détails auxquels Yaqout fait allusion ici se retrouve dans l'article consacré à la montagne de Kerkes-Kouh (voyez ce mot). Mustôfi place les *trois bourgs* sur la route de Nicabour à Ispahân (ms. 139, fol. 670).

جَروابِكِن *Djerwatikin* (les Persans prononcent *Guerwatikin*).

Bourg du Sedjestân; patrie d'Abou Sa'd Mansour ben Mohammed el-Djerwatikini es-Sidjzi.

جرور *Djerour*.

Ville du Qouhistân; es-Selefi écrit سرور. (Voyez ce mot.)

جَروز *Djerouz*.

Localité de la province du Fars célèbre par la bataille qui y fut livrée entre les *Zendiqs* (Manichéens) et les habitants de Basrah, commandés par 'Abd el-'Aziz ben 'Abd Allah ben Khaled. On sait que le commandement avait été retiré à Mohelleb après le combat où ses deux femmes furent prises par l'ennemi et où les soldats de Basrah éprouvèrent de grandes pertes. Le poëte Ka'b el-Aschqari a chanté ces événements dans ses vers; c'est lui qui a dit, lorsque 'Abd-rebb-es-Saghir fut tué (mètre *thawil*):

رأيت يزيد جامع الحزمَ والنّدى ولا خير فيمن لا يضرّ وينفعُ
اصاب بقتلى فى جروز قصاصها وادرك ما كان المهلّب يصنعُ
فدى لكمُ اهل المهلّب اسرتى وما كنتُ احوى من سوام واجمعُ
فليس آمرؤٌ يبنى العلا بسنانه كآخر يبنى للسواد ويزرعُ

J'ai vu la fermeté unie chez Yezîd à la générosité, car que vaut l'homme qui ne sait ni punir ni récompenser? || Il a vengé ceux qui sont morts à Djerouz et a terminé l'œuvre entreprise par Mohelleb. || Race de Mohelleb, j'ai racheté votre sang avec mes prisonniers et le butin que j'avais amassé. || Un homme qui fonde sa réputation sur sa lance n'agit pas comme l'obscur laboureur qui construit sa cabane ou cultive ses champs.

جُرْوس *Djourwas*.

Ville dans les montagnes du Ghour, entre Herat et Ghaznah. Ce nom m'a été donné par un homme du pays.

جرهْد *Djerhoud* (?).

Forteresse du Thabarestân nommée ordinairement *Oustounâvend* (استناوند). (Voyez ce nom.)

جِره *Djireh.*

Nom d'une localité dans le Fars[1] que le peuple prononce *Guireh* (گِره).

جريرا *Djerira* (pour گَريرا *Guerira*).

Bourg des environs de Merw; patrie d''Abd el-Hamid ben Habib el-Djerirayi, affranchi d''Abd er-Rahman le Qoreischite et l'un des disciples des *Tabi's* (ou successeurs des compagnons).

جرّى *Djerra.*

Canton entre Qoumm et Hamadân; patrie de plusieurs hommes connus.

جَزء *Djez'.*

Nom d'une rivière dans le voisinage d''Asker-Mokrem, province du Khouzistân. On donne le surnom de *Djezi* à Ibn et-Temimi parce que ce fut lui qui, ayant été nommé par 'Omar Ibn el-Khattab gouverneur d'une partie du territoire d'Ahwaz, fit creuser le lit de cette rivière, ainsi que le raconte Abou Ahmed el-'Askeri.

جِزباران *Djizbarân*[2].

Bourg près de Niçabour; patrie d'Abou Bekr el-Djizbarâni.

جَزّ *Djazz.*

Bourg près d'Ispahân, d'où est originaire Abou Hatem Mohammed ben Idris el-Djazzi, célèbre jurisconsulte et rapporteur de traditions, mort dans le mois de zi'l-qa'deh 277.

جَزنَق *Djaznaq.*

Petite ville assez florissante dans l'Azerbaïdjân, voisine de Meraghah; on y

[1] C'est une petite ville située au-dessous de Schiraz et de la magnifique *digue de l'Émir.* C'est ce qui a fait dire à un poëte : «N'espère pas ouvrir (conquérir) le pays de Schiraz, car, au-dessous est *Guireh*, et au-dessus le *Bend.*» (Il y a ici un jeu de mots entre ces deux mots, pris comme noms propres, et signifiant aussi *nœud* et *lieu.*) Le climat est chaud; le pays, arrosé par une rivière qui porte le même nom, produit du blé et des dattes; ses habitants sont braves et d'humeur guerrière. (*Nouzhet.*)

[2] Mustôfi écrit *Djirbanân* (جربنان), et dit que c'est une petite ville dont le climat est froid; elle est bien arrosée et entourée de jardins.

voit des ruines d'édifices construits par les anciens rois de Perse, et un temple du feu.

جزنه Djeznah.

C'est le nom de la ville célèbre plus connue sous celui de *Ghaznah* (voyez ce nom), capitale du Zaboulistân, vaste pays entre le Ghour et l'Inde, sur les limites du Khoraçân.

جِزه Djizeh.

Ville du Sedjestân : les habitants la nomment *Guizeh*; mais la première prononciation est adoptée par tous les auteurs.

جَزّه Djezzeh.

Localité dans le Khoraçân, célèbre par la bataille qu'Aced ben 'Abd Allah livra au khaqân. Les Persans prononcent *Guezzeh*.

جزيرة كاوان L'île de Kawân ou des Beni-Kawân.

On la nomme également l'*île de Lafet* (جزيره لافت). C'est une île assez vaste[1] dans le golfe Persique, entre l'Oman et Bahrein. Elle fut conquise sous le règne d'Omar, fils de Khattab, par 'Othman ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi lorsqu'il se rendait par mer dans le Fars. Elle a été riche, florissante et cultivée. Maç'oudi lui donne trois cent trente-trois bourgs ou villages peuplés et fertiles; elle est maintenant ruinée et déserte. Quant à *Kawân*, sa généalogie est citée ainsi par Hischam ben Mohammed : « Son nom est Hareth ben Imri'l-Qaïs ben Hadjer ben 'Amer ben Malek ben Ziad ben 'Asr ben 'Auf ben 'Amer ben el-Hareth ben Enmar ben 'Amr ben Wadi'ah ben Lokeiz (بن لكيز sic) ben Aqça ben 'Abd el-Qaïs. »

جُزين Djouzin.

Bourg près de Niçabour; ce nom et le suivant m'ont été donnés par Abou 'Abd Allah surnommé *en-neddjar* (le charpentier).

[1] Schems ed-Dîn Dimischqi, auteur d'une cosmographie rédigée vers la fin du XIIIe siècle, lui donne le nom d'île de *Lâfet* (لافت), et ajoute que sa longueur est de douze milles et sa largeur de neuf milles. (Man. 584, fol. 86 v°.) On peut consulter, sur l'île de Lafet, le tome VIII du Journal de la Société de géographie de Londres, p. 176; *Doorgeh sketch*, etc. by lieut. Kempthorne.

جزين *Djizin.*

Bourg près d'Ispahân; il est dans un site agréable, boisé et abondant en sources. Il a une chaire et une mosquée pour la prière du vendredi. On y voit le tombeau de Modhaffer ben Zahed.

جِشت *Djescht* (pour *Tchescht*).

Bourg voisin d'Herat[1]. (Extrait du *Tahqiq.*)

جشم *Djeschm* (pour *Tschechmeh*).

Bourg du Beïhaq, province de Niçabour (Khoraçân).

جصّين *Djassin.*

Selon la prononciation d'Abou Sa'd, et *Djissin*, suivant Abou Na'im el-Hafez; nom d'un faubourg intérieur de Merw; c'était autrefois un cimetière, et quelques compagnons du Prophète, surnommés *fabricants de réchauds* (تنوركَران), y ont été enterrés. J'y ai remarqué la tombe de Boraïdeh ben el-Khoçaïb el-Aslemi, et celle d'el-Hakem ben 'Amr el-Ghaffari. — Sont originaires de ce lieu : Abou Bekr ben Seïf el-Djassini; — Abou Dja'far 'Omar ben Isma'il, jurisconsulte schaféïte et qadhi d'Ourmiah. — Es-Selefi croit à tort que Djassin est un bourg voisin de Merw.

جَكّان *Djekkân.*

Quartier voisin des portes d'Herat. En est originaire Abou'l-Haçan ben Mohammed *el-Herawi el-Djekkâni,* jurisconsulte qui, sous un extérieur négligé et des formes grossières, cachait un profond savoir; il a longtemps habité la Syrie, et il est mort l'an 292.

جُكران *Djoukrân.*

Bourg du territoire du Sedjestân; quelques géographes écrivent *Djoukwân* (جكوان); mais j'ai adopté l'autorité d'Abou Sa'd dont l'opinion à cet égard n'est pas douteuse, puisqu'il a classé ses noms par ordre alphabétique. Cet auteur fait naître en ce lieu le traditionniste Abou Sa'd Mohammed ben el-Haçan, le qadhi du Sedjestân.

[1] Voyez, sur cette localité, *Chronique de Ferischtah,* II, p. 712; et *Voyages d'Ibn-Batoutah*, III, p. 457.

جُلاباد *Djoulâbâd* (on prononce *Goulâbâd* كَلاباد).

Ancien grand quartier de Niçabour d'où est originaire Abou Hamid Ahmed ben Mohammed el-Djoulâbâdi esch-Scha'bi, jurisconsulte, mort dans le mois de zi'l-qa'deh, l'an 333.

جلالاباد *Djelal-Âbâd.*

Nom d'une forteresse dans le district de Qoumès.

جَلاوند *Djelawend.*

Bourg près de Qoumm; quelques personnages connus en sont originaires.

جَلَخباقان *Djalakhbaqân.*

Bourg du territoire de Merw.

جُلخْتجان *Djoulakhtoudjân.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw. Quelques traditionnistes anciens en sont originaires, entre autres Abou Malek Sa'id ben Hobeirah el-Djoulakhtoudjâni.

جُلفار *Djoulfar* ou *Djilfar.*

Bourg près de Merw esch-Schahidjân. On écrit aussi *Djoulfer* (جلفر) ou, selon la prononciation adoptée à Merw, *Goulber* (كلبر). C'est la patrie d'Abou Nasr Mohammed ben Haçan *el-Fezzaz*, jurisconsulte distingué, mort après l'an 493.

جُلك *Djoulek.*

Abou Sa'd a extrait ce nom de la chronique d'Abou Bekr ben Merdweih el-Ispahâni, et il croit que c'est un bourg voisin de cette ville, d'où serait sorti Abou'l-Fadhl 'Abbas ben el-Welid, surnommé *el-Djouleki el-Ispahâni.*

جلمائر *Djoulmair.*

Gros bourg du canton de Qohab (قهاب), province d'Ispahân. Il a une grande mosquée et une chaire.

جلواباذ *Djelwâbâd.*

«Je pense, dit Abou Sa'd, que c'est un bourg du pays d'Hamadân, d'où est originaire Abou 'Ali ben Ishaq ben Ibrahim el-Djelwâbâdi el-Hamadâni.»

جَاجَمو *Djemadjemou.*

Telle est la prononciation des habitants de Djordjân; mais ils écrivent simplement *Djemadjem* (جاجم). C'est un quartier de Djordjân qui touche aux fossés de la ville. Il a donné son nom à Abou'l-Haçan 'Ali ben Nasr *el-Djemadjemi,* auteur de plusieurs ouvrages.

جَمّ *Djemm.*

Ancien nom d'une ville du Fars ainsi appelée à cause de Djemschid, fils de Thaomurs, que les Persans confondent avec Adam.

جُنابِذ *Djounabed*[1].

Canton du Qouhistân, province de Niçabour. Le chef-lieu est un bourg nommé *Gounabed,* d'où sont originaires : Abou-Ya'qoub Ishaq el-Djounabedi, mort en 316; — 'Abd el-Ghaffar ben Mohammed Abou Bekr en-Niçabouri. Ce scheikh fut d'abord négociant et expéditeur de marchandises; lorsque l'âge l'empêcha de continuer cette profession, il se retira dans sa maison et se voua à l'étude de la tradition. On dirait que ces pieuses occupations lui donnèrent une seconde jeunesse, car il put consacrer quarante ans à ses travaux, forma de nombreux élèves qui moururent longtemps avant lui, et conserva jusqu'au dernier moment le libre usage de ses facultés; il mourut en 510; il était né l'an 414. — 'Abd el-'Aziz ben el-Moubarek ben Mahmoud, originaire de Djounabed; il naquit et résida à Baghdad dans le quartier de *Qaïar* (قيّار), faubourg de Nehr Mo'alla, à l'orient de la ville. Ce docteur a été mon maître, et il m'a délivré mon diplôme de licence. C'était un homme sûr, véridique, ins-

[1] L'auteur du *Tahqiq el-'Irab* écrit *Djoun-Âbâd* (fol. 9, Bibl. Bodl. ms. 166); mais son véritable nom, d'après les auteurs persans, est *Djounabed* et vulgairement *Gounabed.* C'est une petite ville située sur la montagne Jaune (Kouhé-Zerd), et qui possède une belle forteresse. Elle est entourée de canaux qui ont cinq cents et même sept cents coudées de profondeur; ils vont du sud au nord sur une étendue de 4 farsakhs. Ses productions sont les mêmes que celles de Toun, c'est-à-dire du blé, des fruits et de la soie. (*Zinet el-Medjalis*, 9e partie.)

truit, et de manières affables. Très-attaché aux doctrines hanbalites, il a laissé d'utiles ouvrages sur la tradition. Il est né en 524 et mort le 6 de schawal 611, âgé de quatre-vingt-sept ans. Son corps a été déposé auprès de *Bab el-Harb*, ou la porte de la guerre, à Baghdad.

جنّابة *Djennabeh.*

Petite ville des côtes du Fars[1]. Les astronomes la placent dans le IIIe climat par 77° longitude ouest, et par 30° latitude sud. Je l'ai vue plus d'une fois; elle n'est pas sur le bord du golfe Persique, mais à 3 farsakhs ou un peu moins; les navires y arrivent par un bras de mer. En face, en pleine mer, est l'île de Kharek. La première ville, au nord, en se dirigeant vers Basrah, est *Mehroubân*, et, au sud, *Siniz*. Sa rade, quoique assez mauvaise, sert d'abri aux bâtiments qui abordent sur les côtes de la Perse. Certains historiens avancent que ce nom lui vient de *Djennabeh*, fils du roi Thaomurs (voyez le mot فارس). Les habitants boivent l'eau de puits, qui est très-salée. — El-Hazmi place Djennabeh dans le Bahreïn, entre *Mehroubân* et *Siraf*. C'est une singulière erreur; car il n'aurait pas dû ignorer que ces trois villes appartiennent au Fars, tandis que le Bahreïn est sur la terre d'Arabie, sur la côte opposée, et à l'occident du Fars. L'émir Abou Nasr est tombé dans la même méprise, et c'est lui, sans doute, qui a égaré el-Hazmi; en tout cas, c'est une faute inexcusable chez l'un et chez l'autre. Djennabeh est à 54 farsakhs de Siraf. — Voici ce que j'ai lu dans le livre intitulé *Des dissidences qui se sont élevées entre Abou Zeid de Balkh et Abou Ishaq d'Isthakhr au sujet de la description des pays*, à l'article Fars : « De cette province est sorti Abou Sa'id Haçan *el-Djennabi*, le fondateur de la secte hérétique des Qarmathes. Il naquit à Djennabeh, *ville du littoral du Fars*, où il exerçait le métier de foulon (دقّاق). Exilé de son pays, il se rendit dans le Bahreïn pour s'y livrer au commerce. Là il commença à propager ses nouvelles doctrines parmi les Arabes, et il finit par séduire les habitants du Bahreïn et des pays circonvoisins. Ses victoires sur les armées du sulthan, ses guerres dans le pays d'Oman et les autres contrées arabes du voisinage, et enfin son assassinat par Ferascheh (فراشه), sont des événements trop connus pour qu'il

[1] Maçoudi, dans ses Prairies d'or (c. x), le nomme *Djennaba* (جنّابا) et dit qu'on y fabrique des étoffes qui sont appelées *Djennabiennes*. Mustôfi lui donne le même nom et ajoute que son nom primitif était *Gennabah* (گنداب), qui signifie un réservoir ou réceptacle d'eau stagnante. (Voyez aussi Aboulféda, p. 324, texte.)

soit nécessaire de les rappeler. (Que Dieu le traite selon ses œuvres!) A sa mort, son fils (Abou) Suleïman lui succéda. On sait que ce fut lui qui s'empara de la Mecque, ferma le chemin aux pèlerins, commit mille violences sur le territoire sacré, et enleva les trésors de la Ka'bah, ainsi que la *pierre noire* qu'il transporta à el-Qathif et à el-Ahça. Cette sainte relique resta pendant vingt et un ans dans le Bahreïn, au pouvoir des Qarmathes, qui la restituèrent ensuite à prix d'argent. Tous ces faits, ainsi que ce qui concerne la *qiblah des cénobites* (قبلة معتكفين) à la Mecque, sont connus de chacun. Lorsque Abou Suleïman commença à inquiéter les pèlerins et à commettre des désordres, on s'empara de son oncle paternel et de plusieurs de ses parents qu'on emprisonna à Schiraz; mais ceux-ci prouvèrent par témoins qu'ils n'appartenaient pas à la secte qarmathe, qu'ils étaient restés dans le chemin de l'orthodoxie, et qu'ils avaient sans cesse combattu les doctrines de leur parent; ils furent remis en liberté. » Tel est le récit du livre cité ci-dessus; j'ai lu ailleurs un fait qui prouve la cupidité d'Abou Suleïman et la croyance aveugle qu'il avait su inspirer à ses partisans. Un homme vint un jour lui présenter une menue pièce de monnaie en le priant de demander à Dieu le retour de son fils. — « Où est ton fils ? » lui demanda Abou Suleïman. — « Il est en Chine. » — « Crois-tu, reprit cet imposteur, que pour une obole Dieu se donnera la peine de le faire revenir de la Chine, comme s'il était à Djennabeh ou à Siraf ? » — Sont originaires de cette ville : Mohammed ben 'Ali : — Abou 'Abd er-Rahman Dja'far ben Khodakar, le lecteur, tous deux traditionnistes.

جنارة *Djinareh* (Abou Sa'd écrit جُنارة *Djounareh*).

Bourg du Thabarestân entre Sarieh et Asterâbâd. C'est la patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed *el-Djinari*.

جَناشْك *Djanaschk*.

Forteresse entre Djordjân et Asterâbâd: on sait combien elle est forte et redoutable. Abou Sa'd el-Âbi, le vizir, en faisant l'éloge de cette place, s'exprime ainsi : « Le faîte de cette forteresse dépasse les nuages, et souvent sa base est entourée de brouillards humides tandis que le sommet plane au milieu d'un ciel pur. »

جُنْبُذ *Djounboud*.

(Les Persans prononcent *Gounbed*, ce qui signifie un édifice de forme cir-

culaire comme une coupole ou un dôme.) Bourg du territoire de Niçabour, patrie d'Abou'l-Fadhl Mohammed ben 'Omar surnommé le *littérateur de Djounboud*; il professa la jurisprudence à Samarcande, où il fut d'abord maître d'école. — 1° Abou Mansour dit que Djounboud est un bourg du canton de Bost, province de Niçabour, et que le poëte Abou 'Abd Allah el-Ghawas y est né. — 2° Il y a aussi une petite ville[1] du Fars qui porte ce nom.

جنّجان *Djennadjân.*

(D'autres auteurs écrivent ختّاجان *Khanna-djân.*) Ville de la province du Fars.

جَنجَرود *Djendjeroud* (pour *Guendjeroud* كنجرود).

Bourg près de Niçabour. On ne connaît sous le surnom de *Djendjeroudi* qu'Abou Sa'id 'Amr, fils de Mohammed, surnommé *le Gendre* (ختن), parce qu'il avait épousé la fille d'Abou Bekr ben Khozaïmah. Il appartenait à la secte des *Abdals*, et travailla beaucoup à la tradition dans l'Iraq et le Khoraçân; il est mort en 343.

جُند فرج *Djoundè-Feridj.*

Les Persans écrivent et prononcent *Boundè-Ferg* (بُند فرك). Bourg à 1 farsakh de Niçabour; patrie d'Abou Sa'id Mohammed ben Schadân, *le Sourd*, en-Niçabouri, mort en 286.

جُند فرقان *Djoundè-Farqân* (ou جُنفرقان *Djounfarqân*).

Bourg près de Merw; patrie d'Asbah ben Alqamah ben 'Ali el-Hanzali.

جَندويه *Djendouyeh.*

Bourg du territoire de Thaleqân (Khoraçân). C'est là que fut livrée la première bataille entre les partisans d'Abou Moslem, le Khoraçânien, et les troupes des Ommiades. C'est un événement très-connu.

جُنديوخسره *Djoundiv-Khosreh.*

Nom d'une des sept villes de Khosroès. Celle-ci était appelée aussi *Roumiet*

[1] D'après Moustôfi, c'est le chef-lieu d'un petit canton du district de Schapour; le climat est chaud; on y récolte du blé, des fruits et des plantes aromatiques; dans le voisinage est une forteresse très-bien fortifiée.

el-Medaïn (رومية المدائن), et avait la forme d'Antioche. C'est près de là que Mansour tua Abou Moslem le Khoraçânien.

جُندیسابور *Djoundi-Sabour* ou *Djoundeï-Sabour.*

Ville du Khouzistân fondée par Sabour, fils d'Ardeschir, qui la peupla avec les prisonniers qu'il avait enlevés au pays de Roum, et y laissa aussi une garnison détachée de son armée. Hamzah dit que ce nom est une altération des mots به جندى وشافور (*sic*), c'est-à-dire *meilleure qu'Antioche.* Ibn el-Faqih donne d'autres raisons. Il raconte que lorsque le roi Sabour se fut égaré, ainsi que je le raconte au mot *Zat el-Hawafir* (voyez ذات الحوافر), ses compagnons se mirent à sa recherche. Ils se rendirent d'abord à Niçabour, et, ne l'ayant pas trouvé, ils dirent *Nist-Sabour* (نيست سابور), c'est-à-dire *Sabour n'y est pas;* nom qui resta à cette ville. Puis ils vinrent à Sabour-Khast, et interrogés sur le but de leur voyage, ils répondirent سابور خواسى, *nous cherchons Sabour;* enfin, quand ils l'eurent trouvé à *Djoundi-Sabour,* ils s'écrièrent جندیم سابور [1], *nous avons trouvé Sabour,* et ces paroles désignèrent désormais cette ville. Elle est grande et fortifiée, son territoire est bien cultivé, arrosé par plusieurs cours d'eau et fertile en palmiers. Ya'qoub ben Leïs, le Soffaride, ayant été délégué par le sulthan dans le Khouzistân en 262 ou 263, y fixa sa résidence à cause de ses fortifications et parce qu'elle était voisine d'autres villes importantes. Il y mourut en 265, et on voit encore son tombeau. Ce fut son frère 'Amr, fils de Leïs, qui lui succéda. — Conquête de la ville. — Après avoir pris *Nehawend,* c'est-à-dire l'an 19, sous le khalife 'Omar, les musulmans vinrent mettre le siége devant Djoundi-Sabour; ils n'avaient pas encore livré un premier assaut qu'ils virent les portes s'ouvrir et les habitants se répandre au dedans et au dehors de la ville. Ils furent très-surpris et les interrogèrent; ceux-ci leur répondirent : Vous nous avez fait parvenir l'amân, et nous acceptons la capitation à condition que vous nous protégerez. Les musulmans soutinrent qu'ils n'avaient nullement envoyé l'amân; mais les assiégés l'affirmèrent avec une telle opiniâtreté qu'on procéda à une enquête. On découvrit alors que c'était un esclave nommé *Mouknef* (مُكنف) qui avait écrit une fausse lettre de paix. Les musulmans ne voulaient pas reconnaître la validité de cette pièce fabriquée par un esclave; mais les habitants leur répondirent : Nous ne pouvons pas faire de distinction entre vos hommes libres et vos esclaves; nous avons ac-

[1] Tout ce passage est à peu près illisible dans les trois manuscrits.

cepté cet acte de bonne foi, et il ne doit pas être modifié, à moins que vous ne vouliez vous retirer. On écrivit à 'Omar pour le consulter sur cette affaire, et le khalife répondit qu'il fallait en subir les conséquences. Le siège fut alors levé et l'armée musulmane s'éloigna. Le poète Açem ben 'Amr a fait allusion à cet événement quand il a dit (mètre *thawil*) :

لعمرى لقد كانت قرابة مُكنِف قرابةَ صُدقٍ ليس فيها تقاطُعُ
اجارهُمُ من بعد ذلٍّ وقلّةٍ وخوفٍ شديدٍ والبلاد بَلاقِعُ
فجار جوارُ العبد بعد اختلافنا وردّ امورًا كان فيها تنازُعُ

Sur ma vie! la promesse de Mouknef est authentique et n'a rien qui l'invalide. Comme il a sauvé les ennemis lorsque le mépris, la faiblesse et la peur les accablaient et que leur pays était désert! La protection d'un esclave a prévalu après toutes nos dissidences, et il a su reprendre ce qui avait été longtemps contesté.

Tel est le récit de Seïf; mais la relation de Béladori est différente. Après avoir parlé de la prise de Touster, il ajoute : « Mouça el-Asch'ari marcha alors sur Djoundi-Sabour. Les habitants, effrayés, demandèrent aussitôt l'amân; il leur fut accordé. On ne tua personne, on ne fit pas de prisonniers et on leur laissa tous leurs biens, à l'exception des armes. Mais une partie des habitants s'étant réunis aux environs de *Keltanich* (كلتانية), Mouça envoya contre eux Rebi' ben Ziad, qui les fit rentrer dans le devoir, après leur avoir livré bataille et s'être emparé de cette ville. » — Parmi les savants originaires de Djoundi-Sabour, on cite : Hafs ben 'Amr el-Qannad en-Niçabouri, rapporteur de hadis. Le nom de cette ville s'écrit aussi جندیشاهبور *Djoundi-Schahbour*, et surtout en poésie.

جندين *Djendin.*

Je suppose que c'est une localité du pays d'Hamadân. On donne le surnom de *Djendini* à Abou 'Abd Allah Huçeïn ben 'Ali, le prédicateur. Ce scheikh, né à Hamadân, est accrédité comme traditionniste; il est mort au mois de zi'l-qa'deh, l'an 495.

جمزرود *Djenzeroud.*

1° Bourg près de Niçabour; patrie de Mohammed ben 'Abd er-Rahman, le lettré, dont j'ai parlé dans mon *Livre des littérateurs*. — 2° Ville du Kermân, à trois jours de Sirdjân et à la même distance de Berdesir. Elle est sur le chemin qui mène de la première de ces villes à l'autre.

جَنزه *Djenzeh* (dont le nom vulgaire est كَنجه *Guendjeh*).

1° Ville principale du territoire d'Errân[1]; elle est située entre Schirwân et l'Azerbaïdjân, à 16 farsakhs de Berda'h. C'est la patrie d'Abou Hafs 'Omar ben 'Othman *el-Djenzi,* aussi versé dans les lettres que dans les traditions, mort en 550. Le nom ethnique est aussi *Djenzawi* (جنزوى), et parmi ceux qui ont ce surnom, on cite : Abou'l-Fadhl Isma'îl ben 'Ali, mort en 588; — Abou Maç'oud Ahmed ben Ibrahim, etc. — 2° Ville du pays de Kaboul, d'après Ibn el-Faqih.

جُنقان *Djounqân.*

Localité dans le Fars qu'il ne faut pas confondre avec *Djounqân-Akhischeh* (جنقان اخِشّه), ville du Kharezm.

جَنوجِرد *Djenoudjird.*

Gros bourg à 5 farsakhs de Merw. C'est là que s'arrêtent les caravanes le jour de leur départ de Merw, quand elles vont à Niçabour. J'y ai passé l'an 614; je crois me rappeler que ce bourg possède un vaste bazar, de belles maisons, une grande mosquée, des jardins et des vignes. En sont originaires : Abou'l-Haçan Sourah ben Scheddad, contemporain des derniers *tabi'*; — Abou Mohammed 'Abdan el-Merwazi, dont le vrai nom est 'Abd Allah, imam très-instruit, qui fit le premier connaître les doctrines de Schafey à Merw; puis il se rendit en Syrie et en Égypte; il est né en 220 et mort en 293; il est l'auteur du كتاب الموطاء ou *Livre des vestiges* (traité de jurisprudence).

جُواندان *Djouwandân.*

Bourg du Fars.

[1] Mustôfi croit qu'elle fut fondée en 39 de l'hégire (fol. 629); Yaqout dit, dans le *Moschterik,* que son territoire, bien que fertile, est malsain; il parle, entre autres, de ses figues, qui ont la réputation d'être fiévreuses. (Cf. Abou'l-Féda, p. 400, texte.) Cependant Guendjeh a passé longtemps pour la ville la plus riche de la province d'Errân. On cite, à ce propos, ce quatrain de Khaqâni : «Il y a en Perse quelques villes qui l'emportent sur toutes les autres par leur prospérité et la beauté de leur climat : la riche Guendjeh dans l'Errân; Ispahân dans l'Iraq; dans le Khoraçân, Merw et Thous; dans le pays de Roum, Aqseraï (Gausara dans la Caramanie).» Deux poëtes sont originaires de Guendjeh : Abou'l-A'la, secrétaire de Menoutchehr le Schirwân-Schah, et Abou'l-Khathib, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide. (*Tezkerehs* persans.)

جُوانكان *Djouwankan.*

Bourg du territoire de Djordjân; patrie d'Abou Sa'd 'Abd er-Rahman ben Huçeïn el-Djordjâni.

جوبار *Djoubar.*

Djou signifie en persan une petite rivière ou un ruisseau, et *bar* indique l'action de couler. Ce mot signifie donc *cours d'eau*; c'est le nom de plusieurs localités. 1° *Djoubar* ou *Djoubareh*, quartier d'Ispahân où sont nés : le scheikh Abou Bekr Mohammed ben Ahmed *le Censal*, surnommé *en-Nili*, mort après l'an 465; — Abou 'Abd Allah Qaçem ben Fadhl, célèbre par sa bravoure et sa générosité, autant que par sa science; il était fort riche et enseignait la tradition à Ispahân; né en 395 ou 397, mort en redjeb 489; — Abou Mansour Mahmoud ben Ahmed, né en 458, mort en 536; — Abou Maç'oud 'Abd el-Djelil ben Mohammed, etc. — 2° Bourg près d'Herat, où est né Ahmed ben 'Abd Allah, *le Menteur* (الكذّاب). Abou Sa'd écrit tantôt *Djoubar*, tantôt *Djouibar*, et donne aussi à cet imposteur les surnoms de *Teimi*, de *Qischi* ou de *Scheibani*. L'auteur du *Faiçal* le nomme Abou 'Ali Ahmed ben 'Abd Allah et-Teimi, el-Qaissi, el-Herawi, et lui donne l'épithète d'imposteur ou d'antechrist (دجّال), en affirmant que son nom n'est prononcé qu'avec des malédictions et des injures. — 3° Village ou faubourg de Djordjân; patrie de Thalhah el-Djoubari el-Djordjâni. — 4° Bourg près de Merw, où est né Abou Mohammed 'Abd er-Rahman, mort l'an 530 ou 548, né vers 450.

جوبان *Djoubân* (pour كوبان *Goubân*).

Bourg près de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed el-Djoubâni, docteur et scheikh très-dévot, né vers l'an 450, mort en 530.

جوبر *Djouber.*

Bourg près de Niçabour; patrie du traditionniste Abou Bekr Mohammed ben 'Ali.

جُوبره *Djoubareh.*

Quartier d'Ispahân (voyez جوبار).

جوبرقان *Djouberqân.*

Canton de la province d'Isthakhr, dont le chef-lieu est مشكان *Mouschkân.*

جَوبَق *Djawbaq.*

On donne ce nom à une maison où se logent les voyageurs, à un petit caravansérail, etc. Le surnom de *Djawbaqi* est porté par Abou Nasr ben 'Ali, le poëte, en-Nesefi, surnommé aussi *Abou Hamidat,* le père des belles actions; il est connu comme littérateur et comme jurisconsulte; il mourut en faisant le pèlerinage, l'an 340. — Abou Sa'd dit qu'on écrit aussi *Djoubaq* (جُوبق), ce qui signifie un endroit où l'on cultive le légume nommé en persan جوبه *djoubeh,* et s'applique par extension à un petit khân où des chambres sont louées aux voyageurs. Le nom ethnique est *Djoubaqi,* et il a été donné à un assez grand nombre de savants. — 1° *Djoubaq de Merw,* d'où est originaire Abou Bekr Temim ben Mohammed *el-Baqqal;* ce scheikh, connu pour sa dévotion, étudia d'abord les belles-lettres, et plus tard la science des traditions. Il est mort le vendredi 29 de ramadhan, l'an 505. — 2° *Djoubaq de Niçabour;* en est originaire Abou Hatem Ahmed ben Mohammed, mort en 353. — 3° *Djoubaq,* près de Nesef; il a donné son nom à Abou Tourab Isma'il ben Thaher en-Nesefi. Ce personnage volait les livres de tradition et en détachait les chapitres renfermant les leçons et les auditions; cette fraude ne lui fut pas d'un grand profit; il est mort en 448.

جوبيناباذ *Djoubin-Âbâd.*

Bourg près de Balkh; on le nomme maintenant *Djoubi-Âbâd,* ou, selon d'autres, *Djoubim-Âbâd;* c'est la patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed et-Temimi.

جُوخان *Djoukhân.*

Petite ville voisine de Thyb, province d'Ahwaz (Khouzistân); patrie d'Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah, et d'Abou Schoudja' 'Abd Allah ben 'Ali, né en 433 (cités dans le Dictionnaire d'Abou Thaher).

جوذَرز *Djouderz* (pour *Gouderz*).

Forteresse du Fars; on la nomme aussi *Djouderz-Saheb-Keïkhosrou;* elle est dans un lieu nommé *esch-Scheria'h* (الشريعة), sur le territoire de Kam-Firouz; cette place est bien fortifiée [1].

[1] Extrait du Livre des climats (voy. p. 60).

جودقان *Djoudeqân.*

Village près de Bakherz, province de Niçabour; patrie d'Isma'il ben Ahmed el-Djoudeqâni el-Bakherzi, né en 483.

جودمه *Djoudmeh.*

Canton de la province d'Azerbaïdjân dans les montagnes.

جوراب *Djourâb.*

Bourg près de el-Khim (خم) dans le Djebal.

جوران *Djourân.*

Bourg voisin des portes d'Hamadân; patrie d'Ibrahim ben Youçef, le prédicateur, homme d'une grande dévotion.

جوربد *Djourbed.*

Bourg près d'Esferaïn, province de Niçabour; patrie d'Abd Allah ben Mohammed Abou Bekr *el-Esferaïni*, un des *ridjals*; il voyagea beaucoup; né en 239, mort en 318.

جورتان *Djourtân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie de Mohammed ben Ahmed ben 'Ali el-Hammami el-Edib, docteur du rite hanbalite, né en 500, mort en 590.

جورجير *Djourdjir.*

Quartier d'Ispahân où se trouve une mosquée qui porte le même nom. Plusieurs imams anciens ou modernes y ont résidé. On cite, entre autres : Abou'l-Qaçem Thaher ben Mohammed, mort en 439; — Mohammed ben 'Omar, etc.

جور *Djour.*

1° Ville du Fars à 20 farsakhs de Schiraz; III° climat; longitude ouest, 78° 30', latitude, 31°; ville florissante et dans un joli site; les Persans la nomment *Gour* (گور), ce qui, dans leur langue, signifie un sépulcre. On raconte qu'Adhed ed-Dôoleh, le Boueïhide, y venait souvent pour se récréer, mais que, fatigué d'entendre toujours dire *le roi est allé au tombeau* (ملك بگور رفت), il abolit

ce nom et y substitua celui de *Firouz-Âbâd* ou séjour du bonheur. — Suivant Ibn el-Faqih, ce fut Ardeschir, fils de Babek, fils de Sassân, qui fonda cette ville dans une plaine jusqu'alors déserte, et la nomma *Ardeschir-Djour* (اردشير جُر), dont les Arabes ont fait *Djour* (جور). Il la bâtit sur le plan de Darabdjird, et y éleva un temple du feu. Ce prince a fondé plusieurs autres villes, ainsi que nous en parlerons à l'occasion. — « Djour, dit el-Isthakhri, a été bâtie par Ardeschir sur un emplacement couvert d'eaux stagnantes [1]. Ce roi avait fait vœu de construire une cité et un pyrée dans le lieu où il triompherait d'un ennemi auquel il faisait la guerre, et ce fut précisément à Djour qu'il remporta la victoire. Il dessécha d'abord le sol en facilitant l'écoulement des eaux, puis il bâtit la ville, qu'il nomma *Djour*. Elle a presque l'étendue d'Isthakhr; elle est entourée de murs et a quatre portes principales [2]. Au centre de la ville est un édifice situé sur une plate-forme et analogue à ce que les Arabes nomment طربال, et les Persans ايوان (portique, édifice élevé). Ce monument est dû à Ardeschir; il est assez haut pour qu'on puisse du faîte dominer la ville et les environs. Le roi avait construit sur la montagne opposée un aqueduc qui amenait l'eau jusqu'à un temple du feu construit sur le sommet de la plate-forme [3]. Ce ne sont plus que des ruines maintenant, et une grande partie des matériaux ont été utilisés. Djour, ajoute cet auteur, est une ville très-agréable; elle est

[1] Mohammed Medjdi nous donne, à cet égard, quelques détails curieux que je ne crois pas devoir omettre. Lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il vit qu'il ne pourrait s'emparer d'assaut de Firouz-Âbâd, à cause de sa forte position au milieu des montagnes; il détourna donc les eaux de la rivière de Khounaïfigân, et submergea ce pays, qui devint un lac trois cents ans après; Ardeschir Babegân voulut le dessécher afin d'y rebâtir une ville, et il consulta ses ingénieurs les plus habiles. On commença par creuser un des rochers qui enfermaient le lac; quand on fut près du niveau de l'eau, on planta dans ce rocher deux énormes clous en fer, et on y suspendit, au moyen d'une forte chaîne, une sorte de panier de fer pour les ouvriers chargés de faire le percement. On devait, au moment où l'eau paraîtrait, les hisser rapidement avec cette chaîne; malheureusement, quand la trouée fut opérée, l'eau s'y précipita avec tant d'impétuosité qu'elle brisa la chaîne et engloutit les travailleurs. On voit encore des tronçons et débris d'anneaux au milieu des rochers. (*Zinet el-Medjalis*, 9e partie.) Le climat de Firouz-Âbâd est malsain; le sol est arrosé par le Khounaïfigân; il produit d'excellentes poires. Les habitants sont doux et pieux. (*Nouzhet.*)

[2] Le texte de Gotha ajoute : à l'est la porte de Mihr, à l'ouest la porte de Behram, au nord la porte d'Hormuz, et au sud la porte d'Ardeschir. (*Lib. clim.* p. 62.)

[3] L'eau tombait ensuite dans un grand réservoir construit en pierres et en ciment. (*Lib. clim.* p. 63.)

environnée de tous côtés de châteaux et de jardins sur une étendue de plus d'un farsakh; elle est à 20 farsakhs de Schiraz. — C'est là que fleurit la rose nommée *Djouri*, qui est une des plus belles variétés connues; elle est d'un rouge très-pur. Le poete Seri, en critiquant el-Khaledi, qu'il accuse de lui avoir dérobé plusieurs de ses vers, s'exprime ainsi (mètre *seri*):

قد انسى العالم غاراته   فى الشعر غارات المغاوير
اثكلنى عقد قوافٍ غدت   ابهى من العقد المعاطير
أطيب ريحًا من نسيم الصّبا   جاءت بريّا الورد من جورِ

Le monde semble oublier qu'il a pillé mes vers avec l'audace des maraudeurs du désert; il m'a dépouillé de mes rimes plus gracieuses que le rameau qui se balance dans l'air, plus embaumées que le vent du matin lorsqu'il arrive chargé des parfums de la rose de Djour.

Quant à la conquête de cette ville, Ahmed ben Yahia ben Djaber tient de plusieurs savants qu'elle a eu lieu dans les circonstances suivantes : Les musulmans avaient déjà livré plusieurs assauts à Djour, et ils n'avaient pas réussi à y pénétrer, lorsqu'elle tomba au pouvoir d'Abd Allah ben 'Amer, grâce à un hasard très-singulier. Un musulman disait sa prière, ayant à côté de lui une besace qui renfermait du pain et de la viande; un chien survint et s'en empara. Le musulman donna la chasse à cet animal et le poursuivit jusqu'à ce qu'il parvînt à une issue secrète qui donnait accès dans la ville. Les troupes, guidées par lui, pénétrèrent dans Djour et s'en emparèrent de force. Abd Allah ben 'Amer marcha ensuite contre Isthakhr, qu'il prit d'assaut. Cependant quelques écrivains disent que Djour ne fut prise qu'après Isthakhr. — En sont originaires : Abou Bekr Mohammed ben Ibrahim, le littérateur, savant très-versé dans la généalogie et dans les études relatives au Qoran, mort en 359; — Ahmed ben el-Feredj el-Djouschi, le lecteur; — Mohammed ben Daoud; — Mohammed ben el-Khattab; — Mohammed ben Haçan, etc. — 2° *Djour*, nom d'un quartier de Niçabour, d'où sont originaires : Abou Thaher Ahmed ben Huçeïn et-Thaheri, docteur célèbre de Djordjân, mort en 353; — Mohammed ben Eskab en-Niçabouri, mort en 268; — Huçeïn ben 'Ali, mort en 394; — Abou Sa'id Ahmed ben Mohammed; — Mohammed ben Yezid en-Niçabouri. — Abou Saleh Mohammed ben Ahmed, né à Ispahân en 341, et domicilié à Djour dans Niçabour; — 'Omar ben Ahmed, etc. — 3° Petite ville du Qouhistân sur la limite du désert, elle est arrosée par des canaux et environnée de jardins. (*Nouzhet.*)

جُوَر *Djouwer.*

Bourg près d'Ispahân; Abou Bekr el-Hafez dit que c'est la patrie d'un traditionniste dont il a oublié le nom.

جوزجانان et جوزجان *Djouzdjân* et *Djouzdjanân.*

Ces deux noms désignent l'un et l'autre un vaste district[1] de la province de Balkh (Khoraçân), entre cette ville et Merw er-roud. Le chef-lieu est *Yahoudieh* (يهوديّة); les autres villes importantes sont : *el-Enbar, Fariab* et *Kelad.* C'est dans ce lieu que fut tué Yahia, fils de Zeïd, fils d''Ali, fils d'el-Huçeïn, fils d''Ali (sur qui soit le salut!). — D'après el-Medaïni, lorsque Ahnef ben Qaïs, à la tête des musulmans, rencontra l'armée ennemie dans le Thokharestân une partie de cette armée se concentra dans le Djouzdjân; el-Aqra' ben Habïs et-Temimi fut envoyé contre eux; après plusieurs combats, qui coûtèrent la vie à un assez grand nombre de musulmans, l'ennemi fut repoussé et le Djouzdjân conquis, l'an 33 de l'hégire. — Le poëte Kethir ben el-'Aziz a dit (mètre *wafir*) :

سقى مُـزن السّحاب اذا استقلّت مـصارعَ فـتـيـة بالجـوزجـانان
الى القصرَيْن من رُسـتـاق خُـوط اقادهم هـنـاك الاقـراعـان

Que les nuages, dans leur course aérienne, arrosent les tombeaux des braves qui reposent dans le Djouzdjanân, || jusqu'aux deux châteaux du canton de Khouth où les conduisit le vaillant Aqra'.

Un grand nombre de savants sont originaires de ce pays; nous citerons : Ibrahim ben Ya'qoub es-Sa'di el-Djouzdjâni; il habita longtemps Damas, et Abou'l-Qaçem lui a consacré une notice dans son Histoire de Damas; il résida aussi à la Mecque, à Ramleh et à Basrah; il a beaucoup écrit et s'est acquis une grande réputation par sa science; on ne peut lui reprocher que sa malveillance envers les partisans d''Ali, fils d'Abou Thaleb. Il est mort au commencement de zi'l-qa'deh 259. — Abou Ahmed ben Mouça Ahmed el-Djouzdjâni, docteur accrédité.

جوزدان *Djouzdân.*

(Les habitants d'Ispahân prononcent *Gouzdân.*) Gros bourg situé aux portes

[1] Voyez les observations de S. de Sacy dans les *Mines de l'Orient*, t. Ier. p. 321 et suiv. et l'*Expédition d'Alexandre contre les Russes*, par Charmoy, p. 138 et suiv.

d'Ispahân. Plusieurs docteurs en sont originaires, entre autres Abou Bekr Mohammed ben 'Ali, imam de la *vieille mosquée*, à Ispahân, mort l'an 440.

جوز *Djouz.*

Ville du Kermân; elle renferme une population nombreuse et plusieurs marchés.

جوزقان *Djouzaqân.*

1° Bourg du territoire d'Hamadân; patrie d'Abou Moslem 'Abd er-Rahman, le soufi, etc. — 2° C'est aussi le nom d'une montagne habitée par les Kurdes, du côté d'Houlwân.

جوزق *Djouzaq.*

1° Bourg aux environs de Niçabour, où est né Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah, auteur du كتاب المتّفق ou *Livre du partisan*, imam pieux et érudit, mort en 388, âgé de quatre-vingt-deux ans. — 2° Bourg près d'Herat; patrie d'Abou'l-Fadhl ben Ahmed Ishaq el-Herawi, mentionné dans l'Histoire de Samarcande par el-Edrisi, mort en 358.

جوسف *Djouçef (?).*

Je ne puis préciser la prononciation de ce nom, que j'ai trouvé écrit de cette manière dans plusieurs auteurs. C'est une bourgade presque déserte du Qouhistân. Il se peut cependant qu'elle appartienne au canton de Fehlew (فهلو), province d'Ispahân, canton contigu au Kermân. C'est ce qui fait que quelques auteurs identifient Djouçef avec la ville de جوز Djouz. (Voyez ce nom.)

جوسقان *Djouçaqân.*

Bourg tellement voisin d'Esferaïn qu'on peut le considérer comme un faubourg de la ville: les habitants le nomment كوشكان *Gouchkân*. C'est la patrie d'Abou Hamid Mohammed ben 'Abd el-Melik, imam très-savant en jurisprudence, mort après 540.

جوسق *Djouçaq.*

1° Bourg près de Rey. — 2° Nom de la forteresse de *Ferkhân* ou *Ferrekhân* (فرخان), dépendance de Rey; un ancien poëte arabe, *Gathammach ed-Dhabi* (غطمّش الضبى), a dit au sujet de cette place (mètre *thawil*):

لعمرى لجوّ من جواء سِبَاخ اسافله ميت واعلاه اجرعُ
احبّ الينا ان تجاور اهلها ويصبح منّا وهْو مرئ ومسمع
من الجوسق الملعون بالرّى فلمّا رأيتُه كانّ المنيّة تطلعُ

Sur ma vie, une vallée aride et nue dont les profondeurs sont stériles et les sommets sablonneux, || serait pour moi un voisinage moins triste et frapperait mes sens de moins d'horreur || que le maudit *Djouçaq* de Rey, que je ne puis voir sans croire que la mort m'apparaît.

3° Une autre localité près de Rey s'appelle *Djouçaq du khalife* (جوسق الخليفة).

جُوش *Djousch.*

Bourg près de Thous.

جُوَش *Djouwasch.*

Bourg du territoire d'Esferaïn, province de Niçabour.

جُوغان *Djoughân.*

Abou Sa'd croit que c'est un bourg dépendant de Djordjân, où est né Abou Dja'far Ahmed ben Haçan el-Djoughâni el-Djordjâni.

جُوكان *Djoukân.*

Petite ville du Fars à une journée de Noubendjân. Le surnom de *Djoukâni* est porté par Abou Sa'd 'Abd er-Rahman ben Mohammed, autrement nommé Mamoun ben 'Ali *el-Moutewelli, el-Faqih.* Ce personnage, né à Abiwerd, l'an 427, fit ses études de droit à Bokhara. Moueyid el-Mulk, fils de Nizam el-Mulk, lui donna la direction du collége qu'il avait fondé à Baghdad, après Abou Ishaq de Schiraz, et le surnomma *la gloire des imams* (شرف الائمة). El-Moutewelli fut un des disciples du qadhi Huçeïn el-Merwaroudi, et ajouta un supplément de deux volumes au Livre de la démonstration (كتاب الابانة). Il mourut dans le mois de schawal, l'an 478.

جُومه *Djoumeh.*

1° Ville du Fars. Le surnom de *Djoumi* (جوّى) est donné à 'Omar ben Ishaq, traditionniste. — 2° *Djoumeh* est aussi une bourgade du pays d'Alep.

جويبار *Djoubâr.*

1° Bourg près d'Herat (voyez جوبار). — 2° Bourg près de Merw (voyez *ibid. in fine*).

جُويخان *Djouwîkhân.*

Suivant Abou Sa'd, c'est un bourg du Fars où serait né Abou Mohammed Haçan ben 'Abd el-Wahed, le soufi.

جُوَيم *Djouwaïm.*

Ville et canton du Fars, nommé aussi *Djouwaïm-Abi-Ahmed* [1]; l'étendue de son territoire, entouré de montagnes, est de 10 farsakhs. Il est couvert de palmiers et de jardins. Les habitants boivent l'eau des citernes. Cependant près du bazar de la ville coule une petite rivière. En sont originaires : Abou Ahmed Hadjar Ibn Ahmed, homme de mérite, qui a eu l'honneur d'être cité par le poète Ibn Doreid; il est mort en 324; — Abou Sa'd Mohammed ben 'Abd el-Djebbar *el-Djouwaïmi*, le lecteur; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ibrahim et Abou Bekr 'Abd el-'Aziz, rapporteurs de traditions.

جوَين *Djouweïn.*

1° Canton vaste et florissant sur le chemin que suivent les caravanes en allant de Bestham à Niçabour. Les habitants du Khoraçân le nomment *Gouïân* (كويان), et les Arabes ont formé de là le nom de *Djouweïn*. Il est limitrophe au Beïhaq, du côté de la qiblah (sud-ouest), et à Djadjerm, au nord. Son chef-lieu est *Azadwâr* (voyez ازادوار), ville située sur la frontière occidentale de ce canton; je l'ai visitée [2]. Selon Abou'l-Qaçem el-Beïhaqi, ceux qui adoptent le nom de *Djouweïn* le font dériver d'un ancien chef de ce pays; ceux qui prononcent *Gouïân* en rapportent l'origine à GoudERZ (كودرز). Cent quatre-vingt-neuf bourgs

[1] Quelques exemplaires du *Nouzhet* donnent à cette ville le nom d'*Ahmedân*. On lit dans le même ouvrage qu'elle dépend de l'Irahistân ou littoral, et par conséquent du district d'Ardeschir-Khoureh. Le climat est chaud; le sol est arrosé par des canaux et des puits; il produit du blé et des dattes. Sur ce territoire est la forteresse de *Sehemrân*, habitée par une population belliqueuse et qui ne vit que de brigandage.

[2] Sous la dynastie mongole, Ferioumed devint le chef-lieu de ce canton. Mustôfi ajoute que le Djouweïn était primitivement annexé au Beïhaq. Ses habitants étaient schiites depuis longtemps. (Ms. 139, fol. 676.)

ou villages dépendent de ce territoire : ils sont tous contigus les uns aux autres, bien cultivés, et leurs jardins se suivent sans interruption. Ce canton n'est qu'une longue et spacieuse vallée, entre deux montagnes, et coupée en deux portions bien distinctes. Dans la partie qui est au nord, sont renfermés les villages, qui se succèdent sans déviation aucune de l'orient à l'occident. Dans la seconde moitié, celle du sud, sont les canaux et conduits qui amènent l'eau dans la partie habitée; mais elle est déserte. Entre les limites de ce territoire (à l'est) et Niçabour, il y a environ 10 farsakhs. En sont originaires : Mouça ben 'Abbas ben Mohammed Abou 'Amran *el-Djoueïni* en-Niçabouri, l'un des *Ridjal*. Il habita, dit Abou 'Abd Allah el-Hakem, la ville d'Azadwâr, chef-lieu de ce pays; mais il visita l'Égypte et la Syrie, fut disciple d'Abou Zakaria, le Boiteux, réunit une bonne collection de hadis et composa ses ouvrages d'après les principes de Moslem ben Haddjadj; il mourut dans le Djoueïn, l'an 323. — Abou Mohammed 'Abd Allah ben Youçef, l'un des principaux imams de Niçabour, père du célèbre Abou'l-Me'ali el-Djoueïni; il s'occupa avec succès de jurisprudence et il écrivit de bons ouvrages sur cette science, ainsi qu'un commentaire du livre de Mouzni. C'était un homme d'une grande piété et très-circonspect dans ses opinions comme dans sa conduite; il est mort à Niçabour, en 434. — Son frère Abou'l-Haçan 'Ali ben Youçef, surnommé le scheikh du Hedjaz, fut un soufi plein d'esprit et de douceur; il a composé sur les doctrines du soufisme un traité qu'il a intitulé *le Livre de la consolation* (كتاب السلوة); mort à Niçabour en 463. — Le célèbre imam Abou'l-Me'ali 'Abd el-Melik Mohammed ben 'Abd Allah el-Djoueïni[1], imam des deux villes saintes; sa réputation n'a pas besoin de nouveaux éloges. Il s'occupa moins de traditions que de droit et de morale, et écrivit un nombre considérable d'ouvrages, tels que : *le But des recherches* ou *Étude de la secte de Schafey* (كتاب نهاية المطلب في مذهب الشافعي); le livre nommé *Schamil* (شامل), ou principes de la religion, d'après les préceptes d'el-Ascha'ri; *le Livre de la direction* (كتاب الارشاد), etc. Il est mort à Niçabour, au mois de rebi' oul-akher, l'an 478. — Ce pays a vu naître encore beaucoup d'autres savants. — 2° *Djoueïn*, bourg du territoire de Serakhs; patrie d'Abou'l-Me'ali Mohammed ben Haçan el-Djoueïni es-Serakhsi, mentionné par l'auteur du *Faïçal*.

[1] Voyez sur cet écrivain les *Biographies* d'Ibn Khallikan, ainsi qu'un passage d'Abou'l-Féda (*Annal. moslem.* t. III, p. 261), omis par Reiske, et rétabli par Silvestre de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*, t. I, p. 171.

جَهرم *Djehrem* [1].

Ville du Fars où se fabriquent de riches tapis qui portent aussi le nom de *djehrem*. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers de Ziadi (mètre *redjez*) :

بل بلد ملاء الفجاج قتمه لا يشترى كتابه وجهرمه

Mais cette ville étroite et poudreuse, nous n'achèterons ni son *keteb*, ni ses tapis.

Il se peut cependant que dans ce vers *Djehrem* soit pris comme nom d'origine, de même que *Roum* est quelquefois l'équivalent de *Roumi*. Cette ville est à 30 farsakhs de Schiraz. Abou 'Obeid (Allah) Abd Allah ben Mohammed, traditionniste, porte le nom de *Djehremi*.

جهوذانَك *Djehoudaneк* (la petite Djehoudân).

Diminutif persan de *Djehoudân*, bourg près de Balkh dont est originaire Abou Schehidein Huçein el-Balkhi *el-Werraq*, le métaphysicien. Il est né à Balkh et s'est fait connaître comme littérateur et logicien; il est contemporain d'Abou Ziad et de Ka'bi. J'en ai fait mention dans mon Livre des Lettrés.

جهودان *Djehoudân*.

Surnommée *la Grande* (جهودان الكبرى), et plus connue par l'épithète de *Meïmeneh* (ميمنة). Son nom primitif était جهودان, *la Juiverie*, et je pense que c'est pour cela qu'on a changé son nom en celui de *Meïmeneh* ou la ville heureuse. C'est un bourg important près de Balkh. (Voyez l'article précédent.)

جياسر *Djiaser*.

Son nom, en persan, est *Serg-bareh* (سركباره), dont on a formé (par corruption) le nom arabe *Djiaser*. C'est un bourg de la province de Merw, d'où est originaire Abou'l-Khalil 'Abd es-Selam el-Merwazi el-Djiaseri, *tabi'* qui connut Anas ben Malek.

جيّان *Djeyân*.

Bourg important du canton de Qohâb قهاب, province d'Ispahân. On y voit

[1] Djehrem est une ville de moyenne grandeur bâtie par Behmen, fils d'Isfendiar; plusieurs bourgs en dépendent. Le climat est chaud. Le sol arrosé par des torrents et des canaux, produit du blé, du coton et des dattes. Dans le voisinage est une belle forteresse nommée Khoroucheh (خورشه). (Extrait du [illegible].)

une mosquée nommée *mosquée de Selmân el-Fareçi*, qui attire de nombreux pèlerins. 'Abd el-Wehhab, le Schirazien, dit que Selmân vint à Ispahân après la prise de cette ville et bâtit une mosquée dans un village voisin nommé *Djeyân*. De ce bourg est originaire Abou'l-Heïthem Thalhah ben el-'Alem l'hanéfite.

جَيحون *Djeïhoun* (Oxus).

Ce nom est étranger, et c'est sans raison que quelques auteurs le font dériver du mot جاح, qui signifie *déraciner, arracher*, parce que ce fleuve dévore ses deux rives. Cette opinion ne mérite pas d'être discutée. Selon Hamzah, le nom primitif du Djeïhoun est *Heroun* (هرون), vallée du Khoraçân, au milieu de laquelle est la ville de *Djeïhân* (جيحان) dont les Persans, dans leur prononciation emphatique, ont fait *Djeïhoun*. — D'après Ibn el-Faqih, il sort d'un endroit nommé *Riwsarân* (ريوساران)[1], montagne qui touche aux pays du Sind, de l'Inde, et de Kaboul; cette montagne donne naissance à une source près d'un lieu nommé *'Indemis* (عندميس). — « Le Djeïhoun, dit el-Isthakhri[2], est d'abord une rivière nommée *Djourbâb* (جُرباب), qui sort du pays de *Wekkhâb* (وخّاب) sur les frontières du Bedakhschân. Il se joint à d'autres rivières dans le pays de *Khottel* (ختّل) et de *Wakhsh* (وخش), et de la réunion de tous ces affluents provient le grand fleuve Djeïhoun. Ces affluents sont : le fleuve nommé *Akhis* (اخس), qui coule près de *Helbek* (هلبك), ville du Khottel; le fleuve de *Yerbân* (يربان); le fleuve de *Fara'yi* (فارعى); le fleuve de *End-Bokhara'* (اند بخارع). et le fleuve de *Wakhsch-Âb* (وخشاب). Ce dernier est le plus grand et le dernier des affluents jusqu'à *Qawadiân* (قواديان); ensuite viennent le fleuve de *Mim* (ميم), celui de *Saghaniân* (صغانيان), et de *Qawadiân* (قواديان); ils se jettent tous dans le Djeïhoun, non loin de Qawadiân. Quant au fleuve de *Wakhsch-Âb*, il sort du pays des Turcs, passe dans le territoire de *Wakhsch*, traverse une montagne de ce pays, et passe sous un pont qui sert de limite entre les pays de Khottel et de *Eschdjerd* (اشجرد); on ne s'explique pas comment un fleuve

[1] Ce nom et les suivants sont altérés dans les manuscrits du *Mo'djem*. On sait que l'opinion de Pline l'Ancien, qui fait sortir l'Oxus d'un lac (le Siricol), a été confirmée par l'exploration de M. Wood en 1838. (Cf. *Journ. to the source of Oxus*, Lond. 1841, p. 354 et suiv. et *Journ. of the geogr. soc.* t. III. p. 144 et suiv. Voyez aussi Abou'l-Féda, *Prolégomènes*, p. 77.)

[2] Le texte de Gotha est presque dénué de points diacritiques dans ce passage et ne m'a pas été, par conséquent, d'un grand secours pour rétablir l'orthographe de plusieurs de ces fleuves. (Voyez p. 114 et suiv.)

aussi large peut se rétrécir au point de couler à travers ce défilé. Une fois sa jonction avec le Wakhsch-Âb opérée, le Djeïhoun entre dans le pays de Balkh, et se dirige vers *Termed* (ترمد), *Kalef* (كالف), *Remm* (رمّ) (ou *Zemm*, زمّ), *Amol* (امل), et *Derghân* (درغان), première ville du Kharezm; il passe ensuite à *Kat*, nommée aussi *Djordjanîeh*, ville du Kharezm, et il est à remarquer que ce pays est le seul qui soit arrosé entièrement par le Djeïhoun, tandis que tous ceux que nous venons d'énumérer ne le sont que dans quelques portions de leur territoire. De là ce fleuve descend toujours jusqu'à ce qu'il se jette dans le lac du Kharezm (mer d'Aral), qui est à six jours de marche de Kharezm; il est à son embouchure plus large que le Tigre, ainsi que je l'ai moi-même observé, car j'ai navigué sur le Djeïhoun, et je l'ai vu aussi quand il était gelé. Voici de quelle manière s'opère la congélation de ses eaux. Lorsque le froid devient rigoureux, une certaine masse d'eau se change d'abord en glaçon; ce bloc en forme d'autres dans sa route, et peu à peu le fleuve entier est pris et ne forme qu'une croûte épaisse d'environ cinq *chibr* (empans), sous laquelle l'eau continue à couler. Les Kharezmiens font, à l'aide de pioches, de grands trous au milieu de la glace où ils puisent l'eau qui sert à leur alimentation; ils la transportent chez eux dans des cruches qui sont à demi gelées avant qu'ils arrivent dans leurs maisons. Lorsque le fleuve est entièrement pris, les caravanes, les bœufs et les bêtes de somme y passent sans danger, il n'y a aucune différence entre la surface de l'eau et le rivage, et l'on voit souvent la poussière soulevée comme en plein désert. La durée de la gelée est environ de deux mois, puis la température s'adoucit; le dégel s'opère insensiblement dans les mêmes conditions que la gelée, et les eaux reviennent enfin à leur état normal. Les bâtiments qui se trouvent pris au milieu des glaces sont obligés d'attendre cette époque pour continuer leur route; aussi a-t-on soin, en général, de les rentrer en terre ferme avant l'hiver. Le fleuve Djeïhoun est aussi appelé, par extension, *fleuve de Balkh*, parce qu'il traverse ce pays et que la ville de Balkh n'en est éloignée que de 12 farsakhs.

جيجن *Djîkhen.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed Ibn Ahmed *el-Khallal el-Djîkhem*, le professeur, mort l'an 539.

جَيْرَان *Djeïrân.*

Bourg à 2 farsakhs de la ville d'Ispahân, d'où est originaire Mohammed ben Ibrahim el-Djeïrâni, mort en 306.

جِيرَفت *Djiraft.*

Ville du Kermân, IIIe climat; longitude, 88°; latitude, 31° $\frac{3}{4}$; grande et importante ville, l'une des plus riches et des plus florissantes du Kermân [1]. Elle produit des dattes et des fruits en abondance; une rivière la traverse; la chaleur y est excessive. «Les habitants, dit el-Isthakhri, ont une coutume fort louable : ils ne ramassent jamais les dattes et les fruits que le vent a jetés par terre, et ils les laissent recueillir par les pauvres, de sorte qu'à l'époque des grands vents, ceux-ci font une récolte de fruits plus abondante que celle des propriétaires de jardins [2].» Il est vrai que les dattes y sont si communes que souvent cent *menn* de ce fruit ne coûtent qu'une drachme. Djiraft a été prise du temps d''Omar par Soheïl ben 'Adi dont on cite ce distique (mètre *thawil*) :

لَمَا تَرَ عينى مثلَ يوم رأيتهُ   بجيرفتَ من كرمان ادهى وامقرا
أُردّ على الجُلى وإن دار دهرهم   واكرمُ منهم فى اللقاء واصبرا

Je n'ai jamais vu un jour plus triste et plus odieux que celui de Djiraft dans le Kermân; il je suis repoussé dans l'exil, bien que j'aie changé leur fortune et que je les aie surpassés par ma valeur et ma constance dans la mêlée.

Parmi les savants de cette ville on cite Abou'l-Huçeïn Ahmed ben 'Omar el-Djirafti, qui enseigna à Schiraz. — «On voit encore à Djiraft, dit er-Rohni, des descendants des Beni-Azd et des Beni-Mohalleb; parmi ces derniers on remarque Mohammed ben Haroun, le généalogiste, l'homme le plus savant dans l'histoire et la filiation des tribus, surtout celle des descendants de Nizar et des Yemenites; je l'ai connu fort âgé, et ardent partisan des doctrines schiites; il avait deux fils, 'Abd Allah et 'Abd el-'Aziz. Ce dernier s'est occupé de médecine avec succès et *en se fiant plutôt à son intelligence qu'à l'imitation des autres* (والطف النظر من غير تقليد). Il a composé sur cette science des ouvrages estimés.»

[1] Ibn Haukal et Mohallebi (*apud* Aboul'-Féda) parlent aussi de la prospérité de cette ville, qui était fréquentée par les marchands du Khoraçân et du Sedjestân. «Lors de la conquête du Kermân, dit Mustôfi, l'emplacement de Djiraft était occupé par une forêt remplie de bêtes féroces. Les musulmans l'abattirent et élevèrent plusieurs bourgs qui gardèrent le nom de leurs fondateurs. Le climat de ce pays est chaud; le sol, arrosé par le Div-roud, produit des palmiers.»

[2] Cf. *Lib. clim.* p. 74, lin. 12 et seq.

جيرمزدان *Djirmezdân.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed *el-Djirmezdâni*, imam pieux et instruit.

جيرنج *Djirendj.*

Petite ville de la province de Merw, traversée par une rivière que l'on passe sur un pont assez vaste pour renfermer une partie du marché de la ville. Je l'ai vue, l'an 610, avant l'invasion des Tatares; elle était dans un état de prospérité et de richesse que de plus grandes villes eussent envié; sa population était nombreuse, ses maisons et ses édifices publics élevés et bien construits. Elle est à 10 farsakhs de Merw, sur le chemin qui mène à Herat, à Merw er-roud et à Bendj-dih. Plusieurs savants y sont nés: on cite, entre autres, Abou Bekr Ahmed ben Mohammed *el-Djirendji*, qui enseigna à Baghdad.

جير نخجير *Djiri-Nakhdjir.*

Bourg du pays de Merw, ruiné depuis longtemps; je suppose que c'est celui qu'on nommait *Schiré-Nakhdjir* (شير نخجير). (Voyez ce mot.)

جيزآباد *Djîzâbâd* (ou *Djîrâbâd*).

Nom d'un quartier de Niçabour où est né peut-être Abou 'Abd Allah Ahmed ben Isma'il *el-Djîzâbâdi*, cité par l'auteur du *Takhbîr*.

جيشبر *Djischbour.*

Bourg près de Merw: patrie d'Abou Yahia Mohammed ben Scheddad *el-Djischbouri.*

جيكان *Djikân.*

Nom d'une localité du Fars.

جيلاباد *Djilâbâd.*

On donne ce nom à un emplacement situé à l'orient de Rey; on y remarque de beaux édifices, des portiques élevés, des murs crénelés, des bassins et de vastes jardins. On considère Merdas ben Laschek comme l'auteur de ces monuments.

جيلان Djilân (Guilân).

Une grande partie du Thabarestân porte ce nom, et Abou'l-Moundher Hischam ben Mohammed prétend que Djilân et Mouqân étaient fils de Kemaschedj (كماشج), fils de Yafet, fils de Noé. Le Djilân n'a pas de villes importantes; mais il renferme plusieurs bourgades dans des vallées au milieu des montagnes[1]. Le nom d'origine est *Djilâni* ou *Djili*, et on a établi une différence entre ces deux formes; la première se donne à ce qui provient du pays, et le surnom de *Djili* à ceux qui en sont originaires. Le nombre de ses savants, et surtout de ses jurisconsultes, est trop grand pour qu'on puisse les citer tous; il faut nommer cependant Abou 'Ali Gouschiar, né à Lebaliroud (?) لباليرود, el-Djili; — Abou Mansour 'Abd Allah ben Dja'far Babi el-Djili, docteur du rite schaféïte et qadhi de Bab et-Thaq (باب الطّاق), à Baghdad, mort au commence-

[1] Voici la courte description que les géographes persans font de cette province : « Le Guilân, situé dans le quatrième climat, renferme douze villes principales. Sa longueur, de Roustemdar à Mouqân, est de 40 farsakhs, et sa largeur de 12 farsakhs; il est borné par le Mazenderân, l'Iraq persan, l'Azerbaïdjân, et la mer (Caspienne). Le tribut de cette province est payé à l'émir, qui a le titre de *Djilân-Schah;* mais, depuis les Mongols, il revient au sulthan une somme de 20,000 dinars. Lahidjân et Qoumès sont les deux villes les plus importantes de la contrée, et les autres cantons sont partagés entre elles deux. » Ahmed Razi, dans son *Heft Iqlim* (IVe climat), ajoute à ces renseignements généraux quelques détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt : « Dans l'idiome du pays, le mot *pich* signifie un cours d'eau, et comme il est traversé par le fleuve Sefid-roud, on donne le nom de *Pich-Pisch* au territoire qui est en deçà du fleuve, et de *Pich-Pes* à la région située au delà. La première de ces deux portions a pour capitale Lahidjân, et la seconde Rescht, dont les principales productions sont le riz et la soie. Les filles de cette ville ont une coutume fort singulière. Dès qu'elles sont en âge d'être mariées, elles se rendent une fois par semaine au bazar, et là, tenant entre leurs mains la ceinture de leurs caleçons, elles attendent un acquéreur et s'offrent d'elles-mêmes aux passants. Quand elles ont trouvé de la sorte un chaland, elles ne retournent plus au bazar et appartiennent au plus fort acquéreur. Un poëte du pays, Mevla Saïl Guilâni, parle de cet usage dans une de ses poésies :

دخترانی که ساکن رشتند
همچو طاوس مست در گشتند
طالب مشتری بهر بازار
بند تنبان بدست می گشتند

Les jeunes filles de Rescht passaient, semblables à des paons enivrés; || cherchant un acheteur dans chaque bazar, elles tenaient à la main le nœud de leurs caleçons. »

Une partie de cette citation a été donnée, avec quelques variantes, par É. Quatremère (*Notices et Extraits*, t. XIII, p. 292). Voyez aussi, sur le Guilân, le mémoire du major Montheith, *Journal of the geogr. soc.* t. III, p. 13, *et passim*, et t. VIII, p. 35; — *Voyages de Chardin*, t. III, p. 279, et Hanway, *Hist. account of the trade*, p. 284.

ment de moharrem, l'an 452. — Mohammed ben el-Mo'alla el-Azdi, dans son commentaire sur Temim, dit que le nom de *Djeilân* (جَيْلان) est donné à une tribu de race persane, qui émigra du pays d'Isthakhr et s'établit dans le Bahrein : « Ils cultivèrent la terre et formèrent sur ce territoire un établissement auquel vinrent se mêler, plus tard, des gens de la tribu des Beni-'Adjel. » Imrou'l-Qaïs y fait allusion dans le vers suivant (mètre *thawil*) :

أطافت به جيلانُ عند قطاعهِ   وردّت عليه المآء حتى تحيّرا

Les *Djeiliniens* entourèrent (ces palmiers) au moment de la récolte, et leur donnèrent l'eau avec profusion [1].

Il faut remarquer aussi que le Djilân est quelquefois nommé *Djil* (جيل).

جيلويه *Djilouyeh* (La montagne de).

C'est le nom d'une montagne et d'un district du Fars, dans la province de Schapour. Il touche au Laristân; climat froid, sol arrosé par des eaux vives, belle végétation, gibier abondant. Les habitants sont sunnites et de la secte de Schafey. (*Nouzhet.*)

جَيْهان *Djeihân.*

Hamzah d'Ispahân affirme qu'il y a dans le Khoraçân un fleuve nommé *Herdoun* ou *Haroun* (voyez le mot جيحون), sur les bords duquel est située la ville de *Djeihân*, que les Persans prononcent *Djeihoun*, et, selon 'Abd Allah l'*auteur* (المؤلف), c'est de cette ville qu'était originaire Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed *el-Djeihâni*, vizir des Samanides à Bokhara, homme instruit et habile autant que généreux; il a lui-même composé plusieurs ouvrages, et on trouve sa biographie dans le Traité des historiens (*Kitab el-Akhbarin.*)

جَيّ *Djey.*

Nom d'une ancienne portion de la ville d'Ispahân, aujourd'hui isolée et en ruines [2]. C'est ce que les Persans ont nommé depuis *Schehristân*, ou, suivant les compilateurs de hadis, *Medineh* (la ville). Le surnom de *Medini* est donné depuis longtemps à un grand nombre d'auteurs originaires d'Ispahân. On trou-

[1] Cf. *Diwan*, éd. de Slane, p. 24.

[2] Voyez, sur l'ancienne ville de Djey, *Voyage de Chardin*, t. VIII; — Otter, t. Iᵉʳ, p. 103; — *Annal. moslem.* d'Aboul-Féda, édit. de Reiske, t. II, p. 535 et 749; — *Chrest. arab.* de S. de Sacy, t. Iᵉʳ, p. 318.

vera de plus longs détails sur ce nom et sur celui de *Yahoudieh* au mot *Ispahân* (voyez ce nom). Djey est à deux milles d'Ispahân, et l'espace qui les sépare est couvert de ruines. On voit à Djey la mosquée de Reschid ben el-Mostarschid, qui attire de nombreux pèlerins; nous avons déjà dit que l'avarice des Ispahâniens était célèbre: voici encore un passage d'un ancien poëte, Hibet Allah, fils d'el-Huçeïn el-Asthorlabi, qui confirme cette assertion :

يا آل جيّ من سقوط   وخسّة محضة جُبلتم [1]
ما فيكمُ واحد كريم   في قالبٍ واحدٍ قُلبتم

Ô race de Djey, vous n'avez été pétrie que de vices et de pure vilenie; || il n'y a pas parmi vous un seul homme généreux, et vous avez été tous coulés dans le même moule!

ح

حبّان *Hibbân.*

Nom d'un quartier de Niçabour. Mohammed ben Dja'far ben 'Abd el-Djebbar en est originaire.

حُبّين *Houbbin.*

Suivant la prononciation ordinaire, car le nom véritable est *quartier de Houbbân ben Hablah* (حبّان بن حبلة); c'est un quartier de la ville de Merw d'où est originaire Abou Mansour 'Abd Allah ben Haçan *el-Houbbini* el-Merwazi.

حَجّاج *Haddjadj.*

Bourg du Beïhaq, province de Niçabour; patrie d'Abou Sa'ïd Isma'ïl ben Mohammed ben Ahmed *el-Haddjadji,* docteur hanéfite d'une piété exemplaire, mort vers l'an 480.

حدّادة (ال) *Haddadeh* (*el*).

Bourg important du district de Qoumès entre Bestham et Dameghân, à 7 farsakhs de celle-ci; c'est une des stations des pèlerins. En est originaire: Abou'l-Haçan Mohammed ben Ziad *el-Haddadi el-Qoumèsi,* traditionniste digne de toute confiance, mort au mois de ramadhan, l'an 322.

[1] Ce passage est altéré dans les manuscrits, et il ne m'a pas été possible d'en déterminer le mètre, qui paraît cependant se rapporter à une variété du *bassith.*

حُرّان *Hourân* ou *Hourrân* (avec le *teschdîd*).

Quartier de la ville d'Ispahân, dans le faubourg de *Djoubareh* (جوبره). Parmi les savants qui en sont sortis, les plus connus sont : 'Abd el-Mounim ben Nasr *el-Hourrâni el-Djoubari*, surnommé aussi *esch-Schamekâni*, du village de Schamekân (شامَكان), qui est aux environs. Ce scheikh, né en 451, est mort en redjeb 535. — Abou Schukr Ahmed ben Abi'l-Fath *el-Hourrâni* el-Ispahâni, mort au mois de redjeb 543.

حسَناباد *Haçan-Âbâd*.

1° Bourg voisin d'Ispahân, qui a produit plusieurs hommes remarquables : Abou Moslem Habib ben Weki' *el-Haçan-Âbâdi* el-Ispahâni; — Abou'l-A'la Suleïmân ben 'Abd er-Rahmân, mort en 469; — Abou'l-Fath 'Abd er-Rezzaq ben 'Abd el-Kerim, soufi connu, mort en 484; — son fils Abou Thaher 'Abd el-Kerim ben 'Abd er-Rezzaq, mort après l'an 500. — 2° *Haçan-Âbâd*, ville du Kermân, à trois jours de Sirdjân.

حَسنه *Hasnah*.

Bourg près d'Isthakhr. On donne le surnom d'*Hesni* (حَسنى) à Haçan ben Mokrem el-Isthakhri, traditionniste en renom, né à Baghdad, et mort l'an 274.

حصن مهدى *La citadelle de Mehdi*.

Nom d'une ville du Khouzistân. « La plus belle partie de ce pays, dit el-Isthakhri, est celle qu'arrose le fleuve de Mousriqân. Les différentes rivières du Khouzistân, telles que celle d'el-Ahwaz, de Dawraq, etc. se réunissent à lui. Arrivé à la citadelle de Mehdi, il forme un large fleuve aussi vaste que profond; il part de là pour se jeter dans la mer (le golfe Persique). »

حَفصاباد *Hafs-Âbâd* ou la ville de Hafs.

1° Bourg du territoire de Serakhs, patrie d'Abou 'Amr 'Othman ben Abi Nasr el-Hafs-Âbâdi, né vers 460, mort vers l'an 530. — 2° Selon Abou Sa'd, un bourg assez considérable près de Merw est nommé *Hafs-Âbâd*, et il donne son nom à la grande rivière de Kawal (كوال), qui passe dans les environs.

حَلوان *Halwân.*

Petite ville dans le Qouhistân, ou région montagneuse de la province de Niçabour, sur la frontière qui sépare le Khoraçân de la province d'Ispahân.

حُمْرانديز *Houmrân-diz.*

(C'est-à-dire la forteresse d'Houmrân) dans le Khoraçân; on lit dans le Livre des conquêtes qu'elle fut prise d'assaut par 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz, l'an 31 de l'hégire.

حَميص *Hamis.*

Bourg près de *Khalkhal,* dans le district de Schar ou Schahroud, du côté de Qazwin.

حَوْران *Hawrân*[1].

Bourgade du canton de Merw er-roud (Khoraçân) où se fabriquent les selles nommées *Hawaranieh* (حوارانيّة).

حَوْش *Hawsch.*

Bourg du district d'Esferaïn, province de Niçabour, au dire d'Abou Sa'd, qui croit que Bedl ben Mohammed ben Açed *el-Hawschi* en est originaire.

حُومه *Houmeh.*

Banlieue de Schiraz. (Voyez l'article شيراز, à la note.)

حَويزه *Hawizeh.*

Petite ville du Khouzistân, IIIe climat, bâtie par Sabour Zou'l-Aktaf; l'air, quoique chaud, y est plus sain que dans les autres parties de cette province. Elle est habitée en grande partie par des Sabéens, et produit du blé, du coton, et la canne à sucre. (Extrait du *Nouzhet.*)

حيره *Hireh.*

1° Ancien et célèbre quartier à Niçabour. Abou Mouça el-Ispahâni dit qu'il

[1] Dans le *Méracid,* publié par M. Juynboll, on lit *Hawzân;* mais les manuscrits de Leyde et de Vienne donnent la leçon que nous avons adoptée.

fut ainsi nommé parce que la famille d'Abou Bekr Ahmed *el-Hireki* (الحيري), qui était originaire de la ville de *Hirah*, voisine de Koufah, vint s'établir à Niçabour, dans ce quartier, et lui donna le nom de son ancienne patrie, de même que les tribus qui se sont fixées à Koufah et à Basrah ont laissé leur nom à différents quartiers de ces deux villes. Cette opinion est vraisemblable. — 2° Quelques auteurs donnent aussi le nom de *Hireh* à un bourg du Fars.

خ

خابران *Khaberân.*

1° Ville et district du Khoraçân[1] entre Serakhs et Abiwerd; un de ses bourgs était *Meihenek* (ميهنه); ville autrefois importante, et aujourd'hui en ruines. — 2° Canton de la province d'el-Ahwaz.

خار *Khar.*

Localité à Rey où est né Abou Isma'il Ibrahim ben el-Moukhtar *el-Khari er-Razi.*

خاربان *Kharbân.*

Bourgade du pays de Balkh d'où est originaire Ahmed ben Mohammed *el-Kharbâni.*

خارزنج *Kharzendj* ou خارزنك *Kharzeng.*

Bourgade du canton de Boscht (voyez بشت), province de Niçabour. Le seul savant qui porte le surnom de *Kharzengui* est Abou Bekr Mohammed ben Ibrahim en-Niçabouri; les autres sont ordinairement nommés *Kharzendji*, tels sont : Ahmed ben Mohammed, auteur du كتاب التكملة في اللغة, ou *Discussions lexicographiques*. — Youcef ben Haçan ben Mohammed, né en 445; il étudia le droit et la métaphysique avec les disciples d'Abou 'Abd Allah; il reçut ensuite les leçons d'Abou'l-Me'ali Djoueini, et il enseigna à Merw et à Niçabour.

[1] Cette ville a eu la gloire de donner naissance à l'un des plus grands poëtes de la Perse, Anveri, et à un dévot non moins célèbre, le scheikh Abou Sa'id, surnommé *Abou'l Khéir*. C'est ce qui a fait dire à un écrivain cité par Mustôfi : «Réjouis-toi, terre de Khaverân, puisque, grâce à la bonté divine, tu renfermes dans ton sein des mines, comme la terre, et des perles, comme l'Océan.» (Fol. 676.)

خارك *Kharek.*

Ile du golfe Persique. C'est une haute montagne environnée par la mer[1]. Les bâtiments qui partent d''Abbadân pour gagner le pays d''Omân peuvent, si le vent est favorable, aborder dans cette île après une navigation de vingt-quatre heures depuis leur départ du Fars. En face de Kharek, sur le continent, sont les villes de Djennabeh (جنّابة) et de Mehroubân (مهروبان), et un homme doué d'une bonne vue peut les apercevoir. Quant aux montagnes de la côte, elles sont toujours visibles. J'ai visité cette île plus d'une fois, et j'y ai remarqué un tombeau qui attire des pèlerins. Les habitants disent que c'est le tombeau de Mohammed, fils de Hanefyeh; mais ils sont en contradiction avec l'histoire. — Voici ce qu'on lit dans Abou 'Obeïdah : «Abou Sofrah, père de Mohalleb, était un Persan de l'île de Kharek, qui résidait dans l''Omân; son nom était *Beschkhereh* (بشخره), et les Arabes lui donnèrent le surnom d'*Abou Sofrah*. Il vint à Basrah et entra au service d''Othman ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi, en qualité de *saïs* (palefrenier). Lorsque les Azdites se réfugièrent dans cette ville, il combattit dans leurs rangs, se signala par son courage, et fut, dès lors, compté comme un des leurs, lui et plusieurs autres étrangers. C'est ce que prouvent ces vers de Ka'b el-Asch'ari, qui les désigne par leurs noms (mètre *bassith*) :

انتمْ بشباشٌ وبهبوذان محتبرًا ومـوس وبشخره حشوكمُ القَلَفُ
لم يركبوا الخيل الا بعد ما كبروا فهم ثقال على اكنافها عُنُفُ

Quels héros que *Beschbasch, Behboudân, Mous, Beschkhereh,* et avec eux *Qalef!* || Ce n'est que dans leur vieillesse qu'ils ont enfourché un cheval, aussi ce sont des cavaliers pesants et rebelles.

Les hommes les plus remarquables, originaires de cette île, sont : le poëte *el-Khareki,* qui vivait vers le temps du khalife el-Mamoun; — Abou Houmam ben Mohammed el-Basri *el-Khareki;* — Abou Youçef Ya'qoub ben Ishaq el-Qoulouçi el-Basri, etc.

خاست *Khâst.*

Petite ville du territoire de Balkh, près d'Enderab; patrie d'Abou Saleh el-

[1] Hamd Allah lui donne une étendue et une largeur d'un farsakh seulement : elle produit, dit-il, du blé, des dattes et des fruits; c'est là qu'on pêche les plus belles perles du golfe. Cette île faisait partie du district de Qobad-Khourreh.

Hakem, fils de Moubarek *el-Khisti* el-Balkhi, docteur en renom, qui enseignait à Rey, l'an 213. Il est mort à peu près à cette époque. Le nom de cette ville s'écrit aussi خاشت et خوشت *Khascht* et *Khouscht*. (Extrait d'Abou Sa'd.)

خاشتى *Khâschti*.

El-'Amrani dit que c'est un nom de lieu; il est possible que ce soit le même que le précédent.

خاشك *Khaschek*.

Ville connue dans la province de Moukrân; elle renferme une mosquée qu'on attribue à 'Abd Allah, fils d''Omar.

خاكساران *Khakisarân*.

Nom de lieu [1].

خالبرزن *Khalebərzen*.

Bourg du district de Serakhs, selon Abou Sa'd, et patrie de Dja'far ben 'Abd el-Wehhab, cousin d''Omar ben 'Ali el-Harethi.

خالداباذ *Khaled-Âbâd*.

1° Bourg près de Serakhs, bâti par Khaled; il existe encore. Il a la gloire d'avoir vu naître l'illustre docteur Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed *el-Khaled-Âbâdi*, auteur du *Kitab el-Ouçoul* (principes du droit) et d'un Commentaire de l'Abrégé de Mouzni; sa réputation, comme juriste, lui attira une foule immense d'auditeurs, et soixante et dix docteurs en renom ont été ses élèves. Après avoir professé à Baghdad, il alla en Égypte où il occupa dignement la chaire de Schafey. Il mourut dans ce pays, l'an 340. — 2° Bourg connu près de Rey.

خالد *Khaled*.

(Le faubourg de) Khaled, dans la ville de Niçabour; Abou'l-Haçan Huçein ben Mohammed ben Ahmed *el-Khaledi*, le martyr, en est originaire.

خانجاه *Khandjah*.

J'ignore ce que signifie ce nom; mais Schirweih, dans le XIe chapitre de son

[1] Quelques copies du *Méraçid* ajoutent ces mots «dans le district de Serakhs»; mais cette leçon me paraît douteuse.

Hommes célèbres d'Hamadân, nous apprend que Mohammed ben 'Abd Allah ben 'Abdan, le soufi, nommé aussi *el-Hafez el-Khandjahi,* docteur qu'il n'a pu connaître à cause de sa jeunesse, était un des principaux scheikhs soufis de son temps. Je suppose donc que Khandjah est un quartier d'Hamadân ou un village des environs. Ce mot est sans doute dérivé du nom persan *Khanegah,* qui signifie un avant-poste sur la frontière (*rebat*) et, par suite, un couvent.

خانِسار *Khanisar*[1].

Bourg du territoire de Djerbadeqân; patrie d'Ahmed ben Haçan Abou Sa'd *el-Khanisari.*

خانلَنْجان *Khanlendjân.*

Quelques auteurs disent que c'est une localité du Fars; mais, selon Abou Sa'd, c'est une belle ville de la province d'Ispahân, à deux journées de cette capitale; elle est très-peuplée et possède de riches bazars. On y voyait une ancienne forteresse, qui fut longtemps au pouvoir des Ismaéliens. Le sultan Mohammed la détruisit en 570. Le nom d'origine est *Khani* (خانّى). Parmi les savants qui le portent, on cite : Mohammed ben Ahmed Abou 'Abd Allah *el-Khani,* surnommé *el-'Adjeli* (العجّلى), qui enseigna à Khanlendjân; il est mort en 423.

خان *Khân.*

Ce mot signifie, en persan, une station ou une auberge où descendent les marchands. Une localité à Ispahân porte ce nom. Abou Ahmed Mohammed ben 'Abd Kouïeh (عبد كوية) el-Ispahâni est surnommé *el-Khâni;* mais il se peut qu'il soit originaire de la ville citée dans l'article précédent. Ce pieux docteur enseigna la tradition à Ispahân, et mourut en 406.

خاوَران *Khawerân.*

1° Ville ou bourg du territoire de *Khilath.* — 2° Ville du Khoraçân (voyez خابران).

[1] Les Persans écrivent خوانسار. C'est une belle vallée située à 4 farsakhs de Djerbadeqân, qui produit une espèce de pommes nommées *khilati* (خلاتى), du miel excellent, et une sorte de manne connue sous le nom de *guezengubîn.* Ahmed Razi cite quelques poëtes persans qui y sont nés.

خباق *Khabaq.*

Bourg de la province de Merw, près de Djirendj; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Abd Allah *el-Khabaqi*, soufi et traditionniste, mentionné par Abou Sa'd dans sa Vie des scheikhs; il est mort en 619.

خَبَر *Khaber.*

Nom d'une petite ville près de Schiraz (Fars) où est le tombeau de Sa'id, frère de Haçan el-Basri. Parmi les savants qui en sont originaires, on cite : Fadhl ben Hammad el-Khaberi, auteur du *Mesned el-Kebir*; — Abou'l-'Abbas Fadhl ben Yahia, auteur d'un livre sur les *Principales obligations religieuses*, et d'autres ouvrages analogues; — Haçan ben Huçein, le Schirazien, surnommé *Khaberi*; — 'Abd Allah ben Ibrahim el-Khaberi, le littérateur, aïeul maternel de Mohammed ben Naçer es-Selami.

خبرين *Khabrin.*

Bourg du pays de Bost; patrie d'Abou 'Ali Huçein, fils de Leis *el-Khabrini* el-Bosti, mort en faisant le pèlerinage, l'an 377.

خَبَق *Khabaq.*

Er-Rohni, en parlant de *Khabis*, ville du Kermân, dit que dans son territoire sont deux localités nommées *Khabaq* et *Bebaq* (بَبَق).

خَبنك *Khabenk.* (Voyez خورنق.)

خبوشان *Khabouschân.*

Petite ville[1], chef-lieu du canton d'*Oustouwa*, province de Niçabour; patrie d'Abou'l-Hareth Mohammed ben 'Abd er-Rahim ben Haçan el-Hafez el-Oustouwayi, mort vers l'an 430.

[1] Cette ville, dont plusieurs localités importantes dépendent, fut, au dire de Mustôfi, rebâtie par Houlagou-Khân et considérablement agrandie par son petit-fils Arghoun-Khân. Les Mogols lui ont donné le nom d'*Oustou* (pour *Ustuw*), sans doute à cause de sa situation élevée. (Voyez aussi le mot استوا.) Khabouschân a été mentionnée par Fraser (*A Journey into Khorasan*, p. 554). Voyez aussi l'Histoire des Mongols, par E. Quatremère.

خبيص Khabis.

Ville et place forte du Kermân, riche en palmiers et arrosée par des canaux. Selon Hamzah, le nom de *Khabis* n'est que la transformation arabe du mot *Halidj* (هليج). S'il faut en croire Ibn el-Faqih, il ne pleut jamais dans l'intérieur de la ville lors même que la pluie tombe aux alentours, à tel point qu'un homme qui étendrait le bras hors des murs aurait le bras mouillé tandis que le reste de son corps serait à sec. C'est un fait presque miraculeux, et je lui en laisse toute la responsabilité. « Le Kermân, dans sa plus grande largeur, dit er-Rohni, est borné par le pays des *Qoufs* (القُفص) du côté de la mer, et par Khabis sur la frontière de terre. Cette ville est voisine du pays de Fehlew (le Fars). Dieu a confondu leurs langues et changé la nature de leurs pays. Parmi les dépendances de cette ville sont *Khabaq* et *Bebaq*. »

خجستان Khodjestân.

Dans les montagnes voisines d'Herat; c'est de ce pays qu'est sorti Ahmed ben 'Abd Allah *el-Khodjestâni*, qui se révolta à Niçabour, et mourut en 264[1]. « *Khodjestân*, dit Isthakhri, dépend du territoire de Badeghis; tous les habitants de ce pays sont sunnites, à l'exception de ceux de Khodjestân, qui est la patrie de l'hérétique Ahmed ben 'Abd Allah. »

خُذابان Khodabân.

District de la province de Balkh.

خِذام Khedam.

Faubourg de la ville de Niçabour, où sont nés Ibrahim ben Mohammed Abou Ishaq el-Khedami, jurisconsulte célèbre du rite hanéfite, et son frère Abou Bischr, traditionniste.

خُراسان Khoraçân.

Vaste contrée qui s'étend du côté de l'Iraq (persan) jusqu'à Azadwâr (chef-

[1] Cette date est inexacte, car nous savons, par le témoignage d'Ibn el-Athir (*Kamil*, t. II, suppl. n° 537, fol. 99 v°), qu'Ahmed fut assassiné au mois de schawal 268, après avoir régné à Niçabour pendant six ans. (Voyez aussi le mémoire de M. Defrémery sur ce personnage, *Journal asiatique*, 1845.)

lieu du district de Djouein) et au Beihaq; elle est bornée, du côté de l'Inde (au sud et à l'est) par le Thokharistân, Ghaznah, le Sedjestân, et le Kermân. Elle renferme des villes de premier ordre, telles que Niçabour, Merw, qui a été la capitale de l'État de Balkh, Herat, Thaleqân, Neça, Abiwerd, Serakhs, et plusieurs autres cités considérables sises en deçà du fleuve Djeihoun (Oxus). Quelques géographes ont placé dans le Khoraçân les provinces du Kharezm et une partie de la Transoxiane, mais c'est une erreur. — La conquête du Khoraçân a été opérée, soit par les armes, soit par capitulation, l'an 31 de l'hégire, sous le khalifat d'Othman, par 'Obeid Allah ben 'Amer ben Keriz. — On explique le nom de ce pays de différentes manières. Da'qal (دعقل), le généalogiste, dit que Khoraçân et Heithel, tous deux fils d'Alem, fils de Sam, fils de Noé, quittèrent leur pays après la confusion des langues à Babel, et se rendirent dans la contrée qui porte leur nom respectif, c'est-à-dire que Heithel s'établit dans le pays des Heiathileh ou la Transoxiane, et Khoraçân dans le pays dont nous nous occupons. Il en fut de même de toutes les autres contrées, qui prirent le nom de celui qui s'y fixa le premier. On explique aussi ce nom par *le lieu où le soleil se lève* : de *khor*, qui signifie soleil dans le dialecte *deri* (فى الدرية), et *san*, c'est-à-dire le principe ou le lieu d'une chose. D'autres enfin prétendent que *Khoraçân* veut dire : *mange à ton aise* (de خر, mange, et آسان, facile, aisé, etc.)[1], à cause de la fertilité de ce pays. Quant au nom d'origine, l'auteur du *Kitab el-'Aïn* lui donne trois formes diverses : *Khorsi* (خرسى), *Khoraçi* (خراسى), et *Khoraçani* (خراسانى); le pluriel est *Khorsioun* (خرسيون). Cependant le mot *Khoraçân* lui-même désigne quelquefois les habitants de ce pays, comme dans ce fragment de vers :

من خراسان لا يُعاب

Il n'y a pas à blâmer les (femmes du) Khoraçân.

On emploie de même le mot *Soudân* pour désigner le pays de ce nom et les nègres qui l'habitent. On lit dans Beladori : « Le Khoraçân est divisé en quatre régions : la première est l'Irân-Schehr, c'est-à-dire Niçabour, le Kouhistân, les deux Thabès, Herat, Bouschendj, Badeghis, Thous, nommée aussi Thaberân. La deuxième comprend Merw esch-Schahidjân, Serakhs, Neça, Abiwerd, Merw er-roud, Thaleqân, Kharezm et Amol, ces deux dernières sur les rives du

[1] Cette ridicule étymologie est répétée par l'auteur du *Lobb el-Lobâb*, dans Aboul-Féda, p. 441 du texte.

Djeïhoun. La troisième, qui s'étend jusqu'à 8 farsakhs à l'ouest de ce fleuve, renferme Fariâb, le Djouzdjân, le Thokharistân supérieur, Khawst, Enderabeh, qui est sur le chemin de Kaboul, Bamiân, Baghlân, Walwalidj, entre Bestham et Roustaq-Bil, le Bedakhschân, qui donne accès dans le Tibet, Termed, à l'orient de Balkh, Saghaniân, le Thokharistân inférieur, Khoulm, et Semendjân. La quatrième renferme les pays au delà du Djeïhoun : Bokhara, Schasch, Thourarbend, le Soghd, Neçef, le Kaboulestân, Aschrousneh, Senâm ou le fort de Moqanna, Ferghaneh, et Samarcande.» Telle est la division topographique adoptée par cet auteur; mais je crois que le Khoraçân doit être renfermé dans les limites que nous avons tracées précédemment. Beladori n'a sans doute compris dans cette contrée un si grand nombre de pays que parce qu'ils étaient tous soumis à l'autorité du wali (gouverneur) du Khoraçân, et réunis sous ce nom collectif; mais il n'est pas douteux que tout ce qui est situé au delà de l'Oxus ne soit tout à fait distinct du Khoraçân, ainsi que le Sedjestân, ce pays si riche en palmiers, et d'autres contrées[1]. — On rapporte au sujet de ce pays les deux *hadis* suivants : «Les habitants du Khoraçân sont le fléau de Dieu avec lequel il frappe une nation quand il veut la châtier. «Toutes les sectes sorties, avant ou après l'islamisme, du Khoraçân, ont été et seront repoussées jusqu'à ce qu'elles périssent.» — Les Khoraçâniens, dit Ibn Qotaïbah, ont toujours été arrogants et insubordonnés; ils se sont souvent révoltés contre le pouvoir royal et ont rejeté

[1] Les traités persans divisent le Khoraçân en quatre grandes provinces ou districts : Niçabour, Herat, Balkh et Merw (*Zinet el-Medjalis*, 9e partie; Ahmed Razi, etc.). L'auteur du *Nouzhet*, dans les prolégomènes de son XVIIe chapitre, donne quelques curieux détails sur l'administration financière de cette importante contrée : «Le Khoraçân, dit-il, fut d'abord imposé comme une dépendance de l'Irân; le chiffre de cet impôt était, à l'époque des Thaherides, de dix millions de dinars. Après la conquête des Mogols, les ministres et les écrivains du grand divan des finances firent du Khoraçân, du Qouhistân, du Qoumès, du Mazenderân et du Thabarestân autant de provinces distinctes; ils présentèrent au souverain le compte particulier de chacune d'elles, après avoir retenu une légère somme; par ce moyen, et grâce aux dépenses nécessitées par l'entretien de l'armée de Khoraçân, ils bénéficiaient d'environ 200,000 dinars sur cette contrée. Le ministre de sulthan Abou Sa'ïd, l'habile vizir Ghyas ed-Din, fils de Reschid ed-Din, vit clair dans ces manœuvres et enleva aux agents du trésor le maniement des finances du Khoraçân. Son projet était d'évaluer exactement les ressources de ce pays, de fixer d'après cette statistique les contributions annuelles, les fiefs et les redevances militaires, en un mot, de mettre de l'ordre dans l'administration locale, de façon à rendre au pays l'excédant de ces recettes; mais le temps lui manqua pour accomplir ces salutaires réformes.» (*Nouzhet*, ms. 139, fol. 673.)

l'impôt foncier et les autres redevances. Les anciens rois de Perse, qui régnèrent avant les chefs des satrapies (*Moulouk et-Thewaïf*), séjournèrent à Balkh, puis à Babylone. Ce fut, dit-on, Ardeschir, fils de Babek, qui fit du Fars sa résidence et le centre de son empire. Les rois des Heiathileh (Huns) se répandirent alors dans le Khoraçân, et firent périr Firouz, fils de Yezdidjird, fils de Behram, roi de Perse. Ce prince, qui était en guerre avec eux, fut attiré dans un pays aride et au milieu de chemins dangereux; il tomba avec tous ses compagnons entre les mains des ennemis, qui les retinrent prisonniers. Le roi parvint à les fléchir; il s'engagea, par les serments les plus solennels, à ne plus leur faire la guerre et à ne pas pénétrer dans leur pays, si la liberté lui était rendue. Il plaça, comme gage de sa promesse, une pierre qui devait servir de limite aux deux États, et il prit à témoin de ses engagements le Dieu tout-puissant et tous les généraux de son armée qui étaient présents. Il fut alors mis en liberté avec ceux-ci; mais, à peine rentré dans ses États, la honte et le dépit d'avoir été vaincu le portèrent à entreprendre une seconde expédition sans tenir compte de sa parole, ou du moins il éluda ses serments en faisant porter devant lui la pierre qu'il avait juré de ne jamais dépasser. Lorsqu'il fut entré dans le pays des Heiathileh, ceux-ci lui rappelèrent les promesses qu'il avait faites et la foi qu'il avait jurée; mais, voyant qu'il était décidé à violer ses engagements, ils l'attaquèrent avec furie et le tuèrent ainsi que la plus grande partie de son armée; un petit nombre de Persans trouva son salut dans la fuite. — Lorsque l'islam parut sur la terre, les Khoraçâniens, par une faveur toute spéciale de Dieu, l'accueillirent avec empressement et déployèrent le zèle le plus vif à cet égard; ils acceptèrent sans résistance la paix qui leur était offerte; ils ne furent soumis, pour cette raison, qu'à un impôt léger, et ils évitèrent d'être massacrés ou faits prisonniers. Leur prospérité dura jusqu'au moment où, sous la dynastie des Ommiades, ils négligèrent leurs devoirs pour se livrer à des plaisirs frivoles et furent captés par Abou Moslem le Khoraçânien, qui marcha à leur tête contre le khalife et arracha de leurs cœurs tous les sentiments de justice et de pitié que Dieu y avait déposés. — Quant à la conquête même, elle eut lieu l'an 18. 'Omar ben Khattab envoya dans le Khoraçân el-Ahnef ben Qaïs, qui s'empara successivement, et en peu de temps, des deux Thabès, d'Herat, de Merw esch-Schahidjân et de Niçabour, après avoir forcé le roi de Perse Yezdidjird, fils de Schahriar, à se réfugier dans la Transoxiane chez le Khaqân des Turcs. Rebi' ben 'Amer a dit à ce sujet (mètre *thawil*) :

ونحن وردنا من هراةَ مناهلا   رِوآء من المروَيْنَ ان كنتَ جاهلا
وبلخٌ ونيسابورُ قد شَقِيَتْ بنا   وطوسُ ومروُ قد أَزَرْنَ القبايلا
اخذنا عليها كورةً بعد كورةٍ   نفضّهُمُ حتّى آحتوينا المناهلا
فللّه عينا من رأى شملَنا معًا   غداة أزرنا الخيلَ تُركًا وكابلا

Nous sommes arrivés d'Herat dans chaque station, et nous avons abreuvé nos chevaux dans les deux Merw, sache-le si tu l'ignores; || Balkh et Niçabour ont ensuite succombé sous nos coups; les défenseurs de Thous et de Merw ont fui devant nos tribus; || nous avons conquis une province après l'autre en repoussant toujours l'ennemi jusqu'à ce que nous ayons soumis tout le pays. || Heureux les yeux qui ont vu réunis des guerriers tels que nous le jour où nous avons chassé les cavaliers du Turkestân et de Kaboul!

Les musulmans ne furent pas inquiétés dans leur conquête jusqu'à la mort d''Omar. Deux ans après l'avénement d''Othman au khalifat, une révolte éclata à Niçabour en faveur de la famille du Kosroès. L'insurrection s'étendit; 'Abd er-Rahman ben Somrah fut obligé de se réfugier avec ses agents et les musulmans de Balkh dans la ville de Merw er-roud. 'Abd er-Rahman écrivit alors au khalife pour lui demander d'anéantir la puissance des Khoraçâniens. Le poëte Açed ben Moschammas a dit, en célébrant la seconde victoire des musulmans (mètre *thawil*) :

ألا ابلغا عثمانَ عنّى رسالةً   فقد لقِيَتْ عنّا خراسانُ ناطحا
رميناهُمُ بالخيل من كلّ جانبٍ   فولّوا سراعًا وآستقادوا النوايحا
غداة رأوا الخيل العراب مُغيرةً   يقرّب منهم اَسْدُهنّ الكوالحا
تنادوا الينا وآستجاروا بعهدنا   وعادوا كلابًا فى الديار نوايحا

Remettez notre message à 'Othman; dites-lui que le Khoraçân a reçu le choc de nos armes, || que, serré de tous côtés par nos cavaliers, l'ennemi a fui rapidement dans toutes les directions. || Lorsqu'ils ont vu s'approcher d'eux, montés sur leurs agiles chevaux, nos cavaliers redoutables comme des lions, || ils ont courbé la tête, ils ont demandé merci et sont rentrés dans leur pays, en hurlant comme des chiens.

Tant que Dieu maintint la puissance des Ommiades et des (premiers) 'Abbassides, les Khoraçâniens se signalèrent par leur obéissance et par leur dévouement envers le prince; lorsqu'il plut à la fortune de faire passer le pouvoir en d'autres mains, ils se révoltèrent contre le gouvernement des khalifes; on connaît les événements survenus sous le règne de Motewekkil, des

Boueihides, des Seldjouqides, etc.[1] Dans la science et les lettres, le Khoraçân a produit des hommes qui n'ont jamais été surpassés. Où trouver ailleurs des noms tels que Mohammed ben Isma'il el-Bokhari, Moslem ben el-Haddjadj el-Qoschaïri, Abou 'Yça et-Termedi, Ishaq ben Rahweih, Ahmed ben Khalil, Abou Hamid el-Ghazzali, Djoueini, l'imam des deux villes saintes, el-Hakem Abou 'Abd Allah de Niçabour, et tant d'autres traditionnistes et docteurs? Dans la littérature et la poésie, qui peut-on comparer à Djewheri, à el-Azheri, à 'Abd Allah ben el-Moubarek, qui joignait à ses talents littéraires une piété édifiante, à Farabi, l'illustre auteur du *Diwân el-Edeb*, à el-Herawi, à 'Abd el-Qaher el-Djordjâni, au docte Abou'l-Qaçem Zamakhscheri? Le nombre de ces hommes distingués est tel qu'il est difficile, avec tout le soin possible, d'en donner une nomenclature complète. Parmi les maîtres de la tradition qui ont le surnom de *Khoraçâni*, le plus illustre est, sans contredit, 'Atha ben Moslem, né, selon les uns, à Samarcande, selon les autres, à Balkh, l'an 50 de l'hégire, d'après le témoignage de son fils 'Othman. Ce pieux et célèbre docteur fut l'élève de Mohalleb ben Abi Sofrah el-Azdi, et il eut l'honneur de transmettre la tradition à Anas ben Malek.

خَراسكان *Kharaskân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Dja'far Ahmed ben Mofaddhal *el-Moueddib.*

خُراندير *Khorandir.*

Je crois que c'est un bourg du Khoraçân où, selon el-Ferat, Abou'l-'Abbas Mohammed ben Saleh *el-Khorandiri* est mort au mois de scha'ban 295.

خرّتير *Kharratir.*

Bourg du Dihistân; Hamdoun ben Mançour ed-Dihistâni en est originaire.

خرجان *Khardjân.*

(On dit aussi *Khordjân* et *Khirdjân.*) Quelques auteurs prétendent que c'est un quartier d'Ispahân; mais l'imam Abou'l-Qaçem Isma'il, né à Ispahân, assure

[1] J'ai omis ici la traduction de quelques sentences attribuées aux compagnons du Prophète, et d'une douzaine de vers composés en l'honneur du Khoraçân. Ce passage, défiguré dans les trois manuscrits, est d'ailleurs sans importance.

que Khardjân est un bourg du voisinage, et, en sa qualité d'homme du pays, il doit être mieux renseigné. Parmi les docteurs qui en sont originaires, on remarque : Abou Mohammed 'Abd Allah ben Ishaq; — Mohammed ben 'Omar Abou Nasr, le lecteur, surnommé *Ibn Taneh* (ابن تانة), mort le 4 de redjeb 475 à Ispahân; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed, etc.

خَرجرد *Khardjird.*

Ville voisine de Bouschendj, province d'Herat. En sont originaires : Ahmed ben Mohammed ben Isma'ïl Abou Bekr el-Bouschendji, el-Beschari, né en 463, mort à Niçabour le 7 de ramadhan 543. Ce pieux et docte imam étudia le droit à Herat auprès d'Abou Bekr de Schasch; il reçut ensuite les leçons d'Abou'l-Moudhaffer es-Sam'ani et celles de l'imam Abou'l-Feredj 'Abd er-Rahman Serakhsi à Merw. Après de longs voyages, il se fixa à Niçabour où il vécut dans la retraite et la dévotion. On trouve sa Vie dans le *Takhbir* d'Abou Sa'd; — Abou Nasr 'Abd er-Rahman ben Mohammed el-Khathibi, qui résida à Merw; il fut également versé dans la tradition, le droit, et l'histoire. Lorsque la ville fut assaillie par les Ghozzes, il se réfugia avec son fils 'Abd er-Rezzaq et plusieurs autres musulmans dans un minaret. Les Ghozzes y mirent le feu et les firent tous périr dans les flammes. Ce triste événement arriva le 12 de redjeb, l'an 548.

خرجوش *Kherdjousch.*

(Les Khoraçâniens disent *Khergousch.*) Nom d'un faubourg de Niçabour, d'où est originaire Abou Sa'd *el-Kherdjouschi.* Quant à l'imam Abou'l-Feredj Mohammed ben Ahmed de Schiraz, il doit son surnom de *Kherdjouschi,* non pas à ce faubourg, mais à un de ses ancêtres nommé *Kherdjousch,* fils d'Athia. (Extrait d'Ibn Thaher el-Moqaddessi.) (Voyez aussi le mot خرگوش.)

خَرخان *Kherkhân.*

Telle est la prononciation indiquée par es-Sem'ani; mais el-Hazmi écrit *Khorkhân.* Bourg du territoire de Qoumès; patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben Ibrahim *el-Feraïdhi,* docteur du rite de Schafey, qui enseigna la tradition à Djordjân, d'après Abou'l-Qaçem el-Baghawi.

خُرشه *Khorscheh.*

(La forteresse de) Khorscheh, située à 5 farsakhs de Djehrem (Fars), sur

une montagne élevée; elle doit son nom à un des intendants de Haddjadj, qui s'y révolta. Voilà pourquoi on n'a jamais laissé depuis les places fortes entre les mains des gouverneurs de province. (*Nouzhet.*)

خُرشيد *Khourschid.*

Petite ville près de la mer du Fars, entre Siniz et Siraf. Les bâtiments y arrivent par un bras de mer long d'un farsakh environ; je l'ai vue : elle est assez peuplée et entourée de murs.

خَرطَط *Kharthath.*

Bourgade à 6 farsakhs de Merw, dans les sables. On écrit aussi *Kharthah* (خرطة). Habib ben Abi Habib el-Merwazi, docteur de Merw, en est originaire.

خَرَقان *Kharaqân.*

Bourg du district de Bestham, sur le chemin d'Asterâbâd. On y voit le tombeau d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed célèbre par ses miracles, mort le jour de la fête d'*'Aschoura*, l'an 425, âgé de soixante et treize ans. « *Kharaqân*, dit es-Sem'ani, est le nom d'un bourg que j'ai visité; il est situé sur le plateau d'une colline boisée, couverte de sources et d'arbres fruitiers[1]. » El-Hazimi dit qu'on doit écrire *Kharraqân* (خرّقان). Il ne faut pas confondre ce lieu avec un bourg du même nom, à 8 farsakhs de Samarcande, patrie d'Abou'l-Fath Ahmed el-Farâbi, né en 469, mort en 505.

خرّقان *Kharraqân.*

1° Bourg dépendant d'Hamadân[2], et qui a été annexé ensuite au territoire de Qazwin. — 2° C'est aussi l'ancien nom de la ville de Tebriz dans l'Azer-

[1] Telle est aussi la description qu'en fait l'auteur du *Nouzhet* (ms. 139, fol. 686).

[2] Le nom de ce bourg, ou plutôt de ce canton, se trouve ordinairement sous la forme de *Kharraqanis* (خرّقانس) dans les auteurs persans. « La ville de ce nom, dit Mustôfi, jouit d'un beau climat et reçoit les eaux de l'Elvend, que lui apportent une multitude de canaux; elle produit du blé, un peu de coton, et du raisin; ses principaux villages sont : Darevân, Alba, Gulkhoum, Talesken, Yousef-Âbâd, etc. » On peut voir, dans le *Tarikhè Gouzideh* (chapitre dernier), les vicissitudes administratives qu'a subies ce canton sous Mongka, fils de Bouqa, et ses successeurs (cf. *Journal asiatique*, 1857). Voyez aussi, sur les ruines de Kharraqin ou, selon Rousseau (*Itinéraire d'un voyage en Perse*), Kharkin, le Voyage de Buckingham, p. 33, et les Mines de l'Orient, t. III, p. 91.

baïdjân; la forme primitive était *dihi Khirdjân,* le village de *Khirdjân,* trésorier d'un ancien roi de Perse. (Voyez le mot ده خيرجان.)

خَرَق *Kharaq* (en persan خره *Khareh*).

Bourg important du territoire de Merw, fertile et bien cultivé. Le nom d'origine est *Kharaqi*[1], et plusieurs savants l'ont porté; tels sont : Abou Bekr Mohammed ben Ahmed, docteur et métaphysicien expérimenté; il étudia longtemps à Niçabour avec Ahmed ben Khalef de Schiraz, et mourut après l'an 530. (Extrait d'Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*) — Zoheïr ben Mohammed Abou'l-Mounzer Temimi el-Khoraçâni, originaire d'Herat ou de Merw; il résida en Syrie et à la Mecque, et forma de nombreux élèves.

خَرْق *Kharq.*

Bourg dépendant de Niçabour.

خَرْكُن *Kherkoun.*

Bourg de la province de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Hamouyeh en-Niçabouri. (Extrait du livre d'Abou Sa'd.)

خرگوش *Khergousch* (c'est-à-dire *lièvre*).

Faubourg de Niçabour, illustré par la naissance d'Abou Sa'd 'Abd el-Melik ben Abi 'Othman Mohammed ben Ibrahim, docteur et prédicateur schaféïte: il s'est fait un nom glorieux autant par sa bienfaisance et ses bonnes œuvres que par sa science. Il parcourut l'Iraq, le Hedjaz et l'Égypte, et se distingua parmi ses contemporains les plus doctes. Il écrivit plusieurs ouvrages utiles sur la loi religieuse, les preuves de la prophétie, la Vie des saints et des dévots, etc. Après un long séjour à la Mecque, il retourna à Niçabour et consacra sa vie et sa fortune à secourir les pauvres et les étrangers; il construisit

[1] M. Ernest Renan a fait observer avec raison que tous les mots empruntés par les langues sémitiques aux anciens idiomes de la Perse ont conservé la lettre *k* ou *q*, remplacée par la lettre ه dans le persan moderne. (*Journ. asiat.* février-mars 1856.) La forme *Kharaq*, substituée par les géographes arabes à la prononciation locale *Khareh*, est, sans aucun doute, la conséquence de cette loi générale. On trouvera un exemple analogue ci-dessus, p. 57, et dans l'ethnique de plusieurs localités voisines des deux Merw. (Voyez aussi un mémoire de M. Jos. Müller, *Journal asiatique,* avril 1839, et M. Haug, *Ueber die Pehlewi-Sprache*, etc. p. 11.)

un hôpital qu'il enrichit par de nombreuses dotations. Il mourut à Niçabour en 406, et fut enterré à Khergousch. Abou Sa'd ignore si ce faubourg doit son nom à cette circonstance, ou si 'Abd el-Melik avait reçu du lieu de sa naissance le surnom de *Khergouschi*.

خرّماباذ *Khorrem-Âbâd.*

1° Bourg du pays de Balkh; patrie d'Abou'l-Leis Nasr ben Seyar, le docteur; il voyagea et répandit son enseignement en Égypte. — 2° Bourg près de Rey, d'où est originaire Abou Hafs 'Omar ben Huçeïn, prédicateur de la mosquée des *Compagnons de la tradition*, à Rey, né vers 442[1].

خُرماروذ *Khormaroud.*

Nom d'une colline escarpée et d'une rivière sur la route qui mène de Bostham à Djordjân; j'y ai passé.

خُرمُق *Khormouq.*

Nom d'une localité dans le Fars.

خُرّم *Khorrem.*

Ce mot signifie en persan *la joie*[2]. C'est un district qui dépend d'Ardebil. Nasr pense que la secte des *Khorremites*, ou du moins son chef, Bâbek el-Khorremi, tirent leur nom de cet endroit. D'autres l'expliquent par le mot خرمدينة (*sic*), qui s'applique aux hommes voluptueux et adonnés à leurs passions.

خرمه *Khormeh.*

Bourgade du Fars près d'Isthakhr[3]. (Nasr.)

خَرّن *Kharren* ou *Kharen*, sans *teschdid.*

Bourg près d'Hamadân; patrie d'Abou Ishaq Ibrahim ben Mahmoud el-

[1] *Khorrem-Âbâd* est aussi le nom du chef-lieu actuel du canton de Louri Koutchek, et c'est, d'après le *Zinet*, la place la mieux fortifiée de ces montagnes. (Voyez *Description of the prov. of Khuzistan*, by A. H. Layard, *Journal of the geogr. Society of London*, t. XVI.)

[2] Cette définition est inexacte; *Khorrem* est un adjectif qui signifie joyeux, et par dérivation, heureux, de bon augure.

[3] Selon Moustôfi, Khormeh est une petite ville fortifiée du Fars; son territoire produit du blé et d'excellents fruits. (Nouzhet.)

Kharreni; il était du nombre des auditeurs du Livre des quarante, que Selefi expliquait à Waçith, l'an 587.

خرو الجبل *Kharou-la-Montagne.*

Grosse bourgade entre Khaberân et Thous; patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben Mohammed, surnommé *el-Hakemi, el-Kharawi, el-Djebeli* (الخروى الجبلى), scheikh pieux, docteur et prédicateur dans cette localité, né en 451, mort en 532.

خَروَرنج *Kharwarendj.*

Bourg du canton de Khoulm, province de Balkh, d'après es-Sem'ani. Parmi les docteurs qui en sont originaires, on cite : Abou Dja'far Mohammed ben el-Wareth, mort au mois de rebi' oul-akher 297.

خَرون *Kharoun.*

1° Bourgade du Khoraçân où est mort Mohalleb. — 2° Bourgade près de Darabdjerd, célèbre par une bataille entre les musulmans et les Kharedjites ou hérétiques.

خُريبة *Khoraïbeh.*

Ancienne ville d'origine persane, non loin de Basrah; c'est dans les environs que fut livrée la célèbre bataille *du chameau.*

خُزار *Khozar.*

Localité près de *Wakhch* (وخش), province de Balkh. Youçef donne aussi ce nom à un lieu voisin de Neçef, dans la Transoxiane. Plusieurs savants sont surnommés *Khozari,* entre autres Abou Haroun Mouça ben Dja'far, qui recueillit la tradition dans l'Iraq et le Hedjaz.

خزر *Khazar* ou *Khozar*[1].

Pays situé derrière Bab el-Abwab (Derbend) et habité par un peuple de race turque; le chef-lieu est Itil. C'est aussi le nom d'un fleuve de ce pays (le

[1] Cet article n'est que la traduction du passage correspondant dans le *Méraçid.* Les développements contenus dans le *Mo'djem* sont empruntés au chapitre IX de Maç'oudi, et c'est ce qui m'a empêché de les reproduire ici. Je me borne à renvoyer le lecteur

Volga), qu'ils appellent *Bahri* (بحرى). La ville d'Itil est partagée, par ce fleuve, en deux quartiers : l'un à l'ouest, c'est le plus grand et la résidence de leur roi ; l'autre, à l'est. Les Khazars sont musulmans ou chrétiens ; il y a aussi parmi eux quelques idolâtres, mais en petit nombre : par leur idiome, comme par leurs traits, ils diffèrent des Turcs. Ils se divisent en deux grandes tribus : les *Kara-Khazars*, dont le teint est très-brun et tirant sur le noir. Les Khazars de l'autre tribu sont blancs et bien faits. Quant aux idolâtres, ils vendent leurs enfants et ne vivent que de vols. On exporte de cette contrée une quantité considérable de grains.

خَست *Khast*.

Bourgade du Fars, voisine de la mer.

خُسرآباد *Khosr-Âbâd*.

Bourg situé à 2 farsakhs de Merw.

خُسراهاباد *Khosrahâbâd*.

Bourg connu dans le pays de Rey ; il a l'importance d'une ville.

خُسروجِرد *Khosrewdjird* (pour خسروكَرد).

C'est-à-dire *la province de Khosrew*. Cette ville a été le chef-lieu du Beïhaq[1] dans la province de Niçabour ; elle est entre cette ville et Qoumès. Le chef-lieu actuel est *Sebzewâr* (سبزوار). *El-'Amrani* dit que Khosrewdjird dépend du territoire d'Esferaïn. Plusieurs savants en sont originaires, et ils portent généralement le surnom de *Beïhaqi*. Tels sont : l'imam Abou Bekr Ahmed ben Huçeïn, qadhi de cette ville ; — Abou Suleïman Daoud ben Huçeïn ; — Abou Youçef Ya'qoub ben Ahmed el-Azheri, né l'an 200, mort en 263 ou 266.

au tome Iᵉʳ des Prairies d'or, publié par la Société asiatique. Voyez, en outre, le mémoire de Klaproth (*Journal asiatique*, t. III), les Recherches de M. Vivien de Saint-Martin sur les populations primitives, p. 145, et Fraehn, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. VIII, p. 583.

[1] C'est sans doute par erreur que Soyouthi place Khosrewdjird dans le voisinage de Beïhaq (*Lobb el-Lobab*, édit. Veth, p. 98). Le nom de cette ville est donné d'une façon incorrecte dans la traduction d'Edrisi par A. Jaubert, t. II, p. 182 et 184. Les historiens orientaux parlent de la citadelle de Khosrewdjird comme d'une place très-fortifiée dont l'origine remonterait à Keïkhosrew. (Voyez dans le Journal asiatique, 1846, *Recherches sur trois princes de Nichabour*, par M. Defrémery.)

خُسرو شاه *Khosrew-Schah*[1].

1° Bourg à 2 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Sa'd Mohammed ben Ahmed. Ce scheikh fut l'élève d'Abou Modhaffer es-Sem'ani, et naquit au mois de moharrem 472. (Abou Sa'd, *Vie des scheikhs.*) — 2° Petite ville[2] à 6 farsakhs de Tebriz; elle est assez riche et possède un bazar.

خُشاب *Khosch-âb.*

1° C'est-à-dire l'*eau douce*. Bourg près de Rey; patrie de Haddjadj ben Hamzah el-'Adjeli er-Razi. — 2° Canton du Kermân.

خُشاوِره *Khoschawireh.*

Faubourg de Niçabour. Ibrahim ben Isma'il, le lecteur, *el-Khoschawiri*, a été surnommé ainsi parce qu'il habitait à l'extrémité de ce quartier; on le nomme aussi le *petit Ibrahim* (ابراهيمك). Il mourut accablé d'infirmités et de vieillesse dans le mois de rebi' oul-akher, l'an 338. (Abou Sa'd.)

خِشت *Khischt.*

Petite ville dans les montagnes du Fars, climat chaud; elle ne produit que des dattes; ses habitants n'ont de goût que pour la guerre et le pillage. Dans le voisinage est Komaredj ou Komardjân. (*Nouzhet.*)

خُشّ *Khosch.*

On écrit aussi *Khousch* (خوش). Bourg du canton d'Esferaïn, province de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Açed en-Niçabouri, traditionniste accrédité. Nasr place Khosch dans l'Azerbaïdjân.

خُشكرود *Khoschk-roud.*

C'est-à-dire *la rivière desséchée*, localité près de Ghaznah.

[1] Plusieurs districts de l'Iraq arabe ont reçu la même dénomination; tels sont: Khosrew-Schah-Firouz, dans la province d'Houlwân; Khosrew-Schah-Qobad et Khosrew-Schah-Hormouz, dans la partie orientale du Sewad de l'Iraq. (Voyez le *Méraçid* à ce mot.)

[2] La vallée de Khosrew-Schah est placée par les auteurs persans au même rang que le Scha'b-Bewân et le Soghd de Samarcande, à cause de sa beauté et de sa splendide végétation. (Voyez aussi Abou'l-Féda, p. 387, texte; et le mémoire du Col. Rawlinson, *Journal of the geographical Society*, t. X, p. 3.)

خُشْك *Khoschk.*

1° Nom d'une des portes d'Herat nommée aussi *Deri-Khoschk* (در خشك), porte sèche. Le premier musulman qui y entra à l'époque de la conquête fut un soldat nommé 'Atha ben Saïb, de la tribu des Benou-Leis; il reçut, dès lors, le sobriquet d'*'Atha el-Khoschki*. La nature du lieu ne justifie pas cette dénomination, car plusieurs cours d'eau passent précisément à côté de cette porte. — 2° Ville de la province de Kaboul, près du Thokharistân; mais je ne l'affirme pas.

خشينان *Khaschinân* ou خُوشينان *Khouschinân.*

Quartier d'Ispahân où est né Abou Yahia Ghaleb ben Farqad.

خطّ *Khatth.*

Bourg situé dans une île du golfe Persique voisine de Biameh; on y fabrique les lances nommées *Khatthi*. (Extrait du *Kitab Tahqiq.*)

خُفتيان *Khouftiân.*

Place forte du Kurdistân sur les bords du Zab; quelques villages en dépendent. (*Nouzhet.*)

خُلّار *Khoullar.*

Localité du Fars, renommée pour son miel[1].

خَلْج *Kheldj.*

Lieu voisin de Ghaznah sur le territoire du Zaboulistân.

خَلخال *Khelkhal*[2].

Ville et district voisin de l'Azerbaïdjân. Elle est située au milieu des montagnes et enclavée entre deux collines élevées; presque tous ses bourgs et ses

[1] D'après le *Nouzhet*, c'est de ce bourg qu'on extrait toutes les pierres à meule du Fars; cependant l'eau lui manque, et il est obligé de s'approvisionner de farine dans le voisinage.

[2] Khelkhal, ville de moyenne grandeur, est le chef-lieu de ce district, qui renferme cent bourgades. L'ancien chef-lieu était Firouz-Âbâd, situé sur le mont Kewsek et résidence de la tribu des Kadjars. Cette ville, tombant en ruines, fut remplacée par Khelkhal, qui est maintenant presque aban-

champs sont sur la pente de hautes montagnes. Elle est à sept jours de Qazwin, et à deux jours d'Ardebil. Son territoire renferme plusieurs forteresses. J'ai traversé ce pays lorsque je fuyais devant les Tartares, qui avaient envahi le Khoraçân, l'an 617.

خُلم *Khoulm.*

Ville de la province de Balkh, dont elle n'est éloignée que de 10 farsakhs. Elle est habitée exclusivement par des Arabes descendants des Benou-Açed, des Benou-Temim et des Benou-Qaïs, qui s'y établirent au moment de la conquête. Cette ville est petite, mais elle est environnée de bourgs, de villages et de hameaux; son territoire est bien cultivé. Pendant l'été, le vent y souffle avec violence jour et nuit. En sont originaires : Abou'l-'Oudja Sa'd surnommé *Sa'ïdân;* — 'Othman ben Mohammed el-Khalili, docteur en renom; il fut prédicateur et scheikh oul-islam à Balkh, où il donna le diplôme de licence à Abou Sa'd, l'an 529.

خُمايجان *Khomaïdjân*[1].

Bourg voisin de Kazeroun, province du Fars; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Haçan, docteur.

خُمران *Khomrân.*

Territoire qui fait partie du Khoraçân; il en est souvent fait mention, dans l'Histoire de la conquête, avec Niçabour, Thous, Abiwerd et Neça. Ce petit pays a été pris par 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz dans son expédition contre Serakhs, l'an 31 de l'hégire. Certains auteurs disent, au contraire, qu'il a été soumis par capitulation.

donnée. Dans une vallée située à l'orient de la ville est une fontaine qui donne de la glace pendant l'été; on voit aussi, du côté de Neça, une source dont l'eau est assez chaude pour durcir les œufs. C'est d'un rocher escarpé, situé à 2 farsakhs de Khelkhal, que sort la rivière qui alimente le pays et fertilise le sol. Les pâturages de Khelkhal sont si beaux que le lait, dit-on, se coupe au couteau comme du fromage. (Extrait du *Zinet el-Medjalis.*) Sont originaires de cette ville : Scheikh Ahmed Fenayi, soufi et docteur, mort en 975; son frère Mevla Fadhl, cité pour sa dévotion; Mevla Melik Sa'ïd, qui a laissé quelques poésies estimées. (*Tezkereh* persans.)

[1] C'est la même localité que Mustôfi nomme *Komardjân* (كمارجان); elle est située, dit-il, dans un endroit chaud et malsain; on y recueille du blé et des dattes; ses habitants pillent les caravanes.

خماق آباد *Khoumaq-Âbâd* (ou حباق آباد *Khoubaq-Âbâd*).

Bourg du pays de Merw, voisin d'Haſs-Âbâd. Le scheikh Ishaq ben Ibrahim en est originaire.

خَمقُرَى *Khamqoura.*

Ce mot est l'abréviation de خمس قُرى, les cinq villages (voyez بنج ديه), dans le Khoraçân. Le surnom de *Khamqouri* est donné à Abou'l-Mehaçin 'Abd Allah ben Sa'id, docteur distingué, mort en 545. (Extrait d'Abou Sa'd.)

خملیخ *Khamlikh.*

Ville du pays des Khazars.

خَنّاب *Khannab.*

Canton du Kermân, renfermant plusieurs bourgs et villages.

خُنْداذ *Khoundad.*

Bourg entre Hamadân et Nehawend.

خنذَرود *Khandaroud.*

Localité du Fars.

خَنذَق *Khandaq* (le fossé).

1° Nom d'un vaste quartier de la ville de Djordjân. Abou Temim Kamil ben Ibrahim en est originaire. — 2° Un bourg voisin du Kaire porte aussi ce nom.

خُنْليق *Khounliq.*

Ville de la province de Derbend; patrie de Hekim ben Ibrahim el-Lakzi ed-Derbendi, jurisconsulte schaféite, qui enseigna à Bokhara; il mourut en scha'ban 538.

خُنَيْفغان *Khounaifaghân.*

Canton de la province du Fars[1].

[1] « Ce bourg, dit Moustôfi, est sur le chemin de Firouz-Âbâd, dans un pays montueux et infesté de voleurs; il produit du coton et du blé. »

خُوار *Khowar.*

1° Grande ville[1] de la province de Rey, entre celle-ci et Simnân, sur le chemin que suivent les caravanes du Khoraçân. Elle est à 20 farsakhs de Rey. Je l'ai vue l'an 613, au mois de schawal; elle était presque ruinée. Abou Yahia Zakaria ben Maç'oud el-Aschqar, *el-Khowari,* en est originaire. — 2° Bourg du Beïhaq, province de Niçabour, où sont nés plusieurs savants, entre autres, Abou Mohammed 'Abd el-Djebbar ben Mohammed el-Beïhaqi, imam célèbre de la grande mosquée de Niçabour, mort le 19 de scha'ban 536. Son frère Abou 'Ali s'est fait aussi un nom comme docteur. — 3° Bourg du Fars, près duquel s'élève une forteresse. (*Nouzhet.*)

خُواش *Khowasch.*

Les habitants prononcent *Khasch* (خاش). 1° Ville du Sedjestân, à la gauche de celui qui se dirige sur Touster[2], à une journée de marche de Sedjestân. Elle est arrosée par des cours d'eau et des canaux, et couverte d'arbres, surtout de palmiers. — 2° Ville de la province de Kaboul, d'après Ibn el-Faqih.

خواشت *Khowascht* (ou *Khawascht*).

Bourg près de Balkh. Abou Bekr Ahmed ben Mohammed, docteur de Balkh, en est originaire.

خَواف *Khawaf*[3].

District important de la province de Niçabour (Khoraçân). Il s'étend, d'un côté, jusqu'à Bouschendj (province d'Herat), et de l'autre jusqu'à Bouzen. Il

[1] A l'époque où fut rédigé le *Nouzhet,* ce n'était plus qu'une petite ville sans importance, qui produisait du blé et du coton; elle a donné naissance à quelques poëtes : l'Imam 'Ala ed-din; — Fadhl allah, surnommé le roi du langage (*Melik el-Kelam*). contemporain de Takasch, roi du Kharezm. et Abou'l Mefakhir, qui vivait sous le règne de Maç'oud le Seldjouqide.

[2] Il faut lire, je crois, *Bost* au lieu de *Touster.*

[3] Les géographes persans font du district de Khaf une dépendance de la province de Niçabour; il comprend plusieurs localités importantes, comme Zarch, Zevzen. Sendjân ou Seravend, d'où est sortie la dynastie des Mozafferiens, etc. Il produit d'excellents fruits, de la soie et de la garance. Ses habitants, qui sont de la secte d'Abou Hanifah, se distinguent par leur piété, leur douceur et leur hospitalité. (*Nouzhet.*) Parmi les célébrités qui en sont originaires, on cite encore : Rokn ed-din Mahmoud, surnommé *Schahi-Sendjân*, soufi très-vénéré qui a laissé

renferme deux cents bourgs et plusieurs villes, telles que *Sendjân* (سنجان), *Seravend* (سراوند) et *Kherdjird* (خرجرد). Il a vu naître plusieurs littérateurs : Abou'l-Moudhaffer Ahmed ben Mohammed, docteur schafeïte, élève de l'imam Abou'l-Me'ali Djoueïni : ce fut le plus fort logicien de son temps, et son habileté dans la controverse faisait l'admiration du célèbre Djoueïni. Dans les dernières années de sa vie il fut qadhi de la ville et de l'arrondissement de Thous. Il perdit cette place par suite de la jalousie qu'inspirait son mérite; il mourut et fut enterré à Thous l'an 500; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Qaçem, poëte et traditionniste, etc. (Extrait du *Kitab el-'Aïn*.)

خُوايَد *Khouvaïeh.*

Localité à 8 farsakhs de Rey. (Extrait de Zamakhscheri.)

خُوبذان *Khoubdân.*

Lieu situé entre Erradjân et Noubendjân (province du Fars). On y voit un pont très-élevé, et d'un travail remarquable. (Nasr.)

خُوجان *Khoudjân.*

Chef-lieu du canton d'Oustouwa, province de Niçabour. Les habitants le nomment *Khouschân* (خوشان). Plusieurs savants y sont nés; le plus remarquable, parmi les modernes, est Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed, frère de l'émir Sa'id. Ce rejeton d'une famille qui s'est illustrée dans les sciences est né en 465; il fut qadhi dans son pays natal, et mourut dans le village de *Nadik* (نادك), aux environs d'Oustouwa, au mois de schawal 544, laissant après lui une mémoire à jamais digne de regrets.

خُوجّان *Khouddjân.*

(Prononciation vulgaire *Hoddjân.*) Bourg près de Merw. En sont originaires : quelques poésies; — Khadjeh Ghyas ed-din, dont le sobriquet est *Pir-Ahmed*; il fut pendant quarante ans le ministre absolu de Schah-Rokh Mirza, et mourut sous le règne de sulthan Baber. Son fils Medjd ed-din Mohammed exerça les mêmes fonctions sous le sulthan Huçein Mirza; — Mevla Medjd ed-din, auteur du Jardin de l'éternité (*Rauzet el-Khould*), composé sur le plan du Gulistân; — Mevla Mozaffer, soufi contemporain du roi Ghyas ed-din Kurt; il était poëte et avait composé un divan qu'il détruisit avant de mourir, en disant que la postérité n'en comprendrait pas le mérite. (Extrait du *Mobarek-Schahi* de Mou'in ed-din.)

Abou'l-Hareth Açed ben Mohammed, savant auteur et agent du pouvoir; — Mohammed ben 'Ali Abou'l-Fadhl esch-Scheikhi, frère d'el-Mouqri 'Atiq el-Ekber, traditionniste en renom, né au mois de scha'ban 469, mort en 538.

خُور *Khour*[1].

1° Bourg du pays de Balkh; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd Allah, mort en 305. — 2° *Khour-Sefleq* (خور سفلق), bourg près d'Asterâbâd, d'après Abou Sa'd; patrie de Mohammed ben Mohammed *el-Khour-Sefleqi* el-Asterâbâdi.

Le mot *Khour*, cité dans certains *hadis*, doit s'entendre de tout le Fars.

خُورزَن *Khourzen*[2].

Montagne près des portes d'Hamadân. C'est là que se trouve le قطع الاسد ou *Ruines du lion*, que les habitants considèrent comme un talisman qui les protége contre toutes les calamités. (Voyez *Hamadân*.)

خَوَرنَق *Khawarnaq*.

(Ce mot est la forme arabe donnée au mot persan خُورَنگاه, *le lieu où l'on boit*.) Bourg à un demi-farsakh de Balkh. En est originaire Abou'l-Fath Mohammed ben 'Abd Allah *el-Besthami el-Khawarnaqi*, frère d''Omar *el-Besthami*. C'est un traditionniste renommé; il est né à la fin de ramadhan 468, à Balkh, et mort à Khawarnaq, le 17 de ramadhan 551. Ce bourg est quelquefois nommé *Khabenk* (خبنك).

خُوزان *Khouzân*.

1° Bourg du territoire d'Herat. — 2° Bourg très-florissant du canton du *Bendj-dih* (Khoraçân). — 3° Bourg près d'Ispahân, selon el-Hazmi. Le poëte moderne Ahmed ben Mohammed el-Khouzâni en est originaire; il est l'auteur de ce distique connu (mètre *kamil*) :

[1] On donne le nom de *Khour* (خور), chez les Arabes du littoral, à tout canal ou bras de mer qui s'avance dans l'intérieur des terres. (*Khour* est l'altération de la forme primitive *hawr*, هور havre?) Ce terme précède le nom de plusieurs villes situées sur la mer du Fars, comme Khour es-Sif, au-dessous de Siraf, et port d'approvisionnement pour les navires de l'Inde, Khour Djennabeh, Khour Fokkân, etc. (Voyez plus bas, p. 218, en note.)

[2] Dans le *Méraçid* on lit : خوررة.

خذ في الشباب من الهوى بنصيبٍ   انّ المشيبَ اليه غير حبيبِ
وَدَعْ آعْتِذَارك بالخضاب وعاره   فالشيب أحسنُ من سواد خضيبِ

Prends, pendant que tu es jeune, ta part des plaisirs de ce monde; car ils ne se concilient pas avec la vieillesse. || Et, devenu vieux, ne dissimule pas ton âge à l'aide d'une honteuse teinture; des cheveux blancs parent mieux un vieillard que ce noir emprunté.

On lit dans le *Takhbir* : « Mohammed ben 'Ali Abou Schahmah, le soufi, *el-Khouzâni*, fut un scheikh de Merw, pieux et instruit; il naquit vers l'an 470 et mourut en 532 ou 533. »

خُوز *Khouz*.

1° C'est le pays nommé ordinairement *Khouzistân*. (Voyez ci-après.) *Khouz* est également le nom des habitants de ce pays, d'où l'on a formé le surnom de *Khouzi*, pour ceux qui en sont originaires, comme Suleiman ben *el-Khouzi*; — 'Omar ben Sa'id *el-Khouzi*, et plusieurs autres. — Nous avons déjà cité, au mot *El-Ahwaz* (voyez الاهواز), l'opinion d'Ibn el-Faqih sur le mot *Khouz* ou *Houz*. — D'autres étymologies ont été encore proposées; el-Asma'yi, par exemple, prétend que ce nom vient du mot persan خوه (pour خوك), qui signifie *porc*, et que les Arabes ont ensuite ajouté un ز, comme dans les mots *Razi*, *Merwazi*, etc. D'autres enfin prétendent que *Khouzi* est pour *Zi-Khouh* (زى خوه), c'est-à-dire, qui a la forme du porc. Cette opinion vaut la précédente. Il faut reconnaître cependant que la laideur et le caractère des habitants du Khouzistân pourraient donner raison à cette étymologie. On raconte qu'un ancien roi de Perse écrivit à un de ses agents de lui envoyer la chose la plus mauvaise du monde sur la plus vile des bêtes avec le pire des hommes, et que celui-ci lui envoya une tête de poisson salé sur un âne conduit par un homme du Khouzistân. Abou Khaireh attribue à 'Ali la sentence suivante : « Il n'y a pas sur la terre une race inférieure à celle du Khouzistân. Un homme beau y est introuvable. » — 2° Un quartier d'Ispahân porte le nom de *Khouziân*, parce que des familles du Khouzistân s'y sont établies. De ce quartier sont originaires : Abou'l-'Abbas Ahmed ben Haçan *el-Khouzi*, connu sous le sobriquet d'*Ibn Nedjoukeh* (ابن نجوكه), mort en 517 ou 518; — Ahmed ben Mohammed Abou Nasr el-Emin, qui habitait ce quartier, a été surnommé *el-Khouzi*; il est mort le 13 schawal 531.

خُوزستان *Khouzistân* [1].

Nous avons expliqué le sens des mots *Khouz* et *Asitân*. Un poëte a dit, en critiquant les habitants de ce pays (mètre *hedjez*) :

بخوزستانَ أقوامٌ عطاياهُم مواعيدُ
دنانيرهُم بيضٌ وأعراضهم سُودُ

Il y a dans le Khouzistân une race d'hommes dont les cadeaux consistent en promesses. || Leur monnaie est représentée par des œufs (jeu de mots sur بيض, qui signifie aussi *blanc*) et leur corps est noir.

Voici les renseignements que donne Abou Zeïd [2] : « Le Khouzistân ne renferme que peu de montagnes ou de plaines sablonneuses, et seulement du côté de Touster, de Djoundi-Sabour, et sur les limites d'Eïdedj et d'Ispahân. Le sol et le climat de cette contrée ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'Iraq. L'eau y est douce et abondante; les rivières y sont si nombreuses, que je ne connais pas une seule localité où les habitants boivent l'eau des citernes. Quant à la nature du sol, elle varie selon la latitude. Toute la partie qui s'étend du Tigre vers le nord est fertile et productive; tout ce qui est rapproché de ce fleuve est dans les mêmes conditions de fécondité ou de stérilité que le sol de Basrah. Nulle part on ne trouve de la glace ou de la neige; mais le palmier abonde dans toute la contrée. L'air y est malsain, les maladies fréquentes, surtout pour les étrangers qui parcourent le pays. Outre les dattes, qui sont le plus riche produit du sol, le Khouzistân fournit aussi du froment, de l'orge et du riz, dont les habitants du pays font du pain; c'est leur principale nourriture, comme celle

[1] J'ai déjà fait remarquer que, par suite de la négligence des copistes, ce nom est fréquemment écrit *Khouristân*. (Voyez ci-dessus, p. 57, note 2, et le *Méraçid*, éd. Juynboll, p. 374 du texte arabe.)

[2] J'engage le lecteur à comparer cette description, empruntée à un auteur inédit en Europe, avec les renseignements très-curieux fournis par Isthakhri (*Lib. climat.* p. 52 et suiv.). Les meilleures relations modernes sur le Khouzistân sont dues à H. Layard, *Journ. of the geogr. Soc. of London*, t. XVI; à Sir J. M. Kinneir, *Geogr. mem. of the Persian Empire;* au baron de Bode, *Travels into Luristân*, t. II. On peut consulter aussi le Voyage d'Otter (t. II, ch. v), qui a résumé, dans ses notes, le texte du *Djihan-Numa;* — les recherches d'Ainsworth sur l'Assyrie, etc. p. 198 et *passim;* — le Mémoire du lieutenant Selby, sur le *Caroun*, t. XIV du même recueil, et enfin, sur l'histoire et l'archéologie de la portion du Khouzistân nommée par les anciens *Characène*, les Recherches de Saint-Martin sur la Mésène, etc. Paris, 1838.

des habitants de Kousker, aux environs de Waçith. On trouve partout la canne à sucre, mais surtout à Monsriqân (مُسرقان)[1]. Toute la récolte des cannes est portée à 'Asker-Mokrem, à Touster et à Sous; car ces trois villes n'en recueillent que pour leur consommation journalière, mais pas assez pour la fabrication du sucre. On y trouve également le noyer et autres arbres particuliers aux pays froids. La langue vulgaire du pays est l'arabe et le persan; mais il y a aussi un idiome local, *la langue khouzienne*, qui n'a aucun rapport avec l'hébreu, le syriaque, l'arabe ou le persan. Les habitants sont d'un mauvais caractère, d'une avarice excessive, d'une humeur querelleuse et jalouse pour les sujets les plus futiles. Ils ont, en général, le teint cuivré, le corps maigre, la barbe rare, les cheveux touffus; l'embonpoint est chose inouïe chez eux; ils offrent, en un mot, le type des habitants des pays chauds. En religion, ils sont, pour la plupart, mo'tazelites; mais toutes les autres sectes y ont des partisans. — Une langue de terre s'avance dans la mer, et forme une sorte de baie, qu'on nomme *Khour*[2], où les navires viennent s'abriter. Tous les fleuves de ce pays, après s'être réunis à Hisn-Mehdi (voyez ce mot), viennent se jeter dans la mer de ce côté. Près de son embouchure, le fleuve ressent l'action du flux et du reflux, et il s'élargit tellement qu'on perd de vue ses deux rives. — On dit que le roi Sabour Zou'l-Aktaf, après avoir conquis l'el-Djezireh, Amed et d'autres pays appartenant aux Grecs, transporta ses prisonniers dans le Khouzistân; ils s'y établirent et s'y multiplièrent. C'est depuis cette époque reculée qu'on fabrique le brocart, et d'autres étoffes de prix, dans la ville de Touster; à Sous, des vêtements de bourre de soie ou de filoselle; des voiles et des tapis à Bacinna, à Menouth et dans d'autres villes.

خُوّسْت *Khawst.*

On écrit aussi *Khast* (خَست). Bourgade du district d'*Enderabeh*, dans le Thokharistân, province de Balkh. Elle est le chef-lieu d'un petit pays fertile

[1] Ce passage semble justifier l'opinion de Mostôfi, qui cite une ville de ce nom sur la rivière ou le canal de Monsriqân (Ms. persan 127, folio 200 r°). Cependant ni Yaqout, au mot Masroukân, ni, en général, les géographes arabes ne font mention de cette localité.

[2] D'après el-Birouni, cité par M. Reinaud, *Fragments relatifs à l'Inde*, p. 119, ce mot désigne à la fois un fleuve et son embouchure. On le trouve souvent sous la forme خور *hawr*, qui offre une grande analogie avec notre mot *havre*, considéré pourtant comme tiré de l'allemand *hafen*.

et boisé. En est originaire Abou 'Ali Haçan ben Abi 'Ali *el-Khawsti.* Ce traditionniste résida à Samarcande, et mourut en 518.

خُوش *Khousch.*

Bourg du canton d'Esferaïn; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Açed en-Niçabouri, *el-Khouschi.*

خوشان *Khouschân.*

Bourg du Kurdistân, fertile et bien arrosé; il produit du blé et des fruits. (*Nouzhet.*)

خُوط *Khouth* ou *Qouth* (قوط).

Bourg près de Balkh.

خُومين *Khoumin.*

Bourg près de Rey; patrie d'Abou Thaïeb 'Abd el Baqi ben Ahmed er-Razi, docteur accrédité.

خُونا *Khouna.*

Son nom officiel est *Khounedj* (خُونَج)[1]. Ville de l'Azerbaïdjân, entre Meraghah et Zendjân, sur le chemin de Rey, à l'extrémité de la province d'Azerbaïdjân. Les habitants n'aiment pas à lui donner le nom de *Khouna,* à cause de sa ressemblance avec un mot trivial (peut-être كون, *podex*), et ils la nomment maintenant كاغذ كُنان, ou *la fabrique de papier.*

J'ai vu cette ville : elle est petite et à moitié ruinée; mais elle a un beau bazar. Elle est à deux jours de Zendjân.

[1] «Cette ville, dit Mustôfi, fut ainsi nommée par l'émir Menschour Zendjâni, aïeul maternel de Schervin; mais elle reçut ensuite le nom de *Kiaghaz-Kounân,* à cause de l'excellente qualité du papier qu'on y fabriquait. Cette ville, assez importante autrefois, est réduite aux proportions d'un bourg : ses habitants sont schaféïtes. Le climat est froid; le sol, arrosé par des sources qui sortent des montagnes voisines et vont grossir le Sefid-roud, produit du blé. Il est habité par des Moghols qui le cultivent; c'est ce qui lui a valu le nom de *Mogholyeh.* On y récolte aussi du coton et des fruits. Ce canton comprend encore soixante et dix villages, dont les principaux sont : Herouqân et Diz-Âbâd; il paye au fisc 25,000 dinars.» (Ms. 139, fol. 590.)

خونج *Khounedj.*

(Voyez le mot précédent.)

خُونَجان *Khounedjân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Mohammed ben Abi Nasr, jeune docteur dont le mérite est déjà reconnu.

خُوى *Khoui* ou *Khoï* [1].

Ville de l'Azerbaïdjân, fortifiée et florissante; territoire fertile, surtout en arbres fruitiers. On y fabrique des étoffes connues sous le nom de *Khoudji* (الثّياب الخُوَيّة). Sont originaires de cette ville : Abou Mea'z 'Abdân, le médecin; — Youçef ben Thaher Abou Ya'qoub, littérateur connu; il passa une partie de sa vie à Thous, où il fut intendant du qadhi, et se fit estimer dans ces fonctions. Ses vers et sa prose ne manquent pas de mérite; on lui doit, entre autres compositions, un *Guide contre les erreurs d'intonation et de lecture dans la récitation du Koran.* Abou Sa'd pense qu'il périt lors de l'invasion de Thous par les Ghozzes, l'an 549, ou un peu avant cet événement; — Abou Bekr Mohammed ben Yahia ben Moslem, etc.

خياذان *Khiadân.*

Ibn Mendeh mentionne, dans sa chronique, Abou Bekr Mohammed ben 'Ali el-Khiadâni, et ajoute que ce bourg dépend d'el-Medineh; je crois qu'il faut entendre par là la cité ou *Schehristân* d'Ispahân.

خِيارَج *Khiaredj.*

Bourg près de Qazwin, d'où est originaire Iskender ben Hadji Abou'l-Mo-

[1] Khoï est une ville de moyenne grandeur. La circonférence de son mur est de 6,500 pas; le climat est assez chaud, le territoire est arrosé par un cours d'eau qui sort des montagnes de Selmas et se jette dans l'Araxe; la ville est entourée de jardins qui produisent, entre autres fruits, des figues et une qualité de poires nommées *peyghemberi*, qui, par leur grosseur et leur saveur, l'emportent sur toutes les autres espèces. Les habitants ont le teint blanc et offrent beaucoup d'analogie avec les peuples du Khata; c'est ce qui a fait nommer Khoï *le Turkestan de la Perse.* Quatre-vingts villages en dépendent, dont les principaux sont : Khoïs et Del-Âbâd (?). Le fisc prélève sur ce canton 53,200 dinars. (*Nouzhet.*)

haçin, qui enseignait la tradition à Ispahân, un peu avant l'époque d'Abou Zakaria ibn Mendeh.

خياو *Khiav.*

Bourg situé au sud-ouest du mont Silân (Azerbaïdjân). L'air y est brûlant, parce que le voisinage de cette montagne empêche le vent du nord d'y pénétrer. Les sources du Silân arrosent ses jardins et ses champs, qui donnent de belles moissons. Presque tous les habitants sont cordonniers ou tailleurs; revenu 2,000 dinars. (*Nouzhet.*)

خِيت *Khit* ou *Khith* (خِيط).

Bourg aux environs de Balkh.

خَيْسار *Khaïçar.*

D'après ce que m'a dit un homme de cette contrée, c'est une ville de la frontière, entre Ghaznah et Herat.

خَيْل *Khaïl.*

Petite ville et canton entre Rey et Qazwin, à 10 farsakhs de cette dernière. Elle a une chaire et des bazars; son territoire renferme plusieurs bourgs.

خِين *Khin.*

Ville de la province de Thous; patrie du poëte Abou'l-Fadhl Modhaffer ben Mansour *el-Khini;* il résida d'abord à Samarcande, puis dans le Thabarestân, où il mourut. Il est mentionné dans l'Histoire de Samarcande d'Edrisi.

د

دارا *Dara.*

Bourg fortifié dans les montagnes du Thabarestân.

دارابِجرد *Darabdjerd.*

1° District du Fars, duquel sont originaires Abou'l-Haçan ben Mohammed, le prédicateur, et d'autres savants. — 2° Bourg du district d'Isthakhr; il ren-

ferme une mine de vif-argent. — 3° Localité près de Niçabour[1], d'où est originaire Abou'l-Haçan 'Ali ben Haçan. (Voyez دَرابجرد.)

دار زرّين *Dar-Zerrin* (maison dorée).

Bourgade du Sedjestân ou, selon er-Rohni, du Kermân.

داركان *Darekân*.

Bourg à un farsakh de Merw. Plusieurs savants en sont originaires, notamment Abou'l-Haçan 'Ali ben Ibrahim es-Selmi el-Merwazi, élève d'Abd el-Melik ben Mubarek; il enseigna la tradition à Baghdad, et mourut en 213.

دارَك *Darek*.

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou'l-Qaçem 'Abd el-'Aziz ben 'Abd Allah, un des plus célèbres jurisconsultes schaféites; il enseigna le droit à Baghdad, où il est mort l'an 375. Son père fut un des bons traditionnistes de son temps, à Ispahân.

دار المَرز *Dar el-Merz*.

Cette dénomination comprend la province de Djordjân, le Mazenderân, le Guilân, le Deilem, Roustemdar et les environs. (Extrait du *Takqiq*.)

دار مُرزين *Dar-Murzin*[2].

Canton de l'Azerbaïdjân qui renferme cent villages, dont les principaux sont Thoul et Djamghour; sa taxe est de 29,000 dinars. (*Nouzhet*.)

دار واشكيدان *Dar-Waschkidân*.

Bourg du pays d'Herat. On le nomme simplement aussi *Dar*, comme dans cet hémistiche :

يا قرية الدار هل لي فيك من دارِ

Ô bourg de *Dar*, as-tu pour moi une maison?

Le nom ethnique est *Dari*.

[1] Sem'ani, dans son Traité des origines, dit que c'est un faubourg situé dans la plaine, au-dessous de Niçabour, et qu'il doit son nom à une colonie d'habitants du Fars qui s'y établirent. (Ms. de Leyde, glose margin.)

[2] Dans le *Zinet el-Medjalis*, on lit « *Dar-Elbourz* (دار البرز) ».

داشلوا *Daschilwa.*

Bourg à 12 farsakhs de Rey. C'est là que fut tué, je crois, Tadj ed-Dôoleh Takasch, fils d'Alp Arslân, au mois de safer 488.

دامغان *Dameghân.*

Grande ville, sur le chemin de Rey à Niçabour; elle est le chef-lieu du district de Qoumès. «Dameghân, dit Mo'çer ben Mochlehl, est une ville grande et abondante en fruits. Le vent y souffle nuit et jour. On y voit une curieuse construction due à un roi de Perse[1], et destinée à la répartition des eaux. Les sources qui jaillissent d'une caverne située dans la montagne sont recueillies dans un réservoir, et se partagent ensuite entre cent vingt canaux, qui les portent à un nombre égal de villages, de sorte que chacun de ces villages reçoit la quantité d'eau qui lui est nécessaire, et ne peut s'approprier celle du voisin. Ce monument est un des plus beaux que j'aie vus dans le monde. Aux environs est un village nommé *le village des Portefaix* (قرية الحمّالين), où se trouve une source d'où jaillit le sang, et l'on ne peut s'y méprendre, car cette eau a toutes les propriétés du sang[2]. Quand on y plonge le mercure, il devient aussitôt sec et dur comme la pierre. Ce village est nommé aussi *Ghondjân* (غُنجان). Dameghân produit une excellente qualité de pommes de couleur rouge nommées *qoumesi,* et qu'on exporte dans l'Iraq. Aux environs sont des mines, des salines, du soufre, du cristal de roche et de l'or non mélangé. Cette ville est à deux jours de marche de Bestham.» — J'ai passé moi-même à Dameghân, en 613, me rendant dans le Khoraçân, et je n'ai rien vu de ce que signale cet auteur; mais il est vrai que je n'y ai pas séjourné. A une journée de la ville est la forteresse de Kird-Kouh (*Girdé-Kouh*), qui appartient aux Ismaeliens[3]. De l'intérieur de Dameghân on la voit très-distinctement au milieu des montagnes. — Parmi les savants originaires de cette ville, on cite[4] : Ibrahim ben

[1] Mustôfi nomme Houscheng, de la dynastie pichdadienne, comme le fondateur de cette ville, dont l'enceinte a 8,000 pas de circuit. (Ms. 139, fol. 685.)

[2] Il semble que les environs de Dameghân aient, plus que toute autre ville, le privilége du merveilleux; car les auteurs persans décrivent, avec une conviction parfaite, les phénomènes mystérieux qui se remarquent dans ces parages. Le fond de ces récits est, comme toujours, emprunté à l'auteur du *'Adjaïb el-Makhlouqat.*

[3] Voyez, sur cette forteresse, les savantes recherches d'Ét. Quatremère, *Hist. des Mongols,* p. 278, en note.

[4] Ahmed Razi mentionne un derviche

Ishaq; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali, docteur du rite hanefite, né à Dameghân, l'an 400; il étudia à Baghdad et y fut nommé grand juge; ses enfants exercèrent les mêmes fonctions.

داوَر *Dawer.*

Vulgairement زمين داوَر, c'est-à-dire, *pays de Dawer*[1]. Vaste territoire renfermant plusieurs villes et bourgades, voisin du pays de *Rokhedj* (رُخّج), de *Bost* (بُست), et du Ghour. — « Dawer, dit el-Isthakhri, est un riche pays sur la frontière du Ghour, du côté du Sedjestân; ses deux villes principales sont : *Tell* (تلّ) et *Der'oun* (درعون), situées toutes deux sur le fleuve *Hendmend* (هندمند)[2]. » — 'Abd er-Rahman ben Somrah ben Habib, après avoir conquis le Sedjestân, sous le règne d'Othman, entra dans le Dawer, par le chemin de Rokhedj. Il assiégea les habitants sur la montagne de Zour (زور), et, bien que les musulmans ne fussent que huit mille, ils forcèrent ceux-ci à se soumettre. 'Abd er-Rahman entra alors dans (la ville de) Zour. Ce nom était donné aussi à une idole d'or dont les yeux étaient deux rubis. Le général musulman les arracha, et les jetant au Merzubân, il lui dit : « Garde cet or et ces bijoux; j'ai voulu te prouver seulement que cette statue ne peut ni te protéger, ni te nuire. » — Sont originaires de ce pays : 'Abd Allah ben Mohammed ed-Daweri; — 'Abou'l-Me'ali Haçan ben 'Ali ed-Daweri, auteur du *Chemin des Dévots* (منهاج العابدين). Cet auteur, versé dans les sciences religieuses, était en même temps bon poëte. Son divan a été dérobé par je ne sais quel compilateur impie, et attribué à Abou Ahmed el-Ghazzali. Sous ce titre il s'est rapidement propagé; mais la meilleure preuve que ce titre est faux, c'est que, dans les œuvres complètes de Ghazzali, on ne trouve pas un seul vers; on lit, en outre, sur le manuscrit original, la date de 449. (Extrait de Selfi.)

دَباوند *Debawend* (Demavend).

On prononce aussi *Doubawend*, *Denbawend* et *Demawend*. C'est un canton de la province de Rey, entre cette ville et le Thabarestân; il renferme plusieurs

qui a marqué parmi les soufis, Abou Dja'far Dameghâni, et un poëte persan, contemporain du sulthan Mahmoud le Ghaznévide; son surnom poétique est *Menoutchehri*.

[1] Le nom de *Zemin Dawer* désigne encore aujourd'hui un petit pays situé sur la rive droite de l'Helmend. (Voyez Elphinstone, *Account of the Kingdom of Caubul*, t. Ier, p. 160, et *Travels in Punjab*, p. 295.)

[2] *Lib. climat.* p. 100.

villages, des cours d'eau et des jardins riches en arbres fruitiers[1]. Il est situé dans les montagnes, et au milieu est une montagne très-élevée, arrondie comme une coupole; je n'ai vu nulle part ailleurs un mont aussi élevé que celui-là. Il domine toutes les montagnes voisines, comme celles-ci dominent la plaine. On l'aperçoit plusieurs jours avant d'y arriver. Le sommet est couvert de neige, été comme hiver, et ressemble à un œuf. Les Persans ont brodé, au sujet du Demawend, une foule de légendes et de contes merveilleux, que j'aurais rapportés, si je n'avais craint d'être blâmé par les gens sensés. On raconte, par exemple, que le roi Feridoun, après s'être emparé de Biourasf, le tyran, l'attacha avec des chaînes d'une grosseur prodigieuse, et l'emprisonna dans les entrailles de cette montagne, où il est encore maintenant. Personne, ajoutent-ils, ne peut en atteindre le sommet; il s'en exhale une fumée qui s'élève jusqu'aux nues : c'est l'haleine de Biourasf; autour de lui sont des gardiens qui frappent sans cesse l'enclume avec de lourds marteaux. Et cent contes pareils, que j'ai honte de répéter entièrement. Je donnerai pourtant, à l'article *Demawend* (voyez ce mot), quelques autres détails sur ce sujet. — Un *tabi'* célèbre, Anas ben Malek, est né dans cette localité[2]; il recueillit la tradition de la bouche des plus célèbres compagnons du Prophète, mais ne la transmit à personne.

دُبزن *Doubzen.*

L'orthographe la plus correcte est *Doubzend* (دُبزند). Bourg du pays de Merw, près de Koumsân (كُمسان), à 5 farsakhs de cette ville; patrie d'Abou 'Othman ben Mohammed *ed-Doubzeni*, littérateur et traditionniste, mort en 248.

دَبير *Debir.*

Village à un farsakh de Niçabour. Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd Allah Khourschid *ed-Debiri*, mort en 307, en est originaire.

[1] Mustôfi cite, parmi les fruits de cette localité, une pomme très-douce, nommée *'abbassi*, dont on fait une espèce de cidre (*douschab*). (Ms. 139, fol. 68b.)

[2] En sont également originaires : l'émir Ghyas ed-din Mohammed, savant jurisconsulte et vizir d'Huçeïn Mirza. Il fut mis à mort sous le règne et par l'ordre de Schah Isma'il; — Mevla Saïd et Seïf el-Moulouk Demavendi, poëtes persans. (*Heft Iqlim.*)

دُجَيْل *Dodjeïl* (le Petit Tigre).

Surnom donné au principal fleuve du district d'el-Ahwaz[1]; le lit de ce fleuve a été creusé par Ardeschir, fils de Babek, roi de Perse. D'après Hamzah, son ancien nom persan était *Dijleh Koudek* (دجله كودك), ou *le Petit Dedjleh*, dont les Arabes ont fait *Dodjeïl*. Il prend sa source dans la province d'Ispahân, et se jette dans la mer du Fars, près d'*'Abbadân*. C'est au bord de ce fleuve que furent livrées plusieurs batailles contre les Kharedjites, et c'est dans ses eaux que périt Schebib, le Kharedjite.

درابجرد *Derabdjerd*.

1° Beau district du Fars, qui doit son origine à Derab (Darius) ben Farès, comme le prouve son nom primitif, qui signifie, fait par Derab دراب كرد[2]; les Arabes ont remplacé, en adoptant ce nom, le *kaf* par un *djim*. — « La principale ville de ce district, dit el-Isthakhri, est *Feça*, (فسا); elle est plus grande et plus peuplée que Derabdjerd; cependant le district entier a pris le nom de cette dernière, parce qu'elle fut fondée par Derab, et que les anciens Kosroès en avaient fait une de leurs résidences royales[3]. » — Selon Zudjadji, le nom

[1] Les géographes orientaux lui donnent encore le nom de fleuve de Schouster et de Karoun. Saint-Martin (*Recherches sur la Mésène*, etc. p. 75 et *passim*) l'a confondu, à tort, avec le canal d'Haffar, qui met ce fleuve en communication avec l'Euphrate, au nord de Mohammerah. (Voyez aussi le tome XIV du *Journ. de la Soc. de géogr. de Londres*, p. 219, et les Mémoires d'histoire orientale de M. Defrémery, p. 141, en note.)

[2] Yaqout commet ici une erreur évidente, car *Derab-Gerd* signifie le district de Darius. J'ignore également pourquoi il supprime l'*elif* dans le nom de *Derab*, puisque Isthakhri, dont il invoque l'autorité, Ibn-Haukal, le *Kitab 'Azizi* et les géographes persans sont d'accord pour écrire داراب. Il omet, en outre, les quelques lignes que le Livre des climats a consacrées à cette ancienne ville des Kosroès : « Darabdjerd, dit Isthakhri, est fortifiée et entourée d'un fossé comme Djour. Elle est arrosée par une rivière alimentée par des sources et dont le passage est très-dangereux, à cause des herbes qu'elle recèle. Cette ville a quatre portes; au centre est un rocher isolé, qui n'a aucune ramification avec les montagnes voisines; les maisons sont construites en terre. La population actuelle renferme peu de Persans. » (*Lib. climat.* p. 64.)

[3] Ce passage n'offre aucune analogie avec le texte de Gotha. Voici ce qu'on lit dans l'édition de M. Moeller (p. 64) : « La plus grande ville du district de Derabdjerd est Fessa; les rues de cette ville sont très-larges, et elle est presque aussi vaste que Schiraz; mais son climat est plus sain, et ses maisons sont plus spacieuses; elles sont en terre, et le bois de cyprès est aussi employé dans les constructions. Elle a une forteresse entourée d'un fossé et un faubourg où sont les marchés. On y trouve toutes sortes de fruits. Tout le canton est d'ailleurs très-fertile. »

d'origine, formé d'une façon irrégulière, est *Derawerdi* (voy. دراورد). — Le poëte Abou'l-Beha el-Ayadi, de la tribu des Azdites, et compagnon de Mohalleb, a dit, en célébrant la défaite des hérétiques (mètre *wafir*) :

نقاتِلُ عن قصور درابْجرد ونحمى لِلمُغَيْرة والرُّقادِ

Nous combattons pour défendre les châteaux de Derabedjerd et pour protéger Moghaïrah et Riqad.

Moghaïrah était le fils de Mohalleb, et Riqad ben 'Obeïd (Allah) l'intendant criminel de ce général; le second était d'origine persane. — Ce canton renferme plusieurs mines, et il est très-favorisé de la nature[1]; le climat est salubre; le chef-lieu porte le même nom; ses villes principales sont : *Thabestân, Girdbar, Kerm, Yezdikhast*, et *Eïg*. El-Isthakhri compte 50 farsakhs de Schiraz à Derabdjerd. Cet auteur et Beschari disent que c'est dans cette ville que se trouve le *dôme au pétrole* (قبّة المومیا). Cet édifice est fermé par une porte en fer, et un gardien en défend l'entrée. Lorsque arrive le mois nommé, en persan, *tir-mah* (juin), le gouverneur, le qadhi, le chef du berid et les gens de loi montent vers cet endroit; la porte de fer est ouverte en leur présence, et un homme de confiance pénètre dans l'intérieur. La matière qu'il recueille est déposée dans une boîte que l'on scelle avec soin, et qu'on envoie à Schiraz, escortée de plusieurs notables; puis on lave cet endroit, et on en referme la porte avec les précautions les plus minutieuses; mais tout ce qui est livré à la consommation publique est mélangé avec de l'eau. Le pétrole pur est gardé avec soin dans le trésor royal[2]. Ibn el-Faqih prétend que la caverne contenant cette précieuse substance est à Erradjân, et nous avons donné, en parlant de cette ville, de plus amples détails sur ce sujet (voyez ارّجان). Isthakhri ajoute qu'aux environs de Derabdjerd sont des mines de sel gemme, noir, blanc, vert, rouge et jaune; on en fait des plateaux et des soucoupes, qu'on exporte au loin; ces mines sont dans les entrailles de la terre, et il est certain qu'elles ne sont pas le résultat de la congélation, mais de véritables roches de sel. Plusieurs savants sont originaires de ce pays. — 2° Un bourg ou un faubourg de Niçabour porte le même nom, mais écrit ordinairement avec un *élif* (voyez دارابجرد).

[1] Le climat de ce canton est chaud; on y récolte en abondance une espèce de dattes nommées royales, *schahâni*. (*Zinet el-Medjalis*.)

[2] Ahmed Razi dit que, d'après une tradition répandue dans le pays, l'existence de cette source de pétrole aurait été découverte par un des officiers de Feridoun qui, ayant un jour blessé un oiseau à la patte, remarqua que cet oiseau, après avoir bu de cette substance, était parfaitement guéri de sa blessure. (*Heft Iqlim*.)

دَر اسفيد *Der-Esfid*, c'est-à-dire *la porte Blanche.*

Nom que portait, d'après Hamzah, la ville de *Beidha*, sous l'ancienne monarchie persane. (Voyez بيضا.)

دَراوِرد *Derawerd.*

1° Abou Sa'd affirme que le surnom de *Derawerdi*, donné à 'Abd el-'Aziz ben 'Obeïd Allah, qui habitait Médine, provient de ce que ce docteur était originaire de Derabdjerd dont le mot *Derawerd* n'est que l'altération. D'autres auteurs pensent qu'il s'agit de la ville d'*Enderabeh*. Ce docteur est mort en 186. Abou Bekr Ahmed d'Ispahân, dans son Livre des scheikhs, place Derawer dans le Khoraçân. — 2° Ancien bourg de l'Azerbaïdjân, qui forme aujourd'hui un canton; c'est le quartier général d'hiver de l'armée mogole. (*Nouzhet.*)

دَرب *Derb.*

Localité près de Nehawend; Abou'l-Fath Mançour ben Modhaffer, le lecteur, en est originaire.

دربند *Derbend.*

1° Voyez باب الابواب *Bab el-Abwab.* — 2° *Derbend tadjé-Khatoun*, ancienne ville du Kurdistân, aujourd'hui ruinée. — 3° *Derbend Zengui*, petite ville du même pays, bien arrosée et entourée de beaux pâturages; c'est un repaire de voleurs. (*Nouzhet.*)

دُربيقان *Dourbiqân.*

Village à 5 farsakhs de Merw; Kharib Dourbiqâni, docteur mort avant l'an 300, en est originaire.

دَر خُشك *Deré-Khoschk* (la porte sèche).

Nom d'une des portes d'Herat. Ce nom est en contradiction avec la nature de ce lieu, car un cours d'eau passe devant cette porte, ainsi que je m'en suis assuré moi-même. (Voyez aussi le mot خشك.)

دَر دشت *Deré-Descht* (la porte de la plaine).

Nom d'un faubourg d'Ispahân. Abou Moslem 'Abd er-Rahman *el-Deschti*, mort en 346, en est originaire.

در زيجان Der-Zidjân.

Une des sept villes des Kosroès réunies sous le nom collectif de *Medaïn*. Le nom primitif de celle-ci était *Der-Zindân*[1].

در سينان Der-Sinân.

Bourg à 4 farsakhs de Merw, sur les hauteurs; patrie d'ʿAbdan ben Ahmed.

دَرغور Derghour.

Ville du Sedjestân.

در كَجين Der-Gudjin.

Bourg près d'Hamadân; je crois que c'est le même que celui nommé *Der-Guzin*. (Voyez ci-après.) Le surnom de *Der-Gudjini* est porté par Schirweïh ben Schehrdar Qaçem ben Ahmed.

درگَزين Der-Guzin.

D'après Enouschirwân ben Khaled, le vizir, c'est une petite ville du canton d'*el-A'lem* de laquelle est originaire Abou'l-Qaçem Naçer ben ʿAli *ed-Der-Guzini*, ministre de sulthan Mahmoud ben Mohammed le Seldjouqide et de son frère Toghrul. Il fut mis à mort par ce dernier en 521[2]. Ce vizir était né dans un village de ce canton nommé *Anas-Abâd* (انساباذ), mais il prit le surnom de *Der-Guzini*, parce que c'est la ville principale de ce canton. «Les habitants de ce petit pays, ajoute Enouschirwân, sont partisans de la doctrine de Mazdak et adonnés à l'hérésie.» — J'ai moi-même pris des informations auprès d'un habitant de Der-Guzin, et il m'a appris que cette petite ville, située entre Ha-

[1] Le *Méraçid* porte *Derzbendân* et ajoute que le bourg moderne, élevé sur l'emplacement de l'ancienne ville, est situé sur la rive occidentale du Tigre au-dessous de Baghdad.

[2] Cette date est inexacte, et il faut lire sans doute 526, car on sait que sulthan Thogrul ne monta sur le trône qu'en 525. (Cf. *Tarikhé Guzideh*, IVe chapitre, et *Journal asiatique*, 1848.) «Der-Guzin, dit l'auteur du *Nouzhet*, était autrefois un bourg dépendant d'A'lem, mais il forme aujourd'hui un canton distinct; quelques autres localités portent le même nom. Son territoire est élevé et couvert de jardins; il produit du blé, du coton, et d'excellent raisin. Ses habitants sont sunnites du rite de Schafey, et attachés à la secte du scheikh el-Islam Scheref ed-din Derguzini. Ce canton paye au fisc 22,000 dinars.»

madân et Zendjân, était le chef-lieu du canton d'*Alemr* (الامر): c'est ainsi qu'il prononçait au lieu d'*el-A'lem*. (Voyez ce mot.)

دَرَك *Derek*.

1° Forteresse du pays de Thous ou du Kouhistân. — 2° Ville du Mokrân, à 3 stations de *Qairioun* (قيريون), et à la même distance de *Raçek* (راسك).

دروازق *Derwazeq* (pour دروازه, porte de ville).

Bourg ancien, à un farsakh de Merw, près de *Debouqân*. C'est là que campèrent les musulmans avant de s'emparer de Merw; patrie d'Abou'l-Mothib 'Yça ben 'Obeid Allah *el-Kendi ed-Derwazeqi*.

دَرود *Derwad*.

El-'Amrani conjecture d'après un vers d'Abou Temam qu'une localité située sur la frontière de l'Azerbaïdjân porte ce nom.

دَره *Dereh*.

Ville de la frontière du pays d'Herat, entre cette province et le Sedjestân; on compte trois jours de marche d'Herat à Esfizar, deux jours d'Esfizar à *Dereh*, sept de Dereh à Sedjestân.

دَريجه *Deridjeh*.

Bourg important à 2 milles, ou un peu moins, de Merw. Le nom ethnique se forme par l'addition d'un *qâf*, *Deridjaqi*. 'Abd el-'Aziz ben Habib el-Açedi a été surnommé *Deridjaqi* parce qu'il habitait ce lieu. C'est un *tabi'* qui recueillit la tradition de la bouche d'Ibn 'Abbas, d'Ibn 'Amr, d'Abou Sa'd, etc.

دزاه *Dezah*.

Deux bourgs importants et aussi vastes qu'une ville, sur le territoire de Rey, portent ce nom; l'un est *Dezah-Qasrân* (دزاه قصران); l'autre, *Dezah-Weramin* (دزاه ورامين).

دَزبار *Dezbar*.

Il est probable que c'est un village près de Niçabour, sur la route d'Herat

دزبن *Dezbin.*

Forteresse de la ville de *Sabour-Khast*. Fakhr el-Mulk Abou Ghalib s'en empara avec les trésors de Bedr ben Hasanweïh, qu'elle renfermait.

دِزفول *Dizfoul*[1].

Ville du Khouzistân dont le nom ancien était *Endimischk* (اندمشك); elle doit son origine à Ardeschir Babegân. Ce roi fit bâtir, sur le fleuve qui arrose ce pays, un pont de quarante-deux arches, ayant cinq cent vingt pas de longueur et quinze coudées de haut; comme la citadelle de la ville venait rejoindre ce pont, on nomma cet endroit *Dizfoul* (pour دزپل), *le pont de la citadelle.* A l'est, au-dessus de la ville, on a construit une machine hydraulique qui reçoit une source jaillissant d'un rocher, élève l'eau à plus de cinquante coudées et la répartit dans la ville. Aux environs de Dizfoul est une prairie d'un demi-farsakh, qui est émaillée d'iris et de narcisses. On y remarque aussi l'*arbre doré* (*Zerrin dirakht*), qui donne pendant toute l'année de belles fleurs jaunes, mais jamais de fruits. (Extrait du *Zinet el-Medjalis* et du *Nouzhet.*)

دَزق *Dezaq* (pour دزه *Dezeh*).

Plusieurs localités portent ce nom : 1° *Dezaq-Hafs* (دزق حفص), à Merw, d'où est originaire 'Ali ben Khoschrem. — 2° *Dezaq-Schirzad* (دزق شيرزاد), dans la même ville. — 3° *Dezaq Barân* (دزق باران), et *Dezaq-Meskin* (دزق مِسكين), à Merw esch-Schahidjân. — 4° *Dezaq le supérieur* (دزق العُليا), bourgade près de Merw er-roud; patrie d'Abou'l-Me'ali Haçan ben Mohammed el-Balkhi el-Dezaqi, qadhi et docteur de cette localité, mort en 548. (Extrait du *Takhbir* d'Abou Sa'd.) — 5° *Dezaq l'inférieur* (دزق السُفلى), un des bourgs du canton de *Bendj-dih.* — 6° Gros bourg de la Transoxiane, sur le chemin de *Schasch,* entre Ramin et Samarcande.

دِزمار *Dizmar.*

Forteresse de l'Azerbaïdjân près de Tebriz[2].

[1] Voyez sur cette ville, qui n'a été mentionnée, je crois, par aucun géographe arabe, Macdon. Kinneir, *A Geogr. memoir,* etc. p. 99, et Layard, dans les Nouvelles annales des voyages, avril 1847, p. 82 et suiv.

[2] Au VIIIe siècle de l'hégire, Dizmar devint le chef-lieu d'un canton de cinquante villages au nord de Tebriz. «Le climat, dit Kazvini, est doux et un peu chaud; le sol, arrosé par un cours d'eau qui va rejoindre

دستبى Destebi.

Grosse bourgade partagée entre le pays de Rey et le pays d'Hamadân. La portion nommée *Destebi er-Razi*, c'est-à-dire de Rey, comprenait quatre-vingt-dix villages, dont l'un portait ce nom de *Destebi*. La portion appartenant à Hamadân était moins considérable. Ce district a été aussi annexé au pays de Qazwin auquel il est limitrophe. Selon Ibn el-Faqih, le morcellement de ce pays entre Rey et Hamadân dura jusqu'au moment où un personnage notable de Qazwin, Abou Malek Hinzhalah ben Khaled, issu des Beni-Temim, obtint que tout ce territoire serait désormais annexé aux possessions de Qazwin : un de ses compatriotes, devant qui il disait un jour : « C'est moi, *Abou Malek*, qui ai créé ce district, » lui répondit : « Dis plutôt que tu l'as ruiné, et que ton nom est *Abou Halek* (ابو هالك), le père de la mort. »

دستجرد Destedjrid.

D'après es-Sem'ani, ce nom est donné à plusieurs localités situées dans différentes contrées : 1° Deux bourgs près de Merw; — 2° un bourg près de Thous; — 3° *Destedjrid-Loqmân*, à Serakhs; — 4° Destedjrid *Djemoukân* (جموكان), à Balkh; de cette bourgade est sorti le traditionniste Abou Bekr Mohammed ben Haçan *ed-Destedjridi*; 5° plusieurs villages autour d'Ispahân ont également ce nom, et quelques-uns de leurs habitants ont acquis de la célébrité dans les sciences; — 6° ville de la province de Saghaniân; — 7° d'après Mo'cer, on va du pont de No'man, situé dans le voisinage de Nehawend, à un village nommé *Destedjrid* ou *Kosrewieh*, où l'on voit des ruines de murs et d'anciens édifices[1] qui semblent taillés dans le roc. Du bourg de Destedjrid, près de Merw, est originaire Abou Mohammed Sa'd ben Mohammed, docteur et pieux soufi, prédicateur de la mosquée de son pays. Son enseignement est considéré comme digne de foi; né en 477, mort au mois de ramadhan 559.

دستوا Destewa.

El-'Amrani dit que c'est une ville du Fars. D'après Hamzah, le nom d'ori-

l'Araxe, produit du blé, du coton, et des fruits exquis, que l'on porte à Tebriz comme primeurs. L'impôt s'élève à 60,800 dinars. »

[1] On peut consulter sur les ruines de ce palais, le Voyage de Buckingham, Londres, 1829, p. 26, et d'Anville, *Géographie ancienne*, t. II, p. 104 et suiv.

gine de *Destebi* (voyez plus haut) est *Desteqabi* (دستقَبى), dont les Arabes ont fait *Destewayi* (دستوائ). On lit dans l'histoire de Nafi' ben el-Azraq, que lorsque Moslem marcha contre lui, Nafi' se retrancha à *Desteq-Abâd* (?) dans le district de Destewa et dans la province d'el-Ahwaz. «C'est, dit es-Sem'ani, une ville de l'Ahwaz où se fabriquent les vêtements nommés *Destewaïeh,* et de laquelle plusieurs savants tirent leur origine; tels sont : Abou Ishaq Ibrahim ben Sa'îd el-Hafez ed-Destewayi, et Abou Bekr Hischam ben 'Abd Allah el-Bekri, docteur né à Basrah et surnommé *Destewayi* parce qu'il vendait à Basrah les vêtements fabriqués à Destewa; il est mort en 543.»

دَسكَره *Deskereh.*

Ce mot signifie une terre unie, une plaine, etc. 1° Bourg sur le chemin du Khoraçân, dans le voisinage de Scherabân: on le nomme *Deskereh el-Melik,* parce qu'il était une des résidences favorites du roi Hormuz, fils de Sabour, fils d'Ardeschir, fils de Babek. En sont originaires : el-Hafez *et-Tousteri ed-Deskeri;* — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Bekroun *ed-Deskeri,* le droguiste (*'Atthar*), docteur, mort en 431. — 2° Bourg de l'Ahwaz [1], en face d'une montagne; c'est la patrie d'Abân ben Abi Hamzah ibn Zeyat, le vizir. — 3° Village du Khouzistân, selon Beschari [2].

دَشت *Descht.*

1° Bourg du territoire d'Ispahân; patrie du qadhi Abou Bekr Mohammed ben Huçeïn *ed-Deschti.* — 2° Petite ville dans les montagnes, entre Irbil et Tebriz; j'y ai passé; elle est florissante, et sa population se compose de Kurdes. — 3° *Descht* ou *Deré-Descht,* quartier d'Ispahân, duquel est originaire Abou Moslem 'Abd er-Rahman Mohammed, mort en 376. — 4° *Khâné-Descht* (خانِ دشت). Ce caravansérail, situé à Niçabour ou aux environs, a donné son nom à Abou Bekr Mohammed ben Ahmed en-Niçabouri ed-Deschti, mort en 349. — 5° Bourg dépendant de Qaïn: on le nomme aussi *Deschté-Beiaz,* la plaine blanche.

[1] Les géographes persans le nomment *Destguer* (دستكر). et ajoutent que c'est une petite ville bâtie par Hormuz, fils de Schapour, dans une plaine brûlante et malsaine; elle est défendue par une belle forteresse.

[2] Sans doute le même que le précédent.

دشت الارزن *Descht el-Arzen.*

La plaine d'Arzen (aujourd'hui *Deschtardjân*). Bourg du Fars, voisin de Schiraz. On y fabrique ces bâtons dits *Arzenieh*, dont on fait des manches de masses d'armes (دبّوس). 'Adhed ed-Dôoleh aimait à y venir chasser, et il ordonna à Motenebbi de célébrer ce lieu dans ses vers. Le poëte fit, à cette occasion, sa *qaçideh*, bien connue, qui commence par ces mots (mètre *seri'*) :

سقيًا لدشت الارزن الطوّال

Que la pluie fertilise Descht el-Arzen, cette plaine étendue ! etc.

دشت بارين *Descht-Barin.*

Ville et chef-lieu d'une bourgade du Fars, pays aride et stérile, eau détestable; c'est là que Mohalleb livra bataille aux hérétiques; le poëte Ka'b el-Asch'ari a dit à ce sujet (mètre *bassith*) :

بدشت بارين يوم الشعب اذ لحقت   أُسْدٌ بسفك دماء الناس قد دبّرو
لاقوا فوارس لا زالت ثغورهمُ   فيهم على من يعاني حربهم مقترو
المُقدمين اذا ما خيلهم وردت   والطاعنين اذا ما ضيّع الدبرو

A la journée tumultueuse de *Descht-Barin*, lorsque, semblables à des lions altérés de sang, || nos cavaliers chassaient, devant leurs lances, des hommes qui trouvaient alors leurs frontières trop resserrées, || ces braves guerriers semblaient voler plus vite que leurs propres chevaux, et frappaient avant que le dos de l'ennemi fugitif se fût dérobé à leurs coups.

Voyez aussi le mot غندجان.

دشتك *Deschtek.*

1° Selon Ibn Thaher, ce serait un village près d'Ispahân, d'où serait originaire Ahmed ben Dja'far *el-Medini* (de *Medineh*, ou le *Schehristân* d'Ispahân) *ed-Deschteki*; mais Abou Mouça l'Ispahânien, dans son Supplément au livre de Moqaddessi, assure qu'on ne connaît pas de bourg de ce nom près d'Ispahân, et que ce ne peut être que le quartier de *Descht*. (Voyez ce mot.) — 2° Bourg près de Rey; patrie d'Abou 'Abd er-Rahman 'Abd Allah ben Sa'îd el-Merwazi. — 3° Quartier d'Asterâbâd où demeurait Zakaria ben Abi Rihan *ed-Deschteki*.

دَشتيه *Deschtieh.*

Village aux environs d'Ispahân. C'est ainsi que je l'ai vu écrit de la main de Yahia ben Mendeh.

دُكّان *Dukkân.* (Voyez باايّوب.)

دَلغاطان *Dalghathân* (ou دلغاتان).

Bourg à 4 farsakhs de Merw. En sont originaires : Abou Bekr Mohammed (ou Ahmed) ben Fadhl, mort en 488; — Fadhl Allah ben Mohammed, docteur et mathématicien; il édifia ses contemporains par sa piété, et s'adonna avec ardeur à l'étude du droit et de la tradition; né dans ce bourg en 485, mort à Merw le 21 de moharrem 557.

دُلَنجان *Dolendjân* (pour *Dolengân*).

Petite ville du territoire d'Ispahân; patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Huçeïn, le prédicateur.

دلوث *Delouth.*

Localité de l'Ahwaz sur les bords du petit Tigre. (*Dodjeïl.*)

دماوند *Demawend.* (Voyez دباوند et دُنباوند.)

دِمندان *Dimindân.*

« Contrée du Kermân, riche en produits minéraux de toute espèce, comme le fer, le cuivre, l'or, l'argent, le toutenague (*toutia*), et le sel ammoniac (*nouschadir,* chlorhydrate). Cette substance se trouve principalement dans une montagne nommée *Donbawend,* dont la hauteur est évaluée à 3 farsakhs. Cette montagne est à 7 farsakhs de la ville de Guwaschir. On y voit une caverne profonde d'où s'échappent des mugissements semblables à ceux des vagues et une fumée épaisse. Lorsque cette vapeur, qui est le principe du sel ammoniac, s'est attachée aux parois de l'orifice, et qu'une certaine quantité s'est solidifiée, les habitants de la ville et des environs viennent la recueillir, une fois par mois ou tous les deux mois. Le sulthan y envoie des agents qui, la récolte faite, en prélèvent le cinquième pour le trésor; les habitants se partagent le reste par

la voie du sort. Ce sel est celui qu'on expédie dans tous les pays. — Les détails qui précèdent sont empruntés à Ibn el-Faqih.

دُنباوند *Donbawend* (Demavend).

Canton et montagne célèbre du pays de Rey, dont nous avons déjà parlé au mot دَباوند. Elle est située dans le IVe climat par 75° 30' de longitude et 37° de latitude. C'est aussi le nom d'une montagne du Kermân dont il est fait mention au mot دمندان (voyez l'article précédent). Quant à la montagne de la province de Rey, voici l'explication que Kelbi donne de son nom[1] : « Lorsque Feridoun eut fait prisonnier Zohaq, qu'on nomme aussi *Biourasf*, on lui amena Ermaïl; c'était un Nabatéen, des environs du Zab, qui préparait les mets destinés aux serpents de Zohaq; or, cet homme n'égorgeait chaque jour qu'un jeune homme dont il mélangeait la cervelle avec celle d'un mouton, et il faisait grâce de la vie à l'autre prisonnier, qu'il marquait d'un signe particulier et qu'il enfermait dans une caverne entre Qasrân et Khoï. Feridoun ayant ordonné la mort de cet Ermaïl, celui-ci lui dit qu'il avait une excuse à faire valoir, et en effet, il le mena dans la caverne où se trouvaient tous les jeunes gens auxquels il avait sauvé la vie. Feridoun chercha un autre prétexte pour le tuer; il lui ordonna de lui préparer un repas où il n'entrerait ni chair, ni végétal. Ermaïl lui servit un mets fait avec des queues d'agneau. Le roi, qui était alors dans la montagne de Donbawend, occupé à enchaîner Zohaq, lui dit, *Dounb avendi*, tu as trouvé les queues (*sic*) وجدت الاذناب, et ces paroles devinrent le nom de cette montagne, qu'il donna en fief à Ermaïl, ainsi que le pays où était la caverne, et qu'on nomme aujourd'hui le district de Destebi. » J'ai lu ce qui suit dans le livre où le poète Mo'çer, fils de Mochlehl, a consigné les observations qu'il a faites pendant ses voyages : « *Donbawend* est une montagne d'une hauteur prodigieuse dont le sommet est couvert de neige été comme hiver; elle est connue sous le nom de *montagne de Biourasf*. On la voit de

[1] Le texte de la ridicule légende qui suit est singulièrement altéré dans les trois manuscrits du *Mo'djem*; je ne l'ai traduit que parce que je me suis fait un devoir de ne rien retrancher des légendes locales rapportées par Yaqout, même lorsqu'elles sont comme celle-ci, fausses et puériles. J'ajouterai que cette fable, sur le nom du Demavend, n'est citée ni par Mirkhond, ni par Moustôfi, qui a inséré cependant dans la première partie de son Histoire choisie plusieurs traditions relatives aux premiers âges de la Perse.

Merdj el-Qala'h et de l'autre côté d'Hamadân. Vue de Rey, elle semble placée à pic sur cette ville, ou n'en être qu'à la distance de 2 ou 3 farsakhs. Le peuple croit que Salomon, fils de David, y a emprisonné des démons révoltés, et voilà pourquoi on la nomme quelquefois صخر المارد ou *le rocher du géant*. Selon une autre tradition populaire, ce serait Biourasf qui y aurait été enfermé par le roi Aferidoun; la fumée qui sort d'une caverne ne serait autre chose que son haleine, et la flamme qui s'échappe de cette même caverne, les éclairs que lancent ses yeux. On ajoute qu'on entend ses gémissements de l'orifice de cet antre. J'ai voulu m'en assurer par moi-même, et j'ai gravi cette montagne jusqu'à ce que je fusse arrivé à la moitié avec des peines inouïes et non sans courir quelques dangers; je crois que personne n'a dépassé l'endroit où je me suis arrêté, et je penserais même que personne n'y est arrivé avant moi. J'ai examiné avec attention le terrain, et j'ai reconnu une source de soufre environnée de soufre pétrifié, qui s'enflamme sous l'action des rayons solaires. J'ai remarqué aussi une caverne dans laquelle les vents s'engouffrent avec violence et d'où s'échappent des bruits étranges et discordants; on croit entendre tour à tour le hennissement du cheval, la voix rauque de l'âne; et, quand on prête l'oreille avec attention, il semble qu'on entende une langue inconnue dont les intonations sont bien celles du langage humain, mais dont le sens est impénétrable comme celui des sauvages habitants du désert. La fumée que le vulgaire prend pour l'haleine de Biourasf est la vapeur que dégage cette source sulfureuse, et il faut convenir que l'aspect de tous ces phénomènes physiques se prête merveilleusement aux légendes inventées par le peuple. J'ai remarqué çà et là, dans les sinuosités de la montagne, des débris d'édifices entourés de mausolées, qui prouvent que les rois de Perse y avaient jadis une résidence d'été. Les habitants disent que lorsque les fourmis amassent avec plus de soin et d'abondance leurs provisions, c'est le signe certain d'une année de sécheresse et de disette. Lorsque des pluies continuelles leur inspirent des craintes (pour leurs récoltes), ils répandent du lait de chèvre sur le feu, et la pluie cesse. J'ai fait moi-même plusieurs fois cette observation, et j'ai eu la preuve qu'ils disent vrai. Ils ajoutent aussi que lorsqu'un côté de la montagne est dégarni de neige, il est constant qu'un malheur menace le pays situé dans cette même direction. Cette opinion est également vraie, et il n'y a qu'une voix à cet égard. Aux environs du Donbawend sont des mines d'antimoine connu sous le nom de *razi* (de Rey), de litharge (مرتك), de plomb, et de vitriol (زاج, sulfate de fer). » — Telle

est la narration de Mo'çer[1], et elle est confirmée par le récit presque analogue d''Ali, fils de Zeïd, secrétaire du *Maziar* du Thabarestân, auteur instruit et orné qui a écrit sur différentes sciences. « Nous envoyâmes, dit-il, une troupe d'habitants du Thabarestân dans la montagne de Donbawend. C'est une montagne dont le sommet se perd dans la nue et qui paraît avoir 100 farsakhs de hauteur; le faîte est toujours couronné de nuages épais et couvert d'une neige éternelle; de sa base sort une source sulfureuse, que les Persans ignorants croient être l'urine de Biourasf. Voici ce que nous ont raconté les gens que nous y avions envoyés. Ils mirent cinq jours et cinq nuits pour atteindre le sommet; là, ils se trouvèrent sur un plateau dont ils évaluèrent la superficie à cent *djerib*, bien que vu d'en bas ce sommet paraisse arrondi comme un dôme. Le sol était couvert d'un sable qui ne conservait pas l'empreinte du pied; ils n'y virent aucun animal et nulle trace d'être vivant; les oiseaux mêmes ne s'élèvent pas à cette hauteur. Le froid y est excessif et le vent y souffle avec une extrême violence. Ils comptèrent soixante et dix excavations, desquelles s'échappait une vapeur de soufre. Un homme du pays, qui se trouvait parmi eux, leur affirma que cette vapeur était le souffle de Biourasf. Tout autour de ces excavations, ils virent du soufre jaune comme de l'or, et ils en ramassèrent quelques morceaux pour nous les montrer. Ils ajoutaient que, du haut de ce pic, toutes les montagnes environnantes ressemblaient à de petits monticules, et que la mer ne paraissait être qu'un petit cours d'eau; elle est à 20 farsakhs environ de la montagne[2]. » La contrée de Donbawend a été conquise par Sa'id, fils d'el-Ass, qui s'en empara ainsi que de Roumân, après avoir quitté son gouvernement de Koufah, l'an 29 ou 30 de l'hégire, sous le khalifat d''Othman ben 'Affan. Le khalife ayant été informé (précédemment) que Dhou'l-Hounkah (ذو الحنكة) el-Mouhtedi ourdissait une trame contre lui, écrivit à Welid ben 'Aqabah, alors gou-

[1] Maç'oudi paraît avoir eu cette relation sous les yeux pour rédiger la courte notice qu'il donne du Demavend, dans le chap. XVII des Prairies d'or, et, avec sa sagacité ordinaire, il a su élaguer toutes les fables accumulées à plaisir par le poëte Mo'çer. Il s'est cependant rendu lui-même coupable d'exagération en soutenant que la cime de cette montagne était visible à 500 kilomètres au large, dans la mer Caspienne.

[2] Ce récit prouve l'inexactitude de l'assertion d'Abou'l-Féda, qui prétend que personne n'a jamais atteint le faîte du Demavend. Voyez aussi le compte rendu de l'ascension très-périlleuse opérée par M. Thomson en 1837 (*Journ. de la Société de géographie de Londres*, 1838, t. VIII, p. 109 et suiv.) et une note intéressante d'Ét. Quatremère (*Histoire des Mongols*, p. 200).

verneur de Koufah, pour lui demander des informations à cet égard, avec ordre, si le fait était vrai, de faire bâtonner Dhou'l-Hounkah, et de l'exiler à Donbawend. Welid fit, en conséquence, une enquête, et, convaincu de la culpabilité de celui-ci, il l'envoya à Donbawend. Lorsque Sa'ïd fut nommé gouverneur de Koufah, il rappela Dhou'l-Hounkah et le combla de ses bienfaits. Ce traître fut, plus tard, un des instigateurs des désordres qui coûtèrent la vie à 'Othman. Les vers suivants sont de lui (mètre *thawil*) :

لعمرىَ ان أطردتّنى ما الى ماذا طمعتَ بها من سقطتى لسبيلُ
وانّ اغترابى فى البلاد وجفوتى وشتمِىَ فى ذات الاله قليلُ
وانّ دعائى كلّ يومٍ وليلةٍ عليك بدُنباوندكم لطويلُ

Sur ma vie, si vous me repoussez, vous n'obtiendrez pas cependant ce que vous espérez devoir à ma chute; || mon exil dans ce pays, les persécutions, les souffrances que j'endure pour l'amour de Dieu, sont peu de chose; || mais qu'elles sont longues les malédictions dont nuit et jour je vous accable dans votre Donbawend !

دَندانقان *Dendaneqân.*

Petite ville du district de Merw esch-Schahidjân dont elle n'est éloignée que de 10 farsakhs sur le chemin de Serakhs, au milieu du désert. J'y ai passé; elle est en ruines aujourd'hui, et il ne reste, de son ancienne splendeur, qu'un caravansérail, un minaret, une muraille, et de beaux puits; ces débris surgissent au-dessus des sables, qui ont englouti peu à peu la ville et forcé les habitants à émigrer. On lit dans le livre de Bokhtori Abou'l-Qaçem Ahmed ben Ahmed Dendaneqâni, cité par Sem'ani : « Dendaneqân est une petite ville à 10 farsakhs de Merw; elle fut détruite au mois de schawal, l'an 553, par les hordes turques désignées par le nom de *Ghozzes;* c'était là que l'armée du Khoraçân s'était enfermée et fortifiée; une partie de la garnison et des habitants furent massacrés; les autres se dispersèrent. » Cette ville est la patrie de Fadhl Allah ben Haçan Abou Mohammed el-Khathibi. Ce docteur, célèbre comme jurisconsulte et comme prédicateur, naquit à Dendaneqân en 488; il habita d'abord Bokhara, où il étudia avec ardeur. Il se fixa ensuite à Balkh, et y finit ses jours au mois de ramadhan ou de schawal 552.

دَوّان *Dewwân.*

Bourgade du Fars renommée pour son vin.

دُور *Dour.*

Nom d'un quartier à Niçabour.

دور الرّاسبى *Dour-er-Raçibi.*

(Ce nom s'écrit comme s'il venait de Raçib, fils de Menda'n, fils de Malek.) Ville du Khouzistân entre Thyb et Djoundi-Sabour. C'est la patrie d'Abou'l-Huçein 'Ali ben Ahmed er-Raçibi; mais je ne puis dire s'il doit ce surnom à cette ville, ou si Dour a pris de lui celui de *Dour-er-Raçibi*. Cet homme distingué, ce ministre habile, mourut le mercredi, dernier jour de rebi' oul-akher, l'an 301, sous le règne de Moqtader et le vizirat d''Ali ben 'Iça; il fut enterré dans sa maison à Dour-er-Raçibi. Il laissa un fils en bas âge, dont il confia la tutelle à sa fille et à son frère. Sa puissance avait été grande; son autorité s'exerçait depuis Waçith jusqu'à la frontière de Schehrzour et sur deux cantons de l'Ahwaz, Djoundi-Sabour et Sous. Il fournissait tous les ans, à titre de cautionnement, la somme de un million quatre cent mille dinars, et le sulthan n'avait pas d'autres agents dans ces contrées que lui et le chef du *Berid* (postes); en outre, les taxes et impôts, les fermes, etc. rentraient dans les attributions d'Abou'l-Huçein. Il gouverna avec fermeté; il sut protéger sa province contre les attaques des Kurdes, des Arabes et des voleurs, et laissa, en mourant, un immense héritage. Après sa mort, Hamid, fils d''Abbas, informa la cour de Baghdad que la discorde s'était élevée entre le frère de Raçibi et Abou 'Adnan, qui avait épousé la sœur du défunt; tous les deux ambitionnaient le pouvoir, et les serviteurs de Raçibi s'étaient déclarés pour l'un ou pour l'autre. A la suite de plusieurs combats meurtriers, le frère de Raçibi avait pris la fuite en emportant une somme importante. Hamid ajoutait qu'un homme était venu le trouver de la part d'Abou 'Adnan, et lui avait communiqué une lettre écrite par celui-ci à Abou Sakhrah avec un cadeau de 20,000 dinars, afin de terminer cette affaire auprès du sulthan. Hamid avait en conséquence envoyé une troupe de soldats et quelques notables pour veiller sur la succession jusqu'à l'arrivée des instructions de Baghdad. En effet, Mouqtader Billah chargea un de ses serviteurs, nommé Mounis, de sauvegarder les intérêts des héritiers et d'aviser aux moyens d'apaiser la querelle. Celui-ci partit dans ce but de Baghdad, et il parvint à réconcilier Abou 'Adnan et le frère de Raçibi. Il rapporta l'inventaire des biens laissés par le riche vizir, et en voici la copie :

Valeurs sur papier, titres, baux, etc.	320,237	dirhems.
Argent comptant	445,547	dinars.
Vases d'or pesant	43,977	miskals.
Vases d'argent pesant	1,975	rothls.
Autres vases d'argent pesant sur balance	310,355	dirhems.
Parfums nommés نَدّ [1]	7,400	miskals.
Aloès pour cassolette	4,420	*idem.*
Musc du Khoten	860	*idem.*
Camphre	949	*idem.*
Ambre (jaune)	1,520	*idem.*
Musc ordinaire	1,640	*idem.*
Parfums nommés سُكّ [2]	100	*idem.*
Parfums dits *barmekieh*	1,399	*idem.*
Parfums nommés *ghalieh*	366	*idem.*

En outre : dix-huit vêtements en brocart d'or valant l'un 300 dinars; deux gros rubis non taillés; quinze anneaux d'argent et d'émeraude ornés de rubis; soixante et dix perles fines de la plus belle eau, du poids de dix-neuf miskals et demi; de plus, dix-neuf esclaves noirs, vingt-huit esclaves hommes, dix-neuf esclaves natifs du pays de Roum et de la Sicile; quarante serviteurs ou pages de bonne naissance, tous armés et montés; des tapis estimés 10,000 dinars; une garde-robe évaluée à 20,000 dinars; cent vingt-huit chevaux de selle ou mulets de prix; quatre-vingt-dix ânes de haute taille pour les bagages; quatre superbes litières et quatre chaises de route; quatre boîtes remplies de vases en porcelaine de Chine et en cristal de roche.

دَوْرَق *Dawraq.*

Ville du Khouzistân, chef-lieu du canton de Sourraq. On l'appelle aussi *Dawraq el-Farès* ou Dawraq persan [3]. On lit, dans le traité de Moçer, fils de

[1] On désigne sous le nom de *nedd* l'ambre gris, qui est d'un usage si fréquent dans la parfumerie orientale; on le considère comme une sorte de sécrétion biliaire du cachalot (*physeter macrocephalus*). Maç'oudi, dans le XVIe chapitre des Prairies d'or, donne à ce cétacé le nom de *waral*, et fait une curieuse description de la pêche de l'ambre gris sur les côtes de Zanguebar et des Moluques.

[2] C'est un mélange de succin, de résine, de benjoin et d'autres substances odorantes analogues à ce que nous nommons *pastilles du sérail;* on les vend dans tous les bazars du Levant sous la forme de perles ou de chapelets. (Voyez le *Kamous* à ce mot.)

[3] Cette ville est située, d'après l'auteur du *Djihan-Numa,* par 85° de longitude, et 30° $\frac{1}{2}$ de latitude, à quatre journées d''Asker-Mokrem.

Mochlehl : « Pour aller de Ram-Hormuz à Dawraq, on passe dans un chemin désert, où se trouvent quelques temples du feu; ce canton renferme plusieurs mines. A Dawraq même on voit des ruines d'anciennes constructions, attribuées à Qobad, fils de Dara. Le gibier est abondant dans ces parages; mais les habitants ne voudraient y chasser sous aucun prétexte. On explique cette crainte par l'influence d'un talisman mis par la mère de Qobad. Cette princesse, voyant que son fils était passionné pour la chasse, et sacrifiait les affaires de l'État à ce divertissement, aurait eu recours aux enchantements pour le guérir de cette passion. C'est aux environs qu'on trouve le soufre jaune, dit *soufre marin* (بحرى); il ne se trouve que là, et cesse d'être inflammable lorsqu'on le porte dans d'autres pays; mais il est à remarquer que, même sur son terroir, il ne s'enflamme et ne se consume que s'il est mis en contact avec du feu qui ne provient pas de Dawraq. C'est là une propriété singulière et merveilleuse dont on ne peut connaître la cause. Les habitants se distinguent par une générosité et une douceur qui ne sont pas dans le caractère des autres peuplades de l'Ahwaz; ils ne sont nullement jaloux, et leurs femmes ne repoussent pas le contact des étrangers (لا يردّون كفّ لامس). Parmi les traditionnistes qui en sont originaires, on remarque : Abou Oqaïl Beschir ben 'Aqabah el-Azdi et-Tadji, qui est classé parmi les docteurs de Basrah; — Abou'l-Fadhl Dawraqi, frère cadet d'Abou 'Ali Dawraqi; — Mohammed ben Schirweih et-Tadji Abou Moslem Dawraqi. D'autres ont reçu le surnom de *Dawraqi* parce qu'ils portaient le bonnet de forme conique dit *dawraqi*. Certains auteurs prétendent qu'autrefois on donnait ce nom à tous ceux qui adoptaient la vie ascétique. Il est possible qu'Ahmed ben Ibrahim et son frère Ya'qoub tirent ce surnom de leur père, qui fut un dévot célèbre; mais quelques auteurs les croient originaires de la ville en question. Ahmed mourut au mois de scha'ban 246.

دورقستان *Douraqistân.*

J'ai vu cette petite ville devant laquelle passent les bâtiments qui viennent de l'île de Kisch, dans le golfe Persique; il n'y a pas d'autre route pour eux; mais ceux qui se rendent de Basrah à Kisch suivent un autre chemin, celui d'Abbadân. Au retour, ils prennent une direction différente pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, et ils longent la côte du Khouzistân, parce que le voisinage de cette côte leur offre de plus grandes facilités.

دُورِيَست *Douriast*[1].

Bourg de la province de Rey; patrie d''Abd Allah ben Dja'far Abou Mohammed *ed-Douriasti,* qui se vantait d'être issu d'Hodhaïfah, fils de Yeman, compagnon du Prophète. Il fut un des principaux docteurs des schiites, sectateurs des douze imams. Il se rendit à Baghdad, en 566, et y demeura quelque temps enseignant l'histoire et les traditions relatives à la famille d''Ali; puis il retourna dans son pays et mourut dans les premières années de ce siècle (VIIe siècle de l'hégire).

دُوسركان *Douserkân.*

Bourg du canton de Djouzdjanân, province de Balkh; il est mentionné dans l'ouvrage de Yahia ben Zeïd et nommé aussi *Ghazwet es-So'oud* (غزوة السعود).

دولاب *Dawlab* ou *Doulab.*

1° Bourg près de Rey, patrie d'Abou Ishaq Qaçem er-Razi, un des anciens et illustres docteurs de Rey; il habita la Mecque et y mourut. Mohammed ben Mansour, de Thous, s'étant rendu un jour chez le célèbre Ma'rouf el-Kerkhi, celui-ci lui dit : «Quel dommage que vous n'ayez pas rencontré Abou Ishaq Doulabi; il était ici il n'y a qu'un instant.» Mohammed voulait se retirer aussitôt et rejoindre le scheikh; mais Ma'rouf le retint en lui annonçant qu'il était déjà parti pour regagner son pays natal. Abou Ishaq est compté parmi les dévots les plus notables de la secte des *Abdals.* (Extrait d'el-Khatib.) — 2° *Doulab el-Khazen* (دولاب الخازن), village du pays de Merw; es-Sam'ani le désigne comme étant la patrie d'Abou Mohammed Ahmed el-Kharaqi ed-Doulabi, mort au mois de djemadi oul-akher, l'an 546. C'est aussi en cet endroit qu'Abou'l-Fath Mohammed ben 'Abd er-Rahman, le soufi, fut tué par les Ghozzes, l'an 548. — 3° Bourg à 4 farsakhs d'el-Ahwaz, célèbre par une bataille entre les soldats de Basrah, commandés par Moslem ben 'Yça ben Keriz ben Habib ben 'Abd Schems, et les Kharedjites. Ce combat coûta la vie à ce général ainsi qu'à Nafi' ben el-Azraq, chef des hérétiques; ces derniers perdirent beaucoup de monde. Rebi'ah ben el-Adjwam succéda à Moslem, et les Kharedjites élurent 'Abd Allah, fils de Makhour; ces deux nouveaux chefs périrent aussi. Alors l'armée de

[1] Le nom actuel de cette localité est *Derescht* (درشت), d'après le *Medjalis el-Mouminin* (livre II).

Basrah se donna pour général el-Haddjadj ben Thabit, et les Kharedjites 'Othman, second fils de Makhour. Une autre bataille fut livrée, et elle coûta la vie à ces deux officiers. Harethah ben Bedr el-'Addani fut mis à la tête des troupes de Basrah, et le troisième fils de Makhour, nommé *'Obeid Allah*, prit le commandement des révoltés. Harethah, se voyant dans l'impuissance de raffermir ses troupes, les licencia en leur disant : كرنبوا ودولبوا وحيث شئتم فاذهبوا «Rendez-vous à *Kerneba* (voyez ce mot), à *Doulab*, et allez partout où vous voudrez.» Ces événements se passaient l'an 65. El-Moberred cite ces vers de Qathri faits à cette occasion (mètre *thawil*) :

لعمرك انّى يومَ أُلطمُ اوجهى على نائبات الدهر مثلُ لئيمِ
اذا قلتَ يسلو القلبُ او ينتهى المنى أبى القلبُ الّا حبَّ امِّ حكيمِ
ولو شاهدتنى يومَ دولابَ أبصرتْ طعانَ فتى فى الحرب غيرَ ذميمِ

Je te jure que le jour où je me frappais le visage en pleurant comme un lâche sur les vicissitudes du sort, || en vain tu me disais : «Ton cœur se consolera ou il obtiendra ce qu'il désire.» «Non, répondais-je, mon cœur se refuse à aimer une autre femme qu'Oum-Hakim. || Si elle m'avait vu à la journée de Doulab, elle aurait contemplé les exploits d'un soldat qui n'est pas un lâche sur le champ de bataille.»

L'auteur du Livre des chansons dit que ces vers ne sont pas ceux de Qathri, et les restitue ainsi :

Si elle nous avait vus, nous et nos coursiers, le jour de Doulab, lorsque les harems des infidèles fuyaient en désordre, || elle aurait reconnu des guerriers qui avaient vendu leur vie à Dieu pour acheter les jouissances de son paradis.

El-Moberred, en donnant ce fragment, fait remarquer que le mot *Doulab* est indéterminé comme nom étranger désignant une localité. Ces noms, lorsqu'ils deviennent définis par l'addition de l'article *el*, subissent alors toutes les règles qui rendent les noms arabes déclinables ou indéclinables; celui dont il s'agit est de la forme فوعال comme طومار et سولاى; or, quand un mot étranger est assez déterminé par sa signification, il est inutile de le faire précéder de l'article, tels sont les mots *Fer'oun*, *Qaroun*, *Ibrahim*, etc.

دولت آباد *Dawlet-Âbâd.*

Localité à l'extérieur de Schiraz; j'ignore si c'est un village ou autre chose. C'est un des campements des troupes qui vont dans l'Ahwaz.

دُوميس *Doumis.*

Bourgade de l'Errân entre Berda'h et Ardebil.

دَونق *Dawnaq.*

Bourg à 2 milles de Nehawend; beaux jardins; couvent de soufis bâti par Abou'l-Qaçem Nasr ben Mansour Dawnaqi surnommé *es-Selefi,* homme riche et bienfaisant qui habitait l'Égypte; patrie d''Omaïr ben Merdas, contemporain et élève d'Anas ben Malek.

دُون *Doun.*

Bourg de la province de Dinewer; patrie d'Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ben Ahmed, le soufi, traditionniste estimé, né en ramadhan 427, mort en 501.

دُونه *Douneh.*

1° Bourg près de Nehawend, comme *Dawnaq;* patrie de plusieurs dévots qui ont le surnom de *Dounaqi* (دونَقيّ). — 2° Village entre Hamadân et Dinewer, à 10 ou 15 farsakhs d'Hamadân, dont il dépend, et à 10 farsakhs de Dinewer. En sont originaires : Abou'l-Faradj Ahmed ben Haçan *ed-Douni,* docteur instruit et bienfaisant, que Schirweïh vit en 459; — 'Omar ben Huçeïn Abou Hafs *ed-Douni,* né en 400, mort en 481; ce docteur était de la secte de Soufiân; — Abou Mohammed 'Abd er-Rahman *ed-Douni,* soufi connu par sa dévotion et ses austérités, né en 427, mort en 501; il forma plusieurs traditionnistes.

دُويرة *Dowireh.*

Bourg à 2 farsakhs de Niçabour; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ed-Dowiri en-Niçabouri, mort en 307.

دُوَيس *Dowaïs.*

Bourg du Beïhaq, d'où est originaire Dja'far ben Mohammed Abou 'Abd Allah Dowaissi, jurisconsulte, né en 380.

دَوِين *Dawin.*

1° Ville du canton d'Errân sur la frontière de l'Azerbaïdjân, non loin de Tiflis. Les Eyoubites, qui régnèrent sur la Syrie, en sont originaires, ainsi que quelques savants, tels que : Abou'l-Futouh Nasr Allah ben Mansour ed-Dawini ed-Djizi, docteur du rite schaféïte; il fit ses études à Baghdad auprès d'Abou Hamid Ghazzali, se rendit dans le Khoraçân, résida à Niçabour, et se fixa enfin à Balkh, où il mourut en 546. (Abou Sa'd.) — 2° Bourg du canton d'Oustouwa, province de Niçabour.

دِه بالا *Dih-Bala.*

Bourg du district de Masebedân dans le Djebal et non loin de Bendendjeïn; on y voit le mausolée de Mehdi ben Mansour, gardé par des desservants qui ont un salaire annuel. El-Mostandjed le visita en 564, et répandit de nombreuses aumônes sur ses habitants.

دِجّيه *Dihdjih.*

Village aux portes d'Ispahân; patrie d'Abou Saleh Mohammed ben Hamid *ed-Dihdjihi.*

دِددِيه *Dihdieh.*

Bourg à une petite journée de marche de Dameghân vers l'ouest, sur le passage des caravanes; il appartient aux Ismaéliens et il est en face de leur célèbre forteresse de *Guirdeh-kouh.* Ils arrêtent les pèlerins ainsi que les voyageurs, et prélèvent sur chaque charge la valeur de 8 dinars pour droit de passage et de protection.

دِهستان *Dihistân.*

1° Ville connue du Mazenderân près du Kharezm et de Djordjân; on a prétendu qu'elle fut bâtie par 'Abd Allah ben Thaher sous le khalifat de Mehdi, mais c'est une erreur[1], car 'Abd Allah ne naquit que sous le règne de ce khalife. En est originaire Abou'l-Fetian ou Abou Hafs 'Omar el-Hafez, célèbre

[1] Les géographes persans en font remonter la fondation à Qobad, fils de Firouz; c'est une petite ville sur la frontière du Mazenderân et du Turkestân; le climat est chaud, on y recueille du blé et quelques fruits. (Nouzhet, fol. 684.)

docteur. — 2° Ville du Kermân, d'après Beschari. — 3° Bourgade du territoire de Badeghis, province d'Herat; patrie de Mohammed ben Ahmed ed-Dihistâni el-Herawi.

دَهَك *Dehek.*

Bourg près de Rey; patrie de plusieurs traditionnistes, entre autres, d'Ali ben Ibrahim *ed-Deheki :* telle est du moins la prononciation de Sem'ani; mais dans le manuscrit autographe d'Abd es-Selam el-Basri, on lit *Dihaki.*

دِه خيرجان *Dih-Khirdjân*[1].

Ville importante de l'Azerbaïdjân, à deux journées de Tebriz et à la même distance de Meraghah. On la nomme aussi *Kherraqân* (خرّقان, voyez ce mot), et on explique son nom par le *village de Khirdjân*, qui fut le trésorier de Khosrou.

دَيْر ابلق *Deïr-Ablaq.*

Localité dans l'Ahwaz, dépendant de Kowar, district d'Ardeschir-Khourreh. On la retrouve citée dans ces vers d'Harethah ben Bedr el-Ghaddani (mètre *wafir*) :

الم تَرَ انّ حارثةَ بن بدر اقام بدَيْر أَبلق من كَوارا
مقيمًا يشرب الصهباء صرفًا اذا ما قلتَ نضرعه آستدارا

Ne sais-tu pas qu'Harethah, fils de Bedr, réside à *Deïr-Ablaq,* près de *Kowar,* || et qu'il boit du vin sans mélange lorsque tu lui dis : Buvons à la ronde?

دير حميم *Deïr-Hamim.*

Localité dans l'Ahwaz, mentionnée dans ce vers de Qathri (mètre *thawil*) :

يصيبُ بدولابَ فلم يكُ موطنًا له أَرض دولابَ ودَيْر حميم

Il arrive à Doulab; mais la terre de Doulab et de *Deïr-Hamim* n'est pas pour lui une patrie.

Quelques vers du même morceau sont cités à l'article *Doulab.*

[1] Mustôfi écrit (دهخوارقان) *Dih-Khareqân,* et ajoute que c'est le chef-lieu d'un petit canton qui comprend huit villages, et dépend du district de Meraghah; il possède de beaux jardins; une rivière qui descend du mont Sehend arrose son territoire fertile en blé et en fruits. Les habitants sont blancs et de la secte hanéfite; ils payent au fisc 23,800 dinars. (*Nouzhet,* fol. 625. Voyez aussi le mémoire du colonel Rawlinson, *Journal of the geogr. Soc.* t. X, p. 3 et 4.)

دَيْر خندف *Deir-Khandaf.*

Lieu situé dans le Khouzistân; il doit son nom à Khandaf, mère d'Elias[1], fils de Modhar.

دَيْر زور *Deïr-Zour.*

Es-Sadji rapporte le passage suivant de Medaïni : « L'an 14, Omar, fils de Khatthab, envoya Schoraïh ben 'Amer, frère d'Ibn Sa'd ben Bekr, à Basrah, avec ordre de porter secours aux musulmans. Ce personnage arriva à *Deïr-Zour*, localité de l'Ahwaz, où il fut tué. »

دَيْر كردشير *Deïr-Kirdschir.*

Forteresse située dans le désert qui sépare Rey de Qoumm, et dont parle Mo'çer dans sa relation de voyage : « Elle est grande, vaste, et son aspect est imposant[2]. Ses tours s'élèvent à une grande hauteur; ses murs sont élevés et construits en briques énormes. L'intérieur renferme plusieurs corps de bâtiments, des voûtes et des souterrains. La plate-forme peut avoir 2 *djeribs* d'étendue ou un peu plus. On lit sur un de ses piliers l'inscription suivante : « Le salaire des ouvriers qui construisent cet édifice consiste en une drachme de paye, trois *rothls* de pain, un *daniq* ($\frac{1}{6}$ de rothl) de légumes cuits, et une bouteille de vin pur. Quiconque n'y ajoute pas foi n'a qu'à se briser la tête contre le premier pilier venu (*sic*). Autour sont de larges citernes creusées dans le roc. »

دَيْر مخارق *Deïr-Mekhariq.*

Localité de la province de Khouzistân.

ديسان *Diçân.*

Bourg aux environs de la ville d'Herat.

ديشان *Dischân.*

Bourg près de Merw.

[1] Voyez, sur ce personnage, le *Kamous* au mot خندف, et C. de Perceval, table VIII, et tome I, p. 192.

[2] Voyez aussi la description de cette place dans Qazwini, *Athar el-Bilad*, t. II, p. 248.

ديكدان *Dikdân.*

(Ce qui signifie en persan le support ou l'anse de la chaudière.) Grande forteresse sur le bord de la mer, voisine de l'île d'Hormuz, en face de l'île de Qaïs ben 'Omaïrah. Elle est nommée aussi *fort des Beni 'Amarah,* et on attribue sa fondation à *Djoulendi* (جُلندى). Il est impossible d'y pénétrer sans l'aide de paniers et de cordes, aussi elle n'a jamais été prise d'assaut. Elle sert d'embuscade à la tribu des 'Amarah, qui épient de là le passage des bâtiments. El-Isthakhri, en mentionnant les principales familles établies dans le Fars, rapporte ce qui suit : « Parmi celles-ci sont les 'Amarah, désignés sous le nom de *famille de Djoulendi* (آل الجُلندى); ils possèdent une vaste province et de nombreuses cultures sur le bord de la mer du Fars, près de la frontière du Kermân; ils prétendent qu'ils étaient les maîtres de ce pays avant Mouça ben 'Amran (Moïse); ils ajoutent que cette parole de Dieu, « Derrière lui était un roi qui s'emparait des vaisseaux par la force [1] », s'applique à Djoulendi. Ils sont une fraction de la grande tribu des Azdites du Yemen, et ils se sont montrés jusqu'à ce jour si redoutables par leur vaillance et par leur nombre, qu'aucun sulthan n'a pu les soumettre; ils font métier de corsaires, et prélèvent une dîme sur tous les bâtiments. 'Amr, fils de Leïs, essaya de les dompter; mais il ne put y parvenir sans le secours de son cousin 'Abbas, fils d'Ahmed, fils d'Haçan, le même qui est considéré comme le chef de la tribu kurde des *Nariân* (voir le mot رَم). Cette tribu se vante d'une communauté d'origine avec Djoulendi. Aujourd'hui encore elle possède une force imposante. »

دَيْلَم *Deïlem* [2].

Les astronomes placent cette province dans le IVe climat par 75° de longitude et 36° 10′ de latitude.

دَيْلمان *Deïlemân.*

Bourg du pays d'Ispahân, dans la direction de Djordjân; patrie d'Abou Mohammed 'Abd Allah ben Ishaq *el-Deïlemâni.*

[1] *Koran,* sur. XVIII, vers. 78.

[2] Le manuscrit de Saint-Pétersbourg donne une leçon différente, et qui est sans doute le complément de la nôtre : « On réunit, sous ce nom collectif, un grand nombre de districts, de bourgades et de villages, que nous avons mentionnés d'après l'ordre alphabétique. » (Voy. B. Dorn, *Auszüge*, etc. p. 21.)

دَيْلَمِستان *Deilemistân.*

Bourg dépendant de Schehrzour, dont il n'est éloigné que de 9 farsakhs; sous l'ancienne monarchie persane, les Deilemiens y campaient lorsqu'ils faisaient leurs expéditions; ils y laissaient leur bagage avant de piller les pays voisins; puis, leurs courses terminées, ils passaient par ce bourg avant de rentrer sur leur territoire.

دِيمَرتيان *Dimertiân.*

Je suppose que c'est un bourg près d'Ispahân: car j'ai vu dans le manuscrit original de l'Histoire d'Ispahân par Yahia Ibn Mendeh, qu'un traditionniste, Mohammed ben Saleh, élève de Thaberâni et maître de Sa'id el-Baqqal, etc. porta le surnom de *Dimertiâni*.

ديمرت *Dimert* ou *Deimert.*

Bourgade de la province d'Ispahân. Le célèbre Saheb Isma'il ben 'Abbad a dit en parlant d'elle (mètre *bassith*) :

يا اصبهان سُقيتِ الغيثَ من بلدٍ فأنت مجمعُ أوطاري وأوطاني
ذكرتُ ديمرتَ اذ طال الثواء بها وأين ديمرت من اكناف جرجانِ

Pays d'Ispahân, que la pluie te féconde, car tu réunis toutes mes affections et tu es ma patrie; || je pense à *Deimert*, où je fis un long séjour; mais peut-on comparer *Deimert* à la contrée de Djordjân!

دينار آباد *Dinar-Âbâd.*

Bourg du district d'Açed-Âbâd, province d'Hamadân. Parmi les savants qui en sont originaires, on cite : Abou 'Ali ben Haçan ed-Dinar-Âbâdi, le prédicateur, que Schirweih entendit à Hamadân en 483. Ce scheikh était un homme d'une piété sincère, et son enseignement mérite toute confiance; il mourut au mois de scha'ban 485. Le nom ethnique peut être aussi *Dinari*, comme pour la localité suivante.

دينار *Dinar.*

Faubourg de Rey qui a donné son nom à Huçein ben 'Ali *ed-Dinari* er-Razi.

دينآباذ *Dinâbâd.* (Voyez دينه مردان.)

دِينَوَر *Dinewer.*

Ville du gouvernement du Djebal, près de Qirmiçin. Elle est à plus de 20 farsakhs d'Hamadân et à quatre jours de Schehrzour; elle équivaut, en étendue, aux deux tiers d'Hamadân. Elle a de beaux vergers, une riche culture, des eaux vives et des sites pittoresques; ses habitants sont d'un caractère plus généreux que ceux d'Hamadân. Elle a vu naître plusieurs hommes célèbres; le docteur le plus en renom est 'Abd Allah ben Mohammed ben Wehb el-Hafez; cependant tous les maîtres de la tradition ne sont pas d'accord sur la valeur de son enseignement, et quelques-uns le rejettent comme suspect.

دينه مردان *Dineh-Merdân.*

Bourg du pays de Merw, près de Rikendj-'Abdân; patrie de Qaçem ben Ibrahim *ed-Dineh-merdâni,* le dévot; ce bourg se nomme encore *Dinâbâd* (دينآباذ).

ديوانجه *Diwandjeh.*

Bourg du pays d'Herat; son nom s'écrit aussi *Diwaqân* (ديواقان), et le surnom d'origine prend ces deux formes. Patrie d''Abd Allah ben 'Abd er-Rahman ed-Diwaqâni, mort au mois de zi'l-qa'deh 505. Son père, 'Abd er-Rahman ben el-Mowaffiq ed-Diwaqâni, est également cité par Sem'ani comme bon traditionniste.

ديوان *Diwân.*

Faubourg de Merw.

دِيوَرَه *Diwreh.*

Bourgade de la province de Niçabour; patrie d'Abou 'Ali Ahmed ben Hamd Allah ou Hamdouweïh el-Beïhaqi *ed-Diwri,* docteur instruit qui voyagea pour recueillir la tradition, mort en 289.

ر

رادكان *Radekân.*

Bourg ou petite ville du territoire de Thous; on prétend que le célèbre vizir Nizam el-Moulk en est originaire; elle a vu naître plusieurs savants : Abou Mohammed 'Abd Allah ben Haschem et-Thoussi, docteur accrédité qui enseigna à Niçabour; — Haçan ben Ahmed ben Mohammed Abou'l-Azhar et-Thoussi, qui habitait Thaberân, chef-lieu du district de Thous. Il fut un des maîtres d'Abou Sa'd; il est né en 470, mort après l'an 530, etc.

راران *Rarân.*

Bourg aux environs d'Ispahân d'où sont originaires : Abou'l-Huçein ou Abou'l-Kheir Ahmed ben Mohammed, ancien traditionniste, et, parmi les modernes, Abou Ridja Bedr ben Thabet ben Rouh, le soufi, né après l'an 460, mort en 532. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

رازان *Razân.*

1° Bourg près d'Ispahân où campent les caravanes. Abou 'Amr Khaled ben Mohammed en est originaire. — 2° Nom d'un quartier de Beroudjird où est né Abou'n-Nedjm Zeïd ben Saleh, docteur mort au mois de moharrem 547. (Abou Sa'd.)

رأس الكلب *Ras el-Kelb* (la tête du chien).

Forteresse près de Qoumès, à la droite du chemin qui mène à Niçabour.

راسمند *Rasmend.*

Montagne située près de la ville de Keredj. (Voyez كرج.)

راسك *Raçek.*

Une des principales villes du Mokrân, chef-lieu d'un district nommé *Harroudj* (حروج); climat très-chaud.

راشت *Rascht.*

Ville sur l'extrême frontière du Khoraçân, à 80 farsakhs de Termed; elle

est située entre deux montagnes; c'est par ce défilé que les Turcs pénétraient dans les pays musulmans, qu'ils mettaient au pillage; pour prévenir ces invasions fréquentes, le vizir Fadhl ben Yahia, le Barmécide, y fit construire une porte très-bien fortifiée.

راشتينان *Raschtinân.*

Bourg aux environs d'Ispahân; patrie d'Abou Bekr Ahmed ben Mohammed et d'Abou Thaher Ishaq ben Abi Bekr, qui est peut-être le fils du précédent. Ils enseignèrent l'un et l'autre la tradition.

رام اردشير *Ram-Ardeschir.*

Selon Hamzah, on nommait ainsi la ville de *Tawadj* ou *Tawaz* (voyez توّج), située entre la province d'Ispahân et le Khouzistân, dans les montagnes.

رامشاه *Ramischah* (pour *Ram-Schah*).

Bourg près de Merw esch-Schahidjân.

رامان *Ramân.*

Bourgade de la province d'el-Ahwaz.

رامجرد *Ramdjird.*

Bourg du Fars[1] où fut tué 'Abd Allah ben Mo'ammar, qui y vint lors de l'expédition qu'il fit de concert avec 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz; il fut enterré dans un des jardins qui avoisinent ce lieu.

رامَران *Ramerân.*

Village du Khoraçân à un farsakh de Neça.

رامشهرستان *Ram-Schehristân.*

« On prétend, dit el-Isthakhri, que l'ancienne capitale du Sedjestân, avant la conquête musulmane, était une ville située dans le Kermân, à trois jours

[1] *Ramdjird* est le nom d'un canton du Fars arrosé par le Kourr. Une digue avait été construite pour répandre les eaux de ce fleuve sur tout le pays; le temps l'ayant rompue, le sol devint inculte. L'Atabek Djaouli lui rendit la fertilité en rétablissant cette digue. Maïn est le chef-lieu de ce canton, qui rapporte au fisc 52.500 dinars. (*Nouzhet.*)

de marche de Zerendj, et dont on voit encore les ruines maintenant; son nom était *Ram-Schehristân*; il paraît qu'elle était placée sur le bord du fleuve Hendmend, mais que, par la suite, ce fleuve ayant changé de cours et abandonné la ville, les habitants s'en éloignèrent et bâtirent la ville de Zerendj, chef-lieu actuel du Sedjestân et qui en est distante de 3 farsakhs.

رامِشين *Ramischin.*

C'est, je crois, un bourg voisin d'Hamadân, d'où sont originaires deux docteurs dont l'enseignement est digne de confiance : Abou Mansour ben Modhaffer *er-Ramischi*, le schaféite, et *Emiri* (اميرى) ben Mohammed ben Mansour. Ce dernier joignait à une grande science une piété sans égale; il consacra sa vie à la prière et au jeûne, et se fit le serviteur des pauvres à Ramischin. (Extrait de Schirweih.)

رامَن *Ramen.*

Petite ville à 7 farsakhs d'Hamadân et à 10 farsakhs de Beroudjird.

رام هُرمز *Ram-Hormuz.*

Ram signifie, en persan, le désir, le but, et *Hormuz* est le nom d'un ancien roi; c'est peut-être un mot composé dont le sens est le *désir d'Hormuz*; mais Hamzah dit que ce nom est abrégé et qu'il s'écrivait primitivement *Ram-Hormuz-Ardeschir*; il ajoute : « C'est une des principales villes du Khouzistân; les habitants l'appellent, par corruption, simplement *Ramuz* (رامُز)[1]. » On trouve dans cette localité, à la fois, le palmier et le noyer, des citronniers et de la neige. C'est la seule ville du Khouzistân qui jouisse des productions des pays chauds et des zones tempérées. Plusieurs poëtes ont fait mention de Ram-Hormuz; nous citerons entre autres ce passage de Werd el-Dja'di (mètre *thawîl*):

أمعتربا اصبحت في رامَ هُرمز من الاكل كعاءٍ هناك غريبُ
اذا راح ركب مصعدان فقلبي مع المصعدين الرائحين حبيبُ
وانّ الغليب العرد من امس للحمَى الىّ وإن لم آتِه لحبيبُ
ولا خيرَ في الدنيا اذا لم تزُرْ بها حبيبا ولم يطرِبْ اليك حبيبُ

Hélas! étranger dans Ram-Hormuz, j'y suis privé de nourriture comme un voyageur

[1] C'est ce que dit également Hamd Allah Kazvini, qui transcrit le nom de cette ville sous cette forme. (Nozhat, fol. 64 v°. — Voyez aussi Hamza Ispah. p. 47 du texte arabe, et Mordtmann, *Das Buch der Länder*, p. 156.)

égaré! || Lorsque la caravane des deux *Mouç'ad* est partie, mon cœur s'est resserré en les voyant s'éloigner. || Ce puits unique, qui est à la droite du territoire sacré (le puits de Zemzem), je ne cesserai pas de le chérir, bien que je ne puisse y retourner. || Il n'y a plus de bonheur au monde quand on ne peut revoir l'objet aimé, ou obtenir de lui un regard.

ران (ال) *Rân (er).*

Ville entre Meraghah et Zendjân où se trouvent, dit-on, des mines d'or et de plomb. « J'ai passé au creuset, dit Mo'çer, de la litharge de ce pays, et j'ai recueilli de chaque *menn* un *daniq* et demi d'argent pur. J'y ai trouvé aussi le plomb (argentifère) en grande abondance, et j'ai vu un seul morceau qui dépassait six coudées. Dans cette ville coule une rivière dont l'eau, quand on la boit, prévient les calculs de la vessie. On recueille dans les environs une herbe qui a la propriété d'exciter un rire si violent qu'il entraîne la défaillance; si on la perd, à cette hilarité succèdent un abattement et des larmes de douleur. On trouve aussi une pierre blanche non transparente, qui a toutes les propriétés du plomb, et du cinabre liquéfié qui, employé comme onguent, guérit l'alopécie (maladie du cuir chevelu). » Voilà ce que dit Mo'çer, fils de Moehlehl; quant à moi, je pense que cette ville est la même qu'Errân (voyez أرّان), vaste district de l'Arménie. — 2° *Errân* est aussi le nom d'une forteresse sur la frontière du pays de Roum (Asie Mineure) près de Malathyeh, et non loin de la forteresse de Kirkor, célébrée par Motenebbi dans une pièce de vers à la louange de Seïf ed-Dôoleh.

راوَر *Rawer.*

Grande ville du Sind, conquise par Mohammed, fils de Qaçem et-Thaqefi.

راوَسان *Raweçân.*

Village près de Niçabour.

راوَج *Rawendj.* (Voyez le mot رونج.)

راوَند *Rawend.*

Petite ville près de Qaschân et d'Ispahân. Hamzah écrit *Raha-wend* (راها وند) et dit que ce nom signifie *biens redoublés* (الخير المضاعف). D'autres auteurs donnent ce nom à une ancienne ville située sur l'emplacement actuel de Moçoul

et qui fut bâtie par Rawend le Grand, fils de Biourasf ou Zohaq. — Zeid ben 'Ali ben Mansour Abou'l-A'la *er-Rawendi*, surnommé l'*Arbitre*, né en ٤٧٢, fut un des bons traditionnistes de Rey.

راوَن *Rawen.*

Petite ville du Thokharistân, à l'orient de Balkh; elle est petite, mais florissante; elle appartenait jadis à Yahia, fils de Khaled, fils de Barmek, et elle n'eut jamais de gouverneur; c'est ce qui faisait dire à Abou'l-Qaçem Ka'bi, qui en était originaire : « Nous autres, nous devenons gouverneurs, mais, grâce à Dieu, nous n'en recevons pas. » De cette ville est sorti Ibn er-Raweni, qadhi et jurisconsulte célèbre dans les discussions scientifiques. (Extrait d'Abou Sa'd.)

راونسر *Rawanser.*

Bourg du canton d'Arghiân, dans la province de Niçabour; patrie de Mohammed ben 'Abd Allah *er-Rawanseri*.

راونيز *Rawniz.*

Bourg du canton d'Arghiân, qui a vu naître plusieurs docteurs. Le plus célèbre est 'Omar ben 'Abd Allah ben Ahmed Abou'l-'Abbas el-Arghiâni, le prédicateur, frère de l'imam Abou Nasr el-Arghiâni. Ce jurisconsulte, d'une piété et d'une vie exemplaires, étudia à Niçabour auprès de l'imam Abou'l-Me'ali Djoueini; il y demeura longtemps, puis il revint dans son pays et s'occupa de l'étude des traditions; il est mort à Niçabour le ٢٢ de ramadhan, l'an 534.

راهون *Rahoun.*

Bourgade du Sind, voisine de Mansoureh; peu de culture et de fruits, mais beaucoup de bêtes de somme.

رايان *Rayân.*

Bourg du canton d'el-A'lem, province d'Hamadân. Abou'l-Feredj Mouzher ben Ahmed, docteur accrédité et pieux, y mourut au mois de djemadi oulakher, l'an ٥٠٠.

رايكان *Raïkân*[1].

Vallon célèbre par sa beauté, aux environs de Thous; il a 12 farsakhs de long sur 5 de large. (*Nouzhet.*)

رَبَض *Rebedh.*

Ce mot désigne principalement une chose gardée et réservée; il s'emploie en parlant d'une épouse. Abou Mansour dit que *roubdh* (رُبْض) signifie les fondations d'une ville ou d'une maison, et *rebedh* (رَبَض), les constructions qui entourent une ville; le pluriel est *erbadh* (أرباض). Il faut donc entendre par ce mot une sorte de faubourg extérieur qui existe auprès de toutes les cités. Trois localités en Perse sont quelquefois désignées par ce mot : 1° *Rebedh d'Ispahân,* nommée aussi *Rebedh de la ville* (*Rebedh el-Medineh*); Abou Schoukr Ahmed ben Mohammed er-Rebedhi y est né; — 2° *Rebedh-Ziad,* à Schiraz; le traditionniste Ahmed ben Ibrahim Abou'l-Mouthenni *el-Babeli* a été surnommé *Rebedhi* parce qu'il demeurait en ce lieu; — 3° *Rebedh de Merw,* patrie d'Ahmed ben Bekr Abou Bekr er-Rebedhi, docteur de Merw.

رجا *Redja.*

Bourg près de Serakhs, dont est originaire 'Abd er-Reschid ben Naçer Redjayi, prédicateur célèbre d'Ispahân. (Extrait d'Abou Mouça el-Hafez.)

رَجان *Redjân.*

Petite ville du Fars, d'où plusieurs docteurs tirent leur nom. Je suis persuadé que c'est la ville plus ordinairement nommée *Erradjân* (voyez أرّجان), entre el-Ahwaz et le Fars, et dont le nom a été abrégé de cette façon par l'absorption de l'article, comme dans le mot *Arrass,* qui s'écrit أرّس et الرّس.

رَحا *Raha.*

Localité dans le Sedjestân, d'où est originaire Mohammed ben Ahmed er-Rahayi es-Sedjestâni.

[1] Telle est l'orthographe généralement adoptée par les géographes et les historiens persans; mais on écrit aussi *Radekân.* (Cf. Edrisi, *Géographie,* t. II, p. 184; Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse,* p. 182.)

رحاب (ال) (*er*) *Rahab.*

Bourgade de l'Azerbaïdjân; mais on nomme aussi *er-Rahab* le territoire de Derbend et la plus grande partie de l'Arménie.

رُخَان *Rokkhân.*

Bourg à 6 farsakhs de Merw; patrie du traditionniste Abou Ahmed ben Mohammed ben Khatthab.

رُخَّج *Rokkhedj.*

Forme arabe du mot *Rokkhez* (رُخَذ), district et ville de la province de Kaboul; on retrouve ce nom dans un vers d'Abou Ghanem *el-Qasri* (originaire de Qasr Kenkiwer) (mètre *kamil*) :

ورد اليسار مُباشرًا بحلوله   بالرُّخّج المصعود فى آستعراد

El-Yeçar est arrivé annonçant son entrée à *Rokkhedj*, cette ville dont l'accès est ardu et difficile.

C'est de ce pays que sont originaires Feredj et son fils 'Omar ben Feredj, qui furent deux écrivains célèbres du divân de Baghdad du temps de Mamoun et jusqu'au règne de Moutewekkil; ils jouissaient de la même puissance et du même crédit que les vizirs. Plusieurs poetes de ce siècle les ont attaqués dans des vers satiriques.

رُخّ *Rokkh.*

Canton de la province de Niçabour; le peuple le nomme *Rikh* (ريخ). Abou'l-Haçan Beihaqi dit qu'il doit son nom à la nature du sol, parce que les paysans, en Perse, appellent رُخّ un terroir dur et rougeâtre. Il renferme cent six bourgs et villages; le chef-lieu est Bischek (بيشك), bourg assez important qui a un beau marché, mais qui n'a pas de mosquée ni de chaire. En est originaire Abou Mouça Haroun ben 'Abdous er-Rokkhi en-Niçabouri, mort en 285.

رَخش *Rakhsch.*

Nom d'un caravansérail à Niçabour. Abou Bekr Mohammed ben Ahmed, le marchand, docteur, mort en 353, a été surnommé *er-Rakhschi*, parce qu'il habitait ce khân.

رُخشيود *Rokhschayoud.*

Bourgade aux environs de Termed.

رَدان *Radân.*

Bourg du district de Neça; patrie d'Abou Dja'far Mohammed ben Ahmed, docteur, mort en 313.

رَدّ (ال) (*er*) *Redd.*

Bourg du canton de Maçebedân près de Bendendjein, où est le tombeau du khalife Mehdi, fils de Mansour.

رَزآباذ *Rez-Abâd.*

Quartier ou rue de Merw.

رِزام *Rizam.*

Le bassin de Rizam est le nom d'un quartier de Merw esch-Schahidjân, dont on fait remonter l'origine à Rizam ben Abi Rizam el-Mouta'wi er-Rizami, qui participa à la conquête du pays avec 'Abd Allah, fils de Moubarek; il fut tué deux ans avant celui-ci.

رَزجاه *Rezdjah.*

Bourg près de Bestham, canton de Qoumès.

رزماباذ *Rouzm-Âbâd.*

Bourg voisin d'Ispahân: patrie de Mohammed ben 'Abd Allah, qui écrivait la tradition sous la dictée d'el-Hafez Isma'îl, l'an 528.

رِزه *Rizeh.*

Bourg voisin d'Herat; ce nom est commun à plusieurs localités de la Perse.

رَزيق *Raziq.*

Rivière qui passe à Merw, et auprès de laquelle est le tombeau de Boraïdeh el-Aslemi, compagnon du Prophète (sur qui soit le salut!). El-Hazmi écrit *Zariq* (زريق); mais c'est une faute, car j'ai consulté les habitants de Merw, et

ils m'ont donné la première prononciation. Elle est adoptée par Sem'ani dans son Livre des généalogies, ainsi que par el-'Amrani. — *Zeriq*, dit el-Hazmi, est une rivière de Merw, auprès de laquelle est un vaste quartier où était jadis la maison d'Ahmed ben Hanbel; mais ce quartier est ruiné aujourd'hui et en dehors de l'enceinte actuelle. Ahmed ben 'Yça el-Hammal, l'un des plus célèbres compagnons d'Ahmed, fils de Moubarek, en est originaire. — D'après Ibn el-Faqih, *Raziq* et *Madjin* sont deux belles rivières qui passent à Merw et fertilisent presque tous les environs. C'est sur les bords du Raziq que fut tué Yezdedjerd ben Schehriar ben Kesra, roi de la Perse. Le poète Nafi' ben Aswad, de la tribu des Beni-Temim, a dit à ce sujet (mètre *thawil*) :

ونحن قتلنا يزدجرد ببعجة من الرّعب إذ ولّى الفرارَ وغارا
غداةَ لقيناهم بمرو نخالهم بمرو على تلك الجبال وبارا
قتلناهم في حربة نحنت بهم غداةَ الرّزيق إذ أرادوا حوارا
صممنا عليهم جانبيهم بصارمٍ من الطّعن ما دام النهارُ نهارا
فوالله لولا الله لا شئ غيره لعادت عليهم بالرّزيق بوارا

Nous avons tué Yezdedjerd en le frappant de la pointe de la lance lorsqu'il se préparait à fuir et à se cacher, || le matin du jour où nous les avons rencontrés à Merw, et ils ressemblaient, sur les collines de cette ville, à des lièvres timides. || Nous les avons dispersés avec nos lances, à la journée de *Raziq*, lorsqu'ils voulaient revenir; || nous les avons enveloppés de tous côtés d'une muraille d'épées tranchantes; tant que le jour a duré, || et j'en atteste Dieu, sans ce Dieu, qui est unique, nous les aurions tous exterminés aux bords du Raziq.

رستاق *Roustaq.*

Ville du Fars, située dans la direction du Kermân; elle est souvent considérée comme appartenant à cette dernière province.

رستقباد *Roustaqbâd.*

On lit dans l'Histoire des Zendiq (Manichéens) que lorsque Moslem, leur chef, s'échappa de la prison où l'avaient enfermé les habitants de Basrah, et qu'il leur fit la guerre, Nafi' vint à Roustaqbâd, qui dépend du canton de *Destema* (Fars). Ces deux chefs furent tués dans cette localité. (Voyez دستوى.)

رستماباد *Roustem-Âbâd.*

C'est le nom d'un territoire auprès de Qazwin, que Mouça el-Hadi acheta,

et dont il fit une fondation pieuse pour les besoins de la ville et pour secourir ceux qui combattaient les infidèles. (Voyez le mot *Qazwin.*)

رُستمدار *Roustem-Dar.*

Nom d'une contrée comprise entre le Guilân et le Mazenderân; les villes de Toulim et Guendjour en dépendent.

رستمكُويه *Roustem-Kouyeh*[1].

Place forte du gouvernement de Qazwin, dans les montagnes de Tharem.

الرَّس *Rass* (*er*) (l'Araxe).

Fleuve qui arrose l'Azerbaïdjân et les contrées situées au delà. On raconte que, sur ses bords, s'élevaient jadis dans le pays d'Errân mille cités; Dieu leur envoya un prophète nommé Mouça, qu'il ne faut pas confondre avec Mouça ben 'Amran (Moïse); celui-ci leur prêcha en vain la foi en un Dieu unique; ils le traitèrent de menteur et rejetèrent sa mission. Il les maudit, et Dieu, pour les punir, livra leur pays à el-Hareth et à el-Howaïreth qui, de Thayf, marchèrent contre eux. On dit que ce peuple rebelle est enfermé entre les deux montagnes qui s'élèvent de ce côté. L'Araxe sort de *Qaliqala,* traverse le pays d'*Errân* et de *Werthân;* puis il se réunit au fleuve *Kourr;* la ville de Beïlaqân est placée entre ces deux fleuves qui, leur jonction opérée, se dirigent au sud-est et se jettent dans la mer (Caspienne)[2]. L'Araxe est un fleuve important qui renferme mille espèces de poissons; on dit même que tous les mois paraît une nouvelle espèce différente de celles qui ont paru précédemment. On y trouve notamment le *Schour-Mahi,* qui n'existe que dans ce fleuve, où il se montre à des époques fixes. Mo'çer, fils de Mochlehl, après avoir mentionné Bedd, la ville de Babek, ajoute : «Près de là coule l'Araxe; ce territoire produit des grenades superbes et comme je n'en ai vu nulle part ailleurs, des figues excellentes,

[1] Sans doute pour *Roustem-Kouh,* la montagne de Roustem. Ét. Quatremère lit *Vachm-kouh* (*Histoire des Mongols de la Perse,* pag. 177, note), d'après Ibn el-Athir; mais ce nom me paraît altéré dans ce passage du *Kamil* de cet auteur ainsi que dans la Chronique d'Abou'l-Féda.

[2] Voyez, sur le cours de l'Araxe et l'archéologie de ces contrées, la savante dissertation de Barbié du Bocage, *Mémoire historique et géographique sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne,* p. 89 et suiv. Rennell, *Geogr. syst. of Herodot,* p. 356, et le Journal du colonel Monteith, *Bulletin de la Société de géographie de Londres,* t. III, p. 29 et suiv.

et du raisin que l'on fait sécher sur des *tandours* (réchauds), parce que le soleil, dans ce pays, est toujours caché par des nuages, et que des brouillards y règnent continuellement. L'Araxe traverse la plaine de *Belasdjân*, en se dirigeant droit vers le littoral de la mer du côté de *Berda'h*, et passe par *Werthân* et *Beïlaqân*. Ce pays renfermait autrefois cinq mille bourgs maintenant ruinés; on voit encore cependant des débris de murailles et des restes de constructions, tant les matériaux employés sont bons et durables. Quelques auteurs disent que les habitants de cette contrée étaient les *Ashab ar-ras* dont il est fait mention dans le Koran. (Voyez *Koran*, sur. xxv, v. 40.) D'autres les confondent avec cette nation de géants que David et Salomon combattirent parce qu'ils refusèrent de payer le tribut. Une tradition rapporte que leur chef fut tué à Ourmiah.

رَسكَن *Resken.*

Ville du Thokharistân, conquise par el-Ahnef, les armes à la main, l'an 32 de l'hégire.

رَشت *Rescht.*

Petite ville du Guilân[1]: climat chaud et insalubre; productions : blé, riz, coton et soie. (*Nouzhet.*)

رُشين *Rouschin.*

Bourg du territoire de Djordjân.

رُصافة نيسابور *Roussafet-Niçabour.*

'Obeïd Allah ben Ahmed ben Abi Thaher, dans son Histoire, rapporte les paroles suivantes d''Abd el-'Aziz ben Suleïman : « Lorsque je vins au monde, mon père écrivit à 'Abd Allah ben Ahmed ben Thaher, pour l'informer de ma naissance et lui dire qu'il avait différé de me donner un nom afin que l'émir voulût bien en choisir un pour moi; celui-ci lui répondit : « Je nomme ton fils *'Abd el-'Aziz* et je lui donne en ferme *Roussafet*, bien communal de Niçabour. » Le diplôme est resté dans ma famille. » Ce fait se trouve dans cette histoire à la date de l'an 296.

[1] Cf. sur cette ville une note de M. Quatremère, t. XIII des Notices et Extraits, p. 301; *The Journal of the geogr. Soc.* t. III, p. 17; même recueil, t. VIII, p. 36, et les documents réunis par B. Dorn dans son *Auszüge*, etc. Saint-Pétersb. 1858.

رُطّ (ال) (er) *Rotth.*

C'est, d'après Nasr, le nom d'une station entre Ram-Hormuz et Erradjân; mais el-Isthakhri, en décrivant le Khouzistân, dit que *er-Rotth* et Khaberân sont deux cantons de cette province arrosés chacun par une rivière.

رَعناش *Ra'nasch.*

Bourg qui dépend de Dizfoul. (*Nouzhet.*)

رَمادة (ال) (er) *Remadeh.*

1° Quartier ou village près de Niçabour. — 2° Bourg connu aux environs de Balkh.

رَمجار *Remdjar.*

Localité près de Niçabour qui a donné son nom à quelques savants. Abou Mohammed Isma'îl ben Abou'l-Qaçem er-Remdjari, le lecteur, mort à Niçabour, en ramadhan, l'an 351, fut un des maîtres d'Abou Sa'd. (Extrait du *Takhbir.*)

رَمّ *Remm*, au pluriel رموم *Remoum.*

Ce mot, en dialecte du Fars, désigne un quartier ou un endroit habité par les Kurdes. Plusieurs localités du Fars sont ainsi nommées; telles sont : le *Remm d'Haçan ben Djîlouïeh* (بن جيلويه), connu aussi sous le nom de *Remm el-Bazidjân* (رمّ البازنجان), à 14 farsakhs de Schiraz; — le *Remm d'Erdam, fils de Djouanaïeh* (اردام بن جوانايه), à 26 farsakhs de Schiraz; — le *Remm de Qaçem, fils de Schehriar,* nommé aussi *Kourïân* (كوريان), à 50 farsakhs de cette ville; — le *Remm d'Haçan ben Saleh,* nommé *Remm es-Sourân* (رمّ السوران), à 7 farsakhs de la même ville. Telle est la nomenclature donnée par Ibn el-Faqih, et il est probable que les noms propres ajoutés à chacune de ces localités ont disparu avec ceux qui les portaient. Beschari mentionne dans le Fars le *Remm el Akrad* ou remm des Kurdes. « C'est, dit-il, un district au milieu des montagnes, arrosé par une rivière, très-fertile et riche en vergers et en palmiers. » Il nomme aussi le *Remm* d'Ahmed, fils de Saleh, nommé *ez-Zizân* (الزيزان). Voici enfin ce que dit el-Isthakhri : « Il y a dans le Fars cinq *remm*, renfermant chacun un certain nombre de bourgs et de villages. Le kharadj est perçu sur chacun de

ces cantons par un reïs choisi parmi les Kurdes. Ils sont en outre tenus d'escorter les caravanes, de veiller à la sûreté des routes, et ils doivent prêter mainforte au sulthan dans les temps de guerre; ce sont comme autant de petits États indépendants. En voici la désignation [1] : 1° le *Remm-Djilouieh* ou *Remm de Zoudjân* (?) (رمّ الزيجان), nom d'une tribu kurde. Il est situé dans le pays qui avoisine la province d'Ispahân; il entre d'un côté dans le canton d'Isthakhr; de l'autre, dans celui d'Erradjân. Il est enclavé entre Beïdha, Ispahân, le Khouzistân et Sabour (Schapour). Toutes les villes et tous les bourgs compris dans cet espace appartiennent à ce remm; — 2° le *Remm-Schehriar* ou *Remm de Bazindjân* (رمّ البازنجان), situé dans les montagnes des Kurdes, de la famille de Bazindjân ou Schehriar. Tous ceux qui, dans le Fars, portent ce nom, appartiennent à ce pays riche en villages et en champs cultivés; — 3° le *Remm de Zizân*, à Haçan ben Saleh; il est situé dans le canton de Sabour et va depuis Ardeschir-Khourreh jusqu'à . . . . ? — 4° le *Remm de Rihân* (رمّ الريحان), à Ahmed, fils de Leïs, dans le canton d'Ardeschir-Khourreh; il s'étend depuis le littoral jusqu'aux dépendances d'Ardeschir-Khourreh; — 5° le *Remm de Karîân* (رمّ الكاريان) : ses limites sont le *Sif* des Beni-Sofar, le *Remm* de Rihân, le Kermân et les dépendances d'Ardeschir-Khourreh; il est considéré comme appartenant à ce dernier district. »

[1] Ce passage est un de ceux qui diffèrent le plus du texte autographié à Gotha (cf. *Lib. climat.* p. 58). Non-seulement l'orthographe et la classification données par M. Moeller offrent peu d'analogie avec le texte du *Mo'djem*, mais les réflexions placées par Yaqout en tête de ce paragraphe sont remplacées, dans le manuscrit de Gotha, par les lignes suivantes : « Tels sont les noms des tribus kurdes que j'ai pu retenir, mais le nombre en est si considérable qu'il ne peut être évalué d'une manière positive que par les registres du bureau des redevances. Les Kurdes sont braves et robustes; ils possèdent de nombreux troupeaux, des chameaux et des juments; mais leurs bêtes de somme sont d'une race médiocre, et la seule tribu qui possède des chevaux est celle de Bazindjân, qui s'est fixée dans la province d'Ispahân. Les coutumes religieuses de ce peuple ressemblent à celles des Arabes nomades et des Berbers. Ils forment plus de cent tribus. » (Voyez aussi *Das Buch der Länder*, p. 135.) Ibn Khordadbeh donne au mot *remm* la même signification que l'auteur du *Mo'djem*, mais il ne compte que quatre grandes divisions parmi les familles kurdes établies dans le Fars : « 1° le *remm* d'Huçein ben Djilouieh, nommé *el-Mouadjân* (*sic*), à 14 farsakhs de Schiraz; 2° celui de Qaçem ben Schehriar, nommé *el-Kourîân*, à 50 farsakhs de Schiraz; 3° celui d'Ardeschir ou . . . . (mot illisible), à 25 farsakhs; 4° celui d'Huçein ben Saleh, nommé *el-Mouaïn*, à 7 farsakhs de Schiraz. » (Ms. de la Bodl. fol. 51.) On voit qu'au milieu de ces leçons si différentes et que la négligence des copistes a rendues si confuses, il est bien difficile d'avoir des données certaines sur la population kurde dans les premiers âges de l'islamisme.

رُنان *Rounân.*

Bourg près d'Ispahân; en sont originaires : Abou Nasr Isma'îl ben Mohammed, le soufi; il voyagea pour recueillir la tradition, et mourut en 531; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mohammed, docteur éclairé et vertueux, mort en revenant de la Mecque, à Hillah el-Meziedieh, en 535.

رَنبويه *Renbouyeh.*

Bourg voisin de Rey. (Voyez le mot ارنبويه.)

رُوب *Roub.*

Localité près de Semendjân, province de Balkh; patrie d'Isma'îl ben Ibrahim er-Roubi.

روبانجاه *Roubandjah.*

Bourgade près de Balkh; le nom d'origine, d'après es-Sem'ani, peut avoir trois formes : *Roubandjahi* (روبانجاهىّ), *Roubanschahi* (روبانشاهىّ), et *Roumenschahi* (رومنشاهىّ).

رُوبنج *Roubendj.*

Localité du Fars que l'on nomme aussi *Rawendj.*

روتَك *Routek.*

Je crois, sans l'affirmer, que c'est une ville du Mokrân.

روذان *Roudân.*

1° Petite ville voisine d'*Eberqouïeh,* dans le Fars. D'après Ibn el-Benna, Roudân est un canton du Kermân renfermant trois villes : *Anas* (اناس), *Adkân* (اذكان), et *Abân* (ابان). Anas, étant sur la frontière, est considérée comme appartenant, par moitié, aux deux provinces (le Kermân et le Fars), afin d'en préciser les limites et d'égaliser le territoire. Ce canton s'étend donc depuis cette ville d'une part, jusqu'à la province d'Ispahân de l'autre; de sorte que presque tout le district d'Isthakhr est situé entre eux. Roudân possède une citadelle qui a huit portes et une belle mosquée; ses habitants sont, en général, foulons ou tisserands; de beaux jardins et des tombeaux vénérables entou-

rent la ville. Elle est arrosée par une source; mais elle est environnée par les sables, et sa population est peu nombreuse. Ce territoire peut avoir 60 farsakhs d'étendue. Tels sont les renseignements fournis par el-Isthakhri; aujourd'hui Roudân est une petite ville assez semblable à Eberqouïeh, mais mieux arrosée, et riche en fruits que l'on exporte dans les pays voisins. — 2° Un bourg du Kharezm et une ville voisine de Bost portent aussi le nom de *Roudân*.

رودبار *Roudbar.*

Ce mot, qui signifie l'endroit où passe une rivière, désigne plusieurs localités[1]. 1° Bourgade du gouvernement d'Ispahân, renfermant plusieurs villages; quelques savants y sont nés. (Extrait d'Abou Mouça el-Hafez.) — 2° Roudbar, dit es-Sem'ani, est un nom qui se donne aux lieux voisins d'un fleuve en différents pays. Une localité près de Thaberân (province de Thous) porte ce nom. Abou 'Ali Houçein ben Mohammed, mort en 403, en est originaire, ainsi qu'Abou 'Ali Mohammed ben Ahmed ben Qaçem es-Sirafi; cet auteur, qui résidait en

[1] Dans le dénombrement que donne Yaqout, il ne semble pas avoir eu connaissance de la plus importante des localités qui portent ce nom, le canton de Roudbar situé à 6 farsakhs au nord de Kazwin; c'est encore le *Nozhet* qui nous aidera à combler cette lacune. « Le canton de Roudbar, dit Hamd Allah, doit son nom à la rivière de Schah-roud, qui le traverse; la plus grande partie de ce territoire appartient au *Guermsir* (pays de la chaleur) et une petite portion aux pays froids, de sorte qu'on sème l'orge dans l'une lorsqu'on la récolte dans l'autre; elles sont d'ailleurs très-rapprochées et à portée de la voix. Ce pays renferme plus de cinquante forteresses dont les principales sont Alamout, Meimoun-diz et Lembeser. Alamout, résidence et centre de l'autorité des Ismaéliens depuis cent soixante et onze ans, passe pour la plus redoutable. Bâtie par Haçan (ou Huçein) ben Zeid Baqeri, en 246, elle tomba en 483 au pouvoir d'Haçan, fils de Sabbah, qui y proclama les doctrines baténiennes. Le nom primitif de cette place était *Aluh-Amout*, c'est-à-dire *le nid de l'aigle*, devenu par l'usage *Alamout*. Une singularité digne de remarque, c'est que les lettres du mot *Aluh-Amout* (اله اموت), prises numériquement, donnent la date de l'occupation d'Haçan, fils de Sabbah (483 de l'hégire). Elle fut détruite, en 654, par l'ordre d'Houlagou Khân; mais les habitants de ce canton, bien qu'ils se fassent passer pour musulmans, et pratiquent ostensiblement l'islamisme, sont restés attachés aux dogmes des Baténiens. Il y a même parmi eux des gens nommés *Meraghi*, qu'on soupçonne d'être de la secte de Mazdek. » (Voyez, sur le château d'Alamout et les Ismaéliens, un mémoire de M. Defrémery, *Journal asiatique*, 1848.) « Quant au Schah-roud, qui donne son nom au pays, il se divise en deux branches; l'une va de Thaleqân à Kazwin, l'autre se réunit au Sefid-roud près de Tharoum, et se jette dans la mer Caspienne du côté de Koutem (Guilân). Le cours de cette rivière est de 30 farsakhs. » (Extrait du *Nozhet*.)

Égypte, a écrit de beaux livres sur la vie contemplative; il jouit d'un grand crédit comme grammairien et jurisconsulte; ses vers ne manquent pas de délicatesse; il est mort en 323. Abou Mouça le croit à tort originaire du bourg de Roudbar, voisin de Baghdad. — 3° Bourg près de Balkh. — 4° Bourg près de Merw. — 5° Bourg voisin d'Hamadân, célèbre par les personnages remarquables qu'il a vus naître. Le plus connu de ses traditionnistes est 'Abdous ben 'Abd Allah ben Mohammed Abou'l-Fath el-Hamadâni er-Roudbari. Schirweïh, fils de Schehriar, qui transmit son enseignement, en fait un grand éloge. Ce savant docteur est né en 395 et mort en 490, accablé d'infirmités. Il a été enterré dans le couvent de Roudbar.

رودَ دشت *Roudé-Descht.*

Bourg du territoire d'Ispahân; on dit aussi *Rouï-descht* (رويدشت) et *Roudescht* (رودشت). (Voyez *Rouï-Descht.*)

رود دَراور *Roud-Derawer* [1].

Canton voisin de Nehawend, dans le Djebal. Son territoire, qui n'a guère plus de 3 farsakhs d'étendue, renferme quatre-vingt-treize villages arrosés par de nombreux ruisseaux et réunis par des jardins qui donnent des fruits de toute espèce. Le safran est la principale production du pays. La chaire de ce canton est dans une petite ville nommée *Keredj* (كَرَج), à 7 farsakhs d'Hamadân et à la même distance de Nehawend; cette ville est petite, mais bien bâtie et entourée de prairies, de champs et de jardins. On en exporte beaucoup de safran. Elle est la patrie d'Ahmed ben 'Ali Abou Bekr *er-Roud-derawerі*. Ce fut un des premiers docteurs et des plus respectables de son temps. Il a beaucoup écrit sur la tradition; Schirweïh cite avec éloge deux livres de lui : le *Livre du Schîn* (كتاب الشين), et le *Dictionnaire des compagnons du Prophète* (معجم الصحابة). Il naquit en 308 et mourut le lundi 16 de rebi' oul-akher, l'an 398. Il fut enterré dans le cimetière de *Neschith*, et son tombeau est un but de pèlerinage.

[1] Roud-derawer est le chef-lieu d'un district qui comprend encore quelques localités d'une certaine importance, comme Touï, Serkân, Mischkân, et soixante et dix villages, parmi lesquels on cite : Hind-roud, Serkân-roud, Guezaï-roud, etc. Le climat est tempéré; le sol, qui est élevé, est fertilisé par les rivières qui descendent de l'Elwend; il produit surtout du safran, ce qui a fait donner à ce pays l'épithète de *Za'frani*. Il paye au fisc 35,000 dinars. (*Nouzhet*, fol. 600.) Dans quelques exemplaires du même ouvrage, ainsi que dans l'édition lithographiée du *Zinet el-Medjalis*, on lit *Roudawer*.

رود ه *Roudeh* ou *Ser-Roudeh* (سر رود ه).

Certains auteurs disent que c'est un quartier de Rey; mais on lit dans les Chroniques qu'Amrou ben Ma'di Karib mourut à Roudeh, après son départ de Rey; ce qui autorise à croire que ce n'est pas un quartier, mais un bourg voisin de Rey. Telle est aussi l'opinion d'Abou 'Obeidah, qui ajoute qu'Amrou fut enterré dans un endroit nommé *Kirmanschah* (كرمانشاه). Cependant l'opinion la plus répandue parmi les savants est qu'Amrou mourut en route et fut enterré à Roudeh. En sont originaires : Hareth ben Moslem er-Razi er-Roudi; — Abou 'Ali ben Huçein ben Modhaffer, etc.

رور (ال) (er-) *Rour*.

1° Bourgade dépendante d'el-Ahwaz, ou située dans le voisinage. — 2° District du Sind presque aussi grand que le Moultân. La ville de Rour est située au confluent du fleuve Mehrân et de la mer, et elle sert de port à cette contrée. Le sol est peu fertile, les arbres et les palmiers y sont très-rares; elle n'est habitée que par des marchands. Quatre jours de marche la séparent du Moultân, et dans le voisinage est la ville de *Baghrour* (بغرور), dont il est fait mention dans l'Histoire de la conquête.

روعد *Rou'ad*.

Petite ville du Mazenderân, entourée d'une enceinte de quatre mille pas. (Extrait du *Zinet*.)

رُوق *Rouq*.

Bourg du territoire de Djordjân.

رُوباش *Rouiasch* (le château de).

Situé dans un des cantons du pays d'el-Ahwaz.

روبان *Rouiân*.

1° Grande ville et district important du Thabarestân. Rouiân est la plus grande ville des montagnes de cette province, comme Amol est la principale ville de la plaine. Elle est située dans le IV° climat par 76° 35' de longitude et 37° 10' de latitude; elle n'est qu'à 12 farsakhs du Guilân. Certains auteurs pensent qu'elle

ne fait pas partie du Thabarestân, mais qu'elle forme un état distinct et indépendant, qui renferme de hautes montagnes, un territoire important, de nombreuses rivières, des jardins et des champs fertiles; ils ajoutent qu'elle appartenait jadis aux habitants du Deïlem et qu'elle fut conquise par 'Amr, fils d'el-A'la, le maître du Djouçaq de Rey; ce fut lui qui fonda la ville et y établit une chaire. Entre les montagnes de Rouïân et le Deïlem, on voit un grand nombre de bourgs dont la population varie de quatre cents à mille âmes. Tout ce territoire peut mettre sous les armes plus de cinquante mille soldats. Le kharadj, qui y fut établi par Reschid, s'élève à 450,000 dirhems. Dans le district de Rouïân est la ville de *Keddjeh* (كَجّه), où réside le gouverneur. Les montagnes de ce pays sont contiguës à celles de la province de Rey, et c'est par là qu'on entre dans le district. D'après d'autres auteurs, il fut conquis par Sa'ïd, fils d'el-Ass, gouverneur de Koufah, pour le khalife 'Othman, l'an 29 ou 30 de l'hégire. Plusieurs savants en sont originaires : Abou'l-Mehasin 'Abd el-Wahid ben Isma'ïl er-Rouïâni et-Thabari, l'un des principaux imams du rite schaféïte. Ce qadhi fut un des docteurs les plus instruits de son siècle, et Nizam el-Mulk 'Ali ben Ishaq le traitait avec une considération particulière; il étudia le droit sous Mohammed ben Beyan de Kazeroun, et composa un grand nombre d'écrits. Tels sont : le *Livre de l'expérience* (كتاب التجربة), le *Livre de la preuve suffisante* (كتاب الشافى), et surtout le grand ouvrage de jurisprudence qu'il intitula *La Mer* (كتاب البحر). Les docteurs du Khoraçân mettent ce livre au-dessus de tout ce qui a été écrit sur la doctrine de Schafey. Ce célèbre docteur reçut la tradition d'Abou'l-Haçan 'Abd el-Ghafir el-Faressi, ainsi que de son maître Ibn Beyan de Kazeroun. Il périt à Amol, victime du fanatisme religieux, au mois de moharrem, l'an 501; es-Selfi place sa naissance en 415; — le qadhi Abou Mo'ammer 'Abd el-Kerim ben Schoraïh, imam instruit et éloquent; il résida longtemps à Niçabour après avoir recueilli la tradition dans de longs voyages; il fut nommé qadhi d'Amol au mois de ramadhan, l'an 531; — Boundar ben 'Omar Abou Sa'ïd et-Temimi er-Rouïâni, qui enseigna la tradition principalement à Damas; plusieurs docteurs le considèrent comme menteur et rejettent son autorité. — 2° El-'Amrani prétend qu'il y a à Rey un quartier qui porte également le nom de *Rouïân*.

رُوَيْجَان *Roueïhân.*

Localité dans la province du Fars.

روبدز *Rouidiz*[1].

Place forte de l'Azerbaidjân, voisine de Tebriz.

روبدشت *Roui-Descht.*

Bourg de la province d'Ispahân qui a été déjà mentionné au mot رود دشت. On lit dans la Chronique de Damas, par el-Hafez, qu'Ahmed ben 'Abd Allah *er-Roui-deschti* el-Isfahâni était un docteur qui vint enseigner la tradition à Damas, l'an 459, et y forma plusieurs élèves devenus célèbres.

روين *Rouïn.*

Bourg du territoire de Djordjân.

رُهند *Rohneh.*

Bourg du Kermân; patrie de Mohammed ben Bahr surnommé *Abou'l-Haçan er-Rohni*, homme de lettres et docteur, qui a écrit plusieurs livres sur les croyances des schiites, parmi lesquels son enseignement traditionnaire fait autorité.

رَيان *Reïân.*

Bourgade aux environs de Neça (Khoraçân). Abou Bekr ben Thabit dit qu'il faut écrire ce nom avec un *teschdid* (ريّان): mais la première prononciation est celle des habitants mêmes. Un autre nom de ce lieu est *Radân* (ردان, voyez ce mot) dont il a déjà été fait mention.

رِخ *Rikh.*

Localité du Khoraçân dont sont originaires 'Omar el-Kafi et son frère 'Ali, fils tous deux de *Rihan* (ريحان). El-Kafi, ministre d'A'la ed-Din Mohammed ben Takesch, à Niçabour, fut tué par les Tatares au mois de safer, l'an 618.

ريشهر *Rischihr.*

Selon Hamzah, ce nom est l'abrégé de *Riw-Ardeschir* (ريو اردشير)[2]. C'est

[1] Au lieu de *Rouidiz*, il faut lire sans doute *Rouyin-diz* avec l'auteur de l'*Athar el-Bilad*, t. II, p. 358. (Voyez aussi ci-dessus, p. 41, en note.)

[2] Cette ville, fondée par Lohrasp, fut rebâtie par Schapour, fils d'Ardeschir Babegân; elle est de grandeur médiocre et située sur le bord de la mer; le climat est très-chaud et malsain, aussi les habitants vont passer l'été dans la forteresse de Dukelat, qui n'est

un petit canton du district d'Erradjân; avant l'islamisme, il était habité par les *Kouschteh-Defterân* (کشته دفتران), c'est-à-dire les écrivains qui enregistraient, au moyen de l'écriture nommée حسيق (?), les choses relatives à la médecine, à l'astrologie, et aux sciences cabalistiques; aujourd'hui pas un de ses habitants ne sait écrire soit l'arabe, soit le persan. Au moment où les Arabes pénétrèrent dans le Fars, le Merzubân de ce pays se nommait Sehrek (سهرك). 'Othman ben Abi'l-Ass Thaqefi, gouverneur du Bahreïn, avait envoyé son frère el-Hukm avec une armée nombreuse, et lui avait enjoint de traverser la mer (le golfe) et de s'emparer du Fars. Celui-ci était déjà maître de la ville de Tawadj et faisait des incursions aux environs. Le Merzubân, informé des ravages exercés par les Arabes, de leur force et des avantages qu'ils avaient remportés, en conçut un vif ressentiment. Il réunit une armée considérable, se mit à sa tête et s'avança jusqu'à Rischihr, dans le pays de Sabour (Schapour) et dans le voisinage de Tawadj. C'est là que fut livrée la célèbre et sanglante bataille de Rischihr. Sehrek avait posté au bord d'une rivière, qui coule à peu de distance de là, un officier et une troupe de soldats en qui il avait toute confiance, avec ordre de tuer tous ceux de son armée qui chercheraient à fuir. Un des généraux persans, qui avaient été mis en déroute, tomba dans cette embuscade; pour échapper à la mort, il dit au chef de cette troupe : «Ne me tue pas, car les ennemis contre lesquels nous combattons sont protégés par le ciel, et Dieu est avec eux.» Puis il visa une pierre et lui décocha une flèche qui la traversa de part en part : «Tu vois, reprit-il, la force et l'adresse de mon bras, et pourtant cette flèche n'aurait pu percer un seul de nos ennemis.» L'officier voulait néanmoins obéir aux ordres du prince persan et le mettre à mort, lorsque arriva la nouvelle que Sehrek avait été tué par Sewar ben Houmam el-'Abdi, qui commandait l'avant-garde de l'armée musulmane; cette mort décida du succès; les Persans furent mis en déroute, et la ville de Rischihr fut prise d'assaut. Cette bataille, à cause de l'énergique défense des Persans et de la fureur avec laquelle ils luttèrent contre les Arabes, est restée aussi célèbre que la journée de Qadeçieh. 'Amrou ben el-Ahtem et-Temimi fut chargé de porter la nouvelle de cette victoire à 'Omar, et il lui dit (mètre *bassith*) :

qu'à 1 farsakh de là, ou dans d'autres places fortes du voisinage.... Ils se livrent en général au commerce maritime; mais, pauvres et faibles comme ils sont, ils vivent sous la dépendance des négociants des autres contrées. Les dattes et les toiles dites *rischihri* sont les principales productions de ce pays. (*Nouzhet.*)

حثثتُ الامامَ بسراعٍ لأُخبرَهُ   بالحقّ عن خبر العبديّ سوّارا
اعنى اروعَ ميمونٍ نقيبتُه   مستعملٌ فى سبيل الله مغوارا

Je suis venu en toute hâte vers le chef de la religion pour lui annoncer avec vérité la victoire de Sewar el-Abdi [1] ce héros prudent et heureux dans ses desseins, qui a consacré sa vie à combattre pour la loi de Dieu contre les infidèles.

Après la mort de Sehrek, la résistance du Fars s'affaiblit, et la conquête de cette province fut bientôt réalisée, comme nous le dirons à l'article spécial. (Voyez le mot فارس.)

ريكنج *Rikendj.*

Bourg près de Merw; on l'appelle aussi *Rikenz* (ريكنز) et *Rikendj-'Abdân* (ريكنج عبدان).

ريوَد *Riwed.*

Bourg dépendant du Beïhaq, province de Niçabour. En est originaire Abou Mohammed Fadhl ben Mohammed ben Mouçeyb esch-Scha'rani er-Riwedi, traditionniste d'une immense érudition; il est mort au mois de moharrem 282. El-Hafez Abou 'Abd Allah nous apprend que ce docteur descendait du roi du Yemen, qui se convertit à l'islamisme en recevant une lettre du Prophète; il ajoute qu'Abou Mohammed était aussi remarquable par sa piété que par sa science; il n'y a pas une ville du monde (musulman) qu'il n'ait visitée pour y recueillir la tradition. Cependant tous les docteurs ne sont pas d'accord sur sa véracité, et quelques-uns repoussent son enseignement comme entaché de mensonge.

ريوَرقان *Riwerqân.*

Bourg près de Merw.

ريوند *Riwend.*

Un des principaux districts de la province de Niçabour, où est né Abou Sa'id Sehl ben Ahmed en-Niçabouri, docteur mort en 350. Abou'l-Huçeïn Beïhaqi dit que ce district doit son nom et son origine à Riwendweïh, fils de Ferroukh-Zad, de la race de Sasân, et qu'il renferme deux cent trente-deux bourgs ou villages. Es-Sem'ani prétend qu'il en renferme plus de cinq cents depuis *Djouw'*

el-Qadim (la vieille mosquée) jusqu'à *Ahmed-Âbâd,* le premier bourg du territoire du Beïhaq; son étendue est d'environ 23 farsakhs (?), et sa largeur, depuis Thous jusqu'aux frontières de Boscht, est de 15 farsakhs.

رَىّ *Rey.*

Capitale du Djebal, ville célèbre et l'une des plus grandes du monde, abondante en fruits et très-prospère; les pèlerins y séjournent. Elle est à 160 farsakhs de Niçabour, à 17 farsakhs de Qazwin; de Qazwin à Abhar, on compte 12 farsakhs, et d'Abhar à Zendjân, 17 farsakhs. Ptolémée, dans son livre intitulé كتاب الملحمة ou *la Prédiction,* place la ville de Rey par 35° 36′ de longitude. J'ai lu dans les anciennes chroniques de la Perse que le roi Keï-Kaous fit construire une roue (عجلة) qu'il pourvut de l'appareil nécessaire pour s'élever jusqu'au ciel. Dieu permit aux vents de le porter jusqu'aux nuages, puis ils l'abandonnèrent et il tomba dans la mer de Djordjân. Lorsque Keï-Khosrou, fils de Siawukhs, monta sur le trône, il fit réparer cette machine et s'en servit pour aller jusqu'au pays de Babylone; arrivé à l'endroit où s'élève Rey, le peuple dit en le voyant : « Keï-Khosrou est venu avec la roue (بری آمد کیخسرو), car le mot *rey* (رىّ) signifie, en persan, une *roue;* il donna l'ordre de construire une ville sur cet emplacement, et la nomma *Rey.* D'après el-'Amrani, cette ville fut fondée par Firouz, fils de Yezdidjird, qui la nomma *Râm-Firouz* (رام فيروز)[1]. Cet auteur mentionne ensuite la ville de Rey, qui est bien connue,

[1] L'antiquité de Rey est constatée par tous les écrivains orientaux, qui la nomment la mère ou la doyenne des villes (*Oumm el-bilad,* ou *Scheikh el-bilad*); mais ils ne s'accordent pas sur la date de sa fondation et le nom du fondateur; ils hésitent entre *Raz,* fils d'Isfahân, Houscheng le Pichdadien, etc. et vont même jusqu'à désigner Scheïth, fils de Noé. Mustôfi opte pour Houscheng; mais il croit qu'elle fut agrandie, ou, pour mieux dire, rebâtie par Menoutcheher, petit-fils de Feridoun. Un autre auteur affirme que, sous les Sassanides, les jardins de Rey s'étendaient jusqu'aux premières limites de la province d'Ispahân. Ce qui paraît du moins plus certain, c'est que cette ville était à l'apogée de sa splendeur sous le khalifat de Mehdi. Ahmed Razi, l'auteur des Sept climats, qui cherchait dans le souvenir du passé des consolations à la déchéance de sa ville natale, fait un dénombrement hyperbolique des mosquées, couvents, colléges, etc. de la rivale de Baghdad. Selon lui, Rey était divisée en quatre-vingt-seize quartiers comprenant chacun quarante-six rues, et dans chaque rue, on comptait quatre mille maisons. Jamais, il faut en convenir, l'exagération orientale n'a été poussée plus loin; mais on ne peut douter cependant que Rey, malgré les tremblements de terre, la peste et des discordes civiles plus terribles encore, ne renfermât une population considérable, puisque, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Mongols, plus de sept cent mille habitants

et il paraît distinguer ces deux villes; j'ignore où est située la première. J'ai visité Rey; c'est une magnifique cité. Ses maisons sont recouvertes de briques polies et enduites d'un vernis brillant et azuré comme le sont les poteries dans d'autres pays. Elle est placée auprès d'une montagne aride et nue qui la domine; mais cette grande et importante cité venait d'être ruinée lorsque j'y passais, l'an 617, en fuyant devant l'invasion des Tartares. Cependant ses murailles étaient encore intactes et avaient conservé leurs ornements; plusieurs chaires étaient restées debout au milieu des mosquées, car la ruine de la ville était toute récente; mais les deux tiers de ses maisons étaient détruites. J'en demandai l'explication à l'un de ses habitants, homme intelligent et grave, et voici sa réponse : « La cause qui a amené ces désastres est bien légère; mais les volontés de Dieu s'accomplissent toujours. Les habitants de notre ville étaient divisés en trois sectes : les Schaféïtes, qui sont les moins nombreux, les Hanéfites, qui s'élèvent à un certain nombre, et les Schiites, qui forment la majorité de la population; car, parmi les gens de la campagne, il n'y a que très peu d'Hanéfites et pas un seul Schaféïte. Le fanatisme religieux souffla la discorde parmi les sectes sunnites et les Schiites. Ils se firent longtemps la guerre, et les partisans d'Ali finirent par être anéantis. Alors les sectateurs de Schafey et d'Abou Hanifah tournèrent leurs armes les uns contre les autres, après une lutte longue et sanglante, la victoire resta aux Schaféïtes, malgré leur petit nombre, parce que Dieu les protégeait. Ce fut en vain que les habitants des bourgades voisines, qui étaient Hanéfites, arrivèrent à Rey armés de fourches et prêtèrent main-forte à leurs coreligionnaires; leur parti fut anéanti, et les ruines que vous voyez maintenant sont celles des quartiers habités par ces deux sectes; le seul quartier qui soit encore debout, est celui qui est nommé *quartier des Schaféïtes*. Quant aux partisans des deux autres sectes ri-

furent passés au fil de l'épée. Telle est du moins l'assertion de Scheikh Nedjm ed-Din Razi, auteur de l'Observatoire des serviteurs de Dieu (*Mersad el-'Ibad*), ouvrage cité par Moneddjim Bachi. Anéantie par cette terrible invasion, Rey parut reprendre une apparence de vie sous le règne de Ghazân Khân, qui la releva de ses ruines et essaya de la repeupler; malgré cette résurrection éphémère, Veramin et Téhéran devinrent, sous la dynastie Séfévie, les deux centres principaux de cette riche province, et il ne reste plus aujourd'hui, de la splendide ville des khalifes, que de vastes tumulus inexplorés, et un village pittoresque où repose, sous une coupole de lapis-lazuli, le schah-Zadeh 'Abd el-Azim, un des derniers rejetons de la maison d'Ali. (Voyez, sur Rey, une note importante d'Et. Quatremère, *Histoire des Mongols*, p. 272, et sur Rhagès, les Recherches du major Rawlinson, *Journal of the geogr. Soc.* t. X, p. 119.)

vales, s'il en reste quelques-uns, ils sont réduits à se cacher[1]. » Les maisons de Rey sont construites sous le sol, les rues sont obscures et d'un accès difficile; les habitants ont adopté ce mode de construction pour se prémunir contre le pillage incessant des armées qui envahissaient la ville: sans cette précaution, elle eût été détruite depuis longtemps. Un poëte, critiquant ses habitants, a dit (mètre *redjez*) :

الـــرىّ دارٌ فارغَـــه   لـهـا ظلالٌ سـابـغَـه
على الخصوص ما لهم   فى المُكـرمات بازغَـه
لا ينفع الشعر بـهـا   ولو اتاها الـنّـابـغَـه

Rey est une ville qui semble déserte et que d'épaisses ténèbres enveloppent. || Mais c'est surtout la générosité qui lui fait défaut; || la poésie n'y recueille rien, fût-ce celle de Nabeghah lui-même.

D'après el-Isthakhri, Rey était plus grande qu'Ispahân, puisqu'il dit en propres termes, « Il n'y a pas dans le Djebal, *à l'exception de Rey,* une ville plus vaste qu'Ispahân, » et il ajoute : « Si l'on excepte Baghdad, on ne trouve pas dans tout l'Orient une ville plus florissante que Rey[2]; quoiqu'elle ait moins d'é-

[1] Ce récit est traduit avec quelques variantes peu importantes par l'auteur persan des Séances des croyants, qui cherche à en démontrer la fausseté. Selon lui, l'explication donnée à Yaqout par ce grave vieillard n'était qu'une politesse de bienvenue faite à un étranger, attaché comme il l'était aux doctrines de Schafey. Pour qui connaît le caractère persan, cette objection ne laisse pas que d'être fondée. Nour Allah Schousteri est moins heureux quand il cherche à prouver que jamais les Schaféïtes n'ont été assez nombreux pour résister aux deux autres sectes rivales coalisées contre eux. L'absence de preuves historiques le force à se jeter dans une foule d'arguments théologiques dans lesquels nous ne le suivrons pas. Mais, au milieu de cette froide controverse, il donne quelques précieux renseignements sur les principales mosquées et les colléges de Rey, tels sont : le collége central de Tadj ed-Din Mohammed Keïki, bâti sous le règne de Thogrul, dans la rue *des Bonnetiers* (*Koulahdouzân*); le collége du Scheikh el-Islam Baboueïh, fondé sous Sulthan Melik Schah, près du palais du gouverneur; la mosquée de la Porte de fer, bâtie à la même époque; le collége de Khadjeh 'Abd el-Djebbar, qui attire des étudiants de tous les pays de l'Orient; le couvent d''Ali 'Othman; le collége *Reschidi,* bâti sous Sulthan Sa'ïd Mohammed, et qui renferme la plus vaste bibliothèque de la ville, etc. (*Medjalis,* édit. de Téhéran, 1re séance, *in fine.*)

[2] Le climat de Rey est réputé insalubre par les auteurs persans, ce que Mustôfi attribue aux montagnes voisines qui font obstacle au passage du vent du nord. Ahmed Razi fait, en revanche, le plus grand éloge de la fertilité du sol. Plusieurs villes du voisinage, Qazwin même, lorsqu'elle était la capitale des Séfévis, Qoum, Qaschân, Savah, y allaient chercher une partie de leurs approvisionnements. « Si la fièvre, dit-il, n'é-

tendue que Niçabour, elle l'emporte sur celle-ci par sa richesse, sa prospérité, et la beauté de ses édifices; elle a 1 farsakh et demi de long sur une largeur pareille. La plupart de ses maisons sont construites en bois et en terre[1]. » Les bourgades qui l'avoisinent sont très-importantes, et chacune d'elles est plus grande qu'une ville, telles sont : *Qourhoud* (قُرهُد), *Saïd-Âbâd* (سعيد آباد), *Merdjebi* (مرجَبى), et plusieurs autres; leur population dépasse dix mille âmes. Ses principaux cantons sont : *Qasrân l'intérieur* (قصران الداخل), et *Qasrân l'extérieur* (قصران الخارج), *Behnân* (بَهنان), *es-Sinn* (السّن), *Taschaviéh* (تشاويه), *Donbavend* (*Demavend*), etc. Ibn el-Kelbi explique ainsi qu'il suit le nom de Rey : « Rey, dit-il, était un homme de la famille de Schilân (شيلان), fils d'Ispahân, fils de Feloudj; auprès de la ville était un jardin. Un jour, la fille de Rey, en s'y promenant, vit une perdrix rouge (درّاجة), qui becquetait une figue, et elle s'écria : تهو اخمر خورد, la perdrix mange la figue; à cette occasion, le nom primitif de la ville, qui était بوراخمر (?), fut changé en celui de تهو رىّ, *la perdrix de Rey*[2]. » Voici ce que rapporte Louth, fils de Yahia : « Deux mois après la prise de Nehawend, 'Omar ben el-Khatthab écrivit à 'Ammar ben Yaçer, son lieutenant, à Koufah, et lui ordonna d'envoyer 'Arwah, fils de Zeid el-Khail des Beni-Thay, à la tête de huit mille hommes contre Rey et Destebi. 'Arwah marcha contre ces deux villes; les habitants de Rey appelèrent à leur aide les Deilemiens et essayèrent de combattre l'invasion; mais Dieu donna la victoire aux musulmans, l'an 20 ou, selon d'autres, l'an 19 de l'hégire. Abou Nedjed, qui faisait partie de cette expédition, fit, à cette occasion, les vers suivants (mètre *thawil*) :

فدعا الى جرجانَ والرىّ دونَها سوادٌ فارضَخت مَن بها من عشائرِ
رضينا بريف الرىّ والرىّ بلدةٌ لها زينة فى عيشها المتواترِ
لها تنشرُ فى كلّ آخِرِ ليلة تذكّر أعراس الملوك الاكابرِ

Il somma Djordjân de se rendre, et quant à Rey, qu'une multitude défendait, les tribus qui l'habitent se sont soumises. || Pour nous, nous sommes satisfaits d'habiter la fertile Rey; c'est une ville qui a brillé à tous les âges de sa vie. || Chaque nuit on y célèbre des fêtes qui rappellent les noces des plus puissants monarques.

pargne pas les habitants, elle est du moins peu dangereuse et n'a d'autre cause que l'avidité avec laquelle ils mangent des fruits exquis que produisent les vergers de la ville. »

[1] *Lib. climat.* p. 88.

[2] Le texte de cette puérile légende est altéré dans tous les manuscrits.

Selon Dja'far ben Mohammed er-Razi, ce fut sous le khalifat de Mansour que Mehdi bâtit la ville actuelle; il fit creuser le fossé qui l'entoure et y éleva une mosquée cathédrale; les travaux furent conduits par 'Ammar, fils d'Abou'l-Khathib, qui inscrivit son nom sur la muraille; ils furent terminés en 158. Il établit aussi une autre enceinte inférieure entourée d'un fossé, et la nomma *Mohammedieh*. Les habitants appellent proprement *la ville* tout ce qui est compris dans la première enceinte, et ils donnent à l'autre le nom de *ville extérieure*. C'est dans la ville ou le faubourg de Mohammedieh que s'élève la citadelle nommée *Reïbendi*. Mehdi la fit réparer et l'habita pendant son séjour à Rey; elle donne sur la mosquée principale et sur le palais du gouverneur. On dit que ces travaux furent entrepris par *Meïçereh et-Tha'lebi*, l'un des principaux agents de Mehdi. Cette citadelle fut ensuite convertie en prison; elle tombait en ruines lorsqu'elle fut réédifiée par Rafy', fils d'Harthamah, l'an 278; après le départ de celui-ci les habitants la démolirent. Le même auteur ajoute : « L'ancienne ville de Rey s'appelait *Arazi* (ارازى); elle a complétement disparu; elle était située à 12 farsakhs de la ville actuelle, sur le chemin de Khowar, entre Mohammedieh et le bourg nommé *Haschemieh de Rey;* on y voit encore des débris de constructions qui témoignent de la grandeur de cette antique cité. On remarque d'autres ruines dans une bourgade nommée *el-Mehdân* (المهدان), à 6 farsakhs de Rey, et on assure que c'est l'emplacement de la ville primitive; en effet, les habitants, en creusant le sol, en retirent souvent des chatons de bague en rubis ou en perles et d'autres antiquités. La forteresse de Rey est nommée *Qal'ah el-Farrokhân* (قلعة الفرّخان); nous en parlerons à l'article spécial [1]. Depuis la conquête, l'impôt de la ville était de douze millions de dirhems; lorsque el-Mamoun y passa en revenant du Khoraçân pour se rendre à Baghdad, les habitants sortirent à sa rencontre et se plaignirent de la gêne à laquelle les réduisait cette lourde redevance; le khalife, touché de leurs plaintes, allégea l'impôt de deux millions de dirhems et leur donna un édit revêtu de son sceau [2]. Ibn el-Faqih tient d'un homme très-érudit qu'il est dit dans le Pentateuque : « Rey est une des portes de la terre et le centre

[1] Cet article est omis dans les exemplaires du *Mo'djem;* mais je crois que la citadelle dont il est question ici n'est autre que celle de *Thabarek* sur laquelle Yaqout donne quelques renseignements historiques. (Voy. le mot طبرك et un fragment de la chronique d'Hafiz-Abrou dans les *Auszüge* de M. Dorn, p. 426.)

[2] Sous la monarchie mongole le district de Rey payait au fisc sept millions de dinars. (*Nouzhet*, fol. 578.)

du commerce des hommes. » El-Asma'yi se sert des mêmes expressions, et il l'appelle *la fiancée du monde* et l'une des plus grandes villes connues. On raconte qu'Obeïd Allah ben Ziad (qu'il soit maudit dans l'éternité!) offrit le gouvernement de Rey à 'Omar ben Sa'd ben Abi Waqas, à condition qu'il prendrait le commandement de l'armée qu'il envoyait contre Huçeïn, fils d'Ali (sur qui soit le salut!). 'Omar ben Sa'd hésita longtemps, ainsi que le prouvent ces vers composés par lui (mètre *thawil*) :

أأترك ملك الرىّ والرىّ رغبة   ام ارجع مذموما بقتل حسين
وفى قتله النار التى ليس دونها   حجاب وملك الرىّ قرّة عين

Posséderai-je le gouvernement de Rey, de cette ville l'objet de mes désirs? Reviendrai-je maudit à cause de la mort d'Huçeïn? || Le meurtre d'Huçeïn me condamne à un feu dont rien ne peut me défendre; mais aussi que de douceurs dans la possession de Rey!

Enfin l'amour des biens de ce monde et l'ambition l'emportèrent : il marcha à la tête de ses troupes, et la mort d'Huçeïn arriva dans les circonstances connues de chacun. On attribue à (l'imam) Sadeq cette parole : Rey, Qazwin et Sawah sont des villes maudites et funestes. Ishaq, fils de Suleïman, dit n'avoir pas connu d'hommes plus vils que les habitants de Rey; il ajoute que cette ville maudite est digne du nom de *Deïlemienne*; sa population est toujours agitée comme les vagues de la mer et se refuse à accepter la vérité; il compte dix-sept cantons autour de Rey, et cite entre autres : *Donbawend*, *Wimeh*, *Schelembeh*, etc. Parmi les personnages célèbres de Rey, nous citerons : Abou Bekr Mohammed ben Zakaria er-Razi, le médecin, auteur de plusieurs ouvrages estimés, mort après son retour de Baghdad, l'an 311; — Mohammed ben 'Omar ben Hischam Abou Bekr er-Razi el-Hafez, surnommé *Qanathiri* (قناطرى), docteur accrédité; il enseigna à Merw et mourut vers 390; — 'Abd er-Rahman ben Mohammed ben Edris er-Razi Mohammed ben Abi Hatem, auteur du célèbre traité nommé كتاب الجرح والتعديل, livre d'une grande utilité; cependant la composition lui en a été contestée. Voici ce que dit à cet égard Abou Ahmed Mohammed el-Hakem : « Pendant mon séjour à Rey, je remarquai qu'on lisait aux élèves le *Kitab el-Djerh* comme étant de Mohammed ben Abi Hatem; la lecture terminée, je dis à Ibn 'Abdouïeh : « Que signifie cette plaisanterie! Vous lisez en présence de vos docteurs la chronique de Mohammed ben Isma'il de Bokhara, et vous l'attribuez à Abou Hatem et à Abou Zer'ah? » Ibn 'Abdouïeh me répondit : « Lorsque ce livre fut mis entre les mains de ces deux docteurs,

ils le trouvèrent si beau et si indispensable aux études qu'ils convinrent de s'en donner comme les auteurs, et ils se contentèrent de le retoucher. » El-Khalil el-Qazwini dit qu''Abd er-Rahman, fils d'Abou Hatem, élève de son père et d'Abou Zer'ah, et célèbre sectaire de la doctrine des Abdals, est né en 240 et mort en 327; il a laissé de volumineux écrits sur le droit, l'histoire, *sur les différences qui règnent entre les compagnons, les successeurs des compagnons et les docteurs les plus célèbres*, etc. — Isma'ïl ben 'Ali Abou Sa'd er-Razi, connu sous le nom de *Seman el-Hafez*, soufi en renom, auteur de plusieurs écrits, et bon traditionniste; il recueillit les hadis de quatre mille docteurs, et se voua au célibat pour se consacrer à l'étude et à la dévotion; cependant il avait adopté les opinions des Mo'tazelites; il est mort en 445. — Mohammed ben 'Abd Allah, connu à Rey sous le surnom d'*Abou Roustaqi*, et son fils Temam er-Razi; ce dernier s'est acquis une juste réputation par son érudition et sa prodigieuse mémoire; il connaissait surtout les traditions de l'école de Syrie; il est né vers 350, et mort à la fin de moharrem 414. — Abou Zera'h Ahmed ben Huçeïn, docteur très-connu pour sa science et les nombreux élèves qu'il forma. Il vint professer à Damas, l'an 347, et répandit son enseignement dans tous les pays qu'il visita. Il mourut sur le chemin de la Mecque, l'an 375[1]. Les habitants de Rey furent attachés aux doctrines sunnites et à l'orthodoxie jusqu'au moment où Ahmed ben Haçan *el-Maderâni* sut capter leur esprit par ses flatteries et ses caresses. Ce personnage, qui avait d'abord été au service de Takasch, fils de Satéguin le Turc, profita de l'autorité qu'il avait à Rey pour y propager les opinions des Schiites; il séduisit plusieurs docteurs et leur persuada d'écrire en faveur de ces nouvelles doctrines. Ce fut à cette occasion qu''Abd er-Rahman ben Abi Hatem composa un traité *des mérites de la famille* (du Prophète), et d'autres ouvrages. Ce fut en 275, sous le règne de Mo'temed, que le schiisme fut introduit à Rey, et il s'y est maintenu depuis cette époque. Lorsque Ahmed ben Isma'ïl le Samanide revint du Deïlem, il campa au dehors de Rey et ne voulut pas y entrer. Les habitants vinrent le supplier d'être leur gouverneur et de demander au khalife l'investiture de Rey. Isma'ïl

[1] Rey a aussi produit quelques poëtes persans : Kemal ed-Din Pendar, panégyriste de Medjd ed-Dôoleh le Bouheïde; — Ymadi', qui vécut à la cour des princes Seldjouqides et fut favorisé par Sulthan Thogrul; — Abou Yezid Mohammed Ghaffari, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide; — Abou 'Abd Allah ben Mohammed el-Qoreïschi, né en 544, mort en 566; — Mir Mohammed Yousef Khalefi, ministre sous Schah-Isma'ïl, mort en 1027, etc. (*Atech-Kedeh.*)

s'y refusa en disant : « Je ne veux pas gouverner cette ville funeste qui fut la cause du meurtre d'Huçein, fils d'Ali; c'est un pays *Deïlemien*, toujours ennemi de Dieu et placé sous la constellation du Scorpion[1]. » Puis il retourna dans le Khoraçân au mois de zi'l-hiddjeh 289. Ce fut dans cette province que vint le trouver la lettre de Moktafi qui lui donnait le gouvernement de Rey. Il délégua à sa place son frère Abou Saleh Mansour, fils d'Ishaq, fils d'Ahmed, fils d'Açed. Ce dernier gouverna le pays pendant six ans, et ce fut pour lui que le médecin Abou Bekr ben Zakaria er-Razi composa son livre de médecine qu'il intitula en son honneur *Mansouri;* c'est l'ouvrage célèbre connu sous le nom de *Kennasch* ou le Recueil.

ز

زابُلستان *Zaboulistân.*

Grand district qui forme un gouvernement distinct au sud de Balkh et du Thokharistân; la capitale est Ghaznah (voyez pour plus de détails غزنة). On fait remonter son origine à Zaboul, aïeul de Roustem, fils de Dasetân[2]. La terminaison *istân* est, comme on le sait, ajoutée par les Persans pour désigner un nom de pays ou de lieu. Le mot *Zaboul*, pris dans le sens de *Zaboulistân*, se trouve dans les Chroniques de la conquête, où il est dit qu'Abd er-Rahman ben Somrah ben Djendeb conquit le Zaboul par capitulation. Cependant Mohammed ben Sehirin nie ce fait et dit qu'Othman ben 'Affan conclut avec ce pays l'engagement nommé en jurisprudence (وَلث) ou une simple convention (عهد) moindre qu'un pacte.

زادَقان *Zadeqân.*

Bourg qui a donné naissance à 'Obeïd Allah ben Ahmed, docteur pieux et digne de foi qui vint étudier dans notre pays, dit l'imam Abou Bekr, l'an 444.

[1] Le poète Khaqâni, qui n'avait pas eu à se louer du séjour de Rey, dit aussi dans une ode où il critique cette ville :

[illegible]
[illegible]

L'horoscope de Rey est, dit-on, le scorpion; je l'ignore. Ce que je sais c'est que le médecin de cette ville est le scorpion qui a blessé mon corps.

[2] Telle est aussi l'opinion de Burnes, qui paraît avoir recueilli cette tradition dans le pays même. (Cf. *Voyage en Boukharie*, t. II, p. 139.)

Schirweïh assure que ce docteur avait emporté de Kerkh une provision de pain sec, qui suffit à sa nourriture pendant tout le temps de son séjour.

زادَك Zadek.

1° Bourg près de Thous (Khoraçân); on écrit plus souvent *Zayek* (زايَك). — 2° Un village de la Transoxiane porte le même nom. (Extrait de Sem'ani.)

زاديك Zadik.

Un des bourgs du canton d'Oustouwa, province de Niçabour.

زارجان Zardjân.

Quartier d'Ispahân, ou village voisin de cette ville; Mohammed ben Ahmed Abou Mansour en est originaire.

زاريان Zariân.

Bourg à 1 farsakh de Merw.

زاغُول Zaghoul.

Bourg près de Merw er-roud, où est le tombeau de Mohalleb, fils d'Abou Sofrah, gouverneur du Khoraçân. Ce général, après avoir terminé sa guerre contre les Zendiq, fut nommé émir du Khoraçân par 'Abd el-Melik. Il envoya d'abord son fils Habib, qui gouverna ce pays pendant dix mois et en expulsa Omeyah, fils de Khaled. Mohalleb y arriva au mois de safer, l'an 76, et il y demeura jusqu'à ce qu'il fut tué dans une expédition contre les infidèles, près du bourg de Zaghoul, non loin de Merw er-roud, au mois de zi'l-hiddjeh, l'an 82 de l'hégire; il était alors âgé de soixante et seize ans et avait gouverné pendant huit ans, en comptant la durée du gouvernement intérimaire de Habib.

زالِق Zaleq.

Canton important du Sedjestân; il renferme plusieurs places fortes. L'an 30 de l'hégire, 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz envoya Rebi' ben Ziad el-Harethi, qui s'empara de Zaleq par les armes; il fit dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait un esclave du chef persan de Zarendj, qui était venu pour recevoir une somme de trois cent mille dirhems et la porter à son maître. Interrogé sur la provenance de cet argent, il répondit qu'il était pris sur les récoltes du

canton, où, pour me servir de ses propres expressions, « qu'il était recueilli avec la pioche et la bêche. » Selon Medaïni, la conquête de Zaleq eut lieu le jour de la fête de *Mehrdjân*, et le chef persan ayant été fait prisonnier, il offrit à Rebi' de payer rançon pour lui et pour sa famille, et promit de donner autant d'or et d'argent qu'il en faut pour couvrir une lance plantée en terre. Cette offre fut acceptée, et Rebi' reçut cette somme importante. Medaïni dit aussi qu'on fit trente mille prisonniers.

زام *Zam* (pour جام *Djam*).

C'est un des principaux districts de la province de Niçabour, dont le chef-lieu est *Bouzdjân*, plus connu sous le nom de *Djam*. Ce mot, qui signifie en persan une coupe et du verre, a été donné à cette ville à cause de sa forme arrondie. Ce district renferme cent quatre-vingts bourgs. Telle est la version d'Abou'l-Haçan Beïhaqi; mais Sem'ani prétend que le nom de *Djam*, dont les Arabes ont fait *Zam*, est donné à deux villes, *Zam* et *Bakherz*. L'opinion de Beïhaqi doit être adoptée de préférence, car Bakherz forme un canton distinct de celui de Djam, et en est assez éloigné. (Voyez aussi جام.)

زاول *Zavil*.

Petite ville du Qouhistân; climat chaud; fruits abondants; les environs sont remplis de gibier. (*Nouzhet*.)

زاوه *Zaweh*.

District de la province de Niçabour [1]; el-Beïhaqi dit que ce nom lui a été donné parce qu'on ne peut y pénétrer que par des défilés étroits; il possède deux cent vingt bourgs ou villages dont quelques-uns sont considérés comme appartenant au territoire de *Rokhkh* (voyez رخ), et d'autres au canton de Schamat (voyez شامات). En est originaire Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed ez-Zawehi [2]. Abou Sa'd place Zaweh dans le canton de Bouschendj, entre Herat et Niçabour, près de Bouzdjân, et y fait naître Abou'l-Haçan Djemil ben Mohammed, qui fut un des maîtres du docteur Abou 'Abd Allah el-Hafez.

[1] D'après le Nouzhet, il renferme environ cinquante bourgades, dont le chef-lieu est Abou-Guerdân (مكران); il produit du blé et quelques fruits.

[2] Zaweh est aussi la patrie du célèbre Qothb ed-Din Haïder, qui fut le directeur du scheikh 'Attar dans la voie spirituelle; il mourut en 597 ou 604 (*Tezkeret-ech-cho'arâ*.)

زاه *Zah.*

Bourg du pays de Niçabour; le nom ethnique est *Zahi* et *Azahi* (زاهى وازاهى). Patrie de Mohammed ben Ishaq ez-Zahi, le dévot, mort le 17 de rebi' oul-akher, l'an 388.

زَبح *Zabah.*

Abou Sa'd pense que c'est un bourg voisin de Djordjân, où serait né Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed ez-Zabahi el-Djordjâni, mort à Herat, en 408.

زُبيدية *Zobeïdyeh.*

Bourg du Djebal entre Qirmiçin et Merdj el-Qala'h.

زَبويه *Zebouieh.*

Bourg près de Merw; patrie d'Abou Hamid ben Surour *ez-Zebiwi*, traditionniste.

زُبيلاذان *Zobiladân.*

Bourg près de Balkh.

زُخّ *Zokkh.*

Mohammed ben Mouça dit que Zokkh est un district du Khoraçân où sont nés plusieurs rapporteurs de traditions: mais il se trompe, car il n'y a aucune localité qui porte ce nom; il veut sans doute parler de *Rokkh,* dont il a été fait mention précédemment (voyez رُخّ).

زُرآباذ *Zorâbâd.*

Localité à Serakhs.

زَراوه *Zeraweh.*

Bourgade du pays de Thous (Khoraçân).

زَرجين *Zerdjin.*

Nom d'un vaste quartier à Merw; quelques savants en sont originaires: le plus connu est Zerin ben Abi Zerin es-Sarradj.

زَرد Zerd.

Ce nom, qui signifie jaune en langue persane, est donné à un bourg près d'Esferain dans le gouvernement de Niçabour. C'est la patrie d'Ahmed ben Mohammed ez-Zerdi, grammairien et littérateur.

زَرزَم Zerzem.

Bourg à 6 farsakhs de Merw, voisin de Koumsân; il est ruiné, et il n'y reste plus que quelques champs cultivés.

زُرَّق Zorraq.

Une bourgade près de Merw [1] et une vallée dans le Hedjaz ou le Yemen portent ce nom. (Extrait de Nasr.)

زَرْكُون Zerkoun.

Bourgade située au milieu de l'Azerbaidjân; elle est traversée par le Zab supérieur. (Je ne garantis pas ce renseignement, Dieu sait mieux la vérité.)

زَرنج Zarendj.

Ville principale du Sedjestân (voyez ce mot). On connait ces vers d'Abd Allah ben Qaïs er-Raqiat, en l'honneur de Moç'ab, fils de Zobeir (mètre *khafif*):

جلب الخيلَ من تهامةَ حتى   بلغت خيلُه قصورَ زرنجِ
حيث لم تأتِ قبله خيل ذى الاكتاف يزحفنَ بين قفّ ومرجِ

Il a conduit sa cavalerie hors du Tehamah, et l'a amenée là où s'élèvent les châteaux de Zarendj || dans une contrée que n'avaient pas explorée avant lui les cavaliers de Dou'l-Aktaf qui couraient au milieu des collines et des prairies.

Le Sedjestân fut conquis du temps d'Omar par 'Açem ben 'Adi et-Temimi.

زرند Zarend.

1° Petite ville entre Ispahân et Sawah; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abbas ez-Zarendi, le Schirazien, grammairien et traditionniste connu. —

[1] L'auteur du *Merasid* ajoute que Yezdedjird, dernier roi de Perse avant la conquête arabe, fut tué près de ce bourg.

2° Grande et ancienne ville du Kermân; elle avait autrefois beaucoup d'importance; elle est à quatre jours de Berdesir.

زَرِنْروُد *Zeren-roud* (pour *Zenderoud*).

Rivière du territoire d'Ispahân, célèbre par la douceur et la salubrité de son eau. Elle sort d'un endroit nommé *Benakân* (بناكان), traverse le bourg de *Derim* (دريم), puis se dirige vers le bourg de *Denba* (دنبا). Là elle reçoit différents affluents; elle s'élargit et arrose les jardins et les bourgades de cette contrée; elle passe ensuite auprès de la ville, et se perd dans les sables qui sont au delà (à l'est); puis elle reparaît dans le Kermân, à 60 farsakhs de l'endroit où elle avait disparu, et va se jeter dans l'Océan indien. On dit qu'on lança un jour dans cette rivière un roseau auquel on avait fait des marques particulières, et qu'il reparut dans le Kermân, à la distance de 60 farsakhs; ce qui prouve que c'est bien la rivière qui coule à Ispahân. (Voyez aussi le mot زنده رود.)

زَريق *Zariq*.

El-Hazmi donne ce nom à une rivière qui passe à Merw; mais il se trompe et intervertit l'ordre des lettres; le vrai nom de cette rivière est *Raziq* (رزيق). C'est ainsi que je l'ai entendu prononcer par les gens du pays, et à ce titre, es-Sem'ani, qui adopte aussi la leçon *Raziq*, mérite toute confiance. Je n'ai donc mentionné ce mot à la lettre ز que pour mettre le lecteur en garde contre cette erreur d'el-Hazmi.

زَز (ال) (*ez-*) *Zez*.

J'ai interrogé sur ce nom les habitants d'Hamadân les plus instruits, et ils m'ont répondu qu'on appelait ainsi une bourgade dépendante de la province d'Ispahân et située entre cette province et les montagnes des Lours. Es-Selefi dit aussi que c'est une bourgade qui dépend d'Hamadân, et cite parmi les savants qui y sont nés : Abou Mohammed *Mazkil* (مازكيل) ben Mohammed ez-Zezi, et son oncle Abou'l-Fewaris Daoud, personnage pieux et instruit. Le fils de Mazkil, Mohammed, avait sous sa direction cinquante-cinq couvents qu'il administrait, comme le rapporte Selefi. Enfin Abou Sa'd, dans son *Takhbir*, mentionne Abou'l-Futouh Ahmed ben Mohammed ez-Zezi, prédicateur et professeur connu à Ispahân.

زُشك *Zouschk*.

Localité située dans le gouvernement de Niçabour, d'après el-Amrani.

زعفرانيّة *Za'franieh*.

1° Bourg à un jour de marche d'Hamadân; patrie d'Abou'l-A'la Mohammed ben Huçein, surnommé *Abou Meïcerah*, ainsi que du poète *Za'frani*. — 2° Un bourg voisin de Baghdad porte le même nom; Haçan ben Mohammed, qui en était originaire, vint habiter Baghdad et laissa son nom au quartier appelé depuis *Derb ez-Za'frani*; il mourut en 260. Presque tous les traditionnistes de Baghdad sont originaires de ce quartier.

زغرتان *Zaghertân*.

Bourg voisin d'Herat; en sont originaires : Abou Mohammed ben Khaled el-Medaini el-Herawi, homme de loi et docteur mentionné dans le Dictionnaire des scheikhs d'Abou Sa'd; — Abou 'Abd Allah Mohammed ez-Zaghertâni, etc.

زغَندان *Zaghendân*.

Bourg à 6 farsakhs de Merw, dans le voisinage de Sendj.

زَقَوْقا *Zaqawqa*.

Bourgade entre le Fars et le Kermân (d'après Nasr).

زُمَّزم *Zoummazm*.

Localité située sur le territoire de Djoundi-Sabour, dans le Khouzistân.

زمْلق *Zoumoulq*.

Bourg voisin de Sendj, dans la province de Merw; il est ruiné maintenant. Es-Sem'ani dit que plusieurs docteurs en sont originaires.

زَملكان *Zemlekân*.

Un bourg près de Balkh porte ce nom; mais le plus connu est celui qui est dans le Ghawthah (verger) de Damas et qui a vu naître plusieurs savants.

زمّ *Zemm*.

Petite ville sur la route du Djeihoun (l'Oxus), entre Termed et Amol. En est

originaire Yahia ben Youçef ben Abi Kerimeh Abou Youçef ez-Zemmi, docteur dont l'enseignement mérite toute confiance, mort en 225 ou 226, et selon d'autres en 229. Nasr dit que Zemm est aussi une ville du littoral du golfe, entre Basrah et l''Omân.

زمينداور Zemen-Dawer.

Contrée étendue entre le Sedjestân et le Ghour; on la nomme ordinairement *Dawer* (voyez ce mot). D'autres écrivains disent que c'est une ville entourée de jardins et située dans un pays très-fertile; elle serait voisine de Bost et porterait le surnom de *Adouhi* (ادوهى).

زُمّيخ Zoummaïkh.

District du Beïhaq, province de Niçabour.

زنجان Zendjân.

Ville grande et connue dans le Djebal [1], à moitié chemin de cette province et de l'Azerbaïdjân. Elle est voisine d'Abhar et de Qazwin; en Perse, on la nomme *Zengân* (زنكان). Elle a produit plusieurs hommes qui se sont illustrés dans les sciences, les lettres et la tradition. Parmi les anciens, on cite : Ahmed ben Saken, qui recueillit la tradition d'un grand nombre de maîtres; — 'Omar ben 'Ali Abou Hafs ez-Zendjâni, mort à Baghdad, en 459, et enterré près d'Ibn Schoraïh; — Abou'l-Qaçem Sa'd ben 'Ali ben Mohammed ez-Zendjâni; ce scheikh voyagea dans presque tous les pays musulmans et y enseigna la tradition; à

[1] Zendjân fut fondée par Ardeschir Babegân, qui la nomma *Schahin* (شهين); son enceinte avait dix mille pas. Les Mogols la détruisirent, et depuis elle a beaucoup perdu de son importance; son climat est froid. Le sol est arrosé par des canaux et par une rivière qui prend le nom de la ville; elle sort des environs de Sulthanyeh et se jette dans le Sefid-roud. Le blé est la principale production du pays; il y a aussi des rizières et quelques jardins potagers sur les bords de la rivière; mais on n'y trouve point d'arbres fruitiers, et les fruits viennent de Tharemeïn. Les habitants sont sunnites et schaféïtes; leur insolence et leur penchant à la raillerie sont connus; l'auteur du *Siver el-Aqalim* les accuse aussi d'être d'un caractère insouciant et léger; *ils parlent le pur pehlevi.* Parmi les tombeaux vénérés de Zendjân, on cite ceux d'Akhi Feredj, de Oustad 'Abd el-Ghaffar Sekkak, de 'Yça Kaschâni, etc. Ce canton comprend cent bourgades et paye au fisc 18,000 dinars. (*Nouzhet.*) Parmi les personnages originaires de Zendjân, on remarque : le célèbre dévot Akhi Feredj, mort en 557; — Sadr ed-Din Ahmed, ministre de Keï-Khatoun issue d'Houlagou Khân; — le juge Beha ed-Din et Kemal ed-Din, qui ont laissé des poésies en langue persane. (*Heft iqlim.*)

la fin de sa vie, il habita près de la Mecque et fut compté parmi les *Modjawir*. Il se fit une grande réputation par sa science et par sa piété. On venait le visiter de fort loin pour s'attirer ses bénédictions, et on cite de lui plusieurs actions miraculeuses. Abou Mohammed Heyadj, imam de la sainte Ka'bah, disait qu'il considérait comme perdu pour son salut chaque jour où il ne voyait pas ce vénérable scheikh. El-Moqaddessi raconte qu'il vint le trouver un jour, très-préoccupé d'une affaire que lui avait suscitée un habitant de Schiraz qu'il ne nomme pas. Il baisa les mains d'Abou'l-Qaçem Sa'd, sans prononcer une parole; mais le vieillard lui dit, comme s'il lisait dans sa pensée : « Ne te tourmente pas, et retiens ce proverbe qui court dans notre pays au sujet des Persans : avare comme un Ahwazien; sot comme un Schirazien; bavard comme un habitant de Rey (بخل اهوازى وحماقه شيرازى وكثرة كلام رازى). » Ce saint personnage est mort en 471.

زُنج *Zoundj.*

D'après el-'Amrani, c'est un bourg voisin de Niçabour. On lit dans le *Takhbir* d'Abou Sa'd : « Abou Nasr Ahmed ben Mansour es-Saffar *ez-Zoundji*, docteur de Niçabour, fut le père de l'imam 'Omar es-Saffar. J'ai recueilli la tradition de lui et de sa femme *Wirdaneh*, fille d'Isma'il ben 'Abd el-Ghafer. Il habitait Zoundj, bourgade voisine de Niçabour, et se fit une réputation de vertu et de science qu'il méritait à tous égards. Il était né à Niçabour, au mois de scha'ban 449, et il mourut dans le village de *Beïrewân* (بيروان), voisin de Zoundj, le 1er de ramadhan, l'an 533. »

زندان *Zendân.*

Bourg près de Merw, d'après el-'Amrani.

زندجان *Zendedjân.*

On lit dans le *Takhbir* : « Abou'l-Yemin 'Abd el-Ghani, surnommé *Kerdar* (كردار), naquit à Zendedjân, village du district de Bouschendj. C'était un scheikh pieux, qui consacra sa vie à l'étude des hadis; il mourut le mercredi 18 de redjeb 545. »

زندخان *Zendekhân.*

Bourg fortifié à 1 farsakh de Serakhs. En sont originaires : Abou Hanifah

No'man ben 'Abd el-Djebbar el-Hanefi, père d'Abou'l-Hareth 'Abd el-Hamid, mort vers l'an 500; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Haçan, parent d'Abou Sa'd; il fut un des gouverneurs et des jurisconsultes célèbres de Serakhs; il périt à l'époque de l'invasion de cette ville par les Ghozzes, l'an 549: — Abou'l-Fath Mohammed, docteur, né en 464; il fut l'un des maîtres d'Abou Sa'd.

زَنْدَرود *Zenderoud* (*Zaïendè-roud*).

C'est un des noms de la rivière [1] célèbre qui passe à Ispahân et arrose plusieurs bourgs et campagnes de son territoire. C'est une grande rivière dont les eaux sont douces et fécondantes. Il en est parlé avec plus de détails au mot زرنرود.

زوالَقَنج *Zewalaqandj.*

Quartier de *Sendj* (voyez سنج), territoire de Merw.

زورابَذ *Zourabed.*

1° Petit canton du pays de Serakhs qui comprend plusieurs bourgs et villages. — 2° Bourg du pays de Niçabour; es-Sem'ani pense qu'il dépend du district de *Tourthith* (طرثيث), que les Persans nomment *Tourschisch* (تُرشيش). Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed et-Temimi, docteur, mort en 316, est originaire de Zourabed.

زُور *Zour.*

Nom d'une idole d'or [2] enrichie de pierreries, qui était dans le pays de Dawer (Sind).

[1] Le Zenderoud donne naissance à plus de mille cours d'eau qui fertilisent huit districts; le surplus de ses eaux se perd dans les sables, et reparaît à 60 farsakhs de là dans le Kermân. Après avoir arrosé une partie de cette province, il se jette dans la mer. (*Heft iqlim*, au mot *Ispahân*.) Le plus ancien et le plus exact peut-être des géographes de la Perse, Abou'l-Qaçem ibn Khordadbeh, donne sur le cours de cette rivière des détails encore plus précis; voici ses propres paroles: ويخرج زندرود وادى اصبهان منها ويسقى رساتيقها وهى سبعة عشر رستاقا ثم يغور فى رمل اخرها ثم يخرج بكرمان على ستين فرسخا فيسقى ارض كرمان ثم يصبّ فى البحر الشرقى (Ms. de la Bibliothèque Bodléienne, fol. 162.)

[2] Voyez, sur l'idole et la montagne de Zour (*Kouhé-Zour*), Elphinstone, *Account of the kingdom of Caubul*, II, 220; M. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 174, et ci-dessus, p. 224.

زَوَزان Zewezân.

Vaste contrée entre les montagnes de l'Arménie, l'Azerbaïdjân, le Diarbekr et Moçoul, à deux jours de cette ville, du côté de Khilath. Sa population se compose de Kurdes et d'Arméniens.

زَوزَن Zewzen (on prononce aussi Zouzen).

Ville et vaste canton entre Niçabour et Herat; on la fait dépendre ordinairement de la province de Niçabour. Elle fut surnommée autrefois *le petit Basrah*, à cause du grand nombre de docteurs, de savants et de littérateurs qu'elle a produits. Selon Abou'l-Haçan el-Beihaqi, Zewzen est un canton dont le chef-lieu porte le même nom. Ce nom lui fut donné dans les circonstances suivantes : Lorsque les Mages transportèrent le feu qu'ils adoraient de l'Azerbaïdjân dans le Sedjestân et d'autres pays, le chameau qui le portait, étant arrivé sur l'emplacement de la ville actuelle, s'agenouilla et ne voulut plus se relever; son conducteur lui dit alors : *Zoud zen* (زود زن), c'est-à-dire : *hâte-toi* (عجّل); mais il eut beau le frapper et l'exciter, l'animal ne bougea pas. C'est en souvenir de ce miracle qu'on éleva en cet endroit un temple du feu auquel on donna ce nom. Si le fait cité par Beïhaqi est vrai, il donne raison à la prononciation de la première lettre avec un *dhamma;* mais il faut reconnaître que les rapporteurs de hadis et les historiens prononcent toujours *Zewzen*. Ce canton comprend cent vingt-quatre bourgades ou villages, et il a vu naître une foule d'hommes distingués. Les plus connus sont : Abou Hanifah 'Abd er-Rahman ben Haçan, que Schirweih a connu pendant le pèlerinage de l'an 455. C'était un homme pieux, instruit et très-laborieux; il a copié de sa main quatre cents exemplaires complets du Qoran, qu'il vendait 50 dinars chacun; — Welid ben Ahmed Abou'l-'Abbas ez-Zewzeni, le prédicateur; ce docteur, qui voyagea longtemps, mourut en 376. Il faut citer aussi Abou Nasr Ahmed ben 'Ali ben Abi Bekr *ez-Zewze*ni, le poëte; il se rendit à Baghdad et se mit au service d'Adhed ed-Dooleh; il mourut jeune, et, avant de rendre le dernier soupir, il envoya à son père une pièce de vers qui commençait ainsi (mètre *wafir*) :

ألا هَلْ مِن فتى يهب الهوينا لمؤثرها ويعتسف السهوبا
فيُبلغَ والامور الى خيارٍ يزورنَ ذالك الشيخ الاديما
بانّ يد الردى هصرتْ بارض العراق من ابنه غصنًا رطيبا

Quel est l'homme qui veut s'aventurer sans guide dans les déserts, pour rendre un service à celui qui l'en récompensera? || Qu'il annonce, car le temps presse, à ce vénérable scheikh, qui habite Zewzen, || que la main du trépas a renversé son fils sur la terre d'Iraq, comme le vent brise une branche flexible.

زُولاب *Zoulab.*

Localité située dans le Khoraçân; el-Hazmi cite quelques savants qui en sont originaires.

زُولاه *Zoulah.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie de Mohammed ben 'Ali, le négociant, connu sous le nom de *Koura'yi,* à cause de sa mère qui était fille d'Abou Ghanem, descendant de Huçeïn el-Koura'yi. Ce docteur très-pieux vécut jusqu'à un âge avancé et forma beaucoup d'élèves. Il naquit, selon Abou Sa'd, le 20 schawal 432, à Merw, et mourut à Zoulah, vers la fin de l'année 524, ou au commencement de 525.

زُويل *Zowil.*

Quartier d'Hamadân: quelques docteurs modernes en sont originaires.

زُوين *Zowin.*

Village près de Djordjân.

زياد آباد *Ziad-Âbâd.*

Ziad désigne ici un nom d'homme, car on sait que les Persans ont l'habitude d'ajouter le mot *Âbâd* à une localité qu'ils attribuent à tel ou tel personnage. Sem'ani pense que celle dont il est question ici est un bourg du Fars, sur le territoire de Schiraz.

زيتان *Zeïtân.*

Ville située entre le littoral de la mer du Fars (golfe Persique) et Erradjân.

زيدان *Zeïdân.*

Portion assez considérable du territoire d'el-Ahwaz; elle est limitrophe au canal de Mouça ben Mohammed el-Haschemi. El-'Amrani dit que *Zeïdân* est

le nom d'un château[1], et Sem'ani cite une localité du même nom près de Koufah.

زيداون Zeidawen.

Bourg du district de Sous, province d'el-Ahwaz (Khouzistân), d'après Sem'ani.

زيرباد Zirbad (l'île de).

Elle dépend de la province du Fars. On lit dans la chronique d'Ibn Seirân : « L'an 309, mourut à Zirbad 'Abd Allah ben A'mareh, maître de l'île de Zirbad, qu'il posséda pendant vingt-cinq ans; son frère Dja'far ben Hamzah lui succéda et régna pendant six mois; il fut tué par ses esclaves, et le pouvoir passa aux mains de Batthal, son neveu, et fils d''Abd Allah. »

زيركج Zirkeddj.

Abou Mouça croit, sans l'affirmer, que c'est un bourg du Khouzistân, et qu'Abou Moslem Ibrahim ben 'Abd Allah *el-Keddji* (*sic*) el-Basri en est originaire.

زيريان Ziriân.

Localité dans le Fars.

زيق Ziq.

Quartier de Niçabour; Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Ali ez-Ziqi, le docteur, mort en 317, en est originaire.

س

سابرآباد Sabar-Âbâd.

Le premier mot de ce nom composé est l'abrégé du nom de *Sabour* (Schapour). Quant à *Âbâd*, nous en avons précédemment expliqué la signification. Une localité du Fars était ainsi appelée.

سابور خواست Sabour-Khast.

Province entre le Khouzistân et le territoire d'Ispahân; voici comment on explique cette dénomination : le roi Sabour, fils d'Ardeschir, fut obligé de quit-

[1] Il est possible que l'auteur veuille parler de la ville de Zeidân dont fait mention Ibn Batoutah après sa sortie de Kazeroun. (Cf. *Voyages*, etc. t. II, p. 91.)

ter sa cour et de sortir de son royaume à cause d'une funeste influence qui pesait sur lui, d'après l'aveu que lui en firent les astrologues. (Nous entrerons dans plus de détails à cet égard au mot منارة الحوافر.) Ses courtisans se mirent alors à sa recherche. Arrivés sans succès à Niçabour, ils dirent : (نيست سابور) *Nist Sabour*, c'est-à-dire, «Sabour n'y est pas,» et ce nom resta à la ville. Puis ils vinrent à Sabour-Khast; interrogés par les habitants sur le but de leur voyage, ils répondirent : (سابور خواست) (*sic*) *Sabour Khawst*, «nous cherchons Sabour.» Arrivés enfin à Djoundi-Sabour, ils trouvèrent leur roi, et s'écrièrent : (جندى سابور) *Djoundi Sabour*, «nous avons trouvé Sabour.» Telle est la version accréditée en Perse[1]. Sabour-Khast est à 22 farsakhs de Nehawend. En effet, de cette dernière ville à *Aschtar* on compte 10 farsakhs, et d'Aschtar à Sabour-Khast, 12 farsakhs. La distance de celle-ci au pays des Lours est de 30 farsakhs, à travers un territoire qui ne renferme ni villes ni villages.

سابور *Sabour*.

C'est-à-dire, en ancien persan, le *fils du roi* (شاه پور), d'après ce que dit el-Azheri, et cette signification se trouve dans le passage suivant d'el-'Aschi (mètre *motéqarib*) :

وساق له شاهِ بورَ الجنودَ   بعامين يضرب فيها العَدَمْ

Le fils du roi dirigea vers lui ses troupes pendant des années marquées par la disette.

Le district de Sabour, qui est à 25 farsakhs de Schiraz, est situé dans le IIIe climat, par $78° \frac{1}{4}$ de longitude et 31° de latitude. Il forme un des principaux gouvernements du Fars, et son chef-lieu, selon Ibn el-Faqih, est *Noubendedjân* ou, d'après Beschari, *Scheristân*. Voici les renseignements donnés par Isthakhri : «Le chef-lieu se nomme aussi *Sabour*[2], bien que d'autres villes du

[1] Ce passage, emprunté à Hamzah d'Ispahân, n'est que la répétition, avec quelques variantes, de ce qui a été dit plus haut (p. 169). Je crois inutile de mettre le lecteur en garde contre ces misérables jeux de mots que les écrivains orientaux accueillent avec la foi la plus aveugle; on ne les rencontrera que trop souvent dans le cours de cet ouvrage. Cette absence complète du sentiment étymologique, dont on retrouve des traces jusque dans les livres saints et dans Homère, est surtout frappante chez les Persans, dont l'orgueil national et la vive imagination suppléent toujours aux notions scientifiques qui leur font défaut. (Voyez, pour des exemples analogues chez d'autres peuples, le Journal des Savants, 1833, p. 21; Lerch, *Sprachphil. der Alten*, t. III, p. 113 et *passim*, et la belle Histoire des langues sémitiques, par M. E. Renan, I, p. 115.)

[2] Cette ville est communément appelée *Nischaour* ou *Nischawer*, et Yaqout nous ap-

district, telles que Noubendedjân et Kazeroun, soient plus grandes; mais on fait remonter son origine au roi Sabour. Cette ville égale à peu près en importance la ville d'Isthakhr; mais elle est mieux bâtie, plus florissante et plus peuplée. Ses maisons sont en pierres et en briques reliées à la chaux. Les villes principales sont : Kazeroun, Djireh (جره), Deschtbarin (دشتبارين), Khomaïdjân (خُماىجان) (la supérieure et l'inférieure), Keider (كيدر), Noubendedjân (نوبندجان), Tawaz (توّز), el-Akrad (الاكراد), Djounboud (جُنبُد), Khast (خَست), etc.[1] » Le territoire de Sabour produit beaucoup de plantes balsamiques; en entrant dans cette ville on sent une odeur délicieuse qui provient des jardins et des vergers qui l'entourent. — « Sabour, dit Beschari, est un agréable district. Ses vergers produisent le palmier, l'olivier, le citronnier, le caroubier, ainsi que la noix, l'amande, la figue, la jujube, le lotus, la canne à sucre, la violette, le jasmin, etc. Une foule de cours d'eau arrosent ses jardins, qui sont très-rapprochés les uns des autres, et l'on peut cheminer plusieurs jours à l'ombre de ses arbres, comme dans le *Soghd* de Samarcande; à chaque farsakh on rencontre des boutiques de boulangers et d'épiciers. Ce district est voisin des montagnes. » El-'Amrani, en mentionnant le fleuve qui arrose Sabour, cite ce vers (mètre *wafir*) :

ظللتُ بجسر سابور مقيمًا   يؤرقنى أنينُك يا مَعِينُ

Je me suis reposé à l'ombre du pont de Sabour, et ton murmure, ô rivière, me tenait éveillé.

Plusieurs savants sont originaires de Sabour, tels que : Mohammed ben 'Abd

prend que le nom de la capitale du Khoraçân a subi la même altération. Voici la raison qu'en donnent les auteurs persans : « Cette ville doit son origine à Thahomurs, qui la nomma *Dîn-dilâ* (دين دلا). Alexandre le Macédonien l'ayant ruinée de fond en comble, Schapour, fils d'Ardeschir Babegân, la rebâtit et lui donna son nom; plus tard ce nom s'altéra et fut changé en *Nischaour*. Ce pays est chaud et malsain, parce qu'il est fermé du côté du nord; il est arrosé par une rivière qui a conservé le nom de *Schahriar-roud* ou rivière du roi; il produit du blé, du riz, des dattes, des oranges, des citrons et, en général, tous les fruits des pays chauds; ils se vendent à très-bas prix, et les passants peuvent même les cueillir sur l'arbre sans recevoir des reproches. Les prairies des environs sont couvertes de violettes, de jasmins, d'iris et de nénuphars. On fabrique de la soie dans ce pays; les habitants sont schafeïtes. Au dehors de la ville on voit une statue représentant un homme de couleur noire et ayant le double de la stature humaine. On croit que c'est un talisman; d'autres disent que c'est le corps d'un infidèle que Dieu a changé en pierre. Les rois du pays l'ont en grande vénération; ils s'y rendent en pèlerinage et répandent de l'huile et des parfums sur cette idole. » (*Nouzhet*.)

[1] Cf. *Liber climatum*, p. 57 et 59.

el-Wahid ben Mohammed Abou 'Abd Allah, le jurisconsulte, etc. C'est près de cette ville qu'eurent lieu de sanglantes batailles entre Mohalleb, el-Qatri et les hérétiques. Elles ont été célébrées par plusieurs poëtes; on connaît ce distique de Ka'b el-Asch'ari (mètre *thawil*) :

تساقوا بكاس الموت يومًا وليلةً بسابورَ حتّى كادَتِ الشمس تطلع

بمعتركٍ رَضْراضُه من رجالهم وعفر يُوى فيها القنى المتجزّعَ

Ils ont bu, à Sabour, le breuvage de la mort pendant le jour et la nuit, et le soleil à son lever éclaira || un champ de bataille pavé de leurs cadavres, et des tronçons de lances épars dans la poussière.

Sabour est aussi une localité du Bahreïn conquise par l'armée d'el-A'la venue du Hadramout sous le khalifat d'Abou Bekr, l'an 12 de l'hégire. (Extrait de Beladori.)

ساج *Sadj*.

Ville importante entre Kaboul et Ghaznah.

ساروق *Sarouq*.

Forme arabe du nom de *Sarou* (سـارو)[1], une des anciennes dénominations d'Hamadân, ville bâtie par Djem, fils de Noudjehân, qui l'appela ainsi. On lit dans les Chroniques de la Perse la phrase suivante : سارو جم كرد ودارا كمر بست وبهمن اسفنديار بسر آورد « Sarou fut fondée par Djem, fortifiée par Dara, et terminée par Behmen, fils d'Isfendiar. » — Sarou est aussi une localité de l'Asie Mineure (Roum).

ساريه *Sariah*[2].

Ville du Thabarestân, IVe climat; longitude, 77° 50'; latitude, 38°. « Le Thabarestân, dit Beladori, est divisé en huit districts, parmi lesquels est celui de Sariah. C'est là que résidait le gouverneur de la province sous les Thaherides; avant cette époque il résidait à Amol. Sariah fut aussi la capitale des deux princes Alewides, Haçan ben Yezid et Mohammed ben Zeïd. Elle n'est qu'à 3 farsakhs de la mer (Caspienne) et à 8 farsakhs d'Amol. Le nom d'origine est *Sari* (سارىّ) ou *Sarawi* (سروىّ). Quant au Thabarestân, c'est la province

[1] M. Juynboll a adopté la leçon *Sarouk* (ساروك) sur la foi d'un seul manuscrit du *Méraçid*.

[2] Son nom persan est *Sari* (سارى); c'est un des plus vastes cantons du Mazenderân; il est peu fertile, et Mohammed Medjdi ajoute

nommée à présent *Mazenderân*. — Selon Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi le nom d'origine est *Sarawi*. Ce surnom est porté par plusieurs personnages, entre autres par Abou'l-Huçeïn Mohammed ben Saleh es-Sarawi et-Thabari. ce docteur, dont l'enseignement se répandit dans tous les pays musulmans, fut, au dire d'Abou Dja'far el-Hafez (cité par Schirweïh), obligé de se cacher à Rey, à cause de ses opinions religieuses. Chassé de cette ville et persécuté par le sort, il se réfugia dans l'Ahwaz, où sa présence lui attira de nombreux désagréments. Cependant le savant Dja'far ben Mohammed el-Kerabissi assure n'avoir entendu formuler aucun reproche contre lui.

سارى *Sari.*

Forme abrégée du nom précédent.

ساسان *Sassân.*

Ce nom, qui se prononce comme celui de la dynastie célèbre qui régna sur la Perse, désigne un faubourg extérieur de Merw, près de Derb el-Firouzyeh. (درب الفيروزية). Quelques traditionnistes en sont originaires. (Abou Sa'd.)

ساسَنجرد *Sassendjird.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, du côté des Sables; patrie de quelques traditionnistes.

ساوردز *Saferdiz.*

Bourg voisin d'Amol, sur le parcours du Djeihoun, dans la direction du Kharezm.

que son climat est insalubre. L'auteur du *Nouzhet*, pour indiquer la haute antiquité de Sari, en attribue la fondation à Thahomours; mais Ahmed Razi dit, avec plus de certitude, parce qu'il a sous les yeux la Chronique du Thaberestân de Zehir ed-Din, que Sari doit son origine à Sarouieh, fils du célèbre roi Guevhereh. (Voyez, sur ce dernier, l'article *Thaberestân*.) Cependant on lit dans la Chronique de Zehir ed-Din, publiée par M. Dorn, que Sari fut bâtie sous le règne de Key-Khosrou, par Ferrokhân, qui en donna le gouvernement à son fils Sarouieh, dont cette ville tire son nom. Le même historien nous apprend que la grande mosquée, commencée par Yahia, à l'époque d'Haroun er-Reschid, fut terminée par Maziar, fils de Qaren. On montre encore un tumulus nommé en persan « les trois coupoles » (*Seh-goumbedân*), qui, d'après une très-ancienne tradition, serait le mausolée des trois rois mythiques Iredj, Selm et Tour. (*Chronique du Thaberestân*, t. Ier, p. 17 et 18, texte.)

سالوس *Salous.*

Ville du Thabarestân, IVe climat; longitude, 75° 45′; latitude, 37° 50′. La prononciation la plus régulière est *Schalous* (شالوس) (voyez ce nom).

سامان *Samân.*

El-Hazmi dit que Samân est un quartier d'Ispahân d'où Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali es-Samâni es-Sahhaf est originaire. — El-Beschari prétend que Samân est un bourg du territoire de Samarcande. « C'est de là, dit-il, que sortent les Samânides, princes originaires de la Transoxiane, et que l'on croit de la race de Behram-Djour (Gour); ce qui justifie cette origine c'est la généalogie suivante, qui est généralement adoptée : Samân-Khoda, fils de Djouba, fils de Tamghas, fils de Nouscherd, fils de Behram. L'orthographe du nom de *Djouba* varie selon les auteurs; Sem'ani l'a adoptée, mais Moustaghferi prononce *Djaba;* d'autres, *Djouta* ou *Khouta,* etc. » — On lit dans la Chronique d'el-Ferghani : « Je tiens d'Abou'l-'Abbas Mohammed ben 'Abbas el-Bokhari que les Samânides tirent leur origine du bourg de Samân, dans la province de Balkh, près de *Beharzeh* (بهارزه). » On peut concilier les deux versions en faisant observer que *Samân-Khodah* (سامان خداه) signifie en persan *le possesseur de Samân;* on aura, dans l'origine, désigné ainsi le chef de cette famille, puis l'usage n'aura conservé que le second de ces noms. Cette composition de mots est fréquente dans leur langue; tels sont, par exemple, les mots *Ermen-Schah* ou roi d'Arménie, *Kharezm-Schah* ou roi du Kharezm, *Dih-Khoda,* possesseur de village, seigneur, etc.

سامين *Samin.*

Bourg du pays d'Hamadân[1]. Schirweïh cite Haçan ben Ibrahim Abou 'Ali *es-Samini,* le prédicateur, comme un scheikh digne de confiance.

سانقان *Sanqân.*

Bourg à 5 farsakhs de Merw; patrie de quelques savants cités dans le Livre des généalogies, par es-Sem'ani.

[1] Le géographe persan écrit *Samân* (سامان); « c'est, dit-il, un gros bourg aux environs de Kharraqaneïn; la température y est assez froide; il est arrosé par une rivière qui sort de l'Elvend, se mêle à celle de Mezdegân et se dirige vers Savah. Ce lieu produit du blé, des figues et du raisin en petite quantité; il paye au trésor 1,200 dinars.

سانواجرد *Sanou-Djird.*

Nom de plusieurs bourgs près de Merw et Serakhs, où sont nés quelques docteurs.

سان *Sân.*

Un des bourgs du pays de Balkh. Le nom ethnique est *Sandji* (سانجى), porté par le jurisconsulte Abou Zakaria Haçan et d'autres auteurs.

سانين *Sanin.*

Bourg de la montagne de Schehriar, dans le Deïlem; c'est la patrie d'Abou Nasr es-Sanini. Ce personnage, qui fut d'abord un des serviteurs de Scherwin, fils de Rousten, roi du Deïlem, acquit une grande influence, se fit de nombreux partisans et s'empara des deux montagnes, puis de la totalité du Thabarestân, du Qoumès et de ses dépendances. Lorsque Nasr, fils d'Ahmed, fils d'Isma'il, le Samânide, résolut de s'emparer de Rey, il se dirigea vers la montagne de Schehriar, espérant l'enlever à l'autorité de Scherwin. Mais ce même Abou Nasr se porta dans un endroit nommé *Hezar-Guezi* (هزاركزى), et, pendant quatre mois, il tint le prince Samânide enfermé dans cette montagne, sans lui permettre d'avancer ni de reculer. Enfin, il se laissa séduire par un cadeau de 30,000 dinars et lui livra le passage.

ساوه *Sawah.*

Jolie ville entre Rey et Hamadân, à 30 farsakhs de l'une et de l'autre[1].

[1] « L'emplacement que cette ville occupe formait autrefois un lac, qui disparut le jour de la naissance du Prophète. Sahib Sa'id Khadjeh Zehir ed-Din 'Ali, fils de Scheref ed-Din Savadji, rebâtit cette ville et l'entoura d'un rempart long de 8,000 coudées, surmonté de bastions et de créneaux en brique. Son fils, Khadjeh Schems ed-Din, ajouta à la ville le bourg de Roudabân, qu'il fortifia. Le climat de Savah est chaud, mais salubre; le sol est arrosé par des cours d'eau et par la rivière de Mezdeqân; il produit du coton, du blé et des fruits, mais le pain y est de mauvaise qualité. La ville possède aussi, comme Avah, un grand nombre de glacières. Les habitants sont sunnites et schaféites; mais tout le district, à l'exception du bourg de *Veleusdjerd*, qui est sunnite, professe les doctrines du schisme. Ce district est divisé en quatre cantons et renferme 125 bourgades. Près de la ville sont les tombes de Scheikh 'Osman Savadji et de Seïd Ishaq, fils de l'imam Kazim; on voit aussi à 4 farsakhs, à l'ouest, une coupole que l'on croit être le tombeau du prophète Samuel. » (*Nouzhet*, fol. 587.) L'auteur du *'Adjaïb el-Makhlouqat*

Dans son voisinage est une autre ville nommée Awah (اوه), à 2 farsakhs environ. Ses habitants sont schiites, sectateurs des douze imams, tandis que ceux de Sawah sont sunnites et du rite schafeïte; cette différence de secte maintient ces deux villes dans un état permanent d'hostilité. Elles furent très-florissantes jusqu'à l'année 617; à cette époque les Tartares impies les envahirent, et, d'après ce qui m'a été dit, ils les saccagèrent et n'épargnèrent aucun de leurs habitants. Il y avait, à Sawah, une bibliothèque la plus vaste peut-être du monde; les Tartares l'ont incendiée. La longitude de cette ville est 77° 1′ 2″; sa latitude, 35°. Le nom d'origine est *Sawi* (ساوىّ) et *Sawadji* (ساوَجىّ). Parmi ses savants on cite : Abou Ya'qoub Youçef ben Isma'îl es-Sawi; ce docteur, après avoir étudié à Damas, se rendit à Merw, où il enseigna la tradition; il est mort en 346; — Abou Thaher 'Abd er-Rahman ben Ahmed es-Sawi, l'un des principaux imams schafeïtes; il étudia sous 'Abd el-'Azîz en-Nakhschi, demeura longtemps à Baghdad, et mourut en 484; — 'Obeïd Allah ben Mohammed ben 'Abd el-Djelil; son père et son aïeul se sont distingués comme lui dans l'étude des hadis, etc.

سُبران *Soubrân.*

Localité du district de Bamiân, entre Bost et Kaboul. C'est dans ces montagnes que se trouvent certaines sources d'eau qui ne reçoivent pas les objets impurs. Lorsqu'une ordure y est jetée, elle reste à la surface, puis elle est rejetée sur le bord, ou bien elle est enveloppée par un tourbillon et s'engloutit. Ce fait est cité par Nasr.

سبزوار *Sebzevar.*

Ville de moyenne grandeur[1], chef-lieu du district de Beïhaq. Elle jouit

signale, à 1 farsakh de Savah, du côté de Kherraqân, une haute montagne dans laquelle est une caverne qui a la forme d'un portique; elle renferme plusieurs figures étranges sculptées dans la pierre; au fond de cette caverne est un bassin dans lequel quatre rochers, taillés en forme de mamelles, versent quelques filets d'eau. Cette eau, quoiqu'elle séjourne longtemps dans ce réservoir, n'est nullement malsaine, et on croit, au contraire, qu'elle guérit certaines maladies.

[1] Plusieurs légendes des âges héroïques de la Perse se rattachent à cette ville. Il y a deux siècles, selon le témoignage d'Ahmed Razi, on montrait encore au milieu de la ville l'endroit où eut lieu le combat de Roustem et de Sohrab; il portait le nom de *Meïdân du Div blanc*. Après avoir joui d'une assez grande importance, Sebzevar fut pillée et entièrement ruinée sous le règne du sulthan mongol Moueyed-Khân. Elle fut rebâtie par les premiers princes Séfévis, et devint le

d'un climat tempéré et d'un territoire fertile. Ses principales productions sont les céréales et plusieurs espèces de fruits. (*Nouzhet.*)

سَبَلان *Sebelân.*

Haute montagne qui domine la ville d'Ardebil dans l'Azerbaïdjân. Elle renferme des villages et de nombreux mausolées où sont enterrés plusieurs saints personnages. La neige couvre éternellement le sommet de la montagne. Cette localité est très-vénérée dans le pays, et elle est le but de pèlerinages fréquents.

سَبوك *Sebouk.*

Localité située dans le Fars.

سجاس *Sedjas*[1].

Ville entre Hamadân et Abhar. En est originaire Abou Dja'far Mohammed ben 'Ali es-Sedjaçi, le littérateur. Es-Seleti, qui reçut ses leçons, dit qu'il est originaire de *Sedjadj*, ville de l'Azerbaïdjân; mais la prononciation que nous donnons ici est généralement adoptée.

سجز *Sedjz.*

Un des noms du Sedjestân. (Voyez l'article suivant.)

سجستان *Sedjestân* (*Seïstân*).

Quelques auteurs disent que ce nom ne s'applique qu'au pays, et que sa capitale se nomme *Zarendj*; elle est au sud d'Herat et à la distance de dix jours de marche ou de 80 farsakhs. Le Sedjestân est un pays aride et sablonneux.

chef-lieu d'un canton de quarante bourgades. Ses habitants ont toujours professé pour la maison d'Ali l'amour le plus fanatique, et le célèbre auteur de l'*Anvari Soheïli*, Huçeïn Va'ez, dont le sunnisme était cependant de bon aloi, faillit y perdre la vie. Parmi les personnages originaires de cette ville, on cite: l'émir Mahmoud Sebzevari, dernier héritier de la petite dynastie des *Serbédariens*; il dut à son talent poétique et à la protection de Mirza Baïsonkor, fils de Schah-Rokh, la conservation d'une partie de l'héritage paternel; — Haçan Sebzevari, auteur du livre nommé *Behdjet el-Menahidj*; — Huçeïn Kerbelayi et Mir Ali Fikri, poëtes, etc.

[1] Cette ville, ainsi que celle de Sohreverd, fut détruite par les Mongols, et, à l'époque où écrivait Mustôfi, elle n'était plus qu'un humble village. (Voyez, pour plus de détails, le mot سهرورد. Cf. aussi, dans le tome XIV des Notices et extraits, un passage du *Matla es-Saadeïn* et la note d'Ét. Quatremère, p. 58.)

le vent y souffle continuellement et avec violence; aussi le sol est couvert de moulins, qui sont mis en mouvement par l'action de l'air[1]. Le Sedjestân est situé dans le IIIe climat par 64° $\frac{1}{4}$ de longitude et 32° $\frac{1}{6}$ de latitude. Hamzah, en expliquant l'étymologie de ce nom et celle d'*Ispahân*, dit qu'en persan les mots *Espah* (اسباه) et *Seg* (سك) ont la même signification[2], et qu'Ispahân, dont le nom était à l'origine *Espah-hân* (اسباه هان), ainsi que le Sedjestân, qui se prononçait primitivement *Segân* ou *Segistân* (سكان سكستان), furent ainsi nommés parce que les troupes y étaient cantonnées[3]. (On trouvera de plus amples détails sur ce sujet au mot *Ispahân*.) « Le sol du Sedjestân, dit el-Isthakhri, est stérile et sablonneux; la chaleur y est très-grande, et le palmier y vient bien; la neige y est inconnue. Le terrain est uni, et on n'y voit pas de montagnes; les plus rapprochées sont celles du canton de Ferreh. Le vent y souffle sans interruption et avec assez de force pour faire tourner les meules que les habitants ont établies de tous les côtés; il transporte aussi d'un lieu à un autre des masses considérables de sable, et, sans les précautions minutieuses des habitants, les villes et les bourgs ne tarderaient pas à être engloutis par le désert. Pour prévenir ce danger, ils élèvent autour des sables des murailles faites avec du bois, des broussailles ou d'autres matériaux, de façon qu'elles dominent la plaine; puis ils pratiquent une porte à l'extrémité inférieure de la muraille; le vent s'y introduit, soulève le sable comme un épais tourbillon et le laisse retomber plus loin hors de portée des endroits habités[4]. » La capitale du Sedjestân, avant Zarendj, était *Ram-Schehristân* (voyez ce mot). Les palmiers et les dattiers viennent dans ce pays en abondance. Les indigènes sont d'une constitution robuste et d'humeur belliqueuse; ils sortent dans les rues de leurs villes, un sabre nu à la main. Leur coiffure se compose de trois ou

[1] Maç'oudi, ainsi que le fait remarquer le savant auteur de l'Introduction à la Géographie d'Abou'l-Féda, p. 302, est le premier musulman qui ait parlé de l'usage des moulins à vent, connus seulement deux siècles plus tard en Europe. « Il n'y a pas au monde, ajoute-t-il, un peuple qui sache mieux tirer parti du vent que les Sedjestâniens. » (Suppl. ar. 714, fol. 93 v°.)

[2] Le mot *sipah*, employé dans le sens de *seg*, s'est conservé dans le dialecte talysche, qui est encore usité dans le nord de la Perse. (Voyez Berezine, *Recherches sur les dialectes persans*, Casan, 1853, p. 24, et Chodzko, *Spec. of the popul. poetry*, p. 453.)

[3] Cette étymologie se retrouve dans les géographes persans. (Cf. le *Nouzhet*, fol. 672, Ahmed Razi, au mot *Seïstân*, etc.)

[4] Voyez *Lib. clim.* p. 100, et la version italienne de ce chapitre par M. Madini. (*Il Segistano*, Milan, p. 12.) Hamd Allah Mustôfi dit que la première digue de ce genre fut construite par le roi Guschstasp, près du lac Zareh.

quatre turbans de couleurs variées : rouge, jaune, vert, blanc, etc. Ces turbans s'enroulent autour d'un bonnet qui a la forme de l'instrument nommé مكول (espèce de cube à mesurer); ils sont superposés les uns sur les autres de façon à laisser voir leurs couleurs différentes; ils sont ordinairement en soie, et ont trois ou quatre coudées de longueur; ils offrent de l'analogie avec les ceintures nommées ميابندات *miabendat*. Les Sedjestâniens sont de race persane; tous leurs docteurs, sauf de rares exceptions, professent le rite hanéfite. Les femmes sont gardées avec une extrême sévérité; elle ne sortent jamais du logis, ou si elles sont obligées d'aller chez leurs plus proches parents, elles s'y rendent de nuit. Il y a dans le Sedjestân un grand nombre de *kharedjites*. Ces hérétiques professent ouvertement leurs doctrines et les font valoir avec orgueil dans leurs rapports avec la population. Voici ce que m'a raconté un négociant : « Je me rendis un jour dans la boutique d'un Sedjestânien pour y faire une emplette; voyant que je débattais le prix, il me dit avec douceur : « Sache, ô mon frère, que je suis kharedjite; je ne m'écarte donc jamais de l'équité et de la justice, et je me ferais scrupule de te causer le moindre préjudice. Si tu ne crois pas à la vérité de mes paroles, va et informe-toi de moi dans la ville. » J'allai en effet aux renseignements, et j'appris, non sans surprise, que ces gens-là se distinguent par la rigidité de leurs principes, et qu'ils jouissent à cet égard de l'estime générale. La petite ville de *Rakoubeh* (ركوبه) est habitée exclusivement par des kharedjites qui se consacrent au jeûne, à la prière et aux pratiques les plus rigoureuses de la dévotion; ils ont des docteurs et des savants spéciaux. » Voici ce que dit Mohammed ben Bahr ed-Dhehbi : « Le Sedjestân est une contrée de l'Orient qui a toujours été préservée des calamités et de la mauvaise fortune; elle se distingue par des qualités et par des signes particuliers qui ne se retrouvent pas dans les autres pays. Ses marchés sont les plus honnêtes du monde, et la tromperie y est inconnue. Partout ailleurs, les marchands aiment mieux avoir affaire à des esclaves ou à des enfants inexpérimentés qu'à un homme entendu et avisé; mais ceux du Sedjestân sont d'un avis contraire. Nulle part le pauvre n'est secouru avec plus d'empressement, le faible protégé avec plus de zèle; la générosité y est considérée comme un devoir, même lorsqu'elle lèse les intérêts de celui qui l'exerce. C'est cette contrée qui a donné naissance à Djerir, fils d'Abd Allah, le compagnon d'Abou 'Abd Allah Dja'far ben Mohammed es-Sadeq, et à Kholeidah, le Sedjestânien, auteur de la Chronique de la famille de Mahomet. Mais son plus beau titre de

gloire c'est qu'Ali, fils d'Abou Thaleb, après avoir prodigué les malédictions à toutes les chaires de l'Orient et de l'Occident, même à celles de la Mecque et de Médine, n'a maudit qu'une fois la chaire du Sedjestân. » Cette contrée est à 130 farsakhs du Kermân; ses villes principales sont : *Zaleq, Kerkouyeh, Hissoum, Zarendj*, et *Bost*, où l'on voit les ruines de l'écurie de Roustem, le Héros. Le fleuve se nomme *Hendmend* (هندمند); les habitants prétendent qu'il reçoit mille cours d'eau, et qu'il en forme un nombre égal sur son parcours, sans que son niveau subisse la moindre différence. A l'époque de la conquête, les Sedjestâniens stipulèrent qu'on ne tuerait pas les hérissons et qu'on ne leur ferait pas la chasse, parce que ces animaux les délivrent des vipères, qui pullulent dans leur pays; aussi chaque maison a son hérisson. Ces renseignements sont fournis par Ibn el-Faqih. Parmi les villes principales de cette province, on remarque encore *Rokkhedj*, le pays de *Dawer*, dont le roi Keïqaous donna l'investiture à Roustem, le Héros. Ibn el-Faqih ajoute que les palmiers croissent en abondance autour des villes et dans les cantons, mais qu'on n'en voit ni dans les montagnes voisines, ni dans Zarendj, qui est la capitale du pays, à cause de la neige qui y tombe pendant l'hiver. Plusieurs poëtes ont critiqué le Sedjestân; nous citerons les deux fragments suivants (mètre *khafif*) :

يا سجستانُ قد بلوناك دهرًا   فى حَرَمَيك من كِلَى طرفَيْك
انت لو لا الامير فيك لقُلنا   لعن الله مَن يصير اليك

Ô Sedjestân! nous t'avons longtemps exploré dans tous les sens (littéralement, nous t'avons essayé des deux côtés). || Si tu n'étais pas le séjour de l'émir (Khalef), nous appellerions les malédictions de Dieu sur ceux qui se dirigent vers toi.

يا سجستانُ لا سقَتْك السّحابُ   وعلاك الخرابُ ثمّ اليبابُ
انت فى القُرّ غصّةٌ وآكتيابٌ   انت فى الصّيف حيّةٌ وذبابُ
وبلادٌ موكَّلٌ ورياحٌ   ورمالٌ كانّهنّ سقابُ
صاغك الله للأنام عذابًا   وقضى أن يكون فيك عذابُ

Ô Sedjestân! que les nuages te refusent leur eau bienfaisante, que les ruines et le désert couvrent ton sol! || L'hiver, tu es un lieu de souffrance et de malheur; l'été, un amas de serpents et d'insectes; || tu es une contrée soumise à un délégué (*wekil*) et à des ouragans violents qui te couvrent d'un linceul de sable. || Dieu t'a créé pour le châtiment des hommes, et il a fait de toi un enfer.

Hommes célèbres : Abou'l-Fadhl Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi

cite le témoignage de Mohammed ben Abi Nasr, duquel il résulterait que le célèbre imam *Abou Daoud Sedjestâni* était originaire d'un village voisin de Basrah appelé *Sedjestaneh* (سجستانة), et non de la province du Khoraçân dont il est question ici; il ajoute qu'Abou Daoud étudia la tradition à l'école de Basrah. Cependant on ne connaît pas dans cette ville de localité de ce nom; quelques Basriens m'ont signalé seulement un bourg de l'Ahwaz dont le nom aurait quelque analogie avec celui qui nous occupe; mais ce renseignement est trop vague et trop suspect pour que je l'enregistre dans mon ouvrage. Ce qui est certain, c'est qu'Abou Daoud fut, à Niçabour, le compagnon d'étude du fils d'Ishaq ben Rahweih, et qu'il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il écrivait (les traditions) sous la dictée de Mohammed ben Aslem, de Thous. En outre, tous les *hafiz* s'accordent à dire qu'il était originaire du Sedjestân. On raconte l'anecdote suivante sur le fils d'Abou Daoud, nommé *el-Asch'ath Abou Bekr*, et qui fut aussi un docteur distingué : « Le scheikh Ahmed ben Saleh, pour des raisons d'ordre et de convenance, avait interdit l'entrée de son cours aux adolescents. Abou Daoud, qui suivait alors ses leçons, persécuté par son jeune fils, qui manifestait déjà le goût le plus vif pour l'étude de la tradition, eut recours à une ruse pour le faire admettre auprès du scheikh : il lui attacha au menton une barbe postiche pour faire croire qu'il était parvenu à l'âge de puberté. Ahmed ben Saleh ne tarda pas à s'apercevoir de cette feinte, et il adressa de vifs reproches à Abou Daoud, qui lui répondit : « Scheikh, ma conduite n'est nullement répréhensible; permettez, pour vous en convaincre, que mon fils soutienne une thèse publique contre tous vos docteurs et vos traditionnistes, et s'il ne remporte pas la victoire, éloignez-le alors de votre cours. » L'épreuve eut lieu en effet, et elle fut toute à l'avantage du jeune homme. Néanmoins le scheikh refusa de lui transmettre plus que la première section de son enseignement oral. Le petit-fils d'el-Asch'ath fut aussi un docteur de mérite; son nom était *'Abd Allah ben Suleiman*. Le nom d'origine donné aux Sedjestâniens est *Sedjestâni* et *Sedjzi* (de l'ancien nom du pays, *Sedjz* سجز). Ce dernier est le plus souvent employé, et il est porté par plusieurs imams et docteurs[1]. Un des

[1] Ahmed Razi cite, parmi les notabilités de la littérature persane originaires de cette province, Abou'l-Haçan 'Ali el-Farrokhi, contemporain de Soltân Mahmoud le Ghaznévide, et lui consacre une longue notice; Abou'l-Feredj Sedjzi, qui vécut à la cour de l'émir Abou 'Ali Simdjour; l'imam Schems ed-Din Mohammed, auteur d'un livre intitulé *Medjma' el-Bahreïn*, sur la loi religieuse et la loi naturelle (ou mystique); Ferid ed-Din Djaloun, l'astronome; Naçir ed-Din, poëte favori du vizir Ghyas ed-Din, etc.

plus connus est el-Khalil Abou Sa'ïd ben Ahmed ben Mohammed es-Sedjzi, le qadhi hanéfite; il parcourut la Syrie, l'Iraq, le Khoraçân, connut Abou Bekr ben Khozaïmah et les docteurs de cette catégorie; il mourut à Ferghanah, l'an 373, dans le poste d'intendant criminel et de juge. Ces fonctions furent exercées après lui par *Tawadj* (توّاج), qui s'est fait connaître comme littérateur et grammairien. Une des gloires du Sedjestân est l'émir Abou Ahmed Khalef ben Ahmed ben Khalef ben Leïs ben Farqad es-Sedjzi. Ce prince, qui gouverna le Sedjestân en maître absolu, avait une science et une générosité égales à sa puissance. Il étudia aussi la tradition dans l'Iraq et le Khoraçân; ses maîtres furent Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali et Abou Bekr le Schafeïte; il transmit son enseignement à el-Hakem Abou 'Abd Allah et à d'autres; il mourut dans l'Inde, au mois de redjeb 399, au fond d'un cachot, et dépouillé de son autorité et de ses richesses; il était né en 326.

سَجَكان *Sedjkân.*

Nom d'une forteresse dans le Qoumès (Comisène).

سِجْوان *Sidjwân.*

Prononciation vulgaire *Siwân* (سيوان): jolie petite ville à 1 farsakh environ de Tebriz.

سَحْنة *Sahneh.*

El-Hazmi nomme ainsi une localité située entre Baghdad et Hamadân. Nasr dit aussi que Sahneh est une ville voisine d'Hamadân. Ibn el-Kelbi prétend que *Sahneh* et *'Adjleh* (عجلة) sont les noms de deux femmes, filles de 'Amr ben 'Adi ben Nasr ibn Rebi'ah ben el-Hareth ben Malek ben Maç'oud ben 'Amim ben Namar, et il ajoute que cette ville est dans le voisinage d'Enbar; d'après le dire des habitants de cette dernière ville, c'est là que ces deux femmes venaient boire du lait (وكانتا تشربان اللبن بها).

سُدّ *Soudd.*

Bourg important à 2 farsakhs de Merw; on y compte douze mille jardins ou enclos. Ce bourg consomme tous les jours cent vingt moutons et douze bœufs ou vaches. (Extrait d'Isthakhri.)

سِدِّين *Siddin.*

Ville voisine de la mer et habitée par des Persans. (Nasr.)

سديوَر *Sidiwer* ou سدوَر *Sadawer*.

Bourg près de Merw; patrie de quelques docteurs.

سَرا *Sera*.

1° Nom d'une des portes d'Herat ainsi appelée à cause d'un palais (سراى en persan) qui était dans le voisinage. C'est un des quartiers principaux de la ville, et c'est par là que Ya'qoub ben Leis fit son entrée. — 2° Bourg aux portes de Nehawend, au dire d'Abou'l-Wefa Sa'd ben 'Ali es-Serayi, qui en attribue la fondation à Abou Ishaq Ibrahim es-Serayi.

سراسكهره *Seraskehreh*.

Cimetière à Hamadân; plusieurs docteurs ou dévots y sont enterrés.

سَراو *Seraw*[1].

Ville de l'Azerbaïdjân entre Ardebil et Tebriz, à trois journées de la première. Les Tartares (que Dieu les maudisse!) l'ont envahie en 617 et ont massacré tous ses habitants. Mohammed ben Thaher el-Moqaddessi écrit *Serw* (سرو), et cite parmi ses habitants Nasr es-Serwi el-Ardebili et Abou 'Abd Allah Nafi' es-Serwi, le jurisconsulte. On lit dans Abou Sa'd : « Le nom ethnique *Serwi* se rapporte à la ville de Serw, dans le voisinage d'Ardebil (Azerbaïdjân); » puis il mentionne les personnages que nous avons cités plus haut. Je pense, quant à moi, que le nom d'origine qui se rapporte à cette ville est *Serawi* par un *fatha*, et que la prononciation *Serwi* est une faute qu'il faut soigneusement éviter.

سَرباز *Serbaz* (c'est-à-dire *la tête du faucon*).

Nom d'une ville du Mokrân; on y fabrique le sucre nommé فانيذ en abondance et d'excellente qualité.

[1] Cette ville, selon le géographe persan, est située à l'est du mont Sîlân, dans la direction de la Mosquée; l'air y est froid; une rivière à laquelle elle donne son nom (*Serau-roud*) sort de cette montagne, arrose son territoire et se jette dans le lac d'Ourmiah; le blé et les autres céréales y viennent bien, mais les fruits et la vigne y sont rares. Les habitants ont le teint blanc; ils sont sunnites et passent pour de grands mangeurs. Ce canton, composé de quatre grosses bourgades et de cent villages, était imposé à 81,000 dinars sous le règne des Mongols. Un manuscrit de la Bibliothèque impériale porte سراه — سراه, ce qui est une mauvaise leçon. L'orthographe indiquée par le *Mo'djem* se retrouve dans le *Zinet el-Medjalis*, dont la partie descriptive est empruntée au Nozhet

سَربان *Serbân.*

Quartier à Rey. Un écrivain a dit que ce qu'il y avait de plus beau dans le monde était la ville de Rey, parce qu'elle renferme *le Serbân* et *le Serw* (السرو); je pense qu'il s'agit de deux rues ou bazars de cette ville. On rapporte que le khalife Haroun er-Reschid disait : « Il y a dans le monde quatre stations (منازل); j'en ai visité trois, Damas, Riqqah, Rey, et j'espère que je verrai la quatrième, Samarcande. Mais je n'ai rien vu dans ces différents pays qui puisse se comparer au Serbân. C'est une magnifique avenue qui traverse toute la ville; au milieu coule une rivière sur les bords de laquelle s'élèvent de beaux arbres qui entrelacent leurs branches et forment au-dessus un dôme de verdure. »

سرجهان *Serdjihân.*

Place forte dans les montagnes, du côté du Deïlem[1]; elle domine la plaine de Qazwin ainsi que Zendjân et Abhar. De l'intérieur, on voit très-bien Zendjân. C'est une des citadelles les plus belles et les mieux fortifiées que j'aie vues.

سُرخ آباذ *Sourkh-Âbâd.*

Bourg près de Rey.

سرخس *Serakhs*, on dit aussi *Serkhas.*

Mais la première prononciation a prévalu: grande et ancienne ville du Khoraçân, à moitié chemin de Niçabour et de Merw, à six jours de l'une et de l'autre. On prétend qu'elle doit son nom à un Bohémien (رجل من الزعار) qui s'établit sur ce territoire et le cultiva du temps de Keïkaous. Alexandre surnommé *Zou'l-Qarneïn* termina la ville et la fortifia: mais les Persans attribuent sa fondation et son nom au roi Keïkaous lui-même[2]. Elle est dans le

[1] « Serdjihân, dit Mustôfi, était une forteresse située sur une montagne faisant face à Tharemein et à 5 farsakhs est de Sulthanyeh; elle était le chef-lieu d'un canton de cinquante villages. Détruite par les Mongols, elle a été remplacée par le bourg de Qohoud, qu'ils nomment le fort de *Saïn* (صايِن قلعة). Ce petit canton, grâce au voisinage de Sulthanyeh, est assez florissant; il renferme des vergers et des potagers; le climat est froid. Comme ce canton est placé sur la route principale et soumis à plusieurs corvées, il est exempt d'impôts. » (Fol. 589.)

[2] Cependant Mustôfi et ses copistes affirment que Serakhs fut fondée par Afrasiâb, le Turc. Le climat de cette ville est chaud; le sol, arrosé par une rivière qui vient d'Herat et se dirige sur Thous, produit du raisin et des pastèques. L'enceinte de Serakhs a cinq mille pas de circonférence, et sa forteresse

ivᵉ climat; longitude, 83°; elle manque d'eau et n'a pendant l'été que quelques citernes d'eau douce. Son territoire n'est arrosé que par une rivière provenant des fleuves d'Herat et qui tarit pendant une partie de l'année; aussi les champs donnent d'assez pauvres récoltes; le terroir est bon, et on voit plusieurs prairies aux environs; mais les villages sont rares. On fabrique dans cette ville des voiles de femmes, des rubans brochés d'or et d'autres ornements de ce genre. Plusieurs docteurs et jurisconsultes modernes y sont nés; le plus connu est Abou'l-Feredj 'Abd er-Rahman ben Ahmed, nommé ordinairement *Zaz fils d'Abin* (زار بن ابى). Ce docteur du rite schafeïte est l'auteur d'un livre de droit intitulé *el-Imla* (كتاب الاملاء), ouvrage plus considérable et, au dire des savants de Merw, plus utile encore que le célèbre traité nommé *Schamil*, composé par Ibn Sabbagh; il mourut à Merw le 12 de rebi' oul-akher, l'an 494. Parmi les anciens, on cite l'imam Abou 'Ali Zaher ben Ahmed, un des principaux scheikhs du Khoraçân, mort le mercredi 30 rebi' oul-akher 389, âgé de quatre-vingt-seize ans.

سُرخَك *Sourkhek*, c'est-à-dire le *petit rouge*.

Car on sait que le ك, ajouté à la fin des mots, a en persan la valeur du diminutif. C'est le nom d'un village aux portes de Niçabour; patrie d'Abou Hamid Ahmed ben 'Abd er-Rahman es-Sourkheki, docteur du rite hanéfite, mort en 310.

سَردرود *Serdroud*, la rivière froide.

Bourg connu près d'Hamadân[1]; il est habité par une communauté de *faqirs*

est une des plus célèbres du Khoraçân. Cette place a joui d'une certaine importance sous les princes Séfévis. Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage d'Ahmed Razi : «A l'époque où Mohammed-Khân Scheibâni s'empara du Khoraçân, Serakhs comptait quatre-vingt mille feux; mais ce chef, informé que Schah Isma'il se dirigeait contre lui avec une force imposante, obligea tous les hommes valides de la ville à se rendre dans la Transoxiane. Cette émigration entraîna la ruine d'une cité qui passait pour une des plus importantes du Khoraçân; elle fut abandonnée pendant vingt-cinq ans. Lors des démêlés d'Obeïd Allah Khân avec Schah Thahmasp, ce monarque, qui sentait la nécessité de se fortifier contre une attaque probable, repeupla Serakhs qui, depuis cette époque, n'a pas cessé d'être florissante.» Parmi les personnages connus de cette ville, le même auteur nomme le scheikh Abou'l-Fadhl Serakhsi, qui fut le directeur spirituel du célèbre soufi Abou'l-Kheir-Khadjeh Ahmed Hamadi, et deux poètes persans, Zahir ed-Din Tadj et Tadj ed-Din Serakhsi.

[1] Bien que les manuscrits du *Mo'djem* portent *Serdroud*, je n'hésite pas à lire *Sard-roud* avec Mustôfi, qui nous apprend que

(ordre religieux) dont l'origine remonte à 'Abd er-Rahman ben Ahmed ben el-Djelal.

سَردون *Serdoun.*

District dépendant du Fars, entre cette province et le Khouzistân; il renferme des mines de cuivre qui, d'après l'opinion des Persans, sont l'objet d'un commerce important.

سُرّ *Sourr.*

Bourg ou, selon d'autres, canton de la province de Rey; il renferme plusieurs villages; patrie de Ziad ben 'Ali er-Razi es-Sourri, parent et ami de Mohammed ben Moslem. Il recueillit la tradition.

سُرفقان *Sourfaqân.*

Bourg à 3 farsakhs de Serakhs; patrie de plusieurs savants, entre autres du docteur Abou Mohammed ben Abi Bekr es-Sourfaqâni et de son oncle Abou Hafs 'Omar ben Mohammed.

سُرَّق *Sourraq.*

1° Un des cantons de la province d'el-Ahwaz; il est arrosé par une rivière dont le lit fut, dit-on, creusé par Ardeschir Behmen, fils d'Isfendiar l'*ancien.* Le chef-lieu est *Dawraq.* Voici ce que rapporte Ishaq ben Ibrahim el-Moçouli : «Harethah ben Bedr el-Ghadani était l'hôte de l'émir Ziad, son frère consanguin. A la mort de celui-ci, il fut persécuté par le fils de cet émir, 'Obeïd Allah ben Ziad. Il lui dit un jour : «Prince, pourquoi me traitez-vous de la sorte, vous qui savez le rang que j'occupais auprès d'Abou'l-Moghaïrah?» 'Obeïd Allah lui répondit : «Abou'l-Moghaïrah était arrivé à un âge où le vice ne fait plus impression; tandis que moi je suis jeune et susceptible de céder aux suggestions de la jeunesse. Or, tu es adonné au vin, et toutes les fois que tu m'approches, il se répand une odeur qui doit nous faire accuser l'un et l'autre de cette faute; renonce au vin, puis tu auras le droit d'entrer le premier chez

c'est un des cinq cantons de la province d'Hamadân; il se nomme aussi *Berchneh-roud* (برشنه رود), et renferme vingt et un villages dont le principal est *Kouh-Kehlouyeh* (كوه كهلويه) ou *Kilouyeh* comme lit Ét. Quatremère (*Hist. des Mongols,* p. 384, en note). Quant au Serdroud, rivière de l'Azerbaïdjân près de Maragâh, voyez Kazvini, I, 180.

moi et d'en sortir le dernier. — Harethah lui avoua qu'il lui était impossible de surmonter cette passion, et le pria de l'éloigner et de lui donner pour résidence un de ses gouvernements. Le prince lui donna celui de Sourraq dans l'Ahwaz, et Harethah partit avec une suite nombreuse. Parmi ses compagnons était le poete Abou'l-Aswad ed-Dawli, qui lui adressa ces vers (mètre *thawil*) :

أحارِ بنَ بدرٍ قد وليتَ ولايةً   فكن جُرَذًا فيها تخون وتسرقُ
فلا تحقرَنْ يا حارِ شيئًا تصيبه   فحظّك من ملك العراقين سُرَّقُ
فانّ جميع الناس امّا مكذّب   يقول بما يهوى وامّا مصدّقُ
يقولون اقوالا بظنٍّ وشبهةٍ   وان قيل هاتوا احقّقوا لم يحقّقو
ولا تعجزَنْ فالعجز اخبث مركب   فما كلّ مرفوع الى الرزق يرزقُ

Fils de Bedr, mon protecteur, tu as été investi d'un gouvernement; sois prudent dans ton emploi; sois plein de crainte et cache-toi. || Ne méprise pas le lot qui t'échoit en partage, car ton obscurité te fait oublier du roi des deux Iraqs (jeu de mots sur سُرَّق). || Les hommes se divisent en deux classes : les menteurs, qui déguisent la vérité au profit de leurs passions, et les crédules, || qui parlent d'après leur imagination ou de vaines hypothèses, et se taisent quand on leur demande des preuves. || Ne te livre pas à l'inertie, car c'est la pire des montures; mais sache que les efforts que l'on fait pour atteindre aux biens de ce monde ne réussissent pas toujours.

Harethah lui répondit (même mètre) :

جزاك مليك الناس خيرَ جزائه   فقد قلتَ معروفا واوصيتَ كافيَا
امرتَ بحزمٍ لو امرتَ بغيره   لالفيتني فيه لرأيك عاصيَا
ستلقى اخا يصفيك بالودّ حاضرًا   ويوليك حفظَ الغيب ما كان نائيَا

Que le roi des hommes t'accorde la plus belle de ses récompenses! Tes conseils sont des bienfaits, ils sont dictés par une sagesse consommée. || Tu m'as recommandé la prudence, mais si tu m'avais donné le conseil contraire, tu m'aurais trouvé également soumis à ton avis. || Tu auras en moi un frère dont le cœur t'a voué l'amitié la plus pure, et qui te confiera tous ses secrets, tant qu'il sera au pouvoir.

2° *Sourraq* est aussi une localité située au dehors de la ville de Sendjar.

سركان *Serkân.*

Bourg de la province d'Hamadân; patrie de Sekineh, fille d'Abou Bekr Mohammed ben Modhaffer; elle transmit la tradition d'après Abou'l-Waqt Abd el-Ewel.

سَرك Serk.

Bourg voisin de Thous dans le Khoraçân; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ibn Mohammed el-Makhzoumi es-Serki, docteur et homme de lettres, mort vers 520.

سرماج Sermadj.

Citadelle entre Hamadân et le Khouzistân; elle appartenait à Bedr ben Houbbouyeh (بن حبّوية), *le Kurde,* qui était maître de Sabour-Khast; c'était une de ses plus importantes possessions.

سرمَقان Sermaqân.

1° Bourg près d'Herat. — 2° Bourg près de Serakhs. — 3° Canton du territoire d'Isthakhr (Fars); il est très-boisé, plus fertile que le canton d'Eberqouh, et la vie y est moins chère [1].

سُرنُو Sournou.

Bourg du district d'Asterâbâd dans le Thabarestân; on le nomme aussi *Sourneh* (سُرنه). C'est la patrie de Mohammed ben Ibrahim el-Ferrokhâni. « Ce docteur, dit Abou Sa'd el-Edriçi dans son Histoire d'Asterâbâd, était aussi instruit que pieux, et on le citait comme un modèle de vertus. Il habita longtemps l'Iraq, se rendit ensuite à Djordjân et de là à Samarcande, où il mourut en odeur de sainteté, en 370; il forma beaucoup d'élèves. »

سَروان Serwân.

Petite ville du Sedjestân; elle produit des fruits et surtout des raisins et des dattes; elle est à deux jours de marche de Bost, sur la route de Firouzmend à Eddou.

سروَر Serwer.

Ville du Qouhistân où est né Abou Bekr Mohammed ben Ya'qoub es-Serweri, juge de Djenzeh. Les Persans la nomment *Djerour* (جرور), et le nom d'origine est *Djerouri.*

[1] Le *Méraçid* porte *Sermaq*, et cette leçon, qui paraît être plus correcte, est confirmée par Abou'l-Féda, p. 321 du texte, et par Firouzâbâdi dans le *Qamous.*

سیرو Siru.

Bourg près de Merw, d'après el-'Amrani.

سروستان Serwistân.

Petit canton du Fars; climat malsain; blé et dattes. (*Nouzhet.*)

سُریجان Soraidjân.

Bourg du territoire d'Ispahân.

سریر Serir.

Vaste royaume entre le pays des Allans et Bab el-Abwab (Derbend); il n'a que deux voies de communication, l'une avec le pays des Khazars, l'autre avec l'Arménie. *Serir* est le nom de la contrée, mais elle ne possède pas de ville; les habitants sont chrétiens. Entre ce pays et la ville de Semender, en passant par Hedneh, il y a 2 farsakhs. (Extrait du *Meraçid.*)

سعید آباد Sa'id-Âbâd.

1° Petite ville dans les montagnes du Thabarestân et dans le voisinage de *Kélar* (كلار); elle avait autrefois une chaire. — 2° Forteresse du territoire de Ramdjird, canton d'Isthakhr, province du Fars, sur une montagne escarpée qu'il faut gravir pendant 1 farsakh pour atteindre le fort. Avant l'islamisme elle était appelée *Esqiad* (اسعاد)[1]. Sa'id ben Obeyah ben 'Ali ben Abi Thaleb

[1] Je crois qu'il faut lire *Isfendiar* (voir le texte de Gotha, pag. 60). Tout ce qui est dit de cette forteresse est pris textuellement de l'ouvrage d'Isthakhri; mais le manuscrit autographié par M. Moeller présente une lacune que ce passage de notre auteur aidera à combler. Hamd Allah Kazwini la nomme *la forteresse blanche*, et ajoute les détails suivants empruntés au *Fars-Nameh* : « Cette place est si ancienne qu'on n'en connaît pas le fondateur. Elle était tombée en ruine depuis longues années lorsque, sous les premiers sulthans Seldjoukides, l'émir Abou Nasr Pir-Merdân la releva. Elle est placée au sommet d'une montagne isolée qui a 20 farsakhs de tour, et qu'on ne peut gravir que par un seul chemin. Ce sommet forme un plateau doux et égal où se trouvent des fontaines, des vergers et quelques champs cultivés, ainsi que des puits d'eau douce. L'air y est tempéré et sain; autour de la montagne s'étend une vaste plaine qui renferme beaucoup de gibier. Malgré sa situation, cette forteresse exige une garnison nombreuse pour la défendre, et elle ne peut résister longtemps à une attaque puissante. » Mohammed Medjdi dit en outre qu'elle fut prise et démolie par Tamerlan, et que de son temps l'émir Penah-Allah Veziri-Khân en avait commencé la reconstruction. (*Zinet el-Medjalis*, 9ᵉ partie, édition lithographiée à Tehéran.)

s'y fortifia, et elle prit son nom. A la fin du règne des Ommiades, elle tomba au pouvoir de Mansour ben Dja'far, gouverneur du Fars, et elle reçut alors le nom de *Forteresse de Mansour*. Elle fut ensuite abandonnée, et elle tombait en ruine lorsque Mohammed ben Waçil el-Hanzali, qui gouvernait cette province, la fit réparer et lui donna son nom. Lorsque Ya'qoub ben Leïs s'empara du Fars, il ne put entrer dans cette place qu'avec l'aide de Mohammed ben Waçil; il la démantela; mais plus tard, sentant la nécessité de conserver une position aussi forte, il la rebâtit et en fit une prison d'état.

سِفيان *Sifiân.*

Bourg du territoire d'Herat qu'Abou'l-Haçan el-Kharezmi nomme *Safiân;* Abou Sa'd prononce *Sifiân,* et cite Abou Thaher Ahmed ben Mohammed el-Herawi *es-Sifiâni* parmi les traditionnistes. Enfin el-Moqaddessi écrit *Soufiân* par un *dhamma,* et en attribue l'origine à Ibn Soufiân ben Harb, mort vers 380, d'après Sem'ani.

سَقران *Saqrân.*

Nom d'une localité située en Perse, d'après Abou Bekr ben Mouça.

سَقرَوان *Saqrawân.*

Bourg voisin de Thous (Khoraçân).

سَقيِدنج *Saqidendj.*

Bourg près de Merw, d'où est originaire Abou Ahmed 'Abd er-Rahman ben Ahmed es-Saqidendji.

سِكر فنا خُسره خُرّة La digue de Fena-Khosrou-Khourreh.

Elle fut élevée par 'Adhed ed-Dôoleh sur le fleuve Kourr, entre Isthakhr et Khorremeh, à 10 farsakhs de Schiraz. Ce prince fertilisa ainsi une assez grande étendue de terrains incultes, y bâtit des villages, y attira des habitants, et en fit un beau canton d'un revenu important; il lui donna son nom de *Fena-Khosrou-Khourreh* [1].

[1] Il s'agit ici de la rivière si célèbre en Perse sous le nom de *Bend-Émir,* dans laquelle Chardin faillit se noyer. (Voir t. VIII, p. 236, de son voyage, et Morier, *Second voyage,* etc. I, p. 164. Voyez aussi l'article *Kird-Fena-Khosrou.*)

سِكس *Siksch.*

Faubourg de Niçabour où est né Abou'l-'Abbas Hamid ben Mahmoud es-Sikschi, connu sous le nom d'*Abou Kolthoum*, docteur mort en ٣٢١.

سكلكند *Seklekend.*

District fertile et bien peuplé du Thokharistân; plusieurs savants y sont nés.

سُكُنْدان *Soukoundân.*

Bourg voisin de Merw.

سِلّبرَى وسِلّى *Sillibra* et *Silli* (ou *Soulla*).

(D'après Mohammed ben Mouça.) C'est une montagne des deux cantons de *Menader* (منادر) dans l'Ahwaz, célèbre par une bataille entre les Kharedjites et Mohalleb ben Abi Sofrah. C'est une des plus sanglantes affaires qui eurent lieu entre les deux partis. Mohalleb eut d'abord le dessous et fut repoussé jusqu'aux environs de Basrah, où la nouvelle de sa mort commençait à se propager. Une partie de la population prit la fuite, craignant de voir les Kharedjites fondre sur la ville; mais Mohalleb reprit courage, il réunit ses troupes et livra aux hérétiques une terrible bataille dans laquelle périt 'Obeïd Allah ben Makhour, leur chef, le même qu'ils avaient surnommé l'*émir des croyants*; sept mille hommes furent tués avec lui, et trois mille se réfugièrent à Ispahân. Un de leurs poetes a dit en parlant de cette journée (mètre *thawil*):

وسِلّى وَسِلّبرَى مصارع فتية كرام وقتلى لم توسّد خدودها

A Silli et à Sillibra sont étendus des braves qui ont péri, mais non en reposant leur tête sur l'oreiller.

On raconte qu'un Arabe de la tribu des Beni-Temim, ayant vu 'Obeïd Allah ben Makhour étendu sur le champ de bataille, lui trancha la tête et l'emporta à Basrah sans en donner connaissance à Mohalleb; sur la route, il rencontra une troupe de Kharedjites qui venaient se rallier à leur chef et qui lui demandèrent des nouvelles de la bataille; cet Arabe, ne sachant pas qui ils étaient et tirant la tête de leur général du sac où il l'avait mise, leur apprit la défaite des hérétiques; ceux-ci le massacrèrent sur-le-champ, enterrèrent la tête d''Obeïd Allah en ce lieu même, et s'éloignèrent. Le commandement fut ensuite

donné à Zobeïr, fils de Makhour. Un des compagnons de Mohalleb dit en apprenant la mort d'Obeïd Allah (mètre *bassith*) :

ويوم سلّى وسلّبرى احاطَ بهم مِنّا صواعقُ لا تبقى ولا تذرِ
حتّى تركنا عبيد الله منجدلًا كما تجدّل جِذْعٌ مال منعَفرِ

A la journée de *Silli* et de *Sillibra*, nous les avons enveloppés d'éclairs (épées brillantes) qui fuyaient et revenaient sans cesse; || et nous avons laissé 'Obeïd Allah étendu sans vie comme une brebis égorgée dont les membres mutilés roulent dans la poussière.

سلطان آباد *Sulthan-Âbâd* ou خلخان *Khalkhân*.

Bourg du Kurdistân au pied du mont Behistoun; il a été bâti par Sulthan Oldjaïtou (Khodabendeh), fils d'Arghoun-Khân; les environs sont boisés et fertiles; le sol donne de belles moissons; l'air y est excellent. (Extrait du *Nouzhet.*)

سُلطانيّة *Sulthanyeh.*

Ville de la province de Qazwin (IVe climat), bâtie par le sulthan mongol Arghoun-Khân et achevée par son fils Oldjaïtou Mohammed Khodabendeh, qui lui donna le nom de *ville du Sulthan*. Son ancienne enceinte, due à Arghoun, n'avait que douze cents pas; celle que Oldjaïtou fit construire, et que la mort l'empêcha de terminer, n'avait pas moins de trois mille pas. Parmi les édifices élevés par le même prince, on remarque une forteresse de deux mille pas de circonférence et dans laquelle est son tombeau. Le climat de Sulthanyeh est assez froid, mais il change brusquement à une journée de là : l'eau, fournie par des puits et des canaux, est douce et digestive; le sol est fertile et suffit abondamment à l'alimentation des habitants, qui forment aujourd'hui une population nombreuse; aussi on considère Sulthanyeh comme la ville la plus importante du pays après Tebriz; ses pâturages et ses parcs de chasse sont très-renommés. Sa population est maintenant mêlée d'une foule d'étrangers différents de race, de religion et de langue; mais la langue persane envahit peu à peu leur idiome national. (*Nouzhet.*)

سلماس *Selmas*[1].

Ville de l'Azerbaïdjân, à deux jours d'Ourmiah, à trois jours de Tebriz et à

[1] Selmas est une grande ville dont la muraille, reconstruite par le vizir Khadjeh Tadj ed-Din 'Ali Schah de Tebriz, a huit mille pas de tour. Le climat est assez froid; les

un jour de Khouï; elle est située entre les deux premières. Selmas est en partie ruinée maintenant; sa longitude est 73° ½ et sa latitude 33° ½. En est originaire Mouça ben 'Amrân ben Mouça, docteur mort en 380 et enterré dans sa ville natale. On cite, parmi ses élèves, son neveu Abou'l-Modhaffer ben Haçan Selmassi.

سَلمانان *Selmanân.*

Bourg du pays de Merw. (Abou Sa'd.)

سَلمَقان *Selmaqân* ou *Selmouqân.*

(Les Persans écrivent plutôt سلمكان.) Bourg du territoire de Serakhs où sont nés quelques docteurs, entre autres Akramah ben Thariq Selmaqâni, juge de la partie orientale de Baghdad sous le règne d'el-Mamoun, et disciple d'Abou Youçef ainsi que de Malek ben Anas; il fut révoqué de ses fonctions en 214.

سَلْم *Selm.*

Nom d'un personnage qui a donné son nom à un quartier d'Ispahân, ainsi qu'à une porte de la ville, nommée *Bab-Selm.*

سُلمان آباد *Suleiman-Âbâd.*

1° Faubourg ou village près de Djordjân (d'après Abou Sa'd). — 2° Bourg voisin d'Hamadân, où sont nés Mohammed ben Ahmed es-Suleimanâbâdi; — Mohammed ben Ahmed ben Mouça, *le Prédicateur*; — Mouça ben Mohammed; ces deux derniers méritent toute confiance. (Extrait de Schirweih.)

سلّى *Silli.* (Voyez سلّبرى.)

سَلينه *Selineh.*

Petit canton dépendant du Thabarestân, à 30 farsakhs de Sarieh, par le

nombreux jardins de cette ville, arrosés par une rivière qui sort des montagnes et des vallées du Kurdistân, produisent d'excellents fruits; les récoltes y sont belles. Les habitants, qui sont sunnites, sont dans un état de guerre permanent avec les Kurdes, et comme cette inimitié est pour eux un héritage de famille et comme une condition d'existence, rien ne peut la faire cesser. Les droits du divan de cette ville sont de 39 000 dinars. (*Nouzhet.*) Cf. *Athar el-Bilad*, p. 261, et Wetzstein, *Suppl. ad Lobb*, p. 115.

chemin des montagnes. Sa population se compose en grande partie de gens du Djordjân et d'un petit nombre de familles du Thabarestân.

سمنان *Simnân.*

1° D'après Abou Sa'd et Abou Bekr ben Mouça, c'est une ville et un canton entre Rey et Dameghân. D'autres auteurs la font dépendre du Qoumès[1], mais tous s'accordent sur l'orthographe de son nom. On y fabrique de bonnes toiles pour serviettes (مناديل). J'ai visité cette ville; elle est entourée de jardins et de vergers; plusieurs ruisseaux coulent à travers les maisons, et l'aspect en est très-riant; mais elle est à demi ruinée. Près de là est la petite ville de *Simnek* (سمنك). Sont originaires de Simnân plusieurs juges et imams, tels que Abou 'Abd Allah Huçeïn ben Mohammed, traditionniste en renom, mort, dans cette ville, en 303, etc. — El-'Amrani prétend que le nom d'origine est *Simni* (سمنى). — 2° Abou Sa'd mentionne, auprès de Neça, un autre bourg du nom de *Simnân,* où passe une grande rivière. Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed en-Neçawi es-Simnâni, mort en 400, en est originaire.

سمنجان *Semendjân.*

Petit pays enclavé dans le Thokharistân, derrière Balkh et Baghlân, au milieu d'étroits défilés. Il est habité par une branche de la tribu des Beni-Temim. On compte deux jours de marche de Balkh à Khoulm, et cinq de cette ville à Enderabeh, par Semendjân. Le poëte Da'bal ben 'Ali en fut le gouverneur, sous le règne d'el-'Abbas ben Dja'far. Les deux personnages les plus connus, originaires de ce lieu, sont : Abou'l-Haçan 'Ali ben 'Abd er-Rahman, imam d'une grande science et d'une vertu exemplaire; il étudia le droit à Bo-

[1] Telle est, entre autres, la classification adoptée par les auteurs persans. Cette ville, disent-ils, est fort ancienne, entourée de jardins et de cours d'eau; son climat est chaud; on vante ses figues, ses pistaches et ses raisins. Ahmed Razi dit qu'on fait, avec ces raisins desséchés et des amandes, une espèce de pâte douce qu'on envoie, comme cadeau, dans toute la Perse. Cette petite ville a donné naissance à plusieurs personnages politiques; tels sont : 'Emad ed-din Maç'oud, ministre de Tamerlan; — Ghyas ed-din Salar, chef de la chancellerie sous le même règne; — Schems ed-din 'Ali, ministre de Schah-Rokh; — Qouthb ed-din Thaous, qui occupa le même poste sous Mirza Baber et sous Sulthan Abou Sa'ïd; — Nizam el-Mulk Bakhtiar, vizir pendant les premières années du règne de Huçeïn Mirza; etc. Parmi les poëtes on cite : Nedjm ed-din Simnâni; — Émir Yemini et Émir Seïd 'Ali, littérateur et homme d'état, sous Schah 'Abbas de la dynastie séfévie.

khara, auprès d'Abou Sehl el-Abiwerdi, et forma plusieurs élèves; il est mort en 552; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed es-Semendjâni, etc.

سمنجور *Semendjour.*

Abou Sa'd dit que c'est un des noms donnés à la ville de Niçabour.

سمندر *Semender.*

Ville située à quatre journées de marche au delà de Bab el-Abwab (Derbend), dans le pays des Khazars. Elle doit son origine à Enouschirwân, fils de Qobad. Mais d'après el-Asch'ari, elle tire son nom d'une reine des Khazars, nommée *Semender*. Elle fut conquise à l'islamisme par Selman ben Reby'ah (el-Bahili), qui marcha ensuite contre Itil, capitale des Khazars, à sept jours de marche de celle-ci. Isthakhri place également Semender entre Itil et Bab el-Abwab; elle renferme de nombreux jardins, et on y compte environ quatre mille vergers ou clos de vignes; elle est limitrophe au pays de Serir; le raisin est une de ses principales productions. Les maisons sont construites en bois et ont une toiture inclinée. Parmi les habitants plusieurs sont musulmans, mais le roi est juif et parent du chef des Khazars. Semender est à 2 farsakhs de Serir, à huit jours d'Itil, et à quatre de Derbend.

سمنقان *Semenqân.*

Pays voisin de Djadjerm, dans le gouvernement de Niçabour. C'est un district enfermé entre deux montagnes, qui comprend plusieurs bourgades, dont les premières touchent aux frontières d'Esferaïn, et les dernières à celles de Djordjân et de Djadjerm, du côté de l'ouest. Son chef-lieu est une petite ville nommée *Selmaqân* (سلمقان), située dans le creux d'une montagne. J'y passai lorsque je fuyais devant l'invasion des Tartares, en 617.

سمنك *Simnek.*

Petite ville contiguë au territoire de *Simnân*, dont il a été parlé plus haut. (Voyez ce nom.) Quelques auteurs modernes en sont originaires, entre autres Abou'l-Haçan Alqam ben Mohammed es-Simneki, mort en 531. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

سميران *Semirân.*

Place forte, au bord d'une grande rivière qui coule au milieu des montagnes.

dans le district de Tarem. Bien qu'elle ait été anéantie par le possesseur d'Alamout (le chef des Assassins), ses ruines témoignent encore de son importance, ainsi que je m'en suis assuré par moi-même. Voici ce qu'en dit Mo'çer ben Moehlehl. «J'arrivais dans la citadelle du roi du Deïlem, connue sous le nom de *Semirân:* je n'ai rien vu de mieux construit et de plus vaste, parmi les résidences royales; car on y compte plus de 2,850 palais et maisons de différentes dimensions. Son premier possesseur, Mohammed ben Muçafir, avait l'habitude, lorsqu'il voyait un travail bien exécuté et solide, de s'informer du nom de l'ouvrier; il lui envoyait une somme d'argent pour le capter, et lui en promettait le double s'il voulait se rendre à sa cour. Lorsqu'il se l'était attaché, il l'empêchait de sortir de la citadelle pour le reste de ses jours. En outre, il prenait les fils de ses propres sujets et les employait à ces travaux. C'était un prince riche et économe, qui épargnait sur ses dépenses, bien qu'il possédât de gros revenus et des trésors considérables. A la fin ses enfants, mus par un sentiment de pitié à la vue de tous ces hommes qu'il traitait comme des captifs, se révoltèrent contre lui. Un jour qu'il était à la chasse, ils fermèrent les portes de la citadelle et refusèrent de le recevoir; il fut contraint de se retrancher dans un autre de ses châteaux forts. Tous les ouvriers employés par lui, au nombre de cinq mille environ, furent mis en liberté et répandirent les bénédictions sur leurs libérateurs. Cependant le second de ses fils, craignant d'être accusé de rébellion ou d'avoir convoité les trésors de son père, réunit un parti nombreux de Deïlémiens, et se rendit dans l'Azerbaïdjân.» L'histoire a consigné ses faits et gestes dans ce pays. — Fakhr ed-Dôoleh, fils de Rokn ed-Dôoleh, s'empara de cette place en 379. A cette époque le fils du dernier chef de Semirân, Nouh ben Wehçoudân (نوح بن وهسودان), était un enfant en bas âge et sous la tutelle de sa mère. Fakhr ed-Dôoleh négocia avec celle-ci et l'épousa; il fiança aussi le fils de cette princesse avec une de ses proches parentes, et devint, de la sorte, maître de cette importante citadelle. Précédemment le vizir Saheb (ben 'Abbad) avait envoyé Abou 'Ali el-Haçan ibn Ahmed pour s'en emparer et faire prisonnière la mère du jeune prince. Comme cette expédition traînait en longueur, Saheb écrivit à ce sujet, à cet officier, la dépêche suivante que j'ai transcrite, parce qu'elle prouve l'importance de Semirân[1] : «J'ai reçu la lettre que

[1] Le texte de cette lettre, écrite avec l'élégance et la recherche qui ont immortalisé en Orient la petite académie de Saheb présente plusieurs lacunes et incorrections qu'une révision sévère des manuscrits n'a pu faire disparaître entièrement. Le manuscrit

vous m'avez écrite concernant la forteresse de *Semirân*; comme il me semble que vous n'attachez pas assez d'importance à cette affaire, je veux entrer dans quelques détails, afin de stimuler votre zèle et d'appeler toute votre attention et tous vos efforts sur la prise de cette place. Sachez donc que Semirân n'est pas une forteresse, mais une province. Que dis-je? un royaume entier! Je suis convaincu, quant à moi, que la famille de Kenker (آل كنكر) n'a dû qu'à sa possession le maintien de son autorité dans le Deïlem. C'est pour s'en rendre maîtres que ces princes ont détaché le district de Tarem, auquel elle appartient, de la province de Qazwin. Leur ambition les porta ensuite à joindre à cette importante acquisition les états de Wehçoudân, qui régnait depuis quarante ans dans le Deïlem. Ce roi, voyant que Semirân était *la sœur de la forteresse d'Alamout* (أخت قلعة الموت), consentit à cette annexion, et il conclut une alliance avec eux. Cette habile combinaison donna à la famille de Kenker la suprématie dans tout le Deïlem, et réduisit la dynastie de Wehçoudân à la stricte possession de Lahidjân, c'est-à-dire à la moitié de ce royaume. Maître de cette place, le Merzubân, fils de Mohammed 'Ali, surnommé *le Roi*, entreprit de hardis coups de main et pénétra dans l'Azerbaïdjân, où il sema la révolte, tant était grande la crainte que Semirân répandait sur la terre! Si je suis bien informé, les terreurs de Wehçoudân, sa conduite hostile contre Melik es-Sa'id, n'eurent pas d'autre cause que la possession de Semirân, source éternelle de rivalités pendant la domination des Bathéniens. Pour s'en emparer, 'Imad ed-Dâoleh conclut des alliances et fit la conquête d'Abhar, de Zendjân, de presque tout le district de Qazwin et de tout le canton de Souhrawerd, villes importantes, qui se sont soumises aujourd'hui à notre puissant monarque. Plus tard il prit Semirân, et ajouta ainsi à la souveraineté du Deïlem celle d'une province qui s'étend jusqu'aux dernières limites d'Esfid-Roud, dans le Djebel. Vous voyez l'importance de cette place, la force qu'elle nous donne contre l'ennemi, la gloire qu'elle nous assure; redoublez donc de zèle et d'efforts pour vous en rendre maître. N'épargnez ni l'argent ni les sacrifices, ne reculez devant aucune promesse, et soyez persuadé que, lors même que vous débourseriez un million de dirhems, en échange de cette place, vous feriez encore un marché

de Saint-Pétersbourg, que M. Dorn a seul consulté pour publier le texte de cet article, m'a fourni plus d'une variante heureuse. Je ne puis espérer, cependant, d'avoir saisi et rendu toutes les nuances délicates de ce curieux échantillon du style diplomatique au iv° siècle de l'hégire. (Voyez *Auszüge aus Muhammedan Schriften*, p. [illegible] et suiv.)

avantageux. Je me borne à vous donner ces quelques détails: mais, lors même que je serais entré dans de plus grands développements, ma lettre aurait été encore incomplète et fautive. Dieu facilite les entreprises! Il m'eût été agréable de m'étendre sur votre mérite et votre valeur. Votre nom répand les parfums des jardins rafraîchis par la pluie du matin et la brise du soir. Mais que sont les étoiles auprès du soleil, la lune auprès de la splendeur du jour, et Semirân auprès de vos belles actions? Si cette forteresse est soumise par votre bras, vous recueillerez une gloire qui ne s'éteindra que lorsque les étoiles cesseront de briller au firmament. Ma confiance est en Dieu, il est le meilleur des auxiliaires. »

سُمَيْرَم *Somaïrem.*

Ville à moitié chemin de Schiraz et d'Ispahân: elle est sur la frontière et dépend de cette deuxième ville. En sont originaires : Mohammed ben el-Haçan, le prédicateur, homme pieux et instruit, mort à Somaïrem, au mois de moharrem, l'an 503, à l'âge de cinquante-cinq ans: — Ahmed ben Ibrahim Abou Bekr es-Somaïremi.

سَناآباذ *Senâbâd.*

Bourg dépendant de Nouqân, dans le pays de Thous; on y voit le tombeau de l'imam 'Ali, fils de Mouça er-Ridha (Riza), et celui de Reschid (sur qui soient les malédictions de Dieu et les tourments de l'enfer!). Ce bourg, situé à un mille de Thous, a donné son nom à Mohammed ben Isma'il Abou'l-Berekat el-Huçeïni, de la famille des 'Alewides, et habitant de Mesched. Ce docteur, qui fut un des maîtres d'Abou Sa'd et d'Abou'l-Qaçem, est né en 457, et mort à la fin de zil-hiddjeh 541.

سَنارود *Senaroud.*

Rivière du Sedjestân[1]; elle sort du grand fleuve *Hendmend* (Helmend) et passe à 1 farsakh de la ville de Sedjestân (Zarendj). Pendant la crue des eaux, mais seulement à cette époque, les bâtiments se rendent, par cette voie, de Bost à Sedjestân. Toutes les autres rivières de ce pays proviennent du Sena-

[1] Le nom de cette rivière est toujours écrit *Siaroud* (سیارود) dans le Livre des climats (p. 101 *et passim*) et marqué, ce qui est rare dans l'ouvrage, de points diacritiques qui en fixent la lecture. (Voyez aussi l'extrait de M. Madini, *Il Segistano*, etc. Milan, p. 13.) Abou'l-Féda (*Prolégomènes*, p. 75) écrit *Senaroud*, d'après Ibn Haukal.

rond; il arrose une grande quantité de bourgades et donne naissance à plusieurs cours d'eau qui fertilisent le pays. Le surplus de ses eaux va rejoindre le fleuve des *Beni-Kerker* (? نهر بنى كَركَر), où s'élève une digue qui l'empêche de se perdre dans le lac Zereh.

سُنبُلان *Sounboulân.*

Quartier d'Ispahân, où est né Ahmed ben Yahia Abou Bekr es-Sounboulâni el-Isfahâni. Ce docteur, au dire d'el-Hafez Abou'l-Qaçem, fit ses études et enseigna le droit à Damas.

سَنبِيل *Senbil.*

District du Khouzistân, contigu au Fars. Sous le règne de Mohammed, fils d'Abou's-Sadj, et jusqu'à la fin de la dynastie des Sadjides (315 de l'hégire), il appartenait à la province du Fars; il fut ensuite annexé au Khouzistân.

سِنجآباد *Sendj-Âbâd.*

1° Bourg voisin d'Hamadân, d'une origine très-ancienne; on dit qu'il faisait partie de la ville primitive (Ecbatane), et qu'il était habité par la corporation des changeurs. J'ai trouvé le même renseignement dans des annotations faites par quelques traditionnistes à la Chronique de Schirweih. Ce bourg est situé aujourd'hui à 2 farsakhs de la ville. En sont originaires : Abou Bekr Mohammed ben Abi'l-Qaçem, prédicateur de cette localité, scheikh vénéré pour ses vertus et sa piété; — 'Omar ben Haçan es-Sendj-Âbâdi, dont l'enseignement est accrédité. — 2° Bourg du canton de Khelkhal, dans la province d'Azerbaïdjân; je l'ai vu, il est situé dans une vallée et possède un minaret. Les habitants prononcent ce nom *Sengawar* (سنگاوا), on écrit aussi *Sendjbâd* (سنجباد).

سِنجال *Sendjal.*

Nom d'un bourg dans l'Arménie ou dans l'Azerbaïdjân. Il se retrouve dans ce fragment du poète *Schemmakh* (mètre *thawîl*):

ألا يا صحابى قبل غارة سنجالِ ۞ وقبل منايا باكرات وآجالِ
وقبل آختلاف قومنا بين سائلٍ ۞ وآخَر مسلوب هوى بين ابدالِ

Ô vous, qui étiez nos amis avant l'expédition de *Sendjal*, la mort prématurée et le trépas rapide. Il est avant que notre troupe se partageât en mendiants et en dévoués, entraînés par l'amour !

سنجان *Sendjân.*

Sendjân selon Abou Sa'd, et *Sindjân* selon Ibn Mouça. 1° Bourg aux portes de Merw; on l'appelle aussi *Der-Singân* (در سنگان); patrie du qadhi Abou'l-Haçan 'Ali ben Haçan es-Sendjâni, docteur du rite hanéfite et juge à Niçabour. — 2° Localité dans le pays de *Bab el-Abwab* (Derbend). — 3° Localité située près de Niçabour. — 4° Bourg du district de Khawaf (Khoraçân).

سَنْجبَد *Sendjbad.*

Bourg dépendant de Khelkhal. (Voyez سنجاباذ.)

سَنْجَبَست *Sendjebest* (سنگبست pour *Sengbest*).

Nom d'une station connue entre Niçabour et Serakhs; quelques docteurs y sont nés. Parmi les modernes, on cite Abou 'Ali Haçan ben Mohammed en-Niçabouri, né en 457, mort en rebi' oul-ewel 548. (Abou Sa'd, *Takhbir*).

سُنج *Soundj.*

Bourg du territoire de Bamiân. (Voyez ce mot.)

سِنج *Sindj.*

1° Deux bourgs du pays de Merw portent ce nom. L'un est appelé *Sindj 'Abbadân* (سنج عبّادان); c'est la patrie d'Abou Mansour Modhaffer ben Ardeschir, le littérateur, mort en 547. Le second, qui est un des bourgs les plus importants du pays de Merw esch-Schahidjân, est situé sur le bord d'une rivière; il a un farsakh environ de longueur, mais il est très-peu large; ses murailles sont sur le bord même de la rivière; il a été pris par les armes, bien que Merw se soit rendue par capitulation. Plusieurs savants en sont originaires : Abou Dawoud Suleïman ben Moubed es-Sindji est le plus connu. Ce docteur, auteur d'une Chronique estimée, joignait à ses connaissances religieuses le culte des lettres et de la poésie; il est mort en 257. Quatre farsakhs séparent Sindj de Merw. Lorsque les Ghozzes envahirent le Khoraçân et s'emparèrent du pays de Merw, ils furent arrêtés pendant un mois entier devant Sindj, et ils ne purent y entrer que par capitulation, au mois de redjeb 505. — 2° D'après le Livre des conquêtes, Sindj est un canton de la province d'Ispahân, soumis par 'Abd Al-lah esch-Scheibani et el-'Amir, qui commandait le corps d'attaque, sous le khalifat d''Othman ben 'Affan.

سنجرُود *Sendjroud.*

Quartier de la ville de Balkh. On écrit souvent *Sengroud* par un ك

سِنجِه *Sindjeh.*

Ville et district du Gharschistân ou Ghour.

سِند *Sind.*

Pays limitrophe de l'Inde, du Kermân et du Sedjestân; on croit que Sind et Hind étaient deux frères, fils de Bouqir, fils de Yoqtan, fils de Cham, fils de Noé. Le nom d'origine fait au singulier *Sindi* et *Sunoud* (سُند) au pluriel, comme *Zindji* et *Zunoudj*, etc. Quelques auteurs comprennent le Kermân dans le ve climat, qu'ils divisent en cinq contrées : Kermân, Thourân, Sind, Serhind et Moultân. La capitale du Sind est Mansoureh (voyez منصوره); les villes principales, Deiboul et Tiz sur le bord de l'Océan indien. Cette contrée fut soumise par les musulmans sous Haddjadj ben Youçef. Le rite dominant est celui d'Abou Hanifah. Parmi les hommes éminents du Sind, on cite : Abou'l-Abbas, habile jurisconsulte, auteur de plusieurs ouvrages qui sont très-estimés parmi les Dawoudites; il exerça les fonctions de juge à Mansoureh, sa ville natale; — Abou Ma'scher es-Sindi, affranchi du khalife el-Mehdi, auteur du livre des expéditions musulmanes (*Kitab el-Meghazi*); — Abou Nasr el-Fath, fils d'Abd Allah es-Sindi, savant docteur, affranchi de la famille d'Haçan ben Hakem.

سندبايا *Sindbaia.*

Localité dans l'Azerbaidjân, près de Bedd, pays de Babek le Khoremite.

سندرُود *Sind-roud*, ou la rivière du Sind (Pendjâb).

C'est une grande rivière dont les eaux sont douces; elle passe à trois jours de marche du Moultân et se jette dans le fleuve *Mehrân.*

سَندِه *Sendeh.*

Place forte dans les montagnes du Djebal.

سنك سُرخ *Sengué-Sourkh*, la pierre rouge.

Forteresse dans le Ghour, entre Herat et Ghaznah. Melik-Schah y emprisonna

jusqu'à sa mort le dernier descendant des princes de la famille de Sebuktegin. On donne le nom de *Sengué-Sefîd*, ou pierre blanche, à une grande montagne de l'Arménie, voisine de Khilath.

سِنّ (ال) (*es-*) *Sinn.*

Localité située dans le gouvernement de Rey; patrie d'Ibrahim ben Mouça es-Sinni er-Razi, et de Hischam ben 'Abd Allah es-Sinni, docteurs cités par el-Hazmi.

سِنوان *Sinwân*[1].

Place forte dans le Thokharistân; elle fut bloquée et assiégée par el-Ahnef, l'an 32 de l'hégire; ses défenseurs se rendirent à discrétion, et elle prit alors le nom de *forteresse d'el-Ahnef.*

سِنيج *Sinikh.*

Ville du Kermân, au milieu du désert qui conduit de cette province dans le Sedjestân; elle est entourée de tous côtés par de vastes solitudes et par des gorges de montagnes arides et sans habitants.

سُوذان *Soudân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Bekr Mohammed ben Fadhl en-Nadher, lecteur et traditionniste, mort à Ispahân au mois de rebi' oul-ewel 482.

سُوذَرجان *Souderdjân.*

Bourg près d'Ispahân d'où sont originaires quelques docteurs, entre autres Ahmed ben 'Abd Allah Abou'l-Fath es-Souderdjâni, mort dans le mois de safer 496; il enseignait la littérature aux jeunes gens.

سُوراب *Sour-Âb* (pour *Schour-Âb*).

Bourg du pays d'Asterâbâd, dans le Mazenderân; Abou Ahmed 'Amr ben Ahmed, docteur estimé, mort à Asterâbâd le 12 rebi' oul-akher 362, en est originaire.

سورِستان *Souristân.*

Zerdust-Buraderkhor, dont le nom musulman est *Mohammed el-Moutewekkili*,

[1] Elle est nommée *Sinoun* (سنون) par Qazwini, t. II, p. 136.

dit que le mot *Souristân* désigne l'Iraq, et que c'est de là que vient le nom de *Sirianoun* donné aux Nabathéens. « Leur langue, dit-il, est appelée *Sirianeh*, et, à cause de sa douceur et de son élégance, elle était employée à la cour. » Ce renseignement nous est transmis par Hamzah dans son Livre des erreurs كتاب التصحيف. Abou'r-Rihân nous apprend aussi que les Sirianoun sont originaires du Souristân, c'est-à-dire de l'Iraq et de la Syrie. On a voulu, mais à tort, étendre ce mot au Khouzistân. Lorsque *Herql* (Héraclius), roi du pays de Roum, fut, à l'époque de la conquête, obligé de s'éloigner d'Antioche pour se réfugier à Constantinople, il se retourna et dit : « Salut! terre de Sourya (يا سورية), reçois les adieux d'un homme qui n'espère plus te revoir! » Ce fait prouve bien que les mots *Sourya* et *Souristân* désignent réellement la Syrie.

سُورِمين *Sourmin.*

Ville du Gharschistân, à deux stations de Merw er-Roud.

سُوريان *Souriân.*

Bourg du territoire de Niçabour; patrie d'Abou Ibrahim ben Nasr es-Souriâni en-Niçabouri. (Extrait d'Abou Sa'd.)

سورين *Sourin.*

1° Rivière qui passe à Rey. « J'ai remarqué, dit Mo'çer ben Mochlehl, que les habitants l'ont en horreur et ne s'en approchent jamais; j'en demandai la raison à un scheikh de cette ville, et il me répondit que c'était parce que l'épée qui termina la vie de Zeid, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Thâleb, avait été trempée dans cette rivière. » — 2° Bourg à un demi-farsakh de Niçabour. En sont originaires : Mohammed ben Mohammed Abou Bekr es-Sourini, cousin de Haçan el-Mouzekki, docteur, mort en redjeb 430. On lit dans la Chronique de Damas : « Ibrahim ben Nasr ben Mansour Abou Ishaq es-Sourini ou es-Souriâni était originaire de Sourin, faubourg de la partie supérieure de Niçabour. Il vint en Syrie pour étudier auprès des plus célèbres docteurs, et retourna à Niçabour où il créa une chaire de tradition. Plusieurs écrivains font un grand éloge de sa véracité et de sa science. Mohammed ben el-Hakem dit avoir rencontré ce docteur au camp de Mohammed ben Hamid et-Thousi, à Dinewer, lors de la guerre contre Babek; il périt l'an 210. »

سُوس *Sous.*

Ville du Khouzistân, où est enterré le prophète Daniel. Hamzah dit que le mot *Sous* signifie *une chose belle, bonne, agréable,* et qu'on a raison de donner à cette ville chacune de ces épithètes. Ptolémée place une ville de Sous par 34° de longitude, et mentionne son horoscope; mais j'ignore de quelle ville il veut parler. Selon Ibn el-Moqanna', les premiers murs qui furent élevés après le déluge sont ceux de Sous et de Touster, et l'on ignore le nom de leur fondateur ainsi que celui d'Eïlah et d'autres villes[1]. Ibn el-Kelbi dit que Sous était fils de Sam, fils de Noé. J'ai lu dans quelques chroniques persanes que ce fut Ardeschir, fils de Behmen l'*ancien,* fils d'Isfendiar, fils de Guschtasf, qui en fit un district et y creusa un fleuve. On sait que l'Ahwaz fut conquis sous le khalifat d''Omar ben Khatthab par Abou Mouça el-Asch'ari; la dernière place qui tomba au pouvoir des musulmans est Sous. On y trouva le corps du prophète Daniel, et on en informa 'Omar. Celui-ci questionna plusieurs musulmans à ce sujet; ils lui apprirent que ce prophète était mort dans cette ville, où il avait été transporté après la prise de Jérusalem par Bokht en-Nasr (Nabuchodonosor), et que le peuple invoquait son nom pour obtenir de la pluie pendant les périodes de sécheresse. Par l'ordre d''Omar, on arrêta le cours du fleuve, dans le lit duquel on creusa une fosse, et on y déposa les cendres de Daniel; puis on rendit aux eaux leur première direction, de sorte qu'il est impossible de savoir où est ce tombeau[2]. On lit dans Ibn Thaher el-Moqaddessi : «Sous est une ville du Khouzistân qui a donné naissance à plusieurs savants : Abou'l-A'la ben

[1] «Sous, dit Hamd Allah Mustôfi, est la plus ancienne ville du Khouzistân; elle remonte à Mehabil (*sic*), fils de Qaïnân, fils d'Enosch, fils de Seth, fils d'Adam. Houscheng le Pichdadien la rebâtit et l'entoura d'une citadelle. Schapour (Zou'l-Aktaf), qui la répara et l'agrandit, donna à cette localité le nom de *Schapour-Khourreh;* il reconstruisit, dit-on, cette ville en forme de faucon. Le tombeau de Daniel est à l'ouest de la ville. Les eaux de cette rivière renferment un poisson qui ne craint pas l'approche de l'homme et que personne ne songe à inquiéter.»

[2] El-Isthakhri dit au contraire qu'on peut, en plongeant, distinguer la pierre tumulaire. La tradition, racontée par l'auteur du Livre des climats, présente encore quelques différences. (Cf. édit. de Gotha, p. 53.) Il est possible que Yaqout ait tiré tout ce qui est relatif au tombeau de Daniel du petit traité d'el-Mokri, qui entre à cet égard dans les plus grands détails. (Suppl. ar. 586, fol. 92 et suiv.) Voyez aussi les réflexions inspirées par cette légende au major Rawlinson (*The Journ. of the geogr. Soc.* t. IX, p. 88) et un fragment d'el-Bekri dans le tome XII des Notices et Extraits, p. 620 et suiv.

'Abd er-Rahman el-Khazzar es-Soussi dit *le Grammairien*; — Ahmed ben Yahia es-Soussi; — Mohammed ben Ishaq Abou Bekr es-Soussi, etc.

سوسقان *Sousqân.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, au milieu des sables et dans la direction du désert; patrie de Thalhah ben Mohammed ben Ahmed es-Sousqâni, mort en 597.

سوق الاربعاء *Souq el-Arba'.*

Petite ville de l'Ahwaz, à 6 farsakhs d''Asker-Mokrem. (Voy. le mot اربعاء.)

سوق الاهواز *Souq el-Ahwaz.* (Voyez ci-dessus, pages 58-60.)

سوق بحر *Souq-bahr*, le marché de la mer.

Localité de l'Ahwaz, où se payait une contribution qui fut abolie par 'Ali ben 'Yça ben Daoud ben Djerrah pendant son premier vézirat.

سولاف *Soulaf.*

Bourg du Khouzistân, à l'ouest du *petit Tigre* (دُجيل), près de Menader *la grande*. C'est près de là qu'eut lieu une bataille entre les habitants de Basrah et les hérétiques nommés *Zendiq* (Manichéens). Le poète 'Abd Allah ben Qa.. er-Raqiat en a fait mention (mètre *thawil*):

سرت وارض السوس بيني وبينها   وسولاف رستاق حمته الازارقه
اذا نحن شبنا صادفتنا عصابة   حرورية اضحت من الدين مارقه

La nuit vient, et entre mon amie et moi s'étend le pays de Sous, et de Soulaf, cette bourgade remplie de *Zendiq*. Et c'est quand nous avons vieilli que des liens d'amitié nous ont unis à cette troupe de *Kharedjites* (partisans de Babek) qui se sont révoltés contre la religion.

سُوَيقة الرزيق *Souaiqah er-Raziq.*

On appelle *Souaiqah* un monticule ou un rocher qui ressemble un peu par sa forme à une jambe (ساق). Quant au nom de la rivière de *Raziq*, nous en avons fixé la prononciation et signalé l'erreur commise par el-Hazmi. Abou Sa'd nous apprend que Souaiqah er-Raziq est une localité près de cette rivière (pays de Merw), où est né Abou 'Amr Mohammed ben Ahmed es-Souaiqi, élève d'Abou Daoud, le Sedjestânien.

سَهر *Sehr.*

Grosse bourgade du canton de *Khânlendjân* (خانلنجان), province d'Ispahân; elle possède une belle mosquée ornée d'un minaret. El-Mouhibb, fils de Neddjar, y enseigna la tradition.

سُهرُج *Souhroudj.*

Bourg voisin de Bestham, dans le district de Qoumès; patrie d'Abou'l-Fath 'Abd el-Melik ben Scha'bah es-Souhroudji el-Besthami, scheikh célèbre par l'intelligence et le zèle qu'il mit à rechercher les hadis; il est mort après l'an 520.

سُهرَوَرد *Souhrewerd*[1].

Ville voisine de Zendjân, dans le Djebal, célèbre par le nombre des docteurs et des dévots auxquels elle a donné naissance. Le plus illustre est Abou'l-Nedjib 'Abd el-Qaher ben 'Abd Allah ben Mohammed, descendant en ligne directe du khalife Abou Bekr; ses surnoms sont el-Bekri es-Souhrewerdi, le docteur, le soufi, le prédicateur. Il se rendit dans sa jeunesse à Baghdad et se consacra avec ardeur à l'étude de la tradition et du droit. Puis il alla continuer ses études à Ispahân et se voua pendant longtemps à la prière et aux austérités; il s'imposa par mortification la tâche de distribuer de l'eau dans les rues, et vécut avec le faible salaire qu'il recueillait. C'est pendant son séjour dans cette

[1] Cette ville, située dans le voisinage de Sedjas, avait une assez grande importance avant l'invasion des Mongols. Ruinée par eux, elle était devenue au VIIIe siècle de l'hégire un bourg habité par les Mongols et chef-lieu d'un canton de cent villages. «Le climat, dit Mustôfi, est froid; le sol produit du blé et quelques fruits. C'est dans une montagne voisine de Sedjas que fut enterré Arghoun-Khân; suivant la coutume des Mongols, la place de ce tombeau était cachée et les défilés de la montagne avaient été bouchés, ce qui gênait beaucoup les voyageurs. La fille d'Arghoun, lorsqu'elle devint la femme de Sulthân Khodabendeh, fit découvrir l'emplacement de cette tombe, et construisit dans le voisinage un couvent. Les habitants de ce petit pays sont presque tous hanéfites.» (*Nouzhet*, fol. 588.) Non loin de là est le village d'*Andjeroud*, que les Mongols ont nommé *Saqourtouq*; on y remarque les ruines d'un palais construit par Keï-Khosrou et un vaste réservoir ou plutôt un petit lac dont on n'a pu trouver le fond. Les Persans font à ce sujet de merveilleux récits. (*Zinet.*) Ces ruines sont celles que les voyageurs modernes décrivent sous le nom de *Takhté Suleïmân*, et le major Rawlinson y retrouve les débris de la célèbre Ecbatane de la Médie Atropatène. (Voyez son savant mémoire *On the site of the Atrop. Ecb.* dans le *Journ. of the geogr. Soc.* t. X, p. 65-159.) Dans le tome XIV des Notices et Extraits, 1re part. p. 58, M. Quatremère, trompé par une mauvaise leçon d'un des manuscrits du *Nouzhet*, lit *Sehroud* au lieu de *Sohraverd*.

ville qu'il commença à se consacrer au *zikr* (mention de Dieu), et s'attira par cette pratique la faveur publique: on construisit pour lui et ses disciples plusieurs couvents de soufis. De retour à Baghdad, il eut la direction du collége *Nizamieh* et y dicta la tradition. Il se rendit à Damas en 558, avec l'intention de faire le pèlerinage de Jérusalem; mais la rupture de l'armistice entre les musulmans et les chrétiens l'empêcha de poursuivre son voyage. Il ne resta que peu de temps à Damas, où il fut comblé d'honneurs et de marques de respect de la part de Nour ed-Din Mahmoud ben Zengui, et il y fonda une congrégation de soufis; puis il retourna à Baghdad et s'y fixa. Abou'l-Qaçem, qui le connut dans cette ville et suivit ses leçons, tient de lui-même qu'il était né à Souhrewerd en 490. Son neveu, Schehab ed-Din Abou Nasr 'Omar ben Mohammed es-Souhrewerdi, né en 539, fut une des notabilités de son siècle par ses talents et sa piété. Il se rendit à Baghdad pour y enseigner la tradition et exhorter le peuple. Le khalife Naçer lé-Din Allah le mit à la tête des scheikhs de la capitale et lui confia des missions importantes. C'est pour ce prince que Schehab ed-din a composé son livre intitulé كتاب عوارف المعارف ou *Notions sur les principales sciences*.

سُهرباج *Sohriadj*.

Ville du Fars; la tradition suivante est rapportée par Fadhîl ben Zeïd er-Raqaschi : « Lorsque 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz fit la conquête du Fars, nous arrivâmes devant Sohriadj et nous jurâmes de pousser vigoureusement le siége. Après quelques rencontres avec l'ennemi, nous retournions un jour vers notre campement, lorsqu'un esclave de notre armée écrivit une lettre d'*amân*, qu'il lança dans la ville au moyen d'une flèche; nous revenions au combat, lorsque nous vîmes les assiégés sortir de leurs remparts en tenant à la main la lettre d'amân. Nous envoyâmes un message à 'Omar pour le consulter sur la conduite à suivre, et sa réponse fut que les stipulations contractées par un esclave musulman ont la même valeur que celles d'un homme libre. Nous obéîmes à cet ordre, et les conditions de paix furent reconnues en faveur de la ville. » Certains auteurs disent que l'ancien nom de la citadelle de *Sirân* (سيران) était *Souhriandj* (سوريج), dont les Arabes ont fait *Sohriadj*.

سَهَنْد *Sehend*.

Montagne de l'Azerbaidjân, près de Tebriz et de Meraghah; elle a 25 farsakhs de tour. (Extrait du *Tahqiq*.)

سياورد *Siawerd.*

Localité située dans l'Azerbaïdjân.

سياه كوه *Siah-Kouh*, la montagne noire.

1° On donne ce nom à une île de la mer Caspienne ou mer de Djordjân; elle est grande, fertile, couverte d'arbres et arrosée par une foule de sources d'eau douce; cependant elle est déserte; elle renferme une grande quantité de chevaux sauvages. Le lieu nommé plus particulièrement *Siah-Kouh* est habité maintenant, mais depuis peu de temps, par quelques familles de Ghozzes qui vinrent s'y établir à la suite de dissensions qui éclatèrent parmi les tribus turques; elles y possèdent quelques champs et des pâturages. Cette île est voisine du rivage oriental de la mer. — 2° Nom d'une longue montagne entre Rey et Ispahân; elle s'étend jusqu'au pays du Djebal même; c'est un lieu sauvage et aride, habité par des voleurs qui infestent le pays situé entre ces deux villes.

سيدآباذ *Seïd-Âbâd.*

Nom d'un château à Rey et d'un bourg dans les environs, fondés l'un et l'autre par Seïdeh Schirin, fille de Roustem l'*Ispehbed*, et mère de Medjd ed-Dôoleh ben Fakhr ed-Dôoleh ben Boueïh. Le château fut construit par l'ordre de cette princesse en 394.

سِيدِين *Sidin.*

Ville de la province du Fars.

سِيراف *Siraf.*

Ville du littoral du golfe Persique; IIIe climat; longit. 99° $\frac{1}{2}$; latit. 29° $\frac{1}{2}$. On lit dans l'ancien livre des Perses nommé *el-Inschâ* (*sic*) (الانشاء)[1], qui est pour eux ce que l'Ancien Testament est pour les juifs et l'Évangile pour les chrétiens, que le roi Keï-Kaous voulut s'élever jusqu'au ciel. Lorsqu'il se fut dérobé aux regards des hommes, Dieu ordonna aux vents de ne plus le soutenir; Keï-Kaous tomba dans le pays de Siraf, et après sa chute il demanda aux habitants de lui apporter du lait et de l'eau pour apaiser sa soif. Ces deux mots شير,

[1] Il faut lire sans doute *el-Abestaq* comme ci-dessus, page 8.

lait, et آب, eau, restèrent à la ville qui s'éleva ensuite en cet endroit, et l'usage en a fait *Siraf* par le changement du *schin* en *sin* et du *ba* en *fa*. Siraf, autrefois le port des marchands venus de l'Inde, était une grande et belle ville[1], et, selon quelques auteurs, le chef-lieu du canton d'Ardeschir-Khourreh. Les marchands l'appellent *Schilau* (شيلاو); je l'ai visitée, et j'y ai vu des restes d'édifices remarquables ainsi qu'une belle mosquée ornée de colonnes en bois de *teck* (ساج). La ville est située dans le creux d'une montagne très-élevée; elle n'a pas de port, et les navires qui viennent dans ces parages ne sont en sûreté que lorsqu'ils abordent dans un endroit nommé *Nabed* (نابَد), situé à 2 farsakhs de là; c'est un bras de mer resserré entre deux montagnes et qui offre aux bâtiments un excellent abri contre le vent. Il faut sept jours pour aller de Basrah à Siraf par un beau temps. Abou Sa'id Haçan ben 'Abd Allah es-Sirafi est originaire de cette ville. L'eau que boivent les habitants est fournie par d'excellentes sources. Voici la description que fait de cette ville Abou Zeid : « On arrive ensuite à Siraf, le port principal du Fars; la ville est grande, et les maisons couvrent une vaste étendue de terrain; mais on n'y trouve ni vêtements, ni vivres, ni boissons, tout cela est porté des pays voisins; le sol n'offre aussi aucune trace de culture. Cette ville n'en est pas moins la plus riche du Fars. » Telle elle était sans doute à l'époque d'Abou Zeid; mais depuis que l'île de Qaïs ben 'Omairah est colonisée et qu'elle est devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde, Siraf est déchue de son ancienne splendeur; je n'y ai vu que quelques pauvres familles qu'y retient l'amour du sol natal. De Siraf à Schiraz on compte 60 farsakhs. « La ville la plus importante du canton d'Ardeschir-Khourreh après Schiraz, dit el-Isthakhri, est Siraf. Celle-ci est presque aussi grande que Schiraz; ses maisons sont en bois de *teck* ou d'autres bois venus du Zanguebar; elles ont plusieurs étages. La ville est située sur le bord de la mer, couverte de beaux édifices, et très-peuplée. Les habitants mettent beaucoup d'amour-propre dans l'élégance de leur demeure, à ce point que tel d'entre eux dépense 30,000 dinars pour se construire une maison et l'entourer de jardins. La meilleure eau pour l'irrigation ou l'alimentation, ainsi que les meilleurs fruits, proviennent d'une

[1] C'est ce que dit Mostôfi : « Sous le règne des Bouïdes, c'était une ville importante à laquelle le commerce maritime avait donné une grande prospérité; cependant elle est située sous un ciel brûlant; elle n'a que deux ou trois sources, et on y recueille l'eau de pluie dans de vastes citernes. Elle produit du blé et des dattes. » (Voyez aussi *Relation des voyages dans l'Inde*, etc. t. I, pag. xxiii et suiv.)

montagne nommée *Houm* (حُمّ), qui la domine et qui est le point culminant dans cette latitude. Siraf est la ville la plus chaude de la contrée[1]. » Sans vouloir contredire le récit d'el-Isthakhri, je ferai observer que Siraf est tellement resserrée entre la mer et les montagnes qu'il n'y a entre elles deux, tout au plus, qu'une portée de flèche; il est donc difficile d'admettre comme vraie la description faite par cet auteur, à moins de supposer que le temps a singulièrement changé la nature du pays. Dieu sait la vérité!

سِيراوند *Sirawend.*

Je suppose que c'est une des bourgades qui avoisinent Hamadân. On lit dans Schirweïh : « *Yasmineh* (ياسمينة), fille de Sa'd ben Mohammed es-Sirawendi, étudia la tradition auprès des docteurs d'Hamadân et d'autres maîtres étrangers; elle se rendit célèbre par ses prédications, ses commentaires du Qoran, ses connaissances littéraires et la beauté de son écriture; son enseignement mérite confiance. Elle mourut l'an 502.

سِيرجان *Sirdjân.*

Ville entre le Kermân et le Fars; IIIe climat par 83° $\frac{1}{2}$ de longitude. D'après Ibn el-Faqih, elle est située à 24 farsakhs de Schiraz; son nom ancien était *el-Qasreïn,* les deux châteaux. Ibn el-Benna el-Beschari dit que Sirdjân est la capitale du pays de Kermân, et la plus importante de ses villes par la science et l'intelligence de ses habitants; elle a un grand nombre de jardins bien arrosés; ses rues sont larges, et la ville est plus belle que Schiraz. L'air y est sain et tempéré. 'Adhed ed-Dôoleh y éleva un palais ainsi qu'une mosquée cathédrale surmontée d'un grand minaret. L'eau est fournie à la ville par des canaux qui la traversent en tous sens[2] et en font le tour à l'extérieur; ils furent creusés par les soins d''Amr et de Thaher, fils de Leïs. Ibn er-Rohni cite parmi ses habitants Harb ben Isma'il, contemporain de Ahmed ben Hanbel et de ses disciples, auteur du livre intitulé كتاب السنة والجماعة, *Traité de législation orthodoxe.*

[1] Cf. *Lib. climat.* p. 64.

[2] Isthakhri et Ibn Haukal ajoutent que les bourgs du voisinage n'ont pas d'autre eau que celle des puits. Le bois y est rare, et toutes les maisons ont des voûtes en briques. (Cf. *Lib. climat.* p. 74.) Mustôfi dit que Sirdjân possède une forteresse, et que le pays produit du blé, du coton et des dattes. M. Juynboll lit *Siradjân* d'après le Supplément de Weth, p. 120.

سِيرَوان *Sirawân.*

1° El-Emini dit que c'est une bourgade du Djebal; un autre auteur en fait un canton du Djebal dépendant du district de *Maçebedân*[1]; un autre enfin assure qu'il est limitrophe de celui-ci, mais qu'il forme un district particulier. On lit dans Abou Bekr ben Mouça : « Sirawân est une bourgade du Djebal. Sa'd ben Abi Waqqas, ayant appris que les Persans, après la prise de Houlwân, avaient réuni une armée considérable sous les ordres de Adin (ادين), fils de l'Hormuzân, et qu'ils étaient descendus dans la plaine, envoya contre eux Dharrar, fils de Khatthab, qui périt dans la première rencontre et fut remplacé par un autre chef (mètre *thawil*) :

اقول له والرمحُ بيني وبينه   أأدِين ما ذا الفعل مثل الّذى تُبدِى
فقال ولم احفَلْ لما قال انني   ادينُ لكسرى غير مدّخرٍ جهدِى
فصارت لنا السِّيرَوان واهلها   وماسَبَذانُ كلّها يومَ ذى الهندِ

Je lui dis, lorsque la lance était entre moi et lui : « Adin, tes prouesses ne peuvent égaler les miennes ; » || il me répondit, mais je ne tins aucun compte de ces propos : « Je suis Adin, et tout mon zèle est pour la cause de Kosroès. » || Sirawân et ses habitants, le Maçebedân tout entier, se sont donnés à nous au jour de *Dhou'l-Hend*.

2° Bourg près de Nesef; patrie d'Abou 'Ali ibn Ibrahim Mo'add es-Sirawâni. — 3° Bourg du pays de Schiraz, d'après le même el-Emini. — 4° Localité près de Rey. El-Mehdi y vint lorsque el-Mansour l'envoya dans le Khoraçân; il y éleva des édifices dont les ruines se voient encore.

سيزج *Sizedj.*

Bourgade du Sedjestân, patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed es-Sizedji.

سيسبان *Sisebân.*

Les Persans nomment cette ville *Siswân*, سيسوان. Ville du pays d'Errân, à 4 milles de Beilaqân d'après ce que m'a dit un homme de ce pays.

[1] D'après le major Rawlinson, Sirwân est aujourd'hui désignée par les Lours sous le nom de *Schehrè-Kalam* (*Journ. of the geogr. Soc.* t. IX, p. 53 et 55. Voyez aussi sur la citadelle de Sirevân, qui est plus d'une fois mentionnée dans les Chroniques orientales, une note de M. Defrémery dans son mémoire sur la famille des Sadjides, *Journ. asiat.* 1847.)

سیسجان *Sisdjân* ou *Seïsdjân.*

Ville au delà d'Errân; v[e] climat; longitude, 71°; latitude, 41° 20'; conquise par Habib ben Moslemah, qui termina la conquête de la première Arménie sous le khalife 'Othman; il imposa le kharadj aux habitants. Sisdjân est à 16 farsakhs d'Ardebil.

سیسر *Siser.*

Pays voisin d'Hamadân; on dit qu'il est ainsi nommé parce qu'il est situé dans un bas-fond où sont trente mamelons, car *si-ser* signifie en persan trente têtes. Il est entre la province d'Hamadân et celle d'Azerbaïdjân. La ville et les remparts datent de l'époque d'Emin, fils d'Haroun er-Reschid. Les sources y sont innombrables, aussi on lui donne encore le nom de *sed tchechmeh* (صد چشمه). Siser et ses environs ne furent longtemps que des pâturages occupés par des Kurdes ou d'autres peuplades. Le khalife Mehdi y envoya un intendant nommé *Selmân ben Qirath,* fils de celui qui gouvernait la plaine dite de *Qirath* (صحرا قیراط) près de Baghdad. Selmân avait pour compagnon un individu nommé *Selam et-Thaïfouri;* ces deux délégués se rendirent dans les pâturages de Siser, occupés alors par des tribus nomades et des bohémiens; comme ils avaient avec eux un grand nombre de bêtes de somme, ils écrivirent au khalife, et obtinrent la permission de construire une citadelle pour l'habiter avec leur petite troupe. C'est alors qu'ils bâtirent la ville de Siser et qu'ils la fortifièrent; ils lui annexèrent comme dépendances une partie du canton de Dinewer, le canton de Djeroumeh et celui de Djanedjerd, dépendants de l'Azerbaïdjân. Tout ce territoire forma un district qui fut soumis à un agent spécial. Sous le règne d'Haroun er-Reschid, les tribus nomades pullulaient encore dans ces parages. Pendant la querelle d'Emin et de Mamoun, Mourreh el-'Adjeli s'empara de Siser et lutta contre les Kharedjites. Mamoun, délivré des dangers que lui avait fait courir son frère, retira Siser des mains de Mourreh et l'annexa au domaine du khalifat. Là s'arrêtent les renseignements que j'ai recueillis sur cette ville.

سیسمر باذ *Sisemer-bâd*[1].

Bourg du territoire de Niçabour.

[1] Ce nom est diversement écrit dans les manuscrits. J'ai adopté la leçon du *Meraçid* et du *Lobb el-Lobab.*

سيف بنى زهير *Sif Beni-Zoheir*, la côte des Beni-Zoheir.

Sur le littoral du golfe Persique. El-Isthakhri[1] nous apprend que ces parages doivent leur nom aux enfants de Zoheir, fils d'Oçamah, fils de Lowayi, fils de Ghaleb, qui régnèrent sur cette partie du littoral et s'y rendirent redoutables par leur nombre et leur puissance. L'un d'eux, Abou Oçamah, fils de Lowayi, s'empara du Fars et s'y rendit indépendant. Le khalife Mamoun envoya contre lui, du Khoraçân, Mohammed ben el-Ach'ath, qui lui livra bataille dans la plaine de *Kesch* (كش), dépendance de Schiraz, et le défit. Le gouverneur de la province, à cette époque, était Yezid ben 'Aqqal; c'est de la même tribu que sortait Dja'far ben Abi Zoheir, dont Haroun er-Reschid disait : « Si cet homme n'était pas adonné au vin, j'en ferais mon vézir. » Le territoire des Beni-Zoheir s'étend depuis Modjeirem jusqu'au pays des Beni-'Amarah. Leur résidence est *Keïwân* (كيوان).

سيف بنى عمارة (بنى الصقار) *La côte des Beni-'Amarah* (ou des Beni-Saffar).

Ils descendent de Djoulendi, et possèdent une certaine partie du littoral sur le golfe Persique. On trouvera quelques détails à ce sujet au mot *Dikdân* (voyez ديكدان).

سيف آل مظفر *La côte de la tribu de Modhaffer.*

Ce Modhaffer était issu de la famille de Zoheir, citée un peu plus haut; il s'empara d'une assez grande étendue de littoral et s'y rendit indépendant. Son nom était *Modhaffer ben Dja'far ben Abi Zoheir*. Cette tribu possède le pays compris entre Djennu jusqu'à Modjeirem. Elle réside sur le rivage même de la mer.

سيودنج *Sivadendj*[2].

Bourg à 4 farsakhs de Merw.

سينان *Sinân.*

Bourg près de Merw. En sont originaires : el-Mouflis ben 'Abd Allah es-Zobi es-Sinâni el-Merwazi, qui est compté parmi les *Tabi's* (successeurs des Compagnons); — Abou 'Abd Allah el-Fadhl ben Mouça es-Sinâni, une des gloires de

[1] *Lib. clim.* p. 89. — [2] *Sifadendj*, suivant l'auteur du *Merâcid*, et *Sepadendj*, d'après le *Lobb el-Lobâb*.

l'école traditionniste et ami d'Abd Allah ben el-Mubarek, dont il était le contemporain et l'émule. Sa réputation, la multitude d'élèves que son enseignement attirait, excitèrent la jalousie et la méfiance des habitants de la bourgade; ils gagnèrent une femme, qui se plaignit que le savant docteur avait cherché à la séduire. Abou 'Abd Allah se retira alors dans le bourg de *Ramischah*. Cette même année Dieu permit que la sécheresse anéantît la récolte de ce pays; les habitants, attribuant ce malheur à leur mauvaise action, vinrent trouver le scheikh, et le supplièrent de retourner parmi eux; il leur dit qu'il n'y consentirait pas à moins qu'ils ne se reconnussent pour menteurs. Ceux-ci ayant avoué leur calomnie, Abou 'Abd Allah s'écria : «Je ne me soucie pas de demeurer au milieu de menteurs tels que vous!»

سينَيْن *Sineïn.*

Nom d'un quartier de Rey.

سينِيز *Siniz.*

Cette ville est située sur le rivage de la mer du Fars, dans le IIIe climat, par 76° $\frac{3}{4}$ de longitude et 30° de latitude. Elle est plus rapprochée de Basrah que Siraf, et dans son voisinage est Djennabeh. J'ai passé par Siniz, et j'y ai remarqué des débris d'édifices qui prouvent qu'elle était jadis florissante; aujourd'hui elle tombe en ruines et n'est habitée que par quelques pauvres familles. Voici ce que j'ai lu dans la Chronique d'Abou Mohammed 'Abd Allah ibn 'Abd el-Medjid ben Serân el-Ahwazi : «L'an 321, les Qarmathes, au nombre de mille, dont trente cavaliers, arrivèrent devant Siniz, venant de la côte; ils envahirent la ville, la pillèrent et la réduisirent en cendres; douze cent quatre-vingts de ses habitants furent massacrés, et un petit nombre seulement échappa à la mort.» Es-Sem'ani dit que Siniz est une bourgade de l'Ahwaz; il ne faut tenir aucun compte de cette assertion; ce qui a sans doute égaré cet auteur, c'est que Abou Bekr Ahmed ben Mahmoud el-Ahwazi porte aussi le surnom de *Sinizi*. Ce docteur, qui fut juge à el-Ahwaz, mourut dans cette ville au mois de zil-qa'deh, l'an 356. On cite encore Abou Suleïman Dawoud ben Habib es-Sinizi, qui fut le maître de Daraqothni à Basrah; — Abou Suleïman ben Ma'rouf es-Sinizi, dont Ibn Mokhalled, dans son Histoire des scheikhs, place la mort au mois de moharrem, l'an 302, à 'Askereh; — le qadhi Abou'l-Haçan Ahmed ben 'Abd Allah es-Sinizi, etc.

سِين *Sin.*

Bourg à 4 farsakhs d'Ispahân; patrie d'Abou Mansour Mohammed ben Zakaria ibn el-Haçan es-Sini, le littérateur. Il étudia la tradition et fut le dernier qui recueillit l'enseignement d'Abou 'Ali, de Baghdad. Il fut qadhi de Sin, fit le voyage de Basrah, et mourut au mois de scha'ban 432; il était né en 393. (Extrait des recueils de Sema'ni et d'Ibn Mendeh.) Abou'l-Haçan el-Kharezmi dit que *Sin* est également le nom d'une montagne.

ش

شابای *Schabai.*

Bourg du pays de Merw; patrie d'Ali ben Ibrahim esch-Schabayi, de l'école d'Ibn el-Mubarek; ses traditions se sont surtout répandues dans le Kharezm.

شابَرآباذ *Schaber-Âbâd.*

Bourgade à 5 farsakhs de Merw; quelques traditionnistes en sont originaires.

شابران *Schaberân*[1].

Ville du district d'Errân fondée par Enouschirwân; elle est, dit-on, à 20 farsakhs environ de Derbend (ou Bab el-Abwab), et à trois journées de Schirwân.

شابُرخواست *Schabor-Khâwst.*

On écrit plus ordinairement سابُرخواست *Sabor-Khâwst*, et il en a été fait mention à la lettre *sin*. Le surnom de *Schabor-Khâwsti* est donné à Abou'l-Qaçem 'Ali ben Huçein, élève d'Abou'l-Huçein, qadhi de Siniz.

شابرزان *Schaberzân.*

Petite ville du Khouzistân entre Sous et Thyb.

شابَرنج *Schaberendj.*

Bourg à 3 farsakhs de Merw, dans les sables; patrie de quelques auteurs de traditions.

[1] Mustôfi dit que le climat en est chaud et l'eau mauvaise, mais que ce pays abonde en céréales. (Fol. 600.)

شابسه *Schabseh.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw; le nom d'origine est *Schabsaqi* (شابسقى).

شابُور *Schabour.*

El-'Amrani dit, sur l'autorité d'Abou Sa'd, que *Schabour-Tezeh* (شابور تزه) est un bourg voisin de Merw où sont nés certains traditionnistes.

شابَهار *Schabehar.*

Un des bourgs près de Balkh; patrie de quelques traditionnistes, d'après es-Sem'ani.

شاذ بهمن *Schad-Behmen.*

Schad signifie, en persan, la joie, et *Behmen* est le nom d'un ancien roi de Perse. On désigne ainsi un district du Tigre comprenant les cantons de Meïçân, de Dest-Meïçân ou d'Obollah, et celui de Ebez-Qobad.

شاذ شابور *Schad-Schabour*, c'est-à-dire la joie de Schapour.

Ce district comprend plusieurs cantons, tels que celui de Kesker, dont le chef-lieu est Basrah; celui de Zendè-roud, dont Djewadez fait partie, etc.

شاذ قباد *Schad-Qobad.*

Ce district est à l'orient du Tigre; il comprend huit cantons ou *thassoudj* : 1° Roustaqbâd; — 2° Mehrouz; — 3° Selsel; — 4° Djaloula; — 5° Bendbendjeïn; — 6° Berad er-Roud; — 7° Deskereh; — 8° Reçaqin (?). Mais d'après une autre version Schad-Qobad est le district connu sous le nom de *el-Açitân el-'Ali* et comprend quatre subdivisions : 1° Firouz-Sabour ou Elenbar; — 2° Hit et le canton d'el-'Anat; — 3° Qatrabboul; — 4° Mesken.

شاذكان *Schadekân.*

1° Ville du Khouzistân. — 2° Fleuve du Fars; il sort des montagnes de Descht-Barin, passe dans le canton de Sabour, de Ghoundidjân, etc. et se jette dans le golfe Persique après s'être réuni au Senaroud (ou Siaroud); son parcours est de 19 farsakhs. (*Lib. clim.* p. 61. — *Nouzhet*, fol. 757.)

شاذ كوه *Schad-kouh* ou la montagne de la joie.

Nom d'une localité près de Djordjân.

شادمانه *Schadmaneh.*

Ville à un demi-farsakh d'Herat; patrie d'Abou Sa'd 'Obeid Allah ibn Abi Ahmed esch-Schadmani, du rite hanéfite, mort après l'an 480.

شاذمهر *Schade-Mihr.*

Ville ou localité près de Niçabour.

شاذهُرمُز *Schad-Hormuz.*

Ce district de la province de Baghdad commence au-dessous de Samarra et comprend sept cantons : 1° Buzurg-Sabour; — 2° Nehr-Bouq; — 3° Kelwada; — 4° Nehr-Bin; — 5° Khazer; — 6° la vieille ville en face de Medain, qui renferme le canton du Radhân supérieur; — 7° le Radhân inférieur.

شاذياخ *Schadiakh.*

1° Bourg du territoire de Balkh, nommé aussi *Schadbakh* (شادباخ). — 2° Nom d'une ville près de Niçabour, qui est de nos jours la capitale du Khoraçân. C'était autrefois un jardin appartenant à 'Abd Allah ben Thaher ben Huçein et contigu à la ville même. On lit à la fin de la Chronique de Niçabour par el-Hakem Abou 'Abd Allah ben el-Yeça' : « Lorsque 'Abd Allah ben Thaher se rendit à Niçabour en qualité de gouverneur du Khoraçân, il s'établit dans ce jardin; comme ses troupes ne pouvaient s'y loger, elles se répandirent dans la ville, entrèrent de force dans les demeures particulières et maltraitèrent les habitants. Un soldat se présenta chez un homme marié à une jeune femme d'une grande beauté, dont il était si jaloux qu'il ne quittait jamais le logis et ne permettait à personne de l'approcher. Le soldat lui ordonna d'aller abreuver son cheval. Cet homme, partagé entre la crainte de désobéir et le danger de s'éloigner de sa femme, dit à celle-ci : « Va toi-même t'acquitter de ce soin, pendant que je veillerai sur la maison et sur ce qu'elle renferme. » Au moment où elle sortait de la maison 'Abd Allah ben Thaher passait à cheval; il fut frappé de sa beauté et de sa grâce, il l'appela et lui dit : « Comment se fait-il que, belle et séduisante comme vous êtes, vous soyez employée à mener un cheval à l'abreuvoir? » — « C'est grâce, dit-elle, à 'Abd Allah ben Thaher, puisse Dieu le maudire! » puis elle lui raconta tout ce qui s'était passé dans sa maison. Le gouverneur fut ému et irrité de ce récit; il se reprocha les maux que sa négli-

gence causait à la ville, et, s'éloignant en secret, il fit aussitôt proclamer parmi les troupes que quiconque passerait la nuit chez un habitant de Niçabour serait puni de mort et ses biens confisqués. Puis il se rendit à Schadiakh, s'y fit construire une maison, et ordonna à ses soldats de se bâtir des habitations autour de la sienne. Cet emplacement fut bientôt converti en un vaste quartier contigu à la ville, dont il devint l'un des principaux faubourgs. Plus tard les habitants y élevèrent des édifices publics et des palais. » Tel est en substance le récit d'el-Hakem; je le cite de mémoire, n'ayant pas le texte sous les yeux. C'est à ce même 'Abd Allah que sont adressés ces deux vers (mètre *bassith*) :

اشربْ هنئًا عليك التاج مرتفعا بالشاذياخ ودَعْ غُمدان باليَمَنِ
فانت أولى بتاج المُلك تلبسُه من هودة آبْنِ علىّ وآبْنِ ذى يَزَنِ

Bois tranquillement à Schadiakh, le front paré de ta couronne. et laisse au Yémen son château de Ghoumdân; || car tu es plus digne de porter la couronne royale que Houdah, fils d''Ali, et que le fils de Dou-Yezen.

Il est question de Schadiakh dans les vers suivants (mètre *thawil*) :

فتلك قصور الشاذياخَ بلاقعُ خرابٌ يبابٌ والمِيان مزارعُ
وأضحَتْ خلاء شاذَ مِهر واصبحت معطّلة فى الارض تلك المصانعُ

Ces châteaux de Schadiakh sont vides, déserts et ruinés; Miân n'est plus qu'un champ de blé. || Schade-Mihr est abandonné, et ces splendides édifices jonchent le sol de leurs débris.

Le célèbre poëte 'Awf ben Mohallim a également mentionné Schadiakh dans une pièce de vers, dont je donnerai un plus long extrait au mot *Miân* (voyez ميان) (mètre *sery'*) :

سقى قصور الشّاذياخَ الحيا من بعد عهدى وقصور المِيانِ
فكم وكم من دعوة لى بها ما إن تحاصاها صروف الزّمانِ

Que la pluie rafraîchisse après ma mort les palais de Schadiakh et de Miân, || ces deux séjours où j'ai vu plus de fêtes que les vicissitudes du sort n'en sauraient compter!

En 613, j'arrivai à Niçabour et je fixai ma résidence à Schadiakh. Pendant mon séjour dans cette ville le destin sembla me traiter avec une douceur à laquelle il ne m'avait pas habitué. J'achetai une esclave turque, si belle et si parfaite, que je ne crois pas qu'un autre chef-d'œuvre aussi merveilleux soit sorti des mains du Créateur. Elle sut m'inspirer une violente passion, et je dé-

pensai pour elle tous les biens que j'avais acquis. Bientôt la gêne à laquelle je me trouvais réduit m'obligea à prendre une résolution désespérée; je vendis cette jeune fille. Mais à peine fut-elle loin de moi que je tombai dans une agitation extrême; je ne me sentis plus le courage de me vêtir ou de prendre des aliments, et le sommeil m'abandonna. Je tombai dans un désespoir qui mit mon existence en péril. Mes amis, voyant mon état déplorable, m'engagèrent à reprendre cette esclave. Ce conseil me rendit un peu d'énergie; je courus chez son nouveau maître et je mis tout en œuvre pour le fléchir, mais sans succès. C'était un homme riche, qui avait été encore plus impressionné que moi par les charmes de cette belle personne, et toutes mes prières le trouvèrent inflexible. Je le suppliai de m'infliger tous les tourments qu'il pourrait inventer, pourvu qu'il me la rendît; je n'obtins rien de lui. Ce qui rendait mes souffrances plus cruelles, c'est que, de son côté, elle avait pour moi une inclination qu'elle ne cherchait pas à déguiser. C'est au milieu de ces pénibles émotions que je composai l'élégie suivante[1]... Quand les Ghozzes envahirent le Khoraçân, en 548[2], et le ravagèrent, ils arrivèrent à Niçabour, la livrèrent au pillage et à l'incendie, et ne laissèrent derrière eux qu'un monceau de cendres. Les habitants se transportèrent à Schadiakh, l'agrandirent, et ce faubourg devint la ville actuelle de Niçabour. En 617, les Tartares l'ont envahie et n'ont pas laissé une seule muraille debout[3]. D'après ce qui m'a été dit, le spectacle désolant qu'offrent ses tertres inhabités arracherait des larmes aux rochers et ferait naître dans les cœurs des regrets dévorants.

شارك *Scharek.*

Petite ville du gouvernement de Balkh. Abou Sa'd dit que quelques savants en sont originaires, entre autres, Abou Mansour ben Nasr esch-Schareki, désigné par le sobriquet d'*el-Misbah* (le flambeau). Ce poete, après de longs voyages, se fixa en Égypte et y mourut. On cite de lui ce distique, extrait d'une élégie où il se plaint du sort qui l'a exilé loin de son pays natal (mètre *khafif*) :

[1] Je me suis dispensé de traduire cette longue et froide déclamation rimée, qui fait peu d'honneur au talent poétique de l'auteur et n'ajoute aucun renseignement nouveau à sa biographie.

[2] Ou 549, selon Ibn el-Athir qui raconte avec son exactitude ordinaire les atrocités commises par ces dignes précurseurs de Djenghiz-Khân. (Voyez *Kamil*, suppl. arabe, n° 537, t. V, p. 189, et Abou'l-Féda, t. III, p. 530.)

[3] Voyez, sur le siège de Nichabour, l'*Histoire de Genghizcan*, par Pétis de la Croix, p. 378.

دقّ عيشى لانّ فضلى درٌّ وترى الدرّ نظمه فى النّصاحِ
وحوالى ظلام دهرى ولكن ما يضرّ الظلام بالمصباحِ

Mon existence est bien fragile; mais mon mérite est une perle, et les perles, on le sait, ne tiennent qu'à un fil. || C'est en vain que le sort m'enveloppe de ténèbres; les ténèbres ne peuvent rien contre la lumière *du flambeau* (allusion à son surnom).

On trouve dans d'autres vers du même poëte la preuve qu'un de ses ancêtres s'appelait *Scharek* ben *Sinân*, ce qui contredit l'assertion d'Abou Sa'd.

شاش *Schasch.*

Une bourgade voisine de Rey est ainsi nommée; mais la plupart des savants qui ont le surnom de *Schaschi* tirent leur origine de la grande et célèbre ville du même nom dans la Transoxiane.

شالُوس *Schalous.*

Ville située dans le Djebal et sur la frontière du Thabarestân, à 8 farsakhs de Rey. Ibn el-Faqih ajoute : « En face de Schalous est une ville nommée *el-Kethireh* (الكثيرة), auprès de *Keddjeh*, résidence du gouverneur. De Schalous à Amol, dans la direction des montagnes du Deïlem, on compte 20 farsakhs. » De cette ville est originaire Abou Bekr Mohammed ben Huçeïn et-Thabari esch-Schaloussi dont le nom le plus connu est *Abou Dja'far*, le Soufi, et le prédicateur. Ce docteur fut aussi estimable par sa piété que par son zèle à recueillir la tradition; il l'étudia à Niçabour, et son âge avancé n'interrompit pas ses travaux; il est né à Schalous en 477, et mort à Amol au mois de moharrem 543.

شامات *Schamat.*

Pluriel de *Schamet*, mot qui désigne une couleur qui tranche sur les autres, et notamment le noir; c'est le surnom donné à la Syrie. 1° On dit que Schamat est un canton du Kermân, à 6 farsakhs de Sirdjân, où est né Mohammed ben 'Ammar esch-Schamati. — 2° *Schamat* est un district de la province de Niçabour; on dit qu''Abd Allah ben 'Amer ben Keriz vit, en le traversant, des terres incultes, et s'écria : « Qu'est-ce que ces taches noires (*Schamat*)? » De là le nom qui est resté à ce pays. Il a 16 farsakhs de long dans la direction de la *Qiblah* (sud-ouest), depuis la mosquée de Niçabour (Djamé) jusqu'aux frontières de Bost,

et 14 farsakhs de large dans la même direction, depuis les limites du Beïhaq jusqu'à celles de Rokkh. Il renferme plus de trois cents bourgades, et a donné naissance à plusieurs savants et littérateurs. El-Beïhaqi compte dans ce district deux cent vingt bourgades, et cite parmi ses hommes célèbres Dja'far ben Ahmed esch-Schamati, mort dans le mois de zil-qa'deh 292.

شامِستيان *Schamistiân.*

Bourg du pays de Balkh, canton de *Nehr-Ghourbenki* (نهر غرينكى): patrie d'Abou Zeïd el-Balkhi, le métaphysicien, dont le nom est *Ahmed ben Sehl.*

شامِكان *Schamekân.*

1° Bourg du pays de Niçabour, où est né Abou'l-Moutahher 'Abd el-Mounim ben Nasr el-Hourrâni. — 2° Bourg près d'Ispahân.

شاوان *Schawân.*

Bourg à 6 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Hamid Ahmed ben Mohammed esch-Schawâni et de son neveu Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed. Ce dernier docteur vécut jusqu'à un âge fort avancé; il est né en 463 et mort le 16 de rebi' oul-ewel 549.

شاوُشآباذ *Schaousch-Âbâd.*

Bourgade aux environs de Merw.

شاوَشكان *Schawaschkân.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw, dont quelques savants du pays de Roum portent le surnom; j'ai passé par cette localité; on y fabrique de la soie d'excellente qualité.

شادِز *Schah-diz*, c'est-à-dire la reine des forteresses (ملك القلاع).

1° C'est une citadelle construite dans la montagne d'Ispahân par ordre de Sulthan Melik-Schah, l'an 500; elle servit de prison à Ahmed ben 'Abd Allah, chef des Bathéniens. — 2° Forteresse du même nom, bâtie dans la montagne de Schahriar (Deïlem) par Nasr ben Haçan ben Firouz, le Deïlemien, vers l'an 360.

شاهرود *Schahroud.*

Canton de l'Azerbaïdjân, qui comprend trente villages dont les principaux

sont : *Schâl, Kelour, Dour* et *Kilevân*. Climat assez chaud; productions : blé et fruits. Les habitants se donnent pour schafeïtes; mais en réalité, ils n'ont aucune religion et sont les plus méchants des hommes. (*Nouzhet.*)

شاهنبر *Schahenber.*

Nom d'un quartier d'Ispahân.

شَبديز *Schebdiz.*

Deux localités portent ce nom : l'une est un vaste palais construit par le khalife Moutewekkil dans la ville de *Sourra-men-râ*. La seconde est une station située entre Houlwân et Qirmiçin, dans une gorge de la montagne de *Bisoutoun*. Ce nom lui vient d'un célèbre cheval du roi Perwiz. (Extrait de Nasr.) — Voici ce que dit Moç'er ben Moehlehl : «Le monument de Schebdiz est à 1 farsakh de la ville de Qirmiçin. On y voit un cavalier creusé dans le roc; sa tête est surmontée d'un casque, et son corps couvert d'une cotte de mailles. Le travail de cette armure est si achevé que l'on dirait que les pointes fixées dans cette cotte sont mobiles et qu'elles remuent devant les yeux qui l'examinent. Cette figure est celle de Perwiz, monté sur son cheval Schebdiz; il n'y a rien dans le monde qui soit comparable à cette sculpture. Dans la même arcade, on remarque plusieurs figures d'hommes, de femmes, de cavaliers et de fantassins. Devant le roi se tient un homme qui a l'apparence d'un ouvrier; sur sa tête est un bonnet de forme conique, une ceinture serre ses hanches, et il tient à la main une bêche avec laquelle il creuse la terre; l'eau semble couler sous ses pieds.» — «Une des merveilles de Qirmiçin, dit Ahmed ben Mohammed el-Hamadâni, ou, pour mieux dire, une des merveilles du monde, est le bas-relief de Schebdiz, qui se voit dans un village nommé *Khatân* (خاتان). C'est l'œuvre de *Qathous*, fils de *Sennamar* (قطوس بن سنّمار); ce dernier a bâti le palais de *Kharwarnaq*, à Koufah. Voici ce qui a donné lieu à la construction de ce monument en cet endroit : Schebdiz était un admirable cheval, grand, robuste, et d'une force égale à sa beauté; c'était un présent que le roi de l'Inde avait fait à Perwiz. Ce cheval, qui semblait ne pas connaître la fatigue, avait de précieuses qualités; il ne satisfaisait à aucun besoin de la nature lorsqu'il était sellé et bridé; il ne hennissait même pas. La corne de son sabot avait, dit-on, six palmes de circonférence. Un jour, Schebdiz tomba malade, et son mal ne tarda pas à empirer; le roi, qui en fut informé, jura qu'il mettrait à mort celui qui lui annoncerait

que son cheval favori n'existait plus. Lorsque Schebdiz fut mort, le chef des écuries royales se trouva dans un cruel embarras, car il ne pouvait se dispenser de faire connaître au roi ce triste événement, et il craignait qu'il n'exécutât sa menace. Il alla trouver *Pehlid* (پَهْلِيد), le musicien du roi; c'était l'homme le plus habile qu'on ait jamais vu à jouer des instruments de musique et à chanter. C'est ce qui a fait dire que le roi Perwiz possédait trois choses qu'aucun monarque n'avait eues avant lui : un cheval tel que Schebdiz, une maîtresse belle comme Schirin, et un musicien comparable à Pehlid. Le chef des écuries se présenta à lui, lui fit connaître le châtiment dont le roi avait menacé celui qui lui annoncerait la mort de son cheval, et le pria de mettre en œuvre quelque stratagème pour sauver sa tête; le musicien le lui promit. En effet, quand il fut en présence du roi, il entonna un chant de circonstance, dans lequel il faisait des allusions assez claires à ce qui venait d'arriver; le roi n'eut pas de peine à le comprendre, et lui dit avec anxiété : « Hélas! Schebdiz est-il mort? — « C'est le roi qui l'a dit, » reprit le musicien. Le monarque, malgré sa douleur, ne put s'empêcher d'applaudir au moyen employé par Pehlid pour sauver ses jours et ceux des autres; et afin d'adoucir les regrets que lui causait cet événement, il ordonna à Qathous, fils de Sennamar, de reproduire avec son ciseau l'image de Schebdiz. L'artiste mit tant d'habileté dans l'exécution de son œuvre que, sauf l'absence de la vie, il n'y avait aucune différence entre l'original et la copie. Lorsque le roi vit cette sculpture, il soupira et versa d'abondantes larmes; puis il dit : « Rien ne me fait penser avec plus de force à l'heure de la mort que la vue de cette image; rien ne me rappelle mieux l'anéantissement auquel nous sommes condamnés. Certes, parmi les choses humaines, la meilleure preuve de la vie future, c'est que, tout en reconnaissant que notre corps est destiné à périr, et que notre image extérieure doit s'effacer, nous en voulons autant que possible perpétuer le souvenir par une copie qui, elle-même, n'est pas à l'abri des outrages du temps. En contemplant cette sculpture, je pense à la gloire qui en rejaillira sur mon nom, et il me semble que je suis un de ceux qui la contempleront dans les âges à venir. » Ahmed el-Hamadâni ajoute : « Ce bas-relief est, en effet, digne d'admiration, et rien de semblable ne peut se voir dans le monde; depuis qu'il existe, tous les hommes d'un esprit judicieux et expérimenté qui l'ont examiné ont conçu des doutes sur son origine, et j'ai entendu moi-même des gens du métier assurer et prêts à affirmer par serment que cette œuvre n'était pas faite par la main de l'homme, et qu'il y avait là

un secret que Dieu dévoilerait un jour. Je me souviens d'avoir entendu dire à un docteur des Mo'tazélites : «Si deux hommes partaient, l'un de Ferghaneh, l'autre de Sous, ces deux extrémités du monde, pour visiter les sculptures de Schebdiz, ils n'auraient pas à regretter leur voyage.» En effet, quand on les examine avec soin, on est obligé de donner raison à ce Mo'tazélite. On est forcé de convenir que si c'est un homme qui a exécuté un pareil travail, il a été favorisé par un merveilleux concours de circonstances, et que la pierre semblait obéir aux volontés de son ciseau; à tel point que là où il lui fallait du noir, il rencontrait un bloc noir; un bloc rouge, s'il lui fallait du rouge, et de même pour toutes les autres couleurs.» Sur ce dernier point, je ne suis pas de l'avis d'Hamadâni, et je ne doute pas que les diverses couleurs qui ornent ces sculptures ne soient dues à une habile préparation. Non loin du bas-relief équestre on voit l'image de Schirin, l'esclave favorite de Perwiz, et le sculpteur s'est représenté lui-même monté sur un cheval aux formes vigoureuses [1]. Le monument de Schebdiz a été chanté par plusieurs poëtes; voici un fragment d'une élégie par Abou 'Amrân (mètre *thawil*) :

وهم نقروا شبديزَ فى الصّخر عبرةً ورَاكبه برويزُ كالبدر طالعُ
عليه بهآء المُلك والرّفد واقفٌ يُخال به فخرٌ من الأفْق ساطعُ
تلاحظه شيرينُ واللحظ فاتنٌ ويعطو بكفّ خشنها ألاشاجعُ
يدوم على كرّ الجديدَيْن شخصُه ويلقَى قويم الجسم واللون ناصعُ

Ils ont sculpté dans le roc Schebdiz comme un modèle; il porte Perwiz aussi brillant que la lune. || Sur son front rayonnent la majesté du trône et la puissance. On dirait que la gloire du monde resplendit sur sa personne. || Schirin le regarde d'un œil languissant, et la rude main du roi saisit ses doigts flexibles. || Cette image a résisté aux outrages du temps, et elle est restée droite et parée de ses couleurs.

On dit qu'un roi passa un jour près du monument de Schebdiz; il s'y arrêta et but copieusement. Le repas terminé, il se fit apporter du carmin et du safran, et passa ces deux teintes sur l'image de Schebdiz, de Schirin et du roi. C'est ce qui a fait dire à un poëte (mètre *khafif*) :

[1] Yaqout a scindé la description des ruines de Bisoutoun et de Thaké-bostân et rejeté le reste de ces détails au mot قصر شيرين. Ces magnifiques débris, qui ont tant exercé la sagacité des érudits depuis quelques années, sont parfaitement décrits dans le beau Voyage de Ker Porter, et on en trouvera un fidèle résumé dans *la Perse* (*Univers pittoresque*), par M. L. Dubeux, p. 31. (Cf. *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, par S. de Sacy.)

كاد شَبديزُ ان يُحَمحِم لمّا   خُلِق الوجهُ منه بالزعفرانِ
وكانّ الهمام كسرى وشيريـــنُ مع الشيخ موبد الموبدانِ
من خلوق قد ضمخوهم جميعا   اصبحوا في مطارف الارجوانِ

Schebdiz a failli hennir lorsque l'on a teint de safran son visage. || Le vaillant Cosroès, Schirin et le grand-prêtre des mages, || grâce à la couleur dont ils ont été couverts, semblent revêtus de vêtements de pourpre.

J'ai encore copié d'autres vers composés au sujet des bas-reliefs de Schebdiz; mais je me dispense de les citer pour ne pas allonger cette description.

شُبُرْقان *Schoubrouqân.*

Petite ville florissante et peuplée à une ou deux journées de Balkh, on la nomme aussi *Schoufrouqân* (شفرقان).

شبورَقان *Schebouraqân.*

Ville florissante[1] du Djouzdjân, dans le voisinage de Balkh. Elle est à une journée d'Enbar, au sud, et à deux journées de Yahoudieh, ville principale du Djouzdjân, en se dirigeant vers Fariab, au nord. Fariab est à une journée de Yahoudieh. De Schebouraqân à Enderab, on compte deux jours, trois jours pour aller à Balkh, et trois jours jusqu'à Fariab.

شَتَر *Scheter.*

Forteresse du pays d'Errân, entre Berda'h et Guendjeh.

شِرِز *Schirriz.*

Montagne du Deïlem où se réfugia le Merzubân de Rey lorsque 'Attab ben Warqa s'empara de cette ville.

شرّى *Scherra.*

District important de la province d'Hamadân; plusieurs savants en sont originaires. (Extrait d'el-Hazmi.)

شَرماخ *Schermakh*[2].

Citadelle qui domine le bourg de Ba-Eyyoub (voyez ce mot), dans le voi-

[1] D'après Moustôfi, le climat est chaud; mais le sol y est très-fertile et les céréales s'y vendent à bas prix. (Fol. 683.) Voyez aussi une savante note d'Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols*, p. 169. Cette ville est souvent nommée *Eschourqân.*

[2] L'éditeur du *Merâcid* lit شرمان, leçon confirmée par le *Qamous.*

sinage de Nehawend; elle fut bâtie par des Kurdes avec les matériaux de ce bourg.

شَرمَغُول *Schermeghoul.*

Place forte du Khoraçân, à 4 farsakhs de Neça; les Persans la nomment *Djemghoun* (جَغُون). C'est la patrie d'Abou Nasr Mohammed ben Ahmed esch-Schermeghouli en-Neçawi, le littérateur, qui étudia les hadis dans le Khoraçân et la Syrie. Il eut pour élève, en 388, son compatriote Abou Maç'oud Ahmed ben Mohammed el-Bedjli esch-Schermeghouli, dont l'enseignement est accrédité.

شَرمَقان *Schermaqân.*

Les Persans l'appellent *Djermaqân* (جَرمَقان). Petite ville du district d'Esferaïn, dans les montagnes (Khoraçân); elle est à quatre journées de Niçabour. Elle a produit plusieurs hommes remarquables : Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed esch-Schermaqâni, prédicateur de la mosquée de Bost, mort en 538. — Ahmed ben Mohammed ben Hamdoun Abou'l-Fadhl esch-Schermaqâni fut, au dire d'el-Hakem, un des docteurs et des littérateurs les plus distingués du Khoraçân. Il recueillit un nombre considérable de traditions dans cette province; dans les deux Iraqs, la Syrie et l'el-Djezireh, il assista à la lecture du *Mesned el-Kebir* et du *Kitab el-Oummhat* d'Abou Bekr ben Scheïbeh, et mourut l'an 366.

شَرواذ *Scherwad.*

Canton du Sedjestân, mentionné dans l'Histoire des conquêtes (de Beladori); il fut pris par Rebi' ben Ziad el-Harethi, l'an 30 de l'hégire, sous le khalifat d'Othman; les musulmans perdirent beaucoup de monde, et un de leurs chefs, nommé Abou Saleh ben 'Abd er-Rahman, périt dans cette expédition.

شِروان *Schirwân.*

Ville du Bab el-Abwab, que les Persans appellent *Derbend;* elle fut fondée par le roi Enouschirwân, qui lui donna son nom; l'usage a supprimé la première moitié de ce nom. Elle est à 10 farsakhs de Derbend; plusieurs savants y sont nés. On dit que dans le voisinage est le *rocher de Moïse,* où fut oublié le poisson, et que ce passage du Qoran : « Lorsque nous nous sommes arrêtés sur le rocher, j'ai oublié le poisson, etc. » se rapporte à ce rocher voisin de Schirwân :

que la mer dont il est fait mention est la mer du Guilân (mer Caspienne), et que le village dont il est parlé dans le même chapitre se nomme *Badjrewân* (باجرَوان) ou, selon d'autres, *Djezân* (جمزان)[1]. Tout ce territoire, voisin du Derbend, fait partie de l'Arménie. On dit que la ville principale du district de Schirwân est *Schamakhi*.

شروز *Scherouz*.

Place forte du territoire de Qazwin entre cette ville et les montagnes de Tharm.

شروين *Scherwin* (les montagnes de).

Sur la frontière du Thabarestân, dans le voisinage du Deïlem et du Djilân (Guilân). Elles font partie du territoire de *Ben Qaren* (بن قارن); elles sont escarpées et d'un accès difficile; aucune autre montagne de cette contrée ne renferme des gorges plus profondes et de plus épais fourrés. On lit dans Ibn el-Faqih : «Le premier qui se rendit maître de ces parages fut *Serwin* (ou *Scherwin*) ben Sohrab; jusque-là, ce pays était occupé par les Deïlemiens. Ce fut sous le règne de Mamoun qu'il tomba au pouvoir des musulmans avec l'aide de Mouça, fils de Hafs, fils de 'Amr, fils d'el-A'la. Cet 'Amr, fils d'el-A'la, était boucher à Rey; il réunit une troupe d'hommes de bonne volonté et fit, avec eux, une expédition dans le Deïlem. Cette entreprise fut couronnée de succès, et le gouverneur de Rey envoya 'Amr à la cour de Mansour. Le khalife le combla d'honneurs et de dignités, et lui donna plus tard le gouvernement du Thabarestân. 'Amr périt sous le khalifat d'el-Mehdi. Ce fut son petit-fils Mouça ben Hafs, *maziar* du pays de Ben-Qaren, qui fit la conquête de Scherwin, les montagnes les plus dangereuses et les plus sauvages du Thabarestân. Le khalife el-Mamoun confirma son titre de *maziar*, et lui accorda l'investiture de sa nouvelle conquête, ainsi que du Thabarestân, de Rouïân et de Donbawend (Demavend). Il lui donna aussi le nom musulman de *Mohammed* avec la dignité d'*Ispehbed* (général en chef). Il occupa ces fonctions pendant le règne de Mamoun; lorsque el-Mo'taçem monta sur le trône, il maintint le pouvoir et les

[1] Coran, sur. xviii, verset 60. L'auteur du *Sowar al-Aqalim* croit que cette tradition se rapporte à Bakou; mais Moustôfi (ms. 139, fol. 618) assure que l'opinion la plus vraisemblable est celle des commentateurs du Coran qui placent cette légende au confluent des deux mers. (Voyez aussi le texte de Qazwini, t. II, p. 363, et Veth, *Suppl. ad Lobb al-Lobab*, p. 127.)

titres de Mouça; mais celui-ci, deux ans après l'avénement de ce prince, se lança dans les intrigues, et finit par se révolter. Le récit de tous les événements qui suivirent est consigné dans les chroniques.

شُستر *Schouster.*

Ville du Khouzistân. (Voyez تُستر.)

شَستَق *Schestaq.*

Nom d'un canton de l'Ahwaz, comme l'indiquent ces vers de Yezid ben Moqra' (mètre *thawil*) :

سقى هرمة الارعاد مجبس العرى — منازلها من مُسرقان وسُرّقا
الى الكرج الأعلى الى رامَ هُرمز — الى قريات الشيخ من فوق شَستَقا

Que le tonnerre retentissant tombe sur ces arides parages, dont les stations s'étendent depuis *Mousriqân* et *Sourraq*, || jusqu'au *Keredj supérieur, Ram-Hormuz* et *Qariat esch-scheikh*, au-dessus de *Schestaq*.

شعب بوّان *Scha'b-Bewân.*

Lieu célèbre par une bataille entre Mohalleb ben Abi Sofrah et les Zendiq. Nous avons donné au mot *Bewân* (voyez بوّان) des détails qui nous dispensent d'y revenir.

شعب خرّاه *Scha'b-Khourrah.*

Vaste district dans les montagnes voisines de Balkh; il renferme des défilés d'un accès difficile et plusieurs châteaux forts.

شَعران *Scha'rân.*

Montagne près de Moçoul, selon les uns; dans le district de Schehrzour, selon les autres. Ibn es-Sikkit dit que cette montagne est dans le canton de *Badjerma* (باجرمى), qu'elle se nomme جبل القنديل, montagne de la Lampe, et en persan *le trône de Schirouïeh* (تخت شيرويه). Elle est très-boisée, couverte de fruits et d'oiseaux. La neige y séjourne été comme hiver; une partie de cette neige, en fondant, forme la source du *petit Zâb*, près du canton du même nom, dans le district de Schehrzour.

شَفت *Scheft.*

Petite ville du Guilân; IVe climat.

شُفّرُقان Schoufrouqân.

Petite ville à deux jours de Balkh. En 617, elle était florissante¹, bien peuplée, et le commerce y attirait beaucoup d'étrangers. On l'appelle aussi *Schebrouqân* (voyez شبرقان).

شِقّان Schiqqân.

Bourg près de Niçabour; il paraît qu'il a reçu ce nom parce que dans le voisinage sont deux montagnes dans lesquelles est une crevasse (شق), d'où sortent les cours d'eau qui arrosent cette localité. D'après cela, le nom d'origine régulier est *Schiqqâni*; mais l'usage a prévalu en faveur de la prononciation *Schaqqâni*. On considère aussi comme originaires de ce bourg ceux qui portent le surnom de *Schaqâni* (شاقانى), que l'on ne peut expliquer autrement. L'imam Abou Bekr Mohammed ben el-'Abbas esch-Schiqqâni, docteur cité à Niçabour pour sa science et ses vertus, en est originaire. (Abou Sa'd, *Takhbir*.)

شَقلاباد Schaqlâbâd.

Gros bourg à 8 farsakhs d'Irbil, dans le creux d'une montagne qui domine cette ville. On y recueille pendant toute l'année une qualité de raisin très-estimée.

شكلان Scheklân.

Village à 1 farsakh de Merw.

شلانجرد Schelandjird.

Bourgade aux environs de Thous. En sont originaires : Abou'l-Fadhl Ahmed ben Mohammed et-Thoussi esch-Schelandjirdi, docteur du rite schafeïte et soufi connu; il résida à Alexandrie et y mourut en djemadi oul-ewel 533; il était né en 447; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed esch-Schelandjirdi, et d'autres encore.

شَلَمْبه Schelembeh.

Petit canton du district de Demawend, dont le bourg principal est Wounek

¹ Les géographes persans, qui écrivent *Esfarqân* (اسفرقان), disent que c'est une ville sans importance de la province de Merw et dont le territoire ne produit que du blé. (Ms. 139, fol. 68 r.) Cette localité doit être identifiée avec Schebourqân, ci-dessus 338.

(ويمه). Il renferme de vastes jardins qui produisent du raisin et des noix; le froid y est très-rigoureux. Lorsque les habitants du Thabarestân veulent parler d'un homme laid et disgracieux, ils le comparent proverbialement au qadhi de Schelembeh. Tel est le sens de ces deux vers (mètre *modjtas*) :

رأيتُ راسًا كدبّه ولحيةً كمذبّه
فقلت ذا ليس من هو فقيل قاضى شلمبَه

A l'aspect de cette tête, semblable à une cruche, de cette barbe taillée en chasse-mouche, || j'ai dit : Ce n'est pas un homme; qu'est-ce donc? — C'est, m'a-t-on répondu, le qadhi de Schelembeh !

On écrit aussi *Schekembeh* (شكمبه)[1]; mais la première prononciation est plus correcte.

شماخى *Schamakhi.*

Ville florissante[2]; chef-lieu du pays de Schirwân, du côté d'Errân; gouvernement de Bab el-Abwab (Derbend). Le chef de ce pays a le titre de *Schirwân-Schah,* et il ne faut pas le confondre avec le maître de Derbend (*Saheb-Derbend*). On trouve dans le passage suivant d'el-Isthakhri la preuve que la ville de Schamakhi a acquis une importance assez récente. «De Berda'h à Berzendj il y a 18 farsakhs; puis on passe le Kourr, et on se rend à Schamakhi, *ville qui n'a point de chaire;* 14 farsakhs. De là à Schaberân on compte trois jours de marche; cette ville est petite, mais elle a une chaire[3].»

شمكُور *Schemkour.*

Place forte du pays d'Errân, à 10 farsakhs ou une journée de marche de Kendjeh. Schemkour est une ville ancienne; elle fut conquise par l'ordre de Selman ben Rebi'ah el-Bahili après la prise de Berda'h, sous le khalifat d''Othman. Elle continua à être florissante et peuplée jusqu'à ce qu'elle tombât au pouvoir des *Senawerdieh* (سناوردية), qui la ruinèrent. On donne ce nom à une

[1] Telle est, en effet, l'orthographe adoptée par l'auteur de l'*Athar el-Bilad,* t. II, p. 266. (Voyez aussi Uylenbroek, *De Ibn Hauk.* etc. p. 42 *et passim.*)

[2] Elle fut bâtie par Enouschirvân *le Juste,* dans un pays très-fertile; le climat en est assez chaud et l'eau mauvaise; elle abonde en céréales. (*Nouzhet.*) Ahmed Razi dit que de son temps la fabrication de la soie y avait pris une telle extension qu'on en exportait tous les ans vingt mille charges de mulet. (v^e^ *climat.*)

[3] *Lib. clim.* p. 83. (Cf. *Journ. asiat.* février 1851, p. 122.)

troupe d'hommes qui se réunirent lorsque Yezid ben Oçeïd eut quitté l'Arménie; ils se répandirent dans cette contrée et y exercèrent de grands ravages. Schemkour fut relevée en 240 par Arbogha, intendant de Mo'taçem dans l'Arménie, l'Azerbaïdjân et Schemschath; il lui donna le nom de *Moutewekkilieh* (متوكّلية).

شِمَن Schimen.

(Abou Sa'd écrit *Schemen.*) Bourgade du territoire d'Asterâbâd (Mazenderân), patrie d'Abou'l-Huçeïn ou Abou 'Ali ben Dja'far el-Asterâbâdi dont les traditions sont pleines de confusion.

شمهار Schemhar.

On lit dans el-Isthakhri : « Le pays de Qaren, dans le Deïlem, renferme plusieurs bourgades; mais il n'a que deux villes, *Schemhar* et *Firim*, à une journée de marche de Sariah. (Voyez فريم.)

شَميران Schemirân.

1° Canton de l'Arménie. — 2° Bourg aux environs de Merw esch-Schahidjân.

شَميكان Schemikân.

Quartier d'Ispahân qui a donné son nom à quelques traditionnistes. (Abou Sa'd.)

شَميلان Schemilân.

Forteresse célèbre dans le voisinage de Thous (Khoraçân).

شَميهن Schemihen.

Bourg à 2 farsakhs de Merw; patrie de quelques traditionnistes. (Es-Sem'ani.)

شَنآباد Schenâbâd.

Bourg près de Balkh, patrie de quelques traditionnistes.

شِنّا Schinnâ.

1° Canton de la province d'el-Ahwaz. — 2° Canton du gouvernement du Tigre inférieur, au-dessous de Basrah. (Extrait de Nasr.)

شنشت *Schenascht* (?).

Bourg près de Rey, aussi grand qu'une ville; célèbre par plusieurs batailles entre les troupes du sulthan et les partisans d'Ali, depuis le règne de Moutewekkil jusqu'à celui de Mo'tadhed.

شوال *Schawal.*

Bourg connu près de Merw, au-dessus du bourg de Fachân et à 3 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Thaher Mohammed ben Abi'n-Nedjm, le prédicateur, né vers 460, mort en 532. (Abou Sa'd, *Vie des scheikhs.*)

شواهيق *Schawahiq.*

L'un des cinq cantons de la province d'Hamadân; il renferme quarante bourgs, dont les principaux sont : *Aschwend* (اشوند), *Der-Hemin* (در همين), *Qamvin* (قاموين), *Kouhendjân* (كوهنجان), *Milar* (ميلاو), etc. (*Nouzhet.*)

شُوذَبان *Schoudebân.*

Bourg près d'Herat; patrie d'Abou'l-Dhou (ابو الضوء) Schehab ben Mahmoud, le martyr, traditionniste en renom.

شُورَب *Schoureb* (pour شورآب, eau saumâtre).

Rivière du Khouzistân dont un bras passe près de la ville d'el-Ahwaz; l'eau de cette rivière est douce et ne justifie pas son nom. C'est peut-être la même que les Arabes appellent *Schoulab* (شولاب).

شُوش *Schousch.*

1° Localité voisine de l'île de Ibn 'Omar dans l'el-Djezireh. — 2° Quartier de Djordjân, voisin de la *Porte de l'Arcade* (باب الطّاق). — 3° Une place forte du territoire de Moçoul porte le même nom.

شَوكان *Schawkân.*

Petite ville du district de Khaberân entre Serakhs et Abiwerd; patrie d'Atiq ben Mohammed ben 'Obaïs Abou'l-Wefa esch-Schawkâni. Le père de ce docteur, Abou Thaher Mohammed, fut un des scheikhs les plus considérés parmi les traditionnistes du Khoraçân; il mourut le samedi 8 de scha'bân, l'an 542. (Abou Sa'd.)

شهار سوج *Schehar Soudj.*

Ce nom signifie, en persan, un *carrefour* (چهار سو) : c'est un quartier de Basrah nommé *carrefour de Bedjleh* (بجلة) ; Bedjleh était la fille de Malek ben Wehm el-Azdi. Les Benou-Bedjleh y demeurent avec leurs cousins les Benou-Azd.

شهر آباذ *Schehr-Âbâd.*

Ancienne ville du pays de Babylone[1] ; c'est la ville d'Abraham, l'ami de Dieu ; elle était située sur le bord *de la mer* (c'est-à-dire de l'Euphrate), et avait de l'importance et de la splendeur ; mais elle fut abandonnée lorsque le fleuve se retira pour suivre son cours actuel.

شهربابك *Schehr Babek.*

Ville du Kermân fondée par Babek, l'aïeul d'Ardeschir. (*Nouzhet.*)

شَهرزُور *Schehr-Zour* et *Schehrè-Zour.*

Ville du Djebal, ive climat, longitude 70°, entre Irbil et Hamadân. Elle fut fondée, dit-on, par Zour, fils de Zohhaq[2]. *Schehr*, en persan, signifie *ville*. Sa population est entièrement composée de Kurdes. Voici ce qu'on lit dans le traité de Mo'çer, fils de Mohelhil, le littérateur : « Le pays de Schehrzour comprend plusieurs villes et bourgades ; la principale et le chef-lieu actuel est *Nim-Azraï* (نم اروای)[3], dont les habitants se sont souvent signalés par leur insubordination et leur esprit de révolte. Cette ville est située au milieu d'une plaine, et elle s'est toujours défendue avec énergie contre les attaques du dehors ; ses murailles ont huit coudées de largeur. Elle est remplie de scorpions dont la mor-

[1] On donne aussi, d'après le *Nouzhet*, le nom de *Schehr-Âbâd* à une ancienne ville du Mazenderân, qui fut bâtie par Qobad, fils de Firouz ; du temps de Mustôfi, ce n'était plus qu'un bourg à demi ruiné. (Ms. 139, fol. 685.)

[2] D'après les géographes persans, son fondateur aurait été le roi Sassanide Qobad, fils de Firouz. (*Nouzhet*, fol. 626. *Zinet el-Medjalis*, etc.) L'auteur du *Siyer el-Aqalim* propose une autre origine au nom de Schehrzour ; elle aurait été aussi désignée (la ville de la force) parce que, lorsqu'elle était au pouvoir des Kurdes, le plus robuste de ses habitants en devenait le gouverneur. On sait le cas qu'il faut faire de ces étymologies orientales, et l'un des reproches qu'on peut adresser à Yaqout, c'est de ne pas les avoir toujours écartées.

[3] Ce nom est une altération des mots persans نيم از راه. « La ville de Schehrzour, dit Kazwini, était autrefois nommée *Nim-az-Rah*, parce qu'elle était à la moitié du chemin de Medaïn au grand Pyrée de l'Azerbaïdjân. »

sure est encore plus dangereuse que celle des scorpions de Niçibin. Elle a été presque toujours gouvernée par des chefs originaires de ce pays et issus des compagnons d''Omar ben 'Abd el-'Aziz. Ils ont été continuellement poussés à se révolter contre les khalifes et les émirs par l'influence des Kurdes, leurs voisins. Ce territoire est, en effet, le quartier d'hiver de soixante mille tentes ou familles kurdes de diverses tribus, telles que *les Djelalieh* (جلاليّة), *les Hukmieh* (حكميّة), *les Schawalieh* (شَوَليّة), etc. Ils cultivent une certaine étendue de terrain, et leur récolte suffit à leur subsistance. Dans le voisinage de la ville est une montagne nommée *Scha'rân* (شعران), qui produit une plante douée de vertus aphrodisiaques; je ne pense pas qu'on la trouve ailleurs. On compte 7 farsakhs de là à *Deïlemschar* (دَيْلمشار). Une autre ville importante est *Schiz*, dont les habitants ont l'humeur moins belliqueuse que ceux de Schehrzour. Ils sont schiites et partisans de Zeïd, car c'est Zeïd, fils d''Ali, qui les a convertis à l'islamisme. La population ne se compose cependant que d'aventuriers et de maraudeurs. Le fanatisme religieux alluma la discorde entre ceux-ci et les habitants de Schehrzour, qui sont sunnites; l'an 341, la ville de Schiz tomba au pouvoir des gens de Schehrzour et fut livrée au pillage et à l'incendie. Entre ces deux localités est la petite ville de *Duzdân* (des voleurs), bâtie dans le genre de *Schiz*. Elle renferme un vaste étang, qui déverse ses eaux au dehors; ses murailles sont assez larges pour que plusieurs chevaux y puissent passer de front. Cette petite ville a su toujours maintenir son indépendance contre les Kurdes ou les gouverneurs étrangers. J'ai vu plus d'une fois son chef assis au sommet d'une tour construite sur la porte de la ville et assez élevée pour que la vue pût s'étendre à la distance de plusieurs farsakhs. Il tenait à la main une épée nue; lorsqu'il apercevait au loin des chevaux ou des voyageurs, il agitait son épée, et aussitôt ses gens sortaient et allaient s'emparer des bêtes de somme et des bagages de ces étrangers. Cette ville possède une mosquée cathédrale, et elle passe pour imprenable, ce qu'on attribue aux bénédictions que David a répandues sur elle. On prétend que Thalout (Saül) est sorti de cette ville; on ajoute que c'est là que les Israélites obtinrent la victoire dans le combat entre David, venu de l'Occident, et Djalout (Goliath), venu de l'Orient. Duzdân a été, dit-on, fondée par Dara, fils de Dara; Alexandre l'assiégea sans pouvoir s'en emparer, et elle ne se rendit aux musulmans qu'après des efforts désespérés. Plusieurs de ses principaux habitants se vantent encore d'être de la race de Thalout. Ce territoire est limitrophe de celui de *Khaniqin* et de *Kourkh-Djeddân*; il

produit une excellente espèce de raisin nommée *sounâbi* (سوبابا), et il est exempt de deux maladies qui font ailleurs de grands ravages, les ophthalmies et la petite vérole. Quand on se rend à Khaniqin, on traverse une rivière qui sort de ce pays.» Ici finit le récit de Mo'ecr; il ne s'accorde pas avec l'état actuel du pays de Schehrzour, mais je l'ai cité pour qu'on juge des modifications profondes que les vicissitudes du temps apportent dans les sociétés humaines. Aujourd'hui ce pays obéit avec un ordre parfait à l'autorité de Modhaffer ed-din Koukberi (fils) d'Ali Geurdjek, souverain d'Irbil. Toutefois les Kurdes, cantonnés dans les montagnes voisines, sont restés fidèles à leurs habitudes de vol et de brigandage; ils continuent, comme par le passé, à infester les routes et à détrousser les caravanes. Les plus sévères représailles, la prison et la mort, ne peuvent les intimider, car ce goût pour le vol à main armée et pour le pillage est inné chez ce peuple. On raconte dans les recueils de facéties qu'un plaisant dénaturait ainsi le passage suivant du Qoran : «*Les Kurdes* sont les plus impies et les plus faux des hommes.» On le reprit en lui faisant observer qu'il y avait *les Arabes*. — «C'est que Dieu, répondit-il, n'a jamais été à Schehrzour.» Le nombre des personnages célèbres par leurs dignités et leur talent que ce pays a vus naître, la réputation de ses imams, de ses qadhis et de ses docteurs, sont tels, que la mémoire la mieux exercée ne peut les connaître tous. Je me bornerai à citer parmi ses qadhis les *Benou esch-Schehrzouri*, justement estimés à cause de leur noblesse, de leurs vertus, et de leur zèle pour la religion (je ne connais pas dans les pays musulmans une famille dont les membres aient exercé plus souvent ces nobles fonctions); les *Benou-'Asroun*, qui furent juges en Syrie, et dont le nom brillera toujours parmi ceux qui ont à discerner le juste de l'injuste. Je renonce à en mentionner beaucoup d'autres qui ont répandu un vif éclat sur l'école de Schafey; nos colléges et nos chaires témoignent de leur talent.

شهرستان *Schehristân.*

Ce nom est commun à plusieurs localités de la Perse. 1° Ville du Fars et chef-lieu du district de Sabour, appelée aussi par abréviation *Scheristân* (شَرستان). Ce nom est composé de شهر, ville, et de آستان, qui désigne un district (ناحية). «Cette ville, dit Beschari, a été florissante et peuplée, mais elle est en décadence et presque ruinée. Cependant le sol est fertile et riche en productions diverses; les jardins y sont bien arrosés et donnent avec abondance des limons, la canne à sucre, des olives et du raisin; le prix des denrées y est très-

bas. Cette ville a de belles mosquées entourées de murs; elle a quatre portes principales : la porte d'*Hormuz,* la porte de *Mihr,* celle de *Behram,* et *la porte de la ville;* elle est entourée d'un large fossé, une rivière en fait le tour et arrose tout son territoire. Au-dessus de la ville est une citadelle nommée *Denbela* (دَنبلا), qui renferme une mosquée où l'on prétend que le Prophète fit sa prière. Dans le voisinage, au fond d'une gorge de montagne, est la *mosquée d'Élie;* elle est environnée de jardins. Non loin, on voit les restes d'un pont qui fut détruit lorsqu'on commença à bâtir Kazeroun. Du reste, le climat est assez insalubre et les habitants ont le teint jaune et bilieux. » — 2° On donne le nom de *Schehristân* à l'ancienne ville de *Djey,* qui est à un mille environ de la grande cité nommée *Yahoudieh* (voir pour plus de détails l'article *Ispahân*). Cette ancienne portion de la ville moderne d'Ispahân avait trois noms : la ville (*Medîneh*), *Djey* et *Schehristân.* — 3° Ville du Khoraçân, à trois jours de Neça, entre le Kharezm et Niçabour, à l'extrémité du désert de sable qui sépare le Kharezm de cette partie du Khoraçân. Je l'ai vue, l'an 617, au moment où les Tartares avaient envahi le Kharezm, qu'ils mirent à feu et à sang. Elle était située au milieu d'une plaine sablonneuse privée de végétation, et se trouvait assez éloignée de ses champs cultivés. Elle commençait déjà à décliner, et une partie de ses habitants l'avaient abandonnée pour échapper à l'invasion des conquérants. C'est là que se fabriquaient ces longs turbans connus sous le nom de *reqa'* (رقاع); à part cette industrie, la ville n'offrait rien d'intéressant. Quelques savants en sont originaires; le plus connu est Mohammed ben 'Abd el-Kerim ben Ahmed Abou'l-Fath Schehristâni, surnommé le Dialecticien et le Philosophe, auteur d'ouvrages estimés. On lit dans l'Histoire de Kharezm, par Abou Mohammed Mahmoud ben Mohammed el-Kharezmi : « Ce savant arriva dans le Kharezm, y acheta une maison, et s'y fixa pendant quelque temps; de là il passa dans le Khoraçân. C'était un homme d'une vaste érudition, excellent calligraphe, agréable dans sa conversation, poli dans la discussion, et d'un commerce plein de charme; il étudia le droit à Niçabour sous Ahmed el-Khawafi et Abou Nasr el-Qoschaïri; il apprit les principes de la jurisprudence sous la direction d'Abou'l-Qaçem el-Ansari, et recueillit la tradition de la bouche d'Abou'l-Haçan 'Ali el-Medini et d'autres maîtres; s'il n'avait pas adopté avec passion les rêveries des Ismaéliens[1], il eût été la gloire de son siècle. Nous nous

[1] D'après Ibn Khallikan, Schehristâni avait embrassé les doctrines des Ascherites. (Cf. sur cette croyance le Livre des sectes, publié par M. Cureton, Londres, 1846, t. I, p. 65.)

sommes souvent demandé comment un homme doué d'une aussi belle intelligence et d'une science si solide avait pu se laisser séduire par des doctrines sans fondement et qui ne sont soutenues ni par la raison ni par la tradition. Que Dieu nous préserve d'un tel malheur, et qu'il ne nous retire pas le flambeau de la foi ! Cette déplorable faiblesse ne peut s'expliquer que par le peu de cas qu'il faisait de la loi écrite et par son goût pour les ténèbres de la philosophie. Nous eûmes plusieurs fois des entretiens ou des controverses, et nous remarquâmes qu'il ne pensait qu'à défendre certains principes philosophiques ou à réfuter ceux des écoles opposées. Dans ses conférences, auxquelles j'assistai souvent, il n'invoquait jamais la parole de Dieu ou de son Prophète, et il écartait toute discussion relative à la loi religieuse ou civile. Il sortit du Kharezm en 510, et fit le pèlerinage pendant cette même année. Puis il habita Baghdad pendant trois ans; il fit dans cette ville, au collége de la *Nizamieh*, des conférences qui lui valurent le suffrage du public; une amitié étroite régnait entre lui et le directeur de ce collége, qui était, à cette époque, As'ad el-Mouhni, et cette amitié remontait à son séjour dans le Kharezm. — (Extrait du livre d'es-Sem'ani.) Il a écrit beaucoup d'ouvrages de métaphysique et de théologie. Voici le titre des principaux : كتاب نهاية الاقدام, Le terme des efforts, ou Traité de métaphysique[1]; — كتاب الملل والنحل, Livre des religions et des sectes[2]; — كتاب غاية المرام فى علم الكلام, Le but des désirs dans la science de la théologie; — كتاب دقائق الاوهام, Subtilités des conjectures; — كتاب الارشاد الى عقائد العباد, Guide vers les croyances des serviteurs de Dieu; — كتاب المبدأ والمعاد, Livre de la vie présente et future; — كتاب شرح سورة يوسف, Commentaire sur la surate de Joseph (*Qoran*); — كتاب الاقطار فى الاصول, Traité des principes de la loi[3]. — Sur la fin de ses jours, il revint à Schehristân, sa patrie, où il mourut vers l'an 549. Il était né en 479[4].

شهر قُباد *Schehr-Qobad*, ou la ville de Qobad.

C'est à tort que certains auteurs écrivent *Qobad*, ville du Fars bâtie par le roi Qobad, fils de Firouz. Elle est entre Erradjân et Eberqouh.

[1] La bibliothèque Bodléienne possède un exemplaire de ce livre, fonds Marsh, 366.

[2] Publié par W. Cureton, Londres, 1846.

[3] M. W. Cureton cite encore quelques ouvrages du même auteur (*Ed. ibid. préf.* p. II.)

[4] Ibn Khallikan donne aussi la date de 467 d'après un autre historien, et ajoute qu'il mourut en 548 (1153). (Cf. M. de Slane, t. II, p. 675.)

شَهمِيل *Schehmil.*

Bourg du pays de Merw.

شيان *Schiân.*

Canton dépendant de Bost.

شيخ *Scheikh* (Le bourg du).

Dans un des districts de la province d'Ispahân. Voici ce qui a donné lieu à cette dénomination : Par suite des ordres du khalife 'Omar, 'Abd Allah ben 'Othbân marcha sur Ispahân où s'était réuni le gros de l'armée persane sous les ordres de l'*espidar* (chef de la cavalerie). Parmi ses principaux généraux était un scheikh puissant, qui commandait à de nombreux bataillons. Son nom était Schehr-Beraz Djadouïeh (شهر براز جاذويه). Ce fut auprès d'une bourgade du territoire d'Ispahân que les musulmans et les infidèles se rencontrèrent; au milieu de l'action le scheikh Schehr-Beraz sortit des rangs et provoqua les musulmans à un combat singulier; 'Abd Allah ben Warqa accepta le défi, se mesura contre lui et le tua. Ce succès décida de la retraite des Persans, et les Arabes, vainqueurs, appelèrent ce lieu *le bourg du Scheikh,* nom qu'il a conservé jusqu'à nos jours. 'Abd Allah ben 'Othbân lui-même a rappelé cette circonstance dans les vers suivants (mètre *wafir*) :

الم يسمع وقد اودى ذميمًا   بمنعرج السّراة بإصفهانِ
عميد القوم اذ ساروا الينا   بشيخ غير مسترخ العنانِ
فساجلنى وكنتُ به كفيلاً   فلم يسنو وخرّ على الحرّانِ
برستاق له يُدعَى اليه   طوال الدّهر فى عقد الزمانِ

N'avait-il donc pas entendu lorsqu'il périt honteusement dans la vallée de Serat près d'Ispahân, || ce chef, l'espoir du peuple? Ils marchèrent contre nous, guidés par un scheikh qui n'abandonnait pas les rênes de son cheval. || Il me défia, et je répondis à son appel; mais, loin d'être vainqueur, il tomba mort au milieu des cailloux du champ de bataille, || près d'un bourg qui conservera son nom dans la suite des temps et jusqu'aux âges les plus reculés.

شير *Schir.* (Voyez شيرز.)

شيراز *Schiraz.*

1° Grande et célèbre ville, capitale[1] de la province du Fars; III[e] climat;

[1] Voici les renseignements fournis par les auteurs persans, et notamment par Mustôfi, sur cette ville célèbre : «Une tradition rapporte qu'elle fut fondée par Schiraz, fils de

longitude, 78° ½; latitude, 32°. On croit qu'elle doit son nom à Schiraz, fils de Thaomurs. Selon les grammairiens, sa forme primitive est *Scherraz* (شرّاز), faisant Thahomurs; mais, selon d'autres, la capitale de ce pays, dans les âges reculés, était appelée *Fars* du nom d'un fils de Maçour issu de Sam, fils de Noé. L'opinion la plus vraisemblable est que cette ville fut fondée ou rebâtie après l'islamisme par Mohammed, fils de Youçef Thaqefi, frère de Haddjadj. Cependant quelques historiens en attribuent l'origine à son cousin Mohammed ben Qaçem ben Abou 'Oqaïl, l'an 74 de l'hégire. Sous le règne d'Azed ed-Dôoleh le Deïlemien, elle était si peuplée que la garnison ne put trouver à s'y loger. Ce prince cantonna ses troupes dans un bourg du voisinage qu'il nomma *Guirdé-Fenna-Khosrou*, et que le peuple appela simplement *le Bazar de l'émir*. Ce bourg, si florissant alors, et qui payait au fisc environ 20,000 dinars, est complétement ruiné aujourd'hui; il était enclavé dans le canton d'Hoummeh. Schiraz ne fut pas fortifiée avant le règne de Samsam ed-Dôoleh, fils d'Azed ed-Dôoleh. Ce roi, voulant la défendre contre les attaques du dehors, l'entoura d'une muraille de douze mille cinq cents pas de circuit; plus tard, Scheref ed-din Mahmoud Schah Indjou répara cette enceinte, et, pour protéger la garnison qui la gardait, il y ajouta plusieurs bastions en briques cuites. On compte à Schiraz dix-sept quartiers et neuf portes dont voici les noms : 1° Porte d'Isthakhr; 2° de Darek-Mouça; 3° de Beidha, 4° de Kazeroun, 5° de Selm; 6° de Qana; 7° Porte Neuve; 8° Porte du Bonheur; 9° Porte de la Félicité. La ville est grande et bien bâtie, mais les habitants ayant négligé d'y creuser des conduits et des latrines, les rues sont ordinairement fort sales, et un homme pieux ne peut s'y aventurer qu'avec la plus grande attention; le climat est sain et tempéré; une foule de plantes aromatiques croissent en toute saison, même au milieu des marchés. Plusieurs cours d'eau alimentent la ville; le principal est le *Rokn-Âbâd*, creusé par Rokn ed-Dôoleh Haçan, fils de Boueih. Le canal le plus important est le *Kâreht Sa'di*, qui n'a jamais eu besoin, dit-on, de réparations; en outre, plusieurs petites rivières descendent au printemps du mont Derak, voisin de Schiraz, et se jettent dans le lac de Ma-Heloueh (?). Le sol est d'une fertilité médiocre, et les vivres y sont toujours fort chers. Le meilleur de ses fruits est le raisin nommé *asqeh*; les cyprès de Schiraz sont également célèbres par leur vigueur et leur beauté. Les habitants sont maigres et bruns; ils suivent la secte de Schafey, mais on compte parmi eux un certain nombre de schiites et d'hanéfites. On cite aussi quelques familles issues du Prophète (*scherifs*), qui se distinguent par leur piété. En général, les Schiraziens sont sobres et attachés à leurs convictions religieuses; bien qu'ils n'aient pas d'éloignement pour le commerce, ils consacrent plutôt leur temps aux pratiques de la religion, et la plupart des riches marchands sont étrangers. Aussi la multitude de dévots qui ont illustré cette ville lui avait-elle mérité le nom de *Station des saints* (*burdj al-evlia*); mais de nos jours la corruption de ses habitants lui a valu le nom de *repaire de brigands* (*maʿdan el-serîqat*). Ses principaux édifices sont : la vieille mosquée, bâtie par 'Amr ben Leis; la mosquée Neuve, due à l'atabek Sa'd ben Zengui; la mosquée de Sonqor, bâtie par l'atabek Sonqor ben Mevdoud Selghari, dans la cour des Barbiers; l'hôpital d'Azed ed-Dôoleh, etc. On compte encore une foule de mosquées, de chapelles, de fontaines, de fondations pieuses, dues à des hommes riches et bienfaisants. Ces édifices, qui dépassent le nombre de cinq cents,

sant au pluriel *Scherariz;* la lettre ى aurait, dans ce singulier, remplacé le redoublement du ر comme dans les mots *dibadj* (دیباج), *dinar* (دینار), *diwân*

sont généreusement dotés, mais administrés pour la plupart par des gens injustes et avides. Il faut citer aussi plusieurs tombeaux vénérés, tels que ceux d'Ahmed et de Mohammed, fils tous deux de l'imam Mouça el-Kazim; du scheikh Abou 'Abd Allah Khafif, bâti et doté par l'atabek Sa'd ben Zengui; du scheikh Behloul; de Baba Koummi; des scheikhs Rouz-Behân, Sa'di, Haçan Keya, Hadji Rokn ed-din Raz-Gouï, etc. En outre, presque tous les couvents, oratoires et chapelles de la ville possèdent des tombes de dévots morts en odeur de sainteté. Les droits du divan sur cette ville ont été fixés à un *tomgha,* c'est-à-dire, en monnaie courante, à 450,000 dinars. Schiraz est la capitale de tout le Fars; mais le territoire qui lui est particulièrement annexé se nomme *Houmeh;* il renferme dix-huit bourgades arrosées par des canaux, et produit du blé, du coton et diverses espèces de fruits, mais en petite quantité.» (Extrait du *Nouzhet,* du *Heft iqlim,* du *Zinet el-Medjalis,* etc.) Hommes célèbres originaires de Schiraz : Mohammed ben Abou Nasr el-Baqli, connu sous le nom de *Rouz-Behân;* il passa cinquante ans dans l'oratoire de la vieille mosquée; il composa un commentaire sur le *Kitab el-'Araïs,* et un livre soufite intitulé *La lumière pour la découverte des secrets;* — Ibn Moqlah, ministre des khalifes Qaher Billah et Radhi Billah, mis à mort par ce dernier en 327; — Abou'l-Fath Mansour ben Darasp; après avoir vécu à la cour et dans l'intimité d'Abou Kalendjar le Deïlemien, il devint ministre de Qaïm Billah; son mérite inspira de la jalousie à Amid ed-Dôoleh, vézir de Thogrul-Bek, qui le fit exiler; — Ahmed ben 'Abd es-Samed, d'abord trésorier d'Altoun Tasch, *le chambellan;* il devint ministre de Sulthân Maç'oud le Ghaznévide après la mort du célèbre Mimendi; il occupa ce poste pendant vingt ans et périt empoisonné, la troisième année du règne de Sulthân Mevdoud; son fils 'Abd el-Hamid fut pendant vingt-deux ans vézir de Sulthân Ibrahim, et de Sulthân Maç'oud pendant onze ans; — son fils Nasr Allah fut un des principaux agents du roi Khosrou, fils de Behram Schah; on lui doit une traduction de *Kalileh et Dimneh,* très-estimée; — Abou'l-Qayam Moslem ben Mahmoud, qui vécut à la cour du Soudan d'Égypte Naçir, et composa pour ce prince le livre des Merveilles des voyages, et les Merveilles des chroniques; — Khadjeh Qawam ed-din, ministre qui jouit d'un pouvoir absolu sous Sulthân Schah Schudja'; — Khadjeh Ghiyas ed-din Seïdi, ministre de Schah-Rokh et gouverneur de Schiraz; — Zya ed-din Farsi, poëte célèbre qui vécut à la cour des Seldjouqides; — Refi' Merzubân, poëte contemporain du précédent; — Scheikh Sa'di, le plus grand poëte de la Perse, né vers 580, mort en 691; — Khadjeh Medj ed-din Hemguer, poëte estimé de la même époque; — Qothb ed-din 'Allameh, qui vécut sous Houlagou Khân et Sulthân Oldjaïtou (Khodabendeh); il est auteur du Cadeau royal, d'un commentaire sur *la clef des sciences,* etc. — Mohammed Schems ed-din Hafez, l'immortel auteur des Ghazels, né vers 740, mort en 791 (ou 794 d'après Dôolet-Schah); — Fadhl Allah Vassaf, historiographe de Sulthân Khodabendeh, auteur du *Tarikhè mo'djem;* — Abou Ishaq Schirazi, contemporain de Sulthân Iskender Scheikh Behadour, et auteur d'un poëme gastronomique qui eut un grand succès; — l'émir Sadr ed-din Mohammed, auteur d'un commentaire du *Kitab Schemsyeh,* et d'autres écrits, mort peu après Sulthân Ya'qoub; — Schems ed-din 'Ali Farsi, historiographe de Sulthân

(ديوان), *qirath* (قيراط), etc. qui sont pour *debbadj* (دبّاج), *dennar* (دنّار), etc. Quant à la forme plurielle *schewariz* (شواريز), ils lui donnent pour singulier *schourez* (شورز). Cette ville a été fondée et s'est développée depuis la naissance de l'islamisme. On dit que son fondateur fut Mohammed ben Qaçem ben Abou 'Oqaïl; quelques auteurs veulent que ce nom de *Schiraz* signifie *ventre de lion* (جوف الاسد), parce qu'elle absorbe les produits des autres pays et qu'on ne retire rien d'elle. Plusieurs *tabi's* y sont enterrés. Elle est située au centre du Fars, et 210 farsakhs la séparent de Niçabour. El-Beschari en fait une description peu flatteuse : Ses rues, dit-il, sont étroites et ses fenêtres trop rapprochées du sol; elle est aussi sale qu'elle est étroite et resserrée. La licence et le désordre y règnent sans cesse; les docteurs et les gens de lettres n'y jouissent d'aucune considération. On dit même que les souvenirs de l'ancien magisme y sont encore vivants. La violence et l'injustice pèsent sur le peuple; le sang y coule sans cesse; la concussion et la corruption la plus effrénée existent dans toutes les classes. Les immondices qui couvrent ses rues ne laissent pas les hommes les plus purs et les plus pieux exempts de souillure, et on est suffoqué par les miasmes pestilentiels qui se répandent partout. Les habitants sont inexcusables de ne pas creuser des fosses et des égouts, de ne pas nettoyer leurs rues et les toits de leurs maisons, car l'air de la contrée est pur, l'eau est douce et le sol très-fertile. Les canaux s'y croisent en tous sens; mais la négligence du peuple les laisse se remplir d'ordures. La meilleure eau de la ville provient des canaux de Hawim (حويم); les puits ont peu de profondeur, et les montagnes sont très-rapprochées. Une de ses productions les plus singulières est la pomme dite de Schiraz, dont une moitié est très-savoureuse et l'autre moitié d'une extrême acidité. Ses murailles et ses travaux de

Huçeïn Abou'l-Ghazi; — Scheref ed-dîn 'Ali, auteur de divers ouvrages ascétiques; — Açil ed-dîn 'Abd Allah, prédicateur de Sulthân Abou Sa'id à Herat; on lui doit un Livre de l'exposition (*Kitab Ifadet*), et une description des tombeaux célèbres d'Herat, — Mevla Lisâni, bon poëte, mort à Tebriz en 941; — Baba Fighâni, connu par la verve et le sel de ses poésies, mort en 925; — Mevla Ehli, poëte mort sous Sulthân Isma'il Sefevi, etc. Parmi les nombreuses relations modernes concernant Schiraz, nous devons citer, en première ligne, celle de Chardin, tom. VIII, p. 414, etc. avec les annotations de Langlès; — Franklin, t. II, p. 56 de la Collection des voyages, trad. — Scott Waring, *A Tour to Sheeraz*, p. 39 et suiv. — Morier, *Second voyage en Perse*, chap. IV; — Buckingham, *Travels*, chap. XIX. On trouve aussi dans les Voyages d'Ibn Batoutah, traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti (tom. II, p. 52 et suiv.), une curieuse description de cette ville et de ses mausolées.

défense sont dus au roi Abou Kalendjar Sulthân ed-Dôoleh, le Boueïhide, qui les commença en 436 et les termina l'an 440. L'étendue de ce rempart était autrefois de 12,000 coudées, et le mur avait 8 coudées d'épaisseur et onze portes. Toutes les sciences y ont été cultivées avec succès. On cite, parmi ses savants, Abou Ishaq Ibrahim ben 'Ali ben Youçef el-Firouzâbâdi esch-Schirazi, la gloire de son siècle par sa piété et son savoir. Il étudia le droit avec le qadhi Abou Thayeb ben Thaher et-Thabari, avec Abou 'Abd Allah el-Beïdhawi, Abou Hatem el-Qazwini, etc. il consacra trente ans de sa vie à l'enseignement et rédigea des *fetvas* pendant cinquante ans. Un de ses maîtres en tradition fut Abou Bekr el-Borqâni. Il mourut à Baghdad au mois de djemadi oul-akher 476, et le khalife Moqtader Billah pria sur sa tombe. Parmi les traditionnistes, on nomme Haçan ben 'Othman Abou Haçan ez-Ziadi, le qadhi; il fut juge du quartier oriental de Baghdad sous le règne de Moutewekkil, et composa une chronique; ses maîtres furent Mohammed ben Edris esch-Schafey, Weki' ben Djerrah, etc. il mourut en 272. (Extrait de Thabari.) Parmi les dévots, on cite Abou 'Abd Allah Mohammed ben Khafif esch-Schirazi; il fut le chef des soufis du Fars et le guide le plus sûr de son siècle dans la voie spirituelle; il n'en possédait pas moins à fond toutes les sciences humaines; mort en 371 à l'âge de cent quatre ans. Les juifs et les chrétiens suivirent son convoi, aussi bien que les musulmans. Parmi les récitateurs du Qoran : el-Hafez Abou Bekr esch-Schirazi, célèbre par la richesse de sa mémoire et la véracité de ses traditions. Après un long séjour à Hamadân, il vint à Schiraz en 404, et l'habita jusqu'à sa mort, arrivée en 411. On lui doit un livre sur les *sobriquets* (كتاب القاب النّاس); — Ahmed ben Mansour el-Hafez esch-Schirazi, que l'on compte au nombre des *ridjals* et des soufis célèbres; il s'occupa longtemps de tradition. Il se rendit à Niçabour en 338, y demeura plusieurs années, et composa différents ouvrages, tels que le Livre des scheikhs, le Livre des chapitres, etc. Après avoir parcouru l'Iraq et la Syrie, il retourna à Schiraz, sa patrie; sa réputation lui valut la faveur publique, et son nom est encore cité avec éloge. Il est mort au mois de scha'ban 382. — 2° Bourgade [1] située à 4 farsakhs de Samarcande, vers le nord.

[1] Cf. sur cette localité une note d'Ét. Quatremère, *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XIV, p. 490; Al. Burnes, *Voyages à Boukhara*, t. III, p. 207, et *Journal asiatique*, janvier 1852, p. 83, *Hist. des khans mongols du Turkestan*, etc. par C. Defrémery.

شيرجان *Schirdjân.*

Je crois que c'est la capitale du Kermân, plus connue sous le nom de *Serdjân* (voyez سيرجان). S'il s'agit d'une autre localité, je ne puis en parler faute de renseignements. El-'Amrani se contente de citer *Schirdjân* comme un nom de lieu, et n'entre dans aucun détail. Quant au mot *schir*, il signifie, en persan, *lait* et *lion*.

شيرز *Schirez.*

L'orthographe véritable de ce nom est *Schir* (شير), et la lettre ز n'a été ajoutée que pour former le nom d'origine. On trouve des exemples analogues dans le nom de رازى *Razi*, donné aux habitants de Rey, de مروزى *Merwezi*, à ceux de Merw, etc. C'est une grosse bourgade située à deux jours de marche de Serakhs pour les caravanes; elle est sur la route qui mène à Herat. Elle a toute l'importance d'une ville; son marché est fréquenté et sa population est nombreuse; mais l'eau ne lui est fournie que par quelques citernes qui sont dans le voisinage. Je l'ai visitée. On cite, parmi ses personnages célèbres, Abou Dja'far 'Omar ben Mohammed es-Serakhsi esch-Schirezi, imam instruit, lecteur du Qoran, poëte, grammairien et littérateur; sa mémoire était très-ornée, et sa conversation attrayante. Passionné pour l'étude, à laquelle il consacrait une partie de ses nuits, il employa toute son existence à acquérir de nouvelles connaissances et à les propager. Il écrivit plusieurs livres de controverse, tels que le كتاب الاعتصام والاعتصار *Livre complémentaire et abrégé*, et le كتاب السؤلة *Livre des questions*. Il fit ses études de droit d'abord à Serakhs, chez l'imam Abou Hamid esch-Schedja'yi, et auprès d'Abou'l-Modhaffer es-Sem'ani à Merw. Il habita cette ville jusqu'à sa mort. Son habileté dans la controverse est devenue proverbiale. Esch-Schehab disait de lui : « Si on saignait 'Omar de Serakhs, la science du droit coulerait de ses veines au lieu de sang. » C'est principalement dans l'Iraq qu'il se signala dans des discussions contre les docteurs des sectes dissidentes, et il les réduisit au silence. Il est né dans le bourg de Schirez au mois de redjeb 449, et mort à Merw le 5 de ramadhân, l'an 529. Abou Sa'd fut un de ses élèves. — Son fils, Abou'l-Fath Mohammed es-Serakhsi, le docteur, se fit connaître également par son talent dans la controverse et surtout par ses connaissances en linguistique; il naquit au mois de dhou'l-qa'deh 489 à Merw, et périt dans cette même ville lors de l'invasion des Ghozz, le jeudi 10 de redjeb 548.

شير نخْجِير *Schir-Nakhdjir.*

Bourgade près de Merw; patrie de quelques personnages connus. Ce nom s'écrit aussi *Schir-Nakhschir* (شير نخشير).

شيرين *Schirin.*

1° Château de ce nom, dans le voisinage de Qirmiçin, entre Houlwân et Hamadân. On en trouvera la description au mot قصر. (Voyez aussi l'article *Schebdiz.*) — 2° Le fleuve *Schirin,* dans le Fars; il sort de la montagne de Dinar dans le canton de *Descht-Barin* (ou *Bariq*), arrose le territoire de *Gouherkân* (گهركان), et se partage en plusieurs branches; puis il se jette dans la mer du côté de Djennabeh. Il est assez large, et les bêtes de somme ont de la peine à le traverser. (Cf. *Lib. clim.* p. 61, *Nouzhet,* ms. 139, fol. 757.)

شِيز *Schiz.*

District de l'Azerbaïdjân, dont Moghaïrah ben Scha'bah s'empara par capitulation. Son vrai nom, en persan, est *Djezu* جَزن ou *Guezu,* dont les Arabes ont fait *Schiz.* On croit que c'est la patrie de Zeraduscht (Zoroastre), le prophète des adorateurs du feu. Le chef-lieu de ce district est Ourmiah (voyez ارمِيّه). Le khalife Moutewekkil en avait donné le gouvernement à l'un de ses familiers, Hamdoun ben Ism'aïl, *le Courtisan.* Celui-ci, peu satisfait de son nouveau poste, demanda au prince son rappel dans une pièce de vers où il disait (mètre *modjtas*) :

ولاية الشّيز عزلٌ والعزل منها ولايَه
فولِّنى ٱلعزلَ عنها إن كنتَ بى ذا عنايَه

Le gouvernement de Schiz, c'est l'exil; l'exil loin d'elle vaut un gouvernement. || Accorde-moi donc cet exil, si tu as pour moi quelque bienveillance.

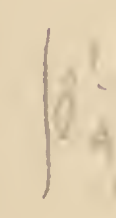
Voici ce que raconte Mo'çer, fils de Mochlehl : « Lorsque d'honorables fonctions et les exigences d'un commerce avantageux me firent entreprendre de longs voyages et des pérégrinations lointaines, mon esprit conçut des doutes relativement aux trésors renfermés dans le sein de la terre, et je résolus de faire l'acquisition des pierres et des métaux précieux; je me rendis dans ce but à Schiz, muni de tous les renseignements nécessaires. Cette ville est située entre Meraghah et Zendjân, voisine de Schehrzour et de Dinewer, au milieu

de montagnes qui renferment des mines d'or, de vif-argent, de plomb, d'argent, d'orpiment, ainsi que des améthystes (جمست). L'or de cette contrée est de trois espèces : l'une est appelée *Qoumeçi* (قومسى) ; elle est mélangée de terre, que l'on dégage par le lavage, et renferme des parcelles d'or semblables à des perles et mêlées de vif-argent. Cet or est rouge et pur, lisse, flexible et malléable ; il résiste à l'action du feu. La seconde espèce, nommée *sohraqi* (سهرقى), se trouve à l'état de petits lingots, qui pèsent jusqu'à dix *misqals* ; elle est moins pure et plus dure que la première, mais beaucoup plus sèche. La troisième est l'or nommé *schandi* (شاندى) ; il est blanchâtre, et le contact le rend rouge ; il est très-malléable et mélangé de sulfate de fer (زاج). L'orpiment de ces mines est de belle qualité et à peu près dégagé de matières terreuses ; on l'emploie pour la dorure des maisons ; les orfèvres d'Ispahân en font aussi des chatons de bague. L'arsenic rouge ne s'y trouve pas. Le mercure de ce pays est préférable à celui du Khoraçân, plus léger et plus pur, ne contenant qu'une partie d'éléments hétérogènes sur trente, qualité que n'a pas celui de l'Orient. Quant à l'argent, il n'a pas pour eux plus de prix que le charbon. Les murs de cette ville entourent un lac situé au centre et dont on ne connaît pas la profondeur ; j'ai voulu m'en assurer par moi-même ; je l'ai sondé à une profondeur de plus de quatorze mille brasses [1], sans que le plomb s'arrêtât. Le contour de ce lac est d'environ un arpent *haschemi*. La terre trempée dans ses eaux se pétrifie à l'instant. De ce lac sortent sept cours d'eau qui, après avoir fait tourner chacun un moulin, s'éloignent de l'enceinte des murs. On remarque aussi à Schiz un temple du feu, qui est pour les habitants l'objet d'une grande vénération [2]. Il alimente tous les foyers sacrés des Guèbres de l'orient à l'occident. Le dôme est surmonté d'un croissant d'argent, considéré comme un talisman et que plusieurs princes ont essayé vainement d'arracher de sa base. Ce qu'il y a de remarquable en cet endroit, c'est que ce feu, allumé

[1] Telle est la leçon donnée par tous les manuscrits et adoptée par Zakarya Kazvini dans son *Athar el-Bilad*, mais l'auteur de la petite géographie persane *Seïr el-Bilad* traduit quatre mille brasses. (Voyez l'extrait donné par Deguignes, *Notices et Extraits*, t. II, p. 386.)

[2] On sait que le pyrée de Schiz a été identifié par le colonel Rawlinson avec les ruines connues sous le nom de *Takhti Suleïmân*, près de Sehreverd, et par conséquent avec l'ancienne Ecbatane de l'Azerbaïdjân. Il est regrettable que le savant archéologue n'ait pas recouru au texte même du *Mo'djem*, qui eût jeté plus de clarté sur la thèse développée par lui avec tant de talent. (Cf. *Journ. of the geographical Society of London*, t. X, p. 71.)

depuis sept cents ans, ne laisse pas de cendres et qu'il ne s'éteint jamais. Cette ville fut, dit-on, bâtie en pierres et en briques par le roi Hormuz, qui éleva ce temple du feu, ainsi que les hauts et imposants édifices qui l'environnent. On prétend que, si un ennemi attaque cette ville, les pierres lancées par les balistes tombent dans le lac, ou bien en dehors du mur, s'il recule ses machines d'une seule coudée. Voici comment on raconte les circonstances qui ont amené la fondation de Schiz : «Le roi Hormuz fut averti qu'un enfant, béni de Dieu, allait naître auprès de Jérusalem dans un village nommé Betlehem, et qu'il fallait lui offrir des parfums, de l'huile et du lait. Il remit ces présents avec une grosse somme à un homme de confiance, et lui ordonna de se rendre à Jérusalem pour s'informer de cet enfant; il le chargea, quand il l'aurait trouvé, d'offrir ces cadeaux à sa mère en la félicitant d'avoir donné la vie à un homme dont la gloire et les vertus devaient se répandre dans le monde, et en la priant de faire des vœux pour Hormuz et pour son royaume. Cet homme alla en effet trouver Marie; il lui présenta les offrandes qu'on lui avait confiées, et l'informa des bénédictions répandues sur son enfant. Lorsqu'il fut sur le point de se retirer, Marie lui donna un sac rempli de terre, et lui dit : «Recommande à ton maître d'élever un édifice avec cette terre.» L'envoyé retourna dans son pays; arrivé à l'endroit où est Schiz, et qui n'était alors qu'une plaine déserte, il tomba malade; sentant sa fin approcher, il fit enterrer le sac dans cet endroit, et mourut. Les Persans prétendent que le roi Hormuz, en ayant été informé, chargea un de ses officiers d'aller dans le lieu où ce messager était mort, et d'y construire un temple du feu. L'officier demanda au roi comment il découvrirait cet endroit : celui-ci lui répondit : «Pars et sois sans crainte, tu ne pourras manquer de le reconnaître.» Arrivé sur l'emplacement de Schiz, le messager tomba dans un grand embarras et ne sut comment il s'acquitterait de sa mission; mais à peine la nuit fut-elle venue, qu'il vit une grande lumière sortir de terre auprès de lui. Il traça autour de cette flamme une ligne de démarcation, et le lendemain, il fit commencer, sur ce terrain, la construction d'un temple du feu, qui est le célèbre Pyrée de Schiz.» 'Obeïd Allah (Yaqout), l'humble auteur de ce livre, ajoute : «Tout ce qu'on vient de lire est extrait d'Abou Dolef Moç'er, fils de Mochlchl, le poëte, et je ne me rends nullement responsable de l'authenticité de ce récit, car ses relations ne sont exemptes ni d'exagération, ni de mensonge. Je me suis borné à le transcrire tel que je l'ai trouvé. Dieu connaît la vérité!» Un autre auteur prétend que c'est à Schiz que



se trouve le *Nar-derakhch*[1] (نار درخش), temple du feu, très-célèbre chez les Mages, et que les rois de la Perse, en montant sur le trône, venaient visiter à pied. Les habitants de Meraghah appellent ce district *Guezn* (كزن).

شَيّلمان *Scheileman.*

District du Guilân, derrière le Thabarestân; quelques savants et littérateurs y sont nés.

شِي *Schy.*

Bourg près de Merw; le nom d'origine est *Schdji*. On trouve dans el-'Amrân le nom de *Schey*; mais l'auteur le rapporte à une autre localité.

ص

صابر *Saber.*

Rue connue dans le quartier de Selmah (سلمة), situé dans le haut de la ville de Merw. Abou'l-Me'ali Youçef ben Mohammed, littérateur distingué qui a laissé de belles poésies arabes, en est originaire. Abou Sa'd dit avoir reçu de lui des leçons de belles-lettres.

صاغان *Saghân.*

Bourg près de Merw. On nomme aussi *Djaghân* (جاغان) un district du même pays; le nom d'origine est *Saghâni* comme pour la ville de Saghaniân dans la Transoxiane.

صالحان *Salehân.*

Nom d'un vaste quartier d'Ispahân où sont nés quelques personnages connus: le vézir Abou Nasr es-Salehâni, ministre des Boueihides; — Huçein ben Thalhah es-Salehâni, cité dans le *Takhbir* d'Abou Sa'd; — son frère Abou Sa'id, qui enseigna la tradition à Ispahân et y mourut en 532.

[1] Dans le *Athâr el-Bilâd*, où le même passage est reproduit, on lit *Azerdakch*, mais je crois la leçon du *Mo'djem* préférable parce qu'elle se retrouve dans le *Borhâni-Qâti'* (au mot *Derakhch*), qui fait sans nul doute allusion au même édifice. (Voyez aussi Hyde, *Relig. vet. Pers.* p. 104, et *Journ. of the geogr. Soc.* p. 106, t. X.)

صالَقان *Salaqân.*

1° Bourg près de Balkh; patrie d'Ahmed ben Khalil es-Salaqâni, surnommé *Ibn Khalouïeh,* docteur, qui voyagea dans l'Iraq et la Syrie, et recueillit les traditions de Qotaïbah, d'Ibn Sa'ïd, etc. — 2° Selon el-Isthakhri [1], *Salaqân* est une petite ville à une journée de Bost, dans un pays arrosé par une rivière, et riche en blé, en fruits et en palmiers. La plupart de ses habitants sont tisserands.

صامَغان *Sameghân.*

District du Djebal sur les frontières du Thabarestân; son nom, en persan, est *Bemiân* (بَميان).

صانِقان *Saneqân.*

Bourg aux environs de Merw; patrie d'Abou Hamzah es-Saneqâni, littérateur et homme d'un mérite distingué.

صاهَك *Sahek.*

Ville du Fars [2]; elle forme, dit-on, un district particulier dans l'intérieur de la province d'Isthakhr.

صخر آباذ *Sakhr-Âbâd.*

Bourg près de Merw.

[1] Cf. *Lib. clim.* p. 103. M. Madini, qui a extrait de ce livre le chapitre relatif au Sedjestân, a traduit ce passage de la manière la plus fautive. Je ne relèverai pas la leçon *Malaqân,* au lieu de *Salaqân,* parce que la confusion des lettres *sad* et *mim,* dans l'édition de M. Moeller, n'est que trop fréquente; mais une ligne plus loin, le traducteur italien ajoute : «La plupart de ses habitants sont *Fakih,* c'est-à-dire possesseurs de terrains.» Bien que le texte soit très-lisible en cet endroit, on comprend jusqu'à un certain point la confusion entre les mots حائك et فاكه; mais ce qui est sans exemple, c'est de donner à ce dernier mot, qui ne peut s'appliquer qu'à un arbre, la signification que lui prête cet orientaliste. Cette erreur, et la version italienne en est pleine, prouve l'impossibilité de comprendre un livre tel que celui d'Isthakhri quand on n'a pour auxiliaire que le dictionnaire de Freytag. (Cf. *Il Segistano,* Milan, p. 16.)

[2] Isthakhri distingue deux villes de ce nom, la grande et la petite Sahek (*Lib. clim.* p. 58). Mustôfi dit que Sahek est une petite ville dont le climat est tempéré, et qui produit du blé et des fruits; elle possède aussi une mine d'acier. Dans son voisinage est le bourg de Herah (هراء). Le *puits de Sahek* est cité dans Qazwini, I, p. ٢٠.

صخرة موسى *Sakhrah-Mouça*, le rocher de Moïse.

Dans le voisinage de Schirwân, près de Derbend; il est fait mention de ce rocher dans le Qoran[1].

صدَقة Le faubourg de *Sadaqah* ben Fadhl.

Près de Merw. C'est le nom d'une montagne et d'un faubourg de cette ville; plusieurs savants l'ont habité. On cite : le qadhi Abou Bekr Ahmed ben Mohammed, le jurisconsulte, qui dicta la tradition à Ibn Doudân en 398; — Mohammed ben Isma'il Abou'l-Fath, le littérateur, né à Merw, et surnommé *Sadaqi*, parce qu'il habitait ce faubourg; mort au mois de safer 517; — 'Omar ben Mohammed Abou Hafs en-Nathiqi es-Sadaqi, scheikh pieux et instruit, fut un des maîtres d'Abou Sa'd; il mourut au mois de moharrem, l'an 536.

صِرام *Siram*.

Nom donné par les Arabes au canton de Djiram dans le Fars. (Voyez حرام.)

صُرخيان *Sorkhiân*.

Bourgade du pays de Balkh; le personnage connu sous le nom de *Sorkhineka* est souvent considéré comme en étant originaire.

صَرمِنجان *Sarmendjân* (pour *Sarmengân*).

Bourgade près de Termed, et qui dépend de Balkh.

صُغدبيل *Soghdebil*.

Ville de l'Arménie sur le bord du fleuve Kourr, à l'orient de la ville de Tiflis. Elle fut bâtie par Enouschirwân, *le Juste*, en même temps que Derbend, et il y plaça une garnison de Persans venus du Soghd. Plus tard, Ishaq ben Isma'il, sous le règne de Montewekkil, la fortifia et y renferma ses richesses, ainsi que la femme de son fils, surnommé *le chef de Serir* (صاحب السّرير).

صُول *Soul*.

Ville dans les environs de Derbend; ce n'est pas de là que le célèbre es-

[1] Sur. XVIII, verset 60 éd. Fluegel. Le *Merâcid* ajoute ces mots : « Ce renseignement est inexact; il est plus probable qu'il s'agit du *rocher de Moïse*, situé sur le bord de la mer de Syrie. » La même légende a été déjà citée au mot *Schirwân*. (V. p. 350 en note.)

Souli et son neveu Ibrahim ben el-'Abbas es-Souli tirent leur surnom. Ils le doivent à un homme de la race royale du Thabarestân, qui fut converti à l'islamisme par Yezid ben Mohalleb.

صُهاب *Sohab.*

Selon quelques auteurs, c'est un bourg du Fars.

صَهرتاج *Sahrtadj.*

Nom d'une localité de l'Ahwaz.

صيغ *Sigh.*

District ou canton du Khoraçân; c'est là que demeurait le scheikh Ibn 'Abd Allah el-Qoschaïri.

صَيْمَرة *Saïmarah.*

Canton entre le Djebal et le Khouzistân, et ville près de *Mehrdjân-Qadeq.* Elle est à la gauche de celui qui va d'Hamadân à Baghdad. Le palmier[1], l'olivier et le noyer y poussent bien, ainsi que tous les fruits des montagnes et de la plaine. La neige y est abondante pendant l'hiver. Entre cette ville et *Tharkhân* (طَرخان) est un pont d'un travail très-remarquable et deux fois grand comme celui de Khaneqin. Cette ville a vu naître autrefois quelques savants; mais, lorsque Abou'l-Fadhl la visita, la science y était tout à fait délaissée. On lit dans le traité d'Isthakhri : «Saïmarah et Sirawân (سيروان) sont deux petites villes bien bâties et d'un aspect agréable; la noix, le citron, toutes les productions des pays chauds et froids y viennent également bien. Les nombreux cours d'eau qui l'arrosent, sa riche végétation, rendent ce petit pays très-pittoresque[2].» On cite parmi ceux qui portent le surnom de *Saïmari* : Abou Temam Ibrahim ben Ahmed el-Hamadâni, originaire de Saïmarah, mais né à Beroudjird, dont il fut le gouverneur; — Abou Ya'qoub Youçef es-Saïmari, docteur d'Hamadân, etc.

صيمكان *Simkân* (*Simgân*).

Ville du Fars, canton d'Ardeschir-Khourreh[3].

[1] Mustôfi assure que c'est la seule localité du Djebal qui produise des dattes. Ibn Haukal donne du même pays une description assez étendue. (Cf. Uylenbroëk, *Irac. pers. descript.* p. 65; voyez aussi *the Journ. of the geogr. Soc.* t. IX, p. 58.)

[2] *Lib. clim.* p. 86.

[3] «Simgân, dit Hamd Allah Mustôfi, est

ط

طاب Thab.

1° Une des principales rivières du Fars; elle sort des montagnes d'Ispahân près de Bordj, et se jette dans le fleuve *Meçen*. Ce dernier a sa source dans le pays d'Ispahân, auprès d'un bourg nommé aussi *Meçen*, dans le canton de Serden; il se dirige ensuite vers Bab-Erradjân, passe sous le pont de Kettân, qui sépare le Fars du Khouzistân, arrose le district de Rischihr, et va se jeter dans la mer (le golfe), non loin du fleuve de Touster[1]. — 2° Bourgade du Bahreïn, ainsi nommée sans doute à cause de la douceur de ses dattes, car *thab* a le même sens que *thayb*.

طابَران Thaberân.

Nom d'une moitié de la ville de Thous; car on sait qu'elle se compose de deux villes : Thaberân, qui est la plus grande, et Nouqân (voyez نوقان); celle dont il est question ici a produit quelques savants dont le surnom est ordinairement *Thouçi*; un petit nombre seulement portent celui de *Thaberâni*, et les traditionnistes rapportent ce dernier nom à la ville de Thiberiade en Syrie. Nous citerons Abou Sa'd ben Ferroukh-Zad et-Thouçi; — Abou Ishaq Ahmed

une jolie ville où l'on observe un fait digne d'intérêt. Près de cette ville est un pont; le territoire qui le domine est soumis à la température des pays froids, c'est-à-dire qu'on y recueille des noix et des poires; la partie inférieure, au contraire, jouit des productions des pays chauds, telles que l'orange, le limon, etc. Le vin de Singân est si capiteux, qu'on ne peut le boire sans eau. Les habitants sont pauvres et s'occupent de la culture des terres. *Hereh* est le principal bourg qui en dépend.»

[1] Ce passage est encore un des emprunts non avoués par Yaqout du Livre des climats, mais plus correct ici que le manuscrit publié par M. Moeller. Dans ce dernier, le fleuve Meçen est confondu avec le Mesroukân, fleuve du Khouzistân; au lieu de *Rischehr*, on lit *Reud-Schehr*, etc. (Cf. *Lib. clim.* p. 61.) Voici enfin les renseignements fournis par Qazwini et qui confirment, en partie, ceux du *Mo'djem* : Le Thab sort des montagnes de Semairem dans le Louristân, et il n'est guéable sur aucun point; réuni au fleuve Meçen, il passe sous le pont de Rekân (*sic*), arrose ce pays, alimente les canaux, et se jette dans la mer du côté de Doustér (Touster). Ce fleuve forme la limite entre le Fars et le Khouzistân; son parcours est de 16 farsakhs. J'ai corrigé ce passage très-défectueux du manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 139, à l'aide de la copie que j'ai acquise à Téhérân. (Voyez aussi *Géographie d'Aboul-Féda*, II, p. 74, et *Das Buch der Länder*, p. 63.)

et-Tha'lebi; — Abou'l-Haçan 'Abd er-Rahim et-Thaberâni; — el-'Abbas ben Mohammed et-Thouçi, connu sous le sobriquet de *'Enaïch* (عناية). Ce vertueux scheikh, né à Thaberân, vécut à Niçabour, où il prêchait souvent dans la mosquée d''Oqaïl. Son enseignement, au dire d'Abou Sa'd, qui fut un de ses élèves, est contenu dans le livre de l'Exposition et de la démonstration par Abou Ishaq et-Tha'lebi. Il était né en 549 et mourut à un âge très-avancé.

طاذ *Thad.*

Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou Bekr 'Omar ben Abou Bekr surnommé *Réza* (رزا), qui suivit les leçons d'Isma'ïl el-Hafez, l'an 528.

طارمين *Tharemeïn.* (Voyez طرم.)

طاسى *Thaça.*

Localité du Khoraçân où passa Malek ben Reyb el-Mazeni lors de la célèbre *bataille du fleuve.*

طاسبندا *Thasbenda.*

Bourgade du pays d'Hamadân; patrie d'un traditionniste dont Abou Sa'd ne mentionne pas le nom et qu'il dit être mort le 7 de redjeb 556.

طاق *Thaq.*

1° Forteresse dans le Thabarestân. On lit dans les chroniques : «Mansour, en donnant à Abou'l-Khaçib le gouvernement du Qoumès, de Djordjân, et du Thabarestân, lui enjoignit de prendre la route de Djordjân; il écrivit aussi à Ibn 'Awf de se rendre dans le Thabarestân par la route du Qoumès. L'*Espehboud,* qui était alors dans une ville nommée *Espehboudân* et située à environ deux milles de la mer (voyez اصبهبذان), apprenant qu'il était menacé d'une redoutable invasion, se réfugia au milieu des montagnes dans un endroit nommé *Thaq.* C'était dans les temps anciens le trésor des rois de Perse [1]. Dans les replis d'une montagne escarpée, et dont l'accès est presque impossible, est un trou pratiqué dans le roc en forme de porte étroite; quand on y a pénétré, on marche pendant près d'un mille au milieu d'épaisses ténèbres. Ce souterrain aboutit à un emplacement vaste comme celui d'une ville et entouré de montagnes si

[1] Le manuscrit de Saint-Pétersbourg ajoute : «Le premier roi qui le destina à cet usage fut Menoutchehr.» (Cf. Dorn, *Auszüge*, etc. p. ٢٩.)

élevées qu'un homme ne pourrait les gravir et à plus forte raison en descendre. Ce large entonnoir renferme une foule de cavernes et de grottes, qui n'ont pas de communication les unes avec les autres. Au milieu, une source abondante jaillit d'un rocher et se perd sous un autre rocher situé à dix coudées du premier, sans qu'on retrouve d'autres traces de son passage. Sous les anciens rois de Perse, l'entrée de cette caverne était gardée par deux hommes munis d'échelles de corde pour faciliter la descente. Ils ne s'en éloignaient que rarement et avaient avec eux des provisions pour plusieurs années. Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée des Arabes; ceux-ci voulurent en tenter l'escalade; mais ils ne purent y parvenir jusqu'à l'époque où *Maziar* gouverna le Thabarestân. Ce chef se transporta en cet endroit, et il y demeura longtemps pour étudier les moyens d'y pénétrer. Un des siens exécuta enfin avec succès cette périlleuse ascension. Arrivé au faîte des rochers, il jeta des cordes à ses compagnons et les hissa l'un après l'autre; Maziar était du nombre, et il découvrit ainsi les richesses, les armes et les trésors de toute espèce que recélaient ces cavernes. Le prince, en se retirant, préposa quelques hommes de confiance à la garde du souterrain, qui resta en son pouvoir jusqu'au moment de sa captivité. A cette époque, les gardiens s'éloignèrent ou moururent, emportant avec eux le secret de ces passages, secret qui n'a pas été retrouvé depuis. Ibn el-Faqih rapporte que si l'on jette aux environs des ordures, ou quelque objet immonde, un gros nuage se forme aussitôt et répand une pluie abondante qui lave et purifie tout. Ce fait, ajoute cet auteur, est bien connu dans le pays, et il ne se trouverait pas deux personnes qui osassent le révoquer en doute.» Les chroniques nous apprennent que Abou'l-Khaçib, sachant que l'Espehboud s'était réfugié dans ces parages, envoya contre lui des troupes et plusieurs officiers. Le chef persan se cacha alors dans le Deïlem où il mourut un an après. Abou'l-Khaçib affermit ensuite son autorité dans le pays; il organisa les impôts et la capitation; il fit de *Sariah* sa résidence, et y éleva une mosquée principale avec une chaire. Il fit de même à Amol. La durée de son gouvernement fut de deux ans et six mois. — 9° *Thaq* est aussi une petite ville du Sedjestân, sur la route qui conduit de cette province dans le Khoraçân; elle est le chef-lieu d'un canton qui produit du raisin très-estimé dans le pays.

طالقان *Thaleqân.*

Deux villes portent ce nom. 1° L'une est dans le Khoraçân, entre Balkh et

Merw er-Roud, à trois jours de marche de cette dernière. Selon el-Isthakhri, Thaleqân est la plus grande ville du Thokharistân; elle est située dans une plaine, mais les montagnes ne sont qu'à une portée de flèche. Elle est arrosée par une grande rivière et entourée de jardins. Elle égale comme étendue le tiers de Balkh. La ville la plus importante après elle est *Weraliz*[1]. Parmi les savants originaires de Thaleqân, on cite : Abou Mohammed Mahmoud ben Khaddasch, mort en 205, à l'âge de quatre-vingt-dix ans; — Mohammed ben Mohammed, le soufi; il quitta de bonne heure sa patrie et vint en Syrie vers l'an 415. Il fit de longs voyages et se fixa à Sour (Tyr), où il mourut en 463 ou 466, âgé de plus de quatre-vingts ans. — 2° L'autre est une ville et un district entre Qazwin et Abhar; il renferme plusieurs bourgades qui portent aussi le nom de *Thaleqân*[2]. C'est la patrie du célèbre vézir Saheb ben 'Abbad: son père, Abou'l-Haçan ben el-'Abbas et-Thaleqâni, était un homme instruit. Abou'l-Fadhl dit avoir vu dans la bibliothèque de Saheb, à Rey, un ouvrage de son père sur les principes du Qoran, ouvrage dans lequel il prenait la défense des Mo'tazélites. « Ce livre, dit-il, mérite les éloges de tous ceux qui le lisent. » Quant au vézir, son fils, son histoire est trop connue pour être rapportée ici. Il étudia la tradition auprès des docteurs de Rey et de Baghdad; il est né en 326 et mort en 385. Ce pays a vu naître aussi Abou'l-Huçeïn Ahmed ben Isma'ïl el-Qazwini et-Thaleqâni. Il fit ses études à Niçabour, puis vint à Baghdad et occupa une chaire au collége de Nizamieh; il y prêcha aussi en quelques occasions. Envoyé par la cour à Moçoul, il revint encore à Baghdad, et après un long séjour dans cette ville, il retourna à Qazwin, où il mourut le 13 de moharrem, l'an 590. Le nom de Thaleqân se trouve lié à une anecdote assez

[1] Je lis ce nom par conjecture, car il paraît altéré dans tous les exemplaires du *Mo'djem*, et le texte d'Isthakhri ne donne aucune leçon satisfaisante. (Cf. *Lib. clim.* p. 109.) Le géographe persan n'en fait pas mention; il se borne à dire que Thaleqân est une petite ville dont la population se compose de tisserands; les fruits y sont abondants, et tout le pays environnant est bien cultivé. (Ms. persan 139, fol. 682.)

[2] Thaleqân, dans le Livre des Longitudes, cité par Abou'l-Féda (texte, p. 421), est considéré comme situé dans le Thabarestân, ce qui est inexact. D'après Mustôfi, c'est un district au milieu des montagnes, à l'est de Qazwin; le climat est froid; on y recueille du blé et des noix, mais peu de fruits. Les habitants se donnent pour sunnites, quoique en réalité ils soient de la secte bâténienne. (Ms. 139, fol. 590.) Cependant Nour Allah Schousteri les classe parmi les schiites les plus fervents, et cite deux ou trois traditions émanées d''Ali qui semblent prouver que cette croyance existait chez eux depuis l'origine même de l'islamisme. (*Medjalis*, 1re séance.)

touchante pour que le lecteur me pardonne de la citer ici. Elle est extraite d'Abou'l-Faradj 'Ali ben Huçeïn : « Le khalife Haroun er-Reschid fit un jour comparaître devant lui *Denanir*, cette belle esclave des Barmékides, que précédemment il avait voulu acheter et faire entrer dans son harem. Lorsqu'elle fut en sa présence, il l'accueillit avec considération, lui donna une place d'honneur et lui adressa des paroles flatteuses; il lui dit ensuite : « Denanir, ton maître et sa famille n'étaient que des esclaves soumis à mes volontés; ils ont trompé ma confiance, et j'ai été obligé de les renverser du rang où ma bienveillance les avait élevés; ils ont été coupables; oublie ceux qui ne sont plus et pense que d'autres seraient heureux de te prodiguer de plus grandes récompenses. » L'esclave répondit : « Prince des croyants, ce sont eux qui m'ont nourrie et élevée, je leur dois tout, jusqu'à la précieuse faveur de vous approcher et d'être accueillie par vous; mais ce que vous me demandez est impossible. Lorsque je veux chanter, les larmes étouffent ma voix et arrêtent mes chants; je ne puis vaincre mon émotion, ni dominer ces tristes impressions. Peut-être le temps apportera-t-il quelque remède à ma douleur en rendant mes regrets moins amers, et je pourrai alors vous obéir sans craindre de mêler des sanglots à mon chant. » Le khalife, irrité, fit appeler Mesrour et lui livra cette jeune fille avec ordre de lui infliger toutes sortes de tourments jusqu'à ce qu'elle consentît à chanter. Mesrour épuisa en vain tous les supplices, il informa son maître de son insuccès. Le khalife fit revenir Denanir auprès de lui et lui dit : « Tu sais que j'ai des droits sur toi, et tu n'as pas perdu le souvenir de mes bienfaits. Je t'en conjure par ma vie, par la reconnaissance que tu me dois, chante aujourd'hui seulement, et je te promets de ne plus t'adresser une pareille demande. » L'esclave prit son luth et chanta (mètre *kamil*) :

تبكى مغازى الناس الا غزوةً   بالطالقان جديدةُ الايّامِ
ولقد غزا الفضل بن يحيى غزوةً   تبقى بقاءَ الحِلّ والاحرامِ
ولقد حسمتَ الفاطمىّ على التى   كادت تُزيل رواسى الاسلامِ
وجعلت كبش الطالقان هديّةً   للهاشمىّ امام كلّ امامِ

Toutes les victoires coûtent bien des larmes; mais non pas la conquête récente de Thalekân. || Fadhl, fils de Yahia, a remporté là une victoire qui durera autant que le juste et l'injuste. || Tu as, ô Fadhl, délivré le Fathimite des dangers qui menaçaient l'Islam; || et tu as fait de l'imam Thalekân une offrande au fils de Haschem, le chef de la religion.

Elle ne put continuer, et, jetant son luth, elle se livra à un si affreux dé-

sespoir qu'elle perdit connaissance. Reschid ne put résister à l'émotion que lui inspirait une si vive douleur, il se leva et se retira pour verser d'abondantes larmes. Puis il se lava le visage[1], et revint dans la chambre du conseil : « Malheureuse, dit-il à Denanir, t'ai-je appelée pour m'attrister au lieu de me récréer par tes chants ? Chasse ce lugubre souvenir et choisis un autre sujet. » Elle reprit son luth et récita ces deux vers (mètre *thawil*) :

الم تَرَ انّ الجود من صُلب آدمَ   تحدّر حتّى صار فى راحة الفضلِ
اذا ما ابو العبّاسِ جادت سمآؤه   فيالك من جودٍ ويالك من فضلِ

Ignorez-vous que la générosité est sortie des flancs d'Adam pour se poser dans la main de Fadhl ? || Lorsque Abou'l-'Abbas répand la pluie de ses bienfaits, quels bienfaits ! quelle générosité (allusion au double sens de *Fadhl*) !

Haroun er-Reschid ne voulut pas en entendre davantage. « Que Dieu te maudisse ! » s'écria-t-il, et il la fit chasser de son palais ; depuis lors il ne prononça jamais son nom. Quant à Denanir, elle revêtit des vêtements de laine et se consacra tout entière à sa douleur. Elle mourut bientôt après, emportant seule, parmi toutes les esclaves du ministre disgracié, la gloire d'être restée fidèle à sa mémoire.

طامَحذه *Thamedeh.*

Bourg près d'Ispahân.

طاوُس *Thaous.*

Localité sur le littoral du golfe Persique, qui appartenait à Goulâb el-Hadhrami. Ce chef y avait envoyé par mer un corps d'expédition sans prendre les ordres d''Omar. Le khalife irrité le rappela à Koufah et le livra à Sa'd ben Abi Waqqas, qui le détestait. Goulâb mourut à la bataille de Dhou-Qar. Le poëte Khaled, fils de Moundher, a dit en parlant de l'expédition de Thaous (mètre *thawil*) :

بطاوُسَ ناهبنا الملوكَ وخيلنا   عشيّةَ شهراك علونَ الرواسيا
اطاحت جموعُ الفرس من رأس حالقٍ   تراه لمرار السّحاب مناغيا
فلا يبعدنّ الله قومًا تتابعوا   فقد خضبوا يومَ اللّقآء العواليا

[1] On retrouve la même scène et jusqu'aux mêmes expressions dans le sublime récit de l'entrevue de Joseph avec ses frères (*Genèse*, XLIII, 30, 31). Cette simplicité touchante, qui donne tant de charme au style narratif dans les langues sémitiques, est peut-être l'unique mérite des conteurs musulmans. (Cf. Herder, *Geist der hebr. Poes.* t. II.)

A Thaous nous avons combattu des rois, et notre cavalerie couronnait les hauteurs, le soir de Schehrak. || On voyait s'agiter les têtes sans crinière des chevaux, semblables à des nuages emportés dans leur course rapide. || Que Dieu n'éloigne pas de lui les braves qui ont poursuivi l'ennemi, et qui, le jour du combat, ont teint de sang leurs longues lances!

طايَقان *Thaieqân.*

Bourgade du pays de Balkh, dans le Khoraçân.

طَبَران *Theberân.*

Le mot *theber*, en persan, signifie une hache à fendre du bois, ou un outil analogue; la terminaison *ân* indique l'origine. En arabe, le verbe *theber* a le sens de poursuivre et de se cacher. *Theberân* est une ville du district de Qoumès, mais il ne faut pas en faire dériver le surnom d'el-Hafez Abou Suleïman Theberâni, car tous les traditionnistes s'accordent à dire qu'il est originaire de Thibériade, ville de Syrie.

طَبَرستان *Thabarestân.*

Nous avons expliqué (voyez le mot précédent) le sens de *theber*; quant à la terminaison *sitân* ou *asitân*, elle désigne un lieu, un pays. Ce mot composé signifie donc *le pays des haches*, et nous donnerons bientôt la raison de cette dénomination. Le nom ethnique est *Thabari* et *Thabarestâni*. C'est un vaste pays qui renferme différentes provinces réunies sous ce nom collectif; il est impossible de connaître le nombre des savants, des docteurs et des littérateurs qui en sont originaires. Les montagnes couvrent la plus grande partie de cette contrée. Ses principales villes sont : Dihistân, Djordjân, Asterâbâd, Amol, qui est la capitale, Sariah et Schalous, presque aussi importantes qu'Amol. Cependant quelques auteurs considèrent Djordjân comme faisant partie du Khoraçân. Le Thabarestân est aussi nommé *Mazenderân* (مازندران)[1]. J'ignore à quelle époque il a reçu ce nom, qu'on ne retrouve pas dans les livres anciens, mais

[1] Les Persans qui, en fait d'étymologie, se contentent de jeux de mots, disent que ce nom lui a été donné à cause des forêts de chênes (مازو) dont il est couvert. Depuis l'invasion des Mongols, il est resté le nom officiel de ce pays, qui a été divisé en sept districts ou *tomans*, savoir : Djordjân, qui en est devenue la capitale; Mourdestân; Asterâbâd, Amol et Roustemdar; Dihistân; Roughed et Saristân. (Cf. *Nouzhet*, fol. 685.) Voyez aussi les deux étymologies proposées par Zehir ed-din dans son Histoire du Thabarestân (1re partie, p. [illegible] du texte, Saint-Pétersbourg, 1850, et *Auszüge*, p. [illegible].)

il est usité dans le pays, et il n'y a pas de doute qu'il ne désigne la même contrée. Ce pays est voisin du Guilân et du Deïlem; il a pour limites Rey, Qoumès, la mer (Caspienne), le Deïlem, et le Guilân. J'ai voyagé sur ses frontières, et j'ai vu une partie de ses montagnes. Il est fertile, bien arrosé, et abonde en fruits; mais son climat est malsain, ce qui tient au peu d'élévation du sol. En outre, le désordre et la discorde y règnent continuellement. Tous les renseignements que je viens de donner sont le résultat de mes observations et des informations que j'ai prises; je vais rapporter maintenant ce que disent de savants auteurs sur ses origines, l'histoire de sa conquête, etc. sans savoir si le lecteur trouvera beaucoup d'utilité dans ces longs détails. Des écrivains bien renseignés disent que Thaïleçân, Thaïleqân et Khoraçân, étaient fils de Aschbaq (اشبق), fils d'Abraham, l'ami de Dieu. Ils pensent que les Deïlemiens sont issus de Kaçedj ou Kemaschedj, fils de Yafet, fils de Nouh (Noé), et que la plupart de ces montagnes ont reçu le nom de leurs premiers habitants, à l'exception de la tribu deïlemite d'Eïlam. Celle-ci serait issue de Baçel, fils de Dhabbah, fils de 'Add, fils de Thayah, fils d'Élias, fils de Modhar, et j'aurai occasion de revenir sur cette généalogie dans mon Livre des origines. Quant au Mouqân et à ses montagnes, leur population provient du Thabarestân, et elle est issue du même Kemaschedj, petit-fils de Noé. Voici ce que rapportent des historiens persans dignes de confiance : «Un des anciens rois de la Perse avait dans les rangs de son armée une foule d'hommes indisciplinés et féroces, dont les crimes méritaient la mort. Il interrogea ses ministres, et, voyant que le nombre de ces scélérats était considérable, il fit rechercher un pays où il pourrait les reléguer. Ses ministres parcoururent tous ses États, en cherchant un lieu inhabité, et lorsqu'ils arrivèrent dans les montagnes du Thabarestân, ils écrivirent au roi que ce pays leur semblait convenir au but qu'il se proposait. Le roi fit transporter les coupables dans une portion de ces montagnes qui aujourd'hui n'est plus habitée. Quelque temps après, il voulut avoir de leurs nouvelles, et il envoya des commissaires à cet effet; ceux-ci trouvèrent les déportés dans un dénûment absolu et leur demandèrent ce qui leur était le plus nécessaire. Comme ces montagnes étaient très-boisées, ils dirent : «Nous voulons des haches, *theber-ha* (طَبَرها) (on sait que la terminaison *ha* est employée pour le pluriel dans cette langue), afin d'abattre ces arbres et de nous construire des maisons.» Le Kosroës fit droit à leur demande. Plus tard, il envoya encore des députés qui les trouvèrent installés dans des habitations et les in-

terrogèrent sur leurs besoins. « Nous voulons des femmes (*zenân* زنان), » dirent-ils. Le roi ordonna que toutes les femmes de mauvaise vie qui étaient dans les prisons de l'État seraient transportées auprès de ces exilés, et qu'elles s'uniraient à eux. Ce fut alors que ce pays reçut le nom de *Thaber-zenân* ou (pays) *des haches et des femmes*, nom qui, en passant chez les Arabes, est devenu *Thabarestân*. Telle est la version adoptée par ces auteurs; mais une explication plus vraisemblable, et que mes propres observations ont confirmée, c'est que les habitants de cette contrée ont, et ont eu de tout temps, l'humeur très-belliqueuse; presque toutes leurs armes et, on peut le dire, leur unique arme consiste en haches de différentes dimensions; pauvre ou riche, enfant ou vieillard, tout le monde porte avec soi une arme de ce genre. Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner que cette coutume ait donné naissance au nom du Thabarestân, c'est-à-dire *le pays des haches*, sans avoir recours à une altération arabe. (Dieu connaît la vérité.) Les vers suivants, extraits d'une description du Thabarestân[1] d'Abou'l-'Ala es-Serawi, sont cités par Abou Mansour (mètre *thawîl*):

اذا الرّيحُ فيها جرت الرّيح اعجلت فواختها فى الغصن ان تترنّما
فكم طيّرت فى الجوّ وردًا مدنّرًا تقلّبه فيه ووردًا مُدَرْهَمًا
واشجارُ تفّاحٍ كأنّ ثمارها عوارضُ ابكارٍ يضاحكنَ مُغرما
ترى خطباء الطير فوقَ غصونها تبثّ على العُشّاق وجدًا معمّما

Quand la brise s'y lève, son souffle, plus fréquent, fait gémir harmonieusement le feuillage. || Roses brillantes comme des dinars, roses blanches comme des dirhems volent et tourbillonnent dans l'air; || ses pommiers sont chargés de fruits colorés comme une joue virginale, dont la vue rend la gaieté au cœur souffrant, || et mille oiseaux éloquents, voltigeant dans le feuillage, révèlent aux amants les secrets de l'amour.

Parmi les principales et les plus anciennes villes du Thabarestân, on cite: Amol et Mamathir, situées à 6 farsakhs l'une de l'autre; Wimeh, à 6 farsakhs

[1] Ferdousi fait également l'éloge de ce riche pays: « Que le Mazenderân, mon pays, soit célébré; que ses plaines et ses campagnes soient toujours cultivées! La rose ne cesse de fleurir dans ses jardins; la tulipe et l'hyacinthe croissent dans ses montagnes, etc. » (*Schah-Nameh*, trad. par M. J. Mohl, t. I, p. 468.) Ahmed Razi dit que cette province a tant d'analogie avec l'Inde qu'on l'a surnommée l'*Inde blanche* (*Hindi Sefid*); « la plus grande partie de son territoire, ajoute cet auteur, est couverte de forêts ou de montagnes; il produit presque tous les fruits et notamment des oranges et des citrons excellents; on y récolte aussi beaucoup de riz et de soie. Les habitants ont le teint blanc, les cheveux touffus, les sourcils rapprochés, et ils parlent avec précipitation. »

de Mamathir; Sariah et Thamis, à 16 farsakhs l'une de l'autre. Là finissent, d'un côté, le Thabarestân et le pays de Djordjân. Dans la direction du Deïlem, à 5 farsakhs d'Amol, on rencontre une ville nommée Natil, puis Schalous, ville frontière des montagnes. Telles sont les principales villes de la plaine; dans les montagnes, il faut citer : Kelar, la petite ville de Sa'ïd-Âbâd, Rouïân, qui est la plus importante de tous ces parages; du côté du Khoraçân, sont : Temar, Schirriz et Dihistân; quand on a passé la ville d'Erz, on entre dans les montagnes de Wendad-Hormuz, et de là, dans celles de Scherwin, pays qui appartient à la famille de Qaren; au delà sont le Deïlem et le Guilân. Beladori divise le Thabarestân en huit districts : il cite Sariah, résidence de l'émir sous les princes Thahérides, et plus tard, siége du gouvernement d'Haçan ben Zeïd et de Mohammed ben Zeïd; Amol, qui fut plus anciennement le séjour de l'émir; dans ce dernier, sont les deux cantons d'Ourem-Khast supérieur et Ourem-Khast inférieur; Mehrewân, Espehboudân, Nameneh et Thamis. Sariah est à 30 farsakhs de Selineh, à travers les montagnes, à 10 farsakhs de Mehrewân, et à 3 farsakhs de la mer; 12 farsakhs séparent la ville de Rouïân du Guilân, et l'on compte 20 farsakhs entre Amol et Schalous. La longueur du Thabarestân, de Djordjân à Rouïân, est de 36 farsakhs, et sa largeur de 20 farsakhs; toute cette étendue en longueur, et 4 farsakhs sur la largeur, sont aux mains des habitants paisibles; tout le reste du pays est possédé par des tribus belliqueuses, qui ne reconnaissent aucune discipline et qui sont toujours disposées au meurtre et au pillage.

Récit de la conquête du Thabarestân. — On sait que, de tout temps, le Thabarestân a été un pays très-fort et très-redoutable. Les anciens rois de Perse en laissaient le gouvernement à un agent nommé *Espehboud,* qu'ils ne révoquaient jamais [1]. A sa mort, cette charge passait à son fils ou, à défaut d'hé-

[1] Aux renseignements très-vagues que donne Yaqout sur l'histoire primitive du Thabarestân, il est bon d'opposer ce passage de la chronique du Thabarestân par Zehir ed-din, cité dans le *Heft iqlim* : «Lorsque Alexandre, le Grec, partagea ses États entre les chefs confédérés (*moulouké thavaïf*), il donna le Thabarestân à un rejeton des anciens rois de Perse. Cette famille gouverna tranquillement le pays pendant deux siècles. Ardeschir Babegân, après avoir détruit les chefs confédérés, laissa le pouvoir à un prince nommé Hasfân-Schah, issu de la même race. La couronne resta dans cette maison pendant deux cent soixante-cinq ans. Sous le règne de Qobad, fils de Firouz, ce monarque donna le Thabarestân à son plus jeune fils Keïous, qui fit périr les descendants d'Hasfân-Schah. Après un règne de sept ans, Keïous tomba entre les mains de son frère Enouschirvân, avec lequel il était en lutte, et fut mis à mort. Il laissa un fils nommé Schapour, auquel

ritier, un autre Espehboud était nommé. A l'avénement de l'islam, lorsque les pays voisins furent conquis, on se contenta de recevoir du Thabarestân une faible redevance, tant la conquête d'un pays si accidenté était difficile. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 29 de l'hégire sous le khalifat d''Othman ben 'Affan; à cette époque, Sa'ïd ben el-'Ass fut nommé gouverneur de Koufah, et 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz, gouverneur de Basrah. Le *Merzubân* de Thous écrivit à ces deux chefs pour les inviter à s'emparer du Khoraçân, en promettant au vainqueur la souveraineté de cette province. Ils partirent l'un et l'autre pour cette expédition; mais 'Abd Allah ben 'Amer arriva le premier. Sa'ïd ben el-'Ass retarda sa marche pour s'emparer du Thabarestân; dans les rangs de son armée étaient Haçan et Huçeïn, fils d''Ali. D'autres auteurs n'admettent pas le récit de la lettre écrite par le Merzubân, et disent que Sa'ïd partit spontanément de Koufah et s'empara de Thamiçeh, ainsi que du bourg de Nameneh. Il fit la paix avec le roi de Djordjân, en lui imposant une redevance annuelle de 200,000 drachmes d'argent comptant; puis, continuant sa marche, il prit Rouïân et Donbawend, et reçut une contribution des habitants du Djebel. — Sous le règne de Mo'awiah, Masqalah ben Hobeïrah, de la famille des Beni-Taghlabah, fils d''Akabah, reçut le commandement d'un corps d'armée de vingt mille hommes; il pénétra dans le pays, massacrant les habitants ou les faisant

Enouschirvân rendit le pouvoir. Cette dynastie compte cinq rois, qui ont régné pendant cent dix ans, et c'est à la même famille qu'appartenait le célèbre roi du Guilân surnommé *Gavbareh*. En l'année 881, qui est celle où se termine la chronique de Zehir ed-din, cette famille avait donné au pays trente-cinq rois, et bien que le pouvoir leur ait été souvent disputé, soit par des héritiers de la maison d''Ali, soit par des agents de la cour de Baghdad, ils ont toujours conservé une partie de leurs possessions et n'ont pas été expulsés de leur pays. A l'époque où fut rédigée la chronique dont nous parlons, cette dynastie régnait dans le Thabarestân depuis huit cent quarante et un ans. Voici comment on explique le surnom donné à Gavbareh. Ce chef, enhardi par les prédictions des astrologues, qui lui avaient promis que tout le Thabarestân lui serait un jour soumis, entreprit avec ardeur la conquête de cette contrée, et il eut recours à un stratagème. Laissant un homme de confiance dans ses possessions du Guilân, il se déguisa et emporta avec lui une charge de têtes de bœufs (سر گاو بار); puis il pénétra dans le Thabarestân, qu'il put explorer en tous sens à la faveur de ce déguisement. Il y revint ensuite avec son armée et en fit facilement la conquête. Il conserva dès lors le nom de *Gavbareh* sous lequel il est généralement connu. (*Heft iqlim*, IVe climat.) Le docteur B. Dorn a publié les trois principales chroniques du Thabarestân et du Guilân, Saint-Pétersbourg, 1850-1858, trois volumes in-8°. (Voyez, sur l'état actuel de ces provinces, le mémoire du major d'Arcy Todd, *Journ. of the geogr. Soc. of London*, t. VIII, p. 111 et suiv.)

prisonniers; mais, lorsqu'il se fut engagé dans les défilés et les gorges de montagnes, il fut enveloppé, et périt avec la majeure partie de son armée sous les pierres et les quartiers de roc que l'ennemi lui lançait. Cet événement donna lieu au proverbe : «Telle chose arrivera lorsque Masqalah reviendra du Thabarestân.» L'issue malheureuse de cette expédition rendit les musulmans plus prudents, et ils s'abstinrent de pénétrer dans la région des montagnes. Du temps de Suleïman ben 'Abd el-Melik, le gouverneur du Khoraçân, Yezid, fils de Mohalleb, envahit le Thabarestân: l'Espehboud du Deïlem, après avoir soutenu pendant quelque temps la lutte, fit la paix, et s'engagea à payer tous les ans aux musulmans quatre millions sept cent mille drachmes d'argent et quatre cents sacs de safran. Il s'engagea, en outre, à envoyer annuellement quatre cents hommes portant chacun un bouclier et une coupe d'argent ainsi qu'une housse en soie. Rouïân et Donbawend (Demavend) tombèrent ensuite au pouvoir de Yezid. Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles les habitants du Thabarestân tinrent ou violèrent leurs engagements. Sous le règne de Merwân, fils de Mohammed, ils se révoltèrent ouvertement et refusèrent de payer leurs redevances. Es-Saffah leur donna un gouverneur qui les fit rentrer dans le devoir et préleva l'impôt; mais leur soumission ne fut pas de longue durée. Sous le khalifat de Mansour, ils se soulevèrent de nouveau et massacrèrent les musulmans. Ce prince envoya contre eux Hazem, fils de Khozaïmah et-Temimi, et Rouh, fils de Hatem el-Mohallebi, accompagnés de Mazrouq Abou'l-Khaçib. Ces généraux entrèrent dans le Thabarestân où ils rencontrèrent une résistance si sérieuse qu'ils eurent recours à un stratagème. Abou'l-Khaçib consentit à être bâtonné, à se faire raser la tête et le menton, et, dans cet état, il alla trouver l'Espehboud auquel il offrit ses services contre les deux chefs qu'il accusait de ces outrages. Le prince persan tomba dans le piége, il accorda toute sa confiance au transfuge, et bientôt, grâce aux ruses de celui-ci, le pays fut conquis par les musulmans. Un boucher de Rey, dont le poëte Beschar a célébré le courage en ces termes (mètre *motéqarib*) :

إذا أيقظتك حروب العدى   فنبّه لها عمروا ثمّ نم

Lorsque le cri de guerre de l'ennemi vient troubler ton sommeil, réveille 'Amr et rendors-toi tranquille,

'Amr, fils d'el-'Ala, réunit une troupe d'hommes déterminés avec lesquels il entra dans le Deïlem, et remporta de grands avantages. Envoyé à la cour de

Mansour, il fut comblé d'honneurs et de dignités; il devint ensuite gouverneur du Thabarestân, et périt sous le règne de Mehdi. Son petit-fils, Mouça ben Hafs, *Maziar* du pays des Ben-Qaren, réalisa la conquête des montagnes de Scherwin (voyez le mot شروين), les montagnes les plus sauvages du Thabarestân. Le khalife Mamoun, pour le récompenser, lui donna le nom de *Mohammed* avec la dignité d'Espehboud et l'investiture de tous les pays soumis par lui. Lorsque Mo'taçem succéda à Mamoun, il le maintint dans ses fonctions. Mouça ben Hafs, après avoir reconnu son autorité, se révolta contre ce khalife la sixième année du règne de Mo'taçem. 'Abd Allah ben Thaher, qui avait le gouvernement général du Khoraçân, de Rey, du Qoumès, et de Djordjân, fut chargé de le soumettre, et il donna cette mission à Huçein ben Haçan avec des troupes envoyées du Khoraçân; de son côté, le khalife envoya dans le même but Mohammed ben Ibrahim ben Moç'ab à la tête d'une armée. Le Maziar fit une sortie contre Huçein; mais il fut pris et envoyé à Sorra-men-ra, l'an ٢٢٥. Il périt sous le fouet, en présence du khalife, et son corps fut pendu à côté de celui de Babek, le Khorrémite, sur la colline qui est en face de l'hôtel de la police. Le Thabarestân entra alors dans les attributions d''Abd Allah ben Thaher. Faute de renseignements, nous ne pouvons raconter les événements qui se passèrent sous les différents gouverneurs que nous venons de nommer, ni même préciser la durée de l'autorité de chacun d'eux. 'Abd Allah ben Thaher donna le gouvernement de cette province à son fils sous la tutelle de son frère Suleiman ben 'Abd Allah ben Thaher. Ce fut alors que Haçan ben Zeid, de la famille d''Ali, par Huçein ou par Haçan, se révolta l'an ٢٤٩. Il chassa Suleiman du Thabarestân qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur son frère Mohammed ben Zeid. Tous les faits relatifs aux Zeidites sont consignés par ordre et avec d'amples détails dans le livre intitulé كتاب المبدا والمآل ou *de l'origine et de la fin*. Un fait curieux est rapporté par 'Ali ben Zeid et-Thabari, secrétaire du Maziar et habile médecin, auteur de plusieurs ouvrages de littérature et de médecine. « Il y a, dit-il, dans le Thabarestân, un oiseau nommé *kouqour* (ككر), qui arrive dans les premiers jours du printemps; il est suivi d'une espèce d'oiseaux semblables aux moineaux, et dont le plumage est de diverses couleurs. Chaque jour, l'un d'eux lui apporte sa nourriture et lui donne la becquée. Le soir venu, le *kouqour* fond sur lui et le dévore. Le lendemain un autre oiseau prend la place du premier et lui sert de pâture le soir. Les choses se passent ainsi jusqu'à la fin du printemps;

à cette époque, il se retire suivi de ces petits oiseaux, et ne reparaît que le printemps suivant. Il a la grosseur d'un pigeon à collier; sa queue ressemble à celle du perroquet, et son bec est recourbé.» Telle est la description exacte que j'ai trouvée chez cet auteur.

طَبَرَك *Thabarek*[1].

Citadelle située au sommet d'une montagne voisine de Rey, à droite de la route qui mène dans le Khoraçân; à gauche, est la grande montagne de Rey, contiguë aux ruines de l'ancienne ville. Voici dans quelles circonstances elle fut détruite par le sulthan Thogrul, fils d'Arslan, fils de Thogrul, le Seldjouqide. Qothlough Inanedj, fils d'el-Behluwan, lorsqu'il retourna dans le Kharezm, donna tous ses soins à la réparation de cette place, y plaça tous ses trésors, et en confia la garde à un gouverneur nommé Thamghadj (طمغاج), qu'il y laissa avec deux mille cavaliers du Kharezm. Sur ces entrefaites, le sulthan Thogrul sortit de la forteresse nommée *Kehrân,* où il avait été retenu prisonnier. Il rallia son armée et marcha sur Rey. Qothlough Inanedj prit la fuite et écrivit au roi du Kharezm de venir à son secours. Le Kharezm-Schah (Takasch) envahit ce pays, et, après différents combats, il conserva la possession de Rey. De là, Thogrul alla mettre le siége devant Thabarek. La mort du gouverneur Thamghadj découragea les Kharezmiens préposés à sa défense; ils offrirent au sulthan de lui livrer la place à condition qu'ils en sortiraient avec les richesses qu'elle renfermait. Thogrul leur permit d'emporter ce qui était leur propriété, mais non les armes et les trésors que Qothlough y avait laissés. Au moment où les assiégés opéraient leur retraite, un esclave de Thogrul, qui s'était réfugié parmi eux, fut reconnu et réclamé par les officiers du sulthan. Les Kharezmiens n'y consentirent pas, et leur refus ralluma la guerre; mais les troupes du sulthan, auxquelles les habitants de Rey s'étaient réunis, les exterminèrent sans pitié. Devenu maître de la citadelle, Thogrul demanda à ses courtisans à quoi ils comparaient cette place; lorsque chacun eut exprimé son avis, le prince reprit : «Aucun de vous n'en a donné une description exacte; sachez que cette cita-

[1] Le texte de cet article est tellement tronqué dans les manuscrits que je n'ai pu le rétablir qu'à l'aide des renseignements fournis par le *Rouzet es-Sefa* et la chronique de Mustôfi. Zehir ed-din, dans son Histoire du Guilân, attribue à Menoutchehr l'origine de cette citadelle qui dut son nom à une petite colline sur laquelle elle fut bâtie, *thabar* signifiant une montagne dans le dialecte guilanais. (Cf. Dorn's *Geschichte von Tabaristan*, etc. 1ster Theil, texte persan, p. ١٥, et el-Qazwini, t. II, p. ٢٥١.)

delle ressemble à un serpent qui aurait deux têtes, l'une, dans l'Iraq, l'autre, dans le Khoraçân, et dont la double gueule dévorerait ces deux pays. Je suis d'avis qu'elle doit être détruite. » Ses conseillers s'efforcèrent de l'en détourner. « Rendez-vous dans cette place, lui dirent-ils, et examinez-la; puis vous agirez à votre guise. » Le sulthan, sachant que plusieurs princes avant lui avaient renoncé à la détruire après l'avoir visitée, refusa de s'y rendre, et donna l'ordre d'enlever immédiatement toutes les armes et les richesses qu'elle contenait. Il chargea ensuite les habitants de Rey de la démolir et de détruire les autres objets précieux qu'il y avait laissés. Les travaux de démolition durèrent assez longtemps, et on dit que, pendant près d'un an, toutes les fois que Thogrul passait dans le voisinage, il faisait abattre ce qui était resté debout; elle finit ainsi par être complétement rasée. Cet événement se passait en 588. On cite, comme originaire de Thabarek, Abou'l-Mou'in Huçeïn ben Haçan, nommé, selon d'autres, Mohammed ben Huçeïn, célèbre récitateur du Qoran et bon traditionniste, d'après el-Hafez.

طَبَسان *Thabessân*, les deux Thabès.

Ce mot est la forme du duel arabe donnée au nom persan *Thabès*; ce nom, en arabe, signifie la couleur noire, et, prononcé *thibs*, il est synonyme du mot *dhib* (loup). Les deux Thabès sont le chef-lieu d'un canton dépendant du Qouhistân [1]; l'une est nommée Thabès el-'enab, ou *Thabès aux raisins*, et l'autre, Thabès et-temr, ou *Thabès aux dattes*. « Thabès, dit el-Isthakhri, est une ville plus petite que Qaïn; ses maisons sont en terre; elle est fortifiée; mais elle n'a pas de citadelle. Son climat est chaud; ses jardins produisent beaucoup de dattes; l'eau y est apportée par des canaux [2]. » Les Arabes la nomment *la porte du Khoraçân*, parce que, sous le règne d'Othman, les musulmans s'en emparèrent avant d'entrer dans cette contrée. C'est ce que dit Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Medaïni : « La première conquête des musulmans, dans le Khoraçân, fut les deux villes de Thabès; elles sont comme les deux portes de ce pays. Elles ont été prises par 'Abd Allah ben Bodaïl ben Waraqa sous le règne d'Othman, l'an 29; elles sont situées entre Niçabour, Ispahân, Schiraz, et le Ker-

[1] Quelques auteurs désignent Thabessân comme le chef-lieu du Qouhistân au lieu de Qaïn; mais cette opinion a contre elle la majorité des géographes orientaux. Yaqout la présente sous une forme dubitative et seulement dans le *Moschtarik*. (Voyez aussi le *Meraçid*, et le texte d'Abou'l-Féda, p. 449.)

[2] *Lib. clim.* p. 108.

mân. » Le surnom donné aux savants qui en sont originaires est toujours *Thabessi;* car il est à remarquer que les Persans prononcent invariablement *Thabès,* et que la forme du duel n'est employée que par les Arabes. On lit dans Abou Sa'ïd : « Thabès est située dans les plaines qui s'étendent entre Niçabour, Ispahân, et le Kermân. Elle est appelée aussi *Thabessân,* parce qu'elle est formée par la réunion de deux villes : *Thabès-Kilaki* (طَبَس كيلكي), et *Thabès-Meçinân* (طَبَس مسينان)[1]. Parmi les savants qui y sont nés, on cite el-Hafez Abou'l-Fadhl Mohammed ben Ahmed et-Thabessi, auteur d'ouvrages connus, mort à Thabès vers l'an 480.

طخاران *Thakharân.*

Je crois que c'est un quartier de Merw, d'après le passage suivant d'el-Ghourab : « Mohammed ben Ibrahim et-Temimi m'a raconté avoir reçu d'Abou Bekr el-Djerrah, originaire de Merw, une lettre qui lui annonçait la mort, dans le quartier de Thakharân, d'Abou Ya'qoub Youçef ben 'Yça, décédé au mois de moharrem 300; il était né, dit-on, vers 229. » (Voyez aussi le mot تخاران به.)

طخارستان *Thokharistân.*

On écrit aussi *Thokhyristân* (طخيرستان). Grande et vaste province, qui dépend du Khoraçân; elle se divise en deux parties : *le Thokharistân supérieur,* à l'est de Balkh, et à l'ouest du fleuve Djeïhoun (Oxus), à 28 farsakhs de Balkh; *le Thokharistân inférieur,* situé plus à l'est et plus éloigné du territoire de Balkh; il est également à l'ouest du Djeïhoun. Les villes principales sont : *Khoulm, Semendjân, Baghlân, Seklekend,* et *Wanidj.* Selon Isthakhri, la plus importante des villes du Thokharistân est *Thaleqân,* située dans une plaine, mais à une portée de flèche des montagnes[2].

طخش *Thakhsch.*

Bourgade à 2 farsakhs de Merw.

طَخُورد *Thakhourd.*

Bourg près de Niçabour; patrie d'Abou Nasr Ahmed ben 'Abd el-Wehhab

[1] Voyez le *Nouzhet,* fol. 670 et 672. Ahmed Razi, III[e] climat, cite deux poëtes persans originaires de Thabès-Kilaki; ce sont : Schems ed-din Mohammed ben 'Abd el-Kerim dont le divan a eu une certaine célébrité, et l'émir Kemal ed-din Huçeïn, qui fut vézir de sulthan Huçeïn Mirza, à Herat; il a composé un commentaire intitulé *Stations des voyageurs* (*Menazil es-Saïrin*) sur le poëme mystique nommé *Séances des amants* (*Medjalis el-'Ouschaq*).

[2] *Lib. climat.* p. 109.

et-Thoussi et-Thakhourdi, docteur connu, qui habita Niçabour; il est né le 1er de moharrem 481. (Abou Sa'd, *Takhbir*.)

طرح آباد *Tharkh-Âbâd.*

Tharkh est sans doute un nom d'homme, et *Âbâd* a été expliqué ci-dessus. Abou Sa'd pense qu'il y a une bourgade de ce nom aux environs de Djordjân.

طراز *Tharaz.*

Quartier de la ville d'Ispahân, habité sans doute par les marchands connus sous le nom de *fabricants de tissus brodés* (اهل طراز). Abou Thaher Mohammed ben Abi Nasr, désigné par le sobriquet de *Hadjer* (هاجر), est surnommé *Tharazi* parce qu'il habitait ce quartier. Abou Sa'd en fait mention à la date de 507.

طرازك *Tharazek.*

Bourg du Khouzistân, qui produit les meilleures cannes à sucre de ce pays. (*Nouzhet.*)

طُرثيث *Thourthith.*

Les Persans prononcent *Thourschisch* (طُرشيش)[1]. Ville et district de la province de Niçabour, célèbre par les docteurs, les savants ou les dévots qu'elle a vus naître jusque vers l'an 530, époque de sa ruine. Son gouverneur était alors el-'Amid Mansour (ou Maç'oud) ben Mansour ez-Zour-Âbâdi, qui tenait cette dignité de ses ancêtres. Les Bathéniens s'étant emparés du Qouhistân et de

[1] La véritable prononciation persane est *Tourschiz*, ainsi qu'on peut le voir dans la géographie de Mustôfi (ms. 139, fol. 671) et dans le *Zinat el-Medjalis*. On lit dans ce dernier ouvrage : « Tourschiz est une ville du IVe climat et appartient au Kouhistân; elle doit son origine à Behmen, fils d'Isfendiar. Elle est petite et dans un climat brûlant; elle est arrosée par une multitude de canaux. Parmi ses principales bourgades est *Keschmihr*, célèbre par son cyprès qui, par sa hauteur et sa beauté, n'avait pas de rival au monde. La tradition rapporte qu'il fut planté par Guschtasp le Sage, et Ferdousi a dit à ce sujet dans son *Schah Nameh* : « Il y avait un noble cyprès venu du paradis; Guschtasp le planta devant la porte du feu. » (Voyez *Livre des rois*, traduit par M. J. Mohl, t. IV, p. 364.) On raconte encore que lorsque le khalife Abbasside Motevekkel donna l'ordre de déraciner cet arbre, il renfermait une si prodigieuse quantité de nids, qu'on remplit plusieurs quintaux de paille. Cette ville possède une forteresse, et on en cite plusieurs aux environs, telles que celles de *Mihol*, d'*Ateschgah*, de *Medjahed Âbâd*, etc. On y récolte du blé et des fruits, qui sont portés à Nischabour, Sebzevar, et autres villes du Khoraçân. » Le *Schah-Nameh* de Ferdousi, au lieu de *Guschtasp*, porte *Zerdoscht* (Zoroastre).

Zewzen, el-'Amid, qui était leur ennemi acharné et qui cherchait à les détruire, fut effrayé de leur voisinage. Il appela les Turcs à la défense de ses États; mais ceux-ci se comportèrent avec leur insolence habituelle, se permettant tous les excès, et cherchant moins à protéger leur allié qu'à satisfaire leur cupidité. Le prince, convaincu de l'inutilité d'une assistance payée si chèrement, les congédia et fit sa soumission aux Bathéniens. Il continua alors à posséder paisiblement Thourthith, ses places fortes, et tous ses biens. C'était un homme instruit et éclairé, très-attaché aux doctrines de Schafey, et la nécessité seule avait pu le contraindre à pactiser avec l'hérésie. Au moment de sa mort, il voulut qu'un docteur du rite de Schafey fût chargé du soin de laver son corps et de conduire son convoi; il recommanda aussi à son fils 'Ala ed-din Mahmoud ben Maç'oud de se conformer aux principes de l'orthodoxie et de favoriser ceux qui les professaient. Celui-ci, obéissant aux ordres de son père, prescrivit, en 545, les vêtements noirs et fit réciter la khothbah dans la grande mosquée de Thourthith. Son oncle et ses proches parents se révoltèrent; on brisa la chaire, et le prédicateur fut assassiné. Mahmoud écrivit à Niçabour pour demander des secours et combattre les hérétiques. Sa demande ne fut pas accueillie, et il se réfugia lui-même à Niçabour. Les Ismaéliens établirent alors leur autorité dans cette contrée, et ils l'ont conservée jusqu'à nos jours. Plusieurs hommes célèbres par leur science ou leur piété ont illustré ce pays jusqu'à l'époque où les événements que nous venons de mentionner amenèrent sa ruine. Un des plus illustres est Abou'l-Fadhl Schafey ben 'Ali ben Fadhl, né à Thourthith en 460, et mort à Niçabour au mois de zil-hiddjeh 488.

طَرخان *Tharkhân.*

Localité voisine de *Saïmarah* (voyez صيمرة), dont elle est séparée par un pont deux fois plus grand que celui de Khaneqin.

طُرُشْغيز *Thourouschfiz.*

C'est encore un des noms donnés à Thourthith, qui en a trois : *Thourthith, Thourschisch,* et celui-ci[1]. Cette ville, située à trois jours de Niçabour, est le chef-lieu d'un district vaste et peuplé, qui est maintenant entre les mains des Ismaéliens.

[1] On trouve encore dans le *Méracid* la forme diminutive *Thouraïthith.* (Voyez sur ces différentes dénominations le *Journ. asiat.* nov. déc. 1849.)

طَرق *Tharq.*

Gros bourg presque aussi important qu'une ville, dans le voisinage de Nathenzeh et à 10 farsakhs d'Ispahân. Le surnom de *Tharqi* est porté par quelques docteurs connus; on lit cependant dans la *Terdjemeh* d'Abou 'Abd Allah Dobeithi que Mohammed ben Dhafer ben Ahmed *et-Tharqi* était originaire de Tharq, *bourgade voisine de Yezd*. Il est possible qu'il y ait en effet une localité de ce nom dans ce pays, ou bien que *Tharq* soit placée entre Ispahân et Yezd, et que ses habitants reçoivent indistinctement les surnoms d'*Ispahâni* et de *Yezdi*. Parmi les modernes, on cite : Abou Nasr Ahmed ben Mohammed el-Ispahâni; l'auteur du *Takhbir* en fait l'éloge le plus complet, vante son érudition, sa mémoire, et son caractère; mais il ne donne pas la date de sa mort; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Thabet et-Tharqi, *hafez* célèbre à Ispahân.

طَرم *Tharm* [1].

Grand district dans les montagnes qui dominent Qazwin du côté du Deïlem. Je l'ai traversé; il est très-fertile, bien arrosé, et couvert de villages florissants, bien qu'on n'y trouve pas un farsakh de plaine. Les Persans écrivent ordinairement *Taram* (تارُم). Je crois que Fathen en-Na'im était originaire de ce pays ou de celui qui sera mentionné ci-après. *Tharm* était la résidence du Wehsoudân, qui fit la guerre à Rokn ed-Dôoleh, le Boueïhide. On connaît ce passage du poete Motenebbi (mètre *mounsarih*) :

[1] Yaqout paraît hésiter sur l'orthographe de ce nom qu'il écrit aussi تارم (voyez ce mot); mais il se trompe en ajoutant que cette dernière forme est celle que les Persans ont adoptée, car, ils sont tous d'accord pour écrire طارمين. « *Tharemein*, dit Mustôfi, est un canton fertile, à une journée de marche au nord de Sulthanyeh, à laquelle il fournit tous ses fruits. L'ancienne ville de Firouz-Âbâd, dans le *Tharem inférieur*, en était le chef-lieu; elle est ruinée maintenant et remplacée par le bourg d'*Ander* dans le *Tharem supérieur*. Ce canton, dont les habitants sont sunnites et schaféites, se divise en cinq arrondissements : 1° le Tharem supérieur, dont la forteresse de Todj (?) est le bourg principal; il renferme cent villages; 2° les dépendances de la forteresse de Schemirân, dans le Tharem inférieur, cinquante villages; 3° les dépendances du fort de Ferdous dans le Tharem inférieur, vingt villages; 4° les bourgs d'Nisser et de Merdoun, huit villages; 5° Dih-Âbâd, vingt-cinq villages. L'impôt de ce pays est fixé à 64,000 dinars. » (Ms. 139, fol. 589.) Mevla 'Ali et l'émir Daoud, poëtes persans sous la dynastie des Séfévis, portent le surnom de *Tharemi*. La division administrative de ce district en deux arrondissements séparés par le Sefid-roud est encore en vigueur aujourd'hui. (Voyez les renseignements que donne à cet égard sir H. Rawlinson, *Journ. of the geogr. Soc.* t. X, p. 64, et Sainte-Croix, *Exam. crit. des hist. d'Alex.* p. 817.)

ما كانت الطَّرْمُ فى عجاجتها　　الّا بعيرًا أصلُهُ ناشد
يُسأَلُ اهل القلاع عن مَلِكٍ　　قد مسَخَتْه نعامةٌ شارِدُ

Tharm, au milieu des sables, ne ressemble qu'à un chameau d'une origine infime. || Qu'on interroge les habitants des forteresses sur un roi qu'une autruche fugitive épouvante.

طِرم *Thirm.*

C'est un mot que je crois d'origine étrangère; son équivalent, en arabe, signifie crème de lait et miel. *Thirm* est une place forte du Fars; selon certains auteurs, il y a dans le Fars, sur la frontière du Kermân, une petite ville dont le nom s'écrit ordinairement *Taram* (تارم). Je crois que ces deux noms désignent la même localité; car on sait que les Persans n'ont pas dans leur écriture la lettre *tha* ط.

طَزَر *Thazer.*

D'après Leïth et Abou Mansour, c'est la forme arabe du mot persan تَزَر, *maison d'été*. C'est une ville du canton de *Merdj el-Qal'ah*, éloignée d'une station de la grande route du Khoraçân, et située au milieu d'une plaine. On y voit un grand portique que l'on attribue à Khosrew-Kourd, fils de Schahân; c'est la seule ruine qu'on y remarque. Sur la droite, sont : *Maçebedân* et *Mehrdjân-Qadeq*. 'Othman ben Moqren partit de là pour aller à Nehawend, où il trouva l'armée persane.

طَفر اباذ *Thafr-Âbâd.*

Quartier d'Hamadân; on lit dans le *Takhbir* : « Hibet Allah, fils de Ferroukh, Abou Bekr el-Hamadâni el-Djili (du Guilân), surnommé *le neveu de Huçeïn*, fut un scheikh très-instruit d'Hamadân; il habitait le quartier de *Thafr-Âbâd*, dans mon voisinage, et aucun docteur de ce pays ne m'a inspiré plus d'affection; il vécut jusqu'à un âge très-avancé, et son enseignement s'est propagé dans ce pays. Il est né en 452, ou, selon Abou'l-'Ala, en 453, et mourut le 19 de scha'ban, l'an 542. »

طلا *Thala.*

Forteresse de l'Azerbaïdjân; son nom primitif est *Tela* (تلا). Elle est entourée par un lac, et les Tartares avaient déposé leurs trésors dans ses murs. On y voit

le tombeau d'Houlagou Khan, qui fit la conquête de ce pays. (Extrait du *Meraçid.*)

طَمَستان *Thamestân.*

Ville du Fars[1]; patrie de quelques traditionnistes.

طَمِيس *Thamis* ou *Thamisch* (طميسه).

Ville du Thabarestân; v^e climat; longitude, 78° $\frac{2}{3}$; latitude, 38° $\frac{1}{3}$' ou $\frac{1}{2}$". Elle est située dans les plaines de ce pays, à 16 farsakhs de Sariah, sur l'extrême frontière qui sépare le Thabarestân du Khoraçân et de Djordjân. Les habitants du Thabarestân qui se rendent dans cette dernière ville sont obligés de suivre une grande voie de communication qui s'étend de la montagne à la mer. Elle est construite en briques et en ciment, et on l'attribue au roi Enouschirwân, qui voulut préserver ainsi le Thabarestân des attaques des Turcs et d'autres tribus hostiles. Thamis a été conquise par Sa'id ben el-'Ass, l'an 30, sous le règne d'Othman. C'était une ville très-peuplée, possédant une mosquée cathédrale et gouvernée par un *qaïd*, qui commandait deux mille hommes. Les Persans la nomment *Nemisch* (نميسه). Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed en est originaire, ainsi que d'autres savants.

طَنج *Thandj.*

Petit canton du Khoraçân, dans le voisinage de Merw er-roud.

طوالش *Thawalisch.*

Contrée entre le Guilân et le Mouqân, habitée par la tribu nommée *Thalisch* (طالش). (Extrait du *Tahqiq.*)

طوج *Thoudj.*

Gros bourg, à deux journées de Tebriz, vers l'ouest, et au nord du lac d'Ourmiah; il est couvert de jardins et produit d'excellents fruits; mais le climat est plus chaud que celui de Tebriz, et le voisinage du lac rend l'air malsain. Le sol

[1] El-Bekri, qui paraît s'appuyer sur un passage du Livre des conquêtes de Beladori, place cette ville dans le Khoraçân; mais il est probable que, trompé par une mauvaise leçon, il a confondu ce nom avec celui de *Thabesein*, ou les deux Thabès, qui est, en effet, un des cantons de cette province, ou plus exactement, du Qouhestân.

est arrosé par les cours d'eau qui viennent du Sehend. La population se compose de Turcs et de Mogols. Ce bourg, qui paye au fisc 5,000 dinars, fait partie du legs pieux de Ghazan Khan. (*Nouzhet.*)

طُوران *Thourân.*

1° Bourg près d'Herat, où est né Abou Sa'd Khaled ben Rebi', l'écrivain, docteur malekite et littérateur distingué du Khoraçân. Es-Sem'ani le nomme avec éloge dans son *Takhbir,* et cite ces deux vers de lui (mètre *kamil*) :

قالوا تنفّس ليل صبحك فانتبه عن نوم غيّك انّ ليلك ذاهبُ
فحسبتُ أعوامى فقلت صدقتمُ صبحٌ كما قلتم ولاكن كاذبُ

Le matin est venu, me dit-on, sors de ce sommeil trompeur, car ta nuit s'est éloignée (c'est-à-dire tes cheveux ont blanchi). || J'ai supputé mes années et j'ai répondu : C'est vrai; l'aurore est venue comme vous le dites, mais c'est la fausse aurore. (Allusion aux deux lueurs du jour, que les Orientaux distinguent par l'épithète de *fausse* et de *vraie.*)

2° Canton du Sind, dont le chef-lieu est Qousdar, petite ville entourée de bourgades et de villages. — 3° Nom du canton de Medaïn.

طُورَق *Thouraq.*

Bourgade du district d'Abiwerd; patrie du qadhi Abou Sa'ïd Ahmed ben Nasr el-Abiwerdi, docteur, né vers l'an 400.

طُورَك *Thourek.*

Nom d'une rue à Balkh, où est né 'Omar ben 'Ali ben Huçeïn, le littérateur, scheikh pieux et instruit, mort à Balkh, le samedi 11 de djemadi second, l'an 548.

طُورِين *Thourin.*

Bourg près de Rey.

طُوسان *Thouçân.*

Bourg à 2 farsakhs de Merw esch-Schahidjân; patrie de quelques compilateurs de traditions.

طوس *Thous.*

Ville du Khoraçân; IVe climat; longitude, 81°; latitude, 37°. Son nom peut se décliner suivant les règles de la grammaire arabe. Elle est à 10 farsakhs environ

de Niçabour; elle est formée par deux villes, *Thaberân* et *Nouqân*[1]; plus de mille bourgades dépendent de son territoire. Elle fut conquise sous 'Othman ben 'Affan; on y voit le tombeau d''Ali, fils de Mouça er-Ridha (Riza), et celui de Reschid, fils d'el-Mehdi. — *Thous*, dit Moçer ben Mohelhil, est formée par la réunion de quatre villes, dont deux sont grandes et les deux autres de moindre importance; elle a une étendue d'un mille carré. On y voit de beaux monuments qui datent de l'islamisme : tels sont la maison d'Hamid ben Qahtabah, le tombeau d''Ali, fils de Mouça, et celui de Reschid dans les jardins de la ville[2]. Entre Thous et Niçabour, est un château d'un aspect imposant, entouré de fortes et hautes murailles. L'intérieur est d'une construction remarquable, et on ne peut voir sans étonnement ses portiques, ses arceaux, ses salles et ses cellules nombreuses[3]. Tous les habitants de ce pays que j'ai interrogés sur son origine ont été d'accord dans leur réponse. C'est un ancien *tobba'* (roi himyarite) qui, après avoir quitté son pays pour se rendre en Chine, s'arrêta en cet endroit, et bâtit ce château pour y laisser ses femmes et ses trésors. Il y fit passer une rivière dont on voit encore le lit; et, son but réalisé, il continua son voyage. Après sa mort, une partie des richesses qu'il y avait déposées demeurèrent longtemps ignorées des caravanes et des voyageurs qui s'arrêtaient en ce lieu, parce que l'ancien fondateur avait écrit et emporté la description des souterrains où il avait enfoui ses biens. Enfin de nos jours, Aç'ad ben Yaghfer, le souverain actuel de *Kahlân*, fut mis sur la trace de ce secret; il chargea des émissaires de faire des recherches, et ceux-ci lui rapportèrent dans le Yemen

[1] C'est à Nouqân, selon Mustôfi, qu'est le tombeau de l'imam 'Ali, et c'est sur les ruines de cet ancien bourg que s'éleva la ville de *Meschhed*, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de la Perse depuis deux siècles. Déjà, à l'époque où le *Nouzhet* fut rédigé, Meschhed commençait à éclipser la ville de Thous, et sa prospérité ne fit que s'accroître jusqu'en 996 où elle fut ruinée par les Uzbegs. (Voyez le *Zinet el-Medjalis*, 9e partie, Malcolm, tom. III, p. 303, etc.) L'auteur des Séances des croyants assure pourtant que le bourg sur lequel Meschhed fut bâti se nommait *Sennâbâd* (édition de Téhéran, p. 25).

[2] Voyez la description qu'en fait Ibn Batoutah, t. III, p. 79. Quant aux tombeaux de l'imam Mohammed Ghazzali et de Ferdousi, ils sont placés à l'orient de la porte de Thous qui avoisine la forteresse (ms. 139, fol. 677).

[3] Parmi les curiosités des environs de Thous, l'auteur du *'Adjaïb el-Makhlouqat* cite une caverne qui a la forme d'un immense portique; après en avoir franchi le seuil, qui est enveloppé de ténèbres, on arrive dans une sorte de salle à quatre étages d'où jaillit une source dont l'eau a la propriété de pétrifier les objets qu'on y plonge. Le vent, qui s'engouffre dans la galerie qui fait suite à cette salle, empêche les curieux de pénétrer plus avant. (*Zinet*, loc. supra laud.)

tout ce qu'ils purent découvrir.» Thous a produit un nombre considérable d'imams, de docteurs et de savants. Je me bornerai à nommer l'illustre imam Abou Hamid [1], auteur de tant d'ouvrages répandus dans le monde entier. Il lut le Qoran avec Abou'l-Me'ali el-Djoueïni et professa au collége de *Nizamieh*, à Baghdad, après Abou Ishaq. Bien que la fortune l'eût comblé de ses faveurs, il renonça au monde pour mener une vie austère et retirée; il fit d'abord le pèlerinage de la Mecque, visita la Syrie et passa quelque temps à Jérusalem. On prétend même qu'il alla à Alexandrie et qu'il monta sur le célèbre minaret (la colonne). De retour à Thous, il vécut dans la retraite. Le vézir Fakhr el-Mulk, fils de Nizam el-Mulk, l'appela à la chaire du collége qu'il avait fondé à Niçabour. Abou Hamid refusa longtemps; mais le ministre lui ayant représenté qu'il ne devait pas priver les musulmans des bienfaits de la science que Dieu lui avait accordée, il accepta ces fonctions pendant un certain temps; puis il retourna à Thous, s'enferma dans sa maison et n'en sortit plus jusqu'à sa mort, arrivée le 14 de djemadi second, l'an 405, dans le quartier de Thaberân. El-Edib, d'Abiwerd, composa alors une élégie dont voici un passage (mètre *bassith*) :

بكى على حجّة الاسلام حِين ثوى   من كلّ حيّ عظيمِ القدر اشرفُهُ
تِلك الرّزيّة تستهوى قوىّ جلدى   والطرف يسهره والدمع ينزفُهُ
فما له خَلّةٌ فى الزّهد منكرةٌ   ولا له شَبهٌ فى الخُلق تعرفُهُ
مضَى وأعظمُ مفقودٍ فجعتَ به   من لا نظيرَ له فى الخَلق يخلفُهُ

L'islam n'a que trop sujet de pleurer la mort du plus illustre des hommes éminents. || Cette catastrophe enlève à mon corps ses forces et le sommeil à mes yeux, dont les larmes ont tari. || Quelle noble dévotion régnait dans son âme! où trouver ailleurs un caractère aussi élevé? || Il n'est plus; et la perte la plus déplorable est celle d'un homme que personne au monde ne peut remplacer.

Il faut citer aussi Temim ben Mohammed Thamghadj (طمغاج) Abou 'Abd

[1] Il s'agit du célèbre docteur Mohammed, fils d'Ahmed el-Ghazzali, dont on trouve la biographie dans Ibn Khallikan. Plusieurs personnages illustres dans l'histoire ou la littérature de la Perse sont encore originaires de Thous : Abou 'Ali Haçan Nizam el-Mulk, ministre d'Alp Arslan et de Melik Schah, assassiné par les Ismaéliens en 485; — Mansour ben Ahmed ben Scheref-Schah Ferdoussi, l'immortel auteur du *Schah-Nameh*, mort en 411 d'après Dawlet Schah; — Asedi, son contemporain; — Mevla 'Abd es-Samed, calligraphe et poëte de l'époque de Djami; — Mevla Ghazzali, auteur des Secrets de l'être caché (*Esraré Maktoum*), du Miroir des créatures (*Miraté Kaïnat*) et d'autres poëmes.

Allah et-Thoussi, auteur du *Mesned Kebir*, etc. « Ce savant, dit el-Hakem, jouit d'une grande autorité pour ses *hadis*, qui forment une vaste collection; il fit de longs voyages et écrivit, outre le *Mesned*, plusieurs ouvrages estimés. Je l'ai vu à Niçabour, honoré de la faveur d'Ali ben Ibrahim, fils de Nizam el-Mulk, et entouré de l'estime populaire. » Les habitants du Khoraçân donnent aux gens de Thous l'épithète de *bœuf* (بقر); j'ignore l'origine de ce sobriquet[1]. Les deux vers suivants, composés contre Nizam el-Mulk, renferment une allusion de ce genre (mètre *thawil*) :

لقد خرب الطوسىُّ بلدةَ غزنةَ   فصبّ عليه الله مقلوبَ بلدتهْ
هو الثورُ قرن الثورِ فى حِرّ امّه   ومقلوبُ اسم الثور فى جوف لحيتهْ

L'habitant de Thous a ruiné la ville de Ghaznah; que Dieu lui inflige l'anagramme de son nom (c'est-à-dire سوط, le fouet). || C'est un bœuf; que la corne d'un bœuf éventre sa mère, et que l'anagramme de *thawr* (روث *stercus*) se loge dans sa barbe!

طهران *Thehrân.*

1° Bourg à 1 farsakh de Rey[2]. Un habitant de cette ville, homme digne

[1] Guill. Schikard (*Taric*, etc. p. 73) assure que les habitants de cette ville doivent ce surnom injurieux à l'habitude qu'ils ont d'offrir leurs femmes aux étrangers, comme le font de nos jours les Ansarieh du bourg de Martavaun. On sait que Mostasem, le dernier des khalifes de Baghdad, accueillit avec une plaisanterie de ce genre le célèbre astronome Naçir ed-din Thoussi, qui était venu lui présenter ses ouvrages (*audivi Tusaeos habere cornua : ubinam tua sunt?* Iuchaf, fol. 145.) Voyez aussi le *Spec. arabic.* de Fabricius, p. 46.

[2] Thehrân, qui n'était à l'époque de la prospérité de Rey qu'un pauvre village où les riches habitants de cette ville allaient respirer un air plus pur, a dû ses premiers embellissements à Schah Thamasp qui l'entoura d'un mur fortifié d'un farsakh de circuit. (*Zinet*, 9ᵉ partie.) Elle profita, pendant ces deux derniers siècles, de la ruine de Rey et de la décadence de Veramin, jusqu'à l'époque où Agha Mohammed Khân en fit la capitale des Kadjars. Ahmed Razi vante ses fruits, parmi lesquels il cite la cerise et la pêche, les nombreux cours d'eau qui l'arrosent, et surtout ses pittoresques villages échelonnés sur le versant du mont Schemirân (ramification de l'Elbourz), dont il explique le nom par *flambeau de la Perse* (شمع ايران). Il donne, en outre, une liste très-étendue des savants et des poëtes qui en sont originaires. Voici les principaux : Abou Zakaria Yahia, fils de Me'add, un des meilleurs traditionnistes de la Perse, mort en 468; — Youçef ben Huçein, *le pôle du siècle*, soufi renommé; — Nedjm ed-din Dâieh, auteur de l'Observatoire des dévots, d'un commentaire sur le *Bahr el-Haqaiq*, et de quelques poésies, mort en 654; — le célèbre vizir Ismaïl ben 'Abbad, surnommé Saheb, mort en 385; — Mohammed ben Zakaria Razi, auteur du *Kitab Hawy*, du *Kitab Djami'* et de plusieurs autres écrits estimés; — Abou

de confiance, m'a donné les renseignements suivants sur cette localité : « Thehrân est un bourg important dont les maisons sont construites sous terre, et l'on ne peut y pénétrer qu'avec le consentement des habitants. Ils se sont plusieurs fois révoltés contre le sulthan, qui a dû recourir à la douceur pour les apaiser. En outre, la ville est divisée en douze quartiers, qui sont dans un état de guerre permanent, et un homme domicilié dans l'un de ces quartiers n'entre jamais dans le quartier voisin. La ville est entourée de jardins et de vergers, dont les fourrés très-épais sont aussi un de leurs moyens de défense contre les attaques du dehors. Ils ne cultivent pas la terre avec la charrue; car, au milieu de leurs discordes perpétuelles, ils redoutent toujours d'être pillés par leurs voisins. » En est originaire Abou 'Abd Allah Mohammed ben Hamid et-Thehrâni, docteur estimé; il étudia ou professa le droit en Égypte, et mourut à Ascalon de Syrie en 261. Le célèbre docteur Mansour le citait parmi les trois scheikhs dont il prenait la vie pour modèle, et il le mettait au premier rang. — 2° Bourg voisin d'Ispahân, qui a vu naître plusieurs rapporteurs de traditions : 'Oqaïl ben Yahia Abou Saleh, docteur accrédité, mort en 258; — Ibrahim ben Suleïman Abou Bekr; — Sa'îd ben Mehran; — 'Ali ben Roustem; — Mohammed et-Temimi; — Abou'l-Qaçem et Abou Nasr Mahmoud, etc. Tous ces savants portent le surnom de *Thehrâni* et d'*Ispahâni*.

طيب *Thyb.*

Petite ville entre Waçith et le Khouzistân[1]; ses habitants sont restés *Nabathéens* jusqu'à nos jours, et ils parlent la langue nabathéenne. Daoud ben Ahmed ben Sa'îd, *le négociant,* qui était de cette ville, me disait : « Une opinion très-accréditée chez nous est celle qui attribue la fondation de Thyb à Scheith, fils d'Adam. En effet, cette ville a toujours professé le culte de Scheith, qui est le sabéisme, jusqu'à l'époque où elle se convertit à l'islamisme. Elle possédait plusieurs talismans merveilleux dont quelques-uns existent encore; jusqu'à une époque très-voisine de la nôtre, on n'y voyait ni serpent, ni scorpion; main-

Zeïd Mohammed el-'Azaïri, contemporain de Mahmoud le Ghaznévide, qui le combla de richesses, etc.

[1] L'auteur du *Djihan-numah*, cité par Otter (t. II, p. 52), place cette ville à sept lieues de Kerkoub par 84° de longitude et 33° de latitude. Feu Saint-Martin, qui prononce à tort *Thaïb,* croit que cette ville était située sur l'ancien cours du Tigre; mais pour appuyer cette assertion, il est obligé de torturer un passage du *Kitab-Altenbih* de Maç'oudi. (Voyez *Recherches sur la Mésène,* p. 106, et Ét. Quatremère, *Mémoire sur les Nabathéens*, Paris, 1835.)

tenant encore les corbeaux et les pies n'y viennent jamais, et les guêpes meurent en entrant dans Thyb.» Elle est à moitié chemin de Waçith et du Khouzistân, à 18 farsakhs environ de ces deux provinces. En sont originaires : Ahmed ben Ishaq ben Nidjab et Abou 'Abd Allah el-Huçeïn et-Thybi.

طِيرا *Thira.*

Bourgade voisine d'Ispahân. En sont originaires : Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mohammed et-Thirayi, qui voyagea longtemps dans l'intérêt de la science; mais il n'a laissé qu'un petit nombre de traditions; — Abou Bekr Mohammed ben 'Obaïd Allah el-Ansari et-Thirayi, scheikh très-véridique dans son enseignement, d'une piété solide, et auteur de bons ouvrages, mort en 423. (Extrait d'Ibn Mendeh, *Histoire d'Ispahân.*)

طِيزَن آباد *Thizen-Âbâd.*

Localité entre Qadeçieh et Koufah, ancien domaine d'el-Asch'ath ben Qaïs ben 'Omar ben el-Khatthab; c'était alors un jardin de plaisance très-agréable et fréquenté par de joyeux promeneurs, ainsi que le prouvent plusieurs vers d'Abou Nowas; maintenant on n'y voit plus que des ruines. Son origine remonte à *Thizen*, fils de Mo'awiah, fils d'el-Ahram, fils de Sa'd, ainsi que le dit Beladori, dans son Livre des conquêtes.

طَيسَتور *Thaisetour.*

Ancienne ville du Fars où mourut le roi Yezdidjird.

طَيسفون *Thaisfoun.*

1° Bourg près de Merw. — 2° (Ctésiphon) ville célèbre du temps des rois de Perse, nommée aussi *ville de Kesra*, à 3 farsakhs de Baghdad; on y voit les ruines d'un palais. Hamzah dit que son nom primitif était *Thousfoun* (طوسفون), que les Arabes ont changé en *Thaisfoun* et *Thaisfoundj* (طيسفونج). «Cet endroit, dit-il, est près de No'manieh, et on y voit les ruines de plusieurs édifices.» Ce passage ferait supposer qu'il ne s'agit pas de l'ancien palais du Kosroès, nommé *Eiwân*. (Voyez, pour plus de détails, le mot *Medaïn*.)

طيفور آباد *Thaifour-Âbâd.*

1° Bourg du territoire d'Ispahân; patrie d'Ahmed ben Mohammed Abou'l-

Fath et-Thaïfour-Âbâdi. — 2° Quartier de la ville d'Hamadân où est né Ahmed ben Haçan, surnommé le *fils du forgeron*. On lit dans la Chronique de Schirweïh que Thaher ben 'Abd Allah Abou Bekr, *le dévot*, mourut au mois de safer 402, et qu'il fut enterré dans le cimetière de *Beschith* (بشيط), à Hamadân, où son tombeau attire encore des pèlerins. Cet auteur ajoute : « La mosquée qui porte son nom est à côté de sa maison à Thaïfour-Âbâd. » Ceci prouve qu'il s'agit bien d'un quartier d'Hamadân. On lit en outre dans la *Terdjemeh* de Mohammed ben Thaher que Abou'l-'Ala, surnommé le *fils du teinturier*, qui mourut en 485, fut enterré à Beschith, cimetière situé sur le versant du chemin qui mène à *Thaïfour-Âbâd*.

طَيلَسان *Thaïleçân* (pays des Talisch).

Selon Asma'yi, son nom, en persan, est *Taleschân* (تالَشان). C'est une contrée vaste et peuplée, contiguë au pays des Khazars et au Deïlem. Elle fut conquise l'an 35 de l'hégire par Welid ben 'Oqbah.

ع

عبّاد *'Abbad* ou *'Abbadân*.

Bourgade près de Merw. Les habitants la nomment *Schink 'Abbad*, et les auteurs de traditions, *Sindj-'Abbad*. Il ne faut pas la confondre avec le bourg plus important de *Sindj*, qui est aussi dans le voisinage de Merw (voyez سنج) et dont le nom d'origine est *Sindji*. 'Abbad, qui est à 4 farsakhs à peu près de Merw, a vu naître Abou Mansour el-'Abbadi, *le prédicateur*, célèbre par son éloquence et le talent qu'il déployait en chaire. Abou Sa'd, qui en fait mention dans son Dictionnaire des scheikhs, met en doute ses principes religieux et l'accuse de mœurs dissolues et d'un penchant à l'ivrognerie. Chargé par la cour de Baghdad d'une mission, il mourut à 'Asker-Mokrem au mois de rebi' oul-akher 547; son corps fut rapporté à Baghdad et enterré dans le cimetière de *Schounizieh* (شونيزيّة), où on lui éleva un tombeau recouvert de belles briques bleues.

عَبْدان *'Abdân*.

1° Un des bourgs de Merw; patrie d'Abou'l-Qaçem 'Abd el-Hamid ben 'Abd

er-Rahman el-'Abdâni; il est nommé ordinairement *Khaher-Zadeh*, parce qu'il était neveu par sa mère du qadhi Abou'l-Haçan 'Ali ed-Dihqân.

عَبسَقان *'Abseqân.*

Bourg dépendant de Malin (voyez مالين), province d'Herat; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Ali el-'Abseqâni el-Malini, l'*écrivain*, mort en 360, et d'Abou Nasr Mohammed ben Haçan el-'Abseqâni, mort en 405.

عراق عجمى *'Iraq Persan.* (Voyez *Djebal*, جبال.)

عَزرة *'Azreh.*

Vaste quartier de Niçabour; Abou Ishaq Ibrahim el-'Azri, mort en 347, en est originaire.

عزّ *'Izz.*

Citadelle du pays d'Errân.

عَسكر مُكرَم *'Asker-Mokrem.*

Ville célèbre qui dépend du Khouzistân. *'Asker* signifie, en arabe, un campement de troupes, quant à Mokrem, voici sa généalogie : Mokrem, fils de Mo'ram (ou Mo'rad) el-Hareth, de la famille des Beni-Mo'awiah[1], fils d'el-Hareth, fils de Nomeir, fils d''Amer, fils de Sa'sa'h. D'après Hamzah d'Ispahân, *Roustaq-Âbâd* est l'altération arabe du mot *Roustem-Karad* (رستم كراد)[2]. C'était le nom d'une ancienne ville du Khouzistân[3] que les Arabes détruisirent dans

[1] D'après le *Kitab el-'Azizi*, ce Mokrem était fils de Fouar, de la tribu des Beni-Dja'ounah. (Cf. *Géographie* d'Abou'l-Féda, texte arabe, p. 317.)

[2] Cette ancienne forme *Kerad* ou *Keraz* offre une analogie frappante avec le *Charax* des historiens grecs, et peut justifier la conjecture de Saint-Martin qui place *Spasini-Charax* dans le voisinage d''Asker-Mokrem (*Recherches sur la Mésène*, p. 100 et suiv.); mais il est difficile d'accepter avec une entière confiance les preuves que donne ce savant, car, dans le même passage, il confond la rivière Mesrouqân avec le Karoun, et, faute d'avoir compris le texte d'Abou'l-Féda, il identifie le petit Tigre avec le canal de Hafreh.

[3] D'après le texte du *Nouzhet*, un peu confus dans ce passage, cette ancienne ville aurait été bâtie par Schapour Zou'l-Aktaf; quelques lignes plus bas, il est vrai, l'auteur ajoute que son premier nom était *Lechkeri*, à cause de son fondateur Lechker, fils de Thahmouras. Le mot *'Asker* ne serait, dans ce cas, que la traduction arabe de ce nom. Il n'est pas besoin de faire observer combien l'opinion des auteurs arabes offre ici plus de vraisemblance que celle du géographe persan.

les premiers temps de l'islamisme et qui fut remplacée par une autre cité qu'ils élevèrent dans le camp de Mokrem, compagnon d'el-Haddjadj. Certains auteurs disent que ce Mokrem, esclave affranchi d'el-Haddjadj ben Youçef, fut chargé par son maître de combattre Khouzad (خوزاذ) ben Bas[1] qui, après s'être révolté, s'était réfugié à Eïdedj et avait fait de la forteresse de ce nom son centre d'opérations. Ce Khouzad, fatigué de la lenteur du siége, fit une sortie pour opérer sa jonction avec el-Melik ben Merwan: mais il fut défait par Mokrem. Deux perles précieuses qui ornaient son bonnet firent partie du butin de Mokrem, qui les offrit à el-Haddjadj. Dans les environs était une ancienne bourgade; Mokrem entreprit de la réparer, il y ajouta de nouvelles constructions et en fit une ville à laquelle il donna le nom d'*'Asker-Mokrem*[2]. Les personnages issus de cette localité portent le surnom d'*'Askeri*. Tels sont : Abou Ahmed Haçan ben 'Abd Allah, célèbre grammairien, élève d'Ibn Doraïd, etc. on trouvera sa vie dans mon Livre des littérateurs; — Abou Helal Haçan ben 'Abd Allah el-'Askeri, élève d'Abou Rahmet Allah, qui le mit à mort: il est mentionné dans le même ouvrage.

عسكر نيسابور *'Asker-Niçabour.*

Il y a à Niçabour, ville célèbre du Khoraçân, un quartier désigné par le nom d'*'Asker*.

عُضا شَجر *'Oudha-Schedjer.*

Localité située entre el-Ahwaz et Merdj el-Qal'ah. C'est là que No'man ben Moqren ordonna à Moschadji' ben Maç'oud de demeurer pendant la bataille de Nehawend. Ce nom, s'il est antérieur à l'islamisme, peut inspirer quelques doutes, car on sait que la lettre ص n'existait pas dans l'alphabet persan[3]. Nasr écrit *Ghoudha* (غضا).

[1] Bien que les trois exemplaires du *Mo'djem* présentent la même leçon, il faut lire, je crois, *Khordad, fils de Bars*, avec l'auteur du *Kitab el-'Azizi*. (Abou'l-Féda, *loc. laud.*)

[2] Isthakhri dit que cette ville est remplie de petits scorpions nommés *kerourch* dont la piqûre est mortelle. Qazwini confirme ce renseignement, et l'auteur du *Zinet el-Medjalis* ajoute que de son temps (1004 de l'hégire), 'Asker-Mokrem, malgré la beauté de son climat, était tout à fait abandonné à cause de la crainte qu'inspiraient ces dangereux reptiles.

[3] 'Oudha-Schedjer signifie, en arabe, *branche ou tronc d'arbre*; il se peut que ce nom, comme celui de *Theniet er-Riqab*, etc. ait été substitué à l'ancienne dénomination locale à l'époque de l'invasion musulmane.

عُقدة *Oqdah.*

Ville de la province du Fars sur la limite du désert qui avoisine Yezd. Elle n'est pas éloignée de cette dernière ville.

عَقنة *'Aqnah.*

Forteresse sur le territoire d'Errân et dans le voisinage de Djenzeh (Guendjeh).

عَلّوس *'Allous.*

Une des principales forteresses des Kurdes de la tribu des Bokhtyeh, dans le pays d'el-Arzân (les Bakhtiari), d'après le témoignage d'Ibn el-'Arabi.

علياباذ *'Ali-Âbâd.*

Plusieurs bourgs du territoire de Rey portent ce nom; l'un est situé sous la forteresse de *Thabarek* (voyez طبرك); les autres sont disséminés dans les environs. Ce renseignement est fourni par Ibn er-Razi.

غ

غانم آباذ *Ghanem-Âbâd.*

Forteresse du Djebal, dans la direction de Nehawend.

غربنكى *Gharbenki.*

Nom de l'un des douze cours d'eau qui arrosent le territoire de Balkh et fertilisent ses campagnes.

غَرشستان *Gharschistân* (ou pays de *Gharsch*).

On l'appelle aussi *Ghouristân* (غُرستان). C'est un pays indépendant et qui ne relève pas du sulthan. Il a pour bornes, à l'ouest, Herat; à l'est, le Ghour, au nord, Merw er-Roud, et au sud, Ghaznah. — Ce pays, dit Beschari, est nommé souvent *Gharsch esch-Schar* (غرش الشار), ou *Montagnes du roi*; son nom le plus

proviennent de quelque circonstance particulière dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir. Plusieurs noms de lieu, dont l'origine étymologique est incontestable, sont dus sans doute à des faits de ce genre; on en trouve plus d'un exemple dans le Khouzistân ou Susiane.

usité est *Ghardjistân* (غرجستان)[1]. C'est une vaste contrée qui renferme un grand nombre de bourgs, dont dix ont une chaire. Le principal est *Beschin* (بشين), qui est la résidence de leur roi auquel ils donnent le nom de *Schar*. Un fleuve, celui de Merw er-Roud, arrose cette contrée. Les abords du pays sont protégés par des travaux de défense et des portes en fer, de sorte que personne ne peut y pénétrer sans le consentement des habitants. Les peuplades du Ghardjistân sont d'ailleurs paisibles et de mœurs douces. » On lit dans el-Isthakhri : « Le pays de *Ghardj esch-Schar* a deux villes principales : l'une est *Beschin*, et l'autre, *Sourmin* (سورمين); elles ne sont qu'à une journée de marche l'une de l'autre, dans la direction du sud et au milieu des montagnes; elles ont à peu près la même importance, mais elles ne sont pas considérées comme résidences royales; car *le Schar* habite ordinairement un bourg dans la montagne nommée *Bilkân* (بيلكان). Les environs de ces deux villes sont couverts de vergers, et bien arrosés; Beschin produit du riz, et Sourmin des raisins secs dont on fait une grande exportation[2].

غرش *Gharsch.*

La lettre *schin* doit être prononcée à la persane, c'est-à-dire entre le son du *schin* arabe et du *djim* (Gharj). C'est le nom du pays décrit dans l'article précédent et nommé aussi *Ghardjistân*. Les habitants du Khoraçân paraissent le confondre aujourd'hui avec le Ghour.

غرق غزق *Gharaq* ou *Ghazaq.*

1° Bourg près de Merw esch-Schahidjân; patrie de Djermouz ben 'Obeïd Allah dont l'enseignement est suspect. Abou Sa'd es-Sem'ani, qui était de Merw, dit ne pas connaître de bourg du nom de *Ghazaq*, et croit que l'émir Nasr a été induit en erreur en indiquant cette prononciation. — 2° Un village près de Ferghanah a aussi le nom de *Ghazaq*.

غزنة غزنين *Ghaznah* et *Ghaznin.*

Telle est la prononciation vulgaire; mais les savants écrivent *Ghaznein*, ou bien ils en font un nom arabe خزنة *Khaznah* (le trésor). Cette ville est la

[1] Voyez, sur le Ghardjistân et le Djouzdjân, les observations que S. de Sacy a insérées dans les Mines de l'Orient, t. Ier, p. 321, et Charmoy, *Expédition d'Alexandre contre les Russes*, p. 138 et suiv.

[2] *Lib. clim.* p. 107.

capitale de la contrée nommée *Zaboulistân*[1]; elle est grande, et son territoire forme une principauté importante qui sépare le Khoraçân de l'Inde. Ce pays est fertile, mais le climat y est très-froid. On m'a assuré cependant qu'à une journée de marche est une montagne derrière laquelle s'étend une contrée où la chaleur est excessive, tandis que la température du pays situé en deçà de cette montagne est semblable à celle de l'hiver le plus rigoureux. Le nombre des docteurs et des savants de ce pays est très-considérable, et, en général, ses habitants se sont constamment signalés par leur piété ainsi que par leur attachement aux dogmes orthodoxes et aux khalifes légitimes. Ghaznah a été la résidence de Mahmoud (fils de) Sebucteguin et de ses successeurs, jusqu'à la chute de la dynastie des Ghaznévides.

غزوان *Ghazwân*

Nom d'un quartier d'Herat.

غضا شجر *Ghadha-Schedjer.* (Voyez غضا شجر.)

Cette prononciation est celle de Nasr, et elle a été adoptée par certains auteurs. On écrit aussi غضى.

غَلطان *Ghalathân.*

Bourgade à 4 farsakhs de Merw. (Voyez دلغاطان.)

[1] D'après Hamd Allah Mustôfi, Ghaznah, bien que située sous la même latitude que Baghdad (33° 40'), a un climat rigoureux parce qu'elle est placée sur un plateau très-élevé. Au IXe siècle de l'hégire, elle n'était plus que l'ombre de la magnifique capitale des Ghaznévides, *la ville aux douze mille mosquées*, dont Otbi nous a laissé un pompeux panégyrique. Elle n'avait conservé de sa splendeur passée que quelques beaux mausolées et un parfum de sainteté qui lui a valu le surnom de *seconde Médine*. Les lettres persanes y ont été cultivées avec succès, et Ahmed Razi cite une foule de poëtes qui ont illustré cette ville. Les plus connus sont : Medjd ed-din Senayi, auteur de plusieurs poëmes très-estimés, tels que le Jardin (*Ketabé hadiqah*), le Trésor des énigmes (*kenz errumuz*), etc. Il est mort en 525. — Scheikh Razi ed-din 'Ali Lala, poëte et soufi, de la même famille que le précédent; — Haçan ben Naçir el-'Alevi, poëte contemporain de Sulthan Maç'oud, fils de Mohammed le Seldjoukide; — Othman ben Mohammed, qui vécut à la cour d'Arslan-Schah; son divan se lit encore avec plaisir; — Schehab ed-din Abou 'Ali Redjâ, panégyriste de Sulthan Behram-Schah; — Ahmed ben Mohammed Sedjavendi, auteur du commentaire mystique l'Essence des grandeurs (*'Aïn al-Me'aly*), des Trésors de fruits (*Zakhaïr esmar*), etc. (Extrait du *Heft iqlim*, IIIe climat.) On peut consulter, sur la célèbre digue de Ghaznah et le tombeau de Mahmoud, l'intéressante description qu'en donne Burnes dans le tome II de son voyage, p. 160; voyez aussi le Mémoire sur l'Inde, page 242, et le fragment d'Ibn Haukal cité dans le même ouvrage.

غَنادُوست Ghunadoust.

Bourg du territoire de Serakhs.

غُندِجان Ghoundidjân.

Petite ville du Fars, dans un désert stérile et privé d'eau. On lit dans el-Isthakhri : «On exporte de Ghoundidjân, qui est le chef-lieu du canton de *Descht-Barin*, des tapis, des voiles, des coussins, qui rivalisent avec ceux que fabriquent les Arméniens. On y fait aussi des tissus portant le chiffre brodé (طراز) du sulthan [1]. » Cette ville, si peu favorisée de la nature, a produit quelques hommes remarquables. On cite, entre autres : Abou Mohammed Haçan ben Ahmed el-'Arabi, plus connu par le sobriquet d'*el-Aswed, le noir*, auteur de plusieurs ouvrages littéraires; — le scheikh Abou'n-Neda Mohammed ben Ahmed, etc. — Abou Nasr parle aussi d'un certain Abou Thaleb el-Ghoundidjâni comme d'un riche parvenu de Basrah contre lequel Abou'l-Haçan Sakrawi composa des vers satiriques.

غُندود Ghondoud.

Bourg du pays d'Herat.

غُورَج Ghouredj.

La prononciation usitée dans le pays est *Ghoureh* غورَه. Bourgade aux portes de la ville d'Herat; patrie d'Ahmed ben Mohammed el-Ghouredji, mort en 305, et d'Abou Bekr ben Mouthi' el-Ghouredji.

غُور Ghour (ou Ghouristân) [2].

Contrée située entre Herat et Ghaznah; climat froid, pays sauvage et désert;

[1] Ce passage ne se trouve pas dans l'édition de M. Moeller, et le nom de Ghoundidjân n'est mentionné qu'une seule fois (p. 64, ligne dernière) parmi les villes du Fars qui ont une certaine importance. Telle est du moins la leçon que je propose pour le mot العبدعان. On lit dans le *Nouzhet* que Ghoundidjân est une petite ville du district de Schapour, dont le nom, dans le pays, est *Descht-Bary*. Elle possède une source; mais l'eau de ses puits est saumâtre. Les habitants sont tisserands ou cordonniers (fol. 657).

[2] Ahmed Razi donne sur cette province peu connue quelques détails intéressants : «Le Ghour est situé entre l'État de Ghaznin et le Khoraçân; son climat est beau et ses fruits sont savoureux; mais ce pays est couvert de montagnes; il a été jadis très-florissant

on n'y voit pas de villes dignes d'être mentionnées. La localité la plus connue est la forteresse de *Firouz-Kouh* (voyez فيروز كوه), qui est la résidence du roi de ce pays. C'est de là qu'est sortie la famille de Sam à laquelle appartenait le célèbre *Schehab ed-din*. On cite, parmi les savants qui portent le surnom de *Ghouri* : Abou'l-Qaçem Farès ben Mohammed, qui en est sans doute originaire, bien qu'il soit né à Baghdad. Ce docteur, digne de confiance, est mort en 348. Son fils Abou'l-Feredj Mohammed ben Farès, surnommé aussi *Baghdadi* (بغدادى), s'est distingué par sa grande piété autant que par sa science; il dictait la tradition au collége d'el-Mehdi à Baghdad; il est mort au mois de scha'bân, l'an 409.

غوروان *Ghourwân.*

Bourg près d'Herat; patrie de quelques traditionnistes.

غورة *Ghoureh.* (Voyez غورج.)

غوريان *Ghouriân.*

Bourg du pays de Merw.

غُورَم *Ghouzem.*

Bourg près d'Herat; patrie d'Abou Hamid Ahmed ben Mohammed et d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed el-Ghouzemi.

غُوسنان *Ghousnân.*

Bourg du pays d'Herat. En sont originaires : Abou'l-A'la Sa'id ben Abi Bekr

et très-peuplé; il possédait une multitude de châteaux forts dont on voit encore les ruines. Les habitants se convertirent à l'islamisme sous le règne d'Ali; leur chef, qui était de la lignée de Zohaq, reçut de la main même de ce saint khalife son diplôme d'investiture, et cette dignité s'est transmise à ses descendants jusqu'à l'époque de Behram Schah le Ghaznévide. Aussi l'attachement des Ghouriens pour la famille du Prophète ne s'est jamais démenti. Sous le règne des Ommiades, lorsque toutes les chaires de l'islam retentissaient des malédictions proférées contre 'Ali et sa postérité, les Ghouriens protestèrent seuls contre cet acte sacrilége et ne voulurent jamais recevoir les gouverneurs venus de Damas.» (*Heft iqlim*.) L'auteur du *Mobarek-Schahi* signale plusieurs particularités et croyances superstitieuses du Ghour que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici. Le même auteur parle d'une forteresse qu'il nomme *Tékaver* (c'est sans doute la même qu'on appelle ordinairement *Firouz-Kouh*), et il dit qu'elle a la réputation d'être imprenable. C'est dans cette contrée qu'est né le théologien Haroun ben Haçan, auteur d'une foule d'ouvrages d'érudition, tels que le Trésor des secrets, la Provision des voyageurs, la Joie des assemblées, etc. Il est mort en 717.

el-Ghousnâni : — Abou Nasr Mohammed ben Ahmed el-Ghousnâni el-Herawi, docteur instruit et d'une piété exemplaire; il étudia à Herat et à Niçabour. Abou Sa'd suivit ses leçons et celles du précédent. Abou Nasr est né un peu avant l'an 500, et mort à *Qounieh* (Iconium) le 5 de scha'bân 549.

غَولَقان *Ghawlaqân.*

Bourg du territoire de Merw, à 5 farsakhs de cette ville.

غيزان *Ghizân.*

Il est très-probable que Ghizân est un bourg du territoire d'Herat et la patrie de Mohammed ben Ahmed ben Mouça el-Ghizâni, mort, d'après el-Ghourab, l'an 395.

ف

فابجان *Fabedjân.*

Abou Sa'd dit que c'est un bourg du pays d'Ispahân; mais il ignore si c'est le même que *Fabezân* (voyez le mot suivant), ou s'il s'agit d'une localité distincte.

فابزان *Fabezân.*

Bourg du pays d'Ispahân; en sont originaires : Abou Bekr Mohammed ben Ibrahim el-'Oqaïli el-Fabezâni; — Abou Dja'far Ahmed ben Suleïman el-Fabezâni, mort en 301.

فاذجان *Fadedjân.*

Bourg du territoire d'Ispahân.

فارسجين *Farisdjîn.*

On écrit aussi *Farisîn* (فارسين). C'est un petit territoire qui dépend, non pas d'Hamadân, comme quelques auteurs l'ont avancé, mais de Qazwin; il n'est qu'à deux journées de cette ville et à une journée d'Abhar, tandis que huit journées environ le séparent de la ville d'Hamadân. Il fait partie du grand canton nommé *Ela'lem* (voyez الاعلم). Mohammed ibn Ahmed el-Qoumesâni, dont il est fait mention à l'article *Qoumesân*, est surnommé *Farisdjini*. Ce docteur, dont l'enseignement mérite toute confiance, est mort en 423.

فارس *Fars.*

Cette grande et célèbre contrée s'étend du côté de l'Iraq jusqu'à Erradjân, du côté du Kermân jusqu'à Sirdjân, du côté de la mer de l'Inde jusqu'à Siraf, et vers le Sind jusqu'au Mokrân. L'auteur du *Qasrüat* dit que le nom de *Fars*, s'appliquant non à un homme, mais à une contrée, est indéclinable, parce qu'il est ordinairement considéré comme nom féminin, de même que *No'mân*, etc. Il n'est pas d'origine arabe et paraît avoir été primitivement *Bars* (بارس) ou *Pars* (پارس), que les Arabes ont changé en la lettre ف. Ptolémée, dans son livre intitulé *Molhamat el-Bouldân*, dit que la capitale du Fars est située par 63° de longitude et 34° de latitude. Nous avons parlé de cette ville (voy. le mot اصطخر). la capitale actuelle est Schiraz. On fait remonter le nom de *Fars* à Fars ben 'Alem (Elam) ben Sam ben Nouh; mais on n'est pas d'accord sur sa généalogie; les uns le disent fils de *Maçour*, fils de Sam, fils de Noé; d'autres, comme Abou Bekr Ahmed, le disent fils de Lawi, fils d'Irem, fils de Sam; d'autres, enfin, croient que Fars était fils de Thahomurs; ils le considèrent comme un roi vertueux et juste, qui vivait à peu près à l'époque du déluge. Il eut huit fils dont les noms étaient : Djem, Schiraz, Isthakhr, Feça, Djennabeh, Kosker, Kelwadha et Qarqiçia. Chacun d'eux reçut un territoire auquel il laissa son nom. « Le Fars, dit el-Isthakhri, forme une espèce de carré irrégulier par l'angle qui touche à Ispahân et par celui qui est contigu au désert conduisant dans le Kermân. Tout le littoral du golfe Persique subit aussi une courbure, de sorte que de Schiraz, centre de la province, aux deux villes dont nous parlons, la distance est environ la moitié de celle qui sépare Schiraz du Khouzistân d'une part, et du *Guermsir* (zône brûlante) et du Kermân, de l'autre. Presque tous ses districts sont situés au milieu ou dans le voisinage des montagnes. Les principaux de ces districts sont au nombre de cinq, savoir : 1° Isthakhr, qui est le plus grand; — 2° Ardeschir-Khourreh; — 3° Darabdjird; — 4° Sabour (Schapour); — 5° Fesa-Khosrou. Nous décrirons en particulier chacune de ces contrées. On y compte cinq *remm*, c'est-à-dire campements des Kurdes. Le plus grand est le remm de Djiloueih, puis le remm d'Ahmed ben Leis, celui d'Haçan ben Saleh, celui de Schehriar, et le remm d'Ahmed ben Haçan. » (Voir pour plus de détails le mot رم)[1]. On cite plusieurs tradi-

[1] L'auteur ne donne ici qu'un abrégé de la longue description qu'Isthakhri a consacrée à son pays natal. On pourra s'en convaincre en comparant ce fragment avec la

tions en faveur du Fars, entre autres ce *hadis* rapporté par Ibn Lahi'ah : « Les habitants du Fars et de Roum sont comme les Qoreïschites (l'élite) des étrangers; » et cette autre parole du Prophète : « Le peuple le plus éloigné de l'islamisme est celui qui habite le pays de Roum; mais si la vraie religion était suspendue aux Pléiades, les habitants du Fars pourraient y atteindre. » On sait que, même avant l'islamisme, les pays compris entre le fleuve de Balkh (l'Oxus), l'Azerbaïdjân, l'Arménie, l'Euphrate, les déserts de l'Arabie, depuis l''Omân jusqu'au Mokrân, Kaboul et le Thokharistân, étaient considérés comme la portion la plus noble et la plus pure de la terre. D'autres auteurs, en admettant la subdivision du Fars en cinq districts, substituent celui d'Erradjân [1] au district de Fena-Khosrou. Ils évaluent à 150 farsakhs la longueur de ce pays, et lui donnent une égale largeur. — Conquête du Fars. La première tentative des musulmans contre ce pays fut faite par el-A'la l'Hadhramite, agent d'Abou Bekr et plus tard d''Omar dans le Bahreïn. Ce gouverneur envoya 'Arfadjah ben Arthamah el-Bareqi avec l'ordre de traverser la mer (le golfe Persique) et de pénétrer dans le Fars. 'Arfadjah s'empara d'abord d'une île voisine du littoral. 'Omar désapprouva cette entreprise exécutée sans son consentement; il reprocha à ce général de tromper les musulmans, et lui enjoignit de rejoindre Sa'd ben Abi Waqqas à Koufah; car il connaissait la mésintelligence qui existait entre ces deux chefs, et il cherchait à le perdre en le rapprochant de Sa'd dans de pareilles circonstances. 'Arfadjah se mit en route; mais lorsqu'il arriva à *Dhafar*, on reçut la nouvelle de la mort d'el-A'la. 'Omar ordonna alors à 'Arfadjah d'opérer sa jonction avec 'Othbah ben Farqad es-Salami, qui avait envahi l'el-Djezireh. Ce fut alors que Moçoul tomba au pouvoir des musulmans. 'Othman ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi, nommé par 'Omar au gouvernement du Bahreïn et de l''Omân, étant arrivé à son poste et s'étant assuré de la soumission de ces deux provinces, enjoignit à son frère el-Hakem ben Abi'l-'Ass de s'embarquer pour le Fars à la tête d'une nombreuse armée. Celui-ci prit d'abord possession de l'île de Laf et de l'île de Berkawân (ou Terkawân) : puis il s'avança jusqu'à Tawadj et s'en empara, ainsi que nous le racontons à l'article توّج (voyez ce mot). Ce fut sous le khalifat d''Othman, fils d''Affan, que la conquête du Fars fut ter-

traduction de M. Mordtmann (*Das Buch der Lænder, loc. laud.*). J'ai moi-même, au mot *Roum*, reproduit une partie des curieux détails fournis par cet ancien géographe sur les nombreuses tribus kurdes répandues dans la province du Fars.

[1] Telle est, entre autres, la classification donnée par le Livre des climats, p. 57.

minée, et nous en rapportons les circonstances particulières en parlant des villes principales de cette contrée. Le Merzubân, qui gouvernait alors le Fars pour le roi de Perse, se nommait Sehrek (Schehrek). Il réunit une armée considérable et rencontra les musulmans auprès de Bischâbr: c'est là qu'eut lieu la sanglante bataille qui coûta la vie à ce général, et dans laquelle les Persans furent mis en déroute. (Voir le mot ريشهر.) Cette désastreuse journée et la mort de leur chef découragèrent les Persans. Le khalife voulut en finir d'un seul coup; il ordonna à 'Othman ben Abi'l-'Ass d'envahir lui-même la Perse. 'Othman, laissant son frère el-Moghairah comme son délégué dans le Bahrein et l'Omân, s'avança jusqu'à Tawadj et fit ses préparatifs pour continuer sa marche dans le Fars. D'un autre côté, Abou Mouça el-Asch'ari, en vertu des ordres du khalife, partit de Basrah pour prêter main-forte à 'Othman. Les deux armées réunies achevèrent rapidement la conquête du Fars. L'impôt foncier de ce pays fut d'abord fixé à trente-trois millions de drachmes. Par la suite, Fadhl ben Merwân, ministre de Moutewekkil, le porta à trente-cinq millions en supprimant les autres redevances dues au sulthan. Quant à l'impôt personnel, il fut fixé par el-Haddjadj ben Youçef à dix-huit millions de drachmes comme celui de l'Ahwaz. La population des Kurdes disséminés sur le territoire du Fars est très-considérable; on évalue à cinq cent mille le nombre de leurs tentes; ils campent, été comme hiver, auprès des pâturages, à la façon des Arabes nomades. Parmi les fleuves navigables du Fars, on cite : le Thab (طاب), le Schirin (شيرين), le Sitadekân (ستادكان), le Derdjend (درجند), le Djoundân (جوندان), le Sekân (سكان), le Djarsaq (جرسق), le fleuve d'el-Akhschebîn (نهر الاخشبين), le Kourr (كر), et le Ferwâb (فرواب) [1]. Outre la mer du Fars, qui baigne ses côtes, on compte plusieurs lacs; tels sont : le lac de Bendjegân (بنجكان), le lac de Descht-Arzân (Destardjân), le lac de Tawaz (توز), les lacs de Houdhân (حودان) et de Djengân (جنكان). Quant aux forteresses, on m'a assuré qu'elles sont très-nombreuses, et on en compte, dit-on, cinq mille au moins dans l'intérieur des villes ou sur les montagnes voisines [2]; le

[1] Plusieurs de ces rivières n'ont pas été mentionnées par l'auteur, et leurs noms sont presque méconnaissables dans les manuscrits du *Mo'djem*; mais on trouve d'excellents renseignements à cet égard dans le Nouzhet, et pour faciliter les recherches, je les ai classés par ordre alphabétique dans le corps de cet ouvrage. Quant aux lacs ou étangs de cette province, la confusion est telle entre les auteurs arabes et persans, ou du moins les copies dont j'ai pu disposer, sont si fautives, que je renonce à l'espoir de mettre un peu d'ordre dans cette nomenclature.

[2] On trouve la description des plus cé-

nombre exact de ces places ne peut être donné que par les registres administratifs. Quelques-unes de ces forteresses passent pour imprenables, entre autres la forteresse d'Ibn 'Emarah, celle de Dikdân, celle de Kadiân, celles de Sa'îd-Âbâd, de Djouderz, de Eldjiss, etc. nous parlons d'une partie de ces citadelles en leur lieu.

فارسية *Faresyeh.*

Bourg de la province de Baghdad, ainsi nommé d'un certain Farès; il est situé sur le bord du Nehr-'Yça, et très-fertile. Le célèbre scheikh Moslem ben Haçan el-Khouri a été surnommé *el-Faressi* parce qu'il habitait ce bourg, où il possédait de riches domaines et répandait des aumônes abondantes; il est mort en 594, et son tombeau, qui se voit à Faresyeh, attire des pèlerins.

فارفان *Farefân.*

Bourg du territoire d'Ispahân. En sont originaires : le qadhi Abou Mansour Schabour ben Mohammed el-Farefâni, maître d'Abou Sa'd, et Abou Bekr Mohammed ben Mahmoud el-Farefâni.

فارمَذ *Farmed.*

Bourgade voisine de Thous; patrie d'Abou 'Ali Fadhl ben Mohammed el-Farmedi, le prédicateur, et de son fils 'Abd el-Wahed ben Fadhl Abou Bekr et-Thoussi. Ce dernier, d'après le témoignage de Schirweïh qui l'a connu, était remarquable par l'éloquence de sa parole et de son geste. L'auteur du *Takhbir* mentionne aussi un docteur soufi du nom de Fadhl ben 'Ali el-Farmedi, mort en 537.

فارُوز *Farouz.*

Bourg du territoire de Neça d'où sont sortis quelques traditionnistes.

lèbres dans le Livre des climats, dont ce paragraphe est tiré. (Voyez le texte de Gotha, page 60, et la traduction allemande de M. Mordtmann.) Au IXe siècle de l'hégire, on ne comptait plus dans le Fars que seize citadelles importantes. «Autrefois, dit Mustôfi, il y en avait au moins soixante et dix; mais lorsque cette province se révolta sous le règne des Seldjouqides, l'Atabek Djaouli fut chargé de la soumettre; il prit d'assaut et rasa une partie de ces forts; il conserva cependant ceux qui avaient fait leur soumission, et il y établit des gouverneurs.» (On peut consulter, sur les événements auxquels cet auteur fait allusion, Ibn el-Athir, t. V, fol. 143; — Mirkhond, 4e partie, chapitre des princes Selghariens; — Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols*, p. 446, et le mémoire de M. Defrémery sur les Seldjouqides, inséré dans le *Journal asiatique*, année 1848.)

فاروية *Farouyeh.*

Nom d'un quartier de Niçabour.

فارياب *Fariâb*[1].

Ville célèbre du Khoraçân; district du Djouzdjân, dans le voisinage de Balkh, et à l'ouest du Djeihoun (Oxus); à trois journées de Schebouraqân, à la même distance de Thaleqân, et à six journées de Balkh. Plusieurs imams connus en sont originaires; entre autres, Mohammed ben Youçef el-Fariâbi, compagnon de Sofiân et-Thawri. Quant à 'Abd er-Rahim ben Habib el-Fariâbi, il a été surnommé ainsi parce qu'il résida longtemps dans cette ville; mais il était né à Baghdad. Il est cité par Abou Hatem Mohammed dans son Livre des docteurs suspects (كتاب الضعفاء).

فاريانان *Farianân.*

Bourg qui est probablement voisin de Merw[2]. Ibn Mendeh cite un docteur du nom de *Mohammed ben Temim* habitant Farianân, et n'ajoute pas d'autres détails. On connaît sous le même surnom le traditionniste Ahmed ben 'Abd Allah el-Farianâni el-Merwazi, mort en 448.

فاز *Faz.*

1° Ville de la province de Merw; patrie d'Abou'l-'Abbas Mohammed ben Fadhl el-Fazi el-Merwazi. — 2° Bourg du pays de Thous; patrie d'Abou Bekr Mohammed ben Weki' el-Fazi et d'Ahmed ben 'Abd Allah, le soufi, cités dans le *Takhbir.*

فاشان *Faschân.*

1° J'ai passé par ce bourg, qui est dans le voisinage de Merw. On cite, parmi

[1] Soyouthi, dans le *Lobb el-Lobab*, croit que son nom, en persan, est *Bariâb*. Ce renseignement n'est pas confirmé par les géographes de la Perse; ils se bornent à dire que c'est une petite ville dont l'origine remonte à Kei-Qobad, que son climat est chaud et qu'on y récolte beaucoup de safran. Parmi les bourgades importantes, ils nomment : Vaschdjerd, Sassân, etc. L'auteur du *Merâcid* ajoute que, par suite d'une *imâleh* assez fréquente, on prononce souvent *Firiâb*, et cette leçon est adoptée par Soyouthi.

[2] C'est ce que dit aussi l'auteur du *Qamous*; mais, dans le *Merâcid*, Farianân est cité parmi les dépendances du Soghd de Samarcande.

les savants qui en sont originaires : Mouça ben Hatem el-Faschâni; — Abou Zeïd Mohammed ben Ahmed el-Faschâni, un des plus célèbres docteurs schafeïtes de son temps. Il étudia le droit sous Abou Ishaq, de Merw, et se signala autant par sa connaissance et sa rigide observation des principes de Schafey que par son austère piété. Il mourut en 371. — 2° (Pour *Paschân.*) Bourg près d'Herat.

فاطم آباذ *Fathem-Âbâd.*

Village très-voisin d'Hamadân. On lit dans l'Histoire de Schirweïh : « L'ancienne mosquée cathédrale d'Hamadân était, dit-on, à Fathem-Âbâd. L'emplacement sur lequel s'élève la grande mosquée actuelle était alors occupé par des champs de blé et des vignes. »

فال *Fal.*

Grosse bourgade assez semblable à une ville, sur les frontières méridionales du Fars, près du littoral; on y passe quand on se rend à Hormuz, et dans l'île de Kisch par la route de *Huzou* (voyez هُزو).

فاله *Faleh.*

Ville voisine d'Eïdedj, dans le Khouzistân; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed el-Fali, le professeur. J'ai vu dans l'Iraq des bâtons terminés par une tige en fer armée de trois pointes semblables à des doigts, mais plus longues, dont on se servait pour chasser les francolins. Cet instrument était appelé *faleh* ou *baleh* (باله), nom que je crois d'origine persane.

فاوان *Fawân.*

(Pour *Gawân,* ancien nom persan.) Bourg du Guilân.

فجكش *Fedjkesch.*

Localité située dans le district de Riwend, province de Niçabour. C'est la patrie de Mohammed ben Haçan ben 'Ali Abou'l-Fadhaïl el-Mou'ini, surnommé l'aveugle, littérateur distingué et scheikh plein de mérite; il enseigna à Niçabour et y mourut au mois de schawal 537.

فخرآباذ *Fakhr-Âbâd.*

1° Fakhr ed-Dôoleh, fils de Rokn ed-Dôoleh, le Deïlemite, fatigué du sé-

jour de la vieille forteresse de Rey, fit construire une citadelle qu'il entoura de bastions élevés et de fortifications redoutables; il y renferma ses trésors et ses armes, et la nomma *Fakhr-Âbâd*. Elle est située au milieu de jardins arrosés par des eaux vives, dans le site le plus agréable du monde. Je crois que cette forteresse est identique avec celle de *Thabarek* (voyez طبرك); mais j'engage le lecteur à ne considérer cette opinion que comme une hypothèse. — 2° Un bourg du territoire de Niçabour est appelé aussi *Fakhr-Âbâd*.

فرآب *Ferrâb.*

Bourg du canton d'*Ardistân*, dans la province d'Ispahân, duquel certains docteurs modernes sont originaires, d'après le témoignage d'Abou Mouça el-Hafez l'Ispahânien.

فراغان *Feraghân.*

Bourg près de Merw.

فراوه *Feraweh.*

Petite ville du district de Neça, entre cette ville, le canton de Dihistân et le Kharezm. On la nomme aussi *Rebath-Feraweh*, à cause d'un couvent construit par 'Abd Allah ben Thaher sous le khalifat d'el-Mamoun. Plusieurs savants en sont originaires : Abou Na'im Mohammed ben Qaçem el-Ferawi, directeur de ce couvent, scheikh d'une grande piété; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Fadhl el-Ferawi. Cet imam, aussi vertueux que savant, fut le professeur de deux de mes scheikhs, el-Moueyyed de Thous et Abou Hamid 'Abd el-Wehhab; il composa un recueil de Séances sur la prédication et la récitation, et mourut à Niçabour, l'an 530; — Abou'l-Qaçem Mansour en-Niçabouri, fils d'Abou'l-Me'ali, et petit-fils d'Abou'l-Berekat ben 'Abd Allah, tous deux traditionnistes estimés; il transmit la tradition à Baghdad d'après son père et son aïeul, et mourut à Niçabour en 608.

فراهان *Ferahân.*

Localité du territoire d'Hamadân. (Voyez فرهان.)

فرتنى *Fertena.*

Nom d'un château à Merw er-Roud.

فراهينان *Ferahinân.*

Bourg près de Merw.

فرجان *Ferdjân* (les deux fentes).

Nom donné autrefois au Khoraçân et au Sedjestân.

فرج *Fourdj.*

1° Ville sur la frontière du Fars. — 2° *Ferdj* ou *la maison d'or* (بيت الذهب), capitale du Moultân prise par les musulmans; ils trouvèrent dans le creux d'un rocher des sommes importantes qu'ils se partagèrent. C'est de là que lui est venu ce surnom.

فردَجان *Ferdedjân.*

Forteresse connue de la province d'Hamadân, dans le canton de *Djerra* (جرّا ou جرّى); on l'appelle aussi *Berdehan* (بردهان). Thaher ben Mohammed ben Abou'l-Haçan Abou Mansour el-Hamadâni, gendre de l'imam 'Abd er-Rahman, y mourut l'an 423 dans le mois de rebi' second, et son corps fut transporté à Hamadân. (Extrait de Schirweïh.)

فردَوس *Ferdaws* (le paradis).

Célèbre citadelle dans le pays de Qazwin.

فرّزاذ *Ferrezâd.*

Nom d'un des bourgs de Rey.

فَرَزن *Ferezen* ou *Ferzen.*

Bourg du pays d'Herat.

فَرزين *Ferzin.*

Localité du canton de *Khosch-Âb,* dans le Kermân.

فرّزين *Ferrezin.*

Citadelle près de la ville de Keredj, entre Hamadân et Ispahân.

فرس آباذ *Fers-Âbâd.*

Bourg près de Merw.

فِرسان *Fersân.*

Bourg près d'Ispahân. Es-Selefi prononce *Foursân.* C'est la patrie de plusieurs docteurs versés dans la science des traditions : Abou'l-Haddjadj Youçef ben Ibrahim ; — Abou'l-Haçan ben 'Ali el-Fersâni, dont Ibn Merdweih cite souvent le témoignage dans sa Chronique ; — Abou Ishaq Ibrahim ben Eyoub el-'Anberi el-Fersâni, docteur d'Ispahân, célèbre par sa piété : — Bedhal ben Sa'd el-Fersâni, etc.

فرشابور *Ferschabour*[1].

La prononciation vulgaire est *Berschavour* (برشاوور). Vaste pays entre Ghaznah et Lahor, célèbre dans les Annales de la conquête musulmane.

فرغانه *Ferghaneh.*

Bourg du Fars ; patrie d'Abou'l-Fath Mohammed ben Isma'il el-Faressi el-Ferghani.

فَرغُول *Ferghoul.*

Bourg du Dihistân (province de Mazenderân) ; patrie du célèbre docteur 'Omar ben Mohammed el-Ferghouli ; il naquit dans cette localité le 16 du mois de scha'bân, l'an 456. Il passa sa jeunesse à Djordjân, et résida quelques années à Niçabour ; puis il se fixa à Merw jusqu'à sa mort, arrivée dans le mois de djemadi second, l'an 538.

فَرقَف آباد *Farqaf-Âbâd*[2].

Bourg du territoire d'Ourmiah où est né Haçan Abou 'Ali el-Ourmawi el-Farqaf-Âbâdi, docteur qui enseigna la tradition à Niçabour.

فَرك *Ferk*, ou, selon d'autres, *Ferek.*

Bourg près d'Ispahân. Le surnom de *Ferki* est donné à Abou'n-Nedjm Bedr ben Dolaf, maître d'Abou Thaher es-Selefi, mort en 509.

[1] C'est la ville moderne de Peichaver. (Cf. M. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 107 et 257. Wilson, *Journ. of the royal asiatic Society*, t. V, p. 118 et suiv.)

[2] Cette leçon est douteuse. Dans le *Merâcid*, on lit *Farqab-Âbâd*, et dans Seyouthi, *Farfaq-Âbâd*. Deux manuscrits, au lieu de *Ourmiah*, portent *Erminiah*.

فرميشكان *Fermischkân.*

Je ne puis préciser la position de cette bourgade; mais je crois qu'elle ne peut appartenir qu'au Fars. Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed, surnommé *Fermischkâni,* est connu comme jurisconsulte et comme homme de lettres.

فرمانبر آباد *Fermânber-Âbâd*[1].

Bourg maintenant abandonné, sur le chemin qui conduit à Herat. On en voit les ruines sur le sommet d'une montagne.

فرناباد *Fernâbâd.*

Grosse bourgade à 5 farsakhs de Merw.

فرند آباد *Ferend-Abâd.*

Bourg situé aux portes de Niçabour.

فرواب *Ferwâb.*

Rivière du Fars; elle sort, près d'un bourg du même nom, de la rivière Djouïdân, traverse une partie du pays d'Isthakhr, passe sous le pont du Khoraçân, et se jette dans le Kourr.

فَرَوات *Ferewat.*

Localité du Fars, dans le district d'Erradjàn.

فَرواجان *Ferwadjân.*

Bourg près de Merw.

فَروان *Ferwân.*

Petite ville voisine de Ghaznah; patrie d'Abou Weheb Mounebbih ben Mohammed el-Ferwâni, *le Prédicateur,* pieux docteur, mort vers l'an 500.

فرهاذجِرد *Ferhad-Djerd.*

Bourg près de Merw.

فَرهان *Ferhân.*

Quelques auteurs écrivent *Ferahân*[2]. Nom d'une saline située dans le canton

[1] Ce nom est diversement écrit dans les mss. Le *Méraçid* porte *Fermaïnzer-Âbâd.*

[2] « *Ferahân* est un beau canton bien peuplé, qui dépendait autrefois d'Hamadân; son chef-

d'Hamadân. C'est un lac de 4 farsakhs carrés. A la fin de l'automne, les habitants conduisent dans ce lac les eaux qui ne servent pas à l'irrigation des terres, et elles s'y transforment en sel. Ce sel est recueilli et vendu aux Kurdes ou exporté dans d'autres pays. S'il faut en croire Ibn el-Kelbi, c'est à un talisman composé par *Belinas* que ce lac doit cette propriété de convertir ses eaux en sel, et il ajoute que lorsque les habitants en ont recueilli la quantité qui leur est nécessaire, il s'évapore et ne conserve plus la moindre parcelle de sel.

فرهاذان *Ferhadân.*

Je crois que c'est une bourgade du canton de Neça, dans le Khoraçân. 'Abd Allah ben Mohammed Abou Mohammed en-Neçayi porte le surnom de *Ferhadâni*.

فره *Fereh* [1].

Ville du Sedjestân; elle est grande, et son territoire forme un canton qui renferme plus de soixante bourgades; une rivière, sur laquelle est un pont, passe dans le voisinage. *Fereh* est sur la droite du chemin qui mène du Sedjestân dans le Khoraçân.

فرياب *Firiâb.*

C'est le nom abrégé de la ville de Fariâb dans le Khoraçân et dont il a été fait mention plus haut. (Voyez فارياب.) Le surnom de *Firiâbi* est porté par Abou Bekr Dja'far ben Mohammed, imam connu qui parcourut l'Orient et l'Occident. Il fut pendant quelque temps qadhi de Dinewer, puis il se rendit à Baghdad, où il enseigna la tradition; il y mourut en 301.

فرياناں *Fourrianân.*

Bourg près de Merw.

lieu actuel est *Sarouq* (ساروق); Dôolet-Âbâd et Asterâbâd sont aussi deux bourgs importants de ce pays. Le sol, arrosé par des canaux, produit du blé, du coton et du raisin; la vie y est facile et à bon marché; les habitants sont robustes. Autour du lac, que les Mongols nomment *Djighoun-Naour* (جغون ناور), on voit des fourrés épais où le gibier abonde. (*Nouzhet.*) Djelal ed-din ben Dja'far, poète persan, en est originaire.

[1] Ou *Ferah* (فراه), selon les auteurs persans. Cette ville, qui fut autrefois le centre d'une petite principauté indépendante dans le Seïstân, était bien déchue de son importance, selon Ahmed Razi. Dans le voisinage est le bourg de Derch, qui est assez florissant. Abou Nasr, auteur d'un poème populaire intitulé *Le lai des jeunes gens* (Nâmèh Soubiân), porte le surnom de *Ferahi*. (Voyez le *Heft Iqlim*, ivᵉ climat.)

فَرِيزِهَنْد *Ferizhend.*

Bourg du canton de *Meïmeh,* province d'Ispahân. C'est la patrie d'Ahmed ben Ibrahim Abou'l-'Abbas el-Ferizhendi et de son neveu Mohammed ben 'Ali ben Ibrahim, docteurs cités par Ibn Mendeh dans sa Chronique d'Ispahân.

فَرِيزَن *Ferizen.*

Bourg situé aux portes d'Herat et appelé aussi *Ferizeh* (فريزه). En est originaire Abou Mohammed Sa'ïd ben Zeïd el-Ferizeni, mort entre l'an 490 et l'an 600.

فرِيم *Firim.*

Localité située dans les montagnes du Deïlem. « Les montagnes de *Qaren,* dit Isthakhri[1], renferment plusieurs bourgades, mais seulement deux villes, *Schemhar* (شمهار) et *Firim,* à un jour de marche de Sariah. *Firim* est la résidence de la famille de Qaren; elle s'y est fortifiée et elle a placé toutes ses richesses dans ces lieux inaccessibles. Elle tient ce territoire de ses ancêtres depuis le règne des anciens rois de Perse. »

فريوار *Feriwar.*

Nom de la banlieue d'Hamadân; elle comprend soixante et quinze bourgs dont les principaux sont : Schehristân, Dilabakhten (دلابختن), Fakhr-Âbâd, Qaçem-Âbâd, et Kieuschké-Bagh. (*Nouzhet.*)

فزّح *Fezzah* (?).

Bourgade du Fars, selon Nasr.

فَزّ *Fezz.*

Fezz, selon es-Sem'ani, ou *Fouzz,* d'après el-Hazmi; quartier de Niçabour nommé aussi *Bouzkân* (بوزكان). En sont originaires : Ahmed ben Suleïman el-Fezzi ou Fouzzi; — Abou'l-Qaçem Ahmed ben Ibrahim, *le lecteur,* imam d'un mérite distingué, mort en 533; il fut un des maîtres d'Abou Sa'd; — Abou Sa'ïd el-Hakem, docteur qui enseigna dans l'Iraq et l'el-Djezireh : il fut qadhi de Termed, et mourut en 334.

[1] Cf. *Lib. clim.* p. 89. Mustôfi mentionne également ce bourg (ms. 139, fol. 68 b). placé par les uns dans le district de Qoumès, par les autres, dans le Mazenderân; il croit, quant à lui, que Firim dépend du canton de Sari ou Sariah.

فسا *Feça.*

Ce nom, d'origine étrangère, se prononce ordinairement *Beça* (بسا) et signifie primitivement *le vent du nord*. Feça est, dit-on, la plus jolie ville du Fars; elle est à quatre journées de Schiraz; IVe climat; longitude, 77° [illegible]; latitude, 33° ½. On lit dans el-Isthakhri : « La ville la plus importante du district de Darabdjerd est Feça; elle est bien bâtie, et ses rues sont larges. Elle est presque aussi grande que Schiraz, mais son climat est plus sain et ses maisons plus vastes. Elles sont en briques, et le bois de cyprès est employé dans leur construction. C'est une ancienne ville dominée par une citadelle et entourée d'un fossé; autour d'elle règne un espace fortifié où sont placés les marchés. On y trouve les productions des pays froids et des pays chauds, de la neige, des dattes, des noix, des citrons, etc. Toutes les villes du district de Darabdjerd sont voisines les unes des autres. Feça est à 8 farsakhs de Kazeroun et à 27 farsakhs de Schiraz[1]. » Voici ce que dit Hamzah ben Haçan dans le livre intitulé كتاب الموازنة ou le *Livre de la pondération* : « Le nom d'origine de Feça, ville du canton de Darabdjerd, est *Bessasiri* (بساسيرى); car, dans le pays, on nomme cette ville, non pas *Feça*, mais *Bessasir*, comme on dit *Guerm-sir* (pays chaud), et *Serd-sir* (pays froid). On trouve un exemple analogue dans le nom de *Kesta* (كستا), ville voisine de *Qaïn*, qu'on prononce *Kestasir*; cependant le surnom régulier, *Feçawi*, est usité. Parmi ceux qui le portent, on cite Abou 'Ali el-Faressi el-Feçawi, et l'imam Abou Youçef Ya'qoub ben Sofian el-Feçawi el-Faressi, célèbre par ses voyages et ses écrits; mort en 277. El-Hafez Abou'l-Qaçem raconte à son sujet l'anecdote suivante : « Lorsque Ya'qoub ben Leïs, maître du Khoraçân, entra dans le Fars, il fut informé qu'un homme de ce pays prêchait contre 'Othman ben 'Affan et jouissait d'un grand crédit dans le

[1] Voyez *Lib. clim.* p. 64. « *Feça* fut fondée par Qobad, fils de Thahoumurs, surnommé *Div-Bend*. Elle fut rebâtie par Guechtasf, fils de Lohrasf; Behmen, petit-fils de celui-ci, la termina et lui donna le nom de Sassân. Primitivement elle était de forme triangulaire, mais, du temps d'el-Haddjadj, son gouverneur, nommé Azad-Merd, lui enleva cette forme par ordre du prince et la reconstruisit entièrement. Plus tard, elle fut détruite par les Schebankareh; mais l'Atabek Djaouli la releva. Feça a été une grande et puissante ville et le chef-lieu d'un canton important. Le climat en est chaud; l'eau lui est apportée par des canaux parce qu'il n'y a pas de rivière sur ce territoire. Il produit cependant les fruits des deux zones. Parmi ses dépendances, sont : Schaq, Roudber, Puchkanat, et d'autres localités qu'il serait trop long d'énumérer. » (*Nouzhet.*)

peuple. Cet homme était Ya'qoub, fils de Sofiân, de la ville de Feça. Le prince, très-irrité, ordonna qu'on l'expulsât de Feça et qu'il fût conduit à Schiraz. A son arrivée, le vézir, instruit de la colère de son maître, se présenta chez l'émir et lui dit : « L'individu que vous avez mandé est ici ; ce n'est pas contre 'Othman ben 'Affan le Sedjestânien, notre scheikh, qu'il s'est insurgé, mais contre 'Othman ben 'Affan, le compagnon du Prophète. Les soupçons que vous avez conçus contre lui ne sont donc pas fondés. » Le prince, calmé par cette assurance, ne fit aucun mal au célèbre docteur. »

فُساران *Foçarân.*

Bourg voisin de la ville d'Ispahân.

فُستقان *Fosteqân.*

Bourg près de Merw, appelé dans le pays *Bostekân.*

فُستَنجان *Fostendjân*[1].

Localité située près de Schiraz; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali esch-Schirazi el-Fostendjâni, docteur qui vint étudier à Ispahân auprès d'el-Modhaffer 'Abd Allah ben Schebib.

فَسكَره *Feskereh* ou *Beskereh* بسكره.

Je crois que c'est le nom d'une localité du Fars.

فَسِنجان *Fesindjân.*

Ville du Fars d'où est originaire Abou'l-Fadhl Himad ben Modrek el-Fesindjâni, docteur, mort en 301.

فَلا *Fela.*

Bourgade voisine de Meïhench, district de Thous. Bien que ce nom considéré comme nom propre soit étranger, il est possible qu'il vienne du mot *fela,* qui signifie, en arabe, un désert aride et sauvage. « Le verbe *fela,* dit Ibn el-'Arabi, a aussi le sens de voyager ; il se dit d'un homme qui, d'ignorant, devient savant, et signifie également couper ou trancher. »

[1] Cette leçon est douteuse. M. Juynboll lit, par conjecture, *Fostekân.* Il est probable que c'est une des variantes du nom de *Fesindjân,* mentionné ci-après, et que Yaqout, trompé par les recueils biographiques auxquels il fait de fréquents emprunts, y aura vu deux localités distinctes. Le *Méraçid* cite en outre le bourg de *Foschtedjân* dans le Djebal.

فلاكِرد *Felakerd.*

Bourg du pays de Merw.

فَلانان *Felanân.*

Bourg du pays de Merw.

فَلجرد *Feldjerd.*

Localité située dans la province de Fars.

فَلخار *Felkhar.*

Bourg entre Merw er-Roud et Bendj-Dih. En est originaire Abou Ishaq Ibrahim ibn Ahmed ben 'Ali el-'Athawi el-Felkhari, docteur, né au mois de zil-qa'deh 453, mort en 536; il était doué d'un grand discernement et connaissait à fond la tradition. Abou Sa'd es-Sem'ani a recueilli ses leçons.

فِلفِلان *Felfelân.*

Bourg près d'Ispahân.

فلق *Filq* ou *Filaq.*

Bourg du territoire de Niçabour. En sont originaires : Thaher ben Yahia en-Niçabouri el-Filqi, qui a abrégé les œuvres d'Ibrahim ben 'Abd er-Rahman. Ce docteur, qui a joui d'une grande autorité dans l'école traditionnaire de Rey, est mort en 315; — son fils, Abou'l-Huçein Mohammed ben Thaher, a recueilli et propagé son enseignement; mort à Niçabour en 374.

فَلك *Felk.*

Bourg du district de Serakhs; patrie de Mohammed ben Redja es-Serakhsi el-Felki.

فناخُرّة *Fena-Khourreh.*

Canton du Fars qui, après avoir formé un territoire distinct, a été annexé au district d'Ardeschir-Khourreh. (Voyez اردشير خره.)

فنج ديه *Fendj-dih* (pour *Pendj-dih*, les cinq villages).

Nom de cinq bourgades très-rapprochées, dans le voisinage de Merw er-Roud (Voyez le mot بنج ديه.) Le nom d'origine est *Fendj-dihi.*

فنجكان *Fendjekân.*

Bourg près de Merw.

فنجكرد *Fendjekerd.*

Bourg aux environs de Niçabour; patrie d'Abou'l-Haçan ben Mohammed, docteur et littérateur mentionné dans le *Takhbir;* mort à Niçabour en 534.

فُندُم *Foundoum.*

Nasr dit que c'est une localité de l'Ahwaz, sans donner d'autres renseignements.

فُندورَج *Foundouredj.*

Bourg près de Niçabour.

فندوين *Foundouin.*

Abou Sa'd, dans son *Takhbir,* cite 'Abd Allah ben Mohammed Abou Mohammed el-Mouqri comme un docteur instruit et vertueux, originaire de *Foundouin, bourgade aux environs de Merw;* selon le même auteur, il mourut en 530, dans le mois de zil-hiddjeh.

فُنديسجان *Foundisdjân.*

Bourgade voisine de Nehawend, où fut assassiné Nizam el-Mulk[1] Abou 'Ali Haçan ben 'Ali ben Ishaq ben 'Abbas et-Thoussi, le vézir (de Melik-Schah), le vendredi 11 de ramadhan, l'an 485.

فُندَين *Foundeïn.*

Bourg du territoire de Merw. En sont originaires : Abou Ishaq el-Foundeïni, surnommé *er-Razi;* — Abou'l-Fadhl Mohammed ben Suleïman el-Merwazi, scheikh distingué par sa dévotion et sa science; il eut pour maître l'imam 'Abd er-Rahman de Serakhs et Abou Bekr de Schasch. Abou Sa'd écrivit sous la dictée de ce docteur, qui mourut en 544.

[1] Plusieurs historiens cités par M. Defrémery placent le meurtre de ce célèbre ministre dans le bourg de *Sahneh*, qui est aussi dans le voisinage de Nehawend. (Voyez *Histoire des Seldjoukides*, etc. p. 42 du tirage à part.)

فِنْسِجان *Finsidjân.*

Canton du district de Darabdjerd, province de Fars. Il en est fait mention dans l'Histoire des conquêtes lors de l'expédition d''Abd Allah ben 'Amer.

فَنَك *Fenek.*

Citadelle très-bien fortifiée appartenant aux Kurdes dits *Beschnewieh* (بشنوية), à deux farsakhs environ de l'île d'Ibn 'Amr. Ni le gouverneur de cette île, ni les chefs du voisinage ne peuvent s'en emparer, car les Kurdes, qui la possèdent depuis près de trois cents ans, sont remplis de courage et d'énergie; ils sont d'ailleurs hospitaliers et accueillent avec empressement tous ceux qui se réfugient chez eux.

فَنِين *Fenin.*

Les gens du pays prononcent *Feni* (فنى) en supprimant le *noun;* ce bourg, situé près de Merw er-Roud, est, si j'ai bonne mémoire, très-peuplé et plus florissant que cette ville. On y voit le tombeau de Suleïman ben Bouraïdeh, fils d'el-Khaçib, compagnon du Prophète. De ce bourg est originaire Abou'l-Hakem 'Yça ben 'Ayan el-Fenini, intendant de Khoza'h et frère de Bodhail, trésorier d'Abou Moslem el-Khoraçâni. C'est chez lui que descendit ce général, et c'est de là qu'il envoya ses émissaires dans toutes les parties du Khoraçân.

فُوتَق *Foutaq.*

Bourg près de Merw.

فُوذان *Foudân.*

Bourg voisin d'Ispahân; patrie d''Abd Allah ben Mohammed el-Foudâni el-Ispahâni.

فُورارَد *Fourared.*

Bourg aux environs de Rey.

فوران *Fourân.*

Bourgade à une journée d'Hamadân, sur le chemin d'Ispahân; patrie d'Abou 'Amr 'Othman ben Abi'l-'Abbas el-Fourâni. D'après es-Sem'ani, le docteur schafeïte, l'imam 'Abd er-Rahman ibn Mohammed el-Fourâni er-Rouzi, au-

teur du Livre de la démonstration (كتاب الابانة) et d'autres ouvrages, ne porte le nom de *Fourâni* que parce que son aïeul était appelé *Fourân,* et non pas à cause de ce bourg du Djebal. Ce savant est mort en 461. Abou 'Obeïdah rapporte le fait suivant : «La peuplade des *Lebou* (قوم اللّبو) habite la citadelle de *Mo'çer,* au-dessus de Siraf, dans un endroit appelé *Fâwq* ou *Fourân.*»

فُور *Four.*

C'est un des bourgs voisins de Balkh; patrie d'Abou Soureh ben Hamim el-Balkhi, mort en 292.

فُورجِرد *Fourdjerd.*

Abou Schudja' Schirweïh dit avoir entendu à Fourdjerd et dans la ville d'Hamadân, dont ce bourg est voisin, Abou Dja'far Mohammed ben Huçeïn, le soufi, surnommé *le qadhi,* docteur dont l'enseignement fait autorité; il est né en 380 et mort en 472.

فُوزكِرد *Fouzkerd* (ou *Fouzgerd*).

Bourg près d'Asterâbâd.

فُوشنج *Fouschendj.*

On écrit aussi *Bouschendj* (voyez بوشنج), et la prononciation vulgaire est *Pouscheng* (پُوشنك). Petite ville à 10 farsakhs d'Herat, dans une vallée boisée et fertile. Elle fournit à la ville d'Herat une partie de ses approvisionnements. Plusieurs savants y sont nés.

فُولُو *Foulou* ou كولو *Koulou.*

Quartier de la ville de Niçabour où est né Abou 'Abd Allah Ahmed ben Isma'îl, surnommé *el-Bascha el-Mouezzin.* Abou Sa'd es-Sem'ani a suivi ses leçons.

فَهرَج *Fehredj.*

1° Ville située entre le Fars et la province d'Ispahân; elle dépend du Fars et appartient au district d'Isthakhr; elle a une chaire. De Fehredj à Ketheh (كثه), chef-lieu d'un canton d'Yezd, on compte 5 farsakhs; de Fehredj à *Anar,* 25 farsakhs. — 2° Localité du pays de Basrah dans le canton d'Obollah; il en est question plusieurs fois dans l'Histoire de la conquête musulmane.

فَهرمَد *Fehrmed.*

Bourg près de Rey, où eut lieu une bataille entre les partisans de Huçeïn[1] ben Zeid l'*Alevide* et l'armée commandée par Ibn Mikal, intendant de Dhaher, sous le khalifat de Mousta'în.

فَهلفهره *Fehlfehreh* (?)

Ville assez importante du Mokrân.

فَهلو *Fehlew* ou فَهله *Fehleh.*

On lit dans le Livre de l'avertissement (كتاب التنبيه) par Hamzah d'Ispahân : « La langue des anciens Perses se composait de cinq dialectes : 1° le *pehlevi*, 2° le *deri*, 3° le *farsi*, 4° le *khouzi*, 5° le *siriâni*. Le *pehlevi* ou *fehlevi* était la langue que parlaient les rois dans leur conseil. On fait venir ce nom du mot *fehleh*, qui désigne cinq contrées : Ispahân, Hamadân, Rey, Mah-Nehawend et l'Azerbaidjân. Cependant Schehrouyeh ben Schehriar admet une autre division; il dit que le pays des Pehleviens comprenait sept contrées : Hamadân, Maçebedân, Qoum, Mah el-Basrah, Saimarah et Mah el-Koufah. Ainsi ce nom ne désignait pas les pays suivants : Rey, Ispahân, Qoumès, le Thabarestân, le Khoraçân, le Sedjestân, le Kermân, le Mokrân, Qazwin, le Deïlem et Thaleqân. Le *farsi* était l'idiome des *mobed* (prêtres du feu) et de leurs acolytes, il était plus particulièrement en usage dans le Fars. Le *deri* était la langue parlée dans les villes royales, telles que *Medaïn*, etc. et usitée parmi les gens de la cour, d'où lui vient son nom. La langue qui, de nos jours, en a conservé le plus de traces est celle des contrées de l'orient (Khoraçân oriental) et des habitants de Balkh. Le *khouzi*, ou idiome des habitants du Khouzistân, était parlé par les rois dans leurs réunions intimes, et avec leurs familiers lorsqu'ils se dépouillaient de leurs vêtements royaux pour se baigner, se parfumer, etc. Le *siriâni* ou langue du *Sourestân*, c'est-à-dire de l'Iraq (Chaldée), ou langue des Nabathéens, devait son origine à Fehloudj ben Fars[2]. »

[1] Cf. Weil, *Gesch. der Chal.* II, p. 391, où on lit *Haçan* au lieu de *Huçeïn*.

[2] La fin de cet article manque dans les manuscrits; celui de l'Arsenal ajoute ces mots : « D'après Abou'l-Huçeïn Mohammed, fils de Qaçem et-Temimi, surnommé *le Généalogiste*, les Pehleviens tiraient leur origine de . . . . » On peut consulter, sur la formation et les caractères de la langue pehlevie, un mémoire de Muller, publié dans le *Journ. asiat.* avril 1839, et le tome VI du *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, p. 547.

فَهِنْدَجان *Fehindedjân.*

Bourg du pays d'Hamadân; patrie d'Abou Rebi' Suleïman ben Haçan ben Mubarek, traditionniste.

فيروز آباذ *Firouz-Âbâd.*

1° Ville du Fars, près de Schiraz[1]. Son premier nom était *Djour* (pour *Gour,* tombeau), et c'est 'Adhed ed-Dôoleh qui le changea en celui de *Firouz-Âbâd,* ainsi que nous le rapportons au mot جور (voyez ce mot). — 2° *Firouz-Âbâd Kharaq* (voyez خَرَق), bourgade à 3 farsakhs de Merw. — 3° Place forte de l'Azerbaïdjân, à 1 farsakh de Khelkhal. — 4° Localité située à l'extérieur d'Herat, où se trouve un couvent de soufis. D'après el-Beschari, le sens de *Firouz-Âbâd* est le parfait bonheur (اتمّ الدّولة)[2].

فيروزان *Firouzân.*

Bourg du canton de Khanlendjân, province d'Ispahân; il est très-fertile[3], bien arrosé, abondant en fruits, et jouit d'un excellent climat; il possède une belle mosquée cathédrale.

فيروز رام *Firouz-Ram.*

Bourg voisin de Rey. Lorsque Yezid, fils de Hareth, fils de Yezid, reçut le gouvernement de cette ville de la part d'Abd el-Melik ben Merwân, ou, selon d'autres, de Moç'ab ben Zoheïr, le fils de Madjour, à la tête des *Kharedjites,* envahit cette province avec des secours d'hommes et d'argent que lui fournit Farkhân, roi de Riqqah. C'est près du bourg de *Firouz-Ram* que la bataille fut livrée. Yezid y perdit la vie ainsi que sa femme *Oumm Houscheb* et trois cents des principaux habitants de Koufah. Un poëte a dit à cette occasion (mètre *thawil*) :

[1] On lit dans le *Nouzhet,* qu'à 5 farsakhs de cette ville est une forteresse nommée *Scheharch* (شهارة), bâtie par les Maç'oudites sur un rocher escarpé; elle renferme des champs fertiles et passe pour être imprenable.

[2] Ou plus exactement le *séjour du bonheur.* Dans le *Méraçid,* l'article se termine par ces mots : « La plupart de ceux qui portent le surnom de *Firouz-Âbâdi,* sont originaires de la ville du Fars qui est la plus connue de toutes ces localités. »

[3] « La ville de Firouzân, que l'on dit fondée par Keyomurs, est située sur les bords du Zendè-roud, au-dessus d'Ispahân. Par son climat, ses productions, les mœurs et les opinions religieuses de ses habitants, elle ne diffère en rien de la capitale. » (*Nouzhet.*) (Cf. *Voyages d'Ibn Batoutah,* traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, II, 42.)

أذاق يزيدَ قومُ بكرِ بنِ وايلٍ بفيروز رام الصفيح المصمّما

La tribu de Bekr ben Waïl, au combat de Firouz-Ram, a fait goûter à Yezid le breuvage du glaive qu'il appelait de ses vœux (le martyre).

فيروز سابور *Firouz-Sabour* ou *le bonheur de Sabour* (Schapour).

Surnom de la ville d'el-Enbar et de tout le territoire qui en dépend jusqu'aux environs de Baghdad. Cette ville a été bâtie par Sabour Dhou'l-Aktaf, fils d'Hormuz. Voici ce que j'ai lu dans le manuscrit autographe d'Abou'l-Fadhl 'Abbas ben 'Ali es-Souli surnommé *Ibn Berd el-Khaïar* : « Le roi Sabour Dhou'l-Aktaf, cherchant un emplacement où il pût élever une forteresse et des travaux de défense du côté de la frontière du pays de Roum, arriva sur les bords de l'Euphrate. Ayant fait choix d'une vaste plaine habitée par des tribus arabes, il transporta celles-ci à Riqqah et à 'Oqaïr, puis il fit élever en cet endroit une ville fortifiée. Les travaux terminés, il voulut lui donner un nom de son choix; par hasard une gazelle, escortée de son mâle qui la protégeait, vint à passer auprès du roi. Sabour se tourna vers ses courtisans et leur dit : « Je veux que cette gazelle nous serve de présage. Allez, emparez-vous du mâle; je le placerai dans la ville nouvelle comme un trophée de victoire. » Tous les officiers du roi s'élancèrent à la poursuite de ce gibier; parmi eux était le fils d'un merzubân, nommé Schebli, fils de Ferroukh-Zadân. Ce jeune homme s'était autrefois, dans la ville de Merw esch-Schahidjân, rendu coupable d'un délit contre le roi. Sabour l'avait traîné à sa suite, chargé de chaînes; puis il lui avait fait grâce et lui avait rendu la liberté. Cet officier comprit que l'occasion se présentait d'effacer le ressentiment que le roi pouvait avoir conservé contre lui; il s'élança vers la gazelle, qui fuyait rapidement, et la visa si adroitement que sa flèche lui traversa le corps; puis il porta sa proie aux pieds de Sabour, qui le complimenta à trois reprises différentes, et lui fit donner douze mille pièces d'or. Le roi, considérant cette capture comme un augure favorable, donna à la ville le nom de *Firouz-Sabour* ou *la fortune de Sabour*. Il en fit un district spécial et lui annexa tout le territoire environnant jusqu'au Tigre, depuis Hit et 'Anat jusqu'à Qouthraboll. Il en laissa le gouvernement à Schebli avec le titre de *merzubân*, et deux mille gardes du corps. Hit et 'Anat firent partie du district d'el-Enbar jusqu'au règne de Mo'awiah ben Abi Sofiân, qui les en détacha pour les annexer au gouvernement de l'el-Djezireh. »

فيروز قُباذ *Firouz-Qobâd.*

1° Ancienne ville qui était voisine de Bab el-Abwab ou Derbend; elle devait son nom au roi Qobad, père d'Anouschirwân, le Juste, de la dynastie Sassanide, qui y bâtit un château et le nomma *Bab-Firouz-Qobâd.* — 2° Un des cantons de la province de Baghdad porte aussi ce nom.

فيروز كَند *Firouz-Kend.*

Bourg situé aux portes de Djordjân.

فيروز كوه *Firouz-Kouh* ou *la montagne bleue.*

La prononciation la plus fréquente est *Birouz-Kouh;* et le mot *birouzeh* (pirouzeh), dans le dialecte des Khoraçâniens, signifie une turquoise. 1° Citadelle grande et bien fortifiée dans les montagnes du Ghouristân, entre Herat et Ghaznah; elle est la résidence du chef de ce pays. Toute cette contrée appartenait jadis à Schehab ed-din ben Sam, roi juste et puissant, qui possédait Ghaznah, le Khoraçân et l'Inde. Son frère, Ghyath ed-din, le surpassa par ses vertus. — 2° Forteresse[1] du Thabarestân, dans le voisinage de Donbawend (Demavend); elle domine une petite ville nommée *Wimeh,* que j'ai visitée. (Voyez aussi le mot بيروز كوه.)

فيرويز *Firouiz.*

Localité dépendante d'Asterâbâd dans le Thabarestân; patrie d'Abou'r-Rebi' Mohammed ben Ahmed el-Firouizi, *le libraire* (الورّاق), mort en 409.

فيرياب *Firiâb.*

Localité située dans le Khoraçân. En sont originaires : Mohammed ben Mouça el-Firiâbi, compagnon de Sofian et-Thawri; — Abou Bekr Dja'far ben Mohammed ben Haçan el-Firiâbi, le qadhi, docteur digne de confiance, né en 207, mort à Baghdad en 301. (Voyez le mot فارياب.)

فِيلان *Filân.*

Ville et contrée voisines de Bab el-Abwab (Derbend) et du pays des Khazars.

[1] On trouvera quelques détails sur cette place historique dans un mémoire sur le Mazenderân par le major d'Arcy Todd. *Journ. of the geogr. Soc.* t. VIII, p. 102 et 108, et Ét. Quatremère. *Histoire des Mongols*, page 275.

Le nom de *Filân-Schah* est donné en particulier au roi de *Serir*, et ce pays portait également le nom de *Filân*. Il fut ensuite surnommé *Mansoureh*, et, de nos jours, il est appelé *Korkandj*.

فيمان *Fimân*.

Bourgade voisine de la ville de Merw.

فين *Fyn*.

Bourg qui dépend de Qaschân, province d'Ispahân. (Voyez le mot *Qaschân*.)

ق

قادسية *Qadeçyeh*.

Bourg célèbre par les combats que s'y livrèrent les musulmans et les Persans. Il est à 15 farsakhs de Koufah et à 4 milles d''Ozhaïb; longitude, 69°; latitude, 31° ⅔. Ce fut l'an 16 de l'hégire, sous le khalifat d''Omar ben Khatthab, que les musulmans, commandés par Sa'd ben Abi Waqqas, livrèrent bataille aux infidèles. Pendant l'action, Sa'd s'était retiré dans le château [1], d'où il examinait les mouvements de ses troupes. Cette mesure fut considérée comme une preuve de pusillanimité, et un musulman de l'armée fit contre lui ces vers (mètre *thawil*) :

ألم تر ان الله أنزل نصره   وسعد بباب القادسية معصم
فأبنا وقد آمت نساء كثيرة   ونسوة سعد ليس فيهن أيم

Ne vois-tu pas que Dieu a fait descendre la victoire sur nous, tandis que Sa'd se cachait derrière les portes de Qadeçyeh? || Il pensait alors à augmenter sa famille et à rendre ses femmes mères, car les femmes de Sa'd ignorent les privations du célibat.

Un autre poete, Bischr ben Rebi'ah, a parlé de la bataille de Qadeçyeh en ces termes (même mètre) :

[1] «Il y avait à 'Ozhaïb un château appartenant aux Persans et nommé *Qodaïs*, d'où vient, dit-on, le nom de *Qadeçyeh*. Sa'd s'y établit avec son harem parce qu'il souffrait de la goutte et ne pouvait ni s'asseoir, ni monter à cheval. Couché sur la plate-forme de cette forteresse, il observait son armée, et des gens postés en bas transmettaient ses ordres et ses dispositions militaires.» (*Meraçid*.) (Voyez, sur les événements de Qadeçyeh, dont la conquête de la Perse fut le résultat, l'Essai sur l'histoire des Arabes, par C. de Perceval, III, 481-485, et Weil, *Gesch. der Chal.* I, p. 65 et suiv.)

وحلّت بباب القادسيّة ناقتي — وسعدُ ابن وقّاص عليَّ امير
اذكر هداك الله وقعَ سيوفنا — بباب قُديس والمكور ضرير
عشيّة ودّ القوم لو انّ بعضهم — يُعارَ جناحَيْ طائرٍ فيطير
إذا ابرزتْ منهم الينا كتيبة — أتونا بأُخرى كالجبال تمور
فضاربتُهم حتّى تفرّق جمعُهم — وطاعنتُ انّي بالطّعان جدير
وعمْرو أبو ثورٍ شهيدٌ وهاشم — وقيسٌ ونعمانُ الفتى وجرير

Ma chamelle s'est arrêtée aux portes de Qadeçyeh; mon chef était Sa'd ben (Abi) Waqqas. || Souviens-toi (que Dieu te guide!) des prouesses de nos épées auprès de Qodaïs, et de l'aveuglement de nos perfides ennemis. || Ce soir-là plusieurs d'entre nous auraient voulu emprunter des ailes aux oiseaux pour s'envoler, || lorsque leurs bataillons s'avançaient l'un après l'autre contre nous, semblables à des montagnes mouvantes. || Avec mon épée, j'ai mis le désordre dans leurs rangs, et ma lance les a dispersés; car je suis un homme digne de manier la lance, || moi et mes dignes compagnons : 'Amr, père de Thawr, le martyr, Haschem, Qaïs, No'man le brave, et Djerir.

Il existe un grand nombre de poésies composées en l'honneur de cette journée, l'une des plus célèbres et qui attirèrent le plus de bénédictions sur les musulmans. 'Omar ayant écrit à Sa'd pour lui demander des renseignements sur la position de Qadeçyeh, celui-ci lui donna les indications suivantes : « Qadeçyeh est entre *le fossé* (الخندق) et *el-'Atiq* (canal de l'Euphrate). A sa gauche, est la mer dans une baie d'où partent deux routes qui mènent à Hirah : la première, sur des coteaux élevés; la seconde, sur le bord d'un fleuve nommé *Khousous* (خُصوص), qui débouche entre Khawarnaq et Hirah; à sa droite, sont de nombreux cours d'eau qui arrosent ce pays. Toutes les peuplades qui ont fait la paix avec les musulmans avant mon arrivée tremblent devant les Persans et sont prêtes à me donner main-forte. » Les historiens des premières conquêtes divisent l'affaire de Qadeçyeh en quatre journées. Ils nomment la première *la journée d'Ermath* (يوم ارمات); la seconde, *la journée d'Aghwath* (يوم اغوات); la troisième, *la journée d''Amas* (يوم عماس); ils appellent la nuit qui précéda la quatrième affaire, *la nuit d'Herir* ou du grondement (ليلة الهرير); et la dernière journée, *le jour de Qadeçyeh*. Le célèbre Roustem, fils de Farrokh-Zad, perdit la vie dans cette bataille, et les Persans ne purent remplacer cet habile général.

قارز Qarez.

Bourg à un demi-farsakh de Niçabour; on écrit ordinairement *Karez* (كارز) (voyez ce mot). Le surnom de *Qarezi* est donné à Abou Dja'far Ghaçan ben Mohammed, surnommé aussi *en-Niçabouri*.

قار Qar.

Bourg près de Rey; patrie d'Abou Bekr Saléh ben Scho'aïb *el-Qari*, un des hommes les plus savants dans la langue arabe qui aient vécu dans les premiers temps de l'islamisme. Il déclarait lui-même surpasser Abou'l-'Abbas dans la connaissance des mots; mais il s'avouait inférieur à celui-ci comme grammairien. (Extrait de Nasr.)

قارَض Qaredh.

Petite ville du Thokharistân supérieur.

قاسان Qaçân.

Bourgade de la province d'Ispahân d'où est originaire Mohammed ben Nasr el-Qaçâni. Il ne faut pas la confondre avec Qaçân, ville autrefois très-riche et très-peuplée dans la Transoxiane.

قاشان Qaschân[1].

Ville du Djebal, à 12 farsakhs de Qoum, à trois journées d'Ispahân, et à

[1] « Cette ville fut bâtie par Zobeïde, femme d'Haroun er-Reschid; la chaleur y est excessive pendant l'été, mais l'hiver est très-doux. L'eau n'y est pas très-abondante; elle provient d'un aqueduc nommé *Fin* (فين), alimenté par le Qahroud, aussi les habitants conservent précieusement l'eau de pluie dans leurs citernes. Ils sont schiites et se distinguent par leur aptitude et leur savoir. Ceux des dix-huit bourgs qui dépendent de la ville professent au contraire le sunnisme. Les melons et les figues de Qaschân sont estimés. » (*Nuzhet*.) « Les habitants de Qaschân sont très-industrieux et exercent tous une profession manuelle. Cependant ils aiment le plaisir et consacrent trois jours par semaine à la promenade et au repos. Ils ont en outre deux grandes fêtes; l'une est au printemps; ils abandonnent alors la ville et passent un mois sous la tente dans les jardins des environs. La seconde est à l'époque du pèlerinage qu'ils font tous les ans à la fontaine nommée *Fin*, belle source qui jaillit d'un rocher et arrose tous les alentours ainsi que la ville. Parmi ses hommes célèbres, il faut citer le scheikh 'Izz ed-din Mahmoud, auteur du *Terdjemet 'Awarif*, et d'un commentaire du divan d'Ibn Faredh; — Kemal ed-din

quatre journées d'Ardistân. On y fabrique ces belles faïences qu'on appelle ordinairement *qaschi*[1]. On y trouve une grande quantité de gros scorpions noirs et de la plus dangereuse espèce. Les habitants de cette ville sont tous schiites et se signalent par leur dévotion aux douze imams. J'ai eu entre les mains, pendant mon séjour à Merw, un livre composé par Abou'l-'Abbas Ahmed ben 'Ali ben Baboueïh de Qaschân, sur les différences qui séparent les schiites des autres sectes. Cet auteur était un homme instruit qui se fixa à Merw où il mourut après l'an 500. Après avoir parlé de ces dissidences et de l'attente où sont les schiites du dernier imam, il ajoute : « J'ai été témoin, dans mon pays, d'un fait très-singulier. Plusieurs descendants d''Ali, appartenant aux premières familles de la ville, sont tellement convaincus de l'arrivée prochaine de l'imam, qu'ils se réveillent chaque matin avec l'espérance de le voir apparaître. Non contents de l'attendre avec cette persistance, les plus riches d'entre eux ont l'habitude de sortir de leurs bourgades à cheval et couverts de leurs armes; ils vont dans cet équipage à la rencontre de leur imam; puis, après une longue attente, ils s'en retournent déçus dans leurs espérances, mais non découragés. » Je déclare, quant à moi, que de pareils contes ne sont que les rêveries d'une imagination en délire ou d'un esprit malade, et je crois qu'un homme doué de quelque discernement ne doit y ajouter aucune foi. La ville de Qaschân a donné naissance à plusieurs hommes qui se sont fait un nom dans les sciences. Un des plus illustres est Abou Mohammed Dja'far ben Mohammed el-Qaschâni er-Razi, qui forma Abou Sehl d'Asterâbâd et plusieurs docteurs d'Ispahân.

قاقزان *Qaqezân.*

Localité placée sur la frontière de Qazwin. Le vent y souffle avec violence; c'est ce qui a fait dire au poëte *Tharmah* :

يمخّ الريح فيّ القاقزان

Le vent souffle avec autant d'impétuosité que dans Qaqezân.

'Abd er-Rezzaq, auteur d'un traité sur les termes usités parmi les soufis, etc. — Afdhal ed-din Mohammed, poëte qui vécut à la cour de Mahmoud, fils de Sebukteguin. On a de lui un livre intitulé *Les degrés de la perfection* (*Medaridj el-Kemal*), le *Djaridân-Nameh*, le *Inscha-Nameh*, etc. — Mewla Kemal ed-din Haçan, connu par ses poésies en l'honneur d''Ali et des 'Alévides; — Mewla Schems ed-din, auteur d'une histoire de Ghazân-Khân. — (*Heft iqlim.*)

[1] Voyez, sur cette porcelaine nommée en Perse *kaschi-kar*, le Voyage de Chardin, III, p. 4, et le Journal de Pétis de la Croix, page 134. Sur les fabriques de Qaschân, voyez Morier, *Deuxième voyage*, p. 250.

قاين *Qaïn.*

Ville voisine de Thabès, entre la province de Niçabour et celle d'Ispahân. C'est ce que dit es-Sem'ani, qui cite un assez grand nombre de savants et de jurisconsultes qui en sont originaires; mais Abou 'Abd Allah Beschari ajoute : « Qaïn est le chef-lieu du Qouhistân; c'est une petite ville laide et sale, défendue par une citadelle très-bien fortifiée [1]. Les habitants parlent une langue barbare; ils se nourrissent mal et n'ont d'autre eau que celle qui leur est apportée par des canaux. Qaïn est comme la porte du Khoraçân et du Kermân; elle est à neuf jours de marche de Niçabour, à huit jours d'Herat, à trois jours de Zewzen, à deux jours de Sinân, à une bonne journée de Khâwst et à trois jours de Thabessân. »

قباب *Qobab* (les coupoles).

C'était le nom d'un des faubourgs de Niçabour, à l'extrémité de la ville, sur la route de l'Iraq. En sont originaires : Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed, traditionniste, mort, d'après el-Hazmi, en 314; — Abou'l-'Abbas Mohammed ben Mahmoud el-Qobabi, surnommé le dévot, cité dans l'ouvrage d'Ibn Thaher.

قُباذ خُرَّه *Qobad-Khourreh.*

Un des cantons du Fars, peuplé par le roi Qobad. Ce mot signifie *la joie de Qobad* (فرح قباذ).

قُباذيان *Qobadiân.*

Bourgade du pays de Balkh.

قبّان *Qabbân.*

Ville et district de l'Azerbaïdjân, près de Tebriz, entre cette ville et Beïlaqân, d'après ce que m'a dit un homme du pays.

[1] L'auteur du *Zinet* en fait une description plus flatteuse : « C'est, dit-il, une grande ville bien fortifiée et située exactement au centre du Qouhistân, de sorte qu'elle est à 20 farsakhs de toutes les autres villes de cette contrée, à l'exception de Thabès-Kileki et de Tourchiz. Une foule de canaux souterrains ont été creusés dans les environs, et chaque maison a une citerne toujours bien alimentée. Le climat est tempéré; les principales productions sont : le blé, les fruits et le safran. On n'ensemence les terres que quarante jours après le commencement de l'été, et la récolte a lieu quand le soleil entre dans le signe du Sagittaire. Les habitants ont le teint noir, ils sont belliqueux et toujours armés jusqu'aux dents. » Ibn Haukal dit que Qaïn égale Serakhs en importance.

قِبرونيا *Qibrounia.*

Je suppose que cette localité appartient au Djebal, et qu'il en est fait mention dans ce vers d'une élégie composée par Abou Theyab sur la bataille de Mehredjân (mètre *thawil*) :

أقبرونيا طلّت ثراك يـدُ الـطـلِّ   وحيّا الحيا المشكورما لك من تـلِّ

Qibrounia ! que la rosée rafraîchisse ton sol ; qu'une pluie bienfaisante vivifie les collines qui l'entourent.

قَبْق *Qabq* (Caucase).

Montagne contiguë au pays de Derbend (Bab el-Abwab) et au pays des Alains (بلاد اللاّن), sur les confins de l'Arménie[1]. Ibn el-Faqih prétend qu'on y parle soixante et douze langues différentes, et qu'une peuplade ne peut comprendre l'idiome de la peuplade voisine qu'avec le secours d'un interprète. On dit que cette montagne a 500 farsakhs de long, et qu'elle s'étend depuis le pays de Roum jusqu'à la mer Caspienne. On prétend aussi qu'elle commence au mont *el-'Ardj* (العَرج), qui est situé entre la Mecque et Medine, et s'étend jusqu'en Syrie où il rejoint le mont Liban jusqu'au pays de Homs et de Sanir, dans la province de Damas. Cette chaîne se joint aux monts d'Antioche et de Somaïsath, où elle prend le nom de *Lokkam;* de là, elle se dirige vers Malathyah, Schemschath, Qaliqala, et aboutit à Derbend et à la mer Caspienne. C'est dans cette contrée qu'elle est appelée *Qabq.*

قَبَلَه *Qabaleh*[2].

Ville ancienne, voisine de Derbend, fondée, dit-on, par le roi Qobad, père d'Enouschirwân *le Juste.* Elle dépend de l'Arménie.

قبيلى *Qabili.*

Ville du Sind, à quatre jours de marche de Deïboul.

[1] Cf. *Géographie d'Abou'l-Féda,* II, 93 ; d'Ohsson, *Des peuples du Caucase,* 19 et suiv. Klaproth, *Voyage au mont Caucase,* etc. t. II.

[2] Ahmed Razi (vie climat) dit que cette ville produit du blé et de la soie ; il cite dans le voisinage un vallon très-fertile, traversé par une fontaine d'eau thermale. Cette eau, presque bouillante à sa source, disparaît ensuite sous les rochers, et, quand elle reparaît, à une portée de flèche, elle est fraîche et limpide. C'est de cette ville qu'est originaire le célèbre poëte Afzal ed-din, fils d''Ali, si connu sous le nom de *Khaqâni,* mort en 582. (Cf. Saint-Martin, *Mémoires,* etc. II, 389, et *Nouvelles annales des voyages,* avril 1848.)

قُرّان *Qorrân.*

Chef-lieu du canton de Beddân, dans l'Azerbaidjân (voyez le mot بدّان). C'est là que résidait Babek, le Khorremite.

قرج *Qardj* ou *Qordj.*

Canton voisin de la ville de Rey.

قَرميسين *Qarmiçin* et *Qirmiçin.*

C'est le nom arabe de *Kirmanschahân* (كرمانشاهان). Ville connue, dans le voisinage de Dinewer et à 30 farsakhs d'Hamadân; elle est entre cette ville et Houlwân, sur le passage de la caravane de la Mecque[1]. Selon Ibn el-Faqih, le roi Qobad, fils de Firouz, parcourant son royaume, remarqua que sur le chemin de Medain à Balkh il n'y avait pas d'endroit plus favorisé par le climat et la nature que le territoire qui va de Qarmiçin à la montagne d'Hamadân. Il y fonda une ville et se fit bâtir pour lui-même un palais qui reposait sur mille piliers. C'est là que sont le château de Schirin (*Qasr-Schirin*) et le portique où sont représentés le roi Perwiz, son cheval Schebdiz, et son esclave Schirin. On en trouvera la description au mot شبديز. C'est aussi à Qarmiçin que se trouve la fameuse plate-forme (دكّان) où le Kosroès Perwiz réunit auprès de lui le Faghfour, ou roi de la Chine, le Khaqân des Turcs, le Daher (Maharadja), ou roi de l'Inde, et le Kaïçar, roi du pays de Roum. C'est un carré régulier de 100 coudées de long sur 100 coudées de large, en belles pierres de taille, consolidées par des clous ou crampons de fer, et si habilement réunies qu'on ne peut en remarquer les jointures, et qu'on croit voir un seul bloc de pierre. De cette ville est originaire Abou Bekr 'Omar ben Sehl ben Isma'il el-Qarmiçini ed-Dineweri, scheikh très-érudit, qui vint deux fois professer la tradition à Hamadân en 317 et en 329. Son surnom était *le Mendiant* (كدا). Il est mort en 330.

قرنين *Qarnin.*

C'est une bourgade du canton de Nischek, province du Sedjestân, ou, d'a-

[1] Cf. sur la ville moderne de Kirmanschah le Voyage de Buckingham, Londres, 1829, chap. VI, et les Mines de l'Orient, t. III, p. 45, sur les ruines situées près de la ville, et notamment *Thaqé-Bostân*, le chapitre VII du même voyage; de Sacy, *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*; Malcolm, *Hist. de la Perse*, t. I, p. 113; le Journal de Rousseau dans les Mines de l'Orient, p. 95, et le Mém. géogr. du colonel Kinneir, p. 137.

près Ahmed ben Sehl el-Balkhi, une petite ville, chef-lieu de canton, à une journée de marche de Sedjestân, et à 2 farsakhs de Serwân, à gauche de la route qui mène à Bost. C'est de là que sont sortis les Saffarides, qui s'emparèrent du Fars, du Khoraçân, du Sedjestân et du Kermân. Ils étaient quatre frères issus de Leïth (Leïs), savoir : Ya'qoub, 'Omar, Thaher et 'Ali. Thaher fut tué devant la ville de Bost; Ya'qoub, après avoir régné sur presque toute la Perse, mourut à son retour de Baghdad, dans la ville de Djoundi-Sabour où est son tombeau. 'Ali, qui s'était réfugié à Djordjân auprès de Rafi', mourut à Dihistân où se trouve aussi son tombeau. Quant à 'Omar, il fut fait prisonnier et conduit à Baghdad, où on le promena sur un chameau à large bosse (فالج). Il mourut dans cette ville quelques années après. Voici comment se développa la puissance de cette famille : Ya'qoub, l'aîné des fils de Leïs, était apprenti chez un fondeur en cuivre (*saffar*), et il exerçait lui-même cette profession, lorsqu'il se joignit, avec ses frères, à un de leurs parents nommé *Kethir ben Refaq* qui, à la tête d'une troupe de Kharedjites, dévastait les environs. Le sulthan envoya contre Kethir une armée qui l'assiégea dans une forteresse nommée *Meladeh* (ملاده), s'en empara et le mit à mort. Les fils de Leïs s'échappèrent et se retirèrent dans la province de Bost, qu'ils remplirent du bruit de leurs exploits. Il y avait alors dans cette contrée un homme appelé *Derim ben Nasr*, qui avait réuni autour de lui un groupe de fanatiques avec lesquels, aidé par quelques Kharedjites et les Ghozzes, il inquiétait les troupes chargées de la garde du pays. Les quatre frères embrassèrent son parti, et se rendirent dans le Sedjestân pour combattre les troupes du gouvernement. Là, ils se signalèrent par leur piété autant que par leur courage. Ya'qoub fut choisi pour combattre le chef de l'armée ennemie nommé *'Emad ben Yaçer*, et il le tua. La prudence, le sang-froid et la valeur qu'il déploya dans cette entreprise, accrurent sa réputation : il fut, dès lors, chargé de toutes les expéditions périlleuses, et bientôt l'autorité lui fut confiée, tandis que Derim ben Nasr descendit au rang de simple officier. Cependant Ya'qoub ne cessa de lui témoigner une grande confiance et lui permit de faire le pèlerinage. A son retour de la Mecque, Derim s'arrêta à Baghdad, et partit de cette capitale porteur d'un message du sulthan pour Ya'qoub. Celui-ci se montra mécontent de la mission dont Derim s'était chargé, et le fit périr. Il exerça dès lors un pouvoir sans contrôle et devint, en peu de temps, maître du Khoraçân, du Fars, du Kermân, du Khouzistân, et d'une partie de l'Iraq. A sa mort, le pouvoir passa à son frère 'Omar;

celui-ci s'engagea dans une guerre sérieuse contre Isma'il, le Samânide. Il fut fait prisonnier, et sa fortune ne cessa de décliner. Malgré mon éloignement pour des détails de ce genre, je leur ai donné place ici, parce qu'il est difficile de les trouver dans les livres. Je suis demeuré longtemps moi-même dans l'ignorance des commencements de cette petite dynastie, jusqu'à ce que le hasard[1] m'ait fourni les renseignements que je viens de donner.

قَرِينَيْن *Qarinein.*

Bourg à 15 farsakhs de Merw esch-Schahidjân; patrie d'Abou'l-Modhaffer Mohammed ben Haçan el-Qarineini.

قُزْدار *Qouzdar* ou *Qousdar.*

Ville sur les frontières de l'Inde, à 80 farsakhs de Bost. (Voir pour plus de détails le mot قصدار.) On trouve dans le livre d'Abou 'Ali *et-Tenoukhi* une anecdote qui prouve combien est grande la probité de ses habitants. Abou'l-Haçan 'Ali ben Nathif, *le dialecticien*, de la secte d'Abou Haschem, m'a raconté ce qui suit : « Je traversais le pays de Qouzdar, qui touche au Sedjestân et au Mokrân, contrée habitée par les Kharedjites, dont le khalife réside dans la ville de ce nom. J'arrivai fatigué et souffrant dans une bourgade du voisinage, et, passant auprès d'un jardin rempli de pastèques, j'en achetai une et je la mangeai. La fièvre me saisit aussitôt, et je passai toute la journée ainsi que la nuit suivante assoupi dans ce potager, sans que personne me fît le moindre mal. Avant cela, lorsque j'entrai dans ce bourg, je remarquai un vieux tailleur assis à l'entrée de la mosquée. Je l'abordai en le saluant, et je le priai de me garder un paquet de hardes que j'avais avec moi; il me dit de les laisser dans le *mihrab*; je suivis son conseil, et je me dirigeai ensuite vers ce jardin. Le lendemain, je retournai dans la mosquée; la porte était ouverte; j'y entrai et je ne trouvai plus le tailleur; mais mes effets étaient à la même place dans le *mihrab*. Je ne pus m'empêcher de maudire intérieurement la négligence de cet homme qui abandonnait ainsi ce qui lui était confié, et encore croyais-je qu'il avait emporté mes effets chez lui le soir et qu'il les avait remis à cette place

[1] Il semble étonnant que Yaqout considère comme une découverte historique un récit qu'il emprunte presque mot pour mot à Isthakhri. (Texte de Gotha, p. [illegible], et traduction italienne de ce chapitre, p. [illegible].) Je n'ai pas besoin de faire observer que ce récit diffère sur plusieurs points de celui de Mirkhond (*Rauzat es-Safa*, IVe part. ch. [illegible]

le matin. Pendant que j'ouvrais ce paquet, mon homme survint, et je lui témoignai mon mécontentement. — « Te manque-t-il quelque chose ? » me demanda-t-il. — « Non, » lui dis-je. — « Eh bien ! que réclames-tu ? » et comme je lui demandai des explications, il ajouta qu'en effet il avait laissé la veille mes vêtements où je les avais mis, et qu'il était retourné chez lui. Cette réponse redoubla ma colère, mais il se mit à rire et me dit : « Vous autres, vous vivez au milieu de coquins, dans votre pays d'infidèles où le vol et la fourberie sont en honneur; rien de tout cela n'est connu chez nous. Tes effets auraient pu pourrir à cette place sans que personne songeât à les prendre, et quand tu aurais parcouru ensuite l'Orient et l'Occident, tu les aurais retrouvés au même endroit. Nous ne connaissons ni le vol, ni la corruption, qui règnent parmi vous. Si, par hasard, et dans un long intervalle de temps, un délit de ce genre est commis, nous sommes sûrs qu'il a pour auteur un étranger; nous le poursuivons activement, et, quand nous l'avons découvert, nous lui faisons expier son impiété et son crime en le mettant à mort ou en lui coupant les bras jusqu'au coude, châtiment réservé aux voleurs. Aussi ce genre de méfait ne se présente jamais parmi nous. » Étonné de ce discours, je pris des informations sur les mœurs de cette contrée, et j'acquis la conviction que tout ce qu'il m'avait dit était très-exact. La confiance est telle que les marchands ne ferment pas leurs boutiques pendant la nuit; ou, pour mieux dire, les boutiques n'ont pas de portes, mais simplement des barrières pour tenir en respect les chiens ou les bêtes de proie. »

قزوينك *Qazwinek*, ou le petit Qazwin.

(On sait que le ك, ajouté à la fin des mots, en persan, a la valeur du diminutif.) Bourgade du district de Dinewer.

قزوين *Qazwin.*

1° Ville célèbre, à 27 farsakhs de Rey et à 12 farsakhs d'Abhar; IVe climat: longitude, 75°; latitude, 37°. D'après Ibn el-Faqih, ce fut Sabour (Schapour) *Zou'l-Aktaf* qui fonda cette ville, ainsi que celle d'Abhar[1]. « La forteresse de

[1] Hamd Allah Mustôfi a consacré le dernier chapitre du *Tarikhé-Guzideh* à l'histoire de sa ville natale, et il a reproduit cette description dans son *Nouzhet*, mais d'une manière très-succincte. Cette monographie a été l'objet d'un mémoire assez étendu dans le Journal asiatique, 1857, et le lecteur y trouvera sur cette ville importante des détails qui ne peuvent trouver place ici. D'après Hamd Allah, qui s'appuie sur un passage

Qazwin, ajoute cet auteur, se nommait, en persan, *Kesch-Vin* (کشوین). La ville est séparée du Deïlem par une montagne où les anciens Kosroès avaient établi une garnison de cavalerie pour la défendre contre les attaques incessantes des Deilemiens et pour protéger ce pays contre les voleurs. » Othman ben 'Affan donna le gouvernement de Rey à Bera ben Ghareb, l'an 24 de l'hégire. Celui-ci fit d'abord la conquête d'Abhar (voyez l'article ابهر); il marcha ensuite sur Qazwin qu'il assiégea. Il offrit aux habitants une capitulation sur les bases du traité conclu avec ceux d'Abhar; ils se soumirent à toutes les conditions, à l'exception de la capitation, qui leur inspirait une grande répugnance. Mais Bera se montra inflexible; ils se décidèrent enfin à accepter l'islamisme et gardèrent leurs propriétés, qui furent soumises à la dîme. Bera organisa chez eux une troupe de cinq cents soldats, parmi lesquels étaient Talha ben Khoaïled el-Açedi, Meïssera el-'Aïadhi, et plusieurs Arabes des Beni-Taghleb; il leur afferma des terres et des champs qui étaient sans maîtres. Ceux-ci les défrichèrent, creusèrent des canaux et des puits, et desséchèrent les marais; d'ailleurs, ils restèrent indépendants comme la garnison établie à Basrah, et conservèrent le droit d'élire leur chef. Une partie d'entre eux se rendirent à Koufah pour y combattre Zehra ben Djawïeh, et ils furent appelés *les rouges du Deïlem* (حمرآء الديلم); la plupart restèrent à Qazwin. Un soldat de l'armée de Bera fit ces vers lors de la conquête de la ville (mètre *redjez*) :

قد يعلم الديلم اذ تحارب   لما اتى فى جمعه ابن غارب
بان ظن المشركين كاذب   فكم قطعنا فى دجى الغياهب
فى جبل وعر ومن سباسب

Les Deilemiens ont appris, en combattant l'armée amenée par Bera ben Ghareb, que les desseins des infidèles sont mensongers. Combien de déserts nous avons franchis dans les ténèbres, au milieu de montagnes arides et de gorges solitaires.

El-Houli ben el-Hakem (?), qui faisait partie de cette expédition, a dit aussi (mètre *motéqarib*) :

du *Kitab Tebiin*, par Ahmed, fils d'Abou 'Abd Allah, l'origine de Qazwin remonterait à Schapour, fils d'Ardeschir Babegân; mais l'assertion d'Ibn el-Faqih a pour elle l'autorité du *Lobb et-Tewarikh*. (Voyez aussi Ahmed Razi au mot *Qazwin*.) Le célèbre Chardin, qui n'avait aucune prétention au titre d'orientaliste, a traduit assez imparfaitement l'article du *Nozhet*; mais Langlès, qui relève ses erreurs, est moins excusable d'avoir reproduit ce passage avec la légèreté et l'inexactitude qui déparent le plus grand nombre de ses travaux. (*Voyages de Chardin*, t. II, p. 387 et suiv.)

وبكر سوانا عراقيّة بماجرها او ببذى تارها
وتغلب حتّى بشطّ الفرات جزائرها حول ثرثارها
وانت بقزوينَ فى عصبة فهيهاتَ دارُك من دارِها

La tribu de Bekr, différente de la nôtre, habite l'Iraq, ses défilés et ses arides collines. || La tribu de Tha'leb est sur les rives de l'Euphrate, au milieu de ses îlots environnés par le fleuve. || Toi, tu es à Qazwin à la tête de tes braves; quelle différence entre ce séjour et le leur!

Lorsque Sa'd ben el-'Ass ben Omeïyah fut maître de Koufah, après Welid ben Óqbah, il dirigea une expédition contre le Deïlem. Il se rendit à Qazwin, dont il fit le chef-lieu de la province, et il y cantonna les Koufiens envoyés contre le Deïlem. Quand Mouça el-Hadi marcha sur Rey, il s'arrêta à Qazwin et fit élever une nouvelle ville en face de l'ancienne; elle est connue sous le nom de *ville de Mouça*. Il acheta le terrain appelé *Roustem-Âbâd*, et le constitua en legs au profit des indigents de la ville. 'Amr er-Roumi et, après lui, son fils Mohammed, furent les gardiens de ces legs. Moubarek Tourki construisit une forteresse, qu'il nomma *Moubarekieh*[1], et y laissa plusieurs de ses officiers. On lit dans le livre de Mohammed ben Haroun d'Ispahân : « Lorsque Haroun er-Reschid s'arrêta à Hamadân, en se rendant dans le Khoraçân, les Qazwiniens lui adressèrent une requête pour lui rappeler qu'ils étaient voisins d'un pays ennemi, qu'ils versaient leur sang pour la foi, et ils lui demandèrent l'allégement de la dîme prélevée sur leurs biens. Haroun se rendit à Qazwin, y fonda une mosquée et fit graver son nom sur une table de pierre au-dessus du portail; il acheta des boutiques et des greniers dont il dota cette mosquée. Il fit élever encore d'autres édifices ainsi qu'un rempart[2]. » Mohammed d'Ispahân

[1] Elle est située, dit Mustôfi, entre le quartier de Derdj et celui de Destdjerd; son nom, en persan, est *Mubarek-Âbâd*. (*Tar. Guzideh*, ms. 9 f. Brueix.)

[2] La mort du khalife interrompit ces travaux de défense, qui furent repris et terminés en 254 par Mouça Bouqua, sous le khalife Mo'tazz. Un siècle plus tard l'illustre Saheb, ministre des princes Bouehides, fit réparer le rempart, et dota la ville de plusieurs édifices remarquables (373). En 411, l'émir Abou 'Ali Dja'feri fit de nouvelles réparations au rempart que Sadr ed-din el-Meraghi, vézir de Sulthan Arslan, agrandit et termina en 572. Après avoir succombé, comme les principales villes de la Perse, sous la terrible invasion des Mongols, Qazwin se ressentit de l'administration intelligente de Reschid ed-din et de son fils Ghyas ed-din. Elle reprit une vie nouvelle sous la dynastie Séfévie, Schah Thamasp, qui y séjourna environ trente ans, et, après lui, Schah 'Abbas, n'épargnèrent rien pour l'embellir. Malgré les désordres qui agitèrent le royaume pendant deux siècles, sa réputation de sainteté la protégea, et, de nos jours, le voisinage de

ajoute : « Un jour le khalife monta sur la coupole située au-dessus de la porte principale ; elle était fort élevée et dominait toute la ville. Au même moment, il entendit retentir les clairons, et vit les habitants fermer en toute hâte leurs boutiques, saisir leurs armes et se rallier sous leurs drapeaux. Ce spectacle émut le khalife : « Ce sont de braves soldats, dit-il, et dignes qu'on s'intéresse à eux. » Il consulta ses conseillers, et, lorsque chacun eut donné son avis, il ajouta : « La mesure la plus équitable est de les exempter de la capitation et de n'exiger d'eux qu'une redevance territoriale. » Il la fixa lui-même à dix mille pièces d'argent par an. » Plusieurs rapporteurs de traditions ont invoqué en faveur de Qazwin une foule de saints témoignages suspects aux yeux des docteurs prudents et instruits. Leur but est d'engager à choisir cette résidence comme faisant partie des villes de frontière (privilégiées par le Prophète). Je les ai omis pour ne pas allonger mon récit ; je me bornerai à citer cette sentence du Prophète, « Qazwin est sur la terre l'image du jardin d'Aden dans le paradis ; » et cette autre : « On combattra dans Qazwin une troupe d'hommes dont le serment n'a aucune valeur. » Lorsque Haddjadj ben Youçef envoya son fils Mohammed dans le Deïlem, celui-ci, pendant son séjour à Qazwin, éleva une mosquée sur laquelle il inscrivit son nom. C'est celle qui est située près de la porte des *Beni-Djoneïd* ; elle est appelée Mosquée de la lumière (*Mesdjid-Nour*). Elle fut fréquentée jusqu'à l'achèvement de la mosquée cathédrale due à Haroun er-Reschid. Une foule de personnages connus sont originaires de cette ville[1]. On cite parmi eux : el-Khalil Abou Ya'la el-Qazwini, disciple d'Abou'l-Haçan 'Ali, le lecteur. L'imam Abou Bekr ben Lal, d'Hamadân, cite son autorité dans son Recueil (مجمع). Ses meilleurs élèves furent son fils Abou Zeïd el-Waqid

Téhéran a attiré sur elle, à diverses reprises, la sollicitude, mal secondée, il est vrai, des princes Kadjars.

[1] Le travail déjà cité (*Journal asiatique*, 1857) renferme une liste assez longue des principales familles, des docteurs, savants, etc. qui ont illustré Qazwin. Nous nous bornerons à ajouter ici le nom de quelques poëtes persans : Melik Rezi ed-din Baba, qui jouit de la faveur d'Abka Khân. — Djemal ed-din el-Qotbi, son contemporain. — Nizam ed-din Osman, qui vécut sous le règne d'Arghoun Khân. — Siradj ed-din Osmani, poëte favori de Sulthan Abou Sa'id Khân. — 'Obeid Allah Zakâni, auteur d'un divan et d'un traité de logique dédié à Schah Abou Ishaq Endjou ; — Mirza Eschref Djihân, poëte et ministre de Schah Thamasp, né en 903, mort en 965 ; — Mirza Qawam ed-din, surnommé Açef Khân. — L'émir Yahia, auteur du *Lobb et-Tewarikh*, du *Kitab Ilâ*, etc. mort en 981. — 'Azizi, auteur d'un divan estimé et de plusieurs poëmes mystiques, *la rose et le vin*, *le page des amants*, etc. — le juge Ahmed Ghaffari, auteur du *Nigaristân*, du *Djihân-Ara*, etc., mort en 975.

ben el-Khalil, *le prédicateur,* et Abou'l-Fath ben Lal, tous deux originaires de Qazwin. Schirweïh leur donne de grands éloges dans sa Chronique; il nomme également, parmi les plus célèbres imams de ce pays, Mohammed ben Yezid ibn Madjeh Abou 'Abd Allah el-Hafez, auteur du *Livre des sunnets;* il dit lui-même, dans sa préface, que lorsqu'il présenta son livre à l'illustre Abou Zer'ah, celui-ci lui dit : «Je pense que si cet ouvrage était répandu dans les écoles, il rendrait inutile la lecture de toutes ou de presque toutes les *Sommes* (جوامع); car il ne renferme pas plus de vingt ou de trente *hadis* dont la filiation soit faible.» Si ce ne sont pas ses propres paroles, tel en est du moins le sens. Dja'far ben Edris dit dans sa Chronique qu'Abou 'Abd Allah ben Madjeh mourut le lundi, et fut enterré le jour suivant de la dernière semaine de ramadhan, l'an 273; Dja'far tenait du célèbre docteur lui-même qu'il était né en 209. — 2° Place forte située dans le district de Keredj.

قُسطانه *Qostaneh* ou *Qistaneh.*

On écrit aussi *Kostaneh* (كُستانه). Bourg à une station de Rey, sur le chemin de Sawah; patrie d'Abou Bekr Mohammed ben Fadhl ben Mouça ben 'Azrah er-Razi el-Qostani, compagnon d''Ali, fils d'Abou Thaleb (sur qui soient les bénédictions de Dieu!); il rapporta la tradition d'après Mohammed ben Khaled el-'Abdi, Hediah ben Khaled, etc. Il eut parmi ses auditeurs : Mohammed ben Mokhalled, Abou Bekr Schafey, Ibn Abi Hatem, et d'autres docteurs. Son enseignement est véridique. Selim ben Eyoub dit aussi que sa famille tirait son origine de Qostaneh, bourg aux portes de Rey.

قُس النّاطِف *Qous en-Nathif.*

Localité voisine de Koufah, sur la rive occidentale de l'Euphrate, célèbre par une bataille entre les Persans et les musulmans, l'an 13 de l'hégire, sous le khalife 'Omar ben Khatthab. L'armée persane invita le général musulman Abou 'Obeïd ben Maç'oud à passer le fleuve ou lui proposa de le passer elle-même. Abou 'Obeïd préféra le premier parti; les troupes de Rey lui disputèrent le passage, et ce ne fut qu'avec de grandes difficultés qu'il put gagner l'autre rive. Dans cette bataille, l'avantage resta aux Persans; les musulmans furent mis en déroute et perdirent leur général avec quatre mille hommes tant tués que noyés. Cette journée est aussi appelée *journée du pont* (يوم الجسر)[1].

[1] Deux manuscrits portent يوم الحبس, *jour de la prison;* mais j'ai préféré adopter la

قَشان *Qaschân.*

Bourgade de l'Ahwaz, voisine de *Foundoum*, d'après Nasr.

قُصدار *Qousdar.*

Petit canton voisin de Ghaznah; il en a déjà été fait mention au mot مزدار. Es-Sem'ani, qui cite ces deux noms, place cette localité dans l'Inde; mais Abou Nasr el-'Othi, dans son *Kitab Yemini*, la fait dépendre avec plus de raison du Sind. « Qousdar, dit cet auteur, est le chef-lieu d'un canton nommé *Thourân* (طُوران); c'est une petite ville qui possède un territoire assez peuplé[1]. » On lit dans el-Isthakhri : « Le chef de ce pays est 'Omar ben Ahmed, qui ne reconnaît d'autre maître que le khalife; il réside dans la ville de *Kirkabân*. Ce territoire est fortifié et fertile; la vie y est à bon marché; il produit d'excellent raisin, des grenades, et plusieurs espèces de fruits, mais pas de palmiers. » L'auteur du Livre des conquêtes nous apprend que ce fut Ziad ben el-Moundhir ben Djaroud el-'Abdi, surnommé el-Asch'ath, qui fut chargé de conquérir l'Inde; il prit Nouqân, Qiqân, remporta plusieurs victoires, fit un butin considérable et lança ses troupes dans l'intérieur du pays. Il prit ensuite Qousdar, où il passa l'hiver. Cette ville avait déjà été soumise par Sinan ben Selamah el-Mokhannaq; mais les habitants se révoltèrent et firent périr ce général. Un poete a dit à ce sujet (mètre *sery'*) :

حلّ بقصدار فاضحى بها ۞ في القبر لم يقفل مع القافلين

لله قصدار واعنابها ۞ ايّ فتى دنيا اجنّت ودين

Arrivé à Qousdar, il y a trouvé son tombeau, au lieu de sortir de cette ville à la tête de ses troupes. ‖ Que Dieu bénisse Qousdar, la ville aux raisins! Quel défenseur du monde et de la religion est enterré dans son enceinte!

قصران *Qasrân.*

1° La terminaison *ân* ne désigne pas ici le pluriel persan, mais le duel

leçon donnée par Ibn Khaldoun, fol. 190 v°, et par Thabari. (Cf. *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 461.)

[1] D'après la Chronique d'Othi, citée par M. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 180, la principauté de Qousdar est située dans la partie montagneuse du pays des Beloutchies. Soyouthi, dans le *Lobab*, place Qousdar à 80 farsakhs de Bost et à environ vingt jours de marche du Moultân. (Cf. Aboul-Féda, p. ٣٤٤, et l'*Ather el-Bilad*, t. II, p. ٩٩.) Ibn Haukal donne au chef de ce pays le nom de Moui'n, fils d'Ahmed, et ajoute qu'il réside dans la ville de *Kizkânân*. (Cf. Gildemeister, *Scriptorum arab.* etc. p. 3 et le *Liber climatum*, p. 77.)

arabe, et je pense qu'il faut traduire les *deux châteaux,* le *château intérieur* et le *château extérieur.* Ce sont deux cantons situés au milieu des montagnes de Rey, défendus tous deux par une citadelle redoutable, qui a souvent arrêté les troupes étrangères et même celles des gouverneurs de Rey; aussi ceux-ci gardent-ils toujours auprès d'eux, comme otages, un certain nombre d'habitants de ces deux cantons. C'est de là que proviennent presque tous les fruits qu'on porte à Rey. Le surnom de *Qasrâni* est donné au scheikh Abou'l-'Abbas Ahmed ben Huçeïn el-Adouni ez-Zeïdi. Ce pieux docteur, dont le nom est encore révéré à Rey, et qui fut un des principaux maîtres de la doctrine des Zeïdites, naquit à *Adoun* (اذون), village du canton du *château extérieur,* l'an 495. Es-Sema'ni fut un de ses élèves. — 2° D'après el-Hazmi, *Qasrân* est également une ville du Sind. — 3° Ville du district de Sirdjân (Kermân).

قصر الأحنف *Qasr el-Ahnef.*

Le château d'el-Ahnef, près de Merw. Il s'agit sans doute d'Ahnef ben Qaïs[1], qui s'empara du Thokharistân, l'an 32 de l'hégire, pendant le khalifat d''Othman, et sous le commandement d''Abd Allah ben 'Amer. Il vint mettre le siége devant la forteresse de *Sinwân;* mais les habitants lui offrirent une forte rançon, et il leur accorda l'*amân.* Cette place fut appelée depuis lors *le château d'Ahnef.* Abou Youçef Rafé ben 'Abd Allah *el-Qasri* en est originaire.

قصر اصبهان *Qasr-Ispahân.*

Son nom est ordinairement *Bab el-Qasr* ou la porte du château. Le surnom d'origine est simplement *el-Qasri.* Il est porté par Huçeïn ben Mo'ammar, que Sem'ani, dans son *Takhbir,* classe parmi les principaux scheikhs.

قصر بَهرام جُور *Qasr-Behram-Djour.*

Le château de *Behram-Gour,* nom d'un ancien roi de la Perse. Ce monument est situé dans un village appelé *Djouhesteh* (جوهستة), dans le voisinage d'Hamadân. C'est un immense palais taillé dans le roc avec ses salles, ses portiques, ses pavillons, et ses terrasses. Lors même qu'il eût été construit en pierres de taille, il aurait fallu un art merveilleux pour réunir avec tant de précision les pierres entre elles, que les jointures ne fussent pas apparentes;

[1] Voyez, sur ce personnage, M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, tabl. XI, et t. III, 275; les fragments d'Ibn Qotaïbah, p. ٢١٤.

mais que dire de l'habileté et du génie qui ont été nécessaires pour tirer cet immense édifice d'un rocher? Sur une des faces, on lit une inscription en dialecte du Fars, relative à l'histoire de certains Kosroès et à leurs conquêtes; d'autres inscriptions sont gravées aux quatre angles. A un demi-farsakh de là est le monument nommé *le Tombeau de la gazelle* (voyez le mot ناوُوس الظبية).

قصر جابر *Qasr-Djaber.*

Son nom le plus ordinaire est la ville de *Djaber* (مدينة جابر). Cette localité, située entre Rey et Qazwin, dans le canton de Destebi, doit son nom à Djaber, de la tribu des Beni-Dhamrah. Sa généalogie est Djaber ben Teim-Allah, ben Tha'labah, ben 'Oqbah, ben Sa'b ben 'Ali ben Bekr ben Waïl.

قصر رُوناش *Qasr-Rounasch.*

C'est le même district de l'Ahwaz qui est nommé aussi *Diz-Houl* (Dizfoul), *la forteresse du pont*. Parmi les savants qui en sont originaires, on cite Abou Ibrahim Isma'il ben Haçan el-Qasri, célèbre dévot, et professeur de lecture sacrée, mort en 557.

قصر الرّيح *Qasr er-Rih*, ou le château du vent.

Bourg de la province de Niçabour. Abou Bekr Wedjih ben Thaher es-Sakhâmi prêchait dans la mosquée de cette bourgade.

قصر شيرين *Qasr-Schirin.*

Le château de Schirin, près de Qarmiçin, entre Hamadân et Houlwân. *Schirin*, qui signifie *doux*, en persan, est le nom de l'esclave favorite du roi Perwiz. Ce qui reste encore de cet immense édifice étonne le regard et la pensée. Ses nombreux portiques, ses chambres, ses pavillons, ses vastes voûtes, ses terrasses élevées, ses cours, ses jardins, et son parc, témoignent de la puissance et de la splendeur de celui qui les a créés[1]. Voici ce que dit Mohammed ben Ahmed el-Hamadâni : « On raconte de la manière suivante l'origine du château de Schirin, qui est une des merveilles du monde. Le roi Perwiz, dont la résidence était à Qarmiçin (Kirmânschahân), ordonna qu'on lui fit un parc de

[1] On trouve dans le Voyage de Buckingham (p. 37 et suiv.) une curieuse description des ruines du château de Schirin. (Voyez aussi *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*, p. 235, et le Voyage en Perse d'Olivier, t. V, p. 34.)

2 farsakhs carrés, destiné à recevoir toute espèce de gibier qui pût s'y accoupler et se multiplier. Il chargea mille ouvriers de ces travaux et leur assigna, comme ration journalière, cinq pains ronds, deux *rothl* de viande et une outre de vin. Ils consacrèrent sept ans à terminer ce parc et à y réunir les différentes espèces d'animaux demandés par le roi. Quand tout fut achevé, ils allèrent trouver *Pehlid, le chanteur,* et le prièrent d'informer le roi que ses ordres avaient été exécutés. Pehlid composa, pour cette circonstance, un chant qu'il exécuta devant Perwiz, et dans lequel il célébrait *le jardin de la chasse* (باغ نخجيران). Le roi, transporté de joie, lui donna une robe d'honneur et récompensa magnifiquement les ouvriers. Un jour, après s'être enivré, il dit à Schirin d'exprimer un désir, en lui promettant qu'il serait accompli; celle-ci lui demanda de faire passer dans ce jardin deux rivières sortant des rochers, et d'élever pour elle, dans le milieu, un château qui surpasserait en splendeur tous les palais du domaine royal. Le roi, à qui le vin avait enlevé la raison, y consentit; mais, son ivresse dissipée, il oublia la promesse qu'il avait faite. Schirin, n'osant pas la lui rappeler elle-même, offrit au chanteur Pehlid de lui donner ses propriétés d'Ispahân s'il composait un chant dans lequel il réveillerait la mémoire du monarque. Le musicien y consentit, et son stratagème eut un plein succès. Le roi le remercia de lui avoir rappelé sa parole, et donna sur-le-champ l'ordre de construire un palais tel que sa maîtresse le désirait. Quant à Schirin, elle remplit aussi ses engagements envers Pehlid, qui alla s'établir avec sa famille à Ispahân. C'est pour cela qu'on voit encore quelques-uns de ses descendants dans cette ville. On trouvera au mot *Schebdiz* (voyez شبديز) la description des sculptures et des bas-reliefs qui ornent ce palais, ainsi que quelques fragments des poésies qui ont été composées en son honneur.

قصر عبد الرحمن *Qasr-'Abd er-Rahman.*

Ce château, qui se trouve à Niçabour, doit son origine à 'Abd el-Djebbar ben 'Abd er-Rahman, qui gouvernait le Khoraçân au nom de Mansour, l'an 140. Cet homme, qui avait commencé par être un simple secrétaire du divan, se révolta ensuite contre Mansour et fut tué par des assassins que ce prince envoya. Abou 'Abd Allah Mohammed ben Scho'aïb en-Niçabouri el-Qasri, le traditionniste, est originaire de cet endroit.

قصر قَرَنبا *Qasr-Qaranba.*

Localité située dans le Khoraçân, et, dit-on, dans le voisinage de Merw.

C'est là qu'eut lieu une bataille entre les partisans d'Abd Allah ibn Hazem et les Beni-Temim. Cette sanglante affaire est connue sous le nom de *journée de Qaraba.*

قصر كثير *Qasr-Kethir.*

Le château de Kethir, dans le district de Dinewer. Il doit son nom à Kethir ben Schehab el-Harethi, gouverneur d'Hamadân et de Dinewer et délégué de Moghaïrah, fils de Scha'bah, sous le khalife 'Omar.

قصر كسرى *Qasr-Kesra* (le château du Kosroès). (Voyez *Medain.*)

قصر كنكور *Qasr-Kenkiwer.*

Petite ville entre Hamadân et Qarmiçin. Ibn el-Moqaddessi dit que la ville de *Qasr el-Loussous* (voyez ci-après), située à 7 farsakhs de Açed-Âbâd, est appelée, en persan, *Kenkiwer* (Concobar), et que les docteurs qui en sont originaires portent simplement le nom de *Qasri.* Ibn 'Abd er-Rahim ajoute : « C'est la patrie de Abou Ghanem Ma'rouf ibn Mohammed ben Ma'rouf el-Qasri, surnommé *le vézir.* C'était un écrivain de grand mérite, un poëte élégant et doué d'une riche mémoire. Il fut chargé du bureau de la correspondance officielle à Djordjân et devint intendant du vézir sous le règne de Menoutchehr, fils de Qabous, fils de Waschmeguir. Il fut plusieurs fois chargé de missions politiques auprès de Sulthan Mahmoud, fils de Sebukteguin, et il les dut autant à son talent qu'à ses avantages extérieurs ; car ce prince n'écoutait favorablement un ambassadeur que lorsqu'il était beau et bien fait. Plusieurs des poésies d'Abou Ghanem lui ont survécu. Es-Selfi cite de lui quelques vers qui se recommandent par leur moralité et leur tour délicat. Tels sont ces deux distiques (mètre *kamil*) :

محن الزمان وإن توالت تنقضي   بدوام عمر والحوادث تنقطع
والمحنة الكبرى التي قد كدّرت   أمنية ممنيّة لا تدفع

Les rigueurs de la fortune, quelle que soit leur durée, s'interrompent pendant le cours de la vie, et les disgrâces ont un terme ; ‖ mais, de tous les malheurs, le plus grand, le plus cruel, c'est une espérance chérie que la mort vient briser.

(Mètre *khafif*)

نحن ندعو الإله في كل كرب   ثم ننساه عند كشف الكروب
كيف نرجو إجابة لدعاء   قد سددنا طريقه بالذنوب

Nous redoutons Dieu dans les dangers ; nous l'oublions quand le péril est écarté ; ‖ comment espérer que nos prières seront exaucées, quand nos fautes leur ferment le chemin du ciel ?

Es-Selfi dit que lorsque Abou Ghanem el-Qasri sortait, il était escorté de quatre cents *ghoulams* (gardes du corps), qui chevauchaient à ses côtés; que, lorsqu'il allait au bain la nuit, la salle était remplie de parfums précieux et éclairée par des flambeaux composés d'aloès et d'ambre. En un mot, aucun vézir ne déploya plus de luxe et de magnificence.

قصر اللصوص *Qasr el-Loussous*, le château des voleurs.

L'auteur du Livre des conquêtes raconte qu'après la prise de Nehawend un corps d'armée musulman se dirigea vers Hamadân et campa près de *Kenkiwer;* là, plusieurs bêtes de somme appartenant aux musulmans furent volées, et ce lieu reçut le nom de *château des voleurs,* qu'il a conservé jusqu'à ce jour[1]. Ce château est aussi appelé *Kenkiwer* et *Qasr-Schirin* (voyez ces deux mots). On lit dans la relation de Mo'çer, fils de Mochlehl : « Le Qasr el-Loussous est un monument très-remarquable; sur une plate-forme élevée d'environ vingt coudées au-dessus du sol, on voit de vastes portiques, des palais, des pavillons remarquables par leur solidité et leur élégance. Cet édifice était une des places fortes de Perwiz, et sa résidence favorite, à cause de sa chasse abondante, de la douceur de son climat, de ses eaux, et de la richesse de ses prairies. Aux environs de ce palais est une grande ville qui a une mosquée cathédrale[2] (Açed-Âbâd). » On cite Abou Sa'd 'Abd el-'Aziz ben Bedr el-Qasri el-Welaschdjirdi, qadhi de cette ville; il est mentionné par Abou Sa'd dans sa Vie des scheikhs; il est mort en 540.

قصر الملح *Qasr el-Melh*, le château du sel.

Ancienne ville du Kermân; IIIe climat; longitude, 81°; latitude, 32° ½.

قطرة *Qouthrah.*

Petite ville du Fars dans un terrain fertile; elle possède une mine de fer. (*Nouzhet.*)

قُعَيْقَعان *Qo'aïqa'ân.*

Montagne située dans le pays d'el-Ahwaz (Khouzistân), d'où l'on a extrait les

[1] Hamd Allah Mustôfi dit simplement qu'il doit ce nom à la mauvaise réputation de ses habitants connus de tout temps par leur goût pour le vol et le désordre. Cet auteur ajoute que les blocs de pierre qui ont servi à la construction du château de Perviz ont été tirés de la montagne de Bisoutoun, et qu'ils n'ont pas moins de dix *guez* de haut et de large.

[2] D'après le *Nouzhet* (*loc. laud.*), cet édifice serait dû à la munificence de Mounis, surnommé le Maître (*el-Oustad*).

pierres qui ont servi à bâtir la grande mosquée de Koufah. On explique ainsi ce nom : Lorsque 'Abd Allah ben Zobeïr ibn el-Awwam envoya son fils Hamzah à Basrah, celui-ci marcha ensuite contre le Khouzistân; arrivé en cet endroit, il s'écria : « On dirait que voilà le Qo'aïqa'ân » (nom d'une montagne voisine de la Mecque), et, depuis ce temps, ce nom lui est resté. Un ancien poète a dit (mètre *bassith*) :

لا ترجعنّ الى الاهواز ثانية قُعَيْقِعانَ الّذى فى جانب السوقِ

Ne va pas une seconde fois à el-Ahwaz et dans le Qo'aïqa'ân, qui est à côté de Souq el-Ahwaz.

قُفْس *Qoufs* (Les montagnes des).

C'est un nom étranger; en arabe, il serait le pluriel de أقفس, vil, méprisable, comme أشهل, pluriel شُهل. On écrit plus ordinairement *Qoufs* avec un *sad* قفص. « On nomme ainsi, dit Leith, une chaîne de montagnes du Kermân, habitée par des peuplades qui vivent à la façon des Kurdes, et auxquelles on donne le nom de *Qoufs* et de *Belous* (voyez بلوص). » L'auteur d'un poëme sur le mètre *redjez* en a fait mention dans ce vers :

وكم قطعنا من عدوّ شرس زُطّ واكراد وقُفس قُفُس

Que nous avons parcouru de sauvages contrées habitées par les *Zout*, les *Kurdes*, et les infâmes *Qoufs* !

Voici ce que dit er-Rohni à ce sujet : « Qoufs est une montagne du Kermân, voisine du littoral; elle est habitée par une peuplade venue du Yémen, qui est de la tribu d'el-Azd, fils de Nawt, et de la famille de Soleïmah, fils de Malek, fils de Fehm. Cette peuplade n'a jamais professé une religion quelconque. Lorsqu'elle résidait dans la presqu'île arabique, elle rejetait le dogme de la résurrection et celui du jugement; bien qu'elle vécût au milieu des Arabes et sous leur domination, elle n'adorait ni leur dieu *Thagout*, ni leurs idoles de pierre et de bois. Plus tard, les Qoufs restèrent éloignés de la religion sabéenne, que les Arabes avaient adoptée. A la suite de leur émigration dans le Kermân, lorsque ce pays fut conquis par les musulmans, sous le règne d'Othman ben 'Affan, ils demeurèrent dans le même isolement, repoussant toute doctrine religieuse, n'acceptant aucun traité, aucun pacte, et ne se reconnaissant ni comme sujets ni comme tributaires. On ne voit, dans leurs montagnes, ni temple du feu, ni synagogue juive, ni église chrétienne, ni mosquée, sauf peut-être quelques oratoires que les musulmans auront élevés à l'époque de

leurs expéditions dans ce pays. Quelqu'un, il est vrai, m'a affirmé qu'on avait rapporté de cette contrée différentes idoles; mais je n'ajoute aucune foi à cette assertion.» Le même auteur ajoute : «La pitié, ce sentiment qui existe chez tous les hommes, bien qu'à des degrés différents, est totalement inconnue aux Qoufs. Ils semblent n'avoir rien de ce qui distingue l'homme de la brute, comme l'intelligence et la parole avec lesquelles il manifeste sa volonté. Quant à ce sentiment d'humanité, dont les manifestations sont aussi naturelles et spontanées chez l'homme que le rire, la douleur, etc. on n'en retrouve aucune trace dans le cœur de ces sauvages montagnards. Il serait peut-être plus juste de les retrancher de l'espèce humaine, que l'on peut subjuguer par les armes, dompter et assouplir par les lois, pour ne les considérer que comme des bêtes de proie qu'il est permis de chasser et de détruire; car, d'après tout ce que j'ai vu ou entendu dire, ils ne peuvent être assujettis à un pouvoir régulier, ni commandés par un chef, ni éclairés par un prophète; ils n'ont aucune part aux qualités diverses qui constituent la nature humaine et qui font de l'homme un être libre, capable de choisir entre le bien et le mal, la foi et l'incrédulité. Ils offrent, en un mot, bien plus d'analogie avec ces animaux féroces qu'on peut tuer en tout temps parce qu'ils sont dangereux et incapables d'éducation, qu'ils n'en ont avec l'homme dont la nature est essentiellement modifiable et que l'éducation peut arracher à l'ignorance et à la barbarie.» Ils descendent de Malek, fils de Fehm. Ce Malek, qui eut huit fils, fut tué par Soleïmah, l'un d'eux. Le meurtrier quitta ses frères et l'Arabie, et vint se fixer, avec ses enfants et ses esclaves, d'abord sur la côte du Mokrân, et ensuite au milieu de ces montagnes. Er-Rohni dit, en terminant, qu'il n'a rapporté ces particularités que pour bien démontrer que ce peuple n'a jamais eu aucune religion avant ou après l'islamisme. Le respect apparent qu'ils témoignent actuellement pour 'Ali, fils d'Abou Thaleb, ne provient pas d'un sentiment religieux, mais il ne leur est inspiré que par les prières que les peuples voisins lui adressent, et par la vénération dont il est l'objet. «Les principales montagnes du Kermân, dit el-Beschari, sont les montagnes des Qoufs, des Belous, et des Qaren, ainsi que la *montagne d'Argent* (جبل فضّى), ainsi nommée à cause de ses mines. Elles sont bornées, au sud, par le golfe Persique, la zone brûlante de Djiraft et de Roudbar; à l'est, par el-Akhras et les déserts qui séparent le pays des Qoufs du Mokrân; à l'ouest, par la montagne des Belous et le territoire d'Hormuz. Cette chaîne du Kermân se compose, dit-on, de sept montagnes riches et fertiles; le pal-

mier y abonde; elles sont très-bien fortifiées par la nature. Les habitants sont de haute taille, sveltes, et ils ont la peau brune. Ils se disent Arabes et commettent toutes sortes de désordres. Plusieurs provinces de la Perse renferment d'étroits défilés et des montagnes habitées par des tribus errantes (زعار); elles ne possèdent ni rivière, ni bourgade, ni ville connue, et sont d'un abord difficile; mais elles donnent accès dans les diverses contrées environnantes, et on y a creusé des puits et des réservoirs (pour le passage des caravanes). La plus grande partie de ces montagnes est située dans le Khoraçân; les autres, dans le Kermân, le Fars, le Djebal, le Sind, et le Sedjestân. Les tribus nomades y sont nombreuses; lorsqu'elles ont dévasté une province, elles se transportent dans une autre, et se réfugient ensuite dans la montagne de *Kerkès* (كركس كوه), et dans la *montagne Noire* (سياه كوه), asiles impénétrables où elles sont à l'abri de toute poursuite. La seule ville de ces contrées qui ait quelque importance, est *Esfid*, sur la frontière du Sedjestân. Les villes connues dans le voisinage de ces montagnes sont : dans le Kermân, *Berdesir* et *Khabis*; dans le Fars, *Yezd* et *Zarend*; dans la province d'Ispahân, *Ardistân*, dans le Djebal, *Qoum* et *Qaschân*; dans le Qouhistân, *Thabès* et *Qâïn*; dans le pays de Qoumès, *Biar*. Ces montagnes ressemblent à une vaste mer sur laquelle on peut naviguer en tous sens, à la condition de connaître sa route; elles sont sillonnées par des routes frayées qui mènent dans toutes les directions. « Nous quittâmes Thabès, dit encore cet auteur, pour nous rendre dans le Fars, et nous séjournâmes pendant soixante-dix jours dans cette vaste contrée, allant d'un district dans un autre, et nous rapprochant tantôt du Kermân, tantôt de la province d'Ispahân. Nulle part je n'ai vu de routes plus tortueuses et plus escarpées. Ces montagnes jouissent des productions des pays chauds et des pays froids. Les blés et les palmiers y croissent également bien. La partie de ce territoire la plus fertile et la plus peuplée m'a paru être située sur la route de Rey; c'est sur le chemin du Fars qu'on rencontre le plus de difficultés; la voie la plus courte est celle du Kermân. Ces âpres montagnes abritent des tribus nommées *Qoufs*, qui sortent d'une autre montagne située dans le Kermân, leur patrie. Ce sont des hommes barbares, d'un extérieur farouche et d'une excessive cruauté. Ils ne reconnaissent pas de maître et vivent de rapine; non contents de piller les caravanes, ils tuent les voyageurs, ils posent la tête de leurs prisonniers sur une large dalle et l'écrasent à coups de pierres, comme on écrase les serpents. Je leur demandai pourquoi ils avaient adopté

ce genre de supplice; ils me répondirent qu'ils évitaient ainsi d'émousser le tranchant de leurs sabres. Il est rare qu'un prisonnier puisse s'échapper de leurs mains; quant à eux, retranchés dans les gorges de leurs montagnes, ils n'ont à redouter aucune attaque. Leur arme habituelle est la flèche; cependant ils emploient aussi le sabre. Les Belous étaient jadis les plus redoutables de ces brigands; mais 'Adhed ed-Dôoleh les poursuivit vigoureusement et les détruisit. Il tua aussi un grand nombre de *Qoufs* ou les dispersa. Depuis lors, les maîtres du Fars ont toujours gardé des otages auprès d'eux; lorsque ces otages retournent chez eux, ils sont aussitôt remplacés. Aucun peuple ne supporte avec plus de courage la faim et la soif; leur nourriture ordinaire est le lotus, qu'ils pétrissent en boules semblables à des noix. Ils se disent musulmans; mais ils sont plus acharnés contre les musulmans que les Grecs ou les Turcs. Quand ils font un prisonnier, ils le forcent à faire à leur suite une marche de 20 farsakhs, pieds nuds, et en proie à toutes les tortures de la faim. Ils vont eux-mêmes à pied et ne font aucun cas des chevaux et des bêtes de somme. Quelquefois pourtant ils montent sur des chameaux. Un lecteur du Qoran, qui a été leur prisonnier, m'a raconté que dans une de leurs expéditions il se trouva des livres dans leur butin. Ils demandèrent s'il y avait parmi les captifs quelqu'un qui pût leur en expliquer le sens. «Je m'offris, me disait cet homme, et je fus conduit en présence du chef. Lorsque j'eus terminé ma lecture, il me fit approcher, m'adressa diverses questions et me demanda : «Que penses-tu de nos habitudes de vol et de meurtre?» — «Ceux qui commettent de pareils crimes, lui répondis-je, attirent sur eux la colère céleste, et ils seront condamnés à des châtiments terribles dans l'autre vie.» A ces mots, il pâlit, poussa un profond soupir et se jeta la face contre terre; puis il me fit mettre en liberté moi et plusieurs de mes compagnons.» Un négociant m'a assuré que ces bandits regardent leur butin comme très-légitime, et qu'ils prétendent avoir des droits réels sur les marchandises, attendu qu'elles ne paient pas la dîme.

قُفص *Qoufss.*

C'est l'orthographe la plus usitée du nom des montagnes décrites dans l'article précédent. On la retrouve dans cet hémistiche d'Abou Thayeb (mètre *seri'*) :

لمّا اصاب القُفصَ امسّ الخالِ

Lorsqu'il a atteint les *Qoufss*, il n'a saisi que le vide.

C'est aussi le nom d'une bourgade célèbre dans le voisinage de Baghdad,

entre cette ville et 'Okbera; elle produisait d'excellent vin et renfermait plusieurs tavernes fréquentées par les gens de plaisir. Quelques poëtes l'ont chantée, et notamment Abou Nawas. En est originaire Abou'l-'Abbas Ahmed ben Haçan el-Qoufssi, scheikh estimé à Baghdad, né en 466.

قِلاط *Qilath.*

Citadelle située dans les montagnes de *Taram* (Deïlem), entre Qazwin et Khelkhal. Elle est bâtie sur la cime d'une montagne, mais elle a un faubourg qui s'étend dans la plaine et qui renferme un marché. Au-dessous, passe une rivière sur laquelle on a jeté un pont-levis. Elle appartient au maître d'Alamout et de Kird-Kouh.

قلرى *Qalari* ou *Qallari.*

Ville du Sind, à un jour de marche de Mansoureh.

قلعة تبرّك *Qala't Teberruk.*

Petite ville située au-dessus d'Ispahân et traversée par le Zendè-roud; elle est aujourd'hui enclavée dans l'enceinte d'Ispahân. (*Nouzhet.*)

قلعة الجصّ *Qala't el-Djass.*

Localité située dans le district d'Erradjân, province du Fars; on y voit des ruines qui datent de l'ancienne monarchie persane[1].

قلعة اللان *Qala't el-Lân.* (Voyez le mot اللان.)

قلندوش *Qalendousch.*

Bourg du territoire de Serakhs.

قلُوس *Qalous.*

Bourgade à 10 farsakhs de Rey.

قُمّ *Qoum.*

Ville du Djebal, voisine de Qaschân; longitude, 75°; latitude, 34° ½. C'est

[1] Cf. *Lib. climat.* p. 60. L'éditeur du *Méraçid* lit *Aber* au lieu de *Ather*, et il faudrait traduire d'après cette leçon : on y trouve des puits, etc. ce qui offre un sens peu satisfaisant. Firouzâbâdi place cette localité dans le voisinage de Kazeroun. (*Kamous*, édit. de Boulak, II, p. 455.)

une ville d'origine musulmane [1], et qui ne renferme aucune trace de l'ancienne monarchie. Elle fut fondée par Thalhah ben el-Ahwass el-Asch'ari; ses puits

[1] Bien que l'auteur du *Mo'djem* semble considérer la fondation de cette ville comme d'une date postérieure à l'islamisme, il est probable qu'elle remonte à une plus haute antiquité, puisque les Persans, dans leur impuissance d'en préciser l'époque, en attribuent l'origine au roi Thahomurs (voir le *Nouzhet* et le *Kitab el-Athar*). Sans prendre à la lettre le témoignage de ces historiens dont les connaissances archéologiques ne sont pas au niveau de leur amour-propre national, il est permis de croire que Haddjadj Thaqefi se borna à relever cette ville de ses ruines, et qu'il l'entoura d'un mur ayant douze mille pas de circonférence, c'est-à-dire un peu plus grand que celui de Qazwin. «Le climat de Qoum, dit Mustôfi, est assez doux quoique un peu chaud; une rivière, qui vient de Djerbadeqân, passe dans les environs, mais elle est insuffisante pour les besoins de la ville, et on y recueille l'eau de pluie dans de vastes citernes d'une architecture hardie. Les meilleurs fruits sont : la grenade, la poire, la pistache, le melon, et une espèce de figue rouge très-estimée.» De tout temps, les habitants de cette ville, surnommée à bon droit *le séjour des croyants* (*dar el-mouminin*), se sont signalés par leur attachement au culte des douze imams. Les nombreux tombeaux de saints et de dévots qui entourent la ville (Ahmed Razi en compte quatre cent quarante-quatre), et, en particulier, le magnifique mausolée de Fathma, sœur de l'imam 'Ali, fils de Mouça Riza, n'ont pu qu'entretenir dans ce foyer du schiisme le fanatisme le plus violent. L'histoire en fournit plus d'une preuve. On lit, par exemple, dans la Chronique d'Ibn Kéthir : «L'an 345, la population d'Ispahân se souleva contre des marchands de Qoum accusés d'avoir blasphémé le nom des compagnons du Prophète. Leurs boutiques furent mises au pillage, et plusieurs d'entre eux payèrent cette insulte de leur sang. Lorsque cette nouvelle parvint à Rokn ed-Dôoleh, le Bouheïde, ce prince, qui professait secrètement les mêmes doctrines, manifesta une vive indignation; il châtia sévèrement les plus coupables et préleva une lourde contribution sur la ville entière.» Voici encore ce que rapporte l'auteur de la Chronique intitulée *Keschf el-Ghoummeh* : «La ville de Qoum refusa longtemps de recevoir les gouverneurs que les khalifes 'abbassides lui envoyaient, et les troupes venues de Baghdad, pour prêter main-forte à ces lieutenants, furent plus d'une fois repoussées. A la fin, l'émir des émirs, Naçir ed-Dôoleh, fils d'Hamdân, se dirigea en personne vers cette ville turbulente. Arrivé sous ses murs, il fut reçu par une députation qui lui offrit des présents et lui dit : «Nous avons jusqu'à ce jour refusé d'obéir à des gouverneurs qui ne partageaient pas nos croyances, mais puisque c'est vous qui êtes investi aujourd'hui de ces fonctions, nous vous promettons foi et obéissance;» et, en effet, ils lui remirent une redevance plus forte que celle qu'ils payaient ordinairement. Mais, peu de temps après, le khalife, inquiet de l'intelligence qui régnait entre eux et Naçir ed-Dôoleh, rappela cet émir à Baghdad.» Il serait aisé de recueillir dans la compilation de Nour Allah Schousteri, dans le livre des Merveilles de la création, etc. d'autres faits qui prouvent la réputation de sainteté dont jouit cette ville; mais il nous semble plus utile de compléter à l'aide des *tezkereh* persans la nomenclature de ses principaux écrivains présentée par Yaqout d'une manière si laconique. Voici, du moins, ceux dont la postérité n'a pas oublié le nom : Le scheikh Abou Mohammed Élias Nizami; ce poète

donnent une eau d'une douceur et d'une fraîcheur incomparables; on assure qu'ils fournissent de la glace même au cœur de l'été. Ses maisons sont en briques cuites et renferment des souterrains (سراديب) admirablement construits. Le chemin qui mène de cette ville à Rey est une plaine aride; mais on y voit un grand nombre de khâns, de tombeaux vénérés et de citadelles. A moitié chemin s'élève une vaste et haute forteresse appelée *Deïr-Kirdechir* (voyez دير كردشير). » Qoum, dit el-Isthakhri, est une ville qui n'est pas entourée de murailles; mais elle est protégée par une citadelle. L'eau lui est fournie par des puits. Dans l'origine, ce n'était qu'un terrain salé; mais, à force de creuser, on arriva à l'eau douce, et, par d'habiles travaux, on parvint à l'amener jusqu'au niveau du sol. Pendant l'hiver, on dirige tous les cours d'eau des environs, ainsi que l'eau de pluie, vers ces citernes, et, en été, elles fournissent une eau fraîche et excellente. Les jardins, arrosés artificiellement, produisent plusieurs espèces de fruits et surtout des pistaches et des noisettes. » On lit dans Beladori : « Mouça el-Asch'ari, en quittant Nehawend, entra dans l'Ahwaz où il campa; puis il vint mettre le siége devant Qoum et s'en empara au bout de quelque temps; selon d'autres, il envoya el-Ahnef ben Qaïs, qui prit la ville d'assaut, l'an 23 de l'hégire. » Quelques auteurs disent que Qoum est une grande et belle ville située entre Sawah et Ispahân; ses habitants sont

dont la famille était originaire de Tefrisch, bourg aux environs de Qoum, naquit à Guendjeh, et fut une des gloires littéraires de la Perse. S'il faut en croire ses panégyristes, il vécut constamment dans la retraite; cependant les pompeuses dédicaces de ses cinq poëmes principaux (*Khamsei-Nizami*) semblent indiquer qu'il brigua la faveur des princes et surtout de l'atabek Qizil Arslan ou de Sulthan Behram-Schah. On a également de lui un recueil d'odes estimées et un poëme intitulé *Veïçeh et Ramin*, qu'il composa dans sa jeunesse; l'imperfection de cet ouvrage l'a fait attribuer au scheikh Onroudhi de Samarcande. Il mourut l'an 576, et fut enterré à Guendjeh. — Khadjeh Mas'oud, auteur d'une épopée en l'honneur de Sulthan Huçein Mirza; — Baba Schehidi, poëte favori de Sulthan Ya'qoub; il passa une partie de sa vie dans le Guzerate; — Djelal Dja'fer, auteur d'un poëme imité du célèbre *Makhzen el-Esrar*, de Nizami; — Mir Haïderi, contemporain de Schah Tamasp le Séfévi; — Rokn ed-din Divadar, juge de Qoum, auteur d'un poëme en l'honneur des Atabeks de la Perse; — Khadjeh Naçir ed-din Mohammed ben Haçan, un des écrivains les plus éminents de son siècle; il fut longtemps prisonnier des Ismaéliens du Kouhistân, et dut sa délivrance à Il-Khân, dont il devint le conseiller. On prétend que le meurtre du khalife Mo'tasem est dû en partie à ses instigations. Parmi ses ouvrages, on cite un commentaire sur les indications philosophiques (*Kitab el-Ischarat*) d'Abou 'Ali, un commentaire astronomique sur le livre de Ptolémée, un traité sur le mérite des scherifs (*Kitab Awsaf el-Aschraf*), et un Guide dans la voie spirituelle; il mourut âgé de soixante-douze ans, l'an 672, et fut enterré à Baghdad.

tous schiites et sectateurs des douze imams. Qoum n'est devenue une ville qu'à l'époque d'el-Haddjadj ben Youçef (le maudit), l'an 83. Voici dans quelles circonstances : 'Abd er-Rahman ben Mohammed ben el-Asch'ath ben Qaïs, qui gouvernait le Sedjestân au nom d'el-Haddjadj, se révolta ensuite contre ce prince. Dans son armée étaient dix-sept docteurs *tabi'* venus de l'Iraq; quand el-Asch'ath fut mis en fuite et repoussé jusqu'à Kaboul, sept frères d'entre ces docteurs arrivèrent dans le pays de Qoum. Ils trouvèrent là sept villages dont le principal était appelé *Koumendân* (كمندان); ils en firent la conquête et s'y fixèrent. Ces sept villages ne formèrent bientôt que sept quartiers d'une même ville qui garda le nom de *Koumendân;* les Arabes l'ont abrégé et en ont formé le nom de *Qoum.* Le chef de cette famille était 'Abd Allah ben Sa'd. Son fils fut élevé à Koufah dans les principes de la secte des douze imams. Ce fut lui qui introduisit le schiisme à Qoum, et cette doctrine y fit des progrès si rapides, qu'on n'y trouve pas aujourd'hui un seul sunnite. On raconte à ce sujet une anecdote assez curieuse. Parmi les gouverneurs de la ville, il s'en trouva un qui était un sunnite ardent. Informé que la haine des habitants pour les compagnons du Prophète était telle qu'ils ne voulaient jamais porter le nom d'Abou Bekr, ni d''Omar, il convoqua un jour les notables de Qoum, et leur dit : « Je sais que vous haïssez les compagnons de notre saint Prophète, à ce point que vous ne voulez pas donner leurs noms à vos enfants. Je prends à témoin le Dieu tout-puissant que, si vous ne m'amenez pas un de vos compatriotes portant le nom d''Omar ou d'Abou Bekr, ou, si ce nom n'est pas justifié par des preuves authentiques, je vous infligerai un terrible châtiment. » Ils lui demandèrent un délai de trois jours, et après les recherches les plus minutieuses, ils ne trouvèrent qu'un pauvre mendiant déguenillé et d'une laideur repoussante qui se nommait Abou Bekr, encore ne portait-il ce nom que parce que son père était un étranger qui avait fixé sa résidence à Qoum. Ils l'amenèrent devant le gouverneur qui, à la vue de cette difforme créature, crut qu'ils avaient voulu se moquer de lui et ordonna qu'ils fussent bâtonnés. Un plaisant, qui se trouvait parmi eux, s'écria alors : « Prince, agissez selon votre bon plaisir; mais sachez que le climat de Qoum empêche que les gens dont le nom est Abou Bekr ne deviennent plus beaux que cet homme. Le gouverneur ne put s'empêcher de rire, et il accorda un pardon général[1]. Qoum est à 12 farsakhs de

[1] Quelques historiens et le célèbre Djelal ed-din, dans son poëme intitulé *Mesnevi*, font honneur de cette anecdote à la ville de Sebzewar dont le fanatisme ne le cédait en

Sawah, et à la même distance de Qaschân. C'est à un gouverneur de cette ville que Saheb, fils d'Abbad, disait (mètre *reml*) :

ايّها العاصى بقمّ قد عزلناك فقم

Juge de Qoum, nous t'avons exilé; va-t-en ! (Jeu de mots sur le double sens de قم.)

Lorsqu'on interrogeait ce juge sur la cause de sa disgrâce, il répondait : « Je suis innocent, mais je dois mon exil à une rime. » Le poète Di'bal, fils d'Ali, a dit en critiquant les habitants de cette ville (mètre *wafir*) :

تلاشى اهل قمّ واضمحلّوا   تحلّوا المخزيات حيث حلّوا
وكانوا شيّدوا فى الفقر مجدًا   فلمّا جاءتِ الاموال خلّوا

Les gens de Qoum disparaissent et s'anéantissent; partout où ils vont, ils se couvrent de honte; || au sein de la pauvreté, ils avaient acquis de la gloire; en amassant des richesses, ils sont tombés dans l'indigence.

Plusieurs savants en sont originaires : Abou'l-Haçan Ya'qoub ben 'Abd Allah el-Asch'ari, cousin d'Asch'ath ibn Ishaq; ce docteur mourut à Qazwin; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Mouça, auteur d'un livre sur les règles du Qoran (فى احكام القرآن), et le premier des docteurs hanéfites de son siècle; il mourut en 335, etc.

قَميز Qamiz.

Grosse bourgade de la province de Tiflis, à une demi-journée de cette ville.

قِنّا Qinna.

Localité dans le district de Schehrzour, d'après Hamadâni.

قنادِر Qanader.

Quartier d'Ispahân où est né Abou'l-Huçein Mohammed ben 'Ali el-Qanaderi, traditionniste.

قَنارَز Qanarez.

Bourg situé aux portes de Niçabour. Abou 'Oqail ben 'Amr el-Qanarezi, docteur, mort en 318, en est originaire.

rien à celui de Qoum. Un autre fait, rapporté par le poète Obeid (Allah) Zakâni, dans un de ses Traités, prouve jusqu'à quel point le nom des trois premiers successeurs du Prophète était abhorré dans ce foyer du schisme. Un malheureux étranger, coupable seulement de porter le nom d'Aumran (عمران), fut condamné à la peine du bâton. Quelqu'un voulant prendre sa défense, fit observer qu'entre ce nom et celui d'Omar, il y avait une grande différence. — « Non, répondit un des bourreaux, il se nomme Omar, et quant aux deux dernières lettres (ان), il les a volées à Othman, le maudit. »

قَناطر *Qanathar.*

Localité située près d'Ispahân; j'ignore si c'est un quartier de cette ville ou un bourg du voisinage. Ahmed ben 'Abd Allah Abou'l-'Abbas el-Khalqâni, oncle d'Ibn Mohalleb, est appelé *Qanathari,* parce qu'il résidait en cet endroit.

قناظر حذيفة *Qanazher-Hodhaïfah.*

Localité qui, selon certains auteurs, dépend de Dinewer; on donne ordinairement ce nom à un bourg du pays de Baghdad.

قَنذابيل *Qandabil.*

Ville du Sind, chef-lieu du district de *Noudheh,* à 5 farsakhs de *Qousdar,* à huit journées de *Mansoureh,* et à dix journées du Moultân. C'est là que fut livrée une bataille entre Helal el-Mazeni esch-Scheïdi et les partisans de Mohalleb.

قندِستَن *Qandesten.*

Bourg près de Niçabour.

قُندُهار *Qoundouhar.*

Ville du Sind et de l'Inde; IIIe climat; longitude, 100° 10'; latitude, 30°. On lit dans le Livre des conquêtes que 'Abbad ben Ziad commandait l'expédition dirigée contre le Sind et le Sedjestân. Il conduisit ses troupes vers le fleuve *Senaroud,* et soumit tout le pays jusqu'à Roudbar, dans le Sedjestân, et sur les rives du fleuve Hendmend; il laissa la ville de Kisch et se dirigea sur Qoundouhar. Après plusieurs combats meurtriers où il perdit un assez grand nombre de soldats, il mit l'ennemi en déroute et s'empara de cette ville. Il porta dès lors et fit adopter à ses troupes le bonnet élevé que portaient les gens de cette ville, voilà pourquoi cette coiffure a conservé le nom d'*'abbadieh.*

قنطرة حُرزاد *Qantharat-Hourzad.*

Le pont de Hourzad (ou Khourdad), mère d'Ardeschir [1]. Cette princesse fit

[1] Le manuscrit de Londres porte *Djirzad;* dans la Description de l'Iraq 'Adjemi, publiée par Uylenbroek, on lit *Hareh-Zad,* d'après l'auteur du *Athar el-Bilad.* (Voyez, sur les débris encore existants de ce monument sassanide, le mémoire de Layard, dans le *Journal of the geographical Society of London,* t. XVI, et les *Annales des voyages,* avril 1847.)

construire deux ponts qui portent son nom : l'un, dans l'Ahwaz; l'autre, qui est une des merveilles du monde, entre Eïdedj et Rebath. Ce dernier s'élève sur une rivière desséchée pendant l'été, mais qui, pendant la saison des pluies, devient une mer furieuse. L'ouverture de ce pont, au-dessus du sol, est de plus de mille coudées; sa profondeur est de cent cinquante coudées, et, à sa base, il n'a pas moins de dix coudées d'ouverture. Quand on construisit ce pont, on commença par creuser le sol et à le remplir de plomb et de fer, jusqu'à ras de terre, en suivant une ligne courbe. L'espace compris entre les assises et le bord de la rivière fut comblé avec du mâchefer et du plomb en fusion, jusqu'à une hauteur de quarante coudées. Ce fut sur ces solides bases qu'on éleva le pont en continuant à le réunir aux deux versants de la vallée avec un mélange de limaille et de plomb fondu. Ce pont n'a qu'une seule arche, mais elle est d'une hardiesse et d'un travail admirables. Il fut coupé par el-Mosm'ayi et demeura longtemps sans être réparé, ce qui portait préjudice aux voyageurs, surtout en hiver et pendant la crue des eaux. En outre, les gens du voisinage venaient de temps à autre en détacher le plomb avec des peines infinies. Après avoir été ainsi abandonné pendant plusieurs siècles, il fut entièrement réparé ou, pour mieux dire, reconstruit par Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed, originaire de Qoum, surnommé le scheikh, et ministre d'Haçan ben Boueïh. Ce vézir réunit à cet effet un grand nombre d'ingénieurs et d'ouvriers et n'épargna aucune peine, aucune dépense pour l'exécution de cet immense travail. On fut obligé de se servir de paniers et de poulies pour descendre dans ses fondations; puis on employa, comme jadis, le fer et le plomb fondu pour relier les pierres entre elles. La reconstruction de la voûte seule coûta plusieurs années de travail. La dépense s'éleva, dit-on, à trois cent cinquante mille pièces d'or, sans y comprendre le salaire des ouvriers; ceux-ci étaient, pour la plupart, des paysans des villages voisins d'Eïdedj et d'Ispahân, qu'on fit travailler gratuitement et à titre de corvée. La vue de ce monument inspire de sérieuses pensées aux hommes intelligents.

قنطرة النعمان *Qantharat en-No'man.*

Le pont de No'man, fils d'el-Moundhir, roi des Arabes; il est situé dans le voisinage de Qarmiçin. On lit dans la relation de Mo'çer, fils de Mohelhel : « Voici l'événement qui a donné lieu à la construction de ce pont. Une affaire obligeant No'man, fils d'el-Moundhir, de se rendre à la cour de Kesrès Perwiz,

il arriva pendant son voyage sur les bords d'une rivière large, profonde, et encaissée entre deux bords escarpés. Tandis qu'il la traversait, il rencontra une femme portant un enfant et qui s'engageait dans ce passage périlleux. Elle avait déjà de l'eau jusqu'à la ceinture, lorsque le cheval du roi l'atteignit. Dans sa frayeur, elle laissa échapper ses vêtements, et son enfant, qu'elle avait chargé sur ses épaules, tomba et fut emporté par le courant; saisi de compassion à la vue du désespoir de cette mère, No'man fit vœu de bâtir un pont en cet endroit; mais le Kosroès, ne voulant pas qu'on pût voir dans son royaume un seul monument dû aux Arabes, s'opposa aux projets de son vassal. Plus tard, Behram Djoubin, pendant sa lutte contre Perwiz, sollicita le secours de No'man, qui ne le lui accorda qu'à certaines conditions, parmi lesquelles était la promesse de diminuer de moitié l'impôt prélevé sur le pays arrosé par le Ners et le Koutha, ainsi que d'autoriser la construction du pont en question. Ce travail fut exécuté dans les proportions les plus grandioses. » D'après Ibn el-Kelbi, le pont de No'man doit son origine à No'man dont voici la généalogie : No'man, fils de Moqarren, fils d'''Abid, fils de Mouhia, fils de Bodjeïr, fils de Nasr, fils de Djaschiah, fils de Ka'b, fils d''Abd Thour, fils d'Hadiah, fils de Lathim, fils d''Othman, fils d''Amr, fils d'Adda el-Mouzeni. Ce prince, ayant campé dans ces parages, aurait laissé son nom à ce pont dont la construction remonterait d'ailleurs aux rois de l'ancienne monarchie persane.

قنطرة نيسابور *Le pont de Niçabour.*

Quartier de cette ville connu sous le nom de tête du pont (رأس القنطرة). Le nom d'origine est *Qanthari*. Parmi les savants qui le portent, on cite Abou'l-Haçan Mohammed ben Senan es-Sawaq et 'Abd Allah ben Huçeïn, le dévot, surnommé *le cordonnier* (خفّاف).

قواديان *Qawadiân*[1].

Petite ville du Khoraçân, sur les bords de l'Oxus, qui a en cet endroit trois mille pieds de large.

قُوبنجان *Qoubendjân.*

Ville du Fars.

[1] Le *Méraçid* porte قواذيان et dit qu'on donne ce nom à une ville et à un pays situés sur le Djeïhoun, au-dessus de Termed, entre celle-ci et le Khottel, dans le voisinage de Saghaniân. D'après Burnes, Qawadiân est sur les bords du Hissar, tributaire de l'Oxus.

قُوط *Qouth.*

Bourg voisin de Balkh.

قولو *Qoulou.*

Quartier de Niçabour. Abou Sa'd dit dans son *Takhbir* que le scheikh Maç'oud ben Abi Sa'd en est originaire.

قُومِسان *Qoumeçân.*

Bourgade qui dépend du canton d'el-A'lem, province d'Hamadân. 'Abd el-Ghaffar ben Mohammed Abou Sa'd el-A'lemi y est né; il se rendit à Baghdad pour apprendre le droit et suivit les leçons d'Abou Hafs el-Ouschtouri; il étudia les belles-lettres avec Abou'l-Berekat el-Anbari; puis il s'établit à Mo'çoul et ne quitta plus cette ville. On donne aussi le nom de *Qoumeçâni* à Abou 'Ali Ahmed ben Ahmed, scheikh célèbre, originaire de Nehawend, chef des soufis de son siècle et compagnon de Schibli et d'Ibrahim ben Scheibân. Il enseigna à Hamadân, et ses deux fils Abou Mansour Mohammed et Abou'l-Qaçem 'Othman ont continué son enseignement. Il mourut à Enbath (انبط), village près d'Hamadân qu'il habitait ordinairement, l'an 387, et son tombeau est encore aujourd'hui un objet de vénération. Schirweih lui attribue des faits mémorables et des miracles; mais il n'entre pas dans le plan de ce livre de les citer.

قُومِس *Qoumès.*

IVe climat; longitude, 77° ¼; latitude, 36° 35'. Vaste district comprenant un grand nombre de villes, de bourgs, de terrains cultivés au pied des montagnes du Thabarestân, dont presque tout le territoire dépend de ce district. Qoumès est la traduction arabe du nom persan *Koumisch* (كومش); le chef-lieu est la ville célèbre de Dameghân, entre Rey et Niçabour; les autres villes connues sont Bestham et Biar. Quelques auteurs y comprennent aussi Semnân, mais le plus grand nombre place cette ville dans la province de Rey. J'ai lu dans le livre de Selami intitulé كتاب نتف الطرف, *Curiosités choisies*, le récit suivant emprunté à Ibn 'Abdi ed-Dameghâni : « Lorsque le poëte Abou Temam Habib ben Aws traversa le pays de Qoumès, se rendant à Niçabour pour y faire le panégyrique d''Abd Allah ben Thaher, il logea chez mon père. Interrogé par nous sur le but de son voyage, il improvisa ces deux vers (mètre *baçith*) :

تقول فى قومس صحبى وقد اخذت منّا السُرَى وخُطَى المهريّة القُود
أمطلع الشمس تبغى أن تؤمّ بنا فقلتُ كلّا ولكن مطلع الجود

Mes amis me retenant à Qoumès et arrêtant les pas de mes dociles (chameaux) *meharites*, me demandaient : || Est-ce le lever du soleil que tu viens chercher parmi nous? — Non, leur dis-je, c'est le lever de la générosité.

Yahia ben Thaleb, l'Hanéfite, raconte que lorsque Abou Temam se rendait dans le Khoraçân pour le recouvrement d'une dette, il passa par le Qoumès et demanda le nom de ce pays. Quand il le sut, il s'écria douloureusement (mètre *thawil*) :

اقولُ لأصحابى ونحن بقومس رحلنا على اثباج ساهمة جُرد
بعدنا وبيت الله عن عرض قرقرى وعن تاج موحوش وزدنا على البعد

Je dis à mes amis, tandis que nous traversons le Qoumès sur le dos d'une chamelle maigre et pelée : || Nous sommes séparés de la maison de Dieu par de longues plaines et de tristes solitudes. Hélas! chaque pas nous en éloigne davantage!

قُومِشه *Qoumischah.*

Bourg aux environs d'Ispahân[1].

قُوهَذ *Qouhed.*

La prononciation vulgaire est *Qouheh* (قوهه); nom de deux bourgs importants, à une station de Rey. Le premier est *Qouhed supérieur*, ou *Qouhed à l'eau* (قوهذ المآء), ainsi nommé parce que c'est là que se partagent les cours d'eau qui arrosent le territoire de Rey. J'y ai passé en 617, avant l'invasion des Tartares; c'était un vaste bourg qui renfermait plusieurs caravansérails, un marché et un beau couvent de soufis. L'autre, *Qouhed inférieur*, ou *Qouhed aux ânes* (قوهذ خران)[2], est situé à un farsakh du premier, entre celui-ci et Rey. Il m'a paru aussi riche et aussi peuplé, et j'y ai remarqué un beau bazar.

[1] D'après le *Nouzhet*, Qoumischah, situé sur la frontière de l'Iraq et du Fars, était, en dernier lieu, annexé au district d'Isthakhr. Il a le même climat et les mêmes productions qu'Ispahân, et possède une citadelle. L'auteur des Séances des croyants dit que l'imam Schah Riza est enterré à Qoumischah, et Buckingham parle aussi de ce tombeau dans la description qu'il donne de cette petite ville (*Travels*, etc. p. 243).

[2] Mustôfi croit que ce sobriquet a été donné aux habitants de cette ville parce qu'ils sont les seuls qui suivent la doctrine de Schafey dans tout le district de Rey si profondément attaché à la famille d'Ali et aux dogmes des schiites. (*Ibid.* folio 578.)

قوهستان *Qouhistân* (pour كوهستان).

C'est-à-dire le pays des montagnes, car le mot كوه, en persan, signifie montagne. On écrit quelquefois par abréviation, surtout dans les noms dérivés, قُهستان. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, il n'y a qu'une minime partie du territoire persan qui ne renferme pas de montagnes; mais le pays auquel on donne ordinairement ce nom est celui qui commence aux frontières d'Herat et s'étend au milieu des montagnes jusque dans le voisinage de Nehawend, d'Hamadân, et de Beroudjird. Toute cette chaîne est appelée Qouhistân, et elle est comprise entre la province d'Herat et celle de Niçabour. C'est en général à ce pays qu'il faut rattacher tous ceux qui portent le surnom de *Qouhistâni*[1]. Il fut conquis par 'Abd Allah ben 'Amer ben Keriz, l'an 29 de l'hégire, sous le khalife 'Othman ben 'Affan. Il est actuellement soumis à l'autorité des Ismaéliens (Melahideh), de la famille d'Haçan ben Sabbah. « Le Qouhistan, dit Beschari, a pour capitale *Qaïn* (voyez قاين). Ses villes principales sont : *Toun*, *Djounabed*, *Thabès aux raisins*, *Thabès aux dattes* (voyez طابسان), et enfin *Thourthith*[2]. La ville nommée *Qouhistân* d'*Abou Ghanem* est située dans le Kermân, non loin de *Djiraft*, entre cette ville et les montagnes habitées par les *Qoufs* et les *Beloucs*. Elle produit beaucoup de palmiers; plusieurs cours d'eau la traversent; au centre de la ville sont la mosquée cathédrale et une forteresse (قُهندِز). D'après er-Rohni, le Qouhistân s'étend depuis *Djouçef* jusqu'à *Esfid-Roustaq* et le pays environnant. Les gens de Djounabed disent que leur canton forme la frontière du pays de Djounboud, parce qu'il est situé entre celui-ci et Qaïn, capitale du Qouhistân. Mais les habitants de cette ville ne considèrent Esfid-Roustaq et les autres localités disséminées de ce côté que comme des voies de communication qui donnent accès dans leur pays. D'ailleurs, le Qouhistân n'est pas peuplé, dans toute son étendue, comme le reste du Khoraçân. Entre ses principales villes s'étendent de vastes territoires fréquentés par les Kurdes et d'autres nomades, qui y font paître des troupeaux de chameaux et de moutons. On n'y trouve pas un seul fleuve, et l'eau n'est fournie à toute cette province que par des canaux et des puits. »

[1] Cf. sur les limites exactes de ce pays le *Livre des climats*, p. 108, et Aboul-Féda, texte, p. XXX. Dans le *Merasid*, on a imprimé à tort *Quen* au lieu de *Toun*. Voyez aussi une note détaillée d'Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols*, p. 176.

[2] Selon les géographes persans, le Qouhistân est divisé en seize cantons.

قوهيار *Qouhiar.*

Bourg du Thabarestân.

قِها *Qiha.*

Grosse bourgade entre Rey et Qazwin; il ne faut pas la confondre, ainsi que l'ont fait quelques auteurs, avec Qouhed (voyez قوهذ), petit canton situé entre Rey et Khowar.

قُهاب *Qohab.*

Bourgade qui dépend d'Ispahân; elle est privée d'eau et de végétation; les habitants ne vivent que du produit de quelques champs fécondés par la pluie. Je tiens ce renseignement d'el-Hafez ben Neddjar.

قُهج *Qohedj.*

Bourg du district d'el-A'lem, province d'Hamadân; patrie de Mohammed ben Huçeïn, littérateur, et d'Abou Thaleb Nasr ben Haçan el-Qohedji es-Selefi.

قِه جاورسان *Qih-Djawreçân*[1].

Grande et ancienne bourgade qui avait une forteresse. Elle fut prise par Abou Mouça el-Asch'ari qui commandait l'armée d''Omar; il s'en empara avant d'assiéger Ispahân, massacra ses habitants et la ruina de fond en comble. Le père d'Abou Mouça y fut tué pendant l'assaut, et on voit encore son tombeau sur lequel on a construit un oratoire surmonté d'un minaret; autour sont les tombes de plusieurs musulmans tués dans la même affaire. El-Hafez Mohammed ben Neddjar, qui avait visité ce bourg, m'a donné ce renseignement, et je l'ai retrouvé dans son manuscrit.

قَهفُور *Qahfour.*

Intérieur d'une vallée dans le canton de Maçebedân, province du Djebal.

قُهَندِز *Qohendez.*

Ce mot, dans son acception première, désigne une forteresse située au milieu

[1] Telle est la leçon des trois manuscrits; mais celle du *Méraçid,* qui porte *Qehdja-Weramin,* paraît préférable.

d'une ville, il est surtout employé par les habitants du Khoraçân et de la Transoxiane. Les auteurs de traditions écrivent en arabe قُهُنْدُز, mais la véritable orthographe est كُهَنْدِز, c'est-à-dire *la vieille citadelle*, l'adjectif précédant ici le nom comme dans presque tous les noms composés persans. Ce terme s'est appliqué, par la suite, à toutes les forteresses des villes; mais on ne peut appeler ainsi une place isolée et qui n'est pas située dans une ville d'une certaine importance. On cite un grand nombre de villes ayant leur *Qohendez*, comme Samarcande, Bokhara, Balkh, Merw, Niçabour, etc. De cette dernière sont originaires Haçan ben 'Abd es-Samed Abou Sa'id et Abou Hammad 'Abd Allah ben Hammad; de celle d'Herat, Abou Sehl et Abou Bischr el-Qohendezi; de celle de Samarcande, Ahmed ben 'Abd Allah Abou Mohammed es-Samarcandi, mentionné par el-Edrissi dans l'histoire de cette ville; de celle de Bokhara, Abou 'Abd er-Rahman Mohammed ben Haroun el-Ansari. Quelques auteurs écrivent *Qohendouz*; mais notre leçon est plus correcte.

قير *Qir*.

Petite ville du Fars près de Karzin.

قَيربون *Qaireboun*[1].

Une des plus grandes villes du Mokrân, chef-lieu d'un district important. C'est là que se fabrique le sucre raffiné nommé *fanid*, qu'on exporte dans le monde entier.

قيس *Qais* (l'île de). (Voyez كيس.)

قِيقان *Qiqân*.

1° Localité voisine du Thabarestân. — 2° Voici ce qu'on lit dans le Livre des conquêtes (de Béladori) : «L'an 38 de l'hégire, ou au commencement de l'an 39, sous le khalifat d'Ali, fils d'Abou Thaleb, el-Hareth, fils de Morrah el-'Abdi, fut chargé par l'émir d'entrer sur le territoire du Sind; il remporta d'abord des avantages signalés, s'empara d'un riche butin et fit un si grand nombre de prisonniers qu'on dit que mille captifs furent partagés en un seul jour entre les soldats; mais il périt ensuite avec la majeure partie de ses troupes *dans le pays de Qiqân*, l'an 42 de l'hégire. Qiqân, ajoute cet auteur, est situé

[1] Ce nom est corrompu, et il paraît devoir se rapporter à la ville nommée *Qan-nazbour* par Ibn Haukal (Cf. Gildemeister, *Script. arab. de reb. Ind.* etc. p. 175.)

dans le Sind, du côté du Khoraçân. L'an 44, Mohalleb y conduisit une nouvelle armée. Il rencontra, près de Qiqân, dix-huit cavaliers turcs montés sur des chevaux dont la crinière et la queue étaient taillées, et il défit cette petite troupe. Ayant remarqué que ces chevaux étaient plus agiles que les siens, il fit tondre de la même manière tous les chevaux de son armée et introduisit ainsi cet usage parmi les musulmans. L'an 45, 'Abd Allah ben 'Amer, à la suite d'une nouvelle expédition, amena au khalife Mo'awiah des chevaux de ce pays. Il y retourna ensuite, et ce fut dans le Qiqân qu'il livra aux Turcs une bataille où il perdit la vie. Un ancien poëte a dit en parlant de lui (mètre *reml*) :

وابن سوار على اعدائه موقد النار وقتّال الشغب

Le fils de Sawar allume le feu contre ses ennemis et extermine les pervers.

Il était d'une générosité extrême, et fournissait à ses frais tout le bois nécessaire à l'armée; il vit un jour un feu allumé non loin de sa tente et, apprenant que c'était une femme en couche qui préparait de la bouillie de dattes, il fut saisi de pitié et ordonna qu'une distribution de bois et de vivres serait faite tous les trois jours. Selon Khalifat ibn Khayyat, c'est en 47 qu'eut lieu cette malheureuse expédition, et les infidèles reprirent alors Qiqân. »

قينان *Qaïnân.*

Bourg maintenant ruiné, près de Serakhs. 'Ali ben Sa'ïd el-Qaïnâni en est originaire.



كابل *Kaboul.*

Ville et vaste contrée du IIIe climat; longitude ouest, 100°; latitude sud, 28°. D'après el-Isthakhri, une peuplade turque, nommée *Khildj* (خلج), entra jadis dans le Kaboul, pays situé entre l'Inde et le Sedjestân, et adossé au Ghour; elle en fit la conquête et s'y établit. Ce peuple possédait de nombreux troupeaux; il avait les traits, les mœurs, et le costume des Turcs [1]. Ce nom de *Kaboul* désigne un pays d'une étendue considérable, et la ville qui en est la capitale. J'ai rencontré un homme instruit du Sedjestân, qui avait longtemps

[1] Voyez, dans le *Mémoire sur l'Inde* de M. Reinaud, les détails donnés sur les Khildj, et une intéressante description de Kaboul d'après Ibn Haukal, p. 245 et 246.

parcouru cette région, et il m'a assuré que le Kaboul renfermait d'immenses pâturages entre le pays de Ghaznah et l'Inde. El-Isthakhri est porté à croire que le Kaboul doit être considéré comme appartenant à l'Inde. Mais l'opinion d'Ibn el-Faqih, qui le regarde comme étant la frontière du Thokharistân, n'est pas éloignée de la vérité, si le Thokharistân est compris dans le triangle formé à l'est de ce pays. Voici ses propres paroles : « Le Kaboul est la frontière naturelle du Thokharistân. Ses villes principales sont : *Warân* (واران), *Khawach* ou *Khowasch* (خواش), *Khoschk* (خشك), et *Djerzeh* (جرزه). On y trouve l'aloès, la noix de coco, le safran, et le myrobolan; car cette province est contiguë à l'Inde. Sa redevance était fixée à deux millions cinq cent mille drachmes et à deux mille esclaves estimés six cent mille drachmes. Les musulmans en firent la conquête sous les Beni-Merwân, et y établirent la vraie religion. On cite parmi ses hommes célèbres : Abou Moudjahed 'Ali ben Moudjahed er-Razi; — Abou'l-Haçan Mohammed ben Huçein, mort vers 250; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abbas, mort en redjeb 351, etc.

كاج Kadj.

Bourg près d'Ispahân.

كاخ Kakh.

On lit dans le *Takhbir* : « Mohammed ben 'Ali Abou'l-Fadhl el-Kakhi, docteur et dévot célèbre, né dans le quartier de *Kakh*, à Merw, étudia et enseigna la tradition à Ghaznah. Il mourut dans le Kharezm, l'an 532. »

كار Kar.

1° Bourg près d'Ispahân; patrie d'Abou't-Thayeb 'Abd el-Djebbar ben Fadhl el-Kari et d''Ali ben Ahmed Abou'l-Haçan el-Kari. — 2° Bourg de l'Azerbaidjân. — 3° Bourg à l'est de Moçoul, près du Tigre. En sont originaires : Abou Mohammed el-Fath ben Sa'id el-Kari, mort en 220; — Abou Dja'far Mohammed ben el-Hareth el-Kari, mort jeune encore en 215; — Abou 'Abd Allah el-Kari, etc.

كارز Karez.

1° Bourg à un demi-farsakh de Niçabour; patrie d'Abou'l-Haçan Mohammed ben Mohammed el-Karezi er-Rawi, docteur digne de confiance. — 2° Bourg aux environs de Thous, d'où est originaire Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed

el-Karezi et-Thoussi; il parcourut l'Iraq, le Hedjaz, la Syrie, pour y recueillir la tradition, l'enseigna à diverses époques au collége de Niçabour, et mourut à la Mecque en 362.

كارزين *Karzin.*

Petite ville du Fars. El-Isthakhri, après avoir mentionné les principales villes de cette province, ajoute : «Karzin est une petite ville qui a tout au plus le tiers d'Isthakhr; elle est défendue par une citadelle[1].» Mais cette localité est si petite et de si peu d'importance qu'elle est indigne de figurer dans la nomenclature d'une contrée riche et prospère. Mohammed ben el-Mouhsin, *le littérateur,* auquel on a fait à tort une réputation d'habile calligraphe, en est originaire. Abou Thaher el-Moqaddessi dit que le nom de *Karzini* se rapporte à une ville du Fars appelée *Karziân* (كارزيان). Je crois, quant à moi, qu'il s'agit de cette même ville, et il est possible qu'elle soit connue sous ces deux noms.

كاريان *Kariân.*

Petite ville du Fars, chef-lieu d'un canton florissant. Elle renferme un pyrée très-vénéré chez les Guèbres (*Madjous*), qui viennent y chercher le feu sacré de fort loin. El-Isthakhri dit que parmi les forteresses du Fars qui n'ont jamais été prises d'assaut, est celle de Kariân, située sur la montagne de *Thin* (طين). 'Amr, fils de Leïth (Leïs), vint y assiéger Ahmed ben Haçan el-Azdi: mais il ne put s'en emparer et fut obligé de lever le siége.

كَازَر *Kazer.*

Localité située dans le canton de Sabour, province du Fars. Une bataille y fut livrée par Mohalleb aux Kharedjites, et 'Abd er-Rahman ben Mikhnef el-Ghamidi fut tué dans cette affaire. Le poëte Saraqah ben Mardas el-Bariqi a dit à ce sujet (mètre *thawil*) :

.... وأسدُ عُمَانَ رهن رمس بكازر

وضارب حتّى مات اكرم موته بابيض صافٍ كالعقيقة باتر

[1] *Liber climat.* p. 63. D'après Mustôfi, c'est une ville de moyenne grandeur, dans la zone brûlante du Fars; elle produit beaucoup de palmiers. Mohammed Medjdi, qui dit y avoir passé à son retour de l'Inde, fait cependant l'éloge de son climat et du bon marché des denrées dans cette localité. (*Zinet el-Medjalis.*) Cette ville, dit Mustôfi dans un autre passage, possède une citadelle située sur un bras de la rivière Yekân; c'est une des plus petites et des plus faibles du Fars. (*Nouzhet*, fol. 662.)

وصرّع حول التلّ تحت لوآئه   كرام المساعى من كرام المعاشر
قضى نحبه يوم اللقاء ابن مخنف   وأدبر عنه كثرة الميت زائر

Le lion de l'Oman a été le gage de la tombe à Kazer; || il a bravement combattu, et il a péri de la mort la plus noble en tenant son épée tranchante et d'un rouge pur comme la cornaline. || Autour de la colline, sous son drapeau, sont tombés des braves aussi illustres par leur valeur que par leur naissance. || Le fils de Mikhnef a payé sa dette au trépas le jour de la bataille, et une foule de victimes l'ont bientôt visité dans sa tombe.

كازرون *Kazeroun.*

Ville du Fars entre la mer et Schiraz[1]. — Kazeroun, dit Beschari, ville riche et peuplée, est le Damiette de la Perse; car on y fabrique des étoffes de coton qui ressemblent aux tissus de l'Égypte, et surtout à ceux qui sont appelés *schetawi* (شطوى). Il s'en fait dans cette ville une fabrication importante et un grand commerce, indépendamment de celles qui proviennent de Tawaz. En outre, la ville est entourée de maisons de plaisance, de jardins, et de bouquets de palmiers qui s'étendent au loin, à droite et à gauche. Elle est habitée par de riches courtiers (سماسرة), et possède un vaste bazar entouré de hautes murailles. La mosquée principale est bâtie sur une colline qui domine le marché et le quartier des négociants. Adhed ed-Dooleh le Boueïhide y fit construire une maison (bourse) pour les courtiers, qui donnait chaque jour au fisc un revenu de dix mille pièces d'argent. Ils possèdent encore dans la ville

[1] Kazeroun se composait autrefois de trois bourgs dont l'origine remontait à Thahmours; on les nommait Nour, Derist et Rahbân. Lorsque Schapour, fils d'Ardeschir, bâtit la ville de Nischawer, ils furent annexés à cette cité. Plus tard Firouz, fils de Yezdedjerd, fils de Behram, forma un canton distinct dont ils devinrent le chef-lieu; son fils Qobad l'agrandit, et Kazeroun devint alors une ville importante, mais comme elle avait été formée primitivement de trois bourgs, les quartiers sont encore séparés les uns des autres. Kazeroun possède plusieurs pavillons (*kouschk*), qui sont aussi fortifiés qu'une citadelle. Son climat est chaud, l'eau provient de canaux qui portent le nom des anciens bourgs, mais elle est insuffisante et les habitants comptent principalement sur la pluie. On y trouve tous les fruits des pays chauds, l'orange, le citron, le limon, et une excellente espèce de datte nommée *djilân*. On y récolte aussi du coton en abondance; les cotonnades de Kazeroun ont une grande réputation et vont dans le monde entier; on y fabrique encore de la toile, mais en petite quantité; cependant les étoffes de ce pays n'ont pas de lustre et de fraîcheur parce qu'elles sont lavées dans le canal de Rahbân. (Mohammed Medjdi ajoute que depuis quelques années on récolte à Kazeroun beaucoup d'opium.) Les habitants sont sunnites et de la secte de Schafey. Parmi les tombeaux vénérés de cette ville, on cite celui du scheikh Abou Ishaq Ibrahim, fils de Schehriar Kazerouni, et plusieurs autres, qu'il serait trop long de mentionner. (*Nouzhet.*) On trouve

et aux alentours de belles et solides habitations. Ce pays n'a pas de rivière: l'eau lui est fournie par des puits et des canaux. On y récolte un fruit qui est particulier à cette localité, c'est le *djilân* (جيلان), qu'on ne trouve ni dans le Kermân, ni dans l'Iraq. On envoie une quantité considérable de ces fruits comme cadeau dans cette dernière province, malgré l'abondance de ses dattes. Kazeroun est à trois journées ou 18 farsakhs de Schiraz. » On lit dans el-Isthakhri : « Kazeroun et Noubendjân sont les deux villes principales du district de Sabour; elles ont à peu près les mêmes dimensions. Cependant Kazeroun est un peu plus grande et mieux bâtie; l'air y est plus sain et elle renferme de plus belles maisons. Il n'y a pas dans le Fars de ville plus salubre que Kazeroun; elle est alimentée par des puits: les fruits y viennent en abondance, et c'est la localité la plus riche du district; elle est à 8 farsakhs de Fessa [1]. » Elle a joué un rôle dans la lutte de Mohalleb et des Kharedjites. Plusieurs savants en sont originaires, entre autres : Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mansour; ce docteur vint à Baghdad en 539 et s'y fixa pour étudier la jurisprudence selon la doctrine de l'imam Schafey; puis il retourna dans son pays et y porta l'enseignement de cette école. C'était un homme d'un esprit cultivé et studieux; il mourut à Schiraz au mois de djemadi premier 559; il était né dans le mois de zil-hiddjeh 516; — Abou'l-Huçeïn ben Yezid, le soufi, mort en 459, etc.

كازه *Kazeh.*

Bourg près de Merw. Le nom ethnique est ordinairement *Kazaqi;* cepen-

une notice sur la vie et les miracles de ce saint, ainsi qu'une description de son mausolée, dans les Voyages d'Ibn Batoutah, t. II, p. 89 et suiv. Ce personnage n'est pas le seul habitant de Kazeroun qui ait laissé son nom à la postérité. Ahmed Razi cite encore Khadjeh Emin ed-din, ministre de l'atabek Mozhaffer ed-din Teklah ben Zengui, qui laissa la réputation d'un saint: on lui attribue plusieurs miracles. Un autre dévot du même nom, qui fut scheikh el-islam sous le règne d'Abou Ishaq. Le poëte Hafiz le cite dans une de ses odes parmi les cinq personnes qui sont la gloire de la Perse : « l'autre est le précepteur de l'islam, le scheikh Emin ed-din dont le génie sublime découvre les mystères les plus impénétrables. » Cette ode fait partie des *Terdji-bend* ou refrains, p. 337, édition de Tebriz. Le scheikh Sa'ïd ed-din Mohammed, contemporain du précédent, auteur d'un commentaire sur le livre intitulé *Mescharia el-Envar,* et d'une Vie du Prophète, connue sous le nom de *Sieré-Kazerouni.* Mewla Djelal ed-din Mohammed Devâni, théologien célèbre; il a laissé plusieurs commentaires sur les meilleurs ouvrages de jurisprudence ou de logique; ses poésies sont estimées; il mourut en 908 de l'hégire, âgé de soixante-dix ans. (Voir la notice qui lui est consacrée dans le *Habib es-Sier,* édit. de Téhéran, 3e partie, p. 175.)

[1] *Liber climat.* p. 64.

dant on trouve employée la forme régulière *Kazi*. Ce dernier surnom est porté par Ahmed ben 'Abd er-Rahman ben Moundher.

كازاركاه *Kaziar-Kâh*[1].

Montagne et bourg dans le voisinage d'Herat, où se trouve un cimetière vénéré. On y remarque le tombeau du Scheikh el-Islam Abou Isma'il el-Ansari.

كاسكان *Kaskân*.

Bourg près de Kazeroun, d'après er-Rohni; patrie d'Abou Nasr Ahmed, surnommé le fils du scheikh, *el-Kaskâni*, docteur schaféite, littérateur et poëte; il est auteur du livre intitulé كتاب ثوانى الحجج, *Livre des doubles preuves*; mort jeune encore à Kaskân, l'an 343.

كاشان *Kaschân*.

Ville du Djebal. (Voyez قاشان.)

كاعذكنان *Ka'ez-Kounân*. (Voyez خوع.)

كالخسان *Kalakhsân*.

Bourg du pays de Merw.

كالف *Kalef*.

Place fortifiée et presque aussi importante qu'une ville, sur les rives de l'Oxus; entre Kalef et Balkh on compte 18 farsakhs[2]. Abou Sa'd, dans son Livre des scheikhs, mentionne un littérateur dont le surnom est *Kalefi*.

كالوان *Kalewân*.

Citadelle entre Badeghis et Herat, au milieu des montagnes.

[1] Il faut lire sans doute *Kazurgah* (كازرگاه) avec Khondemir, qui nous apprend que son père, le célèbre Mirkhond, passa une année entière dans ce bourg pour y chercher un soulagement à la maladie qui l'emporta l'année suivante (903 de l'hég.). (Voyez *Habib es-Sier*, livre III, chapitre III, édit. de Téhéran. On trouve une description de *Gazer-Gah* et de son mausolée dans Ferrier, *Caravan journeys*, etc. p. 176 et suiv.)

[2] Ou 20 farsakhs, selon les auteurs persans; ils ajoutent que cette place forte occupe le sommet d'une montagne couverte de rochers noirs et qui a 8 farsakhs de circuit; les abords en sont inaccessibles, mais sur le plateau sont des sources et des pâturages. Maç'oudi, dans le *Kitab et-Tenbih* (fol. 32 v°), appelle l'Oxus fleuve de Kalef. Voyez aussi Khanikoff (*Bokhara, its Amir*, etc. Londres, 1845.)

كام فيروز *Kam-Firouz.*

Localité du Fars[1].

كاودان *Kawadân.*

Bourg du Thabarestân; Abou 'Abd Allah ben Mohammed ben Ahmed el-Amoli, qui arriva à Djordjân, l'an 308, en est originaire.

كاوردان *Kawerdân.*

Autre bourg du Thabarestân, d'après el-Hazemi.

كاهون *Kahoun.*

Ville du Ḳermân, à deux journées de Sirdjân.

كَبَر *Keber* (pour *Keper*)[2].

Bourgade du Khouzistân.

كبود جامه *Keboud-Djameh.*

Ville de la province de Djordjân.

(ال) كبير *Kebir* (*el-*).

Bourg voisin de l'Oxus; son nom persan est *Buzurg,* qui signifie *grand.* Abou Ya'qoub Ishaq Ibn Ibrahim ben Moslem el-Qourschi el-Kebiri en est originaire.

كتانان *Ketanân.*

Bourg entre Merw er-Roud et Balkh, connu sous le nom de *Bourg de Zariq* (قرية زريق) ben Kethir es-Sa'di. Il en est fait mention dans le récit de la mort de Yahia ben Zeïd ben 'Ali ben Huçeïn ben 'Ali ben Abi Thaleb.

كته *Ketheh.*

Ville du canton de Yezd dans le district d'Isthakhr (Fars). « Une des principales villes, dit el-Isthakhri, du district d'Isthakhr sur les confins du Khoraçân,

[1] C'est un canton du Fars sur les rives du Kourr; il renferme une forêt où vivent des lions d'une taille et d'une force redoutables. (*Nouzhet.*) D'après Ibn Haukal, le canton de Kam-Firouz est arrosé par le Kourr.

[2] Dans le *Méraçid* on lit *Kober.*

est Ketheh, entre Yezd et Eberqouh; c'est le chef-lieu du territoire de Yezd, du côté de la plaine. Le climat y est très-sain, le sol riche et productif. Ketheh est entourée de bourgades où les vivres sont à bon marché et abondants. La plupart de ses maisons sont en terre et de forme cintrée. Elle est fortifiée et défendue par une citadelle qui a deux portes de fer, *la porte de Yezd* et *la porte de la mosquée*, ainsi nommée parce qu'elle est dans le voisinage de la grande mosquée, laquelle est située dans le faubourg intérieur. L'eau est fournie par des puits; cependant Ketheh possède une rivière qui sort d'un village voisin de la citadelle et où se trouve une mine de plomb. Cette jolie ville est environnée de beaux villages qui produisent tant de fruits, qu'on en exporte jusqu'à Ispahân et dans d'autres contrées. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes d'arbres parmi lesquels on remarque l'arbre du benjoin (البان), dont les fruits sont l'objet d'un grand commerce. Hors de la ville on voit de nombreux édifices et de beaux marchés. Les habitants se font remarquer par leur instruction et la politesse de leurs mœurs.

كجّة *Keddjeh.*

Ville du Thabarestân qu'on nomme aussi *Kelar* (كلار); elle dépend du district de *Rouîân*.

كجّ *Keddj.*

D'après Abou Mouça el-Hafez, il y a dans le Khouzistân une bourgade appelée *Zirkeddj* (زيركجّ), et il est probable que Moslem ben Ibrahim ben 'Abd Allah *el-Keddjî* en est originaire. Le nom de cette ville est confirmé par les vers suivants de Ka'b ben Ma'dan el-Asch'ari, qui accompagna Mohalleb dans son expédition contre les hérétiques dans le Khouzistân (mètre *wafir*) :

طربتُ وهاجَ لى ذاك ادّكارا   بكجّ وقد اطلتُ بها الحصارا
ذكرتُ العاتكات وكنّ عهدى   بدار لا اطيق بها قرارا

Quelle douce joie, quels souvenirs m'ont fait tressaillir à Keddj dont je prolongeais le siége, lorsque ma pensée s'est reportée sur ces nobles femmes que j'ai connues dans une demeure où je n'ai pu séjourner!

كدج *Kededj.*

Forteresse et bourgade de l'Azerbaïdjân; elles appartenaient jadis à Babek le Khorremite. *Kededj* est un mot persan adapté aux règles de la grammaire

arabe, et dont le sens est *habitation, séjour*. Le pluriel, selon Abou Temam, est اكذاج[1].

كُرّ (ال) Kourr (el-).

1° Rivière du Fars[2]. — 2° Fleuve qui sépare l'Arménie du pays d'Errân; il traverse la ville de Tiflis et passe à 2 farsakhs de Berda'h; puis il se réunit à l'Araxe et se jette dans la mer des Khazar ou mer du Thabarestân (Caspienne). «Le Kourr, dit el-Isthakhri, est un fleuve dont les eaux sont douces, dont le cours est paisible et régulier. Il prend sa source dans le pays de Kelar, passe par la ville de Tiflis, devant la forteresse de *Hayân* قلعة حيان, puis devant *Teki*, et laisse à sa droite et à sa gauche *Djenzeh* et *Schemkour*; il se dirige ensuite vers Berda'h et s'avance progressivement jusqu'à la mer du Thabarestân, où il se jette, après s'être réuni au fleuve Araxe, qui est moins important et plus petit.» — 3° District à l'est de Moçoul.

كِراغ Keragh.

Rivière qui passe à Herat[3].

كُران Kourân.

Abou Sa'd dit que c'est un bourg situé en Syrie, ce qui est une erreur évi-

[1] Il s'agit du mot persan كده (*casa*), qui n'est guère employé que dans les noms composés. Cette forme est encore un exemple des nombreuses altérations qu'a subies la finale *hè* en passant dans un alphabet sémitique. (Cf. la note de la page 205.)

[2] «Le Kourr sort des montagnes de Kelar et entre dans le Fars où il reçoit les eaux de Scha'b Bewân, de Mabin, etc. Pour le rendre utile à la culture, on a construit plusieurs écluses sur son parcours. La première et la plus ancienne est celle de Ramdjird. Sous le règne des Seldjouqides, elle fut reconstruite par Djelal ed-din Djaouli (surnommé Fakhr ed-Dôoleh), qui la nomma *Fakhristân*; l'écluse d'Adhed ed-Dôoleh, la plus forte et la mieux construite; enfin, celle de Riza, réparée par le même atabek Djaouli. Après avoir traversé ces contrées, le Kourr se jette dans le lac de Bendjegân; sa longueur est de 113 farsakhs.» (*Nouzhet.*) (Voyez aussi Isthakhri, p. 61 du texte de Gotha, et Abou'l-Féda, t. II, p. 76.)

[3] Ce renseignement n'est pas confirmé par Mou'in ed-din Zemdji, auteur d'une Chronique d'Herat conservée à la Bibliothèque impériale (fonds Gentil, 32). On y lit ce qui suit : «La rivière d'Herat est nommée *Roudé-Malân* (رود ملان); elle arrose une grande partie des campagnes de la banlieue. Au printemps, elle est grossie par deux ou trois mille torrents qui, souvent, déterminent des inondations; son cours ne s'étend pas au delà de Serakhs.» Bordjendi, dans sa petite cosmographie intitulée *'Adjaïb el-Bouldân* (Bibl. Bodleienne, fonds Ouseley, n° 38), a reproduit intégralement tout le chapitre consacré à la topographie de cette ville.

dente; car j'ai pris des informations dans ce pays, et je n'ai trouvé personne qui connût une localité de ce nom. La vérité est que Kourân est une petite ville du Fars et du canton de Darabdjerd, dans le voisinage de cette ville. Es-Selefi dit qu'elle est à 10 farsakhs de Darabdjerd, et qu'il tient ce renseignement d'Abou Mansour el-Firouz-Âbâdi el-Hafez. Plusieurs personnages célèbres en sont originaires, tels sont : Mohammed ben Sa'îd el-Kourâni *el-Adjari*, littérateur distingué; — Abou't-Thayeb Ferhân el-Kourâni, vézir de Samsam ed-Dooleh, fils d''Adhed ed-Dooleh; — Abou 'Abd Allah Ibn Schadân el-Kourâni, dont Abou Suleïman Ahmed el-Khithabi cite le témoignage dans son livre de l'Explication des noms de Dieu; — Abou Ishaq el-Kourâni, l'un des secrétaires du bureau de la rédaction à la cour d''Adhed ed-Dooleh. C'est ce poète qui, récitant un jour en présence du prince une pièce de vers, eut la hardiesse d'y insérer quelques vers où il se plaignait de ne pas avoir touché ses appointements depuis longtemps. 'Adhed ed-Dooleh, se tournant avec colère vers son ministre Abou'l-Qaçem el-Mouthahher ben 'Abd Allah, lui reprocha de l'exposer par sa négligence à de pareilles allusions, et lui ordonna de régler immédiatement l'arriéré dû à cet employé. Abou'l-Qaçem, en se retirant, s'approcha du poète et lui dit à voix basse : «Sais-tu que tu as joué ta tête?» — «Ma tête! reprit Abou Ishaq, en vérité mon maître en prenait peu de souci.»

كرّان *Kerrân.*

1° Quartier connu d'Ispahân; un grand nombre de savants et de traditionnistes en tirent leur origine. — 2° Ville du pays des Turcs; elle possède une mine d'argent et une source qui a la propriété de fondre le fer et les autres métaux. — 3° Forteresse dans le Maghreb; Ibn Hauqal la nomme le *marché de Kerrân* et dit qu'elle est à une journée de *Milianah*, et à trois journées d'*Achir*.

كُرْبُخ *Kourboukh.*

On donne ce nom ou celui de *Kourbouq* (كُربق) à une boutique et principalement à une taverne (en persan كُربه). C'est une localité située à environ 8 farsakhs au-dessous de Souq el-Ahwaz, dans la direction de Basrah. Il en est question dans l'histoire de la guerre entre les Kharedjites et Mohalleb, fils d'Abou Sofrah.

كَرَج *Keredj.*

1° Localité située dans le canton de *Feïq* (فايق ou وايق), la prononciation

vulgaire est *Kereh* (كره). — 2° Ville[1] située à moitié chemin d'Hamadân et d'Ispahân, et plus rapprochée de celle-ci; elle forme un district particulier. Son origine remonte à Abou Dolaf Qaçem ibn 'Yça el-'Adjeli, qui y établit sa demeure; elle est célèbre dans l'histoire littéraire, et il en est fait mention dans un grand nombre de poésies. Keredj est la patrie du qadhi Abou Sa'd Suleïman ben Mohammed ben Huçeïn el-Qassari, connu sous les surnoms d'*el-Kafi* et de *Keredji*. Ce fut un jurisconsulte instruit et éloquent, habile dans la dialectique et la controverse; il recueillit la tradition, exerça les fonctions de juge à Keredj, et mourut en 580. De Keredj à Beroudjird, on compte 10 farsakhs: de Keredj à Bordj, 12 farsakhs; de Bordj à Noubendjân, 10 farsakhs; et de cette ville à Ispahân, 30 farsakhs. Keredj est à 30 farsakhs d'Hamadân. Cette ville se compose de plusieurs quartiers isolés l'un de l'autre; ses environs sont riches en blé et en troupeaux, mais on n'y voit ni jardins ni promenades. C'est de Beroudjird que lui viennent tous les fruits; ses maisons sont en terre. C'est une ville très-longue; elle a près d'un farsakh d'étendue. Elle possède deux marchés : l'un est contigu à la grande mosquée, et il est séparé du second par un rocher. — 3° Bourg du territoire de Rey. — 4° Chef-lieu du canton de *Roud-Deraver,* dans le voisinage de Nehawend (Djebal), à 7 farsakhs d'Hamadân, et à la même distance de l'autre Keredj mentionné ci-dessus.

كَرجَة *Kerdjeh.*

Ville du Khouzistân[2].

كُرد *Kourd.*

1° Nom d'un peuple connu[3] (pluriel *akrad* اكراد). — 2° Bourg du canton

[1] Il semblerait résulter d'un passage du *Nouzhet* que Keredj ou *Kehroud* (كهرود) ne sont qu'une même ville. Hamd Allah nous apprend, en outre, qu'il y a au nord de cette ville une montagne nommée *Rasmend* (راسمند), d'où jaillit une source à laquelle la tradition a conservé le nom de Keï-Khosrou. Dans ces mêmes parages, sur une étendue de 6 farsakhs carrés, on trouve des bois et des jardins nommés dans le pays *le bocage de Guitou* (مرغزار كيتو). Non loin de là s'élève une forteresse connue sous le nom de *Kazwin*. Les habitants de tout ce district sont très-attachés aux préceptes du sunnisme. Dans quelques manuscrits du *Nouzhet* on lit *Guerm-roud* au lieu de *Kehroud.*

[2] Elle est nommée *Kerkheh* par Abou'l-Féda, et la même orthographe est donnée par Firouzâbâdi (*Kamous*); enfin, l'auteur du *Méraçid* assure que *Kerkheh* est le nom le plus usité de la ville de Kerkh située aussi dans le Khouzistân. (Cf. au mot *Kerkh.*)

[3] Je crois utile de suppléer au laconisme de Yaqout sur le Kurdistân, en reproduisant les renseignements fournis par Mohammed

de Bendha; patrie d'Abou'l-Haçan Ali ben Huçeïn el-Ispahâni, un des maîtres d'el-Moqaddessi. El-Isthakhri mentionne Kourd comme une ville plus grande et plus prospère qu'Eberqouh. Dieu sait la vérité.

كَرديز Kerdiz.

Pays situé entre la province de Ghaznah et l'Inde.

كردشير Kirdschir.

Forteresse dans le désert qui sépare Qoum de Rey. (Voyez le mot دير.)

كرد فنا خُسره Kird-Fena-Khosrouh.

Fena-Khosrouh est le nom du roi 'Adhed ed-Dôoleh Abou Schudja', fils de Rokn ed-Dôoleh Abou'l-Haçan 'Ali ben Boueih. Ce prince construisit une ville à laquelle il donna son nom, à un demi-farsakh de Schiraz. Il détourna une grande rivière qui se trouvait à un jour de marche de là, et la fit passer auprès de la ville nouvelle; ce travail lui coûta des sommes considérables. Sur ses bords il fit dessiner un parc d'un farsakh d'étendue où il réunit tous les ouvriers qui travaillaient la laine, la soie et le brocart, ainsi qu'un grand nombre de tailleurs, et les employa à broder sa devise (طراز) sur les vêtements d'honneur. Il bâtit dans le même lieu un palais entouré de vastes dépendances et institua une fête annuelle consacrée au plaisir et à la débauche. Cet usage fut aboli à sa mort, et la ville ne tarda pas à tomber en ruines. Le jour où ce roi y fit son entrée solennelle était le huitième avant la fin du mois de rebi' premier, l'an 354, et il consacra cet anniversaire[1] par une fête où ses sujets ve-

Medjdi, d'après le *Nouzhet* : « Cette province renferme seize districts; son climat est tempéré; ses limites sont l'Iraq arabe, le Khouzistân, l'Iraq persan, l'Azerbaïdjân et le Diarbekr. Sous le règne de Suleïman-Schah, le Kurdistân payait au fisc environ 200 tomans *khâni* (le toman valait 65 tomans de notre monnaie). Même après les ravages causés par l'invasion des Mogols, il donnait 21 tomans khâni plus 1500 dinars; mais maintenant, il est loin de rapporter une pareille somme. Ce pays, presque ruiné aujourd'hui, renferme un très-petit nombre de villes dignes d'être citées; ce sont : Alân, Behar, Derbendé-Tadjé-Khatoun, Derbendé-Zengui, Kenkiver et Kirmân-Schahân. » (Voyez encore, sur le Kurdistân, le mémoire détaillé d'Ét. Quatremère, *Notices et extraits*, t. XIII, p. 300; *Notes of a journey through Kurdistan*, by J. Brant, *Journal de la Société de géogr. de Londres*, t. X, p. 341, et le t. VIII du même recueil, p. 69 et suiv.)

[1] D'après la leçon du *Merâcid*, qui paraît plus correcte, il faudrait traduire : « Cette fête avait lieu au moment de l'arrivée de l'eau dans la ville, et on la célébrait pendant sept jours. » (Voyez aussi ci-dessus, p. 343 et le *Athar el-Bilad*, t. II, p. 140.)

naient de tous côtés pour s'enivrer et se divertir dans des bazars construits à cet effet.

كُرزبان *Kourzbân* ou *Gourzouân.*

Les habitants du Khoraçân prononcent *Gourzbân.* Ville voisine de Thaleqân, dans une montagne contiguë à la chaîne du Ghour. Cette ville n'est pas éloignée de Merw er-Roud, et plusieurs savants en sont originaires. Son nom s'écrit quelquefois avec un *djîm* (جُرزبان).

كَرسَكان *Kersekân.*

Bourg du canton de Lounbân, province d'Ispahân. Mohammed ben Haçan Abou Bekr el-Eskafi, mort au mois de schawal 423, en est originaire.

كُركان *Kourkân* pour *Gourgân.*

La prononciation arabe est *Djourdjân.* 1° Ville célèbre entre le Thabarestân et le Khoraçân; elle a vu naître un grand nombre de personnages illustres. On doit toujours écrire son nom avec deux *djîm,* tandis que le nom des deux localités suivantes est toujours *Kourkân* (voyez جرجان). — 2° Bourgade près de Qarmiçin, où se tenait une foire annuelle. Ibn el-Faqih prétend qu'un grand nombre de ses habitants périssant par la morsure des dangereux scorpions qui pullulaient en cet endroit, Belinos le sage y posa un talisman qui diminua le nombre de ces venimeuses bêtes, à tel point qu'aujourd'hui, dit-on, on n'y trouve plus un seul scorpion, ou s'il y en a encore quelques-uns, ils sont complétement inoffensifs. On assure qu'il suffit de frotter avec de la terre venue de Kourkân les murs d'une maison pour en écarter les scorpions, en quelque pays que ce soit. Un homme qui a été piqué est guéri instantanément en buvant de l'eau où cette terre a été délayée, et quand on en tient un morceau, on peut prendre impunément un scorpion entre ses mains. — 3° Bourgade du Fars.

كَركَر *Kerker.*

1° Ville de la province d'Errân, près de Beïlaqân, fondée par Enouschirwân [1].

[1] Mustôfi mentionne aussi dans l'Azerbaïdjân un bourg de ce nom où l'on récolte du blé, du coton, et des fruits; près de là, sur le fleuve Araxe, est un pont construit par Dhia el-Mulk Nakhdjuvani, fils du célèbre Nizam el-Mulk.

— 2° Ibn el-Kethir m'a assuré que *Kerker* était aussi le nom d'une place forte près de Malathia, entre cette ville et Âmid, près de la forteresse d'Errân que Motenebbi a célébrée dans ses vers. — 3° Bourgade près de Baghdad, où l'on recueille la noix de galle. — 4° Citadelle entre Somaïsath et la citadelle de Zyad.

كَرَكَسكُوه *Kerkés-Kouh* ou la montagne de Kerkés.

Kerkés [1] est le nom d'une plaine presque déserte qui touche aux limites de Qoum et de Qaschân; elle renferme quelques villes ou bourgades, qui ne sont en réalité que des repaires de voleurs. La montagne de ce nom est située dans ce désert qui l'entoure de tous côtés; elle a environ 2 farsakhs de circuit. C'est une montagne aride et d'un accès difficile; on trouve quelques sources au milieu des rochers. Au centre est une sorte de plateau d'où jaillit une fontaine nommée *bendeh* (sans doute بند آب, réservoir). Quand on est dans ce lieu, on se croirait dans un enclos sans issues, car on est entouré de tous côtés par d'énormes rochers.

كركويه *Kerkouyeh.*

Ville du Sedjestân où se voit un temple du feu que les Guèbres ont en grande vénération.

كرمال *Kermal.*

Il y a deux bourgs de ce nom dans le Fars : le haut et le bas Kermal, arrosés tous deux par un bras du Kourr, conduit dans le premier par la *Digue du Prince*, construite par 'Azed ed-Dôouleh ; dans le second, par le *Bendé-Qaour* que l'Atabek Djaouli fit rebâtir. (*Nouzhet.*)

كرمان *Kermân.*

On écrit quelquefois *Kirmân;* mais la première prononciation semble plus correcte. 1° C'est un pays vaste et peuplé situé dans le III° climat; longitude, 90°; latitude, 30°. Il renferme un grand nombre de districts, de villes et de bourgades. Ses bornes sont : à l'est, le Mokrân et le désert qui s'étend entre le Mokrân et la mer, derrière le pays des *Belouth* (Béloutches); à l'ouest, le

[1] Tout ce passage est emprunté littéralement au livre d'Isthakhri, et il peut servir à restituer un grand nombre de leçons dans cette page fort précieuse du manuscrit de Gotha, mais très-endommagée par le temps. (Cf. *Liber climat.* p. 98 et 99.) Dans le *Méraçid*, ce nom est écrit *Kerkéseh* sans doute par abréviation.

Fars; au nord, les déserts du Khoraçân et du Sedjestân; au sud, la mer du Fars. Sur la frontière de Sirdjân, le Kermân fait un coude et avance dans les limites du Fars; il subit aussi une courbure sur ses côtes méridionales[1]. Le Kermân est riche en palmiers, en céréales, en bestiaux et en bêtes de somme; il offre de l'analogie avec la province de Basrah par le nombre de ses rivières et la fertilité de son territoire. C'est ce qui a fait dire à Mohammed ben Ahmed el-Beschari : « Le Kermân participe aux qualités naturelles du Fars; il ressemble par ses productions au pays de Basrah, et il a aussi des rapports d'analogie avec le Khoraçân. En effet, ses côtes sont baignées par la mer; il réunit les avantages des climats chauds et des climats froids; il produit le noyer et le palmier, et donne en abondance les deux meilleures espèces de dattes, ainsi que les arbres et les fruits les plus variés. Ses villes principales sont : *Djiraft, Menouqân, Zarend, Bemm, Sirdjân* (ou *Schiradjân*), *Nermasir* et *Berdesir*. On y recueille le toutenague (*toutia*), dont il se fait une grande importation[2]. Ses habitants sont vertueux, honnêtes et très-attachés au sunnisme et à l'orthodoxie. Mais une grande partie de ce pays est dépeuplée et ruinée, à cause des maîtres différents qui l'ont possédé et de la domination tyrannique des sulthans. Depuis de longues années, au lieu d'avoir été gouverné par un roi particulier, il a été administré par des gouverneurs qui n'ont eu d'autre occupation que d'amasser des richesses et de les faire passer dans le Khoraçân. Or, cette émigration des ressources d'un pays au profit d'un autre est une des causes les plus certaines de sa ruine; en outre, la présence d'un roi et d'une cour contribue beaucoup à la prospérité d'un état. L'époque de la gloire et de la splendeur du Kermân remonte au règne de la dynastie seldjouqide, et pendant cette heureuse période, un grand nombre d'étrangers y fixèrent leur résidence. » Selon Ibn el-Kelbi, ce pays doit son nom à Kermân, fils de Felewdj, fils de Lobthi, fils de Yafet, fils de Nouh, et ce fut ce Kermân qui s'y établit le premier[3].

[1] Ce fragment est tiré du *Livre des climats*, p. 71. (Voyez aussi le texte arabe de la *Géographie* d'Abou'l-Féda, p. 334.)

[2] Isthakhri, p. 73, dans un passage qui a été reproduit intégralement par Ibn Haukal et plus tard par Abou'l-Féda, parle aussi de mines d'argent qui se trouvent dans les montagnes voisines de Djiraft, et dans une riche vallée nommée *Dourbaï*.

[3] La plupart des historiens persans croient que le Kermân doit son nom à un fils de Fars; mais l'auteur du *Tarikhé-Guzideh* rapporte une opinion différente en parlant du règne d'Ardeschir (chap. IV). Selon lui, lorsque ce monarque entreprit la conquête du Kermân, il trouva ce pays au pouvoir d'un chef militaire nommé *Bakhté-Guerm* (بخت كرم), qui passait pour invincible. Il lui livra

Ibn el-Faqih rapporte l'anecdote suivante : « Un roi étranger, ou, selon d'autres, un roi de Perse, s'étant emparé d'une troupe de *philosophes* (قوم فلاسفة), les mit en prison et les condamna à la séquestration la plus rigoureuse. Consultés sur le genre d'aliments qu'ils préféraient, ils choisirent l'orange, et comme on leur en demandait la raison, ils répondirent qu'elle l'emportait sur les autres fruits par son écorce parfumée, la saveur de sa chair et la nature oléagineuse de sa graine. Par ordre du roi, ils furent ensuite exilés dans le Kermân. A cette époque ce pays n'avait que quelques puits où l'eau gisait à cinquante coudées au-dessous du sol ; grâce à leurs habiles travaux, elle fut amenée jusqu'à fleur de terre ; ils plantèrent des arbres et rendirent cette contrée boisée et fertile. Le roi, informé de ce résultat, les fit transporter dans les montagnes ; là aussi ils établirent des aqueducs et firent parvenir l'eau jusqu'au sommet. Le roi, furieux, les fit remettre en prison ; ils réussirent à faire de l'or, et, après en avoir réuni la quantité qui leur était nécessaire pendant la durée de leur vie, ils brûlèrent tous leurs livres afin que personne n'eût connaissance de leur secret. » On lit dans un ouvrage relatif à l'ancienne Perse que les rois de cet empire prélevaient un impôt de cent millions vingt mille drachmes d'argent, plus trente millions de redevances en nature pour le service de leur table. Sur cette somme, quarante millions étaient perçus sur le Fars, et soixante millions sur le Kermân, en raison de sa grandeur et de sa prospérité ; car cette province avait alors une étendue de 180 farsakhs carrés, et elle était entièrement cultivée, couverte d'arbres, de rivières, de canaux et de puits ; quelques-uns de ces canaux avaient une longueur de cinq jours de marche. De Schiraz à Sirdjân, ancienne capitale du Kermân, on compte 64 farsakhs ; la capitale actuelle et la ville la plus connue aujourd'hui est *Djewaschir* ou *Gewaschir*, qui est appelée aussi *Berdesir* (voyez بردسير). — Conquête du Kermân. 'Omar ben Khattab ayant donné le gouvernement du Bahreïn à Othman, fils d'Abou'l-'As, celui-ci traversa le golfe, entra dans le Fars et s'en empara, ensuite il rencontra le Merzubân du Kermân dans l'île de *Berkawân*, lui livra bataille et le tua. Cette mort découragea les habitants du Kermân et affaiblit leur résistance. Lorsque Ibn 'Amer entra dans le Fars, sous le règne d'Othman ben 'Affan, il

plusieurs combats où ce héros eut toujours l'avantage, et Ardechir dut employer la ruse pour s'emparer de son adversaire et le mettre à mort. C'est ce chef qui aurait laissé son nom à la province conquise par le roi Sassanide. Cette tradition et celle que rapporte Ibn Faqih ne sont pas consignées dans le *Raouzet es-Sefa*, ni dans Khondemir.

envoya dans le Kermân Moschadji' ben Maç'oud pour poursuivre Yezdedjerd; une grande partie de ce corps d'expédition périt de maladie dans les villes du Kermân ou dans les bourgades du Fars. Plus tard Ibn 'Amer, avant d'entreprendre son expédition contre le Khoraçân, lança une seconde fois Moschadji' dans le Kermân. Ce général prit *Bimend* ou *Mimend,* accorda l'*amân* à ses habitants, leur laissa le séjour de leur ville, et y bâtit une forteresse qui porte encore son nom; puis il prit la ville de Bemm et vint assiéger Sirdjân, la capitale, qui fit une assez longue résistance; elle fut prise d'assaut. Précédemment Rebi' ben Hareth el-Harethi, envoyé par Abou Mouça el-Asch'ari, avait soumis tout le pays autour de Sirdjân et conclu une capitulation avec les habitants de cette ville, qui s'étaient engagés à ne pas reprendre les armes; mais ils violèrent leur promesse, et c'est ce qui amena la prise de Sirdjân par Moschadji'. Ce dernier prit ensuite Djiraft de vive force et soumit tout le Kermân jusqu'au pays des Qoufs. Là il rencontra une armée considérable, formée en grande partie de contingents étrangers; il la tailla en pièces et mit en fuite les troupes cantonnées dans le Kermân. Les fugitifs s'embarquèrent, sauf quelques-uns, qui rentrèrent dans le Sedjestân ou dans le Kermân. Les Arabes affermèrent alors les terres des vaincus, les mirent en culture et en prélevèrent la dîme. Qothn ben Qabissah ben Mohariq ben 'Abd Allah ben Scheddad ben Moa'wiah ben Abi Rebi'ah el-Helali, ayant reçu de Haddjadj le gouvernement du Fars et du Kermân, se dirigeait vers cette contrée, lorsqu'il rencontra sur sa route un fleuve que son armée ne put traverser. Il fit proclamer que tout soldat qui parviendrait sur l'autre rive recevrait mille dirhems de récompense; c'est ce qui fit nommer ce jour *la journée de la solde supplémentaire* (يوم الجايزة). El-Hadjaf ben Hakim a rappelé cette circonstance (mètre *wafir*) :

فدى للاكرمين بنى هلال   على علاتهم اهلى ومالى
هم سنّوا الجوايز فى معدٍّ   فصارت سنّة اخرى الليالى
رماحهم تزيد على ثمان   وعشر حين يختلف العوالى

Que ma vie soit la rançon des généreux fils de Helal, car ils ont élevé ma famille et assuré ma fortune; || ce sont eux qui ont établi les récompenses pour les passages difficiles, et cette coutume a été consacrée par d'autres nuits. || Leurs lances dépassent le nombre dix-huit, lorsque les lances se croisent dans la mêlée.

2° Ville du pays de Ghaznah, entre cette ville et l'Inde, à quatre jours de marche environ de Ghaznah. — 3° Un quartier de Niçabour est nommé *Mou-*

rabba't el-Kermanyeh (مُرَبَّعة الكرمانيّة). C'est de là qu'est originaire Abou Youçef Ya'qoub, surnommé el-Kermâni en-Niçabouri en-Neçayi, jurisconsulte plus connu sous le nom de Ibn el-Ahzem. Il séjourna longtemps en Égypte et entretint une correspondance avec el-Mazeni, recueillit la tradition dans ce pays, en Syrie et dans l'el-Djezireh, et mourut en 287.

كرمه *Kermeh.*

Grosse bourgade voisine de Thabès; elle a une mosquée cathédrale et une chaire; son territoire est bien arrosé et riche en palmiers, sa population nombreuse. Ce renseignement est dû à Ibn en-Naddjar qui l'a visitée.

كرنبا *Kerneba.*

Localité de l'Ahwaz, célèbre par une bataille entre les Kharedjites et les habitants de Basrah, après le combat de Doulab. El-Kelbi cite un personnage du nom de Kerneba, fils d'el-Koufi, c'est-à-dire originaire de Koufah, et de la famille d'Arfakhschad, fils de Sem, fils de Noé. Voici ce que j'ai lu dans le *Diwan* d'Harethah ben Bedr, de la main de Benan es-Sa'di : « Après que les Azraqites eurent défait Moslem ben Yça, les habitants de Basrah se réunirent sous le commandement d'Harethah ben Bedr el-'Iraqi. Celui-ci atteignit l'ennemi au pont de l'Ahwaz; mais la sédition s'éleva dans les rangs de son armée. Ses principaux officiers se révoltèrent et engagèrent les troupes à l'abandonner, en offrant aux Arabes les privilèges réservés aux *Mohadjirs*, et aux esclaves affranchis les avantages décernés aux Arabes. Harethah, courroucé de cette défection, s'écria (mètre *kamil*)[1] :

ابر الحمار فريضة لشبابكم   والخصتان فريضة الاعراب
عضّ الموالى جلد ايوركم   انّ الموالى معشر الاحساب

Que les carcasses des ânes soient la solde offerte à vos jeunes gens! Qu'un traitement infâme soit la part faite aux Arabes! || Que les affranchis vous dévorent de leurs hontenses morsures, puisque c'est parmi eux que vous recrutez vos amis!

Lorsqu'il apprit que le commandement était donné à Mehalleb, il s'écria : « A vous Kerneba et Doulab, et allez où bon vous semblera; » puis il s'éloigna,

[1] L'obscurité des images et des expressions employées dans ce distique n'a pas permis une traduction plus littérale. On trouvera au mot *Doulab* plusieurs vers qui se rapportent aux événements dont il est question ici. (Voyez ci-dessus, p. [illegible].)

accablé de dépit, avec l'intention de traverser le golfe: mais, en montant sur une barque, son pied la fit chavirer, il tomba dans le petit Tigre (دجيل) et se noya. Cet événement donna lieu à un proverbe. »

كرم رود *Guerm-roud.*

Ville de l'Azerbaïdjân. (Voyez l'article ميانه en note.)

كُرنك *Kourenk.*

Petite ville à 3 farsakhs de la capitale du Sedjestân. Ses habitants sont hérétiques, et ils exercent la profession de tisserands. La ville est petite, mais agréable et prospère; on l'appelle aussi *Kouroun.*

كروان *Kerewân.*

Bourg près de Thous. Ce nom se prononce comme celui d'une espèce particulière de perdrix.

كَروخ *Keroukh.*

Ville située à 10 farsakhs d'Herat: on en exporte une espèce de raisin sans pepins nommée *kischmisch.* Cette ville est petite, et, d'après el-Isthakhri, ses habitants ont une mauvaise réputation: leurs maisons sont faites de terre. Elle est placée dans une vallée au milieu des montagnes, et son territoire, qui a 20 farsakhs d'étendue, est couvert de jardins, de mosquées, et de villages fertiles. Abou'l-Fath 'Abd el-Melik ben Abi'l-Qaçem, scheikh célèbre par ses vertus à Herat, est surnommé *Keroukhi* parce que sa famille était originaire de ce lieu. Il se fixa dans le parvis de la Kaabah (*Modjawir*), et y mourut en 548; il était né à Herat en 442. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

كرودشير *Keroudschir.*

Forteresse entre Qoum et Rey. (Voyez ديركردشير.)

كُرون *Kouroun.*

Petite ville du Sedjestân. (Voyez كُرنك.)

كروه *Kerweh.*

Vallée dans la montagne d'Elwend (voyez le mot اروند), près d'Hamadân.

كره رود Kereh-roud.

Ancien nom de la ville qu'Abou Dolaf rebâtit plus tard sous le nom de *Keredj*. (Voyez كرج.)

كُرين Kourin.

Bourg près de Thabès, dans le Qouhistân. Certains auteurs écrivent *Kourrin* et croient que c'est une des deux villes nommées Thabès (voyez طبسان). Abou Dja'fer Mohammed ben Kethir el-Kourini en est originaire.

كزك Kezek.

Rivière du Sedjestân, qui sort du fleuve Senaroud.

كَزن Kezn (*Guezn*).

Petite ville à 6 farsakhs de Meraghah; on y voit une chapelle et un pyrée[1] fort anciens appartenant aux Guèbres, ainsi qu'un portique vaste et élevé. On les attribue au roi Keï-Khosrou.

كزه Kizeh (pour *Guizeh*).

Telle est la prononciation vulgaire du nom d'une ville située dans le Sedjestân, mais l'orthographe adoptée est *Djizeh*. (Voyez جزه.)

كُستانه Kostaneh.

Bourg situé entre Rey et Sawah; il s'écrit ordinairement *Qosthaneh*, et il en a été parlé à la lettre ق, ainsi que des savants qui en sont originaires. (Voyez قسطانه.)

كَشّ Kesch.

1° Bourg à 3 farsakhs de Djordjân, sur une montagne; patrie d'Abou Zerah Mohammed ibn Ahmed el-Keschi el-Djordjâni. — 2° D'après Abou'l-Fadhl el-Moqaddessi, le nom ethnique *Keschi* se rapporte à une localité de la Transoxiane d'où sont sortis plusieurs savants. Écrit d'après les habitudes de la prononciation arabe, le *schin* a été changé en *sin* (*Kesi* pour *Keschi*). — 3° D'a-

[1] Yaqout fait sans doute allusion au fameux *Verdeh-akhech*, qu'il a mentionné ci-dessus (p. 370), d'après la relation d'Abou Dolaf. L'auteur du *Méraçid* écrit *Kezan* ([illegible]).

près Ibn Makoula, le célèbre Abou Moslem Ibrahim ben 'Abd Allah ben Moslem el-Basri et son fils Mohammed ont été surnommés *Keschi* parce que ce docteur, construisant une maison à Basrah, répétait souvent au milieu des travaux : « Apportez de la chaux ! » (هاتوا الكج). Ce surnom lui serait resté; telle est du moins l'opinion d'Abou'l-Qaçem de Schiraz; mais Abou Mouça el-Hafez d'Ispahân rejette cette version parce que, dit-il, si le mot *kedj* (en persan *guedj*), qui signifie de la chaux, en était la racine, l'ethnique devrait être seulement *el-Kedji*. Cet auteur pense que ce surnom se rapporte au nom de *Zirkeddj*[1], localité située dans le Khouzistân. « Quant à Kesch, ajoute Abou Mouça, c'est une bourgade d'Ispahân d'où sont sortis quelques hommes de lettres. La prononciation locale est *Guesch*, et *Kesch* est la forme écrite. »

كُشتاسفى *Kouschtasfi.*

Canton de la province de Schirvân, sur le littoral de la mer Caspienne; il doit son nom à Kouchtasp, fils de Lohrasp, qui fertilisa ce territoire en y menant, par plusieurs canaux, les eaux du Kourr et de l'Araxe; ses productions sont le blé, le riz et le coton; les habitants sont blancs, ils suivent le rite de Schafey, et leur langage est un mélange de pehlevi et de patois du Guilân. (*Nouzhet.*)

كَشفَل *Keschfel.*

Bourg du district d'Âmol dans le Thabarestân.

كَشمر *Keschmer*[2].

Bourg près de Niçabour; patrie d'Abou Hatem el-Werraq dont on cite ce vers (mètre *kamil*) :

ان عشتُ عشتُ وليس لى أكُلٌ   وآن متُّ متُّ وليس لى كَفَنُ

Si ma vie se prolonge, je vivrai sans un morceau de pain; si je meurs, je mourrai sans avoir un linceul.

[1] Voyez le mot زيرکج. Tout cet article offre les leçons les plus confuses; j'ai suivi de préférence le manuscrit d'Oxford en le comparant avec l'extrait publié par B. Dorn (*Auszüge*, p. ۴٠), d'après la copie de Saint-Pétersbourg. Le *Méraçid* mentionne, en outre, une ville nommée *Kisch*, dans le voisinage de Zarendj, capitale du Sedjestân.

[2] L'auteur veut parler probablement du bourg voisin de Tourschiz, et souvent cité dans les légendes nationales de la Perse. (Voyez ci-dessus, p. 390, en note.)

كُشْمَيهَن *Kouschmahien.*

Bourg du pays de Merw, du côté du désert; dernière localité de Merw quand on se dirige vers la ville d'Âmol-Schatt sur l'Oxus. Ce bourg était autrefois grand et peuplé; les sables l'ont envahi et ruiné. Plusieurs savants en sont originaires.

كفجين *Kefdjin.*

Village du canton du *Dezaq supérieur* (voyez درق), dans le pays de Merw. Il fut habité par Ahmed ben Khaled ben Haroun el-Makhzoumi et par Abou Nasr et-Thabari, qui étudia le droit à Merw, auprès d'Abou'l-Modhaffer es-Sem'ani. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

كَلَاباذ *Kelâbâd.*

1° Quartier de la ville de Niçabour, habité par Abou Hamid Ahmed en-Niçabouri, qui doit à cette circonstance le surnom de *Kelâbâdi.* — 2° Quartier de Boukhara d'où sont originaires plusieurs savants.

كَلادجه *Keladedjeh.*

Bourg du Thabarestân, sur la route de Rey, à deux ou trois journées de cette ville.

كلات *Kelat.*

Forteresse du district de Thous (Khoraçân); plusieurs villages en dépendent.

كَلار *Kelar.*

Ville dans les montagnes du Thabarestân, à trois journées d'Âmol, et à deux journées de Rey, sur la frontière du pays des infidèles. On lit dans l'ouvrage d'Ibn el-Faqih le récit suivant : « J'étais à Rey en 243, dit Abou Zeid ben (Abi) Ytab, et j'assistais un soir à une discussion qui s'était élevée entre des gens d'épée et des magistrats. Un des nôtres ayant cité cette parole du Prophète : « Le glaive est bon, le bien est dans le glaive et avec le glaive (الخير السيف والخير فى السيف والخير مع السيف), » quelqu'un lui répondit : « *La religion repose sur le glaive*, et Dieu a ordonné à son Prophète de propager sa religion avec le sabre. » Lorsque nous nous séparâmes, et que la nuit fut venue, je me couchai et, durant mon sommeil, j'entendis une voix mystérieuse qui récitait ces vers (mètre *basith*) :

وابن زيد اتاكم ثائرا حنقا   يقيم بالسيف دينا واهب العمد
يثور بالشرق فى شعبان منتصبا   سيف النبىّ صفىّ الواحد الصمد
فيفتح السهل والاجبال مقتحما   من الكلار الى الجرجان فالجلد
وآملاً ثم شالوسا ونحوها   الى الجزائر من اربان فالشهد
ويملك القطر من حرشاء ساكنة   ما لاح فى البحر نجم آخر الابد

Le fils de Zeïd arrive, animé par la vengeance et la haine, pour fonder avec son sabre la vraie religion et répandre la foi. || Il surgira dans l'Orient, au mois de scha'ban, en tenant le glaive du prophète du Dieu unique et éternel. || Dans sa course impétueuse, il soumettra les plaines et les montagnes, depuis Kelar jusqu'à Djordjân et Djeled. || Il prendra Âmol, Schalous et leurs dépendances jusqu'aux îles d'Erbân et de Schehed, || et ce pays, repaire de reptiles, lui obéira, tant que l'étoile brillera sur la mer, et jusqu'à la fin des siècles.

En effet sept ans après, en 250, Mohammed ben Roustem el-Kelari et Mohammed ben Schehriar er-Rouyâni arrivaient à Rey, y proclamaient Haçan ben Zeïd et pénétraient sous ses ordres dans les montagnes du Thabarestân. A cette époque enfin survinrent tous les événements que j'ai rapportés dans mon Livre du principe et de la fin (كتاب المبدآء والمآل). » On donne aussi le surnom de *Kelari* à Mohammed ibn Hamzah, traditionniste.

كَلّار *Kellar.*

Ville du Fars[1], d'après Abou Bekr ben Mohammed ben Mouça.

كُلاشكرد *Koulaschkird.*

On écrit aussi *Djoulaschdjird* (pour *Goulaschgird*); bourg près de Merw.

كلاع آستان *Kela'-Âsitân.*

Nom d'un quartier ou d'un faubourg de Niçabour.

كلام *Kelam.*

Ancienne forteresse de l'époque des Kosroès, située dans les montagnes du Thabarestân. Après qu'elle eut été occupée par les Ismaéliens, le sulthan Mohammed, fils de Melik-Schah, la fit assiéger, s'en empara et la détruisit. C'était un voisinage dangereux pour les musulmans; car les hérétiques, qui la possédaient, se

[1] Mustôfi dit que Kellar est un bourg assez important qui a donné son nom à un canton du Fars; il produit du blé; la température y est très-froide.

répandaient dans le pays, pillaient les caravanes de la Mecque, tuaient les pèlerins, et retournaient ensuite dans ce château où ils jouissaient de l'impunité.

كلانرود *Kelânroud.*

C'est-à-dire la grande rivière. Nom d'une rivière qui passe près de *Bedd* (Azerbaïdjân), ville où résidait Babek. El-Afsin y campa lorsqu'il fit la guerre à cet hérétique.

كلامين *Kelamin.*

Bourg du territoire de *Zendjân*; c'est de là qu'est originaire 'Abd es-Samed ben Huçeïn, le prédicateur, surnommé *la Merveille* (البديع). Ce pieux personnage se fixa à Baghdad, y vécut dans la société des scheikhs les plus remarquables, tels que Abou Nedjib es-Souhrewerdi, etc. il suivit les leçons d'Aboul-Qaçem ben Huçeïn et de Zaher es-Sedjasi, et consacra sa vie à l'étude et à la prédication. Il possédait un couvent près du *champ du qadhi* (قراح القاضى), à Baghdad, où il réunissait les pauvres et leur enseignait les préceptes de la religion. Il mourut le 10 de rebi' premier, l'an 581, et fut enterré dans ce couvent.

كَلب *Kelb.*

Localité située entre Qoumès et Rey; c'est une des stations des pèlerins du Khoraçân.

كَلبَجَن *Kelbadjen*[1].

Bourg près de Merw.

كُلخندان *Goulé-Khendân* (la rose fleurie).

Forteresse connue du Mazenderân.

كلخباقان *Kelkhabaqân.*

Bourg près de Merw.

كُلمكان *Koulmekân* (pour *Goul-Mekân*).

Bourg près des portes de l'ancienne ville de Djey à Ispahân. On y voit le tombeau de No'man ben 'Abd es-Selam.

[1] C'est sans doute la même localité qui est désignée par le nom de *Koulakhendjân* (كلخنجان) dans le Traité de Soyouthi.

كلنبر *Kelenber.*

Bourg de l'Azerbaïdjân, au milieu des bois, près d'une montagne où s'élève une forteresse. Au-dessous coule une rivière; ce pays produit du blé et des fruits; ses habitants, qui sont des Turcs ou des Mogols, suivent le rite de Schafey. (*Nouzhet.*)

كليجرد *Kelidjerd.*

Grande forteresse entre le Khouzistân et le pays des Lours, à deux jours de marche de la ville d'Ispahân.

كلين *Kelin.*

Nom de la première station que rencontre le voyageur en allant de Rey à Khowar.

كِليوان *Keliwân.*

Petite ville du Khoraçân[1] où l'on fabrique des voiles et des tissus de soie.

كمام *Kemam.*

Un des bourgs qui dépendent de Dinewer; patrie d'Abou Ya'qoub Youçef ibn Ahmed el-Kemami, né en 413.

كمراه *Kemrah.*

Bourgade située à 5 farsakhs à l'ouest de Djerbadeqân; l'air y est assez froid, aussi les fruits y sont rares; mais le blé y vient bien. Mewla 'Ali Naghi et son frère Ulfeti, qui ont laissé quelques bonnes poésies, y sont nés. (*Atesch Kedeh.*)

كُمسان *Koumsân.*

Bourg du pays de Merw.

كُمندان *Koumendân.*

C'est le nom que portait la ville de Qoum sous les anciens rois de Perse. Les musulmans, en s'en emparant, en ont fait *Qoum* par abréviation. (Voy. قُمّ.)

كمينان *Keminân.*

Bourg ou quartier de la ville de Rey.

[1] Au lieu de *Khoraçân*, on lit *Khouzistân* dans le *Méraçid*, et c'est la vraie leçon.

كنارك *Kenarek.*

1° Quartier de la ville de Sedjestân. — 2° Quartier de Basrah.

كنجرود *Kendjeroud.*

Bourg situé aux portes de Niçabour; on le nomme aussi *Djenzeroud*. (Voyez جنزرود.)

كنجرستاق *Kendj-roustaq.*

Vaste district entre Badeghis et Merw er-roud. D'après el-Isthakhri, Baghschour et Bendj-dih en dépendent; il est à deux journées d'Herat et à une journée de Baghschour.

كَنجُكان *Kendjoukân.*

Bourg maintenant ruiné, qui était situé au-dessus de Merw. Quelques personnages portent le surnom de *Kendjoukini*.

كَنجه *Kendjeh* (pour *Guendjeh*).

1° Ville importante, chef-lieu de la province d'Errân. Les savants écrivent *Djenzeh* (voyez جنزه). — 2° Localité du Louristân, entre le Khouzistân et la province d'Ispahân.

كَنداجه *Kendandjeh.*

Un des bourgs d'Ispahân.

كُندُران *Koundourân.*

Bourgade du territoire de Qaïn. Le surnom de *Koundourâni* est donné à Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed ben 'Ali el-Qaïni, originaire de Qaïn et natif d'Herat. Il habita Samarcande et transmit la tradition à Edrisi; mort après l'an 350.

كُندُر *Koundour.*

Deux localités portent ce nom. 1° Une bourgade du district de Thourthith (Tourschiz), province de Niçabour, de laquelle est originaire 'Abd el-Melik Abou Nasr Mohammed ben Abou Saleh ben Mohammed ben Mansour el-Koundouri el-Kharadji, vézir de Thoghrul-Bek, premier roi Seldjouqide. Ce ministre fut mis à mort, l'an 459; son histoire est rapportée dans le كتاب المبدأ والمآل

— 2° Un bourg près de Qazwin. En sont originaires Abou Ghanem Huçeïn et Abou'l-Haçan 'Ali ben Huçeïn el-Koundouri, tous deux élèves d'Abou 'Abd Allah es-Selami, le soufi; ils ont légué un assez grand nombre de livres à la grande mosquée de Qazwin. Ils portent aussi le surnom de *Sandouqi* (صندوقى), et d'*Othmani*.

كُندُلان *Koundoulân.*

Bourg près d'Ispahân.

كُندَوان *Koundawân.*

Bourgade aux environs de Meraghah; on la confond souvent avec *Kerem* et avec *Keboudân*.

كَنكِوَر *Kenkiwer.*

1° Petite ville entre Hamadân et Qarmiçin, où se voit un château très-remarquable. Il en est fait mention au mot *Qasr el-Loussous* (voyez قصر اللّصوص); elle est ruinée maintenant[1]. — 2° Beau château fort dans le voisinage de Djeziret-Ibn 'Omar, dans les possessions du souverain de Moçoul.

كَنّه *Kenneh.*

Localité du Fars.

كُوار *Kowar.*

Ville du Fars à 10 farsakhs de Schiraz[2]; le docteur el-Hakem Abou Thaleb Zeïd ben 'Ali ben Ahmed el-Kowari en est originaire.

كُواشير *Kowaschir* ou *Kewasir* (pour *Guvaschir*).

Ville du Kermân. (Voyez بردسير.)

[1] Plusieurs savants, et notamment d'Anville, croient reconnaître dans cette ville l'ancienne *Concobar*, mentionnée par Isidore de Charax. (Cf. le mémoire de Macd. Kinneir, p. 130, le *Journ. de la Soc. géogr. de Londres*, t. IX, p. 112, et le *Voyage de Buckingham*, p. 151.)

[2] Kovar est une jolie ville, chef-lieu d'un vaste canton; la température y est assez élevée; la ville et la campagne sont arrosées par une rivière qui y est amenée par une digue due à Behmen, fils d'Isfendiar. Ce pays produit du blé et des fruits, surtout des grenades et des amandes. L'auteur du *Fours-Nameh* accuse ses habitants de grossièreté et de lourdeur; ils sont schaféïtes. Parmi les dépendances de ce canton, on cite le bourg de Nakhch-Firouzân. (*Nouzhet.*)

كُوال Kowal.

Fleuve important du territoire de Merw esch-Schahidjân; il arrose des bourgs considérables, tels que celui de *Hafs-Âbâd* (حفص آباد), etc. on le nomme à cause de cela *Kowal-Hafs-Âbâd*.

كُوبان Koubân (pour *Goubân*).

1° Bourg près de Merw; on écrit aussi جُوبان (voyez ce nom). — 2° Bourg près d'Ispahân, canton de Khanlendjân; il est florissant et renferme un grand nombre de boutiques et de tavernes. (Extrait d'Ibn Mendeh.)

كُوبانان Koubânân.

Bourg du territoire d'Ispahân. On lit dans Ibn Mendeh : « Mohammed ben Haçan ben Mohammed el-Koubânâni enseignait la tradition dans ce lieu en 423. » (Voyez le nom précédent.)

كوبنجان Koubendjân, on écrit aussi كومنجان Koumendjân.

Bourg près de Schiraz; patrie du soufi 'Othman ben Ahmed Abou 'Omar.

كَوتم Kawtem[1].

Petite ville du Djilân (Guilân); patrie de Hibet Allah ben Abou'l-Haçan el-Djilâni, qui s'est distingué par sa piété et ses austérités autant que par sa science. Il vint à Baghdad en 511, âgé de 12 ans, et mourut au mois de djemadi second, l'an 583.

كوجفان Koudjeqân.

Petite ville du Guilân, fondée par Ardeschir Babegân. (Nouzhet.)

كُوران Kourân.

Bourg près d'Esferaïn.

كوردآباد Kourd-Âbâd.

1° Bourg aux portes de Niçabour. — 2° *Kourd*, petite ville du Fars. (Nouzhet.)

[1] Bien que cette leçon soit donnée par les trois manuscrits, je ne doute pas qu'il ne faille lire *Koutem* (كوتم) avec Abou'l-Féda. Mais cet auteur, en avançant que cette ville est à une journée de la mer, est en contradiction avec les géographes persans, qui s'accordent à dire qu'elle est un des ports les plus fréquentés par les bâtiments venus de Schirwân, du Thabaristân, etc. La leçon *Koutem* est confirmée par le *Merâcid*, qui indique cependant la prononciation *Kowtem*. (Voyez aussi *Journ. asiat.* janvier 1849.)

كُورشَنبه *Kourschenbeh.*

Localité du territoire d'Hamadân, célèbre par une bataille[1] entre Barkiaroq et son frère Mohammed, tous deux fils de Djelal ed-Dôoleh Melik-Schah.

كُورکُنّان *Kour-Kounân.*

Gros bourg du territoire de Tebriz, entre cette ville et Ourmiah. Il est à deux journées de Tebriz. *Kour-Kounân* signifie fabricants de soufflets de forge (صناع الكيران). De ce bourg on aperçoit distinctement le lac d'Ourmiah.

كوزا *Kouza.*

Forteresse du Thabarestân d'après el-Âbi : « Son front, dit-il, semble toucher les étoiles; l'oiseau ne peut en atteindre le faîte; le nuage le plus élevé ne peut couronner son sommet et passe humblement sous ses créneaux, que la pluie n'a jamais mouillés. »

كوفان *Koufân.*

Bourg aux environs d'Herat; patrie d'Abou Bekr Ahmed ben Abi Nasr el-Koufâni, scheikh des soufis à Herat. Ce personnage, dont Abou Sa'd vante la modestie et la vie exemplaire, visita l'Iraq et le Hedjaz, se rendit en Égypte où il recueillit la tradition, et mourut à Herat au mois de rebi' premier, l'an 467. Abou Isma'îl el-Ansari invoque son autorité dans plusieurs de ses ouvrages.

كوفَك *Koufek.*

Localité du district de Tharm et du Deïlem.

كوفَن *Koufen.*

Petite ville du Khoraçân, à 6 farsakhs d'Abiwerd, et bâtie par 'Abd Allah ben Thaher, sous le khalife el-Mamoun. Plusieurs savants en sont originaires : Abou'l-Modhaffer Mohammed ben Ahmed el-'Alewi, littérateur et poëte, auteur des *Nedjdiat*, des *Iraqiat*, ainsi que de plusieurs autres compositions littéraires;

[1] En 1100 de J. C. (Voyez, sur ces événements, les Recherches sur le règne de Barkiarok par M. Defrémery, *Journ. asiat.* 1853, avril-mai, et Weil, *Gesch. der Chal.* t. III, p. 143.) L'éditeur du *Méraçid* écrit *Kourschebneh.*

— 'Ali ben Mohammed Abou'l-Qaçem en-Niçabouri, surnommé *el-Koufeni*, docteur accrédité, mort sur le chemin de la Mecque, l'an 490; — 'Abd Allah ben Meïmoun et-Thalekani el-Koufeni, le juge le plus éclairé de son siècle; il étudia le droit à Merw avec Abou Bekr es-Sem'ani; à Niçabour, avec Abou Bekr esch-Schirazi, exerça les fonctions de juge à Abiwerd et dans le ressort, et mourut dans cette ville au mois de zil-qa'deh, l'an 551.

كوفوا *Koufwa.*

Ville de la province d'Herat.

كوفيابادقان *Koufiâbâdeqân.*

Bourgade du territoire de Thous.

كوفيان *Kouqiân*, on écrit aussi كوكيان *Koukiân.*

Bourgade du Kermân; parmi ses dépendances est le village de *Nehâbâd* (نهاباد) dans lequel se prépare le toutenague dont on fait une grande exportation. Je tiens ce renseignement d'un habitant du Kermân.

كوك *Kawk.*

Bourg près de Neça, dans le voisinage de Schehristân (Khoraçân).

كول *Koul.*

Quartier de Schiraz[1].

كومُلآباد *Koumoul-Âbid.*

Je pense que c'est une bourgade près d'Hamadân. On connaît sous le surnom de *Koumoul-Âbidi* un imam distingué, Saleh ben Ahmed ben Saleh el-Kimi, qui fut, après son père, un des docteurs les plus instruits d'Hamadân. Saleh ben Ahmed s'est fait connaître par son enseignement et par de nombreux ouvrages, entre autres une histoire d'Hamadân. Il était de la secte des *Abdal*, et on lui attribue plusieurs actions miraculeuses. Sa mort arriva le huitième jour avant la fin de scha'ban, l'an 384; il était né en 303.

كوميد *Koumid.*

Forteresse dans les montagnes du Thabarestân.

[1] Firouzâbâdi prononce *Kaoul*, et assure que c'est, non pas un quartier, mais un bourg voisin de Schiraz. Dans le *Lobb al-Lobab* et le *Merâcid*, on lit la porte de *Koul*.

كومين Koumin.

1° Bourg entre Qazwin et Rey. — 2° Localité ou canton du Kermân, entre Djiraft et Hormuz.

كوهيار Kouhiar.

Bourg du Thabarestân.

كهران Kehrân.

Ancienne forteresse de l'Azerbaïdjân, aujourd'hui ruinée.

كهرجان Kehrdjân.

Localité du Fars.

كُهَك Kouhek.

Ville du Sedjestân qu'on nomme également *puits de Kouhek* (بئر كوهك); elle appartient au district de Rokkhedj ou de Bost.

كيخاران Keïkharân.

Localité du Fars.

كِيران Kirân.

1° Ville de l'Azerbaïdjân, entre Tebriz et Beïlaqân, d'après ce que m'a dit un homme qui était né dans cette ville. — 2° Une localité de l'Arabie porte le même nom.

كيرد آباد Kird-Âbâd.

Bourg du district de Thourthith (Tourschiz).

كِيز Kiz.

Quelques auteurs écrivent *Djiz* et *Kidj*. Ville principale du Mokrân; elle est à cinq journées de *Tiz* (voyez تيز), ville et principal port du Mokrân. Kiz possède beaucoup de palmiers; on compte deux stations de cette ville à *Qaïreboun*.

كِيسَب Kyceb.

Bourg entre Rey et Khowar.

كِيش Kisch (l'île de).

Nom persan de l'île de Qis (قيس); elle a 4 farsakhs de circuit. La ville de

Qui est belle et pittoresque, entourée de jardins et d'habitations. C'est le séjour du souverain d'Omân, qui étend son autorité sur toute cette mer. C'est dans cette île que stationnent les bâtiments qui font la traversée entre l'Inde et le Fars. Elle a de nombreuses citernes qu'alimente la pluie, et de beaux bazars abondamment fournis. Le roi de ce pays est respecté[1] par les souverains de l'Inde à cause de ses forces navales et de ses richesses. Je l'ai vu plusieurs fois; sa physionomie est persane et son costume ressemble au costume du Deilem; il a une suite nombreuse, de grands biens et de magnifiques chevaux arabes. C'est dans ces parages que se fait la pêche des perles; toutes les îles environnantes appartiennent au maître de Kisch[2]. J'ai rencontré dans ce pays plusieurs personnes qui étaient versées dans la connaissance du droit et dans la littérature arabe; j'y ai connu, entre autres, un savant qui avait composé un bon ouvrage en deux gros volumes *sur les mots qui se ressemblent par la prononciation et diffèrent par le sens* (فيما اتفق لفظه وافترق معناه); j'ai oublié son nom. Les auteurs de traditions donnent le surnom de *Kischi* à Isma'il ben Moslem el-'Abdi, né à Basrah, et qui exerça les fonctions de juge à Kisch. C'est un docteur digne de foi.

كيف Keif.

Ancienne ville entre Badeghis et Merw er-roud, ancien chef-lieu de ce district. Elle est voisine de Dinewer et dépend maintenant de Merw er-roud. Elle fut conquise par Schakir, affranchi de Schoraik ben el-'Awar, qui fut chargé de cette expédition par 'Abd Allah ben 'Amer, l'an 31 de l'hégire, à l'époque de la conquête de Merw er-roud.

كيلاهجان Kilahidjân.

Bourgade du Guilân ou du Thabarestân.

[1] Ibn el-Athir nous apprend que de son temps, c'est-à-dire au XIIIᵉ siècle de l'ère chrétienne, ce petit souverain était constamment en guerre avec le chef d'Hormuz. (Voir les extraits publiés par M. Tornberg, t. XII, p. 156.)

[2] Le *Nozhet* mentionne aussi deux bourgades qu'il nomme هرز et ناله, et qui, bien que situées sur la côte du Fars, et dans le district d'Ardeschir-Khoureh, dépendent du souverain de Kisch (Ms. 139, fol. 668.) L'auteur du *Fars-Nameh* considère aussi cette île comme une dépendance du même district. Hamd Allah ajoute que Kisch a une étendue de 4 farsakhs carrés; le climat y est chaud; l'île est arrosée par des canaux; elle produit du blé et des dattes (ibid.). (Voyez le Second voyage de Marco, p. 78 et suiv. Ouseley, *Travels*, etc. t. I, p. 167, et Introd. à la Géographie d'Aboul-Féda, p. CCCLXXXVI.)

كيلكى *Kilaki.*

Nom d'une des deux villes de Thabès.

كيلين *Kilin.*

Bourg à 6 farsakhs de Rey, près du *Kouhed supérieur* (voyez قوهد); il possède un marché. Abou Saleh 'Abbad ben Ahmed el-Kilini en est originaire.

كيمارج *Kimaredj.*

District de la province du Fars.

كينانه *Kinaneh.*

Ville du Sind, à 2 farsakhs de la mer et à cinq journées de Sendân.

ل

لادر *Lader.*

Ville du Mokrân, à trois jours de marche du Sedjestân.

لاذكرد *Ladkird.*

Localité du Kermân, à un farsakh de Djiraft, où a eu lieu une bataille entre le fils de Mohalleb ben Abi Sofrah et Qathr ben el-Fahan (?) le Kharedjite.

لارجان *Lardjân.*

Petite ville entre Rey et Âmol, dans le Thabarestân, à 18 farsakhs de ces deux villes; elle est défendue par une citadelle dont il est fait souvent mention dans l'histoire des Bouehïdes et des Deïlemiens. Mohammed ben Bendar Abou Youçef el-Lardjâni et-Thabari, jurisconsulte qui habita Ispahân, en est originaire.

لار *Lar.*

1° Ile entre Siraf et l'île de Qis (Kisch)[1]: elle est grande, mais elle n'a ni

[1] *Lar,* disent les auteurs persans, est le nom d'un pays assez étendu sur le littoral du golfe Persique; il est habité par des marchands musulmans et produit du blé et quelques palmiers. «La ville de Lar, ajoute Mohammed Medjdi dans le *Zinet*, est le chef-lieu d'un gouvernement particulier tributaire de la Perse. L'an 1003 de l'hégire, un violent tremblement de terre a renversé cette ville et sa forteresse.»

bourgs ni villages; sur ses côtes est une pêcherie de perles. On m'a assuré que cette île a 12 farsakhs de tour. Abou Mohammed Abân ben Hodheïl el-Lari en est originaire. — 2° Bourgade du Khoraçân; elle dépend de Niçabour, ou, selon ed-Dehbi, de Zewzen. On cite Abou'l-Haçan ben Abi Sehl el-Lari, poëte estimé, et, parmi les anciens habitants de Lar, Ahmed ibn Açed el-'Amiri et ses trois fils, Abou'l-Hareth, Dja'far et Mohammed, qui ont laissé un nom comme poëtes. (Voyez لار.)

لارز *Larez.*

Bourg du district d'Âmol (Thabarestân), plus connu sous le nom de *citadelle de Larez*; il est à deux journées d'Âmol; patrie d'Abou Dja'far ben Mohammed 'Ali el-Larezi, docteur mort en 518.

لاز *Laz.*

Localité qui dépend du district de Khawaf, province de Niçabour. D'après Dehbi, Laz dépend du district de Zewzen. C'est la patrie d'Abou'l-Haçan ben Abi Sehl el-Lazi, poëte distingué. On cite, parmi les anciens, Ahmed ibn Açed el-'Amiri et ses trois fils, Abou'l-Hareth Açed, Mohammed et Dja'far, littérateurs dont le mérite a été rarement dépassé.

لاستر *Laster.*

Localité située à 10 farsakhs de Nehawend et à 12 farsakhs de Sabour-Khast. Il en est fait mention avec plus de détails au mot *Aschtar* (voyez اشتر).

لاشكرد *Laschkird.*

Ville connue dans le Kermân, à trois journées de Djiraft.

لافت *Lafet* (île de).

Dans la mer d'Omân, entre cette contrée et Hadjr; elle est nommée aussi *île des Beni-Kawân*. Elle fut conquise par 'Othmân ben Abi'l-'Ass et-Thaqefi, qui partit de là pour s'emparer du Fars; il y bâtit une mosquée qui portait son nom. Cette île fut jadis prospère et fertile; elle était couverte de villages, d'habitations et de cours d'eau. Elle paraît être abandonnée aujourd'hui, car j'ai parcouru ces parages dans tous les sens, et jamais je n'ai entendu faire mention de l'île de Lafet.

لاكمالان *Lakemalân.*

Bourgade du territoire de Merw. La robuste santé, la rusticité et la sottise de ses habitants sont restées proverbiales, et lui ont fait sans doute donner ce nom (*les ignorants*).

لامجان *Lamedjân.*

Bourg à 7 farsakhs d'Hamadân.

لامَغان *Lameghân.*

Bourg de la province de Ghaznah, d'où est originaire toute une famille de jurisconsultes et de juges hanéfites, qui ont acquis de la renommée à Baghdad. J'en ai connu plusieurs, et notamment le qadhi 'Abd es-Selam ben Isma'ïl ibn 'Abd er-Rahman Abou Mohammed, jurisconsulte habile qui demeurait à *Bab et-Thariq* (باب الطريق), près de la chapelle sépulcrale d'Abou Hanifah. Il reçut ses premières leçons de droit de son père et de son oncle, puis il termina ses études au collége de *Souq el-'Amid,* connu sous le nom de *Zeïrek* (زيرك). Il eut pour maître Abou 'Abd el-Huçeïn ben Haçan el-Bosti; il remplaça le qadhi Abou Thaleb 'Ali el-Bokhari, après la retraite et la mort de celui-ci, et il fut également substitut du grand juge 'Ali ben Selmân. Il était né en 520 dans le quartier d'Abou Hanifah, ainsi qu'il le disait lui-même, et il mourut le 1er de redjeb 605. Il fut enterré dans le cimetière de *Khaïzerân,* au dehors de la chapelle d'Abou Hanifah. Plusieurs autres savants docteurs de la même famille ont le surnom de *Lameghâni.*

لان (ال) *El-Lân* (Alains).

Nom d'une contrée importante située près de l'Arménie, et dans le voisinage de Bab el-Abwab (Derbend); les habitants de ce pays font continuellement la guerre aux Khazars. On les appelle vulgairement *'Allan* (علّان), ce qui est une erreur; ils professent la religion chrétienne. Ce pays fournit de robustes esclaves. (Voyez اللان.)

لاهجان *Lahedjân.*

Ville importante, chef-lieu du Guilân; climat chaud; territoire arrosé par les sources des montagnes voisines. On y fabrique la meilleure soie du pays productions : riz, oranges et citrons. (*Nouzhet.*)

ذات اللُّجُم *Dhat el-Ludjoum*, l'endroit aux brides.

Localité connue du canton de Djourzân, province de Tiflis. On lit dans Beladori : « Habib ben Moslemah ayant été envoyé pour conquérir l'Arménie, sous le règne d'Othman, il entra sur le territoire de Djourzân. Arrivés à *Dhat el-Ludjoum*, ses soldats laissèrent paître en liberté un certain nombre de chevaux et rassemblèrent leurs brides en un même lieu ; mais les sauvages habitants surprirent ceux qui les gardaient, les tuèrent et s'enfuirent avec ce butin. Les musulmans se mirent alors à leur poursuite et les exterminèrent. C'est en souvenir de cet événement que ce lieu fut nommé *Dhat el-Ludjoum*.

لُر (ال) *El-Lour*[1].

Montagnes habitées par les Kurdes, dans le voisinage d'Ispahân et du Khouzistân. Le nom de cette peuplade s'étend à tous ces parages, qu'on nomme souvent *Louristân* ou pays des Lours ; on écrit aussi لور. (Voyez ce mot.)

لفتوان *Leftawân*.

Bourg aux environs d'Ispahân ; patrie d'Ibrahim ben Schudja' el-Leftawâni qui transmit la tradition à Abou Sa'd ; il est né vers l'an 480.

لُنبان *Lonbân*.

Bourg voisin d'Ispahân. Il y a aussi dans cette ville une porte appelée *Babé-Lonbân*. On cite : Abou'l-Haçan el-Lonbâni, surnommé *Ibn Abi-Dauma* ; — Abou Bekr Ahmed ben Mohammed el-Lonbâni el-Ispahâni, traditionniste célèbre, élève du précédent, mort en 332 ; — Abou Mansour Mo'ammer ben Ahmed el-Lonbâni el-'Adawi, *le soufi* ; il était très-versé dans l'histoire et connaissait surtout celle des soufis célèbres. Il étudia aussi la tradition, et mourut en 489[2].

[1] Les géographes persans divisent ce pays en deux districts, le grand et le petit Lour, mais ils n'en tracent pas les limites. Les redevances de ce riche pays, perçues par des chefs à peu près indépendants, n'étaient qu'imparfaitement versées au trésor des sultans mongols. Les villes principales sont : Idedj, Djaïdaq, Sousen, Arwa, Beroudjerd. (Voyez, sur cette contrée, le remarquable travail de M. Layard, *Description of the province of Khuzistan*, Journal de la Société géographique de Londres, t. XVI, et le tome XIII des *Notices et extraits*, p. 330.)

[2] Bebi Lonbâni, poète persan, mort très-jeune, a laissé, entre autres, une pièce de vers en l'honneur d'Huseïn, fils d'Ali, qui jouit d'une grande popularité. (Dewlet-Schah, *Tezkeret-uche'arâ*.)

لَوَلجان *Lewaledjân.*

Localité du Fars.

لُوبياآباد *Loubiâbâd.*

Quartier à Ispahân.

لُوخ *Loukh.*

Voici ce que j'ai lu dans l'Histoire de Refref, fils de Hareth, par Abou'l-Haçan el-Medaïni, d'après un manuscrit copié par Abou Sa'ïd Haçan ben Huçeïn es-Soukkari : « On prétend que Refref, fils de Hareth, était né à Loukh, qui est, assure-t-on, une bourgade de l'Ahwaz; mais cette conjecture ne soutient pas la critique, et il est plus vraisemblable qu'il s'agit d'un nom patronymique. Ce qui le prouve c'est le propos suivant adressé par Refref à 'Abd el-Melik ou à Welid : «Si tu avais su que ma main pouvait tenir une épée, tu n'aurais pas parlé ainsi» (لو علمت انّ يدى تحمل قايم السيف ما قلت هذا). 'Abd el-Melik lui répondit : «Tu es devenu vieux» (قد كبرتَ). Il lui tint ce langage en faisant la paix avec lui, l'an 71 de l'hégire. Or, si Refref était né à Loukh, après la conquête musulmane, il n'aurait pu, lors de son entrevue avec le khalife, avoir atteint un âge avancé. » Mohammed ben Habib croit que *Loukh* est une faute, et qu'il faut lire *Tawadj* (توج); si cette opinion est acceptée, il ne s'agit plus d'une bourgade de l'Ahwaz, mais de la ville de Tawadj située à plus de 30 farsakhs de Schiraz dans la province du Fars.

لُور (ال) *El-Lour.*

Vaste pays entre Ispahân et le Khouzistân : il est considéré comme faisant partie de la chaîne du Khouzistân. Telles sont les propres paroles d'Abou 'Ali et-Tonoukhi dans son *Menschour*. L'opinion la plus répandue est que les Lours sont des tribus qui habitent ces montagnes, et qu'ils leur ont donné leur nom. Il en sera fait mention au mot *Louz* (لوز)[1]. D'après el-Isthakhri, le pays des Lours est très-fortifié et en grande partie couvert de montagnes; il dépend du Khouzistân, bien que par sa situation il semble être enclavé dans le Djebal[2]. (Voyez aussi le mot لر.)

[1] Cet article ne se trouve dans aucun des exemplaires du *Mo'djem*. — [2] *Liber climatum*, page 55.

لوردَجان *Lourdedjân.*

Bourgade ou canton de l'Ahwaz. El-Fadhl ben Isma'il Abou 'Abd Allah el-Benna el-Lourdedjâni, docteur mort au mois de zil-hiddjeh, l'an 552, en est originaire.

لورستان *Louristân.* (Voyez اللُر.)

لَوكر *Lawker.*

Bourg autrefois très-important sur le fleuve de Merw, près de *Bendj-Dih*, en face d'un autre bourg nommé *Birkeh-Zelouker*. Celui-ci est situé sur la rive occidentale, tandis que Lawker est sur la rive orientale. Il ne reste plus de cette localité qu'un minaret encore debout et des ruines qui prouvent que c'était autrefois une ville d'une certaine importance; de fréquentes invasions l'ont ruinée. Lawker est sur le chemin d'Herat et de Bendj-Dih (province de Merw). C'est la patrie d'Abou Nasr Mohammed ben 'Arafat el-Lawkeri, docteur hanéfite, mort à Merw en 502. On lit dans la Chronique d'el-Hamadâni, à la date de rebi' premier 445 : « La prière et le sermon du vendredi ont été dits dans la grande mosquée par Abou Nasr Mohammed el-Lawkeri; cette distinction n'avait pas été accordée à un homme sorti du peuple depuis l'époque d'el-'Ameri. »

ليموسَك *Limousek.*

Ancien bourg à un farsakh et demi d'Asterâbâd.

لين *Lein.*

Bourg du pays de Merw; patrie de Mohammed ben Nasr el-Merwazi *el-Leini*, homme pieux et savant, mort en 233.

م

مابَرسام *Mabersam.*

Bourg à 4 farsakhs de Merw; on l'appelle aussi *Mow-sam* (موم سام).

ماجان *Madjân.*

Rivière qui traversait autrefois la ville de Merw. Il ne faut pas confondre ce nom avec *Makhân* dont il sera parlé dans l'article suivant.

ماخان *Makhân.*

Autre bourg près de Merw d'où, d'après el-'Amrani, serait sorti le fameux partisan Abou Moslem el-Khoraçâni. Cet auteur ajoute que *Makhâni* est aussi le surnom d'un homme appartenant à la famille des scheikhs de Malin. J'ai fait moi-même mention de cette bourgade dans une élégie que j'ai composée pendant mon séjour à Merw, et dans laquelle j'exprimais le regret d'être loin de l'Iraq (mètre *thawil*) :

وارتاح للبرق العراقيّ ان بدا　　وابكى من الماخان ارض المحرّم
سلامٌ على ارض العراق واهلها　　سقى تراها من مطرٍ مرازمٍ
بلاد هُرِقَتْ قهوةَ اللهف بعدها　　ففقدى لها فقد الشبيبة بالرغمِ

Si un éclair venu de l'Iraq fend la nue, je tressaille de joie, et jusque dans *Makhân*, le souvenir de ce sol sacré fait couler mes larmes. || Salut à la terre d'Iraq et au peuple qui l'habite; que des pluies tour à tour légères ou abondantes y répandent la fertilité. || Loin de l'Iraq, je ne bois que l'amer breuvage de la douleur, et je le regrette comme on regrette les douces illusions de la jeunesse.

Voyez le mot suivant.

ماخُوان *Makhouwân.*

C'est le même bourg que celui qui est cité ci-dessus. Il est assez vaste et possède une mosquée surmontée d'un minaret. En est originaire Abou'l-Haçan Ahmed el-Khozayi, traditionniste, issu de l'ancienne tribu de Azd. Son autorité est respectable; il habitait Tharsous, et vint enseigner les hadis à Damas où il forma de nombreux élèves; il mourut en 230 ou 229, âgé de soixante ans.

ماذانكت *Madanket.*

Bourg du canton d'Esfidjab, province d'Hamadân.

ماذَران *Maderân.*

1° Selon Hamzah, c'est le nom arabe abrégé donné à une localité du Kermân qui, d'après Ibn el-Kelbi (cité par Beladori), fut assiégée et prise par Yeseïr ben Thawr el-'Ali. C'est ce qui lui a fait donner aussi le nom de *forteresse de Yeseïr* (قلعة اليسير). Le surnom de *Maderâni* est porté par 'Othman ben Ahmed, traditionniste. On lit les renseignements suivants dans l'épître (رسالة) adressée

par Moçer ben Mochlehl, le poëte, à l'un de ses amis, et dans laquelle il relate les particularités qu'il a observées pendant ses voyages. « En partant de Welaschdjird, nous nous rendîmes à Maderân, situé à une journée de marche, au bord d'un lac d'où sortent de nombreux ruisseaux qui alimentent plusieurs moulins disséminés dans le pays. Près de ce bourg est une forteresse d'un aspect imposant et entourée de vergers et de jardins; de là, je me dirigeai vers le *Château des voleurs*. » On lit dans el-Isthakhri : « D'Hamadân à Maderân, on compte une journée de marche; Maderân est à 4 farsakhs de *Sahneh* et à la même distance de Dinewer. » — 2° Moçer ben Mochlehl, dans un autre endroit de sa relation, s'exprime ainsi : « Dans une montagne du Thabarestân, non loin de Dameghân, se trouve une vaste crevasse de laquelle s'échappe, pendant certains jours de l'année, un vent mortel pour les voyageurs qui passent sur la route. Cette crevasse est située à un farsakh du chemin; son orifice est d'environ 400 empans, et l'espace sur lequel le vent exerce son action a 2 farsakhs d'étendue. La localité la plus voisine de ce dangereux endroit est *Maderân*. Tout ce qui est atteint par le souffle pestilentiel de ce vent est réduit en poussière; j'ai traversé moi-même ce lieu avec une caravane composée de plus de deux cents personnes et d'un nombre encore plus considérable de bêtes de somme. Au moment de notre passage, le vent se mit à souffler, et, immédiatement, hommes et animaux, tout périt à l'exception de moi et d'un autre voyageur. Nous dûmes notre salut à la vigueur de nos chevaux qui nous emportèrent rapidement jusqu'à une caverne dans laquelle nous restâmes cachés pendant trois jours et trois nuits. Lorsque nous pûmes en sortir sans danger, nous vîmes avec désespoir que nos montures avaient disparu; mais Dieu nous permit enfin de rencontrer une caravane qui nous recueillit. Jamais je n'avais vu la mort d'aussi près. »

مادروستان *Maderoustân*.

Localité située sur la route de Baghdad au Khoraçân, à deux stations de Houlwân, dans la direction d'Hamadân, et à une station de Merdj el-Qal'ah. On y voit un portique élevé en face duquel on remarque une vaste plate-forme et les vestiges d'un parc maintenant en ruines. Ces constructions sont dues à Behram-Djour (Gour). On prétend que la neige ne tombe que sur la portion de terrain voisine de la montagne, et que l'autre moitié, située du côté de l'Iraq, en est préservée.

ماربانان *Marbanân.*

Bourg à un demi-farsakh d'Ispahân; patrie d''Abd Allah ben 'Abd Allah ibn Mohammed el-Ispahâni.

مارِشك *Mareschk.*

Bourg aux environs de Thous, d'où est originaire Mohammed ben Fadhl ben 'Ali Abou'l-Fath et-Thoussi, né à Thaberân. Ce fut un imam d'une grande sagesse, d'une piété exemplaire, très-attaché aux lois fondamentales de la religion et fort instruit. Il reçut des leçons de droit d''Ali ben Hamid el-Ghazzali, et fut l'élève le plus distingué de l'école de Thous. La tradition lui fut transmise par Nasr Allah el-Khoschâbi et par 'Omar ben 'Abd el-Kerim er-Rewassi: Abou Sa'd fut un de ses auditeurs à Thous. Mohammed el-Mareschki mourut dans cette ville à la fin de ramadhan, l'an 549, lors de l'invasion des Ghozzes. Sa mort fut le résultat de la frayeur que lui inspira l'arrivée de ces barbares, bien qu'il n'en eût essuyé aucun mauvais traitement.

مازِر *Mazer.*

1° Bourg du Kouhistân (lisez *Louristân*), entre Ispahân et le Khouzistân. Sa'd ben Mohammed ben Ibrahim el-Abhari el-Mazeri y est né. El-Selfi, qui connut ce docteur, tenait de lui qu'il était né à Mazer, dans le Louristân, l'an 500. «Lorsque je le vis, dit le même auteur, il avait soixante et dix ans, et il appartenait à la secte des Soufis.»

مارمَل *Marmel.*

Bourg dans les montagnes voisines de Balkh.

ماروان *Marewân.*

Localité de la province de Fars.

مارُل *Marol.*

Bourg aux environs de Niçabour; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed en-Niçabouri el-Maroli, mort en 335.

مازندران *Mazenderân.*

Nom donné au Thabarestân; je le crois d'origine assez moderne, car il ne se retrouve pas dans les ouvrages anciens (voyez طبرستان).

ماسَبَذان *Maçebedân.*

Ville du Djebal, dont le nom est composé avec le mot ماه, qui signifie *lune* en persan. (Voir pour plus de détails l'article ماه دينار.) Après la prise d'Houlwân, un chef persan, nommé *Adin*, réunit une armée considérable, sortit des montagnes et fit des incursions dans le pays plat. Sa'd ben Abi Waqqas, qui était alors à Medaïn, en fut informé, et il envoya contre l'ennemi une armée commandée par Dharrar, fils d'el-Khatthab, l'an 16 de l'hégire. (Voir sur cette expédition l'article سيروان.) On lit dans la relation de Mo'cer, fils de Mochlehil : « Nous allâmes de Merdj el-Qal'ah à Thazer; en se dirigeant sur la droite, on rencontre la ville de Maçebedân[1]. Ce territoire est sillonné par plusieurs rivières. La localité principale est *Arioudjân* (voyez اريوجان), jolie ville, située dans une plaine au milieu de montagnes boisées et couvertes de cours d'eau; on y trouve des mines de soufre, de cristal, de borax, et de sel gemme. Près de là sont trois sources d'eau thermale; cette eau, employée en médicament, est très-purgative; prise comme boisson, elle détermine des vomissements soudains; on dit qu'elle cause souvent des céphalalgies violentes. De cette ville à *Redd* on compte quelques farsakhs. C'est à Redd qu'est le tombeau d'el-Mehdi; on n'y voit plus qu'une maison en ruines. On arrive ensuite à Sirawân (voyez سيروان) où sont de beaux édifices et des monuments remarquables; de là on se rend à Saïmarah. » Toutes ces localités ont été décrites en leur lieu.

ماستى *Masti.*

1° Bourg près de Merw. — 2° Bourg près de Boukhara.

ماسَكان *Masekân.*

Ville importante, limitrophe du Mokrân, derrière le Sedjestân, je crois qu'elle dépend de cette dernière contrée. La meilleure qualité de *fanid* (فانيذ, on appelle ainsi le sucre raffiné qui provient du Mokrân) ne se trouve que dans cette ville. On en fabrique aussi, mais en petite quantité, à Qousdar, dans le Sind. C'est pour cela que ce sucre est nommé *maskâni*; il est l'objet d'un commerce important.

[1] Le major Rawlinson, dans un savant travail sur la *marche de Zohab dans le Khouzistân*, a démontré l'identité de ce pays avec celui que les anciens ont décrit sous les noms de *Massabatice* et *Mesobatène*. Il fait partie maintenant du petit Louristân. (Cf. *Journal of the geographical Society of London*, t. IX, et t. XVI.)

ماسكنات *Maskenat.*

C'est une localité du Fars, ou un bourg près de Djordjân.

ماشت *Mascht.*

Bourgade du Fars, dans les montagnes; climat froid; blé et fruits. (*Nouzhet.*)

ماشتكن *Maschteken.*

Bourgade de la province de Qazwin.

ماشور آباذ *Maschour-Âbâd.*

Fleuve qui traverse la ville de Merw; il donne son nom au quartier voisin. Les habitants de Merw prononcent *Madjour-Âbâd* (ماجور آباذ); mais j'ai trouvé la première prononciation dans ce vers d'Abou Temam (mètre *khafif*) :

واجدا بالخليج ما لم يجد قط بماشور آباذ بالرزيق

Tous deux ont trouvé dans le détroit ce qu'ils n'auraient jamais trouvé dans le *Maschour-Âbâd* ou dans le Raziq.

Le Raziq est un autre fleuve de Merw. (Voyez رزيق.)

ماقلاصان *Maqalassân.*

Bourg du territoire du Djordjân.

ماكويه *Makouyeh.*

Forteresse de l'Azerbaïdjân, sur un rocher élevé dont l'ombre enveloppe jusqu'à midi le village situé au-dessous. C'était jadis la résidence d'un des principaux prêtres du feu. (*Nouzhet.* — Voyez *Bakou.*)

مالين *Malin.*

D'après el-Adini, c'est une bourgade située sur le bord de l'Oxus. Abou Sa'd dit que ce nom désigne deux localités : 1° Un canton qui comprend plusieurs bourgs réunis, à 2 farsakhs d'Herat. On leur donne le nom collectif de *Malin* ou *Malân* (مالان), selon la prononciation usitée à Herat. C'est la patrie d'Abou Sa'd Ahmed ben Mohammed el-Ansari el-Malini, *le soufi;* il parcourut l'Égypte et la Syrie pour recueillir la tradition, forma un nombre considérable

d'élèves, et mourut en Égypte, l'an 412. — 2° Un bourg dépendant de Bakherz; Abou Nasr Mansour ben Mohammed el-Bakherzi est surnommé *Malini* parce qu'il était né et qu'il résidait dans ce bourg. C'était un scheikh grave et austère, qui joignait à une piété sincère une connaissance approfondie de la tradition; Abou Sa'd invoque souvent son témoignage. Abou Nasr naquit à Malin en 466, et périt à Niçabour le 11 de schawal 548, lorsque les Ghozzes envahirent cette ville. J'ai passé moi-même par le canton de Malin qui dépend d'Herat, et on m'a assuré qu'il comprend vingt-cinq bourgades. El-Isthakhri nomme un autre bourg de ce nom, à une journée de marche de Niçabour, et ajoute qu'on l'appelle aussi *Malin-Kiahoun* (مالن كباحون); il ne faut pas le confondre avec les localités précédentes.

مامطير *Mamathir*.

Petite ville du Thabarestân, près d'Âmol. En sont originaires : Abou'l-Haçan el-Mehdi ben Mohammed et-Thabari, surnommé *le fils de l'huissier* (ابن السرهنك); c'est un docteur digne de foi qui, selon Ibn Schirweih, vint à Hamadân au mois de schawal 446; — Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Mamathiri, etc.

مامونيّة *Mamounyeh*.

Bourg entre Rey et Sawah.

ماندستان *Mandistân*.

Désert du Fars, près du golfe; il a 30 farsakhs d'étendue.

ماندِكان *Mandekân*.

Bourg de la province d'Ispahân; patrie d'Ahmed ben Haçan el-Mandekâni, mort au mois de scha'ban 475.

مانقان *Manaqân*.

Quartier de la petite ville de *Sindj*, dans la province de Merw. (Voyez سنج.)

مانق *Maneq*.

Bourg du canton d'*Oustouwa*, province de Niçabour.

ماوشان *Mawaschân*[1].

Canton situé dans une vallée délicieuse au pied du mont Arwend (voy. اروند),

[1] Je ne doute pas qu'il ne faille identifier ce canton avec celui que Mokaddesi nomme Mamaschân roud (ماماشان روذ). Sa description s'accorde parfaitement avec les éloges

dans le voisinage d'Hamadân. Le célèbre juge surnommé *'Aïn el-Qoudhat* en fait la description suivante dans son élégante épître :

وكانوا بالركب العراقىّ يوافون همدان ، ويحطون رحالهم فى مجانى ماوشان ، وقد اخضرت منها البقاع والوهاد ، والبسها الربيع حبرة تحسدها عليه البلاد ، وهى تفوح كالمسك ازهارُها ، وتجرى بمآء الزلال انهارُها ، فنزلوا منها فى رياض مؤنقة ، واستظلّوا بظلال اشجار مورّقة ، فجعلوا يكثرون انشاد هذا البيت وهم يتبعون بنوح الحمام وتغريد الهزار (بيت)

جباك يا همدانُ الغيثُ من بلدٍ سقاك يا ماوَشانُ القَطرُ من وادِى

Ils arrivèrent à Hamadân sur leurs chevaux d'Iraq, et ils dressèrent leurs tentes dans les vergers de Mawaschân. Ses routes et ses sentiers étaient verdoyants; le printemps avait revêtu cette vallée d'une parure qui rendait la terre jalouse. Ses fleurs parfumaient l'air comme le musc; ses ruisseaux répandaient une eau limpide comme la fontaine de la vie. Ils campèrent au milieu de riants bosquets, à l'ombre d'arbres au feuillage épais, et imitant la voix plaintive de la colombe ou les gémissements du rossignol, ils répétèrent souvent ce vers (mètre *bassith*) :

Que la pluie t'arrose, ô Hamadân, entre toutes les villes; que la rosée du ciel te rafraîchisse, ô Mawaschân, parmi toutes les vallées!

Le poëte Abou'l-Modhaffer d'Abiwerd a dit également (mètre *motéqarib*) :

سقَى همدانَ حيا مزنةٍ يفيد الطلاقةَ منها الزمان
برعدٍ كما جرجر الرُجّى وبرقٍ كما بصبص الاُقعُوان
فسخ المقطّم بئس البديل منها ولاروند نعم المكان
هى الجنّة المشتهى طيبُها ولكنّ فردوسُها ماوَشان

La pluie que répandent les sombres nuages arrose Hamadân et donne à l'air une douce fraîcheur, || tandis que le tonnerre lointain imite le mugissement des chameaux et que l'éclair scintille comme l'œil des vipères. || Le plateau du Moqattham ne peut être comparé à Erwend (Elvend), ce séjour enchanteur. || Erwend est un jardin de délices que chacun désire habiter; mais Mawaschân est l'image du paradis.

ماه *Mah.*

Ce mot persan est l'équivalent de chef-lieu ou de ville principale (قصبة), que lui donnent les écrivains cités par Yaqout. C'est un territoire de 2 farsakhs seulement de long sur un demi-farsakh de large, mais tellement boisé qu'on a peine à distinguer les neuf villages qu'il renferme. A l'époque où le *Nouzhet* fut rédigé, cette bourgade dépendait du canton de Ferivar. (Cf. *Athar el-Bilad*, t. II, p. 303.)

c'est en ce sens qu'on dit *Mah el-Basrah*, *Mah el-Koufah*, etc. D'après el-Azheri, il a passé dans la langue arabe, et il fait au pluriel *Mahat*, comme dans ce distique de Bokhtori (mètre *thawil*) :

اتاك بفتح مولاك مبشرا   بأكرم نُعمى اوجبت اكثر الشكر
بما كان فى الماهات من سطوة مُفلح   وما فعلت خيلُ ابنِ خاقان فى مصرِ

Il est venu t'annoncer la victoire de ton affranchi, succès éminent, digne de toute ta reconnaissance, || et il t'a appris à la fois l'heureuse invasion des *Mahat* et les prouesses de l'armée d'Ibn Khaqân, en Égypte.

L'explication de cette dénomination sera donnée à l'article *Nehawend* (voyez نهاوند). — Les mots *Mah* (lune), et *Khour* (soleil), dit Zamakhscheri, désignent deux provinces de la Perse. Les habitants de Basrah appellent *Mah* un chef-lieu ou une ville importante, et disent *Mah el-Basrah* ou *Mah el-Koufah* dans le même sens que *Qaçabah*. Les grammairiens admettent une exception à l'égard de ce mot. Selon eux, les noms soumis à deux des causes qui les rendent indéclinables deviennent déclinables lorsque leur lettre médiale est djezmée ou quiescente; tel est le mot هِند, quoiqu'il soit un nom propre du genre féminin, ou le mot نُوح, malgré sa qualité de nom propre et étranger; mais quant aux mots *Mah* et *Khour*, quand ils s'appliquent à un pays, à une ville principale ou à une localité quelconque, ils restent indéclinables. La forme ethnique de *Mah* est *Mahi* (ماهِىّ) et *Mawi* (ماوِىّ), et au pluriel *Mahati*. —

ماه دينار *Mah-Dinar.*

Nom donné à la ville de Nehawend et que l'on explique de la manière suivante : Lorsque Hodhaifah, fils d'el-Yemani, envahit ce territoire, Schammal el-'Absi se mit à la poursuite d'un chef persan, s'en empara, et allait le faire périr, lorsque celui-ci jeta ses armes et se livra à discrétion. Ce prisonnier s'expliquait en langue persane, et il ne se trouvait pas en ce moment d'interprète pour traduire ses paroles. Il dit à el-'Absi : « Mène-moi en présence de ton chef afin que je lui livre la ville et que j'accepte la capitation. Quant à toi, si tu me laisses la vie, je te donnerai la rançon que tu exigeras de moi et je te reconnaîtrai pour maître. » El-'Absi lui demanda son nom et apprit qu'il s'appelait *Dinar*; il le conduisit ensuite devant Hodhaifah, qui accepta sa soumission, fit grâce aux habitants, et leur laissa la propriété de leurs domaines et de leurs biens en les soumettant à l'impôt foncier et à la capitation. La ville de Nehawend

reçut alors le nom de *Mah-Dinar*. Hamzah, fils de Huçeïn, dans son ouvrage intitulé كتاب الموازنة (*Livre de la balance*), rapporte une opinion différente de celle qui précède; voici ses propres paroles : «Le nom de Maçebedân et du district qui en dépend est formé du mot *Mah* qui, en persan, signifie la lune et s'applique à différentes localités de la Perse, telles que *Mah-Dinar, Mah-Nehawend, Mah-Behradân,* etc. *Mah-Dinar* est le nom du district de Dinewer qui, dans l'origine, était appelé *Din-Zeraduscht* (دين زرادشت), à cause du zèle avec lequel ses habitants accueillirent la religion de Zoroastre. Le nom de *Nehawend* est l'abrégé de deux mots persans qui signifient biens multipliés الخير المضاعف; *Mah-Schehriarân* désigne le district qui comprend Thazer, Methamir, Zobeydieh, et Merdj, au-dessous de Houlwân. Le *Mah-Behradân* est compris dans ce territoire. On connaît encore le *Mah-Bestham*, le *Mah-Kerân* (ماه كران), (*Kerân* signifie le rivage de la mer), et le *Mah-Sekân* (pour *Segân*), qui désigne le Sedjestân, et en particulier la ville de Masekân (voyez ماسكان), d'où vient le nom de *Masekâni* donné au vin qu'on récolte dans ce pays. Enfin *Mah-Heroum* (ماه هَروم) s'applique à l'el-Djezireh. On prétend même que le mot *Mah* s'emploie en parlant de la Chine (ماه جين). Le mot *Mah,* c'est-à-dire lune, appliqué à ces différentes contrées, est pris dans un sens métaphorique et sans doute à cause de l'influence que la lune exerce sur les pluies et les rosées qui fertilisent la terre; car il est à remarquer que ce terme désigne généralement des pays riches et fertiles.»

ماه شهرياران *Mah-Schehriarân*. (Voyez l'article précédent.)

ماه الكوفة *Mah el-Koufah*.

Nom du district de Dinewer. (Voir pour plus de détails l'article نهاوند.)

مهانه سَر *Mahaneh-ser*.

Forteresse du Mazenderân.

ماهی آباذ *Mahi-Âbâd*.

1° Grand quartier aux portes de Merw, contigu à l'enceinte de cette ville, du côté de l'Orient. — 2° *Mahiân*, bourg à 2 farsakhs de Merw; patrie d'Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ben Mohammed ben Ahmed, jurisconsulte et traditionniste distingué, né au mois de redjeb 492, mort à la fin de schawal 549

ou 545. — 3° Canton du Kurdistân, nommé aussi *Mehi-Descht*; il renferme cinquante villages dans une plaine fertile et bien arrosée.

مايق دشت *Maiq-Descht* ou la *plaine de Maiq.*

Bourg dépendant du canton d'*Oustouwa*, province de Niçabour; patrie d'Abou 'Amr 'Abd el-Wehhab ben 'Abd er-Rahman, surnommé *es-Selami*, cousin et gendre du célèbre Abou'l-Qaçem el-Qoschairi. Ce fut un scheikh qui se signala par sa dévotion parmi les soufis; il a laissé des poésies en langue persane, mort en 470.

مائين *Mayin.*

Ville du Fars, province de Schiraz[1]; patrie de Farès ibn el-Qaçem el-Mayini, mort après l'an 475.

متريس *Metrisch.*

Ville du pays d'Errân, à 20 farsakhs de Berda'h.

متوث *Mettouth.*

1° Place forte entre el-Anbar et Waçith. — 2° Ville entre Souq el-Ahwaz et Qorqoub; patrie de Mohammed ben 'Abd Allah ben Zyad, père du célèbre docteur Abou Sehl. Halim ben Yahia el-Mettouthi en est également originaire.

مجد آباد *Medjd-Abâd.*

Bourg de la province d'Hamadân.

محمد آباد *Mohammed-Abâd.*

Bourg à un farsakh de Niçabour.

محمدية *Mohammedieh.*

1° Ville du Kermân; IIIe climat; longitude, 90°; latitude, 31° ½. Beladory

[1] Mayin, petite ville qui est le chef-lieu [illegible] canton de Ramdjird, située au milieu [illegible] montagnes sur la route de Koumisché-zer; [illegible] est tempéré et un peu froid; blé et fruits. [illegible] habitants sont adonnés au vol. On y voit les tombeaux des scheikhs Goulendam et d'Isma'il, fils de l'imam Mouça. (Vambéry.) (Voyez aussi les Voyages d'Ibn Batoutah, tome II, p. 54; Abou'l-Féda, p. ٣٣٣; et le mot *Ramdjird*, ci-dessus, p. 252.)

nous apprend qu'elle fut ainsi nommée par le khalife Motewekkil en l'honneur de son fils Mohammed el-Mostançer. Avant cette époque, elle était connue sous le nom de *Deir-Abi's-Saqar* (دير ابى الصّقر). — 2° Pendant mon séjour à Merw, j'ai eu entre les mains le livre intitulé كتاب تمام الفصيح *Le complément de l'homme éloquent,* composé par le célèbre Ibn Farès (er-Razi); à la fin de cet ouvrage, on lisait ces mots : «Écrit de la main d'Ahmed ben Farès ben Zakaria pendant le mois de ramadhan, l'an 309, à *Mohammedieh.*» Pendant longtemps je cherchai une ville de ce nom dans le Djebal, et mes investigations étaient restées sans résultat, lorsque je lus ce qui suit dans un ouvrage dû à Mohammed ben Ahmed ben el-Faqih et qui cite le témoignage de Dja'far ben Mohammed er-Razi : «Lorsque el-Mehdi arriva sur l'emplacement de la vieille ville de Rey, sous le khalifat de Mansour, il bâtit la ville actuelle qu'il entoura d'un fossé; puis il ordonna l'érection d'une mosquée cathédrale, et chargea de ces travaux 'Amer ben Abou'l-Khaçib, qui inscrivit son nom sur la muraille après avoir terminé son œuvre, l'an 158. Une enceinte fortifiée et un parapet séparèrent la mosquée des autres quartiers de la ville, ainsi que la forteresse connue sous le nom de *Zobeydieh.* Les habitants donnèrent à la première moitié de la cité le nom de *ville* (مدينة), et ils distinguèrent la mosquée, la citadelle et le faubourg qui en dépendait par la dénomination de *ville extérieure* المدينة الخارجة; el-Mehdi avait d'abord donné à ce quartier le nom de *Mohammedieh.* C'est dans cette citadelle que demeura ce khalife pendant son séjour à Rey; elle dominait la grande mosquée et le palais du gouverneur. Elle fut ensuite abandonnée, et elle menaçait ruine, lorsqu'elle fut réparée par *Rafi' ben Hartamah* en 278; les habitants la détruisirent après le départ de Rafi'.» La lecture de ce passage, quoique conçu en termes assez vagues, dissipa mes doutes, et j'en conclus que Mohammedieh était un quartier de Rey. Je citerai encore l'extrait suivant de la Chronique d'Abou Sa'd el-Âbi : «C'est el-Mehdi qui, pendant son séjour à Rey, a fait élever la grande mosquée de cette ville. On raconte que, tandis qu'on en creusait les fondements, une fuite d'eau déterminée par ces travaux détruisit plusieurs maisons du voisinage. El-Mehdi fit proclamer que les propriétaires lésés recevraient une indemnité pécuniaire ou qu'on leur construirait une nouvelle maison en échange de celle qui avait été détruite; quelques-uns réclamèrent l'indemnité, d'autres préférèrent un immeuble, et ce fut pour ces derniers qu'on bâtit le quartier nommé *Mehdi-Âbâd;* tous ces travaux furent terminés en 158. La ville de Rey fut nommée

Mohammedieh en l'honneur d'el-Mehdi, et, depuis cette époque, les habitants distinguent la ville proprement dite de la ville extérieure. »

محمود آباد *Mahmoud-Âbâd.*

Petite ville du pays d'Errân, fondée par Arghoun-Khân, sur le bord de la mer Caspienne. (*Nouzhet.*)

مختاران *Mokhtarân.*

Quartier d'Hamadân.

مدائن *Medaïn.*

« Longitude, 90° ½; latitude, 33° ¼. Le nom ethnique est *Medaïni*; la forme du pluriel n'est conservée dans la formation de l'ethnique que pour les noms propres consacrés par l'usage, car la règle générale est de ramener les noms au singulier avant de former les dérivés. Le nom d'origine, quand il s'agit de la sainte ville de Médine, est *Medeni* (مدنى) et quelquefois, mais rarement, *Medini* (مدينى). Ce dernier surnom s'applique aussi à ceux qui tirent leur origine des grandes villes, telles qu'Ispahân, Baghdad, Merw et Niçapour. Yezdidjird ben Mahdad el-Kosrewi dit dans son Traité (*Rissaleh*) qu'Alexandre, après avoir bâti un grand nombre de villes dans l'Orient et l'Occident, revint à Medaïn où il fonda une ville nouvelle; il en fit son séjour de prédilection, et y mourut. Le même auteur nous apprend que Medaïn fut relevée de ses ruines par Enouschirwân ben Qobad, ce roi si célèbre par sa justice et sa sagesse, et que les rois sassanides y résidèrent constamment jusqu'à l'époque d'Omar ben Khatthab. Mais d'après les anciennes chroniques de la Perse, la fondation de Medaïn est attribuée à Ardeschir, fils de Babek, qui, après avoir parcouru toutes les provinces soumises à son autorité, fut charmé par la beauté de ce pays et y bâtit une ville. Yezdidjird dit que le nom de Medaïn vient de *Dâïn* (داين); ce roi, qui régna trente ans après la mort de Moïse, aurait jeté les premières bases de l'ancienne ville et fait défricher le pays environnant. Aucun des auteurs qui ont parlé de Medaïn n'expliquent pourquoi on a donné la forme du pluriel à ce nom. Yezdidjird croit que la véritable raison est que les différents rois sassanides ou les autres souverains qui résidèrent dans ce pays y élevèrent chacun une ville à laquelle ils donnèrent leur nom, et que toutes ces cités furent réunies plus tard sous la dénomination collective de *Medaïn.* La conquête de cette ville fut réalisée par Sa'd, fils d'Abou Waqqas, l'an

16 de l'hégire, au mois de safer[1], sous le khalife 'Omar. On lit dans Hamzah : «Le vrai nom de Medaïn, en persan, était *Kousfoun* (كوسفون), que les Arabes ont converti en *Thisfoun* et *Thisfound* (Ctésiphon). Les musulmans ont employé de préférence le mot *Medaïn* parce que ce pays renfermait *sept villes* (مدائن plur. de مدينة) plus ou moins rapprochées les unes des autres, dont le nom seul et quelques débris de citernes nous sont parvenus. Ces sept villes étaient : 1° *Esfanour* (اسفانور), nommée ensuite *Esfanir* (اسفانير) : — 2° *Wah-Ardeschir* (واه اردشير), devenue plus tard *Behourasir* (بهرسير) ; — 3° *Hounbou-Schafour* (هنبو شافور), changée en *Djoundi-Sabour* (جنديسابور) ; — 4° *Der-Zindân* (در زندان), devenue plus tard *Der-Zidjân* (در زيجان) ; — 5° *Weh-Djoundiw-Khosrouh* (وه جُنديو خسرُه), nommée *Roumyeh* (روميّه) ; — 6° *Bouniâfâd* (بونيافاذ) ; — 7° *Kerdâfâd* (كرداфاذ). Ces deux dernières ont conservé leur nom[2]. Après la conquête musulmane, Basrah et Koufah ayant été bâties, la population de Medaïn et de tout l''Iraq reflua vers les deux nouvelles villes. Plus tard Waçith, fondée par Haddjadj, devint le centre du gouvernement. Après la chute des Omeyyades, Baghdad dut à Mansour son origine et sa puissance. La ville de Samarra, fondée par le khalife Mo'taçem, fut pendant quelques années le siége de l'autorité; mais les khalifes retournèrent ensuite à Baghdad, qui n'a cessé depuis lors d'être la capitale de l''Iraq. De nos jours, on donne le nom de *Medaïn* à la petite ville de Behourasir, qui est plutôt une bourgade située à 6 farsakhs de Baghdad. Sa population se compose de quelques familles occupées exclusivement du labourage et de la culture des terres; ces paysans sont, pour la plupart, schiites, sectateurs des douze imams. A un farsakh environ au-dessus de cette bourgade était le village de *Derzidjân*, aujourd'hui détruit; à l'orient de la ville, près des ruines de l'ancien portique, on voit les tombeaux de Selmân el-Faressi et de Hodhaïfah, fils d'el-Yemâni,

[1] Mars 637 de l'ère chrétienne. Le détail de cette brillante expédition est rapporté minutieusement par Ibn el-Athir, *Kamil*, t. II, fol. 95 et suiv. Dans un de mes manuscrits, Sa'd est nommé *fils de Malek*, et cette variante se rencontre fréquemment dans les chroniques. (Cf. *Essai sur l'hist. des Arabes*, t. III, p. 467.

[2] Ce passage présente de grandes incertitudes de lecture dans les trois manuscrits; cependant il ne diffère pas essentiellement de la leçon adoptée par l'éditeur du *Méraçid*. On peut consulter, sur la position topographique de Séleucie et de Ctésiphon, Saint-Martin, *Recherches sur la Mésène*, p. 85 et suiv. Sainte-Croix, *Mémoires de l'acad. des inscript.* tome L, p. 90; sur les ruines de Medaïn ou *Takht-Kesra*, le *Zeitschrift d. deutsch morg. Gesellsch.* tome V, p. 303, et Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. II, p. 36.

qui sont un but de pèlerinage dans le mois de scha'bân[1]. — 2° Deux bourgades de la province d'Alep ont aussi le nom de *Medaïn*.

مدينة اصبهان *Medinet-Ispahân.*

C'est l'ancienne ville de Djey (جىّ) connue aujourd'hui sous le nom de *Schehristân*. Elle est située sur le bord du Zendeh-roud, et à un mille ou un peu plus de *Yahoudieh*, qui la sépare de la ville d'Ispahân. (Voy. l'article اصبهان.) Ce quartier, qui était autrefois le plus beau d'Ispahân, a été détruit dans ces derniers temps. Près de la porte est une source d'eau thermale qui a reçu le nom d'ed-Dawsi (الدوسى), compagnon du Prophète. On y voit aussi le tombeau d'er-Reschid, fils de Mostarschid, et celui d'Abou'l-Qaçem Selmân ben Ahmed et-Thaberâni. La nomenclature de tous les savants originaires d'Ispahân, qui portent le surnom de *Medini*, est donnée par ordre alphabétique dans le livre d'Abou'l-Fadhl. C'est près de cet endroit que Zobeïr ben Makhour le Kharedjite fut défait par l'armée d'Ispahân sous les ordres de 'Ytab ben Warqa er-Riahi.

مدينه جابر *Medinet-Djaber.*

La ville de Djaber, on l'appelle aussi le *château de Djaber* (قصر جابر), entre Rey et Qazwin, du côté de Destebi. Ce nom lui vient de *Djaber*, de la famille des Beni-Dhamra, issue de Teïm-Allah ben Tha'labah ben 'Okb ben Sa'b ben Ali ben Bekr ben Waïl.

مدينه المبارك *Medinet el-Mubarek.*

La ville de Mubarek à Qazwin; ce quartier doit son origine à Mubarek le Turc, qui y établit une partie de sa famille. Je pense qu'il s'agit de Mubarek, esclave de Mamoun et de Mo'taçem[2]. En est originaire Abou Ya'qoub Youçef ben Hamdân el-Medini, mort en 296.

مدينه مُعَرّه *Medinet-Mo'arreh.*

Nom de la cité (*Schehristân*) ou du quartier central de Merw. Parmi les tra-

[1] Près de la tombe de Selmân coule une fontaine dont l'eau est douce et limpide et qu'on attribue aux mérites du saint, car toutes les sources des environs sont saumâtres. (*Nozhet*, au mot *Medaïn*.)

[2] Mubarek le Turc, affranchi du khalife Hadi-Billah Mouça, s'établit avec sa famille entre les faubourgs de Dardj et de Destedjerd, dans un quartier qui reçut depuis le nom de *Mubarek Âbâd*. (Voyez le fragment de la *Chronique choisie* publié par nous dans le Journal asiatique, en 1857.)

ditionnistes de Merw qu'on surnomme *Medini,* on cite Abou Yezid Mohammed ben Yahia et Abou Rouh Hatem ben Youçef, élève d''Abd Allah, fils de Mubarek.

مدينة موسى *Medinet-Mouça,* la ville de Mouça.

Mouça el-Hadi se rendit à Rey, sous le règne de son père el-Mehdi; puis, en passant par Qazwin, il fit bâtir un quartier auquel il donna son nom. Il acheta un territoire nommé *Roustem-Âbâd* et en fit une fondation pieuse (*waqf*) pour les besoins de cette ville.

مدينة نيسابور *Medinet-Niçabour.*

Le mot *Medinet,* ajouté au nom de Niçabour, de Merw, ou de Samarcande, ne désigne pas un quartier particulier dans ces villes; il est employé seulement par les généalogistes pour distinguer les savants nés dans la ville même de ceux qui sont nés dans les bourgades du voisinage. Partout ailleurs ce mot doit être considéré comme nom propre. Parmi les docteurs de Niçabour qui sont surnommés *Medini,* on cite : Abou 'Abd Allah ben Mohammed 'Abd Allah en-Niçabouri; — Suleïman ben Mohammed et Abou'l-Haçan Mohammed ben Mohammed.

مدر *Medr.*

Bourg du pays de Balkh.

مَراغة *Meraghah.*

La plus grande et la plus célèbre ville de l'Azerbaïdjân[1]; longitude, 73° ½;

[1] Sous la dynastie mongole, Meraghah devint le chef-lieu d'un district dont les autres localités importantes étaient : Beswa, Dehkharaqân, et Nilân. «Meraghah, dit l'auteur du *Nouzhet,* ancienne capitale de l'Azerbaïdjân, est une grande ville du IVe climat. L'air y est tempéré, mais malsain, parce que le mont Sehend empêche le vent du nord d'y souffler. Ses nombreux jardins sont arrosés par le *Safi-roud,* qui sort de cette même montagne et se jette dans le lac d'Ourmiah. Les principaux produits du pays sont : le blé, le coton, la vigne et les fruits; la vie y est ordinairement à bas prix. Les principales bourgades du district sont : Seradjoun, Benadjoun, Derdjeroud, Kardoul, Heschtroud et Behistân. Les habitants ont le teint blanc et ressemblent aux Turcs; ils sont de la secte d'Abou Hanifah; leur langue est le pehlevi mélangé d'arabe. L'impôt de la ville est de 70.000 dinars, et celui de tout le district, de 185.500 dinars.» C'est à l'extérieur de Meraghah que le savant Khadjeh Nasir ed-din Thoussi construisit, par ordre d'Houlagou Khân, un observatoire dont on ne voit plus que les ruines. On peut consulter, sur l'illustre auteur des Tables ilkhaniennes, le mémoire de Jourdain sur l'observatoire de

latitude, 37° ½. Son ancien nom était *Emdadha-roud* (امدادها رُود). Lorsque Merwân, de la famille d'el-Hakem, entreprit la conquête de Mouqân et du Guilân, il campa dans les environs. Sehr ben Kethir et ses compagnons firent paître leurs chevaux dans les prairies avoisinantes, et dirent aux troupes : «Venez dans les pâturages de ce bourg, voici un bourg riche en pâturages (اتوا قرية المراغة هذه قرية المراغة).» Le nom resta à cette localité, mais l'usage supprima le mot *qariet*, et on dit simplement *el-Meraghah*[1]. Les habitants firent leur soumission à Merwân, et vécurent en paix avec les officiers que ce général laissa dans leur pays; ceux-ci s'y établirent; leur famille s'accrut, et la prospérité de la ville date de cette époque. Sous les Omeyyades, Meraghah devint un des apanages particuliers de ces princes, et passa ensuite dans le douaire d'une fille d'er-Reschid. Sous le règne des fils de Leïth, la ville fut fortifiée[2] et entourée d'une enceinte; elle devint alors le séjour d'une garnison permanente. Lorsque Babek le Khorremite établit son autorité dans le pays, les habitants se renfermèrent dans Meraghah et refusèrent de le reconnaître. Les fortifications de cette place ont été réparées par quelques-uns de ses gouverneurs, sous le khalife el-Mamoun, entre autres par Ahmed, fils de Djoneïd Firzenda (فرزندا), et par 'Ali ben Hischam. On cite, parmi les savants qui en sont originaires, Dja'far ben Mohammed ben el-Hareth Abou Mohammed el-Meraghi. Ce scheikh, qui fut une des gloires de l'école traditionnaire de Niçabour, entreprit de longs voyages pour entendre et recueillir les *hadis*; il consacra à cette étude soixante-sept années de sa vie, et la mort vint le surprendre au milieu de ses travaux. Peu de docteurs jouissent d'autant d'autorité et de crédit; il mourut le lundi 26 du mois de redjeb 356 à Niçabour, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il fut longtemps juge dans cette ville, et la dota de plusieurs établissements publics, de couvents et de colléges où des littérateurs, des poëtes et des jurisconsultes étaient entretenus à ses frais. (Extrait d'Abou 'Abd Allah el-Hafez.)

Meraghah; Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, tome I; Sédillot, *Prolégomènes d'Oloug-beg*, et l'*Introduction à la géographie d'Abou'l-Féda*, par M. Reinaud, p. 138 et suiv. Les *Tezkereh* persans ne mentionnent qu'un seul poëte originaire de Meraghah; c'est Lathif ed-din Zeki, qui vécut à la cour des sulthans de Kaschgar.

[1] Cette signification est confirmée par un passage de Makrizi. (Voyez *Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy, t. I, p. 504, 2e édition.)

[2] D'après le *Méraçid*, les murs et les fortifications de Meraghah furent construits par Khozaïmah, fils de Hazim, sous le règne de Reschid.

مَرَاوِزَة *Merawezeh.*

Ce nom vient de l'ethnique *Merwazi,* c'est-à-dire originaire de Merw, et il se forme comme les mots مهالبة, مامعة, etc. C'était un ancien quartier de Baghdad, aujourd'hui ruiné, dans le voisinage d'*el-Harbieh.* On lui donnait ce nom parce qu'il était habité par des familles originaires de Merw. On cite Abou 'Abd Allah Mohammed ben Khalef ben 'Abd es-Selam el-Merawazi, *le Borgne,* mort en 281.

مَرَت *Meret.*

Gros bourg à une station d'Ourmiah, sur la route de Tebriz; il est environné de beaux jardins; ses habitants sont braves et généreux.

مَرجانه *Merdjaneh.*

Nom d'une vallée située au pied du mont Erwend.

مرج الخطباء *Merdj el-Khouthabâ,* la prairie des prédicateurs.

Ainsi nommée, sans doute, en mémoire de quelques orateurs pieux qui s'y sont arrêtés. On lit dans el-Medini : «'Abd Allah ben 'Amer s'étant avancé contre Ebreschehr (Niçabour), cette ville résista à ses efforts; il campa alors à Merdj el-Khouthabâ qui est à une journée de Niçabour. Mo'taq el-Asch'ari vint supplier ce général de ne pas faire la guerre aux habitants de ce pays pendant l'hiver, et lui conseilla de recommencer le siége d'Ebreschehr, en lui promettant de faire des vœux pour que cette place tombât en son pouvoir. 'Abd Allah revint en effet devant Ebreschehr, et s'empara de la ville après un assaut.»

مرج قرابُلين *Merdj Qaraboulin,* la prairie des Qaraboul[1].

A un jour de marche d'Hamadân, sur la route d'Ispahân; plusieurs batailles y ont été livrées sous le règne des Seldjouqides.

مرجَبِى *Merdjebi.*

Canton entre Rey et Qazwin, renfermant plusieurs villages et une citadelle

[1] C'était le nom d'une tribu d'origine turcomane, qui s'établit ensuite dans le territoire de Qazwin. (*Tarikhé Guzideh.*)

importante. Dans le pays on nomme ce canton *Mergoubeh* (مركوبه), mais la première orthographe est celle des registres du Divan.

مردانقيم *Merdaneqim.*

Canton de l'Azerbaidjân, qui renferme trente villages; l'Araxe passe sur ce territoire, qui produit du blé et des fruits excellents; il paye au fisc 8,700 dinars. (*Nouzhet.*)

مَرَست *Merest.*

Un des bourgs désignés par le nom collectif de *Bendj-Dih* ou les cinq bourgs (Voyez بنج ديه.) En est originaire Abou Sa'id 'Othman ben 'Ali, docteur distingué qui se signala par son austère piété; né en 435, mort en 526.

مُرغاب *Mourghâb.*

1° Bourg du district de *Malin*, province d'Herat. Mohammed ben Khalef Abou 'Abd Allah el-Herawi, littérateur et soufi connu, habitait cet endroit et a été surnommé *Mourghâbi.* — 2° Rivière qui passe à Merw esch-Schahdjân[1]. — 3° Rivière près de Basrah.

مَرَند *Merend*[2].

Ville jadis importante de l'Azerbaidjân, à deux journées de Tebriz, elle est presque déserte et à demi ruinée aujourd'hui, parce que les Kurdes l'ont envahie à diverses reprises et ont enlevé la plus grande partie de ses habitants.

[1] Cette rivière, qui est la plus grande du pays, prend sa source derrière Bamian; d'après Isthakhri, son nom primitif était *Merv-Âb* ou rivière de Merw. (*Lib. clim.* p. 105.)

[2] Merend est le chef-lieu d'un district dont dépendent cent bourgades. C'était autrefois une grande ville ayant plus de huit mille pas de circuit; elle a à peine aujourd'hui la moitié de cette étendue; elle est arrosée par la rivière de *Zelou-roud* (ou Zend-roud). Elle produit des céréales, du coton, et parmi ses fruits on vante la pêche, le coing et l'abricot; tout le territoire environnant est d'une grande fertilité. C'est au sud-ouest de la plaine de Merend qu'on récolte le ver à soie; pendant l'été, il faut avoir soin de le recueillir une fois par semaine, sinon l'insecte qui donne cette matière perce son enveloppe et s'envole. Dans deux manuscrits du *Nouzhet* on lit *Guermé-Qermez* au lieu de «ver à soie». Les droits du divan sur ce pays s'élèvent à 25,000 dinars. D'après le *Zinet*, Merend n'était plus, sous les princes Sefevis, qu'un bourg annexé au territoire de Tebriz. (Voyez aussi Aboul-Féda, p. 400, et un passage de Bekri dans les Notices et extraits, t. II, p. 499.)

Elle est située par 73° $\frac{1}{6}$ de longitude et 37° $\frac{1}{4}$ de latitude. Beladori dit : « Merend était une petite bourgade où campa l'armée de Ibn el-Ba'ïat. Celui-ci et son fils Mohammed la fortifièrent et y construisirent un château. Mohammed s'y était retranché après s'être révolté contre le khalife Motewekkil; mais la cour de Baghdad envoya contre lui Bogha, surnommé *Koutchek,* qui s'empara de ce rebelle et l'envoya à *Sorra-men-râ;* puis il rasa l'enceinte fortifiée et la citadelle. Ce Ba'ïat était fils d'el-'Atib ben Aslem ben Djoundam, ou, selon d'autres, d'el-'Atib ben Awf ben Senan. » Plusieurs savants sont originaires de Merend : Mohammed ben 'Abd Allah el-Merendi, qui enseignait la tradition à Damas en 433 ; — Abou'l-'Aça Khalil ben Ahmed el-Merendi, mort en 612 : — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Mouça el-Merendi, secrétaire d'Abou Na'ïm el-Djordjâni; il forma plusieurs docteurs de Qazwin. Mohammed ben Abi'l-Khalil avoue lui avoir emprunté plus de cinq cents traditions.

مَروحَة *Merouhah.*

Localité de l'el-Djezireh où eut lieu une bataille entre les musulmans et les Persans; on la nomme ordinairement *journée de Qous-en-Nathif* (voyez قُس الناطف).

مَرّوذ *Merroud.*

Contraction du nom de *Merw er-roud;* c'est la prononciation adoptée par tous les Khoraçâniens sans exception.

مرو الروذ *Merw er-roud.*

Le mot *Merw* signifie une pierre à feu de couleur blanchâtre; quant à *roud,* il a, en persan, le sens de fleuve ou de rivière. Cette ville est située dans le ve climat par 50° $\frac{2}{3}$ de longitude et 38° 50′ de latitude, au bord d'une rivière qui a servi à former la moitié de son nom (*roud*)[1]. Cette ville n'est qu'à cinq journées[2] de Merw esch-Schahidjân, et, en comparaison de cette dernière, elle est petite et d'une importance secondaire[3]. C'est là que mourut Mohalleb ben Abi Sofrah. Le nom d'origine est *Merwarroudi* (مروالرّوذى) et *Merroudi* (مرّوذى)[4];

[1] Le nom ordinaire de cette rivière, le plus important des quatre cours d'eau qui arrosent ce pays, est *Mourghâb.* (Voyez ce mot.)

[2] Dans le *Moschtarik,* on lit quatre journées seulement.

[3] Mohammed Medjdi assure que le mur d'enceinte de cette ville a cinq mille pas. (*Zinet.*)

[4] La forme ethnique la plus usitée est *Merwazi,* ainsi que le fait observer l'auteur dans son *Moschtarik.*

il est donné à un grand nombre de savants qui se sont distingués dans les différentes sciences. Tels sont parmi les modernes : Abou Bekr Khalef ben Ahmed el-Merwarroudi, excellent traditionniste, cité avec éloge par l'auteur du *Takhbir* auquel il conféra le diplôme de licence; il mourut au mois de redjeb 506; son frère, Abou 'Omar el-Fadhl, s'est fait aussi un nom par son mérite et son érudition. Le qadhi Abou Hamid Ahmed ben 'Amer el-Merwarroudi, qui fut un des plus illustres docteurs schaféïtes; il enseigna le droit à Basrah, et mourut en 562. Abou Bekr Ahmed ben Mohammed, le meilleur élève d'Ahmed ben Hanbal et son ami intime; il était Kharezmien d'origine, mais sa mère était née à Merw er-roud. Il ne se signala pas moins dans les expéditions saintes que comme docteur. Lorsqu'on le félicitait de l'éclat de son enseignement, il se plaisait à en reporter tout l'honneur à son maître Ibn Hanbal.

مرو الشاهجان *Merw esch-Schahidjân.*

Nom de la grande Merw, la plus célèbre et la première des villes du Khoraçân. El-Hakem Abou 'Abd Allah lui-même est obligé de reconnaître la supériorité de cette ville dans sa Chronique, qui n'est cependant qu'un panégyrique de Niçabour[1]. Le nom d'origine formé irrégulièrement est *Merwazi* (مروزى), ou, d'après la règle, *Merwi* (مروى); ce dernier nom ne se donne qu'aux étoffes qu'on fabrique dans le pays[2]. Merw est à 70 farsakhs de Niçabour, à 30 farsakhs, ou 22 *menzil* (stations) de Serakhs. Nous avons déjà dit que le mot *Merw*, en arabe, signifie une pierre à feu de couleur blanchâtre (voyez مرو الرود): mais il faut considérer le nom de cette ville comme étant d'origine étrangère, et d'ailleurs je n'ai jamais vu cette espèce de pierre dans le pays. Quant au mot *Schahidjân*, sa signification, en persan, est l'*âme du roi*, et cette ville n'a été qualifiée ainsi qu'à cause de sa grandeur et de son importance. On rapporte

[1] La description la plus complète de Merw est due à Isthakhri (*Lib. climat.* p. 106), et la traduction de M. Mordtmann me dispense d'y revenir. Ibn Haukal a reproduit le récit de ce géographe, mais en l'abrégeant, et souvent avec peu d'exactitude. C'est ainsi qu'il semble croire que le Razîq est la seule rivière qui alimente la ville, tandis que nous savons, par le témoignage d'Ibn el-Faqih, que le sol est arrosé par deux autres rivières, le [illegible] et le *Madjân*. (Voyez aussi Abou'l-Féda, texte, p. 457.) L'auteur du *Nouzhet*, tout en faisant l'éloge de ce pays, qui est d'une fertilité merveilleuse, est d'accord avec les géographes anciens pour dire que l'air y est malsain et que la ville est entourée de sables mouvants. Il cite parmi ses productions le raisin et les pastèques confites, qui sont l'objet d'un commerce important (Ms. 139, fol. 68 v.)

[2] Cf. Dozy, *Dict. des noms de vêtements*, p. 33.

en faveur de Merw ce hadis adressé par le Prophète (sur qui soit le salut!) à Boraïdah : « Tu es un de ceux qui seront envoyés après moi pour prêcher la doctrine de l'islam; quand l'heure de ta mission sera venue, dirige-toi vers l'orient, et pénètre dans le Khoraçân, jusqu'à une ville du nom de *Merw.* » En effet, Boraïdah entra dans ce pays, à la tête des musulmans, et y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Sa tombe, que l'on montre encore, est surmontée d'un drapeau (راية); je l'ai visitée. Ptolémée, dans son livre intitulé *Molhamah,* dit que la ville de *Merw er-Riqah* (مرو الرقة) est située dans le ve climat, par 67° de longitude et 40° de latitude. Mais la vérité est, ainsi que nous l'avons déjà prouvé dans notre chapitre des climats, que Merw appartient au ive climat; longitude, 84° $\frac{1}{3}$; latitude, 37° 35′[1]. Les Khoraçâniens cherchent à ternir le caractère des habitants de Merw et les taxent surtout d'avarice. *Temamah* va jusqu'à dire que les coqs qui, dans les autres pays, donnent avec leur bec la nourriture aux poules, à Merw, au contraire, arrachent du bec des poules le grain qu'elles ont trouvé. La fausseté de ce propos est évidente, et un pareil conte n'a pu être débité que par un menteur effronté qui ne rougissait pas d'avoir recours à la plus sotte des calomnies; il est inutile de dire que les coqs de Merw ne diffèrent en rien de ceux de toutes les autres contrées. Un reproche peut-être plus fondé est celui qui est indiqué dans l'épigramme suivante (mètre *modjtas*) :

لاهل مرو اياد مشهورة ومروه
لكنها فى نسآء صغارمن الصبوه
يدلن كل مصون على طريق الغوايه
فلا يسافر اليها الا فتى فيه قوه

Les gens de Merw se distinguent par leurs largesses et leur humanité; || mais auprès des femmes, ils sont plus faibles que des enfants; || l'homme le plus chaste est entraîné par elles dans le chemin de l'erreur. || Il faut être bien sûr de ses forces pour aller à Merw.

On prétend que la citadelle de Merw[2] doit son origine au roi Thahomurs,

[1] Dans la table d'Olough-Beg on lit 97° de longitude et 37° 40′ de latitude. Naçir ed-din de Thous adopte 94° pour la longitude. (Voyez Gravius, *Binæ tabulæ,* etc. p. 22 et 54, et Abou'l-Féda, p. ٤٥٩.)

[2] La haute antiquité de cette ville n'est contestée par aucun auteur oriental. (Cf. *Lib. clim.* p. 106.) Ahmed Razi résume rapidement, mais avec exactitude, les principales phases historiques de Merw : « Le roi Thahomurs est le fondateur de cette ville, mais ce fut Alexandre le Grec qui l'agrandit et en

de même que Babel, la ville d'Esrayin dans le pays habité par le peuple de Moïse, et une autre ville située sur une montagne de l'Inde et nommée Auq (اوق). Selon une autre tradition, Houmaï, fille d'Ardeschir, fils d'Isfendiar, en montant sur le trône, fit bâtir la muraille qui entoure Merw. D'autres enfin disent que le roi Thahomurs employa mille ouvriers à la construction de la citadelle, et qu'il établit dans le voisinage un marché approvisionné de toutes les denrées nécessaires. Tous les soirs, chaque ouvrier recevait une pièce d'argent qu'il échangeait contre des vivres, et la somme perçue servait à la paye du lendemain; de cette manière Thahomurs ne dépensa pas plus de mille dirhems pour élever cette forteresse. On attribue au khalife el-Mamoun le propos suivant : « Il y a à Merw trois choses dont le pauvre jouit aussi bien que le riche : ses melons délicieux, son eau toujours fraîche, grâce à l'abondance des neiges, et son coton moelleux. » Ibrahim ben Schemmas et-Thaleqâni raconte qu'étant

fut la capitale du Khoraçân. El-Mamoun, lorsqu'il gouvernait ce pays, avait fait de Merw le siége de son autorité; plus tard, la dynastie de Leis, en se fixant à Nischabour, enleva à Merw une partie de sa splendeur. Pendant les premières années du règne des Seldjouqides, Djaghir-Beg, leur gouverneur dans le Khoraçân, revint à Merw; son petit-fils, Sulthan Melik-Schah, y bâtit une enceinte fortifiée ayant douze mille trois cents pas de circuit. Devenue capitale de l'empire pendant le long règne de Sandjar, Merw était au comble de la prospérité, lorsque les Ghozzes envahirent le Khoraçân (548 de l'hég.). La capitale fut livrée au pillage pendant trois jours consécutifs, et les plus riches ou les plus nobles de ses habitants furent mis à la torture par ces barbares qui croyaient que la ville recélait des trésors cachés. Cependant Merw s'était relevée peu à peu de ces désastres, et elle était entrée dans une nouvelle ère de fortune, lorsque eut lieu la terrible invasion des Mongols. Voici ce que raconte l'auteur du *Habib es-Sier* à propos de ce funeste événement : « Djenghiz-Khân, après la prise de Balkh, envoya contre Merw son plus jeune fils Touli-Khân, avec quatre-vingt mille cavaliers. A peine l'armée mongole était-elle campée sous les murs de la ville, que Modjir el-Mulk, l'un des principaux officiers du roi de Kharezm, sortit et alla porter dans le camp de l'ennemi ses plus riches présents. Malgré cet acte de soumission, la population fut faite prisonnière et répartie entre les soldats de Touli-Khân. Chacun d'eux eut en partage quatre cents esclaves; ces malheureux furent tous égorgés. On assure que le Seid 'Izz ed-din Nessabeh et quelques commis furent employés pendant treize jours à faire le dénombrement des morts. On en porte le chiffre à plus d'un million trois cent mille; quatre personnes seulement parmi cette immense population parvinrent à s'échapper. Grâce à la sollicitude de Mirza Schah Rokh et de ses successeurs, Merw renaquit de ses cendres; mais elle a été trop violemment ébranlée par l'invasion mongole pour revenir à son glorieux passé. Elle est divisée maintenant en deux parties, l'ancienne ville et la nouvelle. (*Heft iqlim*, IVe climat, et Khondemir, IIIe section, 1er liv. Cf. *Histoire du grand Genghizcan*, par Pétis de la Croix, p. 370, et *Histoire des Mongols*, par M. C. d'Ohsson, t. I, p. 280.)

allé de Samarcande à Merw, 'Abd el-'Aziz ben el-Mubarek lui fit faire le tour des remparts et lui demanda s'il connaissait le nom du fondateur de Merw. Ibrahim fut obligé d'avouer qu'il l'ignorait, et il faut en effet renoncer à remonter jusqu'à l'origine d'une ville aussi ancienne. En revanche, Sofiân ben Sa'ïd en-Nouri, qui mourut sans avoir même un linceul, a laissé un nom qui vivra jusqu'à la fin des siècles. Aucune autre ville ne peut se glorifier d'avoir donné naissance à un aussi grand nombre de docteurs, d'imams, et de célébrités en tous genres; tels sont : l'illustre imam Ahmed ben Mohammed ben Hanbel; — Ishaq (ben) Rahweïh; — 'Abd Allah ben el-Mubarek et tant d'autres. Le sulthan Sandjer, fils de Melik-Schah, le Seldjouqide, quoique maître d'un vaste empire, préférait Merw à toute autre ville; c'était sa résidence habituelle, et il y mourut. Son tombeau est dans une chapelle (*turbeh*) séparée de la grande mosquée par une fenêtre grillée; elle est surmontée d'une coupole peinte en bleu qui se voit à une journée de distance. On m'a dit que ce monument a été élevé aux frais d'un des serviteurs de ce prince, qui fonda aussi une riche dotation destinée à l'entretien des lecteurs du Qoran et des desservants[1]. C'est en 616 (1219 de J. C.) que je quittai Merw; elle était alors dans l'état le plus florissant. Ses deux grandes mosquées, dont l'une appartenait aux Schaféïtes et l'autre aux Hanéfites, étaient réunies dans une enceinte commune. Pendant les trois années que j'ai passées dans cette ville je n'y ai remarqué qu'une seule maladie, je veux parler du *ver de Médine* (العرق المدينى); elle y sévit avec violence chaque année, et il est difficile d'en éviter les atteintes[2]. Sans l'invasion des Tartares et les calamités qui en sont résultées, j'aurais voulu finir ma vie à Merw, tant j'étais séduit par la douceur, la bienveillance, l'urbanité de ses habitants, et charmé par les richesses qu'elle renfermait en

[1] Mustôfi cite encore, parmi les plus anciens monuments de Merw, une mosquée et un palais construits par Abou Moslem, lorsqu'il souleva le Khoraçân au profit de la maison d''Abbas (750 de J. C.). Ce palais était surmonté d'une coupole ayant 50 coudées de haut, de chaque côté de laquelle s'ouvraient deux portiques de 30 coudées de haut sur 60 de large.

[2] Ce mal si commun dans certaines régions de l'Asie n'était pas le seul fléau de Merw. Outre les fièvres et les dyssenteries causées par l'insalubrité de l'air, on y trouve, s'il faut en croire l'auteur du *Heft iqlim*, pendant les trois mois les plus chauds de l'année, une mouche de la grosseur d'une guêpe, dont la piqûre est dangereuse et qui ne laisse aucune trêve aux habitants. Le ver de Médine (*filaria medinensis*), connu aussi sous le nom de *ver de Guinée* ou *dragonneau*, est décrit par Burnes, *Voyages en Boukharie*, traduction d'Eyriès, t. III, p. 140, et par Kæmpfer, *Amœnitates exoticæ*, p. 525 et suiv.

livres relatifs aux principes de la religion. Merw possédait, lors de mon départ, dix bibliothèques plus riches que celles de toute autre ville en ouvrages de choix. Je citerai les deux bibliothèques appartenant à la grande mosquée; l'une était appelée *'Azizyeh* (عزيزيّة) à cause de son fondateur 'Aziz ed-dîn Abou Bekr 'Atiq er-Reihâni ou 'Atiq ben Abou Bekr, l'un des principaux officiers de Sulthan Sandjer. Cet homme, qui avait commencé par vendre des fruits et des herbes aromatiques (ريحان) au marché de Merw, parvint à la dignité de premier échanson du roi et jouit d'un crédit considérable à la cour. Cette bibliothèque possédait environ douze mille volumes; l'autre était la *Kemalyeh* (كماليّة); j'ignore l'origine de ce nom. La bibliothèque de Scheref el-Mulk, *le Mustaufi* (conseiller d'état), dans le collége fondé en 494 par ce fervent disciple de l'école schaféite. Deux bibliothèques appartenant aux *Sem'âniens* (السمعانيين). Une autre dans le collége appelé *'Omaryeh* (عميديّة). Celle de la *mosquée royale*, fondée par un vézir contemporain. La bibliothèque dite de la *Khanum* (الخاتونيّة), dans le collége du même nom. Enfin la bibliothèque nommée *Dhamiryeh* (الضميريّة), dans un des couvents de la ville; elle ne renfermait que deux mille volumes, mais infiniment précieux et valant au moins 200 dinars chacun[1]. C'est dans ces différentes bibliothèques que je passais presque tout mon temps, oubliant dans les charmes de l'étude ma patrie et ma famille; c'est là que j'ai recueilli presque tous les matériaux qui m'ont servi pour la rédaction de ce livre ou de mes autres écrits. Pendant mon séjour à Merw, je me plaisais à répéter souvent ces deux vers d'un Arabe éloigné comme moi de son pays (mètre *thawil*) :

أقمريّة الوادى التى خان إلفها   من الدهر أحداثٌ أتت وخطوبُ
تعالى أطارِحْكِ البكاءَ فإنّنا   كِلانا بمروَ الشاهجانَ غريبُ

Tourterelle de la vallée, toi que les vicissitudes du sort ont séparée de ta compagne chérie, viens confondre tes gémissements avec les miens, car tous les deux nous sommes étrangers dans Merw ech-Schahidjân!

Je redisais aussi ce passage touchant d'el-Khair ben Maç'oud ben Haçan el-Hafez, poete de Damas, qui mourut à Merw en 503 (même mètre)

[1] Fraehn, qui a extrait du manuscrit de Saint-Pétersbourg tout le paragraphe relatif aux collections littéraires de Merw, traduit *Samaryeh* au lieu de *Dhamaryeh*, mais ce passage de la copie qu'il avait sous les yeux paraît défectueux et incomplet. (Voyez *Ibn Foszlan's Berichte*, etc. p. XLIII, en note, et *Lexic. geographicum*, 9e fascic. p. XXVIII.)

أخلّائى إن اصبحتُمْ فى دياركم فانّى بمرو الشاهجان غريبُ
أموتُ آشتياقًا ثمّ أحيى تذكّرا وبين التراق والضلوع لهيبُ
فما عجبٌ موت الغريب صبابةً ولكن بقاه فى الحياة عجيبُ

Amis, tandis que vous habitez le toit paternel, moi, pauvre exilé, je suis à Merw esch-Schahidjân ! || Le désespoir me tue et le souvenir me rend la vie; un feu brûlant dévore ma poitrine et sèche mon gosier. || Mourir de douleur dans l'exil est chose naturelle; mais il est plus étonnant qu'on survive à ses regrets.

Et cependant en quittant Merw, que de fois je me retournai avec amour vers cette seconde patrie, et je récitai ces vers d'un autre poëte (mètre *thawil*) :

ليالى بمروَ الشاهجان وشملُنا جميع سقاك الله صوب عهادِ
سرقناك من ريب الزمان وصرفه وعينُ النوَى مكحولةٌ برقادِ
ينبّهه صرف الدهر فآستحدثَ النوَى وصيّرنا شتى بكلّ بلادِ

Douces nuits où nous étions tous réunis à Merw esch-Schahidjân, que Dieu vous rafraîchisse par une pluie printanière ! || Ce bonheur était un larcin fait à la fortune jalouse; les yeux de la séparation étaient alors appesantis par le sommeil; || mais le sort cruel l'a réveillée, et l'exil nous a jetés dans les contrées les plus éloignées.

On visite à Merw les tombeaux de quatre compagnons du Prophète, dont les trois principaux sont : Boraïdeh ben Khaçib, el-Hakem ben 'Amr el-Ghaffari et Suleïmân, fils de Boraïdeh; ce dernier mausolée est dans un village voisin nommé *Feni* ou *Fenin;* le tombeau est surmonté d'un étendard. J'ai oublié le nom du quatrième compagnon. Parmi les plus célèbres docteurs de Merw, on cite[1] : Abou Bekr 'Abd er-Rahman ben Ahmed ben 'Abd Allah el-Merwazi, surnommé *le Serrurier* (القفّال), qui fut un des premiers jurisconsultes et une des gloires de l'école schaféïte; sa réputation s'étendit au loin

[1] Les *Tezkereh* nomment aussi parmi les savants : Abou'l-'Abbas Seyiari; — Khadjeh Bescher, surnommé *el-Hafi*, parce que, par esprit de mortification, il se condamna à marcher pieds nus; — Mohammed ben Nasr, un des meilleurs traditionnistes de l'islamisme; — Ibrahim ben Ahmed, qui a laissé un commentaire estimé du *Moukhtaçar* de Mouzeni; — 'Yça ben Mohammed, le grammairien; — et parmi les poëtes persans : 'Abd el-'Aziz ben Mansour 'Asdjedi, qui florissait à la cour de Mahmoud le Ghaznévide, mais dont le divan ne nous est pas parvenu; — Medjd ed-din Kissayi, contemporain des derniers princes samanides, non moins célèbre par sa piété que par son talent poétique; — Seid Mubarek Schah, Thalhah et Kelami, sur lesquels on manque de renseignements. (*Atesch-Kedeh*, édition de Calcutta, p. 180; Ahmed Razi, au mot *Merw*.)

et attira à Merw une foule d'élèves. Il ne se consacra à l'étude de la science qu'à un âge déjà mûr. Voici ce qu'un docteur de Merw me racontait dans un des bourgs voisins de cette ville : « Un fameux ouvrier de *Schasch* avait fabriqué une serrure qui, avec sa clef, ne pesait qu'un *dang* (un sixième de mithqal); ce travail excita l'admiration universelle et valut une grande réputation à son auteur. Abou Bekr, qui exerçait alors la même profession, fit, à son tour, une serrure et une clef qui ne pesaient qu'un *thaçoulj* (le quart du *dang*); mais son œuvre lui attira à peine quelques froids compliments et ne fixa nullement l'attention du public. Comme il s'en plaignait un jour avec amertume à un de ses intimes amis, celui-ci lui dit : « Ce n'est pas en faisant des serrures, mais en étudiant la science, que tu arriveras à la célébrité. » Ces paroles firent une vive impression sur Abou Bekr qui, à cette époque, avait déjà quarante ans. Il courut chez un scheikh de Merw et lui témoigna le désir le plus ardent de se consacrer à l'étude; le docteur lui mit d'abord entre les mains le livre de Mouzeni pour qu'il l'apprît. Abou Bekr monta sur la terrasse de sa maison et répéta pendant toute la nuit les trois premiers mots de cet ouvrage هذا كتاب اختصره, ce livre a été abrégé par, etc. Vaincu par la fatigue, il s'endormit vers le matin, et, en se réveillant, il vit qu'il avait oublié les mots qui lui avaient coûté tant de peine. Il se désolait en pensant à ce qu'il pourrait dire au scheikh pour s'excuser, lorsqu'il rencontra en sortant de chez lui une femme, sa voisine, qui lui dit : « Abou Bekr, tu nous as tenus éveillés toute la nuit avec ton éternelle phrase : Ce livre a été abrégé par...... » Abou Bekr, tout confus d'avoir moins de mémoire qu'une femme, courut chez son maître et lui raconta avec désespoir ce qui lui arrivait. « Que ces difficultés, lui dit le scheikh, ne t'empêchent pas de continuer; des efforts persévérants rendront ta mémoire docile. » Le disciple se conforma à ce conseil, et il s'adonna à l'étude avec une telle ardeur qu'il parvint au premier rang parmi les maîtres. Il mourut âgé de quatre-vingts ans; c'est donc la moitié seulement de sa vie qu'il consacra à la science des traditions; cependant Abou'l-Modhaffer es-Sem'ani dit qu'il parvint à l'âge de quatre-vingt-dix ans et mourut en 419. J'ai visité dévotement son tombeau à Merw. — Abou Ishaq Ibrahim ben Ahmed ibn Ishaq el-Merwazi, un des meilleurs docteurs schaféites de son temps; il passe pour avoir été versé dans la connaissance des *Fetwas* et pour avoir excellé comme professeur. Il se rendit auprès d'Abou'l-Abbas ibn Schoraïh pour étudier la jurisprudence, fit deux commentaires de l'abrégé d'el-Merroudi, et composa plusieurs traités sur les

principes et les développements du droit; son mérite le rendit le chef de l'école schaféite après la mort d'Ibn Schoraïh. Sur la fin de sa vie, il alla en Égypte où il mourut le 23 du mois de redjeb, l'an 340. Il fut enterré à côté de Schafey.

مروَيْن *Merweïn*, c'est-à-dire les deux Merw.

Merw esch-Schahidjân et Merw er-roud. On trouve cette forme du duel dans les vers suivants en l'honneur de Yezid ben Mohalleb (mètre *thawil*):

أبا خالد ضاعت خراسان بعدكم وسأل ذوى الحاجات اين يزيدُ
فما لسرورٍ بعد فقدك بَهجةٌ ولا لجوادٍ بعد جودك جودُ
فلا قطرَتْ بالرىّ بعدك قَطرةٌ ولا اخضرّ بالمروَيْنِ بعدك عُودُ

Abou Khaled, votre mort entraînera la perte du Khoraçân! L'indigent demande partout où est Yezid. || Après toi, il n'y a plus de joie possible, de même qu'il n'y a plus de générosité à exercer après tes largesses. || Que la moindre goutte de pluie ne tombe jamais dans Rey! Que désormais les arbres des deux Merw soient privés de feuillage!

مُريزجان *Moraïzidjân.*

Localité située dans le Fars.

مُرين *Moreïn.*

Bourg du pays de Merw, nommé aussi *Moreïn-Descht* (مرين دشت); patrie d'Ahmed ben Temim ben 'Abbad el-Moreïni, mort l'an 300, âgé de quatre-vingt-douze ans.

مَزدَقان *Mezdeqân.*

Petite ville de la province de Rey, située entre Rey et Sawah[1]. On lit dans le Dictionnaire de Selefi : «Mouhiq ben Scherwin ben Mohammed, originaire d'Ourmiah, servait avec zèle les soufis dans un caravansérail qu'il possédait à Mezdeqân, *petit canton du Qouhistân.*» Il s'agit de la même localité, car le mot *Qouhistân* n'est que la traduction persane du nom arabe *Djebal.*

[1] Après la conquête des Mongols, Mezdeqân fut annexée au district de Sawah. Mustôfi nous apprend que c'était une ville assez importante et d'une origine ancienne; elle donnait son nom à une rivière venue des environs de Samân. Parmi ses productions, il cite son blé et ses fruits; les habitants sont sunnites et du rite de Schafey (ms. 139, fol 590). C'est sans doute par suite d'une erreur typographique que, dans le *Méraçid*, on lit *Merdekân*. Le nom de cette localité, dans le *Nouzhet*, est *Mezdegân*.

مُزن *Mouzn.*

1° Ville du Deïlem, sur la frontière du pays habité par les infidèles. — 2° Gros bourg à 3 farsakhs de Samarcande.

مُستبج *Moustebidj.*

Ville du Sind, à quatre journées de Qandabil, et à sept journées de Bost, vers l'est. Les Persans prononcent *Moustebig.*

مُستجار *Moustedjar.*

Localité du Fars.

مستيبان *Mestibân.*

Bourg près de Balkh

مَسرُقان *Mesrouqân.*

Fleuve du Khouzistân, sur les bords duquel sont plusieurs villes et bourgades; il prend sa source dans les environs de Touster. Ce fut Ardeschir Behmen, fils d'Isfendiar, qui creusa le lit de ce fleuve, ou, selon Hamzah, Sabour (Schapour), fils d'Ardeschir. Il passe dans la ville d'Asker Mokrem et descend jusque dans le voisinage d'Hormuz-Schir[1]. Quand il arrive à 'Asker Mokrem, il passe sous un beau pont qui peut avoir vingt arches et qui est accessible aux plus grands navires. Abou Zeïd dit qu'on récolte, sur les bords du Mesrouqân, une espèce de dattes nommées *thân* (الطن), et que, lorsqu'on en mange en buvant de l'eau de ce fleuve, on n'a plus à craindre les fièvres du Khouzistân.

[1] Ce passage est tronqué dans les trois manuscrits, et la leçon qui donne le nom d'*Hormuz-Schir* doit être rejetée, car Isthakhri, qui navigua sur cette rivière, dit positivement qu'elle finit près d'Asker-Mokrem (*Lib. clim.* p. 5?, et Aboul-Féda, t. II, p. 75). Le nom même de cette rivière ou, pour être plus exact, de ce canal, est transcrit de la manière la plus diverse par les géographes orientaux et par certains voyageurs. D'après M. Layard (*Descript. of the province of Khuzistan*, p. 27), il est appelé maintenant *Ab-Gargar*, et c'est aussi le nom d'un faubourg de Touster. (Cf. Mémoire du major Rawlinson dans le Journal de la Société géographique de Londres, t. IX, p. 74; Saint-Martin, *Recherches sur la Mésène*, p. 110, et une notice de M. Defrémery, dans les Annales des voyages, avril 1847.) L'article du *Mo'djem* se termine par quelques vers insignifiants en l'honneur des palmiers du pays; j'ai cru pouvoir les omettre.

مَسفَرا *Mesfera.*

Bourg important sur les frontières du pays de Merw, du côté du Kharezm: en sortant de là on entre dans la région des sables. Mesfera était nommée autrefois *Hormuz-Ferreh* (هُرمُز فرّه). Abou Dja'far Mohammed ben 'Ali el-Mesferayi-el-Merwazi, célèbre récitateur du Qoran, en est originaire.

مَسكى *Meski.*

Ville et canton sur la frontière du Kermân. Un homme connu sous le nom de *Modhaffer ben Ridjla* s'en empara l'an 340. Il proclama un autre khalife et se rendit indépendant de tous les souverains voisins. L'étendue de ce territoire est à peu près de trois journées de marche; il renferme plusieurs rivières et quelques bouquets de palmiers; on y trouve aussi les productions des climats tempérés.

مَسوَس *Mesæes.*

Bourg du pays de Merw.

مَسينان *Mesinân.*

Bourg du Qouhistân.

مَشتَله *Meschteleh.*

Bourg aux environs d'Ispahân; patrie d''Amer ben Hamdoun el-Meschteli, surnommé *le Dévot.*

مَشكادين *Meschkadin.*

Bourg du pays de Rey, près duquel eut lieu une bataille entre les partisans d'Haçan ben Yezid l''Alewide, et 'Abd Allah ben Yezid le Thahéride, l'an 251: les troupes d'Haçan furent mises en déroute.

مُشكان *Mouschkân.*

1° Localité située dans les montagnes du canton de *Roud-Deraver*, province d'Hamadân[1]. C'est la patrie d'Abou 'Amr 'Othmân ben Mohammed, *le Soufi*, célèbre par sa science autant que par sa piété. Il voyagea longtemps, connut les

[1] Il est probable qu'il s'agit du même lieu nommé par Sadiq Isfahâni *le bourg de Meschkanat*, dans le pays des Schebânkareh. (Ms. 166, fol. 21.)

scheikhs les plus savants de l'Iraq, de la Syrie, du Hedjaz, et de l'Égypte, et il mourut dans ce dernier pays en laissant un nom respectable parmi les traditionnistes. — 2° Petite ville du Fars dans le district d'Isthakhr.

مشهد *Meschhed.* (Voyez طوس.)

مَشْكُويه *Meschkouyeh*[1].

Petite ville de la province de Rey, à deux journées de cette ville, sur le chemin de Sawah.

مصقل آباذ *Masqal-Âbâd.*

Je pense que c'est une bourgade aux environs de Djordjân.

مَصلحكان *Maslahkân.*

Quartier de Rey.

مطبخ كسرَى *Mathbakh-Kesra*, la Cuisine de Kosroès.

Voici ce qu'on lit dans le récit que fait le poëte Abou Dolaf des particularités qu'il a observées dans ses voyages, et je lui laisse la responsabilité du fait : « En partant de *Qasr el-Luçous* (voyez قصر اللصوص), je me dirigeai vers une localité nommée *la Cuisine de Kosroès*, à 4 farsakhs de là, dans une plaine déserte. Le roi Perwiz habitait Qasr el-Luçous, et son fils *Schah-Merdîn* (*sic*) résidait à Açed-Âbâd (اسد آباد), ville située à 3 farsakhs de Mathbakh-Kesra. Lorsque le Kosroès voulait prendre son repas, les pages dressaient deux tables qui s'étendaient depuis Qasr el-Luçous jusqu'à cette localité, et ils se passaient les plats de main en main. Le même usage était observé lorsque Schah-Merdân séjournait à Açed-Âbâd. » Cette anecdote me semble tout à fait mensongère, car les mets préparés pour le roi à une telle distance seraient arrivés froids, lors même qu'ils eussent été portés sur les ailes d'un aigle, à moins qu'on ne veuille entendre par là que de Mathbakh-Kesra venaient les approvisionnements destinés à la table royale.

مُطهّر *Mothahher.*

Bourgade du district de Sariah, dans le Thabarestân; patrie d'Abou Ishaq

[1] La prononciation de cette localité n'est pas indiquée. Dans le *Méraçid*, on lit *Meschkouweh*, et dans Edrisi, traduction française, t. II, p. 169, *Meschkouweh*.

Ibrahim ben Mohammed ben Mouça, jurisconsulte schaféïte qui, après avoir étudié à Baghdad, revint dans son pays, où il fut nommé qadhi et professa le droit; il mourut centenaire, l'an 458.

مُعاذ *Mo'ad.*

Nom d'un quartier à Niçabour.

معدِن *Ma'den.*

Bourg du canton de Zewzen, province de Niçabour; patrie de Dja'far Mohammed ben Ibrahim el-Ma'deni.

مَعمَران *Ma'merân.*

(La terminaison *ân,* en persan, indique l'origine.) Bourg du pays de Merw, qui doit son nom à un certain Ma'mer.

مَعُور *Ma'our.*

Ville du Kermân, à deux journées de Djiraft, sur la route du Fars, et à une journée de Welasdjerd.

مغز *Maghz.*

Ce mot, en persan, signifie *moelle,* et *Maghz* est une bourgade entourée de vergers; l'abondance de ses noyers l'a fait nommer *la mère des noix* (امّ الجوز) par les familles d'origine arabe qui s'y sont établies. Elle dépend du Qoumès, et une journée de marche la sépare de Bestham.

مُغنان *Moughnân.*

Bourg près de Merw.

مُغون *Moghoun.*

Bourg du district de Boscht, province de Niçabour; patrie d'Abdous ben Ahmed el-Djordjâni, *le Lecteur.*

مقطّعة *Mouqattha'ah.*

Selon Hamzah, c'est un surnom arabe donné à une bourgade du pays de Qoum ou de Qaschân. Son nom, en persan, est *Afdjouï* (الجوى). On explique

ce surnom en disant que Mujdek, le Manichéen, acheta ce bourg avec des *dirhems rognés* (مقطّعة)[1].

مِقلاص *Meqlass.*

Bourg près de Djordjân.

مُكران *Mokrân* (pour *Mekrân*).

La plupart des poëtes arabes, dans leurs ouvrages, écrivent *Mokkarân*, comme dans ce vers d'el-Hakem, fils de 'Amr et-Taghlebi, qui prit part à la conquête du pays (mètre *wafir*) :

لقد شبع الارامل غير فخر   بفىء جاءهم من مكّران

Dans une expédition sans gloire, il a rassasié les veuves à l'aide d'un tribut provenant du *Mokkarân.*

Hamzah, en parlant du mot *Mah* (voyez ماه), précédant le nom de certaines provinces en raison de leur fertilité et à cause, dit-il, de l'influence que la lune exerce sur l'atmosphère et par conséquent sur la nature d'une contrée, ajoute que le nom du Mokrân ou Mekrân était anciennement *Mah Kerân* (ماه كران), et que *Kerân* signifie le rivage de la mer. On lit dans le livre d'Ahmed ibn Yahia ben Djaber : « Zyad ben Abi Sofiân, sous le règne de Mo'awiah, chargea de la conquête du Mokrân un général distingué par sa valeur et son mérite, Senân ben Selamat el-Odheili. Ce fut ce chef qui le premier engagea ses soldats à répudier leurs femmes pour ne pas être tentés de fuir. Un de ses compagnons, mécontent de cette mesure, composa ces vers (mètre *thawil*) :

رايت هذيلا احدثت فى يمينها   طلاق رجال نسوة ما لها مهر
لهانَ على حلبفها ابن محلّق   اذا رفعت اعلامها حلف مفخر

L'Hodheilite joue avec le serment qu'il impose pour répudier des femmes qui n'ont pas reçu de dot || C'est chose facile pour le fils de Mohallaq qu'un pareil serment, car ses femmes, redevenues libres, ne l'appauvrissent pas. »

Suivant quelques auteurs ce fut Senân qui fit la conquête du Mokrân et qui établit dans ce pays l'administration arabe. Mais, d'après Ibn el-Kelbi, cette conquête est due à Hakim ben Djabalah el-'Abdi. Plus tard Zyad envoya sur la frontière Açed ben 'Amr el-Hadidi el-Azdi; ce chef, étant entré dans

[1] Cet article se termine par quelques mots illisibles dans les trois manuscrits.

le Mokrân, s'empara d'*el-Qiqân* (القيقان) et s'avança jusque dans le Sind, où il perdit la vie. Il fut remplacé par Senân, fils de Selamah, qui veilla à la défense de la frontière musulmane pendant deux ans. Mécontent de cette mission, ce général exprima son dépit dans une pièce de vers dont voici un fragment (mètre *motéqarib*) :

وانت تشير الى مُكّران فقد شحط الورد والمصدرُ
ولم تك من حاجتى مُكّران ولا الغزو فيها ولا المتجرُ
وحُدِثتُ عنها ولم آتِها وما زلتُ من ذكرها اوجرُ

Tu me montres le chemin du Mokkarân, mais quelle différence entre l'ordre et l'exécution! || Quel intérêt peut m'offrir le Mokkarân, à moi qui ne me soucie ni de conquête, ni de commerce? || Je suis bien informé, et je n'irai pas dans ce pays dont le nom seul m'épouvante.

Voici ce qui a donné lieu aux vers précédents. Le khalife 'Othmân ordonna à 'Abd Allah ben 'Amer d'envoyer un espion sur la frontière du Sind pour étudier les abords de ce pays. Hakim ben Djabalah fut désigné pour cette mission. A son retour, il se présenta devant 'Othmân qui lui demanda des renseignements exacts sur la contrée qu'il avait explorée. Hakim se contenta de répondre en ces termes : « Son eau est rare, ses dattes sont abondantes, ses brigands sont vaillants. Une armée, si elle est peu nombreuse, y sera anéantie; si elle est considérable, elle y mourra de faim. » مآؤها وَشلٌ وتمرها دَقلٌ ولصّها بطلٌ إن قلّ الجيش فيها ضاعوا وإن كثروا جاعوا. — « Tu es un amateur de rimes et de consonnances, » lui dit le khalife, « et un homme bien informé, » ajouta Hakim[1]. Il n'y eut donc pas d'expédition sous le règne d''Othmân, et la première tentative de conquête eut lieu sous 'Ali, fils d'Abou Thaleb. Les historiens des premières expéditions disent que Mokrân était fils de Farek (فارك), fils de Sam, fils de Nouh et frère de Kermân; il vint dans le pays à l'époque de la confusion des langues à Babel, il s'y établit et lui donna son nom. Le Mokrân est une vaste contrée très-peuplée et dont la principale production est le sucre raffiné nommé *fanid*. C'est l'objet d'un commerce important, et la

[1] Les auteurs persans citent cette anecdote, mais avec des variantes importantes. Ils l'attribuent à Ghasbân el-Qoschaïri, chargé par Haddjadj de la conquête du Kermân (voyez le *Nouzhet*, ms. 139, fol. 668; Ahmed Razi, au mot *Kermân;* le *Zinet el Medjalis*, sub verbo *Geraschir*, etc.). Schems ed-din de Damas, dans sa cosmographie intitulée *Nakhbet ed-dehr,* applique à tort ce dicton au Kermân (voyez ms. 581, fol. 144, chap. VIII). Ce chapitre, où l'auteur passe en revue le génie, les mœurs et surtout les défauts de tous les peuples, n'est pas un des moins curieux de sa compilation.

meilleure qualité provient de Masekân (ماسكان). Les bornes du Mokrân sont : à l'ouest, le Kermân; au nord, le Sedjestân; au sud, l'océan (Indien); à l'est, l'Inde. — On lit dans el-Isthakhri : « Le Mokrân est une région très-vaste et très-étendue, mais couverte de plaines incultes et de solitudes arides et sauvages; le sol y est peu fertile. L'an 340, un aventurier nommé Yça ben Ma'dân, et plus connu dans le pays sous le nom de *Mehra* (مهرا ?), s'empara de la ville de *Kiz*, qui est à moitié chemin du Moultân et qui possède beaucoup de palmiers. — Les villes connues du Mokrân sont *Qaïreboun*, *Bîd*, *Bimend* et *Derek*; elles sont petites et peu importantes. On cite encore *Khaschek* خاشك, qui est le chef-lieu du district de *Khouroudj* (ou Houroudj), dans la partie la plus chaude du pays, et enfin Restân رستان, nommée aussi *Djerwân* حروان. C'est là qu'on fabrique principalement le sucre raffiné (*fanid*) dont on fait un commerce si étendu[1]. Masekân en fournit d'une qualité supérieure, mais en petite quantité. »

مكز Mekz.

Principale ville du Mokrân, résidence du souverain de ce pays[2].

مَلَّجان Melladjân.

Canton du Fars entre Erradjân et Schiraz; il renferme plusieurs bourgades et quelques forteresses.

مُلبران Moulberân.

Bourg du pays de Balkh.

مُلجكان Mouldjekân.

Bourg du territoire de Merw.

ملح Melh.

1° Localité du Khoraçân. — 2° Qasr el-Melh, *Château du sel*, à quelques farsakhs de Khowar, dans la province de Rey; les Persans le nomment *Deh-Nemek* دِه نمك, ou le *Village du sel*.

[1] Il est possible que le mot *fanid*, employé par les géographes arabes, ne soit que la corruption du mot پانيد *panid*, qui désigne encore aujourd'hui, en Perse, le sucre de canne clarifié par la cuisson. (Voyez aussi Gildemeister, *De rebus indicis*, page 33.)

[2] Il semblerait résulter de ce passage que *mekz* ou *mekr*, selon *certains manuscrits*, n'est qu'une autre dénomination de la ville de Kiz. Telle est également l'opinion d'Ibn Haukal. (Cf. Gildemeister, même recueil, p. 175.)

ملقآباد *Moulqâbâd.*

Deux localités portent ce nom, l'une à Ispahân, l'autre à Niçabour. De celle-ci sont originaires : Abou 'Ali Haçan ben Mohammed el-Bohtori en-Niçabouri, né en 470, mort au mois de schawal, l'an 551; — 'Abd Allah ben Maç'oud Abou Sa'ïd en-Niçawi el-'Othmâni, gendre de 'Amid el-Khoraçâni; il est né en 462 à Niçabour, et mort en 540. (Abou Sa'd, *Takhbir.*)

مِلَنجه *Melendjeh.*

Quartier à Ispahân. En sont originaires : Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ahmed el-Melendji, mort en 437; — Abou 'Abd Allah Mohammed ibn Mohammed, *le Mouezzin,* qui vint enseigner la tradition à Damas en 588; puis il retourna dans sa patrie, et y mourut l'an 612.

مُلَوِّيَة *Moulawyeh.*

Nom d'un défilé dans le voisinage de Nehawend. Les musulmans l'ont ainsi surnommé (de لوّى courber, s'enrouler), parce que le chemin tourne autour d'un rocher.

مَلِيح *Melih.*

Bourg aux environs d'Herat; patrie d'Abou 'Amr 'Abd el-Wahid ben Ahmed el-Herawi.

مَمَطير *Mamathir.*

Ville du Thabarestân. « La capitale et la plus grande ville du Thabarestân, dit Mohammed ben Ahmed el-Hamadâni, est Âmol; au second rang est Mamathir, située à 6 farsakhs de la première, dans une plaine bien cultivée et couverte de villages. Mamathir possède une mosquée et une chaire. » (Voyez مامطير.)

مَنَاذِر *Menader.*

Ce nom, s'il était arabe, serait le pluriel de منذر, celui qui avertit, ou, si on le prononçait *Mounader,* ceux qui s'avertissent mutuellement; mais il est plus naturel de le considérer comme un mot d'origine étrangère. D'après el-Azheri, *Menader* est le nom d'une bourgade, et *Menader* ou *Mounader* était le père du poëte Mohammed ben Mounader. Mais el-Ghouri remarque que lorsqu'il s'agit

du nom de lieu. *Menader* est la seule prononciation correcte. Il y a deux cantons de ce nom dans le Khouzistân, *la grande et la petite Menader* (منادر الكبرى ومنادر الصغرى). Ce fut Ardeschir Behmen surnommé le Grand, fils d'Isfendiar, fils de Guschtasf, qui le premier en traça les limites et dirigea le cours de leurs rivières. Ce qui confirme encore la prononciation *Menader* est ce que rapporte el-Mouberred : « Le poète Mohammed ben Mounader se fâchait lorsqu'on l'appelait *fils de Menader*, et disait : Est-ce de la grande ou de la petite Menader? » Ces deux cantons, qui appartiennent au district d'el-Ahwaz, sont souvent mentionnés dans le récit de la conquête musulmane et des guerres contre les Kharédjites. Suivant les anciens chroniqueurs, 'Otbah ben Ghazwân, après la fondation de Basrah, l'an 18 de l'hégire, confia le commandement à Selamah, fils d'el-Qais, et à Harmalah, fils de Marthabah, qui avaient tous deux accompagné le Prophète dans sa fuite. Ces deux chefs, qui étaient issus de la tribu de Hanzhala, se dirigèrent sur la frontière de *Meïssân* et de *Destmeïssân*, et conquirent les deux cantons de Menader. Ces événements sont rapportés avec d'amples détails dans les chroniques.

منارة الحوافر *Menaret el-Hawafir*, la Tour des cornes.

C'est une tour élevée et située dans un bourg de la province d'Hamadân nommé *Esfadjin*, qui dépend du canton de *Wendjer*. J'ai trouvé les détails suivants dans le livre d'Ahmed ben Mohammed ben Ishaq el-Hamadâni : « Voici ce qui a donné lieu à la construction de cette tour. Les astrologues avaient annoncé au roi Sabour, fils d'Ardeschir, qu'il perdrait sa couronne et qu'il serait en butte aux souffrances de la pauvreté et à toutes les rigueurs du destin jusqu'au jour où il remonterait sur le trône. Sabour leur ayant demandé à quels signes il reconnaîtrait que ce moment était venu, ils lui répondirent : « C'est le jour où tu mangeras du pain d'or sur une table de fer. » Peu de temps après, en effet, le roi fut expulsé de son royaume, et il erra dans les plaines et au milieu des montagnes jusqu'à ce que le sort le conduisît dans le bourg d'Esfadjin. Là il se mit au service d'un laboureur; il passait la journée à cultiver la terre et il veillait pendant une partie de la nuit pour arroser ses sillons ou pour en écarter les animaux sauvages qui rôdaient aux environs. Au bout d'un an, son maître, appréciant sa gaieté, son ardeur au travail et l'exactitude avec laquelle il exécutait les ordres qu'on lui donnait, voulut se l'attacher définitivement en lui donnant sa fille en mariage; mais Sabour resta toujours éloigné

de sa femme, et évita d'avoir le moindre rapport avec elle. Quand un mois se fut écoulé, celle-ci vint se plaindre à son père, qui la sépara de son mari tout en gardant Sabour à son service. L'année suivante, il lui offrit la main de sa fille cadette dont il lui vanta la beauté et l'esprit. Sabour consentit à l'épouser, mais il resta encore éloigné d'elle pendant un mois. Le laboureur interrogea enfin sa fille sur les relations qu'elle avait avec son mari, et elle lui répondit sans hésiter qu'elle était la plus heureuse des femmes. Sabour fut touché de la constance et de l'attachement que cette jeune fille lui témoignait, et cessa de la considérer comme une étrangère. Peu de temps après elle devint mère. Cependant quatre années s'étaient passées de la sorte, et Sabour attendait avec ardeur le moment où il remonterait sur le trône, lorsqu'on célébra dans le village une noce où les principaux habitants furent invités. La femme de Sabour, qui, tous les jours, lui apportait son repas pendant qu'il était aux champs, fut invitée avec ses compagnes, et elle oublia dans cette circonstance de préparer ses aliments jusqu'au milieu de la journée. Dès qu'elle s'aperçut de son oubli, elle courut chez elle et chercha à la hâte quelques mets préparés d'avance; elle ne trouva qu'une sorte de gâteau d'électuaire ou de miel (جوراس) qu'elle lui porta. Sabour était occupé à arroser ses champs, et comme un fossé rempli d'eau l'empêchait d'arriver jusqu'à lui, il lui tendit sa bêche, sur laquelle elle déposa le gâteau. Sabour, en le rompant, vit qu'il était jaune comme de l'or, il s'aperçut en même temps qu'il l'avait placé sur un objet en fer; il comprit alors que les circonstances prédites par les devins s'accomplissaient en ce moment. Il se fit connaître à sa femme et lui conta toute son histoire; puis il se baigna dans la rivière et, dénouant le réseau qui retenait ses cheveux, il annonça à sa femme que le temps de ses malheurs était fini. Il retourna avec elle dans sa demeure, et se fit apporter un sac dans lequel il avait caché sa couronne et ses vêtements royaux. Son beau-père, en le voyant revêtu des insignes de la royauté, se prosterna avec respect et le salua du titre de roi. Sabour informa alors ses anciens ministres des vicissitudes par lesquelles il avait passé, leur fit connaître les circonstances qui en marquaient la fin, et leur désigna le lieu où il était et le moment où ils devraient le rejoindre. Puis il donna une cotte de mailles à son beau-père, et lui enjoignit de la suspendre à la porte du village, de monter sur les murailles et de regarder dans la campagne. Après une heure d'attente, le paysan s'écria : «Sire, j'aperçois une troupe nombreuse de cavaliers qui s'avancent en ordre de ce côté.» Bientôt

arriva un cavalier qui précédait la troupe; dès qu'il vit la cotte de mailles, il descendit de cheval et s'agenouilla devant le monarque; il fut rejoint par ses compagnons et par les grands du royaume, qui entourèrent le roi et le saluèrent de leurs acclamations. Peu de jours après la rentrée du monarque dans ses États, tandis qu'il tenait conseil au milieu de sa cour, un de ses officiers lui demanda s'il avait éprouvé quelques moments de bonheur pendant son exil; le prince fit venir le laboureur et sa fille, et, la montrant à ses courtisans: « C'est à cette femme, dit-il, que je dois tout le bonheur que j'ai goûté. Je veux qu'elle soit l'objet des mêmes respects que moi. » Alors les ministres, les grands dignitaires s'approchèrent et la couvrirent de leurs vêtements précieux, de leurs bijoux et de pièces d'or et d'argent. Le roi donna toutes ces richesses au laboureur. Un autre conseiller lui demanda ensuite: « Roi puissant, quelle a été à cette époque votre plus rude fatigue? — C'était, reprit le roi, de veiller chaque nuit auprès des sillons pour en écarter les bêtes sauvages qui rôdaient aux alentours et dont je redoutais l'approche; que ceux qui désirent m'être agréables leur fassent la chasse sans répit jusqu'à ce qu'on ait pris assez de cornes et de sabots pour élever une tour qui perpétuera le souvenir de mon ancienne condition. » Chacun se livra avec ardeur à cette chasse; le roi fit arracher les cornes et les sabots des animaux capturés et réunit, en peu de temps, un immense monceau de ces dépouilles. Sabour ordonna alors qu'on construisît une grande tour en pierres et en mortier, ayant 50 coudées d'élévation et 30 coudées de circuit; il fit planter toutes ces cornes du sommet à la base de la tour avec de solides clous de fer et dans un ordre symétrique, de sorte qu'elle ressemblait à un minaret construit avec des cornes[1]. Quand elle fut terminée, le roi voulut la visiter et en fut très-satisfait; puis il demanda à l'architecte: « Pourrais-tu bâtir une tour plus belle encore que celle-ci? » Il répondit affirmativement. « As-tu construit, reprit le roi, pour un autre que moi, une tour semblable? — Non, sire. — Eh bien, ajouta le monarque, j'ordonne que tu demeures pour le reste de tes jours dans cette tour, afin que tu ne puisses

[1] L'usage qu'avaient les anciens rois de Perse d'élever de pareils trophées de chasse paraît s'être transmis à leurs successeurs. Mirkhond (*Hist. Seldjouk.* p. 107 et suiv.) et Ibn el-Athir (t. V, fol. 105 et *passim*) nous apprennent que le sulthan Seldjoukide Melik-Schah, après une chasse abondante dans les déserts de l'Irâq, y fit bâtir la *Tour des cornes*. Chardin et d'autres voyageurs plus modernes mentionnent de semblables monuments à Isfahân et aux environs de Khoï (Voyez, à ce sujet, une note de M. Defrémery, dans son Histoire des Seldjoukides, *Journal asiatique*, 1848).

pas en élever une autre après ma mort.» Et il donna des ordres pour qu'il fût étroitement gardé. «Sire, s'écria alors l'architecte suppliant, j'implore votre clémence pour me laisser la vie; mais, si Votre Majesté me refuse cette grâce, qu'elle daigne, du moins, exaucer une prière qui n'offre aucun danger. — Que désires-tu?» demanda le roi. — «Veuillez ordonner qu'on m'apporte le bois nécessaire à la construction d'un toit, afin que les oiseaux de proie ne déchirent pas mon corps lorsque j'aurai cessé de vivre.» Sabour y consentit. L'architecte, muni de ses instruments de travail, se fabriqua des espèces de plumes qu'il adapta les unes aux autres comme les ailes des oiseaux. Les environs de la tour étaient déserts, car le village n'y fut bâti que beaucoup plus tard. La nuit venue, et le vent soufflant avec violence, il attacha ces ailes autour de son corps, et s'élança hors de la tour. Le vent, s'engouffrant sous cet appareil, le soutint en l'air, et le déposa sain et sauf dans une contrée éloignée. C'est ainsi qu'il sauva sa vie. La Tour des cornes existe encore, et elle a conservé sa célébrité; elle a été souvent chantée par les poëtes d'Hamadân.» L'humble serviteur de Dieu (Yaqout) ajoute : «La vie errante et les infortunes de Sabour sont célèbres chez les Persans[1] et sont racontées avec de longs détails dans leurs chroniques. Nous en rapportons quelques extraits aux mots *Sabour-Khast* et *Niçabour*. Dieu seul peut distinguer dans ces récits la vérité du mensonge.»

مَناشك *Menaschek.*

Quartier de Niçabour.

مَنجان *Mendjân.*

Bourg du territoire d'Ispahân.

مَنجور *Mendjour* et مَنجوران *Mendjourân.*

Bourg à 2 farsakhs de Balkh; patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed el-Mendjouri, personnage pieux, mort au mois de zil-qa'deh, l'an 211. Il est

[1] Yaqout confond ici Schapour Ier avec Schapour *Zou'l-Aktaf*, le vainqueur de l'empereur Constance à Singarah. Les écrivains orientaux débitent, comme on le sait, mille fables sur la prétendue captivité de Schapour II à Constantinople; mais ils se taisent sur les calamités qui signalèrent la fin du règne de Schapour Ier, à la suite de la prise d'Antioche. La légende empruntée par notre auteur à Ibn el-Faqih et à Hamzah d'Ispahân, quoique ne s'appuyant sur aucune base historique, ne doit pas cependant être entièrement dédaignée, s'il est permis de la considérer comme un souvenir confus des représailles exercées par Odenat sur le second roi sassanide.

cité dans la chronique d'Abou Abd Allah Mohammed ben Mohammed ben Dja'far el-Balkhi, surnommé *le Libraire*.

منصورة (ال) *El-Mansoureh.*

Ville grande et florissante, capitale du Sind, IIe climat; longitude ouest, 93°; latitude sud, 22°. La grande mosquée est soutenue par des colonnes en bois de *teck* (ساج); un canal entoure la ville et communique avec le fleuve nommé *Mehrân* (Indus). Hamzah dit que l'ancien nom de Mansoureh est *Himmet-Âbâd* همت آباد[1]. D'après Maç'oudi, elle doit son nom à Mansour, fils de Djemhour, intendant des Omeyyades[2]. Hischam ajoute que ce même Mansour, fils de Djemhour el-Kelbi, après s'être révolté contre Haroun, se fixa dans le Sind et fonda la ville qui porte son nom. Enfin, suivant Huçeïn ibn Ahmed el-Mohallebi, Mansoureh fut bâtie par 'Omar ben Hafs, qui la nomma ainsi en l'honneur du khalife abbasside Mansour. Cette ville est située comme dans une île (delta) au milieu du canal qui l'entoure et qui va rejoindre le Mehrân. Les habitants sont doux, honnêtes et pieux; ils boivent l'eau du fleuve Mehrân. Le climat est très-chaud et les insectes pullulent dans la ville. Mansoureh est à six journées de *Deïboul*, à douze journées de *Moultân* et à quinze journées de *Thourân*; jusqu'à la frontière de *Bedheh*, on compte cinq jours de marche. Les habitants de Mansoureh professent l'islamisme. Leur roi est Qoraischite d'origine, et il appartient, dit-on, à la famille de Habbar ben el-Aswed. Cette dynastie est depuis longtemps en possession de l'autorité; cependant la prière du vendredi se récite au nom des khalifes 'Abbassides. On ne trouve à Mansoureh ni raisin, ni pomme, ni poire, ni noix; mais elle produit en abondance la canne à sucre, un fruit très-acide, de la grosseur d'une pomme, et qu'on nomme *limouneh* ليمونة (citron), ainsi qu'un autre fruit dont la saveur rappelle celle de la prune; on le nomme الامىح[3]. La vie est à bon marché à Mansoureh; deux sortes de

[1] Il est probable que cette dénomination n'est que la forme altérée du mot *Bahman-Abâd* (بهمن اباد), ancienne ville située dans le voisinage de Mansoureh, avec laquelle elle a été souvent confondue par les écrivains orientaux. (Cf. *Journal asiatique*, septembre 1844 et M. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 57 et suiv.)

[2] Voyez les Prairies d'or, publiées par MM. Pavet de Courteille et Barbier de Meynard, t. I, p. 207. Le témoignage de Beladori, qui fait dériver ce nom de celui du célèbre général Mansour, fils de Qaçem, paraît avoir plus de poids.

[3] Ce mot est dénué de points diacritiques; peut-être l'auteur veut-il parler du املج mentionné par Beladori, et qui appartient à la famille du myrobolan.

dirhems y ont cours, les *qaheriat* قاهريات et les *thaheriat* طاهريات[1]: ils valent un tiers de plus que notre monnaie.

مَنوقان *Menouqân.*

Ville du Kermân.

مَنيد *Menid.*

Localité située dans le Fars, d'après el-'Amrâni; mais peut-être est-ce une altération, et faut-il lire *Meïboud.* (Voyez ميبُذ.)

مَنيع *la mosquée-cathédrale de Meni'* (à Niçabour).

Ainsi appelée du nom de son fondateur, le reïs Abou 'Ali Haçan ben Sa'ïd ben Haçan ben Mohammed ben Ahmed ben 'Abd Allah ben Mohammed ben Meni' ben Khaled ben 'Abd er-Rahman ben Khaled ben el-Welid el-Makhzoumi *el-Meni'i.* Ce ministre, dont la piété égalait la puissance et la richesse, a fondé d'autres mosquées, des khâns et des colléges. Il recueillit la tradition d'après Abou Thaher ez-Zyadi et Abou Bekr ed-Dhabbi; il mourut à Merw er-Roud, le 27 du mois de zil-qa'deh, l'an 463. Il y a à Niçabour plusieurs personnages qui sont issus de la même famille. Cependant on prétend qu'Abd er-Rahman ben Khaled ben el-Welid ne laissa pas de descendants, du moins en ligne directe.

موسياباذ *Mousiâbâd* (pour *Mouça-Âbâd*).

1° Bourg aux environs d'Hamadân; il doit son origine à un personnage nommé Mouça. En sont originaires: Abou 'Abd el-Huçeïn, fils d'el-Modhaffer el-Mousiâbâdi, *le prédicateur.* Ce traditionniste fut obligé de quitter Hamadân à cause des accusations qui furent dirigées contre lui; il y revint plus tard (extrait de Schirweïh); — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Mohammed el-Mousiâbâdi, le lecteur, connu sous le surnom de *Bendjer* بنجر (?), mort en 480; il passe pour un des bons lecteurs du Qoran. Il était d'une grande austérité de mœurs, et portait les vêtements grossiers des faqir. Cependant Ibn Abi Dounia, dans le *Livre des Frères* (كتاب الاخوان), met en doute l'autorité de son enseigne-

[1] Au lieu de ces deux noms, les monnaies de la vallée de l'Indus sont nommées par Ibn-Haukal *kandahari* et *thatheri*; ce qui est la vraie leçon. (Voyez les observations de M. Reinaud dans le Mémoire sur l'Inde, p. 235, et le recueil de M. Gildemeister, p. 28.)

ment; — Abou 'Ali Huçein ben Ahmed el-Mousiâbâdi, le soufi, né le 9 de moharrem 492, mort à Hamadân au mois de redjeb 553; il était remarquable par la beauté de sa physionomie et ses qualités aimables. Il fonda à Hamadân un khân où il se consacra lui-même au service des pauvres. Abou Sa'd invoque souvent son témoignage dans ses écrits. — 2° Bourgade près de Rey, ainsi nommée de Mouça el-Hadi, son fondateur. (Extrait d'el-Abi.)

مُوشيل *Mouschil.*

Bourg de l'Azerbaïdjân.

مُوقان *Mouqân*[1].

Les habitants du pays écrivent et prononcent *Moughân* موغان. Ibn el-Kelbi dit que Mouqân et Djilân (Guilân), desquels sont issus les habitants du Thabarestân, étaient fils de Komaschedj, fils de Yafet, fils de Nouh (Noé). Le Mouqân est un distrit de l'Azerbaïdjân; il renferme plusieurs bourgades et de beaux pâturages fréquentés par les Turcomans, qui y mènent paître leurs troupeaux; presque toute la population de cette contrée est formée par ces tribus nomades. On passe par le Mouqân, quand on se rend d'Ardebil à Tebriz.

مورَق *Mouraq.*

Localité du Fars.

موربان *Mourbân.*

Bourg du Khouzistân.

مولقاباد *Moulq-Âbâd.*

Vaste quartier de Niçabour.

[1] Les géographes arabes ne sont pas d'accord sur la position géographique du Moughân, ainsi qu'on peut le voir dans Aboul-Féda, texte, p. 401. Les auteurs persans en déterminent ainsi les limites. Les pays de Moughân et d'Errân sont compris entre l'Arménie, le Schirvân, l'Azerbaïdjân et la mer Caspienne. La contrée nommée plus particulièrement *Moughân*, à cause de l'ancienne ville qui en était la capitale, s'étend depuis le défilé de *Seng ber Seng*, en face du district de Peschguim, jusqu'aux rives de l'Araxe. Ils ajoutent cette particularité : Toute la partie de ce territoire où le mont Silân est visible renferme des pâturages dont l'herbe est mortelle pour les bêtes de somme. Ceux qui sont situés dans le reste du pays n'offrent pas ce danger. (Cf. Aboul-Féda, texte, p. 400, et *Das Buch der Länder*, p. 89.)

مولتان *Moultân.*

La prononciation la plus ordinaire est *Moltân* (مُلتان), en supprimant le *waw;* mais l'orthographe adoptée généralement, quand on écrit ce nom, est celle que nous donnons ici. C'est une contrée de l'Inde qui est voisine de la province de Ghaznah. « La ville de Moultân, dit el-Isthakhri, n'égale en étendue que la moitié de Mansoureh; elle a été surnommée, en arabe, *la frontière de la maison d'or* (فرج بيت الذهب). C'est là que se trouve une idole très-vénérée dans l'Inde et qui attire des pèlerins de fort loin; chaque année on lui apporte des offrandes considérables destinées à l'entretien du temple et des prêtres qui y résident; c'est cette idole qui a donné son nom au Moultân. Elle est placée dans un palais (pagode) surmonté d'un dôme; tout autour sont des cellules habitées par les desservants du temple et les dévots. Mais certains auteurs prétendent que les habitants du Moultân, répandus dans le Sind et dans l'Inde, n'ont aucune vénération pour cette idole, et qu'elle n'est adorée que par ceux qui habitent le temple. Elle a la forme d'un homme et est assise sur un trône construit en gypse et en brique; son corps est revêtu d'une étoffe rouge assez semblable à du maroquin et qui la couvre entièrement, à l'exception des yeux. Ses adorateurs disent que cette statue est en bois ou en métal; d'autres ont une opinion différente; mais on ne permet jamais que son corps reste découvert; les yeux sont faits de deux pierres précieuses; la tête est surmontée d'un diadème. Cette statue repose sur ce trône dans une attitude raide, les bras appuyés sur les genoux, et les doigts des deux mains dans la position qui indique le chiffre 4, dans la numération par signes, c'est-à-dire le quatrième doigt et celui du milieu pliés, le petit doigt et l'indicateur ouverts. Parmi les offrandes qu'on lui apporte, le numéraire est perçu par l'émir du pays, qui en consacre une partie aux prêtres de la pagode et retient le reste pour lui. Toutes les fois que les Indiens ont envahi cette contrée, les païens ont sorti cette idole de son temple en témoignant l'intention de la briser ou de la brûler. Cette menace a toujours fait reculer les envahisseurs qui, sans cette crainte, auraient plus d'une fois saccagé Moultân[1]. » Cette ville possède une citadelle bien fortifiée; son territoire, quoique assez fertile, ne peut être com-

[1] Toute la description qui précède est empruntée à Isthakhri (*Lib. clim.* p. 77) et à Ibn-Haukal; Uylenbroek a déjà donné la traduction de ce passage. (Voyez encore la relation d'Abou Dolaf Misar, Berlin, 1845, p. 27, et le Mémoire sur l'Inde, p. 249.)

paré à celui de Mansoureh. Moultân a été nommée *la frontière de la maison d'or*, parce que, lorsque les musulmans s'en emparèrent dans les premiers âges de l'islam, ils souffrirent d'abord de la disette et des privations. Les richesses qu'ils y trouvèrent améliorèrent leur situation. « A l'extérieur de Moultân, dit le même auteur, à un demi-farsakh de la ville, on voit plusieurs édifices et maisons qu'on nomme *Djoundaverân* (جندوران)[1]; c'est le camp de l'émir; il y réside habituellement et ne se rend en ville que pour la prière du vendredi; ce jour-là, il sort en grande pompe et monté sur un éléphant. Ce gouverneur est Qoreïschite et de la famille de Osamah ben Lowayi; il exerce le pouvoir absolu et ne reconnaît pour maître ni le prince de Mansoureh ni aucun autre chef; cependant la *khothbah* se dit au nom du khalife. » On lit dans l'histoire des premières expéditions que les *Koul* (كول)[2], qui étaient une peuplade idolâtre et adonnée au brigandage, enlevèrent plusieurs femmes musulmanes; l'une d'elles invoqua le nom de Haddjadj. Cet émir en fut informé, et il fit intimer au Daher, qui régnait à Deiboul, l'ordre de rendre ces captives; mais celui-ci lui répondit qu'il n'avait aucun pouvoir sur ceux qui s'étaient emparés de ces femmes. Haddjadj demanda alors à Abd el-Melik l'autorisation de faire la conquête du Moultân; ce prince la lui refusa. Le khalife el-Welid consentit à cette expédition et en confia le commandement à Mohammed, fils de Qaçem ben Oqaïl, qui s'empara du Moultân, contrée située dans le Sind. Après la mort de Welid, Suleïman fit arrêter Mohammed, le revêtit d'une couverture de cheval et le fit fouetter publiquement à cause d'une ancienne inimitié qui régnait entre eux. Il exigea en outre la restitution de cinquante millions de drachmes qui avaient été dépensés pour cette expédition. Depuis cette époque, le Moultân est resté entre les mains des musulmans qui le possèdent encore[3]. Quant à l'Inde, elle fut conquise sous le règne du même el-Welid, fils d'Abd el-Melik.

[1] L'extrait d'Ibn Haukal, publié par M. Gildemeister, porte *Djondâvân*. (Cf. *De rebus indicis*, etc. p. 18 et suiv.) Le passage relatif à l'émir paraît emprunté aux Prairies d'or de Maç'oudi. (Voyez t. I, p. 207 de l'édition citée ci-dessus.)

[2] L'auteur du commentaire du Divan de Djérir leur donne le nom de *Kurk* (الكرك).

[3] Tout ce récit, extrait par notre auteur du Livre des conquêtes, de Beladori, est développé dans le Mémoire sur l'Inde, p. 186 et suiv.

[4] Tous les détails donnés par Beladori sur l'expédition de Mohammed, ont été publiés par M. Reinaud dans le Journal asiatique, février 1845.

موونه *Mawneh.*

Bourg près d'Hamadân; patrie d'Abou Moslem 'Abd er-Rahman ben 'Omar, le soufi, né en 464, mort vers l'an 540. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

مَهآباذ *Meh-Âbâd*, ou le séjour de la lune.

Les Persans appellent *Âbâd* un lieu habité et cultivé; ils se servent aussi du mot *Âbâdân,* mais jamais dans la composition des noms. *Meh-Âbâd* est un bourg important entre Qoum et Ispahân, d'où est originaire Ahmed ben 'Abd Allah el-Meh-Âbâdi, le grammairien, qui a commenté le كتاب اللمع [1].

مِهران *Mehrân* (Indus).

« Son vrai nom en persan, dit Hamzah, est *Mehrân-roud;* il prend sa source dans l'est et se dirige vers le sud; puis il tourne à l'ouest et se jette dans la mer du Fars sous les côtes du Sind. C'est un grand fleuve aussi large que le Tigre; il porte les gros bâtiments, arrose plusieurs contrées et se jette dans la mer du côté de Deïboul. » « On m'a assuré, dit Isthakhri, que le Mehrân prend sa source dans une montagne [2] de laquelle sortent plusieurs fleuves tributaires du Djeïhoun (Oxus); il se dirige vers le Moultân, passe près des villes nommées *Semendour* et *Rour;* il passe aussi devant Mansoureh, puis il se jette dans la mer à l'orient de Deïboul. C'est un grand fleuve d'eau douce, et, de même que le Nil d'Égypte, il renferme des crocodiles. Son cours est semblable à celui de ce fleuve; comme lui il est soumis à des débordements à la suite desquels les habitants du Sind font leurs semailles comme c'est l'usage en Égypte. On le nomme dans le pays *Mehradjah* مهراجه. »

مَهبارات *Mehbarat.*

Bourg près d'Ispahân, où demeura Mohammed ben Ahmed el-Mehbarati, maître de Qotaïbah ben Sa'ïd.

[1] C'est le traité de grammaire bien connu sous le titre de *Livre des rayons sur la syntaxe,* par 'Othmân el-Mossouli. Hadji Khalfa mentionne l'auteur cité ici par Yaqout, et lui donne le surnom d'*Aveugle* (*dharir*).

[2] El-Birouni place la source de l'Indus dans les montagnes d'Onannak sur les frontières du pays des Turcs. (Cf. *Journ. asiatique*, septembre 1844.) Sur le cours de ce fleuve, voy. *Prairies d'or*, t. I, p. 207; le Voyage de Burnes, t. I, p. 63 et 262; et Abou'l-Féda, t. II, p. 78.

مَهربانان *Mehrebanân.*

Bourg du pays de Merw.

مَهربند قُشاى *Mehrebend-Qouschaï.*

La prononciation ordinaire est *Bend-Kouschâï* بند كشاى. Bourg à 3 farsakhs de Merw; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Huçeïn.

مهرجان قذق *Mehredjân-Qadaq*[1].

Ce nom, composé de trois mots persans, paraît signifier l'*amour de l'âme de Qadaq*. Je crois que *Qadaq* est un nom propre. C'est un grand et beau district couvert de villes et de bourgs, près de Sameïrah, dans le Djebal, sur la droite de la route qui mène de Houlwân à Hamadân, dans la région des montagnes.

مهرَجان *Mehredjân* (Mihrdjân).

1° C'est, selon Abou Sa'd, un bourg du district d'Esferaïn; ce nom, qui signifie *amour de l'âme*, lui a été donné par le roi Qobad, fils de Firouz, père d'Enouschirwân, à cause de la sérénité de son ciel et de sa splendide végétation[2]. Quelques docteurs en sont originaires, notamment Abou Bekr Mohammed ben 'Abd Allah ben Mehdi en-Niçabouri. — 2° Bourg entre Ispahân et Thabès; il a une grande mosquée.

مِهر جمين *Mehr-Djemin* ou *Mehr-Djemil.*

Bourg près de Djordjân.

مهرقان *Mehreqân.*

Bourg aux environs de Reï; c'est la patrie de Abou 'Omar el-Mehreqâni er-Râzi, maître d'Ibn Abi Hatem er-Râzi; il passe pour un traditionniste digne de foi. (Abou Sa'd.)

[1] Cette leçon est celle qui réunit le plus d'autorités en sa faveur; cependant le mot *qadef* se rencontre souvent dans le corps de l'ouvrage et dans le *Méraçid*. Edrisi l'a rendu méconnaissable (t. II, p. 143 et 165 de la trad. d'A. Jaubert). (Voyez aussi *The Journ. of the geogr. Soc.* t. IX, p. 69.)

[2] Un auteur arabe, cité par Abou'l-Féda, et Yaqout lui-même, au mot *Esferaïn*, disent que *Mehredjân* était le premier nom de cette ancienne ville du Khoraçân. (Cf. *Géogr. d'Edrisi*, t. II, p. 185.) Dans l'ancien calendrier persan, le mois de septembre est nommé mihr ou mehredjân.

مِهرَوان *Mehrewân.*

Canton situé dans une plaine au milieu des montagnes du Thabarestân, à 10 farsakhs de Sariah; il renferme une ville qui possède une chaire. C'est la résidence d'un chef qui a sous ses ordres une garnison de mille hommes. De ce lieu est originaire Abou'l-Qaçem Youçef ben Ahmed el-Mehrewâni, surnommé le *Marchand de soie;* il habita Baghdad, et, selon le témoignage de Schirweïh, il vint enseigner la tradition à Hamadân, au mois de redjeb, l'an 433.

مهرُوبان *Mehroubân.*

1° Petite ville sur le littoral de la mer du Fars[1]. Je l'ai visitée; elle est entre 'Abbadân et Siraf, dans le IIIe climat; longitude, $76°\frac{1}{2}$; latitude, 30°. — 2° Canton qui renferme plusieurs riches bourgades, dans la province d'Hamadân; patrie d'Abou'l-Qaçem Youçef ben Mohammed el-Mehroubâni el-Hamadâni.

مِهرِجان *Mehridjân.*

1° Bourg du pays de Merw. En sont originaires : Mathar ben el-'Abbas ben 'Abd Allah el-Mehridjâni, cité parmi les successeurs des Compagnons. Le khalife 'Othmân ibn 'Affân fit des vœux pour la durée de son existence, et il vécut en effet jusqu'à l'âge de cent trente-cinq ans; il mourut en Égypte, du temps de Nasr ben Seyyar, et fut enterré dans le cimetière qui porte son nom. — Abou Yshaq Ibrahim ben Huçeïn el-Mehridjâni, traditionniste. — 2° Bourgade du Fars.

مهفيروزان *Mehfirouzân.*

Bourg aux portes de Schiraz, province du Fars.

ميانج *Myanedj.* (Voyez *Myaneh.*)

مِيان روذان *Myân-Roudân*, c'est-à-dire entre les fleuves.

Ile (presqu'île), où est situé 'Abbadân, au-dessous de Basrah. Elle est de

[1] Les géographes persans l'appellent *Mehrouyân,* et disent que son nom primitif était *Mahi-Rouyân* ماهی رويان. «Elle est située sur le bord de la mer, et quand on se dirige vers le golfe, soit par la route du Khouzistân, soit par Basrah, on est obligé d'y passer. Son territoire est presque stérile; mais il y a dans le pays une espèce de chèvre qui, selon l'auteur du *Fours-Nameh,* peut donner jusqu'à dix-huit rothl de lait. On y cultive le chanvre, et on l'exporte dans les pays voisins.» (*Nouzhet.*)

forme triangulaire; le Tigre l'environne de deux côtés, et le troisième est borné par la mer. Le Tigre en cet endroit forme deux bouches dont l'une est la route ordinaire des bâtiments qui se dirigent vers le Bahreïn ou l'Arabie; mais les navires à destination de Kisch ou du Fars suivent une autre direction. Cette île est cultivée et riche en palmiers.

ميان (ال) *Myân (el-)*.

Mot persan qui signifie le milieu; il est devenu arabe par l'adjonction de l'article. C'était un quartier de Niçabour, où s'élevaient les palais d'Abou Thaher ben Huçeïn. On raconte que le célèbre poëte Abou Mouhkem 'Awf Scheïbâni, déjà très-vieux, vint trouver le fils de cet émir, 'Abd Allah ben Thaher. Dans le cours de l'entretien ce prince lui demanda son âge; le poëte, à qui la vieillesse avait rendu l'ouïe assez dure, ne répondit pas. Lorsqu'il prit congé de son hôte, celui-ci le fit reconduire par un chambellan qui répéta au vieillard la question qui lui avait été adressée par 'Abd Allah; le poëte voulut aussitôt être ramené devant l'émir, et il improvisa une pièce de vers qui commençait ainsi (mètre *seri'*) :

يابْنَ الّذى دان له المشرقان   وألبس العدل به المغربان

ان الثمانين وبُلِّغْتَها   قد احوجَتْ سمعى الى ترجمان

Fils de celui auquel obéit l'Orient et qui couvre l'Occident du manteau de sa justice, les quatre-vingts ans, puisses-tu les atteindre, obligent mon oreille à avoir un interprète.

Quand cette improvisation fut terminée, le prince l'engagea à retourner dans sa patrie, en lui donnant l'assurance que sa pension et les bienfaits de la cour lui parviendraient, sans qu'il prît la peine de faire désormais le voyage du Khoraçân.

ميانه *Myaneh* ou *Meyaneh*.

Ville de l'Azerbaïdjân, dont le nom en persan signifie le milieu; on l'appelle ainsi parce qu'elle est située entre Meraghah et Tebriz[1]. J'y ai passé; elle

[1] Mustôfi écrit *Myanedj* ميانج, et nous apprend que de son temps cette localité n'était plus qu'une bourgade, dont quelques villages dépendaient. «L'air y est chaud et malsain; les moustiques et autres insectes y pullulent.» (Ms. 139, fol. 614.) Dans le voisinage se trouve la petite ville de *Guerm-roud*, chef-lieu d'un canton de cent villages; le climat y est plus salubre, la terre produit de belles récoltes, du coton, du raisin et des limons. Guerm-roud est baignée par une rivière qui sort des montagnes voisines et

occupe l'angle extrême du triangle formé par ces deux autres villes. Le nom d'origine est *Myandji*. Il est donné notamment au qadhi Abou'l-Haçan 'Ali ben Haçan; il fut juge à Hamadân et se distingua par ses connaissances en théologie, son éloquence et son talent poétique; mais il se fit des ennemis puissants et fut assassiné, ainsi que je l'ai raconté dans mon Livre des lettrés. Son fils Abou Bekr Mohammed et son petit-fils 'Ayn el-Qoudhat 'Abd Allah ben Mohammed furent aussi des gens de mérite.

مَيْبُد *Meïboud.*

Ville qui dépend d'Ispahân ou, selon d'autres auteurs, de Yezd. Elle est défendue par une belle forteresse. C'est la patrie d'Abou Mohammed 'Abd er-Reschid ben 'Ali el-Meïboudi. Ce savant docteur étudia la tradition à Ispahân, puis à Baghdad en faisant le pèlerinage de la Mecque. A son retour, il se signala par la profondeur et la clarté de son enseignement. Il mourut dans sa ville natale en 608.

El-Isthakhri prétend que Meïboud appartient au district d'Isthakhr: d'après cette opinion, il faudrait la placer dans le Fars, sur le chemin d'Ispahân. Elle est à 10 farsakhs de la frontière d'Yezd et à la même distance de 'Oqdah, ville du Fars.

مِيجاس *Midjas.*

Localité du Fars, signalée par une bataille contre les Kharédjites, dont le chef était Abou Belal Mardas.

Le poëte 'Amrân ibn Khatthar a dit à ce sujet (mètre *bassith*) :

وإخوة لهُمْ طابت نفوسهُمْ   بالموت عند آلتفاق الناس بالناسِ
واللهِ ما تركوا عن منبع الهُدى   ولا رضوا بالهُوَينا يومَ ميجاسِ

Parmi eux sont des frères qui ont goûté les douceurs du martyre au milieu de la mêlée. || Certes ils n'ont pas abandonné la source de la vérité, ni agi comme des lâches pendant le combat de Midjas.

ميدان *Meïdân* (Place).

C'est un mot étranger dont j'ignore l'origine; plusieurs localités portent ce

se joint au Sefid-roud. La population est turque, mais elle a le teint blanc. Les droits du divan s'élèvent à 26.000 dinars (*ibid.*). (Voyez le tome III du Journal de la Société géographique de Londres, p. 2, les fragments du *Matla es-Sa'adeïn*, publiés par É. Quatremère, *Notices et extraits*, t. XIV, p. 60, et Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, p. 356.)

nom : — 1° ميدان زياد *Meidân-Zyad*, quartier de Niçabour, d'où sont originaires : Abou 'Ali el-Meidâni, le célèbre auteur des proverbes, et son fils Sa'id, qui a laissé aussi des ouvrages estimés ; — 'Abd el-Moumen Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed ; ce docteur quitta Niçabour pour se fixer à Hamadân, il s'y maria et y mourut. Schirweïh, qui fut un de ses auditeurs, fait le plus grand éloge de son enseignement, ainsi que de son caractère et de sa piété. Les scheikhs les plus vénérables disaient de lui : « Tant que Meidâni vivra, nul autre n'est digne de porter le titre de *Hafez*. » Ahmed ben 'Omar, le jurisconsulte, reconnaît que personne ne pouvait lui être comparé dans le monde. Meidâni mourut le 18 de safer, l'an 471, et fut enterré dans le cimetière de Seraskehreh, à Hamadân. — 2° Quartier d'Ispahân ; Abou'l-Fadhl assure qu'Abou'l-Fath Mothahher ben Ahmed el-Moufidi en est originaire. Mais Abou Mouça combat cette opinion et ajoute : « On nomme *Meidân d'Esferis* un quartier d'Ispahân, duquel est originaire Mohammed ben Mohammed el-Meidâni. » — 3° *La grande rue du Meidân* (شارع الميدان), à Baghdad, dans la partie orientale de la ville, près de *Bab el-Azedj*. Plusieurs docteurs de Baghdad doivent à ce quartier le surnom de *Meidâni*. Tels sont : 'Abd er-Rahman ben Djanesch, mort en 580 ; — Sadaqah, fils de Abou'l-Huçein, mort en 608, etc. — 4° Localité du Kharezm. — 5° Ville sur la frontière de la Transoxiane, près d'Isfidjâb. C'est là que se réunissent les Ghozzes pour conclure la paix ou pour faire le commerce.

ميرَماهان *Mirè-Mahân*.

Bourg près de Merw.

ميزده *Mizdeh*.

Bourg près d'Ispahân, qui fut fondé par Abou'l-Haçan Mohammed ben Mohammed el-Ispahâni, en 359.

ميشار *Mischar*.

Ville du canton de Doubawend (Demavend) ; son territoire est fertile et boisé.

ميشجان *Mischedjân*.

Bourg du district d'Esferaïn.

ميشه *Mischeh*.

Bourg près de Djordjân. Le nom d'origine est مشقى *Moschqi*.

ميمد Mimed.

Nom d'une montagne. On lit dans l'Histoire des conquêtes : Mimed est une ville de l'Azerbaïdjân, ou de la province d'Errân. Lorsque Hischam donna à son frère Moslemah le gouvernement de l'Arménie, celui-ci dirigea une armée contre ce pays. L'ennemi se retira jusqu'à Mimed sans être inquiété, et les Musulmans ne se mirent à sa poursuite que lorsqu'ils eurent dépassé le Bab el-Abwab. Hischam écrivit alors à son frère (mètre *wafir*) :

أتنزل قرب ميمد قد تراهم　　أتطلبهم بمنقطع التراب

T'arrêteras-tu près de Mimed, lorsque tu les vois, ou iras-tu les chercher aux extrémités de la terre?

De cette ville sont originaires Abou Bekr Mohammed ben Mansour et Abou Ishaq ben Ibrahim el-Ansari, le qadhi, qui fit de longs voyages pour recueillir la tradition.

ميمند Mimend ou Bimend.

1° Bourgade du Fars[1]. — 2° Localité de la province de Ghaznah; patrie d'Aboul Huçeïn 'Ali ben Ahmed el-Mimendi, ministre de Sulthan Mahmoud, fils de Sebukteguin. C'est contre ce vézir que le poëte Abou Bekr el-'Amid a fait les vers suivants (mètre *khafif*) :

يا على ابن احمد لا اشتياقا　　وانا المرء لا احب النفاقا

لم ازل اكره الفراق الى ان　　نلته منك فارتضيت الفراقا

حسبنا بالخلاص منك نجاحًا　　وكفى بالنجاة منك خلاقا

Ali, fils d'Ahmed, je ne désire rien de toi, car un homme tel que moi n'aime pas l'hypocrisie; || j'avais toujours haï la séparation; mais depuis qu'elle me vient de toi, elle me plaît. || Te fuir, c'était sauver ma vie, et cette fuite est le seul bienfait que je te devrai.

ميمن Mimen.

Ville entre Bamiân et le Ghour; c'est sans doute la ville de Mimend mentionnée dans l'article précédent.

ميمنة Meïmeneh.

Ville près de Balkh. (Voyez جهوذان.)

[1] « Mimend est une petite ville dont la température est chaude; on y récolte du blé et des fruits, surtout du raisin. Ses habitants sont en général des artisans. » (*Nouzhet.*)

مَيمه *Meïmeh.*

Canton d'Ispahân qui renferme plusieurs bourgs : c'est la patrie d'Abou 'Ali Haçan el-Meïmehi, qui recueillit la tradition d'après 'Ali el-Haddad, à Baghdad, l'an 504, et d'Abou'l-Fath Maç'oud ben Mohammed el-Moç'abi el-Meïmehi, issu de Fathimah, fille d'Abd Allah ben Abi Bekr ben Zeïd.

مينان *Minân.*

Bourg du pays d'Herat d'où est originaire 'Omar ben Schammir el-Minâni, mort en 278.

ميوان *Miwân.*

1° Bourg près d'Herat : patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Haçan et-Temimi el-Miwâni, scheikh digne de foi, qui transmit la tradition d'après 'Ali ben Mouça er-Ridha (Riza). — 2° Bourgade du Yemen.

مينز *Minez* (?).

Bourg du district de Neça : patrie d'Abou'l-Haçan 'Ali ibn Abi Bekr el-Katib, traditionniste et pieux soufi.

ميهَنه *Meïheneh.*

Bourgade du district de Khaberân, entre Abiwerd et Serakhs, d'où sont sortis plusieurs docteurs ou dévots, tels que : Abou Sa'id Asad ben Abi Sa'id et Abou 'Ali Thaher, qui se sont distingués tous deux dans la secte des Soufis. Le premier travailla avec ardeur à la tradition ; il est né en 404 et mort en ramadhan 507. (Abou Sa'd, *Dictionnaire des scheikhs.*)

ن

نائله *Natileh.* On écrit aussi نائل *Natil.*

Ville du Thabarestân, à 5 farsakhs d'Âmol et à la même distance de Schalous, dans les plaines du Thabarestân. Son territoire est fertile et d'un aspect riant. Plusieurs savants en sont originaires, entre autres Abou'l-Haçan 'Ali ben Ibrahim en-Natili, ce docteur, qui faisait aussi le commerce, voyagea longtemps et recueillit la tradition ; il est mort en 517.

نارناباذ *Naren-Âbâd.*

Bourg de la province de Merw.

ناس *Nas.*

Grosse bourgade du district d'Abiwerd (Khoraçân).

ناسر *Naser.*

Bourg près de Djordjân; patrie d'Haçan ben Ahmed en-Naseri el-Djordjâni.

ناشروذ *Nascheroud* et شرواذ *Scherwad.*

Ce sont deux cantons du Sedjestân, dont il est fait mention dans l'Histoire de la conquête. 'Abd Allah ben 'Amer ben Koreïz, l'an 30 de l'hégire, chargea Rebi' ben Zyad el-Harethi d'envahir le Sedjestân. Ce général s'empara de Nascheroud et de Scherwad; mais il perdit un grand nombre de ses compagnons d'armes. Abou Saleh ben 'Abd er-Rahman, qui faisait partie de cette expédition, périt lorsqu'il se rendait auprès de Ibn 'Amer pour lui annoncer cette victoire.

نافقان *Nafaqân.*

Bourg près de Merw.

نامش *Namesch.*

Bourg dépendant du Beïhaq et de la province de Niçabour, dans le Khoraçân. En est originaire Huçeïn ben 'Ali ben Mansour en-Nameschi, el-Beïhaqi. (Abou Sa'd, *Takhbir.*)

نامنه *Nameneh*[1].

Canton du Thabarestân, à 20 farsakhs de Sariah. Sa'ïd, fils d'el-'Ass, gouverneur militaire de Basrah, s'en empara l'an 30 de l'hégire, sous le khalife 'Othmân.

[1] Dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, dont M. Dorn a publié un extrait, on lit *Namischeh*, mais cette leçon est défectueuse, puisque, à l'article *Thabarestân*, l'auteur distingue clairement le bourg de Nameneh du district nommé *Nemiçeh* ou *Thamiçeh* (voy. ci-dessus, p. 384). Dans le même manuscrit, on lit que cette localité fut conquise l'an 13 de l'hégire (634), date tout à fait inadmissible.

ناوُوس الظبيّة *Naous*[1] *ed-Dhabyeh*, le Tombeau de la gazelle.

Localité près d'Hamadân, dont parle Ibn el-Faqih, et au sujet de laquelle il rapporte une curieuse légende répandue chez les Persans. Voici ce qu'il dit : « Il existe encore des ruines qui ont conservé ce nom : la curiosité m'ayant poussé à les visiter, j'ai recueilli sur les lieux mêmes la tradition suivante. Qu'elle soit vraie ou fausse, il est incontestable qu'il y a près du château de *Behram el-Djour* (Bahram-Gour) une localité qui porte le nom de *Tombeau de la gazelle;* elle est située sur une colline et entourée de sources et de ruisseaux. On explique ainsi ce nom : Le roi Behram el-Djour partit un jour pour la chasse accompagné d'une de ses esclaves, à laquelle il témoignait une grande tendresse. Arrivé sur cette colline, il s'y arrêta pour prendre son repas, et demeura longtemps à boire. Excité par les fumées du vin, il dit à cette esclave : « Exprime un souhait, et, quel qu'il soit, je jure de l'accomplir. » Celle-ci, apercevant un troupeau de gazelles qui passait près de là, dit au roi : « Je désire que vous rendiez les mâles de ce troupeau semblables aux femelles, et les femelles semblables aux mâles; je désire aussi qu'une flèche lancée par vous cloue le pied d'une gazelle à son oreille. » Behram, qui savait le danger de ne pas remplir les promesses faites à une femme, et qui tenait, en outre, à ne pas être raillé par les autres rois, et surtout par sa maîtresse, prit sa fronde, visa la gazelle, et l'atteignit à l'oreille. La gazelle y porta vivement le pied, et, au même instant, le roi lui décocha une flèche qui cloua ce pied à l'oreille. Puis il monta à cheval et, toujours excité par l'ivresse, il poursuivit le troupeau de gazelles contre lesquelles il lançait des flèches armées d'un fer à deux tranchants; il coupa les cornes des mâles et planta ses flèches sur la tête des femelles, en guise de cornes. Fier d'avoir accompli sa promesse, il revint vers la jeune fille; mais au lieu de lui adresser les félicitations auxquelles il s'attendait, elle lui répondit avec dédain que l'habitude rendait tout facile[2]. Dans sa fureur, il tua cette jeune esclave et la fit enterrer avec la gazelle dans une tombe commune. Plus tard il bâtit sur cette tombe une colonne où il inscrivit

[1] Ce mot, qui n'est peut-être que la transcription du grec ναός, est ordinairement appliqué par les écrivains arabes aux sépulcres des peuples étrangers avant l'islamisme, et quelquefois aux montagnes sur lesquelles les Guèbres exposent leurs morts. (Voyez *Relation de l'Égypte*, par Abd-Allatif, p. 219; *les Oiseaux et les Fleurs*, p. 172.)

[2] Le texte de ce passage est altéré, et je ne l'ai rétabli que par conjecture; mais cette

toute cette histoire, en déclarant qu'il n'avait fait mourir sa maîtresse que parce qu'elle avait voulu le railler et l'humilier.» Ibn el-Faqih répète en terminant que ce monument existe encore, et qu'il a conservé son ancien nom de *Tombeau de la gazelle*. Dieu sait la vérité!

نايَنج *Nayendj.*

Petite ville de la province d'Ispahân, à 30 farsakhs de cette ville, sur les limites de la plaine.

نائِن *Naïn.*

Gros bourg de la province d'Ispahân, nommé aussi *Nayîn* (نايين); longitude occidentale, 80° 45′; latitude, 28° $\frac{1}{3}$; IIIe climat. En sont originaires, parmi les traditionnistes, le qadhi Abou'l-Wefa Mohammed ibn el-Fadhl ben 'Abd el-Wahid *en-Naïni* et Ahmed ben 'Abd el-Hadi el-Ardistâni *en-Nayîni*. El-Isthakhri dit que cette localité appartient au Fars et au district d'Isthakhr[1]. Comme elle est située entre le Fars et Ispahân, il est possible que son territoire ait été partagé entre ces deux provinces.

نباذان *Nebadân.*

Bourg du pays d'Herat, que l'on nomme aussi *Noubadân.*

نُخان *Noukhân.*

Bourg aux portes d'Ispahân; on dit que c'est l'ancienne ville de Djey ou un quartier de cette ville, ou une localité voisine: le juriste Abou Dja'far ben Zeïd en-Noukhâni el-Ispahâni, mort en 273, en est originaire.

نَخْجُوان *Nakhdjouân* ou نقجوان *Naqdjouân.*

Ville située sur la frontière de l'Azerbaïdjân. Il en est fait mention au mot نشوى. Le nom d'origine, formé irrégulièrement et d'après cette seconde dénomination, est *Neschewi.*

légende, qui a servi de thème à plusieurs poëtes persans, est encore populaire dans le pays. Malcolm l'entendit raconter sur les lieux mêmes (*Hist. de la Perse*, t. I, p. 174, en note). Suétone (lib. VIII, cap. XIX) rapporte le même trait d'adresse de l'empereur Domitien.

[1] Cf. *Liber climatum*, p. 72. Selon Mustôfi, Naïn est une petite ville qui dépend du district de Yezd; elle est entourée d'un rempart qui a 4,000 pas de circonférence (*Nouzhet*, fol. 602). Mohammed Medjdi cite également la ville de *Mesned* (مسند) dans le voisinage de Naïn. (Édit. de Téhéran, chap. IX.)

نخد *Noukhed.*

District du Khoraçân, il comprend plusieurs cantons, tels que Firrâb, Zemm, el-Yahoudieh, Âmol, etc.

نخيرجان *Nakhirdjân.*

Canton qui dépend du Qouhistân; il est possible qu'il doive son origine et son nom à Khirdjân, trésorier de Khosrou. (Voy. ci-dessus, p. 247.)

نَدهه *Nedheh*[1].

Vaste province du Sind, entre le Thourân, le Mokrân, le Moultân et le territoire de Mansoureh, à l'ouest du fleuve Mehrân (Indus). Elle est habitée par des populations nomades, chez lesquelles se trouve le chameau à deux bosses (فالج, *camelus bactrianus*) qu'on envoie dans le Khoraçân, le Fars et d'autres contrées. Les Syriens le croisent avec les chamelles de leur pays et en obtiennent l'espèce *bakhti*. Le chameau à deux bosses provient surtout du territoire de Nedheh. La ville principale de ce pays est Qandabil. Les indigènes vivent comme les Bédouins, au milieu d'oasis et dans des cahutes de roseau. Parmi eux on cite les *Zothes*, qui sont établis sur les rives du Mehrân, et depuis la frontière du Moultân jusqu'à la mer. C'est une peuplade nombreuse qui possède des champs cultivés, des bananiers et des cocotiers. Leur principale récolte est le riz. Le Nedheh est à cinq journées de Mansoureh, à dix journées environ de Kiz, ville du Mokrân, et à quinze journées de Tiz, port de cette province.

ندش *Nedesch.*

Nom d'une station (منزل) entre Niçabour et Qoumès, sur le chemin des pèlerins de la Mecque.

نرس *Ners.*

Nom de la rivière de Dja'far ben Mouça ben Behram, dans la province de

[1] Yaqout, au mot ندهه, déclare ne pas être fixé sur l'orthographe de ce nom, mais il ne dit pas pourquoi il s'écarte ici de la forme adoptée par Isthakhri (*Lib. climat.* p. 77), qui est aussi indiquée par l'auteur du Qamous et par Aboul-Féda (t. I, p. 347). Le texte de cet article est d'ailleurs très-altéré dans les exemplaires de Paris et de Londres. J'ai suivi la leçon du manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, bien que tout ce paragraphe soit peu lisible et dénué de points diacritiques.

Koufah; elle sort de l'Euphrate et arrose un grand nombre de bourgades. C'est dans ce pays que se fabriquent les étoffes nommées *nersi*. On prétend que Ners était un bourg du pays de Babylone qui fut habité par Zohaq ou Biourasf, et qu'il a laissé son nom à cette rivière.

نرماسير *Nermasir.*

Une des plus importantes villes du Kermân, à un jour de marche de *Bemm* et à la même distance de Fehredj, en suivant le chemin du désert.

نَرمَق *Nermaq.*

Prononciation vulgaire : *Nermeh* نرمه : bourg près de Rey; patrie d'Ahmed ben Ibrahim en-Nermaqi, er-Razi.

نريان *Nerián.*

Bourg entre Farâb et el-Yahoudieh, au delà de Balkh.

نَرير *Nerir.*

Petite ville de l'Azerbaïdjân et du district d'Ardebil. En sont originaires : Ahmed ben 'Othmân en-Neriri, célèbre récitateur du Qoran, qui a eu l'honneur d'être cité par le poëte Bohtori; — Abou Tourab 'Abd el-Baqi ben Youçef en-Neriri el-Meraghi. Ce scheikh se signala par sa piété; il habita Niçabour et devint professeur et imam de la mosquée d''Oqaïl; il mourut en 491.

نَسآء *Neça.*

1° Ville du Khoraçân. Son nom paraît être d'origine étrangère; cependant Abou Sa'd l'explique de la manière suivante : «Lorsque les habitants de cette ville furent avertis de l'approche des musulmans, ils s'enfuirent en ne laissant dans les murs de leur ville que les femmes. Les musulmans, ne voyant pas un seul homme, dirent : « Ce sont des femmes (هؤلاء نِسا), nous n'avons pas à les combattre, allons assiéger une autre ville jusqu'à ce que les défenseurs de celle-ci reviennent.» En effet, ils se retirèrent, et ce nom de *Neça* ou *Niça* (femmes) serait depuis lors resté à la ville.»

Le surnom ethnique régulier est *Neçayi* نَسائى; mais on emploie aussi la forme *Neçawi* نَسَوى. Cette ville est à deux journées de Serakhs, à cinq journées de Merw, à une journée d'Abiwerd, et à six ou sept journées de Niçabour. Elle est très-malsaine, et la maladie nommée *ver de Guinée* y sévit avec

une telle violence, surtout pendant l'été, qu'il est presque impossible de s'en garantir. Plusieurs docteurs illustres sont originaires de ce pays; nous citerons parmi eux : Abou 'Abd er-Rahman ben Scho'aib ben 'Ali ben Bahr ben Senân *en-Neçayi*, le qadhi, auteur du livre des *Sunnet* (كتاب السنن) et d'autres savants ouvrages. Il étudia la tradition dans son pays, ainsi qu'à Damas. C'est lui qui, interrogé sur les locutions fautives conservées dans les *Hadis*, répondit : « Si ces locutions sont usitées chez les Arabes, et surtout dans le dialecte qoreischite, elles ne doivent pas être corrigées, parce que le saint Prophète parlait aux hommes la langue qui était entendue d'eux. Mais si elles ne se retrouvent pas dans les dialectes arabes, elles doivent être rejetées, parce que le Prophète ne pouvait pas faire de barbarismes. » Comme on l'interrogeait à Damas sur la supériorité de Mo'awiah, il répondit : « Mo'awiah, pour être supérieur, aurait abattu toutes les têtes. » Parvenu à un âge très-avancé, il se fit porter à la Mecque et mourut en y arrivant, au mois de scha'-ban 303; il fut enterré entre les deux collines de Safa et de Merwah. Cependant Abou Sa'id ben Younès et Abou Dja'far *et-Thahawi* croient qu'il mourut en Palestine au mois de safer de la même année: il disait lui-même qu'il était né en 215. — Abou Ahmed Homaïd ben Zendjweih (بن زنجويه), nommé aussi Mokhalled ben Qotaïbah ben 'Abdallah (car *Zendjweih* ou fils du Zendji n'est qu'un sobriquet) el-Azdi en-Neçawi, auteur du Livre du stimulant (كتاب الترغيب) et du Livre des richesses (كتاب الاموال). C'était un savant de grand mérite qui recueillit la tradition à Damas, en Égypte et à la Mecque. — 2° Ville du Fars, d'après Abou 'Abd Allah Mohammed el-Benna. — 3° Ville du Kermân, selon le même auteur. — 4° Bourg du Kermân. — 5° Ville de la province d'Hamadân, d'après ed-Dhehbi.

نسر *Nesr* (L'aigle).

On dit que c'est un village ou une ferme, près de Nicabour.

نسنان *Nesnân* (La porte de).

Une des portes du faubourg extérieur (ربض) de Zarendj, capitale du Sedjestân.

نُسَيْر *Noceïr* (Le petit aigle).

Nom d'une localité du canton de Donbawend (Demavend) dont parle le poëte Taghleb ben 'Amr (mètre *sari'*) :

اخى واخوك ببطن النسر   ليس به من معدن غريب

Mon frère et le tien sont dans la vallée de Nesr, qui ne renferme aucune mine merveilleuse.

On lit dans Seïfi : « Les musulmans quittèrent *Merdj el-Qal'ah* et marchèrent contre Nehawend; ils arrivèrent devant une forteresse défendue par une garnison nombreuse, s'en emparèrent et y laissèrent Noçeïr ben Thawr avec une troupe d'Arabes de la tribu de 'Ydjl et de Khaïfah. Cette place fut prise avant Nehawend. » Ce fait prouve qu'il n'y eut aucun soldat des Beni-'Ydjl et des Beni-Khaïfah parmi les musulmans qui périrent à Nehawend, puisque pendant cette bataille ils demeurèrent dans cette place, sous le commandement de Noçeïr, qui lui laissa son nom.

نشاور *Nischaour.* (Voyez le mot سابور en note.)

نَشك *Neschk* ou نشك عبّاد *Neschk-'Abbâd.*

Bourg du pays de Merw; patrie d'Abou Mansour Modhaffer en-Neschk-'Abbâdi, le prédicateur, né en 491, mort en 547, à 'Asker-Mokrem. Les habitants de Merw donnent à ce bourg le nom que nous venons d'indiquer; mais les auteurs de traditions écrivent *Sindj 'Abbâd.* (Voyez سنج عبّاد.)

نَشُور *Neschour.*

Bourg du district de Dinewer.

نَشَوَى *Neschewa*[1].

Ville de l'Azerbaïdjân ou du pays d'Errân, dans le voisinage de l'Arménie. Elle fut prise sous le khalife 'Othmân ben 'Affân, par Habib ben Moslemah, qui imposa à ses habitants le kharadj et la capitation, sur les bases du traité

[1] Le véritable nom persan de cette ville est *Nakhdjevân,* qui vient, dit-on, des mots *Naqché-djihân,* ou la broderie du monde, par lesquels Behram Djoupin, son fondateur, la désignait. Sous les Mongols, elle devint le chef-lieu d'un district composé de cinq villes. C'était une jolie ville bâtie en briques, et dont la population était hanéfite; on y récoltait du blé, mais peu de fruits; parmi ses dépendances étaient plusieurs forteresses renommées, telles que Alindjaq et Sourmari. « Sous les Seldjouqides, dit Mohammed Medjdi, elle payait au trésor 118.000 dinars d'or, qui font 750 tomans de notre monnaie (xie siècle). » D'après le *Méraçid,* Neschewa, plus connue sous le nom de *Nakhdjouân,* est le chef lieu du district de Basfourdjân (dans la province d'Errân).

conclu avec la ville d'Ardebil. Elle a donné naissance à un grand nombre de traditionnistes : Abou'l-Fadhl en-Neschewi, gardien de la bibliothèque de *Djenzeh* (Guendjeh); — 'Obeïd Allah en-Neschewi, et son fils Moferredj el-Mischkâni; — Abou'l-'Abbas el-Benhani en-Neschewi; — Abou Bekr el-Azdi en-Neschewi; — Abou'l-'Abbas Ahmed ben Huçeïn en-Neschewi, etc. (Voyez aussi le mot نخجوان.)

نصر آباد *Nasr-Âbâd.*

1° Quartier de Niçabour, d'où sont originaires Mohammed ben Ahmed Abou'l-Haçan en-Nasr-Âbâdi, célèbre jurisconsulte de Rey, et Ahmed ben Haçan en-Nasr-Âbâdi. — 2° Localité du Fars; Abou 'Amr Mohammed ben 'Abd allah en-Nasr-Âbâdi en est originaire. — 3° Quartier de Rey, dans le haut de la ville; il doit son nom à Nasr ben 'Abd el-'Aziz el-Khoza'yi, qui était gouverneur de Rey, du temps d'es-Seffah. Il conserva cette dignité jusqu'à l'époque où périt Abou Moslem. El-Mansour lui écrivit alors une lettre au nom de ce dernier pour lui enjoindre de remettre le pouvoir à Abou 'Obeïdah. Nasr obéit au khalife; mais il fut jeté en prison, et il ne tarda pas à être mis à mort par ordre de Mansour.

ناطنزه *Nathenzeh* (Natheuz)[1].

Petite ville de la province d'Ispahân, à vingt farsakhs de cette capitale. En sont originaires : Huçeïn ben Ibrahim, littérateur connu sous le sobriquet d'*homme aux deux langues* (ذو لسانين), et Abou'l-Fath Mohammed ben 'Ali, mort au mois de moharrem 497.

نرتو *Neratou*[2].

Forteresse près d'Herat; le peuple la nomme *Tertou*. (*Kitab Tahqiq.*)

[1] Natheuz est un canton bien cultivé, et qui renferme environ trente villages (Ahmed Razi). Djemschid y fit bâtir une forteresse dont on voit encore les ruines, et Guschtasp y éleva un temple du feu; climat sain, fruits délicieux. (*Nouzhet.*) Khadjeh Emir Bey, poète et gouverneur du Khoraçân sous Schah Thamasp, Mirza Husseïn, musicien célèbre sous le règne des Séfévis, sont nés dans ce pays.

[2] Ou Neeraton, selon l'auteur de la Chronique d'Herat; elle est située sur un rocher à pic dans le voisinage de Badeghis, et n'est accessible que d'un seul côté, par un sentier où deux hommes peuvent difficilement passer de front. Aussi a-t-elle la réputation d'être imprenable. Sous les Timourides, elle servait de refuge aux rebelles du Khoraçân. (Ms. 3a, fonds Gentil, fol. 33 et suiv.)

نَعَم آباذ Na'm-Âbâd.

Bourg de la zone cultivée de Koufah (*Sawad*): il est ainsi nommé, dit el-Kelbi, parce qu'il appartenait à Na'm, esclave favorite du roi No'mân.

نَغَز Naghaz[1].

Ville du Sind, à six journées de Ghiznin (*Ghaznah*).

نَخْجَوان Naqdjouân.

Ville du pays d'Errân ou de l'Azerbaïdjân (voyez les mots نخجوان et نشوى). Le nom d'origine, qui se forme d'une façon très-irrégulière, est *Neschewi*. J'ai demandé l'explication de cette irrégularité pendant mon séjour dans l'Azerbaïdjân, sans obtenir une réponse plausible[2].

نُكر Noukr.

Bourg près de Niçabour; patrie du célèbre Abou Hatem en-Noukri en-Niçabouri, mort le mercredi 4 de djemadi second, l'an 325.

نمد آباذ Nemed-Âbâd.

Bourg près de Niçabour.

نمذيان Nemediân.

Bourg qui dépend de Balkh.

نمكبان Nemekbân.

Bourg du pays de Merw, dans le voisinage de *Sindj 'Abbâd* (voyez سنج عبّاد), sur la limite du désert.

نميسه Nemiseh.

Ville du Thabarestân, nommée ordinairement *Thamiseh* ou *Thamis*. (Voyez طميس.)

[1] Deux manuscrits portent *Naghar;* mais dans la description de l'Indoustân, par Rennell, on lit *Nugz* (p. 118 et suiv.), et *Naghaz* dans l'Histoire de Timour, par Petis de la Croix, t. III, p. 35. C'est une ville située sur le chemin de Caboul à Dehli. (Cf. *Mém. sur l'Inde*, p. 110.)

[2] Yaqout oublie ici que *Neschewa* est un des noms de cette ville, renseignement qu'il a cependant donné au mot نخجوان. D'après un extrait du traité de Baqoui, inséré dans les annotations du *Méraçid*, Naqdjouân est une ville florissante et fortifiée, sur une éminence d'où l'on voit le fleuve Araxe. Son territoire est bien arrosé et fertile, et ses habitants sont renommés pour leur adresse à fabriquer des ustensiles en bois. (Cf. fascic. VIII, p. ٣٣٥.)

نوباغ *Noubagh*, c'est-à-dire, en persan, le jardin neuf.

Bourgade du Kharezm; patrie du littérateur Mohammed ben 'Othmân el-Eskafi, surnommé *l'Aveugle*.

نُوبَد *Noubed.*

1° Nom d'une rue à Niçabour. — 2° Quartier de Samarcande.

نوباذان *Noubâdân.*

Bourg du pays d'Herat.

نوبندجان *Noubendedjân.*

Ville du district de Sabour[1], province du Fars, dans le voisinage de *Scha'b-Bewân*, vallée si célèbre par sa beauté et ses sites pittoresques (voyez شعب بوّان). Cette ville est à 26 farsakhs d'Erradjân et à la même distance environ de Schiraz. Motenebbi en parle dans l'ode où il célèbre les charmes de la vallée de Bewân (mètre *wafir*) :

تحلّ به على قلب شجاعٍ وتُرحل منه عن قلب جبانِ
منازل لم يزل منها خيالٌ يشيّعني الى النوبندجانِ
اذا غنّى الحمام الورق فيها اجابته اغاني القيانِ
ومن بالشعب احوج من حمامٍ اذا غنّى وناح الى بيانِ

On y arrive le cœur vaillant, on s'en éloigne le découragement dans l'âme. || Pendant toute la route mes pensées me reportaient à Noubendedjân, || cette vallée où aux plaintes de la colombe cendrée répondaient les doux accents des chanteuses. || La solitude du vallon n'est-elle pas nécessaire à la colombe quand elle pleure sa compagne absente ?

نوبنجان *Noubendjân.*

Autre nom de la localité précédente; il ne diffère que par la suppression de la lettre د.

[1] Cette ville, qu'on nomme ordinairement Noubendedjân, fut fondée par Schapour, fils d'Ardeschir Babegân; elle était grande et florissante lorsque la révolte d'Abou Sa'id Kazerouni la ruina de fond en comble, au point que ce n'était plus qu'un désert habité par les loups et les chacals. Elle fut rebâtie par l'Atabek Djaouli. Son climat est chaud; elle produit une foule de fruits et de plantes aromatiques; l'eau lui vient des montagnes voisines. Ses habitants se distinguent par leur sagesse et leur piété. (*Nouzhet.*)

نوبهار *Noubehar.*

1° Localité près de Rey. « Le fils d''Abbad (Saheb), en quittant Rey pour se rendre à Ispahân, dit Abou'l-Fadhl ibn el-'Amid, au lieu de s'arrêter à *Weramin,* bourg aussi considérable qu'une ville, le dépassa et descendit à Noubehar, village florissant et qui a une eau excellente. Son but était de pouvoir commencer ainsi la lettre qu'il m'adressait : « De Noubehar, samedi à midi. » (كتابى هذا من النوبهار يوم السبت نصف النهار). » Il y a dans cette phrase un jeu de mots du genre nommé *tashif.* — 2° Monument élevé à Balkh, par les Barmécides. Voici ce que rapporte, à cet égard, 'Omar, fils d'el-Azraq el-Kermâni : « Les Barmécides occupaient le premier rang parmi les habitants de Balkh, avant l'époque des chefs de satrapies (*Mulouk-Thawaïf*), et ils adoraient les idoles. Ayant entendu parler de la Mecque, de la Kaabah et du culte professé par la tribu de Qoraïsch et par les Arabes qui possédaient ce pays, ils élevèrent le temple de Noubehar sur le modèle de la sainte maison de Dieu, dans le territoire sacré. Ils l'environnèrent d'idoles et revêtirent ses murs de soie, de brocart et de pierres précieuses. *Noubehar* signifie le printemps nouveau; or, lorsqu'ils construisaient un édifice remarquable, un nouveau portique ou une porte principale, leur coutume était d'en frotter[1] les murs avec du basilic (ريحان), et cette cérémonie avait lieu au printemps, époque à laquelle cette plante sort de terre. Ils se conformèrent à cet usage, au printemps, pour le temple qu'ils venaient de bâtir, et lui donnèrent pour cette raison le nom de *Noubehar.* Ce temple était en grande vénération chez les Persans, qui s'y rendaient de fort loin en pèlerinage, le revêtaient d'étoffes précieuses et plantaient des drapeaux au sommet de la coupole. Ce dôme, nommé dans leur langue *el-Oust* (الأُست; turc *Ustun?*), avait cent coudées de circonférence; sa hauteur dépassait cent coudées, et il était entouré d'arceaux circulaires. Autour de l'édifice on avait bâti trois cent soixante chambres pour les prêtres, les serviteurs et les dévots qui avaient fait vœu d'y résider. Chacun d'eux avait un jour de service pendant l'année; on prétend que, lorsque le vent déroulait les étendards plantés sur le dôme, la soie de ces étendards allait jusqu'à Ter-

[1] Ou, d'après la leçon plus vraisemblable du *Méraçid,* d'en couronner les murs. Au lieu de *basilic,* on pourrait traduire par *herbes odoriférantes,* car tel est le sens le plus général du mot *reïhân,* ainsi que le prouve une remarque de Tebrizi, citée par de Sacy, *Chrest. arabe,* t. III, p. 67. (Voyez aussi Hariri, *Séance* XLIII.)

med, qui en est éloigné de 12 farsakhs[1]. Le grand prêtre avait reçu le nom de *Barmek* (برمك), toujours en souvenir de la Mecque (مكّة). Les rois de la Chine, de l'Inde, du Kaboul et d'autres pays avaient un grand respect pour ce temple et venaient le visiter dévotement. Leur coutume, lorsqu'ils y arrivaient, était de se prosterner devant l'idole principale et de baiser les mains du Barmek. Ce dernier possédait tout le territoire situé autour du temple, sur une superficie de 7 farsakhs carrés; tous les habitants de ces bourgades étaient ses esclaves, et il exerçait un pouvoir absolu dans son fief. En outre, le temple possédait des waqfs (legs) importants, de riches fermes et d'immenses trésors dus à la piété de ses sectateurs. Tous ces biens étaient administrés par le Barmek. Cette dignité se transmit régulièrement jusqu'à la conquête du Khoraçân, sous 'Othmân ben 'Affân. Le Barmek qui régnait alors se rendit avec des otages auprès du khalife, en manifestant le désir de devenir musulman. Il se convertit et reçut le nom d'*'Abd Allah*; puis il retourna dans son pays. Mais à son retour ses compatriotes lui reprochèrent d'avoir renié sa religion, et le titre de *Barmek* fut donné à un de ses fils. Ce dernier se convertit à l'islamisme, comme son père. Thourkhân, un des rois du voisinage, lui ayant écrit pour l'engager à revenir à la foi de ses aïeux, le Barmek lui répondit : « J'ai embrassé cette religion volontairement, parce que j'ai reconnu sa supériorité, et je n'ai pas cédé à des suggestions étrangères : je ne reviendrai donc pas à un culte profane et honteux. » Le roi turc rassembla alors une nombreuse armée pour marcher contre lui; mais le Barmek lui écrivit encore : « Tu connais mon attachement à l'islam; tu sais que si j'invoque le secours de rois puissants, ils viendront me défendre; détourne de moi les brides de tes chevaux, sinon tu me forceras à marcher à ta rencontre. » Le roi des Turcs s'éloigna; mais il ourdit contre lui et sa famille une conspiration

[1] Ce conte ridicule est rapporté avec un peu moins d'invraisemblance par Maç'oudi, dans le chapitre qu'il a consacré aux temples du paganisme et aux pyrées : « Le Noubehar était un des édifices les plus remarquables du monde par son élévation et sa solidité. Sur le sommet on avait planté des lances terminées par des bannières de soie verte, longues d'environ cent coudées, des palissades de bois les protégeaient contre le vent. On raconte cependant (Dieu sait la vérité) que le vent ayant emporté un jour plusieurs de ces bannières, elles furent retrouvées à une distance de 50 farsakhs » (*Prairies d'or*, chap. LXVIII). Le même auteur attribue à Menoutchehr la fondation du Noubehar, et telle est aussi l'opinion de l'auteur du célèbre dictionnaire persan *Ferheng-Kati*. (Voyez sur ce temple Qazwini, p. ٢٢١, et le *Merasid*, fasc. VIII, p. ٢٣٤.)

dans laquelle Barmek périt avec dix de ses enfants. Le seul héritier survivant fut Barmek Abou Khaled, encore enfant et dont la mère s'était réfugiée dans le pays de Kaschemir. Il grandit et s'adonna à l'étude de la médecine, de l'astrologie et de toutes les branches des sciences naturelles. Il avait conservé la religion de ses ancêtres. Une maladie contagieuse s'étant déclarée à Balkh, les habitants considérèrent ce fléau comme une punition qui leur était infligée parce qu'ils avaient quitté leur ancienne religion pour l'islamisme; ils écrivirent donc à Barmek pour le rappeler parmi eux, lui rendirent les dignités de ses pères et l'établirent dans le Noubehar. Il épousa la fille du roi de Saghaniân, et il eut d'elle Haçan (voilà pourquoi il est appelé aussi *Abou'l-Haçan*), puis Khaled, 'Amr, une fille nommée *Oumm-Khaled;* enfin il eut un quatrième fils d'une autre femme, originaire de Boukhara. Lorsque 'Abd Allah ben 'Amer ben Koreïz envahit le Khoraçân, il envoya contre Balkh Qaïs, fils d'el-Haïthem, et 'Atha, fils de Saïb; ces deux généraux s'emparèrent de cette ville et détruisirent le Noubehar. » On lit aussi dans le livre d'Abou Bekr es-Souli, d'après le récit d''Ali ben Mohammed *en-Nawfeli :* « Barmek répara le Noubehar et l'habita; on appelait ainsi un temple du feu, très-vénéré à Balkh. Son fils Khaled ben Barmek lui succéda. Le poëte Abou'l-Hawa el-Himiari, faisant l'éloge de Fadhl ben Rebi' et critiquant Fadhl ben Yahia ben Khaled el-Barmeki, s'exprime ainsi (mètre *modjtas*)[1] :

فضلان ضمّتهما آسْمٌ   وشتّت الآثار
اثار فضل الربيع   مساجدٌ ومنار
وفضل يحيى ببلخ   اثاره النوبهار
فبيت يوحَد فيه   ويعبد الْجبار
وبيت شرك وكفر   به تعظّم النار

Les deux Fadhl! Si leur nom les rapproche, combien leurs monuments les séparent! || Fadhl ben Rebi' a laissé des mosquées et des minarets; || Fadhl ben Yahia a rebâti le Noubehar de Balkh: || à l'un, les saintes demeures où l'on adore un Dieu unique, || à l'autre, le temple du polythéisme et de l'impiété, consacré au culte du feu!

نَوِدِز *Noudez*, c'est-à-dire la forteresse neuve.

J'ai vu cette citadelle, elle est située sur le sommet d'une colline qui

[1] Ce fragment est défiguré et à peine lisible dans les trois manuscrits; ce n'est donc que par conjecture que j'en donne le mètre et la traduction.

donne une vallée d'un accès difficile entre Tebriz et Ardebil, dans l'Azerbaïdjân[1].

نُورد *Nouwerd.*

Chef-lieu d'un canton, dans le district de Kazeroun, province de Fars.

نُوشار *Nouschar.*

Citadelle ou palais à Balkh.

نوشَجان *Nouschedjân.*

1° Ville du Fars, d'après es-Sem'ani. — 2° Nom de deux villes du pays des Turcs au delà du Seïhoun (Yaxarte).

نَوش *Nawsch* ou نوج *Nawdj.*

Nom commun à plusieurs bourgs du pays de Merw. — 1° *Nawsch-Baleh* (نوش باله), autrement appelé *Nawsch-Kounarkân* (نوش كنارکان); patrie d'Abou'l-Fath Mohammed ben 'Ali Ahmed en-Nawschi, l'aveugle, surnommé *er-Rahmeh* (الرحمة), docteur, qui donna des leçons à Abou Sa'd; il est né vers l'an 462 et mort le 16 de zil-hiddjeh 547. (Extrait du *Takhbir.*) — 2° *Nawsch-Ferahinân* (نوش فراهينان), bourg voisin du précédent. — 3° *Nawsch-Mokhalledân* (نوش مخلدان), patrie du jurisconsulte Abou'l-Haçan 'Ali ben Mohammed en-Nawschi, mort en 410.

نوشهر *Nou-Schehr,* ou la ville neuve.

Nom donné à Niçabour et à ses environs; on trouvera la description complète de cette ville à l'article *Niçabour.* (Voyez نيسابور.)

نُوقات *Nouqat.*

Nom arabe donné à une localité du Sedjestân, que les gens du pays appel-

[1] « Cette forteresse maintenant ruinée, dit Mustôfi, est placée sur une montagne au pied de laquelle coule la rivière d'Ahar qui, avec quelques sources, fertilise ce pays. Il renferme environ vingt villages dont *Houl* هول est le chef-lieu, et produit du blé, du coton et des fruits; il est couvert de jardins; le climat est chaud. On y montre, dit-on, des reliques du Prophète. Ce pays, dont le nom officiel est *Canton d'Indjan*, paye au fisc 15,000 dinars. » (*Nouzhet.*) Le texte du *Méraçid* présente ici une indication confuse, car Nawdeh, qui est probablement le village actuellement connu sous le nom de *Nowdeh*, ne peut être entre Ahar et Ourmiah, si la colline sur laquelle est bâtie cette place est entre Tebriz et Ardebil. (Voyez l'édition de M. Juynboll, tome VIII, p. ٢٣٠.)

lent *Nouhâ* (نوها). C'est la patrie de Mohammed ibn Ahmed en-Nouqati, auteur de plusieurs ouvrages littéraires. Son fils Abou 'Amr s'est également distingué dans les lettres, et son frère Abou Sa'ïd 'Othmân est connu comme traditionniste.

نُوقان *Nouqân.*

Une des deux villes qui forment la capitale du pays de Thous; l'autre se nomme *Thaberân*. C'est à Nouqân que se fabriquent les chaudières de cuivre nommées *bormah* (au pluriel, *biram*[1]). Plusieurs savants en sont originaires, entre autres Abou 'Ali Haçan ben Nasr et-Thoussi en-Nouqâni. Il y a aussi aux environs de Niçabour une bourgade du même nom qu'il ne faut pas confondre avec la première.

نُوق *Nouq.*

Bourg près de Balkh; patrie d'Abou Homaïd ben Ahmed el-Balkhi en-Nouqi, mort en 323.

نُونَد *Nouned.*

1° Nom d'une rue de Niçabour. Le surnom de *Nounedi* est donné à Abou 'Abd er-Rahman 'Abd Allah ibn Djemschid, mort en 326. — 2° *La porte de Nouned,* à Samarcande.

نُوَيزه *Nowaïzeh.*

Bourg près de Serakhs; patrie du scheikh Mohammed ben Ahmed Abou Sa'd es-Serakhsi, le soufi, né vers l'an 460, mort au mois de moharrem 543.

نَهاوَند *Nehawend.*

Grande ville, à trois journées d'Hamadân, dans la direction de la qiblah (sud-ouest). Abou'l-Moundher Hischam dit qu'elle reçut ce nom parce qu'on la trouva toute bâtie et telle qu'elle est encore (لانهم وجدوها كما هي). D'autres en font remonter la fondation à Nouh (Noé) et pensent que son nom actuel est l'abrégé de *Nouh-Awend* ou *Nouh-Wand*, c'est-à-dire la ville de Noé. Hamzah

[1] C'est ce que dit aussi l'auteur du *Athar el-Bilad*, qui assure qu'on trouve dans les environs des mines de ce métal (t. II, p. ٥٧٢). Je crois que dans ce passage de Qazwini il faut substituer *biriudj*, cuivre gris, à *firouzedj*, turquoise, qui n'offre aucun sens satisfaisant. (Cf. le *Kamous*, au mot *Nouqân*, et le supplément du *Lobb el-Lobab*.)

croit que son nom primitif était *Nouha-Wend* (نوهاوند), ce qui signifie le bien multiplié (الخير المضاعف). Nehawend est située dans le IV[e] climat, par 72° de longitude et 36° de latitude: c'est une des plus anciennes villes du Djebal[1]. Elle fut conquise l'an 19 ou l'an 20 de l'hégire. Abou Bekr el-Hodhaïli, s'appuyant sur le témoignage de Mohammed, fils de Haçan, dit : «La bataille de Nehawend fut livrée l'an 21, sous le khalifat d'Omar, fils de Khatthab. Les musulmans étaient commandés par No'mân ben Mokarren el-Mouzeni; ce général avait sous ses ordres Hodhaïfah, fils de Yemani, Djerir ben 'Abd Allah, el-Moghaïrah ben Scha'bah et el-Asch'ath ben Qaïs. Lorsque No'mân, qui était un des compagnons du Prophète, fut tué, le commandement supérieur passa à Hodhaïfah; c'est ce chef qui conclut la paix, ainsi que nous le rapportons au mot *Mah-Dinar* (ماه دينار). Voici ce que raconte el-Moubarek ben Sa'ib, qui tenait ces renseignements de son père : «Nehawend fut prise par l'armée de Koufah, et Dinewer par les troupes de Basrah. Comme la population de Koufah s'était considérablement accrue, une partie de ses habitants fut obligée d'émigrer dans les pays nouvellement pacifiés et soumis au kharadj. C'est ainsi qu'ils vinrent habiter Dinewer. La province de Koufah reçut en échange de Nehawend, qui fut annexée à la province d'Ispahân, l'excédant du kharadj prélevé sur Dinewer et sur Nehawend. Ce fut sous le règne de Mo'awiah ben Abi Soufiân que Nehawend fut nommée *Mah el-Basrah* et Dinewer *Mah el-Koufah*. Les Persans, avant la bataille de Nehawend, avaient réuni des troupes considérables; on dit que leur armée était forte de cent cinquante mille hommes, commandés par le *Firouzân*. A la suite de cette importante journée, qui fut appelée la victoire des victoires (فتح الفتوح), la résistance des Persans s'affaiblit de plus en plus. L'opinion la plus accréditée est que ces événements se passèrent pendant la cinquième année du khalifat d'Omar, l'an 19 de l'hégire[2].»

«On voit, dit Ibn el-Faqih, au sommet de la montagne de Nehawend deux

[1] Nehavend, dit Mustôfi, est une ville de moyenne grandeur, entourée de vergers et arrosée par les sources qui descendent du mont Elvend; climat tempéré; productions : blé et figues. Les habitants sont schiites. Ce canton renferme cent villages, dont les principaux sont Malaïr, Isfidehân et Djehouk; il donne au fisc 37,000 dinars. Les environs sont habités par des tribus de Kurdes nomades qui fournissent tous les ans dix mille moutons au gouverneur, à titre de redevance. (*Nouzhet*, fol. 604.)

[2] Cependant Ibn el-Athir (t. II, fol. 95-98) rapporte ces événements à l'année 16 de l'hégire (637). (Cf. *Essai sur l'histoire des Arabes*, par Caussin de Perceval, t. III, p. 491, et les *Annales* d'Abou'l-Féda, édition de Reiske, t. I, p. 242.)

talismans qui ont la forme d'un taureau et d'un poisson. Ce sont deux rochers de glace qui ne fondent jamais. On dit qu'ils ont été placés là pour empêcher la diminution des eaux vives qui se partagent en deux cours, l'un allant vers Nehawend et l'autre vers Dinewer. » Dans un autre passage, cet auteur ajoute que l'un de ces deux cours d'eau se dirige vers l'ouest et arrose le canton d'*el-Aschtar*. On lit dans le Traité d'Abou Dolaf Mo'çer ben Moehlehl : « Nous allâmes d'Hamadân à Nehawend. Près de cette ville on voit deux statues de pierre d'un beau travail, et figurant un taureau et un poisson. On croit que ce sont deux talismans dont l'origine remonte à l'époque des anciens Kosroès. Au centre, on remarque une forteresse très-élevée et admirablement bâtie, dans laquelle sont enterrés plusieurs Arabes qui périrent pour la foi musulmane dans les premières années de l'islamisme. On s'accorde à dire que l'eau de Nehawend est douce et salutaire. C'est là qu'on trouve aussi le bois de saule dont on fait des raquettes pour le jeu de paume (صولجة) : il n'a nulle part autant de solidité. » Ibn el-Faqih ajoute : « C'est à Nehawend qu'on recueille le roseau qui donne l'aromate nommé *dharireh* et qui n'est autre chose que le parfum connu sous le nom de حنوط. Tant que cette plante reste à Nehawend ou aux environs, elle n'a aucune odeur et ne diffère en rien de toute autre espèce de roseau : mais dès qu'on la porte sur une colline nommée le *Côteau des chameaux de selle* (voyez ثنية الركاب), ses propriétés aromatiques se développent. » L'humble serviteur de Dieu, l'auteur de ce livre, ajoute : Ce qui confirme le récit d'Ibn el-Faqih, c'est ce que dit Mohammed ben Ahmed ben Sa'îd dans son livre, en deux volumes, intitulé l'*Ami du fiancé* ou le *Basilic des âmes* (حبيب العروس وريحان النفوس) : « Le roseau nommé *Qassab ed-Dharireh* est une plante aromatique de l''Iraq. » Yahia ben Masoweïh dit, d'après le témoignage de Mohammed, fils d'el-'Abbas el-Khoschki : « Ce roseau pousse dans le creux des rochers, ou dans les marais au milieu des montagnes qui avoisinent Nehawend ; lorsqu'il atteint la longueur voulue, on le laisse sécher ; puis on le coupe par nœuds, on le dispose dans des sacs, et on le transporte au loin. Si on le porte sur une colline des environs, dont le nom a une certaine célébrité, et qu'on le brûle, il se calcine, se détache par parcelles de cendre, et se nomme alors *dharireh* ou *qoumha*. Mais ce n'est qu'en cet endroit qu'il acquiert cette propriété ; transporté partout ailleurs, il ne diffère en rien du roseau avec ses nœuds et ses protubérances, et il n'est bon qu'à être jeté au feu. Cette particularité est très-curieuse. » « On trouve, dit Ibn el-Faqih, sur les bords de

la rivière de Nehawend une espèce d'argile d'un beau noir et qui a toutes les propriétés de la meilleure résine; on l'emploie pour sceller les lettres. Les habitants prétendent que ce sont les écrevisses qui vont la chercher dans le lit de la rivière et la déposent sur ses bords; ils sont convaincus que lors même qu'on creuserait le fond de la rivière, on n'y trouverait pas autre chose que cette matière argileuse apportée par les écrevisses. — De Nehawend à Hamadân on compte 14 farsakhs, et de cette dernière ville à Rouderawer, 7 farsakhs.

نهر الايسر *Nehr el-Aiser.*

District ou canton entre el-Ahwaz et Basrah.

نهر بَط *Nehr-Bath.*

Fleuve de la province d'el-Ahwaz, ainsi nommé, selon les uns, à cause des canards qui vivent sur ses bords; selon d'autres, parce qu'il appartenait primitivement à une femme d'origine nabathéenne; son nom actuel ne serait dans ce cas que l'abrégé du mot *nabath* (نبط). 'Abd el-Djebbar ben Schirân en-Nehr Bathi est originaire de ce pays.

نهر تِيرَى *Nehr-Tira.*

Fleuve (canal) du Khouzistân, creusé, dit-on, par Ardeschir le jeune, fils de Babek. J'ai lu dans d'anciens livres persans qu'Ardeschir, fils de Bahman, fils d'Isfendiar, ancien roi presque contemporain de David, creusa le lit de plusieurs fleuves ou rivières tels que le Mousreqân et le Dodjeil (petit Tigre) dans l'Ahwaz; les fleuves de Ram-Hormuz, de Sous (Schouster), de Djoundi-Sabour, de Menader, et le fleuve Tira. On fait remonter son nom à Tira, fils de Djouderz (Gouderz), le vézir. Il en est souvent fait mention dans l'histoire de la conquête, ainsi que dans les guerres des Kharédjites. Le poète 'Abd es-Samad ben Mo'addel, critiquant les habitants de ce pays, a dit (mètre *wafir*) :

دعوا الاسلام وانتحلوا المجوسا   وألقوا الربط واشتملوا الغلوسا

بنو العبد المقيم بنهر تيرى   لقد ابصرت طرّكم نحوسا

حرامٌ ان يبيت بكم نزيلٌ   فلا يمسى لامّكم عروسا

Quittez la foi musulmane, adoptez le magisme, revêtez le manteau de poil, et ceignez vos reins d'une corde; || fils de l'esclave qui demeure à Nehr-Tira, votre réunion ici nous porterait malheur. || L'hôte qui descend chez vous commet un crime, et la nuit qu'il passe dans la maison de votre mère n'est pas une nuit d'hymen.

نهرجُور *Nehr-Djour.*

C'est, je crois, une rivière qui passe entre el-Ahwaz et Meïçân (Misène).

نياستر *Niaster.*

Forteresse entre Qaschân et Qoum.

نيرك *Nirek.*

Bourg du Djebal, au nord d'Abhar.

نَيرمان *Neïremân.*

Bourg près d'Hamadân, dans le Djebal; patrie d'Abou Sa'ïd ben Mohammed ben 'Ali ben Khalef, et de son fils Dhou'l-Mefakhir Abou'l-Feredj (Mohammed), tous deux littérateurs distingués qui ont laissé de belles poésies.

نيروز *Nirouz*[1].

Ville du Sind, à mi-chemin de Deïboul et de Mansoureh, ou peut-être un peu plus rapprochée de Mansoureh; elle est à quatre jours de Deïboul, dans le IIe climat; longitude ouest, 92° 20′; latitude, 23° 30′.

نَيريز *Neïriz*[2].

Chef-lieu d'un vaste canton de la province de Schiraz, dans le Fars. Abou Nasr Haçan ben 'Ali, traditionniste, en est originaire.

نيسابور *Niçabour* ou *Neïçabour* (Nischapour).

Le peuple prononce *Nischaour* (نشاور). Grande et belle ville du Khoraçân, signalée par de notables avantages, mine de savants et berceau d'une foule de

[1] Ou Neïrouz, d'après le *Lobb el-Lobab.* Il me semble incontestable que l'auteur veut parler de Biroun, dont la description s'accorde exactement avec celle qu'on lit ici. Yaqout n'est pas seul coupable de cette transcription inexacte. Dans Edrisi (t. I, p. 161) on lit *Niroun,* et dans le manuscrit d'Ibn Haukal, de la bibliothèque de Leyde, ce nom est encore plus défiguré. (Cf. Gildemeister, *De rebus indicis,* etc. p. 30 du texte, et *Mém. sur l'Inde,* p. 240.)

[2] Cette ville fait partie du pays des Schebankareh et possède une forteresse. On récolte aux environs le raisin nommé *kischmisch.* Le poëte Maïli, qui vivait sous Schah Thamasp Séfévi, en est originaire. (*Heft iqlim.* Voyez aussi le Journal asiatique, sept.-oct. 1853, p. 241.)

gens de mérite; je n'ai pas vu dans mes voyages une autre ville qui puisse lui être comparée. Ptolémée, dans son livre intitulé *Molhamah* (Pronostic) dit que Niçabour, située sous le 85ᵉ degré de longitude et le 39ᵉ de latitude, dépasse le quatrième climat et entre dans le cinquième. Nous avons prouvé dans notre chapitre des Climats qu'elle appartient réellement au quatrième.

C'est ce que dit aussi Abou'l-Oun Ishaq ben 'Ali dans sa Table astronomique (Zidj), et il ajoute que sa longitude est 80° $\frac{3}{4}$ et sa latitude 37°. On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom[1]. Les uns prétendent que le roi Sabour (Schapour), passant auprès de l'endroit où elle fut bâtie depuis, et remarquant qu'il était couvert de roseaux, dit : « Il n'est pas convenable de bâtir une ville en ce lieu. » Le nom de *Roseau de Sabour* (Nei Sabour) lui serait dès lors resté. D'autres auteurs racontent que Sabour ayant été forcé de quitter son royaume, ainsi que les astrologues le lui avaient prédit (voir pour plus de détails le mot منارة الحوافر), ses courtisans se mirent à sa recherche. Arrivés à Niçabour, ils ne trouvèrent pas le prince fugitif, et dirent *Nist Sabour*, Sabour

[1] Le même désaccord règne parmi les historiens persans. Hamd Allah Mustôfi, dans son Histoire choisie, propose l'étymologie suivante : « Le premier fondateur de cette ville est, dit-on, Thahomers. Quand elle fut ruinée, Ardeschir Babegân bâtit une autre ville qu'il nomma *Nih* (نه). Son fils Schapour, qui gouvernait le Khoraçân, le pria de lui donner cette ville; piqué du refus de son père, il éleva sur les ruines de l'antique cité de Thahomers une ville nouvelle qui fut nommée *Nih-Schapour* ou la ville de Schapour, dont les Arabes formèrent plus tard le mot *Niçabour*. » « Nischabour, dit le même auteur dans le *Nouzhet*, avait quinze mille pas de tour et imitait un échiquier, suivant la coutume qu'avaient les Kosroès de donner à leurs villes la forme des choses animées ou inanimées. Schapour Zou'l-Aktaf l'agrandit, et elle devint la capitale du Khoraçân. 'Amr, fils de Leïs, y bâtit un palais et lui conserva son titre de capitale. En 605 un tremblement de terre la détruisit, et on bâtit alors Schadiakh dont la circonférence avait six mille cinq cents pas. Renversée à son tour par un tremblement de terre en 679, Schadiakh fut remplacée par la cité actuelle, située devant une montagne dans la direction du sud-ouest. Elle a quinze mille pas de circonférence, et l'eau lui est fournie par des canaux. A deux lieues, au nord, est une montagne d'où sort une rivière qui fait tourner plusieurs moulins avec une rapidité extrême. Sur le sommet de cette montagne, on trouve une fontaine nommée la *Source verte*, à cause de la couleur de son eau, et au sujet de laquelle les habitants débitent toutes sortes de contes effrayants. L'émir Tchoubân a fait bâtir un pavillon sur le bord de cette fontaine; elle se répand dans la campagne et arrose plusieurs fermes. Il y a aussi dans la plaine qui mène à Thous, à peu près à 5 farsakhs de cette ville, une autre fontaine dans laquelle on voit un poisson auquel l'émir Tchoubân a attaché une perle grosse comme un œuf de pigeon. Ce lieu est un but de promenade pour les gens de la ville. » (Voyez aussi les Voyages d'Ibn Batoutah, t. III, p. 81, et l'article Schadiakh, ci-dessus, p. 340 et suiv.)

n'y est pas, mots dont on aurait formé ensuite *Niçabour*. Plus tard, lorsqu'ils le rencontrèrent à Djoundi-Sabour, ils s'écrièrent *Wendi-Sabour*, c'est-à-dire Sabour a été trouvé (وُجِدَ سابور). Parmi les noms ou surnoms donnés à Niçabour, on cite encore celui d'*Abou-Schehr* (ابو شهر) et d'*Ebre-Schehr* (ابر شهر), dont la forme la plus correcte est *Irân-Schehr* (ايران شهر). De cette ville à Rey il y a 160 farsakhs, et 40 farsakhs entre Niçabour et Serakhs. De cette dernière ville à Merw esch-Schahidjân on compte 30 farsakhs. L'eau que boivent les habitants est amenée par des aqueducs souterrains dans des réservoirs disposés à cet effet; elle est un peu saumâtre. Le sol de Niçabour m'a paru fertile et riche en arbres fruitiers. On y trouve la plus belle espèce connue de la plante nommée *reïbas* (rhubarbe)[1]: une seule de ces plantes pèse ordinairement un *menn* ou davantage, et on en voit qui pèsent cinq *rothls*, poids de l'Yraq. Sa couleur est d'un blanc pur comme la datte à sa naissance. Ce fut l'an 31 de l'hégire, sous le khalifat d''Othmân, que les musulmans, commandés par 'Abd Allah ben 'Amer ben Koreïz, se rendirent maîtres de Niçabour par capitulation et y bâtirent une mosquée. D'autres historiens cependant assurent que cette ville fut prise du temps d''Omar par el-Ahnef ben Qaïs; mais que, s'étant révoltée sous le khalifat d''Othmân, ce prince envoya 'Abd Allah ben 'Amer qui la conquit de nouveau. Les Ghozzes lui firent éprouver de grands désastres l'an 548. Après avoir fait prisonnier le roi Sandjar et s'être emparés de presque tout le Khoraçân, ils envahirent Niçabour, tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent dans ses murs, la pillèrent et la livrèrent aux flammes. Mais la discorde éclata parmi les vainqueurs, et ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Un des Mamelouks du roi Sandjar, nommé el-Moueyed, chassa les Ghozzes de Niçabour; puis il réunit ceux des habitants qui avaient pris la fuite, et se transporta avec eux dans une localité nommée *Schadiakh* (voyez le mot شادياخ); il y fit construire des maisons et l'entoura de murailles[2]. La nouvelle

[1] L'auteur du *Mubarek-Schahi*, cité par Ahmed Razi, dit qu'on apporta à un khalife abbasside un pied de rhubarbe qui pesait dix-sept menn. (*Heft iqlim*, IVe climat. Voyez aussi le Voyage d'Olivier, t. V, p. 127.) Dans la mythologie des Guèbres, l'arbre nommé *reïbas* contenait en germe le premier homme, que les Persans confondent avec Keyomers. Cette tradition est développée dans le *Dabistân*, et mentionnée par Maç'oudi dans le chap. XXI des Prairies d'or.

[2] Yaqout paraît attribuer ici la fondation de Schadiakh à ce personnage; mais ailleurs (au mot شاذياخ) il parle avec plus d'exactitude de l'origine de cette ville. Quant au récit de l'invasion des Ghozzes, présenté dans le *Mo'djem* d'une façon si inexacte, on peut consulter l'Histoire des Seldjouqides, publiée

ville de Niçabour, après avoir subi des fortunes diverses, devint la cité la plus florissante, la plus riche et la plus peuplée de la terre, car par sa situation elle était *le vestibule de l'Orient* et le rendez-vous de toutes les caravanes. Sa prospérité dura jusqu'en 618. A cette époque, cette horde de Turcs impies qu'on nomme *Tatares*, sortant des régions situées au delà de l'Oxus, se répandit dans le Khoraçân et les contrées voisines. Mohammed, fils de Takasch fils d'Il-Arslan, roi du Kharezm, qui gouvernait tout l'Orient jusqu'à Hamadân, s'enfuit à leur approche, et bientôt réduit aux plus dures extrémités, et en butte à des persécutions dont le récit exigerait de longs détails, il vint mourir fugitif dans le Thabarestân[1]. Presque tous les Khoraçâniens et d'autres populations voisines se renfermèrent alors dans Niçabour qu'ils fortifièrent avec le plus grand soin. Une armée de Turcs infidèles se présenta bientôt devant ses murailles et y rencontra une résistance énergique. Leur chef, s'étant approché un jour des fortifications, fut tué par une flèche que lui décocha un habitant de Niçabour. Les Turcs, saisis d'effroi, remontèrent à cheval et rejoignirent en toute hâte leur roi nommé Djenguiz-Khân (le texte porte *Djenguel-Khân*). Il se rendit lui-même avec toute son armée devant Niçabour, car le chef qui venait d'être tué avait épousé sa fille. La ville fut attaquée avec fureur. On prétend qu'un homme de la famille d'Ali, préposé à la garde d'une des portes, offrit secrètement aux Turcs de leur donner accès dans la ville, à condition qu'après s'en être emparés ils le nommeraient gouverneur; ils acceptèrent, mais, à peine entrés dans Niçabour, ils tuèrent ce traître et ses compagnons[2].

par M. Defrémery dans le Journal asiatique, année 1848; Mirkhond, *Historia Seldschukidarum*, p. 184; Ibn el-Athir, t. V, fol. 184; et sur la petite dynastie de Moueyed, un autre mémoire du même auteur, *Journal asiatique*, 1846. Dans le premier de ces mémoires, l'habile traducteur a laissé en blanc le nom de la localité où périt une partie de l'armée de Sandjar; j'ai tout lieu de croire que ce nom, défiguré dans les copies du *Tarikhi-Guzideh*, est *Seadjân* (سجان) ou *Seggân*, bourgade qu'Isthakhri et Yaqout s'accordent à placer entre Niçabour et Merw.

[1] On sait que le célèbre Mohammed Kharezm-Schah mourut, des suites d'une pleurésie, dans une île de la mer Caspienne, voisine d'Abeskoun. (Voyez, pour le détail de ces événements, *Histoire des sultans du Kharezm*, extraite de Mirkhond, Paris, 1842, p. xx et suiv. Petis de la Croix, *Histoire du grand Genghizcan*, livre III, chap. iv.)

[2] Yaqout, réfugié à Moçoul à l'époque où se passaient ces événements, ne pouvait avoir sur l'invasion du Khoraçân que des informations bien vagues; de là les erreurs dont son récit fourmille. Pour ne signaler que les plus graves, rappelons que ce ne fut pas Djenghiz-Khân, mais son fils Touli-Khân, qui vint assiéger Nichapour, après que Toghadjar, gendre de ce dernier, mourut percé d'une flèche, le troisième jour du siège. Nul historien persan n'a dit que cette ville fut

D'autres assurent que les Turcs donnèrent l'assaut à la ville à l'aide de machines de siége et s'en emparèrent de force. Avides de sang et de pillage, ils se ruèrent dans les différents quartiers, massacrant tous ceux qu'ils rencontraient, sans distinction d'âge ni de sexe; puis ils détruisirent la ville et la rasèrent. Ils firent subir le même sort aux bourgades du voisinage, et retournèrent le sol pour en extraire les trésors qui y avaient été enfouis. On m'a assuré qu'ils n'ont pas laissé une muraille debout. Quelques personnes disent cependant qu'une troupe envoyée par le roi de Kharezm enleva ces trésors qui avaient échappé à la rapacité des Turcs. Nous appartenons à Dieu et c'est vers lui que nous retournons. Qu'il nous préserve d'un pareil malheur, le plus affreux qui ait encore accablé l'islam! On connaît ce distique du poëte el-Muradi [1], dirigé contre les habitants de Niçabour (mètre *bassith*):

لا تنزلنّ بنيسابورَ مُغتربًا   الّا وحبلك موصولٌ بسلطانِ

او لا فلا ادبٌ يغنى ولا حَسَبٌ   يُجدى ولا حُرمة تُرعَى لانسانِ

livrée aux Mongols par un descendant d'Ali, et ce détail paraît devoir se rapporter au mufti qui, quelques mois auparavant, avait promis à Kouli-Khân de lui ouvrir les portes de Merw. Les chroniques persanes se taisent également sur les prétendus trésors trouvés plus tard par Djelal ed-Din au milieu des ruines de Nischapour. On peut consulter, sur le siége de cette ville, Mirkhond, *Histoire de Djenghiz-Khân*, Paris, 1841, p. ١٤٣ et suiv. Petis de la Croix, ouvrage cité, p. 378; la chronique d'Herat, ms. persan, f. Gentil 32, fol. ٦٣ et suiv.

[1] On trouvera la biographie de ce poëte et de plusieurs autres écrivains de Niçabour dans un extrait de Tha'lebi, publié dans le Journal asiatique, 1853. L'auteur du *Heft iqlim* cite une multitude de littérateurs, de dévots ou d'hommes politiques originaires de cette ville; j'en extrais les noms suivants: Le scheikh Ferid ed-Din 'Attar, né en 512, mort en 627 (voyez, sur ce célèbre poëte, le *Pend Nameh*, publié par S. de Sacy, Paris, 1819); — l'imam Mohammed ben Ahmed, écrivain distingué qui joua un rôle politique sous le sulthan Sandjar; — Abou Nasr Isma'il Djewheri, auteur du dictionnaire nommé *Sihah*; — Abou Ishaq Tha'lebi, auteur de l'Histoire des Prophètes, etc. — Abou Mansour Tha'lebi, poëte et critique distingué, auteur du *Yetimet ed-dehr*, etc. — le poëte persan Oustad Razi ed-Din; — l'émir Moâzzi, surnommé le *roi des poëtes*, un des plus habiles écrivains du règne de Sandjar; — l'imam 'Omar Khayyam, astronome et auteur de quatrains (*roubâyi*) très-estimés; sa Vie se trouve dans le *Habib us-Sier*; — Schahfour, rédacteur en renom du temps de Djelal ed-Din; on lui doit un traité de correspondance (*inscha*) nommé *Risaleï-Schahfourieh*; il est mort à Tebriz en 770; — le poëte Katibi, favori de Baïsonqor-Mirza et d'Ibrahim-Mirza; — Djelal ed-Din, médecin et poëte sous la dynastie des Mozaffériens; — l'émir Huçeïn, auteur d'un traité sur les énigmes; — Mohammed Moumin, habile musicien et poëte; — l'émir Mohammed Youqouyi, dont le divan a été publié dans l'Inde; — Naziri, poëte contemporain de Gazân-Khân, etc.

Étranger, garde-toi d'aller à Niçabour si tu ne tiens par des liens étroits au sulthan; | car, dans cette ville, ni le mérite ni la naissance ne sont une sauvegarde, et les égards dus à l'homme y sont méconnus.

Un nombre considérable de savants sont originaires de Niçabour. Un des plus illustres est l'imam Abou 'Ali Huçein ben 'Ali ben Zeid ben Daoud ben Yezid en-Niçabouri surnommé *l'Orfèvre*, connu par ses nombreux écrits autant que par les voyages qu'il entreprit au profit de la science. L'imam ed-Daraqothni le proclame l'honneur de l'imamat, et Abou 'Abd Allah ibn Mendeh avoue n'avoir pas connu un homme doué d'une mémoire plus sûre dans l'étude des traditions contradictoires. On lit dans la Chronique d'Abou 'Abd Allah : « Huçein ben 'Ali el-Hafez, originaire de Niçabour, fut le premier docteur de son siècle par la connaissance qu'il avait du Qoran, la justesse de son raisonnement, sa piété et ses voyages. Sa réputation s'est propagée de l'orient à l'occident, et il la devait autant à son habileté dans la controverse qu'au mérite de ses ouvrages. Il était recherché, malgré ses immenses travaux, comme l'arbitre le plus judicieux dans les affaires litigieuses. Il étudia et recueillit la tradition à Niçabour, et visita, dans ce but, Herat, Neça, Djordjân, Merw er-roud, Rey, Baghdad, Koufah, Waçeth, el-Ahwaz et Ispahân. Il résida longtemps en Syrie, où il rédigea quelques-uns de ses traités; puis il se rendit en Égypte, et de là à la Mecque, où il suivit les leçons de Fadhl ben Mohammed el-Djondi. » Dans un autre passage, cet historien ajoute : « Ibn 'Ali se rendit d'Égypte à Jérusalem; puis il fit un second pèlerinage, retourna à Jérusalem et de là alla à Baghdad à travers le désert de Syrie. Il revint enfin dans le Khoraçân et à Niçabour, sa patrie, où il mit en ordre ses nombreux écrits; les plus estimés sont le *Livre des Scheikhs* (كتاب الشيوخ) et le *Livre des Chapitres* (كتاب الابواب). J'ai entendu dire à son élève Abou Bekr Mohammed ben 'Omar el-Djoghlâni, que Huçein ben 'Ali fut chargé de la rédaction officielle des dépêches au divan de Niçabour, l'an 337; il était alors âgé de soixante ans, étant né en 277. Malgré ces fonctions, il ne cessa pas de composer de nouveaux ouvrages ou de conférer avec les scheikhs les plus instruits, jusqu'à sa mort, arrivée le mercredi soir 15 de djoumada premier, l'an 347. Il fut enterré dans le cimetière situé près de la porte de Mo'ammer. »

نيشك *Nischek.*

District du Sedjestân, à moitié chemin de cette province à Bost; il renferme

plusieurs villes et bourgades. Une des portes de Zarendj, capitale du Sedjestân, est nommée *porte de Nischek.*

نيلان *Nilân.*

Petite ville du district de Meraghah, entourée de beaux jardins et arrosée par un bras de la rivière Djaghatou et par des sources; son territoire produit du blé, des fruits et d'excellent raisin. Sa population, composée de Turcs hanéfites, paye au fisc 10,000 dinars. (*Nouzhet.*)

نيمروز *Nimrouz*, c'est-à-dire, en persan, le milieu du jour.

Nom donné à la ville et au pays de Sedjestân. On prétend que par cette dénomination on voulait faire entendre que le Sedjestân était la moitié du monde, c'est-à-dire que, par sa fertilité et ses richesses, il pouvait rivaliser avec la moitié des contrées qu'éclaire le soleil [1]. C'est une métaphore très-exagérée et qu'il ne faut pas prendre au sérieux.

نيم مردان *Nim-Merdân.*

Ile de la mer Caspienne. (Voyez le mot بحر الخزر.)

نيه *Nyeh.*

1° Bourg entre Herat et le Kermân. — 2° Petite ville entre le Sedjestân et Esfizar, d'après Abou Sa'ïd. C'est la patrie d'Abou Mohammed Haçan ben 'Abd er-Rahman en-Nyehi, jurisconsulte schafeïte, très-versé dans les principes adoptés par cette école. Il eut pour maître le qadhi Huçeïn ben Mohammed, et fit de si grands progrès qu'il occupa sa chaire après lui. Il forma plusieurs élèves distingués, entre autres Abou Ishaq Ibrahim el-Merwazi. Il mourut vers l'an 480. Son neveu Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ben Huçeïn se distingua dans la même école par sa piété et son talent dans la rédaction des décisions juridiques (*fetvas*); il est mort au mois de scha'bân 548.

و

واج رود *Wadjè-roud.*

Localité située entre Hamadân et Qazwin. L'an 29 de l'hégire, les musul-

[1] Le mot *Nimrouz* ou pays du midi, qui paraît désigner non-seulement le Sedjestân, mais toute la vallée inférieure de l'Indus, est souvent employé dans ce sens par Ferdousi. (Voyez *Schah-Nameh*, traduit par M. J. Mohl, I, p. 481, 567 et *passim.*)

mans y livrèrent bataille aux Persans et aux Deïlemiens, commandés par leur roi nommé *Mouta*. Cette affaire fut aussi sanglante que celle de Nehawend. Les musulmans se retirèrent ensuite sous la conduite de Na'im ben Mouqarren auquel on attribue les vers suivants (mètre *thawil*) :

فلمّا اتانى انّ موتا ورهطه بنى باسل جرّوا خيول الاعاجمِ
صدمناهمُ فى واجَ رُوذَ بجمعنا غُداة رميناهم باحدَى العظائمِ
فما صبروا فى حومة الموت ساعةً لحدّ الرماح والسيوف الصوارمِ
اصبنا بها موتا ومن لفّ جمعَه وفيها نهاب قسمه غير غانمِ
كانّهُمُ فى واجَ روذ بجوّهِ وحوش عنا فيها فروح المخادمِ

Lorsque les hennissements des chevaux étrangers m'annoncèrent l'arrivée de Mouta et de sa horde, les Beni Basel, || nous les chargeâmes à Wadjè-roud avec toutes nos forces, et ce jour éclaira une de leurs grandes défaites. || Ils ne purent supporter un moment le choc de la mort au milieu de nos lances acérées et de nos sabres tranchants; || nos armes atteignirent Mouta et la troupe qui l'entourait; notre seule crainte fut de partager un butin gagné sans gloire. || L'ennemi pressé dans Wadjè-roud ressemblait à ces bêtes sauvages que les blessures du fer forcent à sortir de leurs tanières.

واذار *Wadar.*

Bourg près d'Ispahân.

واذنان *Wadenân.*

Bourg près d'Ispahân; patrie du savant scheikh Mohammed ben Ahmed ben 'Omar.

واران *Warân.*

Bourg à un farsakh de Tebriz; c'est la patrie du jurisconsulte Modhaffer ben Abi'l-Khaïr ben Isma'ïl el-Warâni, qui étudia le droit à Moçoul et à Baghdad. Il habitait cette dernière ville et résidait dans le collége de la Nizamyeh; il a laissé un grand nombre d'écrits.

واسط *Waçeth.*

Bourg important près de Balkh; patrie du docteur Mohammed ben Ibrahim el-Waçethi.

واقصة *Waqçeh.*

Abou'l-Haçan Mohammed, fils d'Ahmed, *le Lecteur*, dans un traité où il

attaque Moténebbi, ajoute ce qui suit, à propos du passage : *Qu'il ne cesse de rester sous la protection constante de Dieu !* (لا زال فى واقية من الله باقية). « Cette phrase est une sorte de prière proverbiale que les matelots, les mendiants et, en général, la basse classe de Baghdad emploient fréquemment. Lorsque les Deïlemiens entrèrent pour la première fois à Baghdad, un des leurs, à qui ce vœu était adressé, répondit avec colère : « Waqyeh est dans le Deïlem, notre pays, le nom d'une montagne (ou, d'après une autre version, de deux montagnes). » Ceci prouve que l'emploi qu'en a fait ce poëte est déplacé. »

والبه *Walibeh.*

Nom d'une localité de l'Azerbaïdjân.

الوالجة *Walidjeh (el-).*

Je crois que c'est la ville connue aussi sous le nom de *Walwalidj* (ولوالج). Elle est située dans le Thokharistân et près de Bestham.

والِس *Walès.*

Ahmed el-Ispahâni dit que Mohammed, fils de Qaçem et-Tha'lebi el-Walèçi, habitait Ispahân; il se peut que ce soit un quartier ou un bourg voisin de cette ville.

وان *Wân.*

Forteresse entre Khelath et le pays de Tiflis; elle dépend de Qaliqala; on y fabrique des tapis.

وايل *Waïl.*

Bourg à 3 farsakhs de la ville de Sedjestân. C'est la patrie d'Abou Nasr 'Abd Allah ben Sa'îd el-Waïli es-Sedjzi, célèbre *hafez*, qui habita la Mecque et composa plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite une chronique. Abou Ishaq Ibrahim ben Hanbal me disait au Caire : « El-Waïli a conféré le diplôme à plus de cent scheikhs, et je suis le seul survivant. » Ce même docteur, interrogé par moi sur la valeur d'el-Waïli comparé à es-Souri, me répondit : « Abou Nasr el-Waïli vaut cinquante ou soixante docteurs tels que es-Souri. »

وايه خُرد *Wayeh-Khord.*

Vallée dans le voisinage de Nehawend, célèbre par une victoire des musul-

mans sur les Persans. On dit que toutes les fois qu'un des leurs tombait, les Persans s'écriaient *waych-khord*, il a son lot! et que telle est l'origine de ce nom. (Extrait du Livre des Conquêtes.) Le poëte Qa'qa'a, fils de 'Amr, en a fait mention dans le passage suivant (mètre *thawil*) :

الا أبلغ سعدا حيث سارت ويممت   بما لقيت منا جموع الزمازم
غداة أتوى واية خرد فاصبحوا   تعودهم شعب النسور القشاعم
متلقاهم حتى ملأنا شعابهم   وقد انعم اللهب الذى بالصرائم

Raconte à Soa'ida, partout où elle va et se dirige, comment nous avons traité cette troupe de bêtes fauves. || Le jour où ils s'avancèrent contre nous à Waych-Khord, nous avons laissé leurs cadavres aux vieux vautours; || nous les avons exterminés jusqu'à combler de leurs corps les ravins de leur montagne. Qu'il est beau l'éclair qui jaillit de nos épées tranchantes!

وَخش Wakhsch.

District du pays de Balkh, tellement voisin du pays de Khottolân[1], qu'on ne les considère que comme formant un seul district. Le petit pays de Wakhsch, situé sur les bords de l'Oxus, est riche et fertile; le climat y est très-sain. Wakhsch a été la résidence de plusieurs rois. En est originaire Abou 'Ali Haçan ben 'Ali el-Wakhschi, le littérateur; il voyagea et recueillit la tradition. Il mourut en 471 ou en 456, selon Hibet Allah *el-Ekfâni*.

وَخشمان Wakhschemân.

Bourg à 2 farsakhs de Balkh.

وذلان Wadlân.

Bourg près d'Ispahân.

وذنك آباذ Wedenk-Âbâd.

Un des bourgs d'Ispahân; patrie d'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Ibrahim el-Wedenk-Âbâdi.

وَراليز Weraliz, ou écrit aussi Weraniz.

Ville à trois journées de Balkh et à deux journées de Khoulm.

[1] Ou Khotol, selon Ibn Haukal, qui ajoute : « On trouve de l'or sur les bords des torrents de ce pays. Il renferme deux villes, Helaward et Lawkend, qui font partie du district de Wakhsch. Le Khotol est situé entre deux rivières, le Wakhschâb et la rivière de Badakhschân, nommée Kherakh. Plusieurs autres cours d'eau arrosent ce territoire. » (Voyez Géographie d'Aboulféda, p. 503, texte.)

وَرام *Weram.*

Ville et canton près de Rey; les habitants appartiennent tous à la secte des Schiites. (Extrait d'el-'Amrâni.)

وَرامين *Weramin*[1].

Petite ville de la province de Rey, sur le chemin de Rey à Ispahân et à trente milles environ de Rey; patrie d'Abou'l-Qaçem 'Ytab ben Mohammed ben Ahmed er-Razi el-Weramini, mort après l'an 320.

وَراوِى *Werawi*[2].

Jolie petite ville dans les montagnes de l'Azerbaïdjân entre Ardebil et Tebriz. Son territoire est fertile et bien arrosé. C'est la résidence ordinaire d'*Ibn Beschtekin,* un des chefs de ce pays. J'ai passé par cette ville qui est à une journée de marche de Ahr ou Ahridj; son rothl vaut six rothls poids d'Iraq, soit deux mille quatre-vingts drachmes.

وَرثان *Werthân*, ou, selon Selefi, *Werethân.*

1° Petit pays situé sur les frontières de l'Azerbaïdjân, à 2 farsakhs du fleuve Araxe et à 7 farsakhs de Beïlaqân. On lit dans le Livre des Conquêtes que Werthân était un château situé dans l'Azerbaïdjân comme Wasch et Arasch (واش وارش), dont il est fait mention dans l'Histoire de Babek. La ville de Werthân fut fondée par Merwân ben Mohammed ben Merwân, fils d'el-Hakem, qui la fortifia et réunit ce territoire à son domaine particulier. Cette propriété

[1] Il n'est pas douteux que cette petite ville ne soit la même que la précédente, et Yaqout ne les a confondues que parce qu'il a puisé ses renseignements à deux sources différentes. Veramin, qui fut le chef-lieu de la province de Rey après la ruine de cette ville, s'est toujours signalée par son attachement à la famille d'Ali. Un fervent docteur, Razi ed-Din Abou Sa'ïd, la dota d'un collége qui fut longtemps un des foyers de l'érudition schiite. Elle a donné naissance au poëte Djemal ed-Din Veramini. (*Medjalis*, 1re séance.)

[2] Le nom plus moderne de cette ville est *Peschguin.* On lit dans le *Nouzhet :* «Le canton de Peschguin renferme sept villes. Le chef-lieu était nommé jadis *Veravi,* mais Peschguin-Keredji, qui rebâtit la ville, lui donna son nom; le climat y est tempéré, mais malsain, parce que le mont Silân empêche le vent du nord d'y pénétrer. Le blé et les fruits y sont abondants. Elle paye au fisc 5,200 dinars. C'est un des fiefs militaires de la Perse. Les habitants suivent les rites de Schafey et d'Abou Hanifah.» (Ms. 139, fol. 620.)

passa plus tard entre les mains de Zobeideh, fille de Dja'far, fils de Mansour; cette princesse agrandit la ville et répara ses fortifications. Le célèbre el-Werthâni était un de ses affranchis. Ibn el-Kelbi dit que le mot *Werthân* désigne tout l'Azerbaïdjân. De ce pays sont originaires : Abou'l-Feredj 'Abd el-Wahed ben Bekr el-Werthâni, le Soufi; il fit de longs voyages et mourut en 372 : — Abou'l-Haçan 'Ali fils d'es-Seri el-Werthâni, traditionniste estimé. — 2° Bourg près de Schiraz.

وردانه *Werdaneh.*

Bourg qui dépend d'Ispahân.

ورزنين *Werzenin.*

Bourg aussi important qu'une ville, dans le voisinage de Rey.

وَركان *Werkân.*

1° Quartier à Ispahân. La fille d'Ibrahim el-Werkâni est citée comme une femme très-instruite, et elle s'est rendue célèbre par ses prédications; elle mourut en 460. — 2° Bourg près de Qaschân, d'où est originaire Abou'l-Haçan Mohammed ben Haçan, littérateur et poëte; il s'occupa aussi de recueillir les traditions, et transmit son enseignement à ses deux fils Abou'l-Me'ali Mohammed et Abou'l-Mehaçin Maç'oud. En outre, Abou Mouça cite un autre Mohammed ben Dja'far el-Werkâni el-Baghdadi, qu'il ne faut pas confondre avec les précédents. — 3° On dit qu'un quartier de Niçabour est appelé *Werkân*, mais j'ignore si ce renseignement est exact. — 4° Bourgade près d'Hamadân, de laquelle est sorti un prédicateur célèbre parmi les modernes.

وركوه *Wer-Kouh* pour *Ber-Kouh*, c'est-à-dire, en persan, sur la montagne.

Il en est parlé au mot ابركوه.

وَرندان *Werendân.*

C'est une des villes les plus importantes et les plus connues du Mokrân.

ورده *Wereh.*

Petite ville aux environs de Thaleqân.

وَزدول *Wezdoul.*

Bourg dépendant de Djordjân.

وزوان *Wezwân.*

Je pense que c'est un bourg près d'Ispahân.

وزوالين *Wezwalin.*

Bourg du Thokharistân, dans le voisinage de Balkh.

وسسكر *Wesesker.*

Bourg à 7 farsakhs de Djordjân; il dépend du canton de Djerdistân.

وشاق *Weschaq.*

Forteresse située dans le canton de Nathenz (province d'Ispahân): elle était connue autrefois sous le nom de *Kemert* (كمرت); elle doit à un de ses gouverneurs sa dénomination moderne. (*Nouzhet.*)

ولاستَجِرد *Welastedjerd.*

«Nous allâmes, dit Mo'çer, de Destedjerd à un autre bourg nommé *Welastedjerd;* on prétend qu'il renferme mille fontaines dont les eaux forment une rivière unique; on se rend de là à Qasr el-Loussous dans la province d'Hamadân.» Abou Nasr dit que le savant. . . . .[1] est né dans ce bourg en 440.

وَلاشجِرد *Welaschdjerd.*

1° Ville entre Hamadân et Kirmanschahân; patrie du jurisconsulte Abou 'Omar 'Abd el-Wahed ben Mohammed, né en 440, mort à Kenkiwer en 502. — 2° Localité sur la frontière du pays de Balkh, célèbre par une victoire des musulmans. — 3° *Welaschdjerd,* et plus ordinairement *Welaschgerd,* bourg du Kermân. — 4° Localité près de Khelath.

وليد آباذ *Welid-Âbâd.*

Bourg de la province d'Hamadân: il dépend du canton de Sirawend. C'est la

[1] Le nom est omis dans toutes les copies; mais il se retrouve dans l'article suivant, où la même localité est mentionnée avec une orthographe un peu différente. (Voyez *Welaschdjerd.*) L'auteur du *Méraçid* cite Welaschdjerd parmi les bourgades du château de Kenkiwer.

patrie d'Abou Mohammed 'Abd er-Rahman ibn Hamdân, dont les surnoms sont le *Corroyeur*, le *Marchand de soie* et le *Dehqân* (syndic). Ce fut un des soutiens de l'école traditionnaire et de la législation orthodoxe dans son pays. Des troubles l'ayant obligé de s'enfuir à Basrah, il perdit ses livres et vécut dans un état voisin de l'indigence. Il est mort à Welid-Âbâd en 349.

وَنْجَر *Wendjer.*

Canton de la province d'Hamadân, district d'Esfadjin: c'est là que se trouve la célèbre Tour des cornes (منارة الحوافر).

وَنداد *Wendad.*

Bourg qui dépend de Rey.

وَنداد هُرمز *Wendad-Hormuz.*

District dans les montagnes du Thabarestân, sur le chemin du Khoraçân et dans le voisinage des montagnes de Scherwin. *Wendad-Hormuz* est le nom d'un chef de ces montagnes qui se révolta sous le règne de Haroun er-Reschid. Ce khalife vint lui-même à Rey, et il envoya un message au rebelle pour l'inviter à se rendre auprès de lui. Wendad-Hormuz obéit: il fit sa soumission et céda le pays qu'il possédait au khalife, qui l'en récompensa en le nommant gouverneur militaire (*espehbed*) du Khoraçân. 'Abd Allah ibn Malek el-Khozâ'i fut envoyé dans le district de Wendad-Hormuz, et en confia la garde aux *scheikhs*. Le khalife Mamoun, en arrivant au trône, leur enleva ces fonctions pour les donner à quelques-uns de ses courtisans. On donnait le nom de *scheikhs* (مشايخ) aux chefs de trente et un petits corps d'armée (*meslaha*), chargés de la garde du pays dans tout le Thabarestân, jusqu'aux frontières du Deilem. Le mot *meslaha* (plur. *mesalih*) désigne une troupe armée de deux cents à deux mille hommes préposés à la défense de la religion et de l'État.

وَنّ *Wenn.*

Bourg du Qouhistân: patrie d'el-Wenni, auteur d'un traité sur le partage des successions (كتاب الفرائض).

وَنك *Wenk.*

Bourg qui dépend de Rey.

وَهان زاد *Wehân-Zad*[1].

Nom de la citadelle de Somaïrem, ville située dans la province d'Ispahân.

وَهبَن *Wehben.*

Bourgade du canton de Qardj (ou Qordj) dans le pays de Rey: patrie de Moghaïrah ben Yahia es-Souddi er-Razi.

وهران *Wehrân.*

Localité située dans le Fars.

وهرندازان *Wehrendazân.*

Bourgade importante aux portes de Rey: c'était la première étape des rois de Perse quand ils quittaient cette ville.

وهشتاباد *Weschtâbâd* (*Behischt-Âbâd?*).

Autre bourg près de Rey.

ويذ آباذ *Weïd-Âbâd.*

Nom d'un grand quartier d'Ispahân: Abou Mohammed ben Mansour el-Weïd-Âbâdi, un des professeurs d'Abou Sa'd es-Sem'ani, en est originaire.

وِير *Wir.*

Bourg près d'Ispahân: patrie d'Ahmed ben Mohammed el-Wiri, qui enseigna la tradition à el-Hafez ibn en-Naddjar.

ويمه *Wimeh.*

1° Petite ville dans les montagnes entre Rey et le Thabarestân: en face est une belle forteresse nommée *Firouz-Kouh* (la montagne Bleue), qui dépend du district de Donbawend[2] (Démavend). Lorsque j'ai passé à Wimeh, elle était à demi ruinée: elle est située au milieu des montagnes et entourée de sources. — 2° *Wimeh* est aussi le nom d'une citadelle qui domine la ville de Zebid dans le Yemen.

[1] Leçon douteuse. Les deux autres manuscrits portent *Wehân-Ziad* ou *Zenad*. J'ignore d'après quelle autorité M. Juynboll indique l'orthographe *Wehân-Zonnar* comme la plus régulière.

[2] D'après Ibn Haukal, Wimeh dépend de Donbavend; c'est une petite ville dont le territoire est surtout favorable à la vigne et au noyer. C'est l'endroit le plus froid de tout le district. (Cf. *Das Buch der Lænder*, p. 98 et 99; *Liber climatum*, p. 90, et le texte d'Abou'l-Féda, p. 434.)

ه

هَبراثان Hebrathân

Bourgade du pays de Dihistân.

هَراة Herat.

1° Grande et célèbre ville du Khoraçân[1]. J'ai constaté, lorsque je parcourais cette contrée, l'an 614, qu'Herat l'emportait sur toutes les autres villes du pays, par sa grandeur et sa prospérité, par la richesse de son sol, sa nombreuse population, la beauté de ses jardins, l'abondance de ses cours d'eau, et

[1] Ahmed Razi donne de cette ville la description suivante : «Herat a douze portes, et elle est entourée par deux enceintes qui ont entre elles un intervalle de dix *guez* ; ces deux murailles sont flanquées de cent quarante-neuf bastions. Le fossé a vingt *guez* de largeur. La circonférence de la ville est de sept mille trois cents pas ; son diamètre, depuis la rue Royale jusqu'à Firouz-Âbâd, et depuis la rue Khosch jusqu'au faubourg d'Iraq, est évalué à mille neuf cents pas. Herat possède quatre bazars qui partent des principales portes, dont ils gardent le nom, et aboutissent au carrefour central ; il faut en excepter pourtant la porte de Qiptchak, qui n'a pas de marché. On cite, parmi ses édifices, la grande mosquée située entre cette porte et celle de Khosch ; la citadelle d'Ikhtiar ed-Din, au nord de la ville ; le collège et le couvent bâtis par Sulthan Huçein Mirza ; les grandes allées (Khiabân) ; le jardin de Gazergah et une foule d'autres lieux de plaisance qu'il serait trop long d'énumérer.» (*Heft iqlim*, IV° climat.) Mustôfi cite, parmi les antiquités de la ville, la forteresse de Schemiran ; un pyrée sur une montagne à deux lieues de la ville et dont le nom est *Sirischk* ; dans le voisinage, une vieille église chrétienne. «Les habitants d'Herat, dit-il, sont braves et adonnés au métier des armes, mais fourbes et cruels ; ils sont sunnites et schafeïtes.» (Ms. 139, fol. 678.) — Mohammed Mehdi parle avec enthousiasme de la beauté des environs, des dix-sept villages qui entourent la ville, de ses jardins délicieux qui produisent des melons d'eau exquis et le raisin nommé *fakhri* ; puis il ajoute : «Sous le règne des Ghourides, la prospérité d'Herat était à son apogée. Cette ville renfermait quatre cent quarante-quatre mille maisons (*sic*), douze mille boutiques, six mille bains ou caravansérails. Enfin, on peut se faire une idée de l'immense population qui l'habitait, en se rappelant que, sous le règne de Huçein Baïqra, un seul boulanger eut à cuire en un jour vingt et un mans de farine. L'opinion générale des Persans est qu'Herat doit son nom et son origine à un des officiers de *Neriman le Pehlewân*, et qu'elle fut rebâtie par Alexandre. Ils citent aussi le quatrain suivant, où la fondation et l'agrandissement de la ville sont attribués à Lohrasp, à Guschtasp et à Bahman :

لهراسب نهاد اصل هری را بنیاد
گشتاسب بر او بنای دیگر بنهاد
بهمن پس از آن عمارت دیگر کرد
اسکندر رومیش همه داد بباد

(Extrait du *Zinet el-Medjalis*, 9° partie. Voyez aussi *Journal asiatique*, juin 1860.)

aussi par la foule de savants et d'hommes de mérite qu'elle a produits. Mais elle n'a pu échapper aux rigueurs de la fortune, car les Tatares impies l'ont envahie en 618, et l'ont presque réduite à néant. (Nous appartenons à Dieu et nous retournons vers lui!) « La ville d'Herat, dit ed-Dehbi, a été fondée par Alexandre, lorsque ce conquérant, ayant envahi l'Orient, se préparait à attaquer la Chine. Il obligea les habitants des différentes contrées par lesquelles il passait de bâtir une ville dont il leur donnait lui-même le plan et les proportions, afin de se garantir contre les invasions étrangères. Informé de l'humeur sauvage et indomptable des gens de ce pays, il les força à jeter les fondements d'une ville. Il en traça le plan, fixa l'étendue, la largeur et la hauteur de ses murs, le nombre de ses bastions et de ses portes, et il leur promit de leur payer leur salaire lorsqu'il reviendrait de la Chine. A son retour il examina les travaux, et, les trouvant fort mal exécutés, il adressa de vifs reproches aux habitants, et les punit de ne s'être pas conformés à ses ordres, en les privant de toute rétribution. » Un grand nombre d'imams et de docteurs sont originaires d'Herat[1], entre autres Abou 'Ali Haçan ben Edris ben Mubarek el-Ansari el-Herawi, un des traditionnistes anciens les plus célèbres. Il reçut la tradition, à Damas, de Hischam ben 'Ammar, et à Baghdad, d''Othmân ben Abi Scheïbeh. Parmi les nombreux élèves qu'il forma, on cite Hatem ben Hyadeh. Ed-Daraqothni nomme aussi parmi les Ansariens deux autres habitants d'Herat, Huçeïn ben Hazm et son frère Youçef. Leur père se nommait Edris, et *Hazm* n'est qu'un sobriquet. Huçeïn est l'auteur d'une chronique disposée selon l'ordre alphabétique, comme le grand ouvrage de Boukhari, et dans laquelle il rapporte un grand nombre de sentences du Prophète et de faits mémorables; ce livre fait

[1] A côté des noms cités par Yaqout, il y en a d'autres non moins connus qu'il est bon de rappeler. Parmi les docteurs : Abou Isma'ïl 'Abd Allah el-Ansari, plus connu sous le surnom de *Scheikh el-Islam;* on lui doit un commentaire estimé du Qoran, les Stations des Voyageurs et d'autres ouvrages; — Abou'l-Velid Ahmed, fils de Ridja, etc. Parmi les poëtes persans : Abou'l-Mehasin Azraqi, commensal de Thoghân-Schah le Seldjouqide. Son divan, composé de deux mille vers, est encore populaire; — Fakhr ed-Din Khaled, qui vécut à la cour de sulthan Sandjar; — 'Abd er-Rafy', poëte favori de Mohammed Sam Mirza; — Abou 'Abd Allah el-Imami, que certains critiques ont osé comparer à Saadi; — Mewla Sa'ïd, panégyriste de 'Yzz ed-Din Thaher, gouverneur du Khoraçân sous les Mongols; — Mewla Rokn ed-Din, contemporain de l'émir Mozaffer; — Mewla Haçan-Schah (voyez, sur ce poëte, le *Habib us-Sier,* règne de Baïsonqor); — Mewla Binayi, mort en 918; — Sa'ïd Mohammed *Djameh-baf* (le tisserand), poëte qui vivait vers la fin du xe siècle de l'hégire.

autorité. Huçein mourut en 301. On cite ce distique d'Ahmed esch-Schami, originaire d'Herat[1] (mètre *seri*) :

هراةُ ارضٌ خصبها واسعٌ ونبتها اللفّاحُ والنرجسُ
ما احدٌ منها الى غيرها يخرج الّا بعد ما يفلسُ

Herat est une terre abondante et féconde où fleurissent la jacinthe et le narcisse; || personne ne peut se résoudre à s'en éloigner avant d'être ruiné.

Et cet autre distique du fameux poète Zewzeni (mètre *motaqerib*) :

هراة اردتُ مقامى بها لشتّى فضائلها الوافرَه
نسيم الشمال واعنابها واعيُن غزلانها الساحرَه

Au milieu de ses attraits divers, Herat me retient par un double charme : || le souffle de son vent du nord, son raisin et le regard enchanteur de ses belles (littéralement : de ses gazelles).

2° Herat est aussi le nom d'une ville du Fars, dans le voisinage d'Isthakhr; elle est riche et entourée de beaux vergers. Les femmes y fabriquent des voiles de couleur foncée semblables à ceux de Fosthath.

هَرسين Hersin.

Forteresse du Kurdistân, qui domine un village du même nom. (*Nouzhet.*)

هَرشير Herschir.

Bourgade entre Rey et Qazwin; tel est son nom en persan, mais les Arabes l'appellent la ville d'Ibn Djaber (مدينه ابن جابر)[2]. (Extrait du livre d'Hamzah d'Ispahân.)

هرك Herek.

Bourg voisin de Berda'h dans un site très-pittoresque; c'est le campement d'été des habitants de Berda'h. (*Nouzhet.*)

هَركام Herkam.

Bourgade du district de Tharm, entre Qazwin et le Deilem.

[1] Les tezkereh persans sont remplis de vers en l'honneur d'Herat. Voici un distique cité dans l'*Atesch-Kedeh* : « Si quelqu'un te demande quelle est la plus belle des villes, réponds avec vérité et nomme Herat. Dans le sein du monde semblable à l'Océan, le Khoraçân est comme une coquille où Herat brille comme une perle. » Ces vers ont été déjà traduits, mais avec peu d'exactitude, par Golius, *Alfragani elementa*, édit. de 1669, p. 18[illegible].

[2] Ou *Medinet-Djaber*, comme ci-dessus, p. 520.

هُرمُز Hormuz.

1° La ville d'Hormuz[1] est située sur un bras de mer qui communique avec le Fars; elle sert de port au Kermân, et c'est là que les bâtiments venus de l'Inde déposent les marchandises à destination du Kermân, du Sedjestân et du Khoraçân. Quelques auteurs écrivent et prononcent *Hormouz* (هرموز). — 2° Une citadelle du même nom se trouve dans la vallée de Moïse (Wadi Mouça), entre Jérusalem et Kerek.

هُرمُز غَند Hormuz-Ghend.

Bourg à 5 farsakhs de Merw; patrie d''Abd el-Hakem ben Meïçereh el-Hormuz-ghendi, auteur du livre intitulé احاديث الغنى.

هرند Herend.

Localité à 3 farsakhs d'Ispahân.

هزار Hezar.

Bourgade du district d'Isthakhr dans le Fars : c'est là que naquit Yezdidjird el-Hezari, le dernier astronome qui fixa l'ordre des années furtives, sous l'ancienne monarchie persane. Il était contemporain de Yezdidjird, fils de Sabour.

هزار جريب Hezar-Djerib (les mille arpents).

Canton de l'Azerbaïdjân.

هزار دَر Hezar-Der (les mille portes).

Il y a un endroit à Basrah qui est ainsi nommé, soit à cause d'un château

[1] Mohammed Medjdi donne quelques détails historiques sur l'ancienne ville et l'île d'Hormuz, jusqu'à l'époque de la conquête d'Albuquerque (1514). «La ville d'Hormuz appartient au II° climat, et la chaleur y est excessive. Fondée par Ardeschir Babegân, elle fut abandonnée (en 715) par le roi Schems ed-Din qui redoutait les attaques des brigands du voisinage. Ce roi bâtit une autre ville dans l'île de Djeroun, située à un farsakh de la côte, et lui conserva le nom d'*Hormuz*. Il y a environ cent vingt ans que les Francs y exercent un pouvoir absolu. Son gouverneur, Nour ed-Din, ayant eu la fatale idée de réclamer leur secours dans une circonstance difficile, leur laissa un dixième du revenu. En peu de temps ils usurpèrent si habilement l'autorité, que le roi et le vézir de ce pays n'ont plus conservé la moindre part aux affaires.» (*Zinet*, IX° chapitre.) Avant la conquête portugaise, cette île, tributaire de la Perse et annexée au Kermân, payait une redevance annuelle de 60,000 dinars. (*Nouzhet*, fol. 670. Voyez aussi le texte arabe d'Abou'l-Féda, p. 339, et les Voyages d'Ibn Batoutah, t. II, p. 230.)

entouré de plusieurs portes qui aurait appartenu à Behram, soit parce qu'un roi de Perse y aurait dressé mille tentes pour un pareil nombre de cavaliers, ou bien encore, s'il faut en croire Medaini, parce que Schirweïh, qui était un des chevaliers persans nommés *Açawireh*, ayant épousé Merdjaneh, mère de 'Obeid Allah ben Zyad, y fit construire pour elle un château environné d'un grand nombre de portiques.

هزاراسب *Hezar-Esp* (les mille chevaux).

Ville célèbre du Kharezm.

هُزُو *Huzou*.

Petite citadelle mal fortifiée, sur une montagne du littoral du golfe Persique, en face de l'île de Kisch; elle tombait en ruine lorsque je l'ai vue. Elle a joué un rôle dans l'histoire des Boueïhides et à d'autres époques. Ibrahim ben Helal es-Sabi en parle avec emphase et exalte sa force; il dit qu'elle n'a pu être prise d'assaut, et que ses habitants acceptèrent l'islamisme volontairement. Selon le même auteur, elle appartenait à une tribu d'Arabes, les Benou-'Amarah, qui prétendaient descendre de Djalanda ben Kerker[1]. Le pouvoir se transmit régulièrement jusqu'à Abou'l-Mottaleb Redhwân ben Dja'far. A cette époque, le roi 'Adhed ed-Dôouleh envoya contre cette place 'Ali ben Huçeïn es-Sab'y qui s'en empara; ce personnage était en même temps un littérateur distingué. Les habitants de Huzou prétendaient être désignés par ce passage du Qoran : « Derrière eux était un roi qui s'emparait de tous les bâtiments » (chap. xviii, 78). C'est dans cette même forteresse que fut emprisonné Samsam ed-Dôouleh, lorsqu'il tomba au pouvoir de son frère Abou'l-Fewaris, et c'est de là qu'il sortit pour s'emparer d'une partie du Fars.

هِسنجان *Hissendjân*.

Bourg du pays de Rey. En sont originaires : Abou Ishaq Ibrahim ben Youçef ben Khaled, docteur qui visita successivement l'Iraq, la Syrie et l'Égypte; son

[1] Cette tribu, originaire de l'Omân, avait été sans doute obligée de chercher un refuge sur les côtes de la Perse, dans les premières années de l'islamisme, à la suite de l'insurrection fomentée par un faux prophète que Thabari désigne sous le nom de Lakit, fils de Malek. (Voyez les fragments publiés par Kosegarten, t. I, p. 209, et *Essai sur l'Histoire des Arabes*, par M. Caussin de Perceval, t. III, p. 346.) D'après Mustôfi, Huzou et Tabeh sont deux petites villes qui dépendent du souverain de Kisch.

enseignement mérite toute confiance; mort en 301; — 'Ali ben Haçan er-Razi, frère d''Abd Allah ben Haçan, mort en 275.

هفتاذ بولان *Heftad-Boulân.*

Bourg près de Rey; c'est là que Thogrul-Bek défit son frère utérin Ibrahim ben Ynal, et le fit périr en l'étranglant avec la corde de son arc [1].

هَفتان *Heftân.*

Bourg voisin d'Ispahân; il possède une chaire, et son territoire est arrosé par de nombreux cours d'eau.

هَفتَجِرد *Heftedjerd.*

Bourg dépendant de Merw.

هفترك *Hefterk* (?).

Ville importante du Kermân.

هفرفر *Heferfer.*

Bourg près de Merw, qui a donné son nom à un traditionniste.

هَفنه *Hefneh* ou *Hefeh.*

Ancienne ville située sur la limite du *Sawad* de Baghdad. On dit qu'elle fut bâtie par Sabour Dhou'l-Aktaf, et qu'il y transporta ses prisonniers après avoir réprimé la révolte qui avait éclaté dans ce pays. Du temps des Nabathéens, elle était appelée *Hefather-Nay* (هفاطر نای). On voit encore les débris de ses premières murailles.

هلمند *Helmend.* (Voyez هندمند.)

هَمام *Hemam.*

Localité située dans le Djilân (Guilân).

هَمَذان *Hamadân.*

Célèbre ville du Djebal, IVe climat; longitude ouest, 73°; latitude, 36°. D'après Hischam, fils d'el-Kelbi, elle tire son nom de Hamadân, fils de Felewdj,

[1] Voyez Mirkhond, *Historia Seldschukidarum,* p. 63; Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie,* t. II, p. 204; Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte,* t. II, p. 323 et suiv.

fils de Sem, fils de Noé. Hamadân et Ispahân étaient deux frères qui laissèrent leur nom à deux villes connues du Djebal. On lit dans un livre des Syriens, contenant l'histoire des dynasties et des pays, qu'Hamadân a été bâtie par *Kermis, fils de Salamoun*. Plusieurs Persans instruits disent qu'*Hamadân* est un mot de l'ancienne langue dont le sens est la bien-aimée (المحبوبة). Selon Rebyʻah ben ʻOthmân, cette ville fut conquise par el-Moghaïrah ben Schobah, six mois après le meurtre d'Omar, fils d'el-Khatthab, c'est-à-dire dans le mois de djemadi premier[1], l'an 24 de l'hégire. D'autres chroniqueurs disent au contraire qu'el-Moghaïrah, ayant été nommé lieutenant d'Omar à Koufah, après la destitution d'ʻAmmar ben Yaser, envoya contre Hamadân Djerir ibn ʻAbd Allah *el-Bedjeli*, l'an 23. Ce général rencontra une résistance énergique de la part des habitants; c'est lui qui lança une flèche contre la ville en s'écriant : « Je décoche ce trait au nom du Dieu tout-puissant, qui a daigné m'éclairer avec la lumière de la vraie religion ! » Le succès de la bataille de Nehawend décida de la prise d'Hamadân, qui fut enlevée d'assaut à la fin de l'an 23. El-Moghaïrah ajouta ce territoire au gouvernement de Kethir ben Schehab el-Harethi, son lieutenant à Dinewer, le même qui a laissé son nom à un château situé aux environs de cette ville (voyez قصر كثير).

Les savants du pays assurent qu'Hamadân était la plus grande ville du Djebal; elle avait, disent-ils, une étendue de 4 farsakhs carrés[2], depuis la montagne jusqu'au bourg de Zeinou-Àbâd (زينو آباد), où se trouvait à cette époque le bazar des potiers. Le marché des changeurs était situé sur l'emplacement du village de Sendjâbâd (Seng-Âbâd). Le château ruiné qui se voit près de cet endroit était alors un entrepôt d'argent et d'objets précieux (voyez le mot سنجاباذ). La corporation des marchands de toile était établie sur l'emplacement du bourg de Berschefiân (برشفيان). On raconte que Bokht en-Nasr (Nabuchodonosor) envoya contre Hamadân un de ses officiers nommé *Saqlab*,

[1] Si ce renseignement est exact, il faut lire ici *djemadi second*, puisque Omar fut assassiné le vingt-septième jour du mois de dsou'l-hiddjah, l'an 23 de l'hégire (644). (Voyez Abou'l-Féda, *Ann. Moslem.* p. 260.)

[2] A l'époque où Isthakhri et Ibn Haukal visitaient la Perse, c'est-à-dire vers le milieu du Xe siècle, Hamadân avait en étendue un farsakh carré; elle se composait de la ville proprement dite et d'un faubourg entouré d'une enceinte fortifiée et fermée par quatre portes en fer. (Cf. *Lib. climat.* p. 85, et Abou'l-Féda, texte, p. 417.) L'auteur du *Thabaqat*, cité par Moustôfi, donne à la ville ancienne une étendue de 2 farsakhs, et dit qu'autrefois le bazar des orfèvres occupait l'emplacement du bourg moderne de *Zeïn-âbâd*.

avec une armée de 500,000 hommes. Ce chef assiégea la ville et lui livra plusieurs assauts qui restèrent infructueux. Fatigué de la lenteur du siége, et convaincu de l'inutilité de ses efforts, il voulut abandonner cette entreprise et consulta ses principaux officiers. Ceux-ci lui conseillèrent d'écrire à Bokht en-Nasr pour lui faire connaître sa position et lui demander l'autorisation de lever le siége. Il écrivit en effet au roi : «Je suis arrivé devant une ville bien fortifiée et renfermant une immense population; elle est entourée de rivières et de forêts. Elle est défendue par des soldats invincibles. Mes troupes sont fatiguées de ce long séjour; les vivres et les fourrages nous font défaut. Si le roi y consent, je battrai en retraite.» Bokht en-Nasr lui répondit: «J'ai pris connaissance de ta lettre. Je t'ordonne de lever le plan de la ville, des montagnes qui l'entourent, de ses sources, de ses rivières, de ses routes et des bourgs voisins. Lorsque je l'aurai reçu, je te ferai connaître ma volonté.» Saqlab fit exécuter ce plan avec une grande exactitude, et l'envoya au roi, qui était alors à Babylone. Ce prince convoqua tous les sages de son royaume et leur soumit le plan qu'il avait reçu; après un examen attentif, ils furent tous d'avis de donner un libre cours aux rivières qui étaient retenues par des digues, et de submerger ainsi une partie de la ville. Saqlab se conforma aux instructions qu'il reçut du roi; les eaux emportèrent les murailles et les travaux de défense. Les assiégeants pénétrèrent alors dans la ville, massacrèrent la garnison et firent un grand nombre de prisonniers. Mais bientôt la peste se déclara parmi eux et enleva la majeure partie de cette armée. Les cadavres furent déposés dans des bassins construits en briques crues; plusieurs de ces sarcophages ont été retrouvés à diverses époques, à mesure qu'on réparait certains quartiers de la ville. Hamadân ne se releva de ses ruines qu'à l'époque de la guerre entre Dara, fils de Darcïous, et Alexandre. Dara, inquiet des progrès de l'ennemi, consulta ses principaux officiers, qui lui conseillèrent de ne livrer bataille qu'après avoir enfermé son harem et ses trésors dans un endroit bien défendu et inaccessible. Le roi les ayant interrogés sur le choix de ce lieu, ils lui répondirent : «Il y a, derrière le pays des deux *Mah* (voyez le mot ماه), des montagnes d'un accès difficile et qui ressemblent à celles du Sind. Là est une ville dont le nom est très-ancien; elle est depuis longtemps ruinée et déserte, de hautes montagnes l'environnent, c'est Hamadân. Si le roi le juge convenable, il fera relever cette ville, bâtir au centre un château pour le harem, les enfants et les trésors, et construire autour de ce château des casernes pour les officiers, les gardes du

roi et ses merzubâns. La garde de la ville sera confiée à douze mille hommes éprouvés et choisis parmi les gardes du corps; ils veilleront à sa défense et repousseront l'ennemi s'il osait l'attaquer.» Le roi, adoptant cette proposition, fit rebâtir Hamadân et construisit au milieu de la ville un château très-élevé et de forme triangulaire, qu'il nomma *Sarouq* (ساروق, peut-être est-ce le mot سه رو, à trois faces). Ce château renfermait mille cellules secrètes, où furent déposés les trésors et les archives; il était fermé par huit portes de fer ayant chacune douze coudées de hauteur. Au centre de la citadelle était un pavillon destiné aux princesses du harem royal; puis Dara y transporta sa famille et tout ce qu'il avait de précieux, et en confia la garde à une garnison de douze cents soldats. Plusieurs habitants d'Hamadân m'ont confirmé de vive voix tout ce que j'ai rapporté plus haut sur Bokht en-Nasr et sur la prise de la ville, par suite de la rupture des digues. D'après une autre tradition, la ville d'Hamadân aurait été bâtie par Djem[1], fils de Noudjehân, fils de Schalekh, fils d'Arfakhschad, fils de Sem, fils de Noé; il la nomma *Sarou*, dont les Arabes auraient formé le mot *Sarouq*. Ses fortifications seraient dues à Behmen, fils d'Isfendiar, et plus tard, Dara, frappé des avantages naturels de ce pays, aurait reconstruit la ville. Sa population était, dit-on, si considérable autrefois, que les maisons occupaient une étendue de 3 farsakhs. Le bazar des orfèvres était situé sur l'emplacement du bourg de Sendjâbâd qui est aujourd'hui à 2 farsakhs de la ville. Une partie de ces détails est confirmée par ce que dit Schirweih dans sa Chronique de la Perse. Voici ses propres expressions : سارو جم کرد دارا کمر بست بهمن اسفندیار بسر آورد, ce qui signifie : Djem bâtit la ville de Sarou, Dara la fortifia, et Behmen, fils d'Isfendiar, la termina.

Plusieurs scheikhs d'Hamadân m'ont affirmé que leur ville était la plus ancienne du Djebal, et ils me montraient comme preuve certaines ruines qui subsistent encore, notamment une voûte immense et imposante dont on ne connaît pas l'origine. Quelques savants ont fait à ce sujet des récits d'un sens assez obscur, et que je n'ose répéter dans la crainte d'être blâmé. Tous ceux qui ont vu Hamadân conviennent que c'est une des villes les plus belles, les

[1] Telle est aussi l'opinion des auteurs persans. «Hamadân, dit Mustôfi, fut bâtie par Djemschid le Pischdadien, sous l'influence de la constellation du Bélier. Au centre de la cité (schehristân), Dara, fils de Darab, fit construire une forteresse dont on voit encore les ruines. Cependant, d'après l'auteur du *Thabaqat*, Djemschid ne fit que rebâtir cette ville, qui était d'une date bien plus ancienne, et il l'entoura d'une enceinte de douze mille pas.» (Ms. 139, fol. 598, et *Zinet*, 9ᵉ partie. Voy. ci-dessus p. 492.)

plus riches et les plus florissantes du monde [1]. Elle a été sans cesse habitée par des rois, et a vu naître une foule d'hommes qui se sont signalés par leur mérite et leur piété. Le plus grand reproche qu'on peut lui adresser, c'est la rigueur de son hiver. On a écrit sur ce seul sujet plus d'un volume, et composé de longues dissertations en prose et en vers. Nous nous bornerons à raconter une discussion qui s'éleva à cet égard entre un homme né dans l'Iraq, nommé 'Abd el-Qaher ben Hamzah el-Waçethi, et un habitant d'Hamadân, dont le nom était Huçeïn ben Abi Serh. Ces deux personnages se réunissaient fréquemment pour conférer sur des sujets scientifiques ou littéraires. 'Abd el-Qaher, en sa qualité de natif de l'Iraq, ne cessait de critiquer le Djebal, son climat et ses habitants, tandis que le fils d'Abou Serh, né à Hamadân, déversait le blâme sur tout ce qui se rapportait à l'Iraq. Ils se rencontrèrent un jour chez Mohammed ibn Ishaq, le jurisconsulte; c'était au cœur de l'hiver, le froid était intense, et une neige abondante couvrait la terre. 'Abd el-Qaher arriva transi; dès qu'il fut entré et qu'il eut salué l'assemblée, il s'écria : «Maudits soient le Djebal et ses habitants! mille fois maudite la ville d'Hamadân en particulier! Quel ciel brumeux! quel froid cruel! Y a-t-il une ville plus dénuée de ressources et moins favorisée par le sort? Dieu a déchaîné sur elle *le froid infernal* (الزمهرير), qui est un des supplices réservés aux damnés. Ici on a constamment besoin de manteaux et de bottes en cuir. Habitants d'Hamadân, vous marchez la tête basse, vous avez le nez humide, la respiration gênée; vos vête-

[1] «Malgré la rigueur de son climat, dit Mohammed Medjdi, qui reproduit en partie la description du *Nouzhet*, Hamadân est une des villes les plus agréables de la Perse; les céréales et les fruits y abondent et se vendent à vil prix; cependant le pain est de mauvaise qualité. La ville est alimentée par les sources du mont Elvend (l'auteur du *Thabaqat* assure, avec l'exagération ordinaire aux écrivains de son pays, qu'il y a seize mille cours d'eau dans l'intérieur d'Hamadân). Les habitants étaient mo tazélites et anthropomorphistes (moschabbih). Mais de nos jours (1004 de l'hégire), ils se partagent en deux sectes seulement, les schiites et les sunnites. Hamadân était si peuplée sous les khalifes abbassides que, lorsque Merdavidj le Deïlemite s'en empara, on ramassa sur le champ de bataille assez de cordons de *schalvar* (pantalons) pour faire la charge de deux mulets. Le séjour qu'y firent les sulthans seldjouqides fut pour cette ville une nouvelle ère de prospérité. Maintenant elle est loin d'être aussi florissante; cependant sa population est encore nombreuse.» (*Zinet*, 9e partie.) Plusieurs passages d'écrivains orientaux ont été résumés par Ét. Quatremère dans une savante note de l'Histoire des Mongols, p. 220. (Voyez aussi les Recherches archéologiques du colonel Rawlinson, *Journ. of the Geogr. soc.* t. X, p. 118; le chap. IX du Voyage de Buckingham; Kerr Porter, *Travels*, t. II, p. 105 et suiv. et *Chardin*, t. III, p. 281, édit. Langlès.)

ments sont toujours mouillés, vos souliers maculés de boue; l'eau découle de votre barbe, vos moustaches sont hérissées, et votre extérieur est repoussant. Chez vous les harems les plus secrets sont mis à découvert; car l'hiver renverse vos murailles et emporte vos forteresses. Il détruit vos routes, et brise le toit de vos maisons. Que sont vos rues? Des mares d'eau où glissent les pieds des chevaux, qui salissent vos vêtements et brisent les jambes de vos montures. Le froid qui gèle vos puits déchaîne des torrents qui emportent vos terrasses. Ouragans violents, tremblements de terre, éclipses, orages affreux, tourbillons de neige et de grêle, tel est le spectacle qu'offre votre pays pendant l'hiver. Puis viennent le dégel et les inondations, les décès et la famine qui en sont la conséquence. Pendant tout l'hiver votre population, enfermée dans cette montagne, redoute tous les fléaux et tous les genres de mort. Aussi a-t-on raison de nommer cette saison un ennemi acharné, un chien enragé (كلب كلب). C'est en ce sens qu'Omar, fils de Khatthab, écrivait à ses agents dans ce pays : « Vous avez près de vous un ennemi qui vous assiége, munissez-vous de pelisses et faites peu de cas de vos chaussures. » قد اظلّكم الشتآء وهو العدوّ الحاضر فاستعدّوا له الفرآء واستنعلوا الحذآء. Un poete a dit aussi (mètre *wâfir*) :

اذا جاء الشتآء فادفنونى   فانّ الشيخ يهدمه الشتآء

Quand viendra l'hiver, que l'on m'enterre, car l'hiver, c'est la mort du vieillard.

« Comment, en effet, l'hiver qui renverse les murailles respecterait-il les hommes, et surtout votre hiver maudit? Gens d'Hamadân, vous avez le caractère des Persans, la dureté des peuples barbares, l'avarice des Ispahâniens, l'impudence des habitants de Rey; vous êtes débauchés comme ceux de Nehawend, et votre grossièreté est proverbiale. Joignez à cela votre ciel inclément, votre neige éternelle, vos routes impraticables, vos montagnes redoutées, vos environs déserts. On a dit que les trois villes les plus froides de la terre étaient Berdah, Qaliqala et Kharezm; mais celui qui a le premier tenu ce propos ne connaissait ni votre pays ni votre climat. Voici une anecdote que m'a racontée Abou Dja'far Mohammed ben Ishaq el-Mokattib : « Lorsque 'Abd Allah, fils de Moubarek, vint à Hamadân, on alluma un grand feu dans sa maison; mais tandis qu'il se frottait les mains elles gelaient à l'extérieur et réciproquement. Il improvisa alors ces vers (mètre *wâfir*) :

اقول لها ونحن على صلاءٍ   أما للنار عندكِ حرّ نار

لئن خُيّرتُ فى البلدان يومًا   فما همدان عندى بالخيار

Assis avec elle auprès du foyer, je lui dis : «Le feu a donc perdu chez vous sa chaleur? || Si j'avais jamais à choisir entre tous les pays, certes Hamadân ne serait pas l'objet de mon choix!»

'Abd el-Qaher, se tournant ensuite vers Abou Serh, ajouta : «'Abd Allah, n'est-ce pas ton père lui-même qui a dit (mètre *kamil*) :

النار فى همذان بَرَد حرّها   والبرد فى همذان داءٌ مُسقِمُ
والفقر يُكتم فى بلاد غيرها   والفقر فى همذان ما لا يُكتمُ
قد قال كسرى حين ابصر تلّكم   همذان لا آنصرفوا فتلك جهنّمُ

Le feu gèle à Hamadân, et le froid y est un mal chronique. || Partout ailleurs la misère peut se cacher; mais ici, elle se produit au grand jour. || Kesra (Khosrou), en voyant vos montagnes, s'écria : «N'allez jamais à Hamadân, car cette ville, c'est l'enfer!»

«En veux-tu une autre preuve? Les anciens rois de Perse fuyaient le séjour d'Hamadân. Les dépendances de leur palais s'étendaient depuis Medaïn jusqu'à Azremidokht, près d'Açed-Âbâd; mais ils ne dépassaient point la colline d'Açed-Âbâd. On raconte que Khosrou Eberwiz (Perviz) voulut faire un voyage à Hamadân; arrivé près d'un lieu nommé en persan دوزخ گرد, c'est-à-dire le district de l'enfer, il en demanda le nom, et quand il le sut, il dit à ses compagnons : «Retournons, nous n'avons que faire d'entrer dans une ville dont le nom rappelle l'enfer.» C'est encore un de vos poëtes, Wehb ben Schadân, qui a dit (mètre *motéqarib*) :

أما حانَ من همذان الرحيل   من البلدة الحزنة الجامدَه
فما فى البلاد ولا اهلها   من الخير من خصلةٍ واحدَه
يشيب الشباب ولم يهرموا   بها من ضبابتها الراكدَه
سألتهُمُ اين اقصى الشتآء   ويستقبل السنة الواردَه
فقالوا الى الجمرة المنتهَى   فقد سقط الجمرة جامدَه

Le moment n'est-il pas venu de fuir d'Hamadân, ce sol ingrat, enfoui sous la glace? || Cette contrée et ceux qui l'habitent n'ont pas reçu une bonne qualité en partage. || Le jeune homme grisonne vite, mais n'arrive jamais à l'extrême vieillesse au milieu de ces brouillards éternels. || Si je leur demandais quand l'hiver finirait, et déjà la nouvelle année s'annonçait : || «Il finira avec ces charbons,» disaient-ils; mais le charbon retombait glacé.

«Et ce distique d'un autre poëte (mètre *kamil*) :

همذان مُتلفة النفوس بردها   والزمهرير وحرّها هامونُ
غلب الشتآء بصيفها وربيعها   فكانّما تاموزها كانونُ

L'hiver glacial d'Hamadân est une saison homicide, et la chaleur de son été serait celle du désert; || mais l'hiver y subjugue tellement le printemps et l'été, que juillet s'y confond avec janvier.

« Omar, fils de Khatthab, demandait à un étranger quel était son pays; apprenant qu'il était né à Hamadân, il ajouta : « Hamadân est une vallée dont les habitants ont le cœur glacé comme les eaux de son fleuve. » Ai-je besoin de rappeler les satires inspirées à un de vos poëtes, Ahmed ben Beschar, par votre ciel rigoureux, votre caractère grossier et les épais vêtements dont votre climat vous force à vous couvrir? On demandait à un Arabe qui, après avoir vu Hamadân, était retourné au désert, ce qu'il pensait de cette ville; il répondit : « Elle est habitée le jour par des danseurs, et la nuit par des porte-faix. »

امّا نهارهم فرقّاص وامّا ليلهم فحمّال

« Il entendait par là que, pendant le jour, ses habitants sautent pour réchauffer leurs pieds engourdis, et que, le soir, chargés de manteaux et de couvertures, ils ressemblent à des porte-faix. Un autre Arabe arriva à Hamadân pendant l'été; il fut d'abord enchanté de son ciel, de ses bois et de ses rivières; mais, l'hiver venu, le froid lui fit subir des tortures qui lui étaient inconnues, et il s'écria :

في همذان شتّت اموري   عند انقضاء الصيف والحرور
جاءت بشرٍّ شرّ من عقور   وهبّت الافاق بالزمهرير
والثلج معرور بزمهرير   لولا شعار العاقر النحور
امّ الكبير وابو الصغير   لم يدف انسان من القرير[1]

Triste condition que la mienne à Hamadân, lorsque l'été et ses chaleurs ont disparu! || Le froid est venu plus cruel que la morsure d'une bête fauve; on n'entend partout que de plaintifs hurlements. || La gelée a durci la neige, et sans les fourrures prises aux bêtes sauvages, || ni la mère du riche ni le père du pauvre ne pourraient réchauffer leurs membres glacés.

« Un de vos scheikhs, homme grave et instruit, me disait un jour : « Lorsque pendant l'hiver le ciel est pur et que le soleil se montre à l'horizon, le riz des Hamadâniens coûte cent mille dirhems. » Il voulait dire que le bois à brûler que consomment Hamadân et sa banlieue, chaque jour d'hiver, représente cette

[1] Le texte de cette citation est excessivement incorrect dans les trois copies, et ma traduction est sans doute loin d'en rendre le sens avec une entière exactitude. La mesure paraît appartenir à une variété du mètre sari.

somme. On interrogeait un Arabe sur l'hiver du désert : «Notre hiver à nous, dit-il, c'est un ciel sans nuages, une terre humide de rosée et rafraîchie par le vent du nord. Ce n'est pas à un Bédouin qu'il faut faire une semblable question.» Une tradition dit qu'Hamadân périra faute de bois. Un Arabe venu à Hamadân, et étonné de la rigueur du climat autant que de l'idiome étrange qu'on y parlait, récita ces vers (mètre *wafir*) :

وكيف أجيب داعيكم ودونى جبالُ الثلج مُشرفة الرعانِ
بلادٌ شكلها من غير شكلى والسنها مخالفة لسانى
واسمآء النساء بها زنانٍ واقرب بالزناء من الزوانى

Comment répondrai-je à votre appel, lorsque autour de moi se dressent des cimes couvertes de neige? || Tout dans ce pays m'est étranger, et le langage qu'on y parle est opposé au mien. || Ici le nom (persan) des femmes est *zenân*, ce qui rappelle mieux l'adultère (*zena*) que le mot (arabe) *zewani*.

'Abd el-Qaher en était là de son discours, lorsque le fils d'Abou Serh, se tournant vers lui, s'écria : «Voilà, certes, une longue dissertation; tu n'as épargné ni le blâme ni la calomnie, et ton sermon ne pèche pas par la concision.» Puis il se mit en devoir de lui répondre; mais il ne put trouver rien de mieux en faveur de sa cause que de vulgaires lieux communs sur le parallèle de l'été et de l'hiver, de la chaleur et du froid. Il fit une pompeuse description des fleurs et des plantes aromatiques qui parent Hamadân au printemps, du safran que le sol produit en abondance, et de certaines variétés de laitages qu'on ne trouve pas ailleurs; il énuméra enfin d'un air triomphant les charmes de l'été dans les pays de montagnes. Je termine ici cette controverse sans chercher à le suivre dans ses arguments à perte de vue. On dit que du temps d'"Obeïd Allah ben Wehb, c'est-à-dire en 284, Hamadân payait au fisc 170,000 dinars, et était exonérée à ce prix de toute autre redevance envers la couronne[1]. Le pays était divisé en vingt-quatre cantons, dont voici les noms : Hamadân, Feriwar (فروار), Qouhiâbâd (قوهياباذ), Anamoudj (اناموج), Sirawend (سيراوند), Scherrah supérieure (شرّاة العليا), Scherrah moyenne (شرّاة الميانج), Esfidedjân (اسفيذجان), Bahr (بحر), Arghin (ارغين), el-Megharch (المغارة), el-Ahmer (الاحمر), el-A'lem (الاعلم), Eznaw (ازناو), Nimroud (نيمروذ), Serd-roud (سرد روذ), Mehrewân (مهروان), Esfidawer (اسفيذاور), Kourschenbeh (كورشنبه), Roudeh (روذه), Sawah (ساوه). Les trois cantons de

[1] Après la conquête mongole, l'impôt de la ville fut fixé à 105,000 dinars.

Nesa (نسا), Selfâroud (سلفارود), et Kharraqân (خرقان), qui dépendaient d'abord d'Hamadân, furent annexés plus tard à Qazwin[1]. Le territoire d'Hamadân renferme six cent soixante bourgades, et il s'étend, en long, depuis Bab el-Keredj jusqu'à Siser, et en large, depuis la colline d'Açed-Âbâd jusqu'à Sawah. Parmi les curiosités d'Hamadân, on montre un lion de pierre qui est placé près de la porte de la ville. C'est, dit-on, un talisman contre le froid dû au magicien Belinas[2], qui fut chargé par le roi Qobad de conjurer par ses enchantements les calamités de ce pays. Jusqu'alors les cavaliers et les bêtes de somme périssaient dans la neige qui couvrait la ville et ses environs; dès que ce lion fut construit, la neige devint, dit-on, moins abondante. Belinas plaça aussi à la droite de cette statue d'autres talismans contre les serpents, les scorpions, les inondations et les insectes; les habitants sont convaincus de l'efficacité de ces sortiléges. Il paraît cependant que Belinas n'eut pas à se louer de la reconnaissance des Hamadâniens auxquels il venait de rendre de si importants services, et que, pour se venger, il plaça dans la montagne d'Erwend (Elvend) un autre talisman destiné à faire planer sur la ville la violence et la grossièreté. C'est ainsi qu'on explique la rudesse de leurs mœurs; elle est telle, qu'à diverses époques les anciens rois de Perse enlevèrent les trésors qu'ils avaient déposés à Hamadân, afin de les dérober aux désordres si fréquents dans cette ville. On attribue aussi à l'influence d'un autre talisman les guerres et

[1] Au lieu de *Selfâroud*, il faut lire *Kherroud-Soufla*, ainsi que l'indique Mustôfi dans son Histoire de Qazwin. (*Tarikhè Guzideh*, *in fine*, et *Journal asiatique*, 1857.) Le même auteur donne dans son *Nouzhet* la division suivante des principaux cantons de la province: 1° le canton de Ferivar, qui forme la banlieue de la ville; il a 10 farsakhs d'étendue et renferme soixante et quinze bourgs, tels que Dilaberakhten, Fakhr-Âbâd, Qaçrin-Âbâd. La belle bourgade de Mansekân-Roud est aussi une de ses dépendances. C'est un riche vallon de 2 farsakhs de long et un demi farsakh de large; il renferme neuf villages qui semblent ne former qu'un seul jardin, tant ce pays est beau et fertile; 2° le canton d'Esmarbin, quarante et un villages, dont les principaux sont: Bouq-Âbâd, Guird-Âbâd, Marendjân et Mahin; 3° le canton de Scharahin; quarante villages, dont les plus importants sont: Aschvend, Zemin-dih, Qoumin, Kouhendjân, Milad, Djird, etc. 4° le canton d'Alem; trente-cinq villages: Avindn, Ostouren, Nevar, Qourroud, etc. 5° le canton de Serd-roud, ou Berchuch-roud; vingt et un villages; Kouh-Kehlouyeh et Heud sont les principaux. (Ms. 139, fol. 599.)

[2] Belinas ou Belinous, nommé par Abou'l-Faradj *le Maître des talismans*. S. de Sacy a prouvé que les Orientaux désignent ainsi, non pas Pline, comme on l'avait cru d'abord, mais Apollonius de Thyane, dont Philostrate lui-même a constaté la physionomie légendaire. (Cf. *Notices et Extraits*, t. IV, p. 110 et suiv. et *Chrestomathie arabe*, seconde édition, t. II, p. 483.)

les invasions qui ont sans cesse désolé ce pays. Le khalife Moktafi, frappé de la beauté de ce lion, voulut le faire transporter d'Hamadân à Baghdad et chargea de ce soin son agent dans cette province. Mais les notables de la ville se rendirent auprès du gouverneur; ils lui représentèrent que cette image protégeait Hamadân contre toutes sortes de maux, et que l'enlever serait décréter la ruine de leur pays. Le gouverneur fit valoir ces réclamations auprès du khalife, il lui exposa aussi les difficultés que présentait le transport de ce bloc sur des chariots au milieu des montagnes et des précipices qui couvrent le pays. Le prince se rendit à ces raisons, et le lion de pierre resta à la place où il se voit encore[1]. Voici un distique connu contre Hamadân; il a pour auteur le célèbre Hamadâni, surnommé *la merveille du temps* (mètre *kamil*):

همذانُ لى بلدٌ اقول بفضلها   لكنّه من اقبح البُلدانِ
صبيانه فى القبح مثل شيوخه   وشيوخه فى العقل كالصبيانِ

Hamadân est mon pays, je devrais en faire l'éloge; mais c'est la plus odieuse des villes; || ses enfants sont des vieillards par la laideur, et ses vieillards, des enfants par l'intelligence[2].

[1] Le voyageur anglais Buckingham parle aussi de ce lion et des superstitions populaires qui s'y rattachent.

[2] Ces vers sont cités avec une légère variante, par Tha'lebi, dans l'article qu'il consacre à Hamadâni (*Yetimet*, ms. 1406, supplément arabe, 4e partie), et reproduits par Abou'l-Féda, texte, p. 417. Malgré cette boutade d'un poëte dont le nom seul est un démenti au reproche qu'il adresse à son pays, Hamadân a fourni à la science et aux lettres musulmanes son contingent d'érudits. Yaqout a négligé de les nommer, sans doute parce que les travaux traditionnaires y ont été poursuivis avec peu d'ardeur. Voici quelques noms empruntés aux biographes nationaux : L'imam Youçef, jurisconsulte et soufi vénéré, mort en 525; — 'Abd Allah ben Mohammed, surnommé *'Aïn el-Qodah*, auteur de l'Intelligence des vérités (*Keschf el-Haqaïq*), du commentaire des Subtilités de la science religieuse (*Scherh ed-Daqaïq*), etc. Il fut mis à mort par ordre d'Abou'l-Qaçem Derguzini, ministre de sulthan Sandjar, en 535. (Cf. *Habib us-Sier*, IIe livre, chap. IV, p. 185, édition de Téherân); — l'émir Seïd 'Ali ben Schehab ed-Din, auteur du Secret des points (*Esrar en-noqat*), d'un commentaire sur les Noms de Dieu, d'une glose sur la Khamryade d'Ibn Faredh, du Trésor des Rois, etc. Il mourut en 786; — le scheikh Hafez Abou'l-Oula Haçan, dévot dont Khaqâni a vanté la piété dans son Trésor des deux 'Iraq; — le célèbre auteur des Séances, Abou'l-Fadhl Ahmed Hamadâni, mort en 398; — Abou'l-Fadhl el-Iskenderâni, savant docteur dont on cite encore les *Fetvas;* — Sa'd ed-Dôoleh Maç'oud ben Sa'd, personnage important sous les princes Ghaznévides, qui lui donnèrent le gouvernement d'une province dans l'Inde; il a laissé trois divans, en arabe, en persan et en hindoustani; — Zafer ed-Din, poëte persan sous le règne de Melik-Schah le Seldjouqide; — Abou'l-Huçeïn Hamadâni, auteur de la Beauté des secrets (*Behdjet el-esrar*); — Zamiri, qui a laissé plusieurs poëmes, comme le Flambeau et le Papillon, le Ciel et la Terre, etc.

On lit dans Schirweih : « Salomon, fils de David, trouvant ce pays vaste, bien arrosé et fertile, voulut y construire une ville. Ses conseillers essayèrent de l'en dissuader en lui représentant que le froid y régnait presque toute l'année, et que la neige y dépassait la hauteur d'une lance. Il ordonna alors à Sakhar le Génie de remédier à ces maux. Sakhar rangea autour de la ville sept pierres taillées, qui servirent de talisman contre les rigueurs de l'hiver. Une autre tradition cependant attribue la fondation de la ville à Dara le Grand. » D'après Ka'b el-Akhbar, lorsque Dieu voudra faire périr cette ville, il renversera ces pierres, et la ruine d'Hamadân s'accomplira aussitôt. Le même auteur ajoute : « Le lion d'Hamadân est une des merveilles de cette contrée; il est en pierre dite *khourzeni* (خورزنى), du nom d'une montagne située auprès de la ville, derrière ce lion. Il est fait d'un seul bloc, et ses membres sont repliés sous lui comme s'il était accroupi dans sa tanière. Il est en cet endroit depuis le règne de Suleimân le prophète, d'autres disent du roi Qobad qui le fit ériger par Belinas le philosophe. L'an 319 de l'hégire, Merdawidj, ayant pris la ville d'assaut et fait prisonniers ses habitants, fut informé de l'origine merveilleuse de ce lion et des vertus qu'on lui attribuait dans le pays. Il voulut le faire transporter à Rey; mais ne pouvant en venir à bout, il lui fit briser les pattes à coups de marteau. »

هندمند *Hendmend.*

Fleuve qui passe par la ville de Sedjestân; on prétend qu'il reçoit mille rivières, et qu'il donne naissance à un nombre égal de rivières, sans qu'il subisse aucune différence de niveau. « Le plus grand fleuve du Sedjestân, dit el-Isthakhri[1], est le fleuve Hendmend; il prend sa source derrière Rokkhedj et le

[1] La citation faite par notre auteur étant écourtée et incorrecte, je crois devoir traduire ici les paroles mêmes d'Isthakhri, d'après l'édition de M. Moeller (*Lib. climat.* p. 111). « Le plus grand fleuve du Sedjestân est l'Hendmend. Il est formé par plusieurs sources qui sortent du versant du Ghour; il se dirige vers la frontière du Rokkhedj, puis vers Bost, jusqu'à ce qu'il arrive à Sedjestân, et déverse le surplus de ses eaux dans le lac Zareh (voir la description de ce lac). L'Hendmend n'est qu'un seul et même fleuve depuis Bost jusqu'à une journée de marche de la ville de Sedjestân; là il se partage en plusieurs branches. La première est le Sinroud (*sic*)..... Une autre, après avoir arrosé plusieurs bourgs, arrive vers les confins de Fasseherg. Une autre, le Raam, arrose plusieurs bourgades. Tous les cours d'eau de la ville de Sedjestân proviennent du Sinroud. Ce fleuve, en continuant sa marche, donne naissance au Scha'bah, qui baigne environ trente villages, au Mîla, qui, après avoir arrosé plusieurs bourgs, se jette dans la rivière nommée

pays de Dawer. Il se dirige vers Bost et le Sedjestân; il se jette ensuite dans le lac Zareh. C'est à une journée de marche de Sedjestân que son cours se partage en plusieurs branches. La première reçoit le nom de *Sena-roud*, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (voyez le mot سناروذ). Le restant de ses eaux se mêle au fleuve *Kerker* (کرکر), et se jette ensuite dans le lac Zareh. » Tout près de la ville de Bost, on traverse l'Hendmend sur des ponts de bateaux semblables à ceux de l'Iraq.

هندوان *Hendouwân.*

1° Rivière qui passe entre le Khouzistân et Erradjân; elle traverse un vaste district auquel elle donne son nom. — 2° *La porte d'Hendouwân*, quartier de la ville de Balkh.

هندیخان *Hendikhân* [1].

Voici ce que dit Mo'çer, fils de Moehlehl : « Il y a dans le Khouzistân, derrière Âçek, entre cette ville et Erradjân, un bourg nommé *Hendikhân* où se voient des ruines remarquables et des débris de vastes édifices. On y a trouvé des objets aussi précieux qu'en Égypte, et, d'après la tradition, les trésors qu'on y a découverts y ont été laissés par les Indiens à la suite d'une bataille où ils furent défaits. On voit aussi quelques tombeaux (نواويس), d'un travail curieux, et les ruines de plusieurs temples du feu. »

Birek (برك). Là est une digue qui empêche les eaux du fleuve de se perdre avant de se joindre au lac Zareh, au fleuve de Ferrah ou à d'autres fleuves de la même contrée. » Ce passage a été traduit avec exactitude par M. Madini dans son extrait du Livre des climats (*Il Segistano*, etc. publié à Milan, 1842, in-4°). Mais le traducteur me semble avoir donné un sens trop restreint au mot *roustaq*, qu'il rend par « campagne coltive » (note, p. 21), tandis que ce mot, dans les géographes anciens, désigne toujours un petit arrondissement communal comprenant plusieurs bourgs ou villages. (Cf. la version allemande du Livre des climats, p. 111; la traduction d'Edrisi, t. I, p. 433, et la Géographie d'Abou'l-Féda, t. II, p. 75.)

[1] Telle est la leçon du *Mo'djem*, et Abou'l-Féda l'a adoptée d'après Ibn Haukal; mais la véritable orthographe est *Hendidjân*, ainsi que le remarque avec justesse l'éditeur du *Méraçid*. C'est aussi sous ce nom qu'il en est fait mention, par Mustôfi, dans la Description du Fars : « Ce bourg et celui de حس (?), situé dans le voisinage, ont beaucoup d'analogie par leur climat et leurs productions avec Erradjân, qui en est le chef-lieu. » L'auteur du *'Adjaïb el-Makhlouqat* et Isthakhri (p. 67 du texte de Gotha) parlent d'un puits voisin de cette ville d'où s'exhale une vapeur si épaisse, qu'il est impossible de s'en approcher, et que les oiseaux qui passent au-dessus tombent asphyxiés. (Voyez aussi *Géographie d'Abou'l-Féda*, texte, p. 323; *das Buch der Lænder*, p. 63 et 72, et le *Méraçid*, 8e fascic. p. ٣٢٥, en note.)

هنكام *Henkam.*

Ile de la mer du Fars, dans le voisinage de l'île de Kisch.

هُورقان *Hourqân.*

Bourg du pays de Merw.

هَوسم *Hawsem.*

Canton situé dans le pays des montagnes, derrière le Thabarestân et le Deilem.

هَيان *Heyân.*

Bourg du territoire de Djordjân; d'après Abou Sa'd, son nom est *Heyân-Baqouvân* (هيان بقَوان). Le surnom *Heyâni* est donné à Abou Bekr Mohammed ben Beschar el-Djordjâni, parce qu'il habitait ce bourg; il mourut en 279.

هيثم اباد *Heithem-Âbâd.*

Bourg du pays d'Hamadân : patrie d'Abou'l-'Abbas Ahmed ben Zeid, le prédicateur, dont l'enseignement est accrédité.

هَيسان *Heiçân.*

Bourg de la province d'Ispahân

ى

يارم *Yarem.*

Bourg près d'Ispahân, selon Abou Mouça el-Hafez, qui en cite le surnom d'origine. Il est également question d'une localité nommée *Yarem* dans les poésies d'Abou Temam.

يافت *Yaft.*

Canton de l'Azerbaidjân au milieu des forêts; il renferme environ vingt villages; climat chaud, blé et quelques fruits; droits du fisc, 4,000 dinars. (*Nouzhet.*)

يزد اباد *Yezd-Âbâd.*

Bourg de la province de Rey et du canton de Destebi, sur le chemin d'Abhar.

يَزد *Yezd*[1].

Ville située entre Niçabour, Schiraz et Ispahân; elle est considérée comme une dépendance du district d'Isthakhr, dans le Fars. *Yezd* est le nom de tout le district; mais le chef-lieu est *Ketheh*. La distance de Yezd à Schiraz est évaluée à 70 farsakhs. En sont originaires : Abou'l-Haçan ben Mohammed ben Ahmed el-Yezdi; — Abou 'Abd Allah Mohammed ben Nedjm el-Yezdi, qui enseigna la tradition à Baghdad pendant le mois de safer 560, au collége de Bab el-Meratib, où il s'était arrêté en allant à la Mecque. Un de ses élèves fut le scherif Abou'l-Haçan 'Ali ben Ahmed el-Yezdi.

يزد خواست *Yezdi-Khâst*.

Bourg du Fars; climat froid; on n'y récolte que du blé et des noix; dans le voisinage est le bourg de Guirdou. (*Nouzhet.*)

[1] «Yezd jouit d'un climat tempéré; elle est entourée de canaux et de conduits qui portent l'eau dans l'intérieur de la ville; on y a construit des réservoirs et des citernes d'un travail aussi remarquable que ceux qui se voient à Kaschân. La plupart des maisons et des édifices, quoique bâtis en briques crues, sont d'une grande solidité; d'ailleurs la pluie est très-rare dans ce pays. La ville est bien bâtie et très-propre, parce qu'on a soin d'en enlever chaque jour les immondices, qui servent à engraisser les champs. On y récolte du blé, du coton et de la soie; mais le blé n'est pas assez abondant pour suffire à l'alimentation, et on en importe du Kermân et de Schiraz; aussi est-il d'un prix assez élevé. Parmi les fruits de Yezd, on vante les figues dites *misqali* et les grenades. Les habitants, autrefois schafeïtes, appartiennent maintenant à la secte schiite; ils sont presque tous tisserands et se font remarquer par leur probité et leur douceur, qui dégénère même en faiblesse. Hamd Allah Mustôfi, en rendant justice à la loyauté des marchands, accuse les agents de cette ville d'une arrogance et d'un orgueil intolérables.» (*Zinet el-Medjalis.*) (Cf. *Nouzhet*, fol. 602.) Ahmed Razi parle avec éloge des environs de Yezd; il cite en particulier le bourg de *Teft* (تفت), situé dans un vallon délicieux, à 4 farsakhs de la ville, et traversé par une rivière. La différence de température entre les deux quartiers riverains est si grande, que la végétation de l'un est toujours en avance sur l'autre d'un mois. Parmi ses hommes célèbres, il nomme les émirs Schems ed-Din et Rokn ed-Din Yezdi, qui ont doté cette ville d'une foule de couvents, de colléges ou de fondations pieuses, et construit plusieurs khâns entre Yezd et Schiraz; — Seïd Ghyas ed-Din 'Ali, ministre de Schah Abou Ishaq Indjou; il périt par ordre de l'émir Mohammed Mozhafferi, en 752; — Scheref ed-Din 'Ali, auteur du célèbre ouvrage historique le *Zafer-Nameh*, terminé en 828, et dédié à Mirza-Ibrahim Sulthan, fils de Mirza Schah-Rokh; — le juge Kemal ed-Din Mir Huçeïn, auteur d'un commentaire sur le Divan d''Ali, sur *la Kafieh*, sur le Guide de la sagesse (*Hydaiet el-hikmet*), etc. — Mewla 'Abd Allah Yezdi, commentateur du *Mokhtaçar Me'ali* et du *Kitab Khatayi*, etc.

دزيدية *Yezidieh.*

On donne ce nom à la ville principale de la province de Schirwân; mais elle est plus ordinairement nommée *Schamakhi*. (Extrait de Selefi.)

يَفتَل *Yaftal.*

Ville située sur la limite du Thokharistân; patrie de Abou Nasr ben Abou'l-Fath el-Yaftali, qui fut un des principaux émirs du Khoraçân. Il en est fait mention dans les chroniques de cette contrée à cause de ses démêlés avec la tribu des *Qaraboul*, dans la province de Balkh.

يَمابَرت *Yemabert.*

Un des principaux bourgs dans le voisinage d'Ispahân; il a un marché et une chaire. On écrit aussi *Yemafert.*

يَن *Yen.*

Bourg du Qouhistân.

يوان *Yawân.*

Bourg situé aux portes d'Ispahân; parmi les savants qui en sont originaires, on cite Mohammed ben Haçan ben 'Abd Allah et-Thaqefi el-Ispahâni el-Yawâni, traditionniste estimé, mort en 322.

يُوز *Youz.*

Localité à Balkh ou dans les environs de cette ville.

يُونارت *Younart.*

Bourgade près de la ville d'Ispahân; patrie d'Abou Nasr Haçan ben Mohammed ben Ibrahim el-Younarti, le lecteur; il est connu comme *hafez* et comme compilateur. Il visita l'Iraq et le Khoraçân, suivit le cours de Haçan ibn Ahmed es-Samarcandi à Niçabour, celui d'Abou'l-Qaçem el-Khaili à Balkh, et mourut en 430.

يُونان *Younân.*

1° Localité située à 7 farsakhs de Berdaah et à la même distance de Berlaqân. — 2° Un bourg près de Ba'lbek porte le même nom.

يهوديّة (ال) *Yahoudieh* (*el-*).

Ce nom, qui vient du mot *yahoud* (juif), désigne deux quartiers, l'un à Ispahân, l'autre à Djordjân. 1° Voici ce qu'on lit dans les anciennes chroniques: « Lorsque les Juifs sortirent de Jérusalem, sous le règne de Bokht en-Nasr, et furent exilés dans l'Iraq, ils emportèrent avec eux de la terre et de l'eau provenant de Jérusalem. Toutes les fois qu'ils s'arrêtaient dans une ville ou dans une bourgade, ils en pesaient la terre et l'eau. Arrivés à Ispahan, ils campèrent dans un lieu nommé en hébreu *Djîra* (גירו?), ce qui signifie descendez (انزلوا). Ils en pesèrent l'eau et la terre, suivant leur coutume, et trouvèrent qu'elles avaient exactement le même poids que la terre et l'eau de leur patrie. Rassurés par cet heureux présage, ils s'établirent dans cet endroit, y bâtirent une ville, et leur race s'y multiplia [1]. » Cette ville reçut alors le nom d'*el-Yahoudieh* (la juiverie). Elle était située à côté de l'ancienne ville d'Ispahân, nommée *Djey* (voir pour plus de détails l'article اصبهان), et ces deux quartiers se touchaient; ils sont séparés maintenant par un espace couvert de ruines, et le quartier de Djey forme un faubourg isolé dont la plus grande partie est ruinée. La ville moderne d'Ispahân occupe une portion de l'emplacement de Djey. — 2° Il y a à Djordjân une porte nommée باب اليهود, porte des Juifs. Abou Mohammed Ahmed ibn Mohammed el-Djordjâni est surnommé *el-Yahoudi* parce qu'il demeurait près de cette porte, à l'entrée du bazar des tisserands. Ce docteur, dont l'enseignement mérite confiance, est mort en 307. — 3° Une rue de Baghdad est aussi appelée *rue des Juifs* (درب اليهود), et c'est pour cela que plusieurs docteurs de cette ville ont été surnommés *Yahoudi*. On cite parmi eux Abou Mohammed 'Abd Allah ben 'Abd Allah, le littérateur, savant traditionniste, mort dans cette ville, en 480, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

[1] S. de Sacy considère comme une fable la tradition rapportée ici par notre auteur et répétée après lui par Abou'l-Féda, Makrizi, etc. Il résulte en effet d'un passage de Moïse de Chorène (*Histor. Armen.* lib. III, p. 271) que l'établissement des Juifs à Ispahân est postérieur à la conquête de l'Arménie par le roi Sassanide Schapour. (Cf. *Chrest. arabe*, t. I, p. 506, et la Palestine de M. Munk, *Univers pittoresque*, p. 458.)

TABLE.

B

K

N

S

T

W

Y

Z

FIN.

CORRECTIONS.

Page 14, ligne 22, *après* l'Azerbaïdjân, *ajoutez* (la capitale de).

Ibid. *au lieu de* 73°, *lisez* 37°.

P. 16, l. 28, *au lieu de* Abou Moukhannaf, *lisez* Abou Mikhnef.

P. 34, l. 20, *au lieu de* حوافر, *lisez* مبارة الحوافر.

P. 57, l. 22, *au lieu de* Açarneh, *lisez* Oçarneh.

P. 59, l. 15, *au lieu de* Fars-nameh, *lisez* Fours-nameh.

P. 61, l. 6, *au lieu de* Mouhalleb, *lisez* Mohalleb.

P. 66, l. 8, *au lieu de* pan, *lisez* empan.

P. 110, l. 15, *au lieu de* à l'âge, *lisez* vers l'âge.

P. 137, l. 2, *au lieu de* السكدى الرعلى, *lisez* السكرى الدعلى.

Ibid. l. 4, *lisez* مرزب.

P. 139, l. 23, *au lieu de* Moukri, *lisez* Moqarren.

P. 154, l. 11, *au lieu de* fils de Ibn Thaher, *lisez* fils de Thaher.

P. 154, l. 16, *au lieu de* ben Yezid, *lisez* ben Youçef.

P. 160, l. 12, *au lieu de* Aschqari, *lisez* Asch'ari.

P. 166, l. 14 et *passim*, *lisez* el-Hazemi.

P. 169, l. 9, *au lieu de* ذات الحوافر, *lisez* مبارة الحوافر.

P. 240, l. 22, *au lieu de* راء, *lisez* دراء.

P. 247, l. 14, *au lieu de* el-Ghaddâm, *lisez* el-'Addâm.

P. 301, l. 2, *au lieu de* le Sedjestân, *lisez* le chef-lieu du Sedjestân

P. 355, l. 26, *au lieu de* Kharwarnaq, *lisez* Khawarnaq

P. 513, l. 6, *au lieu de* وعم, *lisez* وهم